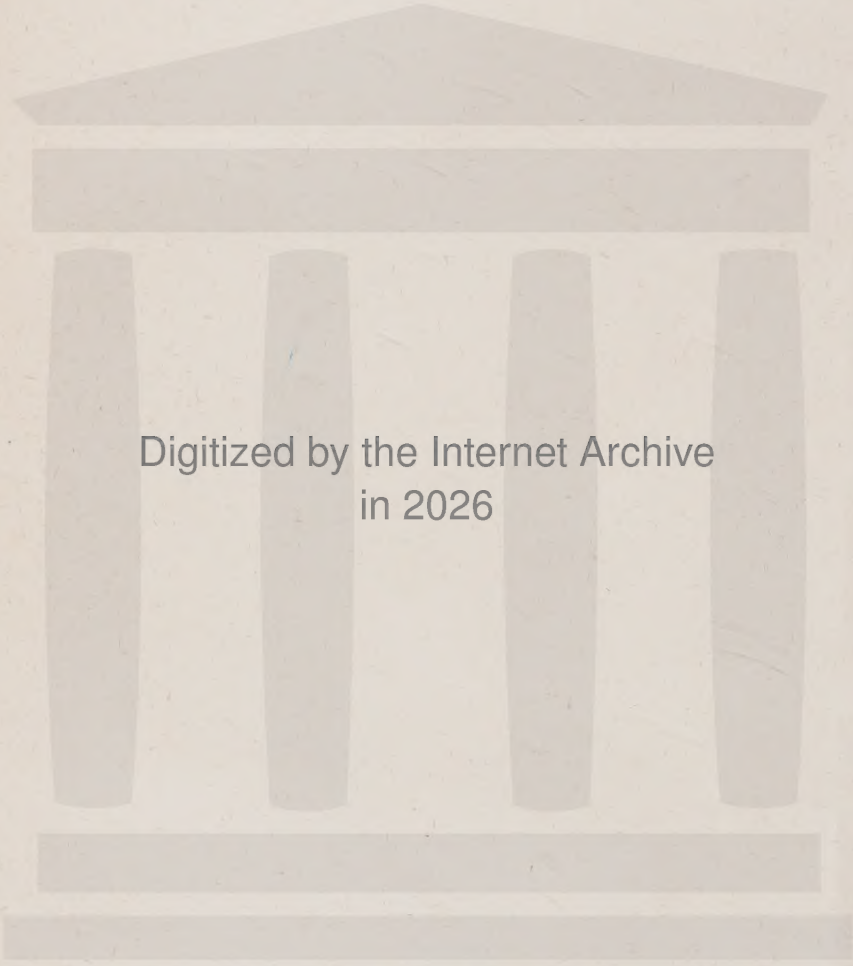
FOR REFERENCE

Do Not Take From This Room

BR60 .T44 1837 v.2
Theologiae cursus
completus, extractatibus
omnium perfectissimis

0.7
1695
v. 2


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/theologiecursusc0000vari

240.184
M53
v. 2

LIBRARY
St. Paul's Friary
GRAYMOOR, GARRISON, N. Y.

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS.

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 24 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4° Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses Publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRES COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su réimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent au *Bullaire* universel, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* générale, etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

THEOLOGIÆ

CURSUS COMPLETUS,

EX TRACTATIBUS OMNIUM PERFECTISSIMIS UBIQUE HABITIS, ET A MAGNA PARTE EPISCOPORUM NECNON THEOLOGORUM EUROPÆ CATHOLICÆ, UNIVERSIM AD HOC INTERROGATORUM, DESIGNATIS, UNICE CONFLATUS,

PLURIMIS ANNOTANTIBUS PRESBYTERIS
AD DOCENDOS LEVITAS PASCENDOSVE POPULOS ALTE POSITIS.

ANNOTAVIT VERO SIMUL ET EDIDIT

J.-P. MIGNE,
BIBLIOTHECÆ CLERI UNIVERSÆ,
SIVE
CURSUUM COMPLETORUM IN SINGULOS SCIENTIÆ ECCLESIASTICÆ RAMOS EDITOR.

TOMUS SECUNDUS.

TRACTATUS DE VERA RELIGIONE. — VARIÆ APPENDICES.
CENSURE DE L'*ÉMILE* PAR LA SORBONNE.

28 VOLUMINA : 138 FRANCIS.

EXCUDEBATUR ET VENIT APUD J.-P. MIGNE EDITOREM,
IN VIA DICTA *THIBAUD*, OLIM *D'AMBOISE*, PROPE PORTAM LUTETIÆ PARISIORUM VULGO *D'ENFER* NOMINATAM, SEU *PETIT-MONTROUGE*, NUNC VERO INTRA MOENIA PARISINA.

1865

Property of
Southern Evangelical Seminary
3000 Tilley Morris Road
Matthews, NC 28105

ELENCHUS

AUCTORUM ET OPERUM QUI IN HOC TOMO II CONTINENTUR.

HOOKE.

Vita Hooke (vide ad calcem voluminis).

TRACTATUS DE VERA RELIGIONE. col. 9

Pars prima. — Theologia naturalis. 9

I. — De Exsistentia Dei. 9

II. — De Natura et Attributis Dei. 204

III. — De Providentia Dei. 306

De Lege naturali. 385

I. — De imperfectione et obscuritate Legis naturalis, et de Revelationis possibilitate, utilitate et necessitate. 465

II. — De Notis divinæ apud homines legationis, præsertim Miraculis et Prophetiis. 507

De Revelatione. Procemium. 565

Religionis revelatæ principia. 597

Pars prima. — De Legis Judaicæ divina origine et natura. 597

I. — De antiquitate et integritate quinque Librorum Moysis, seu Pentateuchi. 597

II. — De Notis externis divinæ originis Legis Judaicæ. Divina Moysis legatio. Supernaturalis Dei in Judæos providentia. 638

III. — De forma reipublicæ Hebræorum, fœderis in monte Sina initi sanctione ac Notis internis divinæ originis in ipsa constitutione conspicuis. 738

IV. — De Legum Mosaicarum moralium, cæremonialium, judicialium finibus et sapientissima institutione. 794

V. — De Legum Mosaicarum abrogatione. 971

APPENDICES.

VALSECCHI. — THEOLOGIÆ ROTOMAGENSIS ET TOLOSANA. — FACULTÉ THÉOLOGIQUE DE LA SORBONNE.

Præjudicia adversus incredulitatem. (*Theologia Rotomagensis.*) 839

Specimen historiæ Religionis, et hostium et bellorum adversus eam. (VALSECCHI.) 868

De Fontibus impietatis. (ID.) 883

De Religione naturali. (*Theologia Rotomagensis.*) 963

De possibilitate et necessitate Revelationis. (VALSECCHI.) 978

De Notis Revelationis. (*Theologia Rotomagensis.*) 1035

De Religione primitiva. (*Ibid.*) 1094

De veracitate libri Geneseos. (*Theologia Tolosana.*) 1100

Censure de la Faculté de Théologie de Paris contre le livre intitulé : Emile, ou de l'Education. 1111

Index Rerum. 1247

Parisiis. — Ex Typis J.-P. MIGNE.

TRACTATUS

DE VERA RELIGIONE.

Per religionem naturalem intelligimus collectionem officiorum omnium, sive erga Deum, sive erga seipsum et alios homines, quæ ex consideratione divinæ naturæ et conditionis humanæ, ratione investigari et concludi possunt (1). Oportet itaque in hoc opere de religionis naturalis principiis, 1° Dei naturam et ejus nobiscum relationes explicare; 2° hominis dotes, vires et conditionem naturalem exponere; 3° officia ex hominis cum Deo, seipso et aliis hominibus naturali necessitudine profluentia evolvere. Prima pars theologiam naturalem, secunda moralem philosophiam, tertia universi juris naturalis elementa continebit.

Pars prima.

THEOLOGIA NATURALIS.

Hæc de Deo disquisitio tota tribus quæstionibus continetur : an sit? quis sit? quid agat? Quas tribus sectionibus de Dei existentiâ, naturâ, et providentiâ explicabimus.

SECTIO PRIMA.

De existentia Dei.

Expositio Atheismi.

Commune est hoc omnium atheorum principium, universitatem rerum, sensum quoque et intelligendi vim, non à providâ quâdam naturâ profectam, sed per naturalem commotionem, seu efficientiam æternæ et ratione carentis materiæ, generatam fuisse. Verùm in definiendâ materiæ naturâ, et rerum originibus explicandis magna inter illos dissensio est.

1° Anaximander, philosophorum qui Deum sustulêre, forsan antiquissimus, materiam æternam et infinitam esse statuebat, atque in se spectatam, nec generationi, nec corruptioni obnoxiam : partes quidem ejus mutari, totum esse immutabile. Ex hujus materiæ naturali motu et qualitatibus, nimirùm frigore, calore, humiditate, siccitate, etc., quas et gigni posse et des-

(1) In sensu generaliori Religio exprimit societatem Deum inter et hominem, quorum mutuas complectitur relationes. Quippè Religio notionem legis essentialiter implicans, eo ipso Legislatoris, nempè Dei existentiam atque subditorum arguit, determinatque tum superioris jura, tum officia inferiorum. Intelligenda est ergo Religio veluti hujus societatis constitutio, eas relationes, jura scilicet prædicta et officia exhibens, definirique potest : *Legislatio divina societatis inter Deum et hominem, suâ eorum relationes constitutione exprimens, suis legibus jura determinans et officia.* Porrò ex istis relationibus, juribus et officiis, aliæ rationi proportionatæ ejus lumine perspiciuntur, legemque constituunt naturalem, aliæ verò nativum ejusdem rationis captum superantes, nonnisi revelatione seu divinâ externâ innotescunt manifestatione : neque indè concludas duplicem ideò religionem, aliam naturalem existere, aliam supernaturalem; namque reverà partes sunt ejusdem Religionis, diversi verò quoad intellectum humanum generis; quod sedulò notat evolvitque Theologus Lugdunensis : « Notandum, inquit, legem naturalem seorsim sumptam, non posse dici Religionem, ita ut duæ sint religiones, quarum altera lege naturali, altera revelatione contineatur, altera naturalis..... altera supernaturalis, seu revelata; sed unicam esse Religionem, quæ ex lege naturali simul et revelatione coalescit : adeò ut, sive legem naturalem observet homo, sive veritates solâ revelatione cognitas firmâ fide teneat, unius et ejusdem Religionis actus exerceat.

« 1° Enim vera quælibet Religio eum omnem cultum complectitur, quem Deus nobis præscribit, ut ipsi grati simus, vitamque æternam con-

trui dicebat, cuncta, quæ conspicimus aut experimur, prognata affirmabat. Istas autem formas seu qualitates, entia realia esse docebat, à magnitudine, figurâ, situ, motu, quiete, aliisque materiæ primariis affectionibus realiter diversa; atque ad harum formarum classem, vitam quoque animalem, sensum atque rationem referebat : et eam ob causam ab Aristotele notatus est, quòd contraria ex eodem principio derivaret. Infinitos asserebat generari mundos, qui corrupti in infinitatem naturæ redeunt.

2° Leucippus verò et Democritus, cùm intelligerent Anaximandri philosophiam de formis substantialibus, nascentibus et intereuntibus, nullo modo posse consistere cum isto principio, atheorum omnium arce : *Ex nihilo nihil fit, et in nihilum nil potest reverti*, sustulerunt prædictas formas substantiales, et materiam in figuras atque atomos omnis generis, angulares, rotundas, læves, asperas, hamatas, curvatas, aduncas secuerunt; quas ex infinito tempore in immenso et inani spatio volitâsse et concursâsse asserebant : ex quo factum est, ut multiplici ratione cohæserint inter se, et post varios impetus, factâ quasi conspiratione, in unum aut plures vortices coiverint. Postremò, post infinitas complicationes et explicationes, molitiones et periclitationes, cùm mille formas et figuras nunc induissent, nunc exuissent atomi, illum rerum complexum extitisse, quem hodiè conspicimus (1). Epicurus, qui Democriti philosophiam suis inventis auxit, in atomis primis rerum principiis duplicem motum inesse voluit : alium perpendicularem, ortum à naturali pondere corpusculorum; alium declinationis in aliquibus. Quippe, si atomi omnes lineâ rectâ deorsùm semper caderent, fieri nullo modo potuisset, ut in infinito spatio ato-

sequamur : atqui unica est hujusmodi Religio, nec alia est quàm Christiana : duplicis quidem generis officia continet, nempe alia quæ dictat ratio naturalis, et alia quæ per solam revelationem cognoscimus; ex duplici autem illo officiorum ordine non exoritur duplex Religio, naturalis una, et supernaturalis altera, seu revelata; alioqui per alterutram seorsim sumptam, Deo totus redderetur quem exigit cultus; quod tamen nemo dicere ausit. Numquid enim Deum, ut par est, colere censeretur, qui totum obsequium ipsi debitum coerceret intra legis naturalis adimpletionem, vel intra veritates solâ revelatione cognitas?

« 2° Id veræ cujuslibet Religionis proprium est, ut homini subministret quidquid subsidii requiritur, ut Deo placeat : atqui non ita profectò se habet lex naturalis; ad cam quippe non pertinet fides : atqui *sine fide impossibile est placere Deo*, ait Apostolus (Hebr. 11, 6). Idem passim testantur sancti Patres, et præsertim Augustinus : « Nos, inquit, ea quæ videntur opera « bona dicimus non esse verè bona sine fide; « quoniam opera verè bona necesse est Deo « placere, cui sine fide quia impossibile est « placere, profectò quod verè opus est bonum, « sine fide non potest esse. » (*Lib. 4 contra Julian. num* 51, *tom.* 10, *pag.* 609.) Ergo, cùm non sufficiat lex naturalis, ut Deo placeamus, veram Religionem constituere sola non potest.

« 3° Maximè novella est legis naturalis in Religionem naturalem conversio, nullumque sive in Scripturis, sive in Patribus habet fundamentum. Si enim singulas Ecclesiæ ætates perlustraveris, nullum ante seculum XVIII reperias scriptorem ecclesiasticum, qui legem naturalem venerando Religionis nomine decoraverit. Quin etiam in recentibus scriptis ecclesiasticâ auctoritate munitis nusquàm apparet nuperum religionis naturalis vocabulum.

« Itaque pro certo teneamus unicam esse Religionem veram, nempe christianam, quæ licet præcepta legis naturalis contineat, supernaturalis tamen est : tum quia legis naturalis officia, *sicut oportet*, ut aiunt Patres, observari nequeunt sine fide in Christum; siquidem non est in alio aliquo salus, *nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri* (Act. 4, 12); tum quia necesse fuit ut legis naturalis cognitionem, quam variæ hominum cupiditates maximâ ex parte obscuraverant, Deus per externam revelationem manifestaret. Hinc clarissimum illud cleri Gallicani testimonium in celeberrimis anni 1700 Comitiis : « L'Eglise « Catholique a toujours été persuadée que la « Religion chrétienne consiste dans la foi et les « mœurs; que les dogmes qui fixent la foi et « ceux qui règlent les mœurs ont la même « source, et que les préceptes qui nous appren- « nent à bien vivre, appartiennent à la foi. » Ibi sapientissimi præsules, nullâ factâ religionis naturalis mentione, unicam admittunt Religionem, nempè Christianam, quam in moribus et fide ita sitam esse dicunt, ut et ipsæ morum regulæ ad fidem et revelationem pertineant. »

Haud aliter sentiunt omnes Theologi quorum plures eam Religionis naturalis appellationem apertè suggillant, ut videre est apud Bergier, *Dictionn.* verbo *Relig. naturelle*, Theolog. Rotomagensem, cujus verba legenda sunt; vide ad calcem hujus voluminis, § 3, *de Rel. Nat.* Ibid. laudabimus alia verba, nempè Theol. Tolosani, quibus haud infelici conatu conciliare tentat catholicos in oppositas opiniones circa Religionem naturalem abeuntes.

Nunc ad tractatum nostrum ut redeamus : doctrinâ de Deo ejusque providentiâ primùm traditâ, seu objecto fundamentali Religionis stabilito, jam specialiùs cum auctore eam in suâ constitutione ex existentiâ expendemus.

Sed operæ pretium erit profectò plurima de doctrinâ et indole incredulorum tum ex Theologiâ Rotomagensi, tum ex opere Valsecchi de *Fundamentis Religionis* decerpta referre. —Vid ad calcem voluminis.

P. S.

(1) Lucr. lib. 5, v. 417.

mus una aliam unquàm attingeret; sed ut guttæ imbris, secundùm lineas parallelas decidentes, nunquàm in moles majores concrevissent. At atomi à motu perpendiculari paululùm declinantes et in vicinas incidentes, cum illis coalescere, variisque concretionibus originem præbere poterant (1) : ex hâc etiam atomorum quarumdam declinatione ortam docebat libertatem.

Hi philosophi communi consensu mundum ortum habuisse, et habiturum interitum statuebant.

3° Est sententia, quam Strato olim invenisse dicitur. Ille cùm nullo modo intelligeret, quî ex motu oriri sensus et intelligentia possint, materiam omnem naturaliter, et vitâ et naturali efficientiâ præditam asseruit, et habere quædam initia motûs, sensûs rationis et consilii : etiamsi motum, sensum, rationem et consilium non semper et naturaliter habeat. Ista ergo vita materiæ insita, non animalis est, quæ adjunctam habeat conscientiam, sed genitrix, et hanc habet virtutem, ut quælibet materiæ portio, vel in seipsâ procreare, vel ex alterius materiæ actione varias animorum dotes accipere valeat, tametsi rationem et consilium nunquàm adhibeat. In hâc opinione, ut in superioribus, quoniam non est communis quædam vita, quæ toti universitati leges ferat, fortuna seu casus multùm valet. Nam illæ materiæ particulæ insitam vim haud exerunt nisi occasione variarum concursationum et implicationum quæ fortuitò contingunt. In hoc verò differt à præcedentibus, quòd præter casum, etiam vim genitricem à motu diversam adhibeat. Hi philosophi vulgò cum Stratone mundi tenebant æternitatem, sed illum maximis conversionibus obnoxium faciebant.

4° Denique Stoïci quidam, cùm ex fortuitâ atomorum concursione, aut vi materiæ particulis insitâ et communi lege solutâ, oriri mundi speciem tantam minimè potuisse putarent, toti huic universitati rerum inesse voluerunt naturam quamdam artificiosè omnia disponentem, at ratione sensuque vacuam : mundum porrò non dissimilem esse plantarum atque arborum, quem natura communis quædam incolat fictrix et genitrix, quæ viâ atque ordine, quamvis nec sensum nec intelligentiam habeat, ct..cta explicet et generet, partes suas ita nunc disponat, ut sensus ex illarum coagmentatione nascatur, qualis in brutis est animantibus; nunc eo modo, ut ratio et judicium, quibus valent homines, existant (1); in hâc opinione omnis tollitur casus, et mechanismi immutabilis legi cuncta subjiciuntur.

Qui hanc tenebant sententiam, alii mundum æternum et incorruptibilem, alii in tempore ortum et interiturum statuebant, ut patet ex his verbis Senecæ : « Nam si vel certum sit « plantæ similem esse hunc mundum, sive à « naturâ quâdam consilii experte, at augendi « et procreandi potentiâ instructâ, regi atque « gubernari; id tamen non impedit, ne ortu « quodam generatus et exitio obnoxius habeatur : nec idem obstat quominùs certâ « quâdam et constanti lege ab ortu ejus ad « interitum administrari omnia putentur, ipsæque illæ eluviones et exustiones terrarum, quæ nonnunquàm evenerint, vel « eventuræ sint in posterum, à naturæ ejus « moderatione et gubernatione proficisci judicentur (2). »

Diversam ab his quatuor atheismi formam nec in scriptis philosophorum reperias, nec per mentem fingere possis. Nam si quis Deum tollere velit, necesse est doceat nullam naturam intelligentem universitati rerum præesse, atque quidquid sensûs et rationis est, id nihil esse nisi materiæ affectionem. Jamverò qui materiam intelligentiâ carentem unicum statuit principium, istam materiam aut prorsùs mortuam et inertem credere debet, aut ei aliquam vitæ formam tribuere. Prius si probet, iterùm vel ad formas substantiales, vel ad figuras et atomos confugiat necesse est. Sin posterius eligat, aut unam tantùm ejus modi vitam per totam materiæ molem fusam esse defendere debet, aut ponere omnem materiam, per se vitam quamdam continere, ita ut nulla particula propriâ vitâ careat.

Inter atheos nullo modo numerandi sunt illi Stoïci, qui universitatem rerum animal esse dixerunt in quâ sicut et nostris corporibus, sensus insit, consilium, ratio et anima quædam moderatrix rerum omnium : quam opinionem exposuit Cicero l. 2 de Nat. Deorum; et Virg. Georg, l. 4, v. 219; et Æn. l. 6; Seneca in Qu. Nat. l. 2, cap. 45. Hi enim philosophi, etsi hâc universitate rerum omnia contineri, Deumque igneum mundi hujus partem finxerint, attamen cùm illum ignem, omnia permeantem, perfectissimâ ratione præditum, et ab eo cuncta primùm constituta cum consilio et ejus provi-

(1) Lucr. lib. 2, v. 217.

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 32.
(2) In Quæst. Nat. l. 2.

dentiâ eadem constanter administrari docuerint, potiùs naturam Dei malè intellexisse quàm Deum sustulisse dicendi sunt. « Jovem intelli- « gebant antiqui, eumdem quem nos, inquit « Seneca, custodem rectoremque universi ani- mum ac spiritum, mundani hujus operis do- « minum, artificem, cui nomen omne con- « venit. Vis illum fatum vocare? non errabis : « hic est ex quo suspensa sunt omnia, causa « causarum. Vis illum providentiam dicere? « rectè dices : est enim cujus consilio huic « mundo providetur, ut inconsultus eat et « actus suos explicet. Vis illum naturam vo- « care? non peccabis : est enim ex quo nata « sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum « vocare mundum? non falleris : ipse enim « est totum quod vides, totus suis partibus « inditus, et se sustinens vi suâ. » Qu. Nat. l. 3.

Nec sunt etiam inter atheos numerandi ii omnes qui mundi æternitatem tuentur : plerique enim eorum, quibus hoc dogma placuit, non modò esse Deum confitebantur, sed argumentis ex divinâ naturâ sumptis hanc opinionem confirmabant, ut Aristoteles et Platonici recentiores. Ut atheisticæ impietatis reus quis sit, necesse est, ut statuat mundi, non tantùm originem æternam esse, sed necessariam quoque et independentem ab intelligente aliquâ naturâ. Verùm ad atheorum classem illi omninò pertinent, qui nomine reliquerunt deos, divinas perfectiones sustulerunt. Nempe qui naturas præstantiores hominibus existere fatebantur, sed illas cum totâ universitate rerum ex Oceano vel ex Chao prodiisse in initio asserebant; ex quo consequitur interire eosdem posse, etsi poetæ genitos illos deos immortalitate donare consueverint (1). (Vide Cudworthi Syst. Intell. Stanlei. Hist. Phil.)

In refellendis sigillatim variis atheorum hypothesibus haud immorabimur, quòd in probandâ divini numinis existentiâ, ista omnia eorum principia plena esse vanitatis simus ostensuri : solius Spinosæ systema, cui quamdam dedit auctoritatem novitas et forma geometricè elaborata, curiosiùs expendemus et directè confutabimus, in fine hujus disputationis.

CONFUTATIO ATHEISMI.

Triplicis generis argumenta hoc loco vulgò distinguuntur : alia moralia dicuntur, ex hominum utilitatibus, consensione, sensibus interioribus, et historiâ petita. Alia physica nuncupantur, quæ arripimus ex rerum, quibus cònstat mundus, naturis, operationibus, dispositione et constantiâ. Alia denique metaphysica vocantur, sumpta nempe ex nostræ mentis conceptibus et ideis. Nos eamdem divisionem sequemur, sumpto initio ab illis rationibus, quæ sunt minùs à vulgi intelligentiâ sensuque disjunctæ.

ARGUMENTA MORALIA.

PRIMUM. — *Ab utilitate Religionis, seu agnitionis existentiæ et providentiæ Dei.*

Quamvis hoc argumentum ab utili ductum non conficeret directè Deum existere, valet ceu è ad alienandos ab atheismo animos, et impiorum hominum revincendam perversitatem, qui nullis nixi rationibus, homines summis commodis, quæ habet adjuncta Religio seu agnitio numinis, spoliare contendunt. Valebit etiam ad confirmandam Dei existentiæ suspicionem naturaliter, ipsis fatentibus atheis, mentibus inditam; nam sicut benè concluditur ex supposità existentiâ Dei, ejus agnitionem utilem hominibus esse oportere, quia sub imperio justissimi et sanctissimi numinis, utilitas et pietas divisæ esse non possunt; sic vice versâ ex pietatis manifestâ utilitate, Dei existentiæ augurium legitimum capimus : sub Dei imperio rem ita esse necesse est; tolle Deum, et nullam causam habes, cur agnitio numinis tantarum utilitatum causa existat. Præterea, absurdum maximè videtur homines per hoc esse felices, vel feliciores, quòd errent, per hoc esse miseros, quòd sapiant : nam non est probabile naturam indigere, ut beata sit, aliquo sibi contrario et repugnante, qualis est error, aut miseram effici ex eo quod est maximè secundùm appetitum, qualis est veritas. Attamen, si agnitio numinis ad hominum utilitatem, tum privatam, tum publicam, conferat, si sit necessaria ad salutem societatis civilis, hæc omnia tam absurda ab atheis admittenda sunt : errorque, qui est ægritudo quædam animi, ad hominis felicitatem plus quàm aliud quidquam conferet, imò ad optimum ejus statum erit necessarius. Neque dixerint athei multoties contingere ut errores habeant utilitatem sibi adjunctam, et regna falsis religionibus consistere : nam apud eos, qui falsis religionibus vivunt et conservantur, est non so-

(1) Hâc breviori notâ agnoscendi sunt veri athei, si nimirùm divinam Providentiam rejiciant, quidquid præterea sub hoc nomine Dei admittere videantur.

lùm falsa religio, sed est aliud simul verissimum naturæ dictamen, à quo falsa religio totam vim suam salutarem accipit, videlicet, *vivendum esse cum religione;* quod si abesset, nec ipsæ falsæ religiones, neque regna consisterent aut perdurarent (1).

Homo in vario vitæ statu considerari potest, vel in conditione privatâ divisus à cæteris hominibus, vel in societate naturali sorte nascendi cum aliis conjunctus, vel in confœderatione civili : interesse hominis Deum existere in quolibet statu triplici propositione conficiemus, contra Cardanum, Hobbium et Baylium, quorum duo priores Religionem, hominibus noxiam, tertius inutilem, seu non necessariam, scripsit.

PROPOSITIO PRIMA.

Interest hominis esse Deum.

PROBATIO. — Nam, 1° agnitio numinis nobis aperit ordinem rerum maximè cupiendum, atheismus in scenam immittit tristitiâ et horrore plenam. Quippè theismus nobis exhibet in rerum universitate rectorem sapientem, benevolum, beneficum, propter infinitas virtutes summè amabilem, cujus optimis et sanctissimis decretis cuncta primùm constituta perpetuo ordine decurrunt. Atheismus verò statuit tenere principatum vim quamdam infinitam sine ratione, sine consilio, sine benevolentiâ, temerè et sine lege cientem motus necessarios. Quantò ergo præstat sapientia cæcitati, benignitas et beneficentia temeritati, ordo confusioni, gratissima concordia tristissimæ anarchiæ, tantò gratior est aspectus religionis. 2° Theismus amplificat naturam hominis et auget ejus dignitatem; atheismus vilissimam et abjectam efficit. Siquidem ille suadet nos divinam sortitos originem cum optimo parente Deo, cum ente infinitè perfecto habere quamdam similitudinem et cognationem, atque esse quædam illius simulacra : quo nihil potest esse illustrius. In atheismo originem vilem et fortuitam habemus, nihilque sumus, nisi acervus atomorum, quarum si commissuræ dissolvantur, tum vitam nostram omnem interire necesse est. 3° Theismus adjunctam habet securitatem, summam spem atque solidam felicitatem; quæ omnia tollit atheismus. Ille quidem securitatem affert, quia docet optimi parentis ditione cuncta contineri, ejusque beneficam erga bonos voluntatem, propter infinitam sapientiam atque potentiam, nunquàm suis finibus frustrari. In atheismo, ubi tenet imperium fortuna, securitas nulla esse potest : hanc habes perpetuam expectationem juxtà Lucretium (1) :

Dictis dabit ipsa fidem res :
Forsitan et graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes.

Deinde in religione, etiamsi adversâ utamur fortunâ, habemus in spe divini præsidii maxima fortitudinis et constantiæ adminicula, quia, ut ait vetus poeta (2),

Omnia sunt speranda, nec insperabile quidquam ;
Cuncta Deus peragit facilè et nil impedit ipsum.

In atheismo omne bonum nostrum in illis rebus situm est, quæ nec in nostrâ sunt posita potestate, nec nos ullo modo curant, et tantùm homines in ærumnis et hujus vitæ casibus ab atomis auxilii et opis sperare possunt, quantùm quis solatii à sævâ quâdam procellâ et turbine expectaverit, aut à commodo quodam mari, cujus nequeunt violenti fluctus exorari : præfocanda est illa naturæ Deum spontè in ærumnis advocantis vox :

Di, prohibete minas; di, talem avertite casum (1),

à quâ ipse Lucretius, vi naturæ domitus, temperare loco laudato non potuit :

Quod procul à nobis flectat fortuna gubernans,
Et ratio potiùs quàm res persuadeat ipsa,
Succidere horrisono posse omnia victa fragore.

Affert denique agnitio numinis solidam felicitatem, quia spem injicit non esse hujus mortalis ævi limitibus finitam vitam hominum, extremum diem nostrum, non extinctionem, quam refugit natura, sed commutationem tantùm loci afferre, æternique dici natalem esse. Atheis è contrario horrenda mortis expectatio esse debet, et omnes eorum lætitias inficere, qui in eâ putant omnia interire, atque post exantlatos vitæ labores nihil hominis manere præter extinctionis malum sempiternum.

4° Tandem agnitio Dei excitat ad omnes virtutes : atheismus vitiorum laxat habenas. Sed virtutis infinita sunt commoda : exornat mentem, pacem et tranquillitatem animis ingenerat, adjungit nobis alios homines. Vitiorum infinita incommoda sunt : mentis corporisque habitum

(1) Falsæ religiones simulque cum ipsis regna steterunt, vi atque beneficio veritatum erroribus permixtarum, quas ex primitivâ revelatione habitas, traditione rationisque dictamine servârunt homines. Illæ verò sunt in quarum gratiam unanimis moraliter populorum consensus invocatur.

(1) L. 5, v. 105.
(2) Linus apud Jam. de v. Pyth. c. 28.
(3) Virg. Æn. l. 3, v. 265.

corrumpunt, animum ægritudinibus elidunt, alios homines a nobis alienos efficiunt, et naturali efficientiâ eorum contemptum atque odia excitant, ut alio loco exponemus. Habet ergo agnitio numinis hæc omnia commoda; atheismo adhærent ista incommoda.

Objicies. Nihil magis hominum interest quàm habere animum metu vacuum, et plenissimâ frui libertate : hæc hominum summa felicitas est. Atqui agnitio numinis metum injicit hominibus et libertatem tollit : « Quis enim ferat, ut « ait Velleius apud Ciceronem, impositum cervicibus suis sempiternum dominum, quem « dies et noctes timeat; omnia providentem, « et cogitantem, et animadvertentem, et ad se « pertinere putantem, curiosum et plenum negotii Deum? »

Respondeo 1° : Nego maj. Nam societatem civilem hominibus utilem esse et necessariam fatentur athei ; at per leges civiles metus hominibus injicitur, et minuitur libertas. Non omnis ergo metus aut libertatis imminutio malum est. Tunc profectò metus malum non est, ubi est salutaris, et frenum quod injicit voluntati est necessarium, ubi illa molestia, quam affert metus, suspenditur aliis multis et magnis utilitatibus. Atqui ille metus, quem habet religio adjunctum, salutaris est : avocat voluntatem à vitiis, quorum maximè noxia est natura; excitat ad omnes virtutes, quarum infinita sunt commoda, ut Epicurus et Lucretius confessi sunt. Et illa molestia, quam affert, penè suspenditur et vincitur illis omnibus utilitatibus, quas in conclusione enumeravimus.

Respondeo 2° : Nego min., 1° quia non est proprius effectus agnitionis Dei metus turbulentus, uti supponunt athei, sed potiùs suavem jucundamque spem mentibus ingenerat. Siquidem Deus non est formidolosum numen abutens, more arbitrario vel ex necessitate, infinitâ potentiâ. Sed naturâ est sapiens et beneficus, infinitâ potentiâ utens ad benefaciendum, quantùm patitur ordo æternus rerum, seu incommutabiles earum rationes. E contrario atheismus horrorem habet adjunctum, quia fortuna atheistica potentia est infinita, ciens motus necessarios, sine lege et sine benignitate, quæ hunc admirabilem conspectum rerum convertere in tenebrosa tartara unico momento poterit, et intolerabilia mala inopinatò nobis omnibus procreare. Si ab hoc metu immunes sunt athei, id habent ex insitâ naturis hominum fiduciâ erga mundi rectorem, et ex experientiâ benevolorum ejus consiliorum, quam naturæ totius vocem tacitè sequuntur, dùm dictis abjurant (1). 2° Quia metus ille turbulentus ægritudines pariens, non omnes, sed improbos tantùm afficit, confitentibus Epicuro et Lucretio, qui exinde conclusêre non posse jucundè vivi, nisi honestè vivatur. At hujus, ut alterius omnis rei, judicium à naturâ præstantissimâ sumendum est, hoc est, à bonis. His spontè enascitur ex sensu numinis jucunda beatæ æternæque vitæ expectatio; atheismus improborum et sceleratorum hominum perfugium est.

Propositio II.

Agnitio Numinis societatis naturalis vinculum necessarium est.

Probatio. — Nam 1°, sine Deo nulla sunt hominum adversùm se mutuò officia naturalia. 2° Nulla saltem ad ea quæ vocamus officia, præstanda obligatio perfecta esse potest.

1° Atheistica impietas tollit mutua hominum erga se officia : nam hæc officia fundantur, vel in naturali et immutabili boni atque mali moralis discrimine, vel in istâ lege insitâ naturæ hominum et in omnes diffusâ, cujus inventorem et latorem Deum, naturâ monente, omnes putamus. Sed sublato Deo, tollitur essentiale discrimen inter bonum et malum morale, uti confessi sunt veteres athei, Protagoras (1), Heraclitus; et inter recentiores, Hobbius et Spinosa : quodque modò conficiemus in argumentis metaphysicis. Tollitur etiam cum legislatore Deo lex naturæ, et nulla vitæ regula relinquitur præter cujusque libidinem, quam belli facem, non pacis vinculum, esse experimur; et docent Hobbius (3) et Spinosa (4), quorum doctrina moralis ad hæc principia revocatur : « Nullam esse in « animis nostris æquitatem aut benevolentiam « erga alios, sed libidinem dominandi et cupiditatem esse unicam hominum regulam.... « Jus omne situm esse in potentiâ, obligationem in imbecillitate, et cuique licere facere « quodcumque et in quoscumque libuerit ; « adeòque nihil injustum fieri, nullam injuriam inferri posse. Virtutem idcircò omnem « rem vanam esse, nec præcellere fidem per-

(1) Silent athei quos interim plerique experiuntur remorsus. De his fusiùs infra cum auctore, ubi de speculativis atheis dicemus.
P. S.

(2) Vide Plat. in Theæt.
(3) L. de Cive et Leviathan.
(4) Tract. Theol, pol. c. 16.

« fidiæ, clementiam credulitati, gratum ani « mum ignavo et ingrato, modestiam impu- « dentiæ : uno verbo nihil esse quod laudi « vel vitio verti possit..... Imò voluntatem « lædendi omnibus inesse in statu naturæ, « securitatis viam meliorem scire neminem « anticipatione; ideircò in statu naturæ, ho- « mines intentos esse in se mutuò præoccu- « pandis, vel vi, vel fraude. Hinc sequi homi- « nem non esse natum ad societatem, sed « naturaliter existere inter homines bellum « omnium adversùs omnes. » En nativa atheismi principia, ab omnibus atheis fermè, sive veteribus, sive recentibus, confessa; quæ sanè nullam relinquunt hominum societatem naturalem.

2° Etiamsi atheismus relinqueret discrimen inter bonum et malum, notionem aliquam officiorum, certè tolleret omnem obligationem perfectam ad præstanda illa officia. Nam obligatio quatenùs distinguitur ab ipso sensu officii sui, est necessitas quædam moralis benè agendi, orta ex consideratione nostræ utilitatis, quam cum honestate conjunctam credimus, et præsertim ex metu numinis, cui placere necesse judicamus, quia maximis nos præmiis remunerari, et pœnis plectere valet. Sed atheistica impietas tollit illam necessitatem benè agendi ortam ex consideratione numinis sanctissimi omniscientis et omnipotentis : tollit omnem spem præmiorum, omnem metum suppliciorum, sicque honestatis et felicitatis conjunctionem dirimit. Quibus omnibus sublatis, quam vim servare poterit sensus justi et injusti ad jubendum vel vetandum, ad invitandum vel terrendum, ad suspendendam vim immoderatam appetitûs ? aut quæ alia necessitas existet, quàm contendendi ad utilitates suas et felicitatem, honestate contemptâ ?

Objicies 1° cum Baylio (1) : Athei iisdem afficiuntur sensibus, iisdem utuntur rationis principiis ac theistæ : et ideò, negatâ Dei existentiâ, possunt servare, et reverà servant sensum justi et injusti, et rerum constantes et immutabiles differentias percipiunt. Atqui in isto sensu justi et injusti, et perceptione discriminis inter bonum et malum morale posita est natura et vis officiorum. — Respondeo, atheos, si sibi non constent, et ex suis principiis sensus interiores non informent, posse servare sensum justi et injusti, rerumque differentias morales percipere, quia sublato uno sensu naturali, non continuò tollantur omnes alii. Sed manifestum est hos atheos sibi non constare : nam nulla actionum humanarum moralitas concipi potest, sine his duobus, videlicet libertate, et sensu obligationis, qui habeat hanc vim, ut nos conscientiâ delicti afficiat, ubi rationem non sequimur. Jam verò in atheorum hypothesi omni, sive eâ, quæ fortunam mundi reginam statuit, sive illâ, quæ fato rerum administrationem committit, nulla libertas esse potest. Nulla etiam obligatio propriè dicta existit, quæ sine superiore obligante, et sine lege jubente et vetante, vix intelligi potest, aut saltem non est perfecta (1). Dictata rationis respectu atheorum consilia potiùs sunt quæ invitant, vel motiva naturalia ad agendum impellentia, quàm officia, quæ propriè devinciant (2). Sed demus atheos cernere posse rerum morales differentias et servare sensum internum justi et injusti, atque ex illis motivis moveri ad exercitationem virtutum : negamus illa motiva ullam vim servatura respectu vulgi atheorum, qui non fuerunt ingenuè educati, aut quorum exculta ratio non fuit. Atque id exponere verbis Pomponatii philosophi abs re non erit, quòd fuerit ille meritò atheismi suspectus, sed falsò tamen à Baylio in patrocinium suæ sententiæ, de religionis ad societatem inutilitate, adductus. « Aliqui sunt homines ingenui et benè institu- « tæ naturæ, adeò quòd ad virtutem inducuntur « ex solâ virtutis nobilitate, et à vitio retrahun- « tur ex solâ ejus fœditate : et hi optimè dispo- « siti sunt, licet perpauci sint. Aliqui verò sunt « minùs benè dispositi : et hi, præter nobilita- « tem virtutis et fœditatem vitii, ex præmiis, « laudibus et honoribus, ex pœnis, vituperiis « et infamiâ, studiosa operantur et vitia fu- « giunt, et in secundo gradu sunt. Aliqui verò « propter spem alicujus boni et timorem pœnæ « corporalis studiosi efficiuntur : quare ut ta- « les virtutem consequantur, statuunt politici « vel aurum, vel dignitatem, vel aliquid tale ; « ut vitia verò fugiant, statuunt, vel in pecu-

(1) Pensées diverses sur la Comète, c. 178, et suiv. L'addition à ces pensées, c. 4. Réponse à la dixième et treizième object. La continuation des pensées div. c. 145.

(1) Hæc non satis absolutè, ut nobis videtur, affirmat doctissimus auctor. Quippè nulla prorsùs *obligatio moralis sub atheismo*, cùm neque sit ulla auctoritas legislativa ex quâ eam derivari necesse est, nullus *superior* et *princeps* eamdem suâ voluntate jure imponens, sanctioneque firmans. Hinc nulla prorsùs *officia*, quæ sine obligatione morali concipi nequeunt, nulli *inferiores* et *subjecti*. P. S.

(2) Vide infra, ubi de Lege naturali.

« niâ, vel in honore, vel in corpore, seu muti-
« lando membrum seu occidendo, puniri. Qui-
« dam verò ex ferocitate et perversitate naturæ
« nullo horum moventur, ut quotidiana docet
« experientia; ideò posuerunt virtuosis in aliâ
« vitâ præmia æterna, vitiosis verò æterna
« damna, quæ maximè terrerent..... Et quo-
« niam hoc ultimum ingenium omnibus homi-
« nibus potest prodesse, cujuscumque gradûs
« sint, respiciens legislator pronitatem viarum
« ad malum, intendens communi bono, sanxit
« animam esse immortalem, non curans de ve-
« ritate, sed tantùm de probitate, ut inducat
« homines ad virtutem. Neque accusandus est
« politicus : sicut namque medicus multa fingit,
« ut ægro sanitatem restituat, sic politicus apo-
« logos format, ut cives rectificet. Si omnes
« homines essent in illo primo gradu enume-
« rato, stante etiam animorum mortalitate, stu-
« diosi fierent, sed quasi nulli sunt istius dispo-
« sitionis, quare aliis ingeniis incedere necesse
« fuit (1). »

Objicies 2° cum eodem (2) : Animis atheorum, ut aliorum hominum, insitus est laudis appetitus et gloriæ cupiditas. Atqui hæc sufficienter movent in statu naturæ ad præstanda mutua vitæ officia. — Respondeo, nego minorem. 1° Etsi aliquis insit omnium hominum animis laudis appetitus, tamen apud vulgus minimam vim habere experientia docet, nec ullo modo suspendere vim cupiditatis, quâ in præsentia commoda ferri solet. 2° Quia, cùm favor popularis auræ semper adjunctus sit divitiis et potentiæ, appetitus laudis et gloriæ magis stimulat ad has comparandas, quàm ad virtutis exercitium; præsertim cùm præterea potentia et divitiæ cupiditatum omnium explendarum media sint. 3° Quia illæ affectiones non veram sinceramque virtutem, sed hypocrisim tantùm valent procreare; à publicis avocant scelcribus, privatis laxant habenas. Quod verò reponit Baylius post Lucretium, metuere debere hominem gloriæ cupidum, ne admissa privatim scelera in somno vel febris æstu patefaciat, nimiùm absurdum est et desperatæ causæ argumentum. Quem unquàm metus talis cohibuit aut unquàm cohibeat, ne libidinem expleat ?

(Annotatio, auctore P. S.)

Honor, virtus, fama, Deo sublato, quid sonent, nescimus. Hæc enim arguunt principia, ordinem moralem, discrimen boni et mali, officia tandem, liberumque arbitrium, quæ quidem omnia nulla sunt in principiis atheismi, universitatem rerum ex nullâ intelligenti causâ natam, ferreâ necessitate, vel fortuito casu consistere asserentis. Et verò si athei hujusmodi motivis commoveri videantur, si probitati, honestati, famæque bonæ studeant, id non mirum cùm vita magant in theisticâ societate. Quæstio non est de nostro præsenti statu, sed de regimine sociali, si quod supponeretur quale sub atheismo institui posset, cùm omnes ab illo notiones morales exularent. Equidem lex naturalis fundatur in rerum essentiâ; sed illa ipsa essentia tam necessaria, ac Deus ipse, hujus fons et origo substantialis, jam quid intelligibile esse desineret, si numen existere negaretur. Quod aiunt societatem ex primitivâ hominum conventione, seu pacto sociali, officiaque simul originem ducere, id confutatum contra Hobbium et Rousseau reperitur infra ubi de legis naturalis existentiâ tractat auctor ad object. quartam.

Superest diluere quæ nobis ex polytheismo objicit Baylius.

1° Contendit sophista polytheismum magis Deo injuriosum esse quàm atheismum, ob quidem fœdas opiniones paganorum, vitia numini turpiaque facta tribuentium. Nullus quippe invenitur homo qui potiùs ignorari vel negari ab hominibus quàm affici calumniis, malit. Ita ipse ratiocinatur Plutarchus, cujus verba citat adversarius : « J'aimerais mieux, inquit clarus « philosophus, qu'on pensât qu'il n'y eut jamais « de Plutarque au monde, que croire que Plu-« tarque est injuste, colère, et tel qu'il serait « bien fâché d'être. »

2° Eumdem polytheismum magis nocere sociali ordini moribusque, quàm atheismum; cùm illo infami deorum cultu exemplisque flagitiosis omnes fovebantur cupiditates, et eo honestabantur.

Atqui tamen gentes plurimæ olim sub polytheismo floruêre, atque etiamnùm existunt; ergo à fortiori sub atheismo stare posset societas.

Resp. : Neg. maj., cujus partes falsas esse evincitur.

Ad primam 1° : Baylius vagari extra thesim videtur, cùm magis de pessimis contra societatem consectariis atheismi, quàm de ejus criminis gravitate res agatur.

2 Aliud profectò est contingentem existentiam negare, aliud verò necessariam; ex allato igitur exemplo temerariò concluditur gravius esse crimen polytheistarum quàm atheorum.

(1) De Immortal. animæ, p. 123.
(2) Pens. div. c. 169.

Præterea indignis attributis in mente corruptâ paganorum dii non infamabantur, dùm è contra in exemplo hominis supra memorati verè ille calumniâ diffamatus supponitur.

3° Denique Deum inter et homines plurimæ adsunt relationes : v. g., Deus est hominum creator, et pater, et conservator : hunc homines cum adoratione, gratitudine, amore, omni tandem cultu colere debent : porrò, his spectatis, nullum gravius crimen est in hominibus, quàm Deum prorsùs rejicere et abnegare.

Ad secundam, fatemur societates firmissimas primùm, nefandis polytheistarum erroribus ad eversionem ineluctabiliter denique perducendas fuisse. Sed nationes istæ unitatem Dei genuinaque dogmata primùm tenentes, validissimum habuêre fundamentum. Deinde cùm veritatum earum generalium societatique maximè necessariarum traditionem et fidem, licet innumeris ferè et pravissimis obrutam erroribus, retinerent, atque inde conscientiæ servarent regulam principiaque morum, faustâ hujusmodi contradictione stare utcumque potuerunt. Atverò societas atheistica, cujus cives tum suis principiis, tum cupiditatibus, ac nullo retardante motivo, ad scelera omnimoda inducerentur, repentinâ de ordinatione rueret.

Ergo sub omni respectu atheismus pejor polytheismo dicendus est.

Diximus polytheistas sibi contradicere, dùm veras morum regulas in conscientiâ ex principiis theismi tenerent, simulque suis diis quæque attribuerent facinora, eosdem ritibus fœdis colentes. Porrò hanc egregiis verbis Rousseau sic exposuit contradictionem : « Jetez les yeux « sur toutes les nations du monde, parcourez « toutes les histoires. Parmi tant de cultes « inhumains et bizarres, parmi cette prodi- « gieuse diversité de mœurs et de caractères, « vous trouverez partout les mêmes idées de « justice et d'honnêteté, partout les mêmes « principes de morale, partout les mêmes no- « tions du bien et du mal. L'ancien paganisme « enfanta des dieux abominables qu'on eût pu- « nis ici-bas comme des scélérats, et qui n'of- « fraient pour tableau du bonheur suprême, « que des forfaits à commettre, et des passions « à contenter. Mais le vice, armé d'une auto- « rité sacrée, descendait en vain du séjour « éternel; l'instinct moral le repoussait du « cœur des humains. En célébrant les débau- « ches de Jupiter, on admirait la continence de « Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impu- « dique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à « la peur; il invoquait le dieu qui mutila son « père, et mourait sans murmure de la main « du sien : les plus méprisables divinités furent « servies par les plus grands hommes. La « sainte voix de la nature, plus forte que celle « des dieux, se faisait respecter sur la terre, et « semblait reléguer dans le ciel le crime avec « les coupables. » Hæc rectè, si tamen per *vocem naturæ*, intelligamus vocem naturæ à Deo supremo, justo, provido, ingenitæ, ut credebant ipsi polytheistæ.

Objiciunt tandem athei, mala quorum theismus seu Religio causa existeret. Religio, inquiunt, ubique, sive apud polytheistas, sive apud Christianos ipsos, bellis multis dissidiisque civilibus seu omnimodè commovit societatem atque perturbavit; præterea fanatismus ex religione natus horrendis facinoribus orbem terrarum fœdare nunquàm destitit. Porrò discordiarum hunc fomitem extinguit, tot tantorumque malorum causam cum fanatismo delet atheismus. Ergo quâlibet potior est Religione, seu theismo anteponendus.

Resp. Neg. maj.; vera enim Religio, nempe christiana, prædictorum malorum nunquàm fuit causa; sed homines ipsi, præsertim ambitiosi, pro suâ perversitate, ad ea patranda sacro nomine non semel abusi sunt; quod constat tum ex historiâ, tum ex ipsis dogmatibus Religionis dissidia civilia et hujusmodi qualia ab adversariis objiciuntur vehementer reprobantis et prohibentis. Idem dicendum de veritatibus ex primativâ Religione servatis apud populos à vero cultu aberrantes; quippe errores vindicare haud intendimus. Igitur non Religionis necessaria vel naturalia consectaria, sed abusus objiciuntur. Porrò ex rei abusu in rem ipsam nil concluditur, nisi tamen ejus utilitas incommoda etiam accidentalia, sed probabilia non compenset; quod certè dici nequit de Religione seu de theismo, cujus et veritatem et omnimodam necessitatem evincimus.

Cæterùm malâ fide omninò religionis innumera beneficia silent athei, dùm ex omni parte quâcumque congerunt mala, quorum invita fuerit occasio. « C'est mal raisonner contre la re- « ligion (inquit Montesquieu, *Esprit des lois* « l. 24, c. 2), que de rassembler dans un grand « ouvrage une longue enumération des maux « qu'elle a produits, si l'on ne fait pas de même « celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais « raconter tous les maux qu'ont produits dans « le monde les loix civiles, la monarchie, le « gouvernement républicain, je dirais des cho-

« ses effroyables..... La question n'est pas de « savoir s'il vaudrait mieux qu'un certain « homme ou un certain peuple n'eût point de « religion que d'en abuser; mais de savoir quel « est le moindre mal, que l'on abuse quelque- « fois de la religion, ou qu'il n'y en ait point du « tout parmi les hommes. »

Quod spectat ad fanatismum, ipse est quoque religionis abusus, atque ex illo petitam supra dicta sat refellunt objectionem. Præterea notandum est non ex solâ religione, sed ex omni rerum genere, quibus mens humana vehementer affici potest, ex politicâ proinde, ex litteris, ex re bellicâ et philosophiâ oriri fanatismum. Inde igitur nihil contra religionem specialiter concludendum.

Ex illo primo argumento morali, plura sequuntur.

Corollarium primum. — *Ergo rejiciendus est atheismus, ex animoque theismus amplectendus;* etiam abstractione factâ argumentorum quibus utraque sententia defenditur, quibusque ex omni parte theistæ debellant atheos. Id per se liquet.

Corollarium II. — *Ergo nefanda est omninò circa quæstionem de existentiâ Dei quælibet indifferentia.* Illa enim Deo multùm injuriosa foret, ac proinde in homine valdè culpabilis, simul et maxima periculosissimaque dementia.

1° Deo injuriosa est et in homine culpabilis. Qui enim in dubio an sit Deus, insollicitus remanet, eo ipso Deum graviter contemnit; ita parùm curat an creatorem habeat, an patrem benignissimum et conservatorem, à quo beneficiis tot tantisque cumulatus, adorationem, gratitudinem, amorem, cultumque tandem ei deberet. Imò in hujusmodi dubio non aliter se gerit ac si certò sibi constaret Deum non existere.

2° Est dementia maxima. Quid enim insanius quàm gravissimi momenti quæstionem prætermittere, ex quâ omnis hujus vitæ pendet felicitas, alterius autem æternitas sive pœnarum, sive remunerationum, ex cujus solutione, vel ad virtutem vel ad cupiditates, essentiali discrimine vita sit instituenda! Imò verò quid dementius quàm, præfatâ eâdem quæstione non pensatâ atque saltem dubio manente, sese tamen gerere haud aliter ac si negativè summâ cum certitudine solveretur, id est, quasi liquidò pateret Deum nullum esse, nullas remunerationes sperandas, nulla supplicia æterna pertimescenda.

Quis denique temeritatem dementiamque in- *differentis* concipiet, si duo insuper advertat sequentia? 1° Hujus hominis in cæteris negotiis aliam omninò esse agendi rationem; 2° dubium, quo perseverante sic se gerit idem homo, ita leve esse ac irrationabile, (quippe quod omnigenis argumentis, et præsertim totius humani generis ac proinde naturæ voce impugnatur), ut nonnisi velut fictum haberi debeat et incogitatum !.... De hoc audiamus D. Pascal.

« Que ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle est avant « que de la combattre. Si cette religion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le « posséder à découvert et sans voile, ce serait « la combattre que de dire qu'on ne voit rien « dans le monde qui le montre avec cette évi- « dence. Mais puisqu'elle dit au contraire que « les hommes sont dans les ténèbres, et dans « l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur « connaissance, et que c'est même le nom qu'il « se donne dans les Ecritures, *Deus absconditus;* et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses, que Dieu a mis des « marques sensibles dans l'Eglise pour se faire « reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins « de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux « qui le cherchent de tout leur cœur; quel « avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la « négligence où ils font profession d'être, de « chercher la vérité, ils crient que rien ne « la leur montre; puisque cette obscurité où ils « sont, et qu'ils objectent à l'Eglise, ne fait « qu'établir une des choses qu'elle soutient « sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, « bien loin de la ruiner ?

« Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour « chercher partout, et même dans ce que l'Eglise propose pour s'en instruire, mais sans « aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, « ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a « point de personne raisonnable qui puisse « parler de la sorte; et j'ose même dire que « jamais personne ne l'a fait. On sait assez de « quelle manière agissent ceux qui sont dans « cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé « quelques heures à la lecture de l'Écriture, « et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique « sur les vérités de la foi. Après cela ils se « vantent d'avoir cherché sans succès dans les « livres et parmi les hommes. Mais, en vérité,

« je ne puis m'empêcher de leur dire ce que « j'ai dit souvent, que cette négligence n'est « pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'in- « térêt léger de quelque personne étrangère : « il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui « nous importe si fort, et qui nous touche si « profondément, qu'il faut avoir perdu tout « sentiment pour être dans l'indifférence de « savoir ce qui en est. Toutes nos actions et « toutes nos pensées doivent prendre des routes « si différentes, selon qu'il y aura des biens « éternels à espérer ou non, qu'il est impos- « sible de faire une démarche avec sens et ju- « gement, qu'en la réglant par la vue de ce « point qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre pre- « mier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, « d'où dépend toute notre conduite. Et c'est « pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas per- « suadés, je fais une extrême différence entre « ceux qui travaillent de toutes leurs forces à « s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en « mettre en peine et sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour « ceux qui gémissent sincèrement dans ce « doute, qui le regardent comme le dernier « des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour « en sortir, font de cette recherche leur prin- « cipale et leur plus sérieuse occupation. Mais « pour ceux qui passent leur vie sans penser à « cette dernière fin de la vie, et qui par cette « seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux- « mêmes des lumières qui les persuadent, né- « gligent d'en chercher ailleurs et d'examiner « à fond si cette opinion est de celles que le « peuple reçoit par une simplicité crédule, ou « de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, « ont néanmoins un fondement très-solide, je « les considère d'une manière toute différente. « Cette négligence en une affaire où il s'agit « d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, « m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle « m'étonne et m'épouvante ; c'est un monstre « pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux « d'une dévotion spirituelle. Je prétends au « contraire que l'amour-propre, que l'intérêt « humain, que la plus simple lumière de la « raison nous doit donner ces sentiments. Il « ne faut voir pour cela que ce que voient les « personnes les moins éclairées.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour « comprendre qu'il n'y a point ici de satisfac- « tion véritable et solide, que tous nos plaisirs « ne sont que vanité, que nos maux sont in- « finis, et qu'enfin la mort qui nous menace à « chaque instant nous doit mettre dans peu « d'années, et peut-être en peu de jours, dans « un état éternel de bonheur, ou de malheur, « ou d'anéantissement. Entre nous le ciel et « l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, « qui est la chose du monde la plus fragile ; et « le ciel n'étant pas certainement pour ceux « qui doutent si leur âme est immortelle, ils « n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de « plus terrible. Faisons tant que nous voudrons « les braves, voilà la fin qui attend la plus « belle vie du monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée « de cette éternité qui les attend, comme s'ils « la pouvaient anéantir en n'y pensant point. « Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et « la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailli- « blement dans peu de temps dans l'horrible « nécessité d'être éternellement ou anéantis, « ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence ; « et c'est déjà assurément un très-grand mal « que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins « un devoir indispensable de chercher quand « on y est. Ainsi, celui qui doute et qui ne « cherche pas, est tout ensemble et bien in- « juste et bien malheureux. Que s'il est avec « cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse pro- « fession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que « ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet « de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de « termes pour qualifier une si extravagante « créature.

« Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel « sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que « des misères sans ressource ? Quel sujet de va- « nité de se voir dans des obscurités impéné- « trables ? Quelle consolation de n'attendre « jamais de consolateur ?

« Ce repos dans cette ignorance est une « chose monstrueuse, et dont il faut faire sen- « tir l'extravagance et la stupidité à ceux qui « y passent leur vie, en leur représentant ce « qui se passe en eux-mêmes, pour les con- « fondre par la vue de leur folie. Car voici « comment raisonnent les hommes quand ils « choisissent de vivre dans cette ignorance de « ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclair- « cissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce « que c'est que le monde, ni que moi-même.

« Je suis dans une ignorance terrible de toutes « choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, « que mes sens, que mon âme; et cette partie « même de moi qui pense ce que je dis, et « qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, « ne se connaît non plus que le reste. Je vois « ces effroyables espaces de l'univers qui m'en- « ferment, et je me trouve attaché à un coin « de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi « je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, « ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné « à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à « un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, « et de toute celle qui me suit. Je ne vois que « des infinités de toutes parts qui m'englou- « tissent comme un atome, et comme une « ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. « Tout ce que je connais, c'est que je dois « bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, « c'est cette mort même que je ne saurais « éviter. »

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne « sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en « sortant de ce monde je tombe pour jamais « ou dans le néant, ou dans les mains d'un « Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces « deux conditions je dois être éternellement « en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de fai- « blesse, d'obscurité. Et de tout cela je con- « clus que je dois donc passer tous les jours de « ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, « et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations « sans réflexion et sans inquiétude, en faisant « tout ce qu'il faut pour tomber dans le mal- « heur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit « véritable. Peut-être que je pourrais trouver « quelque éclaircissement dans mes doutes, « mais je n'en veux pas prendre la peine, ni « faire un pas pour le chercher; et en traitant « avec mépris ceux qui se travailleraient de ce « soin, je veux aller sans prévoyance et sans « crainte tenter un si grand événement, et me « laisser mollement conduire à la mort dans « l'incertitude de l'éternité de ma condition « future.

« En vérité, il est glorieux à la Religion d'a- « voir pour ennemis des hommes si déraison- « nables; et leur opposition lui est si peu dan- « gereuse, qu'elle sert, au contraire, à l'éta- « blissement des principales vérités qu'elle « nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va « principalement qu'à établir ces deux choses, « la corruption de la nature et la rédemption « de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à « montrer la vérité de la rédemption par la « sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins « admirablement à montrer la corruption de « la nature par des sentiments si dénaturés.

« Rien n'est si important à l'homme que son « état; rien ne lui est si redoutable que l'éter- « nité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes « indifférents à la perte de leur être et au « péril d'une éternité de misère, cela n'est « point naturel. Ils sont tout autres à l'égard « de toutes les choses; ils craignent jusqu'aux « plus petites, ils les prévoient, ils les sen- « tent; et ce même homme qui passe les jours « et les nuits dans la rage et dans le désespoir « pour la perte d'une charge, ou pour quelque « offense imaginaire à son honneur, est celui- « là même qui sait qu'il va tout perdre par la « mort, et qui demeure néanmoins sans in- « quiétude, sans trouble et sans émotion. Cette « étrange insensibilité pour les choses les plus « terribles dans un cœur si sensible aux plus « légères, est une chose monstrueuse; c'est « un enchantement incompréhensible, et un « assoupissement surnaturel.

« Un homme dans un cachot ne sachant si « son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une « heure pour l'apprendre, et cette heure suffi- « sant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire « révoquer, il est contre la nature qu'il em- « ploie cette heure-là, non à s'informer si cet « arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. « C'est l'état où se trouvent ces personnes, « avec cette différence que les maux dont ils « sont menacés sont bien autres que la simple « perte de la vie et un supplice passager que « ce prisonnier appréhenderait. Cependant, ils « courent sans souci dans le précipice, après « avoir mis quelque chose devant leurs yeux « pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent « de ceux qui les en avertissent. »

« Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui « cherchent Dieu prouve la véritable Religion, « mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le « cherchent pas, et qui vivent dans cette hor- « rible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange « renversement dans la nature de l'homme « pour vivre dans cet état, et encore plus pour « en faire vanité. Car, quand ils auraient une « certitude entière qu'ils n'auraient rien à « craindre après la mort que de tomber dans « le néant, ne serait-ce pas un sujet de déses- « poir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas « une folie inconcevable, n'en étant pas assu-

« rés, de faire gloire d'être dans ce doute ?

« Et néanmoins il est certain que l'homme « est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une « semence de joie en cela. Ce repos brutal « entre la crainte de l'enfer et du néant semble « si beau, que non-seulement ceux qui sont « véritablement dans ce doute malheureux s'en « glorifient, mais que ceux même qui n'y sont « pas croient qu'il leur est glorieux de feindre « d'y être. Car l'expérience nous fait voir que « la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de « ce dernier genre; que ce sont des gens qui « se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils « veulent paraître. Ce sont des personnes qui « ont ouï dire que les belles manières du « monde consistent à faire ainsi l'emporté. « C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug ; « et la plupart ne le font que pour imiter les « autres.

« Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens « commun, il n'est pas difficile de leur faire « entendre combien ils s'abusent en cherchant « par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en « acquérir, je dis même parmi les personnes « du monde qui jugent sainement des choses « et qui savent que la seule voie d'y réussir, « c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux « et capable de servir utilement ses amis, « parce que les hommes n'aiment naturellement « que ce qui leur peut être utile. Or, quel avan- « tage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un « homme qu'il a secoué le joug, qu'il ne croit « pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses ac- « tions, qu'il se considère comme seul maître « de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre « compte qu'à soi-même ? Pense-t-il nous avoir « porté par là à avoir désormais bien de la con- « fiance en lui, et à en attendre des consola- « tions, des conseils et des secours dans tous « les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir « bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre « âme est autre chose qu'un peu de vent et de « fumée, et encore de nous le dire d'un ton de « voix fier et content ? Est-ce donc une chose « à dire gravement, et n'est-ce pas une chose « à dire, au contraire, tristement, comme la « chose du monde la plus triste ?

« S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient « que cela est si mal pris, si contraire au bon « sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné « en toute manière de ce bon air qu'ils cher- « chent, que rien n'est plus capable de leur « attirer le mépris et l'aversion des hommes, « et de les faire passer pour des personnes sans « esprit et sans jugement. Et en effet, si on « leur fait rendre compte de leurs sentiments « et des raisons qu'ils ont de douter de la Re- « ligion, ils diront des choses si faibles et si « basses qu'ils persuaderont plutôt du contraire. « C'était ce que leur disait un jour fort à pro- « pos une personne : Si vous continuez à dis- « courir de la sorte, leur disait-elle, en vérité « vous me convertirez. Et elle avait raison ; car « qui n'aurait horreur de se voir dans des sen- « timents où l'on a pour compagnons des per- « sonnes si méprisables?

« Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sen- « timents sont bien malheureux de contraindre « leur naturel pour se rendre les plus impertti- « nents des hommes. S'ils sont fâchés dans le « fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lu- « mière, qu'ils ne dissimulent point. Cette « déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de « honte qu'à n'en point avoir. Rien ne décou- « vre davantage une étrange faiblesse d'esprit « que de ne pas connaître quel est le malheur « d'un homme sans Dieu. Rien ne marque da- « vantage une extrême bassesse de cœur que « de ne pas souhaiter la vérité des promesses « éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire « le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces « impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour « en être véritablement capables : qu'ils soient « au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent « encore être chrétiens, et qu'ils reconnaissent « enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes « qu'on puisse appeler raisonnables, ou ceux « qui servent Dieu de tout leur cœur, parce « qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cher- « chent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le « connaissent pas encore.

« C'est donc pour les personnes qui cher- « chent Dieu sincèrement, et qui, reconnaissant « leur misère, désirent véritablement d'en « sortir, qu'il est juste de travailler, afin de « leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont « pas.

« Mais pour ceux qui vivent sans le connaî- « tre et sans le chercher, ils se jugent eux- « mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne « sont pas dignes du soin des autres ; et il faut « avoir toute la charité de la Religion qu'ils « méprisent, pour ne les pas mépriser jusqu'à « les abandonner dans leur folie. Mais, parce « que cette Religion nous oblige de les regar- « der toujours, tant qu'ils seront en cette vie, « comme capables de la grâce qui peut les « éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans

« peu de temps plus remplis de foi que nous ne « le sommes, et que nous pouvons, au contraire, « tomber dans l'aveuglement où ils sont, « il faut faire pour eux ce que nous voudrions « qu'on fît pour nous si nous étions en leur « place, et les appeler à avoir pitié d'eux-« mêmes, et à faire au moins quelques pas « pour tenter s'ils ne trouveront point de lu-« mière. »

(Pascal, *Pensées*, Ire part., ch. Ier. Vide etiam, *Essai sur l'indifférence*, tom. 1, ch. 8, ubi istùd egregiè tractatum argumentùm reperimus.)

Nota ex hâc indifferentis agendi ratione momenta in gratiam existentiæ Dei valdè confirmari. Quid enim non argumentetur ille, saltem ad aliquam securitatem sibi fingendam, nisi quia fidei theisticæ splendore planè vincitur?

Idem Pascal mirè versavit argumentum his affine prorsùs vel identicum, nempè utilius esse homini Deum credere, quàm negare.

« Nous connaissons qu'il y a un infini, inquit, et ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est; et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature.

« Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connaissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes, et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous? Par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

« Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix: et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort: le juste est de ne point parier.

« Oui; mais il faut parier; cela n'est pas volontaire; vous êtes embarqué; et ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc? Pesons le gain et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons: puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avait dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain, et ce que vous jouez est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

« Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi: tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude du gain; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte: et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu

où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif, et si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

« Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y aurait-il point de moyen de voir un peu plus clair ? Oui, par le moyen de l'Écriture, et par toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

« Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer. Mais qui a plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation s'il y en a; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé s'il est ?

« Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugerait pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, aurait entièrement perdu l'esprit. Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

« Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir. »

Corollarium III. — *Ergo verissimus est Theismus, falsusque omninò et absurdus Atheismus.* Alioqui dicendum esset societatem et privatorum felicitatem errore essentialiter fundari atque perstare, essentialiter autem veritate destrui. Porrò illud absurdissimum est, omnibus scilicet notionibus et sensui communi contradicens. Semper enim et ubique error, seu *idearum inordinatio*, ut quid malum et noxium habitus est; adeò ut error ipse nunquàm nisi sub veritatis nomine prodire audeat. Ergo, etc.

SCHOLIUM.

Ea pleraque de nefandis Atheismi consectariis dicta suam totam vim retinent contra eos omnes qui aliquo modo vitæ alterius pœnas præmiaque suis impetunt opinionibus, quique vel omnia efficacia virtutis colendæ auferunt motiva, temporalis duntaxat felicitatis motivum suppeditantes, vel omnem etiam expungunt officii virtutisque notionem.

Hinc iisdem argumentis quibus Athcos hìc vincimus, et ipsi debellantur

1° Sceptici, divinæ Providentiæ adversarii quilibet, materialistæ, fatalistæ, immortalitatis animæ legisque naturalis et societatis impugnatores.

2° Deistæ et quicumque revelationi christianæ adversantur. Equidem alteram vitam esse isti fatentur : atverò si divinis, quibus undique refulget nostra religio, characteribus parumper attendatur, jam omninò liquet Deum à Deistis cæterisque Antichristianis admissum, nullum esse vel nefandum. Isti videlicet characteres tales sunt, ut si mendaces semel supponerentur, jam meritò cum Richardo à Sancto Victore exclamaremus : « Domine, si « error est quem credimus, à te decepti su- « mus : quoniam iis signis prædita est Religio, « quæ nonnisi à te esse potuerunt. » Hinc si Deismus vel quælibet antichristiana opinio veritate prævaleret, Deus eo ipso fallax, injustus, etc., id est nullus, absurdus probaretur. Præterea urgeri etiam adversùs Deismum potest idem quàm supra contra Atheismum, vel materialismum, etc., argumentum, nempe semotâ revelatione christianâ, jam reverà apud gentes præsertim scientiâ artibusque et philosophiâ pollentes nullum ampliùs virtutis efficax motivum existeret. Si Deistæ igitur et alii quilibet revelationis christianæ adversarii urgeantur, vel ad Atheismum, vel ad nostram doctrinam, solam verè *catholicam*, confugiant necesse est.

Vid. insuper plurima alia his affinia vel identica, tum deprompta ex Theologiâ Rotomagensi ad calcem voluminis, tum ab ipso nostro auctore ad finem hujus tractatûs de Religione, remissa.

Ut ipsi tandem argumentum tanti momenti concludamus, haud injucundum erit idem disertis verbis ab auctore anonymo legere tractatum : « Un Athée fait pour être obscur, et « qui n'a pu se faire remarquer un instant « qu'à force de choquer le bon sens et la dé- « cence, a bien osé imprimer ces paroles : « *Les Athées voudraient que le magistrat d'une « grande nation, en consacrant par une loi la « liberté des cultes, fît néanmoins sentir l'absur- « dité et les inconvénients de tous ces cultes dans « des proclamations sages, adressées aux pères « de famille et aux chefs des maisons.* On pour-

« rait citer d'autres Athées encore, qui ont eu « la bonhomie de penser que l'extinction de « toute idée religieuse serait très-salutaire au « genre humain, et qui semblaient répandre « leur doctrine avec un grand air d'innocence, « étant les seuls à ne pas rougir de leur sin- « gularité monstrueuse, comme on voit les in- « sensés et les enfants ne pas rougir de leur « nudité. Toutefois soyons justes, même avec « ceux qui ont voulu briser parmi nous la « règle de toute justice. Il faut convenir qu'il « est des Athées qui croient que leur impiété, « bonne pour eux, ne le serait pas pour la « multitude ; que c'est là une de ces hautes « conceptions réservées pour un petit nombre « d'êtres privilégiés, dont l'âme fortement « trempée est à l'épreuve du sens commun. « *Il faut une religion au peuple*, telle est la de- « vise de ceux qui sont bien aises de garder « pour eux la belle éducation et les belles « manières, et qui renvoient au vulgaire une « religion incommode. Quoi qu'il en soit, il est « facile de convaincre d'erreur les Athées par « les dangers mêmes de leur système : la dis- « cussion est un peu sérieuse, mais elle ne sera « pas longue :

« L'homme a soif de la vérité comme du « bonheur ; même en la trahissant, il conserve « pour elle un amour secret. Quel est celui qui, « en se livrant au mensonge, ne rougirait pas « de s'en avouer le sectateur ? L'être intelligent « vit de la vérité ; c'est dans elle qu'il trouve « sa nourriture et sa force ; conçoit-on un être « raisonnable dont la fin et la vie ne fût que « dans l'erreur ? Ces angoisses, ces agitations « éternelles dont les hommes se tourmentent, « que sont-elles autre chose que les symptômes « d'un esprit languissant d'ignorance et de « faiblesse, qui lutte contre les ténèbres pour « arriver à la lumière, et trouver enfin son « repos dans la possession de ce qui *est*, dans « la Vérité ?

« Mais si l'homme est fait pour la vérité, « comment le genre humain, pour être heu- « reux, aurait-il besoin du mensonge ? Notre « nature serait en contradiction avec elle- « même, si d'un côté, faite pour le *vrai*, elle « ne pouvait de l'autre trouver son bonheur « que dans le *faux*. La vérité est quelque « chose de réel. Le mensonge est une néga- « tion ; il est, par rapport au vrai, ce que sont « les ténèbres par rapport à la lumière. Il fau- « drait être incapable de lier deux idées, être « absolument étranger à toute borne méta- « physique, pour ne pas sentir qu'une doctrine « nécessaire au bonheur des hommes, à la con- « servation des sociétés, est une vérité. L'exis- « tence et la félicité des sociétés humaines ne « saurait porter sur le néant du mensonge.

« Maintenant je m'adresse à l'Athée, et je « lui dis : Si le dogme d'un Dieu et d'une Pro- « vidence est nécessaire au maintien, à la « prospérité de l'ordre social, ce dogme est « vrai : et vous, qui osez le nier, vous voilà « convaincu d'erreur. Si vous avancez que le « genre humain peut s'en passer, vous voilà « en opposition avec le cri de l'univers entier, « avec l'expérience de tous les peuples et de « tous les siècles, et dès lors vous êtes con- « vaincu de folie. Les Athées ont si bien senti « que leur système entraînait la ruine de l'or- « dre social, qu'on les a vus célébrer à l'envi « les délices de l'état sauvage ; car c'est là une « des causes secrètes de leur prédilection pour « la *sauvagerie*.

« L'Athée le plus décidé ne l'est jamais par- « faitement ; il reste dans la partie la plus « cachée de son cœur des impressions d'idées « religieuses dont il ne peut jamais bien se « défendre. L'homme est, par le fond de son « être, si naturellement religieux !..... Une « main divine y grava d'ineffaçables emprein- « tes : il a beau faire, il porte ce sceau divin « partout où il porte son cœur : cela est fort « heureux pour lui comme pour les autres. « Mais supposons pour un moment un peuple « athée, intimement convaincu que Dieu n'est « pas, qui soit privé de toute idée religieuse, « et n'en fasse dans aucun cas la règle de ses af- « fections et de sa conduite, alors nous aurons « l'athéisme pratique. Eh bien ! quel est celui « qui serait empressé d'aller vivre au milieu de « ce peuple ? Est-il même d'athée qui en eût le « courage ? Celui qui hésiterait ici pourrait bien « avoir autant d'esprit que les sophistes du dix- « huitième siècle ; mais comme eux il se mon- « trerait parfaitement étranger à la connais- « sance du cœur humain.

« Si l'Athée a raison, le système qui dit « qu'il n'y a point de Dieu est une *vérité*. Mais « quelle est donc cette vérité que tous les « peuples, tous les sages, tous les législateurs « ont repoussée comme le fléau le plus des- « tructeur des familles et des sociétés, avec la- « quelle les hommes sont plus méchants, les « nations plus indisciplinables, les crimes « plus multipliés sur la terre ? Qu'il soit quel- « quefois nécessaire de préparer les hommes à

« la vérité, comme on prépare insensiblement « les yeux malades à supporter l'éclat du grand « jour, cela se conçoit ; mais une doctrine « constamment et universellement nuisible n'est « pas une vérité, c'est une monstruosité. « Les philosophes du dix-huitième siècle, pour « autoriser leur audace à tout dire, ne ces- « saient de répéter que *la vérité ne saurait nuire « aux hommes.* Je le crois comme eux, ré- « pondait Jean-Jacques ; mais c'est à mes yeux « une grande preuve que ce qu'ils disent n'est « pas la vérité.

« Montesquieu a dit qu'une religion même « fausse était encore le meilleur garant de la « probité des hommes : c'est qu'une religion « fausse ne l'est jamais entièrement : elle tient « comme par la racine à une vérité dénaturée : « tel fut le polythéisme. Des dieux sanguinaires « qu'on apaise par le sang humain ; des dieux « infâmes qu'on adore par des infamies, voilà « l'erreur ; et sous ce rapport l'idolâtrie détrui- « sait l'homme et les bonnes mœurs ; elle « était nuisible. Un être en général supérieur à « l'homme, et maître souverain de toutes cho- « ses, qui exigeait les hommages des mortels, « voilà le fonds de vérité qui enveloppait le té- « nébreux paganisme ; et sous ce point de vue « il était, quoique très-imparfaitement, conser- « vateur de l'ordre et de la société. Quand des « préjugés sont utiles, ce n'est pas comme « faux, c'est comme secrètement liés à quelques « vérités premières.

« Je me résume : l'athéisme est universelle- « ment nuisible ; donc il est faux. Le dogme « d'un Dieu et d'une Providence est univer- « sellement utile ; donc il est vrai ; donc il « faut croire en Dieu.... Cela est bien dur.... « Allons, messieurs les Athées, résignez-vous. « Newton ne prononçait jamais le nom de « Dieu sans donner un signe de respect, et « soit dit entre nous, Newton ne passe pas « pour un sot. Du moins les Athées devraient « bien garder leur doctrine pour eux seuls, et « ne pas chercher à la communiquer même à « un petit nombre d'adeptes : le disciple veut « à son tour devenir maître, et la contagion « gagne au loin. Rappelons, en finissant, la « leçon donnée aux Athées par un grand maî- « tre : *J'ai vu un soir à souper* (dit quelque part « Mallet-Dupan) *Voltaire donner une énergique « leçon à d'Alembert et à Condorcet, en ren- « voyant tous les domestiques de l'appartement au « milieu du repas, et en disant ensuite aux deux « académiciens : Maintenant, messieurs, conti- « nuez vos propos contre Dieu ; mais comme je « ne veux pas être égorgé ni volé cette nuit par mes « domestiques, il est bon qu'ils ne vous entendent « pas.* »

(De l'accord de l'utile et du vrai. Article anonyme extrait du *Journal des Débats* du dimanche 14 octobre 1804.)

(Explicit annotatio. P. S.)

Objicies 3°, cum eodem (1) : Experientiâ habemus compertum homines in vitâ instituendâ parùm sequi philosophica principia ; v. g., Stoici, qui fato cuncta constricta esse dicebant, tollebantque humanam libertatem, omnium philosophorum uti minimè debebant exhortationibus ad virtutem, et tamen nulla secta extitit à quâ tot præcepta profluxêre. Sic etiam quotidiè non sine admiratione cernimus eos qui tenent fidem christianam de æternis post mortem cruciatibus, neque carent quotidianis admonitionibus, tamen in vitâ agendâ istorum principiorum parùm memores esse. Ergo concludi potest vix ullam esse religionis vim ad promovendam, aut atheismi ad minuendam virtutem. — Respondeo : Distinguo ant. : Experientiâ habemus compertum homines in vitâ instituendâ parùm sequi philosophica principia, ubi sunt contraria vel sensibus internis, quos exuere non possunt, vel opposita cupiditatibus, quarum vi abripiuntur, C. Ubi sunt cupiditatibus consentientia, N. Haud mirum sanè est Stoicos, qui fatum defendebant, in agendo non esse secutos principia sua, quia illa vis est naturæ liberos nos esse perpetuò declarantis, ut ad illius vocem obsurdescere non possimus, et cogat nos quodammodò invitos ad assensum. Neque etiam mirum est, quòd illa principia non inclinent semper animos, quæ habent sibi contrariam vim appetitûs ; quia tanta hominum imbecillitas, tanta levitas est, ut abrepti æstu cupiditatis, etsi videant meliora probentque, deteriora tamen sequantur. Sed sanè res esset admiratione dignissima, si vis appetitûs aucta auctoritate principiorum, ut est in atheismo, non inclinaret voluntatem ; cùm plerùmque habeat illam vim, etiam renitente ratione et terrente conscientiâ ; imò sub æternorum suppliciorum comminatione, uti observatur in objectione.

Objicies 4° cum eodem (2), atheismum non

(1) Pens. div. c. 136, 167. Contin. des Pens. liv. 149.

(2) Pens. div. c. 174 ; et contin. des Pens. div. 144.

habere illam pravam efficientiam in vitam hominum, certos nos faciunt mores eorum qui Deum olim et nostris temporibus sustulêre; Diagoræ, Theodori, Evemeri, Nicanoris, Hipponis, quorum conspicuam virtutem fuisse memoriæ proditum est : quibus adjungi etiam possunt Epicurus ipse et apud Romanos Cassius, Atticus, Plinius antiquior; inter recentiores, Vanini et Spinosa. Probant etiam exempla gentium multarum, quæ sine religione concordem vitam à multis seculis in separatis familiis egerunt. — Respondeo 1° ex paucorum hominum vitâ nihil confici in hâc re posse; quia, ut supra diximus, in illis hominibus, qui ingenuè fuerunt educati, qui excultam rationem habuerunt, et qui se totos dederunt philosophiæ studio, servare vim magnam potuerunt sensûs justi et injusti, atque nota rerum discrimina : naturæ excultæ bonitate victi sunt. Cùmque etiam singularitate doctrinæ oculos in se omnium convertissent, non parùm eos afficiebat publica existimatio. Denique necesse quoque ipsis fuit, ut bonâ vitâ amoverent publicam invidiam, quam ipsis conflabat philosophandi ratio abhorrens à vulgi opinionibus. Sed hæc motiva in vulgus rude et incultum gentemque atheorum vim aliquam nullomodò servarent. 2° Dicimus nullas gentes existere aut extitisse olim sine notitiâ Dei : quod sequenti argumento demonstraturi sumus.

Propositio III.

Agnitio Numinis statûs civilis præcipuum fundamentum est.

Probatio. — 1° In republicâ atheorum nulla esset vera et propria magistratuum et legum civilium auctoritas. Nam auctoritas propriè dicta, est facultas non tantùm vi cogendi, sed ità jure imperandi, ut subditi, nullâ vi interveniente, agnoscant se verè obstrictos esse ad parendum; idque semper etiam in secretis locis, ubi nulli testes : et proindè obligatio, quam parit auctoritas, supponit tales causas, quæ interiùs hominis conscientiam ità afficiant, ut ex propriæ rationis consilio agat et judicet se non rectè seu non jure posse resistere (1). Atqui tolle Deum, legem naturalem et conscientiam, auctoritas hujusmodi in civitate nullâ esse potest : sed omnis auctoritas, ut posuerunt Hobbius et Spinosa, est potestas cogendi, ac viribus, non jure determinatur; ità ut si civis aliquis magistratibus resistere possit, impunè et jure poterit resistere. Vel sic idem confici potest : auctoritas magistratuum et jura omnia civilia ponuntur in bonâ fide, seu obligatione ad servanda fœdera inter magistratus et plebem inita. Atqui in hypothesi atheorum fides bona, ut omnis alia virtus, res ludicra est, nec est ulla obligatio ad servanda ista fœdera, præter coactionem : quisque naturali inclinatione et lege propriis studet antè omnia utilitatibus. Ergo 1° nulla nec vera est propriè dicta in civitate atheorum, magistratuum et legum auctoritas.

2° In republicâ atheorum, valdè imperfecta est legum civilium sanctio (1), cui perfectionem suam sola tribuere potest Religio. Nam perfecta legum sanctio, cùm præmio, tum pœnâ continetur. Sed politica potestas separata à Religione, pœnis tantùm leges suas sancire potest, præmiis nullo modo : deterrere potest à violandâ lege; ad eamdem servandam invitare non potest. Idque ob duplicem rationem, hanc primùm quòd magistratus non habeat sufficientem bonorum seu præmiorum supellectilem, ut dividere unicuique possit pro meritis : deindè quòd, etiamsi sufficientem bonorum haberet copiam ad renumerandos bonos omnes, tamen qui essent boni nunquàm scire posset, cùm id pendeat ex interno hominis in agendo consilio. Huic defectui medetur Religio, dùm in bonarum omnium actionum remunerationem præmia maxima pollicetur à Deo, qui omnibus nostris non tantùm actionibus præsens est, sed ipsis etiam intervenit cogitationibus, et sic efficit ut excitemur ad benè agendum spe præmiorum, quæ homines non possunt concedere. 3° Potestas civilis quædam tantùm officia jubere potest, non omnia : cogit tantùm ad ea quæ jurisconsulti vocant, perfectæ obligationis, et justitiæ strictè sumptæ, quæ necessaria sunt ad ipsam societatis existentiam, nequaquàm verò ad officia benevolentiæ et charitatis, seu, ut vocantur, imperfectæ obligationis, quæ necessaria sunt ut societas læta sit et jucunda (2). Neque illa priora omnia justitiæ jubere potest, aut illa aliter confirmare quàm jurejurando in multis casibus, ut cuique attendenti patebit. Hinc pulchrè scripsit Seneca l. 2 de Irâ, c. 27 :

(1) Vide infrà ubi de lege naturali.

(1) Sanctio est ea pars legis, quâ imponitur obligatio ad parendum præcepto, vel per pollicitationem præmiorum vel per comminationem pœnarum.

(2) Vid. infrà, ubi de jurisprud. nat.

« Quàm angusta innocentia est, ad legem « bonum esse ! Quantò latiùs officiorum pa- « tet, quàm juris regula ! Quàm multa pietas, « humanitas, liberalitas, justitia, fides exi- « gunt, quæ omnia extrà publicas tabulas « sunt ! » Sensus autem numinis, quod bonorum et malorum habeat rationem, ad omnes excitat virtutes, et ab omnibus avocat peccatis. 4° Civilis potestatis defectus in hoc maximè apparet, quòd publica tantùm delicta attingat, *quatenùs manu*, ut ait Tullius, tenere potest, privata verò ignoret. Et prætereà humana judicia vitandi spes affulgere solet, quia sæpissimè nulla sunt, sæpè etiam falsa ; imò ex ipsis facinoribus quandoque impunitas oritur, cùm magnam quis scelere sibi conciliat potentiam. Sensus verò divinæ providentiæ seu Religio, dùm nobis exhibet Deum suprà et circà nos stantem, factorum, dictorum, cogitationumque censorem, qui habiturus sit bonorum et malorum rationem, homines in omnimodâ constituit necessitate legibus parendi, etiam in secretissimis locis, omnem tollendo spem fugiendi supplicii. Hæc omnia complexus est Cicero de Leg. : « Quis non videat, quàm multa « firmentur jurejurando? Quantæ salutis sint « fœderum religiones ? Quàm multos divini « supplicii timor à scelere revocet ? Quàm san- « cta sit civium inter ipsos societas, Deo im- « mortali interposito, tum judice, tum teste ? »

Hanc Religionis vim ad cives continendos adeò intellexerunt legislatores omnes, ut studiosè quisque populorum animis inculcaverit esse deos, et ad eorum tribunalia cujusque hominis vitam expendi : ex quorum omnium mente præcipit Tullius de Leg. : « Sit hoc à principio « persuasum civibus dominos esse omnium « rerum et moderatores deos ; eaque quæ ge- « runtur, eorum geri vi, ditione et numine ; « eos denique optimè de genere humano me- « reri ; et qualis quisque sit, quid agat, quid « in se admittat, quâ mente, quâ pietate co- « lat religiones, intueri ; piorum et impiorum « habere rationem. » Imò omnes ad unum philosophi, etsi ex illis plures in philosophicis disputationibus Deum sustulerint aut futuram vitam, hanc tamen opinionem deorum et immortalium animorum servandam tanquàm legibus præsidium firmissimum, putaverunt. Athei etiam, hàc manifestissimâ utilitate Religionis permoti, in omni ævo decreverunt illam à legislatoribus inventam fuisse ad salutem et incolumitatem reipublicæ. Hobbii et Cardan adversùs hanc partem objectionibus infra respondebimus, ubi de Lege naturali.

ARGUMENTUM II. — *Ex consensu nationum.*

Argumentum hoc ab auctoritate humani generis quibusdam etiam christianis scriptoribus parùm firmum visum est ; illo tamen cum eò majore utemur fidentiâ et securitate, quòd nullum fuerit, quo sæpiùs veteres sapientes contra atheos usi sint ; nullum in quo athei majores invenerint difficultates : adeò ut Democritus ad idola quædam deorum tenuissima in aëre volitantia atque in sensus irruentia confugere necesse judicaverit ; et Epicurus, qui cæteras omnes rationes nostras refellere conatus est, hâc adductum se esse diceret ad credendum quamdam impressam esse à naturâ animis omnium *anticipatam Dei notitiam* (1).

PROPOSITIO.

Communis omnium hominum in omni ætate et in omni loco constans et perpetua vox atque sententia fuit, esse Deum, atque hujus tam communis opinionis summa auctoritas est. In atheorum verò hypothesi universa gens humana vanitatis et stultitiæ incredibilis condemnatur, quod summæ est arrogantiæ et intolerabilis impudentiæ.

PROBATIO. — Duæ partes sunt : 1° nullam fuisse usquàm vel nunc esse gentem atheam. 2° Humani generis consensionem summam habere auctoritatem.

PARS PRIMA. — Hæc pars, quæ circa factum versatur, confici aliter non potest, quàm ex variarum gentium historiis, ex gravissimorum auctorum testimoniis, et ex primorum legislatorum, quorum aliqua est memoria, agendi ratione.

1° Nationum omnium historiæ fidem numinis ubique propagatam exhibent. Uti primùm possumus auctoribus antiquissimis populis, Hebræis, Chaldæis, Ægyptiis, Indis, Persis, Arabibus, Getis, Gallis, Germanis, Græcis, Romanis, et omni retrò antiquitate, in quâ nullum exemplum habemus gentis atheæ. Cotta quidem apud Ciceronem Velleio epicureo ex consensu gentium argumentanti respondet (2) : « Unde notæ tibi sunt opiniones nationum ? « Equidem arbitror multas esse gentes sic im- « manitate efferatas, ut apud eas nulla suspi- « cio deorum sit. » Sed ipsa hæc forma loquen-

(1) Cic. de Nat. deor. l. 1.
(2) Ibid.

di satis indicat nullam gentem ad civilem cultum deductam sine Deo fuisse, neque ullum etiam apud barbaros repertum exemplum. Veteribus populis consentiunt omnes, qui hodiè sunt terræ incolæ, etiam maximè inculti : Mexicani, Peruviani, Brasilienses, Canadienses, aliique barbari, uti constat ex optimis peregrinatorum et navigatorum relationibus, tum antiquioribus, tum recentioribus.

2° Hominum gravissimorum testimonia confirmant gentem nullam fuisse sine notitiâ Dei : ita Plato (1), ita Aristoteles (2) ita Epicurus (3), Cicero (4), Seneca (5), Artemidorus (6), Ælianus (7), Maximus Tyrius (8), Sextus Empiricus (9), Dion Prusæensis (10), etc. Laudabimus solummodò Plutarchum et Julianum. « Si terras obeas, ait prior (11), invenire possis « urbes muris, litteris, regibus, domibus, opibus, numismate carentes.... Urbem verò « templis diisque destitutam, quæ precibus, « jurejurando, oraculo non utatur, non bonorum causâ sacrificet, non mala sacris avertere nitatur, nemo unquàm vidit. Sed faciliùs « urbem condi sine solo posse puto, quàm, opinione de diis penitùs sublatâ, civitatem coire « aut constare. » Julianus autem scribit (12) : « Omnes ante doctrinam numen esse aliquod « persuasi sumus, eò respiciendum, ad eum « properandum : credoque sic animos nostros « se habere ad Deum, ut visu prædita ad lucem. »

3° Certissimum est apud nullum populum fidem numinis legislatorum institutis introductam fuisse ; è contrario videmus legislatores omnes quorum aliqua est memoria, suis legibus præsidium quæsivisse in populorum religionibus. Siquidem omnes fermè finxêre se à diis gentilitiis et tutelaribus, qui maximè à populo colebantur, legatos esse : sic Amasis et Mnevis apud Ægyptios leges ab Hermâ sibi datas commenti sunt ; Zoroaster apud Bactrianos, et Zamolxis apud Getas, à deâ Vestâ ; Zathraustes apud Arimaspos, à dæmone, seu bono genio ; Rhadamantus et Minos Cretensium reges, à Jove Cretensi ; Triptolemus apud Athenienses, à Cerere, gentilitiâ deâ ; Pythagoras et Zaleuchus apud Crotoniatas et Locrenses, à Minervâ ; Lycurgus apud Lacedæmonios, ab Apolline ; Romulus à Deo Conso ; Numa à nymphâ Ægeriâ, suas leges sibi traditas, gloriabantur. Inter omnes hos nullus invenitur, qui prima apud populum aliquem posuerit religionis fundamenta, aut qui in suis institutis populorum opinionibus et religionibus morem non gesserit.

Objicies cum Baylio (1) : Ut confici possit certò existentia Dei ex consensu populorum, consensus ille debet esse omninò generalis sine exceptione ullâ. Atqui res ita non est. Nam,

1° Testantur quamplures historici gentes olim fuisse atheas. Tales erant Thoes, extremæ Thraciæ populus, ut refert Porphyrius (2) ex Theophrasto. Tales Nasamones, narrante Dionysio Periegete (3). Tales Gigantes, de quibus Macrobius sic scribit (4) : « Gigantes quid aliud « fuisse credendum est, quàm hominum quam« dam impiam gentem deos negantem, et ideò « existimatam deos pellere de cœlesti solo vo« luisse? » Tales Phlegyes, qui ab Homero (5) dicuntur Jovem non curare, et in scholiis ad Iliadem (6), athei vocantur. Tales Atlantes, genus quoddam Æthiopum, qui athei dicuntur à Strabone (7) et Melâ (8). Tales Callaici seu Lusitani, referente Strabone (9). Tales Galli, auctore Cicerone (10). Tales erant Arabes, teste S. Nilo (11). 2° Multas quoque gentes in orbis partibus recens detectis sine religione vivere ex multorum peregrinatorum et navigatorum relationibus compertum est, quorum testimonia plura collegit Baylius (12). Tales erant Canarienses, teste Columbo (13). Tales incolæ insularum quarumdam meridionalium, referente Jacobo le Maire (14) ; et insulæ propè littus Guineæ novæ, narrante Schouten (15) ; et

(1) De Leg. l. 10
(2) Ad Nicom. l. 10, c. 11.
(3) Apud Cic. l. de Nat. deor.
(4) Prim. Tuscul.
(5) Ep. 117.
(6) L. 1, c. 9.
(7) Var. hist. l. 2, c. 13.
(8) Diff. prim.
(9) Lib. 1 contra Physicos, c. 61.
(10) Or. 45.
(11) Contra Coloten. Epic. p. 1125.
(12) Ep. ad Heracl.

(1) Contin. des Pens. div.
(2) L. 2 de Abstin. ab anim. p. 132.
(3) Perieg. vers. 210.
(4) L. 1. Satur. c. 20.
(5) Hym. in Apol. v. 279.
(6) N. 302.
(7) L. 17, p. 823.
(8) L. 1, c. 8.
(9) L. 3, p. 164.
(10) Orat. pro Fonteio c. 9.
(11) Narr. tert.
(12) Contin. des Pens. div. sur la Com.
(13) Navig. c. 2.
(14) Descript. Navig. 31 maii.
(15) Diarii, p. 47.

insulæ vel terræ Yedso, seu Jeso propè Japoniam (1); et insularum Cubæ, Hispaniolæ, etc., auctore de Laet (2); et insularum Marianarum, referente P. le Gobien (3); et insularum Antillarum (4). Tales Brasilienses, ut narrant Leri et Richier (5). Tales Canadienses, Hurones, Souriquosii, Armouchicosii, testibus Gabriele Sagard (6) et Lescarbot (7). Tales tandem Cafri, seu Hottentoti, accusante Thevenotio. 3° In illo antiquissimo et florentissimo Sinarum imperio secta est non hominum rudium, sed litteratorum, latè diffusa, quæque principatum obtinet : illa tamen, referentibus gravissimis auctoribus (8), nullum in rerum universitate Deum seu mentem cum consilio gubernantem agnoscit, sed tantummodò vim quamdam cientem sine ratione motus necessarios.

Respondeo 1° : Nego maj. Agnoscunt omnes scriptores nationes atheismi suspectas, esse omnium maximè barbaras : « At ex gentibus « illis tam efferatis et inhumanis, ut ait Porphyrius (9), non oportet ab æquis judicibus « convicium fieri naturæ humanæ. » Numquid æquum esset de corporis humani habilitatibus judicare ex cæcis, vel surdis, vel mutis, vel contractis; aut dotes animi humani ex idiotis, stupidis vel insanis colligere? Sine dubio specimen naturæ cujuslibet à naturâ optimâ sumendum est. Respondeo 2° : Nego min. ; et 1° quidem levia sunt illa, quæ ex veteribus scriptoribus afferuntur ad minuendam eorum auctoritatem, qui supra laudati sunt. Singula exempla expendamus.

Quæ de Thoibus apud Porphyrium, et de Nasamonibus apud Dionysium leguntur, nullo alio testimonio confirmantur, et ad impios illorum populorum mores referenda sunt. Certè novimus Thracas et Æthiopas, quibus illi annumerantur, deos agnovisse.

Macrobii verba de Gigantibus non factum continent, sed fabulæ arbitrariam explicationem. Phlegyes Jovem non curantes benè ab Eustathio dicuntur *homines improbi et latrones* : et ista sæpiùs vis est vocis istius, *athei*, apud veteres. De Atlantibus scribit solummodò Mela, « quòd solem execrentur, et dùm oritur et « dùm occidit, ut ipsis agrisque pestiferum. » Strabo quidem de Æthiopibus, qui ad torridam habitant, eadem refert, et addit « quòd « nonnulli athei putarentur. » Sed sine dubio ob hanc solam causam quòd solem execrarentur ; quemadmodùm Judæos vocat Plinius « gentem contumeliâ numinum insignem, » et Christiani ab ethnicis dicebantur, *sacrilegi*, *profani*, *athei*. Non affirmat Strabo Callaicos seu Lusitanos nullum Deum agnoscere, sed quòd ità aliqui dicerent : et eodem loco narrat Celtiberos ad septentrionem vicinos, et Deum agnoscere, et sacra facere. Ciceronem Gallos à religione alienos scribentem secum non consentire probat Vossius (1) : longè major est Cæsaris auctoritas qui tradit (2), « nationem omnem « admodùm fuisse deditam religionibus. »

S. Nilus parùm etiam secum ipse consentit, cùm paulò post doceat illos Arabas religione carentes, « solere stellam matutinam adorare et « sacra illi facere. »

2° Quod spectat relationes navigatorum de barbaris Americæ, seu Africæ, seu Asiæ populis, non est temerè omnibus adhibenda fides, ob multiplicem causam. Primùm, quia plures ex levissimâ conjecturâ nobis mores illorum hominum retulerunt, cum quibus nec sermonem conferre poterant, nec audebant : tantùm sciebant, quantùm ex speculâ videre licebat. Hujus generis relationes sunt multæ, ut Le Maire de insulis meridionalibus, Schouten de insulâ propè littus Guineæ novæ, et eorum qui olim de terrâ vel insulâ Yedso scripserunt : neque prædicti auctores absolutè affirmant illos populos carere religione, sed se pauca detexisse religionis vestigia. Secundò, pleræque relationes istius generis nullum in initio habuêre fundamentum, nisi crudelissimorum hostium calumnias. Acceptæ enim sunt ab illis, qui inhumanè depopulati sunt regiones illas, et qui ut invidiam bonorumque indignationem, quam credulitate suâ excitaverant, aliquatenùs minuerent, illos miseros homines alienos ab omni humanitate exhibuerunt. Certè narrat Benzo (3) Hispanos, cùm continentem invasissent, et multas experirentur difficultates in tantâ coercendâ imperio suo multitudine, omnibus vitiis apud regem populos illos onerâsse, ut edictum obtinerent quo ad perpetuam ser-

(1) Maff. ep. l. 4. april. 28. 1565.
(2) Descrip. Ind. occid. l. 1, c. 10.
(3) Hist. des îles Marianes.
(4) Arnaud. quatr. denonc. du péché phil.
(5) Hist. Nav. in Bras. c. 16, p. 223. Bayle Dict. crit. art. Leri.
(6) Hist. du Canada.
(7) Hist. de la Nouvelle-France, l. 6, c. 6.
(8) Bayle, Contin. des pens. div.
(9) L. de Abstin.

(1) L. de Idol. c. 37.
(2) De bell. Gall. l. 6, c. 16.
(3) Hist. nov. orb. l. 10, c. 8.

vitutem omnes damnarentur : et tamen scribit illos tantùm accusatos tunc fuisse idololatriæ : neque ulla alia causa afferri potest, cur tanta existat inter varias relationes oppositio. Omnium primæ, editæ à viris qui plenam et perfectam habebant illorum populorum notitiam (1), illis tribuunt religionem et sacras cæremonias, v. g., incolis Cubæ, Hispaniolæ, etc., dùm illos nullam habere recentiores scriptores (2) affirmaverint. Tertiò, multorum scriptorum testimonia nullum aliud habent fundamentum, nisi quòd apud illos populos nulla templa, nullas aras, nulla publica sacrorum ministeria conspexerint ; id tamen nullo modo argumento est, illos non habere notitiam Dei, nec etiam admirationem nostram habere debet, si consideremus quòd vagi et palabundi vivant sine civitate et sine lege. Fortè didicerunt à majoribus nullum cultum, nisi internum animi, Deo gratum esse : refertur (3) etenim unum ex barbaris Canadæ interrogatum, cur Deo preces et sacra non faceret, respondisse relictum esse unicuique, ut id animo interiùs perficeret. Legimus etiam (4) Winslow, qui unus, ex primis plantatoribus in Anglià novâ extitit, didicisse à barbaris, illos agnoscere unum Deum supremum et plures inferiores : et ideò correxit quod antea de illis retulerat deceptus externâ specie, videlicet eos esse sine Deo. Tandem à multis refertur de incolis insulæ Madagascar (5) et Americæ populis dictis, Nouragues et Acoquas, et Galibis (6), quòd etsi consentiant in agnoscendo uno Deo, illi tamen nullum præstent cultum externum. Quartò, populi, qui suspicione atheismi maximè laborabant, multorum testimoniis, quorum major auctoritas est, absolvuntur. Sic Canarienses, quos Columbus accusaverat, unum Deum agnovisse virtutis remuneratorem et scelerum vindicem, constat ex historià subactionis istarum insularum. Sic Caraibæ insularum Antillarum (7) alium Deum boni principium agnoscunt, alium mali principium timent, quem Maboga appellant, cui præsertim sacra faciunt : sacerdotes habent, quos Boyez vocant. Falsò accusati sunt Brasilienses, quòd nec Deum nôssent, nec ullum nomen Dei apud ipsos esset : habent Deum primum et summum quem Tupa et Tupana nuncupant : sacerdotes etiam habent per quos sacra faciunt (1). Hurones, Souriquosios, aliosque Canadæ Barbaros Deum agnoscere, cui vota et munera offerunt, extra omnem controversiam est (2). Gabriel Sagard et Lescarbot negant solummodò eos cognoscere verum Deum. Certum quoque est Cafros seu Hottentotos unum Deum summum agnoscere, quem magnum ducem vocant : colere præterea solem et lunam, et sacras habere cæremonias, testes multi sunt (3). Unius P. le Gobien de incolis insularum Marianarum testimonium nullo contrario refellere possumus : sed nescio an valdè ipse sibi consentiat, dùm scribit eos credere animos immortales, hisque repositas esse vel lætas post mortem sedes, vel tristes in inferis, quibus præsidet malignus genius. Quis præsidet lætis sedibus ?

3° Tandem, quod ad Sinenses attinet, haud diffitemur apud eos atheos esse, vel etiam atheorum sectam, qualis erat apud Græcos et Romanos secta Epicureorum : at negamus illam sectam, aut apud eos antiquam esse, aut latè diffusam, aut imperium tenere.

Et primùm quidem illi ipsi auctores, quos laudat Baylius, confitentur doctrinam veterum Sinarum per duo annorum millia sanctissimam in hâc parte fuisse, et agnovisse illos unicum Deum, bonum et sapientem rerum omnium conditorem, conservatorem et gubernatorem, ad quem in afflictis rebus confugiebant, et in cujus præsidio spem omnem ponebant (4). Deinde quòd illa atheorum secta valdè diffusa in Sinâ esse nequeat, manifestum est ex eo quòd iidem auctores referant eamdem vetustissimam religionem vigere apud litteratos ; populum verò variis superstitionibus deditum esse :

(1) Vid. Petrum martyr. Anglerium dec. 1, c. 1, 9. dec. 3.
(2) De Laet supra.
(3) Voyage du Sr. Champlain, l. 3, c. 5.
(4) Purchas, t. 4, l. 10, c. 5.
(5) Dellon, rel. d'un voy. t. 1, c. 8, F. Cauche, p. 119.
(6). P. Gillet, Journal du voy. dans la Guyane, c. 7, p. 81.
(7) Rochefort, Hist. morale des Antilles, c. 13, 14. Du Tertre, Hist. nat. des Ant. t. 2, p. 365, Relation des Caraïbes du sieur de la Borde, c. 2 et 3.

(1) Laet, de Or. gent. Amer. p. 193. Margrav. de Bras. reg. c. 9.
(2) Lafitau, mœurs des sauvages Américains.
(3) Joan. Dos Santos, hist. de l'Ethiopie orientale, c. 7. P. Tachard, voyage de Siam, l. 3, p. 84. M. de la Loubère, du royaume de Siam, t. 2, p. 112. De Chaumont Journal du voy. de Siam, p. 70. Ten Rhyne Schediasma de prom. Bonæ Spei. Petri Kolben, Descriptio capitis Bonæ Spei. Histoire des voyages, vol. 5.
(4) Duhalde, Description de la Chine, tom. 3.

magnam partem sequi præcepta Laokiun vel Xekia, qui innumerabiles deos Sinarum imperio intulit; alios idololatras esse et addictos cultui Foë, quæ nova superstitio invecta dicitur ter mille annis post tempora Fohi, Sinici imperii conditoris, et 1600 post Confucium. Tertiò, quòd illa litteratorum secta, quæ hodiè in Sinâ dominatur et damnat tanquàm hæreticos sectatores Laokiun et adoratores Foë, non sit atheisticâ impietate infecta, constat ex testimoniis plurimorum auctorum (1). Constat etiam ex eo, quòd vetustissimis libris maximè addicta sit, servetque diligenter veteres usus, juxta quos ab imperatore cum maximo apparatu, statutis temporibus, regi cœli sacra fiunt. Constat ex ipso imperatoris testimonio, qui anno 1700 dignatus est edicto publico profiteri Sinas non materiale et visibile cœlum, sed cœli Dominum adorare : quem non nisi ad reverentiæ testificationem cœlum vocant, sicut imperatorem suum ob eamdem causam palatii sui nomine nuncupant. Hanc constantem doctrinam imperatoris fuisse et magnatum multiplici testimonio confirmat P. du Halde (2). Illi ergo litterati apud Sinas athei carent omni auctoritate et honore : et multa etiam dici possunt, vel ad eos excusandos qui alium nullum Deum admittere videntur, præter vim quamdam in naturâ, quam vocant Taiki vel Li. Nam hanc vim, non solùm infinitam et æternam dicere solent, sed etiam summè perfectam : vitam illi attribuunt, nominantque animam seu spiritum cœli; et tam magnificè quandoque de ejus intelligentiâ et solertiâ loquuntur, ut populus non dubitaverit templa in honorem Li seu Taiki ædificare, eique vota et sacra facere.

Quod verò addit Baylius (3) oportere nos probare non tantùm nullam gentem cognitam esse atheam, sed perfectâ enumeratione ostendere nullos esse populos atheos in regionibus australibus nondùm cognitis, vehementer absurdum est. Nam apud physicos summa est vis analogiæ ad conficiendum : id pro certo habetur quod constans experientia, cujus auctoritatem nullæ aut paucissimæ exceptiones imminuunt, confirmat. Sic concludunt omnia corpora gravitare, quòd omnia nobis cognita corpora gravitent; sic benè sine dubio concluderent etiam genus humanum in regionibus australibus, sicut in nostris, maribus et feminis constare, eorum corpora eadem habere exteriora lineamenta, et eorum animis insitos esse eosdem appetitus et affectus. Jam verò propter hanc eamdem rationem et nos benè concludimus australes gentes esse deditas religioni, cùm septentrionales, orientales et occidentales sine exceptione ei addictas videamus.

(1) Martin. hist. Sin. initio. Bartholi hist. Asiat. p. 3, l. 1. Magaillans, novel. rel. della China.
(2) Description de la Chine, tom. 4.
(3) Contin. des Pens. div. c. 15.

Pars secunda. — Consensus generis humani summam habere debet vim ad persuadendum. Nam 1° præstantissima ingenia hujus argumenti vim agnoverunt, Plato, Aristoteles, Cicero, Seneca, et alii. « Firmissimum hoc afferri argumentum videtur, ait Cicero, cur « deos esse credamus, quòd nulla gens tam « fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus « mentem non imbuerit deorum opinio. » Et alio in loco : « Omni autem in re consensio « omnium gentium lex naturæ putanda est (1). » « Multùm dare solemus, inquit Seneca (2), « præsumptioni omnium hominum : apud nos « veritatis argumentum est, aliquid omnibus « videri; tanquàm deos esse sic colligimus, « quòd omnibus de diis opinio insita sit, nec « ulla gens usquàm est adeò extra leges moresque projecta, ut non aliquos deos credat. » 2° Testimonium generis humani in se consideratum et independenter ab ejus causis, summæ est auctoritatis respectu cujuscumque privati, nec sine magnâ arrogantiâ et stultitiâ contemni potest. Nam, ut observavit Aristoteles in Topicis, id verisimile est, quod aliquibus sapientibus verum videtur; id majorem habet probabilitatem, quod sapientibus plerisque certum videtur; id majorem multò habet verisimilitudinem, in quo docti simul et indocti consentiunt; id denique juxta eamdem regulam censendum est habere maximam probabilitatem et esse moraliter certum, in quo omnes omninò consentiunt. Certè in communi vitâ has regulas sequi necesse est homines omnes, et illas ipsi sequuntur athei : nam omnis ratio, institutioque vitæ in hominum auctoritate versatur. Et verò, aut aliqua est judicii humani auctoritas, aut omninò nulla : hoc posterius non affirmant ipsi athei, et nimis certè intolerabile foret pronuntiare genus hominum non esse rationale. Sin prius admittas,

(1) Vide Tusc. 1 de Nat. Deor., l. 1, c. 27; et l. 2, c. 2.
(2) Vide Ep. 117, et de Benef. l. 4, c. 4

quòd aliqua sit humani judicii auctoritas, in hâc re certè maximè valebit; tum propter rei, de quâ judicium profertur, naturam, quæ omnibus aperta et obvia est; nempe attendendum cuique tantùm est, quid interiùs natura obmurmuret, quid expressum in naturâ cernat, quid in primis rationis principiis contentum deprehendat : tum propter unanimitatem, quâ fit, ut nullâ auctoritate aliâ suspendi possit vis testimonii hujus humani. Etenim si in hanc Dei agnitionem consensissent tantùm homines rudes et inculti, doctorum contradicentium sententiâ absque dubio imminuta esset plebis auctoritas. Vel si docti tantùm in hanc opinionem convenissent, opponi fortassè posset populorum vox, qui ducem secuti naturam plus sapiunt quandoque quàm philosophi. At illi qui negant, qui sunt? Paucissimi. Et quales? Quibus scilicet est illud scholæ stemma : *Comedamus et bibamus, cras enim morienur.* Quæ sententia, quæ auctoritas gentis illius esse potest, apud quam nullum est consilium, quæ, neglectis rationis præceptis, ducem vitæ libidinem fecerunt? Nos contra totum genus humanum sumus « et consultius est, si errandum est, quandoquidem homines sumus, « quòd cum ipso genere humano errare videamur. » Aug. de Util. cred. c. 7.

3° Denique consensus ille universalis summam habet vim ad persuadendum, si in causis suis necessariis spectetur. Nam cujusque effectûs universalis causam aliquam generalem esse oportet. Atqui causa nulla generalis præter has fingi potest : videlicet naturæ insitam et innatam cogitationem ; vel naturalem et communem propensionem ad hanc opinionem penitùs animo combibendam statim atque menti proponitur; vel facile et obvium omnibus ratiocinium, ductum ex consideratione rerum naturalium ; vel denique communem traditionem acceptam à communibus parentibus et ab initio rerum ad hæc usque tempora derivatam. Sed si primum, vel secundum, vel tertium concedant athei, convicti sunt, ut proximo argumento efficiemus. Sin verò ex traditione acceptâ à communibus parentibus derivare velint hunc omnium seculorum perpetuum sensum, in hâcce etiam hypothesi magnam habere debet vim ad persuadendum primorum parentum auctoritas, qui quò propiùs aberant ab ortu rerum, hoc meliùs sine dubio, ea quæ erant vera cernebant. Verùm hanc hypothesim vanam esse probabunt et omnia quæ in sequenti argumento dicturi sumus (1); nec profectò, ut habet Tullius (2), « id nisi cognitum comprehensumque animis « haberemus, non tam stabilis opinio permaneret, nec confirmaretur diuturnitate temporis, nec unà cum seculis, ætatibusque « hominum inveterare potuisset. Etenim videmus cæteras opiniones fictas atque vanas « diuturnitate extabuisse. Quis enim Hippocentaurum fuisse aut Chimæram putat? Opinionum enim commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. » Præterea juxta fundamentale atheorum principium omnis perceptio, omnis cognitio est ex sensibus, ut habet Lucretius :

Invenies primis à sensibus esse creatam
Notitiam veri.

Ex illo ergo explicare tenentur athei hanc tam communem de Deo opinionem, atque idcò Epicurus fingebat effluere ex deorum corporibus vel *quasi corporibus* simulacra, quæ nostros interiores sensus afficiunt. Democritus verò asserebat hæc idola non ex deorum corporibus effluere, sed in ipso aere spontè nata sese per poros corporis insinuare. Has ridiculas opiniones exposuisse, confutâsse est : ut illam Cardani et Vanini docentium ex tactu siderum natas esse et omninò pendere religiones.

Objicies cum Baylio (3) : Auctoritas quæ errori et superstitioni patrocinatur, nullius ponderis est. Atqui universalis consensus genèris humani in multorum errorum et vanissimarum superstitionum patrocinium afferri potest, nempe ad astruenda eclypsium præsagia, cometarum minas, vim siderum in vitam huma-

(1) Auctor ibi non traditionem ipsam communem ab origine rerum ductam, velut testimonium orale scriptumque à generatione in generationem transmissum rejicit. Sed cum Tullio id contendit, scilicet fidem quâ numen homines omnes confessi sunt, non esse opinionem ab hominibus confictam ac deinde ubique diffusam atque per secula propagatam. Alioqui ipse doctissimus auctor sibi contradiceret paulò infra in argumento quarto, ubi ex communi traditione omnium hominum evincit originem mundi haud æternam, primo enti seu Deo esse tribuendam. Idem etiam, infra disserens de Religione revelatâ, parte 2, art. 5, § 3, ubi de convenientiâ vetustissimarum apud ethnicos religionum cum religione patriarchali et judaicâ evolvit opiniones, eam ut probabiliorem tenet, nimirùm Religionem christianam, quam demonstravit mundo in præcipuis cœvam, esse fontem et originem omnium aliarum, quæ solummodò sunt totidem quasi *hæreses* à primariâ illâ fide in pravum deflexæ. P.-S.

(2) L. 2 de Nat. Deor. c. 2.

(3) Pens. div. c. 18 et suiv. cont. des pens. div.

nam, divinationem, polytheismum et idololatriam. — Respondeo : Nego minorem ; nam falsum est illis erroribus imbutum fuisse universum genus humanum, sicut omnium animos occupavit Religio. Quotus enim quisque philosophorum vel sapientûm fuit, qui illis omnibus addiderit fidem ? sed profectò si sapientûm fermè omnium suffragio circa Dei existentiam careremus, nunquàm arripuissemus argumentum hoc ab auctoritate hominum. Deinde non in omni loco et in omni tempore prædictis opinionibus fidem dedit ipsa plebs. Astrologia judiciaria, et divinatio, non sunt inditi sensus ac universales, sed artes, quarum regulæ supra captum vulgi positæ erant, de quibus multæ nationes ne fando quidem audierunt ; quæ et ab aliis receptæ sunt ex solâ sacerdotum auctoritate. Nullum etiam erat constans plebis de eclipsibus et cometis judicium profectum à naturâ, sed momentanea potiùs terroris ex illis eventibus impressio fuit. Quod ad polytheismum atque idololatriam attinet, illa neque ubique obtinuêre ; et ubi obtinebant, conjuncta erant cum notitiâ unius supremi et prœpotentis Dei, deorum omnium, hominumque parentis, ut infra conficiemus ubi de unitate Dei. Præterea non tantùm ab universalitate testimonii argumentum petimus, sed ex naturâ rei de quâ fertur judicium. Siquidem putamus judicium illud de providentiâ, (nam hîc non agitur de naturâ aut unitate Dei) non esse supra vulgi captum, et omnes homines ad dicendam sententiam admittendos esse, quòd quæstio dijudicanda sit ex ipsis sensibus, qui cuique sunt interiores ; aut ex simplici aspectu naturæ, cujus omnes partes evidentia consilii et solertiæ indicia ferunt. At illa alia enumerata in objectione sunt à vulgi intelligentiâ longissimè disjuncta : neque idonei judices sunt plerique rudes, quæ causa sit defectuum solis et lunæ, vel ortûs et occasûs cometarum. Possunt facilè rudiores persentiscere, aut obvio et facili ratiocinio consequi vim esse quamdam cuncta cum consilio gubernantem ; quamvis non distinctè intelligant quæ sint attributa istius vis, vel quæ ratio administrationis ejus ; an per tactum siderum, an per tutelares et inferiores deos, an per particulares voluntates, quarum indicia voluit esse eclipses, cometas, aliaque prodigia, res humanas moderetur. Idem sæpè contingit ipsis philosophis, qui existentiam multarum in naturâ virium compertam habent, quamvis neque has vires, nec earum causas, nec earum leges, possint describere. Denique istorum omnium errorum, polytheismi, idololatriæ, divinationis, aliorumque apud gentiles religionis adjunctorum causas, principia, initia, progressus novimus : nullam habent constantiam, sed facilè ex animis extirpantur. Religionis ipsius nullam causam nisi naturam, nullum initium nisi originem rerum deprehendimus ; sicque naturæ congruens est, sic penitùs ei infusa, ut nullo modo illam exuere possimus (1).

Argumentum III. — *Ex sensibus naturalibus.*

Quæ superiori argumento de hominum universali sententiâ et illius exteriùs consideratæ auctoritate disputata sunt, spontè ducunt ad sensuum naturalium investigationem, ut pervideamus an illa tanta et tam constans omnium in unâ re consensio non sit à naturâ ipsâ profecta, et quæ sit naturæ auctoritas. Tamen quoniam alius locus (2) erit illos sensus naturales evolvendi, hîc nonnisi breviter in illorum explicatione versabimur.

Propositio.

Interior naturæ humanæ vox, seu insiti à naturâ omnium hominum mentibus sensus Deum esse indicant et universalem hominum consensum peperêre.

Probatio. — Existit profectò Deus, si naturæ vox summam habere debeat auctoritatem, et illius voce ad Dei notitiam perducamur.

1° Summa apud nos esse debet naturæ auctoritas, quia illam solam nacti sumus in omnibus scientiis naturalibus præceptricem : nec illius vim tollere possis, aut in docendo auctoritatem, quin omnem simul tollas veritatis inveniendæ viam : quid enim metaphysica veritas est, nisi idearum convenientia, quam sensu quodam naturæ insito apprehendimus ? Quid veritas physica, nisi quæ sensibus externis naturæ nostræ adjunctis percipitur ? Pone sensus naturales fallere posse, aut universales errores naturæ humanæ adjunctos esse, finem omni disputationi posuisti : in quâ semper ab aliquo principio certo et concesso est proficiscendum. Et verò in quâcumque hypothesi,

(1) Quamvis in hoc secundo argumento vim absolutam consensui populorum tribuere non videatur auctor, eam tamen consensionem pluribus in aliis argumentis invocat, atque insigniter in sequenti tertio, ubi asserit communes conceptiones, prima principia ex gentium consensu maximè agnosci, ac proindè notionem hujusmodi esse existentiam Dei in quâ omnes consentiunt. P.-S.

(2) Ubi de Lege naturali.

sive theistarum, sive atheorum, est naturæ sanctissimum judicium, cui sese non submittere, incredibilis stultitia est. In hypothesi quidem theistarum, quia apud eos, ut scribit Seneca, « nihil aliud est natura quàm divina ratio « mundo et partibus ejus inserta : » seu vox naturæ, vox est illius qui naturæ inventor et informator est; adeòque si naturâ duce erraremus, falleret nos Deus. In hypothesi etiam atheorum sanctissimum haberi debet judicium naturæ; quia cùm apud ipsos omnis intelligentia sit passio ex rebus externis orta, quisque sensus proprium et particulare objectum habere debet; quia etiam nulla omninò alia norma judicii esse potest : hincque, ut infra dicemus, veteres athei, *id cuique verum esse, quod sibi videretur*, affirmabant; ex quo nos concludimus, *id omnibus verum esse, quod omnibus videtur*. Vel si, ut ipsi concedunt, quæque perceptio et quisquis sensus causam aliquam particularem et objectum particulare habere debeant; ergò perceptio diffusa in omnes et sensus communis universalem causam et commune objectum debent habere.

2° Naturæ interiore voce seu sensibus naturalibus ad Dei notitiam perducimur. Nam gerimus in animis legem ad quam non docti, sed facti sumus, sensum honesti et turpis. Experimur legem hanc sanctionem habere naturalem, in conscientiâ delicti, quæ ægritudinibus angit, cùm legis præcepta non servamus; et in sensu suavissimo innocentiæ, quo perfundimur, cùm vitam omnem secundùm legem instituimus. Hujus sanctionis pars est naturalis præsensio futurorum seculorum : expectatio jucunda melioris ævi spontè occupat bonorum animos; sollicitat malos futurorum suppliciorum metus. Cum his omnibus connexus est sensus naturæ alicujus curantis res humanas, habentis bonorum et malorum rationem, illos remunerantis, hos punientis. Naturales esse hos sensus efficitur ex eo quòd sint universales, naturæ congrui et constantes. Primùm ex universalitate : nam certè est aliquod testimonium naturæ, sunt principia aliqua prima, quæ probanda non sunt, sed admittenda, quæ appellantur lumine naturali nota, seu communes conceptiones; quibus si careremus, actum esset de scientiis omnibus, nec quidquam unquàm confici posset, cùm à nullo certo principio initium disputationis sumere possemus. Atqui si aliquæ sint ejusmodi primæ intelligentiæ et communes conceptiones, illæ sunt procul dubio in quibus gentes omnes conveniunt et natura tota consentit. Illa à philosophis habentur naturalia, quæ specici alicui communia esse constans docet experientia, vel quæ ita communia sunt, ut paucissimæ sint exceptiones; sic naturæ hominum adjunctum est, videre, audire, etc. : sic gravitatem adjunctam esse omni materiæ communi lege concludunt physici, quia omnia nobis cognita corpora huic legi subjecta sunt. At nihil est in quo natura humanæ mentis in omnibus individuis, tam similis, tam eadem est, quàm in illis sensibus modò enumeratis. Et certè si de aliquâ re nos natura instituere debuerat, nihil erat omnibus adeò necessarium quàm notitia Dei et primorum principiorum Religionis et vitæ moralis. Ergo cùm omnes inveniamus ad hanc notitiam institutos, benè auguramur hanc esse naturæ institutionem. Secundò: evidentissimum indicium est, sensus illos naturales esse, quòd omninò sint naturæ congruentes et planè indelebiles. Illi quippe sensus non institutis et legibus confirmati sunt, non illos communes fecit collocutio hominum, sed spontè et naturaliter exoriuntur in animis, ut quævis alia affectio naturalis; id patet ex eo quòd illorum non minor vis sit apud incultam plebem, seu etiam barbaras gentes, quàm apud illos quos doctrina expolivit. Deinde si quid contra naturam est, eo exui exultat natura, tanquàm soluta ab iniquo onere, et nativam consecuta libertatem; quod verò secundùm naturam est, id nonnisi cum multo labore violenter evellitur, et primâ datâ occasione rursùs occupat animum :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret. Hor.

Porrò hoc in re præsenti evenire certum est : fac omnia loca personare præceptis atheorum, nemo vel in ipsis Epicuri scholis ad hos sensus naturæ obsurdesceret; multi naturæ bonitate domiti ad legem illam ingenitam, ad quam non essent docti, vitam componerent; et virtus, præsertim adversam passa fortunam, spem injiceret melioris ævi; dùm alii spernati illam legem, conscii invitò delicti, ipsi se fugerent et perpetuis ægritudinibus eliderentur. Aliàs unde factum est, quòd cùm integræ nationes formam religionis sæpè mutaverint, et falsam pro falsâ, et veram etiam pro falsâ reliquerint, nulla tamen hactenùs crediderit juxta præcepta atheorum sine religione vivendum esse?

Sed utamur in hâc parte gravissimis auctoribus Epicuro et Lucretio. In Epicuri *ratis sententiis* hoc enuntiatum fuit : « Si ea quæ luxu- « riosis sunt efficientia voluptatum, liberarent

« eos deorum et mortis metu, docerentque qui « essent fines cupiditatum, nihil hærere- « mus, » etc. Concludebat in illo loco non posse jucundè vivi, nisi honestè vivatur, quòd ea quæ luxuriosis sunt efficientia voluptatum, metus injiciant graves deorum, quibus nullâ liberari possunt industriâ nisi vitam secundùm virtutis normam instituant. Lucretius etiam confitetur plerosque suos in scholâ Epicuri condiscipulos terroribus iisdem frangi, præcipuè in rebus adversis, et tunc acriùs advertere animos ad religionem, etiamsi profiteantur se scire animum nihil nisi sanguinem esse : quem locum his pulcherrimis versibus et ad rem nostram aptissimis concludit :

Quò magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit :
Nam veræ voces tum demùm pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

Fortassè etiam rectè pronuntiat Seneca de atheorum fortissimis (1) : « Mentiuntur qui dicunt se « non sentire esse Deum, nam etsi tibi affirment « interdiù, noctu tamen et sibi dubitant. » Certè Cotta apud Ciceronem de ipso atheorum duce Epicuro dicit : « Nec quemquam vidi, qui ma- « gis ea quæ timenda esse negaret, timeret, « mortem dico et deos. »

Objicies primò : Ista de divinâ gubernatione opinio à *metu* proficisci potuit. Homines enim cùm naturâ imbecilles et infirmos se esse sentiant, perpetuisque curis et sollicitudinibus die noctuque se exedi, atque rerum futurarum expectatione excruciari : hisce angoribus adducti sunt, ut res sibi fingant animo terribiles et formidolosas, multaque suspicentur et credant esse, quæ nusquàm sunt, atque inter alia, ut sibi fingant naturam ab oculis hominum remotam et rationis participem, quæ ad arbitrum suum in orbe dominetur, et quidquid vocabulorum excogitare possunt ad reverentiam et studium suum testandum, id in fictam illam naturam conferunt, omnesque vias placandi, sibique illam conciliandi exquirunt, et sic sese in miserrimam illam detrudunt servitutem. Ita poeta cujus est hoc scitum :

Primus in orbe deos fecit timor.

Vide Lucretium l. 6, v. 49 ; Spinosam in præfatione ad tractatum theologico-politicum ; Hobbium lev. c. 12. — Respondeo primò : Nego consequentiam. Nam etsi concederemus sensum divini numinis à metu esse, nihil proficient athei : quia si metus ille naturalis sit, si sit innatus animis, si sit diffusus in omnes, non minùs arguet divini numinis existentiam quàm ipsa notio numinis indita : certè sive homines ad agnitionem numinis naturalibus et insitis affectibus ducantur, sive insit naturaliter notio numinis, id eòdem redit. Quia in utràque hypothesi, si nullus Deus sit, vanitatis damnanda erit natura, quod summæ stultitiæ est. — Respondeo secundò : Nego antecedens ; quia 1° temeritatis habet multùm, id assumere sine probatione, quod in controversiâ positum est. 2° Impudentissima est illa impiorum hominum in omne genus humanum calumnia, quasi verò universi usum rationis vanis terroribus amiserint ; pauci athei magno, constanti et imperterrito animo fanatici hujus metûs vim effugerint. 3° Si notio numinis à metu profecta fuisset, rem sibi fingerent homines formidolosam et truculentam, suæ vitæ insidiantem ; sed contrarium sibi persuadent ; Deum naturam putant amabilem, optimè de nobis meritam, cultuque nostro dignissimam : adeòque athei meliùs decrevissent *spem* originem Dei notioni dedisse, sicque rationem verisimiliùs instituissent : homines cùm incerta rerum humanarum cernerent, sollicitos naturam quæsivisse, tum potentem, tum humani generis amantem, quæ fortunas suas adversùs omnes insidias temporum, hominumque firmaret ; itaque rem sibi finxisse supra omne id quod videmus, positam, potentem et beneficam, ad eamque, quò tutis sibi liceret esse, precibus et sacrificiis confugisse. Certè ita Plinius ab atheisticâ impietate non alienus rationem deduxit, dùm docuit sensum numinis et immortalitatis « puerilium delinimentorum, avidæque « nunquàm desinere mortalitatis commenta « esse. » 4° Uti supra diximus, nulli minùs sunt de futuris eventibus solliciti, quàm illi in quibus est summa in Deum pietas : nulli majoribus ægritudinibus eliduntur, quàm athei, seu ii qui sensum numinis ideò præfocare conantur ; adeòque potiùs Deum timor sustulit quàm fecit.

Objicies secundò : Religionis seu persuasionis istius de existentiâ Dei causa, *ignorantia*

(1) Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens « point qu'il n'y en ait point, cela me suffit ; « tout le raisonnement du monde m'est inutile : « je conclus que Dieu existe. Cette conclusion « est dans ma nature, j'en ai reçu les princi- « pes trop aisément dans mon enfance ; je les « ai conservés depuis trop naturellement dans « un âge plus avancé, pour les soupçonner de « fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont « de ces principes : c'est une grande question « s'il s'en trouve de tels ; et quand il en serait « ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des « monstres. » *Caract. de la Bruyère*, chap. 16.

justè censeri potest. Homines enim ipsâ naturâ ferantur ad causarum indagationem, atque tanta est scientiæ cupiditas, ut si eventuum nullas naturales causas valeant invenire, alias sibi fingant non naturales, tragicos imitati, qui cùm exitum fabulæ invenire nequeant, deum quemdam ex machinâ advocant : ita Hobbius lev. c. 12 : « Metus perpetuus, qui genus humanum in cau- « sarum ignorantiâ, quasi in tenebris, comita- « tur, objectum habet necessariò aliquod ; quia « ergo fortunarum suarum causam aliquam ho- « mines non vident, nihil est quod accusare pos- « sunt præter potentiam aliquam et agentem « invisibilem ; atque hinc fortassè erat, quòd « veterum poetarum aliqui deos primos à ti- « more factos esse dixerint ; iisdem ex causis « natam esse statuunt popularem doctrinam de « inferioris ordinis mentibus supremo numini « parentibus. » Ita etiam Lucret. l. 5, v. 1182.

Prætereà cœli rationes ordine certo
Et varia annorum cernebant tempora verti,
Nec poterant quibus id fieret cognoscere causis.
Ergo perfugium sibi habebant, omnia divis
Tradere, et illorum nutu facere omnia flecti.

Respondeo 1° nimiùm habere arrogantiæ, opinionem defendere, imponendo omnibus hominibus calumniam ignorantiæ. 2° Afferenda est hujus assertionis aliqua probatio. Nam theistæ ex alterâ parte contendunt se duci ad Dei notitiam non per ignorantiam, sed per clarissimas mentis perceptiones, per evidentissima consilii et artis indicia, per sensus omnes interiores. 3° Ducuntur theistæ ad agnitionem Dei, considerantes atheorum imperitiam et vanitatem, qui postquàm illud principium, *ex nihilo nihil fit*, universæ suæ philosophiæ fundamentum fecerunt, omnia *ex nihilo* fingere et sine efficiente causâ coguntur : primò corpora omnia, quæ cùm nullam habeant externam existentiæ causam, nec internam suæ existentiæ rationem, utpote non necessaria, ex nihilo spontè et sine causâ orta esse necesse est. Deinde motum : ille enim, juxta plures atheos, et imprimis Spinosam, essentialis materiæ non est, nec potest juxta eosdem semetipsam movere. Quid hoc est, nisi statuere motum sine causâ existere, actionem sibi fingere sine causâ efficiente? Postea sensum et rationem : has facultates ex motu educere, est ex nihilo procreare : imò in hypothesi quòd materia possit cogitare, ita se habet intelligentia respectu corporis moti, ut motus respectu corporis quiescentis : sicut igitur hujus causa aliqua assignanda est, ita et illius. Quartò libertatem : nam quod excogitavit Epicurus figmentum, esse in atomorum motu libertatis quoddam genus, ortum ex levi inclinatione earum, id vehementer est absurdum, idemque valet ac si dixisset ex nihilo libertatem nasci hominum : nam cùm atomi certo definitoque ferantur motu, parùm refert inclinentur quædam, necne ; necesse sanè est esse omnia fato et ineluctabili necessitate constricta. Quintò, nec explicare possunt athei, unde oriatur species et pulchritudo rerum : hanc casu et fortuitò contigisse aiunt ; sed casus et fortuna voces sensu et potestate vacuæ sunt, nisi per eas intelligas, vel absentiam causæ intelligentis : sed quis feret hoc, absentiam causæ intelligentis esse causam pulchritudinis? vel intelligas confusionem et temeritatem ; sed quis feret istud, confusionem peperisse ordinem, temeritatem produxisse artem et sapientiam? Sextò, nec communis istius de Deo opinionis, nec sensuum naturalium, qui pulsant omnium hominum animos, nec cur tanta sit religionis utilitas seu efficientia ad felicitatem vitæ, vel ad societatis, seu naturalis, seu civilis incolumitatem, ullam possunt invenire rationem. Hujus eorum inscitiæ causa in promptu est, quòd in rebus explicandis proficiscantur à re omnium vilissimâ et abjectissimâ, materiâ videlicet inerte, et gradibus ascendunt ad id quod est in naturâ præstantissimum ; quasi verò effectus causâ suâ nobilior et præstantior esse posset. E contrario benè explicant omnia theistæ, quia sumunt initium ab eo quod summum est, et facultates minores derivant ex eo quod majori gaudet perfectione, omnesque virtutes in se continet, uti fusiùs in sequentibus exponetur. Hisce rationibus, non causarum ignorantiâ, ducuntur theistæ ad notitiam Dei.

Objicies 3° : Sensus ille numinis benè in legislatorum versutiam refundi potest. Illi quippe cùm intelligerent fore ut multò faciliùs in officio erga magistratus continerentur cives, si Deum esse putarent, vitia illa naturæ, pavorem et ignorantiam sollicitè foverunt et semina fecerunt religionis. Ita ex omni tempore athei docuerunt ; antiquiorum mentem sic expressit Plato, l. 10 de Lege : « Deos, ô beate vir, pri- « mùm affirmant non naturâ esse, sed arte « unicè ac legibus constitutos ; hincque fieri ut « singulis regionibus et populis proprii dii sint, « pro diverso eorum qui leges rogârunt civi- « tatum, ingenio et indole. » Quorum secutus vestigia, Hobbius religionem et superstitionem sic definivit : « Metus potentiarum invisibilium, « sive fictæ illæ sint, sive ab historiis acceptæ

« publicè, religio est : si publicè acceptæ non « sint, superstitio. »—Respondeo, 1° expectare nos hujus assertionis rationem aliquam probabilem : quæstio facti est, quæ exemplis est confirmanda ; at nullum habent athei. Nam quòd legislatores omnes, vim religionis perspicientes, illâ usi sint ad continendos in officio cives, quòdque varias leges tulerint ad inducendam cultûs publici uniformitatem, fovendamque pietatem erga deos, id non juvat atheos, quia ita agere debuissent, si naturalis fuit hominibus sensus numinis. Quòd etiam quæque civitas deos proprios habuerit, id non est profectum ex diversâ indole legislatorum, qui summi viri fuerunt, et à vulgi imperitiâ et stupore multùm distantes ; sed ex levitate multitudinis, cui nunquàm satis fuit habere cum reliquis hominibus communem parentem, qui curam omnium æqualem gereret, sed insuper deos indigenas, locales, gentilitios et tutelares habere voluit, qui sibi suisque rebus specialiter invigilarent : cui populari ingenio morem gerere coacti sunt præstantissimi philosophi et maximi legislatores. 2° Non legibus aut institutis introductam esse de Deo opinionem, patet ex eo quòd illa haud minùs vigeat apud barbaras gentes, quæ carent omni cultu civili, quàm apud humaniores. 3° Haud facilè intelligitur, quî opinio, nec in sensu naturali fundata, nec rationi consona, quæque supponitur hominibus molesta, eosque gravissimâ servitute deprimeret, tam facilè omnium animos occupaverit. 4° Quî factum est, ut non tantùm cives, sed ipsi reges et magistratus, non tantùm indocti, sed ipsi sapientes, vanis somniis deludi se patiantur, nec istud veterum regum et sapientûm arcanum noverint? 5° Cur tanta, inter alias omnes, istius fraudis felicitas fuit, ut per tot secula apud omnes viguerit? Cæteras opiniones fictas atque vanas videmus diuturnitate extabuisse : hæc stabilis permansit et cum seculis ætatibusque hominum inveteravit. Denique quî factum est, ut cùm fraudem à tot seculis athei detexerint, hominesque admonuerint, tanta tamen sit horum in errore isto perversitas, ut magistros atheos irrideant, exhorreant, et salutarem doctrinam indignati aspernentur.

Argumentum IV. *Ex novitate mundi.*

Fuit illa aliquorum paucorum, tum veterum, tum recentiorum atheorum opinio, supremi numinis, à quo conditus hic mundus fuerit, existentiam negari non posse, nisi mundi ipsius defendatur æternitas. Quamvis hi multitudine aliorum, mundo initium ac finem tribuentium, planè obruantur ; eorum tamen rationem habebimus, ac æterni mundi vanissimam opinionem præsertim ex gentium antiquissimarum traditionibus et monumentis temporum confutabimus.

PROPOSITI

Mundi originem æternam non esse, probant omnium nationum antiquissimarum traditiones, confirmant omnia temporum monumenta.

Probatio. — Gentium omnium antiquissimarum traditiones, humani generis et mundi originem non æternam, sed recentem esse testantur.

Omnium scriptorum antiquissimus Moyses libros suos ab his verbis exorsus est : *In principio Deus creavit cœlum et terram.* Sicque definito rerum omnium initio, universi generis humani historiam, serie generationum non interruptâ, ad suum usque tempus perducit. Hæcque omnia non dubitans, non disputans ut philosophus solet, sed rem simpliciter narrans, tanquàm omnibus notam, cum summâ securitate historicus determinat. Fuit ergo hæc constantissima doctrina vetustissimæ Hebræorum gentis ; imò si fides ulla addenda est antiquissimæ illi historiæ, fuit communis traditio omnium hominum. In eâdem opinione, circa mundi hujus aspectabilis formationem ex rudi et indigestâ mole, fuerunt etiam Phœnices, ut constat ex Sanchoniatone ; et Ægyptii, ut colligitur ex Diodoro Siculo et Diogene Laertio ; et Chaldæi seu Babylonii, ut narrat Berosus ; et Persæ (1) ; et Græci, ut omnibus notum est ex eorum poetis Homero, Hesiodo, Orpheo, etc., qui mundi cecinêre nativitatem. Hæc denique omnium philosophorum antiquissimorum, tum theistarum, tum atheorum sententia fuit, ut Thaletis, Pythagoræ, Anaximandri, etc., quos enumerare necesse non est, cùm glorietur Aristoteles (2) se primum omnium, mundi æternitatem asseruisse, et unus tantùm laudari soleat Ocellus Lucanus, antiquior ejusdem opinionis assertor. 2° In monumentis omnibus temporum antiquiorum, mundi recentem originem, et totius gentis humanæ quasi ab infantiâ ad pueritiam et adultam magis ætatem progressum animadvertimus. Et primùm quidem, si tellus nostra et genus humanum sempiternum esset, existeret aliqua sempiterna natio, aut saltem aliqua, cujus ori-

(1) Hyde. de Rel. vet. Pers.
(2) L. 1 de Cœlo c. 10.

ginem determinare non possemus : sed nulla talis est. Nam majorum omnium et antiquissimarum gentium origines complexus est Moyses : Hebræorum, Phœnicum, Ægyptiorum, Assyriorum, Persarum, Arabum : et earum, quæ sibi notæ erant, initia Græci historici prodiderunt : Sicyoniorum, Atheniensium, Arcadiorum, Thebanorum, Spartanorum, Corinthiorum, Doriorum, Cretensium, Elidium, deinde Siculorum, Italorum, Macedonum, etc. (1), ex quibus omnium aliarum originem benè concludere possumus : nam quis sanæ mentis sibi persuadeat, Græciam, tam jucundam, tamque temperatam terræ regionem, Asiæ, Africæ et Europæ conterminam, desertam tamdiù remanere potuisse, si ab æterno mundus extitisset? aut si incolis non caruerit, nulla à poetis, historicis, philosophis monumenta reperiri in Græciâ potuisse, quæ æram christianam bis mille annis antiquitate superarent?

Jam verò hæc accipiunt vim ex consideratione ingenii et indolis humanæ. Omnium etenim seculorum experimento notum est nihil hominibus pluris esse, quàm propriæ gentis, vel reipublicæ suæ antiquitatem. Hinc istud olim vetustissimarum gentium de antiquitate certamen. Quî ergo domus nulla, nulla natio, regnum nullum suam jactat æternitatem? Accedit et illud : Nihil est hominibus familiarius, nihil jucundius, quàm rerum antiquissimarum atque à nobis amotissimarum inquisitio : videmur quippè hoc pacto quamdam divinitatem nancisci, si occultissima et remotissima noverimus : fidem faciunt tot libri de singularum gentium antiquitatibus, de veterum gestis, dictis, minutioribusque rebus conscripti. Quòd si ante majorum memoriam atque ab æterno homines extitêre, illos etiam rapuisset hic idem antiquitatis explorandæ amor : tamen nihil de æternis gestis memoriæ proditum est, sed brevissimo annorum intervallo omnia conclusa sunt. Omnium rursùs experimento notum est, homines desiderio magno flagrare, ut sese nomenque suum æternum posteris faciant; quod testantur hominum in bello ad gloriam comparandam facinora, libri conscripti, ædificia et quidquid demùm in mundo præclarè gestum est. Illi ergo homines qui ante sex millia annorum per æternitatem vixerunt, eodem posthumæ æternitatis amore tangebantur; qui ergo nihil de æternis gestis memoriæ proditum, neque libris, neque inscriptionibus, neque ædificiis?

Secundò, si mundus sempiternus fuisset, æternâ hominum inventione et laboribus ante omnem memoriam inventæ et ad perfectionem deductæ fuissent artes, scientiæ et cuncta illa quæ nunc habemus, sive ad utilitatem, sive ad oblectationem. Quid enim? Immensa illa æternitatis retroacta series illis omnibus absolvendis, multisque aliis excogitandis non suffecisset, ad quæ videmus suffecisse tria annorum millia? Sed hæc omnia recentem habent originem, teste Romanorum doctissimo Varrone, qui suo tempore asserebat vix ullam artem superâsse antiquitatem mille annorum. Et reverà prima Ceres seminandi, metendique frumenti modum Græcos docuisse fertur; ideòque divinos accepit honores. Ceres autem ex Oxoniensi marmore annis ante Christum 1409 in Græciam appulit. Vini usum juxta Moysen Noe primus invenit; juxta scriptores Græcos Bacchus, qui vel Noe est, ut eruditi complures putârunt, vel eo longè posterior. Ponderum et mensurarum, sicut et monetæ, primus inventor, teste Plinio cæterisque, Phido Argius, qui annis ante Christum 895 juxta marmor Oxoniense florebat. A Babyloniis, qui primi astrorum observatores fuerunt, horologii solaris usum Græcos accepisse scribit Herodotus l. 2, cujus inventio ab aliis Anaximandro, ab aliis discipulo ejus Anaximeni tribuitur. Primus in statuis membra Dædalus effinxit, suamque sculptura perfectionem non nisi temporibus Phidiæ, Lysippi et Mironis accepit. Tam rudem initio pingendi artem fuisse scribit Ælianus l. 8, c. 8, ut quid pingere pictor voluisset, super tabulas scribere necesse esset. Paucis ante Romulum annis primus masculum à feminâ distinxit Higyemon ex Plinio l. 35, c. 8. Ante Eumarum Atheniensem omnia indiscriminatim objecta pingere nemo potuerat. Musices elementa primus docuit Pythagoras. Naves à Phœnicibus primùm ædificatas esse omnes consentiunt. Hinc ursa minor, quæ diù sola à nautis observata est, Phœnicia vocabatur. Prima autem in Græciâ visa est Danaï navis juxta Plinium l. 7, c. 26, id est, ex marmore Oxoniensi annis ante Christum 1511, cùm Ericthonius regnaret. Primum navale certamen Corinthius

(1) Vide Marsham in Chron. Bochart in Geogr. sac. Pezron de Antiquit. temp. Fourmont in Sanchon. Stillingfleet in Originibus sacris. Shuckford in Historiâ mundi. Historiam universalem anglicanæ societatis. Jacquelot de Exist. Dei.

inter et Corcyrenses commissum fuisse annis antequàm hæc scriberet 264, narrat Thucydides. Litterarum usum Græcos docuit Cadmus annis ante Christum circiter 1494, nec apud antiquissimam Ægyptiorum gentem, quæ earum inventrix fortassè fuit, memoriam humanam superare, patet ex hieroglyphicâ et symbolicâ apud illum populum scribendi olim ratione, quam litterarum inventionem præcessisse valdè probabile est, ut effecit Warburton de div. Moysis Leg. vol. 2, l. 4, sect. 4. De philosophiâ nihil ante Pythagoram Italicæ sectæ principem in Græciâ fuerat auditum; unde ab annis minùs quàm mille cognitam mundo sapientiam Seneca scripsit. Primus rudem astronomiam Græcos docuit princeps Ionicæ sectæ Thales, qui eam ab Ægyptiis, ex Diogene Laertio, didicerat. Alexandri tempore fluxum ac refluxum maris portentosum quid fuisse, patet ex Quinto-Curtio. Ignorata diù eclypsium causa fuit; atque hinc factum est, ut ab omnibus ferè populis, non tam ut naturales effectus, quàm ut divini, vel favoris, vel furoris indicia spectarentur. Primus Socrates philosophiam è cœlo devocavit, et ad fingendos hominum mores adhibuit. Quibus auctoribus exculta crevit mathesis, scimus. Medicinam primus docuit Hippocrates: Herodoti ætate publicis in vicis ægrotantes exponebantur, ut quænam adhiberi possent remedia, transeuntes, si scirent, indicarent. Legislatorum omnium, qui populos ad civilem cultum deduxerunt, nomina et ætatem novimus, Moysis apud Hebræos; Zoroastri apud Persas; Orphei apud Thracas; Lycurgi apud Lacedæmonios; Thesei, Draconis et Solonis apud Athenienses; Pythagoræ in magnâ Græciâ, et aliorum. Ethnicarum denique religionum nulla pars est, cujus originem in historiâ non inveniamus. Omnium gentilitiorum deorum natales et vitam in terris olim descripsit Euhemerus; ideòque Epicureus apud Ciceronem ait « omnem eorum cultum « fuisse in luctu. » Templorum, statuarum, altarium, oraculorum, cæremoniarum et sacrorum omnium originem novimus, ut probat Jacquelot de Exist. Dei. Atheismi quoque primos auctores memoriæ prodidit historia, Anaximandrum, Leucippum, Democritum: hanc gloriam Epicuro suo tribuit Lucretius, l. 1:

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub religione:
Primùm Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra.

Tertio, omnes celebriores eventus, et quæ ad eorum conservandam memoriam institutæ sunt solemnitates, certam et determinatam ætatem habent. Etenim cùm vetustissimus ille Græcorum præcipuè mos fuerit, ut ad retinendam consecrandamque personarum et eventuum maximorum memoriam solemnes ludos instituerent, ex horum ludorum antiquitate, quæ heroum, quæ eventuum sit antiquitas, colligi facilè potest. Atqui ludorum omnium antiquissimi, qui Lupercales dicebantur, à Lycaone secundo, annis ante Christum 1537, instituti sunt. Panatheneos Ericthonius et Theseus, notæ ætatis heroes, instituerunt. Isthmios Glaucus Corinthiorum rex. Pythios primùm instituisse dicitur Apollo, post interfectum latronem vel draconem Pythonem. Iidem cùm in desuetudinem abiissent anno tertio Olymp. 48, juxta Pausaniam, vel anno secundo Olymp. 47, juxta marmor Oxoniense, solemni Amphicthyonum decreto restaurati fuêre. Olympicos tandem omnium celeberrimos primùm instituit, juxta, aliquos, in parentis sui funere Atreus, juxta alios Hercules, à quo ad eorum sub Iphito instaurationem annos 346 Velleius numerat. Iterùm ab Iphito ad Coræbum, qui primus est victor, cujus servatum posteris nomen est, anni 108 effluxerunt. Ab hoc anno, qui est 776 ante Christum, Olympiades numerantur. Ergo publicâ omnium gentium et monumentorum fide certum est, ante quater mille annos homines omnes paucissimis familiis contentos fuisse, in omni victu et vivendi ratione universè civili cultu caruisse; scilicet, sine urbibus, sine jure, sine lege, extra omne litterarum, scientiarum atque artium commercium vixisse. Mox vicos, pagosque secutos; deinde urbes, respublicas, et regna paulatim constitisse; factas leges, artes inventas, atque scientias excogitatas, cunctaque illa quæ ad pacis ac belli, et tam publicæ quàm privatæ vitæ rationem spectant, horum omnium initia et incrementa constare: nullam omninò vastissimæ æternitatis superesse memoriam, aut regnorum, aut urbium, aut bellorum, aut inventionum, aut aliquorum in sapientiâ excellentium virorum, magnorumve ducum. Ergo eam omnem auctoritatem habet mundi recens origo, quam fides publica alicui sententiæ afferre potest. Vide de toto hoc argumento Jacquelot de Existentiâ Dei, et infra, in decursu, ubi de auctoritate antiquitatum Judaicarum.

Objicies 1°, cum Ocello Lucano et Aristotele:

Primùm argumentari debemus de rebus incognitis, ex rebus cognitis, et de temporibus præteritis, ex temporibus præsentibus. Sed non experimur aliquid jam de novo fieri : omnia serie quâdam inter se nexa perpetuo tenore per generationis leges evolvuntur. Secundò, id omne quod generatur à statu imperfecto ad statum perfectum variis incrementis procedit, ac postea ad corruptionem et dissolutionem perpetuis imminutionibus contendit. Atqui nulla est alia productionis via quàm per generationem, quia creatio est impossibilis : et aliunde mundus non habet illa incrementa et decrementa, sed est semper idem.—Respondeo, primam rationem esse planè ineptam ; quia isto modo argumentari, est manifestè assumere quod est positum in controversiâ ; et, ut notat Maimonides, More Nevochim l. 2, c. 17, si quis à teneris annis in insulam deductus, ibi educatus fuisset, nesciretque rationem humanæ generationis, hoc eodem argumento pertinaciter tueri posset, se nunquàm in materno utero inclusum fuisse, nullum tempus, quo non spiraverit, quo omnes corporis sui partes eadem munera non obierint. Secundi argumenti partes omnes, vel falsæ sunt, vel saltem temerè assumptæ. Temerè primò assumitur id quod viâ generationis producitur, cùm nactum est maturam ætatem, non posse esse ex divinâ virtute stabile et immortale. Falsa quoque est secunda propositio, omnem productionem esse per generationem ; nam hoc assumere est supponere materiam resque omnes existentes æternas esse, et in Deo nullam esse vim creandi. Denique falsa est et temerè assumpta tertia propositio, videlicet mundi stabilem statum esse. Nam juxta philosophiam Neutonianam jam maximè probatam, mundi moles universa laborat et quotidiè senescit, iisdem legibus peritura, quibus consistit, *nisi manum emendatricem opifex afferat*. Sol perpetuis effluviis consumitur, et variis corruptionibus obnoxium esse maculæ indicant magnæ in planetis mutationes observatæ sunt.

Et certè si ex hâc nostrâ tellure conjectura capienda sit, adveniet tandem orbi fatalis dies, nisi elementorum vires perpetuò temperet naturæ parens. Nam præsens terræ organisatio in eo sita est, quòd elementa omnia contra vim gravitatis permixta sint, terra, aqua, aer, ignis. Tollitur in cœlum terra, in terræ viscera traduntur aqua, aer, ignis ; sed juxtà axioma : *Omne violentum non est durabile*. Ergo violenta hæc æquilibrii interruptio, per longum tempus durare poterit, lentasque accipere imminutiones, sed in æternum permanere non poterit ; et vis gravitatis sola, quâ telluris partes pleræque vincunt quinquies partes aquæ, et quam nulla contraria vis satis suspendit, efficiet tandem, ut cavernarum interiorum columnis fatiscentibus, elementa minùs gravia excludantur ac juxta pondus specificum disponantur, ex illo statu nullâ vi naturali dimovenda. Hanc generalem causam multæ adjuvant particulares. Numquid non cernimus ipsis oculis montium altitudines perpetuis ventorum flatibus et pluviarum eluvionibus è regione aeris in nativum situm et subjectas valles ruere, campis aliquando æquandas ? Hincque existere conicam illorum figuram et capita petrosa terrâ nudata ? Legimus in historiâ, quàm plurimos gravibus terræ motibus in subjectas cavernas quas quasi tumulos singulis fermè paravisse natura videtur, collapsos esse. Numquid non etiam manifestum est maris alveos perpetuis alluvionibus per flumina factis impleri ; et caveas illas subterraneas, quibus flumina et maria ipsa absorbentur, quæque tum necessariæ sunt ad omnium fossilium metallorumque concretiones et ad fontium perennitates, aliquando arenâ atque terrâ, quas aqua secum ex mari et terræ superficie devolvit, ibique defæcata relinquit, aliquando occludendas esse : ex quo fiet, ut aqua, visceribus terræ et alveo maris exclusa superficiem tandem exundatura sit ? Nonne tellus omnis ab aquis ubique excesa ruinæ speciem præbet ? Si verò vis gravitatis vincitur vi spiritûs vel ignis subterranei telluram perpetuò intùs excaventis, imminebit telluri ex contrariâ causâ ruina ; scilicet omnis aqua in terræ viscera recepta aliquando, ibi sepulta remanebit. Si neuter effectus contingit, hoc esse non potest nisi ex sapientissimâ virium contrariarum temperatione, temeritati seu fortunæ neutiquàm adscribenda. Aliis Ocelli Lucani, Aristotelis, et Platonicorum rationibus petitis ex divinæ naturæ activitate infinitâ, ex ejus bonitate et ex creationis impossibilitate, infra suis locis respondebimus.

Objicies 2° : Supponi potest terram in seculorum serie infinitâ variis obnoxiam fuisse vicissitudinibus, plures passam esse, seu conflagrationes, seu aquarum eluviones ; et supponi potest deletos fuisse omnes fermè homines, et cum ipsis extinctas scientias, et deleta antiquitatis monumenta. — Respondeo 1° id supponi non debere, quia non est assumendum sine probatione, quod est positum in controversiâ ; quia de facto quæstio est, factum autem

ex non contradictione seu meră possibilitate nemo sapiens deduxerit; quia argumenta positiva arbitrariis suppositionibus non refelluntur; quia istarum conflagrationum seu eluvionum generalium ipsa ex naturalibus causis possibilitas non adstruitur. Deinde illæ calamitates, si omninò generales fuerunt, gens humana omnis periit et renovata postea est : et in hâc hypothesi novitas mundi defendenda est. Si fuerint particulares illæ calamitates, æterni mundi defensoribus nihil proderunt, quia non de quâdam particulari terræ parte, sed de toto orbe disputamus. Ogygis diluvio submersa fuerit Attica, non ideò totum periit humanum genus, non ideò inventas et excultas in aliis regionibus artes extingui, aut deleri præteritarum rerum monumenta oportuit. Certè ex illo diluvio Noemico, quod universalissimum accepimus ex libris Moysis, etsi solus Noe cum familiâ superstes fuerit, conservata tamen est aliqua antiquiorum temporum memoria, saltem ipsius diluvii, apud omnes nationes.

Objicies 3° : Totius nostræ telluris superior pars argumento est, illam antiquissimam esse et à multis seculorum millibus cum plantis atque animalibus existere. Nam 1° demonstratur montes omnes etiam altissimos, et universam telluris partem exteriorem ad magnam usque altitudinem ab aquis marinis factam esse, extructam successivis alluvionibus, et per strata compositam, adeòque omnes terras maris olim fundum fuisse. 2° Ostenditur terram non fuisse in hoc situ, neque sic ab aquis compositam, nisi multis abhinc seculorum millibus.

Primam propositionem hæc confirmant, 1° montium conformatio omnis. Et primùm quidem observatur, quòd in montibus vicinis et oppositis alterna sit angulorum prominentium et intimorum oppositio : id est, quòd anguli unius prominentes oppositi sint angulis alterius introrsùm recedentibus ad modum ripæ fluminis, quæ forma non potuit nisi ab aquis interlabentibus proficisci. Secundò observatur, quòd eorumdem oppositorum montium altitudo sit æqualis; quæ æqualitas ostendit illos formatos fuisse sub aquis ad libellam compositis. Tertiò observatur, quòd in omnibus materia similis sit, quæ similitudo indicat causam eamdem et eodem tempore agentem. 2° Probat materia omnis ex quâ montes et universæ terræ pars superior componitur. Sunt enim rupes, lapides, argillæ, cæteraque ejusdem generis, quæ ex arenâ tenui confecta non potuêre, nisi ab aquâ arenas coacervante, formari. Sunt conchæ, aliæque piscium exuviæ, quæ in montium verticibus et in terrâ ad altitudinem maximam reperiuntur, in lapidibus marmoribusque passim inclusæ; materiâ circumjectâ plenæ, in maximas moles quandoque coacervatæ; et quædam etiam conchæ effodiuntur dissitis regionibus peculiares. Hæc omnia mare innuunt, cujus aquæ conchas à regionibus, tum dissitis, tum vicinis, congregaverunt; congregatas arenâ in lapides postmodùm convertendâ impleverunt et circumdederunt; tum efformatâ desuper lapidum et terræ mole penitùs obruerunt. 3° Confirmat situs variorum stratorum, lapidis, marmoris, argillæ; quæ sibi sunt parallela, horizontalia, vel horizonti similiter inclinata. Hic stratorum situs ostendit, ea ab aquis successivâ alluvione instar sedimenti fuisse deposita : quod etiam conficitur ex rimis seu fissuris perpendicularibus, quæ in hisce omnibus stratis inventæ siccitati, post aquarum recessum, evidenter adscribendæ sunt.

Secunda propositio, quòd terra nostra sic non fuerit ab aquis composita, nisi pluribus abhinc seculorum millibus, facilè probatur. Nam hæc terræ conformatio non potest adscribi ullis causis, nisi maris motibus, præsertim ei quo per lunæ actionem fertur ab oriente in occidentem (1). Propter hunc motum mare oras orientales perpetuò verberat, abradit, invadit; occidentales verò perpetuâ alluvione ditat, auget ac deserit. Hincque factum est, ut propè oras obversas orienti multæ existant insulæ, maris invadentis ex illâ parte terras certissima signa. Hinc juga montium in longos tractus ab austro ad boream porrecta medios continentes dividentia; et ipsæ terræ continentes ab austro ad boream extensæ æquatori æqualiter inclinatæ, eodem fermè modo in oris suis orientalibus exesæ. Hinc telluris diversa strata non secundùm gravitatem specificam inveniuntur; sed graviora sæpè levioribus propter successivam longo tempore alluvionem superponuntur : hæc omnia per diluvium vel eluvionem aliquam subitam explicari nullo modo possunt. Jam verò motus hic maris invadentis terras orientales tardus admodùm est, quippe quo maris aquæ vix semileucam intra 12000 annos conficiunt (2), uti experientiis aliquibus constare dicitur. Colligitur quoque ex prædictis observationibus, universam terram ex materiâ so-

(1) De hoc motu vide Varenii Geogr. gen. l. 1. c. 14.

(2) Hist. nat. art. 19, p. 600.

lari esse compositam, et in primo suo statu per plura secula aquis opertam jacuisse ; eamdemque vario motu maris, illo præsertim generali quo tota moles ab oriente in occidentem à lunâ cietur, dilutam, abrasam, et excavatam in aliquibus locis alveum mari excipiendo præbuisse ; eamdem in aliis locis auctam perpetuis alluvionibus sensim in extantem aquis superficiem et in montes efformatam esse (1). At hæc omnia nonnisi post longissima tempora fieri potuerunt.

Respondeo priorem propositionem tot observationibus confirmatam vix negari posse : nempe exteriorem partem telluris, ad certam usque altitudinem, factitiam esse et ab aquis compositam ; posteriores verò hypotheses, quibus utitur auctor clarissimus Historiæ naturalis nuper vulgatæ, et quibus abuti poterunt religionis revelatæ contemptores, non esse satis confirmatas, et multis patere gravioribus objectionibus : aliam esse viam rei expediendæ et historiæ et observationibus magis congruentem.

I. Multa in prædictis hypothesibus magnam habent difficultatem. Primò non intelligitur quomodò mare, quod olim elevatum fuit supra montes altissimos, aut cum eorum verticibus ad libellam compositum, plusquàm 3217 exapedas, seu 19302 pedes descenderit : tantò enim montes Peruviani jam superant libram maris. Imò evidentissimè demonstratur libram maris mutari non posse, eo modo quem probavit auctor historiæ naturalis : nempe per excavationem fundi in aliquibus partibus et terrarum abrasarum translationem in alias fundi partes. Quia aquæ in alveum excavatum descendentis locum semper occupabit terra ex alveo extracta et in alium locum tantùm translata. Ut aquarum libra deprimatur, seu ut earum superficies ad centrum terræ aliquatenùs accedat, necesse est ut terræ excavatæ supra aquæ superficiem vi aliquâ, ab alluvione diversâ, attollantur : tuncque aquarum libra deprimetur ratione quantitatis terræ supra aquæ superficiem elevatæ. At si sit necessariò admittenda causa aliqua ab alluvione successivâ diversa, ruit totum auctoris Historiæ naturalis systema.

Secundò, si in oras terræ orientales semper impetum faciat oceanus ; si signa multa sint, ex quibus colligitur oras illas utriusque continentis 500 leucarum spatio jam imminutas et exesas esse (2) ; si in oris occidentalibus hæ terræ abrasæ depositæ fuerint, cur ergo abruptæ sunt, et perpendiculariter exesæ oræ plerœque occidentales? Talia sunt littora Galliæ, Hispaniæ, Africæ totius, et maximæ partis Americæ. Cur littora orienti obversa sunt contra minimæ altitudinis in utroque continente? Cùm è contrario occidentalia littora, quæ mare deserit, esse deberent declivia et sensim inclinata : orientalia verò, quæ mare perpetuò abradit, abrupta et perpendicularia. Cur etiam oræ occidentales non stipentur insulis, sicut orientales, cùm ex perpetuis alluvionibus et incrementis in illis potiùs oriri deberent? Cur juga montium in plerisque insulis et procurrentis terræ continentis partibus ita sunt sita, ut medias terras pervadant atque in duas partes dividant (1) : cùm hic situs, in hypothesi quam impugnamus, perpetuò mutari debeat, et ab occidente ad orientem accedere, quia partes insularum et continentis orientales semper abraduntur, occidentales alluvione augentur? Si in aliquo situ juga montium diutiùs permanere deberent, id contingeret, quando occuparent oras orientales, immenso suo volumine ac rupibus maris accessum longo tempore impedientia : at è contrario à multis seculis medias terras dividentia ostendunt et efficiunt earum stabilitatem, aut saltem indicant mare tantùm absumpsisse ex parte occidentali, quantùm ex orientali.

Cur ex duabus telluris continentibus, una, nempe America, porrecta est magis à septentrione in austrum ; altera dicta vetus magis porrecta est ab oceano Atlantico ad fines Tartariæ orientalis, quàm à septentrione ad austrum, in quâ directione sunt etiam montium juga? Cur tanta in jugis montium diversitas? « Alia, inquit Varenius lib. 1, cap. 10, progre« diuntur à septentrione in austrum, quædam « ab oriente in occidentem, et alia ad plagas « cardinibus collaterales. Quidam montes, ut « idem habet ibid., longo tractu extenduntur, « alii parvo circuitu terminantur. Quidam me« dias regiones secant, alii per quosvis regio« num tractus transeunt. » Hæc tanta varietas in omni re ex unâ causâ mechanicâ uniformiter agente, qualis erat initio juxta auctorem Historiæ naturalis maris motus ab oriente in occidentem, explicari nullo modo potest.

Tertiò observatum est, conchas, quamvis accuratè occlusas, plenas tamen esse materiâ circumjectâ, cujus rei per *lentas et successivas* alluviones ratio reddi nequit. Nam si lento

(1) Hist. nat. art. 19.
(2) Hist. nat. art. 19.

(1) Var. Geogr. l. 1, c. 10.

aquarum motu arena vel sabulum in conchas delatum est, vel pisciculus primâ alluvione præfocatus concham occlusit, sicque novis alluvionibus introitus denegatus est, et concha vacua remanere debuit; vel pisciculo præfocato concha non est occlusa, atque iterùm iterùmque alluviones intra se recepit, sicque nunquàm potuit occludi. Observatum etiam est, conchas plerùmque ejusdem esse gravitatis specificæ cum stratis, in quibus jacent sepultæ, graviores in stratis gravioribus, leviores in stratis levioribus; et quando conchæ leviores in stratis gravioribus reperiuntur, occupant strati superiorem partem: hanc observationem inculcat ubique Woodward in historiâ naturali. Sed si successivè et variis per plura secula alluvionibus strata composita fuissent in fundo maris, in omnibus stratis omnis generis conchæ, aliæque piscium exuviæ invenirentur, et strata servarent nusquàm rationem gravitatis specificæ.

Quartò, gravissimum quoque hoc incommodum videtur in hypothesi prædictâ, quòd dùm ad telluris per strata compositionem explicandam sit inventa, tamen supponat tellurem per strata antea fuisse compositam, cum hâc differentiâ, quòd in primâ tellure strata, quæ jam sunt superiora, fuerint inferiora. Nam maris undæ diluentes fundum A, eumque abradentes, non potuerunt transferre in locum B stratum argillæ, quin loco A ejusdem generis stratum invenissent. Et si strato huic argillæ postea imposuerint stratum arenæ, illud stratum invenerunt in loco A continuatâ excavatione. Vel si supponas oras Asiæ orientales perpetuò abradi et alluvionem continuò fieri in oris occidentalibus Americæ, alluvio esse non poterit alterius generis quàm est eluvio; et si alluvio fiat per strata, eluvione quoque strata exesa fuerunt.

Quintò vix intelligitur quomodò tellus dura, solida, vitrea, si fuerit olim omnis operta aquis, ex hoc tam naturali statu, in quo elementa disponerentur secundùm specificam gravitatem, unquàm potuerit dimoveri per motum aquarum æquabilem ab oriente in occidentem, cùm nondùm essent venti nisi æquabiles, et fundus levis et rotundus sine ullis inæqualitatibus relinqueret aquis motum liberrimum. Fuissetne in hâc hypothesi nisus aquarum ab oriente in occidentem, qui est fermè insensibilis in ipsâ superficie, par vincendæ vi utriusque, tum gravitatis, quâ telluris pleræque partes vincunt quinquies partes aquæ, tum cohæsionis partium vitri solidi? Ad minuendam hanc difficultatem supponit auctor Historiæ naturalis superiorem telluris partem mollem fuisse, nempe ex vitri spumâ vel scoriâ confectam. Sed nescio an omnem difficultatem tollat hæc suppositio. Nam innumeræ sunt in mari profluentes aquæ, vulgò *courants*, quarum motus augetur, tum æstu maris, tum ventis, tum fundi inæqualitatibus; sunt in terrâ flumina, quorum omnium fundus, licet ex arenâ tenui, post infinitum tempus vix aliquam mutationem accepit.

Sed concedamus à maris motu æquabili excavatum fuisse maris alveum, cur non fuit omnis inter tropicos conclusus, ubi totus oceanus ab oriente in occidentem torrentis instar profluebat? Cur terræ dilutæ et abrasæ non fuerunt versùs polos disjectæ, ubi erat major tranquillitas maris? Cur maximi montes Peruviani contra hanc vim in cœlum vertices extulère? Probat auctor Historiæ naturalis art. 19, sinus maris majores esse omnes extensos ab oriente in occidentem, indicantes impetum aquarum esse secundùm istam directionem. Sed si jam oceanus terras illas disjiciat, et earum ruinam perpetuò operetur, quomodò initio formatæ sunt contra eumdem hunc impetum, quem nulla alia vis suspendebat? Præterea est terra omnis verisimiliter cavernosa interiùs (1), hæcque conformatio necessaria multis videtur ad fontium perennitates explicandas. An etiam per motum maris ab oriente in occidentem solida terra terebrata est? An potiùs dicemus aquas in stratis conficiendis hinc et inde specus et cavernas reliquisse, et fornices, quibus tegèrentur, extruxisse? Si igni in visceribus terræ æstuanti hi tanti effectus tribuendi sunt, cur etiam eidem non tribuemus ipsorum montium, qui omnes fermè sunt cavernosi, extructionem? Constat certè ex historiâ plures montes, sicut et insulas in medio mari, hâc ratione formatos esse. Aut si Deus ex naturâ, ex opere suo, à philosopho sit ablegandus, dicerem montes in tantam altitudinem elatos esse propter vicinarum terrarum ingentes, fatiscentibus columnis, ruinas.

II. Alia est via rei expediendæ, et historiæ et observationibus magis congruens, nempe per diluvium, qualc describitur à Moyse, et quod non tantùm mansit in memoriâ Hebræorum, verùm etiam in fastis omnium aliarum nationum antiquissimarum. Narrat Moyses cum

(1) Varenius, l. 1 Geogr. c. 13, 16. Woodward, hist. nat. Burnet, Theoria telluris. Seneca Qu. nat. l. 3.

summâ fidentiâ, ut rem omnibus notam, 800 solùmmodò ante suam ætatem annis continuam fuisse per dies et noctes quadraginta pluviam, atque præterea aquas terræ visceribus inclusas sive aquas abyssi super universam superficiem effusas, per quinque menses integros, seu 150 dies (1) crevisse. An verò hæc continua per dies quadraginta pluvia et aquarum subterranearum per dies 150 exundatio adscribenda necessariò sit divinæ virtuti immediatè, et contra naturæ vires legesque operanti, an non possit adscribi causis naturalibus à Deo ab initio præparatis, ut cometæ ad terram propiùs accedenti (2), vel terrarum in multis partibus disruptioni et illapsui in supposita aquas (3), hìc dijudicare, neque vacat neque necesse est. Ostendamus solummodò causas assignatas à Moyse pares esse omnibus phænomenis explicandis. Juxta explicationem hanc manifestum est aquam per quinque menses in terram effusam non fuisse limpidam et defæcatam, sed maximè turbidam: tum propter continuam per dies quadraginta pluviam terram diluentem; tum propter vim aquarum immensarum (4) terræ visceribus per omnes aperturas cum magnâ vi et impetu erumpentium, vel etiam exteriora strata in multis locis disrumpentium, secumque magnam terræ quantitatem deferentium; tum propter perpetuam per menses decem, quibus terræ ferè omnes aquis opertæ jacuerunt montium et editorum locorum eluvionem ex violentâ aquarum agitatione, quam augebant, tum æstus reciprocus, tum venti, tum vis illa immensa aquas è terræ imis visceribus extrahens (1). Propter tot ac tantas causas aquas turbantes supponi potest, terram in aquâ dilutam, vel ab aquis aliquo modo deportatam spatio decem mensium 300am partem spatii, ab aquis turbidis occupati, tenuisse. Jam verò divide altitudinem aquarum operientium altissimos montes 15 cubitis, quæ vulgò censetur circiter 4000 exapedarum vel 240000 pedum, per 300, habebis crassitudinem strati, quod per aquas diluvii terræ universæ superponi potuit, videlicet 80 pedum (2). Hæc abundè sufficit ad oblimandas satis omnes telluris partes mediæ altitudinis, de quibus solis solliciti sumus, quia, ut modò dicemus, partes sublimiores potiùs eluvione diminutæ, quàm alluvione auctæ fuerunt; et partes inferiores diutiùs aquis submersæ jacuerunt et à quater mille annis, novis alluvionibus per pluvias et decurrentes ex locis altioribus rivos incrementa cœperunt, ut docet ipse auctor Historiæ naturalis.

Ex hâc explicatione hæc sequuntur: 1° Altissimorum montium apices debent esse plerùmque terris nudati; quòque editiora sunt loca, eò minùs etiam crassa esse debent diversæ materiæ strata et pauciores conchæ: quòd in istâ altitudine aquæ fuerint magis defæcatæ et minùs perduraverint. Erunt tamen exuviæ piscium etiam majorum, qui in istâ tan-

(1) Auctor Hist. nat. non rectè supponit, Preuves, art. 4, p. 187, et art. 5, p. 191, diluvium 40 tantùm diebus durâsse.

(2) Vide Whiston Theor. tell.

(3) Burnet Theor. sacr. telluris.

(4) Quantitas aquæ necessaria ad tegendos altissimos montes, terræ visceribus tunc extracta, vigesies superat quantitatem aquæ contentam in oceano, uti demonstravit Keillius contra Burnetum. Neque aliquem perturbabit hæc quantitas aquæ, quando cogitabit 1° quòd, juxta Varenium l. 1, c. 7, p. 1, intùs in soliditate terræ existant « innumeri hiatus, recessus, anfractus, cuniculi, voragines, tubuli « et vasta receptacula, in quorum quibusdam « mare est, nempe quæ alveo maris per ali« quam viam conjunguntur, in quibusdam aqua « dulcis, fluvii, amnes. » « Nimis ille oculis per« mittit, ait Seneca, qui non credit esse in abs« condito terræ sinus maris vasti, » etc. Vid. nat. qu. l. 3. 2° « quòd altitudo montis altissi« mi, juxta eumdem geographum, l. 1, c. 9, p. 7, « non habeat ad semidiametrum telluris sensi« lem proportionem, sive adeò exiguam, ut « rotunditati telluris non officiat. » Ex hâc duplici observatione collige totam illam aquæ quantitatem, quamvis phantasiæ immensa videatur, respectu globi terrestris minimam esse.

(1) Quid tu esse Rhodanum, quid putas Rhenum atque Danubium, quibus torrens etiam in canali suo cursus est, cùm superfusi novas sibi fecêre ripas, ac scissâ humo simul excessêre alveo? Quantâ cum præcipitatione volvuntur!... Cùmque Danubius non jam radices, nec media montium stringit: sed juga ipsa sollicitat, ferens secum madefacta montium latera, rupesque disjectas, et magnarum promontoria regionum, quæ fundamentis laborantibus è continenti recesserunt. Deinde non inveniens exitum (omnia enim sibi ipse præcluserat) in orbem redit, ingentemque terrarum ambitum atque urbium uno vortice involvit. Interim permanent imbres... Procellæ quatiunt mare. Sen. nat. qu. l. 3.

(2) Vide Whiston Theor. tell., p. 416. Juxta D. Maillet *Description de l'Egypte*, p. 50, limus ab aquis Nili exundantibus deportatus ex Æthiopiâ tenet decimam partem spatii ab aquis occupati: et constat ex plurimis observationibus aquas Padi multò majorem terræ quantitatem deferre quàm supra posuimus. Benè ergo supponere potuissemus aquas diluvii superposuisse veteri telluri stratum novum trecentorum, vel quadringentorum pedum, imò verò crassum magis, propterea quòd exundatio diluvii non aliquibus diebus aut duobus vel tribus mensibus, sed per totum ferè annum duraverit, et fuerit multò major propter causas supra relatas, terrarum disjectio, dissipatio, deportatio.

tâ aquarum perturbatione loca altiora enebant. Propter eamdem rationem non solùm in humilioribus locis strata crassiora oportet esse, sed etiam strata ejusdem loci diversa erunt crassiora, quò sunt profundiora. Strata in montium verticibus, qui plani sunt, plana erunt, in lateribus inclinata, quæ omnia experientiâ confirmata esse docet auctor Historiæ naturalis. 2° In montibus oppositis apices sublimes, si fuerint terris nudati, irregulares erunt. Reliquæ partes inferiores, si sint multâ terrâ tectæ, habebunt angulos prominentes et introrecedentes alternè oppositos, hoc est, anguli unius prominentes respondebunt alterius angulis interioribus, ad modum ripæ fluminis, utpote quæ per plures menses magnâ aquarum interlabentium vi exesæ primùm, postea subsidentibus aquis refectæ sunt. At hæc angulorum extimorum et intimorum oppositio, magis accurata esse debet in collibus et in campis, ubi major materiæ novæ quantitas propter situm humiliorem fuit deposita. Ubi montium oppositorum vertices solidi et saxei non restiterunt aquis diluvii, eorum altitudo imminuta est et ad æqualitatem perducta, ac quasi composita ad libellam (1). 3° Strata materiæ erunt secundùm specificam gravitatem. Conchæ erunt in stratis ejusdem densitatis; et ubi conchæ leviores invenientur in stratis gravioribus, superficiem tenebunt, metalla profundiora loca occupabunt : quæ experientiâ constare docet Woodwardus. Tamen propter perturbatum motum aquarum aliquæ esse poterunt exceptiones, præsertim in locis humilioribus, ut modò dicemus.

Objicit auctor Historiæ naturalis, montes ex lapide confectos superponi stratis minùs densis. Potuit primùm hæc esse primæva rerum dispositio ob causas aliquas Creatori notas. Sed præterea juxta Newtonum princ. math. l. 3, p. 10, terra communis suprema est tantùm duplo gravior quàm aqua : at paulò inferiùs in fodinis terra triplo, vel quadruplo, vel etiam quintuplo gravior reperitur. Juxta Whistonum Theor. tell. p. 83, lapidum gravitas relativè ad gravitatem aquæ est, ut 14 ad 5, ex quibus observationibus sequi videtur lapides vinci gravitate à terrâ interiori. Conchæ erunt sæpè repletæ materiâ circumjectâ, quia in illis contenti pisciculi aquam haurientes per alluvionem subitam præfocati sunt, conchamque morientes occluserunt nunquàm iterùm aperiendam (1).

4° Aquæ satis celeriter initio per cavernas montium et fissuras in terræ viscera recesserunt, et editiora telluris loca, quales sunt non tantùm montes Gordiani, in quibus arca consedit, sed tota septentrionalis Asiæ pars, in quâ ipsi colles per maximam anni partem nive teguntur, aquis per quinque menses subsidentibus siccari potuerunt. At humiliores terræ partes diutiùs aquis submersas jacuisse probabile est, alias magis, alias minùs, quasdam verò per plura secula. In hisce regionibus omnis exterior terræ pars conformari potuit juxta hypothesim auctoris Historiæ naturalis : erunt hìc strata materiæ graviora, quandoque ex successivâ alluvione levioribus impositâ.

5° Rimæ seu fissuræ perpendiculares nullam nobis facessunt difficultatem; eidem causæ illas adscribimus, cui adscripsit auctor Historiæ naturalis, siccitati nempe post aquarum recessum.

« At, inquies, nulla ergo remanere debuerunt veteris terræ vestigia (2). » Nulla quidem in locis humilioribus, sed multa in altioribus, in quibus vix ulla contigit mutatio : regio in quâ arca consedit, est omnium altissima, et ideò plantæ incolumes manserunt.

« At tellus omnis oblimata recenti limo frugibus ferendis parùm apta fuisset (3). » Et hoc verum de locis inferioribus. « At pisces omnes in aquis turbidis præfocati interire debuerunt (4). » Et hoc quoque admittimus,

(1) In Alpium jugis per quæ via est ex Galliâ in Italiam nullo modo existit illa uniformitas, quam supponit auctor Historiæ naturalis et quam fecit sui systematis fundamentum. Montes oppositi non habent eamdem semper altitudinem; nec anguli unius introrecedentes sunt semper oppositi alterius angulis extantibus; neque sunt ex eâdem materiâ compositi (per longum iter habes rupem à dextris ex lapide fissili seu ardesiâ, à sinistris ex lapide arenario viarum); quæsitæ in illis conchæ nuspiam inventæ sunt. Nescio an major existat in aliis jugis uniformitas, aut rerum dispositio aptior fulciendo novo systemati.

(1) In Italiæ littore prope Formias (nunc *mole di Gaeta*) extrahuntur à mari lapides pleni musculis vivis, qui separati totidem cellulis inclusi inter se per filamenta rubra communicant. Lapides hi ex limo, in quo musculi demersi jacebant, et succo glutinoso corporibus exsudante confecti sunt, et lapsu temporis maximam duritiem acquirere possunt. Mortuis autem musculis vel illis deficientibus, fieri potest ut limus per filamentorum canales in interiora lapidis et in ipsas conchas per rimulas quasdam introducatur, illas repleat et durescat. Et sic intelligitur, et quomodò conchæ marinæ in lapidibus reperiuntur, et ipsæ etiam conchæ circumfusâ materiâ plenæ quoque inveniantur.

(2) Hist. nat. p. 200. (3) *Ibid.* p. 201. (4) *Ibid.*

plerosque interiisse, omnes scilicet quibus altiores montes petere non licuit. Non negamus etiam, quin mare jam occupet aliquas telluris partes, quas antea non occupabat; quin etiam in seculis innumerabilibus fieri possit, ut omnis nostra continens submergatur; et partes quàm plurimæ jam submersæ emergant ex multis causis : de quibus vide Aristotelem, l. 1 Meteor. c. 14; Stevinum in Geogr.; Varenium, Geogr. l. 1, c. 18. Sed non putamus in illis novis continentibus solam maris lentissimam alluvionem attollere posse montes ad altitudinem vigesies mille pedum supra maris libram. « Quosdam montes, inquit Varenius l. 1, c. 9, « prop. 8, progressu temporis generatos esse « colligitur ex conchularum testis, quæ in « quibusdam montibus inveniuntur, ut in Gel- « driæ montibus. Et generationis modus hic « esse videtur, si ventus vehemens arenam et « sabulum paulatim in locum montis deferat et « accumulet accedente pluviâ. Qui modus sicut « minores montes producere potest, ita veri- « simile videtur majores montes non esse ge- « neratos, sed ejusdem cum totâ tellure ætatis « et originis. » Vide Whistoni Theoriam telluris l. 4, c. 4, ubi diligenter et minutè ex supra positis principiis singula phænomena ad præsentem terræ conformationem pertinentia, quæ nos prosequi hîc non possumus, explicat ingeniosus auctor.

(*Annotatio* P.-S.)

Istud de recenti mundi origine argumentum mirè versavit clarissimus Cuvier, cujus verba operæ pretium est referre, deprompta scilicet ex ejus dissertatione de *Ossibus fossilibus*.

« La nature nous tient partout le même langage, partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très-haut; et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultions les vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique et le développement intellectuel qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs monuments authentiques. Interrogeons, en effet, l'histoire des nations, lisons leurs anciens livres, essayons d'y reconnaître ce qu'ils contiennent de faits réels et de les dégager des fictions intéressées qui y masquent la vérité

Le Pentateuque existe sous sa forme actuelle au moins depuis le schisme de Jéroboam, puisque les Samaritains le reçoivent comme les Juifs, c'est-à-dire qu'il a maintenant, à coup sûr, plus de deux mille huit cents ans.

« Il n'y a nulle raison pour ne pas attribuer la rédaction de la Genèse à Moïse lui-même, ce qui la ferait remonter de cinq cents ans plus haut.

« Moïse et son peuple sortaient de l'Egypte, qui, de l'aveu de toutes les nations d'Occident, est le royaume le plus anciennement civilisé de tous ceux qui entourent la Méditerranée. Le législateur des Juifs n'avait aucun motif pour abréger la durée des nations, et il se serait décrédité lui-même auprès de la sienne, s'il lui eût enseigné une histoire toute contraire à celle qu'elle devait avoir apprise en Egypte.

« Il y avait donc tout lieu de croire que l'on n'avait point alors en Egypte d'autres idées sur l'antiquité des peuples existants que celles que la Genèse présente.

« Or, Moïse établit une catastrophe générale, une irruption des eaux, une régénération presque totale du genre humain; et il n'en fait remonter l'époque qu'à quinze ou seize siècles avant lui, selon les textes qui allongent le plus cet intervalle, par conséquent à moins de cinq mille ans avant nous.

« Les mêmes idées paraissent avoir régné en Chaldée, puisque Bérose, qui écrivait à Babylone au temps d'Alexandre, parlait du déluge à peu près comme Moïse, et qu'il le plaçait immédiatement avant Bélus, père de Ninus.

« On ne voit pas que Sanchoniathon en ait parlé dans son *Histoire de Phénicie*, quelle que puisse être l'authenticité de ce livre; cependant on paraît y avoir cru en Syrie, puisque l'on montrait dans un temple d'Hiérapolis, à une époque très-postérieure, il est vrai, l'abîme par où l'on prétendait que les eaux s'étaient écoulées.

« Quant à l'Egypte même, on pourrait croire que cette tradition y fut effacée, puisque l'on n'en retrouve plus de trace expresse dans les plus anciens fragments qui nous restent sur ce pays. Il est vrai qu'ils sont tous postérieurs à la dévastation de Cambyse, et que leur peu d'accord entre eux prouve bien qu'ils sont tirés de documents mutilés; car il est impossible d'établir le moindre rapport vraisemblable entre les listes des rois d'Egypte écrites par Hérodote sous Artaxerxès, par Eratosthène et Manéthon sous Ptolémée, et par Diodore sous Auguste; on ne peut pas même accorder entre eux les différents extraits tirés de Manéthon. Cependant la mythologie égyptienne, au défaut de l'histoire, semble encore rappeler ces grands

événements dans les aventures de Typhon et d'Osiris; et même si les prêtres de Saïs ont réellement fait à Solon les contes que rapporte, après lui, Critias dans Platon, il faudrait croire qu'ils avaient conservé des notions plus précises d'une grande révolution, quoiqu'ils en fissent remonter l'époque beaucoup plus haut que Moïse. Ils avaient même établi en théorie une alternative de révolutions, les unes opérées par l'eau, les autres par le feu : idée qui fut aussi répandue chez les Assyriens et jusqu'en Etrurie.

« Les Grecs, chez qui la civilisation arriva de Phénicie et d'Egypte, et si tard, mélangèrent les mythologies phéniciennes et égyptiennes, dont on leur avait apporté des notions confuses, avec les traits non moins confus de leur première histoire. Le soleil personnifié, nommé *Ammon*, ou le Jupiter d'Egypte, devint un prince de Crète; le *Phtha*, ou artisan de toutes choses, fut l'*Hephæstus* ou Vulcain, un forgeron de Lemnos; le *Cham*, autre symbole du soleil ou de la force divine, se transforma en un héros thébain robuste, leur *Héraclès* ou Hercule; le cruel *Moloch* des Phéniciens, le *Remphal* des Egyptiens, fut le *Chronos* ou le Temps, qui dévorait ses enfants, et ensuite Saturne, roi d'Italie.

« S'il arriva, sous quelqu'un de leurs princes, une inondation un peu violente, ils la décrivirent dans la suite avec toutes les circonstances vaguement restées dans leur mémoire du grand cataclysme, et ils firent repeupler la terre par Deucalion, tout en laissant une longue postérité à son oncle Atlas.

« Mais l'incohérence de ces récits, qui atteste la barbarie et l'ignorance de tous les peuples des bords de la Méditerranée, atteste également la nouveauté de leurs établissements, et cette nouveauté est elle-même une forte preuve d'une grande catastrophe. On nous parle bien en Egypte de centaines de siècles; mais c'est avec des dieux et des demi-dieux qu'on les remplit. Il est, pour ainsi dire, prouvé aujourd'hui que la suite d'années et de rois humains que l'on place parmi les demi-dieux et avant l'envahissement des pasteurs, tient à ce que l'on regarde comme des rois successifs les chefs de plusieurs petits Etats contemporains.

« Macrobe assure que l'on avait des recueils d'observations d'éclipses faites en Egypte qui supposeraient un travail continué sans interruption depuis au moins douze cents ans avant Alexandre. Mais comment Ptolémée n'a-t-il daigné se servir d'aucune de ces observations faites dans le pays où il écrivait?

« Il n'y avait point encore de grand empire en Asie du temps de Moïse, et les Grecs eux-mêmes, malgré leur facilité à inventer des fables, n'ont pas pris la peine de se fabriquer une antiquité. Les plus anciens colons d'Egypte ou de Phénicie, qui vinrent les arracher à un état sauvage, ne remontent pas à plus de quatre mille ans avant le temps présent; et les plus anciens des auteurs qui en parlent ne datent pas de trois mille. Les Phéniciens eux-mêmes n'étaient en Syrie que depuis peu, quand ils firent des établissements en Grèce. C'est aussi à quatre mille ans que remontaient les observations des Chaldéens, envoyées à Aristote par Callisthène, si ce fait, qui n'est rapporté que par Simplicius, six cents ans après Aristote, avait quelque chose d'authentique, ce qui est fort douteux, puisque les observations chaldéennes d'éclipses réellement conservées et citées par Ptolémée ne remontent qu'à deux mille cinq cents ans. Quoi qu'il en puisse être, l'empire de Babylone et celui d'Assyrie n'ont pu être long-temps puissants, et laisser autour d'eux de petites peuplades libres comme étaient toutes celles de Syrie, avant ce qu'on appelle le deuxième royaume d'Assyrie. Les milliers d'années que s'attribuent les Chaldéens sont donc tout aussi fabuleux que ceux des Egyptiens, ou plutôt ce ne sont que des périodes astronomiques, calculées en rétrogadant, d'après des observations inexactes, ou même de simples cycles arbitraires et multipliés par eux-mêmes.

« Les plus raisonnables des anciens n'ont pas eu d'autres idées, et ne font pas remonter à plus de quarante et quelques siècles leur Ninus et leur Sémiramis, premiers des conquérants, et après lesquels l'histoire garde un long silence; ce qui fait soupçonner qu'ils pourraient bien encore n'être que des créations postérieures des historiens.

« Nos connaissances, notre civilisation actuelle descendent sans interruption des Egyptiens et des Phéniciens par les Grecs et par les Romains : les Juifs nous ont donné immédiatement nos idées plus épurées de morale et de religion; quelques traits de lumière nous sont aussi venus par eux et par les Grecs, des Chaldéens, des Perses et des Indiens; et, chose bien remarquable, les peuples ne forment qu'une race : ils se ressemblent par les traits du visage, et même par une infinité de choses

de convention, telles que leurs divinités, les noms de leurs constellations, enfin jusque dans le fond de leurs langages.

« Ceux d'entre ces peuples dont la civilisation est peut-être la plus ancienne et paraît avoir le moins varié dans ses formes, ceux qui probablement sont encore les plus voisins de son berceau, les Indiens, n'ont malheureusement point d'histoire; et, parmi cette infinité de livres de théologie mystique ou de métaphysique abstruse qu'ils possèdent, ils n'ont rien qui puisse nous instruire avec ordre sur leur origine et sur les vicissitudes de leurs sociétés. Leur *Maha-Barata,* ou prétendue grande histoire, n'est qu'un poème; leurs *Pouranas* ne sont que des légendes; et l'on a eu beaucoup de peine, en les comparant avec les auteurs grecs et romains, à établir quelques lambeaux d'une espèce de chronologie interrompue à chaque instant et qui ne remonte pas plus haut qu'Alexandre.

« Il est prouvé aujourd'hui que leurs tables astronomiques, d'où l'on voulait déduire leur extrême antiquité, ont été calculées en rétrogradant; et l'on vient de reconnaître que leur *Suria-Ciddhanta,* qu'ils regardent comme leur plus ancien traité scientifique d'astronomie, et qu'ils prétendent révélé depuis plus de deux millions d'années, ne peut avoir été composé qu'il y a environ sept cent cinquante ans.

« Leurs livres sacrés, ou *Vedas,* à en juger par le calendrier qui s'y trouve annexé et auquel ils se rapportent, et d'après la position de colures que ce calendrier indique, peuvent remonter à trois mille deux cents ans: ce qui serait à peu près l'époque de Moïse.

« Cependant les Indiens n'ont point totalement oublié les révolutions du globe; leur théologie consacre les destructions successives que sa surface a déjà essuyées et doit essuyer encore; et ce n'est qu'à un peu moins de cinq mille ans qu'ils font remonter la dernière: l'une de ces révolutions est même décrite dans des termes presque correspondants à ceux de Moïse.

« Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que l'époque où ils placent le commencement de leurs souverains humains (ceux de la race du soleil et de la lune) est à peu près la même que celle où l'on fait commencer ceux des Assyriens, environ quatre mille ans avant le temps présent.

« Il est inutile de consulter, sur ces grands événements, les peuples les plus méridionaux, tels que les Arabes et les Abyssins: leurs anciens livres n'existent plus; ils n'ont d'histoire que celle qu'ils se sont faite récemment, et qu'ils ont modelée sur la Bible. Ainsi ce qu'ils disent du déluge est emprunté de la Genèse et n'ajoute rien à son autorité. Mais les Guèbres, aujourd'hui seuls dépositaires de la doctrine de Zoroastre et des anciens Perses, placent aussi le déluge universel avant Cayoumarats, dont ils font leur premier roi.

« Pour retrouver des traces vraiment historiques du dernier cataclysme, il faut aller jusqu'au-delà des grands déserts de la Tartarie. Vers l'Orient et vers le Nord, habite une autre race dont toutes les institutions, tous les procédés diffèrent autant des nôtres que sa figure et son tempérament. Elle parle en monosyllabes; elle écrit en hiéroglyphes arbitraires; elle n'a qu'une morale politique sans religion, car les superstitions de Fo lui sont venues des Indiens. Son teint jaune, ses joues saillantes, ses yeux étroits et obliques, sa barbe peu fournie, la rendent si différente de nous, qu'on serait tenté de croire que ses ancêtres et les nôtres ont échappé à la grande catastrophe par deux côtés différents. Mais, quoi qu'il en soit, ils datent leur déluge à peu près de la même époque que nous.

« Le *Chou-king* est le plus ancien des livres des Chinois: on dit qu'il fut rédigé par Confucius avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, il y a environ deux mille deux cent cinquante ans. Deux cents ans plus tard, arrivèrent la persécution des lettres et la destruction des livres, sous l'empereur Chi-hoang-ti. Une partie du *Chou-king* fut restituée de mémoire par un vieux lettré, quarante ans après, et une autre fut retrouvée dans un tombeau; mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Or, ce livre, le plus authentique de la Chine, commence l'histoire de ce pays par un empereur nommé Yao, qu'il nous représente occupé à faire écouler les eaux qui, s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore *le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines impraticables.* Ce Yao date, selon les uns, de quatre mille cent cinquante, et, selon les autres, de trois mille deux cent trente ans avant le temps actuel. La variété des opinions, sur cette époque, va même jusqu'à deux cent quatre-vingt-quatre ans.

« Quelques pages plus loin, on nous montre Yu, ministre et ingénieur, rétablissant le cours des eaux, élevant des digues, creusant des

canaux et réglant les impôts de chaque province dans toute la Chine, c'est-à-dire dans un empire de six cents lieues en tout sens; mais l'impossibilité de semblables opérations, après de semblables événements, montre bien qu'il ne s'agit ici que d'un roman moral et politique.

« Des historiens plus modernes ont ajouté une suite d'empereurs avant Yao, mais avec une foule de circonstances fabuleuses, sans oser leur assigner d'époques fixes, en variant sans cesse entre eux-mêmes sur leur nombre et sur leurs noms, et sans être approuvés de tous leurs compatriotes.

« C'est à Yao qu'on attribue l'introduction de l'astronomie à la Chine; mais les véritables éclipses, rapportées par Confucius dans sa chronique du royaume de Lou, ne remontent qu'à deux mille six cents ans, à peine un demi-siècle plus haut que celles des Chaldéens, rapportées par Ptolémée. On en trouve bien une dans le *Chou-king* qui daterait de trois mille neuf cent soixante ans, mais qui est racontée avec des circonstances si absurdes, qu'il est probable que l'histoire en a été ajoutée après coup. Une conjonction de quatre mille deux cent cinquante-neuf ans, et qui serait la plus ancienne observation connue, est encore contestée. La première qui paraisse véritable est une observation du gnomon de deux mille neuf cents ans.

« Est-il possible que ce soit un simple hasard qui donne un résultat aussi frappant, et qui fasse remonter à peu près à quarante siècles l'origine traditionnelle des monarchies assyrienne, indienne et chinoise? Les idées de peuples qui ont si peu de rapport ensemble, dont la langue, la religion et les lois n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point, si elles n'avaient la vérité pour base?

« Nous ne demanderons pas de dates précises aux Américains, qui n'avaient point de véritable écriture, et dont les plus anciennes traditions ne remontaient qu'à quelques siècles avant l'arrivée des Espagnols, et cependant l'on croit encore apercevoir des traces d'un déluge dans leurs grossiers hiéroglyphes.

« La plus dégradée des races humaines, celle des nègres, dont les formes s'approchent le plus de la brute, et dont l'intelligence ne s'est élevée nulle part au point d'arriver à un gouvernement régulier, ni à la moindre apparence de connaissances suivies, n'a conservé nulle part d'annales ni de traditions. Elle ne peut donc nous instruire sur ce que nous recherchons, quoique tous ses caractères nous montrent clairement qu'elle a échappé à la grande catastrophe sur un autre point que les races caucasique et atlaïque, dont elle était peut-être séparée depuis long-temps quand cette grande catastrophe arriva.

« Ainsi toutes les nations qui peuvent nous parler, nous attestent qu'elles ont été récemment renouvelées après une grande révolution de la nature.

« Cette unanimité de témoignages historiques ou traditionnels sur le renouvellement récent du genre humain, leur accord avec ceux que l'on tire des opérations de la nature, dispenseraient sans doute d'examiner des monuments équivoques dont quelques personnes veulent se prévaloir pour soutenir l'opinion contraire; mais cet examen même, à en juger par quelques essais, ne ferait probablement qu'ajouter des preuves de plus à ce que les traditions annoncent.

« Il paraît aujourd'hui que le fameux zodiaque du portique du temple de Denderah n'a pu le soutenir; car rien ne prouve que sa division en deux bandes, de six signes chacune, indique la position des colures résultant de la précession des équinoxes, et ne réponde pas simplement au commencement de l'année civile à l'époque où on les dessina, année qui, n'étant en Egypte que de trois cent soixante-cinq jours juste, faisait le tour du zodiaque en quinze cent huit ans, ou, selon ce que les Egyptiens imaginaient (ce qui prouve qu'ils ne l'avaient pas effectivement observé), en quatorze cent soixante ans. Un fait qui achève de rendre cette supposition vraisemblable, c'est que, dans le même temple, il y a un autre zodiaque où c'est la vierge qui commence l'année. S'il s'agissait de la position du solstice, le zodiaque intérieur aurait été fait deux mille ans avant celui du portique; en admettant, au contraire, que l'on a voulu indiquer le commencement de l'année civile, un intervalle de cent et quelques années suffira.

« Il resterait à savoir si notre zodiaque ne contiendrait pas en lui-même des preuves de son antiquité, et si les figures que l'on donne aux constellations n'auraient point de rapport avec la position des colures à l'époque où elles ont été imaginées. Or, tout ce que l'on a dit à cet égard est fondé sur les allégories que l'on a prétendu voir dans ces figures; que la balance, par exemple, indique l'égalité des jours et des nuits; le taureau, le labourage; l'écrevisse, une rétrogradation du soleil; la

vierge, la récolte, etc. : et combien tout cela n'est-il pas hasardé ! D'ailleurs, ces explications devront varier pour chaque pays; en sorte qu'il faudra donner au zodiaque une époque différente, selon le climat ou l'on placera son invention : peut-être même n'est-il aucun climat ni aucune époque où l'on puisse trouver pour tous les signes une explication naturelle. Qui sait enfin si les noms n'auraient pas été donnés très-anciennement, d'une manière abstraite, aux divisions de l'espace ou du temps, ou au soleil dans ses différents états, comme les astronomes les donnent maintenant à ce qu'ils appellent les signes, et s'ils n'ont pas été appliqués aux constellations ou groupes d'étoiles à une époque déterminée par le hasard, en sorte que l'on ne pourrait rien conclure de leur signification ?

« Mais, dira-t-on, l'état où nous trouvons l'astronomie chez les anciens peuples n'est-il pas une preuve de leur antiquité; et n'a-t-il pas fallu aux Chaldéens et aux Indiens un grand nombre de siècles d'observations pour parvenir aux connaissances qu'ils avaient déjà, il y a près de trois mille ans, de la longueur de l'année, de la précession des équinoxes, des mouvements relatifs de la lune et du soleil, etc. ? Mais a-t-on calculé les progrès que devait faire une science dans une nation qui n'en avait point d'autres, et chez qui la sérénité du ciel, la vie pastorale et la superstition faisaient des astres l'objet de la contemplation générale; où des colléges d'hommes les plus respectés furent chargés de les observer et de consigner par écrit leurs observations ? Que parmi ces nombreux individus qui n'avaient autre chose à faire, il se soit trouvé un ou deux esprits géométriques, et tout ce que ces peuples ont su a pu se découvrir en quelques siècles.

« Songeons que, depuis les Chaldéens, la véritable astronomie n'a eu que deux âges : celui de l'école d'Alexandrie, qui a duré quatre cents ans, et le nôtre, qui n'a pas été aussi long. A peine l'âge des Arabes y a-t-il ajouté quelque chose, et tous les autres siècles ont été nuls pour elle. Il n'y a pas eu trois cents ans entre Copernic et l'auteur de la *Mécanique céleste*, et l'on veut que les Indiens aient eu besoin de milliers d'années pour trouver leurs règles !

« Au surplus, quand tout ce qu'on a imaginé sur l'ancienneté de l'astronomie serait aussi prouvé qu'il nous paraît destitué de preuves, on n'en pourrait rien conclure contre la grande catastrophe dont il nous reste des documents bien autrement démonstratifs; il faudrait seulement admettre avec quelques modernes que l'astronomie était au nombre des connaissances conservées par les hommes que cette catastrophe épargna.

« On a aussi beaucoup exagéré l'antiquité de certains travaux de mines. Un auteur tout récent a prétendu que les mines de l'île d'Elbe, à en juger par leurs déblais, ont dû être exploitées depuis plus de quarante mille ans; mais un autre auteur, qui a aussi examiné ces déblais avec soin, réduit cet intervalle à un peu plus de cinq mille, et encore, en supposant que les anciens n'exploitaient chaque année que le quart de ce que l'on exploite maintenant. Mais quel motif a-t-on de croire que les Romains, par exemple, tirassent si peu parti de ces mines, eux qui consommaient tant de fer dans leurs armées ? De plus, si ces mines avaient été en exploitation il y a seulement quatre mille ans, comment le fer aurait-il été si peu connu dans la haute antiquité ?

« Je pense donc, avec MM. de Luc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connues; qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont propagés sur les terrains nouvellement mis à sec; et par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques.

« Mais ces pays, aujourd'hui habités et que la dernière révolution a mis à sec, avaient déjà été habités auparavant, sinon par des hommes, du moins par des animaux terrestres; par conséquent, une révolution précédente, au moins, les avait déjà mis sous les eaux (1).

(1) La foi universelle ou catholique, mots qui signifient la même chose, ne prescrit pas de croire qu'avant la race humaine la terre n'ait pas eu un autre mode d'existence. Il résulte seulement des livres saints que la race humaine n'existe sur la terre que depuis six ou sept mille ans. (*Note de M. de Genoude.*)

« Ce sont ces alternatives qui me paraissent maintenant le problème géologique le plus important à résoudre ou plutôt à bien définir, à bien circonscrire ; car, pour le résoudre en entier, il faudrait découvrir la cause de ces événements, ce qui est d'une tout autre difficulté. »

Vid. etiam Jacquetot, qui historiâ mosaicâ, accedentibus historiæ profanæ monumentis, mirâ cum eruditione in suis dissertationibus de existentiâ Dei, mundum recentem esse atque Deum habere auctorem demonstravit. — P.-S.

Argumentis hisce moralibus aliud invictum adjungere liceret, idque ad vulgi captum maximè accommodatum, petitum nempe ex historiâ Judæorum et Christianorum, aliorum etiam populorum, quæ cum summâ auctoritate certiores nos efficit Deum sæpiùs rebus humanis intervenisse, et suam providentiam declaravisse subitis et stupendis rerum conversionibus, miraculis et rerum futurarum vaticinationibus. Sed inferiùs ubi de Rel. revelatâ de his præter naturam effectibus dicturi sumus (1).

ARGUMENTA PHYSICA.

In hâc universitate rerum, in quâ versamur,

(1) Ad argumenta moralia id certè præclarum pertinet, quod scilicet ex mirâ rerum dispositione in ordine morali nasceretur, quodque sic institueremus : Propositio. — *Socialis seu moralis ordo existentiam Dei probat.* — Prob. Societas inter homines existit, et quidem sapientibus omninò legibus, quibus nimirùm singula ejus membra proprium obtinent bonum, atque cum aliis mirandâ plurimarum relationum combinatione connectuntur; adeò ut indè longè præstantior quàm in physicis exurgat ordo : ex quo proindè Deum esse à fortiori concludere necesse est. Quod argumentum, non quidem agrestibus ingeniis accommodatum, philosophorum rebus physicis haud nimis studentium afficere debet mentes.

Idem specialiter urgeretur ex miro stupendoque in christianâ religione conspicuo ordine, et quidem ab exordio mundi usque ad nos tam complexâ et intimâ rerum, dictorum, scriptorum, prophetiarum, eventuum, etc., concatenatione, præsertim perpetuis utriusque Testamenti relationibus perductum. Hujus verò argumentationis elementa suppeditabunt supra de revelatione mosaicâ et christianâ dissertationes. Ad easdem quidem remittit ipse auctor; sed historico sub respectu solùm tractandam, ex more, Jacquetot ibid. indicat quæstionem. Hæc certè legitima est et efficax argumentandi ratio, quæ scilicet ex variis historicæ certitudinis fontibus, sed potissimùm ex morali hominum constitutione vim suam depromit. Nihil verò impedit quin præterea ex variis christianæ religionis partibus et elementis, sive ante Evangelium, sive deinceps, ex eorumdem combinatione ingenium humanum prorsùs superante, intelligentem illius ac supremam existere causam, seu Deum esse concludamus. — P.-S.

tria sunt in omni systemate distinguenda : nempe res et substantiæ, quibus constat mundus : quæ juxta atheos corpora sunt, et præterea nihil : rerum seu substantiarum vires et facultates, sive corporeæ, sive spirituales, quibus in se mutuò agunt, vel seipsas commovent : hæ vires juxta atomicos philosophos ad motum; juxta Hylozoitas ad motum et vim quamdam fictricem, uti supra expositum fuit, revocandæ sunt : denique illa species et apta constansque rerum omnium dispositio, quæ ex corporum in se mutuò agentium viribus oritur : et illa in animalibus appetituum et passionum permixtio, ex quâ vitæ constans ratio et uniformitas nascitur : quam corporum dispositionem, temperationemque appetituum fortuitò et temerè natam, vel virium cæcarum necessarium effectum esse asserunt. Nos verò contendimus non posse corpora esse à seipsis, nec animos; nullas esse materiæ naturales vires, non vim motricem, multò minùs vim cogitandi; admirabilem universi partiumque ejus dispositionem, et illam in animalibus appetituum temperationem sine causâ intelligente existere non potuisse. Initium sumemus à specie rerum, quia universitatem contemplanti se primùm offert admirationi hominum.

ARGUMENTUM V. *Ex ordine rerum et virium naturalium sapienti temperatione.*

PROPOSITIO.

Deum esse, qui mundum hunc initio constituit atque in omni tempore regit, ostendit totius universi et omnium ejus partium descriptio.

PROBATIO. — Nam ea est mundi totius fabricatio, ut si adhibita fuisset ad illius formationem summa sapientia et consilium solertissimum, meliùs formari non potuisset; partesque ejus omnes tales sunt, ut nec ad usum meliores esse potuerint, neque ad speciem pulchriores. Atqui hæc mundi solertissima fabrica, ejusque omnium partium pulcherrima descriptio declarat hæc omnia non fortuitò, aut à brutâ et cæcâ vi, sed à causâ intelligente et providâ profecta esse.

PARS PRIMA. — *Mundi species et apta partium dispositio.*

Hoc argumentum qui copiosiùs velit pertractare, illi tota physiologia est percurrenda : summa nos tantùm attingemus capita.

I. Quanta primùm in immensâ cœlestium regionum extensione majestas est! Quanta in corporum infinitâ multitudine magnificentia! Nudos ad cœlum oculos per amica serenæ

noctis silentia dirige ; innumerabiles aspice stellas, quæ debili licet, jucundo tamen, scintillanteque vividiùs lumine ubique collucent: deinde per astronomorum instrumenta intuere; novos cœlos, novas stellas, immensamque deprehendis spatiorum æthereorum altitudinem. Cogita stellas singulas totidem soles, et cujusque vastissimum imperium esse, solari systemate haud fortassè minus. Jam corporum illorum immensas magnitudines, impetus, certos motus, apta intervalla, ratos ordines considera, ut inter se nunquàm concurrant, ut unum alterius nunquàm perturbet motus; ut summa sit ex mutuâ libratione consensio et inviolabilis constantia. Videturne ulla fortuna, ulla temeritas, erratio ulla, ulla vanitas? Annon contra ordo, ratio, veritas?

II. Quanta deinde in solis atque lunæ cursibus et efficientiâ sapientia elucet! Aspice ut sol oriens diffusâ undique luce, et lætâ et salutari, recreet naturæ totius conspectum! ut recedens gratas quietis vices revocet! ut constantissimè et cum incredibili celeritate ab uno tropico ad alterum accedens efficiat tempestatum vicissitudines anniversarias, cum summâ salute et conservatione animalium omnium atque stirpium! Quanta caloris, luminisque utilitas! Quàm benè ad usum et voluptatem utraque temperata est! Ne autem radiorum solarium vis debilior foret, pellendisve citò tenebris minùs idonea, incredibili celeritate, quam cogitatione assequi non valemus, propagatur, quæ soni velocitatem plusquàm sexcenties millies superet.

Sole Hesperiis in undis immerso, non ideò obscurâ in nocte palpabimus. Quæ velo quodammodò lucis fuerat obducta astrorum infinita multitudo explicat sese, illaque cæterarum quasi domina luna, cujus mutuata à sole lux tenuis et silens remittit oculos nimiâ solis vi perculsos, et ad quietem invitat. Quanta in illius motu menstruo utilitas ad metienda tempora! Quàm salutaris efficacia in ciendo mari! Ipsorum lunæ defectuum usus nôrunt astronomi, geographi, chronologi. Quis hæc fortunæ, non excellenti rationi tribuat?

III. Ad terram veniamus : videatur vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus, quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde hùc fontium gelidas perennitates, liquores pellucidos amnium, riparum vestitus viridissimos, speluncarum concavas profunditates, saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, camporum immensitates; quibus omnibus efficitur lætum, copiosum et amœnum animantibus cunctis domicilium. Sphærica est, non plana, ut caloris et luminis in variis terræ partibus aliqua possit esse successio ; ut justa commodaque fieri possit aquarum distributio ; ut ventorum vim non frangat vel nimiùm declinet montium altitudo.

Criminari solent Epicurei tum terræ inæqualitates, quæ tamen necessariæ sunt, ne aquæ diffluant nimiùm, et ut aprica loca existant ad uvarum et optimorum fructuum maturitatem: tum montium altitudines, sine quibus multis careremus pretiosis metallis et fontibus, qui ex condensatis vaporibus in eorum frigidis verticibus orti dimanant accelerato motu in subjectos campos: tum cavcas et specus et vulcana, quæ tamen summæ utilitatis esse observavit olim Plinius Hist. nat. l. 2, c. 82 ; quia per has caveas et diverticula æstuans in terræ visceribus ignis, ad rerum omnium vitam necessarius, erumpere solet; ut in compluribus oppidis notatur, quæ quia crebris ita ad eluviem cuniculis cavata sunt, minùs ideò terræ motibus quatiuntur ; tandem loca deserta, sed hæc etiam utilitatem suam habere possunt, licet ignotam ; saltem ad varietatem conducunt, nec hominum generi necessaria sunt; præterea in hunc statum devenerunt, vel in illo permanent hominum culpâ, aut ex naturalibus legibus, quarum infinitæ utilitates sunt.

IV. Circumfusus terræ aer est, animalis, spirabilisque natura, partibus constans subtilissimis, ut nempe corpora cuncta pervadens, inque secretiores eorum sinus penetrans molem universam fovere, alere et agitare possit. Huic elemento debent animalia quòd spirent, et spirando vivant, ut ex machinæ pneumaticæ experimentis evidenter colligitur. Nec in animalibus tantùm, sed in plantis quoque peragitur aeris respiratio quædam imperfecta, à quâ earum vita conservatioque pendet. Sine aere moveri pecora, volare aves, pisces natare non possent ; sine aere nec sonus, nec diei candor, nec crepuscula, nec cærula cœli spatia existerent; sine aere ros è terrâ non ascenderet, nubes non formarentur; efformatæ non sustinerentur ad arcendum nimium solis ardorem ; suspensæ guttatim in terram non reciderent. In aere formantur et venti, quibus nisi aeris moles quandoque commoveretur, infecta brevi cunctis et frugibus et animantibus fieret lethifera. Hi caloris solaris ardorem

ita temperant, ut ipsam præstent habitabilem torridam zonam, quam perpetui recreant zephyri. Ventorum ope classes vastum tranant oceanum; omnesque gentes omnium rerum agitant commercia.

V. Terram aqua cingit, et ubique permeat; quam si tolleres, esset terra cinerum sterilis congeries: respirare non possemus siccum, subtiliterque frigidum aerem, mineralia non formarentur, plantæ non nutrirentur, siti omnia arescerent, nihilque nisi squalidum et mortuum telluris facies exhiberet. Hinc naturæ parens providus suas cuique regioni divisit aquas: si Ægyptus pluviis non fœcundatur, exundans statis temporibus Nilus mollitos et oblimatos agros ad serendum relinquit. Quibus locis nec pluvias copiosas, nec exundantes fluvios natura dedit, largita est rores incredibiliter abundantes. Quanta in aquarum omnium perpetuis agitationibus et cursibus solertia est! Sed aspice stupendam oceani immensitatem: spumantis æquoris irati fluctus intuere, cum fragore et catervatim in terram exundantes: *Quis conclusit ostiis mare? quando erumpebat quasi de vulvâ procedens, quis posuit vectem? Et dixit: Usque hùc venies et non procedes amplius, et hîc confringes tumentes fluctus tuos?* Cur, inquies, salsæ sunt aquæ marinæ, et ita nobis ad potandum inutiles? Quia attemperari debuerunt non nobis qui illis non indigemus, sed variis piscium generibus, eorumque usibus: quia motus ex reciproco æstu et ex ventis non esset sufficiens ad arcendam putredinem; nam pacato per plures continuos dies mari aquam turbari experimur, et procreari, quæ inficiunt, animantium multitudinem.

VI. Terram et universa corpora ignis intùs alit. Hoc è naturâ sublato ipsa vita tolleretur, torperent omnia. Hujus infinitæ noscuntur à philosophis utilitates, sed hæ notæ sunt omnibus: sine igne nec cibi pararentur, nec metalla liquarentur, nec vasa continendis liquoribus idonea efficerentur; necessaria mechânicis opificibus instrumenta non fabricarentur; chimiæ operationes non perficerentur; microscopiis, telescopiis, perspicillis, speculis careremus; lumine per noctem homines non fruerentur; calore, cùm terram pulsat hyems, non foverentur. Quid plura? nisi ignis datus fuisset, in vanum adessent cætera, quæ igne sublato diù conservari nequeunt.

VII. Quàm mira est eorum fabrica quæ gignuntur è terrâ; quæ radicibus iis affiguntur, quibus succum ex terrâ trahunt! Quanta eorum varietas est et pulchritudo! Quanta eorum omnium vis, ut ex tantillis granis, herbas, stirpes, runcos, ramos, folia, flores et semina proferant! Animalium quot usibus plantæ inserviunt! Aliæ ædificiis, aliæ instrumentis aptæ sunt: remedia hæ, illæ alimenta, suppeditant: quædam duræ et spissæ sublimi cœlum feriunt vertice et dulcem animantibus umbram præbent; aliæ fragiles et depressæ vel humi serpunt, aut ad manuum altitudinem fructus tenent suspensos et invitant ad arripiendum. Ut hæc omnia usûs tam varii et multiplicis, vi solius seminis ex eâdem tellure, eâdem pluviâ irrigatâ, eodem sole calefactâ, gignuntur! Quidni liceat plantarum interiorem structuram expendere, canales intra quos essentiales succi perpetuò fluunt, describere; extimarum, quibus plantæ teguntur, vestium figuram exponere; mirabilem foliorum texturam delineare; seminis exigui totam in se plantam continentis virtutem evolvere? Possemus ostendere, quomodò emanantes à caule vel caudice, ramis et radicibus novellæ partes perpetuam jacturam, perpetuâ prolis eductione, reparent; quomodò debiliores initio ejusmodi partes, non illicò laxatas extendi natura patiatur, sed compendio quodam coagmentatas intra folii axillam cubare faciat. Quomodò plantæ, quæ vim frigoris nequeunt sustinere, subterraneis suis radicibus conserventur; usque dùm eas temperatus veris calor excitet et reproducat. Quomodò plantarum, quæ veteribus *æschynomenæ*, recentioribus *sensitivæ* dictæ sunt, folia manu aut baculo tacta et paululùm compressa, statim ne lædantur, contrahant sese: cæterarum verò penè omnium flores, ubi grave et humidum tempus est, complicentur; ubi purum et serenum, explicentur: quomodò rubustis plantis, ut stare per se possint, duras et elasticas natura fibras concesserit; earumque ramos, ut æquilibrium omnes servarent et pulchriorem haberent aspectum, à stipite sub angulo circiter 45 graduum prodire jusserit; cæteras verò debiliores sub majorum protectione tutas crescere voluerit; succum iis glutinosum distribuens, vel radiculas quasi digitos, vel claviculas quasi manus, quibus protectricibus suis tenaciter adhærcant: quomodò eæ plantarum species in quâvis regione reperiantur, quæ hominibus cæterisque animantibus ibidem natis maximè conveniunt; ita ut ex plantarum spontè nascentium frequentiâ, quibus morbis obnoxia sit regio quævis, dignoscatur: quomodò in illis plagis ubi aqua terræ deficit, habeant anima-

tia subsidia in abundanti plantarum stillantium humiditate. Hanc solummodò meditationi materiam subjecisse sufficiat.

VIII. Animantium verò quanta varietas! quibus tota nostra tellus ubique abundat! Nulla pars suis incolis orba reperitur, arborum frondes genti innumerabili fertile solum suppeditant; nulli sunt fermè liquores, in quibus perspicillorum ope non cernamus innumeras diversæ speciei atque magnitudinis animantes. Ipsa animalium superficies aliis animalibus uberem campum præbet. Nec solido marmori vita deest, quippe cujus cava loca turbis animalium invisibilium completa reperiuntur. Grandior natura grandiora exhibet : maria, lacus, paludes, flumina, saltus, campi scatent animantibus, quibus omnibus natura pabula paravit idonea. Sed quod non minùs admirandum est, illam infinitam multitudinem, non numero tantùm, sed specierum incredibili varietate distinxit naturæ parens: intervallum illud omne, quod patet in vitâ sensitivâ à plantâ ad hominem diversis animalibus sensim et serie quâdam crescentibus ita completur, ut specierum proximarum discrimina sensum nostrum fugiant. Sunt quædam animantia, quæ vix supra sortem inertis materiæ elata videntur, qualia sunt, pisces testacei quidam, qui rupibus adhærescunt, à quibus avulsi statim moriuntur. Multa sunt quæ minimo ab his distant intervallo, quæque nullum alium sensum habent, quàm tactûs et gustûs : aliis natura addidit facultatem audiendi, aliis sensum olfactûs, aliis vim vivendi. Imò idem sensus in variis animalibus, varius est et tanta accipit in aliquibus incrementa, ut diversi generis esse videatur. Ille sensus interior, illa sagacitas, quam instinctum nominamus, sic gradatim et sensim crescit, ut ab infimo gradu initium capiens natura ad humanam in aliquibus pertingere calliditatem velle videatur.

Quanta in membrorum figuris habilitas ad pastum capessendum conficiendumque, ad arripienda ea omnia quæ sunt conservantia sui statûs! ad colligendos cibos, ad retinendam prædam, ad onera ferenda, ad tellurem arandam, ad nidos componendos, ad laqueos texendos, etc.! Quàm admirabilis fabrica membrorum sit in avibus præsertim consideremus. Vide ut alæ et plumæ fortes simul et leves, ita sunt dispositæ, ut totum corpus tegatur et facilè moveatur : ut varius in unâquâque avium specie alarum situs sit, pro diversâ natandi, volandi, mergendi ratione : ut in omnibus leves et ad motum aptissimi sunt pedes et breves et minuti : ut in omnibus commoda capitis et rostri figura, apta cerebri, oculorum, aurium dispositio; idonea ventriculorum structura, quorum alter cibos comminuens digestionem præparat; alter cibos concoquens ac transformans digestionem conficit : ut in omnibus admirabilis, etsi tam varia vivendi ratio seu œconomia. Mutatis tempestatibus suntne regiones commutandæ? Statis temporibus et miro ordine per vastissimos terrarum marisque tractus peregrinantur; certum iter in incertâ aeris regione, nemine dirigente, sequuntur; nôrunt positas in immenso mari insulas quasdam, in quibus victum possint reperire; atque ubi ad primas sedes redeundum erit, factæ jam peregrinationis memores novum ab iisdem locis stipendium repetere non omittent. Ne autem diuturnis ejusmodi peregrinationibus nimiùm defatigarentur, longas eis fortesque alas, et duros pectorales musculos natura benè provida concessit. Piscium quoque quanta multitudo perambulat semitas maris! species diversas plusquàm 176 numeravit Plinius; Ruischius et Jonstonius quingentas et ultra recensuêre. Aliorum prodigiosa magnitudo, aliorum stupenda parvitas, admirabilis omnium structura, respirandi ratio à terrestrium animalium respiratione diversa, organa aquatico elemento congrua, perpetuum corporis æquilibrium, motûs facilitas in progrediendo, in ascendendo, in præcipitando, in declinando, hæc et infinita alia nullane habent artis et solertiæ indicia?

Datus est animantibus et sensus et appetitus, ut altero conatum haberent ad naturales pastus capessendos; altero secernerent noxia à salutaribus. Insitæ sunt membris vires ad motus spontaneos mirâ varietate distinctos, quibus salutaria arripiant et nocitura repellant, aut declinent. Quibus bestiis is erat cibus, ut alius generis bestiis vescerentur, vires natura dedit; illis verò ad prædam destinatis cum timiditate celeritatem fugiendi conjunxit. Data est quibusdam etiam machinatio quædam atque solertia, ut in aranеolis, aliæ quasi rete texunt, ut si quid inhæserit, conficiant : aliæ autem ex inopinato observant, et si quod incidit, arripiunt, idque consumunt. Quanto opere ex alterâ parte se custodiunt bestiæ, ut in pastu circumspectant, ut in cubilibus delitescant!

Quàm provido consilio conservantur animantium genera! Animantes, alii mares, aliæ feminæ; partesque corporis ad procreandum et concipiendum aptissimæ, atque corporum

commiscendorum miræ libidines. In avium œconomiâ quàm admirabilis ovorum incubatio est! Primùm quidem interna pars ovi et ipsius testa hunc in finem manifestè comparatæ sunt. Ex albo ovi liquore avis corpus formatur : formatum luteo vescitur; et geminæ illæ partes, ut mirâ sunt dexteritate conjunctæ, sic miro sunt artificio discretæ. Deinde ipsa avium incubantium actio sapientiæ plena est quis eas docuit, nonnisi hâc viâ suam posse speciem propagari? Quis eas docuit in ovis fœtus contineri et determinati cujusdam caloris gradûs ope nascituros? Cujus consilium eas per certam temporis mensuram, modò breviorem, modò longiorem nidis retinet patienter affixas? Unde nata illa est, quam adhibent in construendis nidis mollissimis industria, in cibis inveniendis sagacitas, in fugiendis periculis solertia? Illorum verò animantium, quæ lacte aluntur, statim atque fœtus uteris exciderunt, tum omnis fermè matrum cibus lactescere incipit : eaque, quæ paulò ante nata sunt, sine magistro, duce naturâ, mammas appetunt et earum ubertate saturantur. Atque ut intelligamus quàm nihil horum sit fortuitum, quàm hæc omnia sint providæ solertisque naturæ opera : quæ multiplices fœtus procreant, ut sues, ut canes, his mammarum data est multitudo : quas easdem paucas habent eæ bestiæ, quæ paucos fœtus gignunt. Insitus est iis omnibus animantibus, quorum operâ indiget soboles, tenerrimus amor; et præcipua quædam in iis, quæ procreaverint, educandis custodiendisque cura ad eum usque finem dùm seipsa possint defendere; imò dùm possint iis parentes suâ operâ prodesse. Hinc etiam postquàm pullos nidis excluserunt, ita tamen tuentur matres, ut pennis foveant, ne frigore lædantur; et si est calor à sole, se opponant; et cùm pulli pennulis uti possunt, tum volatus eorum matres prosequuntur, reliquâ curâ liberantur. Verùm ubi neque parentûm auxilio indiget soboles, neque possunt illi parentes suâ operâ prodesse, aut abest omninò hic amor, aut cessat.

IX. Sed ad hominem cæterorum animalium dominum veniamus. Quanta corporis totius species et dignitas! Vide ut omnium rerum cœlestium spectator est.

> Cùm demissa vident animalia cætera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Hoc in recto situ, quocumque voluerit, movetur facilè; actus à voluntate imperatos membra statim exequuntur. Sensus autem, interpretes ac nuntii rerum, in capite, tanquàm in arce, mirificè ad usus necessarios et facti et collocati sunt. Nam oculi tanquàm speculatores, altissimum locum obtinent : ex quo plurima conspicientes fungantur suo munere. Et aures cùm sonum percipere debeant, qui naturâ in sublime fertur, rectè in altis corporis partibus collocatæ sunt. Itemque nares, eò quòd omnis odor ad supera fertur, rectè sursùm sunt : et quòd cibi et potionis judicium magnum earum est, non sine causâ vicinitatem oris secutæ sunt. Jam gustatus, qui sentire eorum, quibus vescimur, genera deberet, habitat in câ parte oris, quâ esculentis et potulentis iter natura patefecit. Tactus autem toto corpore æquabiliter fusus est, ut omnes ictus, omnesque nimios et frigoris et caloris appulsus sentire possimus. Atque, ut in ædificiis architecti avertunt ab oculis et naribus dominorum ea quæ profluentia necessariò tetri essent aliquid habitura, sic natura res similes procul amandavit à sensibus.

Non pygmæum hominem esse natura voluit, quia cæteris animalibus dominari debebat; quia labori destinatus, pares labori vires habere eum oportebat; quia exiguæ latitudinis caput sufficientem spirituum animalium copiam continere non poterat. Non fecit gigantem, quia cum tantâ voracitate nutriri facilè non potuisset; cum tantâ ferendorum onerum facilitate in machinarum utilium inventione rationem non exercuisset. In admirabiliter proportionato illo corpore, quæ compages! Quæ structura! Quæ levitas simul ac firmitas ossium! Qui membrorum omnium ordo ac decens apparatus! Quæ stupenda musculorum varietas! Quæ tot inter partes diversas æquilibrii constantia! Ut superpositis carnibus ossa vestiuntur et ossibus miro sibi insertis artificio carnes sustinentur! Ut carnem quibusdam in partibus circumdat tenera pellis et ornat; in aliis durior ac fortior eamdem à vulneribus protegit! Sub eâ rami latitant innumerabiles, quorum alii à centro ad extrema sanguinem vehunt, alii ab extremis ad centrum revehunt eumdem : sic illo perpetuo fluente carnes irrigantur, idemque ad primam originem rediens vires novas, novamque subtilitatem accipit iterùm totc corpore diffundendus. Ne autem illa fluidi sanguinis moles deficiat, qui sumuntur cibi in sanguinem post digestionem perpetuò transformantur. Sed subtilioribus alimentorum partibus in sanguinem transmutatis, crassiores eorumdem partes ab aliis naturali quâdam

operatione secretæ per canales huic usui destinatos ejiciuntur. Sicque humanum corpus quod perpetuâ transpiratione perit, perpetuâ reparatione conservatur.

Supra partes cæteras caput eminet, quod duris ac spissis ossibus undique cinctum est, ne pretiosus, quem continet, spirituum thesaurus evanescat. Ut aptè calva perforatur iis in locis, quibus oculi, aures, os, nares respondent! Suos unaquæque pars nervos habet suscipiendis sensationibus idoneos. Organa autem quibus ab objectis exterioribus ad cerebrum sensationes deferuntur, plerùmque sunt gemina, ut nempe quod in uno perire possit, supersit in altero, sicque disposita, ut sive directè, sive ad dexteram, sive ad lævam converti statim possint. Quid de fronte dicemus ad majestatem concessâ; quid de oculis quibus, tanquàm animæ sedi, quædam flamma cœlestis indita est! Hos natura primùm membranis tenuissimis vestivit et sepsit: quas perlucidas fecit, ut per eas cerni posset; firmas autem ut continerentur; lubricas et mobiles, ut et declinarent si quid noceret, et aspectum quò vellent facilè converterent. Aciesque ipsa quâ cernimus, quæ pupula vocatur, ita parva est, ut ea quæ nocere possent, facilè vitet. Palpebræque, quæ sunt tegmenta oculorum, mollissimæ tactu ne læderint aciem, aptissimæ factæ et ad claudendas pupulas, ne quid incideret, et ad aperiendas, idque natura providit, ut identidem fieri posset cum maximâ celeritate. Munitæque sunt palpebræ tanquàm vallo pilorum, quibus, et apertis oculis, si quid incideret, repelleretur; et somno conniventibus, cùm oculis ad cernendum non egeremus, ut qui tanquàm involuti quiescerent. Ut latent etiam utiliter oculi, cùm et excelsis undique partibus sepiuntur! Superiora superciliis obducta, et genæ, ab inferiore parte subjectæ, leviter eminentes tutantur. Quid de auribus dicemus? Auditus semper patet: ejus enim sensu etiam dormientes egemus, à quo cùm sonus est acceptus, etiam à somno excitamur: flexuosum iter habet, ne quid directò intrare possit: provisum etiam ut si qua minima bestiola conaretur irrumpere, in sordibus aurium, tanquàm in visco inhæresceret. Quàm multa prætereunda nobis sunt de dentibus, ad oris ornatam ciborumque masticationem destinatis; de linguâ, quæ nervis constans celeriter mobilibus, serpentinâ flectitur volubilitate; de collo ad hominis nutum, vel erecto, vel inclinato; de pulmonibus eorumque motu perpetuo; de proportionatâ cæteris partibus brachiorum longitudine; de nervorum in illis vi ac quantitate; de manuum nervis et ossiculis, et stupendâ digitorum mobilitate, quibus tot artium ministræ fiunt; de internarum omnium partium structurâ! Quid enim? estne in tantâ partium diversitate aliquid inordinatum? in tantâ multitudine aliquid supervacaneum? aut potiùs nonne omnia apta et elegantiæ ac rationis plena sunt? Meritò ergo Galenus, post Hippocratem medicorum princeps, cùm humani corporis fabricam olim exposuisset, pulcherrimum Deo hymnum cecinisse se dicebat (1).

(1) Quàm optimè nostri quinque sensus fuêre singuli ad proprios usus aptati, quàm compositè, his verbis non sine arte describit Philosophia Lugdunensis: « Sapiens omnium creator Deus iis nos instruxit sensibus, qui nostris « in hâc vitâ necessitatibus abundè sufficiant. « Proportionem quamdam instituit inter corporis nostri organa, et corpora ex quibus « magis pendent animi dolor et voluptas. Quòd « si, iisdem remanentibus objectis quæ nos « circumstant, longè major fieret organorum « sagacitas, id, nedùm lucro foret apponendum, plurimùm contra molestiæ et incommodi nobis afferret.

« 1° Si visus longè subtilior foret, forsan nec « solares radios, nec ipsam diei lucem sustinere posset. Penitiùs quidem intimam objectorum contexturam partesque reconditiores « pervaderet. Id verò quàm multis redimeretur « incommodis! namque si oculi microscopiis, « v. g., similes essent, aquæ guttula quâ dissolveretur piperis granum, aut etiam paululùm aceti, quasi flumen immensum conspiceretur, quo innatarent pisces innumeri. « Fœtidorum liquorum spuma, veluti campus « amœnissimus, variis floribus plantisque distinctus videretur; caseoli frustulum, velut « pilosis araneis conspersum et hispidum appareret. Hinc fastidium optima quæque, et delectationem noxia gignerent.

« Præterea, si oculi essent microscopiis similes, objecta duntaxat cerneremus, quæ « duobus tribusve tantùm pollicibus distarent, « cætera verò quæcumque, sive homines, sive « plantæ, sive animalia, visu minimè percipe« rentur; ergo ea quæ à longinquo vitare interest, declinari non possent. Sol, luna, « stellæ, ipsum denique cœlum nobis forent « incognita; atque ita nos prorsùs fugerent, « quæ Dei majestatem et gloriam splendidiùs « enarrant.

« Contra, si instar telescopiorum oculi conformarentur, tunc cœlorum plagas, siderum« que motus longè quidem facilùs dignoscerent « homines; sed quæ sibi propiora forent, vix « suspicarentur; regiones sibi planè incognitas incolerent, ac proinde nec quæ sibi utilia « sunt admovere, nec quæ noxia facilè remo« vere possent.

« 2° Si Deus idem olfactûs organum nobis « concessisset, ac quibusdam venaticis canibus, vix alius alium hominem sufferret. Fœ-

Veniamus denique ad animi partes, quarum est aspectus illustrior, et præcipuè ad vim rationis, quæ homini in omnia terrestria, sive animata, sive inanimata dedit imperium. Hominum ratione et prudentiâ tot artes inventæ, quibus tanta rerum utilium et jucundarum copia suppeditatur. Homines ratione in cœlum usque penetrant, et mundi totius pulchritudinem comtemplantur : hâc astrorum ortus, obitus, cursusque cognovimus : hâc finitus dies, mensis, annus : defectiones solis et lunæ cognitæ prædictæque in omne posterum tempus, quæ, quantæ et quando futuræ sint. Hâc corporum cœlestium magnitudines, distantiæ, vires, leges detectæ. Ratione Deum ipsum adimus, et in mundo intellectuali expatiamur. Quid memorem alias animi dotes ? Quòd soli homini datum sit rerum pulchritudinem, ordinem, partium convenientiam et usum cernere; quòd sentiant homines etiam in animi consiliis, in dictis factisque, quid pulchrum et honestum ; quid deceat; quis modus; quòdque animi affectus et agendi consilia omnia eò magis hominum sensui se probent et ab omnibus laudentur, quò majorem in vitâ felicitatem atque ad plures pertinentem efficere sunt idonea ; etiam ubi hi qui comprobant et laudant, nullam suæ utilitatis cujuscumque habeant rationem ? Quid quòd et benignissimo consilio animi constituantur appetitiones ? Natura enim non se solùm cuique commendavit; sed conjugem, sobolem, cognatos, vicinos, cives ; quos omnes gratuitâ bonitate prosequimur, ubi nulla est dissidii causa : atque boni bonos diligunt, quasi propinquitate conjunctos. Serpit etiam latiùs hæc hominum charitas, totumque complectitur humanum genus. Vinculis hisce homines inter se colligavit natura et ad cœtus, concilia et civitates instituendas invitavit : eosdemque ad omnia præclara vitæ officia subornavit. Quàm benè etiam institutum est, ut tanta in animis, quanta in vultibus hominum dissimilitudo sit, in hunc nempe finem, ut diversa munera diversi obire et velint et possint ; et sic permutatione meritorum et officiorum novo vinculo homines adunarentur. Hæc omnia, qui fortuitò evenisse reputaverit, nescio quæ solertiæ, consilii, aut prudentiæ

« tidos odores nobis immitterent innumera corpora, quæ ad usus frequentissimos, penèque necessarios adhiberi solent; in iis igitur quæ nostræ conservationi præsunt, quantùm esset molestiæ et fastidii !

« 3° Si delicatiores essent linguæ et palati fibræ, tunc aqua, panis aliaque id genus non minùs acriter palatum vellicarent, quàm fercula quæ multis salibus et acidis condiuntur; alimenta igitur, vel paucis vicibus regustata, nauseam procrearent.

« 4° Si acutius evaderet auditûs organum, importunis continuò sonis personaret; omnis concentuum harmonia interiret, auribusque semper obstreperent murmur quoddam inconditum et clamores planè confusi. Hinc nullus somno, nullus meditationi locus relinqueretur.

« 5° Denique si delicatissimum foret tactûs organum toto corpore diffusum, ita ut impressiones externæ illud non minùs vividè afficerent, quàm tenues oculorum membranas, proh ! quàm misera esset hominum conditio ! Ingratis molestisque perpetuò sensationibus vexarentur. Pluma vel levissima summam cutem nequidem perstringere posset, quin excitarentur in mente dolores acerbissimi. »

Eamdem proportionem in totâ humani corporis structurâ disertè Fenelonius ostendit : « Le corps de l'homme pourrait sans doute être beaucoup plus petit. S'il n'avait, par exemple, qu'un pied de hauteur, il serait insulté par la plupart des animaux, qui l'écraseraient sous leurs pieds. S'il était haut comme les plus grands clochers, un petit nombre d'hommes consommeraient en peu de jours tous les aliments d'un pays; ils ne pourraient trouver ni chevaux, ni autres bêtes de charge qui pussent les porter, ni les traîner dans aucune machine roulante; ils ne pourraient trouver assez de matériaux pour bâtir des maisons proportionnées à leur grandeur; il ne pourrait y avoir qu'un petit nombre d'hommes sur la terre, et ils manqueraient de la plupart des commodités. Qui est-ce qui a réglé la taille de l'homme à une mesure si précise ? Qui est-ce qui a réglé celle de tous les autres animaux à celle de l'homme ! L'homme est le seul de tous les animaux qui est droit sur ses pieds : par là il a une noblesse et une majesté qui le distingue, même au dehors, de tout ce qui vit sur la terre.

« Non-seulement sa figure est la plus noble, mais encore il est le plus fort et le plus adroit de tous les animaux à proportion de sa grandeur. Qu'on examine de près la pesanteur et la masse de la plupart des bêtes les plus terribles, on trouvera qu'elles ont plus de matière que le corps d'un homme ; et cependant un homme vigoureux a plus de force de corps que la plupart des bêtes farouches : elles ne sont redoutables pour lui que par leurs dents et par leurs griffes. Mais l'homme, qui n'a point dans ses membres de si fortes armes naturelles, a des mains dont la dextérité surpasse, pour se faire des armes, tout ce que la nature a donné aux bêtes. Ainsi l'homme perce de ses traits, ou fait tomber dans ses piéges, et enchaîne les animaux les plus furieux : il sait même les apprivoiser dans leur captivité, et s'en jouer comme il lui plaît; il se fait flatter par les lions et les tigres; il monte sur les éléphants. » (Traité de l'Existence de Dieu, 1e part., ch. 2, § 42.)

opera relinquere possit. Aut si singula quemquam fortè non movent, universa certè inter se connexa movere debebunt (1). Vide Ciceronem, l. de Nat. deor. Fénelon, de Exist. Dei. Ray de Exist. Dei dem. per creaturas. Neuwentiit, de Exist. Dei. Derham, Theol. Phys. et Astron. De Réaumur, in Mem. ad hist. insect. etc.

PARS II. — *Argumenti ex causis finalibus vis et auctoritas.*

1° Ut ex effectibus causam esse aliquam intelligimus, sic ex effectibus artificiosis et solertibus causam arte et solertiâ præditam colligere debemus et solemus. Quis si tabulam pictam intueatur, in quâ sit elegans colorum varietas, justa personarum dispositio, erudita oculorum conversio, apta luminis distributio, solers umbrarum permixtio; quis similem tabulam ex fortuitâ colorum projectione natam sibi persuaderet? Quis statuam in insulâ quâdam desertâ reperiens, cujus omnia membra admirabiliter apta, majestatem, vitam, motum, elegantiam spirarent, eam cæco tumultuantis æquoris impetu putaret effictam? Quis Homeri Iliadem, aut Æneidem Virgilii ex litteris temerè in terram excussis natas arbitretur? Quis, si audierit plures musicos tam scitè fidibus, aliisque instrumentis canentes, ut singularis et unus inde oriatur concentus, quamvis quilibet eorum certas partes sibi datas obeat, non statim intelligit, præter homines istos instrumenta pulsantes musica (quorum quisque id tantùm curare munus potest, quod sibi est impositum), unam esse mentem, cui ab omnibus pareatur, quæ causa istius harmoniæ sit, quæ modum et rationem singulis præscripserit? Hæc omnia casui adscribi posse universum negat humanum genus, quia in illis nulla temeritas est, sed ordo certus apparet, sed ars, prudentia, sapientia, consilium. Multò quidem magis in tantis naturæ totius motionibus, tantisque vicissitudinibus, tam multarum rerum atque tantarum ordinibus; in quibus nihil unquàm immensa et infinita vetustas mentita sit, statuat necesse est ab aliquâ mente tantos naturæ motus gubernari. Unaquæque naturæ pars, minutissimum animal, plures habet partes artificiosè dispositas, quàm poema Virgilii, quàm musica maximè varia, multiplex et composita; adeòque cùm infinita sit in mundo partium multitudo, tam fieri nequit, ut mundus oriatur unquàm aut ortus sit ex concursu fortuito, quàm fieri non potest, ut ex projectione litterarum oriatur poema infinitâ versuum multitudine constans; vel harmonia ex infinitis instrumentis musicis perfecta.

2° Etsi daremus ex concursione fortuitâ oriri mundum haud repugnare, id tamen asserere, dementis esset. Illud enim certissimè concluditur, quod concluditur cum probabilitate infinitâ: et è contrario inepta prorsùs est con-

(1) Homo arte tam admirabili constitutus, tot tantisque facultatibus ornatus, orbis seu naturæ universæ dominus agnoscendus est atque rex salutandus. Quippe ad nostros usus necessarios ad nostraque oblectamenta cùm animalia tùm vegetalia aptari certè videmus. Quid enim, ut exemplis utamur, tam necessarium hominibus quàm uti brutis ad varia ministeria; quàm eorum carnibus, nec non et terræ frugibus, arborumque pomis enutriri? Quid suavius quàm canis, v. g., experiri fidelitatem, avium cantus audire; quàm mirum ac omnigenum belluarum instinctum prospicere? Quid dulcius quàm floribus herbâque viridi oculos recreare; quàm totam videre naturam, hieme quiescentem simul ac aridam, modò novas atque pulcherrimas induere formas, et ubique varia prorsùs spectacula expandere? etc. Porrò Deus seu causa primaria summâ cum intelligentiâ hæc omnia homini comparavit, animalium scilicet ac vegetalium organizationes cum humanâ constitutione necnon et naturæ legibus minorem majoremve analogiam relationemque habentes adhibendo: adeò ut nostri corporis, imò et operationum intellectualium moraliumque in totâ visibilium rerum naturâ imagines existant. Quod animadvertens Bossuet, sic eas in belluis solitâ facundiâ describit: « Les sculpteurs et les peintres, inquit, « semblent animer les pierres, et faire parler « les couleurs, tant ils représentent vivement « les actions extérieures qui marquent la vie. « On peut dire, à peu près dans le même sens, « que Dieu fait raisonner les animaux, parce « qu'il imprime dans leurs actions une image si « vive de raison, qu'il semble d'abord qu'ils « raisonnent.

« Il semble en effet que Dieu ait voulu nous « donner dans les animaux une image de rai- « sonnement, une image de finesse, bien plus, « une image de vertu et une image de vice; « une image de piété dans le soin qu'ils mon- « trent tous pour leurs petits, et quelques-uns « pour leurs pères; une image de prévoyance, « une image de fidélité, une image de flatterie, « une image de jalousie et d'orgueil, une image « de cruauté, une image de fierté et de cou- « rage. Ainsi les animaux nous sont un spec- « tacle, où nous voyons nos devoirs et nos « manquements dépeints. Chaque animal est « chargé de sa représentation. Il étale, comme « un tableau, la ressemblance qu'on lui a don- « née; mais il n'ajoute, non plus qu'un ta- « bleau, rien à ses traits. Il ne montre d'autre « invention que celle de son auteur, et il est « fait, non pour être ce qu'il paraît, mais pour « nous en rappeler le souvenir. » (Traité de la Connaiss. de Dieu, etc., ch. 5, § 10.) — P.S.

clusio, quæ habet sibi contrariam infinitam probabilitatem : verisimilitudo quippe infinita parit certitudinem absolutam; concludere verò contra illam verisimilitudinem, contra quam nulla planè ratio esse potest, quid aliud est quàm insanire? Atqui ex pulcherrimâ mundi fabricâ et solerti descriptione partium omnium cum infinitâ probabilitate concluditur, ea omnia, quæ mundo continentur, non à brutâ et cæcâ vi, aut à temerario impetu orta esse, sed à causâ cum consilio et ratione agente. Nam cùm numero infinitæ sint figuræ et situs deformes et inutiles, quas recipere possint materiæ partes, unica verò sit forma, unicus partium situs, in datâ quâvis specie, pulchritudini aut usui inserviens : qui sperat ex concursu fortuito orituram unicam illam formam, sperat contra infinitam probabilitatem; quo nihil potest esse levius. Et qui credit ortam esse unicam illam formam, credit etiam contra probabilitatem infinitam; quo nihil potest esse stultius.

3° Nihil est in vitâ certius quàm ratione præditos esse homines, quorum fruimur convictu et familiaritate. Atqui certiores sumus esse Deum, cujus fruimur muneribus, quàm esse homines ratione præditos. Nam esse alios homines mente atque intelligentiâ præditos non aliter cognoscimus, quàm ex motibus corporis humani, in quibus apparet ratio, prudentia et artis similitudo. Sed in universitate rerum multò plura et majora sunt indicia rationis, consilii et artis, quàm in motibus voluntariis corporis humani : naturæ enim solertiam nullus opifex, nulla ars consequi potest imitando; nec quidquam manus hominis potest efficere, quod cum ipsius manûs opificio possit comparari. Pulcherrimus est in hanc rem Ciceronis locus in secundo libro de Nat. d or. : « Quòd si omnes mundi partes ita constitutæ sunt, ut neque ad usum meliores « potuerint esse, neque ad speciem pulchriores, videamus utrumne ea fortuita sunt; an « eo statu, quo cohærere nullo modo potuerint, « nisi sensu moderante, divinâque providentiâ... Si ergo meliora sunt ea, quæ naturâ, « quàm illa quæ arte perfecta sunt, nec ars « efficit quidquam sine ratione, ne natura quidem rationis expers est habenda. Quî igitur « convenit signum aut tabulam pictam cùm « aspexeris, scire adhibitam esse artem; cùmque procul cursum navigii videris, non dubitare quin id ratione atque arte moveatur; « aut cùm solarium vel descriptum, aut ex « aquâ contemplêre, intelligere declarari horas arte, non casu; mundum autem qui et « has ipsas artes et earum artifices et cuncta « complectatur, consilii et rationis expertem « putare? Quòd si in Scythiam aut Britanniam « sphæram aliquis tulerit, cujus singulæ conversiones idem efficiunt in sole et in lunâ, « et in quinque stellis errantibus, quod efficitur « in cœlo cunctis diebus et noctibus; quis in « illâ barbarie dubitet, quin ea sphæra sit perfecta ratione? Hi autem dubitant de mundo, « ex quo et oriuntur et fiunt omnia, casune « ipse sit effectus, aut necessitate aliquâ, an « ratione ac mente divinâ, et Archimedem arbitrantur plus valuisse in imitandis sphæræ « conversionibus, quàm naturam in efficiendis : præsertim cùm multis partibus sint « illa perfecta, quàm hæc simulata, solertiùs.»

4° Oratio et hominum collocutio non magis certos efficit nos, illos esse mente præditos, quàm oratio illa naturalis, quæ in sensationibus posita est, quæque est quædam naturæ seu potiùs auctoris naturæ nobiscum collocutio, certos nos efficit existentiæ Dei. Primùm quidem hoc certum est, nos non magis homines cernere cum quibus est nobis conjunctio sermonis, quàm Deum. Cerno exteriora quidem hominis lineamenta et pellem vario colore tinctam; sed non est mihi cum pelle, vel lineamentis externis collocutio, sed cum quâdam re, nec visibili, nec tangibili, participe rationis, quæ cùm reliquerit ista lineamenta, manet cadaver, non homo : non hominem ergo video, cum quo est mihi amicitiæ et familiaritatis conjunctio, sed domum ejus seu illam molem, in quâ habitat; et ex variis motibus istius molis, præsertim verò sermone, habitantis in eâ hominis solertiam et industriam colligo. Haud secùs, etsi Deum non videam oculis, video tamen quasi domum Dei hunc mundum; et ex hujus mundi pulcherrimo ornatu, aptissimisque motibus, et oratione naturali in sensationibus positâ, colligo habitantem in eâ mentem esse, cujus solertia tantò superat hominis industriam, quantò admirabilius est naturæ, quàm hominis artificium. Adeòque omnis quæstio in eo versatur, an Deus non continuò alloquatur et signis utatur ad informationem nostram planè arbitrariis cum rebus significatis nullam omninò habentibus, vel necessariam connexionem, vel similitudinem; haud majorem quàm habeant voces, quibus constat oratio humana, cum rebus per eas significatis. Atqui res ita est. Exempla capere

possumus ex omnibus sensationibus et ex ipsâ oratione humanâ : nam quæ est similitudo et connexio inter varias animorum affectiones, dùm sentimus, et illa media quibus utitur natura, seu potiùs sub naturæ velo abditus Deus, ad easdem affectiones excitandas? Quænam est connexio vel similitudo inter motum in nervis opticis excitatum, et istam admirabilem varietatem luminis et colorum; inter tremulum motum aurium, et exquisitam illam lætitiam, quam parit harmonia instrumentorum musicorum? Quanta in omni sensu varietas, odorum, saporum, etc.! Illa tamen omnis varietas, nullo alio medio sensibili perficitur, quàm nervorum tremulo motu orto ex impressione, seu aeris, seu luminis, seu alterius alicujus corporis, qui tremulus motus profectò non levissimam habet cognationem cum affectionibus famis, sitis, odorum, colorum, etc. Et proinde illæ nervorum vibrationes efficiunt sermonem aliquem, quo admonemur à Deo de rebus cum quibus nullam habent similitudinem. Et hunc sermonem institutum invenientes homines, illum ad suos usus accommodant, nempe ad sibi invicem significandos interiores sensus; seu gestu, seu scripto, seu voce ; etsi nec gestus, nec scriptum, nec vox, ullam habeat ex se significationem, ut ullam accipere posset ex instituto hominum, nisi natura priùs sensationum arbitrarium usum instituisset.

Verùm cùm isti motus nervorum non à nobis sentiantur, et ideò respectu nostri minùs habere naturam signorum videri possint, sed solummodò respectu Dei, qui illorum occasione in nobis tam varias affectiones divinâ suâ virtute excitat : aliud igitur exemplum sumamus, in quo manifestum sit admoneri nos per signa sensibilia de rebus toto cœlo disjunctis naturâ; et istis signis sensibilibus, sicut voce humanâ, doceri quid amplectendum, quidve fugiendum sit. Exemplum illud in visione habemus (1). Nam reverà visio omnis, seu illa naturalis admonitio, quam per oculos accipimus de rerum naturis, fit per signa sensibilia planè arbitraria, quæ nullam similitudinem habent, nec necessariam connexionem cum rebus significatis; et in hoc totum discrimen est inter orationem et visionem, quòd illa ab hominibus inventa fuerit (2) et nobis parvulis institutione magistrorum aut propinquorum familiaritate inculcata ; ista verò à Deo instituta sit, et à consuetudine rerum naturalium atque experientiâ, à primo ipso ortu inchoatâ, accepta sit. Quid enim per visionem percipimus? Corporum distantiam, situm, magnitudinem, figuram, duritiem, mollitiem, fluiditatem, asperitatem, pulchritudinem; et præterea in hominum vultu varios animorum motus, iracundiam, pudorem, audaciam, timorem, lætitiam, tristitiam, etc. Sed an hæc videmus in seipsis? An non per signa arbitraria, quæ nullam habent connexionem cum rebus significatis? Certum enim est proprium objectum oculorum esse lucem, lucisque gradationes seu temperationes, præterea nihil; et nos distantiam, v. g., percipere ex majore vel minore objecti visi claritate; quod propè est, clarè distinctèque cernitur; quò magis recedit, eò obscurum et confusum magis apparet. Sic etiam corporum situm et figuram ex luminis temperatione percipimus, quod vel ex eo patet, quòd pictores non fallant et in speculis res cum suis omnibus distantiis, dimensionibus, figurisque cernamus. Idem dicendum erit de duritie, de fluiditate atque asperitate; quæ sanè qualitates ad tactum propriè pertinent : idem quoque dicendum de rerum pulchritudine, quæ animo solo percipitur, ut infra ostendemus. Multò profectò minùs oculis cernimus animorum commotiones; sed de ipsis solummodò admonemur ex visis in vultu colorum mutationibus. Jam verò nulla est naturalis connexio inter lucis gradationes et distantiam, seu figuram, seu situm, seu fluiditatem, etc., nulla etiam inter lucis modificationes in vultu hominis conspectas et animi affectiones, iracundiam, pudorem, metum, spem, desperationem, lætitiam, tristitiam. Non major certè est connexio, quàm inter voces, et res per voces significatas : quod adeò verum est, ut experientiâ compertum sit hominem cæcum à nativitate, cùm primùm ad rerum conspectum admittitur, nequaquàm posse de distantiâ, vel figurâ, vel situ, cæterisque qualitatibus corporis judicare ex visione, donec experientiâ et consuetudine didicerit. Omnia enim non extra se posita, sed in animo suo putat inesse : atqui etsi ex tactu consueverit distinguere varias figuras, oculo

(1) Berkeley. Alcyphron dial. 5.

(2) Immeritò dicit auctor *orationem* (seu verbum), ab hominibus inventam. Namque 1° certum est primos nostros parentes à Deo cum ipsis loquente de facto accepisse loquelam. 2° Ab omnibus ferè nunc receptum est atque tum factis, tum ratiocinio comprobatum, verbum in ordine rerum præsenti ab homine nullo modo potuisse inveniri. Eam quæstionem maximè versavit clarissimus D. de Bonald. (Vid. *Recherches philosophiq.* ch. 11.) P. S.

ista primo intuitu dividere non valet (1), nisi fortassè fuerit mathematicus et notiones suas, non ut rudes solent, sed ex consideratione abstractivâ informaverit, et ad illas notiones apparentias novas expenderit. Ex quo sanè efficitur visionem esse sermonem quemdam ab auctore naturæ, non tantùm arbitrariò inventum, sed quem experientiâ atque usu discimus; et in hoc differre sermonem humanum à sermone naturali, quòd ille varius sit apud homines, hic omnibus communis; quòd ille mutabilis, hic constans; quòd meminerimus tempus quo illum didicimus, huic assueti simus ab ipso ortu et memoriam nostram præcesserit; quòd in sermone humano voces, separatim à rebus, grammaticè consideremus, vix unquàm verò accidat, ut speciem rerum à rebus separemus. Sic etsi, cùm petram intueor, nihil videam nisi temperationes lucis, tamen eodem tempore menti solent sese offerre cæteræ petræ qualitates, soliditas, asperitas, etc. Attamen in sermone humano idem fermè contingit : nam non possumus sine aliquâ contentione vocem separare à re significatâ : cùm legimus librum, nullam damus attentionem litteris et vocabulis, sed continuò progreditur mens ad res significatas : et si sermo humanus nobis esset naturalis, si ab infantiâ ei assueti essemus, si nulla esset apud diversos homines varietas; tam connexus cum rerum naturis videretur, quàm sermo arbitrarius visionis.

5° Huic argumento ex causis finalibus ex nullâ re major accedit auctoritas, quàm ex ridiculis generationis animalium expositionibus, quas protulêre athei (2); illas collegit Franc. Redi de Gener. insect. p. 14. Nos verò hìc solummodò referemus Epicuri mentem circa primam hominis nativitatem. « Is enim, teste « Censorino, de Die nat. c. 2, credidit limo « calefactos uteros, nescio quos, radicibus « terræ cohærentes, primùm inerevisse, et in- « fantibus ex se editis ingenitum lactis humo- « rem, naturâ ministrante, præbuisse; quos « ita educatos et aduitos, genus humanum « propagâsse. » Quam fabulam non ad contumeliam et opprobrium illi philosopho attributam fuisse patet ex Lucretio, qui eamdem sic exornat :

Crescebant uteri terræ radicibus apti,
Quos ubi tempore maturo patefecerit ætas
Infantùm, fùgiens humorem, aurasque petissens,
Convertebat ibi natura foramina terræ,
Et succum venis cogebat fundere apertis
Consimilem lactis; sicut nunc femina quæque
Cùm peperit, dulci repletur lacte, quòd omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti :
Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat, multâ et molli lanugine abundans.

Objicies 1° : Si Epicureis concedantur postulata sua, videlicet, existere atomos omnis generis aptissimas ad mundi constructionem, illas atomos moveri naturaliter, non tantùm secundùm lineas parallelas, sed etiam declinare paululùm; et sic in se mutuò incidere; infinitas per totam æternitatem molitiones et periclitationes facere; nullo modo negari potest, quin ex earum concursione fortuitâ oriri mundus possit. Quia inter infinitas combinationes possibiles, hæc præsens dispositio reet de belluis majoribus non posset supponi? Non ergo invocanda causa intelligens ad organizationes vitamque animalium et vegetalium formandas, cùm ipsarum casus fortuitus causa sufficiens existat.

Resp. 1° : Neg. anteced. 1° Omnes rerum physicarum periti, imò et plurimi inter ipsos materialistas, à multo jam tempore hujusmodi generationes, seu eam fortuitam animalculorum ex putredine plantarumve productionem, tanquàm physicis experimentis adversam irridենt. Objeciæ igitur formationes per innumera explicantur germina ab insectis ubique deposita, seminaque in omnes ventorum actione partes perlata, ex quibus animalcula nec non et præfata vegetalia oriuntur. 2° Suam assertionem nullo certè experimento probare valent adversarii. Ad illud quippe desideratur materia his germinibus seminibusve omninò purgata, quod ita esse nunquàm poterit constare, propter eorum subtilitatem, quæ tanta est, ut ne fermentatione quidem aut igne, saltem plerùmque destruatur. — Igitur de hujusmodi productionibus ex principiis metaphysicis vel ex analogiâ solummodò pronuntiandum est. Atqui 1° : Metaphysica principia id clarè adstruunt, scilicet vitam, sensum, ideas intellectuales demùm et morales operationes ex materiâ compositâ et inerti quocumque modo agitâtâ ac dispositâ, nunquàm nasci posse; idcircò objectas repugnare generationes; 2° ex analogiâ idem concludendum, cùm nulla ex cæteris animalia seu vegetalia ita ex fortuitâ fermentatione prodire videamus. P. S.

(1) Vide Locke de Intell. hum. l. 2, p. 27. Berkeley Alcyphron vel min. phil. dialog. 5. Voltaire Elementa phil. Neut. c. 6. Vide etiam, quæ contra disputantur in l. de Origine cogn. hum. sect. 6, cujus auctoris sententia nequaquàm minuit vim argumenti nostri.

(2) Etiam apud nos quidam materialistæ seculi proximè elapsi, *generationes æquivocas*, ut aiunt, objicere non erubuerunt. Ex putrefactione, inquiunt, quædam adhuc spontè nascuntur animalcula sese moventia, cæterisque vitalibus donata facultatibus. Sic vermes ex putrefactâ carne, aut in aquis corruptis subtilissima animalia, etc. Etiam in vegetalibus, plantæ absque semine super tecta natæ crescunt. — Quod de animalculis evincitur, quidni

petitur ; quæ consequenter est æquè possibilis ac probabilis, ac alia quævis : imò quæ in infinitate seculorum est necessaria, cùm omnes combinationes æternitas exhaurire debeat. Ergo. — Respondeo, concessis omnibus prædictis postulatis, præsentem rerum dispositionem esse planè ex concursione fortuitâ impossibilem : ob hanc evidentissimam causam, quòd ad generandum, conservandumque mundum hunc sint necessariæ certæ leges motûs, præter illam quâ permutatur motus ex collisione, quas atomi sibi præscribere non possunt. Necessariæ sunt leges gravitatis seu attractionis mutuæ, cohæsionis, repulsionis, generationis et nutritionis plantarum et animalium, atque aliæ innumeræ, quæ ex lege percussionis non pendent. Sine hisce legibus demonstratur ex solâ lege percussionis nulla oritura corpora organica, sed omnes atomos in vorticem unum vel plures, in quibus est motus liberrimus, distributas, æternùm esse in eodem statu duraturas (1). Alienum est à philosophi constantiâ asserere aliquem effectum esse possibilem, antequàm noverit an adsint causæ pares producendo effectui : ostendant ergo Epicurei et cæteri eorum imitatores, collisionem atomorum causam esse parem producendo et conservando mundo. Hoc quoties tentârunt, ut ait Baconus, *risu ab omnibus excepti sunt.*

Objicies 2° : Rebus, quia existunt, utimur ; minimè verò, ut iis uteremur, conditæ sunt. Ita Lucretius, l. 4 :

Nil ideò natum est in corpore, ut uti
Possemus, sed quod natum est, id procreat usum.

Et verò, inquit idem, illud cujus causâ factum est aliquid, eo priùs est quod ejus causâ existit.

Nam contra conferre manu certamina pugnæ
Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,
Ante fuit multò, quàm lucida tela volarent.
Et vulnus natura priùs vitare coegit,
Quàm daret objectum parmai læva per artem.
Scilicet et fessum corpus mandare quieti
Multò antiquius est, quàm lecti mollia strata
Et sedare sitim priùs est quàm pocula natum.

Sed rebus ipsis earum usus posteriores sunt.

Nec fuit, ante, videre, oculorum lumina nata ;
Nec dictis orare priùs, quàm lingua creata.
. . . . . .
Omnia denique membra
Ante fuêre, ut opinor, eorum quàm fuit usus.

Cum eodem ergo concludi potest :

Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
Utilitatis ob officium potuisse creari (1).

Respondeo hâc Epicureorum evasione nihil absurdius esse. Quid enim? non condita sunt lumina ut videremus : cur ergo nihil habent, quod ad visionem non referatur? Non datæ sunt nobis aures, ut audiremus : cur ergo nihil habent quod non sit excipiendo sono proportionatum? Non positi in pectore pulmones, ut aerem hauriremus : cur ergo nihil habent respirationi non destinatum? Cur ergo non dicemus, non esse factum solarium ad indicandas horas, navem ad navigandum?

Sed, inquit Lucretius, membris ipsis posterior est illorum usus. Primùm hoc falsum est. Ut enim posterior membris usus eorum censeri possit, necesse esset ut membra per tempus aliquod indifferentia ad hunc, vel illum usum forent et deinceps ad talem præcisè determinarentur. Atqui nunquàm indifferens est membrorum usus aut fuit, ita ut iis ad hoc vel istud pro lubitu homines uti potuerint. Pleraque verò eo ipso usui incipiunt esse, quo existunt : et ille eorum usus et motus ad corporis vitam necessariò requiritur. Secundò : hæc Lucretii propositio : *Membris posterior est membrorum usus,* duplici sensu intelligi potest. Nempe vel sic, ut significet in se et in auctoris sui intentione membrorum usum esse membris posteriorem : vel sic, ut significet tantùm in executione et ratione temporis post membra membrorum usum haberi. Si posteriore sensu intelligatur, ex parte vera est : sunt enim humani corporis membra quædam, quæ priùs quàm iis utatur homo, in homine existunt. Si autem priori sensu intelligatur, falsa est; et illius veritas sine probatione à Lucretio supponitur. Nec enim membra primùm auctor naturæ condidit, cujus illa essent aut esse possent utilitatis incertus, sed contra pro-

(1) A cæcâ necessitate metaphysicâ, quæ utique eadem est semper et ubique, nulla oritur rerum varietas. Tota rerum conditarum pro locis et temporibus diversitas ab ideis et voluntate entis necessariò existentis solummodò oriri potuit. Newtonus Princ. Math. l. 3.

(1) Homines boni et mali, ordinis et confusionis notiones sibi efformârunt, postquàm sibi persuasissent omnia quæ fiunt propter ipsos fieri. Tunc in unâquâque re præcipuum judicare debuerunt, quod ipsis utilissimum et illa omnia præstantissima æstimare à quibus optimè afficiebantur. Sic Spinosa.

spiciens quid ère et utilitate esset suarum creaturarum, rerumque naturam habens prospectam, membra dedit et ad certos fines, quos mutare nequimus, destinavit. Et ut exemplis Lucretii utar, commodior et aptior telis pugnandi ratio, eventu ipso et tempore telis est posterior; sed si cogitationem spectemus hominum, telis antiquior est, et reverà tela peperit. Non possunt ergo universè tolli fines rerum, nisi demonstretur nullam esse in parente naturæ cognitionem rerum ante earum affectionem, quod prædicto argumento non conficit Lucretius.

Observatio. — Validissimum hoc adversùs atheos ex causis finalibus argumentum multùm elevârunt quamplures philosophi christiani in multiplici aliâ re de religione optimè meriti. Magnus ille Cartesius, philosophiæ mechanicæ instaurator, easdem causas finales prorsùs à physicâ suâ et etiam à metaphysicâ ablegavit. In responsione ad objectiones Gassendi scribit : « Nec fingi potest, aliquos Dei « fines magis quàm alios, in propatulo esse : « omnes enim in imperscrutabili ejus sapientiæ « abysso sunt eodem modo reconditi. » Med. 4. Metaph. : « Ob hanc unicam rationem « totum illud causarum genus, quod à fine peti « solet, in rebus physicis nullum usum habere « existimo : non enim absque temeritate me « puto investigare posse fines Dei. » Et in principiis philosophiæ p. 1, § 28, habet : « Nullas « unquàm rationes circa res naturales à fine, « quem Deus aut natura in eis faciendis sibi « proposuit, admittimus, quia non tantùm no- « bis debemus arrogare, ut ejus consiliorum « participes esse possimus. » Consentienter hisce placitis mundi totius et corporis humani generationem ex principiis mechanicis conatus est explicare, sed satis infeliciter. Ab atheisticâ tamen impietate sine dubio longissimè abfuit, cùm argumenta omnia metaphysica illustraverit, Deumque solum causam materiæ, et motûs effectricem et conservatricem statuerit : et insuper etiam docuerit, creatorem eam precisè motûs quantitatem materiæ dedisse, quæ apta esset producendis rebus omnibus.

Mallebranchius Cartesii secutus vestigia aliquatenus tamen magistro timidior extitit; utpote, qui cum solâ materiâ et motu sine ratione gubernante cosmogoniam generalem tentaverit, corporum verò organicorum fabricam ad cæcos materiæ motus revocandam non putaverit.

Horum infelicibus successibus non deterritus clarissimus auctor Historiæ naturalis nuper editæ, quamvis ipse sequatur Newtonianam philosophandi rationem cartesiano more, valdè contemnit causas finales (1) : et consentienter huic dogmati, illum admirabilem planetarum concentum, in quo Newtonus tot divini consilii argumenta invenit, in vis centripetæ et projectilis temperatione (2), cometæ in solem illapsui attribuit. Tellurem omnem nostram exteriorem, tam lætum et copiosum omnibus animantibus domicilium, tumultuantis oceani fluctibus, spumam vel scoriam substantiæ solaris seu vitreæ sulcantibus, acceptam refert.

(1) « Le second principe employé par Platon « et par la plupart des spéculatifs que je viens « de citer, principe même adopté du vulgaire « et de quelques philosophes modernes, sont « les causes finales; cependant, pour réduire « ce principe à sa juste valeur, il ne faut qu'un « moment de réflexion : dire qu'il y a de la lu- « mière, parce que nous avons des yeux; qu'il « y a des sons parce que nous avons des oreil- « les; ou dire que nous avons des oreilles et « des yeux, parce qu'il y a de la lumière et « des sons, n'est-ce pas dire la même chose, « ou plutôt, que dit-on? Trouvera-t-on jamais « rien par cette voie d'explication? Ne voit-on « pas que ces causes finales ne sont que des « rapports arbitraires et des abstractions mo- « rales, lesquelles devraient encore imposer « moins que les abstractions métaphysiques? « car leur origine est moins noble et plus « mal imaginée; et quoique Leibnitz les ait « élevées au plus haut point sous le nom de « raison suffisante, et que Platon les ait repré- « sentées par le portrait le plus flatteur de per- « fection, cela ne peut pas leur faire perdre à « nos yeux ce qu'elles ont de petit et de « précaire : en connaît-on mieux la nature et « les effets, quand on sait que rien ne se fait « sans une raison suffisante, ou que tout se fait « en vue de la perfection? Qu'est-ce que la rai- « son suffisante? Qu'est-ce que la perfection? « Ne sont-ce pas des êtres moraux créés par « des vues purement humaines? Ne sont-ce pas « des rapports arbitraires que nous avons gé- « néralisés? Sur quoi sont-ils fondés? Sur des « convenances morales, lesquelles bien loin de « pouvoir rien produire de physique et de réel, « ne peuvent qu'altérer la réalité, et confon- « dre les objets de nos sensations, de nos per- « ceptions et de nos connaissances, avec ceux « de nos sentiments, de nos passions et de nos « volontés. » Vol. 2, c. 5.

(2) Planetæ sex principales revolvuntur circùm solem in circulis soli concentricis, eâdem motûs directione, in planis orbium planetarum quàm proximè. Et hi omnes motus regulares originem non habent ex causis mechanicis..... Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum compages, nonnisi consilio et dominio entis intelligentis et potentis oriri potuit. Newtonus in fine principiorum math. phil. nat. Vide Bentlei sermones contra atheismum.

Plantarum omnium et animalium organica corpora à vi quâdam fictrice materiæ insitâ effecta esse contendit.

4° Ilisce omnibus ducem se præbuerat magnus scientiarum amplificator et philosophiæ vates Baconus, qui quidem multa contra causas finales scripsit, et propterea multorum doctorum virorum invidiam subiit. Utinam tamen cæteri omnes, qui ejus monitis paruerunt, moderationem quoque fuissent secuti : neque alium in hâc controversiâ arbitrum quæremus. Docet quidem ille Platonem et alios quamplurimos causis finalibus egregiè abusos esse in rebus physicis ; et propterea omninò à physicâ ablegandas statuit : at simul easdem causas veras esse docet et philosophi inquisitione dignissimas ; verùm ad metaphysicam pertinere censet. Ejus locum, quamvis longiorem hìc describere operæ pretium videtur ; quòd magnam habeat apud physicos nostros auctoritatem ; et dùm ipsis ea omnia concedit, quæ ad perficiendam suam scientiam necessaria sunt, tamen nullo modo quatit theologiæ naturalis fundamenta (1).

(1) Metaphysicæ pars secunda, inquit, est finalium causarum inquisitio, quam non ut prætermissam, sed ut malè collocatam notamus. Solent enim inquiri inter physica, non inter metaphysica. Quanquàm si ordinis hoc solum vitium esset, non mihi fuerit tanti. Ordo enim ad illustrationem pertinet, neque est hæc substantia scientiarum. At hæc ordinis inversio defectum insignem peperit, et maximam philosophiæ induxit calamitatem. Tractatio enim causarum finalium a physicis inquisitionem causarum physicarum expulit et dejecit, effecitque ut homines in istiusmodi speciosis et umbratilibus causis acquiescerent ; nec inquisitionem causarum realium et verè physicarum strenuè urgerent, ingenti scientiarum detrimento. Etenim reperio hoc factum esse non solùm à Platone, qui in hoc littore semper anchoram figit, verùm etiam ab Aristotele, Galeno et aliis, qui sæpissimè etiam ad illa vada impingunt. Etenim qui causas adduxerit hujusmodi : palpebras cum pilis pro sepi et vallo esse ad munimentum oculorum ; aut, corii in animalibus firmitudinem esse ad propellendos calores et frigora ; aut, ossa pro columnis et trabibus à naturâ induci, quibus fabrica corporis innitatur : is in metaphysicis non malè ista allegârit, in physicis autem nequaquàm. Imò quod cœpimus dicere, hujusmodi sermonum discursus (instar remorarum, uti fingunt, navibus adhærentium) scientiarum quasi velificationem et progressum retardârunt, ne cursum suum tenerent, et ulteriùs progrederentur : et jampridem effecerunt, ut physicarum causarum inquisitio neglecta deficeret, ac silentio præteriretur. Quapropter philosophia naturalis Democriti et aliorum, qui Deum et mentem à fabricâ rerum amoverunt, et structuram universi infinitis

Magnus Newtonus à Bacono aliquatenùs saltem quoad formam loquendi dissentit, dùm scribit : « Deum cognoscimus per sapientissimas et optimas rerum structuras et causas « finales..... De quo ex phænomenis disserere « ad philosophiam experimentalem pertinet. » Princ. l. 3. Stant ergo pro causis finalibus Pythagoras, Plato, Aristoteles, Hippocrates, Zeno, Galenus, Baconus, Newtonus, Leibnitzius cum omnibus suis, cum universo humano genere. Causa finita est.

Et certè in hominum artificiis, consiliis, actionibus eorum fines quærimus ; ac de eorum industriâ, bonitate, sapientiâ, ex finibus et mediorum ad fines aptitudine judicamus : si

naturæ prælusionibus et tentamentis (quas uno nomine fatum aut fortunam vocabant) attribuerunt, et rerum particularium causas materiæ necessitati, sine intermixtione causarum finalium, assignârunt, nobis videtur, quatenùs ad causas physicas, multò solidior fuisse et altiùs in naturam penetrâsse, quàm illa Aristotelis et Platonis : hanc unicam ob causam, quòd illi in causis finalibus nunquàm operam triverunt, hi autem eas perpetuò inculcârunt. Neque hæc ideò dicimus, quòd causæ illæ finales veræ non sint, et inquisitione admodùm dignæ in speculationibus metaphysicis, sed quia, dùm in causarum physicarum possessiones excurrunt et irruunt, miserè eam provinciam depopulantur et vastant. Alioquin, si modò intra terminos suos coerceantur, magnoperè hallucinantur, quicumque eas physicis causis adversari aut repugnare putant. Nam causa reddita, quòd palpebrarum pili oculos muniant, nequaquàm sanè repugnat alteri illi, quòd pilositas solet contingere humiditatum orificiis ; sic de reliquis, conspirantibus optimè utrisque causis, nisi quòd altera intentionem, altera simplicem consecutionem denotet ; neque verò ista res in dubium vocat providentiam divinam, aut ei quidquam derogat ; sed potiùs eamdem miris modis confirmat et evehit. Nam sicut in rebus civilibus prudentia politica fuerit multò altior et mirabilior, si quis operâ aliorum ad suos fines et desideria abuti possit, quibus tamen nihil consilii sui impertit (ut interim ea agant quæ ipse velit, neutiquàm verò se hoc facere intelligant), quàm si consilia sua cum administris voluntatis suæ communicet : sic Dei sapientia effulget mirabiliùs, cùm natura aliud agit, providentia aliud elicit, quàm si singulis motibus naturalibus providentiæ characteres essent impressi. Scilicet Aristoteli, postquàm naturam finalibus causis imprægnâsset, naturam nihil frustra facere suique voti semper esse compotem, si impedimenta abessent, et hujusmodi multa eò spectantia posuisset, ampliùs Deo non fuit opus. At Democritus et Epicurus, cùm atomos suos prædicarent, eò usque à subtilioribus nonnullis tolerabantur ; verùm cùm ex eorum fortuito concursu fabricam ipsam rerum absque mente coaluisse assererent, *ab omnibus risu excepti sunt*. Adeò

ergo mundus sit artificium Dei, si ejus consilio et providentiâ gubernetur, quare divinam artem, sapientiam, bonitatem ex finium optimorum contemplatione et aptissimâ mediorum ad fines obtinendos institutione non investigabimus? In hominum libris legendis vir sapiens ad orationis sensum attentus, illum accommodat ad usus suos, nec vanè et inaniter grammatices regulis unicè intentus sententiarum artificium et cum prædictis regulis convenientiam considerat. Sic cùm versamur in magno naturæ volumine, grammatici est in re humili defixi, occupari tantummodò in phænomenis ad certas motûs regulas generales revocandis; sapientis est et philosophi, ex consideratione pulchritudinis et magnificentiæ rerum animum suum perficere et amplificare, sapientiam et beneficentiam creatoris perspicere et admirari; accommodare res naturales, quantùm in se est, ad creatoris gloriam et suam aliorumque felicitatem; atque ad hos optimos et naturales fines physicorum uti inventis et observationibus (1).

ut tantùm absit, ut causæ physicæ homines à Deo et providentiâ abducant, ut contra potiùs philosophi illi, qui in iisdem eruendis occupati fuerunt, nullum exitum rei reperiant, nisi postremò ad Deum et providentiam confugiant. Idem pulchrè scribit de Augm. scien. l. 1. Certissimum est, atque experientiâ comprobatum leves gustus in philosophiâ movere fortassè ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem reducere. Namque in limine philosophiæ, cùm secundæ causæ, tanquàm sensibus proximæ, ingerant se menti humanæ, mensque ipsa in illis hæreat atque commoretur, oblivio primæ causæ obrepere possit. Si quis ulteriùs pergat, causarumque dependentiam, seriem et concatenationem, atque opera providentiæ intueatur, tunc secundùm poetarum mythologiam facilè credet, summum naturalis catenæ annulum pedi solii Jovis affigi. De Augmentis scientiarum, l. 3, c. 4.

(1) Operæ pretium est ipsa tùm Leibnitzii tùm Newtonis de causis finalibus verba afferre, de quibus inducatur de Bonald sic disserens :

« Les principes qu'a posés l'abbé Faydit, « écrit Leibnitz, renferment des conséquences « étranges auxquelles on ne prend pas assez « garde. Après avoir détourné les philosophes « de la recherche des causes finales, ou, ce « qui est la même chose, de la considération « de la sagesse divine dans l'ordre des choses, « qui, à mon avis, *doit être le grand but de la « philosophie,* il en fait entrevoir la raison « dans un endroit de ses principes, où voulant s'excuser de ce qu'il semble avoir attribué à la matière certaines figures, et certains « mouvements, il dit qu'il a le droit de le faire, « parce que la matière prend successivement « toutes les formes possibles, et qu'ainsi il a « fallu qu'elle soit enfin venue à celle qu'il a « supposée; mais si ce qu'il dit est vrai, si « tout le possible doit arriver, et s'il n'y a pas « de fiction, quelque absurde et indigne qu'elle « soit, qui n'arrive en quelque temps ou en « quelque lieu de l'univers, il s'ensuit qu'il « n'y a ni liberté, ni Providence; que ce qui « n'arrive point est impossible, et que ce qui « arrive est nécessaire, justement comme « Hobbes et Spinosa le disent en termes plus « clairs.

« Si Dieu est auteur des choses, et s'il est « souverainement sage, on ne saurait bien « raisonner sur la structure de l'univers sans « y faire entrer les vues de la sagesse; comme « on ne saurait bien raisonner sur un bâtiment sans entrer dans les fins de l'architecte. J'ai allégué ailleurs un excellent passage du Phédon de Platon, où le philosophe « Anaximandre, qui avait posé deux principes, « un esprit intelligent et la matière, est blâmé « pour n'avoir point employé cette intelligence « dans les progrès de son ouvrage, s'étant « contenté des figures et des mouvements de « la matière; et c'est justement *le cas de nos « philosophes modernes trop matérialistes.*

« Mais, dit-on, en physique on ne demande « pas pourquoi les choses sont, mais comment « elles sont : *je réponds que l'on y demande l'un « et l'autre; souvent par la fin on peut mieux « juger des moyens,* outre que pour expliquer « une machine, on ne saurait mieux faire que « de proposer son but, et de montrer comment toutes les pièces y servent : cela peut « même être utile à trouver l'origine de l'invention. *Je voudrais qu'on se servît de cette « méthode, même dans la médecine.* Le corps « de l'animal est une machine en même temps « hydraulique, pneumatique et pyrobolique, « dont le but est d'entretenir un certain mouvement; et en montrant ce qui sert à ce « but, et ce qui y nuit, on ferait connaître « tant la physiologie que la thérapeutique. « Ainsi, *on voit que les causes finales servent en « physique,* non-seulement pour admirer la « sagesse de Dieu, ce qui est le principal, « mais encore pour connaître les choses et « pour les manier... M. Molineux a fort approuvé la remarque que j'avais faite à l'occasion de la dioptrique de M. Descartes, du « bel usage des causes finales, qui nous élève « à la considération de la souveraine sagesse, « en nous faisant connaître en même temps « les lois de la nature qui en sont la suite. « Comme l'un des meilleurs usages de la philosophie, et particulièrement de la physique, « est de nourrir la piété et de nous élever à

Argumentum VI. — *Ex viribus naturalibus, motu et cogitatione.*

Propositio prima.

Deum esse, qui mundum hunc initio constituit et perpetuâ actione suâ moderatur, ostendit corporum motus.

Probatio. — Nam vel dicendum est, motûs originem et causam nullam esse, neque intra, neque extra materiam, sed illum ab æterno successivis impulsibus semper sine initio continuatum fuisse, uti docebant Epicurei, et

inter recentiores Spinosa (1) : vel motûs originem et causam esse in ipsâ materiâ, quæ habet essentialiter vim motricem, ut posuit Strato, et ex recentioribus Tolandus, vel mentem æternam motûs principium esse. Atqui nec primum nec secundum dici potest.

1° Enim absurdum est dicere motûs originem et causam nullam esse. Nam absurdum est supponere effectum aliquem existere sine causâ efficiente, passionem esse sine actione. Atqui in illâ hypothesi esset effectus sine causâ. Nam in istâ expositione omnis motus seu corporis translatio producta est : atque tamen nulla vis admittitur producens, neque externa, neque interna. Pone corpus A, impellere corpus B, et B impellere corpus C, et C impellere D : motus corporum B, C, D, erit effectus vis corporis A, et A erit primum movens. Tolle jam illam causam primam A, et habes effectum sine causâ. Si fingas corpora illa moveri in orbem et à corpore A derivari successivè motum in B, C, D... Z, A ; fingis tantùm corpus A, seipsum movere mediantibus corporibus B, C, D... Z ; adeòque sui motûs causam existere. Si fingas seriem infinitam, nihil proficies : nam, sublatâ primâ causâ motûs, habebis effectum infinitum sine causâ. Quod hâc comparatione elucidari potest. Finge catenam ex indefinitâ altitudine pendentem, cujus omnes annuli ponderent in terram ; si quæreretur, cur ista catena tam ponderosa non caderet in terram, num responsionem probabilem attulisse eum putaremus, qui diceret annulum infimum ab annulo immediatè superiori suspendi, hunc ab alio, et sic in infinitum? Iterùm profectò quæreretur, quid efficeret ut omnes annuli suspensi manerent contra vim ponderis? Nam si vis aliqua sit necessaria, ad suspendendum unum annulum, major vis requiritur ad suspendendos 20 annulos, major ad 100 suspendendos; et ad pondus infinitum sustinendum necessaria esset vis infinita, nedùm nulla requireretur. Idem dicendum est de serie quâcumque causarum sese successivè producentium, in quâ si primam tollas, habebis, vel finitum, vel infinitum rerum numerum sine causâ efficiente. Adeòque suppositio infiniti temporis difficultatem quodammodò ex conspectu removet, nullo modo solvit : et propterea hujus benè conscius Spinosa, cùm ab amicis ratio aliqua suæ positionis postularetur, effugia semper quæsivit, ut patet ex Epist. 63 et sequentibus.

2° Non inesse materiæ naturaliter et essentialiter vim motricem, multiplici ratione conficitur.

Primò : quod essentiale rei alicui est, ad ejus conceptum pertinet : atqui motus, seu vis motrix nullatenùs in conspectu materiæ includitur : adæquatam habemus illius ideam, ut rei extensæ et solidæ, absque motu; imò nedùm involvat contradictionem corpus aliquod quiescere, è contrario quietem nativum ejus statum esse intelligimus ; et Tolandus, qui sibi in animum induxit defendere illam absurdissimam et abhorrentem à communi omnium sensu opinionem, quòd in ideâ materiæ includatur idea motûs, nihil afferre potuit quod non sit planè ineptum, ut modò videbimus. Secundò : omnis vis motrix repugnat naturæ materiæ. Nam in omni materiâ est vis quædam negativa et impropriè dicta, quam significantissimo vocabulo philosophi appellant *vim inertiæ*, quâ corpus quodcumque statûs mutationi resistit. Hanc inertiam in omni corpore experimur; corpus quiescens moventi resistit, et corpus motum resistit sistenti : si duplum fuerit, duplo plus

« Dieu, je ne sais pas mauvais gré à ceux qui « m'ont donné cette occasion de m'expliquer « d'une manière qui pourra donner de bonnes « impressions à quelques-uns. » Tom. II, Lettres, pag. 245, 251, 252.

« Voilà ce que pensait Leibnitz des causes « finales ; écoutons à présent Newton :

« Telle était, dit M. Haüy dans son Introduction du *Traité élémentaire de physique*, « telle était la disposition où se trouvait le « grand Newton, lorsque après avoir considéré « les rapports qui lient partout les effets à « leurs causes, et font concourir tous les détails à l'économie de l'ensemble, il s'élevait « jusqu'à l'idée d'un créateur et d'un premier « moteur de la matière, en se demandant à lui-« même pourquoi la nature ne fait rien en « vain? D'où vient que le soleil et les corps « planétaires gravitent les uns vers les autres « sans aucune matière dense intermédiaire? « Comment il serait possible que l'œil eût été « construit sans la science de l'optique, et l'or-« gane de l'ouïe sans l'intelligence des sons? »

« Et M. Haüy remarque ailleurs que l'on « trouve dans tous les ouvrages de la nature « ce qu'on pourrait appeler *sa devise familière:* « Economie et simplicité dans les moyens; « richesse et variété inépuisable dans les « effets. Nous pourrions encore citer Voltaire, partisan décidé des causes *finales*, si « Voltaire faisait autorité en philosophie, « même aux yeux de ses admirateurs. » (M. de Bonald, *Recherches philosophiques*, t. 9, pag. 127.) P. S.

(1) Parte secundâ, prop. 13, lemm. 3. Corpus motum vel quiescens, ad motum vel quietem determinari debuit ab alio corpore, quod etiam ad motum vel quietem determinatum fuit ab alio, et illud iterùm ab alio, et sic in infinitum.

resistit; vel si idem corpus A movendum sit cum duplici velocitate, duplo etiam plus resistit, seu requiritur vis dupla, quod profectò non contingeret, nisi esset insita materiæ inertia quædam, quâ mutationi statûs resistat, tolle illam, et minimum corpus moveret maximum corpus, nullâ amissâ velocitate. Imò verò non tantùm experimur vim hanc inesse materiæ, sed etiam sine illâ corpus concipere non possumus, haud magis quàm sine extensione vel impenetrabilitate : nam si ad movendum corpus A cum aliquâ datâ velocitate, necessaria sit vis aliqua V, fieri non potest ut ad movendum idem corpus A cum duplici velocitate, vel, quod eòdem redit, ad movendum corpus duplum 2 A, non sit necessaria vis dupla 2 V : quia causa debet esse necessariò effectui proportionata, et repugnat ut eadem vis motrix producat diversos in infinitum gradus motûs. Atqui si ad movendum corpus aliquod cum variis velocitatis gradibus necessaria sit vis major vel minor, habitâ ratione molis movendæ, vel velocitatis producendæ, agnoscenda est necessariò in materiâ quâcumque inertia, quâ resistit mutationi statûs. Porrò hæc inertia, quam inesse corporibus experimur, et sine quâ corpora cogitare non possumus, excludit omnem vim motricem. Nam duo contraria, sese mutuò destruentia, eidem subjecto inhærere non possunt : quia res non potest esse simul talis et non talis. Atqui inertia et vis motrix sunt duo contraria et incompatibilia : et si simul essent insitæ in materiâ, materia esset iners et non iners; statum servare per inertiam, statum mutare per vim motricem eodem tempore niteretur. Ergo esse in corporibus vis motrix nulla potest.

Tertiò : ex suppositione vis motricis insitæ in materiâ plura sequuntur absurda. Nam, ut modò diximus, tolleretur à materiâ ista inertia, sine quâ tamen nullæ esse possunt leges motûs, et materia esset prorsùs inutilis ad mundi constructionem.

Deinde, si inesset naturaliter materiæ particulis vis motrix, vel enim ista vis quaquaversùm niteretur, vel in aliquam partem determinaretur : prius planè absurdum est; nam nisus in omnes simul partes contrarias repugnat : si quidem particula aliqua niteretur versùs orientem, eo ipso niteretur recedere ab occidente. Non posterius, tum quia nulla particularis determinatio concipi potest necessaria : tum etiam quia si aliqua determinatio esset materiæ naturalis et necessaria, illam determinationem non magis mutare posset quàm naturam : et si fortè contingeret ut à fortiori abriperetur in partem naturali conatui contrariam, reniteretur sanè semper, et primâ datâ occasione naturalem determinationem sequeretur. Jam verò cum hisce naturalibus inclinationibus consistere nequeunt leges motûs, quæ postulant, ut corpora sint naturâ suâ indifferentia ad quamcumque determinationem.

Si naturaliter inesset corporibus motus, vel vis motrix, ista vis motrix vel ille motus idem semper esset; nec ulla essent motûs incrementa vel decrementa. Sed experientiâ constat motum in collisione corporum, nunc destrui, nunc augeri : in quâ re sunt jam philosophi consentientes.

Si vis motrix esset essentialis materiæ, nullæ particulæ, vel quievissent unquàm, vel nunc quiescerent, sed perpetuo motu particulæ agitatæ semper à se invicem divellerentur : ergo nihil generari seu concrescere unquàm potuisset, ullamve adipisci stabilitatem et constantiam. Manifestum quidem est res omnes universi certam quamdam justamque motûs et quietis mensuram requirere.

Si vis motrix esset materiæ essentialis, leges motûs essent naturâ, non voluntate determinatæ; vel potiùs esset lex unica, ubique uniformis, cujus necessitatem aliquam deprehenderemus. Sed experimur leges motûs esse planè arbitrarias (1) nec uniformes. Nam vires præcipuæ et universaliores sunt : gravitas seu vis quâ corpora quæque versùs proprium centrum deprimuntur : vis cohæsionis, quâ corporum minutiores particulæ colligantur et durities existit : vis elastica seu repulsionis, quâ corpora minutiora se mutuò repellunt et fugiunt : vis percussionis, quæ in corporum collisione manifesta est. Esse alias vires in rerum naturâ certissimum est, nam ex his non pendent omnia phænomena, saltem quantùm nos cernere possumus : verbi gratiâ, omnis œconomia animalis, motus musculorum, sensationes. Atqui harum virium leges sunt planè arbitrariæ : nam gravitas corporum non eadem est in variis à centro distantiis, sive intra terram, sive extra terram : intra terram corpora ponderare videntur in ratione directâ distantiarum à centro; id est, quâ proportione ad centrum accedunt, eâdem minuitur eorum

(1) Dicit auctor leges motûs *arbitrarias*, id est, liberas, seu à motore primo intelligente liberè conditas, principiisque ordinis essentialibus semper convenientes. P.-S.

pondus. Sed extra terram ponderant aliter : nam quò magis receditur à centro, eò minus pondus est : sed non decrescit in ratione simplici distantiarum; sed, ut loquuntur geometræ, in ratione duplicatâ inversâ distantiarum, id est, corpus in duplò majori distantiâ, quadruplò minùs ponderat : quo nihil arbitrarium magis fingi potest. Sic quoque vis illa, quâ cohærent particulæ materiæ in corporibus duris, aliam prorsùs legem sequitur, rationem triplicatam vel quadruplicatam inversam distantiarum; nam minimo intervallo nulla est, in puncto verò contractus infinitè superat vim gravitatis. Quæcumque sit lex harum virium, quam determinare vix possibile est, liquet certè, quòd planè fuerit ad arbitrium facta; nihil in materiæ naturâ reperies, quod hasce leges necessarias efficere potuerit. Idem dici potest de cæteris omnibus legibus quas sequuntur corpora.

Scimus quidem Epicureos olim et recentiores mechanicæ philosophiæ restauratores, docuisse omnia phænomena naturæ derivari posse ex his duabus simplicissimis legibus : *Corpus quodcumque servare statum motûs et quietis nititur;* et : *Quantitas motûs communicatur pro quantitate molis corporum impingentium* (1). Sed scimus etiam id valdè temerè ab utrisque assertum fuisse; vixque ullum esse phænomenon, cujus isti philosophi solutionem feliciter tentaverint. Et propterea quò magis in naturæ intima penetrant observando philosophi, tantò in dies minuitur apud omnes gentes illorum philosophorum auctoritas. Adeò ut illa ingeniosa philosophandi ratio per hypotheses arbitrarias inventa à Cartesio, ab omnibus curiosis naturæ exploratoribus deserta sit.

Objicies 1° cum Tolando : Motus essentialis materiæ est, et in ejus ideâ includitur. Nam primùm materia omnis est naturâ suâ divisibilis : divisibilitas verò continet ideam motûs. Deinde materia sine qualitatibus sensibilibus concipi à nobis nequit : sed omnes qualitates sensibiles sunt effectus motûs. Tertiò denique omnis materia movetur, et consequenter concludere debemus motum pertinere ad essentiam materiæ, uti colligimus omnem materiam essè extensam, quòd nullam ejus partem inextensam noverimus. — Respondeo 1° : In ideâ materiæ includitur quidem divisibilitas, et consequenter capacitas motum recipiendi : sed multùm distant divisibilitas et divisio actualis per motum; seu capacitas recipiendi motum et motus actualis. 2° Ex eo quòd corpora nobis per motum sensibilia sint, non sequitur illa per motum necessariò esse sensibilia. Nam talia esse possunt, et reverà sunt, non ex naturis suis, sed ex instituto arbitrario creatoris, qui potuisset aliam occasionem sensationum constituere, si voluisset. Deinde, etsi per imaginationem nobis repræsentare non possimus corpora sine aliquibus qualitatibus sensibilibus, saltem illa sæpiùs existere sine aliquibus qualitatibus sensibilibus novimus, et existere posse semper. Novi, v. g., sidera sole micante existere; existunt tamen sine qualitatibus sensibilibus respectu nostrî, et cùm, consentientibus philosophis, qualitates sensibiles non sint in rebus ipsis, sed in animis, certè sublatis animis tota universitas rerum sine istis qualitatibus existeret. Qualitates ergo sensibiles ridiculè dicuntur pertinere ad essentiam corporum. 3° Etiamsi concedamus omnem materiam in universo orbe in motu positam esse, quod tamen non probatur : ex istâ universalitate nullo modo sequitur motum ad essentiam materiæ pertinere. Ipse Tolandus agnoscit inesse omnibus corporibus vim centripetam, negat tamen illam gravitationem versùs centrum esse materiæ essentialem. Oportuisset illum confiçere eamdem planè rationem esse motûs et extensionis : ac sicut, sublatâ extensionis notione, tollitur omnis notio materiæ, sic sublato motu actuali nullam relinqui ejus ideam.

Objicies 2° contra secundam rationem : Vis inertiæ seu resistentia ad mutandum statum falsò dicitur esssentialis materiæ. Nam omnes philosophi in hoc consentiunt, materiam esse indifferentem ad motum vel quietem. Atqui ista indifferentia consistere non potest cum prædictâ vi inertiæ. — Respondeo omnes philosophos docere materiam esse indifferentem ad motum vel quietem, eo sensu quòd naturâ suâ non magis propendeat ad motum quàm ad quietem; nec magis resistat transire à statu quietis ad motum, quàm à statu motûs rursùs ad eamdem quietem redire : sed non docent materiam esse indifferentem ad motum et quietem, eo sensu quòd in materiâ nulla sit renitentia ad motum in statu quietis, et ad

(1) « L'idée de ramener l'explication de « tous les phénomènes à des principes mécani- « ques, est assurément grande et belle; ce pas « est le plus hardi qu'on pût faire en philoso- « phie, et c'est Descartes qui l'a fait; mais cette « idée n'est qu'un projet : et ce projet est-il fon- « dé ? Quand même il le serait, avons-nous les « moyens de l'exécuter? » etc. Vide Hist. nat. Ibid.

quietem in statu motûs (1). Deinde, etiamsi revocari possit in dubium à theistâ, an illa vis inertiæ, quam in materiâ omni sensibili experimur, sit materiæ essentialis, an impressa extrinsecùs à Deo; id ab atheo revocari in dubium non potest: nam hic tenetur defendere id omne pertinere ad naturam materiæ, quod omni materiæ inesse constantissimâ experientiâ novimus. Sed certè constanti experientiâ novimus materiam esse inertem.

Animadvertendum etiam est, majores difficultates, si fieri posset, premere atheos, si statuant materiam non esse inertem, quàm si inertem illam esse concedant: nam in hâc hypothesi nulla esse posset materiæ alicujus actio in aliam materiam. Omne enim corporis momentum pendet ex massâ, id est, inertiâ massæ, seu majori vel minori resistentiâ ad mutandum statum, et ex velocitate. Tolle massam seu inertiam massæ, et finge corpus non resistens: post collisionem, vel corpus impingens statim quiescet, cùm nullam habeat vim ad servandum statum motûs; vel nullâ amissâ velocitate rapiet secum corpus quiescens, quia hoc nullam habet vim ad servandum statum quietis. In neutrâ hypothesi posset hic mundus consistere; in primâ esset omnis materia tandem quiescens et moles segnis: in secundâ, omnis materia raperetur secundùm eamdem determinationem. Ad has ergo angustias reducitur atheus, ut vel asserat materiam inertem esse naturâ, et tunc carebit natura vi motrice; vel ponat non esse inertem, et tunc alterius materiæ motrix esse non poterit.

Corollaria. — Ex his omnibus sequitur primò, vanissimam esse philosophiam Stratonis et Stoicorum supra descriptam, quæ statuebat inesse materiæ vim motricem, quamdam tendentiam ad motum et nisum elementarem. Quam opinionem etiam nostris temporibus secuti sunt Hobbius, Tolandus, necnon clarissimus Leibnitzius. 2° Sequitur non esse inhærentem materiæ vim gravitatis et vim cohæsionis, quales admittebat Epicurus in individuis illis particulis, quas atomos vocabat. In quâ ejus sententiâ hoc etiam perabsurdum fuit, quòd in spatio infinito superius esse aliquid et inferius dictitaret, atque ibi gravitate suâ ferri et deprimi corpora, ubi nullus erat medius locus seu centrum. In eâdem vanitate sunt quidam recentiores philosophi, qui attractionem inhærentem materiæ qualitatem fecerunt: in quâ opinione hoc non solùm est reprehendendum, quòd vis aliqua inerti materiæ tribuatur: sed id perabsurdum est, quòd corpus dicatur agere in distans, ubi non sit, ubi est nihilum corporis, sicque effectus ex nihilo oriri supponatur. Sequitur denique vires naturales esse ipsam divinam efficaciam; et omnia phænomena, quæ vocantur effectus virium naturæ et legum motûs, nihil reverà esse, si propriè loqui velimus, nisi effectus divinæ actionis, vel immediatè per se moventis materiam, vel mediatè per alia entia spiritualia: aut esse effectus particulares legum naturæ generalium, quæ leges generales sunt tantummodò effectus generales efficaciæ divinæ. Cursus ergo et ordo naturæ nullus est propriè dictus, sed hoc nomine significatur divina voluntas, res omnes regens ratione constanti, perpetuâ et uniformi: ex quo sequitur illius virtute omnia etiam minutissima contineri, atque in ipso ac per ipsum omnia vivere, moveri et esse: et « Dei cogni-« tionem ex phænomenis pertinere ad philoso-« phiam experimentalem, » ut posuit Newtonus. Vide de toto hoc argumento Cartesium, Mallebranchium, Clarkium de Attr. Dei, et in resp. ad Leibnitz. Baxter de Immortalitate animæ.

Propositio II. — *Deum existere, seu ens à materiâ segregatum, ostendit animis hominum indita cogitandi vis.*

Probatio. — Si cogitatio (intellige vel perceptionem passivam, vel vim percipiendi, vel conscientiam, vel sensum, vel volitionem) à Deo non oritur, sed inhæret materiæ, vel oritur accidentaliter ex aliis materiæ affectionibus, nempe magnitudine, figurâ, situ, motu, quamvis diversæ sit naturæ, uti posuit Epicurus; vel est una ex his materiæ affectionibus, seu magnitudo, seu figura, seu situs, seu motus, uti Hobbius scripsit multis in locis; vel denique est facultas insita naturaliter in materiâ et distincta à motu, situ, figurâ et magnitudine, uti Strato olim docuisse dicitur. Atqui hæ tres sententiæ abhorrent à ratione.

1° Absurda est Epicureorum sententia. Nam ex magnitudine, figurâ, situ et motu nihil gignitur, præter varietatem earumdem affectionum. Divide materiæ magnitudinem, partes

(1) « Il semble, en considérant l'indifférence de la matière au mouvement et au repos, que le plus grand corps en repos pourrait être emporté sans aucune résistance par le moindre corps qui serait en mouvement, auquel cas il y aurait action sans réaction et un effet plus grand que sa cause. » Leibnitz Théod. p. 538.

divide in alias minutiores, easdem per totam æternitatem variâ ratione seca, nihil generabis unquàm nisi diversas magnitudines. Compone mutatione sitûs varias illas partes, pone partem A nunc ad orientem, nunc ad occidentem, nunc ad septentrionem, muta partium distantiam, nihil habebis nisi diversas materiæ combinationes. Molis figuram muta, muta partium configurationes, nihil habebis nisi mutationem figuræ seu mutatam figuram. Move nunc materiæ molem, velocitatem auge vel minue in infinitum, nihil movendo generabis, nisi motum varium. Et ratio est, quòd res compositæ nullo modo differant naturâ à rebus simplicibus ex quibus componuntur; ut cùm ex duobus triangulis quadratum efficis, quadratum illud nihil aliud erit quàm duo triangula: misce pulverem cæruleum cum pulvere flavo, habebis ex commixtione pulverem viridem, sed reverà iste pulvis viridis nihil est, nisi pulvis cæruleus cum flavo, uti ope perspicillorum ipsis oculis intueri licet. Et profectò si totum aliquod posset habere diversam naturam à partibus, esset diversæ naturæ à seipso; nam totum aliquod nihil est nisi complexio partium. Unde cùm Epicurei supponant cogitationem naturâ ab aliis affectionibus differre, illam reverà ex nihilo educunt, et sine efficiente causâ.

Huic Epicureorum tam stultæ opinioni originem dedit eorum inscitia; existimârunt siquidem cum plebe qualitates corporum sensibiles, colorem, sonum, calorem, odorem esse ex primariis affectionibus prognatas et existere in ipsis rebus extra nos positis, è quibus ad nos miris modis transferebantur. Sensationes igitur existimabant oriri ex crassioribus vaporibus, quæ perpetuò de corporibus manarent, seseque per sensus in nervos insinuarent; reliquas verò universas hominum cogitationes, sive vigilantibus sive somniantibus occurrentes, excitari ab alio quodam genere imaginum vel simulacrorum, multò tenuioris texturæ de corporibus quoque fluente. Hæc verò tenuiora simulacra, sive idola ad cerebrum dicebant, non per aperta organa sensuum deferri, sed per rara corporis seu poros penetrare, animumque intùs afficere: vide Lucr. l. 4, v. 726. Alii verò hanc absonam philosophandi rationem emendare voluerunt: et ideò statuerunt non ipsas imagines è corporibus fluentes irruere undique in animos, sed tendere, seu impellere lucem, seu aerem inter se et animum, et sic tangi sentirique per animum in distans, quasi per baculum. Ista exposuisse, refutâsse est: jam apud omnes certum est, qualitates corporum sensibiles esse animorum affectiones in rebus ipsis neutiquàm existentes.

Secunda opinio, in quâ definitur cogitationem esse unam ex supradictis materiæ affectionibus, æquè absurda est. Nam de rerum naturis judicare non possumus nisi ex rerum ideis; tolle hoc principium, omnem scientiam sustulisti: ideò tantùm affirmo triangulum non esse circulum, quia diversa est idea trianguli ab ideâ circuli. Atqui idea cogitationis diversa est ab ideâ magnitudinis, vel figuræ, vel sitûs, vel motûs; siquidem idea magnitudinis unius pollicis, vel pedis, vel exapedæ non est idea cogitationis, non est voluptas, non est conscientia. Circulus, seu triangulum, seu quadratum non est sensus. Systema quatuor atomorum, vel decem, vel centum, etc., non est sapientia. Motus circularis, seu parabolicus, seu spiralis, non est judicii vis, præteritorum memoria, seu providentia futurorum. Hæc planè differunt, magisque inter se quàm circulus et triangulum; hæc duo eodem genere continentur; circulus verò, seu motus circularis toto genere distat à providentiâ futurorum, seu memoriâ, seu conscientiâ, seu sensu, seu volitione.

Cùm verò soleant athei, et inprimis Hobbius (1), ex materiæ affectionibus motum seligere, cui attribuant cogitationis dignitatem et prærogativam, illam sententiam diligentiùs expendamus. Primò, motus nihil aliud in materiâ procreare potest quàm divisionem, vel configurationem, vel diversum situm, seu coagmentationem, ut modò dictum est. Sed ab his omnibus multùm differt cogitatio. Secundò, si motus esset cogitatio, omnis motus esset cogitatio, et eadem cogitatio: nam motus non est res varia, sed uniformis. Variæ ejus determinationes, vel ad orientem, vel ad occidentem, sunt tantùm externæ et relativæ denominationes, non mutant ipsam naturam istius qualitatis, quam motum vocamus. Motus etiam

(1) Causa sensionis est externum corpus sive objectum, quod premit organum proprium; et premendo, mediantibus nervis et membranis, continuum efficit motum introrsùm ad cerebrum, et inde ad cor; unde nascitur cordis resistentia et contrapressio, sive conatus cordis liberantis se à pressione per motum tendentem extrorsùm; qui motus propterea apparet tanquàm aliquid externum: atque apparitio hæc, sive phantasma, est id quod vocamus sensionem. Lev. c. 1. Vide etiam de Sensu et Motu animali.

circularis, vel ellipticus, non diversus est à motu recto. Quia omnis motus ex naturâ suâ est rectus, et in singulis punctis circuli nisus motûs est semper rectus, licet propter impedimentum perpetuò nisûs recti determinatio mutetur : quovis ergo instanti motus habet nisum rectum, et motus circularis nunquàm existit, sed fingitur tantùm per memoriam seu mentem ex conjunctione variorum motuum in successivis instantibus. Idem dicendum est de systemate corporum moventium, et de motu impulsionis : tunc quidem essent multæ partes et multi motus, et proinde multæ cogitationes. In omnibus casibus motus est res uniformis, et consequenter si motus sit cogitatio, omnis motus erit cogitatio. Quod absurdum putare videntur ipsi adversarii, qui reactionem quidem cogitationem nuncupaverunt, nunquàm verò motum simplicem rectilineum. Tertiò, si cogitatio esset species quædam motûs, tunc motus esset generica potentia sub se continens cogitationem, uti genus continet speciem. Atqui nedùm motus, aut quævis alia materiæ affectio, sit generica potentia respectu cogitationis, è contrario cogitatio est genus respectu motûs, et affectionum omnium materiæ. Nam existunt tot ideæ motûs, quot sunt modi motûs ; et insuper tot sunt ideæ figuræ, quot esse possunt figuræ ; tot etiam sunt ideæ aliarum rerum quot res sunt quæ possunt existere : hæ omnes ideæ sunt modi cogitationis. Manifestè ergo cogitatio cùm sit adeò generalis, adeò comprehensiva, et sub se contineat omnes figuras, omnes motus, omnes magnitudines, omnes situs, omnes colores, omnes sonos, omnia denique entia, non potest esse species aliqua motûs, sed est genus planè generalissimum. Quartò, si motus particularum materiæ esset cogitatio, esset ista cogitatio temerariâ sine consilio nata. Nam cujus consilio nasceretur ? Et consequenter nulla esse posset, nec libertas, nec sapientia, nec providentia, quæ tamen inesse cogitandi vi sentimus. Quintò, cogitatio seu conscientia est res permanens : non tantùm reminiscimur rerum gestarum 20, vel 30, vel 50 abhinc annis, sed conscii sumus à nobis ipsis easdem gestas fuisse. Atqui si conscientia esset motus materiæ, ut cerebri, vel sanguinis, subjectum cogitationis non esset permanens, et idem per multos annos, sed in perpetuo fluxu. Non haberemus memoriam, sed multò minùs conscientiam individuationis. Neque hæc solvi potest difficultas, nisi defendatur conscientiam transferri ab uno systemate particularum moventium in aliud systema successivè per plures annos : quo nihil absurdum magis esse potest, cùm ex eo sequeretur qualitatem, qualis est conscientia individuationis, carere posse subjecto, et unam substantiam consciam esse posse à se illa facta esse, quæ à centum aliis personis facta sunt ; id est, se et centum alias personas esse eamdem personam.

3° Absurdum est sentire cum Stratone materiam omnem esse per se percipientem, cogitationemque pertinere ad ejus essentiam. Primò, quia id solum materiæ essentiale dici potest, sine quo nequit materia concipi : ideò extensionem, divisibilitatem, figurabilitatem, mobilitatem, impenetrabilitatem, ad illius essentiam pertinere dicimus, quia istas proprietates à materiâ dividere cogitando non possumus. Atqui vim illam vitalem, illam perceptionem naturalem, qualem admittunt Stratonici, facilè à materiâ dividimus ; imò nihil in materiâ præter prædictas qualitates concipere possumus. Secundò, si cogitatio esset essentialis materiæ, à materiâ non posset abesse, sed omnis materia illam contineret : et esset cogitationis eadem proportio, quæ extensionis seu magnitudinis. Atqui tamen experimur omnem materiam non habere illam vim cogitandi : in totâ illâ mole corporeâ, quâ induimur, nulla pars est quæ cogitet. Nullam aliam viam ad tollendam vim istius rationis invenire potuit Hobbius, nisi hanc : docet perceptionem differre à sensu seu conscientiâ perceptionis ; perceptionem verò in omni materiâ esse ; sensum verò et conscientiam ex memoriâ pendere, quæ in organizatione sita est : vel sensum nasci ex varietate perceptionum sibi invicem succedentium (1). Sed hæc distinctio

(1) Itaque, ait Physic. c. 25, sec. 5 : « Sensioni adhæret propriè dictæ, ut ei aliqua « insita sit perpetua phantasmatum varietas ; « ita ut aliud ab alio secerni possit. Si suppo- « namus enim esse hominem, oculis quidem « claris, cæterisque videndi organis rectè se « habentibus compositum, nullo autem alio « sensu præditum, eumque ad eamdem rem « eodem semper colore et specie, sine ullâ vel « minimâ varietate apparentem obversum « esse ; mihi certè, quidquid dicant alii, non « videre videretur : attonitum esse, et for- « tassè aspectare eum, sed stupendum dice- « rem, videre non dicerem. Adeò sentire « semper idem, atque non sentire ad idem « recidunt. » *Ibid.* scribit : « Scio fuisse phi- « losophos, eosdemque viros doctos, qui cor- « pora omnia sensu prædita esse sustinue- « runt. Nec video si natura sensionis in rea- « ctione solâ collocaretur, quomodò refutari « possint. Sed etsi ex reactione etiam corpo-

perceptionis et sensûs seu conscientiæ, vanissima est; neque ullo modo intelligitur, quomodò una ab alterâ divelli possit. Perceptio sine sensu et conscientiâ est perceptio sine perceptione. Tertiò, si Stratonici philosophi agnoscant in materiæ particulis perceptionis tantummodò semen et vim genitricem sensûs et rationis, non sensum animalem, rationem, cogitationem reflexam et conscientiam, nodum ergo non solvunt. Quærere licet unde et quomodò gignatur in animalibus sensus, et in hominibus cogitatio reflexa. Si dicant vitam illam naturalem et genitricem diversimodè pro organorum diversitate sese exercere, incidunt in labyrinthos Epicureorum, et ipsis concedere coguntur per modificationem in organis factam rem oriri antea non existentem et nullum nexum cognationemve habentem cum organizatione. Quartò, cogitatio planè repugnat naturæ materiæ, seu corporis. Nam corpus est substantia constans multis partibus extra se invicem positis et separabilibus, et æquè distinctis, ac sol et luna. Hanc materiæ naturam participant omnes illius proprietates : magnitudo corporis est multitudo partium juxta se positarum, et augetur vel minuitur, aut juxtapositione novarum partium, aut earum subtractione. Figura tota corporis enascitur ex figuris partium exteriorum. Inertia, gravitas, motus corporis alicujus, pendet ex inertiâ, gravitate et motu partium, adeò ut non possis dividere corpus in partes duas vel tres, quin has omnes pariter qualitates dividas. Atqui cum hâc partium multiplicitate, quam participant omnes materiæ qualitates, consistere non potest cogitatio. Nam cogitatio non tantùm est disjuncta ab istis qualitatibus corporis (id est, non est longa, quadrata, ponderosa, iners, divisibilis, etc.), sed est planè simplex et individua; unâ tantùm valet quisque vi, quâ res comparat, judicat, conficit; quâ præterita tenet, complectitur præsentia, futura providet; quâ per totam vitam quisque conscius est sibi, se eamdem esse individuam personam successivis temporibus. Atqui hæc vis unica, simplex et individua in re multiplici esse non potest. Nam illa vis in multis partibus esse individua non potest, nisi omnes partes habeant eamdem individuam vim; aut ex omnibus simul conjunctis efflorescat illa vis individua. Pone, v. g., illam vim esse in corporibus A, B et C, vel erit in singulis, vel in conjunctione trium. Sed utrumque est absurdum. Primum certè est absurdum; quia qualitas individua corporis B, non potest esse qualitas individua corporis A, non magis quàm gravitas, seu motus, seu natura, seu existentia corporis A potest esse gravitas, seu motus, seu natura, seu existentia corporis B : non magis quàm mea cogitatio possit esse alterius eadem et individua cogitatio. Quæque res habet suam naturam, nec naturâ carere potest; quæque ergo res habet propriam individuationem, et individua qualitas, quæ adhæret naturæ cujusque rei, non potest esse qualitas individua alterius rei, magis quàm natura A potest esse identica natura B. Secundum etiam non minùs absurdum est : nam qualitas totius alicujus non potest esse diversa à qualitatibus partium; cùm totum sit complexio partium, si natura aut qualitas totius differret à naturâ et qualitate partium, differret à seipsâ, quod repugnat. Sic totum non potest esse extensum, nisi partes sint extensæ; totum non potest moveri, quin partes totius moveantur. Sed, inquies, rotunditas in circulo, globositas in globo, est affectio totius, quæ non est in partibus. Nequaquàm : nam rotunditas esse non posset, nisi essent arcus seu partes efficientes rotunditatem : nec globus esse posset, nisi essent partes sphæricitatis.

Usi sumus solummodò hoc loco rationibus petitis ex multiplicitate partium materiæ et earumdem divisibilitate : alia argumenta contra animi extensionem quære infra, ubi de Immensitate Dei. Vide de toto hoc argumento Cartesium, Mallebranchium, Dangeau, Clarkium, Baxter de Immortalitate animæ.

ARGUMENTUM VII. — *Ex materiæ et animi existentiâ.*

PROPOSITIO.

Deum esse, qui cuncta in initio creavit et suâ efficaciâ perpetuò conservat, ostendunt omnes, quibus constat mundus, substantiæ.

PROBATIO. — Ex superiori propositione patet duplicem esse in mundo substantiam, materiam nempe, motûs subjectum, et spiritum, cui insit cogitatio. Atqui utraque illa substantia non est per se existens, sed alterius entis arbitrarium figmentum. Et primò quidem ma-

« rum aliorum, phantasma aliquod nasceretur,
« illud tamen, remoto objecto, statim cessa-
« ret. Nam nisi ad retinendum motum im-
« pressum, etiam remoto objecto, apta ha-
« beant organa, ut habent animalia, ita tantùm
« sentient, ut nunquàm sensisse se recorden-
« tur. Sensioni ergo quæ vulgò sic appellatur,
« necessariò adhæret memoria aliqua. »

teriam rem creatam esse multiplici hâc ratione concitur.

1° Illud ens non est per se subsistens et independens, in cujus ideâ nullo modo includitur necessitas existendi, sed è contrario contingentia : nam si de rerum naturis judicandum sit, judicandum sanè est ex ideis. Atqui in materiæ ideâ non includitur existendi necessitas, quia potest concipi non existens; nam id solùm necessarium cogitatur, quod non potest cogitari non existens; sic dicimus partem necessariò esse minorem toto, quia repugnat partem esse æqualem vel majorem toto : et dicimus è contrario motum corporis alicujus versùs quamdam partem determinatam esse contingentem, quia idem corpus motum in contrariam partem facilè cogitamus. Atqui materiæ partes omnes non existere facilè cogitamus, ut lunam, aut aliam quamvis, aut omnes simul.

2° Illud ens non potest esse necessarium, sed est dependens, quòd nullos habet modos existendi necessarios, sed omnes contingentes et mutabiles. Atqui materia nullos habet modos necessarios.

Major propositio evidens est; nam quod necessariò existit et sine causâ, debet etiam habere modum existendi independentem à quâvis causâ; repugnat planè ut ens sit necessarium et independens ad esse, et contingens ac dependens ad modum existendi : quia cùm existentia sine modo existendi esse nequeat, talis est modus existendi qualis existentia : imò res quævis necessaria vel contingens denominatur ex nullâ re aliâ, quàm ex modo existendi. Proindeque quod contingens est, mutabile et dependens ratione modi existendi, dependens quoque est ratione existentiæ.

Minor propositio nullam habet obscuritatem: quis enim modus materiæ necessarius et immutabilis est? Cogita illam in massam homogeneam et uniformem conglobatam, vel divisam in partes, cum his aut illis figuris, in hoc vel illo situ, in motu vel quiete, in statu fluiditatis vel soliditatis; nullum ex his modis dicere possis necessarium, quia modus contrarius æquè possibilis est, illosque omnes successivè induit materia : ergo ipsa materiæ existentia, quæ sine his modis contingentibus et mutabilibus esse nequit, est etiam contingens.

3° Materia est ens merè passivum, est enim res divisibilis, mobilis, figurabilis, locabilis, etc.; est res divisa, mota, figurata, etc., quæ qualitates certè sunt passivæ, seu significant hoc unum, materiam posse ab agente variè modificari, et esse jam modificatam. Tolle hanc capacitatem passivam à notione materiæ, omnem materiæ notionem sustulisti. Atqui quod passivum est, id factum et productum esse necesse est. Nam passivitas non magis concipi potest sine activitate, quàm effectus sine causâ; eadem omninò est connexio, seu relatio inter id, quod passivum est, et id per quod est passivum; quæ est inter effectum, et id per quod effectus existit. Passivum quippe et activum voces sunt, quæ habent eamdem potestatem ac istæ, effectum et efficiens; quia activitas omnis est vera efficientia, et passio est reverà effectus, et vice versâ : et proinde si fieri posset, ut substantia passiva non esset effectus causæ alicujus, tunc effectus quilibet posset esse à se et independens : quod planè absurdum est. Ergo ex naturâ materiæ passivâ concluditur materiam esse effectum. Hæc lucem et firmitatem ex sequentibus accipient.

4° Illud ens non potest esse necessarium et independens, cujus omnes proprietates non possunt aliter concipi, quàm ut effectus causæ alicujus, imò ut effectus arbitrarii. Atqui omnes materiæ proprietates tales sunt. Proprietates corporum sunt, magnitudo, figura, situs, soliditas, motus, inertia, etc. Atqui hæ omnes proprietates seu modi non possunt aliter concipi, quàm ut effectus causæ à materiâ distinctæ. Quid enim est magnitudo finita, nisi moles contingenter et arbitrariè determinata, quam sine causâ determinante cogitare non possumus? Sic quoque figura quævis, seu circularis, seu triangularis, etc., non necessitatis, sed voluntatis opus est; res figurata sine figurante effectus est sine causâ. Sic motus seu corporis ex uno in alium locum translatio nullâ aliâ ratione potest cogitari, quàm ut effectus vis motricis. Sic soliditas sine cohæsione partium non est; cohæsio autem effectus est vis alicujus materiæ partes compingentis. Denique ista vis inertiæ, quam inesse materiæ supra diximus, non alio modo intelligitur, quàm ut effectus divini decreti, quo statuit materiam ad mutandum statum allaturam esse resistentiam. Ergo quidquid in materiâ experimur, non potest aliter concipi, quàm ut effectus causæ à materiâ distinctæ; et in unâquâque atomo vis divina variâ ratione conspicua est in determinatione magnitudinis, figuræ, situs, soliditatis, motûs, inertiæ, etc. Dices fortassè atomum quamlibet naturâ suâ finiri et ad talem magnitudinem, figuram, motum, duritiem, inertiam determinari. At per naturam vel intelligis ens

aliquod, aliquam vim, distinctam à figurâ, duritie, etc., vel nihil. Sin primum, habemus quod volumus. Sin secundum, absurdè loqueris.

Hoc idem sic breviùs confici potest. Corpus vel habet necessariò omnes magnitudines possibiles, omnes figuras, omnes situs, etc., vel habet necessariò nullam magnitudinem, nullam figuram, etc., vel habet necessariò unam figuram, unam magnitudinem, etc., vel denique habet magnitudinem, figuram, etc., contingenter et ex voluntate entis alicujus. Primum contradictionem involvit, nempe corpus habere necessariò omnes simul magnitudines, omnes figuras, etc. Secundum repugnat : nam corpus sine aliquo ex illis modis existere non potest. Tertium contra experientiam est; nam corpora perpetuis vicissitudinibus obnoxia sunt. Ergo hæc omnia voluntate determinantur. Vide alia argumenta infra, ubi de ente necessario. Eædem rationes facilè conferri possunt ad conficiendum animos etiam esse substantias creatas. Nam omnia quoque in animis, sensus, affectiones internæ, vis intelligendi, et cætera sunt arbitrariâ voluntate determinata.

Objicies : Est illud philosophiæ omnis certissimum principium, et ab omnibus philosophis admissum : *Ex nihilo nihil existere.* Ergo. Respondeo , principium esse philosophiæ certissimum, ex nihilo nihil existere, hoc sensu intellectum, quòd nihil, quod non fuit ante, possit existere sine efficientiâ causæ alicujus, vel quòd à *nihilo nihil effici possit.* Idem principium esse falsum, eo sensu, quòd nihil, quod non fuit antea, ad existentiam adduci queat. Igitur fatemur sine efficiente causâ ex nihilo nihil posse oriri, quia rei non existentis nulla est efficientia : ex quo etiam conficitur nunquàm fuisse nihil seu non omnia entiâ esse facta, sed naturam aliquam per se et necessariò ab infinito tempore fuisse. Ex eodem principio sequitur, nihil produci posse, nisi ab eâ naturâ, quæ parem saltem rei productæ perfectionem habet, et facultatem tantam, quanta sufficit ad illam producendam : effectus qui perfectior est causâ suâ, sine causâ necesse est ortus sit, cùm suæ causæ efficientiam excedat. Ideòque si nullus in orbe motus foret, neque ulla præter corpora natura existeret, nullus motus unquàm posset existere, cùm corpora careant vi motrice. Idcircò etiam videtur nullam naturam finitam et imperfectam, novam substantiam producere posse, tametsi novis modis producendis par sit : quia efficientiam creatricem continere non posse videtur. Hæc ipsa tamen verba sensum falsum continent, si nimirùm per istas voces *ex nihilo,* terminus à quo tantùm designetur, et hic illis sensus tribuatur, nihil quod non fuit antea ad existentiam ullo modo adduci posse. Hoc enim si universè verum esset, nulla posset esse productio seu efficientia, nullus motus, nulla cogitatio. Sed in nobis ipsis experimur facultatem, novas cogitationes in animis nostris, novosque motus in corporibus producendi; quod ipsum cogit atheos, ut hanc propositionem restringant, et de substantiis unicè accipiendam statuant. Quo etiam sensu falsa est propter rationes supra allatas et hanc aliam : quia negari non potest creatio quin tollatur potentia infinita. Nam quid est infinita potentia, nisi facultas perficiendi id omne quod non repugnat? Atqui non repugnat existere aliquam substantiam finitam et imperfectam, quæ antea non fuit, atomum, v. g., vel animum. Qui ergo istud principium hoc sensu assumunt, assumunt nullam esse potentiam infinitam, quod est petitio principii.

At, inquies, istud principium, *ex nihilo nihil fit,* est etiam certissimum eo sensu, quòd à causâ efficiente etiam infinitâ nulla substantia produci possit. Nam 1° nequaquàm creationem substantiæ ex nihilo cogitatione complecti possumus. 2° Istud principium experientiâ confirmatur : nam in naturalibus mutationibus, in generatione et corruptione corporum, nulla pars substantiæ vel destruitur, vel creatur ; sed si ex nihilo substantiæ orirentur, res aliter sese haberet, ut observavit Lucretius :

Nam si de nihilo fierent, ex omnibus rebus
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
E mare primùm homines, è terrâ posset oriri
Squamigerum genus et volucres, erumpere cœlo
Armenta et aliæ pecudes : genus omne ferarum
Incerto partu culta ac deserta tenerent.
Nec fructus iisdem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur : ferre omnes omnia possent.

3° Quia, ut idem poeta argumentatur :

Præterea nisi materies æterna fuisset
Antehac ad nihilum penitùs res quæque redisset
De nihiloque renata forent quæcumque videmus.

Respondeo : tam vanas esse illas atheorum rationes, præter quas nullas habent alias, ut magnam ex ipsis accipiat auctoritatem nostra conclusio. Prima ratio sic procedit : non intelligo quomodò substantia ex nihilo producatur : ergo substantia est nulla creata. Licebit ergo homini cæco à nativitate concludere nullos

esse colores, nec corporum distantium situm et figuram posse cerni? Licebit ergo nobis omnibus concludere nullum esse in mundo motum, seu cogitationem? Nam non magis intelligimus, quomodò nascantur, quàm quomodò oriantur substantiæ. Quod obscurum est in creatione est transitus à nihilo ad esse, qui transitus æquè obtinet in motûs et cogitationis productione. Si ergo ex motu et cogitatione concludere liceat esse vim motricem, et vim cogitandi, quam non habeo comprehensam, cur etiam non licebit concludere ex naturalibus et essentialibus proprietatibus rerum finitarum, quæ evidenter sunt contingentes, mutabiles et effectus arbitrarii, esse vim creatricem, etsi illam non complectar cogitatione? Profectò si sit vis aliqua necessaria, illa infinita est, ut modò ostendemus; et consequenter æquè certi sumus et certiores, illam existere quæ par sit omnibus rebus possibilibus producendis, quàm esse vim aliquam finitam illius participationem. Secunda ratio Lucretii planè ridicula est, et efficit solummodò res non oriri ex seipsis, seu sponte suâ, temerè et sine consilio ac vi causæ efficientis. Tertia ratio æquè est inepta : si res quidem sponte suâ temerè prodirent ex nihilo, sine causâ etiam interire et renasci iterùm possent. Sed ubi existunt tantùm efficaciâ potentiæ infinitæ, in nihilum redire non possunt, nisi subtractione istius efficaciæ per quam existunt. Hæc omnia multò meliùs retorqueri possunt adversùs Epicuri et Lucretii hypothesim : in quâ temerè et sine causâ cuncta, præter brutam materiam, *ex nihilo* erumpunt.

Argumenta metaphysica.

Esse Deum seu ens hominibus excellentius, cujus numine et procuratione cuncta regantur, cum summâ vi et auctoritate suadent argumenta moralia, sed parùm explicant naturam illam divinam (1) : ideòque videmus hominum vulgus, quod solummodò ex istis argumentis moralibus Deum intellexit, neque sese contulit ad rerum physicarum et metaphysicarum contemplationem, in magnâ opinionum perversitate circa Dei naturam ejusque virtutem fuisse. Argumenta physica, quæ exposuimus modò, in perfectiorem nos ducunt Dei cognitionem; dùm ostendunt eum esse totius universitatis artificem solertissimum; totius naturæ, diffusione suæ virtutis, rectorem et quodammodò animam, et ipsarum etiam substantiarum omnium creatorem et adminiculum. Sed quæ jam expositurі sumus argumenta metaphysica interiorem Dei notitiam dabunt; scilicet, in quibus non tantùm videbimus, quam habeat cum hominibus habitudinem, aut cum rebus creatis connexionem; sed qualis in se sit intelligimus. Et sicut profectò in locis jam explicatis, in moralibus et physicis rebus, nihil est, à quo profecti non possimus ad Deum ascendere, ita in mentis nostræ abstractis ideis, seu in mundo intelligibili nihil quoque est, quod divinam existentiam non demonstret : penè dixerim quòd ipse Deus non sit. Id triplici argumento conficiemus : in primo existentiam *entis summè perfecti,* ex existentiâ *entis necessarii* colligemus. In secundo *perfecti et imperfecti, infiniti et finiti* notiones eamdem Dei existentiam efficere probabimus. In tertio ostendemus *essentias rerum necessarias, et immutabiles earum relationes,* seu omnem *veritatem* conjunctam esse cum existentiâ Dei, qui *est sempiterna et immutabilis veritas.* Inter argumenta hæc, quædam subtilia nimis et levia videntur multis, neque nos ipsis eamdem vim omnibus inesse existimamus; tamen illa omnia breviter exponere constitutum est, quòd nobis haudquaquàm æquum videatur nostrum ingenium aliis, ut judicii normam, proponere, et moveat præterea summorum philosophorum auctoritas, quibus hæc omnia argumenta summoperè placuerunt.

Argumentum VIII.—*Ab existentiâ entis necessarii.*

Propositio.

Existere Deum, quo nomine hîc intelligimus ens infinitè perfectum, demonstratur ab existentiâ entis necessarii.

Probatio. — Nam profectò existit in rerum naturâ *ens necessarium.* Atqui ens necessarium est *infinitè perfectum.*

Major propositio ab omnibus seu veteribus, seu recentioribus atheis admissa est : et reverà evidentissimis argumentis sic conficitur.

1° Aliquid existit. Atqui nisi esset ens aliquod necessarium, nullum ens existeret. Nam si nullum esset ens necessarium, entia quævis essent

(1) Notitia quæ de Deo ex consensu populorum habetur, præcipuas licet erroribus fœdatas complectitur ejus perfectiones, ut cum unitate omnipotentiam, bonitatem, summam denique perfectionem, quod ex infra dicendis de unitate Dei liquebit. Philosophi verò eas evolvunt notiones in argumentis physicis et metaphysicis, singuli pro suo ingenio, sed non eâdem certitudine, ut mox ipsi infra notabimus.
P.-S.

naturâ suâ contingentia. Atqui si entia quævis essent naturâ suâ contingentia nullum ens existeret. Ens siquidem contingens illud est, quod ex se et ex naturâ suâ ad existendum vel non existendum indifferens est, quod proinde nisi ad existendum aliâ re, quàm naturâ suâ determinaretur, nunquàm existeret. Atqui in hâc hypothesi nulla alia res est, à quâ determinaretur entis alicujus existentia. Ergo nullum ens existeret, quod falsum est. Vel sic breviùs confice : Omnia entia existunt, vel ob causam aliquam externam, vel ob causam aliquam internam. Prius contradictionem involvit; si posterius verum sit, ergo entia omnia non sunt contingentia, sed est aliquod necessarium : nam ens necessarium illud est, quod in naturâ suâ continet rationem existentiæ suæ.

2° Vel existit ens necessarium quod naturâ suâ necessariò existit : vel entia seipsis dedère originem contingenter, cùm antea non extitissent : vel omnia entia producta fuerunt, uno ente aliud successivè generante per totam æternitatem. Atqui dici nequit, 1° entia omnia contingenter sibi dedisse originem, cùm antea non extitissent : quia in istâ hypothesi res orirentur ex nihilo sine causâ; nam res antequàm existat est nihilum, et nullam habet efficientiam. 2° Dici nequit entia omnia fuisse successivè procreata, nullamque esse primam causam improductam : nam jam demonstravimus progressum ejusmodi in causis producentibus supponi non posse, nec solvere difficultatem, quia tota illa series entium cogitari potest, ut unum ens continuum sine principio et sine fine, nec tamen necessarium et independens, sed productum. Quod repugnat, cùm nullum sit ens à quo producatur.

Minor propositio quoque certa est; nam 1° vel ens illud quod est necessarium, est necessariò finitum et imperfectum, vel est infinitum et perfectum. Seu, conversâ propositione, vel finitum et imperfectum est necessarium, vel infinitum et perfectum est necessarium, Atqui finitum et imperfectum nullo modo est necessarium : benè verò quod infinitum et perfectum est. Nam quod multiplex est, quod varium est, quod in suo conceptu includit arbitrariam et contingentem determinationem, non potest dici necessarium : sed id solùm quod simplex, quod unum et in cujus conceptu nihil arbitrarium et contingens includitur. Atqui finitum et imperfectum est multiplex et varium, in ejus conceptu includitur contingens et arbitraria determinatio perfectionis, ut patet. Ens verò infinitum et perfectum unicum est et simplex, et in ejus conceptu nulla perfectionis contingens et arbitraria determinatio includitur. Ergo finitum et imperfectum non est necessarium, sed potiùs infinitum et perfectum.

2° Ens necessarium continet in naturâ suâ necessitatem existendi; seu ens necessarium illud est, de quo existentia necessaria nequit negari sine contradictione. Etenim si aliquid posset necessariò existere præter id unum, quod in ipsâ suâ naturâ necessitatem existendi continet, sequeretur necessitatem illam existendi, quam res illa haberet, ex nihilo ortam esse, et in nihilo fundatam, eò quòd neque ab ipsâ rei naturâ, neque ab aliâ quâvis causâ oriri potuisset. Atqui solum ens infinitum et perfectum in suâ naturâ necessitatem existendi continet : de solo illo ente cum contradictione negatur existentia necessaria. Quia in notione solius entis infiniti includitur existentia, non verò in notione cujuscumque entis finiti et imperfecti. Ergo ens necessarium est infinitè perfectum.

3° Ens necessarium illud est cujus existentia posita est in necessitate absolutâ et antecedente insitâ in naturâ : nam juxtâ nostrum cogitandi modum ens necessarium non est necessarium quia existit ab æterno, seu consequenter ad æternam existentiam; sed existit ab æterno quia necessarium est, seu quia necessitas quædam absoluta et quodammodò antecedens juxta nostrum concipiendi modum ratio formalis est existentiæ. Atqui ens cujus ratio existendi est absoluta et antecedens necessitas non potest esse finitum et imperfectum. Nam illa necessitas absoluta et antecedens, quæ ratio existendi supponitur, nullum habet limitem, et exigit æqualiter omnem realitatem, omnes gradus perfectionis, totam entis amplitudinem. Non potes cogitare illam unquàm in arbitrario aliquo gradu perfectionis aut aliquâ contingenti realitatis limitatione consistere, quin statim, sublatâ necessitate illâ absolutâ, arbitrium supponas. Ergo ens necessarium, quod existit ex absolutâ et antecedente necessitate, quam nulla res coerceat, quam nullum arbitrium regit, est necessariò infinitum et perfectum.

4° Si finitum et imperfectum esset necessarium, ens et nihil haberent quodammodò divisum imperium, et de nihilo plura possent prædicari quàm de ente. Cùm finitum non contineret omnem realitatem possibilem, omnes metaphysicas rerum possibilium essentias, nihilum esset necessarium, esset æternum, esset immensum, esset infinitum, esset cogno-

scibile, imò contineret essentias rerum omnium possibilium, omnes earum rationes (1) Atqui absurdum videtur asserere nihilum habere proprietates illas omnes entis, immensitatem, cognoscibilitatem, etc. Ergo infinitum et perfectum quod continet omnem realitatem, excluditque omne nihilum, est necessarium.

3° Ens necessarium unicum est, ut satis patet, et infra probabitur. Atqui ens unicum est necessariò infinitè perfectum. Nam habet omnes perfectiones possibiles, et illæ perfectiones possibiles sunt infinitæ. Habet quidem omnes perfectiones possibiles: nam nulla est perfectio possibilis, nisi quatenùs alicui subjecto inhærere potest. Atqui ens necessarium habet omnes perfectiones quæ alicui subjecto possunt inhærere. Duo tantùm sunt perfectionum subjecta, ens necessarium et ens contingens. Sed ens necessarium unicum habet manifestò omnes perfectiones proprias enti necessario : habet etiam omnes perfectiones entium contingentium, cùm hæc non possint habere nisi illas quas ab ente necessario acceperunt. Ergo habet omnes perfectiones possibiles. Deinde illæ perfectiones possibiles numero sunt infinitæ : ille quippe numerus infinitus dicitur, qui absolutus est et cui nihil addi potest. Atqui perfectionum possibilium numero nihil addi potest. Quidquid enim extra perfectiones possibiles positum est, id non est in genere perfectionum. Ergo perfectiones possibiles sunt infinitæ. Ergo ens necessarium habet infinitas perfectiones; vel saltem tot et tantas habet, quot et quantæ haberi possunt; ita ut nihil ipso sit perfectius, nihil majus, nihil melius : sed tale ens Deus est. Ergo. Vide Clarkium, de Existentiâ et Attributis Dei, et in resp. ad plures litteras ad calcem ejusdem operis.

ARGUMENTUM IX.—*Ab ideâ entis infiniti et perfecti.*

PROPOSITIO.

Deum esse seu existere ens infinitum et perfectum probat ipsa idea infiniti et perfecti.

PROBATIO. — Nam certissimè indita est mentibus nostris idea infiniti et perfecti. Sed hæc idea multiplicem suppeditat conficiendæ existentiæ Dei rationem. Major propositio sic conficitur : Finitum ab infinito, imperfectum à perfecto cogitando distinguimus. Atqui nisi animis informata esset idea aliqua infiniti et perfecti, nec finitum ab infinito, nec imperfectum à perfecto distinguere possemus. Quæcumque enim cogitatione dividimus, aliquod nobis exploratum distinctionis fundamentum habere debent, quod aliud esse nequit præter interiorem sensum aut ideam. Quæ nec sensu nec ideâ percipiuntur, nec comparari, nec dividi possunt, suntque respectu nostri quasi non existant. Ergo infinitum et perfectum, si comparentur cum finito et imperfecto, ab iisque cogitando dividantur, necesse est, aut sensum aliquem, aut ideam infiniti et perfecti habeamus(1).

Et profectò ridiculè satis diceretur nos nullam habere illius rei notitiam, cujus existentiam multiplici argumento demonstramus, quam et athei quoque admittere coguntur. Sed entis infiniti et perfecti existentiam superioribus argumentis jam confecimus, et etiam in hypothesi atheorum, si tollatur mens infinita et perfectionibus absoluta, admittendum erit aliquid aliud infinitum, tum duratione, tum extensione : quod adeò verum est, ut omnes athei arcem causæ suæ in infinità materiâ posuerint. Neque movere quemquam debet quòd infinitum comprehendere non possimus, aut informare talem notionem, quæ totam ejus infinitatem exhauriat. Nam habere ideam entis infiniti, est apprehendere ens, cujus naturæ sit nullos terminos habere : v. g., si immensitas esset adjuncta naturæ spatii, vel æternitas esset adjuncta naturæ temporis, cogitando spatium et tempus res infinitas apprehenderemus, licet ipsam earum infinitatem non complecteremur animo. Nullam rem etiam finitam comprehendimus, ita ut ejus noscamus essentiam, aut omnes proprietates et virtutes ; num ergo dicendum est, nos rei nullius habere ideam (2)?

Jam verò hæc idea entis infiniti et perfecti multiplici ratione confirmat existentiam Dei : 1° Si consideres illius originem et causam; 2° si attendas ad ejus constantiam ; 3° si ejusdem naturam perspicias.

1° Videtur quòd à nullâ aliâ causâ quàm ab ente infinitè perfecto oriri potuerit. Nam primò, prædicta idea non oritur directè et immediatè à sensibus externis : quia est longissimè disjuncta ab omni qualitate sensibili, seu coloris, seu soni, seu saporis, etc., ab omni etiam affectione qualitatem sensibilem comitante, extensione, motu, figurâ, inertiâ, cohæsione, divisibilitate, etc. Quia etiam quidquid est realita-

(1) Ideæ nomine, inquit Cartesius in resp. ad obj. tertiam, intelligo cujuslibet cogitationis formam, per cujus immediatam perceptionem ipsius ejusdem cogitationis conscius sum, adeò ut nihil possim verbis exprimere intelligendo id quod dico, quin ex hoc ipso certum sit in me esse ideam ejus, quod verbis illis significatur.

(2) Cartes. resp. ad obj. prim.

(1) Vide argumentum decimum infra.

tis seu perfectionis in aliquâ re, id est formaliter vel eminenter in causâ suâ primâ et adæquatâ; aliàs effectus existeret ex nihilo. Unde sequitur realitatem objectivam ideæ entis perfecti, debere formaliter contineri in ejus causâ : sed realitas objectiva ideæ entis perfecti, seu omnis perfectio non continetur in objectis sensibilibus. Secundò : eadem idea non est ab ipsâ mente conficta per aggregationem omnium perfectionum rerum finitarum, earumque mentalem amplificationem, uti contendunt Gassendus, Lockius, etc., quia 1° non mihi conscius sum, illam ideam à me aliquando confictam fuisse, conquisitis undique perfectionibus : congrua est menti meæ, domestica, nativa. Infirmior et imperfectior est mens humana, quàm ut rei adeò præstantis notionem sibi informare queat : colligat omnes perfectionum ideas ex sensibus advenientes, omnes suarum perfectionum notiones adjungat, quantùm poterit amplificet : illa idea factitia multùm aberit ab infiniti et perfecti notione, quam gerimus in animis, et cum illâ comparata vanitatis convincetur. Quia 2° mens non cudit suas ideas simplices, aut ex phantasmatibus educit, uti credebant Aristotelici quidam, sed eas sibi informatas habet à naturâ, id est, sensu quodam interiori et nativo percipiuntur. At ista idea infiniti seu perfecti est simplicissima, omnisque compositionis expers. Nam infinitas seu perfectio est ens absolutè, cui nulli limites adjunguntur. Perfecta seu infinita cognitio est cognitio absoluta, cui nulla ignorantia adjuncta est, seu cognitio sine ignorantiâ. Similiter infinita et perfecta potentia, nihil est nisi potentia absolutè, in quâ nihil cogitatur debilitatis et impotentiæ, seu virtus operandi sine adjunctâ notione imbecillitatis. Hinc que illam ideam infiniti seu perfecti nullo modo neque amplificare, neque imminuere, neque ullo modo discerpere possumus; sicut ideas omnes factitias mens ad arbitrium variâ ratione componit : hæc planè immutabilis, et à mente independens videtur. Propterea etiam sicut circulus imperfectus malè diceretur defectus circuli perfecti, sed è contrario circulus imperfectus deficit à normâ stabili circuli perfecti : sic quoque imperfectum omne et finitum, quod in suâ notione semper includit arbitrariam limitationem, deficit à normâ simplici, et neutiquàm arbitrariâ, infiniti et perfecti. Ideæ hæ perfecti et infiniti non tantùm simpliciores sunt, sed omninò clariores : quia ut quantò plus in re quâque lucis est, tantò illa clarior est et illustrior; sic quantò plus virtutis et veræ perfectionis natura quædam habet, tantò illa meliùs cognoscitur et faciliùs sentitur, vis ejus mentem potentiùs commovet : notioni limitationis, ignorantiæ, impotentiæ, etc., quid tenebricosum inest.

Addit Cartesius, si omninò velis mentem activam esse et suas omnes ideas cudere, et inter alias hanc infiniti et perfecti, eâdem ratione argumentari licebit ab origine tantæ activitatis tam præclaræ facultatis, quæ valeat ipsius infiniti speciem sibi informare; quæ tanta facultas non minùs requirit causam infinitam quàm idea ipsa infiniti.

Vis omnis hujus argumenti, ut satis liquet, pendet ex naturâ et origine ideæ infiniti et perfecti : si sit accepta à sensibus, factitia, negativa, ut contendunt Gassendus et Lockius, evanescit omnis hujus rationis auctoritas.

2° Confirmat Dei existentiam prædictæ ideæ constantia. Nam quarumcumque rerum notiones tam altè animis nostris infixæ sunt, ut nullo modo, quidquid moliamur, ejici vel evelli queant, illæ res existunt. Nam tunc existentia illarum rerum æquè certa erit et eodem nitetur fundamento, ac quævis alia veritas : v. g., illa veritas, bis duo sunt quatuor, ideò certa est, quia illam idearum convenientiam nec mutare nec eliminare ex mente ullo modo licet. Atqui notio entis infiniti, æterni, immensi, potentissimi, omniscientis, ex harum idearum ordine est, quas nec mutare ullo modo, nec ex mente extirpare possumus, sed semper nobis invitis sese obtrudunt. Finge nullam esse omninò substantiam, etiam factâ hâc absurdâ hypothesi, obversabitur semper menti forma æternitatis, immensitatis; cogitabis infinitam multitudinem rerum possibilium et veritatum : hasque formas ad nihilum pertinere statuendum erit, dicendumque nihilum esse æternum et immensum, in nihilo contineri infinitas relationes et veritates, atque rerum infinitarum possibilitatem : quod videtur contradictionem involvere. Hoc argumento utitur Clarkius ad demonstrandam existentiam æternitatis successivæ, et spatii infiniti; sed multò meliùs confertur ad conficiendam existentiam entis infiniti et perfecti, sine quo æternitas et infinita extensio esse non possunt, at quòd fortassè existere potest sine illâ temporis successione et spatii diffusione.

3° Quidquid clarè et distinctè percipitur, illud est aut esse potest. Sed si ens perfectum esse potest, reverà existit. Aliàs esset simul possibile et impossibile : possibile quidem ex

hypothesi : impossibile quoque , tum quia, eo ipso quòd non existeret, necesse esset non existere ; tum etiam, quia non posset ullâ ratione ad existentiam perduci ; neque à se , quòd res nulla sibi dare existentiam possit ; neque ab alio, quia infinitum et perfectum non potest produci ab imperfecto et finito. Valet argumentum hoc, sive idea Dei supponatur positiva, sive negativa.

4° Quidquid in ideâ clarâ et distinctâ alicujus rei continetur, id de illâ re affirmari potest, modò illa idea sit simplex et ab ipsâ naturâ mentibus nostris insita, non conficta à mente. Atqui in ideâ simplici et naturali entis perfecti includitur existentia necessaria , æterna et independens , utpote quæ non tantùm perfectio est, sed fundamentum omnis perfectionis. Ergo.

Loquatur ipse pro se Cartesius magnus hujus argumenti, si non inventor, saltem defensor (1) : « Animus meus considerans inter « diversas ideas, quas apud se habet, unam « esse entis summè intelligentis, summè po- « tentis , et summè perfecti , quæ omnium « longè præcipua est, agnoscit in ipsâ existen- « tiam non possibilem et contingentem tantùm « quemadmodùm in ideis omnium aliarum « rerum, quas distinctè percipit, sed omninò « necessariam et æternam. Atqui ex eo quòd « exempli gratiâ, percipiat in ideâ trianguli « necessariò contineri, tres ejus angulos æqua- « les esse duobus rectis, planè sibi persuadet « triangulum tres angulos habere æquales duo- « bus rectis : ita ex eo solo quòd percipiat « existentiam necessariam et æternam in entis « summè perfecti ideâ contineri, planè conclu- « dere debet, ens summè perfectum existere. « Magisque hoc credet, si attendat nullius al- « terius rei ideam apud se inveniri, in quâ « eodem modo necessariam existentiam conti- « neri animadvertat. Ex hoc enim intelliget, « istam ideam entis summè perfecti non esse à « se effictam, nec exhibere chimericam quam- « dam, sed veram et immutabilem naturam, « quæque non potest non existere, cùm neces- « saria existentia in eâ contineatur (2). »

Hoc argumentum cujusque judicio sine defensione relinquemus ; dicemus tantùm magnam illi accedere auctoritatem ex suffragiis summorum in omni gente philosophorum (3), et ex dissensione eorum, qui illud confutarunt, qui videntur potiùs suspicari vitium in argumento, quàm perspectum illud habere. « Buddeus, inquit Fabricius, in Cartesii argu- « mento reprehendit quòd ideam infiniti et « perfecti, pro re infinitâ et perfectâ, quæ « nonnisi à Deo esse possit, venditet ; et fal- « lacià ambiguæ locutionis delusus ex eo, quòd « ens perfectissimum, siquidem existat, neces- « sariò existat, concluserit illud etiam existere « Joannes Norris negat primam ideam Dei esse, « ut ens perfectissimum cogitemus, sed illud « demùm ideam Dei existentis consequi, vel- « uti ideam trianguli consequitur, quòd dico « in illo latera junctim accepta sunt tertio « majora. A Christiano Wolfio notatur Car- « tesium supponere rem ab atheo vocatam in « dubium, quòd ens perfectissimum existere « possit. Samueli Clarkio argumenti hujus « obscuritas et defectus videtur latere in eo, « quòd ad ideam nominalem, sive definitio- « nem entis per se existentis præcipuè se ex- « tendit, neque sufficienti evidentiâ et conse- « quentiarum valido satis nexu applicatur ad « ideam realem istius entis actu extra nos « existentis. » Delect. argum. cap. 10, pag. 329. Exceptiones hæ longè majorem obscuritatem habere videntur, quàm habet ipsum argumentum Cartesii. Adde etiam quòd etsi viri perspicacissimi omnes ingenii nervos contenderint, ut hoc argumentum convincerent vanitatis , et varia exempla paralogismorum protulerint, quæ ejusdem generis esse asseruerunt, tamen successu caruerunt exempla illa : eorum vitia, et cum argumento hoc discrepantiam Cartesiani prodiderunt. Hoc exemplum, v. g., aliquibus probatum est : Quidquid in ideâ clarâ percipitur alicujus rei, id de illâ re potest affirmari. Atqui in ideâ horologii loquentis includitur existentia actualis. Ergo. Sed illa idea horologii loquentis factitia est, non simplex, ut est idea perfecti, et ideò tantùm concluditur de illo existentia actualis, quia jam in præmissis conjuncta fuit cum horologio idea neutiquàm cognata et necessariò cum eo conjuncta, videlicet actualis loquelæ. Alii hoc exemplo utuntur : Quidquid in ideâ clarâ, etc. Atqui in ideâ æternæ materiæ includitur existentia necessaria. Ergo existit necessariò materia æterna. Sed in hoc argumento idem vitium est. Idea æternæ materiæ factitia est falsum potiùs judicium, quàm idea simplex et nobis connaturalis. Et profectò manifestum est exemplum nullum proferri posse, quia, ut observa-

(1) Princ. philos. p. 1, c. 14.
(2) Vide med. 5 Cartesii.
(3) Jacquelot, Saurin, H. More, Gastrel. Lamy, Malebranche, Stillingfleet, etc.

vit Cartesius, ad essentiam nullius rei imperfectæ pertinet necessitas existendi, sed è contrariò dependentia et arbitraria limitatio.

Argumentum X. — *Ex scientiæ immutabili naturâ, seu æternis rerum ideis et necessariis earum rationibus.*

Propositio.

Deum esse, id est, mentem infinitam, æternam, necessariam, universalem, immutabilem, probant immutabiles rerum essentiæ et rationes, in quibus posita est omnis veritas et scientia.

Probatio. — Nam intelligitur à nobis veritas ut res infinita, æterna, universalis, necessaria et immutabilis, quæ posita sit in immutabilibus et necessariis rerum rationibus. Atqui illa immutabilis, infinita et necessaria veritas, quæ à nobis intelligitur, est modus mentis infinitæ, æternæ, universalis, necessariæ et immutabilis.

Major propositio per se evidens est, vixque potest ex argumentatione accipere auctoritatem. Concipitur quidem veritas, ut infinita : idque vel sola geometria, quæ circa figuras et abstractas extensionis modificationes occupatur, satis declarat : infinitæ quippe figurarum sunt species, et infinitæ figuræ cujuslibet proprietates, et figurarum inter se rationes. Est veritas res æterna, quæ semper fuit, eritque semper. Estne aliquis, qui sibi persuadeat, ante Euclidem, Archimedem, cæterosque geometras propositiones eas, quarum veritatem detexerunt, veras non fuisse, aut fuisse ad veritatem et falsitatem indifferentes? Erant ergo veræ antequàm detegerentur ; nec, quantumvis connitamur animo, ullum potest tempus concipi, quo figuræ geometricæ, triangulum, v. g., determinatam formam non haberet, aut non esset relatio certa et determinata inter latera trianguli ; quæ cùm omni tempore extiterit et demonstrari potuerit, non conficta sed inventa à geometris fuit. Est veritas res universalis : rerum enim essentiæ et earum rationes, etiamsi tot in mentibus existant, haud tamen idcircò discerpuntur, amplificantur, aut ullo modo commutantur ; verùm in omnibus uniusmodi, ejusdemque generis sunt. Quemadmodùm unum eumdemque vultum infinita referunt specula ; unius solis imaginem innumerabiles simul oculi conspiciunt ; unam eamdemque vocem mille hauriunt aures : ita infinita mentium multitudo unam eamdemque audit vocem sempiterni verbi ; easdem rerum immutabiles formas videt ; eâdem æternâ luce collustratur, cujus radii in mundum spiritualem universum, non secùs ac solares in totum orbem corporeum diffunduntur. Est denique veritas res necessaria et immutabilis, id est, perpetuò et constanter eadem ; quæ sicut nunquàm esse cœpit, ita nunquàm esse, aut eodem esse modo, desinet. Fac omnes pereant geometræ, non ideò geometricæ rationes peribunt. Universus hic corporeus mundus evanescat, et omnes qui in eo sunt intelligentiæ tollantur, impossibile tamen erit, ut rationes quæ nunc ab illis intelligentiis clarè et evidenter percipiuntur, salvæ et incolumes non permaneant. Verum semper erit, tres angulos trianguli æquales esse duobus angulis rectis ; in circulo lineam ordinatam perpendiculariter ad diametrum esse mediam proportionalem inter duas partes abscissas diametri. Nullum igitur dubium est, quin inviti concipiamus veritatem, ut quid æternum, infinitum, universale, necessarium et immutabile. Deinde in veritate, in rationibus his æternis et immutabilibus posita est omnis ars et sapientia : et arte ac sapientiâ omnia constituta sunt. Nam nullum ordinem, nullum artificium sine illis concipimus ; multòque minùs intelligimus quomodò ipsa ars et sapientia ex re brutâ oriri potuerit : sunt ergo ipsa per se et rerum omnium principia. Nihilne ergo illud erit, quo cuncta constant atque fundantur? Quod viri ætatum omnium sapientissimi tanto studio, tot curis et laboribus detegere conati sunt, rati nihil veritate et sapientiâ illustrius, et in ejus participatione vitæ hujus felicitatem positam esse?

Præterea certum est nos res nullas attingere in seipsis, sed tantùm interventu alicujus ideæ : objecta sensibilia percipimus per ideas qualitatum sensibilium, et alias qualitates sensibiles comitantes, ut extensio, motus, etc. ; et quia cogimur ab ipsâ naturâ ideas has referre ad res externas, tanquàm earum imagines, ideò res externas existere certò judicamus. At æquè reales sunt perceptiones intellectuales rerum et earum relationum, easdemque naturâ cogente credimus immutabiles et necessarias, et à nostrâ perceptione vel existentiâ independentes. Vel, ut verbis utar auctoris recentioris nobis in hâc parte contrarii, « illæ res sensibiles haberi debent reales et « existentes, de quibus sensus externi in om- « ni tempore idem testimonium tulerunt : et « illæ res certæ sunt, quæ sese offerunt sem-

« per eodem modo. » Ergo et illæ res intellectuales debent haberi reales et existentes, de quibus sensus interni et intellectuales idem in omni tempore testimonium ferunt : et illæ res intellectuales certæ sunt, quæ sub eâdem formâ semper et omnibus sese offerunt : cur fidem habebimus sensui externo, non habebimus interno et intellectui? Cur major illius, quàm hujus auctoritas? Cur sensitivam certitudinem admittemus, intellectualem et metaphysicam aspernabimur? Minor propositio facilè probatur, scil. veritatem necessariam, immutabilem et æternam esse modum mentis necessariæ, immutabilis et æternæ : nam quidquid reale et positivum est, vel est substantia, vel substantiæ modus : ergo infinita, æterna, immutabilis et necessaria veritas, vel est substantia aut alicujus substantiæ modus. Substantia autem illa quæcumque sit, æterna, infinita, necessaria et immutabilis est, ejusdem nempe generis, cujus est veritas, quæ in ipsâ fundatur : substantiam certè finitam, recentem, contingentem, particularem, mutabilem, fundamentum esse modi infiniti, æterni, universalis, necessarii et immutabilis repugnat. Neque enim ullo modo potest in temporaneo fundari quod æternum est, in finito quod infinitum est, in particulari quod universale est, in contingenti quod necessarium est, in mutabili quod immutabile est. Deinde si prædictæ veritates nihil aliud essent quàm substantiæ finitæ, contingentes, mutabiles, aut harum substantiarum modi; suppositâ, quod fieri potest, earum destructione, ipsas quoque veritates perire necesse esset sicut extinctâ luce pereunt colores, vel destructo corpore interit motus. Sed absurdum est veritatem æternam, immutabilem et necessariam, perire. Ergo veritas hæc supponit mentem infinitam, et ejus existentiam demonstrat. Tandem omnes res finitæ et earum modi in suo conceptu dicunt aliquam relationem ad tempus et causam, pleræque etiam ad locum. Sed essentiæ rerum et earum rationes nullam talem dicunt relationem, quia reverà, nec in loco existunt, nec tempore conditæ sunt, nec ullo modo creatæ, sed æternæ sunt et necessariæ.

His argumentis usi sunt clarissimi philosophi. Platonis mentem sic expressit Cicero : « Essentias Plato negat gigni, sed semper esse, « et ratione et intelligentia contineri. » Aristoteles, etsi irriserit ideas Platonis, hoc idem docuit : « Formam seu speciem rei nemo facit, « nec ea generatur ullo modo. » Alibi easdem formas vocat « naturam immutabilem et immobilem (1). » Idem affirmat Cicero multis in locis, præsertim in libris de Legibus (2) : quos secutus S. Augustinus præclarè scribit (3) : « Quapropter nullo modo negaveris esse incommutabilem veritatem, hæc omnia, quæ « incommutabiliter vera sunt, continentem, « quam non possis dicere tuam, vel meam, « vel cujusvis hominis; sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tanquàm miris « modis secretum et publicum lumen præstò « esse ac se præbere communiter. Omne autem « quod communiter omnibus ratiocinantibus « atque intelligentibus præstò est, ad ullius « eorum propriè naturam pertinere quis dixerit (4)? » Huic etiam argumento subscribere

(1) Aristoteles, quamvis contra Platonem defenderit, *nihil esse in intellectu quod priùs non fuerit in sensu*, tamen longissimè distabat ab eorum mente, qui omnem scientiam cum sensu confundunt. Præter quinque sensus externos alium interiorem admittebat, quem communem dicebat, cujus esset munus sensationes ex variis sensibus advenientes unire. Omnem sentiendi facultatem multùm discrepare dicebat à facultate percipiendi et judicandi, quam intellectum vocabat : priorem cum animantibus communem, hanc hominis propriam affirmabat. Intellectum autem dividebat in patientem et agentem. Patiens ipsi dicebatur facultas recipiendi ideas intellectuales, quæ juxta eum erant immobiles et æternæ; ideòque proprium scientiæ objectum. Intellectus agens ipsi erat vis illa animi, quâ pollet, advocandi ideas, eas contemplandi, inter se conferendi, methodicè disponendi ad veritatem detegendam. Hanc vim ab animâ inseparabilem et inextinguibilem docuit, et tantùm abfuit ut illam cum sensu confuderit, ut hanc doctrinam defensam ab Heraclito et aliis atheis confutaverit, ut etiam animam sensitivam belluis tribuerit et mortalem fecerit; intellectualem solam in actibus suis a corpore independentem et immortalem asseruerit. « Omnes animas, « inquit, ante extitisse non esse verisimile, « his rationibus ostenditur. Quorum principiorum actio est corporea, hæc sine corpore « esse non posse certum est; uti ambulare « quis non potest sine pedibus, ita fieri non « potest, ut istæ animæ extrinsecùs in corpora veniant... cùm sint inseparabiles à corpore.... Restat igitur ut mentem solam extrinsecùs in corpora ingredi concludamus, « eamque solam divinam esse. Nihil enim cum « ejus actione commune habet actio corporea. » L. 2 de Gen. anim. c. 3, p. 618, t. 2, opp.

(2) Vide infra, ubi de immutabili naturâ legis naturalis.

(3) L. de libero Arbitrio.

(4) Vide de hoc argumento Cudw. syst. intellect. et I. de æternis justi et injusti Mensuris. Malebranche, Entret. métaphys. Œuvres polémiques, t. 1.

debent ii omnes, qui ex ideis spatii et temporis infiniti concludunt eorumdem existentiam.

Ex aliâ parte adversùs doctrinam hanc disputârunt olim et nostris temporibus quàmplurimi. 1° Protagoras Abderites, uti constat ex Platonis Theæteto, asserebat nullam esse immobilem essentiam, nullam absolutam et universalem veritatem, sed tantùm relativam; omnem scientiam non ese comprehensionem naturæ immutabilis, sed esse sensum ex motu corporum exortum : animam ipsissimos sensus esse dicebat; « et consequenter uniuscujusque « hominis sensum aut opinionem unicam esse « regulam omnis veritatis.... Quæcumque alicui videntur esse, ea esse illi cui videntur... « Omnem visionem seu opinionem veram « esse. » Ex quibus etiam sic concludebat : « Quæcumque civitas quædam sancit pro ho« nestis vel inhonestis, pro justis et injustis, « pro sanctis et profanis habenda esse, ea ci« vitati illi reapsè talia sunt : nec in ejusmodi « rebus ullus privatus alio privato, aut civitas « civitate sapientior est. » Hæc Protagoræ sententia duobus nitebatur fundamentis (1), nempe doctrinâ Heraclìti, qui nihil stare, sed omnia instar fluminis perpetuò fluere affirmabat, et atomicâ philosophiâ, quæ nihil nisi materiam et motum admittebat. Ex quibus principiis manifestè sequitur, nullam esse cognitionem præter fluxam et mutabilem sensationem; hancque sensationem à nullâ aliâ facultate vanitatis argui posse.

2° Eamdem cum Protagorâ opinionem tenere deberent omnes Democriti et Epicuri discipuli; neque minùs vani sunt, dùm scientiam seu comprehensionem veri immutabilis ex fluxu atomorum temerè vagantium educunt, quàm cùm ex earumdem motu ortam fingunt libertatem. Attamen non eò usque processerunt, sed contra in sensu judicium veritatis posuerunt. Dicebant res triplici ratione percipi, sensu, mente et affectione; sed mentem et affectionem ex sensu derivabant : mentem quidem, quòd omnis idea, seu notio, seu species mentalis, quam vocabant anticipationem vel prænotionem, gigneretur vel incursione, cùm res sensibilis directè incidit in sensus; vel proportione, cùm res accepta per sensum amplificatur vel minuitur; vel similitudine, cùm ad instar rei, quæ fuerit sensu percepta, similem aliam cogitamus; vel compositione denique, cum duarum aut plurium rerum distinctas notiones in unam compingimus. Adeòque juxta ipsos notiones mentis abstractæ et universales, quas Plato et Aristoteles dicebant per se intelligibiles et menti domesticas ac nativas, ex rebus sensibilibus arripiuntur : scilicet, mens visis pluribus singularibus, eorum variis discriminibus quasi sepositis, anticipationem ejus, quod commune est, effingit. Hanc philosophandi rationem, at emendatam et illustratam, nostris temporibus secuti sunt Gassendus, Lockius et alii (1).

(1) Vide Bruckerum p. 2, l. 2, c. 11.

(1) Illi, qui nostris temporibus omnem cognitionem humanam cum sensu confundunt, suæ doctrinæ patronos laudare solent Aristotelem, Gassendum, Lockium; quòd scilicet isti omnis cognitionis primum principium in sensu esse dixerint. Quæ fuerit Aristotelis doctrina in notâ superiori vidimus. Quod ad Gassendum attinet, certum est illum philosophum animam humanam, et spiritalem, et liberam, et immortalem credidisse eique tribuisse vim activam ideas ex sensibus acceptas variâ ratione augendi, et minuendi, componendi vel discerpendi, et generales notiones informandi : quæ omnia placita sunt multùm aliena à mente nostrorum minutorum philosophorum. Lockius autem pro se ipse loquatur : « D'où l'âme puise-t-elle tous « les matériaux qui font comme le fonds de « tous ses raisonnements et de toutes ses con« naissances ? A cela je réponds en un mot, « de *l'expérience*. C'est là le fondement de « toutes nos connaissances : *les observations « que nous faisons* sur les objets extérieurs et « sensibles, et *sur les opérations intérieures de « notre âme*, que nous apercevons et sur les« quelles nous réfléchissons nous-mêmes, four« nissent à notre esprit les matériaux de toutes « les pensées. Ce sont là les *deux sources* d'où « découlent toutes les idées que nous avons et « que nous pouvons avoir. Et premièrement « nos sens étant frappés par certains objets ex« térieurs font entrer dans notre âme plusieurs « perceptions distinctes des choses, selon les « diverses manières dont ils agissent sur nos « sens. C'est ainsi que nous acquérons les idées « que nous avons du *blanc*, du *jaune*, du *chaud*, « du *froid*, du *dur*, du *mou*, du *doux*, de l'*amer*, « et de tout ce que nous appelons *qualités sensi« bles*. Nos sens, dis-je, font entrer toutes ces « idées dans notre âme; par où j'entends « qu'étant frappés par les objets extérieurs, ils « excitent dans l'âme ce qui y produit ces « sortes de perceptions; et comme cette « grande source de la plupart des idées que « nous avons, dépend entièrement de nos sens, « et se communique à l'entendement par leur « moyen, je l'appelle *sensation*. *L'autre source* « d'où l'entendement vient à recevoir des idées, « c'est la perception des opérations de notre « âme sur les idées qu'elle a reçues par les « sens; opérations qui, devenant l'objet des « réflexions de l'âme, produisent dans l'en« tendement *une autre espèce d'idées*, que les « objets extérieurs n'auraient pu lui fournir; « telles que sont les idées de ce qu'on appelle « *apercevoir, penser, douter, croire, raisonner, « connaître, vouloir*, et toutes les différentes « actions de notre âme; de l'existence des-

3° Hobbius quoque philosophiæ Epicuri sese addixit, sed suo more quædam immutavit, vel enucleatiùs exposuit. Docet « originem omnium « cogitationum esse sensum : nullam esse ani- « mi conceptionem, quæ non fuerit ante geni- « ta in aliquo sensuum, vel totam simul, vel « per partes : causam autem sensionis esse ex- « ternum corpus, sive objectum quod premit « uniuscujusque organum, et premendo con- « tinuum efficit motum introrsùm ad cerebrum, « et inde ad cor ; unde nascitur cordis resis- « tentia et contrapressio, sive conatus cordis « liberantis se à pressione per motum tenden- « tem extrorsùm ; qui motus propterea apparet « tanquàm aliquid externum. Atque apparitio « hæc sive phantasma, est id quod vocamus « sensionem..... Postquàm enim objectum re- « motum est, vel oculus clausus, imaginem ta- « men rei visæ retinemus, quanquàm aliquantò « obscuriorem ; atque hæc est imago, à quâ facul- « tatem appellamus imaginationem, quæ nihil « aliud est quàm sensio deficiens sive phantasma « dilutum et evanidum ; et est hominibus cum « animalibus cæteris ferè omnibus communis, « sive vigilant, sive somniant..... Eadem est « res imaginatio et memoria, sed propter di- « versas considerationes diversis nominibus « significata. Memoria multarum rerum dicitur « experientia. ... Imaginationes dormientium « sunt somnia. .... Difficile est, inquit, et mul- « tis videtur impossibile inter sensum et som- « nium distinguere accuratè. Ergo quoties « considero, quòd in somniis, neque sæpè, « neque constanter, eadem objecta, loca, per- « sonas actionesque imaginor, quæ vigilans ; « neque tam longam seriem cogitationum « cohærentium reminiscor somnians, quàm « aliàs ; et quoniam vigilans absurditatem « somniorum meorum sæpè video, somnians « autem cogitationum mearum vigilantis ab- « surditates non video, satis persuasus sum « vigilantem me scire quòd non somniem, « quanquàm somnians videor mihi vigilare..... « Imaginatio, quæ in homine aliove animali, à « sermone vel aliis signis voluntatis nascitur, « appellatur intellectus..... (1). Series imagi- « nationum est discursus, ad quem revocatur « facultas inveniendi, seu sagacitas, reminiscen- « tia, prudentia..... (2). Ratio, nihil aliud est « præter computationem, sive additionem et « subtractionem nominum generalium, quæ ad « notationem sive significationem cogitationum « recipiuntur..... Apparet hinc rationem non « esse, sicut sensus et memoria, nobiscum na- « tam ; neque solâ, ut prudentiâ, experientiâ « acquisitam, sed industriâ, scil. aptâ inprimis « impositione nominum ; deinde methodo rectâ « procedendo à nominibus ad propositiones, et « à propositionibus ad syllogismos, donec ve- « niatur ad cognitionem consequentiarum no- « minum omnium quæ ad scientiam pertinent. « .... (3). Cognitionum duæ sunt species : « altera facti, et est cognitio propria testium, « cujus conscriptio est historia : altera est con- « sequentiarum, vocaturque scientia, conscri- « ptio autem ejus appellari solet philosophia. »

Doctrinam hanc breviùs expositam habemus in objectionibus ad medit. Cartesii, his verbis : « Quid dicemus, si fortè ratiocinatio nihil aliud « sit quàm copulatio et concatenatio nominum « sive appellationum per verbum *est?* Unde col- « ligimus ratione nihil omninò de *naturâ* re- « rum, sed de earum *appellationibus,* nimirùm « utrùm copulemus rerum nomina secundùm « *pacta,* vel non. Si hoc ita sit, sicut esse po- « test, ratiocinatio dependebit à nominibus, « nomina ab imaginatione, et imaginatio ab

(1) Lev. de homine c. 1.
(2) *Ibid.* c. 3. (3) *Ibid.* c. 9.

« quelles étant pleinement convaincus, par- « ce que nous les trouvons en nous-mêmes, nous « recevons par leur moyen des idées aussi dis- « tinctes que celles que les corps produisent en « nous, lorsqu'ils viennent à frapper nos sens. « C'est là une source d'idées que chaque « homme a toujours en lui-même ; et quoique « cette faculté ne soit pas un sens, puisqu'elle « n'a rien de commun avec les objets exté- « rieurs, elle en approche beaucoup, et le nom « de sens intérieur ne lui conviendrait pas « mal. Mais comme j'appelle l'autre source de « nos idées *sensation,* je nomme celle-ci *ré- « flexion;* parce que l'âme ne reçoit par son « moyen que les idées qu'elle acquiert en ré- « fléchissant sur ses propres opérations..... « J'emploie ici le mot d'opérations dans un « sens étendu, non seulement pour signifier les « actions de l'âme concernant ses idées, mais « encore certaines passions, qui sont produites « quelquefois par ces idées, telles que le plaisir « et la douleur que cause quelque pensée que « ce soit. » *Essai sur l'entendement humain, l.* 2, *ch.* 1. Expositæ modò Lockii de origine idearum ex sensatione et reflexione sententiæ, quæ multorum hâc nostrâ ætate philosophorum approbationem habet, vestigia deprehenduntur apud S. Augustinum de Trinitate l. 9, c. 3 : « Mens ipsa sicut corporearum rerum notitias « per sensus colligit, sic incorporearum per « semetipsam : ergo et semetipsam per semet- « ipsam novit, quoniam est incorporea. » Et Aristoteles ipse scripserat l. 3 de Animâ c. 6 : « In iis quæ sunt sine materiâ, idem est intelli- « gens et quod intelligitur : scientia enim con- « templativa et objectum immediatum scientiæ « idem est. »

« organorum corporeorum motu. Et sic mens « nihil aliud erit, præterquàm motus in parti- « bus quibusdam corporis organici. »

4° Doctrina omnis Hobbii, sicut et aliorum atheorum, exposita est et asserta duobus famosis libris, non ita pridem apud nos editis, quorum unus inscriptus est de *l'Esprit*, alter *Système de la Nature*, quorum peculiarem instituere confutationem non est necesse, cùm nihil planè novi contineant; etsi auctores glorientur, ille quòd principia humana scientiæ, parùm ante ipsum enucleata, primus plenè exposuerit, alter quòd systemati atheistico coronidem tandem imposuerit. Cùm facultas cogitandi illa in homine perfectio sit, quâ præstare animantibus, et à materiâ quoad animam longissimè disjunctus creditur, omnem inprimis opem contulit auctor libri *de l'Esprit*, ut illam vim divinam deprimeret; eoque consilio eam revocat ad facultatem merè passivam recipiendi sensationes ex impressione corporum, quam dicit sensibilitatem physicam, cujus quædam appendix sit memoria seu facultas easdem sensationes retinendi : quæ facultates omnium idearum et cognitionum humanarum fontes statuuntur : adeò ut percipere, reminisci, judicare, ratiocinari, nihil aliud sit quàm sentire (1). Hanc deinde sensibilitatem physicam homini et belluis communem facit, nullo admisso discrimine, quàm in organorum conformatione externâ (2) : imò non abhorrere putat à vero illam omni materiæ competere (3). His positis principiis, ut par erat, spiritualitatem animæ, ejusque immortalitatem ut evanida somnia repræsentat (4), et sublatâ penitùs libertate concludit hominem nihil aliud esse, quàm machinam sentientem fatali parentem in omnibus necessitati (5). Deinde ad moralis disciplinæ considerationem delapsus, omnia morum principia generis humani auctoritate et usu comprobata sugillat, ut temerè et sine consilio initio admissa, et tyrannorum vi atque sacerdotum fraudibus conservata : novamque monet adornandam esse ethicam experimentalem, in quâ nullo admisso inter bonum et malum morale discrimine, nullo jure naturali aut officiis hominum erga se mutuò positis in naturâ rerum, omnia præcepta ex sensibilitate physicâ concludantur; utpote quæ non modò sit omnis cognitionis principium, sed et omnium instinctuum, propensionum et passionum fons, quatenùs per voluptatis et doloris sensum evolvitur (1). De hâc novâ ethicâ experimentali dicemus infra ubi de lege naturali. Quòd talibus insistens principiis nihil de religione præceperit, nullius habere debet admirationem, quippe cùm Dei omnem primùm cognitionem, deinde legislationem sustulerit; imò verò ex naturâ, tanquàm mundo regendo inutilem dimiserit (2) : sic etiam necesse fuit, ut omne jus gentium, seu mutua supremarum potestatum officia tolleret, statueretque inter illas nullum existere jus aliud quàm potentiæ et astutiæ, neque valere fœderum religionem; sed eorum omnium quantumvis solemnium violationem, tacitam esse semper eorum conditionem, quotiescumque utilitas cum perfidiâ conjuncta sit (3).

Auctor libri dicti *Système de la Nature* eadem ferè principia admittit, at omni abjectâ dissimulatione, quâ superior quandoque utitur, universum atheismi systema apertè complexus est :

Ille impiger hausit
Spumantem pateram.

Huic præter *naturam*, seu universitatem rerum corpoream nihil est. Naturæ autem anima est motus, quo quandoque moles seu massæ integræ feruntur; quandoque partes interiores cientur; huic intestino motui debetur fermentatio, et vita seu vegetativa, seu animalis, seu rationalis, cum omnibus adjunctis. — Motus est materiæ omni essentialis, necessariò fluens ex aliis ejus proprietatibus, extensione, pondere, impenetrabilitate, figurâ : sequiturque leges constantes, quarum nos quasdam novimus simpliciores et generaliores, videlicet percussionis, attractionis et repulsionis, gravitationis in se et inertiæ, amoris et odii, philautiæ seu amoris sui. Nihilominùs omnis motus est acquisitus, nullus spontaneus; et omnia phænomena necessariò exoriuntur, efficiuntque æternam et immensam causarum et effectuum catenam; unde causæ finales nullæ sunt, nec dicere possis existere ordinem vel confusionem; mundumque subdere regimini entis ab eo distincti, est multiplicare entia sine necessitate. — Anima autem humana est pars corporis, seu ipsum corpus consideratum relativè ad certas functiones quarum est capax. Omnes cogitationes in cerebro nascuntur ex sensibilitate physicâ et ad sensum ultimò reducuntur. Sensus strictè sumptus est motus proprius certorum organorum corporis animati, ortus

(1) Disc. 1, c. 1. (2) Ibid. (3) Ibid. (4) Ibid. (5) Ibid. c. 4.

(1) Disc. 2 et 3.
(2) Disc. 3, c. 9. (3) Disc. 3, c. 4.

in organo ex præsentiâ alicujus corporis externi, et transmissus per organa usque ad cerebrum. — Impressio facta in organo interiori, seu ejus modificatio, est conscientia. — Mutationes quæ in cerebro contingunt ex impressione objectorum externorum in organa, vocantur ideæ, quando cerebrum refert mutationes has ad objecta, quæ earum causæ extiterunt. — Cogitatio est perceptio modificationis, quam cerebrum aut accepit extrinsecùs, aut intra se procreavit : nam (quod vix credideris) cerebrum gaudet facultate sese modificandi, considerandique modificationes, quibus obnoxium est. — Facultatis hujus exercitium, ex quo novæ nascuntur ideæ, est reflexio. — Memoria est facultas, quâ organum interius valet renovare modos præteritos. — Imaginatio est facultas, quam habet cerebrum fingendi novas perceptiones ad exemplar aliarum jam per sensus acceptarum. — Judicium appellamus illam facultatem, quâ pollet cerebrum suas ideas inter se conferendi, detegendique earum convenientiam vel disconvenientiam. — Voluntas est modus cerebri, quo disponitur ad movenda organa corporis ad acquirenda ea quæ sunt corpori congrua, vitandaque contraria : objecta autem externa et ideæ interiores, quæ hanc dispositionem gignunt, dicuntur motiva; et ejusmodi esse possunt omnes sensationes, perceptiones et ideæ; quæ omnes sunt gratæ vel ingratæ, et inclinant cerebrum ad agendum, quod facit propria sua energia. — Passiones sunt modificationes cerebri, vel attracti, vel repulsi, per objecta externa secundùm leges physicas, quibus cerebrum paret. — Nominatur intellectus facultas cerebri, quæ percipit objecta externa et proprias ideas. — Intelligentia verò est harum omnium facultatum complexio. — Denique ingenium, sapientia, prudentia, virtus, sunt dispositiones stabiles vel instabiles organi interioris, quæ homines excitant ad agendum.

Hæc certè omnia ipsâ suâ obscuritate et absurditate satis refelluntur; eaque auctor tam fastidiosè per duo volumina haud parva sine ullâ probatione perpetuò repetit, ut ei quamvis satis diserto vix contigerit invenire quemquam, qui ab initio ad finem librum, quamvis professum nova et grandia, perlegere potuerit; adeò ut omnis ejus labor videatur jam penè oblivione deletus. Haud conscius fuisse videtur arcem causæ atheisticæ non esse in explicationibus physicis, quæ semper fuerunt risu exceptæ, sed in impudenti negatione earum omnium rerum, quæ hominibus videntur notissimæ et certissimæ ex sensibus, ex affectibus, ex ratione, ex fide et auctoritate humanâ; quæ sunt etiam charissimæ propter multas et magnas omnis generis utilitates; etiam propter nativam menti humanæ ambitionem, quæ spontè de se magnificè sensit, neque ullo modo vult in classem atomorum detrudi.

5° Cl. auctor Historiæ naturalis nuper vulgatæ superiorem doctrinam suam in multis partibus fecit. Docet omnem veram et realem cognitionem esse sensum, omnem scientiam esse experientiam; ideas abstractas principia cognitionis esse non posse, neque in talibus fundamentis quidquam poni præter templum errori sacrum (1). Hinc quoque alibi scribit veritatem esse rem vagam, quæ nullam habeat definitionem : veritates ipsas mathematicas, quæ primi ordinis censentur, esse positas in definitionibus seu suppositionibus arbitrariis et relativis : et ideò ipsas veritates, quæ ex talibus principiis deducuntur, esse quoque arbitrarias et relativas (2).

6° Denique adversùs expositam supra doctrinam disseruit Cartesius in Meditationibus suis metaphysicis, et in responsionibus ad objectiones adversùs easdem Meditationes. Non quidem cum Protagorâ sustulit omnem absolutam veritatem aut essentias rerum immutabiles; neque cum atomicis philosophis et recentioribus metaphysicis sensum principium omnis scientiæ fecit, sed essentias ex Dei arbitrio dependere asseruit. « Repugnat, inquit, Dei voluntatem « non fuisse ab æterno indifferentem ad omnia « quæ facta sunt, aut unquàm fient; quia nul- « lum bonum vel verum, nullumve credendum, « vel faciendum, vel omittendum fingi potest, « cujus idea in intellectu divino priùs fuerit, « quàm ejus voluntas se determinârit ad elli- « ciendum ut id tale esset : neque hìc loquor « de prioritate temporis, sed ne quidem priùs « fuit ordine, vel naturâ, vel ratione ratiocinatâ, ut vocant. Exempli causâ, non voluit « tres angulos trianguli æquales esse duobus « rectis, quia cognovit aliter fieri non posse, « sed contra, quia voluit tres angulos trianguli « necessariò æquales esse duobus rectis, id- « circò jam hoc verum, et aliter fieri non po- « test. » Et alibi scribit (3) : « Quemadmodùm « poetæ fingunt à Jove quidem fata fuisse con- « dita, sed postquàm condita fuêre ipsum se « iis servandis obstrinxisse, ita ego non puto

(1) T. 2. c. 5. p. 77. (2) T. 1. p. 53, in-4°.
(3) In resp. ad obj. Gassend. adv. med. 5.

« essentias rerum, mathematicasque ullas ve-
« ritates, quæ de ipsis cognosci possunt, esse
« independentes à Deo; sed puto nihilominùs,
« quia Deus sic voluit, quia sic disposuit, ipsas
« esse immutabiles et æternas. » Cum his igitur,

Objicies 1° : Omnis intelligentia nihil aliud est quàm sensatio à rebus corporeis excitata. Atqui per sensationem non percipiuntur nisi res singulares, mutabiles et temporariæ. — Respondeo : Nego majorem, idque ob multiplicem causam : 1° Quia ex prædicto principio multa sequuntur absurdissima : videlicet, omnem opinionem esse veram, cùm omnis sensus sit verus sensus : sequitur opiniones contradictorias posse esse simul veras, opinionem, verbi gratiâ, Protagoræ, et opinionem contrariam Platonis; nullumque esse commune criterium veritatis, sed privatum in uniuscujusque sensu. Sequitur nullum esse discrimen inter conceptiones vigilantis et phantasmata somniantis, vel deliria febricitantium. Hæc consectaria à Protagorâ et Heraclito admissa olim sunt, ideòque asserebant falsum illud esse principium : *Impossibile est aliquid simul esse et non esse*, quòd opinio posset esse simul vera et falsa.

2° Experimur inesse animis nostris nobiliorem facultatem concipiendi, judicandi et ratiocinandi, quæ de sensibus ipsis fert sententiam, fallacias et errores eorum aperit, docetque nihil in rebus externis esse simile qualitatibus sensibilibus, coloribus, sonis, calori, etc., quæ in nobis ex eorum præsentiâ excitantur. Hoc etiam confiteri cogebatur Democritus atheisticæ sectæ princeps unus : « Democritus, inquit
« Sextus Empiricus, in regulis duas dicit esse
« cognitiones; alteram quidem per sensus,
« alteram verò per cogitationem. Ex quibus
« cognitioni quidem per cogitationem tribuit
« judicium veritatis, ac genuinam et fide dig-
« nam esse testatur : cognitionem autem per sen-
« sus nominat tenebricosam, eripitque ei hoc,
« quòd in vero discernendo errare nequeat. »

3° Si intelligentia esset sensatio, nullæ essent in mente notiones, nisi rerum corporearum. Attamen innumeræ insunt animis notiones, quæ ad corpora nullo modo, aut ad ea sola non pertinent : tales sunt omnes conceptiones perfectionum spiritalium, sapientiæ, justitiæ, bonitatis, veritatis et falsitatis, conscientiæ, memoriæ, judicii. Hæc nec visu, nec tactu, nec olfactu intelliguntur; tantùmque abest ut à corporibus adveniant, ut nullo modo illas notiones cum materiâ conjungere possimus. Tales sunt conceptiones respectuum seu relationum, quæ existunt inter res corporeas et ex quibus exsurgit id quod pulchrum vel deforme nominamus : perceptio convenientiæ plurium rerum, vel inter se, vel cum fine aliquo, longissimè distat à sensatione ab ipsis rebus excitatâ. Ex. gr., non sensu externo percipitur pulchritudo vel convenientia partium Æneidos, neque systematis Copernicani, neque magni ædificii, aut cujuscumque compositi, in quo spectanda convenientia partium inter se, et omnium cum intento fine. Tales sunt ideæ numerorum, quæ sine corporum ideis perfectissimæ esse possunt; durationis, quæ comitatur omnes operationes mentis; extensionis, et spatii, et motûs, et quietis, quæ dicuntur affectiones sensationem comitantes. Tales denique sunt ideæ simplices figurarum perfectarum, circuli, trianguli, quadrati, etc., quarum nulla sunt corporea exemplaria; sed cùm menti nativæ et domesticæ sint, eas ad res corporeas applicat : vel accidit nobis res corporeas contemplantibus, quod homini qui pictam amici absentis imaginem contemplatur. In illius hominis animo binæ sunt eodem tempore imagines et diversæ formæ, quarum altera impressa est à tabulâ, altera jam ante in mente extitit; hæcque norma et exemplar est ad quod illam expendit, et variorum vitiorum convincit. Ita in mente geometræ res corporeæ non generant illas simplices et perfectas notionès, sed excitant solummodò; quæ excitatæ fiunt mensuræ imaginum corporearum (1). Atque, ut observat Aristoteles, earum rationes quamvis per sensum aliquo modo perciperemus, tamen illas per sensum non sciremus, demonstrationem requireremus : quia scire est id, quod universale est, cognoscere (2).

(1) Vide Cartesii Med. 5, initio.

(2) Nec per sensum fit, ut sciamus, sed quod sentimus necesse est hoc esse quid particulare et alicubi et nunc. Quod autem est universale, et in omnibus, id sentiri nequit, quia non est hoc aliquid, neque nunc; alioqui non esset universale; quod enim est semper et ubique, id dicimus esse universale. Quoniam igitur demonstrationes sunt universales, universalia verò non licet sentire, perspicuum est non fieri per sensum, ut sciamus. Imò planum est, etiamsi sensu percipi posset triangulum duobus rectis æquales angulos habere, nos esse requisituros demonstrationem, nec enim (ut quidam inquiunt) sciremus. Sensus scilicet attingit tantùm singularia : scientia verò est quâ universale cognoscitur. Analy. post. l. 1, c. 31, p. 226.

Aliud multiplex discrimen inter sensum et

At, inquies cum auctore libri qui inscribitur *de l'Esprit:* Omnes mentis operationes revocari possunt ad judicium. Sed judicare est sentire; nam judicare est percipere convenientias vel disconvenientias objectorum. Sed percipere convenientias illas, est easdem sentire; ergo judicium est sensatio (1). Imò verò si convenientiæ objectorum sentirentur per visionem,

intelligentiam notavit Plato. 1° Sensus est pura passio in organis sensuum per motum externum facta, cujus occasione alia succedit passio spiritalis in mente, aut est quædam cum corpore compassio, quâ de iis rebus quæ pertinent ad statum corporis mens conscia fit: caret omni vi activâ, quâ possit ejus, quod recipit, notitiam comparare. Intelligere verò est interiori quâdam mentis vi, eâdemque insitâ, nativâ et domesticâ, rei cujusdam notitiam consequi. 2° Sensus est mera perceptio formarum quarumdam corporearum; humilis et depressus jacet in rebus sensibilibus, nec sese erigere potest atque ad notionem abstractam et universalem ascendere. Intelligere est rem aliquam reapsè comprehendere operationum quarumdam abstractarum et universalium, « per « quas, ut Boetius loquitur, mens quasi desu- « per spectans, conceptâ formâ quæ subsunt « dijudicat. » 3° Sensus obscura est et parùm accurata perceptio extremitatum naturæ cujusdam corporeæ, et accidentium ejus; interiorem statum, indolem et rationes sensus non assequitur: hinc que fieri potest ut res quædam eadem maneat, et nihilò tamen minùs respectu omnium sensuum mutetur, sub aliis nempe qualitatibus sensibilibus appareat, alio colore, odore, calore, etc. Solus intellectus veram rerum naturam et immutabiles rationes perspicit atque comprehendit. 4° Sensus qui extra corpus perspiciunt, et rem objectam contemplantur, distant intervallo ab eâ re quam contemplantur. Intellectus autem rem quam novit et intelligit, interiùs et sine ullo intervallo expendit; ac quod vocabuli intellectûs origo indicat, in interioribus legit, intra se collecta ipsam rem complectitur. 5° Sensus corpora singularia externa, ope rei alicujus ab illis fluentis et quodammodò à posteriori percipit; omne enim quod in nobis per res sensibus subjectas extrinsecùs producitur, nihil est quàm motus in organis sensuum. At intelligere non est percipere per impulsum organorum, sed per excitationem interiorum animi facultatum. 6° Sensus non est perceptio rei extra mentem positæ, sed passionis solummodò animæ: corpus cùm aut acu pungitur, aut gladio vulneratur, nemo sibi persuaserit dolores exinde natos veras esse et absolutas qualitates in acu seu gladio ante sensum nostrum existentes: et idem verum est de omnibus aliis sensationibus. Imò verò adsunt hæ sensationes, ubi nulla est objectiva realitas, quod contingit iis, qui post abscissam manum sentiunt dolorem quasi in digitis, qui non sunt sui corporis: quod accidit etiam dormientibus, furiosis, febricitantibus, quibus phantasmata observantur. Et quamvis in vigilantibus phantasmata minùs vivida sint, sensationes validiores, accidit tamen etiam in vigilantibus, seu metu, seu aliâ passione graviter commotis, ut sensationes phantasmatibus vincantur; et propterea multa cernant, vel audiant, quæ extra mentem non existunt. Intellectus verò ipsas rerum naturas attingit; id patet ex ipso judicio quod de sensibus fert; nam ea res, quæ in nobis pronuntiat, notiones rerum, quas sensus nobis informant, non absolutè veras esse, phantasmatibus non semper credendum, non potest non sensu et imaginatione præstantior esse. Benè ergo scripsit Cartesius: « Ipsamet cor- « pora non propriè à sensibus, vel ab imaginandi « facultate, sed solo intellectu percipi, nec ex eo « percipi quòd tangantur aut videantur, sed « tantùm ex eo quòd intelligantur. » 7° Sensus ubi nimio splendore rerum percellitur, tunc obtunditur, frangitur. Intelligentia per veritates maximè splendidas haud debilitatur, sed è contrario roboratur. Quod discrimen ex eo nascitur, quòd sensus nihil sit quàm passio mediantibus organis corporis excitata, intellectus sine organis exerceat sese.

(1) « Toutes les opérations de l'esprit se ré- « duisent à juger. Juger, c'est apercevoir les « ressemblances et les différences, les conve- « nances et les disconvenances qu'ont entr'eux « les objets divers. Or, apercevoir les conve- « nances et les disconvenances des objets, « c'est les sentir. Donc le jugement est une « sensation... Quand je juge de la grandeur et « de la couleur des objets qu'on me présen- « te, il est évident que le jugement porté sur « les différentes impressions que ces objets « ont faites sur mes sens, n'est proprement « qu'une sensation; que je puis dire également: « Je juge, ou je sens; que de deux objets, l'un, « que j'appelle toise fait sur moi une impres- « sion différente que celui que j'appelle pied; « j'en conclus qu'en pareil cas juger n'est ja- « mais que sentir. » Ergo et canis qui videt et tangit duo corpora A et B, percipit quoque eorum convenientiam, et si habeant rationem pedis ad exapedam, percipit unum esse sextuplum alterius. Nequaquàm certè: ut in ratione 2 3 6 numerus 3 exprimens relationem est diversus à numeris 2 et 6; sic manifestò perceptio istius relationis est modus mentis distinctus à perceptione duorum numerorum; et qui duos numeros percipit, non statim percipit convenientiam. Et certè in principiis mechanicis philosophiæ Hobbianæ facilè est demonstrare judicium ex sensationibus oriri non posse; sint ob oculos duo corpora A et B. Reactio cerebri adversùs A erit perceptio corporis A, et reactio cerebri adversùs B erit perceptio corporis B. Et ut sunt duorum corporum impressiones distinctæ, sic sunt cerebri reactiones. Jam verò si ponas existere tertiam perceptionem, nempe convenientiæ utriusque, quæ neque sit reactio prior nec posterior, supponis effectum sine causâ. Nec dicas ex duabus reactionibus enasci mediam quamdam, quæ sit perceptio convenientiæ. Nam intelligimus quomodò ex duobus motibus confusis nascatur motus secundùm diagonalem ex utroque compositus; sed ex duobus motibus intermixtis et in suo statu permanentibus tertia motio ex nihilo enasci non potest. Aliunde, ut supra diximus, ideæ abstractæ numerorum et omnium relationum non sunt sensationes.

vel auditum, vel olfactum, vel gustum, vel tactum, aut per ullum sensum corporeum; sed non ita est. Apprehenduntur facultate spirituali, quæ sensus interior nominari potest; sed idem nullo modo est cum sensationibus per organa ad mentem propagatis. Ut cum his confundi possit, ostendendum est sensum convenientiæ vel disconvenientiæ duorum objectorum non distingui à sensationibus duorum objectorum; et ubi sunt duæ sensationes, ibi esse perceptionem convenientiæ vel disconvenientiæ. An quisquam seriò defendere potest veritates omnes mathematicas deberi cerebri reactionibus occasione impressionum in organis factarum; aut illam æquationem, quâ complexus est Newtonus numerum et proprietates omnium curvarum tertii generis, antequàm illæ curvæ ipsius non modò oculis, sed cogitationi præsentes fuissent, esse etiam sensationem? Quàm absurdum est vim illam divinam, illam celeritatem cogitationis, quâ universum mundum perlustrat; spatiorum cœlestium profunditates metitur; astrorum situs, distantias, magnitudines, densitates, motus, leges investigat; deinde in seipsum conversus, his omnibus se excellentiorem agnoscens, et ad entis infiniti et perfecti contemplationem assurgens, in ejus virtute et sapientiâ, omnis ordinis, omnium virium, omnium finitarum rerum fontem cernit: quàm, inquam, absurdum est vim tantam cogitationis cum sensatione, cum cerebri contra corpora reactione velle confundere!

Objicies 2° : Abstractæ rerum ideæ, quales omnes perceptiones præter sensationes rerum particularium in sensibus externis genitas, sunt figmenta animi humani. Scilicet inest homini facultas ideas complexas ex sensibus advenientes variâ ratione dividendi, et unam qualitatem, cum aliis multis in ipsis rebus conjunctam, separatim considerandi, abstrahendique: hinc que natæ sunt omnes prædictæ ideæ abstractæ, quæ eò magis dissimiles sunt rerum particularium, quò subtilior est abstractio (1). Imò verò fortassè nihil aliud sunt quàm voces generales, quibus nulla respondet idea, sed significatur multitudo rerum particularium (2). Jam verò hæc animi figmenta arbitraria sunt et relativa, utpote meræ suppositiones vel appellationes ex arbitrio pendentes, nullatenùs verò naturis rerum congruentes (1). Ergo ad nullam realem cognitionem nos ducere possunt. — Respondeo omnes hujus argumenti partes non minùs à veritate, quàm à communi omnium fermè veterum et recentiorum opinione abhorrere. Nam 1° falsum est omnes nostras ideas, quæ non sunt rerum particularium per sensus externos, animi esse figmenta. Quia ex modò dictis manifestum est habere nos sensum interiorem, vim intelligendi sensu præstantiorem, cujus facultatis objecta naturalia sunt virtutes animi spiritales, ideæ incorporeæ et relationes omnes; cujusque ope spirituum æquè perfecta est notitia ac corporum; latet intima utriusque natura, notæ sunt affectiones. Istud ergo axioma : *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu*, verum esse poterit hoc tantùm sensu, quòd in intellectu nihil sit, cujus sensus occasio non extiterit. Neque hoc negat Cl. Lockius, at ejus quidam discipuli nobis vendunt doctrinam in objectione contentam, ut clavem novam omnis cognitionis humanæ, cujus ope omnem ex scientiis obscuritatem et errorem liceat depellere, et veritatis interiora adyta penetrare : miseranturque omnium hactenùs philosophorum sortem, qui sine hoc filo scientiarum labyrinthos ingressi sunt. Sed, quæso, hujus tam præclari inventi qui hactenùs fructus extitêre? Aut in quo tantùm differt (differt sanè quoad verba) ab obsoletâ Peripateticorum doctrinâ, quòd conceptus animi et rerum rationes ex phantasmatibus ab intellectu agente educantur? Objicerent eis Platonici quod olim Peripateticis, quòd intellectui tantùm facultatis et vigoris concedant, quantùm ipsi ei tribuunt, tantùmque intersit inter utrosque quantùm inter eum qui diceret, soli esse potentiam lucem ex nocte seu caliginoso aere educendi, aliumque qui solem contenderet pollere facultate lucem ex ipso corpore suo protrudendi. Utrique hi parem soli largiuntur vim et potestatem : verùm hic aptè magis et propriè enuntiat, quod ille minùs accurate ac propriè tradit (2).

Quod verò spectat illos, qui abstractas et generales rerum notiones et rationes nihil esse statuunt, quàm mera vocabula, quibus nulla subjecta potestas est, judicat Cudworthus (3) eos indignos esse cum quibus aliquis congrediatur, cujus sequimur judicium.

(1) Locke de Intell. hum. l. 3, c. 67. Essai sur l'origine des connaissances humaines, sect. 5.

(2) Hobbes supra. Berkeley de Princ. cog. hum.

(1) Hist. nat. supra.

(2) Cudw. de æt. justi not. l. 4, c. 1.

(3) *Ibid.*

2° Parùm refert in præsenti nostrâ disputatione, quam habeant originem, seu existendi occasionem prædictæ ideæ : quia argumentum nostrum petitur ex earum naturâ. Docuit Plato illas ideas ab ipsâ mente naturali energiâ gigni. Docuit Mallebranchius illas perceptiones esse passiones ab immutabili et universali naturâ : quæ sententia, quamvis habeat aliquam obscuritatem, tamen meliùs intelligitur, quàm illa passio, quam defendunt athei, ex rebus corporeis : cùm major cognatio sit inter mentem et Deum, ideò clarior est cogitatio quomodò ab ipsâ Dei naturâ afficiar, et de ejus modis certior fiam, quàm quomodò à naturâ tangar corporeâ, et de ejus admonear affectionibus et proprietatibus. Quidam tandem recentiores, non sine supercilio et optimorum philosophorum aspernatione pronuntiant ideas omnes abstractas ortas esse primùm in sensibus, et per mentis operationem à rebus particularibus esse separatas. Hanc sententiam longissimè distare à veritate putamus : at etsi vera esset, num ideæ abstractæ, et earum rationes erunt idcircò figmenta relativa et arbitraria? Nequaquàm. Etiam in hâc hypothesi ideæ simplices circuli et trianguli tam erunt passiones mentis, occasione sensationum exortæ, quàm sensationes coloris et soni : et earum quoque rationes, ubi mens illas figuras contemplabitur, erunt quoque passiones ineluctabiles : non potest mathematicus non sentire tres angulos in triangulo esse æquales duobus rectis. Quomodò ergo figmenta sunt? Deinde dicimus sensationem quamvis caloris, vel saporis, etc., esse relativam, quia ex meâ sensatione colligere non possum, quid alia entia rationalia ad præsentiam talis objecti sentiant; habet cum me solo relationem; et ex eâ intelligo, quomodò se habeat objectum relativè ad corpus meum. Sed ex abstractis ideis colligo quid omnia entia rationalia intelligunt : ex. gr., novi omnes intelligere tres angulos in triangulo esse æquales duobus rectis. Per hanc intelligentiam communem est inter omnes rationales societas et omnium ratio, lexque una communis : per sensationem verò, quia particularis et relativa est, nulla talis constituitur societas, et consonantia animorum. Sic etiam variæ ideæ factitiæ arbitrariæ sunt; hippocentaurum fingere possum, ipsi alas addere, aliasque partes novas; deinde formam fictam discerpere, et aliâ ratione componere : estne idea circuli ejusdem generis? Possumne illam amplificare, discerpere, aut ullâ ratione mutare? Nonne circuli ratio independens est à mente meâ et in se necessaria : et propter hanc causam eadem et immutabilis in omnium mentibus? Ubi duæ ideæ componuntur, an cernitur quævis habitudo vel relatio, an non una sola quæ utriusque naturis convenit; et quam intelligimus Deum ipsum immutarè non posse? Quisquamne intelligere potest, quid sit veritas arbitraria, scientia arbitraria, sapientia arbitraria? Nonne meliùs definierunt veritatem veteres, κατάληψιν τοῦ ὄντος, id est, comprehensionem ejus quod necessariò est : rem omnium minimè vagam, sed clarissimam, certissimam et firmissimam, quâ si homines ab ipso Deo non essent imbuti, omnia quæ condita sunt, nihil forent quàm ludibria fortunæ et atomorum, somnia, umbræ ac vanitas?

3° Propter has causas consequentiam nullo modo admittere possumus, quòd ad nullam veram et realem cognitionem abstractæ perceptiones nos ducere valeant. Nam primò cùm ideæ abstractæ, quocumque modo gignantur, habeant objectivam realitatem, eamque necessariam, immutabilem, et omnibus mentibus communem, per omnes scientias etiam speculativas, in quibus investigantur earum convenientiæ, acquiritur scientia realis : veritas omnis est res solida, non ficta et evanida. Deinde in omnibus scientiis mixtis, seu physico-mathematicis, in omnibus artibus, in quibus ex cognitis observatione viribus determinatur ope abstractarum relationum quomodò applicandæ sunt vires ad producendos certos effectus, comparatur etiam sine dubio scientia realis, quamvis non sit rerum actu extra nos existentium : ex. gr., quando determinatur geometricè quæ inclinatio tormento bellico danda est, ut globus ferreus ad certam distantiam deferatur, vel quæ curvatura danda sit proræ navis, ut cum maximâ celeritate sulcet mare. Quæ scientia si ficta et vana esset, non afferret tantas vitæ hominum utilitates. Sic quoque ex abstractis relationibus inter causas et effectus, nunc ex effectibus causarum realem cognitionem, nunc ex causis realem cognitionem effectuum comparamus. Ex. gr., determinant physici ex lege gravitatis motus planetarum, et vicissim ex motu planetarum colligunt legem gravitatis. Sic quoque et nos colligimus ex causis finalibus, ex virium naturalium temperatione, ex omnium rerum aptitudine, existentiam causæ intelligentis res mundanas procurantis : quæ cognitio, quamvis ex abstractis ideis relationum habeatur, realis tamen est

certiorque, quàm est ea quæ solo sensuum fundamento nititur.

Objicies 3°, cum Cartesio : Quamvis voluntati humanæ tantùm tribui non debeat, ut rerum essentias pro lubitu fingere, destruere et immutare possit, saltem hoc concedendum est voluntati divinæ. « Nam repugnat Dei « voluntatem non fuisse ab æterno indifferen- « tem ad omnia quæ facta sunt aut unquàm « fient, quia nullum bonum vel verum, núllum- « ve credendum, vel faciendum, vel omitten- « dum fingi potest, cujus idea in intellectu « divino priùs fuerit, quàm ejus voluntas se de- « terminârit ad efficiendum ut id tale esset. »

Respondeo rerum quidem vocabula et nomina mutari posse à voluntate ; figura quæ quadratum dicitur, circulus dici potest. Verùm, si quis naturam quadrati dixerit, non id necessariò esse quod est, sed in naturam circuli ex arbitrio Dei converti posse ; essentiam circuli adsciscere posse essentiam trianguli sine ullâ physicâ et reali mutatione, per metaphysicam quamdam essentiarum conversionem; non tantùm quæ cogitatione consequi non possumus, sed apertè repugnantia nobis credenda reponit. Fuit quidem in Deo ab æterno voluntas, sed fuit etiam sapientia. Utra harum perfectionum, quas in Deo esse necessariò intelligimus, alteri pareat, facilè cognoscitur ex utriusque naturâ. Sapientia, uti à nobis concipitur, res est planè determinata, constans, immota, flecti nescia, neque ullo modo mutabilis ; ideòque per se norma est et regula. Voluntas verò in se spectatâ, separata ab intellectu, cæca est et omni luce destituta, nullâ ex parte definita, varia, mutabilis ; regula igitur et norma esse non potest. Quapropter tum voluntas perfecta intelligitur, cùm à veritate et sapientiâ dirigitur et inclinatur ; non tollitur, sed moderatur. E contrario sapientiam et veritatem voluntatis arbitrio subjicere, et ad hanc tam variam et mutabilem facultatem componere non possis, quin sapientiam et veritatem sustuleris (1).

(1) Inter argumenta ab auctore adducta ad demonstrandam existentiam Dei, quædam sunt de quibus inter Doctores disputatur an vim ineluctabilem habeant; illud præsertim in controversiam venit quod Cartesiani deducunt ab ipsâmet ideâ entis infiniti ; alia autem apud omnes habentur demonstrativa, adeò ut nemo possit illa perpendere, animo à præjudiciis exuto, sinceroque veritatis amore, quin illicò absolutam certitudinem de Deo existente acquirat : hujusmodi sunt probationes deductæ ex consensu communi hominum, ex mundi ordine, ex entis infiniti necessitate quo fuerint producta entia contingentia, etc.

Corollaria. — Primum. Existentia Dei demonstratur à posteriori. Nam demonstratio à posteriori illa est, in quâ proceditur à notis

Hodiernâ ætate prodierunt quidam scholæ, ut aiunt, Menesianæ addicti, qui acriter propugnant omnem argumentationem philosophicam esse prorsùs insufficientem ad producendam certitudinem rationalem : quapropter unicum argumentum convincens de existentiâ Dei adduci posse arbitrati sunt, nempè consensum communem, auctoritatem generalem. His assentiri non possumus ; vel enim unicum istud argumentum demonstrativum diceremus, quia certitudinis principium solùm reponi debet in sensu communi qualem exponebat D. Lamennais, vel quia sola hæc via foret ad componendam controversiam cum atheo reluctanti. Atqui non primum dici potest. Hoc enim est *fallax* systema et *planè improbandum*, ut declarat S. P. Gregorius XVI in Encycl. 1834 quæ incipit : *Singulari nos affecerant*, quo veritatem *ipsam fulciri vanissimi homines perperàm arbitrantur*, eo tollitur omnis certitudo individua : cùm enim individuus credere tutò nequeat auctoritati, nisi priùs sibi constet existere consensum generalem et consensum illum sufficere ad certam efficiendum fidem de Existentiâ Dei, consequens erit invehi ineluctabiliter scepticismum, si individuus non habet in se media quibus sibi certò ac tutò applicetur veritas per auctoritatem generalem tradita, mediante ipsius ratione individuâ. Non secundum. Nam si atheus vel scepticus nollet admittere principia per se evidentia et consectaria manifestâ deductione ex his principiis eruta, in vanum præsumitur illum faciliùs fidem præstiturum esse huic consensui communi, inprimis cùm hujus consensûs auctoritatem elevare posset experientiâ errorum in quos olim impegit circa polytheismum, idololatriam, cultum Dei per humana sacrificia, etc.

Alii sunt recentioris adhuc scholæ sectatores, qui existimant omnem certitudinem de Deo existente procedere à fide et supponi non posse hominem ratiocinio aliisve mediis naturalibus assurgere ad notitiam certam de Deo, quin derogetur gratiæ divinæ et renoventur errores semipelagianismi. Hi vera falsis miscent. Certum est gratiam esse ad fidem necessariam, unde nisi præveniat auxilium Spiritûs sancti, homo adhærere non potest veritatibus revelatis assensu supernaturali ; certum etiam est auxilium Dei esse necessarium ut incredulus perveniat ad admittendas veritates quæ, licet ordinis naturalis, pertinent tamen ad religionem, ut sunt multa quæ simul et per fidem et per scientiam cognoscuntur ; huic enim adhæsioni sæpè obstant præjudicia, cupiditates, etc., quæ viribus naturæ homo non superabit. Hæc ultrò agnoscimus. Verùm in eo errant quòd velint existentiam Dei, facta evangelica et alia hujusmodi certò cognosci non posse nisi per fidem, undè gratia fidei esset ultimum motivum adhæsionis his veritatibus. Hoc systema adversatur tum Scripturis, quæ supponunt Deum à nobis cognosci posse per testimonium creaturarum visibilium (Act. apost. 14 ; Ep.

effectibus ad ignotæ causæ investigationem, et consequenter argumenta à posteriori existentiæ Dei illa sunt, in quibus colligitur ex effectibus naturalibus existentia entis supra naturam, et omnium rerum moderatoris. Atqui in præcedentibus argumentis multa talia sunt : ut moralia, et physica, et illa metaphysica ex ideâ Dei, quam ostendimus à solo Deo mentibus nostris insculptam esse.

Secundum. Existentia Dei demonstratur à simultaneo. Nam demonstratio à simultaneo ea est, in quâ nec proceditur ab effectibus ad causam, nec à causâ ad investigationem effectûs : sed in quâ existentia alicujus entis probatur per quædam attributa magis nota, quæ soli illi enti convenire posse demonstrantur. Sic, verbi gratiâ, cùm concludimus ex vi cogitandi, et ex vi movendi esse in mundo substantiam spiritalem à corpore secretam, cujus hæ vires attributa sunt, ista demonstratio est à simultaneo ; non à priori certè, quia vis cogitandi non est causa substantiæ spiritalis; non etiam à posteriori, quia vis cogitandi non est effectus naturæ spiritalis, sed ipsa ejus natura seu essentiale attributum. Multa quoque exempla demonstrationum à simultaneo suppeditat geometria; ut cùm datis basi et altitudine trianguli demonstratur area, vel datis aream et altitudine demonstratur basis. Atqui existentia Dei demonstratur per attributa quædam, quæ supponuntur magis nota, quæque demonstrantur soli enti perfectissimo posse convenire : talis est illa demonstratio metaphysica ducta ex æternis veritatibus, quæ supponuntur magis notæ, quàm substantiæ æternæ spiritalis existentia, et quæ demonstrantur nihil aliud esse quàm modos immutabiles æternæ et infinitæ mentis.

Tertium. Existentia Dei demonstratur à priori. Nam demonstratio à priori illa est, in quâ proceditur à causâ cognitâ ad investigationem effectûs; vel à ratione aliquâ antecedente ad consequentem ex illâ rei alicujus existentiam : sive in quâ existentia rei alicujus colligitur, vel ex causâ ejus efficiente vel ex causâ formali, quæ per mentem concipitur ut antecedens rei existentiam et determinans modum existendi. Atqui etsi Deus nullam habeat propriè dictam suæ existentiæ causam, nihilque sit tempore prius Deo, tamen nostro concipiendi modo et in ordine nostrarum idearum, est aliquid Dei existentiâ prius, nempe necessitas existendi : ex quâ Deum existere et talem esse probamus; quæque proinde concipitur, ut causa formalis Dei existentiæ, ejusque perfectionum, ut patet ex illâ demonstratione metaphysicâ ductâ ab ente necessario. Nisi existentia Dei hanc haberet rationem fundamentalem, dici posset Deum existere casu et fortuitò, vel existere sine causâ; saltem nullam aliam rationem afferre possemus, nisi hanc atheorum pro cujuscumque rei existentiâ, ideò nempe existere, quia existit. Et tunc non repugnaret, ut existere desineret, aut non existeret ubique. Uti Epicureus dicit atomum existere quia existit, et existere hoc in loco, quia existit in hoc loco. Ita Clarkius; at plerique hanc demonstrationem demonstrationibus à simultaneo annumerant.

Quartum. Illa propositio, *Deus est*, nota est per se, quoad se. Nam scholastici illam propositionem notam per se, quoad se, dicunt, cujus prædicatum est de naturâ seu essentiâ subjecti, qualis est illa : Homo est animal. Atqui in istâ propositione : *Deus existit*, prædicatum est de essentiâ subjecti. Non minùs quippe existentia essentialis est Deo, quàm animalitas homini, ut confectum est in argumentis metaphysicis.

Quintum. Illa propositio : *Deus est*, nota est per se, quoad nos. Nam illa propositio dicitur nota per se, quoad nos, cui auditis et intellectis terminis mens statim acquiescit. Atqui

ad Rom. c. 1, v. 20); tum traditioni SS. PP. et doctrinæ communi theologorum qui constanter duplicem ordinem admiserunt, *alium fidei, alium scientiæ;* tum denique principiis sanæ philosophiæ. 1° De naturâ est substantiæ intelligentis, ut quasdam veritates indagare et certò attingere valeat, præsertim sui auctoris existentiam, saltem quando illi fuerint propositæ. 2° Vel systema de quo agitur laborat vitioso circulo, vel prolabitur in errorem Enthusiastarum. Etenim aderit circulus vitiosus si quis fide adhæreat veritatibus in Scripturâ aliisve monumentis traditionis consignatis, propter Dei auctoritatem, quùm, juxta systema quod confutamus, non possimus certò cognoscere Deum nisi per hanc revelationem, de illius autem revelationis existentiâ et auctoritate certi tantùm simus per fidem in Deum à quo suam habet originem. Solum medium quod superesset ad se expediendum ab eo circulo vitioso, foret instinctus fidei seu quædam impulsio interna per gratiam animæ impressa; hoc autem viam enthusiasmo aperit, siquidem nullum occurret criterium certum quo distinguantur vera impulsio, vera inspiratio à falsis : « Il ne vous reste, concludit auctor recens, « il ne vous reste et il ne saurait vous rester « que la foi d'enthousiasme et l'impossibilité « de nous rendre compte pourquoi vous croyez « à la divine mission de Moïse plutôt qu'à « celle de Numa, à Jésus-Christ plutôt qu'à « Mahomet (*). »

(*) *Coup d'œil sur l'enseignement de M. l'abbé B.*, Auctore *D. Dietrich.*

talis est illa propositio, cùm demonstratum fuerit in argumentis moralibus sensum numinis esse omnibus hominibus naturalem et sponte nasci et adolescere, ut nascitur quævis alia affectio naturalis : et ex argumentis physicis pateat omnem naturam parentem suum tam altè prædicare, ut ad ejus vocem obsurdescere homines nequeant : et denique in metaphysicis confectum sit, nos statim atque rectam Dei notionem animis informavimus, non posse ab ejus ideâ existentiam dividere.

Sextum. Ergo non solùm existentia Dei à nullo invincibiliter ignoratur, sed reverà nulli sunt athei speculativi, sed tantùm practici. Atheus practicus ille dicitur, qui ita vivit ac si nullus Deus esset, sensumque numinis animo insitum præfocare conatur. Tales quidem multi sunt. Atheus speculativus ille est, qui Deum nullum reverà agnoscit : vel quia de Deo illi nunquàm contigit cogitare, Deumque ideò ignorat; vel quia rationibus convictus est, nullum esse Deum. Tales omninò nullos esse sequitur ex his omnibus, quæ hactenùs disputata sunt. Adeòque haud dubitandum, quin illi omnes, qui olim et hisce nostris temporibus atheisticam impietatem professi sunt, id fecerint, non ex interiore persuasione, quam habere nunquàm potuerunt, sed à quâdam singularitatis affectatione, aut ingenii levitate, aut perversitate cordis. Inprimis hoc certum est, multos esse homines, qui non tam ex sincero amore veri scientiis adjungunt animos, seseque conferunt ad scribendum, quàm ex famæ atque existimationis cupiditate; eosque in id maximè conniti, ut omnium in se oculos convertant doctrinæ singularitate : tantaque esse solet singularitatis hæc illecebra, ut ad absurdissimas defendendas opiniones et ab omni sensu abhorrentes traduci se facillimè patiantur. Hinc sine dubio factum est, ut quidam de omnibus dubitare se dixerint; alii materiæ existentiam, alii motum, alii quietem negaverint; alii hujus principii veritatem : *Impossibile est aliquid esse simul et non esse;* et uno verbo quidquid in opinionibus certissimum est, inficiati sint. Deinde illi qui adversùs Religionem sermonibus vel scriptis perorant, non id faciunt quia sunt soluti metu numinis; sed plerùmque quia magis illo metu interiùs eliduntur, à quo solvere se omnibus modis conantur : observatur quippe ab ipso Lucretio atheos esse omnium hominum maximè meticulosos, omnibus ærumnis affectos vivere, in rebus adversis acriùs advertere animos ad Religionem, verasque tunc voces pectore ejici, eripi personam, manere rem : et hoc suum in scribendo poemate consilium fuisse fatetur, ut metum hunc Acherontis ageret funditùs ex suorum in scholâ Epicuri condiscipulorum animis (1).

(1) Ex istis corollariis, primum et quartum à theistis ut certa admittuntur. De cæteris variæ sunt etiam inter theologos sententiæ. Quod verò ad hoc ultimum spectat, distinguimus, præter *practicum* et *speculativum*, etiam atheum *negativum*, qui nempe nullâ Dei notione imbutus, eum potiùs nesciret quàm negaret. Nemo quidem diffitetur multos existere atheos practicos. Communior sententia affirmat cum auctore nullum verè speculativum atheum existere. « S'ils sont assez fous, inquit Montaigne, ils « ne sont pas assez forts, ils ne lairront pas de « joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur « attachez un bon coup d'épée dans la poitrine; « et quand la maladie aura appesanti cette li- « cencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne « lairront pas de revenir et de se laisser manier « tout discrètement aux créances et exemples « publiques. Autre chose est un dogme sérieu- « sement digéré, autre chose ces impressions « superficielles, lesquelles, nées de la débauche « d'un esprit démanché, vont nageant téméraï- « rement et incertainement dans la fantaisie. « Hommes bien misérables et écervelés, qui « tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. — » Tandem atheos negativos non existere contendimus 1° ex supra dictis tum apud auctorem, tum in annotationibus : satis constat nullam societatem absque theismi fide et principiis stare posse. 2° Homo privatus, cùm rationis exercitium nonnisi sociali aliquâ educatione valeat adipisci, ut nunc communis est sententia, simul Dei notione eum imbui necesse est. Sic proinde intelligendi sunt theologi, de homine sociali seu à suo statu naturali accidentaliter non avulso, ubi affirmant hominem non posse invincibiliter Deum ignorare. Et reverà, quoties de homine aliquid ex ratione oriendum asserimus, non puerum profectò, neque alium quocumque modo rationis usum non adeptum significamus.

Hic quæri potest quænam sint Atheismi causæ? Inter varias causas Baco annumerat schismata atque multiplices de Religione disputationes, ex quo quantùm licentiæ atque impietati faverit protestantismus, videre licet. Idem philosophus consuetudine de rebus sacris sæpè irreverenter jocandi, imò litteris, malè quidem cultis, atque pacis tranquillitate nec non et magnâ divitiarum copiâ, pestem atheisticam asserit ali atque foveri. — Clarkius ad tres causas revocat Atheismum, nempè ad ignorantiam mentisque stupiditatem, ad corruptelam morum, denique ad sophisticum morem philosophandi. Pascal aliquantùm mentis tribuit imbecillitati Atheismum : « L'Athéisme, « inquit, manque de force d'esprit, mais jus- « qu'à un certain point seulement. » *Pensées morales,* LXV. — Hæc omnia vera sunt sub aliquo respectu. Nos verò hominem dicimus esse atheum *negativum*, ex accidentali facultatum intellectualium earumve usûs privatione, *practicum*, ex libidinibus infrenatis, quippè qui

EXAMEN

PRIMÆ PARTIS ETHICES SPINOSÆ,

Quæ est de Deo.

Cùm hujus athei systema, propter novam, quam invenit, loquendi formam, abhorrentem à communi sermone, vix intelligi queat et multorum acutissimorum hominum torserit ingenia; necesse inprimis est illud breviter enucleare : quod meliùs fieri non posse putamus, quàm comparando hanc novam doctrinam cum veterum atheorum opinionibus, et investigando quâ in re consentiant, et in quâ videantur dissentire. Sic quippe veterum atheorum aperta et perspicua placita Spinosæ tenebris lucem aliquam fortassè afferent. Deinde expendemus novi systematis principia, ut intelligamus an ex illis aliqua addita sit atheismo auctoritas. Et denique breviter quibus argumentis universum ædificium convelli possit, indicabimus.

Expositio Doctrinæ. — 1° Hoc commune atheorum omnium principium semper fuit et esse debet, unicam existere substantiam, necessariam, improductam, infinitam, quam veteres, vel, materiam primam, vel extensionem infinitam, vel atomos vocabant, Spinosa verò dicere amat Deum, quâ appellatione quandoque etiam veteres utebantur. 2° Sequitur hujus unicæ substantiæ attributa vel affectiones esse extensionem et cogitationem, quod etiam probat Spinosa. 3° Sequitur omnia entia particularia, corpora et mentes, esse partes illius unicæ substantiæ, uti etiam docet Spinosa. Corpus est pars extensionis certâ ratione modificata : mens est singularis cogitatio seu idea rei alicujus singularis actu existentis. Sed amat quoque illa vocare modos extensionis et cogitationis; quia partium distinctio ingratam multiplicitatis notionem adjunctam habet : de quâ appellatione modò dicemus. 4° Athei omnes, præter Stoicos, docebant nullam esse communem toti substantiæ, vel vim fictricem arte et viâ progredientem, vel sapientiam universi moderatricem; proindeque nullas esse causas finales, contra quas fusè disputat Spinosa; neque ens aliquod perfectâ intelligentiâ, bonitate et felicitate præditum, qualem nos Deum esse putamus; sed hoc tantùm sensu substantiam unicam dici posse perfectam, quatenùs infinita est et infinitorum numero modorum subjectum, ita quoque Spinosa : in scholio ad prop. 17, habet : « Infra absque ope hujus prop. ostendam, ad « Dei naturam neque intellectum, neque voluntatem pertinere..... Si ad æternam Dei « essentiam intellectus et voluntas pertineant, « aliud sanè per utrumque hoc attributum intelligendum est, quàm quod vulgò solent « homines. Nam intellectus et voluntas, quæ « Dei essentiam constituerent, à nostro intellectu et voluntate toto cœlo differre deberent, nec in ullâ re præterquàm in nomine « convenire possent, non aliter scil. quàm « inter se conveniunt canis signum cœleste et « canis animal latrans. » 5° Veteres atomici philosophi nullam aliam vim præter motum agnoscebant, qui repetitis impulsibus in æternum propagaretur, et esset omnium modorum tum corporeorum, tum spiritualium, quos accidentaliter producebat, temerarius artifex. At Hylozoitæ seu Stratonici præter motum, vim cogitationum, appetituum et volitionum per se et naturaliter effectricem admittebant. In illo Epicureos, in hoc Stratonicos sequitur Spinosa.

Juxta ipsum Deus seu unica substantia agit necessariò, sive quatenùs res cogitans, sive quatenùs res extensa. Quatenùs res cogitans, producit cogitationes singulares, quæ mentes hominum sunt. Quatenùs res extensa, producit corpora, cum omnibus eorum mutabilibus affectionibus. Sed tum corpora, tum mentes non producuntur ab unicâ substantiâ exerente aliquam agendi facultatem, sed per seriem successivam infinitam causarum finitarum.

At quoniam mens et corpus idem sunt, et eadem potentia est movens et cogitans, existit inter cogitationes mentis et affectiones corporis mutua sympathia, seu harmonia naturalis, « ordo et connexio idearum, « ut ponit Spinosa prop. 7, p. 2, idem est « ac ordo et connexio rerum : modus extensionis, et idea illius modi, una eademque res « est; sed duobus modis expressa. Ex. gr., « circulus in naturâ existens, et idea circuli « existentis, una eademque est res, quæ per « diversa attributa explicatur, et ideò sive « naturam sub attributo extensionis, sive sub « attributo cogitationis, sive sub alio quo- « cumque concipiamus, unum eumdemque

dicit in corde suo: *Non est Deus*; tandem *speculativum* non quidem sinceræ fidei, ex superbiâ quæ sese suprà vulgus hominum tam insolitis opinionibus extollere conatur, simul ac, ut solet, fœdissimis etiam cupiditatibus atheus ille sophista indulget.

Vid etiam Valsecchi ad calcem voluminis. P.-S.

« ordinem, sive unam eamdemque causarum « connexionem, hoc est, easdem res sequi re- « periemus. Neque ullâ aliâ de causâ dixi, « quòd Deus sit causa ideæ, v. g., circuli, qua- « tenùs tantùm est res cogitans, et circuli, « quatenùs tantùm est res extensa, nisi quia « esse formale ideæ circuli, nisi per alium « cogitandi modum tanquàm causam proxi- « mam, et ille iterùm per alium et sic in infi- « nitum potest percipi; ita ut quamdiù res « ut cogitandi modi considerantur, ordinem « totius naturæ, sive causarum connexionem, « per solum cogitationis attributum explicare « debemus, et quatenùs ut modi extensionis « considerantur, ordo etiam totius naturæ « per solum extensionis attributum explicari « debet, et idem de aliis attributis intel- « ligo (1). »

6° Tandem ex his principiis sequitur omnia evenire ex necessitate naturæ illius unicæ substantiæ (2); hanc unicam substantiam, cùm extra illam nihil existat, dici posse rerum omnium causam immanentem (3); et res nullo alio modo, neque alio ordine à Deo produci potuisse (4).

Cùm hæc principia atheis veteribus et Spinosæ communia sint, liquet certè illos reipsà non dissentire : videamus ergo quid sibi hic velit novis illis, quibus utitur, formis loquendi.

1° Duplicem distinguit naturam cum veteribus Cabalistis naturantem et naturatam : per priorem intelligit, « id quod per se est, « et per se concipitur; seu talia substantiæ attri- « buta, quæ æternam et infinitam essentiam ex- « primunt, hoc est, Deum, quatenùs ut causa « libera consideratur. » Per naturam autem naturatam intelligit, « id omne quod ex necessi- « tate Dei naturæ, sive uniuscujusque Dei « attributorum sequitur, hoc est, omnes Dei « attributorum modos, quatenùs consideran- « tur ut res quæ in Deo sunt, et quæ sine « Deo nec esse, nec concipi possunt (1). » Ex hisce definitionibus liquet istas voces novas designare solummodò unius et ejusdem rei, seipsam modificantis et per seipsam modificatæ, varios aspectus.

2° Docet naturam naturantem esse liberam, quia ex solis naturæ legibus et à nemine coacta agit, quam libertatem sic explicat in ep. 23 ad Oldenb.: « Hìc paucis explicare volo, « quâ ratione ego fatalem omnium rerum et « actionum necessitatem statuam : nam Deum « nullo modo fato subjicio, sed omnia ine- « vitabili necessitate ex Dei naturâ sequi « concipio, eodem modo ac omnes concipiunt « ex ipsius Dei naturâ sequi, ut seipsum « intelligat; quod sanè nemo negat ex divinâ « naturâ necessariò sequi, et tamen nemo « concipit, Deum fato aliquo coactum, sed « omninò liberè, tametsi necessariò seipsum « intelligere. » Primus Spinosa necessitatem physicam et libertatem conjunxit. Naturam verò naturatam negat esse liberam, quia determinatur ad existendum à naturâ naturante : et cùm omnia corpora et mentes pertineant ad naturam naturatam, nullam agnoscit in hominibus aut quâvis mente particulari libertatem. Nihil hìc habemus præter verba nova.

3° Docet unicam substantiam concipi posse duplici ratione, abstractè scil. et superficialiter, prout nempe ipsam imaginamur : vel ut substantia, quod fit per intellectum : quòd si ad quantitatem attendamus, prout in imaginatione est, quod sæpè et faciliùs à nobis fit, reperietur finita, divisibilis, et ex partibus conflata. Si ad quantitatem verò prout in intellectu est attendamus, et eam, quatenùs substantia est, concipiamus, quod difficillimè fit, tum infinita, unica et indivisibilis reperietur. « Nam cùm vacuum in naturâ non detur, « substantia corporea, quatenùs substantia, « non potest habere partes realiter distinctas « et consequenter non potest dividi : est illa « ubique eadem, nec partes in eâdem distin- « guuntur, nisi quatenùs materiam diversi- « modè affectam esse concipimus : unde ejus « partes modaliter tantùm distinguuntur, non « autem realiter. Ex. g., aquam quatenùs aqua « est, dividi concipimus, ejusque partes ab

(1) Parte quint. prop. primâ habet : Prout cogitationes, rerumque ideæ ordinantur, et concatenantur in mente, ita corporis affectiones, seu rerum imagines ad amussim ordinantur et concatenantur in corpore. Et ep. 15 : Quod autem ad mentem humanam attinet, eam etiam partem naturæ esse censeo, nempe quia statuo, dari etiam in naturâ potentiam infinitam cogitandi; quæ quatenùs infinita in se continet totam naturam objectivè, et cujus cogitationes procedunt eodem modo ac natura ejus idearum. Deinde mentem humanam hanc eamdem potentiam statuo, non quatenùs infinitam, et totam naturam percipientem; sed finitam, nempe quatenùs tantùm humanum corpus percipit, et hâc ratione mentem humanam partem cujusdam infiniti intellectûs statuo.

(2) Prop. 16 primæ partis.

(3) *Ibid* prop. 18. (4) Prop. 33, *ibid*.

(1) Schol. ad prop. 29.

« invicem separari; at non quatenùs sub-
« stantia est corporea, eatenùs enim (quia
« vacuum est impossibile) neque separatur
« neque dividitur. Porrò aqua, quatenùs
« aqua, generatur et corrumpitur : at
« quatenùs substantia, nec generatur nec
« corrumpitur. » Ex hisce valdè manifestum est, Spinosam in unicâ suâ substantiâ partes reverà agnoscere, quæ sint subjecta variarum actionum seu motûs, seu cogitationis; alias quadratas, alias rotundas, alias motas in orientem, alias in occidentem; alias lætas alias tristes, etc., et in hoc solummodò dissentire ab aliis philosophis, quòd sermonem immutare velit, illasque partes modos appellare, propterea quòd illæ unicam ubique cohærentem substantiam efficiant, et non sint à se invicem diversæ, nisi propter diversitatem modificationum et singularem existentiam. Sæpiùs ipse communi formæ loquendi sese accommodat, et in loco modò laudato scribit : « Quamvis hoc non esset, (id est, quamvis
« materia non esset indivisibilis et ex partibus
« conflaretur) nescio cur materia divinâ naturâ
« indigna esset, quandoquidem extra Deum
« nulla substantia dari potest, à quâ patere-
« tur..... Quare nullâ ratione dici potest sub-
« stantiam extensam divinâ naturâ indignam
« esse, tametsi divisibilis supponatur, dum-
« modò æterna infinita concedatur. »

Systematis Spinosæ fundamenta. — Cùm nihil novi, præter voces, referat Spinosæ doctrina, videamus jam an attulerit aliquam atheismo suis rationibus auctoritatem : an non tota celebritas systematis orta sit ex principiorum obscuritate et illâ admiratione, quam in hominibus indoctis et levibus pariunt res reconditæ, et à vulgi intelligentiâ disjunctæ. Certè Spinosæ principia, quæ per se clara esse deberent, adeò sunt involuta, ut nullâ aliâ ratione possimus illa exponere, quàm explicari solent arcanæ notæ et verba quædam minùs usitata linguæ alicujus, uti dicitur, mortuæ : videlicet comparando loca varia, in quibus eadem verba usurpantur, sicque sensum ex concordantibus locis expromendo. Hoc ergo modo rem tentemus.

Definitiones. — Prima : « Per causam suî
« intelligo id, cujus essentia involvit existen-
« tiam, sive id, cujus natura non potest con-
« cipi, nisi existens. »

Satis ineptum est definire causam suî, quæ nulla est : ens necessarium non nisi valdè impropriè sic dici potest.

Secunda : « Ea res dicitur in suo genere
« finita, quæ aliâ ejusdem naturæ terminari
« potest. Ex. gr., corpus dicitur finitum, quia
« aliud semper majus concipimus. Sic cogitatio
« aliâ cogitatione terminatur : at corpus non ter-
« minatur cogitatione, nec cogitatio corpore. »

Ex hâc definitione sequitur, infinitum in suo genere esse id quod aliâ re ejusdem naturæ terminari non potest, seu de quo nulla res ejusdem naturæ negari potest. Et infinitum in omni genere erit illud, quod nullâ aliâ re cujuscumque naturæ terminari potest, seu, de quo nulla res negari potest. Ergo Deus, qui est illud infinitum in omni genere, est congeries omnium rerum. Ex universum systema in unicâ definitione. Deinde, quamvis illam vocem, *potest*, adjecerit Spinosa ad fucum faciendum, illius tamen hic reverà sensus est : « Ea res dicitur finita in
« suo genere, quæ aliâ ejusdem naturæ termi-
« natur, » ut patet ex prop. 8; ex quâ definitione directè sequitur substantiam extensam et materialem esse infinitam, neque vi creatrice, quæ diversæ naturæ est, posse finiri. Certè hæc definitio planè absurda est, cùm finitum non definiatur per causam finitudinis, seu efficientem, seu formalem, et sit contraria communi hominum intelligentiæ. Nam concipimus corpus aliquod finitum esse, etiamsi nulla alia corpora existerent, aut etiam possent existere; et etiam ex alterâ parte concipimus rem infinitam, etiamsi res finita ejusdem naturæ genericæ existat : nempe concipimus intelligentiam seu cogitationem infinitam in Deo et finitam in mente humanâ.

Tertia : « Per substantiam intelligo id quod
« in se est et per se concipitur : hoc est, cujus
« conceptus non indiget conceptu alterius à
« quo formari debeat. »

Hujus definitionis duplex sensus est : alius generalior, ut substantia sit id quod in se est et per se concipitur absque conceptu, seu subjecti cui inhæreat, seu causæ à qua producatur. Alter sensus est minùs generalis, ut substantia sit id quod in se est et per se concipitur sine subjecto inhæsionis. Ille posterior est omnium philosophorum, juxta quem substantia alia potest esse creata, alia increata. Sed non est sensus Spinosæ : nam ad priorem sensum determinatur in propos. secundâ, et in cor. prop. quart. et in scholio ad prop. dec. In hâc ergo definitione, assumit substantiam esse ens necessarium et independens. Quæ positio universæ doctrinæ summa est. Imò falsa est hæc definitio, si substantia consideretur relativè ad

modos suos : nam substantia neque existere, nec concipi potest sine modis existendi ; et per modos existendi cognoscitur, saltem à nobis, qui rerum essentias non habemus perspectas.

Quarta : « Per attributum intelligo id quod « intellectus de substantiâ percipit, tanquàm « ejusdem essentiam constituens. »

Difficilis est hujus definitionis sensus. Nam in definitione sextâ et propositione nonâ videtur distinguere attributum à substantiâ ; cùm illud multiplex, hæc unica dicatur. At axiomate primo et prop. quartâ et alibi attributum cum substantiâ confunditur : « Extra intellectum, « inquit, nihil datur præter substantias et af- « fectiones, id est, modos. » Exemplis quibus utitur Spinosa, meliùs intelligitur, quid sit attributum, quàm ex ejus definitionibus. Extensio est attributum, cogitatio est attributum unicæ, quam admittit, substantiæ ; aliaque infinita attributa esse supponit, quæ tamen nullibi explicat. Videbimus modò attributum in systemate Spinosæ non esse ens reale, sed abstractam mentis notionem.

Quinta : « Per modum intelligo substantiæ « affectiones, sive id quod in alio est, per quod « etiam concipitur. » Clariùs exprimitur hæc definitio prop. 15 : « Modi sine substantiâ nec « esse nec concipi possunt ; » et in scholio ad prop. 10 habet : « Per modificationem autem « intelligo id quod in alio est, et cujus conce- « ptus à conceptu rei, in quâ est, formatur. » Si exempla quidquam conferre possunt ad sensum Spinosæ pervidendum, nosce corpora omnia esse modos unicæ substantiæ quatenùs extensæ, et mentes omnes esse modos ejusdem quatenùs cogitantis ; motum esse quoque modum corporis, id est, modum modi.

Manifestum est falsam esse definitionem sensu exposito : nam nedùm modus, uti definitur à Spinosâ, sine substantiâ non possit concipi, contra substantiam non concipimus nisi per modos. Ex corporibus arripimus notionem substantiæ spiritalis. Et etiam motus, qui apud Spinosam est modus modi, non includitur in conceptu substantiæ corporeæ, sed est aliquid reale substantiæ corporeæ adjectum.

Sexta : « Per Deum intelligo ens absolutè « infinitum, hoc est, substantiam constantem « infinitis attributis, quorum unumquodque « æternam et infinitam essentiam exprimit. »

« Explicatio. Dico absolutè infinitum, non « autem in suo genere ; quidquid enim in suo « genere tantùm infinitum est, infinita de eo « attributa negare possumus ; quod autem ab- « solutè infinitum est, ad ejus essentiam per- « tinet quidquid essentiam exprimit et nega- « tionem nullam involvit. » Hæc definitio respondet aptissimè definitioni finiti supra traditæ, et ex utrâque sequitur ens infinitum esse collectionem omnium realitatum.

Septima : « Ea res libera dicetur, quæ ex « solâ suæ naturæ necessitate existit, à se solâ « determinatur (quamvis necessitate physicâ « et cæcâ, ut prop. 17) ; necessaria autem, « seu potiùs coacta, quæ ab alio determinatur « ad existendum et operandum certâ et deter- « minatâ ratione. »

Singularis sanè libertas, quæ atomis Epicuri convenit !

Octava : « Per æternitatem intelligo ipsam « existentiam quatenùs ex solâ rei æternæ de- « finitione necessariò sequi concipitur. »

« Explicatio. Talis enim existentia ut æter- « na veritas, sicut essentia concipitur, pro- « ptereaque per durationem aut tempus expli- « cari non potest, tametsi duratio principio et « fine carere concipiatur. » Est hæc definitio necessariæ existentiæ, non æternitatis, et ex eâ sequitur nulla esse decreta æterna, quæ necessaria non sint.

Axiomata. — Primum : *Omnia quæ sunt, vel in se, vel in alio sunt.*

Verum est duplici sensu. 1° Omnia quæ sunt, vel existunt in se et independenter ab alio, vel in alio, id est, dependenter à virtute alterius. 2° Omnia quæ sunt, vel sunt in se, id est, sunt subjecta, vel in alio, id est, sunt qualitates subjecto inhærentes. Sed falsum est tertio sensu, si intelligas omnia quæ sunt esse in se et independentia, vel in alio, id est, esse qualitates subjecto independenti inhærentes ; et hic obscurior sensus, est sensus Spinosæ. Ex quo sequitur nihil existere præter substantiam in se et independentem, atque ejus modos.

Secundum : *Id quod per aliud non potest concipi, per se concipi debet.*

Ambiguitatem habet propter voces *per se*. Etsi non concipiamus quomodò materia creata sit, tamen non debet concipi ut increata.

Tertium : *Ex datâ causâ determinatâ necessariò sequitur effectus : et contra, si nulla detur determinata causa, impossibile est ut effectus sequatur.*

Ambiguum est. Verum quidem, ubi agitur de causis necessariis vel actualibus ; falsum, si transferatur ad causas liberas et potentiales. Hisce existentibus non *necessariò* sequitur effectus, sed est solummodò *possibilis*.

Quartum : *Effectûs cognitio à cognitione causæ dependet et eamdem involvit.*

Ambiguum est. Imò verò, effectus formaliter, ut aiunt, spectatus, involvit cognitionem causæ suæ, quia duo correlata sunt simul cognitione : non verò effectus materialiter spectatus. At prop. sextâ, et prop. 25, hoc sensu generali sumitur et concluditur mundum non posse esse creatum, si ejus conceptio non involvat conceptionem Dei. Ex hoc axiomate conjuncto cum definitione sextâ concluditur omnes effectus, cùm per causam suam concipiantur, esse modos causæ suæ.

Quintum : *Quæ nihil commune inter se invicem habent, etiam per se invicem intelligi non possunt, sive conceptus unius alterius conceptum non involvit.*

Ambiguum est ; verum, si intelligas communitatem relationis et naturæ genericæ : qualem admittimus inter mentem omnipotentem et res creatas. Falsum verò est, si intelligas communitatem naturæ specificæ. Nam etsi causæ et effectûs non sit eadem specifica natura, v. g., intelligentiæ et mundi, tamen ex ordine mundi intelligentiæ colligo existentiam. Quamvis corporum translatio sit diversæ naturæ à vi motrice, ex corporum tamen translatione colligo existentiam vis motricis.

Sextum : *Idea vera debet cum suo ideato convenire.*

Falsum est eo sensu, quo illud interpretatur Spinosa, sed ad rem nostram non pertinet fallaciam aperire.

Septimum : *Quidquid ut non existens potest concipi, ejus essentia non involvit existentiam.*

Propositiones. — Prima : « Substantia prior « est naturâ suis affectionibus. Demonstratio « patet ex definitione tertiâ et quintâ. »

Substantia neque esse, neque concipi potest sine modo existendi ; ergo non est prior naturâ modo suo.

Secunda : « Duæ substantiæ diversa habentes attributa nihil inter se commune habent. »

« Demonstratio patet ex definitione tertiâ. « Unaquæque enim debet esse et per se concipi, sive conceptus unius conceptum alterius « non involvit. »

In falsâ vel captiosâ definitione non potest poni nisi falsa vel captiosa propositio. Sensus hic est : Deus et materia si essent duæ substantiæ diversa habentes attributa, uti vulgò putatur, nihil inter se commune haberent, id est, ut modò videbimus, una alterius causa esse non posset. Nos verò ex aliâ parte dicimus duas substantias diversa habentes attributa habere communem relationem causæ et effectûs, et posse unam per aliam concipi, causam per effectum, creatorem per creaturam.

Tertia : « Quæ res nihil commune inter se « habent, earum una alterius causa esse non « potest. »

« Demonstratio. Si nihil commune cum se « invicem habent, ergo per axioma quintum « nec per se invicem intelligi possunt, adeòque « per axioma quartum una alterius causa esse « non potest. »

Axioma quartum et quintum captiosa sunt, ut supra diximus : ergo et hæc propositio. Nihil commune est inter tremorem nervorum opticorum et visionem, aut quemvis alium motum in sensuum organis et sensationes : unum tamen alterius causa est, vel moralis seu occasionalis, vel physica. Nihil commune est inter vim motricem, vel volitionem mentis et membrorum motum, experimur tamen hunc motum esse earum causarum effectum. Sic quamvis inter corpora et vim creatricem nihil commune concipiam, cùm cogito eorum attributa, tamen hanc illorum causam esse intelligo. Imò idem admittendum est in ipso Spinosæ systemate, in quo natura naturata, ad quam juxta Spinosam pertinent omnia corpora et omnis intellectus, seu finitus, seu infinitus, producitur à naturâ naturante, quæ non majorem habet analogiam cum naturâ naturatâ, quàm canis signum cœleste, et canis animal latrans. Scilicet Spinosa in naturâ naturante nihil concipit, præter vim cæcam procreatricem omnium modorum corporeorum et spiritualium, finitorum et infinitorum, mentium humanarum et intellectûs divini. Hæret ergo in iisdem difficultatibus quas nobis objicit.

Quarta : « Duæ aut plures res distinctæ, vel « inter se distinguuntur ex diversitate attributorum, vel ex diversitate affectionum. »

« Demonstratio. Omnia quæ sunt, vel in se, « vel in alio sunt, per axioma primum : hoc « est, per definitionem tertiam et quintam « extra intellectum nihil datur præter substantias, earumdemque affectiones ; nihil ergo « extra intellectum datur per quod plures res « distingui possunt præter substantias (sive « quod idem est per definitionem quartam) « earum attributa, earumque affectiones. »

Falsa est hæc propositio, quia manifestum est res non tantùm distingui per diversitatem attributorum et affectionum, sed etiam per se-

paratam existentiam : circulus A et circulus B, eo ipso quòd separatim existant, diversi sunt. Ipsius spatii et temporis partes, quamvis simillimæ, habent tamen distinctam existentiam : et sine dubio in Spinosæ unicâ substantiâ infinitè extensâ partes admittendæ sunt distinctæ et diversæ, nisi communem loquendi formam et communem sensum quis aspernari velit.

Quinta : « In rerum naturâ non possunt dari « duæ aut plures substantiæ ejusdem naturæ « sive attributi. »

« Demonstratio. Si darentur plures distinctæ, « deberent inter se distingui, vel ex diversi- « tate attributorum, vel ex diversitate affectio- « num, per propositionem quartam. Non ex « diversitate attributorum, quia supponuntur « ejusdem esse naturæ sive attributi. At si ex « diversitate affectionum tantùm distinguuntur, « cùm substantia sit prior suis affectionibus « per propositionem primam, depositis ergo « affectionibus et in se considerata, hoc est, « per definitionem tertiam et quartam, verè « considerata, non poterit concipi ab aliâ dis- « tingui : hoc est, per propositionem præce- « dentem non poterunt dari plures, sed tantùm « una. »

Hæc propositio in priori posita est; confundit Spinosa notiones maximè communes, seu potiùs formam loquendi mutat; eas res solummodò distinctas esse vult, quæ habent diversam essentiam; cùm alii omnes illas distinguunt, quæ habent diversam existentiam.

Sexta : « Una substantia non potest produci « ab aliâ substantiâ. »

« Demonstratio. In rerum naturâ non pos- « sunt dari duæ substantiæ ejusdem attributi, « per propositionem præcedentem, hoc est, « per propositionem secundam, quæ aliquid « inter se commune habent. Adeòque per pro- « positionem tertiam una alterius causa esse « nequit, sive una ab aliâ produci nequit. »

Propositio hæc deducitur ex tribus falsis propositionibus : et eadem est vanitas sequentium omnium.

Septima : « Ad naturam substantiæ pertinet « existere. »

« Demonstratio. Substantia non potest prò- « duci ab aliâ, per propositionem præceden- « tem; erit itaque causa suî, id est, per defini- « tionem primam, ipsius essentia involvit « necessariò existentiam, sive ad ejus naturam « pertinet existere. »

Octava : « Omnis substantia est necessariò « infinita. »

« Demonstratio. Substantia unius attributi, « non nisi unica existit, per propositionem « quintam; ad ipsius naturam pertinet existere, « per propositionem septimam : erit ergo ipsius « natura vel finita vel infinita. At non finita, « nam per definitionem secundam debet ter- « minari ab aliâ ejusdem naturæ, quæ etiam « necessariò debet existere, per propositionem « septimam. Adeòque darentur duæ substan- « tiæ ejusdem attributi : quod est absurdum, « per propositionem quintam. Existit ergo in- « finita. »

Nona : « Quò plus realitatis aut esse unaquæ- « que res habet, eò plura attributa ipsi com- « petunt. »

« Demonstratio patet ex definitione quar- « tâ. »

Decima : « Unumquodque unius substantiæ « attributum per se concipi debet. »

« Demonstratio. Attributum est id quod in- « tellectus de substantiâ percipit tanquàm ejus « essentiam constituens per definitionem quar- « tam. Adeòque per definitionem tertiam per « se concipi debet. »

Hanc propositionem addidit Spinosa, ut obviàm iret Cartesii argumento, in quo ex diversitate conceptuum, quibus extensio et cogitatio apprehenduntur, concluditur rem extensam et rem cogitantem esse entia diversa : cùmque illam ponat in duabus definitionibus pro lubitu confictis, manifestum est hìc esse petitionem principii. Si stemus definitioni substantiæ traditæ à Spinosâ, sequetur extensionem esse substantiam, quia per se concipitur : et cogitationem esse substantiam, quia per se concipitur : et juxta axioma quintum has substantias nihil commune inter se habere, quia *conceptus unius conceptum alterius non involvit.*

Undecima : « Deus sive substantia constans « infinitis attributis, quorum unumquodque « æternam et infinitam essentiam exprimit, « necessariò existit. »

« Demonstratio. Si negas, concipe, si fieri « potest, Deum non existere. Ergo per axioma « septimum ejus essentia non involvit existen- « tiam. Atqui hoc per propositionem septimam « est absurdum. Ergo Deus necessariò exi- « stit. »

Duodecima : « Nullum substantiæ attributum « potest verè concipi, ex quo sequatur substan- « tiam posse dividi. »

« Demonstratio. Partes enim in quas sub- « stantia, sic concepta, divideretur, vel na- « turam substantiæ retinebunt, vel non. Si

« primum, tum per propositionem octavam « unaquæque pars debebit esse infinita, et per « propositionem sextam causa suî, et per pro- « positionem quintam constare debet ex diverso « attributo, adeòque ex unâ substantiâ plures « constitui poterunt, quod per propositionem « sextam est absurdum. Adde quòd partes per « propositionem secundam nihil commune cùm « suo toto haberent, et totum per definitionem « quartam et propositionem decimam absque « suis partibus, et esse et concipi posset, quod « absurdum esse nemo dubitare poterit. Si au- « tem secundum ponatur, quòd scilicet partes « naturam substantiæ non retinebunt : ergo « cùm tota substantia in æquales partes esset « divisa, naturam substantiæ amitteret et esse « desineret; quod per propositionem septimam « est absurdum. »

Decima tertia : « Substantia absolutè infinita « est indivisibilis. »

Demonstratio eadem est quæ propositionis duodecimæ. Addit : « Ex his sequitur, nullam « substantiam corpoream, quatenùs substantia « est, esse divisibilem. »

Decima quarta : « Præter Deum nulla dari, « neque concipi potest substantia. »

« Demonstratio. Cùm Deus sit ens absolutè « infinitum, de quo nullum attributum, quod « essentiam substantiæ exprimit, negari po- « test per definitionem sextam, isque necessa- « riò existat per propositionem undecimam : « si aliqua substantia præter Deum daretur, « ea explicari deberet per aliquod attributum « Dei, sicque duæ substantiæ ejusdem attributi « existerent, quod per propositionem quintam « est absurdum; adeòque nulla substantia ex- « tra Deum dari potest, et consequenter con- « cipi; nam si posset concipi, deberet necessa- « riò concipi ut existens. Atqui hoc per primam « partem hujus demonstrationis est absurdum. « Ergo extra Deum nulla dari, neque concipi « potest substantia. »

Pergit : « Hinc clarissimè sequitur 1° Deum « esse unicum; hoc est per definitionem sex- « tam, in rerum naturâ nonnisi unam sub- « stantiam dari, eamque absolutè infinitam esse. « Sequitur 2° rem extensam et rem cogitan- « tem, vel Dei attributa esse, vel per axioma « primum affectiones attributorum Dei. »

Decima sexta : « Ex necessitate divinæ na- « turæ, infinita infinitis modis, hoc est omnia « quæ sub intellectum infinitum cadere pos- « sunt, sequi debent. »

« Demonstratio. Hæc propositio unicuique « manifesta esse debet, si modò ad hoc atten- « dat, quòd datâ cujuscumque rei definitione « plures proprietates concludit, quæ reverà ex « eâdem (hoc est, ipsâ rei essentiâ) necessariò « sequuntur, et eò plures, quò plus realitatis « rei definitio exprimit, hoc est quò plus rea- « litatis rei definitæ essentia involvit. Cùm « autem natura divina infinita absolutè attri- « buta habeat, per definitionem sextam, quo- « rum etiam unumquodque infinitam essen- « tiam in suo genere exprimit, ex ejusdem « ergo necessitate infinita infinitis modis (hoc « est, omnia quæ sub intellectum infinitum « cadere possunt), necessariò sequi debent. »

Omnia hîc assumit Spinosa sine ullâ probatione.

Vigesima nona : « In rerum naturâ nullum « datur contingens; sed omnia ex necessitate « divinæ naturæ determinata sunt ad certo « modo existendum et operandum. »

Confutatio systematis Spinosæ. — Revocari potest Spinosæ doctrina ad propositiones tres. Prima est unicam existere substantiam, extensam et cogitantem, ex cujus naturali vi et efficientiâ, sed cæcâ et brutâ, omnia intra se producuntur necessariò, ita ut nihil detur contingens, sed omnia determinata sint ex necessitate naturali ad certo modo existendum et operandum. Secunda est, hanc substantiam unicam nullas habere partes et esse planè indivisibilem et immutabilem. Tertia est, hanc substantiam esse summè perfectam, quòd contineat omnem realitatem, omnes modos entis. Prima propositio continet doctrinam omnium atheorum, et directè confutatur omnibus argumentis, seu moralibus, seu physicis, seu metaphysicis, quæ hactenùs explicata sunt. Confutabitur etiam in sequentibus hujus operis partibus, speciatim verò, in articulis de *Immensitate Dei*, ubi ostendemus extensionem et cogitationem in eodem subjecto consistere non posse; de *Libertate Dei*, ubi conficiemus omnia in rerum universitate esse arbitrariè constituta; de *Attributis Dei moralibus*, quæ cum necessitate illâ ferreâ et cæcâ existere nequeunt; et ubi de *Libertate hominis et lege naturali*.

Secunda et tertia propositio formam loquendi continent Spinosæ propriam, quam si ostenderimus non tantùm esse abhorrentem à communi sermone, sed alienam ab omni ratione, erit certè Spinosæ systema ex omni parte confutatum.

PROPOSITIO PRIMA.

Unica Spinosæ substantia cogitans et extensa composita est ex partibus realiter distinctis, divisibilis est et mutabilis, et consequenter non est ens necessarium propter rationes in argumentis superioribus allatas.

PROBATIO. — 1° Ut principiis Spinosæ utar : « Substantia est id cujus conceptus non indi- « get conceptu alterius à quo formari debeat. » Atqui juxta eumdem Spinosam cogitatio non indiget conceptu extensionis, à quo formari debeat, sed per se concipitur : sic quoque extensio non indiget conceptu cogitationis à quo formari debeat. Ergo extensio et cogitatio sunt duæ substantiæ. Imò hujusmodi attributa, quæ per se concipiuntur infinita agnoscit in Deo Spinosa. Ergo vel falsa est substantiæ definitio, vel infinitæ sunt substantiæ.

Hanc objectionem in scholio ad propositionem decimam præoccupare voluit, ubi sic legimus : « Ex his apparet quòd, quamvis duo « attributa realiter distincta concipiantur, non « possumus tamen inde concludere ipsa duo « entia, sive duas substantias constituere. » Quidni? « Quia id est de naturâ substantiæ ut « unumquodque ejus attributorum per se con- « cipiatur, quandoquidem omnia, quæ habet, « simul in ipsâ semper fuerunt, nec unum ab « alio produci potuit, sed unumquodque reali- « tatem seu esse substantiæ exprimit. » Hoc eòdem redit, ac si dixisset : Nolo agnoscere plures partes substantiales esse realiter distinctas, si simul semper conjunctæ fuerint, neque una fuerit ab aliâ producta, et unaquæque realitatem substantiæ exprimat. Potest certè Spinosa rerum nomina mutare pro arbitrio, sed hâc mutatione existimare se novam doctrinam condere, eamque demonstrare, hominis delirantis est. In eodem scholio habet : « Si quis « autem jam quærit, ex quo ergo signo diver- « sitatem substantiarum poterimus dignoscere, « legat sequentes propositiones, quæ ostendunt « in rerum naturâ nonnisi unicam substantiam « existere, eamque absolutè infinitam esse, « quapropter id signum frustra quæreretur. » Quod eòdem redit, ac si dixisset nullum haberi tale signum. Et reverà nullum aliud signum præter conceptum clarum realis distinctionis esse potest. Quod signum nunc admittere, nunc non admittere, hominis est ridiculè secum dissentientis.

2° In illâ substantiâ sunt partes realiter distinctæ, ubi sunt modificationes contrariæ et repugnantes quæ in eâdem parte esse nequeunt : v. g., si finita extensio A moveatur versùs orientem, et alia extensio finita B moveatur versùs occidentem, negat communis hominum intelligentia A esse B, quia tunc moveretur eodem tempore in contrarias partes, quod est absurdum. Atqui Spinosa in Deo agnoscit modos ejusmodi infinitos, contrarios et incompatibiles. Ergo necesse est ut illos distribuat in partes diversas unicæ suæ substantiæ. Et reverà, quamvis placuerit Spinosæ varias partes substantiæ unicæ modos appellare, illis modis tribuit ea omnia quæ nos tribuimus partibus, separatam existentiam, efficientiam propriam, certas affectiones particulares seu modos, ut patet ex propositione 26 : « Quodcumque singulare, sive quævis res, « quæ finita est et determinatam habet existen- « tiam, non potest existere nec ad operandum « determinari, nisi ad existendum et operan- « dum determinetur ab aliâ causâ, quæ etiam « finita est et determinatam habet existentiam, « et rursùs hæc causa non potest etiam exi- « stere, neque ad operandum determinari, « nisi ab aliâ, quæ etiam finita est et determi- « natam habet existentiam, determinetur ad « existendum et operandum, et sic in infini- « tum. » Et parte secundâ inter prævias definitiones hæc septima est : « Per res singulares, « intelligo res quæ finitæ sunt et determina- « tam habent existentiam. Quòd si plura indi- « vidua in unâ actione ita concurrant, ut « omnia simul unius effectûs sint causa, eadem « omnia eatenùs, ut unam rem singularem « considero. » Et axioma quartum ibidem est : « Nos corpus quoddam multis modis affici sen- « timus. » Ineptè ergo solummodò formam loquendi immutavit, dùm partes substantiæ modos appellat, eosdemque contra communem sensum aliorum modorum subjecta efficit.

3° Expendamus rationes, quibus Spinosa substantiæ extensæ et modorum infinitâ varietate distinctæ indivisibilitatem confirmavit. Primò hujus indivisibilitatis hæc legitur demonstratio propos. 13 : « Si enim divisibilis « esset, partes in quas divideretur, vel naturam « substantiæ absolutè infinitæ retinebunt, vel « non. Si primùm, dabuntur ergo plures sub- « stantiæ ejusdem naturæ, quod per proposi- « tionem quintam est absurdum. » Sed supra ostendimus propositionem quintam, in quâ hæc demonstratio ponitur, esse falsam. Secundò. In scholio ad eamdem propositionem invenimus hanc aliam demonstrationem : « Quòd « substantia sit indivisibilis, simpliciùs ex hoc

« solo intelligitur, quòd natura substantiæ non « potest concipi, nisi infinita; et quòd per « partem substantiæ nihil aliud potest intelligi « quàm substantia finita, quod per propositio- « nem octavam manifestam contradictionem « implicat. » Propositio quarta deducitur ex propositionibus evidenter falsis et temerè assumptis : fidenter adversari communi omnium intelligentiæ, hoc apud Spinosam est demonstrare. Tertiò. In scholio ad propositionem 15 habet : « Non minùs absurdum est ponere, « quòd substantia corporea ex corporibus sive « partibus componatur, quàm quòd corpus ex « superficiebus, superficies ex lineis, lineæ « denique ex punctis componantur. » Quis hoc concedet Spinosæ, non esse difficiliorem cogitationem puncti mathematici, quàm corporis solidi, aut non magis repugnare, ut substantia corporea ex punctis inextensis, quàm ex partibus extensis componatur. Quartò. Pergit ibidem : « Atque hoc omnes, qui claram rationem « infallibilem esse sciunt, fateri debent, et « inprimis ii, qui negant dari vacuum. Nam « si substantia corporea ita posset dividi, ut « ejus partes realiter distinctæ essent, cur « ergo una pars non posset annihilari, manen- « tibus reliquis, ut ante, inter se connexis? « Et cur omnes ita aptari debent, ne detur « vacuum? Sanè rerum, quæ realiter ab invi- « cem distinctæ sunt, una sine aliâ esse et in « suo statu manere potest. Cùm igitur vacuum « in naturâ non detur, sed omnes partes ita « concurrere debent, ne detur vacuum, sequi- « tur hinc etiam easdem non posse realiter « distingui, hoc est, substantiam corpoream, « quatenùs substantia est, non posse dividi. » Estne hominis prudentis ponere sententiam tam abhorrentem à communi omnium intelligentiâ in opinione tam incertâ et explosâ à maximâ parte physicorum, qui sine vacuo motum existere non posse contendunt? Sed quidquid sit de hâc controversiâ, manifestum est materiam tam esse partibus distinctam, in systemate Cartesii, qui vacuum negat, quàm in systemate Newtoni vacuum admittentis, quia in utroque corpora omnia, v. g., sol et luna separatam habent et independentem à se mutuo existentiam, nec magis identificantur per interjectum æther, quàm per vacuum interpositum. Quintò. Tandem omnes objectiones ibidem sic præoccupat : « Si quis tamen jam quæ- « rat cur non ex naturâ ita propensi simus ad « dividendam quantitatem, ei respondeo, quòd « quantitas duobus modis à nobis concipitur, « abstractè scilicet sive superficialiter, prout « nempe ipsam imaginamur; vel ut substantia, « quod à solo intellectu fit. Si itaque ad quan- « titatem attendamus, prout in imaginatione « est, quod sæpè et faciliùs à nobis fit, reperie- « tur finita, divisibilis et ex partibus conflata; « si autem ad ipsam, prout in intellectu est, « attendamus, et eam, quatenùs substantia est, « concipiamus, quod difficillimè fit, tum ut jam « satis demonstravimus, infinita, unica et in- « divisibilis reperietur. Quod omnibus, qui in- « ter imaginationem et intellectum distinguere « sciverint, satis manifestum erit; præcipuè « si ad hoc etiam attendatur, quòd materia « ubique eadem est, nec partes in eâdem dis- « tinguuntur, nisi quatenùs materiam diversi- « modè affectam esse concipimus, unde ejus « partes modaliter tantùm distinguuntur, non « autem realiter. Ex. gr., aquam, quatenùs « aqua est, dividi concipimus, ejusque partes « ab invicem separari; at non, quatenùs sub- « stantia est corporea : eatenùs enim neque « separatur, neque dividitur. Porrò aqua, qua- « tenùs aqua, generatur et corrumpitur; at « quatenùs substantia, nec generatur, nec cor- « rumpitur. » At vanissima est hæc distinctio : nam substantia unica considerata per intellectum est pura abstractio mentalis nullum habens objectum reale. Substantia considerata per intellectum est substantia sine modo existentiæ. Atqui substantia existere non potest sine modo existendi. Seu quod eòdem redit, nullæ res existunt nisi res singulares, nullæ cogitationes nisi singulares, nulli motus nisi singulares, juxta propositionem 28 primæ partis. Et juxta axioma 5 secundæ partis nullas res singulares præter corpora et cogitandi modos percipimus, quæ omnia pertinent ad naturam naturatam juxta scholium propos. 29, et concipiuntur per imaginationem. Quid ergo erit natura naturans, quæ concipitur per intellectum? An substantia sine modo et sine attributis? Sed nulla talis esse nec concipi potest. An substantia cum vi motrice vel vi cogitandi? At juxta Spinosam propos. 28, jam laudatâ, nulla est in unicâ suâ substantiâ facultas, nihil præter actuales motus et cogitationes. In scholio ad propos. 48, parte secundâ scribit : « Eodem modo demonstratur in mente nullam « dari facultatem absolutam intelligendi, cu- « piendi; unde sequitur has et similes faculta- « tes, vel prorsùs fictitias, vel nihil esse præter « entia metaphysica, sive universalia, quæ ex « particularibus formare solemus. » Natura ergo

naturans, quatenùs distinguitur à naturâ naturatâ, est pura abstractio mentalis.

Propositio II. — *Substantia unica Spinosæ non est ens infinitè perfectum.*

Probatio. — 1° Substantia unica Spinosæ vel diceretur infinitè perfecta, quatenùs est naturans et concipitur per intellectum, vel quatenùs est naturata et concipitur per imaginationem : sed neutrum dici potest. Natura naturans nullam habet facultatem, nullam vim, nullum modum, ut modò dictum est; nihil est aliud quàm abstracta idea substantiæ vel extensionis cum abstractâ ideâ cogitationis et virium, quæ actualiter tantùm existunt in naturâ naturatâ. Atqui idea abstracta nullum habens objectum actuale non est certè ens infinitè perfectum, sed ens rationis. Neque natura naturata, quæ reverà sola actualiter existit, est ens infinitè perfectum. Nam Spinosa in scholio ad propos. 15 docet extensionem corpoream non constare ex partibus, quia partes finitæ infinitum componere nequeunt. Atqui naturæ naturatæ modi sunt finiti. Ergo infinitum nequeunt constituere.

2° Ens infinitè perfectum illud dicere solemus, quod habet omnes perfectiones in infinito gradu, scientiam, bonitatem, omnipotentiam, libertatem, imperium; quod nullas ex aliâ parte habet imperfectiones. Atqui juxta Spinosam unica substantia quovis modo consideretur non habet illas perfectiones, nisi nomine, ut patet ex superiori expositione : habet verò omnes imperfectiones corporum et spirituum, cùm ex illis confletur; in Deo existunt omnes figuræ motusque corporum; omnes sensationes etiam molestissimæ animorum, quas omnes imperfectiones à Deo non amovet Spinosa nisi per vanissimam illam distinctionem naturæ naturantis et naturæ naturatæ; vel substantiæ conceptæ per intellectum et per imaginationem. Sed profectò cùm natura naturans, seu substantia concepta per intellectum, sit pura mentis abstractio, seu, ut ejus verbis utar, res factitia et ens metaphysicum ac universale, quod ex particularibus efformare solemus, si nullas habeat imperfectiones, nullas habebit etiam perfectiones.

Nihilominùs Spinosa omnibus fermè argumentis metaphysicis supra traditis utitur ad demonstrandam summam perfectionem suæ unicæ substantiæ per intellectum conceptæ, et in scholio ad propos. sic concludit : « Perfectio « igitur rei existentiam non tollit, sed contra « ponit; imperfectio autem contra eamdem « tollit, adeòque de nullius rei existentiâ cer- « tiores esse possumus, quàm de existentiâ « entis absolutè infiniti seu perfecti, hoc est, « Dei. Nam quandoquidem ejus essentia om- « nem imperfectionem secludit, absolutamque « perfectionem involvit, eo ipso omnem causam « dubitandi de ipsius existentiâ tollit, summam- « que de eâdem certitudinem dat; quod me- « diocriter attendenti perspicuum fore credo. » Hæc pronuntiat de naturâ naturante, cui nullum concedit, neque intellectum, neque voluntatem, neque ullam omninò facultatem; et cujus nomine, quatenùs dividitur à naturâ naturatâ, nihil intelligere possumus præter extensionem infinitam, cui essentiæ loco tribuit potentiam : nam hæc est propos. 34 : « Dei po- « tentia est ipsa ipsius essentia. » Cujus propositionis hanc singularem tradit demonstrationem : « Ex solâ enim necessitate Dei essentiæ « sequitur Deum esse causam suî, per propos. « 11, et omnium rerum per propos. 16. Ergo « potentia Dei, quâ ipse et omnia sunt et « agunt, est ipsa ipsius essentia. » At quid esse potest hæc potentia, quæ est causa Dei et omnium rerum, quæ non est vis motrix, nec vis cogitandi, nec ullo modo habet rationem facultatis? Si ullus sensus tam obscuro sermoni tribuendus sit, dicendum erit Spinosam per potentiam illam causam Dei et omnium rerum intelligere necessitatem existendi, quam scholastici plerique vocant gradum constitutivum divinæ essentiæ, et quam quidam metaphysici antecedentem vocant, atque existentiæ Dei causam formalem. Adeòque extensio necessaria considerata sine ullis aliis perfectionibus erit ens infinitè perfectum. Hoc tueri, quid aliud est quàm insanire?

Hæc natura naturans producit juxta Spinosam naturam naturatam. Videamus, quo sensu huic summa perfectio tribui possit, quo modo naturæ hujus naturatæ accessione, una natura effici possit perfectissima. Statuit propos. 16 : « Ex necessitate divinæ naturæ, in- « finita infinitis modis (hoc est, omnia quæ « sub intellectum infinitum cadere possunt) « sequi debent. » Cujus propositionis demonstratio supra descripta est; hæc summa est : « Entis necessarii infinita realitas est. Ergo « ex ejus naturâ infinita infinitis modis sequi « debent : id est, sequi debent omnes affectio- « nes possibiles corporeæ et spirituales. »

Concedimus antecedentem propositionem. Ens necessarium sine dubio habet infinitam

realitatem; continet formaliter omnes perfectiones, ut loquuntur scholastici, simpliciter simplices, et quæ sunt meliores ipsæ quàm non ipsæ, quæ nullam habent adjunctam imperfectionem, nec aliam perfectionem majorem aut æqualem excludunt. Continet etiam eminenter et virtualiter omnes perfectiones simplices, quæ non sunt meliores ipsæ, quàm non ipsæ, vel quæ imperfecti quidpiam habent adjunctum, vel opponuntur perfectionibus excellentioribus: has, inquam, continet cogitatione et potentiâ. Nullo alio modo evolvere ideam entis infinitè perfecti possumus, quàm accumulando ex unâ parte omnem veram perfectionem; et ex alterâ parte omnem imperfectionem et limitationem excludendo. Sed negamus ex infinitâ Dei realitate, infinita infinitis modis sequi ad sensum Spinosæ, ita ut de illo nihil negari possit. Nam 1° Spinosa de Deo suo quàmplurima negat et ea quæ maximam continent perfectionem, quæ nisi Deo negaret, inutile foret ei tribuere gradus entis finitos. Negat in Deo existere intelligentiam infinitam, sapientiam, bonitatem, omnipotentiam, libertatem, etc., quas perfectiones cùm Deo tribuamus, inutile est tribuere ideas, volitiones, vires humanas, et alios quosvis definitos gradus entis. 2° Cùm Spinosa nos jubet concipere ens perfectum, ut ens infinitum extensivè, non intensivè: loco unius entis ponit collectionem entium innumerabilium cum diversis et distinctis existentiis, quarum una non supponit aliam. Finge atomos Epicuri numero infinitas habere omnes istas perfectiones simplices corporum et mentium; unam esse quadratam, rotundam aliam, aliam triangularem, etc.; unam habere unum gradum velocitatis, aliam duos, aliam tres, etc., aliam lætam, aliam tristem, aliam justam, aliam injustam, etc. Quis enim mentis compos dixerit istam discordem multitudinem atomorum esse unum ens in genere perfectionis infinitum? 3° Hæc idea entis infiniti extensivè habet omnes difficultates; quæ adjunctæ sunt extensioni infinitæ, tempori infinito, numero infinito, quæ longè majores sunt, quàm quæ adjunctæ sunt ideæ entis perfecti intensivè. 4° Supra confecimus perfectiones simplices, seu modos mentium et corporum esse arbitrarios effectus causæ liberæ, neque esse posse modos necessarios entis à se existentis et immutabilis.

(Annotatio, *auctore* P. S.)

Ad quatuor vulgò atheorum systemata referuntur, nempe 1° Academicorum; 2° Epicureorum; 3° Immaterialistarum; 4° Spinosæ, seu Pantheistarum. Academici mundum esse æternum contendebant, quorum opiniones sufficienter exponit auctor et confutavit, supra in argum. quarto ex novitate mundi illato. Principia quædam contra epicureos in argumento quinto stabilivit idem auctor; non tamen systema eorum exposuit, nec satis directè curavit impugnare; de immaterialistis verò silet. Pantheismum denique ad Spinosæ theoriam suo tempore celebratam reduxisse videtur. Porrò, ut his aliquantisper suppleamus omissis, primùm adnotabimus duplici generali modo atheisticam pestem prodire: 1° Deum è medio rerum existentium tollendo, adeò ut mundus præsens sive necessariò ab æterno, sive fortuitò ab atomis existere dicatur; quod proprium est atheorum præsertim materialistarum; 2° nihil præter Deum affirmando, seu quæcumque existentia Deum esse; hinc *pantheismi* nomen huic systemati tributum, quod figmentum immaterialistis solet arridere. Ad atheos primi generis maximè pertinent Academici et Epicurei. Pantheismus verò sese formis prodit non paucis, quas tamen ad duas contrahi posse arbitramur: vel enim ens primum existit à quo cætera variis modis *emanârunt*, quod potissimùm apud Indos, ac deinceps apud Gnosticos invaluit; vel quisque id admittere debet, nihil præter seipsum esse. Atque universitatem mundi sibi apparentis nonnisi suæ cogitationis phænomena exhibere, quod deliramentum apud hodiernos pantheistas frequentiùs obtinet. Spinosa materialismum cum pantheisticâ opinione consociare intendit, cùm unicam substantiam extensam fingeret, ex quâ rerum deducit universitatem quasi per emanationem ideologicam, ut ita dicam, more geometrorum ad fucum argumentando; tantâ verò cum obscuritate, ut certè magis ille impius sui systematis moralis licentiâ effrenatâ nocuerit, quàm abstractâ atque inintelligibili theoriâ.

De systemate Spinosæ satis disseruit auctor. Pantheismi tùm Indorum, tum Gnosticorum expositionem contractam vide in opere inscripto: *Précis de l'histoire de la Philosophie*, publié par les directeurs du collége de Juilly. Quoad hodiernos pantheistas, vid. ipsorum libros. Superest hìc tum Epicuri, tum immaterialistarum exponere systemata, ut habentur apud D. Lafosse, in suis quas addidit tractatui de Deo, auctore Tournely, Annotationibus.

(Explicit annotatio P. S.)

Systema Epicuri.

Epicurus deos agnovit, sed molli seu potiùs turpi versantes in otio, orbis efformationi non præfuêre illi, nec illius conservationi invigilant, aut entium ex quibus componitur provident necessitatibus : ut autem sine inanium deorum operatione mundum efformet Epicurus, duo supponit necessariò et à se existentia, spatium scilicet immensum, id est, vacuum quoddam, æternum, infinitum, et inane; hoc primum.

Secundum est materia, non in unum quoddam compacta corpus omnibus sibi invicem adhærentibus partibus, sed per primas suî partes minutatim divisa et secta ; partes illas vocat atomos, quarum hæ sunt proprietates, æternitas, divisibilitas, figura, gravitas et motus. Atomi sunt æternæ quia necessariò existunt ; sunt indivisibiles licet extensæ, ob perfectam duritiem quâ pollent ; figuratæ sunt, singulæ autem suâ gaudent figurâ, aliæ enim sunt hamatæ, aliæ pyramidales, triangulares aliæ, etc. ; sunt quoque graves atomi ; porrò earum gravitas innata est propensio tendendi deorsùm, et in illis principium est intrinsecum motûs : jam verò motus duplex in atomis distinguitur: naturalis unus quo illæ feruntur deorsùm, alter fortuitus est, et *clinamen* appellatur, quo atomi deviantes à lineâ quâ perpendiculariter tendebant ad centrum, occurrerunt in invicem, et ob figurarum diversitatem sibi invicem adhæserunt.

His positis genesim mundi explicat Epicurus : Ferebantur atomi ab æterno deorsùm in spatio inani ; fortuitò autem contigit quòd à rectâ declinantes viâ, in invicem impegerunt, sibique adhærentes ob diversitatem figurarum varia ex quibus resultat orbis efformaverunt corpora.

Sic autem illud systema specialiter confutatur.

1° Absurdum est illud spatium seu inane, necessarium, æternum, nullâ nisi trinâ dimensione et vacuo præditum perfectione : vel enim nihil est, et nihili nullæ sunt proprietates; evanescit ergo illud spatium : vel est aliquid, et tunc ens erit necessarium, cui ex demonstratis infinitæ competunt perfectiones. 2° Absurdum est atomos numero infinitas moveri in spatio licet infinito : agnoscit enim Epicurus sine vacuo impossibilem motum : sed atomi numero infinitæ prorsùs replent spatium etsi infinitum ; ergo impossibilis fuit atomorum motus. 3° Absurdum est asserere atomos fuisse motas deorsùm; nam in spatio infinito nulla datur circumferentia, nullum centrum ; ergo in illo non est deorsùm aut sursùm. Deinde voces istæ, *deorsùm* et *sursùm* relativæ sunt ad personas loquentes, quodque deorsùm est respectu unius, respectu alterius sursùm erit ; sit linea à puncto cœli uno producta usquè ad oppositum cœli punctum, ratione nostrî deorsùm tendet, sursùm verò ratione Antipodarum ; somniavit ergo Epicurus dùm talia effutiit. 4° Absurdum est agnoscere aliquam motûs determinationem in atomis : vel enim ab eodem puncto cunctæ intelliguntur procedere simul ad oppositum, vel à diversis punctis rectà procedunt. Si primum, nulla est ratio, cur potiùs progrediantur simul atomi omnes ab uno spatii puncto, quàm à diversis et singulis spatii punctîs singulæ moveri incipiant ? cur, quæso, potiùs ab oriente progrediuntur, quàm ab occidente ? Si secundum, jam nullatenùs in invicem impingere possunt, quia non possunt sibi occurrere, sese collidere, nisi post emensum spatium infinitum ; ergo, etc. 5° Absurdum est in atomis admittere clinaminis motum ; is enim est contra materiæ ideam, et innatam atomis ex Epicuro gravitatem. Aliunde quæ illius causa erit ? casus quid est ? aut nihil, cujus nullus est effectus, aut aliquod ens ; ergo datur ens à spatio et atomis distinctum ; ergo datur Deus. 6° Absurdum est admittere atomos indivisibiles : vel enim extensæ sunt, vel inextensæ ; si inextensæ, nusquàm ex pluribus atomis oriri poterit corpus extensum, ut demonstrant physici contra Zenonem : si extensæ, ergo ex partibus extra positis resultant ; sed ubi intelliguntur partes extra partes positæ, jam concipitur possibilis divisibilitas ; ergo atomi sunt verè divisibiles. 7° Absurdum est agnoscere atomos essentiali donatas motu ; etenim constituuntur illæ ex partibus absolutè et perfectè quiescentibus; sed aut quiescunt atomi, aut moventur illarum partes : nam illæ partes sunt materia ut atomi; ergo iisdem ac atomi donantur proprietatibus ; ac proinde aut summè divisibiles sunt, quin et sunt divisæ atomi, ratione jugis motûs quo donari debent illarum partes; aut plenè et perfectè quiescunt, et exurgere non potuit mundus. 8° Absurdum est asserere omnia in mundo ordinata esse fortuito casu, et sine priùs intento fine. Non oculus ad videndum formatus, non auris ad audiendum, non sol ad lucem emittendam et calorem, etc. ; potuit evenire ut oculus locum

pedis, pes oculi locum occuparet, etc.; hæc et similia fateri, nonne est desperatam causam per absurda quæque tenere et defendere?

Sufficiant hæc ad refellendum Epicuri systema; fuit ille audacior et imprudens dùm orbis formationem sine Deo voluit evolvere; satius illi fuisset silere, quàm tot ac tanta congerere simul absurda. Verùm animadvertamus hanc esse Atheismi sortem, ut ubi Deum negat, quò rationem existentiæ et modi rerum magis conatur reddere, eò majora excogitare ac tueri tenetur absurda; unde etiamsi doctrina de Dei existentiâ nullis positivis probaretur momentis, nihilominùs adhuc staret immota, expositione absurdorum quæ illius adversarii admittere coguntur.

Systema Immaterialistarum.

Immaterialistæ ii dicuntur qui materiam seu corpora existere negant, rati solis spiritibus posse existentiam competere. Si in hâc generali Immaterialismi notione consistas, certum est illud systema fuisse propugnatum à Georgio Berkeleyo collegii SS. Trinitatis Dublini socio, et deinde ad episcopatum Cloanensem à rege Britanniæ majoris evecto, in opere quod adversùs septicismum, atheismum, et irreligionem anglicè scripsit, cujus pars inscripta: Dialogi *Hilam* inter et *Philonoum*, etc., non ita pridem in gallicum sermonem translata est. Verùm præposterè et immeritò is auctor à multis ut atheus habitus est, qui contra ex *existentiâ materiæ et mundi in spiritibus*, ut loquitur, id est, ex ideâ præcellenti quam hujusce mundi aspectabilis et omnium ejus motuum et partium, connexionisque earumdem habemus, necessariò et immediatè demonstrari ostendit entis supremi et infinitè perfecti et intelligentis existentiam, à quo solo ejusmodi idea nobis tribui potest. Imò verò Berkeleyus suam singularem doctrinam cum Scripturis sacris conciliare satagit, ipsique attribuitur egregium aliquod opusculum adversùs incredulos exaratum, quod inscribitur, *Alciphron*.

Nulla igitur hîc cum Berkeleyo controversia nobis est. Sed fertur fuisse quosdam qui ut argumenta ex materiæ existentiâ et motu, et ex universi ordine petita, quibus atheismus penitùs evertitur, declinarent, immaterialismum amplexi sunt, ac non alia entia præter spiritus existere statuerunt. Hos appellamus Immaterialistas Atheos, qui duplicis generis esse potuerunt, nam aliis videri potuit se solos in rerum naturâ certò existentes ponere, adeò ut de suâ solâ existentiâ, de suâ solâ cogitatione aut volitione, aut sensatione certò judicare possent, incerti verò essent de re aliâ quâlibet: aliis potuit magis placere dari mentes æternas, necessarias, à se invicem independentes, modificationibus necessariis et sibi necessariò succedentibus successivè instructas. Quocumque modo sumatur illud systema, facillimè refellitur.

1° Enim humana mens habet causam auexistit à se; si primum, hæc causa Deus erit, Deusque demonstrabitur. Si secundum, habet ergo omnes perfectiones quas enti necessario competere supra demonstravimus; ergo illa, Deus est, et velut Deum sese exhibere poterit atheus immaterialista. 2° Humana mens desideriis quibus succenditur, indigentiæ admonetur suæ; ergo non habet quidquid habere potest, quin necessariis et exoptatis ardentiùs caret; ac proinde finitudinis et paupertatis suæ conscia, non existere necessariò cognoscere debet, et sentit invita. 3° Mens humana varias experitur sensationes, nonnullas inquirit et advocat, plurimas excipit inexpectatas, et ex iis quot sunt quas incassùm excutere et fugare tentat? iis detinetur et torquetur dolens; insuper quot sunt quas concupiscit, ad quas inhiat, quibus tamen frustratur? sed hæ sensationes, harum præsentia, duratio, natura, efficacia, arguunt existentiam entis ab animâ distincti dominatum supremum in eam exercentis; illius entis potentiam expendat, et perscrutetur naturam immaterialista, et Deum habebit. 4° Vel solum sensum intimum habet immaterialista atheus ut veritatis notam, nostrorumque regulam judiciorum, vel admittit insuper cognitionis claritatem seu evidentiam. Seligat ille; si primum, solus ergo existit immaterialista atheus in rerum naturâ, in unico præsenti instanti, cum unicâ actuali modificatione, cujus ortum, durationem, sicut suum ortum suamque propriam durationem ignorat: sensus enim intimus non est nisi de iis quæ actu et in præsenti intrinsecùs afficiunt. Si secundum, jam mentes numero infinitas, necessarias, independentes et æternas admittit, aliunde tamen eædem mentes nullum servavêre de suâ æternitate vestigium, se in constanti vivere dependentiâ experiuntur, ad bona exteriora jugiter anhelant, perpetuâ deluduntur entis extrinseci operatione: prorsùs infelices nec dolorem vitare, nec explere desideria queunt; non sunt ergo entia necessaria, et undequaque ruit insulsum athei immaterialistæ systema. 5° Etiamsi supponi posset nulla existere corpora, non tamen immaterialistæ id-

circò declinare possent invictum quod ex dispositione et ordine partium mundi aspectabilis deducitur argumentum. Nam seu existat seu non existat materia, certissimum est ipsoque sensu intimo constat 1° dari ideam ejusmodi dispositionis, dari apparentias earum omnium quæ in mundo aspectabili veri philosophi esse credunt et demirantur; constat 2°, in ideâ illâ et apparentiis universi summam elucere sapientiam et eam quidem sapientiam quæ mentis nostræ intelligentiam longè superet; constat 3°, nos ejusmodi ideâ et apparentiis etiam invitos affici, ac proinde nos non esse ejusmodi ideæ et apparentiarum causam. Ergo agnoscenda est causa nobis superior, et à quâ pendeamus, quæ ejusmodi ideam et rerum apparentium in nobis producat, cuique summa intelligentia et potentia tribuenda sit; hæc autem causa est Deus; ergo. 6° Omnia argumenta metaphysica ex ideâ Dei et entis necessarii desumpta quibus evicimus Deum existere, non declinat immaterialista atheus, dùm rerum sensibilium existentiam admittere renuit. 7° Etiam abstrahendo à veracitate Dei, satis firma habentur existentiæ corporum argumenta, ut à nemine prudenter ejusmodi existentia negari possit. Id enim negare imprudens est et stultum, quod omnia suadent et astruunt, à quo admittendo nihil deterret, et ad quod judicandum invincibiliter inclinamur: atqui sic se habet corporum existentia, etiam ubi à Dei veracitate abstrahitur. 1° Hanc existentiam omnia suadent et astruunt, nempe testimonium sensuum constans et uniforme, omnes sensationes sensationumque relationes, omnes rerum ac personarum quibus circumdamur apparentiæ. 2° Nihil nos ab admittendâ corporum existentiâ avertit et deterret; fatendum quidem reipsà aliquando dari in nobis impressiones sensationibus prorsùs similes, licet extra nos objectum ejusmodi sensationum non existat; sed tunc neque testimonium sensuum uniforme est, neque sensationes sunt constantes, neque habent pro objecto mundum aspectabilem, aut corpora generatim, sed aliquod duntaxat in particulari determinatum corpus; ergo ab admittendâ existentiâ corporum quibus rerum universitas constat, nihil mentem avocat et deterret. 3° Invincibiliter inclinamur ad judicandum existere corpora: testem hic experientiam appellamus: nemo non experitur se non posse constanter temperare se ab hoc judicio: Corpora aliqua existunt; ergo, etc.

Dices: Non sumus certi existere corpora. nec illam probare conantur existentiam philosophi, nisi suppositâ Dei existentiâ; ergo, etc. —Respondeo 1°, Immaterialistarum atheorum systema à nobis fuisse confutatum multis argumentis à corporum existentiâ non petitis, ac proinde, etc. 2° Falsum est videri philosophis incertam esse corporum existentiam, nisi Deus summè verax omnibus præesse ponatur. Enimverò sentiunt quidem non nisi suppositâ Dei existentiâ posse haberi hujusce veritatis demonstrationes metaphysicè certas; sed nemo eorum est qui non agnoscat tot esse ut diximus, corporum existentiæ indicia etiam abstrahendo ab existentiâ Dei, ut nonnisi stultè in dubium revocari possit. Et verò sensationes sensationumque relationes non producuntur ab animâ ipsâ, siquidem eas etiam invita patitur, multæque sunt ingratæ et injucundæ quas spontè non suscipit; ergo vel oriuntur à corporibus, et tunc existit materia; vel eas imprimit nobis ens aliquod spirituale et præpotens, cujus proinde natura debet esse optima, rectaque voluntas; uno verbo Deus erit qui nos deludere non potest, sicque et Deus et corpora agnosci debent: vel ortum ducunt illæ sensationes ab animâ ipsâ; sed istud repugnat: non enim eas spontè suscipit mens, cùm multoties eas ingratas ac injucundas experiatur invita; non eæ quoque necessariò è naturâ animæ pullulant; neque anima si existens à se intelligatur, dici potest dolori, illusioni nata et infelicitati. Restat ergo ut immaterialista atheus respondeat se sensationum causam sicut et suæ existentiæ nescire, hocque unum se scire quòd in momento præsenti existat et sentiat.

(Explicit citatio D. Lafosse.)

SECTIO SECUNDA.

De natura et attributis Dei.

ARTICULUS PRIMUS.

DE NATURA DEI GENERATIM.

Solemus essentiam seu substantiam Dei ab ejus proprietatibus et attributis dividere, illamque cogitare, ut substratum aliquod, cui inhæreant proprietates tanquàm accidentia in subjecto. Sed cùm hujus substrati seu subjecti, non in rebus modò divinis, verùm ne in naturalibus quidem, quisquam sibi notionem distinctam fingere possit, vanè institueretur de

illâ disputatio, haud minùs ac si cæci de coloribus disserèrent. Per naturam igitur Dei hîc intelligimus complexionem divinarum perfectionum, sive attributorum, sive proprietatum, per quas reverà nobis innotescit. Tolle ab ideâ Dei necessitatem existendi, æternitatem, immensitatem, immutabilitatem, intelligentiam, bonitatem, potentiam; omnem ejus naturam sustulisti: sicut si tollas à materiâ extensionem, soliditatem, divisibilitatem, mobilitatem, nescio an relinquetur idea ullius rei, quam vocare possis essentiam materiæ. Sub hoc igitur titulo instituemus solummodò quæstiones tres: 1° An et quomodò Dei natura et perfectiones cognosci à nobis possint? 2° An et quomodò divinæ perfectiones sint à se invicem distinctæ? 3° An sit inter Dei attributa aliquod primum, à quo alia fluere concipiuntur; et quodnam illud sit? Quæstiones has, cùm non magnam habeant utilitatem, valdè breviter concludemus.

Quæstio prima.

An et quomodò natura Dei cognosci possit.

Triplex vulgò distinguitur cognitio: abstractiva nempè, quæ comparatur non ex rei ipsius contemplatione, sed ex ejus operationibus et effectibus: sic colligitur natura Dei ex admirabili mundi opificio; ad hanc etiam refertur cognitio ex ideis et revelatione. Intuitiva, quæ rem speculatur, ut in se est et immediatè: hanc speramus in alterâ vitâ. Comprehensiva denique alia dicitur cognitio, quæ omnes rei alicujus partes et rationes complectitur, totamque rei naturam interiùs perspicit et exhaurit. Omnis de intuitivâ Dei cognitione disputatio aliena est à nostro instituto: et de comprehensivâ Dei cognitione hoc solummodò dicendum habemus, quòd finitis mentibus non competat. Quippe cùm Deus contineat infinitam realitatem, omnes rationales rerum essentias, omnem veritatem, non potest perfectè et comprehensivè cognosci, nisi cogitatione infinitâ, cujus capax creatura non est; quæ Dei, non creaturæ attributum est. Igitur pauca solummodò addemus de cognitione abstractivâ, quæ propria est præsentis statûs. Plures recentiores nimiùm videntur deprimere abstractivam hanc cognitionem: negant illam esse ullo modo veram scientiam, seu arripere posse nos ex rebus creatis, aut ex ipsâ revelatione ullam sinceram divinæ naturæ notitiam. Aiunt ejus attributa esse toto genere disjuncta ab illis perfectionibus, quarum formam habemus in animis, et nos non debere illas attribuere Deo, sensu univoco, sed sensu tantùm analogico; id est, debere nos cogitare, in Deo esse aliquid supra nostrum intellectum, quod respondeat aliquâ ratione istis nostris perfectionibus, quamvis cum illis non habeat veram similitudinem etiam genericam. In eâdem sententiâ etiam plures veteres Christiani fuerunt. ut Boetius, qui scripsit « Deum non esse verè « substantiam, sed ultra substantiam, » et auctor cœlestis Hierarchiæ, falsò nuncupatus Dionysius Areopagita, qui Dei sapientiam vocat « absurdam, irrationabilem et stultam sa- « pientiam: quia est ultra omnem sapientiam « et prudentiam. »

Propositio.

Cognitio abstractiva divinæ naturæ, quam habemus in hâc mortali conditione, vera est et sincera: seu ex effectibus naturalibus, ex ideis menti nostræ congenitis, ex creaturarum perfectionibus apprehendimus perfectiones Dei, si non perfectè et quoad modum infinitum, saltem ut in se sunt et quoad speciem.

Probatio. — Nam 1° nullo modo intelligitur quomodò perfectiones in Deo esse possint diversi generis et speciei à perfectionibus creaturarum. Scientia enim res una est et immutabiliter eadem in omnibus mentibus; verbi gratiâ, ratio convenientiæ inter tres angulos in triangulo et duos rectos, eadem est respectu omnium entium intelligentium; non enim hæc ratio contrahitur in hominis mente et amplificatur in divinâ, sed eadem in utrâque est, quia æquè est necessaria et immutabilis ac ipse Deus. Sic etiam justitia res est constans et uniformis: est siquidem constans voluntas sequendi in agendo immutabilem rerum ordinem. Sicut igitur hic ordo rerum est regula uniformis, constans, flecti nescia, necesse est justitiam esse ejusdem generis in omnibus mentibus. Sic quoque benevolentia ejusdem generis et speciei est in Deo et homine: quid enim in quopiam ente esse potest, quàm voluntas benefaciendi vel felicitatem communicandi? Idem de potentiâ aliisque omnibus divinæ naturæ virtutibus dici potest.

2° Si divinæ perfectiones essent diversi generis ab illis quas in creaturis deprehendimus, vel quas cogitando assequi possumus, ista nostra analogica, uti vocatur, cognitio, reverà non esset cognitio. Verbi gratiâ, tametsi possimus hominem à nativitate cæcum testimonio hominum et multiplici experientiâ convincere,

esse in hominibus aliis sensum quo ipse caret, visionis videlicet, quo illi corpora distantia apprehendere possunt, tamen ista ejus convictio et persuasio non potest dici cognitio visionis. Atqui analogica cognitio est prorsùs ejusdem generis ac ista cognitio hominis cæci, quia divinæ perfectiones supponuntur toto genere disjunctæ à perfectionibus nobis cognitis, sicut facultas videndi dividitur naturâ ab aliis sensibus, quorum cæcus notitiam habet. Præterea quomodò in istâ Christianorum quorumdam sententiâ homo factus est ad imaginem et similitudinem Dei ? Hæc certè similitudo in nullâ re potest consistere quàm in similitudine perfectionum. Quomodò Deus proponi nobis posset in exemplum, quod debeamus imitari ? Scriptum est : Sitis *imitatores Dei.* Sitis *misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est.* Sitis *perfecti, sicut Pater vester perfectus est.* Si harum perfectionum nullam haberemus veram notionem, nostræ imitationis objectum esse non possent : nam ille qui imitando assequi aliquid conatur, debet id cognoscere quod imitatur. Cur etiam in Scripturis sacris hominum judicium appellat Deus circa suas agendi rationes, si ejus perfectionum moralium notionem nullam rectam habeamus ? Cur ait apud Isaiam : *Habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me et vineam meam ?* Cur apud Ezechielem : *Audite ergo, domus Israel : numquid via mea non est æqua, et non magis viæ vestræ pravæ sunt ?* Cur denique in iisdem Scripturis refertur viros sanctos divinarum perfectionum notiones sibi efformâsse et judicâsse quid Dei justitiæ conveniret, quid non conveniret ? Cur Abraham sic cum Deo contendit : « Numquid perdes justum « cum impio ?..... Absit à te ut rem hanc « facias, et occidas justum cum impio, fiatque « justus sicut impius : non est hoc tuum qui « judicas omnem terram, nequaquàm facies « judicium hoc. » Cur Jeremias Dei nomine hæc præcipit : « Hæc dicit Dominus : Non « glorietur sapiens in sapientiâ suâ, et non « glorietur fortis in fortitudine suâ, et non « glorietur dives in divitiis suis; sed in hoc « glorietur, qui gloriatur, scire et nôsse me, « quia ego sum Dominus, qui facio misericor- « diam et judicium et justitiam in terrâ : hæc « enim placent mihi, dicit Dominus? » In quo loco asseritur in eo positam esse omnem hominis gloriam, quòd divinis perfectionibus cognoscendis par sit.

3° Denique nulla ratio cogit nos hanc simplicem et obviam divinæ naturæ explicationem deserere : et ad illam obscuram et tenebricosam rationem analogicam recurrere. Perfectiones quidem Dei sunt omnes necessariæ, æternæ, independentes, immutabiles, perfectæ, infinitæ ; in creaturis verò sunt contingentes, temporariæ, dependentes, mutabiles, imperfectæ, finitæ. Sed denominationes istæ afficiunt solùmmodò modum et gradum perfectionum, non ipsam speciem. Nam primò quod existit dependenter, vel in tempore, vel mutabiliter, habet certè realem existentiam, sicut id quod necessarium est, independens et æternum. Cognitio vel potentia dependens et nova est tamen cognitio et potentia; non quidem cum istis adjunctis quæ efficiunt modum existendi in Deo, sed tamen ejusdem generis. Nam abstracta idea cognitionis et potentiæ, quæ genus constituit, tam potest applicari cognitioni et potentiæ dependenti et mutabili, quæ heri orta est et cras cessabit, quàm cognitioni et potentiæ independenti et immutabili, quæ nunquàm esse cœpit neque interibit. Secundò, non differunt genere perfectum et imperfectum, sed gradu tantùm, secundùm majus et minus. Potentia perfecta est facultas quidlibet efficiendi, seu potentia sine adjunctâ imbecillitate ullâ : potentia imperfecta est facultas quædam efficiendi. Sic scientia perfecta est perceptio omnium rerum possibilium et rationum omnium, quæ sunt inter res possibiles, id est, scientia sine ignoratione; scientia imperfecta est cognitio aliquarum tantùm rerum. et quarumdam tantùm rationum inter illas res : hæc sanè non genere sunt distincta, sed gradu. 3° Denique non differunt genere infinitum et finitum : tum quia finitum et infinitum idem omninò sunt ac imperfectum et perfectum, quæ non differre genere modò diximus ; tum etiam quia ubi dicimus Dei perfectiones scientiam et potentiam esse infinitas, hominis scientiam et potentiam esse finitas, supponimus esse similitudinem aliquam generi-cam : aliàs nullo modo utrasque possemus comparare. Nam si divinæ perfectiones essent toto genere disjunctæ à nostris, ut sonus à colore, non magis dicere possemus in Deo esse scientiam infinitam, quàm dicere possumus visionem esse sonum infinitum : hi termini igitur, finitum et infinitum, nedùm includant distinctionem in genere, è contrario applicari non possunt nisi rebus quæ habent hanc generi-cam similitudinem. Ergo cùm informare animis volumus Dei distinctam ideam, hoc solùmmodò

cavendum est, ne defectus et limitationes, quæ modum finitum nostrarum perfectionum comitantur, illi tribuamus. Nostra cognitio, v. g., oritur ex sensatione, vel reflexâ cogitatione, vel ex discursu: non sic cognoscit Deus. Omnibus nostris affectibus adjuncta est perturbatio quædam, quæ à Deo omninò exulat, etc.

Quæstio II.

An et quomodò attributa divina inter se distinguantur.

Incidimus hìc in controversiam scholæ celeberrimam, quam omninò prætermittere nefas foret, tamen non tantam habere videtur utilitatem, ut in illâ expendendâ multùm immoremur; et præterea ejus determinatio pendet ex interiori Dei essentiæ notitiâ, à quâ profectò longissimè distamus.

Duplicem scholastici distinctionem esse docent: aliam realem, quæ intercedit etiam nemine cogitante inter entia realia; aliam rationis, quæ fit per mentem in re simplicissimâ. Distinctio realis triplex distinguitur: alia major dicitur, nempe quæ est inter diversas substantias, ut inter corpus et animam, vel inter ea quæ relativè opponuntur, ut inter tres personas sanctissimæ Trinitatis. Alia minor vocatur, quæ est inter rem et ejus modum: quæ ita inter se differunt, ut substantia sine isto modo esse possit, non vice versâ; ita corpus distinguitur à figurâ suâ. Alia denique formalis nuncupatur, quæ intercedit inter illa, quæ unam eamdem habent existentiam, ut inter duas proprietates inseparabiles ejusdem substantiæ: quales sunt in Deo scientia et potentia. Distinctio rationis duplex: alia rationis ratiocinantis, quæ fit per mentem sine ullo in ipsâ re fundamento, et solùmmodò nascitur ex imbecillitate mentis, quæ totum objectum, licet simplicissimum, unicâ cogitatione complecti nequit. Alia dicitur rationis ratiocinatæ, quæ non solùm fit per mentem ex imbecillitate, sed etiam quia est in re fundamentum distinguendi: et ideò cùm in re ipsâ spectatur, vocatur virtualis. Qui inter theologos scholæ Nominales olim dicti sunt, negabant aliam inter divina attributa distinctionem admittendam, præter distinctionem rationis ratiocinantis. Qui Thomistæ dicuntur, suam fecerunt distinctionem rationis ratiocinatæ, seu virtualem. Scotistæ acriter defendunt distinctionem realem formalem. At reverà duplex tantùm esse potest de hâc re sententia, neque ullo modo nisi nomine differunt Thomistæ et Nominales. Nam eòdem planè redit, si dicas cum his, adeò esse imperfectam mentem humanam, ut non nisi sub diversis et inadæquatis formis Deum valeat assequi; an verò dicas cum Thomistis adeò esse perfectum Deum, ut non nisi sub diversis et inadæquatis formis à mente possit intelligi. Utraque distinctio rationis ratiocinantis et rationis ratiocinatæ eodem modo definitur apud utramque familiam: est distinctio mentalis rei in se simplicissimæ ratione connotati seu effectuum, quos aliquo modo respicit. Iisdem quoque exemplis familia utraque ad explicandam suam sententiam utitur. Commune est exemplum, virtus solis liquefactiva ceræ et indurativa luti. Fundamentum legitimum distinguendi, quod admittunt Thomistæ, nihil aliud est quàm summa Dei perfectio, seu æquivalentia pluribus causis: quam perfectionem et æquivalentiam Gersonus et cæteri Nominales nunquàm negaverunt. Sed magis propriè loquentes dicebant causam distinctionis esse imbecillitatem ingenii humani, non summam Dei perfectionem; aliàs Deus ipse sua attributa cogitatione divideret.

Sententia quæ mentalem tantùm distinctionem admittit, eò quòd simplicitati divinæ magis faveat, majorem Deo perfectionem attribuere videtur. In hâc opinione Deus unico et simplicissimo actu omnia intelligit, vult, agit: omnes proprietates divinæ, quamvis nobis variæ videantur ac multæ, reapsè tamen unum idemque sunt: non secùs atque solis lux, una licet sit et simplicissima, tamen si incidens in nubem frangatur, oculis nostris speciem præbet iridis variis distinctæ coloribus. At reverà nobis, qui ex perfectionibus mentium creatarum et variis ideis divinæ naturæ notionem informamus, omninò est incomprehensibilis hæc simplicitas, neque ex ullâ re argumentum pro simplicitate non intelligibili, cujus nulla extra Deum repræsentatio est, capere possumus: cùm Scotistis hæc argumenta sese offerant. Primò, perfectiones mentis divinæ et mentium humanarum sunt ejusdem generis, et tantùm differunt modo existendi et gradu. Sed perfectiones mentium humanarum sunt formaliter distinctæ; scientia in animo distinguitur formaliter à volitione et potentiâ. Deinde conceptuum diversitas unicum est criterium diversitatis entium; sic omnes res distinguimus: sed divina attributa diversimodè concipiuntur: scientia et vis creatrix res nobis tam distinctæ videntur, quàm circulus et

triangulum. Sicut varia de triangulo affirmare licet, quæ circulo non conveniunt, v. g., quòd trianguli capacitas sit minima omnium figurarum, circuli verò capacitas maxima : sic etiam contraria de scientiâ et vi creatrice affirmamus. Scientia cuncta possibilia necessariò complectitur, et habet immutabile objectum ; vis creatrix ad pauca se extendit, eaque mutabilia, nec necessaria. De hâc insolubili quæstione hæc sufficiant, de quâ etsi longiorem institueremus disputationem, nihil ad clariorem rei intelligentiam afferre possemus.

Quæstio III.

An sit inter attributa Dei aliquod primum à quo cætera fluere cogitemus, et quod sit quodammodò divinæ essentiæ constitutivum.

Circa quæstionem hanc tres sunt theologorum sententiæ. Thomistæ contendunt intellectionem in Deo esse primum istud attributum constitutivum divinæ essentiæ ; sed inter ipsos lis est, utrùm intellectio radicalis seu facultas intelligendi, an intellectio actualis, hoc nomine donanda sit. Scotistæ verò pro infinitate dimicant. Sed à theologis vulgò ad hunc honoris et dignitatis gradum præ cæteris omnibus perfectionibus effertur necessitas existendi.

Propositio.

Necessitas existendi, inter Dei attributa illud est, quod potiori jure dici debet gradus divinæ essentiæ constitutivus.

Probatio. — Nam illud attributum præ cæteris omnibus dici debet gradus divinæ essentiæ constitutivus, quod in Deo primum est, quod Deum à quovis alio maximè dividit, quod à nobis concipitur ut fons et origo cæterarum omnium perfectionum, ita ut possint ex illâ à priori demonstrari. Atqui 1° necessitas existendi est quid primum in Deo, nihil enim concipimus prius quàm ipsum esse. Priùs est esse, quàm esse intelligens, quàm esse infinitum. Illud attributum magis quàm alia quævis perfectio, Deum dividit à quovis alio ente : nam entis divisio prima et maximè obvia atque generalis, illa est, entis per essentiam et entis per participationem ; nullæ sunt res magis oppositæ quàm res necessaria et res contingens, quæ se habent, ut ens et non ens. Quippe ens necessarium est ens simpliciter, ens verò contingens, dependens et precarium, est primordialiter tantùm possibile seu non ens. Intellectio certè quam defendunt Thomistæ non adeò dividit Deum et alia entia, cum istam perfectionem omnes mentes participent. Nec infinitas seu summa perfectio, cùm sit quidam modus existendi, nunquàm adeò disjunctus esse potest ab alio modo existendi, ac ipsa essentialis existentia Dei est à naturali, ut ita loquar, non entitate aliarum omnium rerum.

2° Necessitas existendi adeò est fons et radix nostro concipiendi modo omnium perfectionum divinarum, ut ex illâ omnes demonstrentur à priori. Hoc enim jam supra confecimus, ubi probavimus existentiam entis perfectissimi ex necessitate existendi. Idem omnis sequens disputatio efficiet, in quâ singulas Dei perfectiones ex hoc principio derivatas fluere ostendemus. Hinc intelligitur quàm consentiens veræ philosophiæ sit narratio instituta in Genesi, in quâ scribitur Deum, quærenti Moysi, quis esset, et quod nomen haberet, respondisse, se esse ens per naturam, seu ens necessarium : *Ego sum qui sum; sic dices filiis Israel : Qui est misit me ad vos.*

ARTICULUS II.

De divinis attributis.

Attributa Dei in tres classes commodè tribui possunt : prima continebit illa attributa, quæ concipiuntur ut modi existendi entis necessarii, quæque ita pertinent ad substantiam à se existentem, ut nequeant communicari creaturis : ideò illa appellabimus attributa incommunicabilia : qualia sunt infinitas, æternitas, immensitas, immutabilitas, unitas. Secunda classis illa habebit, quæ concipiuntur, non ut modi entis necessarii simpliciter, sed ut modi entis viventis, vel ut facultates seu virtutes : talia sunt vita, scientia, voluntas, potentia, libertas, felicitas. Hæc attributa, quoniam participantur à creatis mentibus, dicemus attributa communicabilia. Tertia, illa denique complectetur, quæ habent habitudinem seu relationem cum lege æternâ et immutabili, quæque propterea moralia dici possunt : qualia sunt sapientia, sanctitas, bonitas, justitia. Hæc verò attributa moralia cùm sint exercitatio ad extra attributorum secundæ classis, propriè pertinent ad disputationem de divinâ providentiâ, et propterea in subsequenti sectione de illis disseremus.

De attributis Dei incommunicabilibus.

De infinitate Dei. — Infinitum, si ad grammaticalem nominis potestatem attendas, vide-

tur esse quid merè negativum : carentiam enim termini ac finis sonat, et reverà hunc habet sensum cùm applicatur abstractis notionibus rerum finitarum, ut temporis, extensionis, numerorum, velocitatis, etc. Finitæ naturæ et earum proprietates cùm absolutam et veram infinitatem assequi nunquàm possint et semper incrementorum capaces sint, earum magnitudo abstractè considerata, est negativè infinita, seu caret terminis. At infinitum philosophicè consideratum est aliquid maximè positivum, cùm nihil sit aliud quàm summa et absoluta perfectio.

Duo quæri possunt, an Deus sit infinitus seu summè perfectus? Et quomodò intelligenda est summa Dei perfectio? Utrique quæstioni jam satisfecimus : priori, in argumentis metaphysicis existentiæ Dei, ubi ostendimus rem eam, quæ certis tantùm gaudet perfectionibus, non omnibus, aut finito quodam perfectionum modo et mensurâ, voluntate causæ effectricis ad illam finitam et arbitrariam amplitudinem determinatam esse : adeòque naturam primam, quæ nullam agnoscit causam limitantem, habere omnes perfectiones. Posteriori quæstioni respondimus præsertim in disputatione de systemate Spinosæ, ex quâ colligitur, Deum eo sensu esse infinitum, quòd habeat formaliter omnes perfectiones puras et absolutas, quas scholastici vocant simpliciter simplices, id est, illas omnes, quæ nullam habent sibi adjunctam imperfectionem, nec ullam aliam excludunt perfectionem, qualis est, verbi gratiâ, scientia perfecta : quòd contineat tantùm virtualiter, id est, uti effectus est in causâ, perfectiones simplices, seu secundùm quid, quæ quidpiam imperfecti habent ex sese, aut alteri perfectioni seu æquali, seu majori opponuntur, quales sunt motus, figura, etc.

De æternitate Dei. — Sit aliquod ens necne, cui nec ortum, nec interitum tribuere possimus, et quod proinde æternum sit, nullus unquàm negavit. Sed cùm in tempore omnia quæ novimus successivè durare videantur, ejusdemque durationis notionem quamdam adjunctam habeat omnis mentis actio, aut passio, ardua et difficilis extitit quæstio de divinâ naturâ, an successivè duret. In diversas abiêre partes viri gravissimi in omni retrò antiquitate et etiam nunc in hâc ætate nostrâ : alii statuunt naturam divinam simplicem et immutabilem, omnia semper eodem ac unico actu intelligentem et volentem, nullo modo successivè durare, nec ullam temporis continuationem sibi adjunctam habere. Deus juxta hos ipsius temporis omniumque temporalium parens, nec fluit, nec labitur; sed in constanti stabilitate suâ labentem omnium temporum seriem, idque quod nos mortales tempus præteritum, præsens et futurum nominamus, simul continet. Negant tamen hanc stantem æternitatem concipi debere ut breve quoddam temporis momentum, quod consistit, vel informandam esse illius ideam ex rerum mutabilium duratione. Habet quæque res pro suâ indole et naturâ durationem propriam; ideòque rerum quarum imperfecta natura fluminis instar decurrit, perpetuisque motibus et vicissitudinibus agitatur, duratio necessariò succedens est, præteriens, et fluens : hæ naturæ perpetuò ex præterito tempore in presens descendunt, semper futurum spectant, semper denique eventurum esse aliquid, quod nondùm adest, sed appropinquat, vel sperant, vel metuunt. Verùm id quod stabili gaudet et immobili naturâ, ejus quoque duratio stabilis, nullique fluxui obnoxia esse debet; nunquàm illud, ejus quod possidet, amittit aliquid vel relinquit; nunquàm, ut consequatur aliquid, cujus nondùm compos est, procedere pergit. Plato (1) olim et tota ejus familia, aliique maximi nominis apud antiquiores in hâc fuêre opinione : inter quos Boetius, cujus maximè probata est æternitatis definitio. Est juxta eum, « interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio. »

Alii contra, illique gravissimi viri, de religione etiam optimè meriti, hanc non capientes sententiam, nimiæ illam subtilitatis arguunt et rotundè statuunt æternitatem esse durationem successivam seu tempus infinitum. In hâc difficili quæstione, quæ humani ingenii vires longè superat, vix quidquam satis exploratum possumus affirmare, præter hoc solum, esse ens ortu et fine carens, quod primâ propositione breviter confirmabimus. Et cùm verisimilior videatur, et auctoritate magnorum virorum magis confirmata sententia prior, etsi

(1) *Erat*, *est* et *erit*, partes sunt temporis, et malè illa transferimus ad æternam naturam; huic *est* tantùm competit; *erat* verò et *erit* pertinent solummodò ad res in tempore fluentes, sunt enim motiones. Illa semper immobilis natura nec senior, nec junior ullo modo esse potest. In Timæo p. 57. Vide Philonem Judæum, Proclum, Plotinum, Simplicium, Plutarchum. Hanc quoque opinionem secuti sunt plerique Ecclesiæ Patres et omnes fermè scholastici.

conceptu difficilior, illam etiam paucis adstruere conabimur.

PROPOSITIO PRIMA.

Deus est ens æternum, seu principio et fine caret.

PROBATIO. — 1° Deus est ens necessarium, seu internâ necessitate existit, seu necesse est Deum existere. Atqui quod necesse est existere, id nunquàm non fuit et nunquàm non futurum est. 2° Deus si non sit æternus, aliquando habuit initium. Atqui habere initium non potuit. A quo etenim? Non ab alio, cùm sit ens primum. Non à seipso; nulla res sibi dare potest existentiam, cùm rei non existentis nulla virtus, nulla efficacia sit. 3° Id pro vero habendum est, in quo omnes consentiunt. Atqui, ut Boetius notat l. 5 de Consol. phil. prosâ 6 : « Deum æternum esse cunctorum ratione utentium commune judicium est. » Et Cicero etiam observavit, « naturam, quæ Deorum « informationem nobis dedit, eamdem menti « nostræ indidisse, Deos esse beatos et æternos. »

PROPOSITIO II.

Æternitas Dei non est duratio successiva sine principio et fine, seu tempus infinitum.

PROBATIO. — 1° Si æternitas sit successio infinita momentorum semper fluentium, seu tempus infinitum, duo contradictoria affirmari possunt, videlicet infinita secula jam esse præterita. Infinita præterierunt ex hypothesi, nam tempus infinitum supponitur. Præterita tamen secula nullo modo sunt infinita, nam illorum numerus novis advenientibus seculis perpetuò augetur; et illud tantùm infinitum est, cui addi nihil potest. Sic etiam affirmari potest ab origine divinâ nativitatem hominis esse infinitè distantem et non esse. Erit enim infinitè distans ex hypothesi, cùm intercedant infinita secula. Non erit profectò : nam illa omnis duratio, quæ est præterita, fuit aliquando præsens, aliàs non esset præterita; sed quod præsens fuit non potest à nobis intervallo infinito distare; numero potest designari aliquo distantia, uti manifestum est. 2° Duplex æternitatis pars distingui potest : illa quæ jam præterita est, quæ dicitur æternitas à parte ante : et illa quæ est futura, quæque dicitur æternitas à parte post. Ejusdem prorsùs naturæ sunt hæ duæ æternitates et eâdem ratione illas animo informamus. Nam informamus notionem æternitatis à parte post, cùm cogitamus ens aliquod posse durare ultra quodvis temporis futuri spatium. Et informamus notionem æternitatis à parte ante cùm cogitamus ens aliquod potuisse existere ante quodvis determinatum temporis intervallum. Atqui absurdum est dicere æternitatem à parte post posse unquàm evolvi, quoniam infinitum non potest exhauriri. Ergo æquè absurdum est dicere æternitatem à parte ante jam evolutam esse, quia exhaustum supponeretur infinitum.

Objicies. Pervertit omnes maximè communes notiones sententia hæc, ponit pro divino attributo quiddam minimè intelligibile, et est obnoxia insuperabilibus difficultatibus. — Respondeo hosce characteres esse totidem notas veritatis. 1° Nec debent nec possunt in hâc disputatione communes notiones in divinam naturam transferri. Nullam habemus ideam durationis, nisi illius fluentis et perpetuò labentis creaturarum finitarum, quarum existentiæ partes omnes aliquando futuræ erant, postea præsentes sunt, et aliquando erunt præteritæ. Talem durationem infinitam nunquàm evadere posse, videmur clarè intelligere : nam quantùmvis remotam temporalis rei originem concipiamus, nunquàm poterimus efficere, ut non cogitemus omnia momenta durationis istius successivæ et prætereuntis fuisse præsentia : et consequenter illam originem haud magis infinitè distantem cogitare possumus, quàm numerum infinitum compositum ex successivâ unitatis additione : vel aliquid in spatio infinito collocatum, quod à nobis infinitè distet seu cujus distantia metiri non possit. Hæc enim notio temporalis durationis valdè accurata est, et nunquàm errabimus quamdiù illam applicabimus entibus tantùm mutabilibus et finitis. Ex eâ concludere licet mundum non esse æternum, non esse infinitas generationes, etc.; sed illa non magis Deo convenit, quàm idea mutationis et fluxûs perpetui. 2° Est etiam character veritatis in hâc sententiâ, quòd modus existentiæ necessariæ sit incomprehensibilis. Quid enim verius est, quàm infinitum Deum, necessarium et immobilem non posse comprehendi à finitis mentibus? Et præsertim ubi non agitur de perfectionis alicujus specie, sed modo, qui tantùm distare debet à modo nostrarum perfectionum, quantùm independentia à dependentiâ, necessitas à contingentiâ, immutabilitas ab inconstantiâ, infinitum à finito. 3° Non mirum est, quòd res à nostris sensibus disjunctæ, et abhorrentes à communibus notionibus, multis videantur difficultatibus obnoxiæ, ubi ad illarum communium notionum

trutinam expenduntur. Sed malè hoc tentatur, recusamus illam normam, nullas ex illis ortas objectiones admittimus, nisi ubi agitur de specie attributorum, quam quidem ex animi nostri sensibus et virtutibus utcumque apprehendimus; sed modum nullo modo : v. g., scientiam esse in Deo concludo et utcumque apprehendo ex humanâ intelligentiâ; sed quomodò Deus cognoscat, eâdem ratione intelligere non possum. Sic quoque existentiam Deo tribuimus, eamque necessariam; quam autem connexionem habeat cum successione temporis planè nescimus.

De immensitate Dei. — Easdem, quas in superiori disputatione, hìc difficultates experimur et ex eodem fonte natas. Deum à nullâ re abesse facilè concedunt omnes, qui illius agnoscunt existentiam, sed in explicando modo divinæ immensitatis magna dissensio est. Cùm ea omnia corpora inter quæ versamur spatium quoddam aut locum replere videantur, et cùm omni rei, cujus habemus distinctam notionem, sit conjunctus loci, quo contineatur, sensus, difficilis nascitur quæstio, an Deus etiam cum spatio diffundatur. In diversas partes abiêre tum philosophi, tum theologi. Quidam Deum, omnemque naturam cogitantem ita simplicem censent, ut neque cum spatio coextendi, aut locum quemvis occupare possint; quòd hoc sine partibus verè diversis, utcumque similibus et cohærentibus, concipi nequeat : et ex eo confirmant opinionem suam, quòd spirituum affectiones et vires omnes, sensus, cogitatio, conscientia, etc., nullo modo per locum extensum porrigi videantur. In hâc sententiâ tota fuit Platonis schola (1) cum Aristotele aliisque benè multis veteribus philosophis; hanc quoque secuti sunt fermè omnes christianæ Ecclesiæ doctores.

Alii haud pauci doctissimi viri negant debere nos à communibus notionibus et à luce quodammodò ad tenebras animos transferre : et contendunt existere necessariò spatium infinitum et æternum, quod omnes res corporales et spirituales contineat, quodque nihil aliud sit, quàm ipsa divina immensitas. Quandoquidem hujus immensitatis spatiosæ notionem nullâ possimus industriâ ex animis nostris extirpare; hoc argumento esse aiunt, pertinere illam ad ens necessarium, cui existentiam sine contradictione denegare non possumus. Hi igitur philosophi res omnes formaliter extensas asserunt et in quâdam condensatione substantiarum differentiam ponunt. Deo propriam esse extensionem infinitam et subtilissimam : ita ut quasvis alias substantias facilè penetrare queat : materiam vero esse extensionem maximè crassam et solidam : et inter Deum et materiam innumerabiles substantias possibiles esse, quarum subtilitas magis vel minùs à summâ Dei simplicitate recedit, et quæ propterea etiam magis vel minùs activæ sunt. Hujus opinionis patroni inter veteres plures extiterunt, et à recentioribus aliquibus philosophis præsertim inter Anglos Newtono, Clarkio, Lockio, aliisque defensa fuit : quorum quædam placita sunt multùm abhorrentia à receptissimis notionibus. Nempe Newtonus inter quæstiones quas proposuit in fine Optices, hanc habet : « Annon sensorium animalium « est locus cui substantia sentiens adest, et « in quem sensibiles rèrum species per nervos « et cerebrum deferuntur, ut ibi præsentes à « præsente sentiri possint?..... An non ex « phænomenis constat esse entem incorpo- « reum, viventem, intelligentem, omnipræ- « sentem, qui in spatio infinito, tanquàm « sensorio suo, res ipsas intimè cernat, peni- « tùsque perspiciat : totas intra se præsens « præsentes complectatur; quarum quidem « rerum, id quod in nobis sentit et cogitat, « imagines tantùm ad se per organa sensuum « delatas, in sensoriolo suo percipit et con- « tuetur? » Novimus etiam eosdem philosophos, etsi mentem suam clarè nunquàm libris vulgaverint, existimâsse, Deum in creandâ materiâ nihil aliud egisse, nisi hoc unum, nempe effecisse ut pars suæ immensitatis solida existeret. De quâ opinione consule notam editoris gallici in librum quartum Lockii.

Non defuerunt aliqui, qui mediam inter has

(1) Tertium genus locus est, qui omnibus quæ gignuntur sedem exhibet.... cùm ad hunc animo respicimus, somniamus quodammodò, necessariumque putamus, ut quidquid est, in aliquo sit loco positum; et quod neque in terrâ neque in cœlo sit, minimè esse credimus : hoc somnio et imaginatione adeò tenentur homines constricti, ut hæc et similia etiam à pervigili verèque existente naturâ dividere non valeant. Plato in Timæo, p. 535. Deus non in alio quodam est, non in terrâ, non in cœlo, sed idipsum, per seipsum, cum seipso uniforme semper existens. Cætera verò omnia, quæ pulchra sunt, illius participatione pulchra sunt. Idem Symp. p. 331. Vide Aristotelem Phys. cap. ultimo et in libris metaphys. et de Animâ, Plotinum, Simplicium, Porphyrium. Unde mirum est Baylium Dict. crit. t. 4, art. *Simonide* et alibi asseruisse hanc doctrinam ante Cartesium à nemine defensam fuisse.

oppositas sententias viam insistere voluerunt; quique hoc modo utrosque componere tentârunt. Docent Deum quidem prorsùs non extendi, sed tamen ubique in spatio infinito diffusum esse, ita ut totus ubique præsens sit; finitas etiam mentes, tametsi parte suî interiori non sint distentæ, semetipsas tamen in certam quamdam extensionis externæ seu loci amplitudinem diffundere, per quam ita certo cuidam spatio alligatæ sunt, ut simul totæ in singulis ejus partibus adsint. Hinc que nata est distinctio celebris, ubi circumscriptivi, quod corporibus, et ubi definitivi, quod spiritibus convenit. Hanc sententiam quidam secuti sunt, quæ valdè obscura et subtilis est, nihilque aliis referre videtur, nisi voces sensu vacuas, vel consociationem idearum repugnantium. Quomodò enim, aiunt, res quædam in amplitudinem loci sese potest extendere et tamen non esse extensa, extensionem occupare et replere sine extensione? Nos verò tantas dirimere lites in nos non suscipimus et hanc præcipuam in his quæstionibus utilitatem quærendam esse putamus, ut tenuitatis nostræ conscientia excitetur, et ingenii deprimatur arrogantia. Verùm quoniam prior opinio, etsi obscurior, non tot patet incommodis, magisque habet approbationem philosophorum maximorum, illam, post assertum breviter divinæ immensitatis dogma, defendemus.

Propositio prima.

Deus est immensus, seu rebus omnibus, tum corporeis, tum spiritualibus, intimè præsens est.

Probatio.—1° Deus est ens necessarium, seu ens quod existit ex internâ et absolutâ necessitate, quam nulla vis coercet. Atqui tale ens necessariò immensum est, seu à nullâ re potest abesse. Nam absoluta necessitas æqualiter exigit, ut sit ubique, ac ut sit alicubi : contradictionem involvit, ut possit ab aliquo loco abesse, quia aberit sine causâ. Pone uni tantùm loco adesse, tollis uniformem illam, absolutamque necessitatem, quæ supponitur causa existendi interior, et inducis arbitrium seu arbitrariam determinationem unius loci, cui adsit, præ omni alio.

2° Deus est ens infinitum et perfectissimum. Atqui ens infinitum et perfectissimum à nullâ re vel loco potest abesse, id enim nec infinitum cogitatur, quod ullis terminis circumscribitur, nec perfectissimum, quod caret excellenti proprietate ubique existendi. 3° Deus est omnium rerum fabricator, est omnium operationum naturalium primus auctor, est omnium substantiarum adminiculum, ita ut nequeant sine ejus virtute existere. Atqui divina virtus agere non potest, ubi ipse Deus præsens non est et quodammodò in distans, quia nihilum non potest agere. At ubi substantia Dei non est, ibi est nihilum Dei.

Propositio II.

Deus non est formaliter extensus, seu spatium, quod fingitur infinitum, non est divina immensitas.

Probatio. — Id efficitur illis rationibus, quibus probatur animos omnes nullo modo extensos esse. 1° Si spiritus omnis extensus sit, necesse est aut quamlibet animi extensi partem esse animum et partis ejusmodi quamlibet partem esse quoque mentem, aut non esse. Atqui utrumque absurdum est; posterius quidem : nam si nulla pars animi extensi animus est, propriâque sibi intelligentiâ valet, certum est omninò, neque totum quod ex omnibus his constat partibus, mentis particeps esse posse, quia ex nihilo nihil fit. Coagmentatio rerum vitâ vacuarum seu in quibus est nihilum vitæ, non potest continere vitam, non magis quàm ex collectione rerum non extensarum potest componi extensio, cùm totum aliquid nihil reverà sit, quàm partium collectio, differre naturâ à partibus non potest. Primum etiam dici non potest, nempe singulas animi extensi partes esse totidem animos, qui suâ gaudent intelligentiâ atque vitâ, quia tunc tot essent mentes quot partes : in quâ hypothesi omnes essent supervacaneæ præter unam : et præterea intimo sensu intelligimus rem, quæ in nobis est particeps cogitationis, non esse multiplicem.

2° Sic conficere licet : Si spiritus qui sentit ac percipit in nobis extensus esset, partesque haberet extra partes, unum ex his tribus affirmandum esset: aut quamlibet naturæ hujus extensæ partem objectæ rei partem tantùm percipere, aut singulas ejus partes totam rem objectam comprehendere; aut denique unum quoddam punctum esse individuum, quod singulas objectæ rei partes et totum simul percipiat, ad quod tanquàm ad centrum omnes reliquæ partes tanquàm totidem lineæ tendunt. Atqui primum dici nequit, quia tunc nihil erit in nobis, quod rem universam comprehendat, partes comparet cum partibus. Secundum etiam dici nequit : tunc enim quotquot animus punctis constabit, toties rem unam eamdemque

totam percipiet, id est, infinitæ unius rei perceptiones simul exorientur in nobis, et erit quisque spiritus multitudo personarum percipientium. Tertium verò eligere, est incidere in sententiam eorum qui negant spiritus esse extensos : nam punctum individuum esse extensum nequit. Et præterea ejusmodi punctum in re extensâ, juxta omnes philosophos, qui continui divisibilitatem in infinitum admittunt, nullum est. Aliunde non intelligitur quare in eâdem re extensâ unicum punctum sit cogitans, alia non sint : neque etiam quomodò minimum istud punctum complecti valeat tantam rerum varietatem quantam percipimus.

3° Constat experientiâ esse in animis multarum rerum species, quæ imaginando nequeunt informari; ideòque nec longitudinis aliquid, nec latitudinis, nec crassitudinis habent, quales sunt notiones virtutum et vitiorum. Fingimus etiam animo formas potentiarum et virtutum, nunc crescéntium, nunc imminutarum, quibus omnibus nihil extensionis inest. Omnes abstractæ rerum essentiæ dividi nequeunt. Quin etiam, mens nostra ipsas res extensas, nec extensè, nec dividuò percipit : si spatium mille passuum animo tecum expendas, non plus loci cogitatio hæc occupat in animo, aut animum magis dilatat, quàm si de exapedâ vel pede cogites. Atqui si illa res, quæ in nobis sentit ac percipit, esset naturâ extensionis particeps, haud ea cuivis rei, quam sentimus, æquè esset accommodata, nec simili planè modo rerum majorum et minorum notiones animo informaret: minimè verò omnium, res omni omninò magnitudine vacuas cogitando sibi effingeret, imò nullæ tales intelligibiles essent. Hanc argumentationem Aristoteles putat nullâ viâ elevari posse.

4° Si spiritus finiti essent formaliter extensi, essent etiam *corporei*, qui certè haberent omnes corporum proprietates. Essent primùm *extensi* ex hypothesi; essent etiam *figurati*, nam haberent extensionem terminatam seu circularem, seu triangularem, seu quadratam, etc.: certè extensio finita sine figurâ esse nequit. Essent etiam *mobiles*, possent transferri de loco in locum; et motus inter ipsos etiam communicaretur juxta certas leges seu impulsionis, seu gravitatis, etc. Essent iidem *divisibiles*; posset sanè Deus dimidiam partem creaturæ extensæ annihilare servatâ aliâ dimidiâ parte; vel posset duas dimidias partes à se invicem disjungere. Substantiam sanè extensam sine positione partium extra partes non concipimus. Essent iidem *impenetrabiles et solidi* : nam illa substantia impenetrabilis et solida dicitur, quæ locum suum replet, et cujus partes firmiter cohærent; ob nullam aliam causam materia impenetrabilis et solida habetur. Atqui si spiritus extensi sint, replent locum suum, eorum partes valdè cohærent, cùm nullâ vi nisi divinâ possint divelli. Denique facilè concipimus substantiam quamlibet verè et formaliter extensam posse in *organa* distribui, et varios continere motus, qualis est motus sanguinis in corpore humano. Uno verbo ab ideâ substantiæ extensæ nullo modo separare possumus omnes corporis affectiones. Ergo, etc.

5° Nullam habemus aliam judicandi regulam præter claram distinctamque perceptionem. Atqui clarè et distinctè disjunguntur cogitatio et omnes animi virtutes ab extensione : neque ullo modo possumus aut extensionem cogitare cum vi cogitandi, aut vim cogitandi vestire extensione.

6° Tandem, quod Deum attinet, valdè absurdum videtur negare Deum esse totum ubique, et partem solùmmodò illius esse in hâc rerum universitate corporeâ. Hoc tamen necessariò dicendum est, si spatium sit ipsa divina immensitas. Nam Deus infinitè extensus non potest esse totus, v. g., in sole, cùm infinitas spatii, quæ divinum attributum supponitur, in sole non sit. Imò alia pars divinæ immensitatis erit in sole, alia in terrâ; et quisque planetarum motu suo varias peragrat et metitur divinæ substantiæ partes.

Objicies : Nulla est idea clarior illâ spatii; quidquid obnitamur animo, illam mente pellere non possumus : inviti spatium, ut quid *infinitum, immobile, æternum et necessarium*, cogitamus, dùm facilè materiam limitibus circumscribimus. Ergo spatium habet objectivam realitatem, quam materia non habet. — Respondeo : Ergo spatium habet objectivam realitatem, in mente tum humanâ, tum divinâ, sicut alia benè multa, *tempus, numeras, æternæ veritates*, concedo; extra mentem omnem divinam et humanam, seu est proprietas entis alicujus distincta à cogitatione, vel aliqua substantia existens necessariò et ab æterno, nego. Idea spatii valdè clara est, esto. Sed non est clarior quàm idea temporis, vel numeri, vel illarum rationum, quæ sunt inter numeros et figuras : ut spatium cogitamus infinitum et æternum, sic quoque cogitamus tempus infinitum, numeros infinitos, veritates infinitas et æternas. Igitur non magis concludere dere-

mus spatium esse realem aliquam proprietatem æternam et infinitam extra mentem omnem, quàm concludere licet, tempus, numerum, veritates esse entia realia extra intellectum omnem. Quid ergo spatium est? Est abstracta idea extensionis corporeæ; sicut tempus est idea abstracta durationis entium mutabilium : ut veritates æternæ sunt abstractæ notiones rationum, quæ sunt inter res possibiles vel existentes. Quare illud ut infinitum semper cogitamus? Quia illam abstractam extensionem, quam mente comprehendimus, possumus augere in infinitum, eamdem possumus etiam in infinitum minuere. Eâdem prorsùs ratione tempus augemus et minuimus in infinitum; numeros addimus et frangimus in infinitum. Quare materiæ terminos ponimus, non spatio? Quia materia est verè existens extra mentem, quæ naturâ suâ necessariò circumscribitur : at extensio est abstracta idea, quæ præscindit ab omni amplitudine determinatâ. Sic quoque cujusque rei finitæ extra mentem existentis durationem finitam cogitamus, neque aliter possumus apprehendere : ipsam tamen abstractam temporis notionem sub formâ indefinitâ concipimus. Res numeratas quoque semper certo et finito numero definitas cogitamus, etsi ipsi numeri infiniti censeantur. Quamobrem manifestum est omnibus rebus abstractè sumptis nullos limites ponere nos et sub formâ infiniti negativi concipere, spatia, tempora, numeros, velocitates et quæcumque alia incrementi perpetui capacia sunt, quia mens habet perpetuam facultatem augendi id quod nunquàm esse potest absolutè et positivè infinitum, neque potest mens res illas tanquàm finitas concipere, nisi tollas ab illâ istam suam facultatem perpetuò augendi. Concludendum ergo est illam infinitatem spatii, temporis, numeri, etc., esse infinitatem potentialem, seu capacitatem accipiendi incrementa, non absolutam et actualem infinitatem, extra mentem existentem, et illam esse unicè positam in illâ facultate, quâ gaudet animus duplicandi, triplicandi, et quâcumque ratione multiplicandi, quidquid capax est amplificationis. Et idcircò etiamsi posueris numerum aliquem esse infinitum, perget animus augendo et finget duos infinitos numeros, infinitum infinito majus, multiplicabit in infinitum ipsum infinitum. Adeò hæ operationes ingenii nostri lusus sunt.

Objicies 2° : Multùm disjuncta est à communi omnium intelligentiâ illa de substantiis non extensis opinio; habet multas inextricabiles difficultates. Primò, illæ substantiæ non extensæ vel minima sunt physica, quæ cùm exilitate sint incredibili, secari ampliùs et dividi nequeunt; vel puncta sunt mathematica, quæ nemo, nisi mente et cogitatione, assequi potest, atque mille harum substantiarum in unius acûs cuspide saltare poterunt : quæ ridicula notio risu excipienda potiùs est quàm seriò confutanda. Secundò, quodcumque nec parvum est, nec magnum, nec spatium occupat, nec loci situsque inter cætera corpora particeps est, id omninò nihilum est. Magnitudo enim et extensio veram constituit illarum rerum, quæ verè existunt, essentiam; nec sine extensione cogitari potest vel substantia, vel accidens. Tertiò, qui naturas inextensas defendunt, hi etiam docent easdem esse totas in toto spatio et simul totas in quâlibet parte spatii : quod planè absurdum est. Etenim si tota Dei natura existat in loco A, nihil ejus esse potest in puncto B; aut si hoc etiam contineat divinam aliquam naturam, alia sit necesse est, tota ab illâ alterâ discrepans. Similiter si animus noster totus unam corporis partem replet, nisi multiplicatus in aliis partibus, totus existere non poterit, nec unicus existere totus in toto corpore. Quartò, si substantiæ inextensæ sint, locum nullum occupant; si locum nullum occupant, sunt immobiles, quod videtur absurdum. Ex eo etiam sequeretur posse animum finitum toti rerum universitati præsentem esse, illamque moderari. — Respondeo hæc omnia argumenta à veteribus nostræ sententiæ defensoribus præoccupata fuisse et confutata. Primò, negant Plotinus et Porphyrius Deum, aut alias substantias non extensas, dici posse, vel puncta physica, vel puncta mathematica. Priora enim magnitudinem habent partesque extra partes, et cogitatione dividi possunt. Puncta verò mathematica, quamvis magnitudine careant, habent situm et positum. Punctum, ait Aristoteles, monas est, quod situ gaudet et positu. Spiritus verò, neque habet magnitudinem, neque situm : non possis illum dicere magnum vel parvum, nec collocatum ad septentrionem vel ad meridiem. Proinde nec in cuspide acûs, nec usquàm aliàs saltare potest. Secundò, populi opinionibus servire est, pro nihilo illud omne habere, quod non habet partes extra partes. Cùm animum avocamus à sensibus et phantasiâ, quàm multa sine ullâ formâ extensa cogitamus? Illa quæ rebus omnibus præsidet sapientia, illa virtus, quæ omnia con-

tinet immensamque molem pro arbitrio versat, habetne ipsa molem aliquam? Tertiò, necesse est ut substantia spiritualis tota adsit illis rebus, quibus adest : ac si contrarium statueremus, nempe partem substantiæ spiritalis in parte corporis tantùm existere, incideremus in id vitium quod nobis exprobratur, confitentes rem individuam in partes secari posse. Sed adest pluribus partibus sine multiplicatione, ut vis motrix una adest omnibus partibus corporis moti, et sapientia divina una et individua adest omnibus partibus universitatis. Rem ita esse colligimus ex ipso communi omnium sensu naturæ insito, quo credimus Deum esse ubique, quod profectò esse non posset, si Deus esset diffusus, et unaquæque pars ejus ita disponeretur, ut una pars in uno loco, alia in alio loco existeret : sic enim Deus dissiparetur, neque pars unaquæque tota divina natura esse posset. Quartò, sine dubio non competit spiritibus motus sicut corporibus : nec illâ vi, qui impetus dicitur et corpora transfert, agitantur. Possunt tamen hoc sensu moveri, quòd successivè variis rebus cogitatione præsentes esse possint, et vi cogitationis procreatrice hoc sensu agitari : ac propter hanc eamdem rationem efficere potest Deus potentiâ suâ, ut spiritus finitus omnibus rebus creatis præsens sit cogitatione, easdemque, ut corpus suum nunc regit, moderetur.

Aliæ sunt objectiones physicorum, quibus conficiunt necessarium esse vacuum ut existere possit motus, quas ingenuè fatemur nos solvere non posse. Si omnia essent, inquiunt, plena corporibus, nullo modo intelligere possemus quâ ratione fluida, sive liquores in perpetuo motu esse queant. Nam non possunt liquidorum particulæ perpetuò situm mutare inter se, quin spatiola vacua relinquant : nullaque est materia quæ possit sese aptare tam subitis et tam variis mutationibus pororum, ut eos perpetuò accuratissimè compleat. Oporteret illam subtilem materiam esse actu in infinitum divisam, quod omninò concipere non possumus, et redderet illam ad omnes usus inutilem, cùm materiæ in infinitum divisæ, seu quæ nullam haberet massam, nullum momentum esse posset, nulla vis, neque ad movendum, neque ad sistendum. Argumentum etiam insuperabile petitur ex inertiâ, quam materiæ omni inesse experientiâ et ratione intelligimus, quæ efficit ut materia omnis movenda resistat pro quantitate molis suæ, cum quâ tantâ resistentiâ in mundo pleno demonstratur motum existere non posse. Præterea intelligimus Deum posse lunam vel aliud quodcumque corpus in nihilum redigere, cæteris in eodem statu divinâ virtute conservatis, quod tamen esse non posset, nisi vacuum esset possibile. Hisce et similibus rationibus multi adducti sunt, ut spatium vacuum admitterent, quod cùm æqualiter distet à materiâ solidâ et à spiritu inextenso et tamen proprietas extensionis sine subjecto esse non possit, illud dixerunt substantiam simplicissimam cujus unica sit aut saltem cognoscatur proprietas, videlicet extensio. Quot et quantas etiam habet hæc sententia difficultates!

(*Annotatio* P. S.)

Sat probabiliter evincitur etiam philosophicè Deum esse ubique præsentem ratione substantiæ; quam quæstionem ab auctore prætermissam sic tractavit DD. Bouvier, in suis *philosophicis Institutionibus*, de Attributis divinis, cap. 7 :

De immensitate Dei.

Illud dicitur immensum quod mensurari non potest, vel quod nullis limitibus circumscribitur. Inter philosophos christianos, alii dicunt Deum esse immensum ratione operationis, quia ubique operatur vel operari potest, quod quidem constat ex dictis, alii contendunt illum esse immensum ratione scientiæ, quod etiam verissimum est, ut patebit ex dicendis; alii docent præterea illum esse immensum ratione substantiæ. Hæc posterior sententia admittenda est.

Propositio. — *Deus est immensus, id est, ubique præsens ratione substantiæ.*

Prob. 1° : Vel Deus est ubique præsens ratione substantiæ, vel quibusdam limitibus circumscribitur : atqui nullis limitibus circumscribitur; ubi enim sunt limites, ibi est negatio entis ulterioris; ubi est negatio entis ulterioris, ibi est imperfectio; si ergo Deus quibusdam limitibus circumscriberetur, esset imperfectus; sed dicere Deum esse imperfectum, est blasphemia; ergo nullis limitibus circumscribitur; ergo est ubique præsens ratione substantiæ; ergo dici non potest illum esse limitibus circumscriptum.

Insuper vel ubique est præsens ratione substantiæ, vel quibusdam locis tantùm, vel nulli loco : atqui duo posteriora dici nequeunt : 1° dici non potest Deum quibusdam locis tantùm esse præsentem; nulla enim est ratio cur his potiusquàm illis adsit, et tamen nulla causa extranea illum sic restringere potuisset. 2° Dici

non potest illum nulli loco esse præsentem ; nam si nullo loco sit præsens, nullibi existit : atqui nullibi existere, et non existere sunt quid unum et idem.

Aliunde, Deus ubique cognoscit et operatur vel operari potest : porrò ipsius scientia et operatio à substantiâ separari non possunt ; ergo ubique est præsens ratione substantiæ.

Solvuntur objectiones. — Obj. 1° : Deus est simplex : atqui non potest esse simul simplex et ubique præsens ; ergo, etc. — Resp. Nego min. ; Deus, è contra, non potest esse corporeus et ubique præsens ; nam si corporeus esset, una pars substantiæ ejus uni loco responderet, et altera pars alteri loco, et sic nullo loco totus esset præsens : atqui tamen, cùm non possit esse divisus, totus est ubique præsens ; ergo nedùm ipsius simplicitas immensitati noceat, ad illam necessariò prærequiritur.

Inst. : Deus singulis locis præsens esse non potest, quin aliquo modo eis respondeat : atqui substantia simplex locis compositis respondere non potest ; ergo, etc.

Resp. Dist. min. : Locis compositis respondere non potest ad modum corporeum, conc. ; modo spiritibus proprio, nego minorem. Corpora respondent locis per materialem extensionem, ita ut una pars corporis uni parti loci, et altera pars alteri parti loci respondeat. Certum est substantiam simplicem hoc modo locis correspondere non posse : sed inde non concludendum est quòd nullo modo locis correspondere valeat ; cùm enim naturam substantiæ simplicis et essentiam loci non nisi imperfectè noscamus, imprudenter affirmaremus nullam inter utrumque possibilem esse relationem. Quare enim substantia simplex modo sibi proprio locis adesse non posset ? nullam sanè validam rationem afferre possemus ; ergo, etc. Imò evidentibus rationum momentis adstruitur Deum esse simplicem ; ex alterâ parte demonstratur illum ubique esse præsentem : unde concludere debemus substantiam simplicem modo nobis impervio locis compositis præsentem esse posse.

Philosophi autem varia excogitârunt systemata, ut explicarent modum quo Deus sit simplex et immensus. Acriter circa hoc punctum inter se disputant Thomistæ et Scotistæ. Thomistæ, sic dicti à S. Thomâ Aquinate, cujus doctrinam se profiteri gloriabantur, dicebant Deum esse virtualiter extensum, id est, ita in se divisum et unicum, ut omnibus tamen correspondere locis, sicut simplicissimum sphæræ centrum cunctis tamen radiis, licet numero infinitis, respondet. Asserebant verò Scotistæ, à subtili doctore Scoto sic vocati, immensitatem Dei non esse distinctam à spatio in quo recipiuntur corpora, eamque incorporaliter esse extensam, et sic universis rebus, tum existentibus, tùm possibilibus, correspondere.

Sed in primâ opinione non explicatur quomodò Deus omnibus locis realiter sit præsens ; in secundâ non sufficienter intelligitur quid sit extensio incorporea et indivisibilis. Nonne melius est ignorantiam nostram confiteri, quàm rem obscuram intricatis sùppositionibus explicare ?

Audiamus clarissimum Fénelon, pag. mihi 354 : « Il n'est pas plus (Dieu) dans un certain « lieu précis qu'il n'est dans un certain temps. « car il n'a, par son être absolu et infini, au « cun rapport aux lieux et au temps, qui ne « sont que des bornes et des restrictions de « l'être. Demander s'il est au delà de l'univers, « s'il en surpasse les extrémités en longueur, « largeur, profondeur, c'est dans un sens faire « une question aussi absurde que de deman « der s'il était avant que le monde fût, et s'il « sera encore après que le monde ne sera plus « Comme il ne peut y avoir en Dieu ni passé « ni futur, il ne peut y avoir aussi en lui ni au « delà ni en deçà. Comme la permanence ab « solue exclut toute mesure de succession, « l'immensité n'exclut pas moins toute mesure « d'étendue. Il n'a point été, il ne sera point, « mais il est : tout de même, à proprement « parler, il n'est point ici, il n'est point là, « il n'est point au delà d'une telle borne ; « mais il est absolument. Toutes ces expres « sions qui le rapportent à quelque terme « qui le fixent à un certain lieu, sont impro- « pres et indécentes. Où est-il donc ? il est, et « il est tellement qu'il faut bien se garder de « demander où. Ce qui n'est qu'à demi, ce « qui n'est qu'avec des bornes, est tellement « une certaine chose, qu'il n'est que cette « chose précisément ; pour lui, il n'est pré- « cisément aucune chose singulière et res « treinte. Il est l'Être, ou pour dire encore « mieux, en disant plus simplement, il est ; « car moins on dit de paroles, plus on dit de « choses. Il est, gardez-vous bien d'y rien ajou- « ter. »

Obj. 2° : Repugnat Deum esse præsentem in locis sordibus, pollutis et in flagitiosissimis peccatoribus ; ergo non est ubique præsens. — Resp. Nego ant. ; nam Deus prorsùs impas-

sibilis est ; nullum igitur patitur detrimentum, nec ullo modo maculatur, quamvis sit *substantialiter* præsens in locis pollutis et in peccatoribus fœtidis. Sic radii solis fœdissima illuminant loca, nec ideò cessant esse mundi, puri et nitidi ; ergo, etc. P. S.

De immutabilitate Dei. — Etsi immutabilitas negativum aliquid videatur significare, positiva nihilominùs sensu philosophico in Deo proprietas est, per quam scilicet idem semper permanet : multòque magis mutabilitas et inconstantia defectus constantiæ est et immutabilitatis, quàm constantia defectus mutabilitatis.

PROPOSITIO.

Deus est immutabilis.

PROBATIO. — 1° Quidquid mutatur, vel mutatur à causâ externâ, vel à causâ internâ. Atqui Deus experiri mutationem à causâ externâ non potest, cùm sit independens, singularis et disjunctus ab omni aliâ re, nullique externæ impressioni obnoxius. Non ab internâ causâ ; nam nulla alia concipi potest divinæ existentiæ, ejusque modorum, quàm necessitas absoluta existendi ; quæ cùm sit eadem semper et uniformis, exigit ut Deus semper idem sit in omni tempore. 2° Deus est ens infinitè perfectum. Atqui tale ens nullam accipit mutationem, quia nullam de novo acquirere perfectionem potest, cùm jam omnes habeat : neque ullam deperdere, cùm sint omnes indissolubili nexu conjunctæ, nec una esse possit sine aliis. Vel sic confice : Deus est immutabiliter talis, qualis est necessariò. Sed est necessariò in formâ perfectissimâ. Est ergo immutabiliter in illâ formâ. 3° Quâ in re experiri mutationem posset ? An ratione existentiæ ? sed illa necessaria est. An ratione loci ? Sed immensus est. Omnia in ipso vivunt, moventur et sunt. An ratione temporis ? Sed immobiliter æternus est, et in stante suâ æternitate omnes temporum differentias continet. An ratione cognitionis ? Sed quid latere potest infinitam scientiam ? An ratione consiliorum ? Sed à perfectissimâ mente omnis abest animi levitas, quæ ex ignorantiâ aut incogitantiâ in ipsis hominibus proficiscitur (1).

In hâc denique sententiâ summa semper fuit omnium philosophorum consensio, scilicet « illam necessariò existentem essentiam Dei, « quæ est ipsa æquabilitas, ipsa pulchritudo, « ipsa singularitas, quæ est ipsum ens, nullam « experiri posse mutationem. » Plato in Phædone. — Aliquam habet difficultatem attributi hujus cum libertate et variis divinæ providentiæ actibus conciliatio, de quâ vide art. de Libertate Dei.

De unitate seu singularitate Dei. — Per unitatem intelligimus, non solùm illam singularitatem, quæ excludat omnis alterius entis æqualis et earumdem perfectionum consortis existentiam, sed et omnis alius naturæ necessariæ et à se existentis seu independentis consortium. Adeòque veram naturæ divinæ unitatem negârunt,

1° Quotquot duas naturas ab æterno existentes, nempe materiam et Deum admiserunt, quique sic duo rerum principia, alterum efficiens, alterum quod fingeretur, docuerunt. Hoc dogma Academicis, Peripateticis et Stoicis tribuit Tullius in Acad. Quæst. : « Naturam divi- « debant in res duas, ut altera esset efficiens, « altera autem quasi huic se præbens, ex quâ « efficeretur aliquid : in eo quod efficeret, vim « esse censebant ; in eo quod efficeretur, ma- « teriam quamdam (1). » At juxta eumdem philosophi hi duo ista rerum principia sic commiscebant, ut reipsà nonnisi una fierent eademque natura, « in utroque tamen utrum- « que, pergit Cicero, neque enim materiam « ipsam cohærere potuisse, si nullâ vi conti- « neretur ; neque vim sine aliquâ materiâ : « nihil est enim, quod alicubi non esse coga- « tur. » Imò Stoici has res multò magis confundebant ; docebant enim rem efficientem materialem esse, ignemque aliquem subtilissimum. Sed quidquid sit de horum opinione, certum est fuisse quamplures philosophos, qui simplices et spirituales mentes professi, duo diversa rerum principia ab æterno simul extitisse asseruerunt, materiam videlicet, et Deum segregatum ab omni concretione corporeâ. Sic Anaxagoras sensit, sic Archelaus, sic Atticus, sic plures alii. Pythagoram quoque in hâc sententiâ fuisse Numenius auctor est. Platonem idem sensisse Plutarchus et Laertius scripserunt. Aristotelem eamdem fovisse sententiam persuasum multis fuit. Porphyrius,

(1) An ab aliquâ exequendi difficultate ? Sed est omnipotens. P. S.

(1) Dicunt Stoici nostri duo esse in rerum naturâ, ex quibus omnia fiunt, causam et materiam. Materia jacet iners, res ad omnia parata, cessatura si nemo moveat. Causa autem, id est, ratio, materiam format. Sen. Ep. 65.

Jamblicus, Proclus et Simplicius, etsi docuerint Deum caput esse atque causam rerum omnium, tamen putaverunt materiam esse æternam. Quorum omnium atque suam sententiam sic exponit Plutarchus (1): « Præstat igitur « Platonis (quàm Heracliti) sententiam sequi, « atque hoc dicere et canere, mundum à Deo « esse factum. Nam et mundus omnium ope- « rum est pulcherrimum, est Deus omnium cau- « sarum præstantissima. Substantiam autem « et materiam, ex quâ factus est mundus, non « natam, sed semper subjectam opifici dispo- « nendam se atque ipsius similitudine, quan- « tùm fieri potest, effingendam sese præbuis- « se. Non enim ex nihilo extitit mundus, sed « ex eo quòd non pulchrè, non rectè, nec « perfectè, sese haberet, quomodò fiunt do- « mus, vestis, statua. » Imò verò quidam viri doctissimi hanc opinionem attribuunt omnibus generatim antiquioribus sapientibus. Vide ed. lat. *Cudworthi* cum notis et diss. doctissimi interpretis, et *Beausobre* in Historiâ Manicheismi.

Hoc dogma tenuerunt olim etiam multi Christiani (2), qui idcircò *Materiarii* vocati sunt, inter quos *Hermogenes* celebris fuit, quem præsertim ex origine mali disputâsse legimus apud Tertullianum l. contra Hermog., p. 138. « Præstruit, ait Tertullianus, Dominum aut « de semetipso fecisse cuncta, aut de aliquo... « Negat illum ex semetipso facere potuisse, « quia partes ipsius fuissent, quæcumque ex « semetipso fecisset Dominus; porrò in par- « tes non devenire, ut indivisibilem, et in- « demutabilem, et eumdem semper, quâ Do- « minus. Ex nihilo non potuisse eum facere « sic contendit, bonum et optimum definiens « Dominum, qui bona et optima tam velit fa- « cere, quàm sit; imò nihil non bonum at- « que optimum, et velle eum et facere. Igi- « tur omnia ab eo bona et optima oportuisse « fieri secundùm conditionem ipsius. Inveniri « autem et mala ab eo facta, utique non ex « arbitrio, nec ex voluntate, nihil incon- « gruens et indignum sibi faceret. Quod ergo « non arbitrio suo fecerit, intelligi oportere « ex vitio alicujus rei factum: ex materiâ « esse sine dubio. »

2° Præter hanc æternam et necessariam materiam, et Deum, multi olim quasi tertium quoddam principium excogitârunt; quippe cùm non intelligerent quomodò sub regimine Dei summè boni malum oriri potuisset, et vanam ineptamque ducerent opinionem, quæ materiam qualitatis omnis et virtutis vacuam causam mali faciebat, quòd esset inobsequens voluntati Dei; putarentque in illo systemate malum non in materiam, sed in Deum ipsum refundendum esse; huic materiæ æternæ adjunxerunt naturam seu vim quamdam ratione carentem et maleficam, inordinatis ac turbulentis motibus materiam perpetuò cientem: hanc naturam Plutarchus vocat « animam con- « trariam et contrariorum opificem; animam « incompositam, turbulentam et mente va- « cuam: » nominat quandoque necessitatem, eò quòd sine consilio agat; atque eam ipsum esse fatum asserit, de quo poetæ et philosophi tam multa scripsêre. Hi philosophi igitur sic explicant originem rerum, ut nihil omninò productum fuerit ex nihilo, neve bonum, neve malum; ac juxta eos Deus, cùm mundum condere voluit, hæc effecit: Primò materiam digessit et suum elemento cuilibet locum assignavit. Deinde ne rectè constituta denuò convellerentur, mundi animam emendavit, quantùm potuit, ejusque inordinatos ac turbulentos motus temperavit. Et tandem de suâ propriâ substantiâ partem addidit, quæ varios ejus motus sic dirigeret, ut hæc rerum omnium pulchritudo nasceretur. Quidquid ergo mali est in mundo, originem habet ab illâ maleficâ animâ, quam Deus omninò corrigere non potuit: quidquid verò boni, ab illâ parte divinâ, quæ principatum obtinet, et æquabili lege omnia continet. Ut mundus universus, sic homo quisque, ex tribus istis partibus componitur, nempe materiâ, vi inordinatâ et aurâ cœlesti. Huic ultimæ opinioni valdè deditus fuit Plutarchus, qui summo studio conatus est in illius patrocinium trahere omnes præclarissimos philosophos. Vide Syst. Intell. Cudw. Historiam Manichæismi. Manichæismum ante Manichæos.

3° Superioris sententiæ amplificatio quædam fuit Manichæorum doctrina. Hi etenim in hoc solùmmodò à recensitis philosophis differebant, quòd existimarent, juxta veterem quamdam Chaldæorum, Phœnicum et Persarum aliquorum opinionem (1), in istâ æternâ materiâ naturaliter gigni varii generis animantia, et dæmones malos, unumque aliorum principem: duoque sic statuerint imperia æterna, aliud

(1) Tom. 2, op. p. 1014.

(2) Auctor per istos Christianos intelligit hæreticos, de quibus vid. Bergier, Diction. verbo *Matérialisme, Matérialistes.*

(1) Vide Hist. Manich.

lucis repletum infinitis beatis spiritibus, in quo regnaret Deus optimus maximus ; aliud tenebrarum, in quo imperitaret princeps dæmonum, Hyle dictus, cum suis consortibus. Audiamus ipsum Manichæum (1) : « In exordio « fuerunt duæ substantiæ, à sese divisæ : et « luminis quidem imperium tenebat Deus pa- « ter, in suâ sanctâ stirpe perpetuus, in vir- « tute magnificus, naturâ ipsâ verus, æternitate « propriâ exultans, semper continens apud se « sapientiam et sensus vitales : per quos etiam « duodecim membra luminis sui comprehen- « dit, regni videlicet proprii divitias affluentes. « In unoquoque autem membrorum ejus sunt « recondita millia innumerabilium et immen- « sorum thesaurorum (2). Ipse verò pater in « suâ laude præcipuus, magnitudine incom- « prehensibilis, copulata habet sibi beata et « gloriosa secula (æonas) : neque numero, « neque prolixitate æstimanda, cum quibus « idem sanctus atque illustris pater et genitor « degit : nullo etiam in regnis ejus insignibus « aut indigente aut infirmo constituto. Ita « autem fundata sunt ejusmodi splendidissima « regna super lucidam et beatam terram, ut à « nullo unquàm aut moveri aut concuti pos- « sint. Juxta verò unam partem ac latus illius « illustris ac sanctæ terræ, erat tenebrarum « terra profunda, et immensâ magnitudine, in « quâ habitant ignea corpora, genera scilicet « pestifera. Hinc infinitæ tenebræ ex eâdem « manantes naturâ inæstimabiles cum propriis « fœtibus, ultra quas erant aquæ cœnosæ ac « turbidæ cum suis inhabitatoribus, quarum « interiùs venti horribiles ac vehementes cum « suo principe et genitoribus. Rursùm regio « ignea et corruptibilis cum suis ducibus et « nationibus. Pari more introrsùm gens cali- « ginis ac fumi plena, in quâ morabatur im- « manis princeps omnium et dux, habens circa « se innumerabiles principes, quorum omnium « ipse erat mens atque origo ; hæque fuerunt « naturæ quinque terræ pestiferæ (3). » Hæc regna per infinita secula separata sic manserunt, neque Deus bonus dignum se judicabat, quidquam in imperio tenebrarum moliri aut ex materiâ quidquam fingere : principatus verò tenebrarum appetitu quidem præditi, at ratione destituti imperium lucis nesciebant. Verùm tandem, vel quòd nimiùm multiplicati sedes migrare voluerunt (1), vel quòd exorto inter illos bello, qui devicti sunt, vincentium furorem longiùs fugientes ad terminos regni lucis pervenerunt (2) : hìc tum victores, tum victi capti pulchritudine lucis, pace compositâ, regnum cœleste invadere meditati sunt. Deus verò, à quo nullum malum existere potest, bellum declinans, hanc arripuit occasionem corrigendi aliquatenùs tenebrarum perversam substantiam, mundique hujus aspectabilis efformandi. « Bonus ergo potestatem quamdam « mittit, custodituram scilicet præscripta, re « autem verâ futuram ipsi materiæ illecebram « et invitamentum ad moderationem, ejus à « voluntate alienam. Hanc conspicatâ materiâ, « amore exarsit, sibi eam conjungere concupi- « vit, improvidèque devoravit. Sic quodam- « modò tanquàm bellua ligata est. » Hæc Titus Bostrensis, qui videtur meliùs perspectam habuisse Manichæorum doctrinam. Idem addit Manichæos usos esse hoc exemplo « tanquàm « cantione missæ potestatis materiam sopitam « fuisse. » Ex commixtione ergo duarum naturarum, non solùm hominem, sed universum mundum, quem in omnibus partibus animatum putabant, generatum docebant.

Hæc Manichæi ; at inter Persas aliosque Orientales plures extiterunt, qui malo principio excellentiores dotes majoremque virtutem concessisse videntur, et duos quodammodò deos æternos et inimicos constituisse : nisi decepti fuerint Plutarchus et alii Græci, et per Græcos etiam quamplurimi Latini, quod extra omnem verisimilitudinem non est. Sed de horum omnium doctrinâ alius erit fortassè dicendi locus.

4° Divinæ naturæ unitatem negaverunt illi ethnici, qui multos deos æquales et independentes agnoverunt : sed profectò res est valdè

(1) Apud S. Aug. l. contra Ep. Man. c. 13.
(2) Vide explicationem hujus mystici sermonis in hist. Man.
(3) Apud S. Aug. ibid. c. 15.

(1) « Erat, inquit Manichæus, tempus cùm « materia sine ordine ferebatur, et generabat « et crescebat ac multas potestates producebat. « Aucta igitur evehebatur, nesciens substan- « tiam boni. Postquàm verò magis erecta no- « vit terram et lumen boni, nitebatur ascen- « dere ad ea quæ non erant propria. » Titus Bostrensis.

(2) Explanant autem modum seditionis hujus. « Qui, inquit Manichæus, ex eâ nequitiâ « (nequitia autem Satanas est) nati sunt, se « mutuò insectati sunt et devoraverunt, dura « et gravia passi, neque priùs destiterunt in « seipsos moveri, quàm lumen serò tandem « viderent (his enim verbis utitur), et à se « enim ipsi exagitati, cùm alioqui nescirent, « ita tamen ausi sunt ad lumen accedere. » *Idem.*

ambigua, an veteres eodem sensu istam vocem *dii* semper acceperint ac nos nunc accipimus : aut potiùs certum videtur eos per illam vocem, ubi illam pluribus tribuebant, nequaquàm intellexisse entia perfectissima, neque entia necessaria, neque primas causas rerum omnium, sed inferiores aliquos deos indigetas, gentilitios, locales, tutelares, cœlestes et mundanos, quos tanquàm primæ et universalis causæ administros spectabant. Quod cum aliquâ diligentiâ effecturi sumus, ut vis sua constet argumentis supra allatis ex notione immensi, omniscientis et omnipotentis Dei omnium hominum mentibus impressâ.

PROPOSITIO PRIMA.

Unicum esse Deum, seu unicam primam causam rerum omnium, sine æquali, ratio evidenter demonstrat ; philosophi omnes theistæ docuerunt ; omnes vetustissimæ gentes semper agnoverunt : adeòque unitas pertinet ad notionem veri et summi Dei *animis hominum insitam.*

Probatur prima pars.

Unitas Dei ratione conficitur. — 1° Deus est ens summum. Atqui repugnant plura summa, quia id tantùmmodò summum est, quod neque majus quidquam, neque par agnoscit. Sic Tertullianus : « De isto convenit apud omnes, « ut Deus sit summum magnum et formâ, et « ratione, et vi, et potestate..... Quæ erit jam « conditio ipsius summi magni? Nempe ut ni- « hil illi adæquetur, id est, ut non sit aliud « summum magnum, eversâ conditione et, ut « ita dixerim, lege, quæ summo magno nihil « sinit adæquari. »

2° Deus est ens infinitè perfectum, cui nulla deest perfectio. Atqui non potes ponere duo entia summè perfecta, quin eodem tempore statuas utrumque carere aliquâ perfectione. Nam illa duo entia A et B, à se invicem aliquâ re distinguuntur et differunt : scil. attributis suis vel causâ formali existentiæ suæ : nam si A et B habeant eamdem causam formalem existentiæ suæ, eamdem naturam et eadem attributa, certè ex nullâ parte differunt : porrò id per quod distinguerentur perfectio esset, et illâ perfectione alterutrum careret. Ergo. Neque dicas per existentiam, quam habet quodque specialem, utrumque ens satis distingui. Nam existentia supponit res distinctas, et ubi nulla est distinctio, absurdè fingitur separata existentia : sic suppone Petrum et Paulum non distingui neque per naturam, neque per causam suam, videlicet decretum divinæ voluntatis. Certè Petrus et Paulus entia duo esse non possunt, nec separatam habere existentiam. Argumentum hoc subtile scholasticorum est.

3° Deus est ens necessarium. Atqui entia plura necessaria esse non possunt. Nam illud ens tantùm est necessarium, quod non possumus cogitare non existens, seu cujus non existentia involvit contradictionem. Atqui omnia entia præter unum possumus cogitare non existentia : pone, verbi gratiâ, decem, facilè concipimus ex istis decem, novem esse prorsùs inutilia et posse non esse.

Deinde ens necessarium illud est quod existit ex internâ et absolutâ necessitate, quam necessitatem aliquâ ratione, ut antecedentem et internam seu formalem causam existentiæ Dei cogitamus. Atqui illa absoluta et uniformis necessitas unius et singularis naturæ perfectissimæ causa interior esse tantùm potest : unius immensitatis, unius æternitatis, unius potentiæ, unius intelligentiæ, etc., nec unitatem ab illius ideâ disjungere valemus : cur duorum vel trium entium, vel quinque, vel viginti, etc., causa sit, non videmus : ubicumque numerus fingitur, ibi est arbitrium, non necessitas ; quia quicumque alius numerus æquè possibilis est. Rationem hanc benè exposuit Clarkius.

4° Deus est ens infinitum, ens cujus attributa omnia sunt infinita. Atqui unicum tantùm potest esse ens, cujus attributa omnia sint infinita : quia omnia attributa infinita necessariò singularia sunt. Primò immensitas postulat dependentiam omnium aliarum rerum. Nam quod immensum est, à nullâ re aliâ debet excludi. Atqui si essent duo entia æqualia et à se mutuò nullo modo dependentia, à se mutuò excluderentur. Deus ideò tantùm in creaturis existere concipitur, quia per ipsum et in ipso existunt, seu earum existentia et conservatio fluit ex perpetuâ Dei actione. Sed si illas divina virtus non fecisset, nec existerent per Deum, nec in Deo, Deus ab illis excluderetur. Secundò duplex omnipotentia repugnat : nam illa potentia infinita non est, quæ experitur contrariam, imò æqualem in alio ente. Et cum his duobus attributis intereunt omnes aliæ perfectiones. Scientia infinita nulla est, siquidem ille non novit omnia, qui ab aliquâ re excluditur, non novit naturam, vim, consilia illius æqualis entis et independentis. Sapientia nulla est, nec bonitas, nec justitia. Siquidem ille

non potest sapienter, justè et benignè cum aliquâ fidentiâ et securitate agere, qui experiri potest aliam naturam consilia contraria machinantem. Si dicas mendicare posse unum Deum ab alio veniam agendi, sustulisti entis independentis et perfecti et infiniti notionem. Tandem perit etiam Dei felicitas summa, quæ in voluntate omnipotente, liberrimâ et sibi sufficiente posita est.

5° Denique omnia in mundo connexa sunt, et ordo unus ex omnibus existit; ergo unico consilio mundus constitutus est : cuncta in eo placidè summâque cum constantiâ et æquabilitate, juxta easdem leges feruntur; ergo unica est administrationis ratio. Atqui ex unitate consilii in constitutione mundi benè colligitur illius unum esse architectum, et ex unitate providentiæ benè efficitur unum esse rectorem. Tanta pax et concordia hanc universitatem non contineret, si turba quædam Deorum per se existentium et æqualium, nec ullius supremi numinis jussis parentium, rerum administrationi præsideret.

Probatur secunda pars.

Consensio philosophorum circa unitatem Dei summi. — Omnes illi, qui primis Religionis christianæ temporibus adversùs gentiles scripserunt, hoc sibi probandum susceperunt, maximi nominis philosophos, non secùs ac Christianos, unum rerum omnium parentem ac Deum professos esse. Hoc argumentum tractârunt Clemens Alexandrinus in Strom. et in Cohortatione ad gentes; Athenagoras in apologiâ pro Christianis; Theophilus Antiochenus in libris ad Autolicum; Cyrillus Alexandrinus l. 1 contra Julianum. Et inter Latinos, Tertullianus in Apologetico c. 24, Minucius Felix in Octavio cap. 19, Arnobius l. 1 adversùs gentes, Lactantius Inst. l. 1, c. 5, 6, 7. Horum secutus est vestigia Huetius in Alnetanis quæstionibus; sed omnium copiosiùs de hâc philosophorum consensione disseruit Cudworthus in systemate intellectuali. In re tam apertâ congerere testimonia supervacaneum videtur, adeòque unum appellabimus Onatum ex scholâ Pythagoræ philosophum, cujus apud Stobæum hæc sententia legitur : « Neque mihi unus videtur « Deus, verùm unus quidem maximus ac summus Deus, rerum universitatem gubernans; « alii autem præterea multi, diversis virtutibus « prædíti. Imperat autem omnibus Deus is, qui « robore, magnitudine, virtute præstat. Hic « ille Deus est, qui universum mundum arcet, « moderatur et continet. Reliqui verò dii sunt, « qui per cœlum eodem, quo tota rerum uni- « versitas, motu decurrunt, primum et intelli- « gibilem illum Deum ordine sequentes. » Hanc sententiam expressè aliis philosophis omnibus attribuit S. Cyrillus, l. 1 c. Jul. « Manifestum est, ait, etiam græco more philosophantibus, unum censeri ac in confesso esse Deum « universi conditorem et naturâ omnes superantem, à quo facti sunt et producti ad generationem alii deinceps dii sub intellectum « et sensum, ut ipsi loquuntur, cadentes. » Et certè ne unus quidem inter omnes veteres sapientes laudari potest, qui plura crediderit numina æterna, et per se existentia : imò Cicero scripsit Tusc. disput. l. 1 : « Deus alio « modo intelligi non potest, nisi ut mens so- « luta et libera, segregata ab omni concretione « mortali, omnia sentiens et movens, ipsa « prædita motu sempiterno (1). »

Probatur tertia pars.

Consensio nationum omnium circa unitatem Dei summi. — Cùm asserimus hanc fuisse communem omnium populorum fidem, unum esse supremum Deum optimum, maximum, patrem deorum atque hominum; non hoc assumimus probandum, nullum fuisse ex imperitâ multitudine, qui hâc non fuerit imbutus opinione, sed hoc solummodò demonstrare contendimus nullam fuisse gentem in quâ doctos inter et indoctos publica et communis doctrina non fuerit, unum esse Deum summum, qui cunctas res hominumque deorumque moderetur. Hanc partem confirmabimus : 1° Optimorum testium auctoritate. 2° Poetarum, qui religiones populorum suis carminibus celebrârunt, evidentissimis testimoniis. 3° Speciali consideratione variarum religionum. Et 4° denique communibus apud vulgus opinionibus et consuetudinibus.

1° Hæc assertio firmatur auctoritate optimorum testium. Aristoteles, de Rep. l. 4, c. 15, p. 510, t. 3, op. scribit : « Omnes homine. « affirmant deos esse sub imperio. » Hoc est unum esse regem et dominum, qui diis omnibus imperet. Maximus Tyrius, diss. 1, p. 4

(1) Est enim notatu valdè dignum (ut benè observat Cartesius resp. ad secund. obj. post medit.) quòd omnes metaphysici in Dei attributis (iis scilicet quæ per solam rationem humanam cognosci possunt) describendis unanimiter consentiant, adeò ut nulla sit res physica, nulla sensibilis, nulla cujus ideam maximè crassam et palpabilem habeamus, de cujus naturâ non major opinionum diversitas apud philosophos reperiatur.

et 5 : « Quòd si concionem cogas, omnesque « simul artes uno decreto convenire jubeas « ac de Deo ex iis quæras, putasne aliud pi- « ctorem, aliud statuarium, aliud poetam, « aliud dicturum esse philosophum? Imò ne « Scytha quidem, et Græcus, et Persa, et Hy- « perboreus. Verumenimverò in aliis videbis « alia, neque unquàm eadem statuêre homines. « Nec enim bonum idem omnibus, nec idem « omnibus malum, nec idem turpe aut hone- « stum. Ut de legibus taceam, quæ pro cujus- « que placito in omnes ita partes distrahuntur, « ut non modò gens cum gente, sed nec urbs « cum urbe, nec familia cum familiâ, nec homo « cum homine, nec unus aliquis interdùm se- « cum ipso consentiat... In hâc tantâ pugnâ, « contentione atque opinionum varietate, in « eo leges ubique terrarum atque opiniones « convenire videbis, Deum esse unum regem « omnium et patrem, huic multos additos esse « deos alios, qui supremi illius filii sint et « quasi in imperio collegæ. In eo Græcus cum « Barbaro, Mediterraneus cum insulano, sa- « piens consentit cum stulto. » S. Augustinus, cùm Faustus Manichæus objecisset Christianos mutuatos esse à gentilibus fidem in unum supremum Deum, hæc respondet : « Discat ergo « Faustus monarchiæ opinionem non ex genti- « bus nos habere, sed gentes non usque adeò « ad falsos deos esse delapsas, ut opinionem « amitterent unius veri Dei, ex quo est omnis « qualiscumque natura. »

2° Eadem assertio confirmatur auctoritate poetarum omnium, qui eloquentiæ et artis suæ luminibus populorum religiones exornârunt et vates propterea theologique gentilium nuncupati sunt. Haud diffitemur quidem illorum carminibus multa ridicula, contradictoria et planè abhorrentia, tum à ratione, tum à pietate accepisse auctoritatem, et depravâsse eos in multis populorum animos, proptereaque à Platone rectè ablegatos fuisse à suâ republicâ : tamen certissimum est eosdem, in istâ fabularum colluvione, semper servavisse dogma istud de unitate Dei summi et æterni. Justinus martyr testatur « se librum de monarchiâ Dei eo « consilio scripsisse, ut insitam à naturâ, sed à « pravâ consuetudine obliteratam de Deo uno « sententiam resuscitaret ex poetarum scri- « ptis. » D. Chrysostomus or. 36, p. 447, scribit : « Poetæ omnes primum principemque « Deum universè parentem appellant rerum « omnium ratione præditarum, nec non regem « earumdem, cui poetarum doctrinæ morigeri « homines Jovi regi altaria dedicant, neque « verentur eum patrem appellare. » Quædam afferamus exempla.

Orpheus, poetarum Græcorum, quorum feruntur carmina aliqua, antiquissimus, quique propter multa egregia de theologiâ scripta, constitutam apud Thracas religionem, et instituta mysteria, theologus à veteribus dictus est ; ex cujus quoque præceptis non mediocrem sapientiæ suæ partem hausisse putantur celeberrimi olim philosophi Pythagoras et alii : Orpheus hic, licet multos deos coluerit, colendosque illos esse populos docuerit, tamen certissimum est, unum tantùm supremum Deum admisisse. Hoc testantur antiquissimi scriptores ; hoc confirmant illa carmina, quæ sub ejus nomine feruntur ; quæ si fortè genuina non sint, tamen sunt antiquissima, ejusque doctrinam continere non dubitant eruditi. Inter multa ejus pulcherrima laudata à veteribus, ea solùm describemus, quæ Proclus servavit :

Primus, postremusque Jovis, qui fulmine candet;
Ille caput mediumque simul, cui cuncta creantur ;
Ille solum ac cœli stellatos sustinet axes,
. . . . . .
Rex idem, rerumque parens et originis auctor,
Unica vis, dæmonque unus, qui cuncta gubernat.

Sophocles in tragœdiâ, quæ publicè agebatur, hæc scripserat, testibus S. Justino et Clemente Alexandrino :

Unus profectò est, unus est tantùm Deus
Qui cœlum et amplum condidit terræ globum,
Marisque fluctus, vimque ventorum gravem.
Plerique nostrùm, mente sed capti, Deùm
Simulacra nobis, ceu mali solatium,
Cùm saxea atque acerna consecravimus,
Sive aureas eburneasque imagines ;
Sacris et istos colimus, his festos dies
Agimus : pios hoc esse nos remur modo.

Multa similia habent Æschylus, Aristophanes, Menander, aliique græci poetæ, quorum carmina omnium, etiam artificum, manibus terebantur. Neque minùs communis est apud Latinos doctrina. Ennius, tametsi deos omnes inferiores Erebo et Nocte natos esse doceat, seu quod idem est, ex chao generatos, unum tamen Deum cæteris omnibus majorem et præstantiorem laudat, qui

Divùmque hominumque pater rex

ipsi dicitur. Quæ denominatio nullius esse potest, nisi ejus qui universam naturam fabricatus est, cùmque ipse ortu careat, deos unà cum mundo ex chao finxit.

Plauti quoque hæc verba clara sunt in Ru-

dente, ubi deos ut Jovis angelos exhibet :

Qui gentes omnes mariaque et terras movet,
Ejus sum civis civitate cœlitum.
Qui est imperator divûm atque hominum Jupiter,
Is nos per gentes alium aliò disparat,
Hominum qui facta, mores, pietatem et fidem
Noscamus.....
Qui falsas lites falsis testimoniis
Petunt, quique in jure abjurant pecuniam,
Eorum referemus nomina exscripta ad Jovem.

Valerii Sorani poetæ vetustissimi versus hos servavit Varro :

Jupiter omnipotens, regum rex ipse, Deûmque
Progenitor, genitrixque Deûm, Deus unus et omnis.

Apud Virgilium, l. 1 Æn. sic Jovem compellat Venus :

O qui res hominumque Deûmque
Æternis regis imperiis et fulmine terres.

et alibi.

O pater! ô hominum Divûmque æterna potestas!

Divûmque æterna potestas, inquit Servius, propter aliorum numinum discretionem, quæ scilicet æterna non sunt, sed ex Jove generata et edita. Horatius, lib. 1, ode 12, habet :

Quid priùs dicam solitis parentis
Laudibus? qui res hominum et deorum,
Qui mare et terras variisque mundum
Temperat horis.

Unde nil majus generatur ipso,
Viget quidquam simile aut secundum.
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Nil Jovi est secundum, inquit J. Bond, quia « nullus ordo esse potest inter infinitum et finitum. »

Accedat locus alius, ex lib. 3, ode 4 :

Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventosum, et urbes regnaque tristia,
Divos mortalesque turmas
Imperio regit unus æquo.

Apollo, quæ per oracula prædicebat, à Jove priùs acceperat, Æn. l. 3, v. 251.

Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit; vobis Furiarum ego maxima pando.

Notandum Apollinem, inquit Servius, quæ dicit, ab Jove cognoscere. Hæcque constans poetarum theologia est. In hymno in Apoll. ipse de se canit Apollo : « Oraculaque edam « hominibus, Jovis verum consilium. » Unde rectè scribit Suidas Apollinem « Jovis esse « interpretem. »

Rem nostram etiam hoc maximè conficit quòd veteres omnes, seu poetæ seu philosophi, deos mundi æquales finxerint et apud eos theogonia seu generatio deorum pars sit cosmogoniæ seu generationis mundi. Hæc doctrina valdè clarè exponitur ab Ovidio, qui Hesiodi et aliorum secutus est vestigia. Is in initio Metamorphoseon docet mundum aliquando cœpisse et ex chao generatum esse :

Ante mare et terras et quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre chaos.

Deinde post generatum mundum tradit conditos fuisse deos :

Neu regio foret ulla suis animalibus orba,
Astra tenent cœleste solum, formæque deorum.

Tandem non fortuito et temerario concursu partium materiæ, sed unius supremi Dei ingeniti et æterni voluntate cuncta constituta docet; qui singulis mundi partibus propria tribuit animalia, mare piscibus replevit, terram hominibus incolendam dedit, cœlum deorum voluit esse domicilium :

Hanc Deus et melior litem natura diremit.
Nam cœlo terras et terris abscidit undas,
Et liquidum spisso secrevit ab aere cœlum.
. . . . . .
Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum,
Congeriem secuit, sectamque in membra redegit
. . . . . .
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei.

Ovidius in istis versibus unum tantùm mundi opificem melioremque naturam nominat, at idem tamen ubi hominum ortum describit, ex more gentilium, à Deo quidem unico genus esse conditum mortalium fatetur, verùm in effigiem moderantum cuncta Deorum. Atque consentienter huic poetarum doctrinæ, quæ communis apud paganos fuit, scribit Cicero « mundum conditum fuisse hominum deorumque causâ et esse commune deorum et hominum domicilium. » Multa quidem sunt hisce in speciem repugnantia apud eosdem poetas, sed meminisse oportet theologiam poetarum esse colluvionem quamdam sensuum naturalium, quibus omnes homines informantur, et scitorum philosophicorum, et traditionum antiquarum, et fictionum allegoricarum, et fabularum popularium; et propterea poeticum sermonem nullo modo secum consistere. Sic, verbi gratiâ, ille Jupiter erit ex sensu naturali optimus, maximus, *mundi melioris origo, divûm hominumque pater rex;* erit ex traditione filius Saturni; erit juxta cosmogoniam philosophorum ex chao generatus; erit juxta fictas

rem allegoricam aer, quo circumfundimur. Sed in hâc summâ confusione eminet theologia ex sensu naturali oriunda, etsi exprimatur ambiguo et corrupto sermone : nec dubium est quin majorem etiam in populorum animos habuerit vim. Hi fictiones allegoricas non intelligebant; cosmogonias et theogonias philosophorum non curabant; ab illis traditionibus, quæ Jovem aliosque deos homines esse ferebant, tanquàm ab impiis commentis abhorrebant; ideòque hocsolùm relinquitur, ut credideriut juxta sensum naturalem et opinionem optimorum philosophorum unum esse supremum Deum, et plures inferiores, quibus præsertim suî cura commissa esset.

3° Si populorum religiones et instituta sigillatim recenseamus, inveniemus ferè omnes idolis, brutis, animantibus, astris, mortuis hominibus, et infinitæ deorum multitudini supplicâsse, et tamen mansisse in communi omnium gentium fide unum esse supremum Deum omnium rerum parentem. Primò. Hanc fuisse perpetuam fidem gentis Hebrææ et ejus progenitorum ab origine mundi ex antiquissimo historico Moyse compertum habemus, qui in operis sui exordio sine ullâ hæsitatione Deum omnium rerum conditorem prædicat; et hanc sententiam viguisse docet apud Noemi posteros in terrâ Chanaan usque ad Abrahami tempora, ubi erat *Melchisedech, sacerdos Dei altissimi*. Neque solùm ex Moyse, sed ex vetustissimo libro Job, et aliorum scriptorum antiquorum fragmentis, quæ idololatriæ et ethnicarum superstitionum origines et progressus memoriæ prodiderunt, in aliis quoque locis unius Dei fidem communem fuisse discimus. Post Abrahamum peculiaris certè laus gentis Hebrææ fuit, quòd nullos deos præter supremam et universalem causam agnoverit, et à Moysis temporibus habuerit constitutionem civilem istius doctrinæ conservatricem, cujus lex fundamentalis erat : *Audi, Israel, Dominus Deus tuus Deus unus est*. Secundò. Chaldæorum doctrinam his verbis tradit Berosus, antiquissimus scriptor : « Chaldæi docent tempus fuisse olim, cùm nihil « esset præter tenebras et aquam... Belum « verò, quem Jovem interpretantur, medias « divisisse tenebras, separâsse invicem cœlum « et terram, et hâc ratione mundum condi- « disse... Hunc etiam Belum sidera, solem, lu- « nam et quinque stellas erraticas compa- « râsse. » Tertiò. Ægyptii, etsi deorum multitudine et superstitionibus omnes alios populos vicerint, tantæ tamen deorum turbæ unum excellentius omnibus, celsissimumque numen præposuisse novimus. Id constat ex eo quòd Græci philosophi et legislatores, qui mysteria apud Græcos et alios populos instituerunt, ut Orpheus, Pythagoras, etc., hanc doctrinam secum in patriam ex Ægypto asportârint. Plutarchus toto de Iside et Oriside libro Ægyptios numen unum agnovisse, et principem Deum appellâsse docet. Idem tradit Jamblycus, qui Ægyptiorum religiones cum summâ diligentiâ explicavit. Hanc doctrinam continent libri Hermetici, qui quamvis genuini non sint, repræsentare tamen creduntur in multis partibus Ægyptiorum dogmata. Præterea nulla gens firmiùs et tenaciùs adhæsit vetustissimæ traditioni de mundi generatione, quæ sanè concipi nequit sine Deo supremo. Denique insigne etiam argumentum suppeditat præstantissimum illud antiquitatis Ægyptiacæ monumentum, quod Plutarchus et alii posteritati conservaverunt; illa videlicet inscriptio templi, quod erat in Saide : *Ego sum omne quod existit, est et erit meumque peplum nemo adhuc mortalium detexit*. Cujus inscriptionis hunc esse sensum cum multâ eruditione defendit Cudworthus : « Tota rerum « natura nihil est, nisi ipse ego, verùm peplo « circumdatus; at splendorem meum nudum, « neque ullo velo tectum nemo ullus morta- « lium, aut oculis contueri, aut mente compre- « hendere potest. » Quartò. De Æthiopibus scribit Strabo : « Deum putant alterum immorta- « lem, alterum mortalem; immortalem quidem « eum qui rerum omnium causa sit. Mortalis « verò apud eos incertus est et nomine caret, sed « frequentiùs eos à quibus beneficium accepe- « runt, et reges pro diis habent. » Quintò. Antiquissima gens Persarum nullis olim utebatur templis, neque idolis, sed in locis altissimis, sicut facere consueverunt patriarchæ, sacra faciebant : eos unum agnovisse tantùm Deum supremum, qui Oromazez dicebatur, testantur sacra eorum monumenta; adstruit auctoritas scriptorum Arabum; probat hodierna recentiorum Persarum, qui contempto Mahumete, veteres suæ gentis doctores sequuntur, consuetudo. Hanc reliquerat Zoroaster, Persarum legislator, Dei summi descriptionem : « Ens « est primum, æternum, immortale, sine socio « aut æquali, omnis pulchritudinis fons, inte- « gerrimum, bonorum optimum, prudentium « prudentissimum, legum æquitatis et justitiæ « parens, à seipso doctum, à se existens, per- « fectum, » etc. (1). Imò clarissimus auctor

(1) Vide Eusebium in Præp. ev. l. 1.

Thomas Hyde, l. de Rel. vet. Pers., contendit adversùs scriptores Græcos cultum ignis atque astrorum apud illam gentem nunquàm sacrum fuisse et latricum, sed tantùmmodò civilem et relativum. Baylius quidem asseruit post alios, plurimos Persas agnovisse præter Oromazen Deum bonum, alium Deum, æternum et ingenitum mali principium, sed hanc esse vanam calumniam videre licet apud T. Hyde ibid. Cudw. in Syst. intell. et Beausobre in Historiâ Manicheismi. Ipsi Manichæi duos Deos non admittebant, ut patet ex hâc contestatione Fausti Manichæi apud S. Aug. l. 21 : « Nunquàm in « nostris quidem assertionibus duorum deo- « rum auditum est nomen. » Sextò. Sabæi qui gravissimè accusantur à Maimonide, quòd nullum Deum præter stellas agnoscant, et solem pro Deo maximo habeant, ab Abulpharagio doctissimo viro, et qui optimè perspectam habuit eorum doctrinam, planè absolvuntur : docet quidem eos unicum Deum summum agnoscere, quem Dominum dominorum vocant, « et ar- « gumenta eorum ad probandam Dei unitatem « firmiora esse : spiritus cœlestes hominibus « Deum supremum adituris, mediatorum loco « esse, quorum ope beneficia sua illis commu- « nicat, et voluntatem suam patefacit. » Vide Pocock Specimen hist. Arab. p. 143. Septimò. Græcorum et Romanorum qui sensus fuerint, satis liquet ex iis quæ jam laudata sunt ex eorum oratoribus, poetis et philosophis · hoc solùmmodò addemus quòd Jovem dicere solerent optimum maximum, et in cultu solemni hâc utî formulâ precandi : *Kyrie, eleyson*; quòdque *Deus ignotus*, cui ara Athenis dicata fuit, quique apostolo Paulo in exordio sui sermonis ad Areopagum occasionem præbuit conciliandi animos Atheniensium, sibi verisimiliter fuerit Deus *maximus* supra omnem *sensum et intellectum* positus, et ideò *ignotus* dictus. Cui interpretationi favent hæc Apostoli verba : *Quem vos ignorantes colitis* (id est, quem sub ignoti Dei nomine invocatis) *hunc ego annuntio vobis. Deus qui fecit mundum, et omnia quæ in eo sunt*, etc.

Denique, qui nostris temporibus falsis numinibus sacra faciunt, Indi omnes, Sinenses, Siamitæ, Africani et Americani, tenent unum esse summum maximumque Deum quem variis designant nominibus : ita testatur Jos. Acosta : « Hoc, ait, commune apud barbaros est, ut « Deum quidem omnium rerum supremum « et summè bonum fateantur ; spiritum verò « quorumdam perversorum non obscura opi- « nio sit. Igitur et quis ille summus, idemque « sempiternus rerum omnium opifex, quem « illi ignorantes colunt, per omnia doceri de- « bent, mox quantùm ab illo, illiusque fideli- « bus ministris angelis, absint gens pessima « cacodæmonum. » Vide Rochefort, Histoire des Caraïbes, l. 4, c. 13; Du Tertre, Histoire nat. des Antilles p. 7; Sagard, Histoire du Canada ; Purchas t. 4, l. 10, c. 5, Recueil de lettres édifiantes, etc.

4° Tandem ex communibus vulgi opinionibus et consuetudinibus colligitur hæc universalis hominum non omninò rudium consensio in agnoscendâ supremi numinis unitate. Nam primò, omnes populi semper existimârunt Deum esse ubique, et intervenire ipsis cogitationibus : quod de mortali vitâ functo, vel de gentilitiis diis intelligere non potuerunt, sed de unico rerum omnium auctore. « Unum « quiddam, ait Plotinus, idemque numero esse « simul ubique totum communis indicat men- « tis humanæ conceptio; quando omnes natu- « rali quodam instinctu clamant in unoquoque « nostrùm esse Deum : adeò ut unus in omni- « bus, idemque sit Deus. » Secundò. Usitatissimi moris erat apud paganos nomen *Deus*, usurpari in singulari numero ; ex quo concludunt veteres scriptores christiani naturæ humanæ adjunctam esse unius Dei cogitationem. « Vulgus, inquit S. Cyprianus tract. de Van. « idolorum, in multis Deum naturaliter confite- « tur, cùm mens et anima sui auctoris vel prin- « cipis admonetur, dici frequenter audimus : « *O Deus!* et, *Deus videt;* et, *Deo commendo ;* « et, *Deus mihi reddet.* Has voces vocat Tertullianus « testimonium animæ naturaliter chri- « stianæ. » Tertiò. Hoc concluditur ex Epicureorum disputationibus contra Dei existentiam. Quem enim Deum illi impugnabant? Num Jovem Cretensem, aut Saturni filium, aut alium quemquam Deum gentilitium? Nequaquàm certè : sed « impositum cervicibus suis sempiternum Do- « minum ; quem dies noctesque timerent : om- « nia ad se pertinere putantem, curiosum et « plenum negotii Deum. » Sic enim describitur ab Epicureo apud Ciceronem et adversùs hunc sempiternum et unicum Dominum semper argumentatur. Ut etiam Lucretius sequentibus versibus:

Quis regere immensi summam, quis habere profundi
Endo manu validas potis est moderanter habenas?
Qui pariter cœlos omnes convertere et omnes
Ignibus æthereis terras suffire feraces,
Omnibus inque locis esse omni tempore præstò?

Denique ex eo colligitur paganos unum su-

premum Deum agnovisse, etsi solummodò cultu prosequerentur deos gentilitios et inferiores, quòd post introductam religionem christianam, et disputationes exortas inter Christianos et ethnicos, ne unus quidem in tantâ hominum multitudine extiterit, qui plures deos independentes et æternos unquàm defenderit : imò injuriam sibi fieri clamârunt, si hâc ratione religio sua intelligeretur, et circa unitatem primæ causæ et principis Dei se esse concordes professi semper sunt. Quæ unanimis attestatio conjuncta cum illis omnibus quæ hactenùs allata sunt, omninò conficit unitatem in animis hominum semper fuisse conjunctam cum ideâ veri et magni Dei.

(*Annotatio,* auctore P. S.)

Ejusdem facti perplurima congessit testimonia eruditissimus Bullet, quatuor orbis partes dispositè percurrendo : quæ hìc referre operæ pretium est.

EUROPE.

« Gaulois.— Saint Clément d'Alexandrie dit que la religion des Perses était une religion de philosophes ; nom honorable que ce saint docteur n'a sûrement pas donné au polythéisme, ou à l'idolâtrie. Pline assure que les Bretons ont des cérémonies si semblables à celles des Perses, qu'il semble que ceux-ci les ont reçues d'eux. *Britannia hodièque eam attonitè celebrant tantis cæremoniis, ut dedisse Persis videri possit.* Tacite nous apprend que la religion des Bretons était celle des Gaulois : *In Britanniâ Gallorum sacra deprehendas.* D'où il suit évidemment que la religion des Gaulois était la même que celle des Perses; qu'elle était comme celle-là une religion de philosophes. Celse, dans Origène, dit que les Druides des Gaulois, qu'il appelle une nation très-sage, ont les mêmes sentiments sur la divinité que les Juifs, l. 1. Les Romains ayant pénétré dans les Gaules, y portèrent leurs dieux : ce fut seulement alors que l'on entendit parmi les Gaulois les noms de Jupiter, de Mercure et de Mars.

« Le Dieu que les Celtibériens adoraient, n'avait point de nom : preuve certaine qu'il était unique ; car on ne donne des noms propres que lorsqu'il faut distinguer plusieurs êtres semblables. Il est fort croyable que ce Dieu unique était le vrai Dieu adoré par les Celtes, qui ayant passé en Espagne et s'étant unis avec les Ibères, avaient formé la nation des Celtibères ou Celtibériens.

« Italiens. — Les Italiens dans les temps les plus reculés n'ont adoré que le vrai Dieu; ce qui se prouve, parce que l'Italie ayant été peuplée par les Gaulois et les anciens Grecs, qui ne reconnaissaient que le vrai Dieu, leurs descendants auront sûrement conservé, du moins pendant quelques siècles, la religion de leurs ancêtres. Ce n'est pas ici une conjecture, c'est une vérité historique attestée par Plutarque. « Numa Pompilius, dit cet écrivain, défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête, et il n'y avait parmi eux ni statue, ni image de Dieu. Pendant les cent soixante premières années ils bâtirent des temples et autres lieux saints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu, ni moulée, ni peinte, estimant que c'était un sacrilége de représenter par des choses périssables et terrestres, ce qui est éternel et divin, et qu'on ne pouvait s'élever à la divinité que par la pensée. »

« J'ajoute que lorsqu'ils ont adoré plusieurs dieux, ils ont toujours cru qu'il y en avait un qui était supérieur à tous les autres, qu'ils ont nommé Jupiter, et qu'ils appelaient *Deus optimus maximus.*

« Germains. — Cluvier a prouvé que les Germains, les Illyriens, les Gaulois, les Espagnols et les Bretons n'avaient originairement qu'une même langue; d'où il a conclu avec raison, que ces différents peuples n'étaient que des rameaux ou des essaims d'une même nation. Si tous ces peuples n'ont été originairement qu'une même nation, on en doit inférer qu'ils ont eu originairement les mêmes mœurs et la même religion, et qu'ainsi ils ont tous anciennement adoré le vrai Dieu, comme les Gaulois et les Bretons. En effet, les Germains, au temps de Tacite, conservaient encore de précieux restes de cette religion primitive. « Ils ne croient pas, dit cet auteur, qu'il soit de la grandeur des dieux de les peindre comme des hommes, ou de les renfermer dans des temples ; mais ils se contentent de leur consacrer des bois, dont le plus caché est ce qu'ils adorent, et qu'ils ne voient que de la pensée. » *Cæterùm nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare, ex magnitudine cœlestium arbitrantur, lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident.*

« Peuples du Nord. — L'Edda est un poème islandais qui nous a transmis l'ancienne créance des peuples du Nord. On y lit qu'il y a un

Dieu suprême, maître de l'univers, auquel tout est soumis et obéissant, qu'il est l'auteur de tout ce qui existe, l'Éternel, l'Être vivant et terrible, le scrutateur des choses cachées, l'immuable, qu'il a une puissance infinie, une science sans bornes, une justice incorruptible. Il est défendu de représenter la divinité sous une forme corporelle; on n'y permet pas qu'on la renferme dans une enceinte de murailles; on y enseigne que ce n'est que dans des bois consacrés qu'on peut la servir dignement. L'Islande, les anciens Goths, et les autres peuples septentrionaux, ont tous reconnu un Être suprême; ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient adoré aussi trois dieux principaux, que l'on pourrait mettre en parallèle avec autant de divinités grecques ou romaines; savoir : Thor, qui est le Jupiter des Romains; Othin, Oden, ou Whoden, qui est leur Mars; et Friga qui est leur Vénus. Les Scrifinnes, à présent Lapons-Danois, les Finlandais et les Lapons ordinaires adoraient autrefois Jumala comme dieu souverain; et Jumala parmi ces peuples est encore aujourd'hui le nom de Dieu. « Tous les païens « qui sont dans l'empire de Russie reconnaissent un Être éternel qui a tout créé, et qu'ils « adorent sous différentes idées et représentations : les uns adressent leur culte à toutes « sortes d'images; d'autres aux animaux, « aux oiseaux, aux astres, etc. Ils choisissent « pour les sacrifices qu'ils font au ciel, certains « lieux sacrés, des arbres, du feu, d'autres « éléments, » etc.

« Les païens qui sont dans l'empire russien sont des Lapons, des Finlandais, des Samoïèdes et des Tartares.

« Les habitants de la Nouvelle-Zemble nomment le dieu qu'ils adorent, Tuira, c'est-à-dire Créateur.

« Pannonie, *aujourd'hui* Hongrie.— Il y avait des Celtes ou Gaulois établis le long du Danube, depuis la forteresse de Carnunte jusqu'au Pont-Euxin. Il y en avait des deux côtés de ce fleuve; sûrement ils avaient porté dans ce pays la religion de leur patrie.

« Polonais. — Pline, Solin et Ptolomée, comptent la Vistule parmi les fleuves de la Germanie. La plus grande partie de la Pologne était donc anciennement renfermée dans ce pays; elle avait par conséquent le même culte. On adorait dans la Samogitie un grand nombre de dieux, mais le plus grand de tous était Auxthéias Vissagistis, c'est-à-dire, le Dieu Tout-Puissant.

« Le premier des dieux des Polonais se nommait Iassem. Les Polonais descendent des Sarmates, qui étaient un essaim des Scythes connus aujourd'hui sous le nom de Tartares. Yassa, en tartare, signifie ordonnance, commandement; ainsi il est vraisemblable que Iassem signifiait en sarmate le maître, le commandant; aussi Cromer, le plus savant des historiens de Pologne, rend le terme Iassem par celui de Jupiter, qui était, comme on le sait, dans la mythologie païenne, le roi et le maître des dieux et des hommes.

« Sclaves *ou* Esclavons. — Les Sclaves ou Esclavons et les Antes n'adoraient encore au sixième siècle qu'un seul Dieu, Seigneur de toutes choses, et qui lance le tonnerre, auquel ils immolaient des bœufs et d'autres victimes. C'est ce qu'atteste Procope, qui écrivait sous l'empire de Justinien. Ces peuples faisaient partie des Scythes. On sait que la première de ces deux nations a occupé la Bohême, la Pologne, l'Esclavonie et la Russie, et qu'elle n'embrassa le christianisme que quatre ou cinq cents ans après le temps dont il est ici parlé.

« La créance d'un seul Dieu, lorsqu'elle n'est pas transmise par la tradition, ne peut être le fruit que d'une raison cultivée par l'étude. Le polythéisme, au contraire, et l'idolâtrie sont l'ouvrage de l'imagination et des sens, qui ont sur nous un si puissant empire; d'où je conclus qu'à la vérité quelques philosophes élevés dans le polythéisme auraient bien pu par la force du raisonnement s'élever jusqu'à la connaissance d'un seul modérateur de cet univers, ainsi qu'il est arrivé chez les Grecs; mais que jamais un peuple par lui-même et sans aucun secours étranger ne passera du polythéisme et de l'idolâtrie au culte d'un seul Dieu. L'histoire est en ceci d'accord avec le raisonnement. Elle ne parle d'aucune nation où l'on ait vu un changement pareil. N'a-t-il pas fallu, après la venue de Jésus-Christ, trois cents ans de miracles pour rappeler les peuples à la foi d'un seul Dieu? J'infère de là que les Esclavons n'avaient jamais adoré qu'un seul Dieu, maître du monde, puisque telle était leur religion au sixième siècle. J'en infère encore que tel avait été originairement le culte de tous les Scythes, dont les Esclavons étaient un essaim, n'étant pas croyable que la même nation ait eu dans ses premiers temps des religions différentes.

« Grecs. — Il est vraisemblable que les premiers Grecs avaient le même culte que les

autres peuples de l'Europe. 1° On lit dans Théophraste que la religion dans ses commencements était fondée sur des pratiques très-pures; qu'on n'adorait alors aucune figure sensible; qu'on n'offrait aucun sacrifice sanglant; qu'on n'avait pas encore inventé les noms et les généalogies de cette foule de dieux qu'on connaissait de son temps; qu'on rendait au premier principe de toutes choses des hommages innocents en lui présentant des herbes et des fruits pour reconnaître son souverain domaine. Ce que cet auteur dit en général des premiers hommes doit à plus forte raison être entendu des premiers Grecs, dont cet écrivain savait sûrement mieux l'histoire que celle des autres nations. 2° Hérodote écrit que les Pélasges, un des premiers peuples de la Grèce, ne donnaient ni nom ni surnom aux dieux qu'ils adoraient. Cet auteur, en s'exprimant ainsi, ne parle pas selon la vérité, mais selon l'usage reçu de son temps; car si les Pélasges avaient adoré plusieurs dieux, il aurait fallu qu'ils les distinguassent par des noms : ce n'est que lorsqu'on adore un Dieu unique qu'on n'a pas besoin d'un nom propre pour le désigner. 3° Pausanias remarque qu'il n'y avait aucune image dans quelques anciens temples qu'il avait vus à Hiliarté, ville de Béotie. 4° Les Grecs, du temps d'Homère, n'avaient point de temples. Le silence de ce poète en est une bonne preuve; s'il y en avait eu, il n'aurait pas manqué d'en décrire quelqu'un dans son Iliade ou dans son Odyssée, ainsi que Virgile a décrit avec beaucoup d'art le temple que Didon bâtit dans Carthage à Junon. Ce sont là de précieuses traces de la religion primitive, qui supposent qu'elle a été originairement pratiquée par ce peuple. 5° Les Grecs, dans le temps de leur idolâtrie et de leur polythéisme, ont toujours attribué la suprême puissance à Jupiter, qu'ils regardaient comme le maître des dieux et des hommes. Le nom qu'ils lui donnaient ne peut convenir qu'au vrai Dieu : ils l'appelaient *Zeus*, qui veut dire vivant; c'est par ce titre que les prophètes désignent le créateur de l'univers. »

ASIE.

« Chananéens ou Phéniciens. — Les Chananéens adoraient le vrai Dieu lorsqu'Abraham vint dans leur pays. Ce que la Genèse raconte de Melchisédech, roi de Salem, et d'Abimélech, roi de Gérare, ne permet pas d'en douter. Lorsqu'ils tombèrent dans le polythéisme, Philon de Biblos atteste qu'ils avaient un Dieu nommé Elioun, terme qu'il rend par celui de Très-Haut.

« Arabes. — Job, les rois, ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse, reconnaissaient le vrai Dieu; preuve certaine que telle était en ce temps la religion des Arabes, parmi lesquels ils vivaient. Lorsque Mahomet s'érigea en prophète, les Arabes ne reconnaissaient encore qu'un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers; mais ils honoraient les étoiles fixes, les planètes, les anges et leurs images, comme des divinités inférieures dont ils imploraient l'intercession, les regardant comme des médiateurs auprès de Dieu. C'est de cette idolâtrie, de ce culte des divinités inférieures, que Mahomet détourna ses compatriotes, établissant chez eux le culte du seul vrai Dieu.

« Assyriens.—Les Assyriens reconnaissaient le vrai Dieu, puisque, touchés des menaces qui leur furent faites de sa part par le prophète Jonas, ils firent pénitence.

« Chaldéens.—Les Chaldéens faisaient profession de croire qu'il n'y avait qu'un seul premier principe de toutes choses, existant par lui-même, plein de bontés et de lumières.

« Perses. — Hyde a prouvé fort au long que les anciens Perses ont adoré le vrai Dieu, de même que les Guèbres, qui sont leurs descendants, l'adorent encore aujourd'hui. Zoroastre, un de leurs principaux instituteurs, parle ainsi dans Eusèbe : « Dieu est le premier des « êtres incorruptibles; il est éternel, non en« gendré, exempt de parties; il n'a rien de « semblable ou d'égal; il est l'auteur de tout « bien, le plus excellent des êtres excellents, « la plus sage de toutes les intelligences. Il « est le père de la justice et des bonnes lois, « savant par lui seul, se suffisant à lui-même, « premier auteur de la nature. »

« Caramaniens.—Strabon écrit que les Caramaniens, qui sont un peuple belliqueux, n'ayant point de chevaux, se servent d'ânes à la guerre; qu'ils sacrifient un de ces animaux à Mars, qui est le seul de tous les dieux que les Perses révèrent. On vient de voir que les Perses n'adoraient que le créateur de l'univers; il faut donc penser de même des Caramaniens, qui faisaient alors partie de cette nation. Strabon, qui était Grec, appelle ce dieu Mars, parce que chez les Grecs tel était le nom de la divinité qui présidait à la guerre.

C'est par la même bévue que la plupart de nos voyageurs ayant observé quelque peuple qui offre des sacrifices à une divinité dont il craint de recevoir du mal, ils disent que cette nation adore le diable, parce que parmi nous ce malin esprit est censé la cause de la plupart de nos maux.

« Dans les pagodes de l'île de Kismis dans le Golfe Persique, il n'y a ni statues, ni idoles. Strabon, l. 15, assure que les Indiens croient un Dieu qui a créé le monde, qui le gouverne, et qui est présent à tout. Ce grand peuple a conservé cette créance jusqu'à nos jours, ainsi que nous l'apprenons des voyageurs. Abraham Roger, qui a demeuré dix ans dans la presqu'île en deçà du Gange, à qui un bramine a découvert la créance des Indiens, et tout ce qui est contenu dans le Vedam, assure que, quoique ce peuple adore plusieurs dieux, il n'en reconnaît qu'un seul souverain, lequel a donné à Brama la puissance de créer le monde. Le P. Bouchet, jésuite missionnaire dans la même contrée, atteste que le commun des Indiens reconnaît un Être infiniment parfait, éternel et souverain Seigneur des dieux inférieurs qu'ils adorent avec lui, et des hommes. M. Marshal, dans une lettre où il décrit les mœurs des Brachmanes, ou Bramines, dit qu'ils croient l'existence d'un Dieu tout-puissant, créateur du monde. Il ajoute que ces philosophes conservent un des plus anciens livres du monde, qui a été composé par leurs premiers maîtres, dans lequel on ne parle que d'un seul Être suprême (ce livre est le Vedam). Preuve certaine que ce peuple n'adorait originairement que le Créateur de l'univers. On lit dans l'histoire de la mission danoise dans les Indes-Orientales, que le commun des païens de cette contrée reconnaît un Dieu souverain, maître de tout, duquel tous leurs autres dieux ont tiré leur origine. Au rapport de Mandelslo, le peuple de Gurazate reconnaît un Dieu créateur et conservateur de l'univers.

« Le Samorin, les autres princes de Malabar, la noblesse qui consiste dans les Nairos, et le peuple même, ont comme un rayon de connaissance de la haute majesté de Dieu, mais rien de plus. Ils sont conformes en beaucoup de choses aux idolâtres Benjanes : ils croient, comme la plupart des autres Indiens, qu'il y a une Divinité suprême qui a créé le ciel et la terre, et tout ce qu'elle contient. Mais ils obscurcissent et gâtent cette première notion par tant de fables, de puérilités, d'erreurs abominables, qu'ils font bien connaître qu'ils n'ont aucune véritable connaissance de la Divinité, et que le prince des ténèbres a entièrement obscurci leur entendement. « Ils disent pour-
« tant que Dieu jugera les hommes, qu'il les
« récompensera ou les punira, et leur enverra
« des afflictions selon les bonnes ou les mau-
« vaises œuvres qu'ils auront faites : mais que
« comme le gouvernement du monde ne lui
« laisserait ni repos, ni plaisirs, il en donne
« la direction à d'autres dieux qui ont un em-
« pire souverain avec lui. Ceux-ci en cette qua-
« lité et comme ses plénipotentiaires pour ad-
« ministrer aux hommes les châtiments et les
« récompenses, peuvent punir et affliger dans
« ce monde, de même que bénir et conserver
« qui il leur plaît. Sous ces dieux souverains,
« ils en établissent un grand nombre d'au-
« tres qui leur sont inférieurs, à qui ils don-
« nent des titres, ils attribuent des qualités,
« ils rendent des honneurs, selon que leur
« imagination leur suggère qu'ils en méritent.
« Ces dieux supérieurs et inférieurs sont re-
« présentés par les idolâtres malabares sous
« de terribles et monstrueuses figures. Ils leur
« font des têtes affreuses, de grands yeux
« flamboyants, des gueules béantes, des griffes
« de diable. Il y a quelques-unes de ces idoles
« qui ont quatre cornes sur la tête, des oreil-
« les d'âne, des museaux de singe ou de
« chien. Enfin tout ce que les hommes peu-
« vent s'imaginer d'horrible, ils en font les
« symboles de leurs divinités mêmes. »

« Tous les gentils du Malabar connaissent qu'il y a un Dieu; mais ils disent qu'étant bon, il ne le faut point prier ni adorer, puisqu'il ne fait point de mal. Les habitants de Calicut croient un Dieu créateur du ciel et de la terre et première cause de tout ce qui existe. Les Canarins adorent une statue tout nue, qu'ils tiennent pourtant pour une idole, et non pour un Dieu; car ils ont une idée qu'il y a un Dieu qui régit l'univers, de même que tout ce qu'il contient. Les Canarins ont la même religion que les Décanins.

« La religion de l'île de Ceylan est l'ido-
« lâtrie; ils adorent plusieurs dieux et démons,
« et ils leur donnent des noms par lesquels ils
« les connaissent. Ils en reconnaissent un qui
« est par-dessus tous les autres, qu'ils appel-
« lent Ossa, Polla, Maups Dio, qui signifie le
« Créateur du ciel et de la terre, et c'est lui
« qui gouverne l'un et l'autre. Ils tiennent que
« ce souverain Dieu envoie d'autres dieux

« sur la terre, pour y faire exécuter ses ordres, « et que ceux-ci sont les petits dieux et les in- « férieurs : ce sont, disent-ils, les âmes des « hommes de bien qui vivaient autrefois sur la « terre. »

« Jean Ribeyro rend le même témoignage au peuple de l'île de Ceylan. Il dit qu'il adore le vrai Dieu créateur du monde, qui a quantité d'autres dieux au-dessous de lui, à chacun desquels il assigne un emploi. Le roi de Candy, dans l'île de Ceylan, montrant aux Hollandais son palais et sa ville : C'est Dieu, dit-il, qui m'a donné tout cela.

« Les Maldives ont été peuplées par les Chingulais ou habitants de l'île de Ceylan ; elles ont donc eu originairement la même religion, qu'elles ont quittée depuis quelques siècles pour embrasser le mahométisme. Les peuples de Golconde croient qu'au commencement il n'y avait qu'un seul Dieu, qui s'en est depuis associé d'autres, les choisissant entre les hommes qui ont vécu sur la terre. Ils bâtissent des temples ou pagodes en leur mémoire, et leur adressent leurs prières dans leurs nécessités. Les peuples du royaume de Narsingue croient premièrement en un Dieu, Seigneur de l'univers, puis aux démons auteurs de tout le mal. Les peuples de Maduré croient qu'il y a trois principes de toutes choses, savoir, Dieu, qu'ils appellent Pady; la matière nommée Paju, de laquelle ils disent que les âmes sont faites; et le troisième Passan, qui est la matière dont les corps tant simples que composés sont formés. Les habitants du royaume de Bisnaga confessent un Dieu souverain, qui gouverne toutes choses ; mais avec cette créance ils font de grandes dépenses à bâtir des temples, qui sont pleins d'idoles monstrueuses.

« Mandelslo écrit que dans le Bengale on adore un Dieu souverain, auteur de tout bien, qui a sous lui plusieurs dieux inférieurs.

« Ava. — La religion d'Ava et du Pégu est presque la même.

« Pégu. — Les Péguans croient que comme Dieu est l'auteur de tout bien, le diable est aussi auteur de tout le mal qui arrive. Les peuples des royaumes de Pégu et d'Ava disent qu'il règne au ciel un grand Seigneur, tout sage, tout-puissant et immortel ; mais ils ne lui rendent aucun culte, parce que le diable leur fait croire qu'il ne le veut pas. Ces païens croient encore que ce grand Seigneur qui a plusieurs dieux sous lui, est auteur de tout le bien qui arrive aux hommes ; mais qu'il laisse la disposition de tout le mal au diable, pour lequel ces misérables ont plus de vénération que pour Dieu, parce qu'ils croient que l'un ne leur fera point de mal, et qu'il faut adorer l'autre afin qu'il ne leur en fasse point.

« Langiens. — Les Langiens ou peuple du royaume de Laos ont vécu long-temps en forme de république dans la pratique des lois naturelles, plutôt que de celles des Chinois leurs voisins, qu'ils suivaient en partie avant qu'ils eussent des rois et qu'ils se fussent assujettis à leur empire. Le culte des idoles leur était inconnu, et les différentes doctrines étrangères n'avaient pas encore infecté ni corrompu leur royaume. Le ciel serein et découvert comme il était, était leur temple; un je ne sais quoi, qu'ils estimaient sur toutes choses, était leur Dieu qu'ils adoraient sous le nom de Mandarin.

« Siam. — Les Siamois adorent un Être souverain qu'ils nomment Pra.

« Les Siamois adorent un Dieu ; mais ils entendent par ce grand nom, un être composé d'esprit et de corps, dont le propre est de secourir les hommes; ce secours consiste à leur donner une loi, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable religion, et les sciences qui sont nécessaires à leurs besoins. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales dans le degré le plus éminent. Il a le pouvoir de se montrer ou de se rendre invisible aux yeux des hommes. Dans un instant, par la seule force de ses désirs, il peut se transporter d'une extrémité du monde à l'autre. Il sait tout, et cette connaissance universelle est attachée à son état. Elle ne consiste pas dans une suite de raisonnements, mais dans une simple vue des choses, qui lui représente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus, les secrets les plus cachés de la nature, le passé, le présent, l'avenir, etc. Dans la ville de Patane, les Siamois ont trois pagodes, dans lesquelles il y a une idole. Les Hollandais étant curieux de savoir ce que c'était que ces statues, un prêtre siamois leur dit que c'était le grand Dieu. Les titres que prend le roi de Siam, sont ceux de Préchau Saleu, ce qui signifie à peu près sacré membre de Dieu.

« Camboie.—Le fond de la religion du peu-

ple de Camboie revient presqu'à la croyance des Siamois. On dit qu'ils adorent le Seigneur souverain du ciel et de la terre.

« Tonquin. — La religion des Tonquinois est « la païenne, et ils sont de grands idolâtres. « Ils ne laissent pas néanmoins de reconnaître « un pouvoir suprême, infini, qui gouverne « tout, qui les voit, et eux, et leurs actions, et « qui en prend assez de connaissance pour ré- « compenser les bons et punir les méchants « dans un autre monde. Car ils croient l'im- « mortalité de l'âme. »

« Cochinchine. — Deux mahométans auxquels Antoine de Faria demandait quelle « était la créance des Cochinchinois, lui ré- « pondirent : *Qu'ils tenaient la vraie vérité de « toutes les vérités, et qu'ils croyaient qu'il n'y « avait qu'un seul Dieu tout-puissant, lequel « ainsi qu'il avait tout créé, il conservait tout ; « mais que si notre entendement parfois s'em- « barrassait dans le désordre et dans le discord « de nos désirs, ce n'était pas de la part du sou- « verain créateur, en qui ne se pouvait trouver « aucune imperfection, mais que cela provenait « seulement du pécheur, lequel pour être impa- « tient, jugeait selon la mauvaise inclination de « son cœur.* »

« Les peuples de la Cochinchine adorent surtout les âmes de ceux qui étaient tenus pour saints, pendant qu'ils vivaient sur la terre. Les pagodes sont ornées des idoles de ces bienheureux. Ces idoles sont rangées à droite et à gauche dans la pagode, les plus petites les premières, les moyennes ensuite, après celles-ci les plus grandes, de sorte qu'elles ressemblent assez bien à des tuyaux d'orgues. Cet ordre marque le mérite et la distinction des âmes. Au milieu de ces deux rangs d'idoles, il y a un vide, et ce vide est l'endroit le plus honorable de la pagode. « On n'y voit qu'une niche profonde et « obscure, qui fait entendre, dit le jésuite ita- « lien, que le Dieu qu'ils adorent, et de qui dé- « pendent toutes les pagodes, qui ont été « hommes comme nous, est d'une essence in- « visible. »

« On voulut, continue notre voyageur, faire « voir aux Cochinchinois que tant d'idoles « étaient inutiles, puisqu'il n'y a qu'un seul « Dieu. Les Cochinchinois répondirent : *Nous « sommes de votre avis ; mais vous devez suppo- « ser avec nous que ces idoles rangées aux deux « côtés du temple, ne sont point les créateurs du « ciel et de la terre, mais des hommes distingués « par leur sainteté, que nous honorons de la même « façon que vous honorez vos saints, vos apôtres, « vos martyrs et vos confesseurs. On leur défère « plus ou moins d'honneur, selon le degré de ver- « tu que l'on reconnait en eux.* » Par la suite du discours ils déclarèrent encore mieux au missionnaire qu'ils concevaient Dieu comme un Être invisible, qui n'est point soumis à nos sens, et qui ne se peut représenter, ni par images, ni par figures ; que le vide et l'obscurité qu'on voyait entre les deux rangs d'idoles, marquait l'incompréhensibilité de la nature divine ; et enfin, que toutes les idoles qui l'environnaient, étaient autant d'intercesseurs auprès de l'Être suprême.

« Chine. — Le père du Halde, si instruit de tout ce qui regarde la Chine, écrit que les Chinois ont reconnu et adoré plus de deux mille ans l'Être souverain sans aucun mélange d'idolâtrie. Bardesane, dans Eusèbe, avait déjà observé qu'il y a une loi parmi les Sères (on croit communément que ce sont les Chinois), par laquelle le meurtre, l'impudicité, le vol et tout culte des idoles est défendu. Les Chinois croient qu'il y a un Dieu au ciel, mais que c'est un Être trop sublime pour se mêler de ce qui se passe sur la terre et parmi les hommes ; qu'il y en a un autre au-dessous de lui, qui est chargé du gouvernement du monde, et c'est celui-là qu'ils servent et qu'ils adorent. Les Chinois reconnaissent qu'il y a un Dieu createur du ciel et de la terre, qui est le principe de tout bien, mais à cause de cela ils s'imaginent qu'il est inutile de le craindre.

« Le principal objet du culte des Chinois est l'Être suprême, qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils l'adorent sous les deux noms de Chang-ti, qui signifie souverain empereur, ou de Tyen, qui revient à la même signification dans leur langue. Tyen, suivant leurs interprètes, est l'esprit qui préside au ciel, parce que le ciel est le plus excellent ouvrage de la première cause. Cependant il se prend aussi pour le ciel matériel, et le sens est déterminé par le sujet auquel ce terme est appliqué..... Il paraît par les livres chinois, surtout par le Chu-King, que ce Tyen, ou ce premier Être, est le créateur de tout ce qui existe; qu'il est indépendant et tout-puissant; qu'il connaît tout, jusqu'aux plus intimes secrets du cœur; qu'il veille sur la conduite de l'univers, où il n'arrive rien sans son ordre ; qu'il est saint, qu'il ne considère que la vertu dans les hommes; que sa justice est sans bornes, qu'il exerce des punitions signalées sur les mé-

chants, sans épargner les rois, qu'il dépose dans sa colère; que les calamités publiques sont des avertissements qu'il emploie pour exciter les hommes à la réformation des mœurs, mais qu'il y fait succéder encore des actes de bonté et de miséricorde ; que les prodiges et les apparitions extraordinaires sont d'autres avis, par lesquels il annonce aux empires les malheurs dont ils sont menacés, afin que les hommes reviennent à lui par le changement de leurs mœurs, qui est la plus sûre voie pour apaiser son indignation. On cite plusieurs passages des livres chinois où ces principes paraissent bien établis.

« Il est fort remarquable qu'on ne trouve dans les livres canoniques des Chinois aucune trace d'idolâtrie, jusqu'à ce que la statue de Fo fût apportée à la Chine plusieurs siècles après Confucius.

« Coréens. — La doctrine de Confucius est fort estimée des Coréens. Ils ne souffrent dans leurs villes aucune sorte de pagode.

« Java.— Les grands et les personnes riches de cette île sont mahométans, mais le peuple se borne à reconnaître un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un diable, qui est le principe de tout mal, et si porté à nuire, qu'ils se croient obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits. Les Javans idolâtres reconnaissent un Dieu créateur de l'univers ; cependant ils rendent hommage à un être nuisible, ils le prient, ils s'adressent à lui l'offrande à la main, afin qu'il ne leur fasse point de mal. Selon Réland, à Serembay, dans la grande Java, on adore Dieu sans aucune image ni représentation.

« Sumatra. — La plupart des habitants de l'île de Sumatra ont embrassé le mahométisme depuis environ deux siècles. Ils avaient auparavant la même religion que les Indiens de la terre ferme ; et il y en a encore au milieu de l'île qui l'ont conservée.

« Bornéo. — Les Beajous qui sont les habi-
« tants de l'île Bornéo, n'adorent point d'i-
« doles, et les sacrifices qu'ils font de bois de
« senteur et de parfums, sont offerts à Dieu
« seul, qu'ils croient devoir récompenser les
« bons dans sa gloire, et punir les mauvais
« dans l'enfer.

« Moluques. — Le mahométisme est généralement la religion de ces îles : cependant on y trouve encore des païens et même dans le mahométisme on remarque des restes de l'ancienne idolâtrie. On rapporte que les idolâtres adorent l'air, ou le *démon de l'air,* sous le nom de Lanitho. Tous leurs *Nitos* (ce nom, à ce qu'on dit, signifie un mauvais esprit) sont soumis à un Être supérieur qu'ils appellent *Lanthila,* et ce Lanthila n'est lui-même que le lieutenant de *Tauiay.* Chaque ville a son Nito.

« Manilles ou Philippines. — Les seules lumières qu'on ait tirées des îles Philippines sur leur religion, leur sont venues par une espèce de tradition, dans des chansons qui vantent la généalogie et les faits héroïques de leurs dieux. On sait qu'ils en avaient un pour lequel ils avaient un respect singulier, et que les chansons tagales nomment Barhala-May-Capal, c'est-à-dire, Dieu fabricateur. Ils adoraient les animaux, les oiseaux, le soleil et la lune. Il n'y avait point de rocher, de pierres, de cap et de rivières qu'ils n'honorassent par des sacrifices, ni surtout de vieil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins, et c'était un sacrilége de le couper.

« Parmi les dieux des Philippines, Batala se fait distinguer chez les Tagals. Batala signifie le Dieu créateur. Chez les Bisaies, ce Dieu supérieur porte un nom qui signifie le temps.

« Dans quelques îles voisines des Philippines, on ne trouve d'autres signes du culte religieux, que des mains jointes et des yeux levés au ciel; quand on y parle de l'Être suprême, ces insulaires le nomment Abba.

« Formose. — Les habitants de l'île Formose reconnaissent un Dieu très-saint, auteur de tout le bien qui arrive aux hommes.

« Japon. — On lit dans les annales de la Chine, qu'en l'année 1196 avant Jésus-Christ, les Tartares commencèrent à peupler les îles de la mer orientale. Ces îles sont celles du Japon. Les Tartares n'adoraient alors que le Créateur de l'univers (voyez Tartares). A Méaco, on mena les ambassadeurs des Provinces-Unies dans un temple qui est consacré au Créateur de toutes choses. Les Japonais disent que les diables ont fait autrefois de grands efforts pour empêcher le Créateur de créer ce qui est au monde; que leurs efforts furent inutiles, mais qu'il ne laissent pas d'être fort puissants : c'est pourquoi on ne manque pas de faire tous les ans, au commencement du printemps, des processions à leur honneur, et de leur offrir des prémices des fruits de la terre, afin de les induire à ne leur faire point de mal.

« Tartares. — En 1246, le pape Innocent IV envoya Jean de Plano Carpini, et Benoît, Polonais de nation, tous deux religieux de l'ordre de S. François, en ambassade au grand Khan. Voici ce que Carpini écrit de la religion des Tartares : « Ils croient un Dieu créateur de « toutes choses visibles et invisibles, qui ré« compense et punit les hommes selon leurs « mérites; mais ils ne le prient, ni ne l'hono« rent, ni ne lui rendent aucun culte exté« rieur. Ils ont des idoles de feutre et de forme « humaine, qu'ils posent à l'entrée de leurs « habitations, qui servent à les défendre, qui « sont aussi les dieux tutélaires de leurs trou« peaux, et qu'ils honorent en leur offrant le « premier lait de leurs brebis et de leurs ju« ments, et le premier morceau de ce qu'ils « mangent à leurs repas. » Le même Carpini dit que les Kitayens, peuple tartare, sont idolâtres, qu'ils ont des histoires de leur pays, des hermites, des couvents, des saints, auxquels ils rendent un culte, qu'ils reconnaissent un seul Dieu, qu'ils croient un état futur.

« S. Louis, en 1253, envoya un religieux de S. François, nommé Guillaume de Rubruquis, en ambassade au grand Khan. Ce religieux nous apprend que les Jugurs, peuple tartare, ne reconnaissent qu'un seul Dieu. Du moins les prêtres firent cette réponse aux questions de Rubruquis. Ils ajoutèrent qu'il est Esprit, sans aucun mélange de matière, et qu'il n'a jamais pris de forme humaine; que les statues qu'on voit dans leurs temples représentaient, non pas la divinité, mais des personnes de distinction de l'un et de l'autre sexe, dont leurs parents et leurs amis veulent honorer la mémoire. Rubruquis ajoute que les Mongols ont tiré des Jugurs la croyance d'un seul Dieu et l'usage des statues. Le grand Khan fit dire à Rubruquis qu'ayant à sa cour des Chrétiens, des Mahométans et des Tuins ou idolâtres, il souhaitait qu'ils disputassent en sa présence, afin qu'il pût juger quelle religion était la meilleure. Ce religieux raconte qu'il confondit l'avocat des Tuins. Cet infidèle reconnaissait à la vérité un seul Dieu suprême; mais il admettait dix ou onze divinités inférieures. Le grand Khan déclara qu'il était de la religion des Tuins, et fit ainsi profession de foi : « Les Mongols croient « qu'il n'y a qu'un Dieu, et lui adressent des « vœux sincères. » Le grand Khan donna à Rubruquis une lettre pour S. Louis, qui commençait par ces termes : « Voici le commande« ment du Dieu éternel. Comme il n'y a qu'un « Dieu éternel dans le ciel, qu'il n'y ait qu'un « Seigneur souverain sur la terre. »

« En 1272, Marc Paul, Vénitien, nommé plus communément Marco-Polo, alla en Tartarie dans le dessein d'y commercer. Voici ce qu'il écrit de la religion des Tartares : « Ils recon« naissent une divinité, et le mur de leurs « chambres n'est jamais sans une tablette, sur « laquelle on lit en gros caractères : *Le grand « Dieu du ciel.* Ils brûlent chaque jour de l'en« cens devant cette espèce d'autel; et levant « la tête ils grincent trois fois les dents, en « priant ce grand Dieu de leur conserver la « santé et la raison. C'est à quoi se bornent « leurs demandes. Ils ont un autre Dieu qu'ils « nomment Notigay, et dont ils reconnaissent « l'empire sur les choses terrestres, sur les fa« milles, leurs troupeaux et leur blé. Ils le « représentent, lui, sa femme et ses enfants, « par des figures de feutre qui sont placées de« bout, sa femme à gauche et ses enfants de« vant lui. Les honneurs qu'ils lui rendent ne « sont pas différents de ceux qu'ils adressent « au Dieu du ciel. Ils lui demandent du beau « temps, des fruits, des enfants et d'autres « biens. »

« Les Moal-Tartares ne croient qu'un Dieu, auteur de la vie et de la mort, qu'il est permis d'honorer et de servir de plusieurs manières différentes. Mangu-can, dans Purchas, justifiait cette pluralité des cultes en comparant l'Être suprême à la main qui a plusieurs doigts.

« Voilà ce que les anciens voyageurs nous apprennent des Tartares; écoutons les modernes. Les Tartares aujourd'hui sont ou mahométans ou idolâtres; nous ne parlerons ici que des derniers. On a déjà vu que les Tartares païens qui sont dans l'empire de Russie reconnaissent un Être éternel qui a tout créé. Les Tartares Czeremisses croient un Dieu immortel, auteur du bien; et les démons qui affligent et tourmentent les hommes pendant cette vie : aussi leur sacrifient-ils pour les apaiser. Les sacrifices qu'ils font à Dieu consistent en un bœuf ou un cheval. Les Tartares Jakuts croient qu'il y a un Dieu au ciel, qui leur donne la vie, la nourriture, une femme et des enfants.

« M. Isbrants demanda aux Tartares de Sibérie s'ils n'avaient aucune connaissance de Dieu; s'ils ne croyaient pas qu'il y eût dans le ciel un Être suprême, créateur de toutes choses, qui gouverne le monde par sa providence,

qui donne la pluie et le beau temps. Ils répondirent que cela pourrait bien être, puisque le soleil et la lune, ces beaux luminaires qu'ils honorent, et les autres astres, étaient placés dans le ciel, et qu'il y avait une puissance qui les gouvernait.

« Les Tartares Tunguses, croient qu'il y a un Dieu au ciel, auquel ils ne rendent cependant aucun honneur, et à qui ils n'adressent aucunes prières. De même que les Tunguses, les Wogultzes ont connaissance d'un Dieu qui a créé toutes choses. Ils croient même une résurrection des morts, avec une récompense du bien et un châtiment du mal après cette vie. Le culte public consiste à s'assembler une fois l'année, vers la fin de l'été, pour sacrifier dans un bois une bête de chaque espèce; après quoi on pend les peaux de ces bêtes immolées aux plus beaux arbres de la forêt, et l'on se prosterne devant ces peaux. La fête finit en se régalant de la chair des sacrifices; et en retournant chez soi, on se déclare quitte de prières et de cérémonies pour toute l'année. Les Tartares Burates reconnaissent un Être bon et tout-puissant, qu'ils disent avoir créé toutes choses. Les Tartares Moungales, ou Mongoles, connaissent un Être suprême. Les Tartares Tunguses ont la même religion que celle des Moungales. Le Kouthaysa ou grand Khan des Tartares professe la même religion que les Tunguses et les Moungales. Les rives de l'Oby sont habitées par un peuple tartare nommé Ostiaques, qui adorent des idoles, et reconnaissent cependant qu'il y a un Dieu au ciel, auquel ils ne rendent aucun honneur Les Samoièdes sont idolâtres comme les Ostiaques : ils adorent le soleil et la lune, et leur associent quelques idoles si grossières, qu'il faut deviner qu'ils ont voulu leur donner la figure d'homme. Ces idoles, ils les tiennent dans leurs huttes, ou aux environs, ou les pendent à des arbres. Un Samoiède dit à Corneille le Bruyn « qu'il « croyait avec ses compatriotes qu'il y avait un « ciel et un Dieu, qu'ils nomment Heiha, c'est-« à-dire déité; qu'ils étaient persuadés qu'il « n'y a rien de plus grand ni de plus puissant « que Dieu, que tout en dépend; qu'Adam « le père commun de tous les hommes, avait « été créé de Dieu ou en était provenu. »

« Les Tartares du Thibet reconnaissent un Dieu sous le nom de Konchok. Quelquefois ils nomment Dieu Konchok-chik, c'est-à-dire le seul Dieu. On adore aussi dans ce pays un être nommé Urghin, né depuis environ 700 ans. Lorsqu'on demande à ses adorateurs s'il est homme ou Dieu, ils répondent qu'il est l'un et l'autre, qu'il n'a eu ni père ni mère, et qu'il a été produit par une fleur. Ils ont des saints auxquels ils rendent un culte.

« Dans les voyages de Mendez-Pinto, les Indiens de la presqu'île en-delà du Gange, les Javanais, les Chinois, les Tartares, les Japonnais de tout état et de tout ordre, reconnaissent dans leurs discours le Dieu souverain créateur du ciel et de la terre, dont la providence gouverne le monde, et qui, après cette vie, punit le crime et récompense la vertu. A une connaissance si lumineuse du vrai Dieu, ils joignent le polythéisme et l'idolâtrie. On a placé Mendez-Pinto parmi les voyageurs qui composent l'histoire générale des voyages : bien plus, on y fait l'apologie de sa fidélité ; c'est ce qui nous a déterminé à employer son témoignage. Si quelque critique trop sévère veut le rejeter, nous ne le défendrons pas, parce qu'il nous est surabondant.

AFRIQUE.

« Egyptiens, — On craignait Dieu en Egypte, lorsqu'Abraham y alla et que Joseph y fut conduit par des Ismaélites. Lucien assure que les Egyptiens n'avaient anciennement point de statues et d'idoles dans leurs temples. Il ajoute qu'il a vu plusieurs anciens temples de la Syrie, où l'on ne voit pareillement aucun simulacre. Plutarque écrit que les Thébains ne reconnaissent aucun Dieu mortel, qu'ils n'admettaient point d'autre premier principe que le Dieu Cneph, qui est sans commencement, et qui n'est point sujet à la mort. Les prêtres Egyptiens interrogés par César sur le culte qu'ils rendraient aux animaux, répondirent qu'ils adoraient en eux la Divinité dont ils étaient les symboles. La vérité de cette réponse paraît par ces paroles de Synésius : « En « Egypte les prophètes (ce sont les prêtres) ne « permettent à nul artisan de représenter les « dieux, de peur qu'il ne s'écarte trop de l'i-« dée qu'il en faut avoir; mais ils savent bien « se jouer du peuple, au moyen des becs d'é-« perviers et d'ibis qu'ils font représenter en « relief au-devant des temples, tandis qu'ils « s'enfoncent dans les recoins sacrés pour « dérober à la vue de tout le monde les my-« stères qu'ils célèbrent devant des globes, « qu'ils ont encore soin de couvrir de machi-« nes, qu'ils appellent *komarteria*. Le soin

« même qu'ils prennent de couvrir ces globes, est afin de ne pas révolter le peuple : car « tout ce qui est simple, il le méprise; et il « faut pour l'amuser, des objets qui le frappent et le surprennent : autrement on ne « gagne rien; c'est là son caractère. » Ajoutons à tout cela le témoignage de Jamblique, qui s'exprime en ces termes : « Selon les Egyptiens « le premier des dieux a existé seul avant tous « les êtres. Il est la source de toute intelligence, et de tout intelligible. Il est le premier « principe, se suffisant à lui-même, incompréhensible, le père de toutes les essences. »

« Nomades. — Les Scythes, les Nomades dans la Libye, les Sères au second siècle de l'Eglise, n'avaient encore ni temples, ni autels, ni simulacres.

« Nigritie. — La Nigritie comprend les états de Gualata, Genchoa, Tombut, Melli, Sousos, Mandinghe, Sanfara, les royaumes de Sénégal, de Gambie, etc. Ces peuples sont idolâtres, mais on assure qu'ils croient l'unité d'un Dieu tout-puissant. La religion des Nègres de la Gambra ou de la Gambie, consiste en diverses sortes d'idolâtrie. Ils reconnaissent un Dieu; mais ils sont livrés à toutes les superstitions de la sorcellerie. Cela est tiré de la seconde navigation de Cadamosto. Jobson observe dans son voyage, que les habitants naturels de la Gambra adorent un seul Dieu sous le nom d'Allah; qu'ils n'ont point de peintures, ni d'images à la ressemblance de la Divinité.

« Habitants des iles du Cap-Vert. — La plupart des habitants des îles du Cap-Vert sont idolâtres. Quelques-uns adorent la lune, et d'autres le diable, qu'ils nomment Cammate. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils adorent le diable, ils répondent que c'est parce qu'il leur fait du mal, mais que Dieu ne leur en fait point.

« Guinée. — La Guinée se divise en méridionale et en septentrionale : celle du midi comprend les contrées de Biafara et de Benin, la côte des Esclaves, la Côte-d'Or, la Côte-d'Ivoire et la Côte de Malaguette; celle du nord s'étend de là jusqu'au Sénégal. Ces peuples ont une notion assez juste du souverain Être, qu'ils croient invisible et tout-puissant. Ils l'appellent *Orissa*, et lui attribuent la création du ciel et de la terre, et l'empire absolu du monde; mais parce qu'il est infiniment bon et incapable de faire du mal, et que d'ailleurs nos hommages ne peuvent rien ajouter à sa grandeur, on ne lui rend aucun culte. Au contraire, on honore le diable, parce qu'il est capable de faire du mal. Ils ont des divinités subalternes, que l'on a appelées Fétiches.

« Les Nègres reconnaissent un seul Dieu Créateur de toutes choses, mais auteur particulièrement des Fétiches, qu'il a mis sur la terre pour le service des hommes. Ils disent que c'est à ces Fétiches, qu'ils ont l'obligation de tout le bien qu'ils reçoivent en cette vie, et qu'il ne dépend que d'eux de leur faire tout le mal possible. Tous les matins ils font à Dieu cette prière en élevant les mains et les yeux au ciel : « Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui « du riz et des ignames, donnez-moi de l'or « et de l'aigris, donnez-moi des esclaves et « des richesses, donnez-moi la santé, et faites « que je sois léger et dispos. » Voilà tout le culte qu'ils rendent à Dieu. Ils ne croient pas qu'il puisse leur faire jamais de mal, persuadés qu'il est naturellement si bon, qu'il ne saurait leur en faire, parce qu'il a donné son pouvoir aux Fétiches, et ne s'est presque rien réservé pour lui.

« Sierra-Leona. — Les Nègres de Sierra-Leona ne reconnaissent qu'un Dieu créateur de l'univers, auquel ils donnent le nom de Khanu. Ils croient un état futur, et ne rendent de véritables adorations qu'à l'Être tout-puissant, qui est capable de les récompenser ou de les punir.

« Quojas. — Les Quojas reconnaissent un Être suprême, un Créateur de tout ce qui existe; et l'idée qu'ils en ont est d'autant plus relevée, qu'ils n'entreprennent pas de l'expliquer. Ils appellent cet être Kanno. Ils lui attribuent un pouvoir infini, une connaissance universelle, et l'immensité de nature qui le rend présent partout. Ils croient que tous les biens viennent de lui.

« Nègres de la Cote-d'Or. — Tous les Nègres de la Côte-d'Or croient un seul Dieu, auquel ils attribuent la création du monde et de tout ce qui existe; mais cette créance est obscure et mal conçue. Tous les habitants de la Côte-d'Or dans la Guinée, croient qu'il y a un Dieu leur auteur et celui de tout ce qui existe. Leur sentiment est, qu'au commencement Dieu créa les Nègres aussi bien que les Blancs..... Il n'y a guère de village qui n'ait un bosquet ou autre endroit public pour le culte divin, où les principaux habitants vont dans des jours nommés pour faire leur offrande.

« Une idolâtrie mêlée d'une infinité de su-

perstitions que l'avarice des Marabous entretient, est la religion dominante des Nègres de la Côte-d'Or. Il est difficile de donner une idée un peu distincte de leur culte. Ils savent en gros qu'il y a un Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui est bon, et qui comble de bien ceux qui le connaissent et qui l'adorent ; ils l'appellent le Dieu des Blancs. Ils croient que les âmes ne meurent pas, mais leurs sentiments sur la nature des âmes sont des plus grossiers, puisqu'ils supposent que les âmes ont faim et soif, et qu'elles souffrent encore les besoins de cette vie; du reste leur ignorance fait pitié.

« Leur culte est tout entier pour les Fétiches, ce sont leurs dieux ; ils les craignent et ne les aiment pas; ils les prient pour éviter d'en être maltraités ; car ceux qui ont un peu plus d'esprit que les autres, conviennent qu'ils n'en peuvent attendre aucun bien. Ces Fétiches n'ont aucune forme ou figure déterminée, c'est un os de poulet, une tête sèche d'un singe, une arête de poisson, un caillou, un noyau de datte, une boule de suif dans laquelle on a lardé quelques plumes de perroquet, un bout de corne plein de diverses ordures, et mille autres choses semblables. Ce sont leurs Marabous qui leur vendent ces dieux ridicules, en l'honneur desquels ils les obligent à certaines observances, dont il y en a de très-difficiles, et auxquelles cependant ils n'oseraient manquer, dans la crainte de mourir sur-le-champ. Il y en a à qui il est défendu de manger du bœuf, d'autres qui ne peuvent manger du cabri, de certains poissons ou oiseaux, ni boire certaines liqueurs; ils se laisseraient plutôt tuer, que de faire le contraire. Ces Fétiches ne sont que pour les particuliers; les rois et les pays en ont d'autres qu'ils appellent les grands Fétiches, qui conservent le prince ou le pays: telle est quelquefois une montagne, un gros rocher, un grand arbre, quelque gros oiseau. Si quelqu'un par accident ou autrement tuait un de ces oiseaux, sa vie serait fort en danger ; si au contraire il vole dans le jardin d'un particulier, il s'imagine que c'est un présage de bonne fortune, et ne manque pas de lui apporter à manger.

« Les montagnes les plus hautes, et sur lesquelles on sait que le tonnerre a tombé plusieurs fois, sont respectées de ces peuples, et regardées comme la demeure de leurs Fétiches; et comme ces pauvres dieux peuvent avoir des besoins pressants dans ces lieux déserts et incultes, ils ne manquent pas d'aller leur porter au pied de ces montagnes du riz, du mil, du maïs, du pain, de l'huile de palme, du vin, en un mot de tout ce qu'ils peuvent avoir besoin pour boire et pour manger.

« Les peuples qui habitent vers Cabodemonte, ne reconnaissent qu'un Dieu. Ils croient qu'il récompense les gens de bien, et qu'il punit les méchants. Ils ont aussi quelque idée d'un dernier jugement, et s'imaginent que les âmes des morts prennent connaissance des affaires de ce monde : aussi leur adressent-ils des prières, des vœux et des sacrifices.

« Nègres de Juida. — Bosman paraît convaincu que les Nègres de Juida ont quelque faible idée du véritable Dieu, auquel ils attribuent la toute-puissance et l'ubiquité. Ils sont persuadés qu'il existe un Être dont l'univers est l'ouvrage, et qui mérite par conséquent d'être préféré aux Fétiches, qui sont eux-mêmes ses créatures. Mais ils ne le prient point et ne lui offrent point de sacrifices. Ce grand Dieu, disent-ils, est trop élevé au-dessus d'eux pour s'occuper de leur situation. Il a confié le gouvernement du monde aux Fétiches, qui sont des puissances subordonnées, auxquelles les Nègres doivent s'adresser. Enfin il paraît clairement, comme Loyer l'observe aussi avec plus d'étendue, qu'ils ne prennent les Fétiches que pour des substances matérielles, revêtues par l'Être suprême de certaines vertus pour l'avantage du genre humain. Des Marchais prétend que les Nègres les plus sensés de Juida, du moins entre les grands, ont une idée confuse de l'existence d'un seul Dieu, qu'ils placent dans le ciel. Ils lui attribuent le soin de punir le mal et de récompenser le bien. Ils croient que le tonnerre vient de lui. « Les grands de Juida les plus « spirituels ont quelque idée confuse de « l'existence et de l'unité d'un Dieu. Ils le « placent dans le ciel ; ils disent qu'il récom- « pense les bons et punit les méchants; que « c'est lui qui fait gronder le tonnerre; que « les Blancs qui le connaissent et qui le « servent, sont plus heureux qu'eux, qui « servent le diable, qui est naturellement mau- « vais, et qui ne fait que du mal... Les quatre « principales divinités du pays sont le ser- « pent, qui tient le premier rang ; les arbres, « qui occupent le second ; la mer, qui n'a que « le troisième, et Agoye, qui est au quatrième. » Le père Labat raconte que le père Braguer,

son confrère, étant dans le royaume de Juida, sur la côte de Guinée, demanda à un prêtre du pays pourquoi ils adoraient le serpent. Ce prêtre lui répondit que le culte qu'ils rendaient au serpent, n'était qu'un culte relatif à l'Être souverain dont ils étaient les créatures.

« Nègres d'Ardra. — La plupart des Nègres d'Ardra, quoique plongés dans une entière idolâtrie, et sans aucune notion de l'immortalité de l'âme, ne laissent pas de se former quelque idée confuse d'un Être suprême, puisqu'ils reconnaissent un pouvoir qui règle le temps où chacun d'eux doit arriver au monde, en sortir, y retourner, et qui arrange à son gré les autres événements de la vie.

« Dahomays. — Snelgrave demanda au colonel des Dahomays quelle opinion il se formait de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces barbares reconnaissent un Dieu invisible qui les protége, et qui est subordonné à quelque autre Dieu plus puissant. Ce grand Dieu, lui dit le colonel, est peut-être celui qui a communiqué aux Blancs tant d'avantages extraordinaires; mais puisqu'il ne lui a pas plu de se faire connaître à nous, nous nous contentons, ajouta-t-il, de celui que nous adorons.

« Benin. — Dapper dit que ceux de Benin adorent le démon, et qu'ils lui sacrifient des hommes et des bêtes; mais qu'ils reconnaissent pourtant un Dieu, créateur de l'univers, et avouent même qu'il le gouverne. Cependant ils ne lui adressent ni vœux, ni prières; car, disent-ils, pourquoi prier un Être naturellement bon, et qui par conséquent est incapable de faire du mal? Il n'en est pas ainsi du démon : ils tâchent de l'apaiser par des sacrifices, à cause du mal qu'il leur fait et qu'il peut leur faire. Outre cela, ils ont chacun leurs Fétiches et leur Fétissero, qui est une espèce de prêtre directeur, par lequel on consulte le Fétiche dans le besoin.

« Nyendal rapporte que les habitants de Benin prennent tout ce qu'ils voient d'un peu extraordinaire pour autant de divinités, jusques aux crânes et aux squelettes des morts. Cependant ils les considèrent comme des divinités subalternes, qui servent de médiateurs entre eux et le Dieu principal, dont ils ont une idée moins grossière : ils le croient immatériel et tout-puissant; et dans la persuasion qu'il n'a pas de corps, ils regardent comme une absurdité de le représenter par des images sensibles.

« Les habitants de Benin croient en Dieu comme la cause efficiente de toutes choses.

« Avant que l'Évangile eût pénétré dans le Congo, les habitants de ce grand pays croyaient que, quoique Dieu, qu'ils appellent *Nzambianpungu,* soit un en lui-même et tout-puissant, il y a cependant un nombre d'autres dieux, qui, pour lui être inférieurs, ne méritent pas moins que lui leur culte et leur adoration. On trouve même parmi les infidèles qui sont encore dans cette région, une secte particulière qui nie la pluralité des dieux, et qui fait son principal dogme de n'en connaître qu'un, à qui elle donne deux noms. Ils le nomment *Deus caca,* c'est-à-dire, Dieu seul, et *Desu,* c'est-à-dire, Dieu du ciel.

« Lovango. — Les habitants du royaume de Lovango, dépendant du Congo, ont plusieurs divinités et plusieurs idoles; ce qui ne les empêche pas de reconnaître un Dieu souverain, dont ils ne s'embarrassent guère, soit que cela vienne d'une profonde ignorance, ou d'une opinion qui ne leur est pas particulière, c'est que Dieu gouverne le monde par des vicaires et des intendants, auxquels par conséquent il faut s'adresser, comme l'on s'adresse aux ministres, quand on demande quelques grâces aux souverains.

« Caffres. — Quoique les Caffres n'aient aucune trace de culte religieux, on croit qu'ils reconnaissent un Être souverain, mais ils ne pensent guère à lui rendre le moindre hommage. Ils poussent néanmoins des cris vers le ciel, lorsqu'après un mauvais temps ils voient que l'air commence à devenir plus doux ou plus serein.

« Hottentots. — Je me suis assuré par mille « recherches que j'ai faites chez les Hottentots, « et par mille déclarations expresses qu'ils « m'ont faites à moi-même, qu'ils croient un « Dieu suprême créateur, que ce Dieu est l'ar- « bitre de l'univers, et que c'est par sa toute- « puissance que tout ce qui existe a la vie et « le mouvement. Ils croient aussi que cet Être « suprême possède des perfections et des at « tributs incompréhensibles. Ils l'appellent « *Gounja,* ou *Gounja Ticqvoa,* c'est-à-dire, Dieu « des dieux. Ils disent qu'il ne fait jamais de « mal à personne, que personne n'a lieu de « redouter son pouvoir, et qu'il habite fort « au-dessus de la lune. »

« Monomotapa. — Les habitants du Monomotapa reconnaissent un Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'ils nomment Mozimo.

Les habitants du Monomotapa adorent un seul Dieu, sous le nom de Mezimo, et ne connaissent ni images ni statues. Tous les peuples de l'empire du Monomotapa sont idolâtres; mais ils reconnaissent un Dieu créateur de l'univers, qu'ils nomment Maziri, ou Mozumo, et Atuno.

« Quelques peuples voisins, ou dépendants de l'empereur du Monomotapa, n'ont qu'une connaissance confuse de l'Être suprême, qu'ils appellent *Molungo;* mais ils ne lui demandent rien, et par conséquent ils ne lui adressent ni vœux, ni prières. »

« Quelques-uns des peuples qui s'étendent depuis le fleuve Quillimanca, jusqu'au Cuama, vers la côte de Sofala, n'ont point d'idoles; et on ajoute qu'il s'y en trouve qui n'adorent qu'un seul Dieu, qui croient sa providence divine, sa bonté et l'immortalité de l'âme.

« Sofala. — Les peuples du royaume de Sofala ne croient qu'un Dieu, qu'ils appellent Mozimo ou Guignimo, et n'ont point d'idoles.

« Éthiopiens. — On lit dans Strabon, que les Éthiopiens reconnaissent deux dieux, l'un immortel, qui est la cause de toutes choses; l'autre mortel.

« Madagascarois. — Les Madagascarois adorent les grillons. Un Français ayant demandé à un de leurs savants sur quoi il fondait l'adoration d'un si vil animal, il lui répondit fort gravement, que *dans le sujet il respectait le principe, et qu'il fallait déterminer un sujet pour fixer l'esprit.* Oléarius, Schouten et les voyageurs hollandais écrivent que les Madagascarois, de même que les habitants de la côte de Malabar, connaissent un Être suprême, duquel toutes choses dépendent. M. de Flaccourt, qui a commandé pour le roi pendant plusieurs années dans cette île, écrit dans l'histoire qu'il en a composée « que tous les Madagascarois ensem-« ble croient qu'il y a un Dieu, qu'ils hono-« rent, dont ils parlent avec respect, qui a « tout créé : le ciel, dont ils en comptent « sept, et la terre, dont ils en comptent aussi « sept, et toutes les créatures et les anges qui « sont sans nombre. »

AMÉRIQUE.

« Ramnusio assure que tous les Américains croient l'existence d'un premier moteur, tout-puissant, éternel, invisible.

« Les anciens idolâtres ont tous eu des dieux subalternes qu'ils reconnaissent pour vicaires, ou lieutenants d'un Dieu suprême. Ce sentiment, moins extraordinaire que l'athéisme, a passé jusqu'aux idolâtres les plus sauvages. Les voyageurs assurent que les peuples du Canada, et les autres sauvages de l'Amérique septentrionale, craignent le diable, et qu'ils reconnaissent des génies jusque dans des choses inanimées; cependant ils croient un Dieu « qui a créé toutes choses, quoiqu'ils disent « qu'outre ce Dieu, il y a un fils, une mère et « le soleil; ce qui fait quatre. Dieu, disent-ils « encore, est par-dessus tout. Le fils et le soleil « sont bons; mais la mère ne vaut rien, et « les mange; le père n'est pas trop bon. » Les Virginiens, qui croient aussi plusieurs dieux de diverses conditions, les soumettent à un dieu supérieur. Il semble que les Floridiens reconnaissent le soleil pour le Dieu suprême, en quoi leur culte se rapporterait à celui de plusieurs gentils, qui l'ont regardé comme le plus grand et le plus puissant de tous les êtres. Les Zemès des Indiens de l'île Espagnole étaient soumis à un Être éternel, immuable et infini.

« Tous les sauvages soutiennent qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puisqu'on ne voit rien parmi les choses matérielles qui subsiste nécessairement et par sa propre nature. Ils prouvent son existence par la composition de l'univers, qui fait remonter à un être supérieur et tout-puissant; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, et qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse et en connaissance, qu'ils appellent le grand esprit, ou le maître de la vie, et qu'ils adorent.

« Les Antilles. — Les habitants des îles Antilles ont un sentiment naturel de quelque divinité ou de quelque puissance supérieure et bienfaisante qui réside aux cieux; ils disent qu'elle se contente de jouir en repos des douceurs de sa propre félicité sans s'offenser des mauvaises actions des hommes, et qu'elle est douée d'une si grande bonté, qu'elle ne tire aucune vengeance de ses ennemis; d'où vient qu'ils ne lui rendent ni honneur, ni adoration, et qu'ils attribuent ces trésors de clémence qu'elle déploie si libéralement envers eux, et cette longue patience dont elle les supporte, ou à une impuissance, ou à une indifférence qu'elle a pour la conduite des hommes.

« Ile Espagnole. — Les habitants de l'île Espagnole avaient plusieurs divinités; ils les

nommaient Chemis ou Zemez. Ils les faisaient de craie, de pierre ou de terre cuite. Ils ne leur attribuaient pas le même pouvoir. Les unes présidaient aux saisons, d'autres à la santé, à la chasse, à la pêche; et chacune avait son culte. Cependant quelques écrivains assurent que les Zemez ne passaient que pour des divinités subalternes, et pour les ministres d'un Être souverain, unique, invisible, tout-puissant, auquel on donnait une mère qui portait cinq différents noms, mais qu'on ne rendait aucun culte à ce Dieu suprême, ni à sa mère. L'historien de Christophe Colomb raconte, d'après un missionnaire, dont il adopte les Mémoires, que les Zemez étaient comme les esprits tutélaires des hommes, et que chaque insulaire s'en attribuait un. Un Cacique de l'île de Cuba parla ainsi à Christophe Colomb: « Tu es venu avec de grandes forces « dans cette terre, que tu ne connaissais point, « et tu y as répandu une grande terreur. Mais « tu sauras que nous croyons ici qu'après cette « vie, il y en a une autre, et que toutes les « âmes au sortir de leurs corps ne vont pas « au même endroit. Que celles qui ont bien « vécu, et surtout qui ont bien aimé la paix « et le repos des peuples, sont reçues dans un « lieu de délices, où elles jouissent de l'abon- « dance de toutes sortes de biens; que les autres « qui n'ont pas eu une conduite régulière, qui « ont aimé le désordre, et qui ont troublé le « repos des peuples, sont précipitées dans un « lieu ténébreux, où il y a beaucoup à souffrir. « Si donc tu crois mourir un jour, et que Dieu « rend à chacun le bien et le mal qu'il aura « fait, tu te donneras bien de garde de nuire à « ceux qui ne t'offensent point. »

« Amérique septentrionale. — Les Sauvages de l'Amérique septentrionale reconnaissent un premier Être. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier esprit, le maître et le créateur du monde. Entre le premier Être et d'autres dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'esprits subalternes, ou de génies bons et mauvais, qui ont tous leur culte. « La plupart des sau- « vages de l'Amérique septentrionale, du moins « de ceux dont je parlerai dans la suite, « croient qu'il y a un Dieu créateur du ciel et « de la terre, qui est le premier et le maître « de tous les autres esprits; car ils croient « qu'il y a encore d'autres divinités; le soleil, « la lune et le tonnerre en sont du nombre. « Michipisi est en grande vénération parmi « eux, c'est le Dieu des eaux qui excite ou « apaise les tempêtes. Météomek, le dieu des « glaces. Mais les dieux qu'ils invoquent à tout « moment, et avec plus de ferveur, sont les « diables et les esprits de l'enfer, qu'ils crai- « gnent et croient être tout-puissants pour « leur faire du mal. Je ne parle point d'une « infinité d'autres petites divinités. Ils ont « particulièrement les dieux du songe qui leur « sont propices ou funestes dans la guerre, la « chasse et la pêche. »

« Baie d'Hudson. — Les habitants de la baie d'Hudson reconnaissent un Être d'une bonté infinie, qu'ils nomment Vkcouma, c'est-à-dire, dans leur langue, le grand chef. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouissent; ils en parlent avec respect, ils chantent ses louanges dans un hymne, d'un ton fort grave et même assez harmonieux; mais leurs opinions sont si confuses sur la nature, qu'on ne comprend rien à cette espèce de culte. Ils reconnaissent de même un autre être, qu'ils appellent Ouitikka, et qu'ils représentent comme la source et l'instrument de toutes sortes de maux.

« Canada. — Les Sauvages du Canada n'ont aucun culte réglé de religion; ils reconnaissent néanmoins un premier esprit, et des génies tutélaires; chacun a le sien. Leurs traditions sur la création du monde, sur l'origine des hommes, sur les esprits, sont fort confuses et mêlées de fables grossières; mais on y trouve des traces de la religion naturelle. Ils ont une idée du déluge; ils croient qu'il y a un lieu où les âmes vont après leur séparation des corps, et où les unes vivent dans les plaisirs, et les autres sont tourmentées; ils font aux esprits des oblations et quelquefois des sacrifices.

« Nos Hurons et nos Canadiens semblent n'avoir aucune pratique, ni exercice de religion que nous ayons pu découvrir; car encore bien qu'ils avouent un premier principe et créateur de toutes choses, et par conséquent une divinité, avec le reste des nations, si est-ce qu'ils ne le prient d'aucune chose, et vivent presque en bêtes, sans adoration, sans religion et sans vaine superstition sous l'ombre d'icelle. De temples, ni de prêtres, il ne s'en parle point entr'eux, non plus que d'aucunes prières publiques ni communes; et s'ils en ont quelques-unes à faire, ou des sacrifices, ce n'est pas à cette première cause ou premier principe qu'ils les adressent; mais à de certains esprits puissants

qu'ils logent en des lieux particuliers. Un Canadien interrogé pourquoi il ne priait point Dieu, et ne lui offrait point de sacrifices, répondit qu'on laissait à un chacun le soin de rendre intérieurement à Dieu le culte qui lui était dû.

« Maryland. — Les Indiens de Maryland croient qu'il y a plusieurs dieux, qu'ils nomment Montaac, quoiqu'ils n'en reconnaissent qu'un éternel, qui a fait les autres pour s'en servir à créer le monde.

« Virginie. — Les Virginiens adorent un Dieu grand et principal, par qui tous les autres dieux ont été faits. Un Anglais, né dans la Virginie, demanda à un Indien des plus honnêtes et des plus sensés de sa colonie, quel était le dieu des Indiens, et quelle idée ils en avaient. « Il me répondit naturellement qu'ils « croyaient un Dieu plein de bonté, qui de- « meurait dans les cieux, et dont les bénignes « influences se répandaient sur la terre. Je lui « dis qu'on les accusait d'adorer le diable; le « voyant balancer, je lui demandai pourquoi « ils n'adoraient pas plutôt ce Dieu bon qu'ils « reconnaissent auteur de tous les biens; il me « répondit qu'à la vérité, Dieu était auteur de « tous les biens, mais qu'il ne se mêlait pas de les « distribuer aux hommes; que les abandonnant « à eux-mêmes, il leur laissait la liberté d'user « des biens qui étaient son ouvrage, et de s'en « procurer le plus qu'ils pouvaient, et par con- « séquent qu'il était inutile de le craindre et « de l'adorer : au lieu que s'ils n'apaisaient pas « le mauvais esprit, que j'appelais le diable, il « leur enlèverait tous ces biens que Dieu avait « donnés à la terre, et leur enverrait la guerre, « la famine et la peste; que pendant que Dieu « jouissait de son bonheur dans le ciel, ce « méchant esprit était sans cesse occupé de « leurs affaires, qu'il les visitait souvent, et « qu'il était dans l'air, dans le tonnerre et les « tempêtes. »

« Quelques peuples de la Virginie croient que Dieu, qu'ils supposent éternel, ayant résolu de créer le monde, créa d'abord une classe de dieux subalternes, qu'il établit ensuite pour gouverner l'univers, après avoir emprunté leur secours à le créer. Après cela il créa le soleil, la lune et les étoiles. Ceux-ci sont d'un rang inférieur aux autres dieux. La première chose que les dieux créèrent, ce fut l'eau. Ils en tirèrent toutes les créatures tant visibles qu'invisibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle eut commerce avec un de ces dieux créateurs, et mit les hommes au monde. Voilà l'origine du genre humain.

« Ile Foundland. — Les habitants de l'île de Foundland disent qu'après que Dieu eut fait toutes choses, il prit un certain nombre de flèches, et les lança sur la terre, d'où sortirent premièrement les hommes et les femmes, et d'où ils se sont multipliés dans la suite. Un Samagore étant questionné sur la Trinité, répondit qu'il y avait un Dieu, un fils, une mère et le soleil, qui étaient quatre, et que Dieu était sur tout.

« Louisiane. — M. le Page, auteur de l'histoire de la Louisiane, raconte qu'il voulut savoir du gardien du temple, ce que lui et ses compatriotes pensaient de Dieu; il lui répondit que Dieu était si puissant, que toutes choses n'étaient rien auprès de lui, qu'il avait fait tout ce que nous voyons, ce que nous pouvons voir, et tout ce que nous ne pouvons point voir; qu'il était si bon, qu'il ne pourrait faire du mal à quelqu'un quand même il le voudrait; qu'ils pensaient que Dieu avait fait toutes choses par sa volonté; que cependant les petits esprits qui étaient les serviteurs de Dieu, pouvaient bien, par son ordre, avoir fait dans l'univers les beaux ouvrages que nous admirons; mais que Dieu lui-même avait formé l'homme de ses propres mains.

« Un ecclésiastique, établi dans la Louisiane, ayant demandé à un sauvage s'il avait quelque connaissance de la manière dont son pays avait été fait, ainsi que le premier de ses ancêtres, le sauvage répondit, que pour ce qui était du premier homme, il ne pouvait lui en rien dire; qu'à l'égard de celui qui avait fait tout, c'était le grand esprit, *Minguo-Chitou;* qu'il était bon, et ne faisait de mal à personne; que quand même l'homme serait méchant il lui pardonnerait toujours. L'ecclésiastique sur cette réponse crut l'occasion favorable pour lui parler de Dieu, et pour lui faire connaître que ce grand esprit qui était si bon, ayant créé toutes choses, il avait par conséquent fait l'homme, et que celui-ci par reconnaissance devait le prier et l'invoquer. « Bon! pourquoi le prier, re- « partit le sauvage, puisqu'il est la bonté « même, et nous donne tout ce dont nous « avons besoin? Celui qu'il faut prier, c'est le « petit esprit, *Minguo-Pouscoulo*, qui est mé- « chant, puisqu'il peut nous faire mourir, nous « rendre malades et gâter nos biens par des ora- « ges et des tempêtes; c'est celui-là qu'il faut in- « voquer, afin qu'il ne nous fasse point de mal. »

« Floride. —Les Floridiens adorent, sous le nom de Toia, le mauvais principe qu'ils opposent à leur suprême divinité. Persuadés que cette dernière puissance ne saurait leur nuire, à cause de la bonté dont elle est douée. ils tâchent d'apaiser l'autre, dont, à ce qu'ils disent, ils sont si cruellement tourmentés.

Les habitants de la Floride n'adorent qu'un Dieu, créateur de toutes choses, qu'ils appellent Okée..... Ils sacrifient aux malins esprits, qu'ils croient être des dieux inférieurs.

« Nouvelle-Angleterre. — Winslow, un des premiers Anglais qui passa dans la Nouvelle-Angleterre, apprit des habitants de ce pays qu'ils reconnaissaient un Dieu suprême, et plusieurs au-dessous de lui ; ce qui lui fit corriger ce qu'il avait écrit d'eux auparavant, qu'ils n'avaient point de dieu ; ce qu'il s'était persuadé parce qu'il ne leur voyait point de culte public.

« Caroline. — Les peuples de la Caroline adorent un seul Dieu, créateur de toutes choses, à qui leur grand pontife offre des sacrifices ; mais ils ne croient pas que les affaires des hommes méritent ses soins. Ils disent qu'il commet des divinités subalternes et inférieures au gouvernement de ce bas monde, c'est-à-dire, qu'il le laisse à la disposition des bons et des mauvais esprits, à qui les prêtres d'un rang inférieur font des sacrifices et autres dévotions.

« Mexicains.— Joseph Acosta écrit que lorsque les Mexicains eurent trouvé le lieu où ils devaient, selon l'oracle, bâtir la ville du Mexique, il y eut alors de grands cris, des démonstrations, des actions de grâces au Créateur et à leur grand dieu Vitzilipuztli. Solis prétend que malgré la multitude des dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissait pas de reconnaître dans toutes les parties de l'empire, une divinité supérieure, à laquelle on attribuait la création du ciel et de la terre ; mais que cette première cause de tout ce qui existe était pour les Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient point dans leur langue de terme pour l'exprimer. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même historien, servit peu à peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avait créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croient oisif dans le ciel. Herrera dit que les Mexicains confessaient un Dieu suprême, et que c'était le principal point de leur croyance ; qu'ils lui donnaient les noms de créateur et d'admirable ; mais qu'outre leurs idoles, ils adorent le soleil et la lune, l'étoile du jour, la mer et la terre.

« Les Californiens disent qu'il y a dans le ciel un être extrêmement puissant qui a créé l'univers, qui pourvoit à la subsistance de toutes les créatures.

« Peuples de la Nouvelle-Grenade — Trois de ces nations ont un terme pour exprimer et nommer Dieu, et nous espérons que le temps fera découvrir la même chose chez d'autres, qui jusqu'à présent n'ont point de nom, ni d'expression pour désigner l'Être suprême. Mais on n'a point reconnu de culte extérieur, ni chez les uns ni chez les autres, et les noms qu'ils donnent à Dieu dans leurs langues, ne sont ni assez individuels ni assez certains pour que nous ayons pu nous assurer de leur vraie signification ; et c'est ce qui fait que dans les catéchismes que nous avons traduits en leur langue, nous nous servons du mot *Dios*. Les Caribes, qui sont la nation la plus nombreuse du pays, appellent Dieu *Quyumocon*, c'est-à-dire notre Grand-Père. Mais on ne sait pas encore s'ils veulent désigner par là la cause première, ou le plus ancien de leurs ancêtres, d'où vient que nous n'usons point de ce terme. Les Salivas disent que le Puru a fait tout ce qu'il y a de bon, qu'il vit dans le ciel, et que son fils tua le serpent qui détruisait les peuples, et l'on entrevoit en cela des vestiges de la vérité.

« Guiane.—Les habitants de la Guiane adorent un Dieu auteur et modérateur de toutes choses. Ils croient qu'il ne lui faut rien demander, parce qu'il est plus porté à faire du bien aux hommes, que les hommes ne le sont à s'en procurer.

« Les Nouragues, les Acoquas, les Galibis reconnaissent un Dieu sans l'adorer. Ils disent que sa demeure est dans le ciel ; mais ils ne savent pas si c'est un esprit : ils semblent croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu d'un nom qui signifie l'ancien du ciel.

« Pérou. — Les Indiens n'ont pas seulement adoré le soleil comme un Dieu visible, en lui offrant des sacrifices, et en célébrant de grandes fêtes à sa gloire, mais de plus, les rois *Incas* et leurs *Amauta* qui étaient des philosophes du pays, éclairés de la lumière naturelle, ont eu quelqu'idée du vrai Dieu, notre souverain Seigneur, qui a créé le ciel et la terre. C'est

ce que nous allons voir par les arguments et les sentences que quelques-uns d'entre eux ont laissés de la majesté divine, qu'ils ont appelée *Pachacamac*. Ce nom est composé de *Pacha*, qui signifie le monde, et de *Camac*, qui est un participe du temps présent, du verbe *Camar*, qui signifie *animer*, lequel tire son étymologie du nom *Cama*, qui veut dire l'âme ; de sorte qu'en joignant ces deux significations ensemble, le mot de *Pachacamac* désigne *celui qui est l'âme de l'univers*, ou bien *celui qui est à l'univers ce que l'âme est au corps*..... Ce mot leur était en si grande vénération, qu'ils n'osaient le proférer ; mais si la nécessité les y obligeait, ils le prononçaient avec de grandes marques de respect et de soumission ; car alors ils resserraient les épaules, ils baissaient la tête et tout le corps, ils levaient les yeux vers le ciel, puis tout d'un coup ils les baissaient vers la terre ; ils portaient les mains ouvertes sur l'épaule droite et donnaient des baisers à l'air. Toutes ces choses étaient parmi les *Incas* et leurs vassaux des marques d'une souveraine adoration et d'un respect extraordinaire ; et ils s'en servaient lorsqu'ils nommaient *Pachacamac*, qu'ils adoraient le soleil, et révéraient le roi. Cependant ils allaient en ceci par degrés, et ils en faisaient plus ou moins selon la qualité des personnes. Ils pratiquaient une partie de ces cérémonies envers ceux du sang royal, et en faisaient de beaucoup moindres aux autres seigneurs, tels qu'étaient les Caciques. On voyait sensiblement qu'ils avaient plus de vénération dans leur âme pour Pachacamac que pour le soleil, puisqu'ils n'osaient proférer le nom du premier, au lieu qu'ils nommaient l'autre à tout moment. Si quelqu'un leur demandait qui était *Pachacamac*, ils répondaient que lui seul donnait la vie à l'univers, et le faisait subsister ; qu'ils ne l'avaient pourtant jamais vu, qu'à cause de cela ils ne lui bâtissaient point de temples et ne lui offraient aucun sacrifice ; mais qu'ils l'adoraient dans le fond de leur cœur et qu'ils le regardaient comme le Dieu inconnu. Augustin de Carate, I. 2, chap. 5, rapporte que le R. P. F. Vincent Valverde dit au roi Atahullapa que notre Seigneur Jésus-Christ avait créé le monde, et que l'Incas lui répondit là dessus, *qu'il ne savait rien de cela ; qu'il ne croyait pas même qu'aucun être, excepté le soleil, pût créer quelque chose ; qu'il le tenait pour Dieu, et la terre pour mère, avec leurs Guaccas ; qu'au reste* Pachacamac *avait tiré ce grand monde du néant*, etc. On voit par là que les Indiens le regardaient comme le souverain créateur de toutes les choses d'ici-bas.

«Moxes.—Les Moxes ne rendent aucun honneur à Dieu, ni aux démons, quoiqu'ils aient une idée assez formée du souverain Être.

«Brésil.—Coréal prétend que les Brésiliens ne sont point dans une ignorance absolue de la divinité, et leurs fêtes ne lui laissent aucun doute qu'ils n'aient la connaissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine. Les Brésiliens reconnaissent un premier et souverain Dieu, qu'ils appellent Tupa et Typana.

« Chili.—On n'a jamais trouvé dans le Chili, ni temples, ni vestiges d'idoles.

«Patagons.—Les Patagons ont quelque faible notion de la Divinité.»

His tam multis testimoniis addere liceat aliud cætera vincens auctoritate, nempe ex auctore sacro depromptum. Quippe in lib. 4 Reg. cap. 17, legimus Samaritanos seu populos ex variis regionibus jussu regis Assyriorum Samariam, loco Israelitarum, missos, veri Dei cultum cum idololatricis variis suis conjunxisse superstitionibus : *Unaquæque gens fabricata est Deum suum : posueruntque eos in fanis excelsis quæ fecerant Samariæ, gens et gens in urbibus suis, in quibus habitavit..... Et nihilominùs colebant Dominum.... et cùm Dominum colerent, diis quoque suis serviebant juxta consuetudinem gentium de quibus translati fuerant Samariam.* De eodem argumento vid. etiam P. Ant. Valsechi de fundamentis Religionis, lib. 1, c. 8, 9 et 10.

(*Explicit annotatio* P. S.)

Objicies : Nihil adeò certum videtur in totâ retrò antiquitate, quàm agnovisse omnes gentes Deos innumerabiles, atque hanc fuisse gentis Judaicæ peculiarem gloriam, quòd Deum unicum agnoverit et coluerit. Ergo imperitè satis pro Dei unitate ex consensu nationum argumentum petitur. — Respondeo, distinguo antecedens. Certum est gentes omnes plures deos coluisse, id est, homines in cœlum, ut putabatur, receptos ; vel hujus mundi partes : vel dæmones genitos ; vel virtutes ; vel tutelares, gentilitios et locales deos, concedo. Plures deos summè perfectos, ingenitos, à se existentes, causas primas rerum omnium, totius naturæ moderatores, aut præter gentilitios deos nullum alium, saltem speculativè, agnovisse, nego. Omnes igitur dii, quos coluit antiquitas, certis classibus comprehendi possunt. 1° Dubio caret multos eorum homines fuisse vitâ functos,

seu animas heroum, quos virtus ad sidera tulisset : hinc docet Cicero cœlum genere humano ab antiquis repletum fuisse. Tales erant Hercules, Castor et Pollux, Æsculapius, Quirinus, et alii. Etiam majores gentium deos, uti Jovem, Mercurium, etc., homines fuisse multi probare conati sunt. Ob hanc causam creditur ab aliquibus Moysen despectûs causâ vocâsse sacrificia gentilium, sacrificia mortuorum. 2° Alteram veterum deorum classem majores et nobiliores partes universi constituunt, quibus anima inesse credebatur : sol nimirùm, luna, stellæ, et ipsa quoque terra, quam variis nominibus Vestæ, Cybeles matris deorum, etc., insigniebant. Certè horum deorum nullus credi potuit per se ab omni æternitate extitisse, cùm Aristoteles l. de Cœlo c. 10, scribat ante suam ætatem ab omnibus receptum fuisse totam hanc universitatem ortum aliquando habuisse. 3° Aliam eorum familiam componunt illi, quos dæmones, genios, et lares, sive deos æthereos, aerios vocabant : quos excellentioris quidem naturæ esse quàm homines, at infra tamen cœlestes mundanosque deos positos esse arbitrabantur. Hæc quoque numina, quandoquidem partes tantùm erant, neque præcipuæ etiam, totius universitatis quam cœpisse credebant, sine ullo dubio inter deos genitos numerabant. 4° Deorum quartum genus affectionibus constabat, sive rerum proprietatibus : in his virtus erat, pietas, felicitas, veritas, fides, spes, justitia, clementia, amor, desiderium, sanitas, pax, honor, fama, libertas, memoria, somnus, nox, pluresque aliæ ; quibus omnibus superstitio aras et delubra olim consecraverat. Ista, quæso, numina quis sanus credere potuit per se existere? Qui istis numinibus aras dedicârunt, testari voluerunt suum erga istas virtutes devotum animum. 5° Restat una deorum classis, qui tametsi nomina habeant personis propria, tamen censeri originis expertes aut independentes nullo modo potuerunt, ob hanc evidentissimam causam, quòd omnes hi dii certis muneribus, officiis, locis atque provinciis alligati essent, neque illis migrare fines suos licitum esset, ne aliorum rationes perturbarent. Unus ex his diis cœlo præsidebat, alius aerem moderabatur, tertius maris gubernabat motus, quartus terræ atque inferorum imperium sustinebat. Hic deus vel dea sapientiæ et eruditionis tutelam gerebat, ille eloquentiæ habebat administrationem, alius justitiam et leges civiles curabat. Hic belli dux erat, ille deliciarum et voluptatis custos, alius terræ frugibus præpositus. Unus Romam, alius Carthaginem tuebatur. Hi dii quomodò æterni et ingeniti haberi potuerunt? Certè apud veteres poetas et theologos, illorum ortum et natalia deprehendimus. Aliunde tamen certissimum est gentiles agnovisse Deum ingenitum et æternum, causam primam et universalem rerum omnium, quod modo confecimus. Hi ergo characteres cùm non conveniant ulli ex memoratis diis, necesse planè est confiteri, agnovisse eos supremum quemdam Deum, qui ut hominum, sic quoque *deorum pater, rex et æterna potestas esset.*

Ex his omnibus perspicuum esse videtur, non id multorum deorum cultoribus crimini dandum, quòd multis supplicaverint diis ex infinito tempore existentibus, nullique causæ subjectis; sed sunt graviter vituperandi quòd cultum summi rerum omnium conditoris, cum conditarum et genitarum rerum cultu confuderint : vel potiùs quòd, contempto vero Deo vel præterhabito, impensè creaturas adoraverint, uti illis exprobrat divus Paulus in Ep. ad Rom. : *Revelatur ira Dei de cœlo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum, qui veritatem Dei in injustitiâ detinent ; quia quod notum est Dei, manifestum est in illis : Deus enim illis manifestavit : invisibilia enim ipsius à creaturâ mundi per ea, quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. Ita ut sint inexcusabiles, quia cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt* (1).

Si quæras unde ortum habuerit hæc incredibilis paganorum superstitio, respondeo illius causam nullam aliam quærendam esse, præter naturalem vulgi levitatem et credulitatem. Quotquot verò philosophicè polytheismi originem explicare conati sunt, etsi vera multa dixerint, tamen in multis etiam recedunt à veritate. Hæ fuerunt magis celebratæ apud veteres sententiæ :

Primò. Multi hanc deorum multitudinem inde profectam existimabant, quòd putarent veteres religionum inventores, aut totum mundum animatum esse ac ipsum esse supremum Deum, adeòque omnes mundi partes totidem esse viventia Dei membra, aut saltem existimarent orbem hunc speculum esse divinitatis,

(1) Sed tamen summum Deum cùm et philosophi et poetæ et ipsi denique, qui deos colunt, sæpè fateantur, de cultu tamen et honoribus ejus nemo unquàm requisivit, nemo disseruit, illâ scilicet persuasione, quâ semper beneficum, incorruptumque credentes, nec irasci eum cuiquam, neque ullo cultu indigere arbitrantur. Lact. de Irâ Dei c. 11.

seu spectabilem invisibilis Dei imaginem ; diversas ejus partes, omnesque naturæ effectus tot esse declarationes et simulacra divinæ potentiæ et providentiæ, et judicarent nobis mortalibus fas non esse, omnem illam, quam divinæ naturæ debemus, reverentiam hâc unâ generaliori neque satis explicatâ professione concludere, esse numen aliquod supremum, sed omnia in quibus divina virtus hominibus sese spectandam et admirandam præbuerit, separatim considerari debere, divinique honoris partem aliquam suo jure poscere. Quod ut commodiùs præstarent, placuit illis ex hujus universitatis partibus totidem conficere personas. Hæc sententia Stoicorum fuit et fusè exponitur à Cicerone l. 2 de Nat. deorum.

Sed explicatio hæc nimiùm subtilis habita est ab ipsis veteribus paganis, uti patet ex ejusdem Ciceronis libro tertio. Graviùs etiam antiqui Ecclesiæ christianæ doctores, Arnobius, Lactantius, Eusebius, Augustinus, et alii in has ineptias invecti sunt, et certè illi benè noscebant religionis, quâ ab infantiâ imbuti fuerant, genium et naturam.

Secundò. Alii docuêre ista varia, quæ usurpabant veteres, deorum nomina, unum summum Deum exprimere, et illi tot nomina imposita fuisse pro multifariis ejus virtutibus in orbe conspicuis, et beneficiis ac donis, quibus homines cumulavit; atque sub his nominibus eidem Deo creatori varios honores decretos fuisse : hinc etiam evenisse aiunt, ut multæ res per se minimè subsistentes in deos tamen et personas à veteribus commutarentur, ac tanquàm totidem nomina et notiones unius supremi numinis religioso cultu afficerentur. « Quoties voles, inquit Seneca de Benef. l. 4, c. 7, tibi licet aliter hunc auctorem rerum nostrarum compellare. Tot appellationes ejus esse possunt, quot munera ; hunc et Liberum patrem, et Herculem, et Mercurium nostri putant ; sic hunc naturam vocas, fatum, fortunam : omnia ejusdem Dei sunt variè utentis suâ potestate. » In hâc sententiâ fuêre fortassis quidam inter ethnicos philosophi ; sed quicumque vel leviter versatus est in antiquitate paganâ, optimè novit hanc non fuisse communem populorum opinionem ; neque etiam doctos esse ausos mentem suam aperire, aut id non fecisse impunè. Alii tandem cum Evehemero, qui de hâc re librum scripsit, contenderunt totam deorum turbam, homines esse mortuos. sed ab istâ opinione tanquàm ab inexpiabili blasphemiâ abhorruêre, qui inter ethnicos pii et religiosi erant, prædictumque auctorem propterea severè reprehendit Plutarchus (1).

PROPOSITIO II.

Abhorret ab omni ratione portentosa veterum quorumdam, uti fertur, de duobus diis contrariis æternis et independentibus doctrina, quæ vulgò tribuitur Manichæis.

PROBATIO. — 1° Repugnat notio entis summè mali : nam per principium malum, vel intelligitur ens infinitè contrarium bono principio in omni re, ut tenebræ opponuntur luci : vel intelligitur principium consors earumdem perfectionum, solâ exceptâ benevolentiâ. Atqui in utroque sensu repugnat principium malum. Si sit ens infinitè contrarium in omni re, est solummodò infinita non entitas, et debet continere negationem earum omnium perfectionum, quæ sunt in Deo ; intelligentiæ, potentiæ, et universæ realitatis : sicut tenebræ, quo nomine designabatur malum principium, sunt negatio lucis. Jam verò hoc idem est ac si diceres existere nihilum infinitum et necessarium et malum. Deinde si intelligas naturam participem divinarum perfectionum, intelligentiæ, potentiæ, etc., sed malevolam, constabit illud ens attributis repugnantibus. Nam primùm non intelligitur, quomodò à choro aliarum virtutum voluntas recta abesse potest, quia quæque res vult et propendet juxta suam naturam : cùm igitur supponatur illud ens esse intelligens, id est, id quod rectum est, videre et probare per intellectum, non intelligitur quomodò rectum aversetur per voluntatem, aut rectum non prosequatur. In istâ saltem hypothesi interire concipitur omnis illius entis felicitas, siquidem perpetuò secum divisum et

(1) Haud improbabile ex pluribus causis pro variis regionibus et circumstantiis natum esse Polytheismum. Duas præsertim mirè describit auctor sacer, lib. Sapient. c. 13 et 14, quòd scilicet naturæ illecebris malè capti homines, creaturas earumque confictas imagines, pro Creatore coluerint ; quòd etiam divinis honoribus homines defunctos impiâ charitate vel adulatione fuerint prosecuti. *Acerbo enim luctu dolens pater, citò sibi rapti filii fecit imaginem : et illum, qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquàm Deum colere cœpit, et constituit inter servos suos sacra et sacrificia. Deinde, interveniente tempore, convalescente iniquâ consuetudine, hic error tanquàm lex custoditus est, et tyrannorum imperio colebantur figmenta. Et hos, quos in palam homines honorare non poterant propter hoc quòd longè essent, è longinquo figura eorum allata, evidentem imaginem regis, quem honorare volebant, fecerunt, ut illum qui aberat, tanquàm præsentem colerent suâ sollicitudine*, cap. 14, 15, 16, 17. P. S.

miserè in partes contrarias distractum est, ipsamque suam naturam odio habere probatur. Tandem non intelligitur, quomodò ens intelligens capere possit mala consilia, nisi ex ignoratione recti, vel utilitatis alicujus spe, quod rectum cernit et necessariò probat, nec à recto avocatur utilitatis alicujus consideratione, rectum necessariò sequitur. Atqui ens quod æternum, et independens, atque infinitè intelligens supponitur, rectum ignorare nequit, et sibi sufficiens nullius utilitatis consideratione à recto avocari potest. Ergo malum prosequi nequit. Vide infra ubi de voluntate Dei.

2° Positâ existentiâ entis mali et independentis, tollis Deum. Deus enim, uti supra declaravimus, est ens summum et perfectissimum, et necessarium, et infinitè intelligens, et infinitè potens, et immensum, etc. Atqui in hypothesi duorum deorum intereunt hæc omnia attributa. Non est summus, qui habet æqualem et socium. Non est necessarius, qui non est singularis et unicus, quia non existentem possumus cogitare. Non est immensus, excluditur enim ab illo ente maligno independente (1). Non est infinitè intelligens, non noscet quippe consilia illius entis, à quo abest et à quo naturâ dividitur. Non est infinitè potens, cùm experiatur hostem æquè potentem. Non est sibi sufficiens et felix, cùm spe suâ sæpè fraudabitur et irritos sentiet conatus suos.

3° Ridiculè et sine causâ inventa est duorum deorum hypothesis, quia inepta est ad explicandam mali originem. Nam vel supponitur illa duo principia coæterna agere ex necessitate naturali, uno perpetuò et necessariò bonum operante; altero necessariò operante malum : vel supponitur illa duo principia consultò et liberè agere ex pacto fœdereque inito. Atqui in neutrâ hypothesi explicatur origo mali. Primò. Si ponas illa duo principia agere ex necessitate naturali, ipsam mali moralis notionem sustulisti : omnia enim tunc contingent ex efficaciâ naturali illorum duorum principiorum, quam frangere nec nos mortales nec illi dii poterunt, et proinde nullus erit locus libertati, sine quâ nihil morale esse potest. Deinde verò in istâ hypothesi sic licet conficere : Vel inæqualis est duorum principiorum potentia, vel æqualis. Si inæqualis, coercebit necessariò unum alterum; bonum, si prævaleat, malum bacchari non sinet, nec sinere poterit. Si malum viribus superius sit, nullum erit bonum, et erit semper quantitas liquidi boni vel mali pro excessu virium aut unius aut alterius. Si æqualem fingas utriusque vim, inde tantùm oritura est summa confusio et inconstantia, uno perpetuò destruente alterius opera, vel potiùs nihil orietur, cùm ex contrariis viribus nascatur quies. Neque dicas orituram æqualem mixtionem bonorum et malorum : nam illa non concipitur mixtio, nisi ponas duo principia concurrere ad ejusdem rei productionem, uno quædam liquida bona suppeditante, et alio mala infundente æquali mensurâ. Sed hic nulla est pugna, sed potiùs fœderis cujusdam imago, quod jam considerandum est. Secundò. Non meliùs explicatur origo mali, si ponas illa principia liberè agere et post expertas mutuas vires fœdera iniisse, uti ponit Baylius. Nam primùm in hâc hypothesi non minùs auctor mali Deus bonus constituitur, quàm in communi et pervulgatâ opinione. Nam sic supponitur Deum bonum tolerare malum, quia ad id fœdere adstrinxit sese, eo fine, ut aliqua etiam bona existerent. Sed sic malum liberè et ex fœdere tolerando auctor mali invenitur, eodem modo ac in pervulgatâ opinione. Nam æqualiter mali auctor censeri debet is, qui creaturam suam exponit ludibrio et malitiæ entis maligni, ac is qui creaturam mali capacem generat. Si Deus potuerit consentienter suæ bonitati producere res, quas genii mali furoribus obnoxias fore cognovit intuitu illius boni quod illis inditurus erat, potuit etiam creaturas producere consentienter suæ bonitati, quas ex naturæ suæ imperfectione miseriis obnoxias futuras præscivit, propter illud bonum, quod cum istâ imperfectione conjunctum futurum erat. Nam eòdem planè redit, nec magis nec minùs distat à bonitate, consentire, ut creaturæ malis naturalibus implicentur ex internâ naturæ constitutione, an ex efficaciâ externæ causæ : atqui si satius fuit hominem existere obnoxium malitiæ principii mali quàm omninò non esse, satius etiam certè fuit hominem in hâc mortali conditione cum vitæ miseriis et peccandi libertate existere, quàm omninò non esse. Deinde illa hypothesis experientiâ confutatur : nam si fœdere res inter duos deos compositæ fuissent, æquæ esse debuissent conditiones,

(1) « De summo et vero Deo, utrùm sit finitus necne, si quæritur, de hoc boni et mali contrarietas breviter poterit edocere, quandoquidem, si non est malum, profectò infinitus est Deus. Habet autem finem, si malum est. Non igitur infinitus est. Illîc enim esse mala incipiunt, ubi bonorum est finis. » Faustus Manichæus apud S. Augustinum. Nihilominùs asserebant Manichæi Deo omnia alia attributa præter immensitatem.

et in omni re æqualem vim utrumque principium exerere et æquale habere imperium debuit. Sed rem aliter contingere experimur. Quia notum est ex uniuscujusque hominis prudentiâ, consilio et industriâ pendere magnâ ex parte felicitatem suam; et miserias non tam fatali lege, quàm ex imprudentiâ et intemperantiâ oriri : quod ostendit non ex fœdere duorum principiorum extitisse præsentem rerum ordinem, sed unius entis consilio, quod nostram fortunam propriæ industriæ et prudentiæ magnâ ex parte opus esse voluit. Præterea non intelligitur, quî in fœdus coire tam contraria principia potuerint et in eâdem re finem suum obtinere : videtur certè hâc conventione utrumque spe suâ fraudatum esse; nam bonus Deus absolutum et liquidum bonum naturâ prosequitur; malus verò Deus malum absolutum. Neutrum tamen hâc ratione contingit, cùm mali pondus suspendat æqualiter bonum, et irriti fiant utriusque naturales conatus. Deinde mali principii ingenio satis benè congruisse videtur omnium rerum summa perturbatio, et ut nihil esset constans et permanens; quî ergo ordinis introductioni consentire potuit? Infinita alia hujus opinionis absurda consectaria enumerare liceret, si operæ pretium esset, inter quæ hoc unum est, quòd manifestè tollat omnem religionem, nullam relinquens spem in boni Dei præsidio, aut in mali genii placabilitate.

Ab hâc tam absurdâ doctrinâ longissimè disjunctos fuisse omnes veteres philosophos, omnesque antiquissimas gentes calumniatas à Baylio, demonstrârunt Cudworthus in Syst. intell. Hyde de Rel. vet. Pers. et Beausobre in Historiâ Manichæismi.

Propositio III.

Deus eo sensu unicus est, quòd solus necessariam et æternam habeat existentiam : nec materia ullo modo in hujus necessariæ existentiæ participationem venire potest.

Probatio. — 1° Hoc conficiunt illa omnia quæ supra disputata sunt in argumentis physicis, ubi conclusum est materiam esse effectum arbitrarium entis à materiâ disjuncti. Illa quoque, quæ de entis necessarii et independentis summâ et absolutâ perfectione dicta sunt. Et tandem illæ rationes hùc conferri possunt, quibus modò divinæ naturæ unitatem probavimus. Adeòque hìc expendemus solummodò contrariæ sententiæ tam communis apud veteres philosophos, fundamenta.

2° Ob duplicem causam ista hypothesis inventa fuit. Primùm, quia difficilè concipitur creatio, et quia apta visa est ad explicandam mali originem. Primum fundamentum vanum esse superiùs ostensum est. Et profectò tam obscura et difficilis est cogitatio quomodò Deus regere possit rem necessariam et à se naturâ independentem, ac quomodò creare possit : hùcque recurrunt illæ Epicureorum non leves quæstiones : Quæ molitio? Quæ ferramenta? Qui vectes? Quæ machinæ? Qui ministri tanti operis fuerunt? Quæ nullâ aliâ ratione eludi possunt, nisi faciendo materiam divinæ potestatis effectum. Secundum ergo fundamentum expendamus. Vel enim dicendum erit cum Stoicis materiam carere per se omni qualitate et esse ad omnem usum aptissimam; vel cum Plutarcho et aliis philosophis materiæ inesse naturaliter motum inordinatum et vim quamdam maleficam. Sin prius eligas, confutaris hâc Ciceronis argumentatione : « Vos enim ipsi dicere solétis, nihil esse quod « Deus efficere non possit, et quidem sine labore ullo : ut enim hominum membra nullâ « contentione, mente ipsâ ac voluntate moveantur, sic numine deorum omnia fingi, « moveri, mutarique posse. Materiam enim « rerum ex quâ et in quâ omnia sunt, « totam esse flexibilem et commutabilem, ut « nihil sit, quod non ex eâ subitò fingi convertique possit : ejus autem universè rectricem et moderatricem divinam esse providentiam : hanc igitur quòcumque se moveat, « efficere posse quid velit. Itaque aut nescit « quid possit, aut negligit res humanas, aut « quid sit optimum non potest judicare. » De Nat. deor. l. 3. Sin secundum eligas, communis etiam recurret objectio, quam sic urget Tertullianus contra Hermogenem cap. 10 : « Aut « enim potuit Deus emendare materiam, sed « noluit; aut voluit quidem, verùm non potuit « infirmus Deus. Si potuit et noluit, malus et « ipse, quia malo favit, et sic jam habetur ejus « assentator, licet non instituerit : quia tamen « si noluisset illud, non esset, ipse jam fecit « esse, quod noluit non esse : quo quid turpius? Si voluit esse, quod ipse noluit fecisse, « adversùs semetipsum agit, cùm et voluit esse « quod noluit fecisse, et noluit fecisse quod « voluit esse... Invenietur Deus egisse malè, « si per voluntatem; turpiter, si per necessitatem; aut famulus erit mali Deus, aut « amicus. »

Deinde in hâc hypothesi non erit auctor boni Deus, magis quàm mali. Nam in materiâ vel

nihil erat nisi malum, vel erat mali et boni quædam permixtio. Si nihil præter malum, non potuisset ex eâ bonum elicere, ejus siquidem æternam et necessariam naturam mutare non potuit. Si malum et bonum simul extitêre, ergo Deus non magis est auctor boni quàm mali. Sed, inquies cum Plutarcho, Deus inordinatos motus æternæ materiæ temperavit, et ita ex malo bonum produxit, adjecitque partem suæ substantiæ, quæ quasi rectrix et moderatrix in eâdem temperatione materiam contineret. Sed vana hæc est responsio : nam si Deus aliquod malum tollere potuit, totum cur non tollere potuisset? Cur materiæ inordinatos motus ex omni parte non temperavit? Præterea adjectione istius portionis divinæ substantiæ, à quâ bonum omne fluit, reverà mali omnis auctor extitit Deus. Nam malum morale in illâ sententiâ in eo positum est, quòd vis malefica, naturaliter insita materiæ, partem cœlestem superet, illamque subigat et impotenter ferat in omne malum : adeòque Deus similis est patris, qui filium patitur conscendere equum rabidum et frena renuentem, qui per præcipitia raptabit et elidet, quod maximè abesse videtur à parentis optimi benignitate.

Tandem in hâc opinione, ut in illâ superiore duorum deorum, nullo modo potest religio consistere : hæc omnis posita est in eo, quòd ex divino præsidio malorum omnium liceat sperare liberationem et ex divinâ iracundiâ mala multa nostris capitibus impendeant. Atqui in hâc hypothesi Dei præsidio vitandi mala spes nulla affulget; malum quippe ex constitutione naturali exoritur, aliàs non absolvitur Deus : et nihil à Deo metuendum nobis est, qui nihil mali facere potest, nec punire debet ob malum ex rerum naturali constitutione ortum.

ARTICULUS II.

DE ATTRIBUTIS DEI COMMUNICABILIBUS.

Hactenùs illa attributa exposuimus, quæ propria sunt supremi numinis et includuntur in conceptu entis necessarii, neque ullo modo communicari possunt naturis finitis. Hic ea nobis evolvenda sunt, quæ ad ens necessarium pertinent quatenùs vitâ præditum, quæque mentes finitæ aliquâ ratione participant, qualia sunt, vita, scientia, potentia, voluntas, libertas, felicitas.

De vitâ Dei. — Per vitam entis alicujus generatim intelligitur ille motus, vel illa actio seu vis interior, quâ explicantur ejus facultates atque virtutes. Vocis istius infima acceptio est, cùm tribuitur rebus, quæ in permanenti statu servantur per motum sibi proprium. hoc sensu dicimus aquas viventes. Proximus gradus vitæ illorum entium proprius est, quorum partes Ita sunt comparatæ, ut capaces sint nutritionis et incrementi : talia sunt lapides et fossilia omnia, sed præsertim plantæ atque arbores, quæ in se abdita continent vegetationis principia, et certis anni tempestatibus induunt se sponte suâ in florem, ac folia fructusque explicant. In animalibus organa et officia vitæ magis sunt exquisita, spontaneo feruntur motu; pascuntur quoque sponte suâ et speciem propagant : in iisdem clara habemus sensuum et passionum indicia, nec eorum motus ad mechanicas leges revocare possumus. In homine vitæ principium excellentius est; per illam enim facultatem, quam intellectum nominamus, quæque fluit ex ejus vitâ vel vitæ ejus pars est, non solùm de rebus judicat, deliberat, ratiocinatur, quod non faciunt animantes, sed se immiscere toti rerum universitati, ipsum cœlum et Deum mente adire, et omnes rerum ordines perscrutari potest. Puriores esse spiritus auguratur ipsa ratio, in quibus vitæ vividum principium magis viget, quique non tantùm habent facultates nostras in perfectiori gradu, sed fortassè continet eorum vita vires novas, quarum nullam ideam informare animo valemus.

Ex his creatarum rerum vitis aliquam informare notionem possumus istius vitæ, quæ omnium aliarum fons et principium est. Sed meminerimus eam semper esse distantiam inter vitam excellentissimam rerum creatarum et vitam numinis, quanta est inter finitum et infinitum, inter ens necessarium et contingens, inter ens independens et naturam precariam; Deum non tantùm continere illas vires, quas in creaturis experimur, in summo gradu et sine adjunctâ aliquâ imperfectione, sed infinitas alias vires ejus vitæ appendices esse, quas omninò ignoramus. Ille solus propriè continet vitam in semetipso, propriè habet immortalitatem : omnia alia entia ejus vitæ participatione vel efficientiâ vivunt, *in ipso vivimus, movemur et sumus.* Propter hanc immortalem semperque actuosam vitam, solebat Plato Deum appellare *naturam pervigilem,* utpote quæ nunquàm dormit aut cessat, sed perpetuâ et nunquàm interruptâ activitate viget. Idcircò etiam Aristoteles appellabat Deum *energiam,* seu *vim essentialem et substantialem :* ut nempe exprimeret perpetuum et infinitum vigorem supremi numinis. In hoc igitur differt vita Dei ab aliis

attributis, quòd latiùs pateat et sit complexio omnium virium istius entis infiniti; non tantùm earum, quæ à nobis cognoscuntur, sed earum etiam quæ in Deo abditæ sunt.

De scientiâ Dei. — Esse Deum intelligentem conficiunt ea omnia argumenta, quæ supra attulimus ad conficiendam ejus existentiam. Nullum est inter argumenta seu moralia, seu physica, seu metaphysica, quod hùc conferri non possit. Adeòque hìc solummodò breviter declarandum est, quousque sese extendat hæc Dei scientia.

I. « Deus seipsum perfectissimè novit. » Quia primò cùm sit ens perfectissimum, non potest carere cognitione objecti præstantissimi. Quia secundò non concipitur quomodò Deus aliter intelligens esse possit, quàm seipsum comprehendendo. Nam cùm præter Deum nihil per se existat, vel cognitio Dei est comprehensio suî ipsius aut nihili. Sed non est comprehensio nihili: cùm comprehendere nihilum et non comprehendere sint quid unum atque idem. Quia tertiò Deus est ens intelligens et sibi intimè præsens; ergo habet suî conscientiam.

II. « Deus novit omnes rerum essentias, omnesque rationes, quæ sunt inter illas essentias, id est, omnem veritatem. » Nam Deus est sempiterna et incommutabilis natura, ea omnia quæ incommutabiliter vera sunt continens; seu essentiæ rerum et earum rationes nihil aliud sunt quàm modi mentis divinæ, ut supra effectum est.

III. « Deus novit omnia entia possibilia seu omnia, quæ extra Deum existere possunt. » Primò, Deus cognoscit seipsum et consequenter potentiam suam: cognoscit etiam rerum omnium essentias rationales et metaphysicam earum possibilitatem. Atqui entia possibilia sunt res quibus divina potentia dare potest existentiam. Deinde mens infinitæ perfectionis id omne complecti notitiâ suâ debet, quod est in rerum intelligibilium genere. Atqui res possibiles tales sunt. Denique Deus potest res possibiles ad existentiam perducere, quia omnipotens; et multas reverà produxit. Atqui Deus non posset velle producere res possibiles, nisi easdem ante cognosceret. « In sapientiâ Dei, inquit S. Aug. de Civ. Dei, l. 11, sunt infiniti thesauri rerum intelligibilium, in quibus sunt omnes invisibiles et incommutabiles rationes rerum, etiam visibilium et mutabilium, quæ per ipsum factæ sunt: quoniam Deus non aliquid nesciens fecit, quod nec de quolibet homine artifice dici potest. Porrò si sciens fecit omnia, ea utique fecit quæ noverat, ex quo occurrit animo quoddam mirum, sed tamen verum, quòd iste mundus nobis notus esse non posset, nisi esset: Deo autem nisi notus esset, esse non posset. » Hæc scientia dicitur à cholasticis *scientia simplicis intelligentiæ.*

IV. « Deus novit omnia existentia, etiam minutissima, et ipsas hominum cogitationes. » Primò. Omnia quæ sunt, in Deo vivunt, moventur et sunt; seu per omnipotentem ejus efficaciam existunt, agunt et diriguntur. Atqui Deus novit ea quorum ipse auctor, conservator et moderator est. Deinde Deus illa omnia novit quibus intimè præsens est; atqui omnibus rebus præsens est per immensitatem. Hæc duo argumenta pulchrè conjungit David. Ps. 139: *Quò ibo à spiritu tuo, quò à facie tuâ fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas diluculo* (vel diluculi seu lucis) *et habitavero in extremis maris, etenim illùc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua.* Denique Deus creaturis suis intelligentibus concessit facultates videndi, audiendi et variâ ratione percipiendi. *Sed qui plantavit aurem, ipse non audiet? Qui finxit oculum non considerat? Qui docet hominem scientiam, ipse non intelliget?* Ps. 94.

V. « Deus novit etiam ab æterno futura omnia, seu necessaria, seu libera. » Nam primò, Deus est ens infinitum et perfectissimum, cui nihil accidere potest de novo, cujus scientia nulla incrementa capere potest. Sed si Deus non cognosceret res omnes futuras, non haberet cognitionem perfectissimam et singulis diebus ejus scientia amplificaretur. Quod longissimè videtur abhorrere à dignitate entis infiniti. Secundò. Sublatâ Dei scientiâ futurorum, tollitur divina providentia cum attributis moralibus. Nam ille non potest universitatem sapienter, benè et justè ordinare, qui non novit omnes suarum operationum exitus et consequentias, et consequenter ignorat, quæ mala oriri possint, aut quæ remedia sint malis nascentibus afferenda; qui perpetuò et singulis momentis manum operi suo emendatricem admovere propter mala non prævisa cogitur, haud secùs ac artifex, qui horologii à se constructi motus omnes non prævidisset, nunquàm sanè certus esse posset illud fini ad quem destinavit inservire posse. Tertiò. Omnis opifex, qui operis alicujus inventor, et etiam creator atque unicum adminiculum est, qualis est Deus, non potest non cognoscere interiùs opus

suum, illius omnes motus perspicere, illiusque fortunam omnem prævidere. « Nota est diis, ut ait Seneca de Benef. l. 4, c. 32, operis sui series. Omnium illis rerum per manus suas iturarum scientia in aperto semper est : nobis ex abdito subit, et quæ repentina putamus, illis provisa veniunt et familiaria. » Quartò. Deus in summo gradu possidet id omne quod nos aliquâ ratione participamus : itaque si nos ipsi cæci mortales aliquàm probabilem conjecturam ex rerum circumstantiis et cognitis imperfectè hominum indole, propensionibus et cognitionibus capere possimus de futuris etiam liberis actionibus, et eò securiùs judicare possimus, quò perfectiùs illa omnia noverimus ; Deus ergo cognitis perfectè omnibus omninò actionum principiis habere potest actionum liberarum certissimam præscientiam. Quintò. Denique id efficitur ex vaticinationibus olim factis afflante Deo, quibus prædicti sunt non tantùm eventus ex causis naturalibus et necessariis, sed etiam ex causis liberis procreati, qualia sunt fata imperiorum, humana consilia, hominum virtutes et vitia. Præscientia ergo Dei tot habet testes, quot fecit prophetas. Hæc scientia vocatur in scholis *scientia visionis*.

Iisdem rationibus efficitur Deum nôsse omnia etiam futura conditionata, id est, ea quæ futura essent, si hæc aut illa poneretur conditio : quam scientiam conditionatorum Molina et ejus discipuli vocant *mediam* inter scientiam *simplicis intelligentiæ, et scientiam visionis*. Sed qui S. Augustini et Thomæ nominibus sese nuncupârunt, scientiam conditionatorum ubi conditio non est ponenda, sed possibilis tantùm, revocant ad *scientiam simplicis intelligentiæ*, quæ versatur circa res possibiles ; ubi conditio ponenda est, revocant *ad scientiam visionis*.

Objicies : Scientia illa futurorum liberorum cum humanâ libertate nequit consistere. Nam id, quod certò præscitum est, certò est futurum. At quod certò futurum est, id non contingens, sed necessarium est. — Respondeo : Nego minorem. Fateor quidem nihil certò præsciri, quod non sit certò futurum ; sed nego nihil certò futurum esse, quod non sit necessarium. Magnum esse discrimen inter rei certitudinem atque rei necessitatem, vel ex eo patet, quòd plures quotidiè cernamus effectus causarum contingentium et liberarum, qui certò sunt, etsi potuissent non esse, et consequenter non sunt necessarii. Nam quodcumque est, id certò est, licet non necessariò : sic etiam quod certò nunc est, certò erat futurum, quamvis non necessariò. Eventus tantùm hic necessarius est, qui habet causam necessariam ; sed eventus omnis certus est, qui certò est futurus, quamvis pendeat à causâ participe libertatis. Ergo si id quod liberè fit, certò nihilominùs futurum est, et quod certò futurum est possit certò præsciri, manifestum est præscientiam involvere quamdam eventûs certitudinem, nequaquàm verò necessitatem. Et verò præscientia non affert majorem necessitatem rebus præscitis, quàm scientia rebus cognitis. Nam præscientia in Deo nihil aliud est quàm scientia cui cuncta futura sunt præsentia : sed nemo dixerit scientiam esse causam rerum cognitarum, nec visionem esse causam rerum visarum.

Instabis : Id non contingens, sed necessarium est, quod non potest non evenire. Sed quod certò futurum est et certò præscitum, id non potest non evenire. — Respondeo : Distinguo minorem. Quod certò futurum est et certò est præscitum, id non potest non evenire in sensu composito, concedo : in sensu diviso, nego. Propositio sumpta in sensu composito hunc habet sensum : quod certò futurum supponitur et certò præscitum, non potest supponi non eventurum. Quæ propositio valdè clara est. Ejusdem minoris in sensu diviso intellectæ hic sensus est : quod certò futurum est et certò præscitum, id in nullâ hypothesi potest non evenire, sed est necessarium et habet causam necessariam. Quæ propositio falsa est, quia futura libera et contingentia, ut mox diximus, possunt certò præsciri, quamvis non sint necessaria. Idem argumentum afferri potest ad conficiendum omnes quas cernimus hominis actiones esse necessarias ; sic enim possis conficere : Id non contingens est, sed necessarium, quod non potest non esse ; sed quæ cerno oculis non possunt non esse ; ergo sunt necessaria. Manifestum est ad hanc argumentationem afferendam esse præcedentem distinctionem sensûs compositi et divisi : verum quidem est repugnare, ut id quod cerno, dùm id cerno, non existat ; sed falsum est, ex eò quòd aliquid videam, id habere causam necessariam.

Instabis : Ex concessis actiones creatæ voluntatis non possunt non evenire in sensu composito præscientiæ divinæ : ergo necessitas existendi conjuncta est cum præscientiâ Dei. Distinguo consequentiam : ergo necessitas exi-

stendi hypothetica et consequentiæ, ut aiunt, conjuncta est, etc., concedo. Ergo conjuncta est necessitas antecedens et consequens, nego. Si dixero, v. g.: Deus prævidet hoc anno in aliquibus partibus seu Europæ, seu Asiæ exarsurum esse bellum; ergo bellum exarsurum est, consequentia quidem est necessaria, et existit hypothetica quædam necessitas: nam non potes tollere quod semel posuisti. Posuisti bellum exarsurum esse, Deum id præsciisse, non potes ergo contrarium ponere. Sed tamen consequens est contingens, non necessarium, quia id non continget ex causâ aliquâ necessariâ, sed liberâ aliquorum principum determinatione. Profectò haud magis Dei scientia affert voluntati principum necessitatem, quàm mea probabilis conjectura, quæ certè nullo modo eorum afficit voluntatem.

Solent theologi scholastici hoc loco fusè disputare de modo scientiæ divinæ et mediis in quibus Deus res omnes videat. Satis unanimiter definiunt Deum semetipsum cognoscere sine medio: res omnes possibiles in essentiâ et omnipotentiâ suâ; omnes res existentes, in decretis suis et operationibus. Sed quod spectat res futuras in magnâ sunt dissensione. Thomistæ, præmotionis physicæ defensores, contendunt Deum futura omnia seu necessaria, seu libera videre in decretis suis absolutis et physicè præmoventibus ac prædeterminantibus. Juxta alios Deus eadem futura novit in suâ essentiâ tanquàm specie intelligibili in repræsentando infinita: supposito tamen decreto, seu positivo, seu permissivo de eorum futuritione. Juxta alios, Deus res futuras cernit in earum cum æternitate divinâ coexistentiâ. Tandem alii sunt, qui docent Deum futura omnia cernere in proximis eorum causis: futura necessaria in causis necessariis; libera in hominum voluntatibus per eminentissimam quamdam cognitionem liberi arbitrii. Sed ne nos hisce inextricabilibus quæstionibus implicemus, vetat auctoritas S. Augustini, qui in Ps. 49, nobis præceptum et exemplum reliquit his verbis: « Non audeam dicere quomodò Deus novit. Non hoc à me, fratres, expectetis, ut explicem vobis quomodò cognoscat Deus. Hoc solùm dico: Non sic cognoscit ut homo: non sic cognoscit ut angeli: et quomodò cognoscit dicere non audeo, quoniam et scire non possum. » Suadent etiam inter scholasticos sapientissimi, qui confitentur omnem hanc disputationem niti conjecturis. Et profectò res aliter esse nequit. Nam non possumus nobis aliquam informare notionem divinæ intelligentiæ quàm ex nostris facultatibus, quæ vel hoc solo infinitè distant à virtutibus divinis in modo existendi, quòd nos nihil possideamus per nosmetipsos, habeamus precariam scientiam, precariam vim, precaria omnia et aliunde advenientia: Deus verò cuncta quæ habet in se et per se possideat et nihil emendicet à suis creaturis, non ipsam cognitionem earum existentiæ.

De voluntate Dei. — Nulla vox est magis in sermone communi familiaris, nulla etiam quam philosophi et theologi sæpiùs usurpent, quàm ista vox *voluntas;* nulla tamen magis ambigua, quæ ambiguitas fortè multarum disputationum causa extitit. Quandoque per voluntatem intelligitur divinæ naturæ potentia, et hoc sensu dicitur, voluntatem Dei esse omnipotentem. Aliàs per voluntatem intelligitur divina libertas, et hoc sensu dicitur voluntatem Dei esse liberam. Sed profectò valdè impropriè, quasi verò una facultas haberet aliam facultatem ac facultas voluntatis dici possit habere facultatem libertatis. Meliùs diceretur: Divina natura est omnipotens, est libera, etc. Sæpissimè etiam tum philosophi, tum theologi per voluntatem intelligunt inclinationem versùs bonum, cui propensioni concipimus esse in Deo aliquid analogum, quod amorem quoque nuncupamus: manifestum est hunc vocis sensum multùm differre à libertatis vel potentiæ notione, et hæc est in præsenti loco vocis illius acceptio. Voluntatem ergo definimus propensionem in bonum seu amorem boni.

I. « Deus summâ voluntate seu amore seipsum, suasque perfectiones prosequitur. » Nam primò enti perfectissimo nulla deesse potest vera perfectio, cujus possessione melior aliqua natura esse possit. Atqui amor suî ipsius objecti videlicet optimi, et propensio in id omne quod pulchrum est atque bonum, est vera perfectio, quâ si fingas Deum carere, eum imperfectum statim cogitabis. Sicut enim concipimus scientiam præstare potentiâ, cujus cæcos impetus præcipitesque conatus temperat: sic quoque insita est omnium animis, uti loquuntur Plato et Aristoteles, divinatio quædam atque præsensio, aliquid melius et excellentius existere ipsâ scientiâ, aliisque omnibus perfectionibus. Est hic amor recti fundamentum omnium perfectionum Dei moralium, veracitatis, bonitatis, justitiæ et sapientiæ, etc., quæ aliter concipi nequeunt, quàm ut exercitationes ad extra istius amoris et propensionis in se

ipsum et id omne quod bonum est. Sine illo amore habebis in potentiâ et scientiâ divinâ causas cur metuas et verearis Deum ; cur diligas et fiduciâ plenus complectaris, nullas prorsus causas animadvertis. Ergo hanc perfectionem Deo denegare non possumus. Secundò, Deus creaturis rationalibus, quas ad sui imaginem finxit, indidit illum amorem et inclinationem versùs bonum et rectum, et crescit illa propensio pro naturæ dignitate. Ergo in Deo qui summum gradum omnis perfectionis tenet, et cujus naturæ summa dignitas est, debet idem amor summus et infinitus esse. Hoc quoque agnoverunt omnes philosophi. Plutarchus in vitâ Aristidis p. 322, t. 1, scribit : « Et quidem Deus tribus præcellere videtur, immortalitate, potentiâ et virtute : inter quas summæ majestatis et divinitatis virtus. Nam vacuum quoque et elementa æterna sunt : vim verò terræ motus, fulgura, ventorum procellæ, aquarum impressiones ingentem obtinent : at juris rectique ne Deus quidem, nisi sapiendo et ratiocinando venit in consortium. Quare cùm tria quoque sint, quibus affectum erga Deum vulgus est, quòd eum beatum putet, timeat et honoret, beatum ducere videtur, quia immortalis est nec interit; exhorrescere et metuere ob vim et potentiam ; diligere et honorare et venerari justitiæ causâ. » Plato in libris de Rep. ubi de virtute disserit, docet summum bonum neque voluptatem esse, neque intelligentiam et scientiam, sed amorem recti. Ideò apud Platonicos virtus, qui est in homine constans voluntas legibus æternis parendi, vocatur *imitatio divinitatis ;* hinc que patet quàm consentiens veræ philosophiæ sit illa divinæ naturæ descriptio apud beatum Joannem sub notione charitatis : *Deus charitas est; et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* Quàm divina etiam sit illa Apostoli Pauli sententia : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum quasi æs sonans et cymbalum tinniens. Si habuero prophetiam, et novero omnia mysteria et omnem scientiam..... Charitatem autem non habuero, nihil sum..... charitas nunquàm excidit..... major autem horum est charitas.* Cor. 1 Ep. c. 13.

II. Deus voluntate seu amore naturali nihil prosequitur præter semetipsum. At, ut infra explicabimus, liberè sese determinando ad creaturarum productionem, excitat in se amorem liberum erga creaturas. Nam Deus id solùm naturali et necessario amore prosequitur, quod solùm habet bonitatem absolutam. Sed Deus solus sine consorte bonus est et solus ab æterno exstitit. Deinde si Deus necessariò et naturali amore diligeret creaturas, essent planè necessariæ et ex divinâ naturâ per quamdam emanationem à totâ æternitate fluxissent, uti docuerunt recentiores Platonici.

De potentiâ Dei. — Per potentiam intelligimus generatim vim efficiendi, et per potentiam infinitam vim efficiendi omnia possibilia, seu potentiam cui nulla adjuncta est imbecillitas. Hujus perfectionis notionem aliquam informamus ex illo dominio, quo animus gaudet in corpus suum, et ex omnibus aliis etiam quibuscumque motionibus et effectibus. Adeò ut hanc ex naturâ rerum tollere nemo unquàm in mentem sibi induxerit. Spinosa et alii athei dùm Deo hanc denegant, materiæ attribuunt. Paucis igitur, quæ ad præsentem quæstionem pertinent, absolvemus.

Deus habet potentiam infinitam, 1° quia Deus est ens perfectissimum, cui nullam denegare possumus perfectionem et nullam adjungere imperfectionem vel imbecillitatem. 2° Quia nos participamus illam vim, et ens infinitum et perfectum in summo et infinito gradu possidet omnem nostram perfectionem. 3° Is est omnipotens, qui potest efficere quidquid est possibile, seu quidquid esse potest. Atqui negari non potest sine contradictione Deum non posse facere quidquid est possibile : nam in istâ hypothesi res essent possibiles et non possibiles : possibiles ut supponuntur; impossibiles certè, quòd sine potentiâ Dei esse non possint. 4° Illius potentiam illimitatam atque infinitam cogitare debemus, qui hanc rerum immensam molem sustinet, animat, regit cum summâ facilitate : nam nihil est in rebus possibilibus, quod majorem difficultatem contineat. Qui potest ex nihilo substantias producere, vires et facultates iisdem addere, easdem vires et facultates moderari, omnia certè potest, quia his tribus omnis potestas continetur.

De libertate Dei. — Libertas (libertas potest definiri *facultas eligendi*) meliùs conscientiâ intelligitur, quàm definitur; nam nullam habemus vocem clariorem, vel aliquam ideam sensumve, qui nobis sit interior. (Vide infra de Libertate humanâ.) Cum Spinosâ præsertim nobis est in hoc loco disputatio, qui negat esse ullam vim sui determinatricem in ullâ re asseritque omnia in Deo, considerato sub formâ extensionis, contingere ex serie impulsuum quorum unus alterius causa sit; et similiter omnia in eodem Deo, considerato sub attri-

buto cogitationis, contingere serie quâdam et nexu cogitationum et volitionum, quarum posterior immediatè præcedentis effectus existat. Propterea in asserendâ Dei libertate quibusdam utemur rationibus, quæ efficiunt solummodò immunitatem à coactione.

Deus est summè liber. Nam 1° Deus est ens summè et infinitè perfectum, cui nullam adjunctam imperfectionem cogitare possumus: si ergo libertas sit perfectio verè compatibilis cum aliis Dei perfectionibus, erit in Deo libertas infinita. Atqui libertas est naturæ rationalis summa perfectio; hoc certè conscientia nos docet cum majori vi atque auctoritate, quàm quæcumque ratiocinia: illa etiam tam cognata est cæteris Dei perfectionibus, ut vix ulla sine libertatis notione concipi possit. 2° Deus omnes habet perfectiones eminenter et in summo gradu, quas possident ejus creaturæ. Atqui nos habemus illam libertatem et consistit tota vita in ejus usu, nec ullo modo istâ perfectione privari vellemus, quia non posset à nobis tolli, quin ipsi à nobis ipsis quodammodò tolleremur. 3° Est in Deo libertas, si sit in Deo consilium et agat ad fines certos obtinendos: nam consilium et sapientia posita est in electione mediorum ad finem; qui necessariò agit et à se non determinatur, nullos certè fines sibi præscribere potest. Hoc agnoscit Spinosa, et ideò confidenter asserit naturam finem nullum sibi præfixum habere, et omnes causas finales esse humana figmenta. Atqui causas omnes finales tollere, negareque oculum esse factum ad videndum, aut dentes positos esse in ore ad masticandum, insanire est. Cum sapientiâ divinâ intereunt etiam veracitas, bonitas, justitia, et omnia Dei attributa, quæ si abessent ab ente necessario, quàm longè distaret à perfectione! 4° Libertas etiam includitur in ideâ omnipotentiæ. Nam potentia activa sine libertate concipi non potest, nec potentia infinite activa sine absolutâ libertate. Ens cujus potentiæ activæ nullos cogitamus limites, illius etiam arbitrio nullos positos esse intelligimus, quidvis potest eligere et quidvis facere. Fac, verbi gratiâ, animum non esse liberum ad movendum corpus, perit statim omnis idea activæ potentiæ in corpus suum. 5° Deus est ens intelligens. Atqui sine libertate sumptâ generatim pro vi suî determinativâ, nulla esse potest in Deo propriè dicta intelligentia. Nam intelligentia in Deo non potest esse passio ab extrinseco adveniens, seu conscientia passionis, cujus est aliqua causa exterior, cùm præter Deum nulla alia causa agnosci possit; sed est necessariò actio interior naturæ divinæ. Atqui omnis actio Deo interior, et cujus principium est ipsa natura Dei, arguit libertatem sumptam pro facultate agendi sine alterius determinatione. Eodem modo conficere possis ex naturâ voluntatis divinæ, qui est amor activus. 6° Si prima causa careret libertate, seu esset agens necessarium, cujus omnes actus sint tam absolutè et physicè necessarii ac ipsius existentia, sequeretur id omne quod non existit, esse non potuisse, et id omne quod est, non potuisse non esse. Sequeretur omnes modos rerum et omnia quæ eveniunt, aliter contingere non potuisse. Hoc confitetur Spinosa. Atqui abhorret à communi sensu asserere nihil esse contingens, modos entium non potuisse esse aliter quàm sunt. Nam experientiâ compertum habemus et omnium intelligentiæ obvium est cuncta è contrario esse effectus arbitrarios; motum videlicet cum omnibus suis adjunctis, determinatâ velocitate, directione, etc., leges omnes seu gravitatis, seu cohæsionis, etc., numerum et ordinem corporum cœlestium, etc. Quæ necessitas, v. g., fuit ut systema solare septemdecim astris constaret? Ut Mercurius, Venus et Mars nullam lunam seu satellitem haberent, terra verò haberet unam, Jupiter quatuor, Saturnus quinque? Ut tam inæqualis esset orbitarum excentricitas aut tam diversa earum ad eclipticam inclinatio? Ut eam, quâ feruntur, velocitatem haberent, tum circa axem suum, tum circa solem, cùm omnis alia æquè esset possibilis? Omnia etiam quæ in terrâ sunt ad arbitrium composita videmus, in plantis, in animalibus, in hominibus. Quæ necessitas fuit ut colorum numerus ad septem primitivos definiretur? etc. 7° Nisi prima causa seu Deus esset ens liberum, existeret progressus causarum in infinitum sine ullâ causâ primâ. Nam si nullum ens sit suî ipsius determinativum, seu liberum, nullum erit propriè activum, nullum primum movens, nullum primum cujuscumque seu cogitationis seu volitionis principium; quidquid existit erit passivum et determinatum, seu effectus. Hoc sæpiùs videtur agnoscere Spinosa. (Prop. 33.) Atqui repugnat planè progressus causarum in infinitum sine ullâ causâ primâ, ut per se patet et supra confectum fuit. Ergo.

Objicies cum Spinosâ: 1° Ex necessitate divinæ naturæ infinita infinitis modis sequi debent. Hoc pertinet ad divinæ naturæ perfectionem; proinde nullus est locus libe[illegible]ati (Cor.

ad prop. 17). 2° Si res alterius naturæ potuissent esse, vel alio modo ad operandum determinari, ut naturæ ordo alius esset, Dei etiam natura alia esse posset, quàm nunc est. (Prop. 33, et parte 2, prop. 13, lem. 3.) 3° Qui negant ex necessitate divinæ naturæ omnia necessariò fluere, Dei omnipotentiam negare videntur; coguntur enim fateri Deum infinita creabilia intelligere, quæ nunquàm creare poterit : nam aliàs, si scilicet omnia quæ intelligit crearet, suam juxta ipsos exhauriret potentiam et seipsum imperfectum redderet. Ut igitur Deum perfectum statuant, eò rediguntur, ut simul statuere debeant ipsum non posse omnia efficere, ad quæ ejus potentia se extendit. (Prop. 16.)

Respondeo primam rationem esse manifestam petitionem principii. Naturam infinitè perfectam producere posse infinita infinitis modis certum est, sed debere eamdem necessitate naturali, infinita infinitis modis producere nullo modo sequitur, nisi primùm ponas illam naturam necessariò agere secundùm vim suam infinitam, quod est positum in controversiâ. Secunda ratio quoque ridicula est : nam nullo modo sequitur mutari naturam divinam, si varia diversis temporibus, et diversis modis producat juxta decreta immutabilia et æterna sui arbitrii. Æquo jure et meliori concludere possemus Deum in hypothesi Spinosæ, ex eo quòd producat omnes possibiles rerum differentias, ideò ejus voluntatem et naturam esse semper necessariò variam et suî dissimilem. Tertia ratio ejusdem generis est, ac si quis hoc argumento divinam æternitatem tollere velit : si æterna duratio seu omnis possibilis duratio non sit actu exhausta, nunquàm poterit exhauriri. Ergo nulla est Dei æternitas. Sic Spinosa per id tolli vult divinam omnipotentiam, per quod Deus constituitur omnipotens. Sicut ergo Deus æternus est, quia ejus duratio exhauriri non potest, sic ideò etiam est omnipotens; quia ejus potentia non potest exhauriri, nec omnia creari possibilia queunt.

Objicies 2° : Deus est ens necessarium et immutabile. Atqui tale ens non potest esse liberum. Nam entis necessarii et immutabilis modi omnes sunt necessarii et immutabiles; et ens non potest esse liberum, quin habeat modos contingentes, siquidem unaquæque volitio et actio est entis modificatio, et unaquæque volitio libera est modificatio contingens. — Respondeo 1° : Quamvis immutabilitatem Dei non possemus conciliare cum libertate, hoc non minueret vim rationum, in quibus utraque Dei perfectio posita est. Nam multa sunt certissima, quæ explicare non possumus. V. g., demonstrant geometræ lineam diagonalem quadrati esse incommensurabilem cum lateribus ejusdem quadrati; neque quomodò id fieri possit, ullo modo explicant. Præterea difficultas hæc non nos solos attingit, sed Spinosam quoque et omnes atheos, qui in suâ materiâ necessariâ perpetuam modorum mutationem agnoscunt.

2° Ab hâc difficultate satis benè expediunt sese qui existimant libertatem in Deo esse quidem immunitatem ab omni coactione et physicâ necessitate, at benè consistere cum necessitate morali. Nam moralis necessitas æquè adjunctam habet immutabilitatem, ac necessitas physica. Sic si supponas à totâ æternitate menti divinæ præsentes fuisse omnes mundos possibiles : si deinde ponas Deum inter mundos possibiles eligere perfectissimum ex necessitate quâdam morali, ortâ ex infinitâ ejus sapientiâ et bonitate; et tandem ponas hanc Dei electionem esse efficacem, in hâc hypothesi omnes hi modi, nempe intelligentia rerum possibilium, volitio, actus sunt aliquo modo necessarii et immutabiles. Intelligentia fluit ex naturali et essentiali energiâ naturæ divinæ, electio ex intelligentiâ fluit moraliter et ex electione operatio. At in hâc sententiâ dicendum est libertatem in Deo esse vim suî determinativam ex motivis rationabilibus inclinantibus cum morali necessitate, quam definitionem amplecti non possumus (1).

3° Quidam theologi existimant pertinere quidem ad naturam entis necessarii et immutabilis, ut omnes ejus modi perfectivi sint necessarii et immutabiles; necesse autem non esse, ut defendamus omnes modos minimè perfectivos, quales sunt volitiones liberæ et omnes ad extra operationes, esse necessarios et immutabiles. Immutabilitatem naturæ Dei propriam salvam consistere putant, quamdiù non acquiritur nova perfectio aut aliqua deperditur. Sed hæc responsio multa habet incommoda et parùm consentit cum iis quæ à nobis supra disputata sunt in tertio argumento physico pro existentiâ Dei, ubi ex modis materiæ contingentibus et mutabilibus conclusimus

(1) Reprobanda est omninò ea opinio quâ libertas cum necessitate morali conciliari posse dicitur. Eam confutabimus cum systemate Leibnitzii infra ubi de Optimo quæstio agetur. P. S.

materiam esse ens contingens; et simul asseruimus modum existentiæ necessariæ esse necessarium.

4° Satius aliis philosophis et theologis visum est negare volitiones et operationes liberas esse propriè modos naturæ divinæ, quatenùs liberæ et contingentes sunt : multamque operam posuerunt theologi scholastici, ut rem planè superantem intellectum humanum explicarent. Docent volitionem Dei spectari posse duobus modis : primò ratione substantiæ seu entitatis divinæ, quatenùs est intra Deum et ejus modificatio; secundò ratione terminationis ad creaturas, quâ ex parte omninò libera est. Igitur putant id quod actus Dei liber supra necessarium ponit, esse duntaxat habitudinem seu respectum ad creaturas. Attamen quoniam actus liber Deo internus est, etiam quatenùs liber est, pro conditione libertatis quæ ei est intrinseca, et aliunde tamen actus liber, quatenùs liber, potest esse vel non esse, ut explicent quomodò aliquid in Deo liberum et internum possit esse vel non, distinguunt in prædictâ terminatione ad creaturas quasi duplicem respectum; unum ex parte Dei, et sub eâ ratione intrinsecum, ordinem tamen et habitudinem dicentem ad extrinsecum, nempe creaturas; alterum ex parte creaturæ, et sub istâ ratione purè extrinsecum, creatum et defectibilem. Hocque modo exponunt quomodò eâdem semper immotâ remanente Dei substantiâ et entitate, actus liber Dei sit internus et contingens : non quidem ratione entitatis, neque etiam ratione solius puræ terminationis extrinsecæ, quæ actum liberum intrinsecum constituere non posset, sed ratione terminationis intrinsecæ ad extrinsecum. Hæc et multa alia subtiliora habent quàm plurimi; ex quibus fortassè difficilior et obscurior facta est immutabilitatis et libertatis conjunctio, quàm antea visa fuerat. (1)

(1) Sequentia forsan difficultatem elucidabunt. Actus contingentes in Deo seu Ente necessario non repugnant, in genere scilicet volitionum. Sed, inquiunt adversarii, actus liberi vel perficiunt Deum, et sunt necessarii, vel non, et eos inutiles est dicendum : Resp. Dist. Actus liberi in genere et quatenùs actus liberi, sumpti cùm libertatem in Deo ac proinde perfectionem arguant, eum certò perficiunt, et sub illo respectu absolutè sunt necessarii. Seorsim verò habiti, nempe ut tales actus, v. g., decretum creationis, Dei non sunt perfectivi, sed contingentes in Deo, minimè necessarii. Neque ideò aliquid inutile in Deo admitti concludas : quippe actus liber determinatus, si ut talis sumatur, inutilis certè dicendus; nullatenùs verò, si ut liber actus. Liberorum igitur actuum contingentia ex ipsâmet libertate, ac proindè ex ipsâ, ad quam ea pertinet libertas, naturâ divinâ, oritur. Nemo est præterea qui non videat eam contingentiam ex principatu Dei in suos actus ad extra natam, Deum manifestare independentem atque illo sub respectu perfectum. Ut verò magis directè conciliari inter se immutabilitatem et libertatem ostendamus, sic respondemus : Deus ut liber tali decreto determinato antecedenter, id est, non habito, carere potest; ut verò immutabilis, immutabilitate scilicet consequenti, seu consiliorum (non enim hîc agitur de perfectionibus divinis), decreto semel lato rescindere nec ullo modo valet mutare. Porrò hæc inter se minimè pugnant. Equidem Deus nunc suam exercere nequit libertatem, quam, velut alia attributa, ab æterno pro suo beneplacito reverà exercuit, quippe aliud non competit exercitium Enti perfecto.

Alia etiam objici solent, quæ suam habent difficultatem. Si Deus sit liber, inquiunt, decreta ejus, utpote æterna et libera, *æternam electionem* exhibent; atqui hujusmodi repugnat electio; namque electio essentialiter tempus requirit antecedens, quo scilicet eligens unum alii potuerit anteponere : id verò tempus anterius æternitas electionis tollit. Ergo.—Resp. Neg. min. et ejus probationem, nempe electionem essentialiter tempus antecedens requirere. Vera enim electio id solùm postulat, ut nimirùm ens eligens adeò liberè sese determinet, ut aliud præ alio sumere verè potuerit. Porrò determinatio illa tempus certè requirit in ente imperfecto ad inquisitionem motivorum et ponderationem; nullum verò in Deo omnisciente et perfecto quem indeterminatum deliberantemque nefas est supponere. Unde liquet humanum eligendi modum ad divinum in objectione malè transferri.

Sed, inquiunt, electio, seu actus liber dicendus est effectus cujus Deus sit causa : atqui causa necessariò antecedit effectum; ergo iterùm electio æterna repugnat. — Resp. causam non essentialiter anterioritate temporis, sed aliquando, ut in divinis operationibus, solâ rationis prioritate effectum præcedere, cùm scilicet causa semper prior cogitetur, etiamsi suum essentialiter primo instanti produxerit effectum. Sed ipsis dilucenda est difficultas adversariis in Deo decreta æterna admittentibus. Hæc probabilia sunt, quorum tamen clara intellectio captum humanum superat. — Plura insuper ex objectis evanescunt in systemate saltem valdè probabili æternitatis simplicis, cùm nihil tunc sit præteritum, nihil futurum, antecedens aut consequens, sed omnia Deo semper præsentia.

De felicitate Dei. — Ea est illarum rerum sors, quæ per se claræ sunt, ut definiendo vel describendo nullam illis lucem afferre possimus : inter hujusmodi res principem locum tenet felicitas. Dicitur à nobis non tantùm bonum, sed summum bonum : in eam ferimur naturali inclinatione : est omnium actionum nostrarum finis et objectum : hanc intelligi-

mus adjunctam esse proprietatem omni intelligenti et consciæ naturæ, ut felix esse velit, et reverà sit, vel è contrario infelix. Est ergo felicitas solida quædam res; illam ergo et Deo debemus attribuere.

Deus habet summam et infinitam felicitatem. Nam 1° Deus est ens perfectissimum, cui nihil deesse potest ad naturæ suæ perfectissimum statum, et quod continere debet omnem realitatem. Atqui felicitas est maximum naturæ cujuslibet complementum, est vera realitas. 2° Id in se habent entia omnia cogitantia, quòd propriarum virtutum et rectè factorum conscientiâ recreentur, et ex sui amore et approbatione enascatur magnus felicitatis sensus. Si in entibus imperfectis, quales nos sumus, quibus tanta ex omni parte imbecillitas adjuncta est et quos miseriarum cohors obsidet, quorum etiam finitus sui amor est, id contingit; quantò magis in ente summo, cui naturalis est summa perfectio et infinitus in seipsum amor; qui possidet omnia, quæ possit et velit possidere aut amet; infinitam scientiam, quâ omnia novit; infinitam potentiam, quâ omnia valet consequi, cæteraque omnia quæ desiderii vel voluntatis objecta esse possunt? felicitas certè est gaudium quod naturaliter nascitur ex possessione perfectâ illius quod unicè diligimus. 3° Deus fecit nos beatos, multa dedit felicitatis adminicula; potest etiam, ut clarè intelligimus, hanc perfectionem, ut alias omnes, amplificare et intendere in infinitum. Ergo possidet ipse illam in summo gradu. 4° In hâc re omnium unanimis consensio semper fuit: Cicero generatim pronuntiat naturam quæ nobis indidit esse deos, eamdem animis nostris indidisse eos esse beatos et æternos. Hinc maximè usitata eorum appellatio semper fuit illa *beatorum deorum*. Ipsi Epicurei non aliam sibi notionem finxerunt, et existimârunt sibi licitum esse ab isto, quod ab omnibus concedebatur, eorum attributo argumentari adversùs Dei providentiam. Ita Lucretius sequentibus versibus:

Omnis enim divûm per se natura necesse est,
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus sejunctaque longè.
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostrî,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ.

De moralibus Dei perfectionibus modò dicemus.

SECTIO TERTIA.

De providentia Dei.

Dei providentia potest sub duplici respectu considerari, ut est in mente divinâ, et ut est in creaturis. « Priori sensu considerata est « ipsa mundana idea; seu illa infinita et efficax « mentis divinæ cogitatio, quæ continet et de« terminat ordinem et statum rerum omnium; « complectens omnia tempora, omnia entia, « omnes eventus; unamque componens im« mensam et cohærentem seriem, quam tem« pus fluendo et labendo perpetuò explicat et « in æternum explicabit. » Posteriori sensu accepta est ipse universalis ordo rerum seu ipsa natura et definiri potest: « Cursus tem« poralis rerum creatarum, cum omnibus « earum conversionibus et vicissitudinibus, « juxta leges ab initio positas perpetuò proce« dens. » Sic autem describitur et dividitur providentia à Boetio l. 4 Consol. philosophiæ prosâ 6 pag. 933: « Providentia est ipsa illa « divina ratio in summo omnium principe « constituta, quæ cuncta disponit.... Quæ cùm « in ipsâ divinæ intelligentiæ puritate conspi« citur, providentia nominatur: cùm verò ad « ea, quæ movet atque disponit, refertur, fa« tum à veteribus appellatum est; ut sit fa« tum inhærens rebus mobilibus dispositio, per « quam providentia suis quæque nectit ordini« bus. »

Priori sensu hîc à nobis accipitur; sub quâ consideratione tres habere partes concipitur, creationem, conservationem et gubernationem. De creatione satis dictum est in argumentis physicis, et in articulo de unitate Dei, quibus locis probatum est præter Deum nihil existere ab æterno, et consequenter providentiæ divinæ primum actum fuisse rerum omnium creationem. Creatio duplex distinguitur, prima et secunda. Prima est effectio rerum, quæ antea nullæ fuerant, et videtur solius Dei esse opus. Secunda dicitur creatio, quæ materiæ primas induxit formas, et ex materiâ per se brutâ et inutili species effecit. Per conservationem verò non intelligimus illud præsidium, quod Deus præbet creaturis suis, seu illam procurationem, quâ illa omnia quæ sunt conservantia earum statûs, præparat, et quæ sunt noxia removet; siquidem hæc Dei operatio pars est gubernationis, sed intelligimus vim illam, quâ perpe-

tuò rerum omnium vires et ipsum esse producit. Qualem autem Dei vim exigant res creatæ, ut permaneant, non unanimis est philosophorum opinio. Disputant videlicet an eâdem vi continuâ egeant, quâ et esse cœperunt, an verò ea stabilitas ipsis tributa sit, ut durare per se possent, nisi divinâ vi rursùs intereant. Disputant etiam circa rerum creatarum operationes, an ex vi quâdam divinâ, vel concurrente, vel præmovente efficiantur : an contra rebus creatis à primo ea vis tributa sit et cum ipsis conservata, ut per se operari possent. De quibus quæstionibus breviter nostram sententiam dicemus.

Inprimis hoc omninò certum est, Deum, qui esse rebus dedit, posse eas cùm velit perdere ; et consequenter in quâvis opinione earum durationem et vim omnem Deo acceptam esse referendam. Deinde cùm in argumentis physicis existentiæ Dei supra concluserimus, vires naturæ materialis nihil aliud esse nisi divinam efficaciam, quæ sese juxta certas leges exerit, et omnes substantias divinæ potentiæ adminiculo indigere, si consentientes nobis ipsis esse velimus, hic definiendum est, conservationem esse perpetuam creationem, aut saltem operationem æquivalentem perpetuæ creationi : nam parùm refert vocetur creatio necne. Quæ opinio his etiam rationibus confirmari potest. Primò. Quodcumque non existit ex necessitate naturæ suæ, existit in omnibus momentis durationis suæ contingenter, precariò et ex solâ virtute causæ suæ. De primo momento nullum dubium est ; sed neque de secundo major videtur dubitandi ratio, quia secundum momentum nullam habet necessariam connexionem cum primo ; non ex eo fluit necessariò, sed est æquè contingens et precarium, quia etiam creatura non magis per se servare existentiam potest in secundo momento, quàm sibi dare in primo ; notio quippe creaturæ per se non existentis includere videtur dependentiam non tantum ad esse, sed quoque ad perseverandum in esse ; et si sine divinâ virtute perseveraret, esset in secundo momento independens. Secundò. Nullo modo concipitur, quomodò sublatâ illâ vi, quâ aliquid existit, id possit servare suum esse. Num radius solaris existere potest sine sole ? Num motus sine vi motrice ? Num cogitatio sine vi cogitandi ? Tertiò. Deus annihilare potest creaturas suas : sed annihilatio non videtur actus positivus divinæ virtutis, sed potiùs virtutis, quâ quid subsistebat, subtractio : nam positivi actûs effectus aliquis est realis ; at in annihilatione effectus nullus realis est.

Altera quæstio, videlicet an sit quædam Dei actio seu *concurrens* seu *præmovens*, in omnibus creaturæ operationibus distincta ab illâ actione, quâ Deus conservat res et earum vires ; an verò vires à Deo conservatæ sine novâ ex parte Dei actione interpositâ sint activæ, magnas habet difficultates et obscuritatem nimiam. Nullatenùs dubitamus quin saltem actio Dei *concurrens* sit necessaria ; sed ab his et similibus quæstionibus tam subtilibus quæ longam postulant disputationem, in hoc compendio libenter abstinemus.

De tertiâ ergo parte divinæ providentiæ, videlicet *administratione* rerum, hic disputatio instituitur. Quamvis universus rerum ordo sit fortassè in mente divinâ systema unum, cujus omnes partes connexæ sunt, tamen quia universam hanc designationem viarum Dei non possumus nos mortales cogitatione complecti, necesse est illam in varia systemata distinguere, et tria generaliora, videlicet :

Unum purè *spirituale*, quod componitur ex spiritibus ab omni corporeâ mole segregatis ; qui *angeli* nuncupantur ab officio, quo in hâc corporeâ universitate funguntur, dùm Dei jussa exequuntur. De mundo hoc spirituali quantùmvis disjunctus videatur à nostris sensibus, ingentia volumina quidam scripsêre. Docent non modò quot ordinibus constet hoc systema : sed etiam quâ in re ordines discrepent ; quænam sint spirituum dotes, qualis vita et conversatio, quid ab initio illis contigerit aut obventurum est. At hæc amplissima scientia, si paucà excipias, quæ in divinâ revelatione fundamentum habent, conjecturis nititur quibusdam ingeniosis, vel conclusa est ex quâdam analogiâ cum mentis nostræ naturâ et virtutibus. Hæc teneamus quæ docet fides. 1° Esse angelos ; 2° eos esse variis ordinibus distinctos ; 3° illos fuisse primum, saltem aliquam eorum partem cum quâ nobis est quædam communio, in statu probationis constitutos ; 4° illorum partem in bono perseverâsse, aliam verò partem peccâsse et à statu, in quo fuerant constituti, in perpetuum excidisse : illos *angelos*, hos *dæmones* dicimus ; 5° Deum utrisque uti administris in suâ rerum humanarum administratione, angelis in bonorum distributione et cujusque hominis custodiâ ; dæmonibus in vindictam scelerum.

Aliud systema prorsùs *corporeum* est, quod componitur ex variis corporibus, quæ dùm se

mutuò librant et in se mutuò agunt, efficiunt hunc admirabilem conspectum rerum, quo fruimur. Cùm materiæ nulla esse possit vita, nisi illa cujus motus principium est, natura hujus systematis gubernatrix est vis motrix certis legibus definita. In hoc immenso corporeo systemate variæ partes distinguuntur, quæ totidem sunt systemata particularia, et hæc alia intra se continent, et hæc rursùs alia in indefinitum; quorum omnium fata planè ignoramus, neque multùm nostrâ refert scire nisi nostræ telluris conversiones, quæ propiùs cum nostris fortunis sunt conjunctæ. Hæ ex sacræ et profanæ historiæ auctoritate quatuor generales, aut fuerunt, aut futuræ sunt : videlicet ejus ex chao origo, ejusdem per diluvium corruptio, conflagratio futura, et postea renovatio.

Tertium denique systema distinguere debemus mixtum, seu *corporeo-spirituale*, quod illa entia complectitur, in quibus est admirabilis animi et corporis conjunctio, quales sunt homines. Quod ad animantia spectat, haud nostrûm est in eorum vitæ conditionem curiosiùs inquirere, nec quidquam in hâc re vel conjecturâ consequi valemus; adeò ut haud defuerint philosophi, qui omnes animantes automata esse statuerint sine sensu; dùm è contrario alii fuerint, qui temerè ipsis animas humanas, aut etiam angelicas, quarum transmigrationem finxerunt, concesserint. Sed multùm nostra refert scire, quæ sit humanæ naturæ sors, quid humano generi olim acciderit, aut Deo providente obventurum sit, et hæc Dei in homines providentia hujus disputationis futura materies est. Providentia hæc duabus partibus constat, una quæ *naturalis* dici potest, quam experientiâ et ratione intelligimus; alia *supernaturalis* dicitur, quam nobis divinitùs accepta revelatio aperuit, quæ ad restitutionem generis humani in primævum perfectionis et felicitatis supernaturalis statum, Christi Filii Dei mediatione et Spiritûs sancti administratione procedit. De hâc providentiâ Dei supernaturali fusè infra in hoc volumine dicturi sumus, adeòque de naturali tantùm inquirendum est an sit; qualis sit, seu quæ sint illius attributa; cur et quomodò seu juxta quas leges procedat. In totâ hâc disputatione solâ utemur ratione, secuti S. Augustinum contra Manichæos, Theodoretum in libris suis de Providentiâ, et theologos qui de possibilitate *statûs naturæ puræ* scripserunt. haud nescii nos magnam lucem afferre posse quæstioni de origine mali ex revelatâ religione, quæ nos docet mala graviora quæ vitam humanam vexant, non esse ex primo Dei consilio, sed pœnam peccati.

ARTICULUS PRIMUS.

De existentia divinæ providentiæ, seu Dei in creaturas imperii.

Dei providentia ita est conjuncta cum ejusdem existentiâ, ut nullus unquàm fuerit, qui, admisso Deo, seriò Dei providentiam negaverit : ideòque omnes philosophi veteres non dubitârunt confidenter asserere, Epicurum tollendo providentiam, re sustulisse deos, et ideò tantùm nomen reliquisse, ut fucum faceret imperitis, et atheisticæ impietatis infamiam aliquatenùs vitaret. Adeòque non attingeremus hunc locum, nisi nobis præberet opportunitatem refellendi ea, quæ ab antiquis quibusdam atheis et recentioribus audacioribus hominibus scripta sunt, quæque in hoc opere nondùm sunt confutata. Divinum imperium duplex est, aliud *physicum* seu *naturale* per leges physicas, cui imperio omnis natura obtemperat : aliud *morale* in creaturas rationales et liberas per leges morales, quarum omnis vis est in sensu quodam animis insito ad certam vitæ rationem impellente et in sanctione præmiorum ac pœnarum, nullam afferente voluntatibus necessitatem. De priore præcipuè hoc loco agitur; de altero in totâ secundâ infra parte disputabitur.

propositio.

Deus cunctas universi res ditione suâ continet et providentiâ moderatur.

Probatio. —1° Id conficiunt argumenta omnia, quæ supra pro Dei existentiâ allata sunt, præsertim moralia atque physica.

Argumenta siquidem moralia petita fuêre ex utilitate, ex auctoritate hominum, ex interiore naturæ voce, ex fide historiarum. Sed hæc omnia non probant Deum otiosum in intermundiis Epicuri positum, sed providum et nostri sollicitum. 1° Nullam habet utilitatem otiosi numinis agnitio, nec ad privatum cujusque solatium, nec ad societatis naturalis præsidium, nec ad civitatum salutem. 2° Omnes homines consenserunt in fidem deorum optimè de nobis meritorum, ad quos precibus et sacrificiis confugiendum est. 3° Illa interior naturæ vox, quid obmurmurat, nisi sempi-

ternum esse Dominum, qui legibus æquis omnia temperat, qui nos præceptis moralibus adstrinxit, in cujus potestate etiam post mortem erimus? Tandem fides historiarum non otiosum Deum refert, sed plenum negotii, dùm testatur illum rebus humanis sæpè intervenisse, præsentiamque suam declaravisse miraculis, vaticiniis atque subitis et inopinatis præter omnem expectationem rerum conversionibus. Argumenta physica petita fuêre ex admirabili pulchritudine universi et motuum naturalium constantiâ; ex rerum naturalium operationibus, vi motrice et vi cogitandi; ex ipsarum substantiarum, materiæ videlicet et spiritûs naturis. Atqui hæc eadem conficiunt Dei providentiam cum eâdem vi et auctoritate ac illius existentiam. 1° Admirabilis rerum pulchritudo, ut casu oriri non potuit, ita nec sine eâdem causâ, quæ fecit, potest casu consistere. Nullus omninò ordo esse potest sine ratis legibus. Casus, ut leges nequit ponere, sic nec servare potest. 2° Rerum præsertim corporearum vires, cùm nihil aliud esse ostensum sit, quàm ipsam divinam efficaciam, quæ sese juxta certas leges exerit, nullumque esse propriè cursum naturæ seu causarum secundarum, divinæ certè naturali providentiæ perpetuum et visibile præstant testimonium. Denique cùm ipsarum etiam substantiarum attributa omnia et proprietates maximè essentiales sint arbitrarii effectus voluntatis divinæ, probant, quamdiù durant, illam eamdem permanere Dei voluntatem, quâ sublatâ, privarentur unico suo adminiculo et in nihilum necessariò deciderent.

2° Hisce argumentis hæc alia adjungi possunt ex divinæ naturæ consideratione.

Deus est perpetuus mundi à se conditi rector, si ad tenenda mundi gubernacula, creaturasque suas legibus moderandas, naturæ suæ determinatione quodammodò adstringatur; nec imperio abdicare se possit, quin ipse se deneget et naturam suam aspernetur. Atqui, etc. Nam certè divina sapientia, quæ Dei lex est et regula, de quâ modò dicemus, committit Deo imperii habenas : quippe sapientia dictat ab eo cuncta debere gubernari, qui fines optimos novit, mediaque ad fines optimos obtinendos aptissima : non fortunæ aut cæco casui sapienter committeretur imperium. Atqui Deus is est, qui optimos fines novit, mediaque ad eosdem obtinendos aptissima. Nullus alius præter ipsum auctorem mundi satis habet exploratas et voluntati suæ subditas naturas rerum, motûs cogitationisque principia, ut queat causarum vim suspendere vel dirigere; cordibus hominum consilia, seu indere, seu eximere; appetituum vim frenare; imperiorum fata nunc sustinere, nunc inclinare; cavere ne quid detrimenti ex partium damnis vel erroribus immensa rerum summa capiat, ac efficere ut ex ipso malo bonum oriatur et ex ipso discordiæ sinu admirabilis ordo. Ergo ipsi Deo sapientia divina tradit habenas regni; rectèque conclusit Cicero : « Deo nihil præ« stantius; ab eo igitur necesse est mundum « regi. »

Deus seipsum amat necessariò, atque suas perfectiones ipse veneratur et colit, ut dictum est. Ergo non potest mundum, qui impressum gerit characterem istarum perfectionum, quas amat et in quibus gloriatur, alienum à se putare. Ut architectus aliquis cùm pulchrum, commodum atque excellentis architecturæ ædificium construxit in opere suo complacet sibi et gloriosum reputat, quia peritiæ suæ testimonium continet et fert notas illius artis, quam ipse colit ac diligit et in quâ gloriatur, nec potest illud ædificium alienum à se putare propter illum sui, suæque artis cultum et amorem : sic neque Deus cùm seipsum amet, et illam artem quâ mundum condidit, et illas perfectiones quas in mundo expressit, non potest in opere suo sibi non complacere, non potest in illo non gloriari, ullove modo illud à se alienum putare.

Deus bonus est, neque aliâ ullâ ratione illum adductum ad creandum cogitare possumus, quàm ex bonitate. Atqui alienum est ab illâ bonitate creatoris non quærere creaturarum suarum perfectionem et felicitatem, et eas temeritati seu fortunæ committere. « Quis opera« tor negligat operis sui curam? Quis deserat « aut destituat quod ipse condendum putavit? « Si injuria est regere, nonne major injuria « est fecisse, cùm aliquid non fecisse, nulla « injustitia sit, non curare quod feceris, « summa inclementia (S. Ambrosius l. de Offic. « c. 13)? » Propterea irridet Epicurum Cicero, quòd cùm optimam et præstantissimam naturam Dei diceret esse, negaret idem esse in Deo gratiam, tolleretque id quod maximè proprium est optimæ præstantissimæque naturæ. « Quid enim melius, aut quid præstan« tius bonitate et beneficentiâ? Quâ cùm ca« rere Deum vultis, neminem Deo charum, ne« minem ab eo amari, neminem diligi vultis. » (De Nat. deor. l. 1, c. 43.)

Vel sic confici potest argumentum : Si Deus mundum non regit, causa est vel inscitia, vel impotentia, vel voluntatis defectus. Atqui Deo omniscienti nihil occultum est, omnipotenti nihil difficile, optimo nulla ignavia inest, quæ ne in stupidissimas quidem pecudes cadit, nam et illæ suos fœtus curant, nec ita delicatæ sunt, ut viliores aspernentur. (Vide Simp. in Enchir. Epict. c. 38, qu. 2.)

Objicies cum Epicureis : 1° Haudquaquàm intelligitur, quî Dei cogitatio tantam rerum multitudinem simul complecti possit ; aut quî valeat ejus potentia ad res omnes etiam minutissimas pertingere ; aut quî in tantis negotiis ullam liquidam gustare queat voluptatem. « Si « in mundo, inquit Epicureus apud Ciceronem de Naturâ deor. l. 1, Deus inest aliquis, « qui regat, qui gubernet, qui cursus astrorum, mutationes temporum, rerum vicissitudines ordinesque conservet, terras et « maria contemplans, hominum commoda vitasque tueatur ; næ ille est implicatus molestis negotiis et operosis. » 2° Dei majestate planè indignum videtur sese dimittere ad omnium rerum etiam viliorum procurationem : « Minora dii negligunt, nec agellos singulorum, nec viticulas prosequuntur ; nec si « uredo aut grando, quidpiam nocet, id Jovi « animadvertendum fuit. »

Respondeo duas illas rationes rusticorum potiùs esse, quàm philosophorum. Nam, 1° summæ inscientiæ et stupiditatis est, velle Dei, infiniti et summè perfecti vires expendere ad modulum imbecillæ nostræ naturæ : longè majus spatium est illud, quod patet ab homine ad Deum, quàm id quod ab animantibus ad nos patet. Sed quàm multa facit hominis industria, quæ si conjecturam caperemus ex notitiâ illarum tantùm facultatum, quibus natura animantes ornavit, impossibilia viderentur. Præterea non desunt nobis in rerum naturâ symbola et expressæ imagines divinæ naturæ, quibus ad divinæ scientiæ notionem informandam animis aliquatenùs pervenire valemus. Sol, quo orbis noster illustratur, si animal esset, vitaque ejus tam latè pateret, atque lux et radii patent, haud dubiè omnes materiæ particulas, quas radii ejus longè latèque fusi attingunt, sentiret ac videret. Jam verò quot sunt res à Deo conditæ, illæ certo quodam sensu sunt radii divinitatis seu ejus efficaciæ termini ; ex quo intelligitur Deum non posse non videre et percipere omnia quæ ex potentiâ suâ sic fluxerunt. Deinde verò ipsi homines multa simul negotia variis in locis animadvertere ac sine magnâ perturbatione et molestiâ gubernare possunt. Quàm immensa oculi humani acies, quæ universa fermè sidera complectitur? Quàm infinita notionum multitudo in mente nostrâ recondita est, inter quas nulla viget contentio? Si ergo imbecilla humanæ mentis natura, quæ per exigui corpusculi foramina quædam prospicit, tantam rerum multitudinem complecti valeat, non habere debet admirationem nostram quòd Deus, ante quem *orbis terrarum est tanquàm momentum staterœ et tanquàm gutta roris antelucani, quæ descendit in terram*, et qui omnibus rebus substantiâ et virtute præsens est, cum summâ facilitate cuncta provideat et dexterâ verset ac gubernet. Ita argumentatur Socrates apud Xenophontem (L. de Dictis et Factis memorabilibus Socratis, p. 576) : « Animadverti mentem tuam, etiam dùm inest in corpore ex arbitratu suo corpus gubernare. Quamobrem existimandum est sapientiam illam, quæ est in hoc universo, sic omnia regere, quemadmodùm ipsi gratum est. Num tuus oculus ad multa usque stadia pertingere potest, et non potest Dei oculus simul omnia intueri? Numque tuus animus tum de rebus, quæ hic accidunt, tum de illis quæ in Ægypto sunt et Siciliâ cogitare potest : et non potest Dei sapientia simul omnium habere curam? »

Secunda etiam ratio vanissima est : nam primùm non magis indignum Deo est minora curare, quàm fecisse. Deinde ita sunt cum grandioribus naturæ partibus conjuncta minora, ut nullo modo possint illa administrari à Deo, quin et horum habeat rationem. Nam, ut animadvertit Plato, « lapides magnos « sine parvis collocari rectè posse negant architecti. » Certum etiam est nec imperatores, nec patres familias, nec navium gubernatores, nec machinarum fabros suâ arte aut officio benè fungi, nisi æquâ lege et majores res et minores ingenio comprehensas habeant, suisque consiliis et rationibus temperent. « Caveamus ne Deum, ait Plato, l. 10 de Leg. « p. 671, mortalibus opificibus viliorem putemus : isti sanè quantò peritiores sunt, tantò « arte suâ et parva simul et magna exquisitiùs absolutiùsque perficiunt. » Tandem quæ naturæ pars vilis dici queat? Num minima? Sed ut à Plinio Hist. nat. l. 11 notatum est, rerum natura nusquàm magis quàm in minimis tota est : « In magnis siquidem corporibus « facilis officina sequaci materiæ fuit. In his

« tam parvis, atque tam nullis, quæ ratio,
« quanta vis, quàm inextricabilis perfectio?...
« Ubi tot sensus collocavit in culice? Et sunt
« alia dictu minora. Ubi in eo visum prætendit? Ubi gustatum applicavit? Ubi odoratum
« inseruit? Ubi verò truculentam illam et
« portione maximam vocem ingeneravit? Quâ
« subtilitate pennas annexuit; prælongavit
« pedum crura; disposuit jejunam caveam, uti
« alvum avidam; sanguinis et potissimùm humani sitim accendit? »

Multùm ergo errabant et illi (1) qui providentiam Dei cœli orbibus includebant, nec ad res terrenas demittebant : quasi verò non abhorreret à bonitate divinâ illi creationis parti præsidium denegare, quæ plus illo indiget propter varias mutationes et conversiones quibus terra obnoxia est, et appetituum passionumque procellas, quibus ejus incolæ perpetuò jactantur : quasi verò non sint ordinati ipsi astrorum cursus ad usum hominum, et æquum non sit, ut magis curetur id, cujus gratiâ est aliud, quàm quod in usum alterius comparatum est.

Non minùs falluntur, qui universalia à Deo curari volunt, ut creaturarum species et hominum imperia, non individua et singularia. Nam genera non subsistunt nisi in singulis, ita ut si singula perire possent deserta à Deo, possent et ipsa genera : et certè generum seu imperiorum conservandorum nulla alia Deo causa esse potest, quàm benefica ejus in singulos voluntas.

ARTICULUS II.

DE DIVINÆ PROVIDENTIÆ ATTRIBUTIS.

Attributa divinæ providentiæ illa sunt quæ in administratione mundi existere deprehendimus, et quibus omnis rector et præsertim summus carere non potest; nempe sapientia, sanctitas, justitia, bonitas, etc. Perfectiones illæ vulgò dici solent morales, quia quamdam earum conformitatem cum regulâ seu lege æternâ concipimus. Possunt eadem dici etiam attributa relativa, quia dicunt respectum ad creaturas, vel attributa secundaria, quia reverà nihil aliud sunt quàm exercitatio ad extra Dei attributorum naturalium; quæ attributa naturalia nullam accipiunt mutationem ex hâc exercitatione.

De sapientiâ Dei. — Inter scientiam atque sapientiam Dei hoc discrimen intercedit, quòd scientia versari nobis videatur in rerum omnium speculatione; sapientia verò practica sit, et versetur in rebus agendis. Scientia in Deo est speculativa cognitio omnium rerum, omniumque rationum, quæ sunt inter res possibiles; sapientia est constans voluntas agendi juxta dictata suæ infinitæ intelligentiæ, id est, consilium firmum utendi suâ omnipotentiâ ad fines optimos obtinendos per media optima.

(1) Hæc fuit sententia Aristotelis ref. à Plut. de Placitis philosophorum l. 11, c. 3; et Attico apud Eus. de Præp. evang. l. 5, c. 5.

PROPOSITIO PRIMA.

Deus in administratione rerum est summè sapiens, seu est in Deo constans voluntas utendi omnipotentiâ suâ ad obtinendos fines optimos per optima media.

PROBATIO. — 1° Deus est ens perfectissimum, cui nihil laude dignum et bonum deesse potest. Atqui sapientia, seu constans voluntas prosequendi fines optimos per media optima, est perfectio : imò nostro concipiendi modo omnium maxima, quæque nos homines maximè dividit ab animantibus. 2° Deus indidit hominum mentibus istius perfectionis portionem aliquam : non dubitamus, quin alia entia existant nobis perfectiora, quæ cum majore inclinatione voluntatis et constantiâ prosequuntur fines optimos, mediaque ad obtinendos fines suos maximè idonea : et facilè concipimus hanc perfectionem posse augeri in infinitum. Atqui Deus continet eminenter eas omnes perfectiones, quibus suas creaturas ornavit : sedet in summo gradu infinitæ scalæ perfectionum. 3° Deus naturali inclinatione fertur in seipsum, suasque perfectiones amat necessariò, et proinde in agendo Deus non potest aspernari naturam suam, suasque perfectiones denegare. Atqui si Deus posset finem minùs bonum prosequi atque media eligere minùs apta, denegaret sua attributa, aspernaretur dictata infinitæ suæ intelligentiæ, quæ monstrat illi fines optimos et media ad fines istos obtinendos aptissima; v. g., dictat divina intelligentia hominem meliorem esse plantâ et magis convenire ut planta ordinetur ad usum hominis, quàm ut homo ordinetur ad usum plantæ; vel esse inter plantam et hominem rationem inæqualitatis, quam si Deus non sequeretur in agendo, perverteret res et earum rationes, nec servaret illum æternum ordinem quem continet ejus intelligentia. 4° Nulla alia causa inveniri potest, cur ens intelligens non sequatur æternum ordinem rerum, aut non quærat,

fines præstantissimos per optima media, præter has : vel id non facit quia nescit, qui sint optimi fines et media aptissima ; vel quia, etsi cognoscat et possit eligere fines optimos et optima media, tamen inclinatione naturali ad electionem finium et mediorum minùs perfectorum; vel denique, quia ad hoc aut illud eligendum liber est. Atqui nullum horum dici potest : non primum; certè novit qui sint fines optimi, quæque media magis sint apta ad illos consequendos, cùm habeat infinitam scientiam, quæ complectitur omnes rerum convenientias et disconvenientias. Non secundum : cùm potentia Dei infinita sit, æquali cum facilitate prosequi potest finem perfectissimum per optima media, ac finem minùs perfectum per media minùs apta. Non tertium, quia voluntas divina non fertur naturali inclinatione in id quod minùs perfectum est, sed è contrario potiùs in id quod magis est perfectum, quia nihil aliud esse videtur voluntas Dei, quàm amor perfecti et summè boni. Non denique quartum, quia etsi Deus liber sit et possit agere vel non agere, tamen ex hypothesi quòd agat, necessariò agit ut Deus, id est, secundùm dictata infinitæ suæ intelligentiæ et inclinationem suæ voluntatis, non verò contra utriusque facultatis dictata seu inclinationem (1). 5° Tandem Dei sapientia evidentissimè effulcitur à posteriori ex rerum creatarum pulchritudine et legum, quibus omnia continentur, aptitudine, quæ tanta est, ut nihil in rerum naturâ ullatenùs mutari possit, sine magno totius damno. Hunc locum jam attigimus supra, et modò defendemus.

Ex hoc præsertim attributo, ut infra dicemus, oritur jus imperii in Deo; ex eodem conjuncto cum Dei potentiâ pendet divinæ providentiæ inerrantia seu infallibilitas : *Sapiens corde est et potens robore; quis resistit ei et pacem habuit? Attingit à fine ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.*

De sanctitate Dei. — Inter Dei attributa moralia nullum est, quod adeò moveat reverentiam nostram, ac illud quod sanctitas dicitur, quæ à nobis concipitur, ut excellens quædam puritas, quâ ab omni malo morali seu peccato infinito distat intervallo : quæ excludit umbram omnem seu malitiæ, seu invidiæ, seu inimicitiæ, seu vindictæ, seu crudelitatis, seu injustitiæ, seu falsitatis, et cujuscumque denique defectûs moralis. Manifestum est hanc Dei sanctitatem reverà non distingui à Dei voluntate, seu ex illâ derivatam esse; voluntas siquidem illa Dei est naturalis inclinatio seu amor adversùs seipsum et suas divinas perfectiones ; sanctitas verò est amor rectitudinis et boni moralis in creaturis suis, et aversatio omnis impuritatis.

(1) In propositione atque præsertim in hâc probatione quartâ, auctor Mallebranchii de Optimo systema tueri videtur, quod infra, art. 3, quæst. 2, refellendum curabimus. P. S.

Propositio II.

Dei providentia sancta est.

Probatio. — 1° Si Deus sit ens perfectum, cui nullus gradus perfectionis deesse possit, certè erit sanctissimus, seu ab omni impuritate et nequitiâ longissimè distabit, quâ naturam quamlibet rationalem maximè deprimi naturaliter putamus. 2° Sanctitas continetur in illo amore, quo Deus fertur in semetipsum et suas infinitas perfectiones : ex illo enim nascitur necessariò ille amor ordinis in rebus externis, in quo posita est sanctitas. 3° Certum est nos esse naturaliter sanctos hoc sensu, quòd inditus sit naturis nostris recti et mali, honesti et turpis sensus, qui nullis præjudiciis aut passionibus extingui, cujus sanctissimum judicium nullis præmiis corrumpi potest. « Placet, ut « ait Seneca, suâpte naturâ virtus, adeòque « gratiosa est, ut insitum sit malis probare me- « liores. » Atqui cùm Deus omnes possideat creaturarum suarum dotes eminenter, necesse est, ut etiam hanc habeat in perfectissimo gradu. 4° Nullam in Deo causam cogitamus, quâ à sanctissimis consiliis unquàm abducatur. Nulla in illo est temeritas, vel levitas, vel indigentia, vel cupiditas, quæ in vitia homines solent impellere. 5° De Dei naturâ ejusque providentiâ certum ferre possumus judicium ex regni ejus legibus moralibus. Sed leges illæ, quas indidit hominum omnium mentibus, sunt sanctissimæ, ut infra docebimus, et nimiùm sanctas esse conqueri solent homines improbi.

Et verò adversùs divinæ providentiæ sanctitatem, nihil objiciunt athei, nisi permissionem peccati; sed hæc objectio est ob hanc causam maximè ridicula, quòd nisi Deus libertatem hominibus concessisset et peccandi potestatem, nullus existere posset probationis et disciplinæ status, nullæ arduæ virtutes; non ista heroica sanctitas, quæ in superandis difficultatibus et tentationibus exercetur. Quid ergo? De naturâ sanctitatis est, hæc omnia tam admirabilia sanctitatis specimina è mundo tollere?

De justitiâ Dei. — Justitiâ Dei latè sumpta non distinguitur à Dei sapientiâ, sanctitate, veracitate et cæteris perfectionibus, et est constans voluntas sequendi immutabilem rerum ordinem, seu agendi juxta immutabiles rerum rationes. Strictè sumpta respicit solummodò creaturarum rationalium felicitatem et miseriam, et præmiorum atque pœnarum distributionem : quo sensu definiri potest constans voluntas tribuendi præmia vel supplicia unicuique pro meritis.

Propositio III.

Dei providentia justa est.

Probatio. — 1° Si careret Deus hâc virtute, multùm distaret ab illâ entis perfecti ideâ, quam animis informatam habemus. 2° Indidit Deus animis nostris justitiæ elementa; propendemus naturaliter in eos qui benè agunt, ac laude præmiisque dignos naturaliter judicamus : è contrario malos aversamur et indignatione naturali excitamur ad eosdem vituperandos et malè accipiendos. Atqui nihil habent creaturæ perfectionis, quod in summo gradu non habeat communis parens. 3° Ille non est sapiens legislator, qui legum suarum observationi non prospicit, qui se subditorum contemptui exponit, qui non vindicat majestatem imperii sui. Ille non est sanctus in administratione rerum, qui non testatur odium peccati et amorem virtutis. Ille non est bonus, qui leges bonas et ad totius universitatis salutem planè necessarias sanctione aliquâ non confirmat. Atqui si ab administratione rerum abesset justitia, et leges divinæ non confirmarentur sanctione præmiorum et pœnarum, Deus non vindicaret majestatem imperii sui, sese subditorum contemptui exponeret; deinde in divinâ admini tratione nulla essent indicia sanctitatis, cùm nulla ratio haberetur virtutis et vitii; denique leges optimas et necessarias ignavè perverti sineret. 4° Deus justitiam reverà exercet in hâc vitâ, quantùm rerum conditio patitur, et sanctionibus præmiorum et pœnarum leges suas confirmavit. Nam primò experientiâ habet quisque compertum virtutem esse tutissimam ad felicitatem viam et naturalia esse ipsi adjuncta præmia : conscientiæ pacem, aliorum hominum existimationem et benevolentiam. E contrario experimur improbitatem, tum angores procreare conscientiæ, tum provocare naturali efficientiâ aliorum hominum odia, indignationem, vindictam, et multas esse proprias cuique vitio pœnas. Sed hæc sunt manifestissima divinæ justitiæ indicia. Si in civitate aliquâ constitutus aliquis esset, quamvis nunquàm legisset tabulas legum, earumque sanctiones, nec judicem in tribunali sedentem vidisset, tamen si animadverteret malas actiones vituperari constanter et puniri, bonas laudari et præmiis remunerari, certò concluderet constitutam esse æquis legibus illam civitatem, esseque in illâ rectorem et judicem justum. Idem ergo de constitutione rerum naturali concludendum est, etsi ipsum judicem Deum non cernamus, nec sanctiones legum naturalium descriptas in chartâ vel in ære legerimus.

Deinde Deus suâ effecit providentiâ, ut civitates ubique constituerentur, legibusque civilibus virtus defenderetur, vitium contra reprimeretur.

Præterea historias evolvere non possumus et monumenta temporum, quin apertissima advertamus Dei judiciorum exempla, insignium sceleratorum tragicos exitus; criminum secretissimè admissorum detectionem et pœnam; gentium dùm probitati et virtuti studuerunt felicitatem, earumdem in vitia prolapsarum ruinam et interitum; hæc sæpè tam miris modis, tamque contra omnem expectationem contingunt, ut non sine numinis interventione accidisse deprehendantur.

Denique Deum esse justum probant illæ omnes naturæ humanæ insitæ propensiones et affectus, quibus adstruitur futurum post hanc vitam Dei judicium : certum est, in bonorum animis spontè exoriri spem immortalitatis beatæ; terrores suppliciorum animos occupare impiorum, neque hos ullâ ratione præfocari posse. Ergo divinæ justitiæ indicia infinita sunt.

De bonitate Dei. — Dei bonitas illud attributum est, quod solum nos Deo conciliat, movetque nostros tenerrimos adversùs eum effectus. Attributa illa incommunicabilia, æternitas, immensitas, etc., superant vires mentis humanæ; illa quibus ad nos propiùs accedit, infinita scientia, sapientia, omnipotentia, habent quoque admirationem nostram; infinita Dei sanctitas et intemerata puritas, etsi mirabiles suî amores excitaret clarè perspecta, nostros tamen oculos nimio fulgore obtundit; immensa Dei majestas quasi instructa justitiâ reverentiam et metum jubet : sed bonitas Deum amabilem et parentem in nos propensissimum exhibens, omnes amoris.

gratitudinis, spei et pietatis sensus excitat. Per bonitatem intelligimus non solutam omni lege benignitatem, sed constantem voluntatem benefaciendi seu communicandi felicitatem suis creaturis sentientibus, quantùm patiuntur earum finitæ naturæ, et sapientissimi fines, quos Deus sibi proposuit. Hæc divina bonitas varia accipit nomina pro variis creaturarum, quas afficit, conditionibus, quando creaturis non merentibus bona dividit, *gratia* est; quando creaturis malis et habentibus mala merita tribuit bona, *misericordia est;* ubi homines malos punire tardat, *longanimitas* est.

Propositio IV.

Deus bonus est, seu beneficâ voluntate movetur erga omnes suas creaturas.

Probatio. — 1° Certè bonitas est res per se laudanda et summa cujuslibet naturæ intelligentis præstantia et perfectio; ergo ab ente infinito abesse nequit. 2° Deum esse bonum, colligitur ex eo quòd soli boni sint beati; quòdque ipsa benevolentia sit maxima beatitudinis illi naturæ cui inest, causa. 3° Idem efficitur ex eo quòd naturæ præstantissimæ et nullius rei indigæ nulla occurrere possunt in contrariam partem incitamenta: homines ipsi, qui rationem vitæ ducem faciunt, nihil mali agunt; sed illud omne semper oritur, vel ex cupiditate, vel metu, vel irâ, vel vindictâ, quarum passionum imbecillitas principium est. 4° Dei bonitas seu propensio ad benefaciendum suis creaturis derivata fluit ex illâ naturali propensione, quâ fertur in semetipsum et infinitas suas perfectiones: hæc efficit, ut non possit non diligere expressas imagines suarum perfectionum, et objecta in quibus creandis et moderandis exercet non solùm potentiam, sed sapientiam aliaque attributa sua. 5° Tota mundi constitutio benigno consilio comparata est; nullum est machinationis invidæ aut sævæ vestigium, quod sub numinis non boni imperio sæpiùs in mundo cernere licuisset. Quantam earum rerum copiam suppeditat natura, quæ ad vitam commodè et jucundè agendam inserviant (1)! Ut hominum et animantium omnium sensus sunt comparati, ut salutaribus recreentur, noxia et pestifera illis molesta sint! Ut omnes à naturâ insiti appetitus ad individui aut totius systematis conservationem aut felicitatem utiles et necessarii sunt! Ut acri quodam decori et honesti sensu, unà cum affectibus benignis incitantur homines, ut alii aliis prodesse velint! Ut lætissimo sensu remunerantur hi qui aliorum felicitati consuluerunt!

Sed sunt etiam mala: at qualia? Quæ non in ipsâ rerum machinatione destinata videntur tanquàm ipsius finis proprius, verùm ex materiæ imbecillitate, inferiorum agentium errore, eveniunt, juxta eas leges quæ omninò sunt utiles et necessariæ. Mala sunt; sed sine quibus nullæ essent leges generales; quæ leges tamen necessariæ sunt, ut locus sit consilio, prudentiæ et industriæ, ut homines rationes suas possint instituere et ex certis actionibus certos sibi polliceri effectus et consequentias. Mala sunt; at sine quibus abessent commiseratio, beneficentia, liberalitas, fortitudo, æquanimitas, patientia, lenitas, et officia omnia gratuita, quorum sensus longè est omnium lætissimus et memoria jucundissima. Quis omnem sublatum vellet dolorem quo de pravo corporis habitu admonemur, aut laborem, ad sanitatem et vires corporis animique tam necessarium? Quis contra naturæ studia tantùm obduruit, ut illos sensus nostros, licet molestiam quandoque ferant, vituperet, quibus aliorum infortunia deploramus, quibusque ad opem ærumnosis ferendam incitamur, aut illum animi morsum seu angorem, quo elidimur ex criminum nostrorum aut culparum conscientiâ, et quem vitiorum medicinam esse voluit benignus Deus? Mala sunt; sed non totum rerum ordinem cogitatione complectitur humana mens. Exigua est hæc mundi pars, quam cernimus, et pro brevi temporis spatio; si plurima ergo in hoc ævo mala magnas afferre videamus utilitates, scilicet quòd hominum scelera sæpissimè cohibeant et impediant, proborum virtutes exerceant et augeant, hominum mentes à rebus externis et vilioribus voluptatibus ad interna et vera bona convertant, hinc certè fit verisimillimum, ea etiam mala (si qua sint) quorum nullum nunc cernimus usum, ad totius systematis in partibus à nobis remotioribus aut seculorum futurorum felicitatem et perfectionem fuisse destinata; ex iis certe neutiquàm efficitur mundi administrationem esse invidam aut malignam.

OBJECTIONES contra divinæ providentiæ attributa expenduntur.

Objicitur 1° generatim: Illud systema rerum

(1) « Non necessitatibus tantùm nostris provisum est, usque ad delicias amamur. » Seneca.

dici nequit sapientissimum, neque sanctissimum, neque justissimum, neque optimum, in quo multa sunt, quæ contraria nobis videntur tum sapientiæ, tum sanctitati, tum justitiæ, tum bonitati. Certè de universo systemate non aliter judicare possumus, quàm ex illis partibus, quæ nobis cognitæ sunt; quæ si abhorreant ab istis perfectionibus, concludendum est systema universum non esse sapiens, etc. Atqui multa sunt, quæ nobis videntur multùm distare à sapienti et bonâ rerum administratione, quorum consideratione adducti sunt quamplurimi philosophi ut causam aliquam mali à Deo independentem admitterent.

Responsio generalis. Nego majorem : nam systema mundi etsi sapientissimum, nobis videri non potest in multis abhorrere à sapientiâ. Quod ut intelligatur, duo generatim conficiemus. 1° Quòd mundi systema sit planè incomprehensibile. 2° Quòd hæc incomprehensibilitas efficiat, ut nequaquàm apti simus ad ferendam de illo sententiam. Has duas partes cum aliquâ diligentiâ explicabimus, quia continebunt generalem et optimam responsionem ad omnes quascumque atheorum objectiones.

1° Systema divinæ providentiæ incomprehensibile est, idque ob multiplicem causam. Primò. Quia illud invenit infinita sapientia cujus hoc proprium est superare in effectibus suis humanæ mentis sagacitatem. Nam experimur in omni re sapientiam atque artem, quò magis imperfecta est et ad nostram accedit nativam prudentiam, eò magis à nobis intelligi; quòque magis distat à perfectione, eò semper evadere admirabiliorem. Sic præclara humani ingenii inventa et regum consilia à brutis hominibus non intelliguntur, ab animantibus intelligi non possunt. Manifestum tamen est artem humanam, quæ sapiens est homini litterato, non esse propterea insipientem, quia illam non capit idiota, vel quia animantia illam omninò non comprehendunt. Sic divina ars soli Deo, qui sese comprehendit, quàm sapiens illa sit, quàm sancta, quàm bona, quàm justa, videri potest: imperfectis creaturis semper erit locus admirandi, quia semper superabit earum intelligentiam : et propterea valdè stultum foret tribuere inscitiæ vel temeritati illam inscrutabilitatem, quam sapientiæ proprium esse characterem necessariò agnoscimus. Prima ergo ratio, *cur exaltatæ sint cogitationes et viæ Dei à cogitationibus et viis hominum*, hæc est maximè obvia, quòd Dei sapientia infinitè distet à prudentiâ humanâ. Secundò. Providentiæ divinæ systema incomprehensibile est, nec de illo ullum ferre judicium possumus, quia respectu nostri, immensum, æternum et infinitum est. Per systema divinæ providentiæ, cujus summam ex omni parte sapientiam et bonitatem defendimus, non intelligimus historiam et fortunam alicujus singularis entis, aut alicujus speciei entium, aut alicujus orbis; sed divini imperii universitatem, ejusdemque imperii undequàque connexi vices omnes. Adeò ut providentiæ divinæ idea sit complexio omnium operationum Dei ad extra per totam æternitatem, continens omnia tempora, omnia entia atque omnes eventus : ex illis omnibus conficiens cohærentem et indefinitam seriem, quam tempus labendo perpetuò explicat. Jam verò in hâc concatenatione immensâ, cursuque rerum æterno, quantula pars est vita hæc cujusque nostrùm? Ex quâ tamen de Dei infinitâ illâ providentiâ conjecturam capere oportet nos mortales.

Sed finiatur divinum regnum nostri orbis limitibus, nullum aliud exerceat imperium morale, quàm in homines : nullum physicum, nisi in hoc orbe ad cujus conspectum admittimur. In hoc utroque ordine cujus partes sumus et in utriusque conjunctione omnia sunt inscrutabilia. Primò physica rerum administratio non per voluntates particulares et decreta inter se nullatenùs connexa procedit : sed est manifestè constitutio, cujus partes omnes sibi invicem respondent, et se mutuò suspendunt, idque non in corporibus tantùm observatur, sed in animantibus. Nempe cujusque speciei individua multas habent inter se naturales habitudines, ut homines cum hominibus; species etiam integræ cum aliis speciebus, ut animantes cum hominibus; quædam animantium species cum aliis animantium speciebus : nescimus certò quousque hæ relationes pertingant, atque si ex analogiâ judicandum sit, illis omnes hoc modo conjunctas esse concludemus. Sic quoque nullus est eventus qui non habeat aliquem respectum ad alios omnes eventus præteritos qui ejus causæ extiterunt, et aliquem etiam cum futuris omnibus quorum causa aliquatenùs futurus est. Imò animadvertimus res quandoque levissimas esse necessarias conditiones sine quibus res maximi momenti non contigissent. Cùm igitur per tam stupendam connexionem rerum et subordinationem perpetuam innumerabilium causarum et effectuum progrediatur naturæ cursus, manifestum est

nullum mortalem ullius rei rationem pervidere posse accuratâ descriptione ejus causarum, finium, antecessionum, adjunctorum et consequentiarum; aut certò pronuntiare quemcumque eventum etiam levissimum non esse in concatenatione rerum planè necessarium. Administratio etiam moralis sine dubio ejusdem generis constitutio est, et omnes ejus partes, videlicet virtutis exercitationes in hoc statu militiæ et probationis, vitiis data licentia, tempora exercendis Dei judiciis statuta, prædestinata divinorum judiciorum instrumenta, præmiorum et pœnarum distributiones, atque omnes actus justitiæ et bonitatis possunt eos habere inter se respectus, ut ordinem conficiant undequàque connexum; et cujus omnes partes non tantùm aptè cohæreant, sed sint in systemate planè necessariæ, et ad bonum commune præordinatæ.

Non tantùm, tum universum systema divinæ providentiæ, tum administratio physica et moralis quæ nos propiùs attingit, nobis perspecta non sunt, sed non pervidet quisquam nostrûm propriam suam fortunam, nec quæ pars illius sit præsens nostra vita. Exstitêre summi philosophi, qui decreverunt nos in statu alio meliori primùm creatos fuisse et in hunc statum, quasi purificationis, devenisse ad luendas pœnas peccatorum in præcedendi admissorum: hos nunquàm ex solâ ratione redarguent athei. Ignoramus etiam statum futuræ vitæ in quem commigraturi sumus post hanc mortalem sortem; sine cujus tamen cognitione manifestum est nos parùm æquos esse divinorum erga nos judiciorum æstimatores. Si de Josepho nihil aliud relatum fuisset, nisi quòd venditus à fratribus fuerit, deportatus in Ægyptum, et ob injustam accusationem conjectus in carcerem, severitate erga eum usam esse providentiam divinam putaremus: sed ubi intelligimus hosce omnes eventus fuisse totidem gradus ad imperii summam in Ægypto obtinendam et ad salutem generis sui, sortem Josephi nequaquàm miseramur. Si consideremus solummodò partem illam vitæ humanæ, quâ per novem menses utero materno includimur, parùm speciosa videbitur; illam tamen non ita ægrè ferimus, ut præparationem ad hunc admirabilem conspectum rerum. Sic quoque sit hæc vita mortalis minùs quoque speciosa, tamen si totum illud spatium, quod patet ab infantiâ ad senectutem, est respectu alterius vitæ, quod novem illi menses respectu vitæ præsentis, manifestum est nos de sorte nostrâ et divinis erga nos judiciis nullam ferre posse sententiam ex hujus ætatis consideratione. Est ergo ex omni parte et illa, quæ nos propiùs attingit, divina providentia, planè incomprehensibilis.

Tertiò. Divinæ providentiæ rationem nullus investigare potest et de illâ sententiam ferre, nisi qui rerum naturas perfectè cognoscat. Nam hoc generale principium est in administratione rerum, quamlibet regendam esse pro suâ naturâ seu gubernationis leges debere attemperari rerum naturis. Atqui nihil in totâ naturâ comprehendimus, nec materiæ et motûs indolem, nec quæ vires sunt necessariæ, nec qui fines sunt prosequendi, nec quibus mediis fines obtineri possint, nec quæ sint sapientissimæ regiminis leges: multò magis fugiunt captum nostrum natura animi, ejus naturales vires, libertas, etc. Quî fieri potest, ut sine harum rerum cognitione judicemus de utilitate permittendi mali seu physici seu moralis; aut de modo, quo Deus versat corda hominum, consilia regit, omnia providet, etc., quidquam sapienter pronuntiemus, cùm ignoremus, qui animus cogitet, aut agat, aut deliberet, aut reminiscatur? etc. Quartò. Sapiens mundi administratio postulat vias secretas et occultas, ob multiplicem causam. Quia magis habet admirationem nostram illa divinæ providentiæ ratio, in quâ omnia fugiunt nostri intellectûs aciem; et in quâ nec qui fines quærantur, nec quæ media ad fines obtinendos adhibeantur, pervidemus. Solent quidem homines parvi pendere ea quæ obvia sunt, ea verò multùm suspicere, quæ sunt à communi hominum sensu valdè disjuncta: inter scientias æstimamus præsertim eas quæ sunt magis reconditæ. Nihil igitur ad excitandam admirationem nostram, sibique conciliandam reverentiam melius facere potuit Deus, quàm providentiæ suæ partes omnes ita obtegendo, ut nihil omninò cerneremus, ac perpetui eventus inopinati, quorum causas, antecessiones, præparationes ignoraremus, tenerent nos attonitos. Experimur nullâ re adeò commoveri hominum erga Deum pietatem, quàm cùm inexpectatâ conversione rerum, mala, quæ nostris capitibus impendebant, in eorum auctorem præter spem retorquentur. Quia sine incerto exitu rerum humanarum et occultâ divinæ providentiæ ratione nullus esset locus probationi hominum, neque exercitio summarum virtutum, fidei, spei, fiduciæ et devotæ erga Deum voluntatis. Non fuisset, v. g., tam admirabilis Jobi patientia et fides, si an-

tea intellexisset brevissimas suas ærumnas ipsi allaturas esse majora præmia, vitam longiorem, sobolem numerosiorem, majores divitias atque famam. Quia ista divinæ providentiæ ratio meliùs est accommodata naturæ hominum, qui libertate utuntur. Si Deus tam evidenter discriminâsset bonos atque malos in hoc mundo, ut boni prosperâ semper uterentur fortunâ omnibusque rebus abundarent, et mali è contrario malis omnibus obnoxii viverent, haud magis esset locus optioni, an vellent boni vel mali esse, quàm utrùm beatè vivere vel miserè eligerent. Sed ubi eventus incertus est, deliberationi locus invenitur; spes hinc, inde metus sollicitat : quibus passionibus suspenduntur vel inclinantur voluntates liberæ hominum, et merito locus invenitur. Quia hæc administrandi ratio optima est, si homo ad immortalitatem destinatus sit : abducit enim à rebus hujus vitæ, cujus voluptates et illecebræ nimiùm nos detinerent, si constantem virtutis asseclam experiremur felicitatem, nec quidquam nobis invitis præter spem accideret : excitat etiam perpetuum futuræ vitæ desiderium.

Est ergo divinæ providentiæ ratio ob multas optimas causas planè incomprehensibilis.

2° Dico hanc incomprehensibilitatem elevare omnes objectiones atheorum. Nam ex hâc inscrutabilitate divinæ providentiæ manifestè sequitur, primò : Nos errare in multis, et posse res sapientissimas nobis videri alienas à sapientiâ. Efficit namque, ut partes sumamus pro toto, et desideremus in parte totius pulchritudinem et convenientiam. Ut si quis admitteretur tantùm ad videndam magni et pulcherrimi ædificii culinam, aliasve partes usibus vilioribus destinatas, certè non videret ædificii pulchritudinem, nec architecti artem multùm miraretur, quæ tamen maxima esse potest. Ergo illa omnis objectio, quæ ex hoc fonte oritur, vel orta supponi potest, vanitatis convincitur. Hæc eadem providentiæ inscrutabilitas efficit, ut media non dividamus à finibus; et in medii desideremus finium excellentiam. Ut si quis videret hominum multitudinem occupatam in congerendis lapidibus et gypso, terrâque ex uno loco in alium carris transferendâ, et ignoraret hos esse magni ædificii apparatus; labor hic vanus et inutilis videretur. Ergo quæcumque objectio solvi potest, supponendo illam partem, quæ in divinâ providentiâ accusatur, esse præparationem ad aliam partem augustiorem, vana quoque est (1). Hæc eadem inscrutabilitas efficit, ut ignoremus, quid cujusque rei naturæ conveniat, et quibus legibus quæque res gubernari et possit et debeat; proindeque vana est illa omnis objectio, quæ ex hoc principio solvi potest; quòd res vituperata pertineat ad rei naturam. Secundò. Divinæ providentiæ inscrutabilitas Deum absolvit in illis omnibus providentiæ partibus in quibus nihil intrinsecè malum deprehendimus. Illa omnia quæ in mundo contingere videmus, si modò sapienter et justè in hypothesi aliquâ fieri possint, credere debemus illa à Deo ob sapientes et justas causas permissa esse, quamvis illas causas ignoremus. Jam verò negamus atheos posse ullam rem indicare, quæ in nullo casu et in nullis circumstantiis sapienter et justè à Deo permitti possit. Pleræque objectiones atheorum petuntur à bonis atque malis, quæ contingunt vel hominibus privatis vel publicis societatibus; sed quis audeat dicere nullas esse posse justas causas horum eventuum, manifestum certè est externos quoscumque eventus justos esse vel injustos, non in se, sed relativè ad varias circumstantias temporis, loci et personarum; proinde etiam evidens est nos non posse de eorum justitiâ vel injustitiâ ferre judicium, quin perfectè cognoscamus omnes circumstantias. Tertiò. Inscrutabilitas divinæ providentiæ absolvit Deum in illis etiam omnibus actibus, qui dici possunt supremæ auctoritatis, qui nempe continentur intra limites justi et recti, quorum nullam aliam rationem quærere debemus præter Dei arbitrium et beneplacitum. Quamvis Deus non possit aspernari suam naturam et justitiæ quidquam contrarium agere, tamen intelligimus multa esse Deo possibilia quæ nullâ lege determinantur, sed unicam habent causam in liberâ Dei electione : v. g., Deus in Scripturis sacris nullam causam nobis affert supernaturalis suæ in genus humanum œconomiæ et inæqualis distributionis gratiæ præter beneplacitum, quia manifestum est hanc rerum dispensationem et ea omnia quæ ad istam pertinent ex gratuitâ Dei voluntate omninò pendere, nec jure non posse quidquam vindicare. Sic etiam divina justitia exigit ut Deus obstinatos puniat peccatores, tamen exerceat judicium cum supremâ et liberâ auctoritate,

(1) Ita ordinantur omnia officiis et finibus suis in pulchritudinem universitatis, ut quod horremus in parte, si in toto consideremus, plurimùm placeat. S. Aug. de verâ Rel. Ep. 70.

id est, non alicui tempori, vel loco, vel modo puniendi alligatus est, uti inferiores sunt judices, qui præscriptas regulas superioris sequuntur, sed pro liberâ suâ voluntate malos aut seriùs vel citiùs, publicè vel privatim et quâcumque velit ratione, punit.

Sed inquies, hâc responsione nulla sunt consilia, quantumvis perversa, quæ defendi non possint cum fictâ erga Deum reverentiâ; v. g., sic credere poterimus, ut multi theologi docuerunt, Deum propterea condidisse homines, ut in paucis glorificaret misericordiam suam quos prædestinavit ad gloriam, et ut in aliorum æternâ damnatione ostenderet justitiam suam. — Respondeo viarum et judiciorum Dei inscrutabilitatem Deum tantùm absolvere ab omni injustitiâ in eventibus, qui habere justissimas causas possunt, vel qui ex divinâ pendent supremâ auctoritate, Deum non absolvere in illis consiliis capiendis, quæ adversâ fronte pugnare intelligimus cum justitiâ et bonitate. Multùm discrepant hæ duæ quæstiones: an eventus aliquis possit conciliari cum divinâ justitiâ, et hæc altera, an administrationis leges injustæ possint defendi, illas rejiciendo in divinum beneplacitum. Difficultas quam invenimus in componendis eventibus cum divinâ justitiâ oritur omninò ex nostrâ ignorantiâ, sed conciliare non possumus injusta consilia cum ideâ Dei propter evidentem repugnantiam iniquitatis cum divinâ naturâ (1). Vide Sherlock de Providentiâ Dei. Butler Analogy of religion natural and revealed to the course and constitution of nature, id est, Analogia religionis naturalis et revelatæ cum constitutione naturæ.

Objicitur 2°: *Ex malo defectûs.* — Sunt in naturâ multæ res imperfectæ, et videmus alias aliis imperfectiores: materia perfectione cedit animantibus, animantes hominibus, homines angelis. Atqui magis decuisset Deum omnia creare perfectiora sine imperfectionibus, et in eodem omnia statu perfectionis: certè fuisset universitas rerum pulchrior et Deo dignior, si nos homines dotes haberemus angelorum. Ergo rerum universitas neque pulcherrima, neque Deo dignissima dici potest. — Respondeo: Nego minorem quoad utramque partem: aut Deum decuisse res perfectiores creare sine imperfectione, aut omnes æqualiter perfectas, etc. Primò. Certè id facere Deum non oportuit, quod planè repugnat. Atqui repugnat creatura perfectior sine imperfectione. Omnis creatura, utpote finita, necessariò imperfecta est et distat infinito intervallo à naturâ perfectissimâ, semperque habebit sibi superiores creaturas possibiles in infinitum. Jam verò cùm creatura omnis necessariò sit imperfecta, aut omninò non creare Deum oportuit, aut imperfectas naturas creare: si imperfectas creare dignum Deo fuit, in quo gradu consisteret, determinare sola ejus voluntas potuit. Quid si ab ipsis imperfectissimis intelligentiis exordium sumpsisset, et suâ potentiâ effecisset ut illæ imperfectissimæ naturæ per totam æternitatem nova perfectionis et felicitatis incrementa perpetuò acciperent? numquid non illud systema rerum nobis magnificum et gloriosum Deo, atque etiam propter nativam menti nostræ ambitionem jucundissimum vitionem, eique proinde non esset imputandum.

Equidem ubi agitur de Providentiâ divinâ, Deus debet etiam, in institutione rerum, ad singula attendere; sed illud divinis potiùs exigitur attributis, quàm naturâ creaturarum, quasi id eis *deberetur;* porrò principium supra expositum, sufficit ad retundendas murmurationes hominum in *accidentibus*, quæ Deus omnia impedire non tenetur.

2° *Deus ad manifestanda sua attributa non tenetur*, ac proinde *ea si tamen voluerit manifestare, id eo gradu qui ipsi placuerit, perficiet.* Hinc infra concludemus, *Deum ad optimum absolutum non teneri*, nec ideò contra ejus providentiam valeret, si quid meliùs præsenti ordine excogitaretur. Ad eamdem è contra justificandam satis esset nihil certè et clarè divinis repugnans attributis in mundo reperiri. At verò

3° *Deus ad optimum relativum tenetur*, ut infra dicemus. Hinc quælibet in mundi institutione de regimine nonnisi ineptè correctio desideraretur et immutatio.

(1) In hâc responsione generali videtur auctor Providentiæ inscrutabilitatem exaggeravisse, seu divini operis obscuritatem. Distinguendum esse ducimus: cognoscimus hunc præsentem rerum ordinem, inadæquatè, et sufficienter ad id certè pronuntiandum, eum scilicet esse cum summâ intelligentiâ et sapientiâ conditum, concedimus: cognoscimus adæquatè, negamus: quæ tamen adæquata cognitio requireretur ad certè judicandum de his quæ malè ordinata primâ fronte videntur.

His jam præclarè ab auctore dictis plurima solutionis principia haud frustra superaddentur, quasi in unum coadunata, atque sequentibus objectis diluendis præmissa.

1° *In genere bonitas, sapientia et justitia legislatoris alicujus per leges de se et de facto ad communitatis bonum vergentes salvantur.* Nam eo ipso regimen ita institutum ad omnium individuorum bonum tendit, atque evincitur eam fuisse legislatoris, voluntatem. Quòd si tamen quædam individua interdùm læderentur, id per *accidens* fieret, præter vel etiam contra legislatoris intentionem.

deretur? Numquid non Deo gratum quoque futurum cogitamus, videre mundum suum perpetuâ pulchritudinis accessione splendescentem et ad suam similitudinem gradibus semper accedentem ?

Secundò. Neque debuit Deus omnes creaturas æqualiter perfectas creare ob multiplicem causam. Quia primò in omni systemate rerum illud est impossibile. Nam omne compositum partes habet, hæ partes alias, et sic in infinitum. Sed partes habere non possunt perfectionem totius, cujus sunt partes : manus habere nequit perfectionem totius corporis, nec homo unus perfectionem totius generis humani, nec genus humanum perfectionem totius systematis entium spiritualium, cujus pars quædam est. Hùc ergo redit objectio, an indignum Deo fuerit systema rerum instituere in quo naturæ variis relationibus et subordinatione quâdam sibi mutuò conjungerentur, uti factum videmus in hâc universitate; vel an necesse fuerit, ut Deus creaturas æqualiter perfectas sine ullâ subordinatione coordinata crearet. Quod jam considerandum est. Secundò. Dico rationem nullam afferri posse, cur Deus systema rerum non instituerit in quo inæqualiter divideret dotes et perfectiones creaturis suis. Nam, ut modò diximus, divina attributa non exigunt, ut Deus unum potiùs gradum perfectionis creaturis suis tribuat, quàm alium. Deinde entia minùs perfecta conjuncta in systemate cum perfectioribus non impediunt horum existentiam, nec minuunt felicitatem, è contrario verò illis inservire possunt; ut materia, quæ omnium naturarum imperfectissima est, nedùm noceat naturis sentientibus seu animantibus, præbet illis fertile solum; ut animantium genus non nocet hominibus, sed eorum usibus inservit. Tertiò. Tandem tam parùm repugnat sapientiæ et bonitati divinæ creare naturas perfectione inæquales, easque in unum systema variis nexibus conjungere, ut nihil magnificentius à Deo fieri posse existimemus, quàm si diffusione perpetuâ bonitatis, intelligentiæ et potentiæ suæ naturas possibiles cum infinitâ varietate produceret. Nihil sapientiâ suâ dignius aut admirabilius, quàm si illam infinitam varietatem naturarum in unam quasi rempublicam coactam imperio æquabili et generali civitatis universæ rector administraret. Pulchrè de hâc re disputavit multis in locis S. Augustinus.

« A terrenis usque ad cœlestia, et à visibilibus usque ad invisibilia, sunt aliis alia « bona meliora; ad hoc, inæqualia ut essent « omnia, » l. 11 de Civ. Dei. « Quidquid tibi « verâ ratione melius occurrerit, scias fecisse « Deum, tanquàm bonorum omnium conditorem. Non est autem vera ratio, sed invidiæ « infirmitas, cùm aliquid melius faciendum « fuisse cogitaveris, jam nihil aliud inferius « velle fieri; tanquàm si perspecto cœlo nolles « terram factam esse, iniquè omninò. » Idem de lib. Arb. l. 3, c. 3. « Et tibi Deus omninò « non solùm tibi, sed nec universæ creaturæ « tuæ, quia extra te non est aliquid quod « irrumpat ordinem quem posuisti ei. In partibus autem ejus quædam quibusdam, quia « non conveniunt, mala putantur, et in semetipsis bona sunt; et omnia hæc quæ sibi invicem non conveniunt, conveniunt inferiori « parti rerum, quam terram dicimus, habentem « cœlum suum, nubilosum atque ventosum, « congruum sibi. Et absit jam ut desiderem non « esse ista, quia etsi sola ista cernerem, desiderarem quidem meliora, sed jam etiam de « solis istis laudare te deberem, quoniam te « ostendunt laudandum de terrâ *dracones et* « *omnes abyssi, ignis, grando*, etc. Cùm verò « etiam de cœlis te laudent, Deus noster, in « excelsis omnes angeli tui, sol et luna, « stellæ, etc., non jam desiderabam meliora, « quia omnia cogitabam : et meliora quidem « superiora, quàm inferiora, sed meliora « omnia quàm sola superiora, judicio saniore pendebam. » Idem Conf. l. 7, c. 3. « Quæ in cœlo et in terrâ corpora, non solùm illi à quo sunt condita, sed nec inter « se oportebat esse æqualia, et ideò sunt omnia bona, quia sunt aliis alia meliora; et « bonitas inferiorum additur laudibus meliorum; et in rerum bonarum inæqualitate ».

4° *In ejusdem constitutione mundi unitas rerum invenitur et mediorum simplicitas.* Hinc iterùm *nulla pars mundi inordinata potest probari, quin totum innotescat.* Namque in toto rectè composito partes mutuis colligatæ relationibus, ac sese supponentes, sufficienter seorsùm explicari nequeunt. Hinc etiam solâ mundi consideratione, nullus homo præsentem mundum non esse de facto omninò optimum jure pronuntiabit.

5° *Ens finitum non potest judicare adæquatè de ente infinito, de ejus proinde attributis, consiliis et operibus.*

6° *Præscientia non tollit libertatem.*

7° *Veritas veritati opponi nequit :* hinc jure nulla sunt objecta contra propositionem evidenter stabilitam, et à fortiori, propositio positivè demonstrata incertis non impugnatur seu dubiis objectionibus. P. S.

« sa est jucunda gradatio, ubi minorum comparatio ampliorum est commendatio. » Idem cont. adv. legis et proph. l. 1, c. 4.

Objicitur 3° : *Ex malo physico.* — Sunt in mundo mala multa physica; sunt partes multæ inutiles et noxiæ; existit omnium rerum corruptio; in animalibus verò mors; in iisdem dùm vivunt sunt molesti sensus famis et sitis, incumbitque laboris necessitas. Ut morbis laborant! Generis propagandi quàm incommoda ratio est, et spatia vitæ quàm varia et iniqua sunt, infantia, juventus et senectus! Ut homo ignorantiæ et errori obnoxius est! Ut passionibus eliditur! Atqui hæc omnia deberent abesse ab opere divino. — Respondeo : Nego min. : Haud magis mala hæc physica abesse debent à Dei creaturis quàm illa mala defectûs, de quibus modò diximus : ut illa ex naturali conditione omnis creaturæ, quæ ex nihilo oritur, derivata pendent, sic hæc ex materiæ et motûs naturali quoque conditione fluunt. Præterea quatenùs vexant vitam humanam pœnæ sunt peccati, ac pœnæ salutares, sine quibus in degeneri hoc statu deterior esset hominum conditio, adeòque cum justitiâ Dei elucent, etiam in his, bonitas et misericordia. Primò, negamus in hâc omni universitate rerum ullas esse partes inutiles. Nos nequaquàm esse utilitatis rerum idoneos judices jam confectum est supra, ex eo quòd rerum inter se relationes et necessitudines non cognoscamus. Ut res aliqua absolutè non censeatur inutilis, sufficit, quòd seipsâ frui possit; adeò nullum animal quod habet vitam et sensum dici potest inutile. Omnium rerum imperfectissima est materia; verùm non satis admirari possumus quantâ cum solertiâ res illa stupida et in se inutilis, facta sit omnibus animantibus utilissima atque ad contemplationem pulcherrima. « Si dici posset, inquit S. « Aug. Conf. l. 12, c. 6, nihil aliquid est et « non est, hoc eam (materiam) dicerem : et « tamen jam utcumque erat, ut species cape- « ret istas visibiles et compositas. » Res autem noxiæ in se pulchræ sunt, universitati rerum, pro suis portionibus, decoris multùm tanquàm in communem rempublicam conferunt : nobis ipsis, si eis congruenter utamur, commoditatis aliquid attribuunt : unde nos admonet divina providentia, non res insipienter vituperare, sed utilitatem rerum inquirere et ubi nostrum ingenium deficit, credere occultam. Ipsa utilitatis occultatio, aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio. Verba sunt S. Augustini. Secundò, corruptiones rerum sequuntur ex naturali conditione hujus mundi. Quid est enim corruptio, nisi partium dissolutio seu aliarum ab aliis avulsio? Atqui hic est necessarius effectus contrariorum motuum. Sed, inquies, cur contrarios motus in opere suo esse voluit parens naturæ? Quia mundum hunc voluit, qui sine istis contrariis motibus esse non potuit. Hic est modus ejus. Fac universam molem corpoream in unâ massâ torpere, non habes mundum. Fac materiam omnem moveri in lineâ rectâ cum eâdem motûs velocitate, non etiam habes mundum. Fac partes materiæ ita sese librare, ut in perfecto sint æquilibrio et quiete, non habes mundum. Omnis igitur mundi pulchritudo et admirabilis rerum varietas, non ex quiete, non ex partium æquilibrio, non ex conspirantibus motibus, sed ex motu opposito, ex interrupto æquilibrio, ex rerum pugnâ, omnis enascitur. Necesse fuit ut lux, ignis, aer, aqua, et omnia elementa non separata et divisa in suâ quæque regione manerent; sed ut commixta secum invicem contenderent, et his admirabilibus atque mixtis concretionibus originem darent, videlicet plantis, corporibus organicis, etc. Tam necesse itaque fuit, ut esset hæc elementorum contentio, substantiarum heterogenearum fermentatio, concretiones et dissolutiones, quàm necesse fuit ut ipse mundus existeret. Hoc solummodò à divinâ mente postulare debemus, ut certis legibus iisque aptissimis regat et temperet hanc elementorum contentionem; quod à Deo effectum est cum tantâ sapientiâ, ut nullas leges sapientiores cogitare possimus.

Pulchra sunt in harum rerum commendationem verba S. Augustini Conf. l. 4, c. 10 : « Etenim omnia senescunt, et omnia inter- « eunt. Ergo cùm oriuntur et tendunt esse, « quò magis celeriter crescunt, ut sint, ita « magis festinant ut non sint. Sic est modus « eorum : tantùm dedisti eis, quia partes sunt « rerum, quæ non sunt omnes simul, sed « decedendo ac succedendo agunt omnes uni- « versum, cujus partes sunt. Ecce sic peragi « tur, ut sermo noster per signa sonantia. Non « enim erit totus sermo, si unum verbum non « decedat, cùm sonuerit partes suas, ut suc- « cedat aliud. » Idem l. 12 de Civ. Dei, c. 4, habet : « Cæterùm vitia pecorum et arbo- « rum, aliarumque rerum mutabilium atque « mortalium, vel intellectu, vel sensu, vel « vitâ omninò carentium, quibus eorum dis- « solubilis natura corrumpitur, damnabilia

« putare ridiculum est ; cùm istæ naturæ cum « modum nutu creatoris acceperint, ut ce- « dendo ac succedendo peragant infirmam « pulchritudinem temporum, in genere suo « istius mundi partibus congruentem. Neque « enim cœlestibus fuerunt terrestria coæ- « quanda : aut ideò universitati deesse ista « debuerunt, quoniam sunt illa meliora. Cùm « ergo in his locis, ubi talia esse competebat, « alia aliis deficientibus oriuntur et succumbunt « minora majoribus, atque in qualitates su- « perantium superata vertuntur, rerum est « ordo transeuntium. » Vide l. 3 de lib. Arb.

Tertiò idcircò mors in se spectata malum non est, sed imperfectio una ex illis quæ ex materiâ atque motu oriuntur. Est quippe dissolutio corporis organici, vel animæ et corporis separatio, ex dissolutione corporis consequens. Sed nullo modo corpus organicum in hâc terrâ nostrâ naturaliter gaudere potest immortalitate; quia, sicut aliæ omnes concretiones, continet elementorum commixtionem atque humorum discordantium pugnam. Hæc mortis defensio est quoque morborum omnium, qui ex iisdem principiis orti, illam solent præcurrere. Ex gratuitâ Dei bonitate aberant mala hæc à primævâ hominum conditione. Quòd jam illis sint iidem obnoxii, etiam magnæ misericordiæ est : quanta incrementa acceptura esset ex immortalitate et perpetuâ sanitate hominum improbitas, quam mortis perpetuus terror et morbi non cohibent, facilè intelligitur. Bonitatis est igitur in Deo erga malos, quòd nec hoc malitiæ augmentum, nec eos in æternum sceleratâ mente vivere sinat; bonitatis est erga bonos, quòd eos ab immortalibus tyrannis vexari non permittat, atque ad meliorem sortem vocet.

Quartò, quod attinet famem, sitim et laborem, in illis quoque multùm elucet benigna Dei providentia. Inprimis, cùm corpora nostra sint ex partibus heterogeneis composita, quæ in perpetuâ sunt fermentatione; sitque tum fluidorum, tum solidorum maximus motus; hinc partes fermentatione illâ et attritione minuuntur; ex quâ diminutione, nisi aliquod afferatur remedium, citò consequerentur interitus et dissolutio totius fabricæ. Necesse igitur est ut perpetua damna alterius materiæ substitutione resarciantur, et ad illa damna reparanda interioribus sensibus excitemur, ex quo existit utilitas famis et sitis. Deinde verò cùm animalium corpora singularem habeant texturam atque habitum, qui postulat convenientia alimenta, jam variis coctionibus digesta, idque quotidiè : hinc existit labor in conquirendis et præparandis alimentis.

Hi sensus, hic labor in primævo statu voluptates erant. Etiam in hoc corrupto statu multiplicem habent non solùm utilitatem, sed et jucunditatem. Illi sensus famis et sitis multò meliùs nos de corporis inediâ admonent, quàm si jam rationi res permitteretur. (Vide Malebranche, Recherche de la Vérité.) Quam benè institutum est, ut lentos et remissiores stimularent atque cogerent, nec molesti esse desinerent, donec opem corpori necessariam tulissent! Quàm benignè provisum, ut iidem in temperandâ siti atque fame experirentur voluptatem, operæ in propriâ suî conservatione positæ mercedem! Quæ sanè voluptas, ubi suppetunt alimenta, multùm vincit molestiam illam, quam fames aut sitis solet procreare. Laboris etiam sua utilitas est et jucunditas. Utilitas quidem : nam multùm conducit ad bonum corporis habitum, nec parùm etiam ad facultates animi confirmandas : avocat à vitiis naturæ tam inimicis, quorum omnium mater est otiositas. Jucunditas etiam : nam ita sumus à naturâ comparati, ut appetat semper animus aliquid agere, grataque omnis illi sit materia excitandi sese abstrahendique; et non sine tædio et ægrâ otii patientiâ possimus conquiescere. Præterea labor et industria hominum conciliatrix est præcipua humanæ societatis ; nihil adeò conjungit homines cum hominibus, quàm permutatio officiorum et commercia ; quæ omnia posita sunt in illis emolumentis quæ præstare aliis suo labore et industriâ homines possunt, aut ab aliorum labore et industriâ expectare.

Quintò, in ipso etiam dolore ingratisque sensationibus, quæ aberant à primævâ hominum conditione, conspicua sunt divinæ bonitatis argumenta. Dolor quippe ex ipsâ naturâ vitæ animalis seu conjunctione animæ et corporis corruptibilis naturaliter sequitur : neque illum unquàm frustra sentimus. Illa enim conjunctio animæ atque corporis postulat, ut illæ duæ substantiæ agant reciprocè in se mutuò : ut cogitationes animæ varios excitent in corpore motus, et vicissim varii corporis motus variè afficiant animam : ut jucundis sensationibus excitetur appetitus ad res bonas et salutares capessendas; contrariis verò sensationibus à noxiis et pestiferis avocetur. In primævo quidem statu dolor aberat, quia peculiari providentiâ cavebat Deus ne quid corpus exteriùs

læderet; et arboris vitæ fructus interioris omnis ægritudinis causas impediebat. At profectò sine dolore, in præsenti mortali statu, nullo modo vitam servare possemus. Deus quidem hoc evitare potuisset, si effecisset ut anima corporis motibus non afficeretur, vel si instituisset, ut omnes corporis motus excitarent jucundam sensationem. Sed nemo non intelligit, quàm periculosum futurum esset mortalibus tale beneficium. Si nullam ingenerâsset natura animis aversationem mortis, nec ullâ molestâ sensatione nos certiores fecisset illius adventantis, in mortem, quasi in somnum, incideremus; et si animal quodque cum eâdem voluptate moreretur, cum quâ reparat corporis sui damna comedendo, illam quæreremus. Molestæ ergo illæ sensationes doloris ex conditione animalium corruptibilium sequuntur et planè utiles sunt in statu præsenti ad conservationem vitæ.

Sed, inquies, sine molestis illis sensationibus potuisset nos natura admonere de corporis statu et excitare ad afferenda remedia, vel clarâ cognitione mali, vel diminutione voluptatis, quâ antea fruebamur. — Respondeo hanc constitutionem rerum (nisi multa alia immutarentur et in statum primævum restituerentur) non futuram meliorem : nam primùm non intelligitur, qui animus possit habere perspectum malum imminens corpori et in periculo versari, sine tristitiâ; et nisi hæc tristitia vim haberet parem dolori et ingratis sensationibus, non sufficeret : cùm sæpiùs has impares esse experiamur cogendis nobis, ut à pestiferis abstineamus. Diminutio verò voluptatis, quæ secundo loco proponitur, nobis majorem procrearet molestiam, quam afferunt illæ sensationes, de quibus instituitur querimonia. Nam satius plerùmque ducimus tolerare dolorem, quàm privari voluptatibus : verbi gratiâ, etsi podagra acerbissimos dolores creet, tamen nemo vellet privari sensu tactûs et voluptatibus cum illo sensu conjunctis, ut illo malo liberaretur. Multi homines optimè sciunt certorum ciborum comesturâ se aucturos esse mala sua, et tamen anteponunt voluptatem illam, quam experiuntur ex cibo et potu nimio, immunitati ab isto malo. Tandem sic licet argumentari : Vel illa diminutio voluptatis erit majus malum vel minus, quàm molestia quam experimur ex ingratis sensationibus. Sin primum, nihil sanè lucraremur per commutationem : sin secundum, non haberet sufficientem vim ad nos inclinandos ad remedia malis præsentibus afferenda, cùm quotidiè experiamur ingratas hasce sensationes et præsensionem futurorum dolorum non habere parem vim ad suspendendam levem aliquam voluptatem.

Sed, dices, illæ molestæ sensationes sæpiùs prorsùs sunt inutiles; podagra et alii dolores acutissimi nullum habent usum nec conducunt ad producendam vitam. — Respondeo illos morbos esse pravos habitus corporis, qui naturaliter contrahuntur et ex motu fluidorum concretionibusque oriuntur. Quæstio igitur hìc est, utrùm utile nobis sit certiores fieri istorum morborum, necne. Sed nullum est dubium quin melius sit admoneri, et ita admoneri, ut necesse sit afferre remedium. Nam si febri correptus quis vel podagrâ, non admoneretur de pravo corporis habitu, non vitaret ea quæ febrim accenderent, nec ea quæ sunt apta ad eamdem temperandam arriperet, sicque subitò et inopinatò moreretur. Jam verò inter omnes morbos, quibus affligimur, illos horrere solemus magis, qui subitò opprimunt : quænam ergo esset sors nostra, si hæc esset morborum omnium natura? Quantùm tandem inserviant dolores ad hunc optimum finem, nempe ad deprimendam hominum superbiam et vanitatem, ad abducendos à rebus terrenis eorum animos atque ad cœlestia transferendos, dicere necesse non est (1).

Sextò, quod spectat generis humani propagationem et ætates varias vitæ, quæ cum illâ connexæ sunt, nedum ex hâc constitutione peti possit argumentum adversùs Dei providentiam, è contrario maxima sapientiæ indicia continet. Ex eâ pendet generis humani societas. Vinculum quippe societatis omnium arctissimum in ipso conjugio est, quod ad speciei propagationem initur; proximum est sánguinis, quo continentur primùm liberi, deindè fratres, postea sobrini et consobrini, deinde consanguinei : et hâc ratione, quia omnes homines sunt iisdem parentibus prognati, unam magnam conficiunt familiam, et homo quisque benè moratus humani nihil à se alienum putat. Præterea hæc constitutio efficit, ut officia mu-

(1) « Si l'homme pouvait vivre dans ce monde exempt de toute espèce de malheur, il finirait par s'abrutir au point d'oublier complétement toutes les choses célestes et Dieu lui-même. Comment pourrait-il, dans cette supposition, s'occuper d'un ordre supérieur, puisque dans celui même où nous vivons, les misères qui nous accablent ne peuvent nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie? (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, 8e *Entretien.*) P. S.

tua hominum inter se sint planè necessaria, et sic arcta magis efficiatur humani generis communitas : filii etenim per longa temporis spatia indigent parentum ope, et parentes vicissim ope filiorum. Si singulas ætates vitæ particulatim consideremus, inveniemus nullam esse prorsùs ærumnosam et quæ non afferat varia commoda. Infantia primùm, curis et sollicitudine vacua est. Præterea in præsentibus hominum circumstantiis ad eorum vitam conservandam, excolendamque necessariæ sunt artes plurimæ : non enim illos ut cætera animantia vestivit aut armavit natura; aut illis omnia ad pastum idoneum et copiosum præparavit, aut animos disciplinis et scientiâ instruxit. Hinc provido consilio institutum est, ut hominum soboles tenera et imbecillis diutiùs maneret, sedulâ indigens curâ, et disciplinæ patiens, atque antea variis imbueretur artibus et scientiis, quàm vires intractabiles adipisceretur. Senectus cùm iisdem mortalibus afferat vitæ fastidium, morti præparat, atque sic efficit ut sine multo dolore ex hâc scenâ rerum discedant, quam in aliâ ætate tristiores reliquissent. Parturientium dolores, et graviora mala quæ has ætates varias jam comitantur, aberant à primævo statu, suntque reverà peccati pœnæ.

Septimò, ignorantia rerum maximi momenti ad vitam benè instituendam labes est sine dubio et pœna peccati : ignorantia autem rerum non necessariarum non tam malum est, quàm imperfectio, quam velle abesse à creaturis nimiùm absurdum esset. Quod cùm ita sit, quem haberemus scientiæ gradum solum determinare potuit liberrimum Dei arbitrium. Deinde verò error ex nostrâ ignorantiâ fluit, et easdem habet causas. Magna pars scientiæ humanæ nititur testimonio hominum et in fide aliorum posita est, ut illa omnis quam de rebus civilibus, in quibus præsertim versamur, habemus : jam verò quamdiù in his nos fallere poterint homines, necesse est, ut simus deceptioni obnoxii. Magna etiam pars scientiæ humanæ nititur relatione sensuum, qui nobis rerum solummodò apparentias indicant, non ipsam interiorem naturam. Sed res, quæ naturis valdè dividuntur, easdem habere possunt apparentias, in quo etiam casu fallamur necesse est. At profectò illa nostra nativa ignorantia et errores involuntarii, qui ex illâ fluunt, nulla habent gravia incommoda, imò utilitates multas. Nam primùm earum rerum scientia, quæ non sunt conjunctæ cum præsenti nostro statu, levissimam haberent utilitatem seu potiùs nullam : ad nihilum quippe inserviret, (quoniam homines non possunt pluribus rebus simul intendere) quàm ad eos abducendos à rebus et officiis necessariis. Parùm etiam prodesset vel potiùs obesset cognitio earum rerum mundanarum, quæ non conferret ad benè agendum et recta capienda consilia : verbi gratiâ, parùm prodesset scire quot sunt mundo astra, quæ cujusque magnitudo, quænam sint omnium motuum naturalium principia : talis scientia nullum relinqueret locum inquisitionibus philosophicis, quæ sunt oblectamenta otii. Obesset multò magis rerum humanarum amplior scientia : quis enim vellet habere omnium sensuum suorum interiorum, omniumque cogitationum testes quasi oculatos omnes homines? Quis vellet fortunas suas et fatalem illum diem mortis semper habere ante oculos? Tolleretur uno verbo ex vitâ humanâ spes omnis, unicum in malis solatium et felicitatis magnum principium. Tolleretur metus, quo avocamur à flagitiis, si prævideremus quàm benè succederent.

Quod verò errores spectat, illi quidem qui sunt voluntarii, in quos incidimus ex negligentiâ vel temeritate, valdè fatales habent quandoque consequentias, sed sunt propriè peccata et mala moralia. Illi qui sunt naturales et in quos incidimus ex naturæ nostræ imperfectione parùm plerùmque minuunt felicitatem nostram. Imò eadem causa quæ efficit ut multarum rerum ignorantia utilis sit, efficit etiam ut error, ignorantiæ soboles, suâ utilitate non careat. Quàm benè provisum fuit, ut spe vitæ conservandæ, spe recuperandæ sanitatis, spe mutandæ fortunæ semper deluderemur! Quàm benè constitutum quoque est, ut aliorum hominum externo habitu inclinaremur ad officia erga eos præstanda, quæ non præstaremus si interiores eorum sensus perspiceremus! Sed, inquies, in rebus multis erramus, quæ multùm removent nos à felicitate, multasque res ignoramus, quas scire multùm prodesset. Respondeo illos errores removere quidem nos ab ideâ absolutæ felicitatis, quam animo habemus comprehensam, non removere ab illâ felicitate quæ est propria præsentis statûs et ad quam nati sumus. Neque possunt illi errores exprobrari Dei providentiæ, nisi omninò miseram efficiant vitam humanam, sine ullâ in aliâ vitâ compensatione.

Octavò, quod verò passiones attinet, « dicendum, inquit S. Thomas, quòd illæ, in

« quantùm sunt præter ordinem rationis, in- « clinant ad peccatum : in quantum autem « sunt ordinatæ à ratione, pertinent ad virtu « tem. » Quòd verò animum humanum sic perturbent et tanto rapiant ad illicita impetu, naturæ nostræ depravatio est, non primæva ejus conditio. Necesse enim fuit, quoniam in eam conditionem devenire debeamus, in quâ nobis ad conservationem vitæ multa essent arripienda et prosequenda, ut naturalibus inclinationibus ferremur ad ea quæ nobis utilia et salutaria sunt, et aversaremur noxia et lethifera. Necesse fuit etiam cùm ad societatem quoque nati sumus, ut aliquibus vinculis conjungeremur cum aliis hominibus. Atqui hoc fieri meliùs non potuit, quàm naturalibus illis inclinationibus et aversationibus, quas passiones vel affectiones vocamus. Quam enim passionem naturalem tollere velis ? num amorem vitæ eorumque quæ sunt conservantia nostri statûs, aut illas affectiones, quæ ex illo fluunt ? Sed necessariæ sunt ad conservationem individui. Num cupiditatem scientiæ seu naturalem curiositatem, quâ excitatur animus ad inquisitionem veritatis ? Num philanthropiam ? Num charitatem patriæ ? Num paternos affectus aut pietatem filialem ? Num amicitiam ? Num commiserationem, aut alias, quæ vincula sunt societatis ? Num angorem internum et pudorem post malè acta ? Num bonæ famæ et laudis cupiditatem, quâ ad præclara facinora ingenuus quisque stimulatur ? Num indignationem ex malorum prosperâ fortunâ spontè subnascentem ? Manifestum est nullam ex iis omnibus, quas veteres philosophi et theologi revocabant ad appetitum concupiscibilem aut irascibilem, indigitari posse, quæ meliùs abesset à naturâ hominis. Sed omnes modum suum prætergredi possunt et sæpissimè prætergrediuntur ; hinc que existit nimius suî amor, nimium pro patriâ studium, ambitio, iracundia, invidia, intemperantia, avaritia, cæteræque vitæ humanæ pestes. At hæc vitia arbitrii crimina sunt, non naturæ primordia. « Veritatem divinorum dogmatum, inquit Theodoretus sermone 3 Therap. *de Naturâ hominis*, perdiscite, corporis divinam plasmationem, animæ naturam immortalem, hujusque partem rationalem affectibus imperantem, et affectus ipsos naturæ utiles ac necessarios. Nam et concupiscendi vis utilissima est, et huic oppósita irascendi facultas similiter. Per illam siquidem et divinas res appetimus, et contemptis visibilibus intelligibilia cogitatione animoque versamus : atque in terrâ degentes, Dominum qui in cœlis est videre cupimus, virtutemque desideramus. Hâc ipsâ vitam tuemur, et cibum potumque sumimus, et legitimâ liberorum procreatione genus propagatur. At irascendi vis socia data est rationi, ut immoderatam cupiditatem coerceat. Quoniam enim ultra positos limites transilire illa contendit, iracundiam illi creator, quasi pullum quemdam copulavit, qui eam retrahat, quando ultra quàm opus est progredi conatur : ac veluti calida frigidis quidem sunt contraria, inter se tamen permixta temperationem optimam efficiunt ; sic cupiditas et iracundia invicem admixtæ mutuâ castigatione optimam faciunt virtutis commixtionem. Est autem agendarum rerum penès rationem vis et potestas, ut hanc contineat, et illam impellat, vel illam inhibeat, et hanc excitet. Sistit enim nimiam iracundiam cupiditas, et iracundia rursùs inexplebilem cupiditatem castigat. Hæc autem perfectissimè geruntur, dùm ratio habenas scitè moderatur. Quòd si molli ac lubrico cupiditatis sensu delinita, vel cum exsultante iracundiâ intempestivè fines egressa, laxiùs quàm par sit habenas remiserit, illæ quidem præter modum, equorum instar frenum mordentium, excurrunt, hæc verò vi tracta rapitur, risumque præbet spectantibus cum opprobrio : atque ita pœnas luit, ut quæ sponte suâ hoc damnum subierit. Nam humanæ leges eos qui delinquunt pœnis coercent, et Deus peccantibus ignem inextinctum comminatus est. Deus autem cùm sit bonus et justus, ab iis pœnas non exigeret qui contra leges vitam ducunt, si necessariò delinquerent : neque hominum sapientissimi ejuscemodi leges unquàm tulissent, si compertum illis fuisset, non animi arbitrio humana facinora perpetrari. »

Concludamus cum eodem Theodoreto : « Itaque mala non sunt mors, paupertas, servitus, ægritudo, sed vocantur à stultis mala ; benè autem utentibus bona sunt. » Vide S. Thomam primæ secundæ quæs. 24 ; Cartesium *de Passionibus* ; Malebranche *de Inquisitione veritatis*.

Objicitur 4° : *Ex malo morali*. — Saltem nullo modo conciliari potest cum perfectionibus Dei malum morale, seu pravæ creaturarum intelligentium electiones. Nam in hâc quæstione non possunt afferri eædem responsiones, quæ modò allatæ sunt objectionibus ex malo defectûs et naturæ. Mala enim imperfectionis et naturalia excusantur, ex eo quòd sint naturales rerum appendices, vel pœnæ, et utilitate

non careant; non item mala moralia : nam nec natura hominis aut ejus naturalis conditio exigit ut malè eligat, nec prava electio bonum universi vel privatorum auget. Respondeo 1° objectionem hanc ex malo morali afferri quidem posse ad ostendendam humanæ mentis imbecillitatem, si res certissimè existentes, providentiam et malum morale, conciliare nequiret : sed valdè ridiculè affertur ab atheis ad tollendam Dei providentiam : ob hanc evidentissimam causam, quia id supponit objectio, quod tollere vult. Nam cùm malum morale seu peccatum sit libera legis divinæ bonæ atque justæ transgressio, sine libertate in creaturâ, et providentiâ bonâ et justâ in Deo, cogitari nequit. Adeòque in hâc obcurissimâ quæstione de mali moralis origine sine ullo causæ nostræ detrimento confiteri nostram ignorantiam possumus. Ut habet Arnobius l. 2 adversùs gentes, « responsionis necessitas nulla est. Sive enim « possumus dicere, sive minùs valemus, nec « possumus, utrumque apud nos parvum est, « nec in magnis ponderibus ducimus, vel igno- « rare istud, vel scire, unum solum posuisse « contenti, nihil à Deo principe, quod sit no- « cens atque exitiale, proficisci. » 2° Mala moralia sunt propriè mala defectûs, et eorum possibilitas sequitur ex conditione hominum. Multiplicem quoque certissimè habent utilitàtem : « neque, ut ait S. Augustinus, Deus « omnipotens, cùm summè bonus sit, ullo « modo sineret mali esse aliquid in operibus « suis; nisi usque adeò esset omnipotens et « bonus, ut benè faceret etiam de malo... « melius judicavit de malis benefacere, quàm « mala nulla esse permittere. » Enchir. c. 11, 17.

At, inquies, congruebat bonitati divinæ mala hæc impedire, cùm hoc fieri facillimè potuerit et sine ullis incommodis, idque tribus modis. 1° Si funestum libertatis donum Deus non concessisset. 2° Si omnipotentiam suam interposuisset, et voluntatem in se liberam à pravâ electione continuisset. 3° Si mutato rerum præsenti statu, homines in alium transtulisset, ubi præcisis errorum causis nihil occurreret, quo ad malè eligendum moverentur. Respondeo, Deum quidem impedire posse mala moralia, et reverà impediisse in superioribus creaturarum ordinibus (1); at non propterea debuisse continere à pravis electionibus homines, vel tollendo libertatem, vel interponendo omnipotentiam suam, vel mutando humani generis statum. Et 1° quidem sublatâ penitùs libertate facilè intelligitur pejorem futuram mundi conditionem, tum respectu Dei, tum respectu creaturæ. Respectu Dei, quia 1°, sublatis agentibus liberis, mundus universus mera machina esset digito Dei ductilis, et, ut patet, multùm amitteret dignitatis suæ. Quia 2° sublatâ libertate nullum esset Deum inter et creaturam fœderis et amoris commercium, nulla libera gratiarum actiò, quam tamen Deo gratiorem esse et præstare omnibus materiæ lusibus facilè sentiet, qui meminerit quantùm interest inter puerum patri blandientem et machinam manu artificis circumactam. « Tales servos suos, ut ait S. Augustinus, meliores esse Deus judicavit, si ei serviant liberaliter : quod ullo modo fieri posset, si non voluntate, sed necessitate servirent, » et alibi percunctanti Evodio cur dedisset Deus liberum arbitrium, quod si non accepisset homo, non peccâsset, respondet : « Satis causæ est cur dari debuerit, quoniam sine illâ libertate homo rectè non potest vivere, et pœna injusta esset et præmium, si homo voluntatem non haberet liberam : debuit autem et in supplicio et in præmio esse justitia, quoniam hoc unum est bonorum, quæ sunt à Deo. » De lib. Arb. l. 1, c. 1. Quia 3° sublatis creaturis liberis non adeò in administratione rerum elucerent divinæ perfectiones. Nam in gubernatione rerum carentium libertate magis elucere videtur potentia, quàm sapientia : hæc multò magis enitet, cùm tot agentibus liberis à dominio suo quodammodò manumissis et suspenso potentiæ exercitio, solâ providentiâ fines assequitur, efficitque ut tot discordes voluntates in bonum universi conspirent. Præterea in hâc administratione morali elucent sanctitas, justitia, cæteraque omnia his connexa attributa; quorum in fatali rerum omnium et ferreâ concatenatione nullum indicium esse potest.

Respectu etiam creaturæ, quia 1°, sublatâ libertate, cæteræ præclarissimæ mentis nostræ

(1) Ibi non videtur auctor sibi consentire, cùm ex unâ parte admittit mala moralia in superioribus creaturarum ordinibus fuisse impedita, et quidem non concessâ eis libertate, ut jam supra in proœmio de Providentiâ partim de angelis affirmat; dùm ex alterâ ea congerit libertatis hominibus negatæ incommoda quibus etiam superioribus creaturis negandam esse constaret : v. g., mundo universo diminutam dignitatem, morales Deum inter et creaturam relationes sublatas, etc. Reverà dicendum ex communi sententiâ omnes angelos libero arbitrio donatos ipsos in statu probationis seu *viatores* primùm extitisse, atque nunc fidelitatis suæ præmio gaudere. P. S.

dotes tollerentur : verbi gratiâ, si intellectum seu vim cogitandi haberemus sine libertate, vel nobis esset de eâdem re perpetua cogitatio, vel series cogitationum necessariarum perpetuò sese obtrudentium : in quo statu certè nullus relinquitur rationi locus, nec consequenter illis deliciis, quas ex liberis inquisitionibus, ex inventis, ex incœptis, ex vitæ nostræ rationibus institutis, ex oratione et collocutione hominum, etc., accipimus. Quia 2°, careremus etiam illis voluptatibus interioribus, et magis exquisitis, et magis permanentibus, quæ virtutis præmia sunt : quæ manifestè habent fundamentum in libertate et sunt grati sensus recti exercitii nostrarum facultatum. Quia 3°, sublatâ libertate, careremus illâ omni felicitate quam pariunt ipsæ electiones liberæ circa res etiam indifferentes; quæ certè in vitâ maxima est : nam si quis seipsum tentare velit, inveniet illam vim esse libertatis, ut grata nobis efficiat omnia quæ eligimus ; etiamsi ante electionem essent maximè indifferentia, imò etiamsi reverà mala sint physica et habeant dolorem adjunctum. Sic illius ope supra fortunam tollimur et rebus adversis impetiti solatium intra nos ipsos quærere possumus ; novaque nobis proponere studia, quæ oblectamento suo necessarias in præsenti statu ærumnas multùm lenient.

2° Deus in suâ potentiâ media habet efficacissima, quibus, prout vult, flectere possit voluntates liberas hominum. At illis uti necesse non fuit, de quâ re ingeniosè disputat S. Augustinus de lib. Arb. l. 3, c. 12 : « Naturas igitur omnes Deus fecit, non solùm in virtute atque justitiâ permansuras, sed etiam peccaturas; non ut peccarent, sed ut essent ornaturæ universum, sive peccare, sive non peccare voluissent. Si enim rebus deessent animæ, quæ ipsum fastigium ordinis in universâ creaturâ sic obtinerent, ut si peccare voluissent, infirmaretur et labefactaretur universitas, magnum quiddam deesset creaturæ ; illud enim deesset quo remoto stabilitas rerum atque connexio turbaretur : tales sunt opimæ et sanctæ et sublimes creaturæ cœlestium et supercœlestium potestatum, quibus solus Deus imperat, universus autem mundus subjectus est. Sine istarum officiis justis atque perfectis esse universitas non potest. Item si deessent, quæ sive peccarent, sive non peccarent, nihil universitatis ordini minueretur, etiam sic plurimùm deesset. Animæ sunt enim rationales, et illis superioribus officiis quidem impares, sed naturâ pares, quibus adhuc inferiores sunt multi et tamen laudabiles à summo Deo constitutarum rerum gradus. » Ibid. Tertullianus lib. 2 contra Marcionem sic disputat : « Si enim homini semel permiserat (Deus) arbitrii potestatem et libertatem, et dignè permiserat, utique fruendas eas ex ipsâ institutionis auctoritate permiserat ; fruendas autem quantùm in ipso secundùm ipsum, id est, secundùm Deum... quantùm verò in homine, secundùm motus libertatis ipsius. Quis enim non hoc præstet ei, cui quid semel frui præstat, ut pro animo et arbitrio suo fruatur? Igitur consequens erat, ut Deus secederet à libertate semel concessâ homini, id est, contineret in semetipso et præscientiam et præpotentiam suam, per quas intercessisse potuisset, quominùs homo malè libertate suâ frui aggressus in periculum laberetur. Si enim intercessisset, rescidisset arbitrii libertatem, quam ratione et bonitate permiserat. Denique puta intercessisse... Nonne exclamaret Marcio : O Dominum futilem, instabilem, infidelem, rescindentem quæ instituit ! Cur permiserat liberum arbitrium si intercedit? Cur intercedit, si permisit? Eligat ubi semetipsum erroris notet, in institutione, an in rescissione. »

3° Denique non necesse fuit ut Deus hominem alibi collocaret. Nam primùm qui hoc volunt, volunt omninò hominum ordinem non esse; nam creatura rationalis in cœlo posita et in aliâ vitæ conditione diversi esset ordinis ab homine animali terrestri. Audiamus S. Augustinum de lib. Arb. l. 3, c. 5 : « Si te delectet creatura, quæ perseverantissimâ voluntate non peccat, non est dubitandum, quòd eam peccanti rectâ ratione præponas. Sed sicut eam tu cogitatione præponis, sic eam creator Deus ordinatione præponit. Crede esse talem in superioribus sedibus et in sublimitate cœlorum. Habet illa sublimis perpetuam beatitudinem suam, in perpetuum fruens creatore suo, quem perpetuâ tenendæ justitiæ voluntate promeretur. Habet deinde ordinem suum etiam ista peccatrix, amissâ in peccatis beatitudine, sed non dimissâ recuperandæ beatitudinis facultate, quæ profectò superat eam, quam peccandi perpetua voluntas tenet. Inter quam et illam priorem permanentem in voluntate justitiæ, hæc medietatem quamdam demonstrat, quæ pœnitendi humilitate altitudinem suam recipit. Nam neque ab illâ creaturâ, quam præscivit Deus non solùm peccaturam, sed etiam in peccandi voluntate mansuram, abstinuit largitatem bonitatis suæ, ut non eam conderet : sicut enim

melior est vel aberrans equus, quàm lapis, propterea non aberrans, quia proprio motu et sensu caret; ita est excellentior creatura, quæ liberâ voluntate peccat, quàm quæ propterea non peccat, quia non habet liberam voluntatem... Propterea jam non te moveat, quòd vituperantur animæ peccatrices, ut dicas in corde tuo : Melius fuisset, si non essent. In suî enim comparatione vituperantur, dùm cogitatur quales essent, si peccare noluissent. »

Ex his omnibus patet solutio huic objectioni quam proponit Cotta apud Ciceronem, l. 3 de Nat. deor. : « Si medicus, inquit, sciat eum ægrotum, qui jussus sit vinum sumere, meracius sumpturum statimque periturum, magnâ sit in culpâ : sic vestra ista providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis, quos sciverit eâ perversè et improbè usuros. » Manifesta est istius comparationis vanitas. Potest enim æger sine vino vivere, imò et convalescere. At homo sine ratione esse non potest. Nec minùs distant peccare et perire. Verum est quòd nemo vinum sumere ægrotum voluerit, quo periturum sciverit; quilibet tamen prudens medicus ægro cibum sumere permittet, sine quo certò periturum novit, etiamsi febrim eo sumpto auctum iri prævideriit. Sic Deus rationem hominibus, sine quâ homines non essent, dedit, etiamsi quædam inde mala oritura prævideret. Deberet ergo ratio comparari cum vitâ, mala mortalia cum morbo : proindeque si Deus rationem auferret, ne homines malè illâ uterentur, similis esset ejus qui occideret filium, ne ægrotaret. At, inquies, bonitatis pars esset in parte occidere potiùs filium, quàm permittere ut insanabiliter decumbat. Si hoc sit patris officium, non est provisoris generalis, « ad cujus providentiam, ait S. Thomas, pertinet et boni productio et permissio mali, ut non impediatur bonum universi perfectum. » Eadem vanitas est omnium exemplum, seu olim à Manichæis et Epicureis, seu nuper à Baylio, allatorum : hic verò in similitudine matrisfamilias præsertim delectatur, quæ cùm certa sit filiam suam pudicitiæ jacturam facturam esse, si certis illam perditorum hominum circulis et ludis interesse sinat, tamen permittit, ne filiæ libertatem tollere videatur : hanc verò matrem cùm omnes facilè concedant imprudentem et in filiam reverà sub benignitatis specie sævam esse, ejusdem planè imprudentiæ et sævitiæ Deum arguendum esse pronunciat. Sed hæc comparatio ob multiplicem causam distat à præsenti quæstione. 1° Quia præsentia filiæ istis circulis res necessaria non est : mater impedire potest ne illa intersit sine ejus interitu; sed libertas contrarietatis pertinet ad statum hominis. Quærendum est igitur an matrem bonitas excitare debeat ad filiam occidendam, ne pudicitiæ adeat periculum. 2° Quia mater malo filiæ nullum remedium afferre novit; nec ex illo, vel sibi, vel filiæ, vel familiæ, vel patriæ utilitatem aliquam arripere potest. Deus verò efficere potest et reverà efficit, ut peccatum sibi prosit ad manifestationem suorum attributorum; ut peccatori nisi volenti non obsit aut etiam prosit, cùm per salutares pœnas non tantùm ad primam, sed majorem perfectionem et felicitatem illum si velit perducat; ut toti civitati utile sit, cùm paucorum infortunium exemplo aliis esse possit quo in officio contineantur.

Ex iisdem principiis solvitur illa adeò nota objectio Epicuri, quam Lactantius proponit his verbis : « Deus aut vult tollere mala et non potest; aut potest et non vult : aut neque vult, neque potest. Si vult et non potest, imbecillis est, quod in Deum non cadit. Si potest et non vult, invidus, quod æquè alienum à Deo. Si neque vult neque potest, et invidus et imbecillis, ideòque neque Deus. Si vult et potest, quod solùm Deo convenit, unde sunt mala? Aut cur non tollit? Ex quatuor illis membris sumebant olim Manichæi et Stoici primum : illi fingebant propter vim et potentiam mali principii Deum bonum non posse efficere quod velit. Hi verò voluntatem divinam frustratam dicebant, incorrigibili naturâ materiæ aut animæ maleficæ insitæ in materiâ. Alii secundum eligunt propter diversas rationes : « Deus inquit Lactantius, potest quicquid velit, et imbecillitas vel invidia in Deo nulla est; potest igitur mala tollere, sed non vult; nec ideò tamen invidus est; ideò enim non tollit, quia sapientiam simul tribuit, et plus est boni et jucunditatis in sapientiâ, quàm in malis molestiæ. Sapientia enim facit, ut etiam Deum cognoscamus et per eam cognitionem immortalitatem assequamur, quod est summum bonum. Itaque nisi priùs malum agnoverimus, nec poterimus agnoscere bonum; sed hoc non vidit Epicurus, nec alius, si tollantur mala tolli pariter sapientiam, nec ulla in homine remanere virtutis vestigia, cujus ratio in sustinendâ et superandâ malorum acerbitate consistit. Igitur propter exiguum compendium sublatorum malorum, maximo et vero et proprio nobis

bono careremus. » Leibnitzius quoque dicendum existimat Deum mala tollere potuisse, sed noluisse propter hanc optimam rationem, quòd simul bona sustulisset, et plus boni quàm mali. Clericus et alii multò meliùs respondent, et huic responsioni inhærendum est, Deum potuisse mala tollere, sed non voluisse : quia Deus in dividendis donis suis creaturis nullam aliam legem habet præter arbitrium, ut supra diximus ubi de malo imperfectionis. Si ad aliquid procreandum teneretur bonitas infinita, teneretur ad perfectissimum, sed perfectissimum repugnat. Necessitas ergo est, ut bonitas quamvis infinita in aliquo gradu finito perfectionis et felicitatis consistat. Sed estne gradus ullus finitus, cui Deus adstrictus sit? Manifestè nullus est. Ergo bonitas quamvis infinita in quocumque gradu perfectionis et felicitatis consistere potest. Ergo in eo qui est proprius hominum in præsenti conditione (1).

(1) Gravissima ex malo morali difficultas est multorum hominum, præviso libertatis abusu, perditio : ex quo adversarii concludunt vel Deum non esse sapientem, si, præviso abusu, bonum usum, id est, finem non assequendum atque in hypothesi cognitâ impossibilem intenderit; vel Deum non esse bonum, si non intenderit bonum usum libertatis, salutemque hominum. — Respondeo Deum intendisse bonum usum, *liberum* essentialiter, libertatis, ac proinde non absolutè, sed conditionatè hominum salutem. Ea igitur intentio importat essentialiter possibilitatem abusûs : porrò *possibili posito in actu, nil sequitur absurdi*. Hinc videre est in eo totam esse quæstionem, utrùm hujusmodi intentio sit bona sapiensque, necne. Si prius admittatur, jam certè non potest mala fieri et insipiens per ipsum abusum, quem possibilem essentialiter supponit; posterius verò falsum esse facilè evinceretur. Neque enim sapientiæ, neque bonitati ac sanctitati divinæ repugnat, Deum homini dare libertatem, quâ concessâ, suum iste creatorem glorificare, merita comparare, assequi præmia possit, perire verò nequeat, nisi pessimè ipse sese perdere voluerit.

Inst. : Majora mala quàm bona ex libertate sequuntur, cùm plures sint qui pereant quàm qui salventur homines; ergo sapientiæ ac bonitatis erat ab hujusmodi dono abstinere, si Deus ad bonum generis humani concedere libertatem voluisset. — Respondeo : Nego consequentiam, quia majora illa mala non ex ipsâ libertate, sed ex ejus abusu, oriuntur, nonnisique pravæ voluntati eorum ipsorum qui pereunt sunt imputanda. Justi autem non debebant maximis libertatis commodis propter iniquas malorum dispositiones privari. Deus à fortiori non debuit carere gloriâ quam ex bono libertatis usu percipit, ob eamdem pereuntium liberam depravationem. Quòd si diceretur eam gloriam uno tantùm peccato destrui, reponeremus negando, quia licet suis virtutis actibus homines justi injuriam Deo per peccatum illatam nunquàm adæquare possint, gloria quam illi præstant, permanet, atque Deus suam gloriam habet ex ipso peccato, nempe manifestando suam indulgentiam erga pœnitentes, et in impœnitentes justitiam. P. S.

Objicitur 4° : *Ex inæquali distributione præmiorum et pœnarum.* — Justa rerum administratio postulat ut præmia et pœnæ dividantur promeritis. Atqui in administratione divinâ boni ærumnis sæpè conficiuntur, dùm impiis afflat fortuna.

Unde Ovidius :

Cùm rapiant mala fata bonos, ignoscite fasso
Sollicitos nullos esse putare deos.

Notus est etiam elegantissimus Claudiani locus in Ruff. l. 1 :

Sæpè mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.
Nam, cùm dispositi quæsissem fœdera mundi,
Præscriptosque mari fines, annique meatus,
Et lucis noctisque vices, tunc omnia rebar
Consilio firmata Dei, qui lege moveri
Sidera, qui fruges diverso tempore nasci. . . . .
Sed cùm res hominum tantâ caligine volvi
Adspicerem, lætosque diù florere nocentes,
Vexarique pios, rursùs labefacta cadebat
Religio, causæque viam non sponte sequebar
Alterius, vacuo quæ currere semina motu
Affirmat, magnumque novas per inane figuras
Fortunâ, non arte, regi, quæ numina sensu
Ambiguo, vel nulla putat, vel nescia veri.

Respondeo : Distinguo majorem : Justa administratio postulat ut præmia et pœnæ dividantur pro meritis in statu finali, concedo; in statu probationis et militiæ, qui via est ad alium statum, nego. Esse quidem inæqualem distributionem præmiorum et pœnarum facilè concedimus; nonnisi serò Dei vindicta assequitur malos, quandoque in hâc vitâ nullatenùs; boni è contrario propter ipsam suam virtutem malis multis opprimuntur. Sed hæc forma regiminis cum Dei justitiâ optimè consistit, ob duplicem hanc præcipuè rationem.

Primò. Quòd Deus utpote omnium supremus Dominus pro suo beneplacito possit differre malorum supplicium et bonorum præmia, si id ad bonum aliquod consequendum possit inservire. Hoc jus ipsis regibus et magistratibus nostris non denegamus; si è re reipublicæ sit differre malefactoris supplicium vel bonæ

actionis remunerationem, hoc regi licitum esse nemo negabit. Ad absolvendam ergo Dei justitiam moderatricem mundi sufficit, quòd aliquando malos capiet suæ improbitatis pœnitentia et boni invenient præmia virtutis; venietque tempus quando bonos non pœnitebit dilati præmii : nec mali poterunt gloriari de dilato supplicio ; quandoquidem Deus ipsius moræ et dilationis in puniendo et remunerando habebit rationem. Secundò. Præsens mundi conditio postulat hanc inæqualem distributionem : nam primùm hominum conditio est status probationis et militiæ, in quo ad exercitationem virtutis oportet bonos viros molestias multas perferre : oportet etiam malos uti prosperâ fortunâ, ut probetur bonorum constantia, quandoque ad ulciscendam improborum hominum impietatem, ut iidem sint illustria exempla in infausto exitu divinæ ultionis. Deinde verò divina justitia rerum humanarum moderatrix talis esse non debet, quæ omnia statim destruat, sed quæ potiùs mundum conservet in conditione quâ potest optimâ. Jam verò si Deus sederet in tribunali ad ferendam ultimam sententiam, judiciumque æquum diceret in hâc vitâ, in omni ætate destrueret maximam partem generis humani : et quid simile experiremur istius calamitatis quæ in diluvio contigit, si hîc habitare nullis liceret nisi bonis. Cùm igitur Deus velit servare mundum, necesse est ut malos vivere patiatur et id solummodò agat, ut legibus suis et judiciis quandoque severioribus coerceat hominum perversitatem. Denique manifestum est juxta cursum rerum ordinarium sine perpetuis miraculis exerceri non posse illam strictissimam justitiam : conditionem quoque generis humani illam non ferre ; ita quippe vinculis amicitiæ, sanguinis et commodorum colligantur inter se homines, ut mali acerba pati non possunt, quin in partem infortunii veniant etiam boni. Quæ esset, v. g., pars liquidæ voluptatis in parentis optimi vitâ, qui sibi divino judicio creptos charissimos liberos lugeret (1) ?

(1) Hæc vera sunt nec impediunt quin tamen, prætermissâ futurâ præsentium malorum compensatione, non verò hujus compensationis ideò et spe, longè majorem bonorum summam justos manere de facto in hâc vitâ quàm iniquos. Quod triplici sub respectu constare videtur, si nempe civilem pœnarum animadvertamus institutionem, si morbos, si denique stimulos conscientiæ.

1° *Civilis pœnarum institutio.* In societate, in naturali proinde hominum statu, apertè existit et essentialiter civilium institutio pœnarum, quibus plectantur mali, quasque non ita effugiunt, quam primùm rerum suadet aspectus. Imò nullus eas scelestus planè declinat, si perpetuas eorum anxietates, dùm liberi sunt, vitamque profugam pensemus.

2° *Morbi.* Neminem latet morbos plerosque ex culpâ, utque consectaria peccati oriri. Intemperantia sola eos jam ferè omnes secum importat. *Innumerabiles*, inquit Seneca, *esse morbos miraris ? coquos numera.* Hinc effatum vulgare : *Plus hominum occidit esca quàm gladius.* Quid verò de morum depravatione, quæ ut speciei humanæ crudelissima inimica ubique et semper habita fuit !

3° *Stimuli conscientiæ mentisque inquietudines.* Omnis *vera* felicitas, id est, pax interna à malis penitùs exulat. Continuò conscientiæ aculeis velut furiis domesticis cruciantur scelesti. Mens eorum extra ordinem delicto projecta, atque à suâ vitâ, id est, à Numine disjuncta, quasi membrum à suo loco avulsum, multa certè et dura patitur. Foris autem non parùm etiam vexantur : quippe libidinosi ac improbi suis habenas laxantes cupiditatibus, plerùmque offenduntur ab omnibus, denique et opprimuntur ; nec ullum itaque sive in se, sive in aliis, aut in Numinis ideâ solatium habent. Hinc eorum in Providentiam querelæ seu blasphemiæ ; hinc desperationes, etc.

E contra omninò viri probi ac pii pace internâ fruentes, serenatâ fronte conspicui, suis in desideriis moderati, rariùs idcircò alios experiuntur sibi adversarios, multùmque aliunde levantur in calamitate, in persecutionibus, etc., recordatione Dei, patris providi, optimi, transitorios æternis præmiis dolores compensantis ; imò et in pœnis acerbioribus, vel rebus in adversis tantâ spe beatificantur. Hinc isti in quâlibet sorte constituti, divinam providentiam agnoscunt, adorant et mirantur.

Itaque res ita in mundo componuntur, ut justi jam feliciores existant et mali infeliciores, priusquàm utrique suam admodùm diversam sortem in futurâ vitâ subeant ; et quidem tam miris modis, ut neque libertas, neque virtus, neque ordinis moralis quælibet pars aliquid patiatur detrimenti, nec aliud quodcumque incommodum sequatur !

De providentiâ in terris justificatâ vide potissimùm egregium opus D. de Maistre, inscriptum : *Soirées de Saint-Pétersbourg.* P. S.

ARTICULUS III.

DE MOTIVO, FINIBUS, PERFECTIONE ET METHODO DEI PROVIDENTIÆ.

Quæstio prima.

Quo motivo Deus excitatus fuerit ad creandum et quem finem in agendo spectaverit ?

Confundunt sæpiùs theologi et philosophi motivum divinarum operationum ad extra cum earumdem fine : et ex duabus illis quæstionibus, quas titulus exhibet, unam valdè æquivocam effecêre : ex quo evenisse videtur, ut etsi reapsè sint concordes, tamen in varias discesserint opiniones : v. g., quidam, inter

quos Estius est, negant dici posse Deum aliquem finem sibi proposuisse in condendo mundo; quia, inquiunt, Deus perfectissimus est et nullius indigens; et sicut efficientem causam non habet, ita nec finalem. Hæc opinio seu potiùs forma loquendi valdè dissona est, nec satis abhorret ab athæorum sermone, qui omnia propter nullum finem temerariâ ac inconsultâ actione entis æterni et necessarii constituta pronuntiant. Quid est agentem carere fine, nisi agere temerè et inconsultò? Tamen manifestum est hos theologos nonnisi verbis ab aliis differre, quia per finem intelligunt non finem operis, sed motivum quo Deus inclinatus est ad operandum : fatentur etenim rerum à Deo creatarum esse aliquem finem, gloriam videlicet Dei; fatentur etiam inter res creatas aliquas esse, quæ conditæ sunt propter alias, v. g., solem ad illustrandas lumine suo planetas. Nos ergo adhibitâ distinctione statuemus cum Estio Deo nullum fuisse motivum naturale agendi ad extra; deinde verò cum aliis, Deum liberâ voluntate ad agendum determinatum sibi proposuisse finem, v. g., gloriam suam et creaturarum bonum.

Propositio prima.

Nec gloria Deo ex universitate rerum redundatura, ut quidam putant, nec bonitas creaturarum, nec inclinatio aliqua benevolentiæ erga creaturas, aut aliud quodvis motivum, Deum impulit ad agendum ad extra : sed Deus seipsum liberè determinavit, et volendo creaturarum existentiam, eas fecit et bonas et gratas sibi.

Probatio. — 1° Gloria ex universitate redundatura non potest dici motivum, quo Deus ad agendum determinatus fuit. Nam gloria hæc est res externa et adventitia. Atqui Deus à re externâ ad agendum moveri nequit : qui enim determinatur ad extra, pendet ab eâ re à quâ determinatur, passivè se habet, agitur, non agit. Quæ omnia de Deo affirmari nequeunt. Deinde verò ens sibi sufficiens, nullâque re indigens nihil diversum à se appetit; cùm ipsa alicujus rei appetitio indigentiam significet. Et propterea tali enti indifferens esse debet cujuscumque rei finitæ et externæ existentia. Sed gloria ex universitate redundatura, res est finita et externa. Denique, si esset in Deo aliqua gloriæ appetitio independenter à liberâ voluntatis determinatione, esset illa appetitio naturalis, et idcircò æterna et necessaria, et consequenter ab æterno excitatus fuisset Deus istâ appetitione ad creandum, quod tamen omnes negant. Ergo

2° Deus dici non potest excitatus ad creandum creaturarum bonitate. Nam primùm ante liberam Dei electionem creaturarum bonitas nulla est. Num bonitas absoluta seu realis perfectio aliqua? Sed rei non existentis nulla bonitas est absoluta, nulla realis perfectio. Num bonitas relativa? Sed hæc sine existentiâ concipi nequit : et relativè ad Deum infinitum nihil extra se, naturâ suâ et independenter à voluntate divinâ, bonum et conveniens esse potest. Deinde si Deus bonitate externâ creaturarum inclinaretur ad operandum, omnes indiscriminatim creaturas possibiles produxisset : nulla est ratio, cur creaturas aliquas discriminaverit, cùm omnes æqualiter habeant illam objectivam bonitatem, quâ Deus inclinatus supponitur. Denique cùm bonitas creaturarum sit respectu Dei res externa, hùc referri possunt omnes modò allatæ rationes, quibus effecimus gloriam externam non fuisse divinarum operationum motivum.

3° Propter easdem rationes nulla concipitur in Deo ante liberam voluntatis determinationem, benevolentiæ inclinatio erga creaturas seu naturalis appetitio.

4° Restat ergo quòd divina voluntas liberè sese determinaverit ad operandum ad extra. Nam nulla causa distincta à voluntate fingi potest; et cùm nullam habeant creaturæ, dùm sunt possibiles, bonitatem, nec absolutam, nec relativam, necesse est divino fiant bonæ decreto. Atque reverà existentia perfectio est absoluta et cæterarum fundamentum : earumdem conformitas cum divinâ voluntate cæterisque ejus attributis, bonitas etiam relativa est, quam utramque creatione acquirunt. Tandem Deus volendo concipitur eas sibi gratas facere et in se quamdam earum voluntariam appetitionem excitare : dùm enim erant tantummodò possibiles, nullamque haberent bonitatem nec absolutam, nec relativam, gratæ ipsi propriè esse non potuerunt : sed cùm volendo ipsis existentiam destinaverit, propter bonitatem tum absolutam, tum relativam diliguntur (1).

(1) Qui quærit, quare Deus voluerit mundum facere, causam quærit voluntatis Dei. Sed omnis causa efficiens est; omne autem efficiens majus est, quàm id quod efficitur. Nihil autem majus est voluntate Dei. Non ergo ejus causa quærenda est. S. Aug. l. de Civ. Dei c. 28. Deus vult hoc esse propter hoc, sed non propter hoc vult. S. Thom. part. prim. q. 19.

Objicies 1° : Si ab effectis suæ omnipotentiæ et decretis suæ voluntatis nihil gloriæ Deus expectaverit, quo excitaretur ad res creandas, cur creavit ? Cur non otiosus mansit ? — Respondeo non plus afferre Deo molestiæ voluntatem creandi, quàm otium : proinde ad velle et non velle prorsùs indifferens Deus fuit. Tam igitur quæri potest cur non creaverit, quàm cur creaverit, atque propter hanc indifferentiam summè liber intelligitur, utpote qui nullo modo naturâ inclinatus, potest agere vel non agere.

Objicies 2° : Nullo modo intelligitur quomodò ens aliquod possit sese ad agendum determinare nullâ causâ, nullâ ratione inclinatum. — Distinguo antecedens : Non concipimus modum quo ens aliquod seipsum determinat ad agendum, seu vim illam determinatricem, concedo. Non concipimus rem ita esse, nego. Fatemur quidem nos nullam habere ideam claram potentiæ seu vis suî motricis et activæ, nec modum quo sese exerit intelligere ; sed esse entia prædita tali vi certò scimus : quia certò novimus progressum infinitum in causis esse non posse, et consequenter sistendum esse in aliquâ causâ, quæ vim habeat sese determinandi. Quàm multa sunt hujusmodi quæ negare non possumus, etsi quomodò sint non intelligamus : scimus lucem à sole derivatam nervorum pulsatione sensationes luminis et colorum excitare ; scimus membra nostra cogitatione vel desiderio moveri, at quomodò id fiat nullo modo concipimus. Fortassè si quis penitùs rem hanc expendere velit, inveniet nos non clariùs apprehendere, quî aliquid ab alio moveatur, vel quoquo modo afficiatur, quàm quî seipsum moveat et afficiat : saltem multò difficiliùs intelligitur quomodò motus vel cogitatio esse possit sine principio, quàm quomodò ab agente incipiat. Fallunt nos in hâc parte entia corporea inter quæ versamur, quæ exempla nobis passionis exhibent, actionis verò nulla ; at si nulla essent corpora, et cum mente nostrâ, ejusque interioribus facultatibus conversaremur, nescio an non obscurior esset cogitatio passionis, quàm actionis. Hoc certum est nullam esse posse passionem sine actione et multò obscuriorem esse cogitationem, quomodò volitiones mentis sint natæ ex impressionibus extrinsecùs acceptis, quàm quòd sint naturæ cujusdam per se activæ operationes (1).

(1) Salvâ reverentiâ, videtur naturalius dicere Deum sese liberè determinâsse ad creandum ex motivo non necessitante, petitum à fine contingente ad quem creavit. P. S.

Ab hujus quæstionis solutione pendet etiam illa omnium aliarum similium : *Cur Deus citiùs non creaverit ? Cur præcisè in hâc spatii infiniti* (si quod sit) *parte creaverit ? Cur plura entia non produxerit ? Vel cur alias dotes creaturis non addiderit ?* Responsio generalis hæc est : *Quia noluit.*

Propositio II.

Divinarum ad extra operationum finis est vel gloria Dei (1) ; *vel bonitas divina creaturis communicanda* (2) ; *vel divinorum attributorum exercitatio ; vel Dei perfectionum in creaturis expressio* (3).

Hæ omnes formæ loquendi probantur à gravissimis auctoribus, tum veteribus, tum recentioribus ; et reverà eòdem omnes redeunt. Nam expressio Dei perfectionum ad extra, est ipsa exercitatio suorum attributorum ; voluntas verò exercendi sua attributa et communicandi suas perfectiones, quid aliud est quàm divina bonitas ? Et denique gloria Dei, in quâ re potest consistere, quàm in dictâ attributorum suorum exercitatione vel suarum perfectionum in creaturis expressione, atque illa complacentia quæ hinc in Deo enascitur ? Sic certè mentem suam explicavit Malebranchius, quem calumniantur Baylius et alii benè multi, dùm stupidam et ridiculam illi tribuunt opinionem, quòd Deus egerit ex vanâ gloriâ, ad aucupandam famam et existimationem hominum, quam sententiam è contrario confutat in disputationibus metaphysicis. *Entret. métaph. p.* 349.

Quæstio II.

An providentiæ divinæ systema dici possit perfectissimum.

Veteres omnes philosophi *Platonici, et Stoici,* et alii asseruisse videntur mundum hunc cum omnibus suis imperfectionibus atque malis esse tamen perfectissimum ; eorum omnium mentem expressit *Balbus Stoicus* apud Ciceronem, l. 2 de Nat. deor. his verbis : « Ex iis naturis, quæ erant, quod effici potuit optimum, effe-

(1) Universa propter semetipsum operatus est Deus, *Prov.* 16 ; in laudem gloriæ suæ, *S. Paulus.*

(2) Bonitate Deus præstabat, bonus invidet nemini. Itaque omnia suî similia generavit. *Plato in Timæo.* Hæc justissima mundi condendi causa fuit, ut à Deo bono bona opera fierent. *S. Aug. l.* 11 *Conf. c.* 21.

(3) Satis liquet quòd intuitu primariæ et universalis rationis hominem Deus creaverit ob seipsum, suamque et bonitatem et sapientiam, quam facilè in omnibus perspicias. *Athenagoras de Resurrectione c.* 11.

etum est. Doceat ergo aliquis potuisse melius. Sed nemo unquàm docebit : et si quis corrigere aliquid volet, aut deterius faciet, aut id quod fieri non potuit desiderabit. » Quidam etiam Ecclesiæ Patres, qui Platonis philosophiæ addicti fuerunt, docuerunt mundum hunc perfectum esse (1) : non eo quidem sensu, quòd Deus perfectiorem creare non possit ; sed quòd partes respectu totius sic aptæ sint, ut meliùs esse non potuerint. *Theodoretus* qui majorem operam quàm alius quisquam posuit in illustrandâ et defendendâ Dei providentiâ expressè probat *Platonicorum* doctrinam (2).

Cùm *Baylius* in Dictionario suo historico-critico multa adversùs providentiam Dei ex consideratione mali physici et moralis disputâsset, hoc sibi negotii dari crediderunt præclarissimi philosophi recentiores, ut religionem contra illius hominis objectiones vindicarent ; neque aliam tutiorem viam ingredi posse se multi putaverunt, quàm si absolutè pronuntiarent mundum hunc cum omnibus malis suis physicis et moralibus esse tamen perfectissimum, neque Deo licuisse condere perfectiorem ; proindeque aut Deo fuisse temperandum à creatione, aut mundum hunc, uti nunc est, condendum fuisse. Sed inter hos magna extitit contentio, unde repetenda sit operis divini perfectio : alii cum *Leibnitzio* mundum hunc ratione perfectionis suæ absolutæ, et independenter à viis simplicioribus, ordinem esse inter omnes possibiles prorsùs optimum arbitrantur, neque posse tolli malum quin simul tollatur et bonum. At *Malebranchius* ordinis hujus perfectionem summam ex duplici fonte repetit : nempe primùm à viis generalioribus et simplicioribus, quibus in condendo mundo Deum usum esse asserit : magis dignum fuisse Deo statuit illum mundum præ cæteris omnibus eligere, qui viâ simpliciori creari, conservari ac gubernari poterat ; etsi magis abundaret vitiis, quæ ex ipsâ legum simplicitate procederent. Secundò ab incarnatione Verbi divini, quæ mundum ad eum extulit dignitatis et perfectionis gradum, ut dignus esset in quo condendo et administrando Deus occuparetur. Clarissimus King in ingenioso opere *de Origine mali* ab utroque in multis discessit : summam systematis mundani perfectionem repetit ex convenientiâ ejus cum voluntate divinâ, et ex eo quòd nulla pars mutari possit nisi in deterius ; quod sic conficit : Si aliqua pars mundi melior effici possit relativè ad totum, id triplici tantùm ratione fiet : vel augendo numerum individuorum in aliquâ parte existentium ; vel majorem inducendo specierum varietatem ; vel intendendo sensus et appetitus animantium. Atqui qui harum mutationum consequentias in hâc tellure nostrâ perpendere velit, inveniet plus incommodi ex illis esse oriturum, quàm commodi : et per analogiam idem de cæteris omnibus partibus concludit. Non negat tamen hic auctor quin Deus infinitos alios mundos eodem sensu perfectissimos creare potuerit.

Cùm tota hæc quæstio metaphysica sit et nostrum intellectum superet, quid nos de illâ sentiamus brevissimè aperiemus. Dico 1° mundum hunc esse perfectissimum ratione illius *finis*, quem Deus sibi proposuit ; saltem asseri non debere alium perfectiorem esse possibilem. Nam hic finis est gloriæ Dei et perfectionis ejus manifestatio. Dico quoque esse perfectissimum ratione *mediorum* ad hunc finem. Nam juxta nostrum concipiendi modum sapientia posita est in electione mediorum aptissimorum ad fines suos consequendos ; isque

(1) Justitiâ summi Dei factum est ut non modò sint omnia, sed etiam sic sint, ut omnia meliùs esse non possint. S. Aug. *l. de Quant. animæ*. Quidquid tibi verâ ratione melius occurrerit, scias fecisse Deum tanquàm bonorum omnium conditorem, idem *l. 3 de lib. Arb. c. 5*, Aut verò usque adeò decipiendum est ut homo videat aliquid melius fieri debuisse, et hoc Deum vidisse non putet : aut putet vidisse, et credet facere noluisse, aut voluisse quidem, sed minimè noluisse. Idem *c. Adver. legis et prophetarum c.* 14. Necesse est omnia, quæ Dei providentiâ fiunt, secundùm rectam rationem et optima et Deo decentissima fieri, et ita ut nequeant meliora fieri. Damascenus *de orthod. Fide c.* 19.

(2) Post hæc quorumdam refellit insaniam (Plotinus) qui quasdam mundi particulas reprehendere conabantur, sic loquens : Totum enim quoddam fecit, omni ex parte pulchrum et sibi sufficiens, amicum sibi suisque partibus, tum principalioribus tum minoribus, tanquàm ipsi magis congruentibus. Qui ergo à partibus totum accusat, hujus suæ accusationis causâ insulsissimus est. Nam et partes considerare oportet ratione totius, utrùm sint illi consonæ ac conformes : et qui totum considerat, non ad minutiores quasdam partes respicere debet. Hoc enim non sit mundum reprehendentis, sed quædam illorum seorsùm capientis ; ut si quis ex toto animali crinem inspiciens, imosque pedum ungues, totum hominem, propè divinam visionem, non curet inspicere..... Quando igitur quod factum est, universus est mundus, qui hunc contemplabitur, dicentem fortassè audiet : « Deus me fecit ; et ego inde sum factus ex animantibus cunctis perfectus, meipso potens mihique sufficiens et rei nullius indigens ; quoniam in me sunt omnia, et plantæ, et animantia et generum omnium natura. » *Serm.* 6 *Therap.*

parùm prudenter agere censetur, qui relictis mediis magis idoneis, iis utitur, quæ sunt minùs idonea : verbi gratiâ, si quis ad solertiæ suæ specimen, machinam, cum magno sumptu, valdè compositam faceret, ad obtinendum finem, quem assequi potuisset simplici rotâ et sine sumptu; rideremus certè illius artificis imperitiam : sic haud scio an non jure desideraremus in opere Dei sapientiam, si finem suum quæreret per media minùs apta. 2° Etsi Deus necessitate morali teneatur ad prosequendum finem optimum, nempe gloriam suam, et ad assumenda media ad illum finem aptissima, tamen cùm ille finis, qui *specie* est in divinâ actione necessarius, *gradu*, ut ita loquar, sit arbitrarius, quippe Deus tenetur ad manifestationem suorum attributorum, sed non ad infinitam manifestationem, quæ est impossibilis. Si ad finitam tantùm, quandoquidem in finito innumeri gradus sint et nullus summus existat, solum Dei arbitrium, in quo gradu et quâ mensurâ manifestaret sua attributa, determinare potuit. Sicque ex finium possibili multiplicitate et varietate intelligimus multos mundos possibiles esse, eosque omnes reverà perfectissimos hoc sensu, quòd in omnibus Dei gloria obtineatur per media optima. 3° Dico confutari non posse argumento *à posteriori* veteres et recentiores philosophos, qui asserunt mundum hunc esse absolutè perfectissimum, si per mundum intelligas ordinem infinitum et æternum rerum omniam præteritarum et futurarum, qui ab æterno fuit, est, et erit divinæ complacentiæ objectum. Quia dicere possunt hujus immensi ordinis nullos limites esse, Deum novas res cum indefinitâ varietate semper producere et totum systema, saltem rerum spiritualium, perpetuò in statum progredi perfectiorem et ire de virtute in virtutem. Si talis esset rerum constitutio, intelligitur nullum datum perfectionis actualis et fixæ statum, cum illâ esse comparandum, id est, esse omninò perfectissimum : tum respectu Dei, cujus gloriæ in hâc hypothesi indefinita est manifestatio ; tum respectu creaturæ, quia nulla est rationis compos quæ non satius duceret in hâc depressâ mortalis conditionis sorte exordium existentiæ capere, si per omnes temporum periodos nova intelligentiæ et lætitiæ incrementa capere deberet; quàm nasci in quocumque dato gradu perfectionis stabilis et nullius capacis incrementi. Juxta hanc ideam universitas rerum si in aliquâ ætate infinitæ suæ durationis spectetur, vel si per partes consideretur, non erit perfectissima *absolutè*, cùm pars non possit habere perfectionem totius, et concipiatur totam constitutionem perfectionibus novis perpetuò amplificari : sed si consideretur cum omnibus suis partibus et omnibus suis evolutionibus, uti mundi idea existit in mente divinâ, erit perfectissima, tum ratione gloriæ Dei, cujus est æterna, immensa et infinita explicatio, tum ratione bonitatis seu perfectionis communicandæ creaturis. Erunt quoque partes perfectissimæ *relativè* ad totum ordinem, quia quamvis non habeant in se summam perfectionem, sunt tamen partes systematis optimi, cujus indefinita perfectio est.

Verùm quamvis Deus sensu exposito systema perfectissimum condere voluerit et indefinitam gloriæ suæ manifestationem sibi proposuerit, tamen initium systematis hujus perfectissimi ab aliquo gradu finito perfectionis sumendum fuit, ibique erat locus arbitrio. Quapropter calculis omnibus subductis videtur adhærendum esse huic principio, quòd si Deus liber fuerit ad creandum, liber etiam fuit circa majorem vel minorem operis sui perfectionem : si non omninò manifestare attributa sua potuit, nullam creaturis tribuere perfectionem, et ex solo arbitrio id fecerit : certè arbitrium solum figere potest limites, intra quos in exercitio suorum attributorum et bonorum distributione sese contineat.

Annotatio, auctore P.-S.

In hoc articulo 3, satis subtiliter quandoque disserit auctor de motivo, fine, et perfectione creationis; neque omnia æquè nobis patent. His igitur ab ipso dictis, non abs re erit sequentia addere, velut appendicem de Libertate Dei circa Optimum.

Multùm inter philosophos ea quæstio, an Deus sit liber circa *optimum ad extra* producendum, agitata fuit. Sed primùm in hâc controversiâ duplex optimum distinguendum esse nobis videtur.

1° Optimum *absolutum* quod ita omnium optimum foret, ut nihil perfectius in eodem genere existere posset.

2° Optimum *relativum*, quod ita se habet relatè ad nos, ut quamvis esset aliquid in eodem genere melius reipsà, nihil tamen perfectius ratio nostra evidenter posset excogitare. De utroque autem seorsim dicendum.

§ 1. *De Optimo absoluto.*

Utrùm mundus præsens sit omnium opti-

mus nemo hominum argumentis ex ipsius mundi constitutione deductis definire valet, quia nimirùm id tum optimi mundi tum præsentis generalem et perfectam notionem, duo videlicet nobis impossibilia, requireret. Imò eamdem ob nostram ignorantiam homines præviam hanc aliam quæstionem, an possibilis sit mundus absolutè optimus, intrinsecis et directis argumentis solvere impares esse videntur.

Horum tamen solutio, si dari posset, nostram præsentem quæstionem non attingeret. Id enim tantùm quæritur an Deus potuerit ab optimo creando abstinere? quam quæstionem ex dictis videre est nonnisi rationibus metaphysicis definiri posse.

In illâ autem disputatione Leibnitzium præsertim et Mallebranchium adversarios habemus, quorum systemata brevi sermone exponenda sunt.

1° Sententia Leibnitzii. — Celeberrimus ille Germaniæ philosophus contendit Deum semper in agendo *ratione sufficienti* moveri, ac proinde in eligendo semper ad melius determinari, eamque agendi rationem perfectè sapientis esse dicit. Hinc concludit Deum ad mundum omnium optimum eligendum suâ sapientiâ fuisse necessitatum. Non ideò tamen divinam labefactari libertatem censet Leibnitzius, eam videlicet necessitatem de morali, non autem de necessitate metaphysicâ, seu absolutâ intelligendo. Imò, juxta ipsum, non aliter sapientis libertas conciperetur. Quibus positis, sic ratiocinatur :

Infiniti numero mundi sunt possibiles. Unus autem cæteros suâ excellentiâ præcellit. Nunquàm enim Deus inter æquales mundos, deficiente ratione sufficienti, potuisset eligere. Atqui Deus certè et infallibiliter, vel necessariò necessitate morali ad eum præcellentem seu omnium optimum eligendum suâ sapientiâ fuit inductus. Alium eligere, non solùm absque ratione sufficiente, sed et contra rationis consilium agere fuisset : quod in homine sapiente, et à fortiori in Deo infinitè perfecto repugnat.

2° Sententia Mallebranchii. — Clarissimus noster philosophus, Deum, in hypothesi in quâ sese ad creandum determinet, ad optimum teneri propugnat. Ratio præcipua est quia opus optimum solùm ente sapientissimo dignum censeri debet, quia insuper Deus cùm suam ob majorem gloriam agat, eam nonnisi ex optimo percepit opere.

Cæteri ferè omnes philosophi Deum neque ad creandum, ut sequitur ex Leibnitzii systemate, neque ad optimum creandum mundum teneri, ut ait apertè uterque philosophus, defendunt. Quibuscum sit sequens

PROPOSITIO.

Deus est liber circa optimum absolutum creandum. — Prob. 1° generatim. Deus perfectè sibi sufficiens, nullatenùs perficitur externâ suarum perfectionum manifestatione quâlibet, etiam in optimo creando : decretum autem vel de non creando, vel de creando optimo, vel etiam de creando minùs perfecto, in Deo arguit perfectionem, nempe libertatem. Plena est ergo et absoluta ratio cur Deus liberè quem voluerit mundum ediderit.

2° Specialiter contra Leibnitzium. Hujus philosophi sententia libertatem Dei, quam tamen nobiscum admittit, penitùs evellit. Namque, juxta Leibnitzium, melius non assumere quid irrationabile in Deo fuisset : porrò Deus essentialiter perfectus absolutè necessariò rejicit irrationabile; ergo necessariò absolutè Deus et creavit, siquidem ex Leibnitzianâ sententiâ melius erat creare quàm non creare, et optimum creavit.

Nec dicat Leibnitzius eam necessitatem de necessitate morali esse intelligendam, quæ cùm non impediat quin actus non electus in se possibilis sit, libertatem non labefactat; imò libertatem constituit sapientis. Namque libertas vera et meritò eo nomine appellata, essentialiter requirit ut eligens verè et efficaciter actum omissum eligere, et electum omittere antecedenter potuerit. Itaque necessitas moralis vel solùm de *majori difficultate* est intelligenda, ut par est, et minimè Leibnitzii opinioni favet, vel de verâ necessitate, et tollit libertatem, ac proinde ab ipsomet Leibnitzio est rejicienda.

3° Specialiter contra Mallebranchium. Contendit nobiscum egregius ille philosophus Deum liberè sese determinâsse ad creandum. Ergo, juxta ipsum, Deus non tenetur ad suas perfectiones manifestandas. Ergo à fortiori eas in maximo gradu manifestare non tenetur; ergo, etc.

Sed, inquit, entis sapientissimi est melius anteponere; ergo, etc. — Resp. : Dist. anteced. Anteponere in *appretiatione*, conced.; in *determinatione*, neg. Id est, entis sapientissimi est majus bonum melius in se judicare; sed idem ens opus minùs perfectum eligere

potest, si perfectiore non indigeat, nec perficiatur.

§ 2. *De optimo relativo.*

Deus ad optimum relativum tenetur. Prob. Si Deus non teneretur ad optimum *relativum*, potuisset igitur ita mundum instituere, ut juxta notiones ordinis ab ipso Deo nobis inditas, perfectiorem concipere, operaque in genere perfectiori quàm ipse mundus effingere possemus; adeò ut nostræ ideæ de ordine, omni relatione cum ordine præsenti destitutæ, nullatenùs ex operibus Dei exercitium ac evolutionem haberent, magisque ad divinum opus corrigendum quàm ad agnoscendum mirandumque viderentur nobis traditæ; atqui hæc absurda sunt; ergo, etc.

Nostra propositio agendi ratione firmatur hominum, qui ubique naturaliter et confidenter naturam physicam, v. g., mirantur, eamque ducem ac regulam suis in propriis operibus sequuntur.

Nec obstant quædam inordinationes apparentes, de quibus passim disserit auctor.

Objicietur forsan quòd ex propositione nostrâ sequeretur vel principia ordinis, quibus mens nostra informatur esse relativa tantùm, non autem essentialia, quod falsum esset, vel mundum præsenti meliorem repugnare, sicque libertatem divinam circa optimum absolutum evelli. — Resp. neg. utramque consequentiam. Nostra enim propositio non impedit quin alia superiora ordinis principia, non verò nostris contradictoria existant, vel nostra ipsa magis evoluta ad perfectiones applicationes convertantur.

Itaque mundus præsente melior possibilis concipitur, qui vel ex principiis nostris perfectiùs explicatis et applicatis, vel ex aliis ordinis sublimioris constaret. (Explicit annotatio. P. S.)

Quæstio III.

An divina providentia legibus generalibus procedat, sintque illæ leges prorsùs mechanicæ.

Si animus esset omnia, quæ ad hanc quæstionem pertinent, referre, et philosophorum veterum recentiorumque opiniones varias et discordes expendere et diligentiùs confutare, nacti sumus hìc locum ad dicendum amplissimum : sed cùm operis hujus ratio sit, non curiosè res reconditas investigare, sed religionis principia exponere et defendere, non nisi leviter hanc partem attingemus.

Quæri potest 1° an universa natura et singulæ ejus partes legibus fixis et ratis procedat, evolvatur et gubernetur, an non voluntatibus, ut aiunt, particularibus Deus sine aliquo certo tenore cuncta immediatè producat. — Respondeo nullum dubium esse debere, quin Deus agat juxta *leges naturales*, 1° quia nisi cuncta sic procederent, nullo modo esse posset in creaturis prudentia, seu consilium, nullæ scientiæ et artes, nulla industria, nulla certa ratio instituendæ vitæ, nulla stabilis methodus vel corporum curandorum, vel animorum perficiendorum : quæ omnia manifestissimè pendent ex constantiâ legum, quâ fiat, ut calculos inire possimus, futura prospicere, certos effectus et consequentias ex certis actionibus expectare, facilèque totum vitæ cursum instituere. 2° Quia experientiâ compertum habemus reverà cursum omnem naturæ sic per leges generales procedere : verbi gratiâ, in orbe corporeo ubique et semper obtinent eædem leges gravitatis, cohæsionis, elasticitatis, percussionis, etc.; in mundo corporeo spirituali eædem sunt leges in omnibus hominibus, quibus animi cum corporibus conjunguntur : inditi sunt omnium mentibus iidem sensus, eædem propensiones, eadem vivendi præcepta. Ex his cognitis naturæ partibus, earumque legibus, per analogiam rectè concludimus partes alias abditas magis et quarum administrationis ratio obscurior est, legibus quoque ratis et fixis gubernari. 3° Idem colligitur etiam à priori : quia illa ratio administrationis sine dubio obtinet, in quâ magis elucent divinæ perfectiones, scientia, consilium et potentia; id est, quæ Deo omni ex parte dignior est. Sed majorem habet notam sapientiæ et potentiæ cuncta unico intuitu ab origine rerum prospicere et perpetuo tenore ex legibus generalibus evolvere, quàm minutatim et per partes novarum legum institutione producere.

Quæritur 2° quibus legibus natura tota ejusque partes gubernentur. — Respondeo magnam esse philosophorum in hâc re dissensionem. 1° Fuit olim communis valdè et pervagata opinio affectionem seu tactum siderum causam esse omnium eventuum sublunarium, etiam actionum humanarum. Hujus opinionis defensores dicere solebant, cœlum magnum quoddam volumen esse, in quo Deus mundi historiam et cujusque fortunas descripsit; cœli efficaciam hanc, alii repetebant ex tactu physico astrorum; alii sidera non causas physicas, sed morales vel occasionales eventuum faciebant; Deumque certâ lege pro diverso eorum situ, cursuque eventus producere. Vanam et

anilem superstitionem hanc, quæ tamen ultimo seculo in totâ Europâ vigebat, et apud orientales adhuc viget, sustulit restauratæ philosophiæ lux. Vide Barclaii Argen. lib. 2. 2° Stoici olim defendebant cunctas omninò res, eventusque omnes fato evenire: per fatum verò quamplurimi intelligebant ferream rerum omnium concatenationem seu necessariam et invariabilem causarum inter se aptarum et nexarum seriem ac successionem æternam: cui fato dii ipsi subjecti erant. « Eadem necessitas, ait Seneca, et deos alligat; irrevocabilis divina pariter et humana cursus vehit. » At multi etiam inter ipsos extitère, qui per fatum intelligebant Dei providentiam in rebus externis consideratam et cum fato libertatem conciliabant, ut patet ex hoc loco Ciceronis de Fato, c. 18: « Chrysippus autem cùm et necessitatem improbaret, et nihil vellet sine præpositis causis evenire, causarum genera distinguit, ut et necessitatem effugiat, et retineat fatum. Causarum enim, inquit, aliæ sunt perfectæ et principales, aliæ adjuvantes et proximæ: quamobrem cùm dicimus omnia fato fieri causis antecedentibus, non hoc intelligi volumus, causis perfectis et principalibus, sed causis adjuvantibus, antecedentibus et proximis, » etc.

Ab opinione priorum Stoicorum vix differre videtur sententia recentiorum philosophorum, inter quos eminet Leibnitzius, qui, sublatâ omni physicâ necessitate, moralem non minùs ineluctabilem, ejus loco posuerunt. Prædictus philosophus docet Deum ad mundum hunc creandum necessitate morali adductum fuisse, neque alium condere potuisse, quia ad optimum quodque semper tenetur. Mundum hunc duplici parte constare, corporeâ et spirituali; utriusque verò hanc esse naturam atque leges. Corpoream complexionem esse substantiarum simplicium, quas monadas vocat, quibus inest illa ad motum tendentia, eæque vires, ex quibus naturaliter et necessariò nascuntur motus omnes, qui mundum hunc aspectabilem efformârunt; mundi autem formati status omnes esse necessitate mechanicâ connexos, et unumquemque subsequentem ex præcedenti necessariò consequentem esse. Partem mundi spiritualem, ut animos hominum, docet totidem etiam monadas esse, seu substantias simplices, aliis viribus instructas, in quibus naturaliter nascitur series cogitationum, voluntatum et appetituum sibi invicem succedentium et sese continuò producentium sine vi ullâ suî determinatrice, quam valdè irridet. Has verò monadas materiales seu moventes, et spirituales seu cogitantes, negat agere in se mutuò aut omninò ex ullâ parte à se mutuò dependere: ita tamen hasce monadas spirituales à Deo provido comparatas esse, ut earum cogitationes, appetitiones et voluntates perfectè respondeant motibus certarum materiæ combinationum, quas corpora humana vocamus: quæ propterea à Deo cum iisdem materialibus machinis copulatæ sunt. Eodem momento, verbi gratiâ, quo monas spiritualis vult ambulare, eodem præcisè collectio monadum materialium seu corpus mechanicè ambulat. Adeòque animus et corpus in homine relationem secum invicem habent, non per actualem unionem, vel reciprocam actionem seu physicam, seu moralem, sed tantùm per constantem correspondentiam motuum corporis cum cogitationibus animi. Hoc systema vocatur, systema harmoniæ præstabilitæ: quod certè satis divinam commendat industriam, sed omnem tollit libertatem, seu divinam seu humanam, et consequenter morale Dei in homines imperium.

3° Alii philosophi Deo et mentibus creatis relinquentes libertatem, statuunt saltem ordinem totum physicum mechanicis legibus omninò permitti, nec unquàm Deum intervenire: duas tantùm leges postulant Cartesius et Malebranchius, nempe primam quæ jubeat, « conservari motum in lineâ rectâ; » secundam quæ præcipiat, « ut quantitas motûs communicetur pro quantitate molis corporum impingentium. » Alii plures concedi sibi volunt. Ex his generalibus et ratis legibus derivant mundi formationem et conservationem; quidam corporum organicorum artificium; quidam illos eventus, qui contra leges naturæ accidere videntur, et propterea miracula dicuntur; quidam hisce legibus sine particulari interventione Dei remunerari justos, puniri nocentes; hominum devotè supplicantium vota perfici; ea denique omnia peragi, quæ Deus factu necessaria judicaret, si particularibus uteretur voluntatibus. Hujus opinionis commendatio est simplicitas et exquisita quam Deo attribuit solertia.

Verùm ex materiâ, et motu, et ejus legibus mechanicis, nec mundum oriri, nec conservari, nec corpora organica formari, nec ullum naturæ phænomenon explicari, jam ferè omnes philosophi consentiunt, et tota illa philosophia posita fuit à Cartesio in principio falso: videlicet esse semper in mundo eamdem

motûs quantitatem, quem revera interire omnes nunc physici agnoscunt. Igitur inveniendæ sunt vires vivæ motûs productrices, quas materiæ inesse non posse supra ostendimus : et hæ si materiæ inessent, nisi illas etiam facias intelligentes, prædictorum omnium effectuum causæ esse non possunt. Quis enim ingenio valeat consequi, quomodò vis motrix, certâ lege câque invariabili definita, attemperare sese possit statui creaturæ liberæ et mutabilis, nunc sævam sese erga peccantem præbere, et statim ex pœnitentiâ mansuescere et vota supplicantium cumulare? Potestne, v. g., pestilens vapor hunc corripere, ut dignum morte; alium præterire precantem, et sic in eodem cursu suo cum quâdam arbitrii specie dividere vitam et mortem pro meritis, rationem habere sacrificantis et non sacrificantis? Nisi tamen mechanicæ vires hæc exequantur, tollit hæc opinio omnem Dei cultum, omnem in divinâ ope spem, aut iracundiæ divinæ metum. Quod verò attinet illam rationem ex hujus systematis simplicitate et solertiæ charactere, illa sine dubio auctoritatem cuicumque systemati affert: sed inprimis considerandum est, quis machinæ finis, quis usus sit : nam si hi tales sint, ut obtineri nequeant, nisi admoveatur opificis manus, non esset sapientiæ pars manum non admovere; v. g., horologium, quod singulis diebus indiget manûs applicatione, rectèque indicat horas, multò præstat alio, cui applicaretur manus singulis mensibus, sed nunquàm vel rarò rectè horas indicaret. Sic quoque si hæc machina mundi destinata fuerit ad bonorum remunerationem et malorum punitionem, ad pœnas post pœnitentiam removendas et iterùm post relapsum removendas, cùm materia harum vicissitudinum, variis animorum statibus correspondentium, nullo modo capax videatur, aut adhibenda manus est, aut optimus finis atque usus machinæ est deferendus. Jam verò abesse à sapientiâ videtur frustrari optimis finibus et machinæ suæ usibus propter viarum simplicitatem ; sed nullo modo defectus in Deo est, quòd materia capax non sit arbitrii et libertatis.

4° Quidam cùm varia naturæ phænomena, præsertimque corporum organicorum admirabilem structuram legibus mechanicis explicari nullo modo posse censerent, neque divinâ majestate dignum putarent omnia minutissima corpora propriis quasi manibus fabricare, statuerunt esse in mundo genitricem quândam naturam, quâ, tanquàm instrumento, divina providentia utatur in disponendâ ordinandâque materiâ : illam includi in materiâ, spiritualem tamen esse et viâ ac methodo progredi, licet consilio, intelligentiâ et conscientiâ careat. Hanc sententiam confirmant ex eo quòd gradatim, tardè ac lentè cuncta fiant in rerum naturâ, et quòd varia in eâ vitia et errores notentur. Hæc significare putant causam immediatè dirigentem motus materiæ, non esse infinitâ potentiâ præditam.

At novæ et incomprehensibilis naturæ, plasticæ seu fictricis comminiscendæ rationes non sufficientes sunt. 1ª Ratio petita ex molestiâ quam Deo facessit rerum minutarum procreatio valdè vana est, ut supra dictum fuit. Præterea Deus in hâc opinione non solvitur omni curâ : invigilare quippe debet ne natura genitrix in vitia incurrat graviora; oportet eum corrigere et emendare, quæ quandoque pravè operatur natura hæc. Uno verbo docent hujus sententiæ patroni sublimiori quâdam providentiâ regi et gubernari naturam hanc, quia ita constituta est, ut cum judicio et consilio nihil agere possit. 2ª Ratio ex tarditate operationum naturalium vana quoque est : nam etsi Deus operaretur immediatè, posset sine dubio efficere propter sapientissimas causas, ut naturales operationes tardè conficerentur; neque, quia habet ille infinitam potentiam, ullo modo sequitur teneri eum momentaneâ actione ad perfectum statum rem quamque adducere. 3ª Tandem ratio levis est. Nam si Deus semper videt quid agat hæc natura, si actiones ejus moderatur, si cavet ne desciscat à normâ, si denique corrigit opera ejus, quæ omnia admittuntur à defensoribus hujus sententiæ, certè rerum omnium, quas hæc natura peragit, causa et ratio ad ipsum Deum postremò referenda erit. Isne Dominus, qui servum nunquàm ex oculis dimittit, modumque ponit laboribus ejus, reus esse non videbitur vitiorum, quibus hic sese adstringit?

5° Nos tandem existimamus cum multis gravissimis viris : 1° nullas esse causas mechanicas, seu causas secundas propriè dictas, si per illas intelligas vires aliquas insitas in materiâ, quia harum omnium virium incapacem esse materiam, nec per se legibus parere, jam probavimus : nullas igitur alias causas secundas vel mechanicas esse, quàm vim divinam, quæ materiam immediatè ciet ratione constanti et invariabili, juxta ratas et fixas leges, solas substantias spirituales vi motrice donari posse aut legibus parere. 2° Putamus illas vires, earum-

que leges, quas Deus corporum motibus vel spirituum cogitationibus fixit, non leviter vel temerè turbari : attamen quia mundus corporeus cum morali conjunctus est, ita ut efficiatur unum systema, et attemperandus sit naturæ corporeæ cursus creaturarum liberarum meritis, solas vires motrices fixas et invariabiles nullo modo sufficere arbitramur propter rationes modò expositas : adeòque Deum vel per se vel per alia agentia libera intervenire, vires illas motrices sæpiùs dirigere, quandoque suspendere ; sed tamen fortassè juxta leges æquè constantes ac sunt illæ, quibus reguntur vires mechanicæ. Quas si sciremus, varii eventus, etiam illi qui prodigiosi habentur, non majorem haberent admirabilitatem, quàm cursus solis atque astrorum aut suspensio virium mechanicarum, v. g., gravitatis, ex viribus humanis. Nullà aliâ philosophandi ratione in tuto consistere religionem existimamus, quæ omnis posita est in divinæ providentiæ nobis semper invigilantis, rationem habentis meritorum et vota rectè supplicantium exaudientis, sensu et persuasione.

Annotatio, auctore P.-S.

Hactenùs auctor de Deo ejusque providentiâ disseruit, nempe de primo atque fundamentali religionis objecto ; quo semel stabilito, jam de religionis constitutione et existentiâ speciatim dicere aggreditur. Verùm suo ex peculiari intento, plures ibi de actibus humanis et officiis in parte theologicâ morali tractandis congerit quæstiones, aliis planè desiderandis prætermissis, quas ex probatis auctoribus addere ut licebit curabimus. Haud semel inde continget ut quæstio jam à doctissimo Hook delibata, iterùm in citandis eorum auctorum locis eadem tractata recurrat ; neque id injucundum æstimabimus vel frustraneum, quoties aliis modis æquè egregiis sic denuò reperiemus versatam.

Si numinis existentia religionis primum sit dogma, jam secundum istud erit, nempe hominem esse ens morale, quod lex debeat regere ; atque id maximè ex ejus fit libertate. Igitur hìc primùm de libertate humanâ erit disserendum.

De libertate humanâ.

(Auctore J.-B. Duvoisin.)

Homo considerari potest vel ut intelligens, vel ut volens, vel ut sensuum impressionibus obnoxius.

Objectum intellectûs est verum, seu reale, seu apparens ; falso enim quà falso mens adhærere nequit, nec veritati cognitæ et perceptæ intellectus obsistere potest. Hinc ubi evidentia affulget, assensus mentis liber non est. Hinc etiam pro certo et indubitato habere non possumus id quod veluti probabile solummodò percipitur : hæc omnes fatentur. Verùm quæstio est, 1° utrùm vim intelligendi quà pollemus ad hujus vel illius objecti considerationem determinare possimus, adeò ut aliquando saltem à nobis pendeat, hanc vel illam ideam advocare ac menti præsentem sistere. 2° Utrùm quando è duabus propositionibus contradictoriis neutra evidens apparet, possimus assensum pro nutu suspendere, et in eas ulteriùs inquirere, donec evidentiæ aut majoris probabilitatis perceptio nos in hanc vel illam opinionem inclinet. 3° Utrùm in agendo voluntas semper et necessariò sequatur id quod intellectus ut verum aut verisimilius exhibet.

Objectum voluntatis est bonum, seu reale, seu apparens. Malum enim quà malum amplecti et bonum quà bonum aversari non possumus. Hinc nulla in nobis libertas, tum circa studium propriæ felicitatis, tum circa amorem boni supremi, quod ut tale cognosceretur, tum circa mala quædam particularia, in quibus nullam boni neque præsentis neque futuri rationem admixtam deprehenderemus ; hucusque consentiunt omnes. Verùm quæritur, 1° num sit in nobis vis quædam sui determinatrix quâ possimus eligere inter duos actus qui ad felicitatem nostram promovendam, aut nullam omninò, aut valdè exiguam efficientiam haberent, sedere, verbi gratiâ, aut deambulare. 2° Utrùm etiam pro nutu et arbitrio voluntatis eligere possimus inter varias actiones quibus ut aliquid commodi, ita etiam aliquid incommodi adjunctum videretur, cujusmodi sunt ea ferè omnia de quibus deliberamus. 3° Utrùm præsenti commodo ita afficiatur voluntas, ut illud semper ac necessariò prosequatur, num vero liberum sit, illud prætermittere intuitu futuri, imò incerti alicujus majoris commodi.

Postremò unio mentis et corporis hominem dolori et voluptati obnoxium facit. Jam verò constat, 1° hominem liberum non esse, sive ut præsentibus objectis, sensationes quarum illa occasiones sunt, non experiatur, sive ut illas pro libitu jucundas efficiat. Constat 2° iis sensationibus excitari in voluntate propensiones aut aversiones erga objecta sensibilia, prout ex

iis voluptas aut dolor percipi solet, qui quidem voluntatis motus, omnem libertatis, imò et rationis usum plerùmque antevertunt. Constat 3° nullam esse libertatem, seu vim suî determinatricem in iis quorum cerebrum ita vitiatum est, ut planè interruptum sit naturale corporis et animæ commercium, quales sunt ebrii, phrenetici. Verùm quæritur 1°, utrùm penès hominem sit sese versùs hoc potiùs quàm illud objectum flectere, sicque hanc potiùs quàm illam sensationem sibi comparare. 2° Utrùm indeliberatis iisce propensionibus quæ ex fugâ doloris et voluptatis amore consequuntur, semper et necessariò obtemperemus. 3° Denique, utrùm homo sanus et vigil eos in cerebro suo motus producere possit, quibus rerum nonnullarum ideæ certique corporis motus excitentur.

Porrò non una est philosophorum opinio circa varia hæc capita ad quæ controversia omnis de libertate revocari potest. 1° Nullam in homine, non modò libertatem, sed etiam vim agendi propriè dictam agnoscit auctor Systematis naturæ. Et reipsà cùm doceat mentem nihil esse aliud quàm cerebrum, cujus variæ modificationes omnes ex variis corporum externorum motibus enascuntur, consequens est ut anima nostra non magis determinationum suarum causa et principium sit, quàm corpus aliquod ab alio corpore impulsum causa est et principium sui motûs. Libertatem etiam negant materialistæ omnes, et plerique athei, imò nonnulli theistæ, qui voluntatis humanæ determinationes ex decretis Dei necessariò prædeterminantibus repetunt. Ii omnes necessitatem inducunt voluntati extrinsecam.

2° Alii rejectâ omni necessitate extrinsecùs adveniente, existimant nullam esse actionem humanam quæ non habuerit antecessiones in animo planè necessarias, et continuatione seu serie causarum inter se connexarum non contigerit. Videlicet putant unumquemque nostrûm certam et determinatam indolem à naturâ accepisse; juxta hanc indolem affectiones varias excitari ab illis boni et mali imaginibus quæ menti juxta fixas et ratas leges occurrunt; judicia etiam et opiniones secundùm oblata boni et mali indicia pro variâ mentis sagacitate semper formari; tandem volitiones et actiones ex his animi judiciis et affectibus semper et necessariò profluere; ideòque causas illas dicunt liberas quæ agere possunt quod volunt, et abstinere ab iis quæ nolunt, utcumque ad volendum aut nolendum motæ fuerint. Ita inter alios Collins *Paradoxes métaphysiques sur la Liberté*, Helvétius *de l'Esprit*, et alii, à quibus non multùm recedit Leibnitzius, qui è solemni totius philosophiæ suæ principio, *nihil fieri absque ratione sufficienti*, inferre videtur nullam esse voluntatis seu divinæ, seu humanæ determinationem, cujus non detur causa aliqua ab ipsius voluntatis arbitrio distincta. Equidem retineri à se libertatem putat, quia causa illa non aliam necessitatem inducit quàm moralem, ut vocat. Verùm causa omnis sensu Leibnitzii sufficiens, eo ipso necessaria est, nec in illius principiis repugnat minùs voluntatem aut sine ratione sufficienti, aut contra rationem sufficientem agere, quàm dari triangulum in quo summa angulorum duobus angulis rectis non æquipolleat. In illâ sententiâ homo immunis non est à necessitate internâ, et notio omnis libertatis ad meram spontaneitatem reducitur.

3° Plurimi docent dari in homine libertatem indifferentiæ, ut aiunt, et æquilibrii, quâ voluntas solâ suâ vi in hanc vel illam partem sese determinat. Sententiam illam præ cæteris illustravit Guillelmus King, episcopus anglicanus, libro quem de Origine mali versùs initium hujus seculi edidit. Statuit primò libertatem esse facultatem naturâ suâ indeterminatam, id est, quæ non objectum aliquod potiùs quàm aliud necessariò respiciat: in quo differt ab aliis facultatibus quæ singulæ determinatum et proprium objectum habent: oculus, verbi gratiâ, præter colores, auris præter sonos nihil percipit; at libertati non aliud objectum præ alio naturaliter convenit, sed id maximè congruit cui actu applicatur. Statuit secundò non posse ejusmodi facultatem determinari aut bonitate in objectis præexistente, aut molestiâ è rebus oriundâ, aut intellectûs ipsius judicio. Cùm enim facultas hæc respectu objectorum indifferens sit, nihil ipsi bonum est nisi quod eligit, nihil malum, nisi quod respuit: ipsa sibi motiva agendi creat, ipsa sibi ratio est et causa sufficiens suarum determinationum. Utitur tamen intellectu, sed tanquàm face ut possibilia ab impossibilibus secernat; utitur etiam sensibus tanquàm exploratoribus qui rerum naturam referant. Docet tertiò posse appetitus omnes facultate illâ superari. Nam appetitus omnes finiti sunt: at potentia hæc modum non habet, nihil est in quo sibi placere non possit, si modò ad id sese determinaverit. Hujus exercitium adeò gratum est, ut res maximè indifferentes solâ electione suâ jucundas

efficiat : ubi determinatur ad ea quæ naturalibus appetitibus congruunt, auget voluptatem iis adjunctam; si verò illam his appetitibus contradicere acciderit, molestiam minuit, imò tollit, aut etiam in voluptatem vertit.

4° Illam libertatem indifferentiæ et æquilibrii permulti rejiciunt, negantque quidquam ab homine fieri cujus præparationes seu prædeterminationes in intellectu, vel in voluntate non sint. Verùm illæ prædeterminationes non sunt necessitantes, sed inclinantes tantùm, neque tanta est earum vis, ut actus necessariò sequatur, quia quamdiù homo suî compos est, quamvis vehementissimè vel intellectûs judicio, vel appetitu inclinetur, semper tamen aliqua existit ratio cohibendi actum, ubi evidenter bonus non est, donec attentiùs consideraverit cujus naturæ judicium mentis sit; an rectum an falsum, vel cujus generis appetitus sint, vel quænam esse possint actionis suæ consecutiones. Cùm enim inter objecta particularia quæ nobis proponuntur, nullum sit ab omni ratione aut specie mali purum et secretum, voluntas non fertur necessariò versùs hoc vel illud, quia in nullo eorum finem suum necessarium, seû rationem summi boni reperit. Juxta opinionem hanc libertas posita est in facultate deliberandi.

Quænam ex duabus istis opinionibus potior sit non expendimus, neutram improbamus, quia in utrâque salvum manet dogma libertatis, de quo solo adstruendo adversùs impios solliciti sumus.

PROPOSITIO.

Est in homine libertas, seu vis activa vero et proprio sensu sui determinatrix.

Probatur multiplici argumento. — Argumentum primum, *ex testimonio sensûs intimi.* Quicumque in seipsum descendere tentaverit, animadvertet profectò, aut potiùs intimè sentiet, se in plurimis rerum adjunctis ita ad agendum vel non agendum, ad agendum hoc vel illud determinari, ut potuisset, vel non agere omninò, vel aliter agere. Quin etiam illius in determinationes nostras potestatis non modò conscii sumus quo tempore agimus, sed etiam actiones nostras in antecessum decernimus atque prædicimus, imò et causas actionum et volitionum nostrarum planè arbitrarias ponimus, constituimusque id vel illud à nobis efficiendum fore, si is vel ille casus acciderit, si is vel ille, hoc vel illo modo acturus sit. Hàc potestate motus cupiditatum vividissimos coercemus et superamus : hujus sui in proprias actiones imperii certus et securus, vir probus constanter asseverat nullâ se ratione à recto quem iniit virtutis tramite averti posse; hâc suâ energiâ voluntas sæpissimè vincit motiva maximè naturalia, amorem voluptatis, imò vitæ ipsius; verbo, nemo est qui non intimè sentiat se determinationum suarum dominum et arbitrum esse. Porrò sensus ille est sensus veræ et propriè dictæ libertatis, et libertatis ejusdem argumentum certissimum. 1° Quidem sensum hunc esse sensum libertatis non meræ spontaneitatis, ex eo patet quòd longè aliter sese habeat respectu determinationum voluntatis, et respectu amoris felicitatis quem omnes cordi impressum gerimus. Illo amore nihil spontaneum magis, nec tamen existimamus illum esse in nostrâ potestate, et oriri ex determinatione et electione voluntatis; propensionem hanc naturalem esse, ineluctabilem, divinitùs nobis inditam omnes sentiunt, nemoque sibi persuadet liberum se esse ut seipsum amore prosequatur : in quo certè apparet quantùm differat sensus meræ spontaneitatis à sensu veræ et activæ libertatis. Simile discrimen sese prodit inter motus indeliberatos voluntatis, qui rationis animadversionem et usum præveniunt, quosque minimè liberos existimamus, et actiones illas deliberatas quas ita admisisse credimus, ut eas potuissemus omittere. 2° Sensus ille quem experimur certissimum est libertatis argumentum. Non minùs enim valet ad efficiendum nos liberos esse, quàm sensus intimus existentiæ, intelligentiæ, doloris, etc., ad probandum nos existere, intelligere, dolere, etc. Et certè ens quod reverà liberum foret, sensum libertatis vividiorem et magis intimum non experiretur: quare igitur negant adversarii hominem liberum esse, quem fateri coguntur sensum illum habere qui ex libertate sequeretur? Vel sensus quem experimur argumentum est libertatis homini insitæ, vel, ut cæteræ nostræ omnes affectiones juxta adversarios nobis imprimitur actione objectorum voluntatem nostram necessariò determinantium. Atqui profectò absurdum est actione necessariâ causarum mechanicarum, effici in nobis non solùm ideam et opinionem, sed intimam conscientiam libertatis.

Argumentum secundum, *ex sensibus cum exercitio libertatis conjunctis.* Vel fatendum est nos liberos esse, vel contendere debent adversarii totam hominis naturam mendaciis et

erroribus constare : omnes quippe sensus quos à naturâ accepimus, et à quibus pendet vita omnis et inter homines societas, totidem sunt consectaria et argumenta libertatis.

1° In communi omnium hominum opinione positum est, ut unusquisque se suarum actionum auctorem agnoscat, ita ut illas earumque consequentias sibi imputari velit. At si tollatur libertas, jam homines non sunt suarum actionum auctores; nullusque relinquitur imputationi locus, cùm in eorum potestate non sit agere vel non agere, sed causarum necessariò agentium impulsum ac determinationem sequantur. Nemini imputari potest actio aliena : porrò actio hominis necessariò ad agendum determinati, non est sua, sed causæ illius quâ determinatur : ipse nihil aliud est quàm instrumentum vi alienâ et insuperabili actum. Nec juvat dicere hominem quemvis in agendo necessitatum, cognitione tamen præditum esse, imò et spontaneâ voluntatis determinatione ferri ad hanc vel illam actionem. Quid enim, si horologium vi cognoscendi instrumentum esset, nôssetque se modò hanc, modò illam horam indicare, et huic indicationi lubenter acquiesceret, num ideò minùs mera machina esset, agentis nomine prorsùs indigna? Unanimis est omnium vox, nemini posse imputari actionem à quâ abstinere non potuit; hinc infantibus, dementibus, somniantibus actiones alioquin malæ et damnosæ crimini non vertuntur. At in adversariorum hypothesi, nullum est quoad imputationem inter hominem sanum suâque ratione utentem, et infantes dementesve discrimen.

2° In omnium hominum naturâ etiam positum est, ut si quis propriâ electione actionem admiserit, unde incommodum aliquod secutum sit, tum pœnitentiæ sensus remordentesque conscientiæ seipsam accusantis stimulos invitus experiatur. Cùm verò eadem aut etiam graviora incommoda vi alienâ aut naturæ necessitate incumbunt, dolemus quidem sortem nostram et de fortunâ querimur. sed abest omnis conscientiæ objurgatio, et pœnitentiæ sensus. Si tamen liberi non simus, vanum est discrimen illud inter pœnitentiam et dolorem, culpam et infortunium, quandoquidem eventuum omnium una eademque causa existit, nempe physica et ineluctabilis naturæ necessitas. Illius è contra discriminis, illorum sensuum rationem reddit libertas : nos enim pœnitere oportet actionis nocivæ à quâ abstinere potuissemus, non verò eventûs quem in nostrâ potestate minimè positum fuisse intelligimus.

3° Hominibus ipsa suadet natura, ut existiment aliquid inter virtutem et vitium interesse, ut virum olim sui observantissimum laude et amore, hominem verò scelestum contemptu et indignatione prosequantur; et diversi illi erga utrumque affectus in opinione libertatis utriusque fundantur; nec enim solummodò illum veluti nobis utilem amamus, hunc verò veluti nocivum odio habemus; sed bonum alium, alium malum pronuntiamus, quia uterque vi propriâ et sine ullâ necessitate in agendo determinari creditur. Atqui, si libertatis notionem sustuleris, sensus illi vanitatis ac mendacii pleni sunt, nihilòque sapientiores sumus, cùm virtutem probamus, vitium vituperamus, quàm si ignem laudaremus cùm nos opportunè calefacit, eidemque cùm importunè nos urit succenseremus. Nam qui virtuti operam dat. is causis quibusdam necessariis determinatur, et qui vitio se permittit, ab aliis causis non minùs necessariis impellitur; uterque suo modo naturæ leges sequitur, neuter laude aut vituperio dignus est.

4° Amicitiæ, benevolentiæ, grati animi sensus, vel falsi et inanes sunt, vel agnoscendum est liberum arbitrium cui sensus illi innituntur. Nulla est ratio cur amicum redamare studeam, si in amore illo quo me prosequitur nulla sit electio, nullum judicium, meritum nullum. Parenti verò cur benè vellem, si illius in me charitas non minùs necessaria sit, quàm necesse est lapidem sursùm projectum in tellurem recidere? Benefactori cur gratias rependerem, si ille non magis à beneficio in me conferendo abstinere potuit quàm sol à collustrandâ terrâ? Dicent adversarii recognosci à nobis debere accepta amicitiæ et benevolentiæ testimonia, quia grati animi sensus plurimam vim habere solent ad nutriendam augendamque benefactoris in nos voluntatem, atque ita etiamsi nulla beneficii jam accepti ratio habenda sit, habendam tamen esse beneficii accipiendi. Verùm qui ita loquuntur, amicitiam quæstum faciunt, pervertuntque communem vocum acceptionem; callidus enim, et ad rem suam attentior, non verò gratus et beneficii memor dicitur, qui futuri beneficii spe duntaxat, acceptum rependit. Uno verbo, sensus illi omnes qui morales dicuntur, ita pendent ab ideâ et opinione libertatis, ut ipsæ voces quibus exprimuntur, vel exulent à systemate fatalistarum, vel in eo locum servare non possint, nisi postquàm à communi et ge-

nuinâ significatione, ad alienum sensum detortæ fuerint.

5° Nulla est natio, nulla unquàm extitit hominum societas, in quâ leges institutæ, et supplicia adversùs legum infractores decreta non fuerint. Porrò et legum institutio, et suppliciorum irrogatio cum sensu et opinione libertatis manifestò conjunctæ sunt. « Quis enim « (verba sunt D. Augustini, de Fide contra « Manich. cap. 10) non clamet stultum esse « præcepta dare ei, cui liberum non est quod « præcipitur facere, et iniquum esse eum « damnare, cui non fuit potestas jussa com- « plere? » Equidem, juxta fatalistas, etiamsi homines liberi non sint, non ideò nulla est utilitas legum et suppliciorum quæ motiva saltem exhibent quibus hominum voluntas determinari solet. Verùm motiva illa, ut consilia, preces, minæ et cætera ejusmodi, voluntatem sollicitant et inclinant, at eorum efficacia tandem proficiscitur ab ipsâ voluntate. Non sunt physica et necessitantia, sed moralia et quibus homines resistere possint, et sæpissimè resistant. Quo solo probatur ea proponi entibus liberè, non necessariò agentibus; et reipsà nunquàm existimaverunt legum latores eamdem esse legum suarum vim ad determinandas voluntates, quæ est in causis physicis ad determinandos motus corporum. Quoad supplicia attinet, constat illa non solùm, ut volunt adversarii, ad exemplum et terrorem infligi, sed iis etiam imò potissimùm intendi pœnam et vindictam sceleris. At sublatâ libertate, nullum est scelus, et supplicium omne injustum est. Neque opponant adversarii belluis ipsis, quamvis libero arbitrio careant, pœnas irrogari solere. Nam quæ vulgò veluti pœnæ belluis inflictæ habentur, nihil sunt aliud quàm media physica quibus earum inclinationes et habitus in usus nostros inflectere conamur. Nemo belluarum actibus aliquam moralitatem inesse supponit, nemo existimat eas benè aut malè agere: sed cùm dolorem naturaliter aversentur, efficimus ut ab illis motibus abstineant quibus doloris alicujus sensum sæpè adjunximus. Eadem fermè est matrum et nutricum erga infantes agendi ratio, nec tamen, si propriè loqui velimus, infantes præmiis vel pœnis digni sunt.

Argumentum tertium, *ex diversâ hominum et belluarum naturâ*. Quamvis non nisi per conjectationem et analogiam cognoscere valeamus quæ sit natura belluarum, vix tamen dubitari potest quin illæ necessariò plerùmque determinentur, adeò similes sibi sunt in iisdem circumstantiis: saltem illas necessitati parere non negabunt adversarii qui homini ipsi vim liberi arbitrii denegant. Jam verò si necessitate eâdem homines et bruta animantia regerentur, necessitas illa in hominibus et brutis per effectus similes, similemque agendi rationem sese proderet; sin verò longè alii sint mores hominum et animantium, concludendum erit diversum etiam esse actionis principium. Atqui longè alia et diversa est in hominibus ac brutis animantibus agendi ratio, sive individua spectemus, sive species integras. Ac 1° quidem si individua consideraverimus, in unoquoque animali singularem observabimus vitæ et morum constantiam: quam à primis annis secutum est naturâ duce vivendi normam, eamdem adultum et senescens retinet; iisdem semper pabulis utitur, iisdem tenetur studiis, eadem singulis diebus et eodem modo semper repetit; extra naturæ fines nunquàm egreditur. Homine è contra nihil levius, nihil instabilius est. Homo, ait poeta,

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

Centies opiniones easdem induit et exuit, iisdem cupiditatibus modò servit, modò repugnat, naturæ perpetuò vim infert, sive cùm perniciosas voluptates sectatur, sive cùm dolori aut etiam morti sese lubens objicit: vix unquàm sibi similis existit. Ex quo manifestè sequitur, id esse inter hominem et belluam discriminis, quòd hæc in omnibus naturam ipsam cui repugnare nequeat, ducem ac præceptricem nacta fuerit, dùm ille rationis compos et eligendi facultate præditus sibi suoque arbitrio permissus est. 2° Si varias animantium species consideraverimus, deprehendemus eas sibi perpetuò constantes existere. In omnibus ejusdem speciei animalibus eamdem indolem, easdem dotes, industriam eamdem observamus; non ut in hominibus fit, longo et improbo labore comparatur industria unicuique animanti propria, sed in ipsis quodammodò nascitur, atque sponte suâ et nullo magistro sese explicat. Insuper lapsu temporis neque perficiuntur, neque degenerant variæ animantium species: eadem est etiamnum quæ semper fuit avibus nidorum suorum ædificandorum ratio, tam constans inter varia ejusdem generis individua, quàm diversa inter species diversas. At contraria iis omnibus in humano genere observantur. Si enim excipias corporis configurationem et sensus quosdam, quos omnibus communes natura fecit, nihil

est quod ab homine tam discrepet quàm homo alter. Cujus quidem rei non alia afferri potest ratio, nisi quòd homo libero arbitrio instructus est, quo seipsum modificare, et quem voluerit efficere valeat.

Argumentum quartum, *ex universali generis humani consensione.* Quin ubique receptum fuerit dogma libertatis, ne, ut arbitror, adversarii ipsi negare audebunt : id quippe non solùm ostendunt religiones apud populos omnes institutæ, quarum libertatis opinio fundamentum est, sed etiam probant quæcumque tum in ordine publico, tum in familiari et domestico hominum commercio fieri videmus. Hinc quippe, uti supra dictum est, pendent legum institutio, præmiorum et pœnarum sanctio legibus addita, contractuum fides, jurisjurandi religio, receptæ ubique probitatis, honoris et infamiæ notiones : quæ omnia cùm libertatem evidenter supponant, admitti non potuêre, nisi inter eos quibus hominem liberum esse persuasum erat. Jam verò summa est in hujusmodi controversiâ humani generis auctoritas, tum quia si homini de iis quæ in seipso sentit et experitur testanti fides adhibenda sit, à fortiori credendum est universis secum consentientibus; tum quia ratio apparet, cur omnes liberos sese dicant, si reverà liberi sint, contra, si liberi non sint, nihil causæ esse videtur cur omnes unanimi errore liberos se existiment. Neque verò vim tanti suffragii suspendere potest adversariorum reclamatio. Nam illi pauci admodùm sunt, et nos totum genus humanum sumus : deinde suspicari licet eos vel nobis, vel sibi ipsis mentiri, cùm negant se libertatis suæ sensum et certissima argumenta habere. Certè naturæ ipsi quæ omnium hominum ore loquitur repugnant, illiusque voci et intimis sensibus nihil opponunt præter argutias quasdam ex vanâ et subtili philosophandi ratione petitas. Neque ipsi suis argumentis credunt. Ubi disputandum est, libertatem præfractè negant : at si agendum sit, factis ostendunt se cum cæteris hominibus sentire. Quis enim inter eos qui fatalistæ audiri volunt, non interdùm deliberat, laudat, vituperat, irascitur? quem non actionum quarumdam pœnitet? quis non vitæ fortunæque suæ non prospicit? quis non pericula declinat? etc. In iis ipsis libris quibus liberum arbitrium impugnant, ita loqui coguntur fatalistæ, ut facilè appareat eorum mentibus hærere penitùs intimam libertatis persuasionem. Sic toto suo opere satis prolixo, auctor Systematis naturæ præceptis, cohortationibus, objurgationibus utitur, ut nos ad suam sententiam adducat. Ea est vis conscientiæ, ut ipsum fatalistam ad eos sensus invitum revocet qui ex libertate nascuntur, et sine libertate stare nequeunt.

Objicies 1° : Quidquid existit, ideò existit, quia est ratio sufficiens cur existat. At quidquid habet causam sufficientem existentiæ suæ, id non potest non existere, quemadmodùm existere non potest, id quod nullam habet causam suî sufficientem. Igitur nulla est voluntatis determinatio quæ causam suam non habeat; tamque repugnat ut, vel præsente causâ non existat determinatio, vel causâ absente determinatio existat, quàm repugnat causam necessariam ab effectu, vel effectum à causâ necessariâ dividi. Vel itaque fatendum est determinationes nostras liberas non esse, vel dicendum eas existere absque ratione sufficienti, quod absurdum est. Profectò non aliunde oritur notio illa libertatis quàm ex ignoratione causarum quibus moveri et determinari solemus, quas hominum vulgus quia non percipit, ideò nullas esse sibi persuadet. Si verò tota causarum series perspecta nobis esset, videremus nos à causis illis machinarum instar impelli, resque innumeras quas ne minimùm quidem advertimus, eam omnem in nos quam nobis adscribimus potentiam habere.

— Resp. : Distinguo primam minorem propositionem. Quidquid habet causam sufficientem existentiæ suæ, id non potest non existere, si agatur de causis et effectibus mechanicis et necessariis, verum est; at falsum, si quæstio sit de causis et effectibus liberis. Equidem in mechanicis, ubi supponitur adesse causam aliquam parem effectui producendo, effectum obtinere necesse est, quia causæ illius determinationem et energiam nihil immutare vel suspendere valet. At principium illud transferri non potest ad causas illas de quarum libertate controvertitur, quin ponatur instar axiomatis, id ipsum quod in quæstionem venit. Eo enim ipso quo defendimus animam libertate præditam esse, eo ipso dicimus eam esse determinationum suarum causam sufficientem, nec tamen necessariam, cùm possit hoc vel illo modo vim suam exercere. Adversariorum error ex eo proficiscitur quòd de naturâ activâ eodem modo pronuntient, ac de materiâ inerti, cujus motus omnes externam causam postulant. Verùm, ut egregiè observat Tullius,

libro de Fato : « Ad animorum motus voluntarios, non est requirenda externa causa. « Motus voluntarius eam naturam in se ipse « continet, ut sit in nostrâ potestate, nobisque pareat; nec id sine causâ, ejus enim rei « causa, ipsa natura est. » Cæterùm istius objectionis et similium vanitas hinc patet, quòd non solùm impetat libertatem humanam, sed eò etiam tendat ut nullum dari posse ens liberum efficiat. Verùm, si non agnoscatur saltem prima aliqua causa libera, admittenda erit series infinita causarum necessariò agentium, quod, ut non semel jam diximus, manifestè repugnat.

Obj. 2° : In variis humanæ mentis operationibus nullus relinquitur libertati locus. Nam operationes omnes mentis humanæ ad has quatuor reduci possunt, perceptiones, judicia, propensiones, volitionesque ex iis consequentes. Atqui in iis omnibus nulla esse potest libertas. Non in perceptionibus : nam objecta percipimus prout se sensibus offerunt; non in judiciis : nam prout objecta percipimus, de iis etiam judicamus; non in propensionibus et volitionibus, quæ judicium intellectûs necessariò consequuntur.

— Resp. 1° : Nego majorem propositionem prioris argumenti, in quâ vitiosa virium animi enumeratio instituitur. Nam præter facultates percipiendi, judicandi, volendi, est in homine vis viva sese commovendi, cogitationes, propensiones et actiones imperandi, est liberum arbitrium quod cæterarum facultatum exercitium regit ac moderatur. — Respondeo 2° : Nego minorem ejusdem argumenti. 1° Falsum est nos objecta tantùm percipere quæ sese offerunt, quippe positum est in nostrâ potestate, ut mentis attentionem quò voluerimus convertamus, sicque ideam hujus vel illius objecti pro arbitrio in nobis excitemus, prout constat ex uniuscujusque sensu intimo. 2° Falsum est nos necessariò judicare ex primâ objectorum specie. Nam persæpè de objectorum naturâ et effectibus deliberamus, et pendente deliberatione varia et nonnunquàm opposita judicia ferimus. Evidentia sola ubi percipitur necessarium mentis assensum rapit, quamdiù illa menti non affulget possumus assensum cohibere, rem ad examen vocare, novas rerum ideas comparare, tandem judicium ferre in quo libertas magnam partem sibi vindicabit. 3° Falsum est nos velle necessariò prout judicamus, nisi voluntati sese offerat bonum aliquod purum et sine ullâ mali vel realis vel apparentis admixtione, remanet in nobis potestas deliberandi et eligendi. Ut enim intellectus soli evidentiæ perceptæ, ita voluntas soli bono supremo cognito cedit. Pleraque determinationum nostrarum objecta sub diversis respectibus considerata aliquam boni aut mali rationem adjunctam habent, atque idcircò voluntatem necessariò non inclinant. Quinimò ipsi etiam rationi contradicere nos posse quotidiana docet experientia, et nemo est qui cum Medeâ illâ Ovidianâ dicere non possit :

> Me trahit invitam nova vis, aliudque cupido,
> Mens aliud suadet : video meliora proboque,
> Deteriora sequor.

Equidem vulgatùm est scholasticorum axioma, *voluntatem semper sequi ultimum judicium intellectûs;* sed ultimum illud judicium intellectûs nihil est aliud quàm ipsamet libera voluntatis determinatio. Dicti illius sensus est, mentem, cùm omninò determinata est, necessariò determinatam esse, cùm aliquid vult et efficit, id necessariò velle et efficere : quæ necessitas ipsam determinationem et volitionem non antecedit, sed consequitur.

Obj. 3° : Leges unionis animæ et corporis nullum libertati locum relinquunt. In eo consistit, juxta omnes philosophos unio animæ et corporis, quòd singulis animæ modificationibus certa quædam partium cerebri dispositio respondeat. Supponamus itaque duplicem simul et æqualem in cerebro motum, seu dispositionem oppositam existere, quarum unâ ad vitium, alterâ ad virtutem animo sollicitetur. Hâc factâ hypothesi, vel anima potest sese ad partem alterutram determinare, vel non potest. Si prius, ergo determinationes animæ omninò independentes sunt à dispositionibus cerebri, quandoquidem ipsa sese determinare supponitur dùm cerebri dispositiones æquales et oppositæ ad indeterminationem tendunt; ergo inest animæ vis suî determinatrix, quæ motus omnes cerebri superare valeat. Nam, si inter duas vires æquales et oppositas collocata, anima ad unam potiùs quàm ad alteram partem sese flectere possit, poterit eâdem energiâ vim quantamcumque ejusdem generis superare. Quemadmodùm si corpus bilibre vi quâdam secretâ instructum esset quâ pondus sibi æquale vincere et attollere posset, posset etiam vi eâdem vincere pondus centum librarum. Igitur, juxta primam responsionem, quâ nempe dicitur animam in hypothesi factâ sese determinare posse, animæ determinationes à cerebri dispositionibus nunquàm penderent,

proindeque anima in omnibus omninò circumstantiis libera esset. Si posterius dicatur, nimirùm positâ hâc duplici cerebri dispositione æquali et contrariâ, animam neutram partem sequi valere; ergo anima ubi paribus librata est ponderibus seipsam movere non potest, neque verò movebitur, nisi pondus unum alteri prævaleat; ergo vis illa quâ anima sese ad vitium aut virtutem determinare valet, omninò pendet à dispositionibus cerebri, seu potiùs ipsi nulla inest vis propriè determinatrix, sed fortioribus cerebri motibus necessariò obtemperat. Igitur, juxta secundam responsionem, voluntas humana nunquàm libera est. Itaque pro duplici respondendi modo dicendum est animam vel semper, vel nunquàm esse liberam : non datur medium. At constat, fatenturque ipsi libertatis defensores, animam non semper liberam esse : liberi enim non sunt infantes, dormientes, phrenetici, etc. Ergo falsa est prima responsio ex quâ sequitur hominem semper liberum esse, ac proinde vera responsio altera ex quâ sequitur hominem nunquàm esse liberum. Ita auctor anonymus scripti cui titulus : *Traité de la Liberté*, celeberrimo Fontenellio vulgò attributi.

— Respondeo : Non diffitemur quin singulis animæ modificationibus respondeant certæ quædam cerebri dispositiones. Verùm dubitari potest num illæ cerebri dispositiones, modificationes animæ semper præcedant et producant, num verò actio ipsius animæ interdùm saltem causa sit dispositionum cerebri. Primum supponit anonymus, at perperàm : ita quippe corpus et anima secum copulata sunt, ut sua cuique sit in alterum efficientia. Itaque dicimus voluntatem plerùmque liberam esse, ut sese vel ad virtutem, vel ad vitium determinet, sive inter æquales, sive inter inæquales cerebri dispositiones collocata paribus aut imparibus momentis ad vitium aut ad virtutem sollicitetur. Ea quippe voluntatis determinatio effectus est illius energiæ, quam animæ competere ostendimus. Quia tamen juxta leges unionis utriusque substantiæ, vis illius determinatricis exercitium pendet à certo quodam cerebri statu, quem perturbare et destruere possunt motus nimiùm vividi, fatemur fieri aliquando posse, ut hoc suo in cerebri dispositiones imperio anima spolietur, quo posito voluntas libera non erit. Sic liberi non sunt infantes, phrenetici, dormientes, quia organum cogitationis et actionis, cerebrum videlicet, in illis aut nondùm formatum, aut vitiatum est, aut suspensa est animæ in illud actio. At si quis ex iisce exemplis inferret varios cerebri status volitionum nostrarum omnium causas esse, is eodem modo ratiocinaretur, ac si contenderet omnem musici scientiam in instrumento suo contineri, quia fracto instrumento suam artem exercere nequit. Igitur vera non est propositio illa disjunctiva, actiones nostras aut semper, aut nunquàm esse liberas; quippe constat illas plerùmque liberas et aliquando necessarias esse. Cæterùm, ipsa quæ objicitur infantium, somniantium, lymphaticorum conditio, argumentum est libertatis nostræ, cùm eorum status penitùs differat à conditione hominis sani et vigilis. Hujus enim discriminis quæ potest esse ratio, nisi quòd illi machinarum instar moventur, hic verò seipsum movet ac determinat? Denique ad rem non pertinet comparatio ducta ex ponderibus. Equidem pondus bilibre pondere centum librarum non superabitur, si vi quâdam minimè mechanicâ instructum quatuor libris æquiponderare possit : at quamvis anima instructa sit vi quâdam activâ et suî determinatrice, quâ vincere posset quantamcumque cerebri dispositionem mechanicam, hanc tamen vim exercere nequit, nisi supposito, ut diximus, certo quodam cerebri statu, mutuis corporis et animæ functionibus idoneo.

Obj. 4°, cum eodem scriptore : Præscientia divina cum humanâ libertate consistere nequit. Astronomi eclypses post longam annorum seriem futuras certò et infallibiliter prævident, eorumque prævisio à præscientiâ Dei non differt, nisi quia Deus auctor, astronomi verò meri spectatores sunt ordinis quem sequuntur corpora cœlestia; et insuper præscientia divina accuratissima est, dùm astronomi circa tempus et locum eclypsium interdùm falluntur. At prior illa discriminis ratio nihil refert ad veritatem prædictionum astronomicarum; posterior verò evanesceret, si, ut supponere licet, anomalias omnes motuum cœlestium edocti essent astronomi, et præterea instrumentis perfectissimis uterentur; tumque eadem foret tum astronomorum, tum Dei circa eclypses præscientiæ natura et certitudo. Verùm, si vel soli, vel lunæ inesset vis quædam arbitraria, quâ sine ullâ causâ et ratione a cursu deflectere valerent, jam ab astronomis prævideri non possent solis et lunæ deliquia, isque præscientiæ astronomicæ defectus ex eo oriretur, quòd motus cœlestes constantem ratumque ordinem non servarent. At eadem mo-

tuum inconstantia tolleret etiam præscientiam divinam, quam ab astronomicâ nihil differre vidimus. Ergo Deus prævidere infallibiliter non potest id quod à certo et invariabili ordine non pendet; ergo Deus præscire non potest actiones causarum illarum quæ liberæ dicuntur; ergo, vel non dantur causæ hujus modi liberæ, vel earum determinationes Deus non prævidet.

—Resp. 1°, difficultatem hanc, etiamsi responsione directâ solvi non posset, non ita idcircò valere, ut nos de libertate nostrâ dubios efficiat. Namque petitur illa ex re valdè obscurâ, videlicet ex naturâ scientiæ divinæ, quæ cùm infinitè distet ab intelligentiâ nostrâ, nihilque forsan cum eâ commune habeat, nequaquàm à nobis comprehendi potest. Contra verò argumenta quibus hominem liberum esse probavimus, omnia proficiscuntur à principiis notissimis, quæ vel ad naturam, vel ad intimam hominis conscientiam pertineant. Quapropter dubitare non debemus quin præscientia divina stare queat cum hominis libertate, etiamsi nulla nobis ratio suppeteret intricatissimum hunc nodum dissolvendi; ut enim fert tritum, sed sapientissimum axioma, certa pro incertis, clara pro obscuris rejicienda non sunt. 2° Non omnia scientiæ astronomicæ et prævisionis divinæ discrimina in objectione assignata fuerunt. Unum prætermissum est, quo posito nulla inter utramque comparatio instituì potest. Nimirùm astronomi futura solis aut lunæ deliquia prædicunt, quia necessarias eorum phænomenorum causas noverunt. Si propriè loqui velimus, eclypses non prævident existentes, sed extituras esse judicant. At verò Deus res cognoscit non solùm in suis causis, sed etiam in seipsis, et ob id solùm quod sunt. Repugnat quippe aliquid esse reale et cognoscibile, et non cognosci ab ente summè intelligenti. Igitur si supponeretur varios siderum motus, nullâ lege constanti et invariabili determinari, incerta quidem, seu potiùs nulla efficeretur omnis astronomorum scientia, at suam servaret infallibilitatem præscientia divina. Cæterùm non expendimus utrùm in aliquo, et quonam in medio res liberè futuras Deus prævideat. Notæ nimis sunt Thomistarum et Molinistarum dissensiones, quibus turbatæ nunquàm fuissent scholæ theologicæ, si D. Augustino nemo doctior esse voluisset. « Non audeam dicere quomodò Deus novit, « inquiebat eximius ille doctor in psalm. 49; « ne hoc à me fratres expectetis, ut explicem « vobis quomodò cognoscat Deus. Hoc solùm « dico: Non sic cognoscit ut homo, non sic « cognoscit ut angeli; et quomodò cognoscit « dicere non audeo, quoniam et scire non « possum. »

Homo igitur liberi arbitrii potentiâ donatus, obligationis moralis atque religionis proinde capax existit. Quàm verò sit in se necessaria seu entium moralium naturis fundata religio, quàm necessaria etiam tum societati, tum privatis, jam ex dictis sive ab auctore, sive in annotationibus, supra, ubi de nefandis atheismi consectariis dictum est, cuique legenti patebit.

Nunc ipsa illa religio exponenda est, atque primùm eam in duplici statu considerandam habemus, nempe in statu primitivo, et in statu revelationis evangelicæ. In priori statu, religio ex naturali maximè constat lege, cui tamen duo positivi articuli adjuncti fuêre, nempe *fides Redemptoris et sacrificiorum ritus fidem exprimentes*, ut ipse infra in procœmio religionis revelatæ ait auctor. Quòd isti duo articuli aliâ quàm revelationis viâ non potuerint innotescere, nemo ambigit, atque ad religionem ut revelatam quâcum essentialiter connectuntur, remittendi. Superest igitur, ubi de religione primitivâ, notiones ad legem naturalem spectantes exponere, quatenùs ea lex animis insita lumine naturali agnoscitur, etiamsi ipsa de facto homini revelata fuerit. Quâ de re auctor noster eruditè suo more disserit. — (*Explicit annotatio* P. S.)

DE LEGE NATURALI.

Articulus primus.

De juris seu legis naturalis existentiâ et in omnes homines diffusione.

Jus naturale in Digestis lib. 1, tit. 1 de Justitiâ et Jure sic describitur: « Jus naturale est, quod natura omnia animalia docuit; nam jus istud non humani generis proprium, sed omnium animalium, quæ in terrâ, quæ in mari nascuntur, avium quoque commune est. » At hæc descriptio nimiùm generalis est, et per jus naturale intelligimus illud jus quod

jurisconsultis Romanis vocatur jus gentium, quodque ab ipsis definitur in Institutis lib. 1, tit. 2: « Id quod naturalis ratio inter homines constituit. » Per jus igitur naturale intelligimus « certa vivendi præcepta, quæ singulis hominibus dat ipsa natura hominis rationalis: quæ, ut ait orator, non didicimus, accepimus, aut legimus, sed ex naturâ ipsâ arripuimus, expressimus, hausimus; ad quæ non docti, sed facti, non instituti, sed imbuti sumus. » Quæ præcepta cùm sint rationis dictata rectè scholastici legem naturæ in ratione posuerunt, Ciceronem secuti qui legem naturalem sic definit: « Est enim ratio, mensque sapientis ad jubendum et deterrendum idonea. » Quibus consonat Grotius, juxta quem jus naturale est « dictatum rectæ rationis, indicans actui alicui ex ejus convenientiâ cum ipsâ naturâ rationali inesse moralem turpitudinem vel necessitatem moralem, ac consequenter ab auctore naturæ Deo talem actum aut vetari aut præcipi. » Jus hoc in rationis dictatis positum dicitur naturale ob duplicem causam: primùm quia naturalibus hominis facultatibus innotescit atque ab ipsâ quodammodò naturâ promulgatur. Deinde etiam quia jus naturale in rerum naturis fundatum est, nec suam habet obligandi vim ex arbitrariâ et positivâ legislatoris voluntate: in quo jus naturale differt à jure voluntario seu positivo, etiam divino: nam hujus præcepta in se indifferentia, vim habent obligandi ex positivâ Dei institutione; et quâ auctoritate lata sunt, eâdem possunt immutari. Cùm legis strictè sumptæ, ut supra notatum est, tres sint præcipuè proprietates, nempè ut sit regula agendorum clara et apud omnes promulgata; ut sit profecta à voluntate superioris; ut tandem sit sanctione pœnarum et præmiorum confirmata, illas præceptis naturalibus convenire sequentibus articulis adstruemus. Jam olim illas rationi adscripsit Cicero in illo pulcherrimo loco, quem ex libro de Republicâ deperdito servavit Lactantius Instit. divin. lib. 6, quem hìc describere operæ pretium est, cùm ea omnia contineat quæ sunt à nobis in hâc secundâ sectione disputanda. « Est vera lex, ait, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat; quæ tamen neque probos frustra jubet et vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec obrogari fas est, nec derogari ex hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest. Nec verò aut per senatum, aut per populum solvi hâc lege possumus, neque est quærendus explanator aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthàc; sed et omnes gentes et omni tempore una lex et sempiterna et immutabilis continebit; unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus; ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit ipse se fugiet et naturam hominis aspernabitur; hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera supplicia, quæ putantur, effugerit. »

Fuêre inter vetustissimos philosophos non pauci qui ab opinione jus omne ortum existimârunt, nullum esse inter bonum et malum morale discrimen putârunt, negâruntque quidquam naturâ justum vel injustum, honestum aut turpe esse. Callicles apud Platonem sic Socratem alloquitur: « Veritas, ô Socrates, ita sese habet; luxuria, intemperantia, licentia, modò facultas suppetat, virtus est atque felicitas. Cætera verò ista speciosa præter naturam adinventa, hominum deliramenta sunt, nugæque penitùs contemnendæ. » Docebat etiam Carneades, jura sibi homines pro utilitate sanxisse: scilicet varia pro moribus et apud eosdem pro temporibus sæpè mutata, jus autem naturale esse nullum: omnes et homines et alias animantes ad utilitates suas, naturâ ducente ferri, proindeque aut nullam esse justitiam, aut si sit aliqua, summam esse stultitiam; quoniam sibi noceret alienis commodis studens. Ita etiam disputabant Archelaus, Aristippus, Epicurus, Pyrrho et alii plures, quos recentiores quidam nostris temporibus secuti sunt.

1° Spinosa in tractatu theologico-politico, c. 16, habet: « Per jus et institutum naturæ nihil aliud intelligo quàm regulas naturæ uniuscujusque individui, secundùm quas unumquodque ut naturaliter determinatum concipimus ad certo modo agendum et operandum. Exempli gratiâ, pisces à naturâ determinati sunt ad natandum, magni ad minores comedendum; adeòque pisces summo naturali jure aquâ potiuntur et magni minores comedunt... Nec hìc ullam agnoscimus differentiam inter homines et reliqua naturæ individua, neque inter homines ratione præditos et inter alios qui veram rationem ignorant, neque inter fatuos, delirantes et sanos. Quod enim unaquæque res ex legibus suæ naturæ agit, id summo jure agit, nimirùm quia agit prout ex naturâ determinata est, nec aliud potest. Quare inter homines, quamdiù sub imperio solius naturæ

vivere considerantur, tam ille qui rationem nondùm novit, vel qui virtutis habitum nondùm habet, ex solis legibus appetitûs summo jure vivit, quàm ille qui ex legibus rationis vitam suam dirigit : hoc est, sicuti sapiens jus summum habet ad omnia quæ ratio dictat, sive ex legibus rationis vivendi, sic et ignarus et animi impotens summum jus habet ad omnia quæ appetitus suadet, sive ex legibus appetitûs vivendi... Jus itaque naturale uniuscujusque hominis, non sanâ ratione, sed cupiditate et potentiâ determinatur.,. Quidquid itaque unusquisque, qui sub solo naturæ imperio consideratur, sibi utile vel ductu sanæ rationis vel ex affectuum impetu judicat, id summo naturæ jure appetit, et quâcumque ratione, sive vi, sive dolo, sive precibus, sive quocumque demùm modo faciliùs poterit, ipsi capere licet; et consequenter pro hoste habere illum qui impedire vult quominùs animum expleat suum. » Proindeque juxta hunc auctorem, ut et ipse alio loco scripsit, « bonum et malum nihil positivum in rebus indicant ; sed homines illas boni et mali, ordinis et confusionis notiones sibi efformârunt, postquàm sibi persuasissent omnia quæ fiunt propter ipsos fieri : tunc in unâquâque re præcipuum judicare debuerunt, quod ipsis utilissimum, et illa omnia præstantissima æstimare, à quibus optimè afficiebantur. » Hæc Spinosa, quem ideò primum nominavimus, quoniam omnes alios temeritate et insaniâ vincit.

2° Hobbius, quem in multis imitatus est Spinosa, ad tollendas leges naturales aliam viam secutus est. In initio libri sui qui de Cive inscribitur, negat hominem esse animal politicum seu ad societatem aptum natum : « eorum, inquit, qui de rebus publicis aliquid conscripserunt, maxima pars vel supponunt, vel petunt, vel postulant, hominem esse animal aptum natum ad societatem; eoque fundamento ita superædificant doctrinam civilem, tanquàm ad conservationem et totius generis humani regimen nihil aliud opus esset, quàm ut homines in pacta et conditiones quasdam, quas ipsi tum leges appellant, consentirent. Quod axioma, quanquàm à plurimis receptum, falsum tamen, errorque à nimis levi naturæ humanæ contemplatione profectus est. » Si Hobbius per societatem nihil aliud intelligeret, nisi confœderationes civiles et politicas, ut in notâ ad hunc locum se intelligere simulat, minùs alienus esset à ratione : sed ipsius ratiocinia omnem omninò tollunt inter homines naturalem conjunctionem, mutuaque omnia officia. Nam 1° docet homines naturaliter sibi invicem esse infestos : « Voluntas lædendi, ait, omnibus inest in statu naturæ. » Imò homines vult esse naturâ ferociores lupis, ursis et serpentibus; ideòque eorum statum naturalem esse statum belli, omnium contra omnes; singulos in istâ conditione perpetuò intentos esse in aliis, seu fraude, seu vi, seu quovis alio modo præoccupandis, « quia, ait, securitatis viam meliorem habet nemo anticipatione ; » vel, ut alibi scribit : « spes unicuique securitatis conservationique suæ in eo sita est, ut viribus artibusque propriis proximum suum palam vel ex insidiis præoccupare possit. » 2° Asserit consequenter ad hæc principia, in illo statu naturæ licuisse cuilibet facere quæcumque et in quoscumque libebat, neque lege ullâ impeditam fuisse libertatem ; adeòque nihil fieri potuisse injustum, nemini inferri injuriam. 3° Statuit primam et fundamentalem naturæ legem hanc esse, propter suî conservationem quærendam esse pacem, ubi haberi potest; quæ cùm juxta illum auctorem nonnisi pactis iniri queat, « lex naturalis est, ait, pactis standum esse et fidem servandam. » Ex quo, 4° concludit regulas boni et mali, justi et injusti, honesti et turpis, esse leges civiles: quod legislator præceperit id pro bono, quod vetuerit id pro malo habendum esse ; « ideòque, ait, si lex civilis jubeat invadere aliquid, non est illud furtum, adulterium, » etc. Imò civitati in omnibus obedire quisque tenetur, sive in iis quæ spectant cultum divinum, vel vitæ institutionem, aut etiam speculativas opiniones : « quoniam ad civitatem, ait, pertinet etiam christianam, quid sit justitia, quid injustitia determinare. » Hinc et aliud ejus dictum : « Nulla lex injusta esse potest. »

Tota hæc Hobbii doctrina inventa olim fuit à vetustissimis atheis, ut videre licet apud Platonem de Rep. lib. II, p. 358, edit. Ficini p. 422.

3° Horum insistens vestigiis auctor libri recentioris, qui inscribitur : Apum fabula, demonstrare summo studio conatus est virtutem nequaquàm esse naturalem hominis habitum, neque illam esse ex omni parte utilem humanæ societati, sed « privatorum vitia publica esse beneficia. » Etenim contendit virtutem à politicis et artificiosis hominibus primùm introductam esse, ut homines naturâ disjunctos neque aptos societati in unum colligerent et copularent : ad informandos autem virtutum notionibus hominum animos adulatione usos esse pri-

mos legislatores, et persuasisse hominibus esse se naturâ à belluis multùm separatos, ac naturæ humanæ excellentiam non in appetitu, qui sibi cum belluis communis est, sed in ratione et virtute positam esse : verè excellentis naturæ eos esse et omni laude dignissimos, qui appetitus coercerent, et postpositis propriis utilitatibus studerent publicis commodis; fortiorem esse, qui se quàm qui fortissima vincit mœnia ; atque in hâc sui ipsius despicientiâ positam esse animi excelsitatem. Propter hanc quam sibi finxit auctor hic virtutis originem, illam vocat « superbiæ ex a lulatione conceptam prolem. » Existimat omnes homines in has fictas notiones consensisse variis adductos motivis : sapientes verò et peritos, quòd illas necessarias putarent ad reipublicæ pacem et incolumitatem; multitudinem simplicem et rudem, quia reverà delusa est ; improbos etiam, quia inter communes hasce virtutum notiones privata sua commoda feliciùs promovere posse se arbitrabantur. Simili ferè modo religionis originem explicaverat Sextus Empiricus.

4° Horum omnium principia complexus est auctor libri illius famosi qui inscribitur *de l'Esprit,* cujus jam injecta mentio est, ubi de existentiâ Dei : sed cujus hoc loco præsertim ratio haberi debet, quòd omnes omnium ætatum minutos philosophos impietate, audaciâ, contumeliosis in omne genus hominum insectationibus longissimè post se reliquerit. In novæ, quam proponit, ethices elementis, docet hic (1) moralem disciplinam, quæ ab origine mundi apud omnes populos quoad præcipua capita obtinuit, eamque ipsam, quam nationes christianæ tanquàm divinitùs traditam tenent, scientiam esse vanam et inutilem, à primis hominibus, qui in societatem convenerunt, moresque sibi finxerunt, temerè conditam, ita ut vera ethica etiamnum in incunabulis vagiat infantiæ obvoluta fasciis; eos omnes, qui hactenùs explicandis hominum officiis operam dederunt, humano generi nihil opis attulisse; introducendam ergo esse ethicam experimentalem, quæ factis tantùmmodò nitatur et à gestis perditorum hominum (ut ab allatis ab auctore exemplis patet) repetatur; et omnes veteris doctrinæ retinentes, obsistentesque hujus novæ ethicæ introductioni, tanquàm impios, fanaticos, insigniter improbos, generis humani hostes infensissimos, stupiditatis fautores, sceptrum ignorantiæ tenentes quo populis hebetibus imperent, habendos, et ut tales apertè infamandos (1); præsentem mundi corporei ordinem ex solâ vi materiæ primùm inditâ, post irregulares concretiones innumeras, tandem prodiisse; parique ratione in mundo morali omnia quæ contingunt, videri ex unico etiam exoriri principio, nempe sensibilitate physicâ, quâ solâ impellente homines ad implenda Dei consilia cæco impetu aguntur; futurumque est ut voluptatis et doloris custodiæ commissi, postquàm fuerint diù et temerè errorum, passionum et furorum omnium ludibrio jactati, postquàm multa absurda tum de moribus, tum de legibus effuderint, incidant aliquando in vera et simplicia tum ethices, tum legislationis principia ex quibus evolutis pendent ordo et mundi moralis felicitas (2); in voluptate et dolore sensibili posita esse principia et causas omnium affectuum motuumque animi humani; nec ullo alio desiderio quàm voluptatis corporeæ homines inclinari posse; ex his duobus, voluptate et dolore, ita fluere omnes actus humanos, ut aliunde exoriri nequeant actiones generosæ, nec magis potis sit homo amare bonum propter

(1) Sequens systematis nefandi idea descripta est ex determinatione facultatis theologiæ Parisiensis super isto libro, editâ anno 1759. Propositiones ex dicto libro extractas, quæ ibidem exhibentur, brevitatis causâ omittimus, ut minùs necessarias, cùm earum sensus cum summâ fidelitate repræsentetur : paginas ergo libri solummodò indicabimus, ubi lector eas invenire poterit et eodem quo referuntur ordine. Censuram addemus, quòd illa non nudam condemnationem, sed brevem et luculentam contineat propositionum confutationem viris doctis satis amplam, et quam in sequentibus evolutam et confirmatam juniores theologi inveniant.

(1) Vide pp. 222, 223, 226, 228, 238 et 239, 219 et 220 præfati. 1 et 2, 296, 154. *Censura:* Hæ propositiones sunt falsæ, absurdæ ; actiones humanas, quæ ad regulam morum sunt componendæ, pro morum regulâ perversè constituunt; Dei creatoris providentiæ, quatenùs primos homines sine lege sibi relictos fingunt, impiè detrahunt; in homines de genere humano optimè meritos, et in ipsum genus humanum impudenter sunt contumeliosæ; ministris Ecclesiæ et magistratibus christianis procaciter injuriosæ; in Dei Prophetas, in Apostolos et in ipsum Christum blasphemæ; furoris et dementiæ plenæ.

(2) Vide pag. 322. *Censura:* Hæc propositio est falsa, absurda; mundi genesim temerè deformat, et magnâ ex parte Deo abjudicat systemate atheis acceptissimo, eoque vanissimo; mundum moralem et totam actionum humanarum seriem necessitati et fatalismo subjicit; Deumque ipsum omnium errorum, scelerum, furorum auctorem apertè declarat, proindeque, impiè et cum blasphemiâ providentiam Dei moralem prorsùs tollit; omni atheisticæ impie-

bonum, quàm malum propter malum; homines, quidquid agunt, non esse malos nec vituperandos, sed tantùm commodis suis mancipatos; voluptatis et doloris sensu, tanquàm unico cardine, volvi totum mundum moralem; adeò amore suî ad sola sensibilia inclinabili, quasi unico fundamento, omnem superstruendam morum institutionem (1); hominem « ex solo suo commodo personali » actionum omnium pretium unicè æstimare, atque hoc uno quemlibet metiri alterius virtutem et probitatem; eodemque modo à sodalitatibus et à civitatibus probitatem dijudicari; civitatis nihil aut ferè nihil interesse civium erga sese invicem probitatem; civilis verò probitatis, quæ sola vera probitas est, et virtutis nomen promeretur atque apud omnes obtinet, finem et objectum (communem nempe utilitatem) fixum quiddam esse et immotum; at media in hunc finem, actiones videlicet humanas, commutabilia esse; omnes ergo actiones in se moraliter indifferentes, ex diverso civitatis statu, nunc utiles, nunc noxias, ex turpibus honestas, et ex honestis turpes evadere; ideò munus esse legislatoris, ut punctum temporis observet et figat, quo unaquæque actio priùs honesta in vitiosam, et priùs vitiosa in honestam convertatur; moralem disciplinam frivolum quid esse nisi cum legislatione confundatur; utilitati civili sic serviendum, ut, ipsâ exigente, omnes affectiones naturales, ipsummet qui dicitur humanitatis sensum exuere parati simus; nullam existere posse erga universum genus humanum probitatem, cùm nullæ possint esse actiones omnibus practicè utiles; sicque demùm demonstrari ex sensibilitate physicâ oriri primùm commodum personale, deinde ex studio commodi personalis ortas esse societates, à societatibus politicis et conventionibus civilibus ortum esse commodum nationale, quod quidem originem præbuit nominibus justi et injusti, honesti et turpis; consequenter omnem justitiam et honestatem ad sensibilitatem physicam tanquàm ad fontem esse referendas (1); omne virtutum et vitiorum genus à passionibus ortum ducere, et generale felicitatis desiderium constanter resolvi in voluptatem corpoream; ex solâ passionum vehementiâ, quarum impulsu non solùm pericula, dolores, mors temnuntur, sed ipsum etiam cœlum lacessitur, prorumpere ea facinora quæ omni ævo rapuêre admirationem; inter omnes passiones eminere amorem mulierum, quo solo fermè moventur nationes omnes legibus excultæ; hinc homines neque ad eximias cujusvis generis dotes informari, neque ardua quæ audere posse, nisi effervescente juventâ, quâ ætate hujusce libidinis stimulo magis punguntur; hujus solius sensu molestum vitæ onus et iniquam existendi necessitatem suaviter allevari; hominibus, fidei lumine non illustratis, nihil cultu et adoratione dignius quàm elegantem mulierum formam; consequenter legislationis perfectæ artem in eo sitam esse, ut, propositis in præmium, pro meriti ratione, voluptatibus corporeis, cives ad præclara gerenda incitentur, cùm eò virtus acriùs inardescat, quò vividior pro mercede proponatur voluptas (2); exceptis maximi momenti actionibus, quas rationi subjicere nihil

tatis virus, quantùm spectat ad mores continet. Quatenùs autem eadem propositio innuit, « principia in opere tradita, illa ipsa esse, ex quorum evolutione tandem efflorescet felix mundi moralis status, » incredibilem auctoris vanitatem et arrogantiam arguit, quâ universi generis humani sapientiæ et ipsius Dei legislationi novam suam ethicam audet anteferre.

(1) Vide pp. 366, 326, 230, 52 et 46 notâ (*b*): 73, 73, notâ (*a*). *Censura :* Hæ propositiones sunt falsæ, intimos decori et honesti sensus enecant; innatam hominibus erga se invicem benevolentiam, omnes bonitatis, gratitudinis, æquitatis, miserationis, obsequentiæ, denique humanitatis præfocant affectus, qui virtutum moralium semina sunt et necessitudinis ac pacis humanæ vincula; solam relinquunt cupiditatem dissidiorum omniumque vitiorum fontem; sublatâque vi voluntatis, cujus est sensitivum appetitum frenare, hominem Deo natum et spiritualium capacem ad conditionem belluarum dejiciunt; et omnia societatis et religionis officia in ipsis primis elementis pervertunt.

(1) Vide pp. 140 et 141, 47 et 48, 54, 73, 119, 81 et 82, 133 et 134, 168, 161, 81 et 82, 240 et 241, 276. *Censura :* Propositiones istæ sunt falsæ, absurdæ, clarissimis mentis notionibus et generosissimis animi affectibus contrariæ; boni et mali moralis discrimen, in immutabilibus rerum essentiis positum et revelatione divinâ comprobatum, tollunt; vim omnem sensûs moralis, rationis et religionis, contra cupiditates, obtundunt; ad omnem pravitatem occultam, ad omnia scelera clanculùm perpetranda invitant, imò ad omnia facinora, vi aut dolo, in privatos quosque et in ipsam rempublicam apertè admittenda, quotiescumque spes affulgebit optata consequendi et pœnas civiles declinandi; ac proinde sunt privatis et societatibus exitiales, juris omnis, naturalis et divini, destructivæ, impiæ, nefariæ, blasphemæ.

(2) Vide pp. 237, 238, 239, 73 notâ (*b*), 296, 298, 364. .. 5.... 6. 339 et 340, 363 et 364, 363. *Censura :* Propositiones istæ sunt falsæ, insulsæ, impiæ, turpes, à furore libidinoso alienæ; rationem, animi partem nobiliorem et ad imperium natam, è solio dejiciunt, ut in eo appetitum sensitivum, sine more modoque de-

vetat, cæteras vitæ partes uniuscujusque arbitrio et passionibus esse temerè permittendas; passionum moderationem exitiosam fore civitatibus; prudentiam, si apud omnes obtineret cives, fatale munus toti fore nationi; ipsamque rationem parvi faciendam; ex levitate atque inconsiderantiâ regnorum et universi orbis conservationem pendere; indolem semel consuetudine flexam ad improbitatem in melius non posse reflecti; non minùs esse deridendum virum moderatum si ambitioso insusurraret : Exue ambitionis sensus, quàm medicum si ægrotanti obganniret : Ne febricites; multorum felicitatem alligatam esse passionibus ex quibus fiunt miserrimi, qui tamen insanirent si plus sapere vellent; imò quosdam ita infeliciter à naturâ factos, ut beati esse nequeant, nisi scelera committant capitalibus expianda suppliciis (1); pudorem esse artem quamdam amoris et exquisitioris voluptatis, idque ab institutoribus morum tradendum esse; solutam omni lege et vagam libidinem præjudicatæ quidem, at non sinceræ virtuti opponi, et, sub theologicâ solùm consideratione, non philosophicâ vel politicâ, depravationem dici posse (adeòque contra honestatem non esse, cùm juxta auctoris placita ethica cum politicâ scientiâ confundenda sit); sumptus, quos in sui cultum faciunt mulieres voluptuariæ, piarum eleemosynis esse utiliores; admissâ mulierum communitate, ruptisque omnibus consanguinitatis vinculis, plurimùm inde commodi et utilitatis reipublicæ accessurum; qui vitæ pertæsus mortem sibi consciscit, hunc sapientis non minùs quàm viri fortis, nominibus ingeniendum (1).

bacchantem, reclamante ipsâ naturâ, monstrosè constituant; summum bonum animi rationalis, immortalis et ad Dei fruitionem facti, ponunt in fluxis et caducis voluptatibus, quas aspernantur nobiliores animi sensus, et in quibus nullum est contra corporis dolores, mentis ægritudines et fortunæ graviores casus solatium; infamem malè cohærentis et absurdæ legislationis formam effingunt, in quâ præstantiores vires, post exantlatos pro patriâ labores, nulla manerent præmia, ad mortem pro salute publicâ oppetendam nullum esset incitamentum : in quâ perpetua et intestina de iisdem bonis aut præmiis occupandis orirentur dissidia, eò societati magis exitialia quò cupiditates in singulis essent ardentiores, et laxioribus frenis evagarentur; fas jusque omne proculcant, nec satis gravi notâ inuri possunt; ostenduntque quàm vana ingenia, quàmque fœda sint inventa hominum à religione aversorum.

(1) Vide pp. 618, 164, 582 et 583, 573 et 574, 571. *Censura :* Sunt hæ propositiones stultitiâ et impudentiâ plenæ; non modò exprimunt fatalismum omni religioni, fatente auctore, pestiferum, sed unum quoddam ex iis quæ fatalismus in morum perniciem invehit, apertè enuntiant, scilicet spontè eundum quò rapit indoles etiam maximè depravata; scelerum et sceleratorum omnium apologiam continent; saluti privatæ et publicæ ex æquo sunt exitiosæ; in Deum legislatorem et scelerum vindicem blasphemæ, ab omnibus detestandæ et execrandæ.

PROPOSITIO.

Est lex naturæ nostræ congruens, diffusa in omnes, quæ vocat ad officium jubendo, vetando à fraude deterret.

PROBATIO. — ARGUMENTUM PRIMUM.

Ex sensibus, affectionibus et facultatibus naturæ humanæ.

1° Est quidam justi et iniqui sensus omnium hominum animis à naturâ insitus, ut supra notatum est : nam est quædam vitæ ratio quam necessariò probamus; sunt quædam vivendi principia tam evidentis æquitatis et sapientiæ, ut ab illis admittendis temperare nemo possit, quæ temporum omnium et locorum omnium communia sunt, quæ doctis et indoctis spontè innotescunt. Qualia sunt illa : Suum cuique tribuendum, fidem servandam, beneficiis gratum animum deberi : « Quæ autem natio, ut « ait Cicero, non comitatem, non benignita-

(1) Vide pp. 159, 141, 146, 150, 157 et 158, 146 et 147, 75, 45. *Censura :* Sunt falsæ, turpes, contrariæ sensibus naturalibus; respectivè, pudorem seu verecundiam, omnis honestatis custodem, pravorumque appetituum moderatorem à naturâ constitutum cynicè impudentes abjiciunt; vagam libidinem turpiter commendant, stabilique et individuæ conjugum felicitati, ac filiorum procreationi et educationi lascivam voluptatem, patribus et matribus ex æquo detestandam, prolique susceptæ exitiosam, anteponunt; opum vana perversaque dispendia pauperum sustentationi, vanitatem charitati et honestæ liberalitati crudeliter præferunt; conjugii et sanguinis vincula arctissima, humano generi conservando necessaria, penitùs rescindunt; cum societatis domesticæ mutuis officiis illam simul vitæ suavitatem, quæ in iisdem præstandis posita est, auferunt, et in parentibus et filiis præcipua laboris et industriæ incitamenta præfocant; furorem hominum de vitâ suâ statuentium, quem suî amor et prudentia, in patriam charitas, Dei voluntas tam naturali quàm revelatâ lege manifestata, cohibere debent, et quem ex ignaviâ et animi infirmitate natum docuerunt philosophi vel ethnici, sapientiæ et fortitudini absurdissimè adscribunt; denique vitæ privatæ, domesticæ et civilis officia, quolibet jure consignata, nefariè pervertunt.

« tem, non gratum animum et beneficii me-
« morem diligit? Quæ superbos, quæ malefi-
« cos, quæ crudeles, quæ ingratos non
« aspernatur, non odit? » Sensum hunc moralem nobis inesse conscientiâ intelligitur, argumentis demonstrare vanè contenderemus: est quippe analogus illi intuitivæ veritatis perceptioni, quæ omnis est scientiæ fundamentum; aut illi gustûs sensationi, quâ cibos distinguimus; ac sicut sublatâ illâ intuitivâ veritatis perceptione, nullam haberemus veritatis et falsitatis notionem; neque sine illâ gustûs sensatione essent ulli sapores: sic sublato illo justi atque iniqui, honesti et turpis sensu, nulla esset vocabulorum illorum vis et potestas: hic sensus tam naturalis est, tam constans et uniformis, ut nullis possit præfocari præjudiciis, aut passionibus extingui; ejus sanctissimum judicium nullis præmiis corrumpi potest; viget in sceleratissimis hominibus, quibus ita gratiosa virtus est, ut invitè probent meliores.

2° Ratio habet potestatem legis propriè dictæ: nam ad hoc duo requiruntur, ut sit ratio cuique homini in actionibus suis perpetuus et domesticus monitor, et ut moneat cum auctoritate. Atqui primò ratio quemque in instituendâ vitâ et in singulis fermè actionibus monet: quia hujus facultatis vi quisque vel invitus percipit rerum relationes ac suarum actionum effectus et consequentias, earumdemque cum finibus, quos sensus naturales probant, convenientiam vel disconvenientiam. Hæc nisi quisque perciperet non esset rationalis, ageret impetu cæco, more belluarum, sine consilio. Si autem has convenientias percipit, ergo ratione dirigitur, cùm dirigi, sit doceri quibus mediis fines attingi possunt, quos sibi aliquis proponit. Secundò verò, ratio monet cum auctoritate, seu, quod idem est, rationis dictata necessariò et naturaliter approbamus, quia hæc approbatio à perceptione convenientiæ actionis alicujus cum finibus nostris, v. g., cum felicitate separari nequit; tunc enim idem sensus qui probat finem, necessariò etiam probat media ad finem conducentia. Quapropter quoties homo propter animi perturbationem non agit juxta perceptas rerum relationes, secum ipse divisus est; ex partibus quodammodò dissentientibus componitur, ex quarum conflictu angores sequuntur et ægritudines animi. Ergo cùm homo rationis monita nequeat contemnere, quin naturam hominis aspernetur et ipse se fugiat, est naturæ lex ratio, quæ vocat ad officium jubendo, vetando à fraude deterret (1).

3° Est in singulis hominibus conscientia, per quam intelligimus non justi et iniqui apprehensionem, neque judicia rationis, sed meriti et demeriti sensum, innocentiæ et delicti conscientiam; suavem illam jucundamque voluptatis affectionem, quæ vitam juxta rationis dictata institutam comitatur semper, terroresque illos et metus graves, quibus perturbantur et eliduntur ii, qui magistram vitæ rationem sequi recusant. Hanc innocentiæ et delicti conscientiam inesse singulis hominibus, neque ab ipsis impiis et atheis abesse confitetur Lucretius in his sequentibus versibus, initio libri tertii:

Nam quòd sæpè homines morbos magis esse timendos
Infamemque ferunt vitam, quàm tartara lethi,
Et se scire animi naturam sanguinis esse;
Nec quidquam prorsùs nostræ rationis egere;
Hinc licet advertas animum magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita fortè voluntas,
Jactari causâ, quàm quòd res ipsa probetur.
Extorres iidem patriâ, longèque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique vivunt;
Et quòcumque tamen miseri venêre parentant,
Et nigras mactant pecudes, et manibus divis
Inferias mittunt, multòque in rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad religionem,
Quò magis in dubiis hominem spectare periclis
Convenit, adversisque in rebus noscere qui sit,
Nam veræ voces tum demùm pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res.

(1) Hæc non intelligenda, meâ saltem sententiâ, independenter ab existentiâ Dei, seu summi Legislatoris, à quo si abstraheretur, jam ratio ipsa fieret inexplicabilis, ejusque dictamen, etiam ineluctabile, quid vanissimum. Equidem, ut iterùm ac ultimùm eâ de re mentem aperiam, obligatio, sensus moralis, conscientiæ dictamen, in rerum essentiis fundantur, nec à liberâ Dei voluntate pendent; et verò ita cum ejus necessariâ voluntate connectuntur eadem, ut sine Deo concepta jam impossibilia atque absurda intelligantur. In Deo sunt substantialiter ceu in archetypo essentiæ rerum, absque Deo nullæ. In hypothesi quidem atheismi, notiones morales concipimus, sed modo abstracto atque in se repugnante, quasi in eâdem hypothesi creatrix fingeretur potentia. Igitur Deus est non arbitrarius, sed essentialis omnis præcepti naturalis legislator, omnis obligationis auctor. Ergo Deus, ipsi legi æternæ adstrictus, sibimet imponet præceptum. Illa devinctio Dei legi æternæ, illud præceptum immeritò sic dictum, nil aliud sunt quàm essentialis et necessaria Dei conformitas ordini qui ipse est, nil aliud in Deo quàm secum consensio. P. S.

Malos igitur, confitente atheismi defensore, insectantur furiæ, non ardentibus tædis, ut in fabulis, sed angore conscientiæ et fraudis cruciatu; dùmque omni metu solutos se prædicant, et induunt personam, quæ in rebus acerbis eripitur. Atqui hæc involuntaria suî condemnatio arguit inter bonum et malum morale discrimen ab ipsâ naturâ positum : aliàs cur homines mali proprias condemnarent actiones et sibi ipsis irascerentur? Cur supposità futurâ vitâ arbitrantur sibi potiùs pertimescendum, quàm bonis; se potiùs divini numinis iracundiam experturos, quàm pios et honestos? Unde horum fiducia, illorum diffidentia? Cur non suspicantur mali Deum ipsis favere, et honestos pœnis esse affecturum? Si illi, quos dicimus malos, vivant sapienter, si naturæ pareant, si rationi, uti contendunt, obtemperent sua quærentes commoda, cur tantæ ægritudines, tantæ anxietates? Certò credant Deum nedàm ipsis succenseat, potiùs esse remuneraturum. Sed si cogitare nequeamus Deum honestis inimicum, malorum patronum, ergo dividit et separat malos à bonis hominis natura, et consequenter etiam actiones hominis naturâ ipsâ dijudicantur.

4° Sensui interno, rationi et conscientiæ consentiunt naturales hominis propensiones. Nam si particulatim consideremus omnia vitæ officia, sive adversùs Deum, sive erga nosmetipsos, sive erga alios, nullum est quod aliquâ propensione naturali nobis non sit commendatum. Primò nequimus cogitare excellentissimam Dei naturam et perfectiones infinitas, quin admiratione teneamur, et ad augustissimi numinis adorationem spontè procumbamus : nec liberalem ejus et effusam in creaturas suas bonitatem, quin gratos experiamur pro beneficiis acceptis sensus : nec præsidem Deum supra et circa nos stare, factorum dictorumque censorem sine observantiâ et reverentiâ : aliàs unde factum est, ut omnes gentes in colendo Deo consenserint? Sic etiam secundò insitis naturæ affectibus cum aliis hominibus conjungimur et ad mutua officia inclinamur. Inest omnibus hominibus generalis benevolentia et gratuita bonitas, cujus tanta vis est, ut ignotis periclitantibus ultrò succurramus et naturali commiseratione in omnium miserorum opem commoveamur. Hunc sensum omnibus inditum esse probat plausus ille, quo in theatro romano exceptum fuisse legimus hunc poetæ comici versiculum : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Præterea prolis amor in parentibus et liberorum mutua pietas, amor patriæ, amicitia, gratitudo, et aliæ omnes benevolæ affectiones, in quibus est posita omnis vitæ felicitas, ad officia nos ducunt gratuita, etiam cum jacturâ nostrorum commodorum et vitæ quoque periculo. Hisce affectionibus nullo modo contrariæ sunt cæteræ omnes, ut pudor et verecundia, honoris sensus, existimationis et gloriæ cupiditas, ex malorum prosperâ fortunâ indignatio, imò verò confirmant naturalia officia. Tertiò denique, quemque sibi commendari à naturâ, et excitari ad quærenda ea quæ sunt conservantia sui statûs et ejusdem perficientia, nullus dubitat. Ergo nullum est officium, quod nobis non commendetur, non solùm à ratione, sed ab appetitu; nullus est naturæ instinctus, vel inclinatio, vel passio, quæ si sit temperata, vitæ humanæ non afferat utilitatem; non sit sensui morali, rationi, conscientiæ congrua, et cum honestate conjuncta.

Et verò lex naturæ omnis charitate in omnes diffusâ continetur, rationisque dictata omnia, diligere alios et benefacere præcipiunt. Atqui ad diligendum et benefaciendum inclinare maximè propensiones naturales, ex eo patet quòd mentem quâdam perfundant suavitate et per se ac suâ sponte comprobentur omnes motus benigni. In iis quisque sibi placet; lubens iisdem, tanquàm naturæ accommodatis, indulget, et similes quoque in aliis comprobat et veneratur : contrarii autem motus, ut ira, odium, invidentia, ultionis appetitio et malevolentia omnis, sunt proximè et per se molesti; in iis recordandis nemo sibi placet, aut similes in aliis comprobare potest. Præterea, ut observavit Cartesius in tract. de *Passionibus*, amor ad optimum corporis habitum multùm conducit : odium quædam tristitia est inimica naturæ, quæ cor contrahendo liberum sanguinis fluxum impedit.

5° Tandem, ipsæ corporis habilitates et motus spontanei indicant, quid naturæ congruat quid non congruat. Quanta vultui venustas accedit ex amicâ lætitiâ, sociâ hilaritate, lætâque sympathiâ et gratulatione! Quanta pulchritudo ex animo sedato et constanti, sibi rectè conscio, atque ex internâ suî comprobatione! In amici vultu ejusque qui grato beneficii sensu movetur, quæ gratia, quàmque mitis flamma ex benignis emicat oculis! Si è contrario intentetur injuria, ubi ejusdem propulsandæ spes est, in vultu torvo se prodit ira, trucibus ex oculis ignes coruscant terribiles; si mali averi-

tendi spes nulla est, quantâ eloquentiæ vi instruxit natura non homines solùm, sed et muta animantia, premente tristitiâ, dolore, vel metu graviore! Qualis illa vox flebilis et querula, qualis vultus oculique mœsti et dejecti, suspiria, lacrymæ, gemitus! Quanta eorum omnium vis ad commiserationem apud omnes excitandam, quò promptiùs opem ferant vel ab incœptâ injuriâ abstineant! Nulla ergo pars est humanæ naturæ, ex quâ leges naturales non possimus colligere.

Argumentum II.

Ex observatione in aliorum hominum ingenium et mores.

1° Certissima est illa Socratis et Platonis observatio, nullum esse juvenem rudem et omni vacuum præjudicio, qui, si rectè et methodicè seu de rebus speculativis seu de practicis morum regulis interrogetur, non aptè respondeat : ex quo experimento alii concludebant scientiam esse reminiscentiam; alii verò concludunt veritates primas, tum eas quæ ad vitam pertinent humanam innatas esse et à primâ origine insitas : hoc saltem sequitur, esse rerum relationes in ipsâ naturâ fundatas, earumque convenientias et disconvenientias non ex alicujus arbitrio fingi, sed ab ipsâ naturâ edoceri. 2° Constat experientiâ perditos homines, qui sua commoda sine honestate et pudore prosequuntur, æquum ferre judicium de aliorum hominum actionibus : ex quo concludit Plato lib. 2 *de Legibus*, « divinam esse virtutis vim, quæ nullâ vinci potest morum perversitate. » 3° Experimur flagitiosos et sceleratos homines aliquam virtutis rationem habere : « Nam, ut ait Cic., quis est aut quis unquàm fuit, aut avaritiâ tam ardenti, aut tam effrenatis cupiditatibus, ut eamdem istam rem, quam adipisci scelere quovis velit, non multis partibus malit ad sese, etiam omni impunitate propositâ, sine facinore quàm illo modo pervenire? » Ergo improbitatem refugit vel ipsa natura corruptissima. 4° Nullus est qui suas actiones etiam turpissimas defendere non studeat et illis recti speciem induere. « Impiorum nemo, ut habet Cicero, tam audax unquàm fuit, quin aut abnueret esse commissum à se facinus, aut justi sui doloris causam aliquam fingeret, defensionemque facinoris à naturæ jure aliquo quæreret. » Rationes has pulchrè complexus est Seneca de Ben l. 4, c. 17 : « Placet, inquit, suâpte naturâ, adeòque gratiosa virtus est, ut insitum sit etiam malis, probare meliores. Quis est qui non beneficus videri velit? Qui non inter scelera et injurias opinionem bonitatis affectet? Qui non ipsis quæ impotentissimè fecit, speciem aliquam induat recti? Velit quoque iis beneficium dedisse, quos læsit? Gratias quoque agi sibi ab his, quos afflixêre, patiuntur, bonosque se ac liberales fingunt, quia præstare non possunt. Quod non facerent, nisi illos honesti et per se expetendi amor cogeret moribus suis opinionem contrariam quærere et nequitiam abdere, cujus fructus concupiscitur, ipsa verò odio pudorique est : neque quisquam tantùm à naturali lege descivit, et hominem exuit, ut animi causâ malus sit. Dic ergo cuilibet ex istis qui rapto vivunt, an ad illa quæ latrociniis et furtis consequuntur, malint ratione bonâ pervenire? Optabit ille, cui grassari et transeuntes percutere quæstus est, potiùs illa invenire, quàm eripere. Neminem reperies, qui non nequitiæ præmiis sine nequitiâ frui malit. Maximum hoc habemus naturæ meritum, quòd virtus in omnium animos lumen suum præmittit : etiam qui non sequuntur illam vident. »

Argumentum III.

Ex testimonio hominum.

Populorum consensio naturæ vox est; sapientûm omnium auctoritas maximum veritatis argumentum est. Sed esse legem naturalem et insitas à naturâ justi et injusti notiones omnes populi agnoverunt, omnes sapientes et legislatores putârunt. « Hanc, video, inquit Tullius de *Legibus* lib. 2, sapientissimorum fuisse sententiam, legem neque hominum ingeniis excogitatam, nec scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam quod universum mundum regeret, imperandi prohibendique sapientiam. » Plura testimonia ex philosophis et poetis congerere, in re tam clarâ supervacaneum videtur.

Confutatio scepticorum. — Objicies cum Sexto Empirico et scepticis : Est jus omne non à naturâ, sed ab opinione ortum, et illa vivendi præcepta, morumque principia, quæ naturæ leges dicuntur, ad naturam minimè pertinent, nihilque aliud sunt quàm præjudicatæ infantiæ et educationis opiniones, ad quas docti et instituti sumus. — Respondeo, prudentem et sedulam institutionem multùm valere ad explicandas leges quibus à naturâ imbuti sumus, ad evolvendas complicatas animi notiones; multùm conferre ad primarum intelligentiarum et scientiæ seminum incrementum : « Doctrina sanè vim promovet insitam rectique mores pectora roborant. » Sed si nulla sit naturæ vis,

qui fit ut notiones justi et iniqui tam generales sint, tam altè mentibus insideant, ut extirpari nequaquàm possint? Nam « opinionum commenta delet dies, naturæ tantùm judicia confirmat. » Exuuntur certè à viris philosophis, quæ nonnisi ab infantiâ ac institutione vim ac coperunt opiniones, sed ista naturæ præcepta quò magis excutiuntur et ponderantur à viris attentis et meditationi assuetis, eò magis sese illis commendant, eò solidioribus nixa fundamentis altiùsque infixa mentibus deprehenduntur.

Instabis : Si essent ullæ naturæ leges, essent illæ ab ipsâ mentis origine animis nostris innatæ, essent universales et omnibus hominibus per se notæ ; essent ubique et semper uniformes atque constantes. Nam quod naturale est hisce dignoscitur criteriis : ab ipsâ rei origine in illâ apparet et conspicuum est : omnibus convenit naturæ individuis seu planè universale est : immutabile est, naturamque semper eodem modo afficit, nec in diversis dispar et dissimile esse potest : sic, v. g., feli naturale est muribus infestum esse ; naturale est malo aureæ ferre mala aurea ; naturale est homini videre, sentire. Atqui nullum est vitæ moralis principium, cujus semper conscii fuimus, de quo inter omnes convenit, quodque ubique et semper, constanter et uniformiter receptum fuit. Sunt quippe quidam homines, qui ferarum more nihil aliud habent in animo quàm ut vitam corpusque tueantur, et qui de Deo et religione, de virtute et vitio nunquàm cogitârunt. Richier in ep. quæ est inter epistolas Calvini 237, de Brasiliensibus scribit : « Bonum à malo non secernunt ; vitia, quæ natura in cæteris gentibus arguit, loco virtutis habent ; saltem vitiorum turpitudinem non agnoscunt, adeò ut hâc in re à brutis parùm differant. Cæterùm, quod omnium perniciosissimum est, latet eos an sit Deus, tantùm abest ut legem ejus observent, vel potentiam et bonitatem ejus mirentur. Quò fit ut sit nobis prorsùs adempta spes lucrifaciendi eos Christo, quod ut omnium est gravissimum, ita inter cætera maximè ægrè ferimus. » Legimus etiam apud Thevenotium quemdam esse Asiæ populum, apud quem statim ac desperatus est ægrotorum status et morti proximi creduntur, mos est illos extra domum projicere, ubi aeris inclementiæ expositi miserè intereunt : memorantur et alii populi, qui feminas bello captas pro concubinis servant et liberos ex illis genitos ad annum usque decimum tertium saginatos, tandem mactare et manducare consueverunt ; eamdemque sortem experiuntur miseræ matres, ubi liberos gignere desinunt. Alia multa ejusdem generis, nec minùs à nostris usibus abhorrentia apud historicos et peregrinatores legi possunt. Nulla sunt ergo præcepta vivendi, quæ ad naturam humanam pertinent, sed opiniones omnes animis nostris adhuc teneris instillantur et consuetudine roborantur. — Respondeo 1° : Nego majorem. Negare quippe licet illa naturæ criteria ut sunt in objectione exposita, quòd scilicet quodcumque naturale est, illud debeat in re-origine deprehendi ; esse omnibus sine ullâ exceptione per se notum, aut esse omninò constans et uniforme.

1° Enim sunt plura insita in naturâ, quæ non nisi post certas temporum periodos explicantur, adolescunt et conspicua evadunt : sic arbores non statim folia, flores et fructus explicant ; nec nisi post confirmatam ætate stirpem : nemo tamen negaverit fructus cujuslibet arboris proprios illi esse naturales. Multæ sunt etiam in hominibus sicut in cæteris animantibus propensiones, quæ in primo ortu conspicuæ nequaquàm sunt, quæ tamen labentibus annis nascuntur et quamdam accipiunt maturitatem. Quamvis ergo præcepta vivendi mentis nostræ non innotescant, nisi post confirmatam annis ætatem, non minùs nota naturaliter dicenda sunt.

2° Id omne quod naturale est, non propterea est omnibus sine exceptione per se notum : quamvis nulla esset opinio, nullum vitæ moralis principium, in quo omnes convenirent, tamen ex eo minimè sequitur non esse legem naturæ nostræ congruam, et principia vitæ moralis naturalia. Nam ut non discedamus ab exemplo jam proposito et ad elucidandum hanc materiam aptissimo, certè naturale est malo aureæ ferre mala aurea ; sed si plantetur in septentrionalibus Europæ plagis, non gemmabit, non induet se in florem, non fructum dabit ; in Galliâ nostrâ cum magno cultu fructus feret mediocres : sed in Lusitaniâ sponte et sine culturâ fructum explicabit pulcherrimum. Itaque licet ad naturam illius arboris pertineat mala ferre aurea, tamen ad florum fructûsque explicationem conferunt soli humor, cœli temperies, hominis labor et cultura. Idem dicendum est de mente humanâ : parvulos dedit nobis natura igniculos, ut loquitur Cicero, quos multi malis moribus et opinionibus depravatis sic restinguunt, ut nusquàm naturæ lumen appareat. Fovenda sunt quæ dedit natura scientiæ semina, attentione et

meditatione explicanda sunt; tum adolescere illa videmus et perfectam assequi ætatem.

3° Ut aliquid naturale censeatur non debet esse omninò constans et uniforme (1) : quamvis enim divini numinis cultus varius sit apud varias gentes, varia sit apud varios populos forma regiminis, non exinde sequitur nos ad cultum religiosum et societatem civilem non esse naturaliter inclinatos. Quid tam naturale quàm oratio? Quàm diversa tamen apud varios populos obtinuit! Ergo potest esse aliquid naturale, quod ab origine non fuit conspicuum, quod ab omnibus sine exceptione cognitum non fuit, nec in omnibus est uniforme.

Sed quoniam hoc ex opinionum varietate argumentum adversariis nostris videri solet palmare et invictum, fusiùs discutiendum est, monstrandumque unde oriatur hæc opinionum varietas et in hominum moribus et institutis dissensio. Accepit enim à naturâ homo, non solùm sui corporis conservandi curam, sed etiam ornandi animi; nam ut corpus naturâ imbecillum est, et non nisi exercitiis cibisque convenientibus roboratur, sic et animus angustis à naturâ primùm constrictus limitibus, meditatione cogitationes profert, nutritur veritatis studio, contentione et ingenii exercitationibus confirmatur. Si vitam agimus more belluarum subitis sensuum acti impulsibus, sine ullâ de vitæ summâ deliberatione, nulla erit in vitâ constantia, et figura magis quàm vitæ ratio nos ab animantibus dividet. Mens humana itaque in ortu primo tabula est ferè rasa, quam sculpere debemus; terra est, ferax quidem, veritatis atque virtutis sata seminibus, sed quam fodere atque exercere oportet. Non sunt certè sic innatæ omnium hominum animis ideæ aut ingenita vivendi principia, ut eadem omnium hominum mentibus spontè obversentur, sed rerum notiones successivè ex usu facultatum et ex meditatione accipimus : illæque ideæ solùm sunt omnibus hominibus communes, quæ per sensus irruunt quodammodò in animos; illæ verò quas ex meditatione accipimus, possunt quamplurimis nunquàm innotescere : ex. gr., qui rebus mathematicis nunquàm dederunt operam, nullam habent cognitionem proprietatum parabolæ aut hyperbolæ, atque illa propositio evidentissima : *In circulo linea ordinata ad diametrum est media proportionalis inter duas diametri abscissas,* nullam habet significationem pro innumeris hominibus, qui de diametro, abscissâ, et mediâ proportionali non audierunt : nec intellectis terminis veritas hæc statim innotescit. Possunt alii rerum multò magis evidentium ignoratione laborare : sic quamvis vix ulla veritas sit, quæ clarior est entis summè perfecti et infiniti existentiâ, tamen ille qui rebus intenderet, nisi quantùm ad vitam tuendam inservire possunt, neque admirabilem rerum ordinem et divini consilii vestigia, neque sui animi virtutes et abstractas notiones contemplaretur; diù vivere posset sine distinctâ cogitatione entis perfecti. Neque solùm homines quandoque non consequuntur cognitionem illarum veritatum, quæ quamdam idearum seriem et complexionem postulant : sed nec duarum simplicissimarum convenientiam cernunt, quia ipsis nunquàm accidit duas illas ideas secum componere et uno complecti cogitatu. Sic quamvis naturalis sit et valdè evidens scientia numerorum, tamen memorantur aliqui populi, qui ad numerum vigesimum vel decimum calculos tantùm inire solent. Quamobrem si qui homines sint aut integræ etiam nationes, qui rationem haudquaquàm coluerunt, admirationem nostram habere non debet, quòd multa ignorent moralis philosophiæ principia, seu speculativa, seu practica. Verùmtamen sicut non minùs pertinet ad naturam soli feracis, ut arboribus nutriendis aptum sit, licet subactum esse debeat, ita neque ad hominis naturam minùs pertinent leges naturales, quòd non nisi illis mentibus innotescant, quarum facultates meditatione vel doctrinâ sunt explicatæ. Ut principia quædam vitæ moralis dici possint naturalia, sufficit ut attentas mentes suâ percellant evidentiâ, et ut illis semel perceptis constanter, et immobiliter ab omnibus adhæreatur : ridiculè certè ex hominum ignorantiâ ducitur argumentum; et ut aliquam possit habere vim ad convellendam nostram conclusionem opinionum inter homines varietas, ostendendum esset dissensionem non minorem esse inter eos, qui ad veritatis investigationem animos ingenuos et veri cupidos contulerunt. Ut ait Aristoteles l. 2 Pol. : « Quid naturale sit spectandum in his qui benè secundùm naturam se habent, non in depravatis. »

—Respondeo 2°: Nego minorem. Multa enim à veritate valdè remota narrare solent itinerum

(1) E contra dicendum omne naturale constans esse et uniforme. Quòd si sint varia, vel ea habenda sunt ut non naturalia, puta ex causis accidentalibus liberisve nata, vel ut individuis seu speciebus diversis propria. P. S.

scriptores; neque facilè crediderim uspiam esse mortalem aliquem omni sensu honestatis vacuum aut divini numinis metu solutum. Illi quorum testimonio nituntur assertiones in objectione positæ, temerè plerùmque pronuntiant de illis populis, quorum sermonem et mores, animique cogitata intelligere non potuerunt; aut etiam eos malitiosè calumniati sunt, quod supra confecimus ubi de consensu nationum circa Dei existentiam. Legimus ipsos Judæos et Christianos, quorum disciplina cæterarum gentium religionibus sanctitate tantoperè præstat, à multis olim gentilibus atheisticæ impietatis et maximorum scelerum accusatos fuisse. Pleræque illæ etiam consuetudines, quæ ab æquitate et humanitate nobis alienissimæ videntur, recta quidem principia supponunt, sed perperàm et contra omnem rationem ad rem aptata. Sic qui ægros morti proximos atque desperatos aeris exponunt inclementiæ, aut, quod verius est, in suis tuguriis deserunt, sic agunt ex humanitatis et commiserationis sensu, ipsis ægris rogantibus, ne scilicet eorum languor producatur, finemque citiùs doloribus insanabilibus imponant. Quod de feminis bello captis, eorumque liberis ad cædem et epulas saginatis refertur, valdè est incredibile, eòque magis quòd ex aliis relationibus noverimus plerosque barbaros, qui hostium carne vescuntur, illas ingratas epulas sine voluptate parare, ultionis causâ et ex vanâ gloriâ, ut par hostibus referant. Præterea fortassis apud illos populos, qui omni carent industriâ et arte, difficilè victus comparatur atque ad sustentandam suam et suorum vitam hæc in hostes crudelitas quodammodò necessaria est. Quid non suadet dira fames?

Instabis 2°: Atqui non solùm apud barbaras gentes obtinet illa opinionum varietas et perversitas morum, sed etiam in illis regionibus, quæ legibus gubernantur, magna est in religione et institutis diversitas : imò etiam in iis ubi artes et scientiæ maximè floruerunt, in Græciâ scilicet et romanâ republicâ, ubi tot ac tanti viri in rerum divinarum investigatione et recludendis doctrinæ moralis fontibus assiduè laborârunt, fuerunt tamen tam variæ tamque discrepantes sententiæ circa Dei naturam, summum bonum et alia morum fundamenta ut illas dinumerare molestum sit, et Cicero concluserit prudenter à rebus tam incertis Academicos assensionem cohibuisse.—Respondeo in illis gentibus, quæ legibus gubernantur illam varietatem opinionum non esse plerùmque circa moralis vitæ principia practica; vel si fuerunt quædam perversa apud quasdam gentes instituta, uti apud Carthaginenses, qui liberos suos diis immolare solebant, ex populi stupiditate et ignorantiâ primùm orta, consuetudine robur acceperunt. Sicut enim malos corporis habitus ex aliorum imitatione contrahimus, ita quoque et pravi habitus cogitandi quandoque ingenerantur, ideasque sociamus, quæ nullam habent convenientiam, quia sic sociatas à magistris vel parentibus accepimus. Rarò vulgus hominum suum adhibet judicium, sed id habet ratum, quod ab iis quos probat judicatum videt. Ut habet Cicero, « multi ante tenentur adstricti, quàm quid est optimum judicare potuerunt; deinde infirmissimo tempore ætatis aut obsecuti amico cuidam, aut unâ alicujus quem primum audierunt oratione capti de rebus incognitis judicant : et ad quamcumque sunt disciplinam quasi tempestate delati, ad eam quasi ad saxum adhærescunt. » Certè falsa erat illa divinæ justitiæ notio in illis hominibus, qui illam cæde hominum placari existimabant, sed hunc errorem cum lacte suxerant, neque eum ad examen revocare unquàm in mentem incidit, aut vetabat superstitio. Attamen illæ falsæ idearum conjunctiones fortuitæ omninò sunt, constantes esse nequeunt; veritas sola immota est, sola est naturalis, cùm in rerum fundata sit naturis, et ab eâ semel perceptâ nequaquàm divelli possimus.

Quod verò attinet philosophos et legislatores, constat eos non nisi circa res obscuriores dissensisse. Nam non sunt omnes vitæ regulæ æqualiter certæ; justi et æqui limites quandoque difficilè determinantur. Sunt quædam vitæ instituta, quæ primo intuitu vel naturæ nostræ congruentia et æqua videntur, vel ab omni ratione aliena : neque confundi magis possunt opposita hæc vivendi principia, quàm duo vividissimi colores. Sed in rebus minoris momenti et conclusionibus magis remotis à generalibus morum principiis magna potest esse ambiguitas : uti si duos vel tres colores misceas, tandem effices ex æquali ferè illorum mixturâ colorem medium, in quo nequaquàm poteris deprehendere quinam è duobus vel tribus coloribus majore copiâ contineatur. Sunt quædam certè quæstiones de quibus variè statuerunt legislatores : v. g., de uxoris repudiandæ libertate, de consanguineorum matrimoniis, de pecuniæ locatione et usurâ, de vi jurisjurandi per vim extorti, et cæteris hujusmodi, quia habent hæ quæstiones varios aspectus, neque omninò

evidens est quid semper et in singulis circumstantiis præscribat ratio, aut quid magis conferat ad societatis communem utilitatem : sed primum et fundamentale vitæ civilis principium, nempe quærendum esse bonum publicum; et officia omnia justitiæ et charitatis à legislatoribus omnibus commendata sunt. Lex illa spartiaca, quam afferre solent in exemplum adversarii, quæ permittebat junioribus fraude subripere aliorum res, præsertim edulia, data à Lycurgo ad excitandam civium vigilantiam et adolescentium acuendam industriam, et ut discerent à pueritiâ noctu vigilare, interdiù fallere, struere insidias, exploratores habere, et sic adulti bello essent utiliores, quantùmvis sit ridicula, injusta tamen non fuit; nam leges circa bonorum proprietatem non sunt immutabiles, nec illæ subdolæ subreptiones crimen habebant furti, cùm lex ista facta fuerit consensu civium, unusquisque de suo jure cessisse putandus est. Sed nunquàm fuit lege aliquâ permissum rapere, et bona sua tuentem occidere. Nunquàm lege licuit fidem violare, pacta pro lubitu rescindere. Quandoquidem igitur dividit communis hominum intelligentia bonum et malum morale in aliquibus casibus, in rebus etiam minoris momenti discrimen esse colligendum est, licet propter rationis imbecillitatem illud cernere non valeamus; nedùm concludere debeamus, ex eo quòd non nisi difficilè determinentur conclusiones à principiis remotæ, ideò ambigua esse principia.

Quod verò spectat eos, quos Cicero vocat minutos philosophos, atheos omnes, scepticos, epicureos, quanta sit horum auctoritas supra expendimus, ubi de existentiâ Dei.

Confutatio Spinosæ. — Objicies 2° cum Spinosâ : Jus naturale uniuscujusque non tam sanâ ratione quàm cupiditate determinatur. « Quidquid unusquisque sibi utile, vel ductu sanæ rationis, vel ex affectuum impetu judicat, id summo naturæ jure appetit, et quâcumque ratione, sive vi, sive dolo, sive precibus, sive quocumque demùm modo faciliùs poterit, ipsi capere licet. Nam per jus et institutum naturæ nihil intelligi potest, quàm regulæ naturæ uniuscujusque individui, secundùm quas unumquodque naturaliter determinatum concipimus ad certo modo agendum. » Atqui determinamur ad agendum ex appetitu et juxta leges appetitûs, etiam majori vi, quàm ex sanâ ratione aut juxta leges sanæ rationis. Ergo jus naturæ cupiditate potiùs quàm rectâ ratione determinatur. — Respondeo : Nego antecedens : duplex quidem est vis animorum, ratio et appetitus; sed ea est facultatis utriusque natura, ut ad rationem omnis pertineat auctoritas, appetitum verò illius imperio subditum esse necesse sit. Quippe ratio naturâ suâ dominium exercet, cujus vim in imperando tollere nequeas, quin etiam ipsam sustuleris : appetitus verò ubi affectat imperium naturam omnem pervertit; illius commotiones cæci sunt impetus, qui ad fines etiam versùs quos inclinant obtinendos ducere nequeunt; oportet illos coerceri quasi freno, ne fines omnes prætergrediantur. Ab appetitu etiam, ut notat Cicero, « non modò animus perturbatur, sed etiam corpus : licet ora ipsa cernere iratorum aut eorum, qui aut libidine aliquâ aut metu commoti sunt, aut voluptate nimiâ gestiunt, quorum omnium vultus, voces, motus, statusque mutantur. Ex quibus illud intelligitur, appetitus omnes contrahendos, sedandosque, excitandamque animi animadversionem diligentiamque, ut ne quid temerè, fortuitò inconsideratè, negligenterque agamus. » Appetitum igitur regere rationis officium est, jus est à naturâ ipsâ concessum; et quoties ullius appetitûs impetu contra ejus nitimur vetitum, regem et à naturâ datum ducem vitæ deserimus, partesque sequimur usurpatoris violenti, cui nulla competere potest auctoritas; cujus cùm nulla sit gubernandi ars et prudentia in certam abripiet ruinam. — Ad confirmationem antecedentis respondeo : 1° Nego majorem : nam per jus et institutum naturæ humanæ non intelliguntur regulæ secundùm quas homines ad agendum determinantur, sed regulæ secundùm quas inviti agnoscunt se agere debere : non intelliguntur motiva electionis seu motiva omnia voluntatem ad agendum excitantia, quæ sæpè militant adversùs rationem, sed motiva approbationis, quæ omninò diversa sunt. Hæc pertinent ad intellectum, sunt rationis judicia et dictamina conscientiæ, tam sancta quidem ut nullis possint corrumpi præmiis; quorum tanta vis est, ut impotenti appetitûs commotioni parere sine angore non possimus et inviti dicamus :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Motiva contra electionis, quæ militant adversùs rationem, cæci sunt impetus, quibus mentes et corpora perturbantur, morbi sunt potiùs quàm vivendi regulæ. Quid enim tam absurdum est quàm regulam appellare, rem tam variam et multiplicem, quæ nunquàm sibi constat et quâ perpetuò in contrarias partes dis-

trahimur. Certè de naturâ regulæ est, ut sit uniformis, constans, flecti nescia, et hæ qualitates solis dictatis rationis in rerum positis naturâ convenire possunt.

—Respondeo 2° : Distinguo minorem : Determinamur naturaliter ad agendum ex appetitu et juxta leges appetitûs, id est, à principio verè naturali, et naturam sequimur minùs principalem quæ magistra vitæ esse nequit, concedo : determinamur ad agendum ex appetitu et juxta leges appetitûs, naturaliter, id est, à facultate cui à naturâ data est auctoritas, et agimus secundùm naturam perfectam aut adæquatè spectatam, nego. Ideòque aliquid dici potest naturale et fieri secundùm naturam diverso sensu. 1° Naturale illud dicitur, quod ab interno principio oritur, quo sensu iracundia, invidia, et vitia omnia naturalia sunt : et hoc sensu homo eodem tempore secundùm et contra naturam agere potest, nam sæpè duabus passionibus in contrarias partes impellitur. 2° Naturam dicimus illas propensiones, quæ majorem habent vim in homine; quæ cùm plerùmque vitiosæ sint nisi ubi adjuvat divina gratia, dicimur *naturâ mali, naturâ filii iræ*. Juxta has duas acceptiones manifestum est naturam dici non posse legem. Sed 3° alio prorsùs sensu dicere solebant Stoici supremum hominis finem esse naturam sequi atque in hoc virtutem positam esse : alio omninò sensu dicebat S. Paulus, *gentes naturaliter ea quæ legis sunt* fecisse *et* ipsos *sibi esse legem*. Scilicet intelligebant naturam ad quam necessariò pertineret ratio et in quâ principatum obtineret : quæ propria est et adæquata humanæ naturæ notio. Nam per humanam naturam non est intelligenda quædam affectio particularis, neque etiam complexio promiscua et inordinata seu chaos quoddam diversarum facultatum, sensuum et affectionum : sed sicut in ideâ civilis constitutionis includitur partium subordinatio, ita et humana natura systema est facultatum diversas habentium functiones, et secum perfectè consentientium, inter quas ratio solium occupat : atque sicut destruitur civilis constitutio, sublatâ vel partium mutuâ concordiâ et subordinatione, vel auctoritate gubernante, sic etiam sublato variarum naturæ humanæ virium concentu, et in omnes auctoritate rationis, evertitur naturæ humanæ constitutio.

Juxta hanc acceptionem naturæ patet commotiones appetitûs contra rationem, in solio naturaliter collocatam, seditiosas esse et ab humanæ naturæ constitutione naturali esse prorsùs alienas, ejusque perturbatrices; rectèque Stoicos dixisse vitia magis esse humanæ naturæ contraria, quàm sunt tormenta aut cruciatus, aut etiam mors : illa contra principalem hominis naturam sunt, ista inferiorem attingunt. Hæc omnia exemplo elucescent. Si animal aliquod brutum illecebrâ inescatum in apertam ruat perniciem, juxta naturam suam agit, quia naturalem sine providentiâ secutum est propensionem : sed si animal sagax et providum, uti est homo, in prævisam ruinam se rapi patitur, numquid humano ageret modo? An non potiùs modo abhorrenti à suâ naturâ, seu, quod idem est, minimè naturali? Ut ergo consistat Spinosæ dogma, ponendum est nullatenùs esse homines à belluis naturâ disjunctos, illis non esse impositam ab ipsâ naturâ personam, magnâ cum excellentiâ præstantiâque animantium reliquorum.

Instabis cum Spinosâ : Saltem potentiâ et cupiditate determinatur jus naturale, si non sapientium, eorum certè, qui rectam rationem ignorant et habitum virtutis nondùm habent. Atqui hæc conditio est plerorumque hominum. — Distinguo majorem : Potentiâ et cupiditate determinatur jus eorum qui carent ratione, aut ejus dictata ignorant ignorantiâ naturali et invincibili, aut qui virtutis habitum neque habent neque habere possunt; concedo. Potentiâ et cupiditate determinatur jus eorum qui rationis sunt participes, aut qui ejus dictata ignorant ignorantiâ vincibili; aut qui virtutis habitum non habent, quia habere nolunt; nego. « Est enim, ut ait Cicero, unum jus quo devincta est hominum societas et quod lex constituit una; quæ lex est recta ratio imperandi atque prohibendi, quam qui ignorat, is injustus est. » Certè si ignoret invincibiliter dictata rationis, neque virtutis habitum habere possit, homo non est; et ejus ut animantium ferocia vi subigenda erit.

Confutatio Epicuri et Hobbii. — Objicies 3° : Nullæ sunt naturæ leges, si nulla sit hominum naturalis conjunctio, nec ad mutua officia à naturâ inclinentur. Atqui benè negavit olim Epicurus homines ad societatem natos esse; ejusque discipulus Hobbius rectè initio libri sui de Cive scripsit : « Illud axioma, hominem esse animal politicum seu ad societatem natum, à plurimis receptum, falsum est; errorque à nimis levi naturæ humanæ contemplatione profectus est. » — Respondeo : Nego minorem : egregium certè impii systematis fundamentum! quod omnium philosophorum

et sapientûm unanimis consensus, omnium seculorum experientia, omnes cujusque hominis sensus atque facultates falsissimum ostendunt.

1° Enim omnes è Lyceo, ex veteri Academiâ et ex Porticu philosophi omnes qui de officiis aut re politicâ scripserunt, hoc assumpserunt, esse hominem ad societatem natum : hoc posuerunt juris fundamentum, quòd homines sint propensi ad se mutuò diligendos.

2° Hanc hominum congregationem naturalem atque necessariam efficit, hominis non tantùm in ortu, sed in totâ vitâ conditio. « Quid est homo, inquit Seneca? imbecillum corpus et fragile, nudum, suâpte naturâ inerme, alienæ opis indigens, ad omnem fortunæ contumeliam projectum : cùm benè lacertos exercuit, cujuslibet feræ pabulum, cujuslibet victima, » etc. « Quo alio tuti sumus, inquit alio in loco, quàm quod mutuis juvamur officiis? Fac nos singulos : quid sumus? præda animalium et victimæ, vilissimus et facillimus sanguis. Quoniam cæteris animalibus in tutelâ sui satis virium est : quæcumque vaga nascuntur, et actura vitam segregem, armata sunt. Hominem imbecillitas cingit; non unguium vis, non dentium, terribilem cæteris fecit. Nudum et infirmum societas munit. Duas res dedit natura, quæ illum obnoxium cæteris validissimum facerent, rationem et societatem. Itaque qui par esse nulli posset, si diduceretur, rerum potitur; societas illi dominium omnium animalium dedit, hæc morborum impetus arcuit, senectuti adminicula prospexit, solatia contra dolores dedit. Hâc fortes nos facit, quòd licet contra fortunam advocare. Hanc tolle, et unitatem generis humani, quâ vita sustinetur, scindes. »

3° Experientiâ constat nullos uspiam fuisse à societate omni alienos : illa ad convictum et consociationem propensio, vel à teneris annis in pueris maximè conspicua est; adeò adhæret naturæ, ut Cicero affirmare veritus non sit, neminem esse, qui in solitudine vitam agere velit, ne cum infinitâ quidem voluptatum abundantiâ (1). « Nec verum est quod à quibusdam dicitur, propter necessitatem vitæ, quòd, quæ natura desideraret, consequi sine aliis, atque efficere non possemus, idcircò initam esse cum hominibus communitatem et societatem : quòd si omnia nobis, quæ ad victum cultumque pertinent, quasi virgula divina, ut aiunt, suppeditarent, tum optimo quisque ingenio, negotiis omnibus omissis, totum se in cognitione et scientiâ collocaret. Non est ita; nam et solitudinem fugeret, et socium studii quæreret : tum docere, tum discere vellet, tum audire, tum dicere » (de Offic. lib. 1, c. 44). « Quin etiam si quis eâ asperitate est et immanitate naturæ, ut congressus et societatem hominum fugiat atque oderit, qualem fuisse Athenis Timonem nescio quem accepimus, tamen is pati non possit ut non acquirat aliquem, apud quem evomat virus acerbitatis suæ » (de Amic.).

4° Ratio, confitente Hobbio, naturæ humanæ proprietas est, imò libro de Cive c. 2, art. 1 : « Est, inquit, lex quædam ratio, quæ cùm non minùs sit pars humanæ naturæ, quàm quælibet alia facultas vel affectus animi, naturalis quoque dicitur. » Sed rationis ea vis est, ut ostendat homini fines præstantissimos, mediaque ad fines consequendos aptissima, nihilque aliud est, quàm vitæ ars et prudentia. Præterea Hobbio quoque confitente, societas omnium bonorum fons est, et unicum malorum remedium quod suadeat prudentia. Ergo homines, si prudentes, si sapientes, si rationales naturâ sint, ad societatem ineundam esse naturâ pronos necesse est; sibique contradixit apertissimè, dùm homines naturâ rationales, dixit ad societatem proclives non esse. Oportebat certè non rationem, sed dementiam, sed furorem naturæ humanæ dicere proprietatem (1).

5° Insitus hominum omnium animis naturalis justi atque iniqui sensus, meriti et demeriti conscientia ad promovendum aliorum hominum bonum naturaliter inclinant. Generosas et beneficas actiones tum in nobis, tum in aliis spontè probamus et laudamus : crudeles et inhumanas, quæcumque ex illis arripiamus emolumenta, nequaquàm probare possumus. « Quo fit certè ut detrahere aliquid alteri magis contra naturam sit, uti dicebant Stoici, quàm mors, quàm paupertas, quàm dolor, aut

(1) Si quis in cœlum ascendisset, naturamque mundi et pulchritudinem siderum perspexisset, insuavem illam admirationem ei fore, quæ jucundissima fuisset, si aliquem cui narraret habuisset. Cicero de Amic. Nec me ulla res delectabit, licet eximia sit et salutaris, quam mihi uni sciturus sim. Si cum hâc exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam. Nullius boni, sine socio, jucunda possessio est. Sen. Ep. 6.

(1) Natura vi rationis hominem conciliat homini, et ad orationis et ad vitæ societatem : ingeneratque inprimis præcipuum quemdam amorem in eos qui procreati sunt : impellitque ut hominum cœtus et celebrationes, et esse, et à se obiri velit : ob easque causas studeat parare ea, quæ suppeditent et ad cultum et ad victum. Cic. de Offi. l. 1.

cætera quæ possunt corpori accidere aut rebus externis. Multò magis secundùm naturam excelsitas animi et magnitudo est, itemque comitas, justitia, liberalitas, quàm voluptas, quàm vita, quàm divitiæ, quæ quidem contemnere et pro nihilo ducere, comparantem cum utilitate communi, magni animi et excelsi est. Iterque magis est secundùm naturam pro omnibus gentibus, si fieri possit conservandis, aut juvandis, maximos labores molestiasque suscipere, imitantem Herculem illum, quem hominum fama, beneficiorum memor, in consilium cœlestium collocavit, quàm vivere in solitudine non modò sine ullis modestiis, sed etiam cum maximis voluptatibus, abundantem omnibus copiis. Quocirca optimo quisque et splendidissimo ingenio longè illam vitam huic anteponit. Ex quo certè efficitur hominem naturæ obedientem, homini nocere non posse. » Cum hoc sensu honesti et decori conjunctæ sunt propensiones et affectiones generosæ et gratuitæ, quibus impellimur sine ullâ nostræ utilitatis consideratione ad benefaciendum.

6° Ad bonum societatis promovendum inclinat ipsa philautia, seu sui ipsius amor. Interest quippe omnium rectè facere et aliorum studere commodis, uti jam notatum est, et tertio articulo mox demonstrabimus. Hìc tantùm observabimus utilitatem cum honestate contendere non posse. Nam cùm nihil tam contra naturam sit quàm turpitudo, quàm crudelitas, nihilque tam secundùm naturam quàm utilitas ad quam quodammodò rapimur, certè in eâdem re, sub regimine atque constitutione entis sapientissimi et optimi, utilitas et turpitudo esse non possunt.

7° Denique omnes etiam corporis facultates hominem ad societatem natum esse manifestissimè ostendunt. Figuram corporis habilem et aptam humano ingenio dedit natura, et cùm cæteras animantes abjecerit ad pastum, solum hominem quasi ad amplexus erexit. Tum speciem ita formavit oris, ut in eo penitùs reconditos sensus detegat : oculi nimis arguti quemadmodùm animo affecti simus loquuntur, et is qui appellatur vultus, qui nullo in animante esse præter hominem potest, indicat mores. Mirâ etiam naturæ nostræ fabricâ plerique aliorum hominum affectus et passiones contagione quâdam similes etiam in nobis excitare solent affectus. Multæ quoque sunt opportunitates habilitatesque reliqui corporis, moderatio vocis, orationis vis, quæ omnes humanæ societatis maximè conciliatrices sunt.

Instabis cum Hobbio 1° : « Societates civiles sunt fœdera quibus sanciendis fides et pacta necessaria sunt : horum ab infantibus quidem et indoctis, vis; ab iis autem qui damnorum à defectu societatis inexperti sunt, utilitas ignoratur; unde fit, ut illi, quia quid sit societas non intelligunt, eam inire non possint; hi, quia nesciunt quid prodest, non curent. Manifestum ergo est omnes homines cùm sint nati infantes ad societatem ineptos natos esse; permultos etiam, fortassè plurimos, vel morbi animi, vel defectu disciplinæ per omnem vitam ineptos manere : habent tamen illi, tam infantes quàm adulti, naturam humanam. Ad societatem ergo homo aptus, non naturâ, sed disciplinâ factus est. Porrò tametsi eâ conditione natus esset homo ut societatem appeteret, non sequitur eumdem ita natum esse ut societati ineundæ sit idoneus; alia res est appetere, alia capacem esse. Appetunt enim illi, qui tamen conditiones æquas, sine quibus societas esse non potest, accipere per superbiam non dignantur. » Hæc ex notulâ descripsimus, quam Hobbius primo capiti de Cive affixit ad temperandam duriorem illam sententiam hominem ad societatem aptum non esse.

2° Si esset quoddam societatis inter homines naturale vinculum, esset illud mutua benevolentia. Sed nulla est talis in hominibus affectio. « Nam si homo, inquit Hobbius, hominem amaret naturaliter, id est, ut hominem, nulla ratio reddi posset, quare unusquisque unumquemque non æquè amaret, ut æquè hominem; aut cur eos frequentaret potiùs, in quorum societate, ipsi potiùs quàm aliis defertur honor et utilitas. Non socios igitur, sed ab illis honore, vel commodo affici, naturâ quærimus; hæc primariò, illos secundariò appetimus. »

3° « Quo consilio homines congregentur ex iis cognoscitur, quæ faciunt congregati. Si coeant enim commercii causâ, unusquisque non socium, sed rem suam colit : si officii causâ, nascitur forensis quædam amicitia, plus habens mutui metûs quàm amoris; unde factio aliquando nascitur, benevolentia nusquàm : si animi et hilaritatis causâ, solet maximè perplacere sibi unusquisque in iis rebus quæ risum excitant, unde possit (prout est natura ridiculi) comparatione turpitudinis, vel infirmitatis alienæ, ipse sibimet commendatior evadere. Etiamsi autem hoc innocuum aliquando et sine offensâ sit, manifestum tamen est, delectari eos non priùs societate, quàm gloriâ

suâ. Cæterùm plerùmque in hujusmodi congressibus læduntur absentes, eorum tota vitæ ratio, dicta, facta examinantur, judicantur, condemnantur et dicteriis traducuntur ; neque parcitur ipsismet confabulantibus, quin idem patientur simul atque è consessu exierint ; adeò ut non absurdum fuerit consilium ejus, qui à scenâ confabulantium exire novissimus solebat. Atque hæ veræ sunt deliciæ societatis, ad quas naturâ, id est, ab affectibus omni animanti insitis ferimur... Denique, ut loquar de iis qui profitentur præ cæteris sapere, si philosophiæ gratia coeat, quot homines tot sunt qui cæteros docent, nempe tot volunt magistri haberi ; alioqui socios non modò, ut alii non se amant mutuò, sed odio prosequuntur. Clarum adeò est experientiâ omnibus, qui res humanas paulò attentiùs considerant, quòd congressus omnis spontaneus, vel egestate mutuâ conciliatur, vel captandâ gloriâ. »

4° « Idem quoque colligitur ex ipsis definitionibus voluntatis, boni, honoris, utilis. Cùm enim societas voluntariè contrahatur, in omni societate quæritur voluntatis objectum, hoc est, id quod videtur unicuique congredientium bonum sibi. Quidquid autem videtur bonum, jucundum est, pertinetque ad organa vel ad animum : animi autem voluptas omnis, vel à gloriâ est (sive benè opinari de seipso), vel ad gloriam ultimò refertur ; cætera sensualia sunt, vel ad sensuale conducentia, quæ omnia commodorum nomine comprehendi possunt. Omnis igitur societas vel commodi causâ vel gloriæ, hoc est, suî, non sociorum amore contrahîtur. »

5° Non solùm homines naturâ conjuncti nequaquàm sunt, nec propensi ad se diligendos ; verùm etiam sibi invicem naturaliter inimici sunt, statusque hominis naturalis est status belli, in quo homines in se invicem palàm aut ex insidiis præoccupandis perpetuò intenti sunt. Bellum enim hoc naturale exoritur à tribus causis : 1° à competitione seu plurium appetitione unius rei ; 2° à defensione, seu metu, ne alii nos aut res nostras invadant ; quo metu impellimur ad alios vi et dolo præoccupandos ; securitatis viam meliorem novit nemo anticipatione ; 3° à gloriæ cupiditate, quâ propensi sunt homines ad belligerandum, ad comparandam rebus gestis famam. Ita enim disputat Hobbius in Lev. c. 13.

Respondeo inter illa Hobbii argumenta alia ridicula esse, alia à re suâ prorsùs aliena, alia verò sibi potiùs quàm nobis contraria : singulis eâ quâ poterimus brevitate respondebimus. Primum Hobbii argumentum petitum ex eo quòd homines nascantur infantes, pluresque ex ipsis morbo animi societatis nec cupidi nec idonei sint, ridiculum profectò est. Efficere sic potuisset etiam hominibus non esse naturalem rationem aut generandi vim : in infantibus quippe involutæ sunt istæ facultates, amentes verò et steriles illis per totam vitam carent. Cùm enim dicimus insitam esse à naturâ omnium hominum animis vitæ regulam, homines adultos intelligimus, quorum mens sana est in corpore sano.

Secundo argumento nulla prorsùs subest vis : licet enim homines mutuâ adunentur benevolentiâ et naturaliter propensi sint ad se mutuò diligendos, tamen ille naturalis amor augeri variis modis potest erga aliquos ex familiaritate, ex communibus studiis, ex conjunctionibus naturalibus et propinquitate, ex acceptis beneficiis, ex virtutis opinione, denique ex variis relationibus, quas cum ipsis habere possunt, quæ infinitæ sunt : hinc amor conjugalis, parentum in filios propensa voluntas, liberorum pietas, amicitia, commiseratio, etc., quibus ita homines adunantur, ut in alienis timeant periculis, in rebus aliorum secundis lætitiâ gestiant ; nunc aliorum pudeat, aliàs eorumdem factis superbiant. Nedùm certè illa in diligendis hominibus diversitas nullam esse ostendat in homine philanthropiam, maximum est illius indicium ; nam nisi insita esset naturæ ad alios diligendos propensio, non exardesceret pro aliis studium ex levissimis causis, uti fit ; ideòque Hobbianæ assertioni hanc oppono veritatem, nullum esse, tam obduratæ naturæ, qui hominem, quatenùs hominem, odio habeat : frui improbitatis et injustitiæ fructibus possumus ; improbitate, crudelitate delectari non possumus (1).

Quæ argumento tertio continentur levia profectò sunt, et si in accuratâ et diligenti naturæ humanæ exploratione in illa solummodò argumenta incidit Hobbius, ridiculè asseruit philosophos ante se omnes temerè pronuntiâsse hominem ad societatem natum esse : ipsis certè perspecta erant humanæ naturæ vitia ; sed existimârunt absurdum esse, in iis affectibus ponere moralis disciplinæ fundamenta, qui à rectâ ratione improbantur, omnibusque

(1) Si nihil existimas contra naturam fieri hominibus violandis, quid cum eo differas, qui omninò hominem ex homine tollit? Cic. de Offic.

etiam sceleratis sunt odiosi et pudendi. Præterea sunt à re suâ omninò aliena, et nequaquàm evincunt hominem societati aptum non esse : nam sic hoc argumentum conclusit, « Clarum adeò experientiâ quòd congressus omnis spontaneus vel egestate mutuâ conciliatur vel captandâ gloriâ. » Esto : ergo etiam vitia humanæ naturæ societatis vincula sunt, et homines à sapientiâ et virtute alieni ad congregationem et communitatem propensi sunt.

Quarto argumento eadem respondenda sunt. Concedimus Hobbio homines summo studio sua prosequi commoda, et confitemur jura civilia partim metu injusti inventa fuisse? num ex eo sequitur homines esse naturâ ferociores lupis, ursis et serpentibus; eorum statum naturalem esse statum belli? imò rem nostram suâ conclusione adjuvat Hobbius, ut in superiori argumento, dùm definit societatem contrahi, tum commodi causâ, tum gloriæ. At nullo modo concedimus Hobbio nullum aliud esse bonum jucundum : aut si hoc concedere libeat, negabimus omne bonum jucundum contineri bono sensuali et gloriâ seu vanâ de se opinione. Existit enim bonum honestum, quod specie suâ ipsum per se delectat : jucunda in Deum pietas est; jucunda est in alios charitas; lætissimus sensus est beneficentiæ, clementiæ, commiserationis, fidei, justitiæ, magnanimitatis; officiorum hisce subjectorum jucundissima est memoria. Virtus omnis etiam deserta à voluptate, inter labores, molestias, pericula, sibi sufficit, seipsâ contenta est : imò,

Per damna, per cædes ab ipso
Ducit opes, animumque, ferro.

Denique ad quintum argumentum respondeo, illud falsò supponere, in statu naturæ fore inter omnes homines competitionem, aut tantum metum et diffidentiam, aut tantam gloriæ cupiditatem. Deinde dato, quòd istis passionibus omnes homines commoverentur, nego tamen ex illis bellum esse inter homines oriturum. Denique dato etiam quòd ex illis contrariis appetitibus oriatur bellum, nego in illo bello omnia licere, nihil fieri posse injustum.

Primò. In statu naturæ non est naturalis et necessaria competitio nec mutui metus, nec in alios dominandi cupiditas. Non competitio : nam illa juxta Hobbium ex eo oriretur quòd unusquisque omnia appeteret; sed ad omnia appetenda nequaquàm inclinamur à naturâ, ut mox dicemus ad proximam objectionem. Et ut ipse dixit, « modesti hominis est et vires suas rectè æstimantis, permittere cæteris omnibus eadem omnia quæ sibi. » Deinde non ab hominibus homines naturaliter sibi metuunt, sed tantùm ab improbis et quorum improbitas atroci aliquo facto comperta sit. Parcit enim naturaliter cognatis maculis similis fera, Indica tigris rabida cum tigride habet pacem, sævis inter se convenit ursis : homines naturaliter lupis, ursis et serpentibus ferociores esse non concedimus. Primi navigatores invenerunt populos barbaros mites et mansuetos; quique hodiè nondùm experti sunt nostram aut vicinorum sævitiam, à calliditate, à suspicione, à perfidiâ, à crudelitate gentium ad civilem cultum deductarum, quàm multùm distant! Infinita exempla sunt. Denique omnibus hominibus naturalis non est cupiditas gloriæ et dominii in cæteros omnes : ambitio nonnisi post constitutos honoris et dignitatis gradus incessit hominum mentes : in statu verò naturæ ubi hominum nulla erat nisi in propriis viribus fiducia, spes dominii nunquàm ulli affulsit (1).

Secundò. Dato quòd unusquisque omnia appeteret, ab omnibus metueret (2), dominium in omnes ambiret et gloriæ cupiditate duceretur, nego tamen oriturum inter homines bellum. Nam certum est quòd oppositis affectibus ad pacem fortiùs inclinentur homines, quàm his ad bellum. Dùm igitur Hobbius ex harum affectionum consideratione pronuntiavit bellum inter omnes oriturum esse, æquè ineptè et temerè conclusit, ac si quis bilancis inclinationem determinare vellet, cognitis solùmmodò ponderibus, quæ unicam ejus lancem premunt. Nos verò putamus abundè constare ex iis quæ supra dicta sunt, hominis facultates omnes atque propensiones majori vi ad pacem ducere quàm ad bellum : præcipuè cùm in bello, fatente Hobbio, sit mortis violentæ periculum præsens et perpetuum, vita solitaria, indiga, bruta et brevis, adeòque in quâ nullæ voluptates nec etiam salus sperari possit (3). Sed, inquit Hobbius, dùm aliorum studemus

(1) Le désir que Hobbes donne d'abord aux hommes de se subjuguer les uns les autres, n'est pas raisonnable. L'idée de l'empire et de la domination est si composée, et dépend de tant d'autres idées, que ce ne serait pas celle qu'il aurait d'abord. Esprit des Lois, l. 1, c. 2.

(2) L'homme dans l'état de nature ne sentirait d'abord que sa faiblesse. Dans cet état chacun se sent inférieur; à peine se sent-il égal. On ne chercherait donc point à s'attaquer, et la paix serait la première loi naturelle. Ibid.

(3) Au sentiment de sa faiblesse, l'homme joindrait le sentiment de ses besoins... Il y serait porté d'ailleurs par le plaisir qu'un animal

commodis, nostra amittimus; dùm cum aliis benevolè vivere volumus, securi nequaquam esse possumus : « securitatis viam meliorem novit nemo anticipatione. » Falsæ sunt hæ Hobbii assumptiones et ab omni sensu alienæ. Major securitas est inter amicos, quàm inter hostes, inter eos qui ex beneficiis gratos habent erga nos animos, quàm inter eos, qui injuriis affecti vindictam quærunt. Sed actus benevolentiæ, comitas, benignitas, beneficentia, aliorum naturaliter provocant amorem, amicitiam conciliant, gratos excitant animi sensus, ex quibus affectibus magna exsurgit securitas. Contra actiones aliis noxiæ, malevolentia, invidia, crudelis Hobbii anticipatio concitant omnium odia et ad vindictam provocant; inter quos aliorum erga nos sensus nulla certè esse potest securitas.

Tertiò denique, etiamsi in statu naturæ ex hominum perversis affectibus oriretur bellum, falsò assumpsit Hobbius omnia in illo bello licita fore : nam inter potestates etiam belligerantes sunt servandæ leges naturales, quæ nunquàm silent et ad quas armorum strepitu nunquàm obsurdescere debemus, uti infra ostendemus.

Objicies 4°, cum eodem : Non est jus naturâ, sed pactis constitutum : « Ubi non præcessit pactum, nihil fieri potuit injustum, nec cuilibet inferri injuria; et vocabula *justum et injustum* ante potentiam civilem, quæ violationem pactorum ulcisci posset, usurpata non fuerunt. » Lev. c. 15. Ex quo principio concludit regulas boni et mali, justi et injusti, honesti et inhonesti esse leges civiles : ideòque quod legislator præceperit, id esse bonum; quod vetuerit id malum esse, legemque nullam iniquam esse posse; quoniam leges quæ imperant, justa faciunt imperando; quæ vetant vetando injusta. De Civ. c. 12. — Respondeo cum Cicerone : « Si populorum jussis, si principum decretis, si sententiis judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, et scitis multitudinis probarentur. Quod si tanta potestas est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur, cur non sanciunt, ut quæ mala perniciosaque sunt habeantur pro bonis et salutaribus? Aut cur cùm lex ex injuriâ jus facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo? Atqui nos legem bonam à malâ, nullâ aliâ nisi naturæ normâ dividere possumus : neque solùm jus et injuria naturâ dijudicantur, sed omninò omnia honesta ac turpia; nam et communis intelligentia nobis notas res efficit, ut honesta in virtute ponantur, in vitiis turpia; ea autem in opinione existimare, non in naturâ posita, dementis est. » Deinde si nulla sit lex civilibus legibus anterior, quo nitetur fundamento principum auctoritas, quidve subditos, qui impunè contemnere principis imperia poterunt, coget ad obsequium? Quænam esse potest perduellium et fœdifragorum culpa? « Paciscentes, inquit Hobbius, proprio facto, propriâ voluntate obligantur : » certè remanet ipsis arbitrium et libertas suis viribus et facultatibus utendi quomodò libuerit; fac illos velle ea pacta rescindere et violare, quæ antea inierant; quid impediet si possint impunè? Audite ingeniosissimum philosophum : Ii qui pacta violant sibi contradicunt et id faciunt quod absurdum in scholis vocatur. « Est enim, inquit Lev. c. 14, in controversiis hominum injustitia similis ejus, quam in scholis absurditatem vocant. Sicut enim in iis, quæ initio supposita erant contradicere, absurdum, ita quod faciendum voluntariè susceperis irritum facere, injustum appellatur. » Et cap. 3 de Cive : « Est, inquit, injuria absurditas quædam in conversatione, sicut absurditas injuria quædam est in disputatione. » At cur sibi aliquis non contradicet? « Quia hoc in sermone indignum est personâ disputantis, et in civitate ei non nimis conveniens est, qui civitatis membrum haberi vult. » Numquid non magnum reperit legibus civilibus præsidium? At hoc ipsum præsidium est à lege naturæ, adeòque incredibilis est hujus auctoris vanitas : apud eum ex lege civili omnis nascitur obligatio; deinde docet leges non esse violandas propter legem naturæ absurditatem prohibentem; postremò ad vim magistratuum recurrit et eorum leges, ut valere possint tum pacta civilia, tum lex rationis. Vide Ciceronem l. 1 de Leg.

Instabis cum eodem : Natura dedit unicuique jus ad omnia, unde nulla inferri potest injuria : nam jus nihil aliud est quàm potentia, seu libertas suis viribus et facultatibus utendi, ad id ergo omne extenditur, quod quis facere potest : quod adeò verum est, ut Deus ipse nullum habeat jus nisi ex omnipotentiâ. — Respondeo æquè ridiculam esse illam Hobbii assertionem, « unicuique competere jus in

sent à l'approche d'un animal de même espèce... Outre le sentiment que les hommes ont d'abord, ils parviennent à avoir des connaissances. Ibid.

omnia, » ac si diceret, aliquid simul esse et non esse, aut partem esse toto æqualem, aut hominem esse posse simul in omnibus locis. Quandoquidem dicere hominem jus habere completum ad aliquid, quod jure ad alium pertineat, est asserere jura esse posse contraria, seu quod eòdem redit, idem posse esse rectum simul et non esse rectum. Nam jus completum unius in suo conceptu includit negationem juris in quolibet alio; verbi gratiâ, si unusquisque jus habeat ad propriam vitam et ad se tuendum, ergo nulli competere jus potest vitæ illius auferendæ. Uno verbo contrà jus nihil jure fieri potest, sicut quod veritati repugnat verum esse nequit. Præterea, ut notat Cumberlandius de Leg. nat. pag. 217, « si impossibile sit singulis omnes et omnia sibi subjicere, ratio quæ hunc finem proponit singulis, qui uni tantùm contingere potest, sæpiùs quàm millies proponeret impossibile et semel tantùm possibile. » Longissimè verò distare notiones juris et potentiæ, et jus regnandi in Deo non esse in omnipotentiâ, sed in sapientiâ etiam et bonitate situm supra diximus: ergo jus est libertas agendi, quam ratio probat.

Instabis cum eodem: Jus ex concessis est libertas agendi juxta rectam rationem. Atqui ante constitutionem civilem in statu naturæ ratio recta unicuique concedebat jus in omnia. Nam in statu naturæ jus erat unicuique, seu licuit unicuique omnia habere et facere, quæ unusquisque ad suî conservationem necessaria judicaret. Sed omnia habere et in omnes omnia facere unusquisque ad suam conservationem in statu naturæ necessarium judicabat. — Major hujus ultimi syllogismi sic ab Hobbio confirmatur: Unicuique jus est omnia possidere et facere in omnes, quæ judex et arbiter ad vitæ cujusque conservationem necessaria judicaverit. At quæ unusquisque in statu naturæ necessaria judicaverit, ea judex ad illius conservationem necessaria judicat: ipse enim in illo statu est judex solus de necessariis ad suam conservationem. — Minorem verò satis confirmâsse se putat Hobbius dicendo, « ferri unumquemque in appetitionem ejus quod sibi bonum est, idque naturali necessitate, non minori quàm lapis deorsùm fertur. »

—Respondeo: Nego tum majorem, tum minorem: 1° enim major propositio falsa est, quoniam justum et injustum, uti toties probavimus, non ex arbitrio pendet, sed in ipsâ rerum naturâ positum est. Potest igitur homo in statu naturæ falsò et temerè pronuntiare, ea necessaria esse ad suam conservationem, quæ revera necessaria non sunt: ejusque judicium non magis ea reddit justa quàm reddit necessaria. Si quis in statu naturæ cicutam herbam esse utilem, aut etiam necessariam ad corporis sui nutritionem judicaverit, atque ejus succo copiosè se ingurgitaverit, non ideò salubre fiet alimentum, sed repugnante licet, illius judicis sententiâ illi mortem afferet. Nec minùs constans vis est eorum, quæ ad moralem vitam pertinent, nec mutantur sententiis hominum. Demonstrandum foret Hobbio in statu naturæ nullam esse judicii normam; nam si sit quædam ejusmodi norma, quodcumque judicium ab illâ dissentiet falsum erit, et actio consequenter injusta. Jam verò talem esse normam confiteri visus est ipse Hobbius, ubi jus definivit, libertatem agendi secundùm rectam rationem (1).

Ridicula est majoris propositionis confirmatio ducta ex comparatione statûs civilis et statûs naturalis: in illo quidem sententiis judicum adhæremus, non quòd semper rectæ sint aut iniquæ esse non possint, sed quòd ad finem litibus imponendum et servandam pacem tales æstimari eas necesse sit; et quoniam illud malum privatum quod ex iniquis judiciis exoritur longè eo minus est, quod oriretur si bello lites dirimerentur. At certè sententia nec judicis nec principis eò usque valet ut rerum vertatur natura.

2° Neganda est etiam minor propositio, cujus falsitas jam satis ostensa fuit in responsionibus ad superiorem objectionem. Ad confirmationem verò dico, omnes quidem homines quærere beatam vitam, tamen nequaquàm ex eo effici unumquemque judicare omnia sibi esse necessaria. Certè ipse Hobbius cap. 1, 64, concedit nonnullos non esse ita ad omnia rapienda propensos. « Alius enim, inquit, secundùm æqualitatem naturalem permittit cæteris eadem omnia quæ sibi, quod modesti hominis est, et vires suas rectè æstimantis. » Certè si secundùm rectam rationem statuat, qui aliis sibi paria permittit, nullum jus sibi acquirere potest ex irrationali suo judicio, quisquis sibi omnia, velut ad suî conservationem necessaria, arrogaverit. Quin etiam si singuli homines in statu naturæ judicarent omnia sibi esse necessaria, liceret inde concludere rem ita esse: recta

(1) Est lex naturalis dictamen rectæ rationis circa ea quæ agenda vel omittenda sunt ad membrorum conservationem, quantùm fieri potest, dicebamus. De Cive c. 2.

enim ratio non errat : sed contra experientiâ constat, et Hobbius concedit omnia non esse necessaria ; ergo recta ratio id non judicat ; et cùm jus sit libertas agendi juxta rectam rationem, nullum ad omnia jus esse potest.

Articulus II.

De legis naturalis divinâ origine et immutabili naturâ.

Hoc articulo duo disputanda sunt : primò utrùm lex naturalis diffusa in omnes accipiat divinam auctoritatem ab auctore Deo, quæ quæstio est de causâ legis naturalis efficiente ; deinde utrùm illa sit voluntatis divinæ arbitraria constitutio ; quæ secunda quæstio est de essentiâ ejusdem legis. Prima disquisitio parùm habet difficultatis ; nam cùm lex naturalis ad naturam rerum à divinâ voluntate profectam pertineat, divina dici debet, sicut divina est omnis alia naturæ constitutio. Deinde à priori, ubi de Dei providentiâ, confectum est Deum esse sapientem, bonum atque justum creaturarum omnium moderatorem, maximè entium rationalium : adeòque legis naturalis, quæ ad sapientiam, bonitatem et justitiam instituit, certissimè inventorem et latorem esse. Secunda quæstio magni quidem momenti est, quòd ex legis naturalis immutabili naturâ pendeat omnium entium rationalium communio et quædam cognatio : quippe si lex naturæ sit arbitraria constitutio, non erit necessariò in omnibus entibus uniformis ; quod nobis justum, aliis iniquum esse poterit. Sed de eâ hoc loco breviùs disseremus, quia multa jam à nobis disputata fuerunt ad illam pertinentia, in ultimo argumento pro Dei existentiâ, in quo contra Protagoram, aliosque, æternas et immutabiles rerum naturas, earumque rationes defendimus.

Propositio prima.

Unus est communis magister et imperator hominum Deus ; ille legis naturalis lator ; et lœsæ Dei majestatis reus est, qui illam contempserit.

Probatio. — 1° Argumentari licet à priori, ex omnibus Dei attributis, sapientiâ, bonitate, justitiâ et sanctitate, quibus imponitur Deo necessitas gubernandi suas creaturas modo naturis suis accommodato : neque imperio se abdicare potest, quin seipsum deneget et naturam suam aspernetur, uti confectum alio loco est, ubi de Dei providentiâ.

Conficere etiam à priori possumus ex legum naturalium convenientiâ, tum respectu Dei, cui dignum est exercere in homines morale imperium, propterea quòd in hâc administratione rerum magis eluceant divinæ perfectiones, præsertim morales ; quòd in hâc solâ administratione locus sit mutuo fœderi inter Deum et creaturam, religioni, pietati, et cæteris virtutibus moralibus, quæ Deo in opere suo gratissimæ esse debent (quæ etiam argumenta ibidem attigimus) ; tum etiam respectu hominis, cujus multùm interest vivere sub imperio Dei morali, ob triplicem causam, nempe propter actionum humanarum naturalem efficientiam, arbitrii humani naturam et legum maximam utilitatem. Primò morale Dei imperium postulat natura actionum humanarum. Si illæ essent indifferentes, neque ullius boni aut mali efficientes, essent quidem leges quibus regerentur inutiles : at, ut constituta est rerum natura, omnes et singulæ actiones humanæ physicè sunt bonæ vel malæ, id est, naturali vi producunt bonum vel malum physicum, videlicet perfectionem et felicitatem, vel imperfectionem et miseriam, sive suam, sive alienam, ut supra confectum est, ubi de qualitate actionum humanarum. Secundò leges morales postulat natura humani arbitrii : non essent quidem illæ necessariæ, si ea esset arbitrii humani natura, ut in illâ semper ferret sese quæ sunt optima, et quibus potiri potest ; sed si arbitrii licentia longè major sit, possitque ferre sese ad impossibilia, seu ea quæ attingi nequeunt ; si possit rejectis salutaribus pestifera quærere, planè necessaria est illi regula quædam, quâ possibilia ab impossibilibus distinguat, ne perpetuò frustretur ; et ut mala à bonis secernat, ne incautè perniciem sibi accersat. Atqui ex iis quæ supra disputata sunt de libertate, patet illam esse licentiam arbitrii ut possit sese ferre ad impossibilia, et ad pestifera æquè ac ad salutaria, propter illam quam habet in agendo facilitatem et voluptatem ; imò quoque ferre sese contra ipsa legum præcepta et terrores. Tertiò bonum et conveniens homini est vivere, non in statu tumultuario et incerto, sed in ordine optimo et pulcherrimo, in quo rationes suas valeat deducere, prospicere futura, et cursum vitæ cum prudentiâ instituere. Atqui ordo rerum nullus, neque naturalis, neque moralis, esse potest sine legibus et imperio. Tolle leges illas motûs, quibus cohæret systema mundi, tota moles ruet, evanescetque omnis decor et pulchritudo universi : sic quoque nisi legibus quibusdam vita

humana moderaretur, quæ essent in omnibus hominibus uniformes, nulla esse posset in vitâ humana constantia : nullum inter homines vinculum, nullus concentus, nulla etiam fermè naturæ similitudo, quæ nonnisi ex legum naturalium in omnium hominum voluntates uniformi influxu oriri potest. Imò verò nulla est, neque concipi potest natura ad actionem nata sine legibus naturæ suæ convenientibus. Corpora parent legibus motûs. Belluæ sensationibus ducuntur, et quia in illis nulla est eligendi facultas ex objectorum impressionibus, juxta leges ab auctore naturæ positas necessariò determinantur. Creaturæ verò liberæ sors non patitur, ut belluarum more necessariò ad agendum inclinetur ; sed tamen in tali indifferentiâ constitui non potuit, ut nulla esset ei vivendi ratio commendata à naturâ. At si sit quædam vivendi ratio, quam natura commendat, erit naturali lege devincta. Adeòque cum Cicerone concludamus : « Nihil tam aptum est ad jus conditionemque naturæ, quàm imperium, sine quo nec domus ulla, nec civitas, nec gens, nec hominum universum genus stare, nec rerum natura omnis, nec ipse mundus potest. »

Tertium argumentum à posteriori. Primò, intellectus hominis est facultas merè passiva, ejusque judicia non ex arbitrio pendent, sed divini sunt quodammodò afflatus : nam, ut ait auctor sacer, *inspiratio Omnipotentis dat intellectum;* si igitur ratio sit vera lex, ejusque dictata sint vera præcepta, erit certè ratio lex divina. Atqui præcedenti articulo demonstravimus rationem habere vim et potestatem legis, cui qui non paret ipse se fugit et naturam hominis aspernatur. Secundò, colligitur à posteriori Deum regnare in homines per leges naturales ex multis divinæ gubernationis signis, præsertim ex manifestis Dei judiciis, et legum naturalium sanctionibus, de quibus articulo sequenti dicemus. Idem tandem colligitur ex omnium hominum consensione et insito animis divinæ gubernationis sensu ; de cujus argumenti auctoritate diximus, ubi de existentiâ Dei. Canamus ergo cum Sophocle in OEdipo :

Leges
Excelsæ, cœlitus genitæ,
Quarum Olympus pater solus,
Neque illas mortalis
Natura hominum peperit ;
Magnus est in illis Deus,
Neque senescit.

Objicies 1°, cum Hobbio : Lex divina est vox Dei imperantis clarè prolata vel scripta, ita ut omnes qui obedire teneantur sciant vocem ejus esse. Atqui dictata rationis seu leges naturales non sunt vox Dei neque prolata neque scripta, nisi quatenùs eædem à Deo in Scripturis sacris latæ sunt. Nego minorem. Nam dictata rationis seu præcepta naturalia sunt vox naturæ; naturæ verò vox est vox Dei, non quidem quæ insonet auribus, sed quæ tamen clarissimè audiatur et ad quam obsurdescere nequeamus. Imò hanc vocem Deo acceptam referunt spontè et naturaliter omnes homines; ipsum imperitantem et comminitantem audire sibi videntur ; credunt omnes virtutis patronum esse et remuneratorem futurum, scelerum verò æquissimum vindicem. Neque sanè Hobbii levitatem satis mirari possumus, qui postquam c. 3, l. de Cive, ea posuisset, ex quibus confecta est objectio, c. 4, hæc habet : « Quæ naturalis et moralis, eadem et divina lex appellari solet, néc immeritò : tum quia ratio, quæ est ipsa lex naturæ, immediatè à Deo unicuique pro suarum actionum regulâ tributa est ; tum quia vivendi præcepta, quæ inde derivantur, eadem sunt quæ à divinâ majestate pro legibus regni cœlestis per Dominum nostrum Jesum Christum, ac per sanctos Prophetas et Apostolos promulgata sunt. »

Objicies 2° cum eodem : Doctrina hæc seditiosa est, et reipublicæ quatit fundamenta. 1° Quia civium erga principes obsequium minuit. Omne enim imperium civile metu et terrore, quem incutit imperantium potestas, constat et conservatur. Sed admisso regno Dei in homines per leges aliquas naturales, minuitur hic metus civilis imperii : metus et reverentia erga excellentiorem potentioremque naturam tollit metum et reverentiam erga potestatem inferiorem. 2° Quia jus principum nimiùm circumscribit. Omnis quippe dominatus ejus est naturæ, ut dividi non possit. Si finibus non caret, nullus est. Sed si sint leges aliquæ divinæ diversæ à legibus civilibus, potestas civilis non est sine finibus. 3° Quia tollit unitatem voluntatis et concordiam in civitate prorsùs necessariam. Omne enim corpus civile, omnisque respublica unus est homo arte factus ex multis constans hominibus naturalibus uni capiti subjectis, in quo una communis ratio est, una voluntas, conscientia una. Atqui doctrina de regno Dei per leges naturales privatum introducit de eo quod justum aut injustum est judicium ; tot constituit conscientias

et voluntates, quot sunt civitatis membra (1).

Respondeo hæc omnia esse vanissima, nullamque è contrario disciplinam aptiorem esse ad minuendam principum auctoritatem et ad excitandas, fovendasque seditiones, quàm est illa *Hobbii*, omniumque atheorum. Nam juxta horum placita hoc unum jubet natura, ut quisque omni arte, omni modo vitam suam atque membra conservet. Lex quippe naturæ est « dictamen rectæ rationis circa ea, quæ agenda vel omittenda sunt ad membrorum conservationem, quantùm fieri potest, diuturnam. » Ad hanc membrorum conservationem constitutæ sunt civitates, quarum nullus alius finis est. Sceleratus ergo quisque, si illi pœnæ capitales à principe propter admissa crimina intententur, poterit consentienter legi naturæ rempublicam totam miscere, principem interficere et quocumque modo suæ saluti consulere : « quærenda sunt, ut idem Hobbius habet, belli auxilia, si pax haberi et vita conservari nequeat. » Et profectò legis primariæ, quæ jubet conservationem membrorum, ex quâ reliquæ omnes fluxêre, major vis et potestas sit, necesse est ; neque secundariæ ullæ leges sanctæ esse possunt, nisi quamdiù principem legem munient. Quo principio nihil civitati perniciosum magis excogitari potest.

Ad primam verò rationem respondeo primò, non solo metu imperantium contineri civile imperium : continetur scilicet lege naturæ, quæ civibus obedientiam et magistratibus justitiam imperat, cujus sine ullâ divinâ ratione quædam auctoritas est (2) : continetur metu et pietate adversùs Deum, cujus personam sustinent principes. Tolle hæc imperii adminicula, solumque metum legum et judiciorum relinque, à nullo exigere poteris, ut pro salute principis vel reipublicæ se morti objiciat : nullum vinculum retinebit eos, qui peccare poterunt impunè. Falsum quoque propterea est, quòd religio minuat obsequium erga principes, cùm è contrario cives illis adjungat et contineat in officio, quando eorum majestas contemni et violari posset. Ergo sine dubio causam principum agimus, ubi docemus non solo terrore et violentiâ eos regnare, sed primùm æquitate naturali, deinde Dei metu eorum imperia firmata esse. Ad secundam verò rationem dico primò, jus infinitum, quale principi tribuit Hobbius, esse nullum, non in ipso Deo. Scilicet quod jure fit, id justè fit, seu æquitati consonat. Sed æquitas res est certis finibus conclusa. Si enim sit aliquid naturâ suâ justum et rectum, necesse est aliquid esse injustum et pravum, quod idcircò nulla auctoritas aliis jure præscribere potest. Ipsa Dei omnipotens voluntas æquitate vallata est : *Justitia ante eum ambulabit, et ponet in viâ gressus suos : justitia et judicium præparatio sedis ejus.* Deinde nullum est jus principum ubi nulla est in subditis obligatio, hæc enim sunt duo correlata : sed absurdissimum est defendere subditos teneri ad infinitam obedientiam. Tandem ad quam rem utile esse potest, hoc infinitum jus concedere principi ? Ut possit nulla non scelera admittere et universum populum suo regimini commissum vexare vel delere. Ad tertiam autem rationem respondeo religionem homines consociare, Hobbii doctrinam eosdem dividere. Nam ut observavit Plato, « quod commune et publicum est, id conjungit et consociat ; quod privatum, dividit et dissolvit. » Jam verò religio proponit hominibus commune bonum, docet anteponenda esse publica commoda privatis utilitatibus, pro salute imperii periculis et morti occurrendum esse, obtemperandum esse decretis judicum etiam cum suorum fortunarum ruinâ. Ex alterâ parte Hobbius negat ullum esse prosequendum cuique commune bonum, negat ullo officio homines esse inter se devinctos, omnia ad privatam utilitatem et libidinem refert, nullam aliam legem novit nisi eam quæ jubet membrorum conservationem : ex quibus sequitur quemque judicem esse eorum omnium quæ ad se pertineant, et jure posse tentare quæcumque sibi expedire judicaverit, veneno vel gladio tollere inimicos, rempublicam conturbare. Uno verbo, quamdiù cives religionis præceptis parebunt, ex unanimi boni publici prosecutione summus consensus efflorescet : quamdiù juxta præcepta Hobbii suis

(1) Opinio eorum qui docent peccare subditos, quoties mandata principum suorum, quæ sibi injusta videntur esse, exequuntur, et erronea est, et inter eas numeranda, quæ obedientiæ civili adversantur. De Cive c. 12. Civitati universaliter et in omnibus obedire obligamur. Ibid. c. 14. Si quæratur an obediendum civitati sit, si imperetur Deum colere sub imagine, coram iis qui id fieri honorificum esse putant, certè faciendum est. Ibid. c. 15. Sequitur ergo legibus illis, *non occides, non mœchaberis, non furabere, parentes honorabis*, nihil aliud præcepisse Christum, quàm ut cives et subditi suis principibus in quæstionibus omnibus circa meum, tuum, suum, alienum, absolutè obedirent. Ibid.

(2) Virtutis et vitiorum sine ullâ divinâ ratione grave ipsius conscientiæ pondus est. Cic. l. 3 de Nat. deor.

studebunt utilitatibus, summa vigebit contentio; neque unquàm ab illis expectanda erit illa legibus civilibus obedientia, quam conscientiæ dictatis denegant; aut illa erga principem devota voluntas, quam Deo præstare nolunt.

PROPOSITIO II.

Lex naturalis, secundùm essentiam considerata, sempiterna est et immutabilis, atque, ut loquitur Cicero, *æterna mens est omnia ratione cogentis Dei* (1).

Lex naturalis est sempiterna et immutabilis, si illius præcepta sint posita in naturis rerum, naturæ verò rerum sint sempiternæ et immutabiles : atqui 1° legis naturalis præcepta in rerum naturis posita sunt; nam nihil aliud sunt quàm dictata rationis seu judicia intellectûs de rerum præceptarum convenientiâ atque disconvenientiâ, ejusdem prorsùs generis, ejusdem certitudinis et evidentiæ, ac arithmeticæ et geometricæ veritates aut conclusiones quævis scientificæ. Nam in hâc parte non differt moralis disciplina seu ethica, quæ in evolvendis officiis versatur, à quâcumque aliâ scientiâ. Arithmetica, v. g., versatur circa ideas numericas et in deprehendendis numerorum rationibus tota posita est : geometria extensionis modificationes et abstractas corporum figuras contemplatur, et in earum similitudine aut dissimilitudine, æqualitate vel inæqualitate, proportionibus et mensuris inveniendis, occupatur : sic etiam physica in potentiarum et causarum naturalium vires inquirit, earumque cum affectibus et naturæ phænomenis proportionem seu connexionem investigat : nulla denique est scientia inter eas, quæ magis certæ et evidentes habentur, quæ in rerum considerandis relationibus non occupetur. Si igitur moralis disciplina, quæ in deprehendendis actionum humanarum regulis versatur, in componendis rerum ideis claris tota sit, idearumque moralium convenientias et disconvenientias tam feliciter investiget, quàm scientiæ mathematicæ, erunt certè rationis judicia circa res morales, seu præcepta vivendi, ejusdem certitudinis et tam in rerum naturis posita, quàm conclusiones quælibet scientificæ. Atqui 1° ideæ morales sunt æquè claræ atque distinctæ, ac ideæ numericæ aut geometricæ : distinguimus, v. g., amorem ab odio, gratitudinem ab ingratitudine, fidem à perfidiâ, et cætera ejusmodi tam evidenter ac circulum à triangulo, aut numerum ternarium à binario. 2° Idearum moralium convenientias aut disconvenientias multas intuitivè apprehendimus; sicut illarum idearum, quæ objecta sunt matheseos : sic, v. g., intelligo enti sapienti bono et omnipotenti obtemperandum esse; beneficiis gratum animum deberi, cum fido amico non esse perfidè agendum. Non minor est disconvenientia inter injuriam et beneficium, quàm inter duos numeros aut duas diversas figuras : haud minùs peccat contra rerum relationes, qui non colit Deum, vel non honorat parentes, vel qui innocenti injuriam infert, quàm qui in computandis numeris scriberet bis duo facere quinque. Ergo præcepta moralia ejusdem naturæ sunt ac veritates mathematicæ, et æquè posita in naturis rerum.

Præterea actiones humanæ circa quas versatur moralis philosophia, sunt causæ physicæ boni vel mali naturalis, et cum certis finibus necessariam habent connexionem : atque earum effectus tam clarè et certò cognoscuntur quàm effectus potentiarum naturalium : sic, v. g., æquè certum est temperantiam conferre ad bonum corporis habitum conservandum, meditationem ad explicandas animi vires, fidem, gratitudinem, beneficentiam ad generis humani tuendam societatem, ac compertum est mechanicis pondera manere in æquilibrio cùm suspenduntur ad distantias à fulcro ponderibus reciprocè proportionales : nihilque certè impedit quominùs leges naturales enuntientur ut totidem theoremata sub hâc formâ : « Actus hic humanus ad felicitatem meam aliorumque communem præ reliquis eodem tempore possibilibus maximè conducet. » (Vid. Cumberland, de Legibus natural.)

2° Naturæ rerum metaphysicæ, quæ ratione apprehenduntur sunt æternæ et immutabiles. Nam manifestum est res omnes cujuscumque sint generis, seu mathematicas seu morales, tales esse naturâ suâ, non alicujus entis voluntate, neque posse omninò tolli à re aliquâ essentiam suam. Nam quomodò rem sine propriâ essentiâ cogitabimus? Quomodò, verbi

(1) « Sapientia vapor est virtutis Dei et emanatio quædam claritatis omnipotentis Dei sincera.... Candor est lucis æternæ et speculum sine maculâ Dei majestatis et imago bonitatis illius. » Sap. c. 7. « Dominus possedit me initio viarum suarum, antequàm quidquam faceret à principio. Ab æterno ordinata sum et ex antiquis, antequàm terra fieret : nondum erant abyssi, et ego concepta eram.... Quando præparabat cœlos aderam.... Cum eo eram cuncta componens.... Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Nunc ergo audite me : Beati qui custodiunt vias meas. » Prov. c. 8.

gratiâ, rem rotundam sine rotunditate, circulum sine æqualitate radiorum à centro ad circumferentiam, actionem bonam sine bonitate, honestam sine honestate? Potestne omnipotentis Dei voluntas hoc efficere? Et verò existit mens æterna et immutabilis, nempe Deus. Atqui mentem æternam et immutabilem cogitatione complecti non possumus, quin simul cogitemus æternas et immutabiles rerum essentias, atque necessarias earum rationes: nam illas tollere nequeas, quin simul sustuleris cognitionem et intelligentiam omnem, quæ nihil aliud esse potest in Deo quàm harum æternarum et immutabilium essentiarum, atque earumdem rationum perceptio: qui ergo ponit essentias rerum esse arbitrarias et relativas suppositiones, quæ cognitionis principia esse non possunt, qui omnem scientiam cum Hobbio revocat ad sensum et experientiam, certè nullam relinquit æternam et immutabilem veritatem, nec consequenter mentem æternam.

Objicies: Justum et injustum non sunt in rerum naturis posita. « Nam, ut ait Puffendorfius, honestas et turpitudo suat affectiones actionum humanarum ortæ ex convenientiâ aut disconvenientiâ cum normâ seu lege. Atqui lex omnis est voluntaria superioris constitutio. Ergo honestas et turpitudo actionum humanarum oritur à voluntariâ legislatoris constitutione, non in naturis rerum posita est. » Respondeo, nego minorem: nam est lex æterna, constans et immutabilis, independens ab arbitrio divino, orta simul cum mente divinâ, posita in incommutabilibus rerum relationibus, quæque nihil aliud est quàm ipsa Dei sapientia. Ut enim sapientia divina dici possit et sit vera lex, sufficit quòd ipsius dictamina habeant præceptorum vim, à quibus nequeat divina voluntas deflectere: « non enim requiritur ad essentiam hujus legis ut à superiore feratur, aut ut præmiis et suppliciis confirmetur; nam extrinseca legis commendatio ab auctore tunc non potest esse necessaria, ubi intrinseca ejus perfectio est absoluta, pertinetque necessariò ad naturam perfectissimam; neque egent dictamina divini intellectûs sanctione per pœnas et supplicia, quæ propter intrinsecam voluntati divinæ ad bonum propensionem violari nequaquàm possunt. » Est igitur æterna lex in dictaminibus divini intellectûs posita, ad quam non tantùm creaturarum rationalium actiones expendi possunt, et accipere ex suâ convenientiâ aut disconvenientiâ cum normâ illâ denominationes varias et oppositas; sed etiam ipsi actus divini, quoniam huic legi conformes sunt, dicuntur justi et honesti: nam tolle hanc legem et finge Deum cum Spinosâ præditum infinitâ potentiâ, sed temerè et sine lege operantem, nulla esse poterit in illius entis actibus honestas. Hanc fuisse veterum philosophorum sententiam docet Cicero l. 2 de Leg. « Hanc video, ait, sapientissimorum fuisse sententiam, legem neque hominum ingeniis excogitatam, nec scitum esse aliquod populorum, sed æternum quiddam, quod universum mundum regeret, imperandi prohibendique sapientiam: ita principem legem illam et ultimam, mentem esse dicebant omnia ratione aut cogentis aut vetantis Dei.... Neque enim esse mens divina sine ratione potest, nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque sanciendis habere... Nec si regnante Tarquinio nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcircò non contra illam legem sempiternam Sextus Tarquinius vim Lucretiæ attulit: erat enim ratio profecta à rerum naturâ et ad rectè faciendum impellens et à delicto avocans; quæ non tùm demùm incipit lex esse cùm scripta est, sed tùm, cùm orta est; orta autem simul est cum mente divinâ. Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum atque vetandum, ratio est recta summi Jovis. »

Instabis 1°: Atqui denominantur actiones honestæ vel inhonestæ ex convenientiâ vel disconvenientiâ cum legibus voluntariis et positivis. Nam honestas et turpitudo nascitur ex obligatione quæ per legem inducitur; illud honestum dicitur quod licitum est, quod debitum, quod officii est. Atqui omnis obligatio imponitur voluntate superioris imperantis, nec ulla cogitari potest sublato superioris imperio; sic tolle Deum, nulla est legum naturalium obligandi vis. Ergo. — Nego minorem: est quippe quædam naturalis obligatio fundata in ipsis rerum naturis, quâ devinctum cogitamus Deum ipsum, et quâ sublatâ nullam oriri potuisse, nisi externam, intelligimus, ex arbitrariâ entis cujuscumque institutione. Posset quidem ens viribus præpollens cogere ad obsequium, posset præmiorum pollicitatione et comminatione pœnarum ad obedientiam adducere; sed coactio non est propriè dicta et perfecta obligatio, uti supra dictum est: atque illa obligatio exterior, quæ ex spe præmiorum aut suppliciorum metu oritur, ab utilitate uniuscujusque propriâ et amore suî naturali potiùs repetenda foret, quàm ex voluntate imperantis; quia si nulla esset antecedens natu-

ralis obligatio voluntati illi obtemperandi, nonnisi propriâ utilitate commoveremur, nullatenùs ex officii sensu. Igitur, si diligentiùs obligationis originem et causas exploremus, deprehendemus quòd in illis etiam legibus, quæ positivæ dicuntur ratione materiæ, seu quibus res naturâ indifferentes præcipiuntur, non sola legislatoris voluntas efficiat, ut quæ illis rogata sunt justa fiant et debita, aut ut obligatio aliqua interna et propriè dicta inducatur; sed naturalem potiùs justitiam alteri quidem jus et auctoritatem imperandi jubendique res indifferentes conferre, alteri officium obediendi imponere. Atque idcircò nunquàm fuit lege aliquâ rogatum, ut hæc vel illa res justa vel injusta fieret, aut ut homines ad obediendum obligati essent; sed jubent ut hoc vel illud aut fiat aut omittatur : nunquàm legislator aliquis jus suum imperandi, civiumque parendi officium lege constituit arbitrariâ. Nam foret prorsùs ridiculum ejusmodi edictum, quia aut cives ante legis illius rogationem obligatione devincti erant, aut nullâ omninò tenebantur : sin primum, lex inutilis est; sin secundum, nullam vim habebit lex ad obligandum, cùm nulla sit in latore auctoritas. Quamobrem patet solam legislatoris voluntatem obligationis causam non esse, ejus originem altiùs esse repetendam et in ipsis quærendâm rerum naturis (1).

Instabis 2° : Evertitur in præcedenti responsione discrimen ab omnibus jurisconsultis positum inter jus naturale et voluntarium. Illud in rerum naturis fundatum dicitur, hoc voluntate determinatur : scilicet omnes confitentur res prorsùs indifferentes ante legis positivæ rogationem fieri ex mandato legitimo justas vel injustas. — Respondeo, nullam legem positivam, à quocumque fuerit legislatore, facere posse ut res quædam bona vel mala fiat, justa vel injusta, quam non ipsa natura talem fecerit. Etenim res indifferentes, tametsi lege præcipiantur, etiam divinâ, ipsæ tamen in se idipsum manent quod antea fuerant; quoniam, ut ait Aristoteles, « voluntas mutare nequit naturam » : quæcumque naturâ suâ sunt indifferentia, ea talia sunt æquè constanter et perpetuò ac ea quæ justa vel injusta sunt. Omnis laus, omnis justitia, omnis virtus eorum, qui positivis legibus libenter obtemperant, resque ab aliis institutas observant, quia jubentur à legitimis superioribus, non à materiâ ipsarum actionum proficiscitur, sed ab earum formâ, seu ex eo quòd justè imperanti libenter et spontè obsequuntur : sicut ille qui rem aliquam, de quâ nihil jure naturali sancitum est, propterea facit, quia vel pacto, vel promisso semetipsum obligavit; non ideò laudabilis est, quòd illam actionem perficiat, sed hoc unicè nomine quòd fidei datæ memor sit. Quapropter voluntas legislatoris cùm leges rogat positivas, vel propria nostra voluntas cùm pollicemur aliquid, non novam aliquam rem moralem producit, sed legem ipsam naturæ quæ imponit civibus parendi officium, quæque violare fidem datam vetat, diversâ ratione moderatur et applicat. Proindeque nec aliena nec nostra voluntas nova justa et debita parit, sed impellit nos tantùm ut in talibus actionibus promissis nostris vel legitimis aliorum mandatis obsequamur, quod impetrare à nobis debet naturalis justitia, quæ profectò si nulla esset, nunquàm ex lege positivâ fieri posset ut res ulla esset bona vel mala, aut ulla alia moralis nasceretur obligatio, nisi illa exterior ex præmiis et pœnis. Ex his, quæ duabus propositionibus probata sunt, sequitur quamdam esse inter homines et Deum societatis communionem, civesque esse nos magnæ reipublicæ, cujus rector est et gubernator Deus, juxta magnificam Platonis et Stoicorum doctrinam, quam pluribus in locis exposuit Cicero præsertim lib. 1 de Legibus. « Est igitur, ait, quoniam nihil est ratione melius, eaque et in homine et in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas : inter quos autem ratio, inter eosdem ratio communis est. Quæ cùm sit lex, lege quoque consociati homines cum diis putandi sumus : inter quos porrò est communio legis, inter eos communio juris est; quibus autem hæc sunt inter eos communia et civitatis ejusdem habendi sunt. Si verò iisdem imperiis et potestatibus parent, multò etiam magis parent huic cœlesti descriptioni mentique divinæ et præpotenti Deo; ut jam universus hic mundus, una civitas Deorum atque hominum existimanda, et quod in civitatibus ratione quâdam agnationibus familiarum distinguuntur status, id in rerum naturâ tantò est magnificentius tantòque præclarius, ut homines Deorum agnatione et gente teneantur. »

(1) Illa obligatio, naturalis quidem et necessaria, reverà nonnisi ex voluntate necessariâ atque necessariò sapientissimâ Dei, simulque vel eo ipso ex rerum essentiis seu naturâ suam ducit originem. Aliter si quando intelligatur, id fit per modum abstractionis, ex quo nihil ad realem existentiam concludere licet. — P.S.

ARTICULUS III.

De legis naturalis sanctione.

Articulo primo ostendimus esse legem naturæ nostræ congruentem et diffusam in omnes, cui qui non paret ipse se fugit et naturam hominis aspernatur: ex quo conclusimus nos ad virtutem à naturâ excitari et etiam interiùs obligari independenter à consideratione legislatoris Dei, aut pœnarum et præmiorum legibus naturalibus adjunctorum. Ex iis quæ secundo articulo disputata sunt, magna accessit vis legibus naturalibus, scilicet, cùm demonstratum sit jus naturale à Deo constitutum esse, neque ab arbitrariâ illius voluntate profectum, sed æterni numinis mentem esse immutabilem, ad illius observationem inclinare debet erga supremum civitatis moderatorem pietas et reverentia, impellere etiam propriæ excellentiæ cogitatio: nam, ut ait Cicero, « quis cogitare potest aliquid se habere divinum ingeniumque in se suum sicut simulacrum aliquod dedicatum esse, quin tanto Dei munere dignum aliquid semper, et faciat, et sentiat? » Verùm potissimùm ex iis, quæ hoc articulo à nobis disputanda sunt, pendet legis naturalis, non quidem obligandi vis moralis et interior, sed cogendi vis physica et obligatio exterior. Inquirendum scilicet est in sanctionem legi naturali adjunctam, seu quænam sit illius ad beatam vitam efficientia.

Omnes homines naturali propensione suæ student felicitati, et in omni vitæ ratione instituendâ, quantùmvis variâ atque dispari omnes beatam vitam quærunt; idque faciunt, non quia depravati, sed naturâ incorruptè atque integrè judicante. Quocirca si lex naturalis non efficeret beatam vitam et ad solidam felicitatem duceret, ejus præcepta etsi divinâ confirmata auctoritate amitterent vim, et à creaturis naturaliter ad quæstum voluptatis inclinatis semper contemnerentur, atque naturâ à nobis ipsis dissidentes in contrarias partes distraheremur. In hoc igitur articulo ostendere debemus in honestate et pietate sitam esse omnem vitæ prudentiam; virtutem unicam esse ad felicitatem viam. Cum vario et multùm inter se dissidente hominum genere nobis hic erit disputandum; cum Aristippo primùm et suis, contra quos statuemus etiam in hâc vitâ quærendam esse in virtute summam felicitatem; deinde cum Stoicis, contra quos asseremus virtutem ad beatam vitam in hâc præsenti conditione seipsâ non esse contentam, imò ad ærumnas quandoque et miserias ducere; tandem cum Deistis quibusdam, contra quos conficiemus non esse hujus conditionis mortalis limitibus circumscriptam vitam hominum, sed post mortem sua manere virtutem præmia, vitium autem supplicia.

PROPOSITIO PRIMA.

Leges naturales præmiorum et pœnarum sanctione ita sunt à legislatore Deo confirmatæ, ut etiam in hâc vitâ salutaris virtutis efficientia valdè evidens sit et hominum intersit illi sese addicere.

PROBATIO. —Nam virtus seu constans legum naturalium observatio est omnis boni aut immediatè et per se effectrix, aut illius ab aliis meritoria: vitium verò è contrario naturali efficientiâ ducit ad ærumnas et miserias. Omne quippe bonum nostrum atque felicitas oritur vel ex conscientiâ vacuâ omni ægritudine, gratisque animi affectionibus; vel ex jucundis sensationibus seu propriâ, seu alienâ operâ excitatis: mala autem omnia ad angores mentis revocantur et ingratas sensationes, quas nostra imprudentia, aut aliorum malevolentia nobis procreat. Atqui 1° quòd virtus conciliet conscientiæ pacem et tranquillitatem, mentemque jucundissimâ perfundat suavitate: quòd vitium naturaliter generet angores mentemque exedat ægritudinibus, omnibus experientiâ notum et in confesso est: neque mirum profectò, cùm virtus nihil aliud sit quàm constans voluntas rationi et dictaminibus conscientiæ obtemperandi, sibique propterea virtutis assecla semper constet; è contrario vitium nihil aliud sit, quàm contra rationem et conscientiam agere, vitioque mancipatus secum ipse divisus sit, et ex partibus dissentientibus compositus. Jam verò quàm gravia supplicia sint mentis ægritudines, sequentia sapientum testimonia comprobabunt: « Animus impurus, ait Seneca, diis hominibusque infestus, nec vigiliis nec quietibus sedari potest: ita conscientia mentem excitam vastat. » « Scelerum in homines, ait Cicero, atque impietatum nulla expiatio est: itaque pœnas luunt non tam judiciis, (quæ quondam nusquàm erant, hodiè multifariàm nulla sunt, persæpè falsa sunt) ut eos agitant insectanturque furiæ, non ardentibus tædis, ut in fabulis, sed angore conscientiæ fraudisque cruciatu. » Juvenalis verò satyrâ 13:

Cur tamen hos tu
Evasisse putes, quos diri conscia facti
Mens habet attonitos et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum?
Pœna autem vehemens ac multò sævior illis,

Quas aut Cæditius gravis invenit aut Rhadamanthus
Nocte dieque suum gestare in pectore testem.

Ipsum etiam impurissimæ Epicuri scholæ patronum Lucretium consentientem habemus, qui impios etiam atheos negat esse gravissimis conscientiæ angoribus solutos :

Extorres iidem patriâ longèque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique vivunt.

Imò Epicurum ipsum dicere solitum fuisse legimus, felicitatem à virtute separari non posse : ille in extremis positus gloriabatur, « se vesicæ et exulcerati ventris tormenta tolerare ulteriorem doloris accessionem non recipientia ; esse nihilominùs sibi illum diem beatum propter animi lætitiam è memoriâ rationum inventorumque suorum natam. » Quòd si tantus fuerit huic philosopho lætitiæ sensus ex vitâ ad sobrietatem institutâ et ex recordatione suorum inventorum, quantis deliciis perfundi oportet eos, qui ad divini numinis voluntatem se studiosè composuerunt, expectantque à benefico remuneratore bonorum operum maxima præmia? Ex his saltem sequitur justum hanc semper consequi felicitatis partem, quòd mente gaudeat pacatâ et tranquillâ ; quam pacem impii et scelerati habere non possunt, quia ut civitas in seditione beata esse non potest, nec in discordiâ dominorum domus, multò minùs animus à seipso dissidens, secumque discordans, gustare partem ullam liquidæ voluptatis potest.

2° Virtus propriâ et naturali efficientiâ nostra promovet commoda, sive consideretur quatenùs in vitâ privatâ instituendâ occupatur, sive quatenùs instituit vitam hominum ad statum civilem et religionem. Nam primò virtus quatenùs in vitâ privatâ moderandâ occupatur, nihil aliud est quàm prudentia et constans studium propriæ perfectionis et felicitatis : sic temperantia virtutis habitus est, quia ad sanitatem servandam corporis producendamque vitam multùm conducit : intemperantia vitium est, quia corporis habitum vitiat, morbos generat, vitam efficit breviorem. Sic etiam gravitas habitus virtutis est, quia multùm conducit ad felicitatem deliberatio et maturum in agendo consilium : levitas contra vitium est, quia dùm temerè et inconsideratè ferimur, sæpè impingimus et in mala non prævisa ruimus. Sunt ergo actus virtutis in vitâ privatâ felicitatis et perfectionis causæ immediatæ ; vitium in ipsâ suâ notione includit vim nocendi, seu noxium naturâ est.

Deinde actus virtutis quatenùs alios respiciunt, naturali quoque efficientiâ nostra promovent commoda. Inprimis quia virtute stat hominum societas ; illâ sublatâ hominum cœtus nullus esse potest : sunt ergo in virtutem refundenda magna et multa societatis commoda. Deinde virtutis est conciliare sibi animos hominum et ad usus suos adjungere : nam ex opinione virtutis nascuntur in aliis hominibus illi sensus, quibus naturaliter propensi sunt ad eos diligendos et honorandos qui virtutem colunt : « Beneficâ voluntate, ut scribit Cicero, benevolentia movetur, etiamsi res fortè non suppetit : vehementer enim amor hominum solet commoveri ipsâ famâ et opinione liberalitatis, beneficentiæ, justitiæ, fidei, omniumque earum virtutum, quæ pertinent ad mansuetudinem morum et ad facilitatem. Etenim illud ipsum quod honestum decorumque dicimus, quia per se nobis placet, animosque omnium naturâ suâ et specie commovet, idcircò illos in quibus eas virtutes esse remur, à naturâ ipsâ diligere cogimur. « Fides quoque, sine quâ nulla potest esse familiaritas aut societas, virtute conciliatur, justitiâ maximè : illis enim solummodò nos committimus nostrasque fortunas, in quibus nulla est fraudis aut injuriæ suspicio. Denique laus, honos, gloria, virtutibus præsertim comparantur ; nam illos solent laudare homines et honore dignos putare, quos suspiciunt et in quibus existimant se excellentes quasdam et singulares virtutes perspicere. Longè diversi ex vitii et injustitiæ opinione nascuntur sensus, odium scilicet et metus, quibus homines commoventur ad suam quærendam salutem in eorum, quos oderunt, interitu : « Quem metuunt oderunt, quem quisque odit perîsse expetit, » ut dicebat Ennius. Vitium quoquè consequuntur infamia et contemptus.

3° Virtus nobis conciliat Deum, à quo omninò pendet sors nostra et conditio, virtutisque actus esse erga Deum merita naturaliter putamus. Jam verò quamvis vanum esset illud naturale augurium seculorum futurorum, in quibus bonis gaudia, et malis supplicia reposita sint ; tamen illa præsensio et expectatio maximam habet vim ad efficiendam beatam vitam. Contra verò, quamvis futuræ pœnæ tantùm ut possibiles considerentur, ingens tamen remanet periculum, tantumque illud est, ut etsi in hâc vitâ omnia alia mala virtutem comitarentur, voluptates omnes vitium stiparent ; relinqueret tamen illa spem æternæ et infinitæ felicitatis, quam hoc auferret ; tolleret illa pe-

riculum magnæ et interminatæ miseriæ, quod hoc relinqueret. Insanum esse oporteret eum, qui in eam partem non inclinaretur, in quâ nullum mali periculum, imò boni maximi expectatio, vel qui anteponeret fluxas et caducas voluptates cum periculo interminatæ miseriæ conjunctas, minoribus deliciis spem infinitæ felicitatis relinquentibus (1).

Objicies 1°: Si majora essent virtutis præmia, quàm vitii, aut si virtus naturali efficientiâ tam salutaris esset; vitium tam noxium, affluerent boni semper deliciis, mali ærumnis conficerentur. Atqui experientiâ omnibus notum est homines improbos abundare sæpè omnibus copiis, summisque frui voluptatibus, dùm boni malis omnibus afflicti vivunt. — Respondeo. Distinguo majorem: affluerent deliciis semper boni, et mali ærumnis conficerentur, si nulla essent fortunæ bona vel mala, si nostra felicitas ab aliis hominibus, persæpè improbis, non penderet, concedo; secùs, nego. Igitur præter animi lætitias et illa bona, quæ virtutis præmia naturalia esse diximus, alia sine dubio sunt vera bona, quæ nullâ industriâ aut consilio à bonis acquiri possunt: sunt etiam præter naturales criminum pœnas mala quædam, quæ nullâ arte vitari possunt. Hæc quoniam ex divinâ providentiâ contingunt juxta leges nobis ignotas, fortunæ adscribuntur. Talia sunt paupertas, ignobilitas, humilitas, graves dolores corporis, infirma valetudo, debilitas, cæcitas, amissio suorum, interitus patriæ, servitus, etc. Sed hæc fortunæ mala et contraria bona, quæ honestis et improbis indiscriminatim obtingunt, non sunt hìc computanda, sed ea tantùm quorum vitium aut virtus per se effectrix est. Adeòque non est conferendus impius, cui afflavit fortuna, cum honesto viro fortunæ malis omnibus affecto: sed uterque, si vim virtutis et vitii ad efficiendam beatam vitam intelligere velis, iisdem donandus aut privandus fortunæ bonis et in eâdem collocandus conditione. Nego in hâc hypothesi improbum feliciorem fore quàm bonum. Præterea animadvertendum est ad virtutem propriè pertinere ea bona, quæ mali virtutis simulatione sibi comparant, videlicet aliorum hominum benevolentiam et existimationem: Hæc etenim non consequuntur quatenùs impii et inhonesti sunt, sed propter externam virtutis speciem; consequenter virtuti non vitio tribuuntur. E contrario illa mala quæ bonis obtingunt ex calumniâ, aut ex falsâ vitii opinione, ad vitium pertinent; nam ab ejus specie accepta ad illud referri debent.

At, inquies, ad virtutem via ardua et difficilis ab omnibus habetur, in prærupti montis apice collocatur, ad vitia verò plana via est et facilis. Deinde virtus avocat à voluptate: illius alumni appetitum inprimis moderari student, cupiditatibus modum ponere: vir bonus non sibi vivit, sed aliis, et aliorum causâ non solùm voluptatibus valedicit, verùm in se molestias maximas suscipit; constitutum est apud eum famulari virtuti etiam inter scopulos et fluctus vocanti: malus verò sibi res, non se rebus subjungere conatur. — Respondeo viam ad virtutem respectu eorum, qui vitiorum habitus contraxerunt, arduam quidem esse; non verò difficilem esse respectu eorum qui nondùm sunt depravati, et benè Seneca scripsit de Irâ l. 2, c. 13: « Non ut à quibusdam dictum est arduum in virtutes et asperum iter est: plano adeuntur. Non vanæ vobis auctor rei venio. Facilis est ad beatam vitam via: inite modò bonis auspiciis, ipsisque diis benè juvantibus. Multò difficilius est facere ea quæ facitis. Quid enim quiete otiosius animi, quid irâ laboriosius? Quid clementiâ remissius, quid crudelitate negotiosius? Vacat pudicitia, libido occupatissima est. Omnium denique virtutum tutela facilior est: vitia magno coluntur. » Deinde falsum est virtutem avocare à lætitiis et jucunditatibus, imò multa nobis conciliat à quibus removere vitium solet. Quos in hâc controversiâ appellare judices doceat? An sapientes, quorum rectum judicium et sana mens? An illum

> Cui stupet insanis acies fulgoribus, et cui
> Acclinis falsis animus meliora recusat?

Si sapientes, ut par est, omnes cum Socrate execrantur eum qui primus utilitatem ab honestate sejunxit, pronuntiantque luxuriosos et flagitiosos pessimos esse rerum æstimatores, et arithmeticæ imperitissimos; clamabat ipse Epicurus, « non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur: nec sapienter, honestè, justè, nisi jucundè ». Hujus tam communis apud omnes sententiæ causæ in promptu sunt. Scilicet aliæ sunt voluptates animi, aliæ corporis: ad animum pertinent illæ omnes lætitiæ, quæ ex pacatâ conscientiâ, ex honestis officiis, ex bonis studiis, ex nostrorum meritorum opinione, et ex aliorum existimatione oriuntur: ad corpus pertinent illæ voluptates, quæ in sensuum commotione

(1) Vide Isocratem orat. de Permut. Juvenalem sat. 13. Arn. l. 2, init. p. 21, ed. in-fol.

positæ sunt. Animi verò lætitias potiores esse probat apud Ciceronem Torquatus Epicureus, quòd trium temporum particeps animus sit: corpore autem præsentia solùm sentiantur. Quod etiam confirmari ex eo potest, quòd animus in homine præcipua pars sit et in præcipuâ cujusque animantis parte ponenda sit ejus perfectio et felicitas: quòd in voluptate corporis essent omnia, longè multùmque superaremur à bestiis, quibus ipsa terra fundit ex sese pastus varios, varièque abundantes nihil laborantibus; nobis autem vix suppetunt multo labore quærentibus. Jam verò vir bonus, uti ex supra dictis satis patet, gaudet maximè animi deliciis; malus solas habet voluptates cum bestiis communes, quæ humiles sunt suâ naturâ et sæpè celandæ, quæ citò fluunt, quas excipit satietas et tædium, quarum insuavis est recordatio, quæ nihil habent nobile et gloriosum quo graviora vitæ incommoda aut ærumnæ compensentur. Falsum quoque est luxuriosos magis abundarè corporis voluptatibus, si hoc admittatur verissimum principium, eas voluptates vera esse mala, quæ majoris doloris efficientes sunt; eos contra dolores bona esse, quæ majoris voluptatis causæ futuræ sunt: nam reverà boni lege naturali avocantur solummodò ab iis voluptatibus, quæ amaræ sunt, quæ sine interiori ægritudine, sine ignominiâ gustari nequeunt, vel quæ fatales futuræ sunt. Ideò quamvis exercitationes virtutum in juventute molestæ essent, propter mirificos quos afferunt in ætate magis provectâ fructus, suscipiendæ sunt; et intemperantia, cùm effœtum corpus tradat senectuti, sine dubio fugienda est: hocque ipsi confiteri solent libidinosi et intemperantes.

Cùm lapidosa chiragra
Fregerit articulos veteris ramalia fagi,
Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi jam seri vitam ingemuêre relictam.
(Pers. sat. 5.)

Concludamus igitur cum Tullio : « Pervertunt homines ea quæ sunt fundamenta naturæ, cùm utilitatem ab honestate sejungunt. Omnes enim expetimus utilitatem, ad eamque rapimur, nec facere aliter ullo modo possumus. Nam quis est qui utilia fugiat? Aut quis potiùs qui ea non studiosissimè persequatur? Sed nusquàm possumus, nisi in laude, decore, honestate utilia quærere. »

Objicies 2° cum auctore libri qui inscribitur *Apum fabula*. Non tam virtute stant et florent respublicæ, quàm civium intemperantiâ; experientiâ enim compertum habemus privatorum vitia publica esse beneficia et ad vires ac potentiam imperii promovendam multùm conferre : illud enim est utile societati et rempublicam florentem efficit, quod illius auget vires ac reditus, promovetque industriam. Atqui vitia augent reipublicæ reditus, videlicet proferendo commercia, et celeriori mercium consumptioni occasionem præbendo; v. g., bibendi intemperantia quàm multis prodest civibus? Vinitoribus qui colunt vineam, nautis, et rhedariis qui advehunt, cauponibus qui vendunt, publicæ rei cujus auget reditus. Sic quoque luxus magnatum mercatorum ingentem numerum ad eoas et occiduas oras ire cogit. — Respondeo inauditam hanc recentioris auctoris assertionem, non impiam magis, quàm ab omni ratione esse abhorrentem. Qui enim meliùs quid reipublicæ prosit, quidve obsit judicare poterint, quàm legislatores, qui illas constituerunt, et historici, qui imperiorum conversiones varias intuentes, earum causas diligenter explorârunt? Sed nullus unquàm fuit legislator, qui virtuti non sit suis legibus patrocinatus, qui vitia coercere legibus dubitaverit. Nullus historicus reperietur, qui imperiorum incrementa et prosperitatem virtuti non adscripserit, eorumdemque occasum et interitum contrariis causis acceptum non retulerit. « Post subactam Græciam, inquit Sallustius, primùm fractæ cœperunt res Romanæ in pejus ruere, quia ibi insuevit exercitus populi Romani amare, potare, signa, tabulas pictas, vasa cœlata mirari, ea privatim et publicè rapere, delubra spoliare, sacra profanaque omnia polluere. » Ut ait Juvenalis sat. 6, 292 :

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Neque omnia certè, quæ promovent industriam, aut quæ præbent occasionem celeri mercium consumptioni, sunt reipublicæ utilia. Si ita res esset, sceleratus incendiarius, qui hanc regni metropolim incenderet, maximè promoveret reipublicæ commoda; nam celerrimæ certè mercium consumptionis causa existeret, et industriam in reædificandâ urbe egregiè promoveret. Eadem ergo esse videtur vitii et incendii ad reipublicæ utilitatem efficientia, quia utrumque eodem modo promovet industriam, videlicet inutiliter merces consumendo. Igitur non ea, quæ magnam mercium consumptionem efficiunt,

conferunt ad reipublicæ augendam potentiam, sed quæ reddunt cives numerosiores, robustiores et meliores : publicum bonum à privatorum bono sejunctum esse non potest, nec vigere corpus si langueant membra; quod clariùs patebit, si consideremus rempublicam omnem, quantùmvis opibus florentem, habere rationem familiæ : quâ, quæso, ratione in familiâ intemperantia et licentia eorum, qui illam componunt, ad ejus opes promovendas possunt conducere?

Præterea, vitia non promovent industriam, neque augent reipublicæ vires atque reditus, etiam multùm consumendo. Nam, v. g., bibendi intemperantia habitum corporis corrumpit, vitam reddit breviorem; et nullo modo fieri potest, ut ebriosus, cujus infirma valetudo et vita brevis, plus consumat, quàm vir frugi, qui longævam sanus assequitur ætatem. Et numquid non si ille ebriosus illam nimiam quam hausit vini quantitatem pauperioribus civibus largiisset, eadem fuisset vini consumptio, cum hoc solummodò discrimine, quòd suam ipse valetudinem non imminuisset, aliorum confirmavisset. Idem de luxu in omni re dicendum, in cujus ipsâ notione includitur inutilitas et vis noxia. Nihil quippe aliud est luxus, quàm abusus bonorum naturalium, vel ad propriæ valetudinis aut fortunæ imminutionem, vel ad aliorum hominum, quibus opitulari tenemur, detrimentum. Tolle hanc noxiam qualitatem et finge usum pecuniæ suæ, aut cujuscumque alterius rei, neque sibi, neque suæ familiæ, neque patriæ noxium esse, non erit ampliùs vitium et in eo quisque sibi indulgere poterit. Tunc tantùm usus rerum damnatur et accipit luxûs appellationem, quando est perniciosus reipublicæ aut ejus membris. Jam verò contradictionem involvit, ut quod in suâ notione perniciosum est civitati, unquàm possit esse utile. Hæc omnia facilè cæteris omnibus vitiis possunt applicari.

Propositio II.

Virtus ad beatè vivendum seipsâ non est contenta, ut gloriabantur Stoici, *sed multoties ærumnis implicat gravissimis.*

Probatio. — Nam primò virtus propter fortunæ varia tormenta, propter hominum levitatem vel perversitatem sua amittit præmia : præbet quidem semper conscientiæ pacem, sed graves dolores corporis non semper sedant temperantia et sobrietas. Justitia, fides, cæteræque virtutes, quandoque aut non satis animadvertuntur ab hominibus, aut etiamsi percellant aliorum oculos, illis non donantur honoribus, quos merentur; « virtus laudatur et alget. » Deinde vitium maximè naturales non semper effectus habet : intemperantia et incontinentia, etsi soleant corpus effœtum senectuti tradere cum morbis insanabilibus et intolerabilibus doloribus, tamen quandoque propter fortuitam corporis firmitatem hâc efficientiâ carere videmus. Quidam etiam vel ex tarditate ingenii, vel occæcati cupiditatibus, pravi rectique discrimina non satis cernunt et omnem fermè conscientiæ sensum præfocant. Tandem multi improbi sunt, qui propter externam virtutis speciem debita virtuti præmia possident, benevolentiam et existimationem aliorum; aut propter divitias et potentiam non solùm effugiunt scelerum pœnas, sed sibi hominum obsequia conciliant (1) : dùm ex alterâ parte boni innumeri, onerati falsis criminibus, scelerum quæ non commiserunt pœnas luunt aut improborum etiam propter ipsam virtutem experiuntur sævitiam. In exemplo est Socrates; exemplo etiam esse possunt veteres Christiani, et quotquot pro justitiâ et veritate animas dederunt. « Omnia in futurum servantur incerta, eò quòd universa æquè eveniant justo et impio, bono et malo, mundo et immundo, immolanti victimas et sacrificia contemnenti..... Vidi et velocium non esse cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem, nec doctorum divitias, nec artificum gratiam, sed tempus casumque in omnibus. » *Eccl.* c. 9.

Propositio III.

Vita hominum non circumscribitur hujus conditionis mortalis limitibus, sed post mortem manent virtutem præmia, vitium verò supplicia à judice omnium Deo certissimè retribuenda.

Probatio. — Argumentum primum. *Ex consideratione divinarum perfectionum.*

Mundus intellectualis Dei præstantissimum opus est et totius creationis finis. Sunt quippe entia rationalia tam excellentis naturæ, ut cum nullo alio nisi cum ipso Deo comparari queant : tolle hanc creationis partem, erit orbis corporeus, eremus magna, immensa solitudo, compages exanima quæ nec auctoris sui potentiam, sapientiamve cognoscere, aut experiri bonitatem, aut personare laudes poterit. Proindeque mundus intellectualis ea pars divini

(1) Multi
Committunt eadem diverso crimina fato :
Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.
(Juv. sat. 13.)

operis est, de quâ maximè sollicitus esse debet universi artifex; et moralis providentiæ ratio perfectiùs exprimere divina attributa, sapientiam, bonitatem et justitiam debet, quàm rerum ordo naturalis. Uno verbo, in spirituum gubernatione magis quàm in aliâ quâvis re agnoscere debemus rectorem sapientem, parentem bonum, æquum sanctumque judicem. Atqui si hujus vitæ limitibus circumscriberetur vita hominum, nullo modo habere videretur morale Dei imperium in omnibus partibus colorem proprium numinis aut divinorum attributorum notas, non ordinis et sapientiæ, sed confusionis et imperitiæ; non bonitatis, sed malitiæ; non æquitatis, sed injustitiæ et perversitatis.

1° Morale Dei imperium non semper ferret sapientiæ signa. Non est certè legislatoris sapientis leges ferre et earum non prospicere observationi : non est rectoris prudentis subditorem contemptui se obnoxium præbere : finis siquidem quem in ferendis legibus intendit legislator, ad eas sanciendas præmiis et suppliciis determinare debet; neque ullus inter homines princeps exstitit, tantæ imprudentiæ et stultitiæ reus, ut quas rogavisset leges ad reipublicæ salutem, easdem pœnis non sanxerit. Atqui sublatâ legum naturalium sanctione per pœnas et præmia in futurâ vitâ Deus leges tulisset, nec earum observationi satis prospexisset, se suamque auctoritatem contemptui exposuisset; siquidem sublatis illis futuris præmiis atque pœnis nulla esset obligatio completa seu moralis necessitas servandi illas leges ex motivo propriæ felicitatis; è contrario ex insuperabili quo movemur felicitatis amore, sæpè fortiùs inclinaremur ad contemnendas leges divinas, quàm ad illas observandas; et proinde naturalibus affectionibus non tam ad obsequium auctori nostro debitum, quàm ad inobedientiam astringeremur; quo nihil absurdum magis aut ab omni sapientiâ alienum. Ergo sub regimine entis sapientis, quod nequit se contemptui obnoxium facere, quod suas creaturas legibus devinctas esse vult, quod gubernationis suæ honorem et dignitatem vindicare debet, virtus et felicitas separari non possunt. Ergo cùm in hâc vitâ non semper consocientur, erit altera in quâ hæc obtinebit tam naturalis concordia.

2° Non semper haberet moralis Dei imperii ratio notas bonitatis, sine quâ nulla majestas est. Nam vita hæc mortalis, nisi consideretur ut via ad beatiorem, ut stadium in quo decertamus, ut quidam militiæ et probationis status, divinæ benevolentiæ illam acceptam vix referre possumus; neque illius providentiæ ratio ullo modo boni legislatoris esse videtur. Nam quid tam alienum à bonitate, quàm creaturas suas infinitis malis implicare, illasque ad malum innumeris tentationibus allicere, nullo constituto victoribus præmio, sed ut cùm exantlaverint infinitos labores, et ad virtutem per molestias et ærumnas summo studio contenderint, incidant in mortis malum sempiternum? Profectò si ex benevolentiâ Deum excitatum fuisse intelligimus ad creandum, multò magis ad conservationem suarum creaturarum illum inclinare debet eadem in eas propensa voluntas. Nam acceptâ semel existentiâ quoddam comparatur ad illam jus, beneficium est quod auferri nisi ab ingratis non debet : *Turpius ejicitur,* ut fert adagium, *quàm non admittitur hospes.* Deinde estne boni legislatoris ferre leges beatam vitam non efficientes, aut subditos devincire institutis quæ ad ærumnas ducunt et miserias? obedientia voluntati legislatoris sapientis et in bonum suorum subditorum propensi necessariò beatos efficere debet legibus obtemperantes. Sed si non sit altera post hanc conditionem mortalem vita, in quâ Deus se absolvat, videbitur tulisse leges felicitatem suarum creaturarum nullo modo efficientes : reperietur obedientiam divinæ voluntati ad ærumnas sæpè et miserias ducere; religiosos propter pietatem in Deum infelices esse, improbos propter impietatem suas utilitates consecutos.

3° Divina administratio aliena esset ab æquitate et justitiâ. Nam justitia generatim nihil aliud est quàm æqua voluntas, id est, constans propositum agendi juxta æternum ordinem in rerum naturis fundatum. Atqui si nulla esset post hanc conditionem mortalem vita, in quâ bonos præmia, pœnæ sontes manerent, divina administratio aliena esset ab immutabilibus rerum naturis, neque ullo modo æterno ordini consona. Etenim, ut jam confectum fuit, inter bonum et malum morale est discrimen essentiale in rerum naturis positum, illaque dividit communis Dei et hominum intelligentia : bonum naturali pulchritudine decorum est et amabile, provocatque sponte suâ omnium rationalium studia : vitium contra ex propriâ fœditate turpe est et odiosum. Atqui nisi Deus se absolveret in alterâ vitâ, ageret ab iis rerum naturis modò valdè abhorrenti : ex ejus gubernationis ratione

judicandi locus esset, nullum esse ejusmodi naturale inter bonum malumque discrimen, cùm ipse omnium parens et legislator bonorum et malorum non haberet rationem : nullo modo ex ejus regiminis formâ concludere possemus illum virtutibus hominum delectari, aut ab improbitate aversum esse; bonos siquidem et malos eodem tractaret modo : imò illum constituisset ordinem in quo majora quandoque essent vitii quàm virtutis præmia.

Præterea ubi erunt divinæ immutabilitatis signa? Certè si Deus sit ens immutabile, neque temerè et sine consilio agat, fixa atque constans esse debet illius voluntas, hancque ejus constantiam experiri debent præstantissima ejus opera. Sed quid tam inconstans, tam à consilio et omni gravitate alienum, quàm in destruendis creaturis perpetuò occupari, et idipsum agere quod exprobrare solemus homini levi et inconstanti, qui *diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis*? Deinde ex æternitate suâ pendet omnis rationalis naturæ dignitas, « nisi ad contemplandas res divinas admitterer, non erat operæ pretium nasci : quid enim erat cur in numero viventium me positum gauderem? An ut cibos et potiones percolarem? Ut hoc corpus causarium et fluidum periturumque, nisi subinde impleatur, farcirem et viverem ægri minister, et mortem timerem cui omnes nascimur? Detrahe hoc inæstimabile bonum immortalitatis, non est vita tanti ut sudem, ut æstuem. Quàm contempta res est homo, nisi supra humana se erexerit! » Imò monstruosus naturæ partus homo esset, si ejus vita hujus conditionis limitibus finiretur, affectionibus commoveretur naturalibus sine causâ, futurorum seculorum terroribus vanis frangeretur, vel spe deluderetur bonorum quæ nunquàm esset consecuturus : quid tam informe et disjunctum à Dei sapientiâ cæterisque perfectionibus?

At, inquies, hæc parùm consentire videntur cum iis quæ supra confecta sunt, videlicet, Dei sapientiam, bonitatem et justitiam in rerum administratione evidentissimè elucere. — Respondeo has Dei perfectiones elucere quidem, et quantùm decet in statu militiæ et probationis; non verò quantùm deceret in statu finali et in ultimâ scenâ. Deus certè leges sanxit sapientissimas, illas pœnis et præmiis confirmavit; et bona multa nostris usibus paravit, ut facilè agnoscere possimus illum rebus interesse humanis, virtutis patronum esse et vindicem scelerum : satis, ut concludere possimus illum aliquando homines in judicium adducturum esse, sed non satis ad vindicandas suas perfectiones. Quippe non possumus aliter absolvere divinam providentiam, nisi cogitemus illam extra hujus vitæ limites excurrere, hanc conditionem mortalem statum esse militiæ et probationis, in quo decertandum sit, superandæ variæ difficultates; in quo magis promissis divinis ad virtutem accendimur, quàm propter virtutem remuneramur; in quo vitium non tam divinis castigatur judiciis, quàm gravissimis comminationibus et terroribus coercetur : nempè animadvertere licet impios non tam luere pœnas scelerum suppliciis, quæ sæpiùs nulla sunt, quàm metu suppliciorum; bonos non tam frui voluptatibus, quibus sæpè nunquàm potiuntur, quàm quâdam jucunditate ex spe felicitatis. Ergo quoniam in hâc vitâ habemus spem et expectationem præmiorum aut suppliciorum, in aliâ illa retribui necesse est. Ita certè conclusum fuit etiam à paganis philosophis, inter quos illi solummodò interire funditùs animum in morte judicârunt, qui negabant Deum habere ullam rerum humanarum procurationem. Unius hîc utemur auctoritate Plutarchi qui in libro *de iis qui serò à numine puniuntur*, scribit : « Pugnat anima sicut athleta in vitâ; postquàm verò certamen peregerit, accipit quæ ipsi conveniunt. » In eodem libro demonstrat immortalitatem animarum in iisdem planè rationibus fundari, in quibus fundatur ipsa Dei providentia. Ex quibus observationibus hoc aliud nascitur argumentum.

Argumentum II.

Ex præsenti rerum administratione.

In superiore disputatione confectum est Deum in hoc mundo personam judicis sustinere; judiciumque, quantùm convenit rerum humanarum præsenti sorti, severum exercere : ostensum est virtutis exercitio conjuncta esse præmia multa naturalia, quæ probos beatos efficerent, si nulla essent fortunæ tormenta, et inter malos non versaremur; vitio adjunctas esse pœnas, quæ nisi suspenderentur corporis voluptatibus, variisque fortunæ bonis, malos miserè cruciarent : uno verbo, demonstratum est Deum exercere morale imperium per leges naturales sanctione præmiorum et pœnarum confirmatas. Jam verò quòd Deus exerceat morale imperium in hâc vitâ, id argumento est in vitâ alterâ futuram ejusdem imperii moralis continuationem. Cur abdicabit se hoc imperio? Cur personam judicis deponet? Quæ causa suspicandi esse potest, virtutem amissuram

salutarem suam vim, aut vitium noxiam suam naturam? Potestne hæc tanta mutatio consistere cum divinâ constantiâ?

At, inquies, sit constans divinæ administrationis ratio : ex eo solummodò concludere licebit partem divinæ administrationis futuram, extra conspectum nostrum jam positam, consentientem et analogam fore cum administratione præsenti, in quâ alget virtus et lætos cernimus florere nocentes. — Respondeo administrationem dici posse constantem duplici modo; primò si iisdem causis perpetuò et sine mutatione agentibus iidem semper consequerentur effectus; alio etiam sensu administrationem dici posse unam et constantem, nempe unitate consilii et finis, cùm omnia ad finem aliquem ordinata sunt : sic cùm architecti saxa secant, machinas admovent, tabulata ad fornicum constructionem conficiunt, quoniam hæc ad ædificium construendum necessaria sunt, suum propositum prosequuntur et constans habetur eorum agendi ratio. Jam verò divina administratio dici non potest una atque constans priori sensu, cùm hominis conditio à primâ conceptione multas experiatur mutationes et insignem expertura sit, ubi positis corporis exuviis mundum hunc relinquet; quia præterea experimur animum humanum ad capienda scientiæ et felicitatis incrementa aptum natum esse : ergo una et constans tantùm esse potest Dei moralis administratio ratione finis et consilii. Sed quis est finis imperii Dei moralis? An ut felicitas vitii merces sit, miseria effectus virtutis? Nullatenùs : nam huic fini opposita est utriusque efficientia naturalis, neque in hâc perturbatione rerum is est exitus. An ut omnia sint semper incerta, et nunc vitio, nunc virtuti temerè famuletur felicitas? Nequaquàm : quia experimur felicitatem esse virtutis naturalem appendicem, hancque salutarem ejus vim nonnisi contingentibus causis et in hoc præsenti statu operantibus suspendi : experimur quoque vitio, utpote naturæ rationali contrario, naturaliter adjunctam esse ægritudinem, et nonnisi accidentalibus causis deliniri improbos. Uno verbo, ubi virtus est infelix et vitium felix, violentus status est, rerum naturis repugnans, Deo hominibusque invisus; qui idcircò perdurare non potest : neque in præsenti vitâ obtinet aliquando nisi ob sapientissimas causas, quarum aliquas etiam nobis non difficile est intelligere. Placuit parenti optimo nos in statu probationis et disciplinæ collocare; cujus ratio postulat, ut boni per aliquod tempus difficultates experiantur, et severiorem adhibeant disciplinam, ad virtutis perfectum statum, seu acquirendum, seu conservandum Sed unde novimus statum hunc esse statum probationis et disciplinæ respectu alterius vitæ? Hoc primùm concludimus ex divinarum perfectionum, quas aliter absolvere non possumus, consideratione : deinde etiam cùm unicuique experientiâ suâ et observatione constet nos esse in statu probationis et disciplinæ respectu felicitatis hujus vitæ, quæ maximâ ex parte pendet ex cujusque prudentiâ et in moderandâ vitâ industriâ, per analogiam concludimus in eodem esse nos respectu felicitatis futuræ. Cum argumento hoc sequens conjungendum est.

Argumentum III.

Ex hominis naturâ morali.

1° In omni sapienti rerum administratione hoc principium fundamentale est, quamque rem regendam esse pro suâ naturâ : multòque magis hanc legem sequetur omnium naturarum parens : sic intelligimus Deum à belluis non esse postulaturum rationem operationum suarum, quia cognitionis et libertatis expertes in judicium adduci non possunt : propter eamdem rationem si homines ad rationem reddendam sint à naturâ comparati, benè auguramur illos esse vocandos aliquando in judicium : cur enim eos tractaret modo naturæ suæ non convenienti? Atqui homo est reverà comparatus à naturâ ad reddendam rationem suarum actionum : nam rationis particeps scienter agit, liberè etiam et ad arbitrium vivit, præterea lege devincitur, denique agnoscit superiorem et judicem. Nec solùm propter hanc naturalem conditionem rationis reddendæ par est, verùm insuper videmus eum semper paratum esse ad defendendum sese aut accusandum, quasi ante tribunal judicis staret : nam sese turpiter agentem damnat, et etiam in tenebris ignavi pudet facinoris : si qui testes fuerint inhonestæ actionis, rubore suffunditur, aut defensionem suscipit facinoris. Hi sensus non solùm infimis hominibus insunt, sed ipsos principes, à quibus nulla ratio in terris exigi potest, afficiunt. Cùm ita igitur simus comparati, ut non modò rationis reddendæ pares, sed etiam motu quodam naturali inclinemur ad illam reddendam omnibus quorum interest, nullum dubium est quin supremo rerum omnium rectori ratio nobis aliquando reddenda sit.

2° In omni disputatione proficiscendum est ab hoc principio, quòd omnis naturalis sensus necessariò verax sit, à Deo quippe insitus naturæ illius quodammodò monentis vox est. Quòd verò insitæ sint ab ipsâ naturâ omnium animis expectatio futuri Dei judicii et quædam præsensiones futurorum seculorum, colligimus ex eo quòd hi sensus universales sint; quòd spontè et naturaliter sine institutione et doctrinâ exoriantur in hominum animis; quòd ita inhæreant, ut nullâ industriâ possint extirpari. Primò certè illi sensus generales sunt. Nam habemus in hâc parte consentientes omnes antiquissimos populos, Hebræos, Ægyptios, Chaldæos, Indos, Persas, Getas, Gallos, Græcos et Romanos, omnemque antiquitatem : priscis illis omnibus insitum fuisse legimus apud Herodotum, Pausaniam et alios, esse in morte sensum, neque excessu vitæ sic deleri hominem ut funditùs interiret : idque cum multis aliis rebus, tum è pontificio jure, quod ubique obtinuit et cæremoniis sepulcrorum intelligi licet, quas tantâ curâ non coluissent omnes populi, nec violatas tam inexpiabili religione sanxissent, nisi hæsisset in eorum mentibus, mortem non interitum esse omnia tollentem atque delentem, sed quamdam quasi migrationem, commutationemque vitæ. Hinc quoque totum propè cœlum à priscis populis genere humano completum est, et primus derivatus fluxit idolorum cultus. Veteribus populis consentiunt omnes, qui hodiè sunt terræ incolæ, Mexicani, Peruviani, Brasilienses, etc. Denique si speciem naturæ cujuslibet à naturâ optimâ sumendum sit, uti possumus auctoribus præclarissimis ingeniis summisque philosophis in omni gente, Confucio, Zoroastre, Socrate, infinitisque aliis, quorum extant gravissimæ de hâc re sententiæ. Secundò. Illa opinio non est institutis et legibus confirmata, non illam communem fecit collocutio hominum, sed ipsa vox naturæ. Spontè enascitur sine doctrinâ in animo quædam magnifica de se opinio : cogitare quippe non possumus animum nostrum nobis ingeneratum esse, instar salis, ad arcendam à corpore putredinem. « Quid multa? ait Tullius, sic mihi « persuasi, sic sentio; cùm tanta celeritas « animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum providentia, tot artes, « tantæ scientiæ, tot inventa; non posse eam « naturam, quæ res eas contineat, esse mortalem. » Deinde, ut ait idem Cicero, « maximum argumentum est naturam ipsam de « immortalitate animorum tacitè judicare, « quòd omnibus curæ sint, quæ post mortem « futura sunt; quid procreatio liberorum, « quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid « ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare?... « Nonne in his ipsis libris, quos scribunt « philosophi de contemnendâ gloriâ, sua nomina inscribunt? Quòd si omnium consensus naturæ vox est, et omnes qui ubique « sunt, consentiunt esse aliquid, quod ad eos « pertineat, qui è vitâ cesserint, nobis quoque idem existimandum est. Et, si, quorum aut ingenio aut virtute animus excellit, « eos arbitramur, quia naturâ optimâ sunt, « cernere naturæ vim maximè : verisimile est, « cùm optimus quisque maximè posteritati « serviat, esse aliquid cujus is post mortem « sensum sit habiturus. » Denique homines boni in maximis molestiis et ærumnis gravissimis spe futurorum bonorum naturaliter confirmantur : impii è contrario quamvis afflet fortuna et abundent voluptatibus, tamen in illâ suâ copiâ metuunt, perturbantur et ægritudinibus exeduntur. Tertiò. Illi de immortalitate animorum sensus nullo modo extirpari possunt, sicut experientiâ constat : et uti possumus auctoritate ipsius Epicuri, qui docebat non posse jucundè vivi, nisi honestè vivatur, « quòd ea quæ sunt luxuriosis effi- « cientia voluptatum metus injiciant graves « Deorum à quibus nullâ industriâ liberari « possunt. »

At, inquies, prædicti sensus ex quibus petitur argumentum omninò vani sunt : illa suæ excellentiæ opinio animi plus æquo superbientis inanis elatio est. Desiderium immortalitatis nihil aliud est quàm suæ conservationis studium; vivere ambimus, interitum reformidamus; vitæ idcircò limites ambitiosè nimis proferimus. Metuimus etiam futuras pœnas, sicuti in tenebris lemures, sicut horrebat olim totum humanum genus tricipitem Cerberum, Cocyti fremitum et furias anguibus terribiles. « Humana vanitas, ut observat Plinius, in « futurum etiam se propagat, et in mortis « quoque tempore, ipsa sibi vitam mentitur, « aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfi- « gurationem, aliàs sensum inferis dando et « manes colendo, Deumque faciendo, qui « jam etiam homo esse desierit. » — Respondeo, si anima ad immortalitatem genita sit, sapienter factum esse, ut hujus destinationis

conscia magnificè de se existimet, sin mortalis sit, cur tantoperè superbiat nullam causam esse. Nos ergo naturæ partes tuemur, et præstat certè tueri, cùm nullam aliam nacti simus præceptricem. Deinde desiderium immortalitatis longè distat à studio propriæ conservationis : divisos enim sæpè experimur istos sensus ; mali optant interitum sempiternum, dùm ardentissimè suæ student conservationi : boni vitam facilè profundunt propter immortalitatis spem. Sed demus immortalitatis desiderium spontè nasci ex suæ conservationis studio : ergo ambimus naturali inclinatione æternam vitam, æquè constanter et necessariò ac conservationem vitæ. Quid porrò tam certò expectandum, quàm quod naturâ duce necessariò appetimus? Denique spes immortalitatis beatæ et metus futurorum suppliciorum cum vanis terroribus confundi non possunt, quia formidines vanæ, quatenùs distinguuntur ab ipsâ voce naturæ, neque universales sunt, neque spontè nascuntur et facilè extirpantur ; phantasiæ fœtus sunt et fictæ à poetis imagines, non rationis secum ipsa deliberantis judicia : quam verò habent constantiam, eam omnem mutuantur à sensibus naturalibus, quibuscum consociatæ sunt et quodammodò confusæ.

Argumentum IV.

Ex naturâ animorum immortali.

Idcircò futurorum post mortem judicium incredibile quibusdam videtur, quòd difficile sit cogitatione comprehendere, qualis animus sit vacans corpore ; magnum ergo pondus superioribus argumentis addemus, si confecerimus animum esse à corpore diversum ex naturâ suâ immortalem. Jam supra ubi de existentiâ et immensitate Dei, plures demonstrationes propositæ sunt, quibus efficitur substantiæ cogitantis simplicitas, segregata non tantùm ab omni concretione corporeâ, sed etiam ab omni extensione : adeòque hic solummodò observabimus, quantùm distat vita animi à vitâ corporis, ut arripiamus occasionem confutandi varias rationes, quibus animi immortalitas impugnari solet et quas nondùm attigimus. Animus ea est hominis pars, quæ intelligentiâ et ratione valet, quæ doloris et lætitiæ sensus experitur, quæ suorum actuum arbitra vim continet movendi sese. Atqui hæc pars naturæ erit corpori superstes, quia hæc vita spiritalis animi est omninò diversa à vitâ corporis, quia cum eâ nullam etiam habet necessariam conjunctionem, nec ab eâ pendet ullo modo, quia cogitatione comprehendere non possumus quomodò animus possit interire.

Primò vita animi multùm disjuncta est à vitâ corporis. Etenim corporis vita in organisatione posita est, id est, in quodam partium cohærentium contextu et motu, legibusque nascitur et viget mechanicis. Illius origo minutum semen est, aut ovum, aut si velis animalculum, quod evolvitur ut arborum et fruticum semina, calore nempe et nutritione intùs susceptâ. Omnes quibus constat partes, unde nascantur cerno : sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas, cerebrum et omnem denique membrorum et totius corporis figuram, videor posse dicere unde concreta et quomodò facta sint. Continuis mutationibus obnoxium est, singulis ferè septenniis, totum perit et renascitur. Quid contra animus est? Ens cujus primarium attributum individua cogitatio est : non porrigitur in longitudinem et latitùdinem, non dividitur, non ponderat, non cohæsione vel motu partium consistit ; non pulsu agitatur externo, sed affectibus ; suarum operationum arbitra commovet se sponte suâ, exercetque in corpus dominium. Manet mens amputatis membris integra, diffluente corpore immota, mutato alternis annis corpore eadem. Nihil intelligimus in animo quod ex terrâ fictum esse videatur : nihil aut humidum, aut stabile, aut igneum : his enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ et cogitationis habeat, quod præterita teneat, futura prævideat et complecti possit præsentia. Concludendum igitur est cum Platone, cæterisque omnibus gravioribus philosophis singularem esse naturam et vim animi longissimè sejunctam à naturâ corporis quam entelechiam vocabat Aristoteles, quasi quamdam continuatam motionem et perennem.

Secundò. Quantacumque sit communio inter corpus et animum, manifestum est nullam esse inter utramque substantiam connexionem ; ac etiamsi anima nihil aliud sit quàm atomus quædam materiæ, tamen ejus vitam spiritalem independentem esse à vitâ corporis organici. Nam si hæc vis spiritalis ab organicâ dispositione corporis ullo modo penderet, vel penderet à partium numero, vel ab earum figurâ, vel ab eorumdem motu et contextu. Sed profectò viginti partes per vim cohæsionis vel gravitatis connexæ non sunt ad cogitan-

dum aptiores quàm decem; neque pars sanguinis velociter agitata sapientior est aliâ parte minore actâ velocitate, neque pars rotunda triangulari felicior ullo modo esse potest. Pone ergo vim cogitandi materiæ insitam esse, fac animum igneum cum Stoicis, vel cum aliis aereum et spirabilem, erit æternus : quia cùm non vigeat, neque figura motu partium, sed divino munere; nunquàm interire poterit nisi Deo reposcente munus concessum. Optimè ergo concludit Cicero : « Anima sit animus, ignisve nescio; eum tamen jurarem esse divinum. Et si animus ignis est, idem esse et Deus poterit : nam qui siderum conversiones, omnesque motus animo vidit, is docuit similem animum suum ejus esse, qui ea fabricatus esset in cœlo; cùm enim Archimedes lunæ, solis et quinque errantium motus in sphæram illigavit, effecit idem quod ille, qui in Timæo mundum ædificavit Platonis Deus, ut tarditate et celeritate dissimillimos motus una regeret conversio : quod si in hoc mundo fieri sine Deo non potest, ne in sphærâ quidem eosdem motus Archimedes sine divino ingenio potuisset imitari »

Tertiò. Nullo modo cogitatione comprehendere possumus mortem animi, quia mors seu interitus est discessus et diremptio earum partium, quæ ante interitum junctione aliquâ tenebantur. Sed in animis nihil admixtum, nihil coagmentatum, nihil duplex cogitamus, quod secerni aut dividi possit. Deinde hæc propria natura animi est, quòd seipsum moveat, quòd vi quâdam interiori et suâ cogitet, propendeat, agat, uti supra confectum est. Ergo nunquàm moveri et seipsum ciere desinet, quia hoc fieri non potest quin à seipso deseratur. Sic concludit acutè Cicero post Socratem et Platonem : « Sentit animus se moveri; quod cùm sentit, illud unà sentit, se vi suâ, non alienâ, moveri, nec accidere posse ut ipse à se unquàm deseratur. » Tusc. l. 1.

At, inquies, singularem illam substantiam nullo modo licet complecti cogitatione; nec qualis sit, nec ubi sit, omninò intelligere. Deinde nullo modo concipitur quâ ratione cum materiâ conjungi possit : nam, ut ait Lucretius l. 1 :

> Quippe etenim mortale æterno jungere, et unà
> Consentire, putare et fungi mutua posse,
> Desipere est.

Respondeo primò nobis fortassè æquè notum esse animum ac corpus : nam utramque substantiam ex attributis solummodò intelligimus : in corpore extensionem, figuram, motum et qualitates sensibiles percipimus; quæ omnia si tollas, nulla restabit materiæ notio : sic in animo cogitationem, vim memoriæ, inventionem, affectiones varias cogitamus, atque ex his attributis æquè clarè quid sit animus intelligimus, quàm ex supra memoratis corpus cognoscimus. Et verò Deus rerum omnium parens et moderator intelligitur à nobis : « Alio tamen modo intelligi non potest, nisi ut mens soluta quædam et libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens et movens. » Verba sunt Ciceronis. Deinde gratis assumitur à Lucretio naturam simplicem materiæ conjungi non posse : non intelligo quî id fiat, sed si omnia ad intelligendum non habeo, quæ habere vellem, tamen iis uti licet quæ habeo. Sentio animi vim ad movendum corpus; sentio quoque illam vim ad movendum in corpore esse non posse : restat igitur ut animus, licet singularis naturæ, cum corpore conjungi possit. Et certè Deum naturæ motus moderantem non video, ubi habitet nescio, quomodò agat ignoro : tamen certò intelligo tam ratos siderum motus, tantæ molis ordinatissimum cursum procedere divinæ legis imperio. Sic mentem hominis quamvis non videamus, ut Deum non videmus; tamen ut Deum agnoscimus ex operibus ejus, sic ex memoriâ rerum et celeritate cogitationis vim divinam mentis agnoscere debemus.

Objicies : Quæcumque sit animi natura, concludere debemus illum experturum esse sortem corporis, quia ad illius societatem unicè factus à naturâ videtur. Nam 1° animus diffusus in corpore quodam modo cum illo confunditur : propterea memoriam in cerebro, intelligentiam in arce capitis, in corde affectiones naturaliter collocamus :

> Sic anima atque animus per se nil posse videntur.
> Nimirùm quia per venas et viscera mixtim
> Per nervos atque ossa tenentur corpore ab omni.
> . . . . . .
> Inde pedes et crura mori : post inde per artus
> Ire alios tractim gelidi vestigia lethi. (Lucret. l. 3.)

2° Corporis ope cogitat : omnis cognitio est ex sensibus, et multùm refert quali in corpore animi locati sunt; multa è corpore existunt, quæ acuunt mentem, multa quæ obtundunt :

> Si immortalis natura animai est,

Et sentire potest secreta à corpore nostro,
Quinque, ut opinor, eam fatendum est sensibus auctam. Lucret. l. 3.

3° Omnes corporis vices experitur animus; cum corpore nascitur et evolvitur; corpore æstuante aut languente æstuat aut languet mens; corpore senio confecto senilis mens desipit: somno vel lethargo oppresso corpore sensus nullus est: quî igitur dubitare possumus sensum in morte nullum esse, cùm in somno, ejus simulacro, videamus esse nullum sensum?

Præterea gigni pariter cum corpore, et unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueriteneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus et auctior est animi vis.
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium; delirat linguaque mensque,
Omnia deficiunt atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in altas aeris auras.
Et quoniam mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicinâ posse videmus,
Id quoque præsagit mortalem vivere mentem.
Ibid.

Nego antecedens. Confitemur quidem animum humanum posse à Deo post corporis interitum ad nihilum redigi, posse etiam suspendi ejus vires; sed negamus ex phænomenis naturalibus confici illum delendum, aut ejus vires suspendendas. Nam nedùm vis illa divina cogitationis pendeat à corporis artificio et organis, nullo modo cogitatione consequi possumus quomodò fieri possit, nisi ex omnipotentissimâ Dei voluntate, ut tam intima sit duarum rerum adeò diversarum communio; quam voluntatem si tollas, intelligimus nullam fore ampliùs inter corpus et animum connexionem, et utramque à se invicem disjunctam propriâ naturæ suæ vi potituram esse: ac nedùm eventurus sit animi interitus, è contrario corporis artificio, quo circumseptus erat, quasi carcere liberatus et spatia ingressus liberiora, multò puriora et dilucidiora cernet, quàm nunc, per foramina illa quæ patent ad animum è corpore. « Mihi quidem, inquit Cicero, naturam « animi intuenti multò difficilior occurrit co- « gitatio, multòque obscurior, qualis animus « in corpore sit, tanquàm in alienâ domo, « quàm qualis cùm exierit et in liberum cœ- « lum quasi domum suam venerit. »

Ad primam verò rationem respondeo, tam arctam quidem esse animi et corporis conjunctionem, ut animus in corpore quodammodò diffusus et ad omnes oras pertingere videatur, scilicet propter leges ab auctore naturæ positas, hujus necessitudinis causas; quibus legibus efficitur, ut motus quosdam corporis comitentur in mente cogitationes aut affectiones, quasi ab illis motibus excitatæ; et vicissim animi desideria corpus certo modo afficiant: animum tamen cum corpore confundere multa vetant. 1° Quia evidentissimum est illas corporis commotiones non posse esse veras causas efficientes et physicas cogitationum et sensationum, sed tantùm occasionales: quis enim non videat variam nervi vibrationem esse rem planè diversam à sensu coloris, vel soni, vel voluptatis, aut à quâcumque ideâ, nec ejus causam propterea esse posse: nam motu nihil generatur nisi motus. 2° Quia apertissimum est animum in corpore non diffundi, nec ipsi esse ullo modo commensuratum: cùm amputatis membris integer manet animus, et illius solummodò coarctetur imperium; cùm maximi sint in corpore motus, quorum animus non est conscius; qualis est motus sanguinis, stomachi, cæterorumque musculorum: cùm sæpiùs accidat ut manu abscissâ dolorem tamen sentiat animus, quasi in digitis, qui jam non sunt sui corporis: quod probat certè animam sentire posse etiam in illis partibus ubi diffusa non est. Notum quoque est, quòd ligaturâ aliquâ sic compresso nervo ut motus perduci ad cerebrum non possit, non sentiat animus illius nervi vellicationem. Propter quas omnes rationes vulgò creditur animum esse in arce capitis collocatum, corpus autem esse organum nervis, quasi fidibus, intentum, cujus pinnæ ab objectis percussæ excitant tremores, quibus ad animi sedem productis, ut totidem nuntiis, mens admonetur et variâ ratione afficitur. Potuisset certè eâdem planè ratione, si rerum omnium parenti placuisset, cum universâ naturâ conjungi animus humanus, præsensque ubique adesse, sicut adest in corpore humano.

Ad secundam verò confirmationem respondeo, nullo modo confici quòd animus corporis ope egeat ut cogitet, quasi verò sine corpore intelligere et cogitare non possit. Nam duas quasi vitas agere videtur homo in corpore, unam spiritualem, sensualem alteram: suas habet utraque leges, suas lætitias, suas tristitias; neque à se invicem pendere videntur.

Sic cùm ex sensuum commotionibus afficimur, agimus vitam istam sensualem, et illam interituram esse cum sensibus facilè concedimus. Sed ubi nullâ re sensus vellicante animum ad seipsum advocamus et à corpore abducimus, cogitamus, argumentamur, atque afficimur propriâ et interiori vi; hæc vita sensuum externorum ope non viget, neque cum illis interire experientiâ deprehendimus : nam sine oculis, sine auribus, imò paralysi dissoluto toto corpore, viget animus, eamdem vim servat quandoque memoriæ et rationis, eosdem sensus amoris et odii, spei et metûs. Sed demus propter illam arctam corporis et animi necessitudinem vix ullam esse in animo cogitationem, quam non comitetur aliquis in corpore motus. Attamen principium motûs esse in animo sentimus, eique competere vim sese excitandi corpusque suum variâ ratione afficiendi, ex quo efficitur non esse semper motum in corpore causam primam cogitationum et affectionum animi : nam quod principium motûs est, à motu pendere non potest, quia causa non potest debere existentiam suo effectui. Præterea commotiones sensuum excitant quidem in animo affectiones, sed illæ affectiones nullam habent cum illis motibus proportionem : verbi gratiâ, quam proportionem habet contumelia in sermone alicui illata cum illâ excandescentiâ quam solet excitare? Imò experimur verbum temerè ab aliquo prolatum et sine offensionis studio, vel litteris consignatum, quod certè levissimè oculorum aut aurium nervos vellicat, in furorem tamen quosdam quandoque agere. Tantæ perturbationis causa esse nequit commotio organi ab objecto externo.

Ad tertiam rationem respondeo, propter illam arctam, quam esse voluit Deus inter corpus et animum necessitudinem, experiri hunc illius vices, illudque prorsùs esse necessarium quamdiù manebit hæc consociatio. Nam ut continuetur illud commercium, opus est organis, canalibus, fibris, etc. Si quid horum impeditum sit, vel corruptum, tum commercium ipsum aliquid detrimenti capiat aut etiam abrumpatur omninò necesse est. Sed profectò illa organa tam sunt ab ipso animo distincta, quàm vitrea illa perspicilla quibus utuntur myopes : sunt enim oculi, sicut illa instrumenta, viæ quædam : neque magis concludere possumus animum non esse ab organis distinctum ex eo quòd oculo malè sano non videamus, quàm liceret concludere ex eo quòd per perspicillum fuco illitum non perspiceremus, ideò animum non esse ab illo instrumento disjunctum. Idem dicendum de cæteris sensibus, quos nihil aliud esse, quàm vias ad animum perfucatas, extra omnem controversiam est, qui proinde possunt mutari aut omninò interire, sine animi aut mutatione aut interitu. Deinde falsum est animum evolvi cum reliquo corpore et ejus vices experiri : nam non cibis alitur, sed meditando vires explicat et ingenii exercitationibus confirmatur; corpus quotidiè mutatur, mens eadem manet. Denique somnus et lethargus nedùm probent animum cum corpore interiturum esse, contrarium evincunt : nam nobis exhibent animum, quasi in statu mortis vigentem nec ullam passum ex tanto corporis morbo mutationem; si post somnum et lethargum maneat facultas cogitandi eadem, cur non post mortem? Si maneat facultas, quis audeat dicere illam nullam habituram actionem? Concludimus ergo hoc argumentum pulcherrimis verbis Senecæ : « Dies ille, quem tanquàm extremum reformidamus, æterni natalis est : hora illa non est animo suprema, sed corpori : quidquid extra te jacet rerum, tanquàm hospitalis loci sarcinas specta. » Paulò antea dixerat : « Cùm venerit ille dies, mixtum hoc divini humanique secernat, corpus hoc ubi inveni relinquam, ipse me diis reddam..... Per has mortalis ævi moras illi meliori vitæ longiorique præluditur : quem admodùm novem mensibus nos tenet maternus uterus et præparat non sibi, sed illi loco in quem videmur emitti, jam idonei spiritum trahere et in aperto durare; sic per hoc spatium quod ab infantiâ patet ad senectutem, in alium naturæ sumimur partum, alia origo nos expectat, alius status. »

Imponamus finem gravissimæ huic controversiæ quibusdam observationibus in « minutorum philosophorum » incredibilem imprudentiam. Omnibus opibus elaborant, ut divinæ providentiæ cogitationem, justi et injusti sensum, delicti et innocentiæ conscientiam, futurorum seculorum præsensionem exuant. Cur hoc tentant, qui constantes et animosi dici amant? Quia metuunt. Arcanum hoc prodidit Lucretius.

> Et metus ille foràs præceps Acherontis agendus
> Funditùs, humanam qui vitam turbat ab imo.

Videretur igitur timorem potiùs sustulisse Deos, quàm fecisse. Decetne sapientem metuere et horrere parentem naturæ, et quærere in

omnium rerum perturbatione solatium? Possuntne « minuti philosophi » in extirpandis funditùs hisce sensibus succedere? Id paucis aut nullis contingere fatentur scholæ magistri Epicurus et Lucretius : vanus ergo labor est. Si feliciter succederent, quis esset quæstus? Præclarum hoc adepti erunt, quòd credent se totos esse in æternum perituros : quid ista res lætabile habet aut gloriosum? Fingamus omnes reipublicæ cives factos subitò « minutos philosophos, » atque perfectionis apicem adeptos, id est, omni vacuos esse erga Deum et homines reverentiâ, omni sensu honoris et justitiæ, omni pudore, quis erit exitus? Existet, ut posuit Hobbius, bellum omnium adversùs omnes, in quo omnia licebit vi et dolo tentare : atque ad communem salutem necesse erit per leges et pœnas civiles homines reluctantes adigere ad illam temperationem morum, ad quam ex naturalibus sensibus sine labore finguntur ; et ad illa invitè præstanda officia, quæ imbuti naturalibus sensibus cum jucunditate obirent. Finge jam aliquem minutum philosophum inter homines imbutos sensibus prædictis degentem, eosdem sensus exuere et consentienter suis principiis vivere, quis exitus erit? Ipse omnium hostis constitutus, omnes experietur hostes, et ut immanis bellua, cujus feritas tolerari nequit, citò exterminabitur. Pulchra sanè philosophandi ratio, quæ publicè recepta communem, privatim admissa privatam operatur ruinam! Quis erit philosophiæ hujus fructus post mortem? Si Deus nullus sit, benè est : sed si forsitan sit aliquis mundi arbiter, et humanarum censor actionum (1).....

(1) Hactenùs de lege naturali. Eam verò potiùs in formâ legis quam Religionis consideravit auctor, officia nostra erga Deum breviter exponens, specialem de cultu silens quæstionem. E contra ad eamdem istam referunt quidquid propè de primitivâ ut naturali religione disserunt hodierni scholastici, quorum unum Theologum scilicet Rotomagensem citabimus, ad calcem voluminis § 3, De Lege naturali. P.-S.

Dissertatio prima.

DE IMPERFECTIONE ET OBSCURITATE LEGIS NATURALIS,

ET DE REVELATIONIS POSSIBILITATE, UTILITATE ET NECESSITATE.

Legem naturalem hactenùs defendimus ; illam naturæ nostræ congruentem, diffusam in omnes, à Deo auctore divinam, imò in rerum positam naturis immutabilem esse et sempiternam, eamdemque sanctione præmiorum et pœnarum, tum in hâc, tum in futurâ vitâ, confirmatam esse probavimus. Deinde philosophiâ duce illius tabulas evolvimus et varia erga Deum, erga nosmetipsos, erga alios homines officia descripsimus. Vicimus, puto, quos habuimus adversarios, Scepticos, Epicureos, Hobbianos, Spinosianos, cæterosque omnes qui boni et mali discrimen non naturâ sed opinione dijudicari, docuerunt; aut qui Dei in creaturas rationales morales imperium negaverunt; aut qui censoris et judicis æqui in remunerando et puniendo personam tribuere Deo recusârunt. At ne in commendandâ, illustrandâque naturæ lege nimiùm tribuisse rationi credamur, aut videamur obliti multorum et maximorum beneficiorum, quæ humano generi attulit divinum revelationis munus, nunc justissima instituenda venit rationis et naturæ humanæ in hâc, quâ versamur, pravitate, accusatio. Cui nostro consilio novi obsistunt hostes, Deistæ nempe, quorum alia pugnandi ratio, diversum armorum genus. Nostris siquidem, quas contra superiores retulimus, victoriis, quasi suis successibus superbiunt, propriisque nos aggrediuntur armis : causam naturalis religionis à nobis jam aliquâ ex parte desertam sustinent, nosque ignaviæ arguunt et inconstantiæ, quòd relictâ hâc simplicissimâ atque excellentissimâ vitæ regulâ vanarum religionum defensionem suscipiamus. Legem hanc naturæ perfectam esse clamitant; esse illam divini throni assistricem sapientiam, nobis communicatam; ejus tabulas omnium hominum mentibus exhiberi integras, atque in tam perspicuâ luce, ut qui percurrit, legerit eas; ita esse easdem immutabiles, ut alia nulla præcepta illis adjici possint ex positivâ Dei insti-

tutione : proindeque revelatas leges hoc ipso non solùm inutiles esse et supervacaneas, sed omninò impossibiles. Hæc placita præsertim exposita et confirmata sunt ab auctore libri, cui titulus est : *Christiana religio mundi æqualis*, cujus pressit vestigia scriptor libri qui inscribitur *Les mœurs*. Omnis dictorum librorum doctrina, quantùm ad rem nostram præsentem pertinet, ad tres sequentes propositiones commodè revocari potest. Prima est : Lex naturæ tam perfecta est, ejusque præcepta omnia tam evidentia et omnibus etiam rudibus sunt obvia, ut ad instituendam rectè vitam, omnis revelatio inutilis et supervacanea sit, et solummodò ad procreandas lites accommodata : adeòque revelatio, quamvis esset solummodò promulgatio externa ipsius legis naturalis, est Deo indigna. Secunda est : Lex naturæ tam perfecta atque integra est, ut per illam unicuique hominum innotescant omnia officiorum suorum principia ; ita ut revelatione nihil doceri possint, in rebus ad religionem et mores pertinentibus, quod ratione non assequantur. Unde sequitur quodcumque supra rationem est, idem esse contra rationem ; neque ullis posse homines devinciri officiis, nisi quæ ex præsentis suæ conditionis consideratione ratio detegere valeat. Tertia est : Lex naturæ ita est completa et immutabilis, ut illius præceptis nulla adjici possint mandata positiva, quæ omnia sunt contraria bono publico et divinâ constantiâ indigna ; ex quâ sequitur religionem, tum Christianam, tum Judaicam, quæ abundant præceptis positivis, divinas esse non posse, et hominibus esse perniciosas (1). Quas propositiones tribus articulis refellemus. In primo statuemus legem naturalem, qualis inest in plerisque aut etiam in omnibus hominibus, nullo modo sufficere ad instituendos eos perfectè ad religionem et bonam vitam : ex quo consequetur revelationem valdè expetendam esse, quamvis nihil contineret nisi præcepta naturalia, et esset quædam promulgatio clarior ipsius legis naturæ. In secundo efficiemus legem naturalem utilitatem ; Deum, quæ ab hominibus exigit, non docere per alterius hominis ministerium, sed ea cuique interiùs revelare et cordi unicuique inscribere ; ideò promulgationem externam ipsius legis naturalis nullam habere posse utilitatem. — Docet p. 133, 134, non opus esse revelatione, ut homines eum discant modum quo Deus coli vult, nullamque esse probationem, quæ ad id adstruendum affertur, petitam ex diversitate cultuum insulsorum, quos varii instituerunt populi ; sine tantâ divinæ potentiæ molitione, id est, sine divinâ revelatione posse induci et servari uniformitatem cultûs, nempe religionem à ritibus secernendam ; hanc in intimo cordis cultu sitam esse, qui si sincerus sit, semper est uniformis, adeò ut nunquàm nisi una fuisset religio, si quod singulis in pectoris recessu monet Deus, homines auscultâssent ; rituum autem seu cultûs externi uniformitatem, si societati est necessaria, ad politiam civilem attinere, quæ sola sine revelatione illi instituendæ ac fovendæ sufficit ; sed statim atque populorum animos subiit hæc cogitatio loquentem Deum esse inducendum, tunc ad uniuscujusque eorum arbitrium loquentem esse inductum, et quæ singulis illis placita fuêre, hæc divinis dictis fuisse ab iis annumerata. Ex censurâ sacræ Fac. Paris.

Quantò sapientiùs decrevit alius ex eâdem sectâ philosophus : « Pour la possibilité d'une « révélation divine, l'homme dont il est ques- « tion (le déiste ou l'homme raisonnable) l'ad- « mettra sans difficulté. Il ne trouvera pas « étonnant que la Divinité s'intéresse pour « l'homme, qui est son ouvrage ; que par ce « même endroit elle mette en œuvre différents « moyens pour le former et le perfectionner, « tels que peuvent être les soins d'un père « pour former et perfectionner ses enfants ; « qu'ayant placé l'homme au milieu d'une in- « finité d'objets différents, elle prenne soin de « l'avertir ou de l'instruire de l'usage qu'il en « doit faire ; que le laissant jouir de la vie si « peu de jours, elle l'avertisse encore de ce « qui l'attend au-delà, suivant l'emploi qu'il « aura fait de ce temps. L'homme que nous « supposons conviendra non seulement de la « possibilité de la chose, mais il pensera même « qu'il serait à souhaiter qu'elle fût : il com- « prendra que si l'intelligence que l'homme « a reçue, a besoin de quelque secours pour « se développer, de quelque instruction venant « du dehors, aucune ne pourrait être aussi « avantageuse que celle qui lui serait dispen- « sée par l'auteur de son être. Voilà déjà la « possibilité et même l'utilité de la chose re- « connue. » Religion essentielle à l'homme, c. 7, p. 75.

(1) Eamdem doctrinam secutus est auctor libri, qui inscribitur *Emile* seu *de Educatione*. Docet tom. 3, pag. 130, 132, præter religionem naturalem, nullam aliam revelatam seu necessariam, seu utilem esse ; Deum omnia ad religionem et bonam vitam spectantia offerre omnium hominum *oculis, conscientiæ, judicio* ; per revelationem nihil hominibus innotescere posse ad gloriam Dei et hominum utilitatem, seu publicam, seu privatam pertinens, quod lex naturalis non præscribat ; nullamque virtutem « ex supernaturali cultu posse oriri quod « ex cultu naturali non consequatur ; » ideò omnem revelationem, quæ religioni naturali esset superaddita, supervacaneam esse et inutilem. — Docet p. 177, naturam librum quemdam esse oculis omnium patentem et omnibus intellectu facilem, in quo quisque etiam extra societatem humanam in insulâ desertâ positus, facile per facultates solas naturales omnia ad cultum Deo debitum et proximi amorem spectantia legere potest, ita ut quidquid præterea docere queant homines, illud fini huic assequendo nihil prosit ; non cerni revelationis

lem, qualis per rationem evolvitur (1), multò minùs dici posse perfectam, eo sensu quòd per eam innotescant omnes seu Dei perfectiones, seu inter nos et Deum aliaque entia rationalia relationes; ex quo efficietur supernaturalem dispensationem, quæ nobis aperiat rerum ordinem rationi impervium, quæque nos supernaturalibus devinciat officiis, esse possibilem. In tertio conficiemus legem naturalem non esse illo sensu immutabilem, ut nulla præceptis naturalibus adjici possint mandata positiva, atque hæc præcepta positiva multiplicem habere utilitatem : quæ tria continebunt generalem defensionem Religionis christianæ, quæ non est tantùm promulgatio legis naturæ, sed est essentialiter supernaturalis institutio, officia imponens supernaturalia, vires præbens supernaturales, et ad finem ducens supernaturalem; quæque confirmata est legibus positivis, aptis ad honorificentissimum Dei cultum, hominumque sanctificationem.

Articulus primus.

De summâ utilitate revelationis, quatenùs est externa promulgatio legis naturæ.

Per legem naturalem, quo nomine hìc intelligimus legem rationis, vel intelligitur ratio cujusque hominis propria, seu illa collectio præceptorum, quam apud quemque promulgat propria sua conscientia, aut quam sibi proprio marte potest conficere ; et hæc est accuratissima notio legis rationis, quæ cuique non est lex, nisi quatenùs facultatibus naturalibus, et communi institutione innotescit, aut cum morali diligentiâ innotescere potest : vel intelligitur per legem rationis, ratio exculta philosophorum excellentissimorum, seu ratio quasi communis generis humani, id est, ea collectio præceptorum, quæ in variis ætatibus à diversis philosophis inventa, videtur posse, doctrinâ et institutione, aliorum hominum animis inculcari. Negamus legem rationis ullo sensu perfectam esse, ut summa non sit et semper fuerit revelationis utilitas, et homines in summâ non sint ejus indigentiâ.

Propositio prima.

Lex naturalis, quatenùs per rationem cuique hominum innotescit, non est par et sufficiens ad eos instituendos perfectè ad religionem et bonam vitam, ita ut inutilis censeri possit revelatio.

Probatio.—Legis cujusque duplex pars est, præceptum, quo indicatur quid faciendum sit, omittendumve; et sanctio, quâ imponitur negat propria conscientia : intelligitur regula uniformis et flecti nescia, nec commensurata majori aut minori cujusque hominis scientiæ. Hæc lex cùm complectatur omnes rerum convenientias et ex illis nascentia officia, evolvitur magis aut minùs, magis etiam vel minùs distinctè, pro majore cujusque illustratione, seu interiori per rationem, seu exteriori per doctrinam; et illa etiam supernaturalis revelatio, quam continent libri nostri sacri, officiaque omnia christiana ex illâ pendentia, pertinent sine dubio ad illam legem naturalem, æternam et immutabilem. Cùm Tindallus in libro modò memorato multis laudibus extulisset legem naturalem, nuncupâssetque divini throni assistricem sapientiam, hanc notionem non repudiârunt quotquot adversùs eum pro revelatione scripserunt, præsertim vir doctissimus Conybeare, nunc apud Anglicanos episcopus, sed monuerunt illam legem esse infinitam et soli Deo perfectè cognitam; ejus notitiam creaturis intelligentibus nonnisi per partes communicari, et pro spirituum majori aut minore perfectione majorem esse aut minorem ejus evolutionem; legem naturalem naturæ humanæ propriam esse illam divinæ sapientiæ partem cum hominibus communicatam, aut, ut verbis Ciceronis utar, esse « divinam ra- « tionem in hominis mente confirmatam et « confectam, » etc. Si ergo in illâ propositione tot doctorum virorum censuris famosâ : *Religio revelata neque est, neque esse potest alia à lege naturali magis evoluta*, ponas *à lege æternâ magis evoluta*, quæ vox eumdem habet sæpè sensum, carebit omni vitio, et episcopus Antissiodorensis, qui multis verbis et eruditè demonstravit omnes leges quascumque esse ex lege æternâ derivatas, atque ejus evolutiones, invenietur ejusdem propositionis sic intellectæ veritatem demonstrâsse : hanc observationem necessariam judicavimus, ne contra auctoris mentem quibusdam ejus verbis falsus sensus affingatur. Vide legis divisiones supra allatas, et propositionem 2 de orig. Legis naturalis et quæ modò dicemus de christianæ Religionis principiis et præceptis in articulo secundo hujus dissertationis. Ipse episcopus Antissiodorensis de Lege naturali hæc habet : « *De « tous les philosophes du paganisme, Cicéron est*

(1) Quatenùs per rationem evolvitur. Scilicet per legem naturalem philosophi, tum veteres, tum recentiores et etiam theologi, non semper intelligunt illam legem seu præceptorum collectionem, quam cuique homini promulgat propria cujusque conscientia, quæ varia est et magis aut minùs extenditur pro scientiâ cujusque : sed intelligunt legem illam principem, immutabilem et æternam, ideò naturalem dictam, quia in immutabilibus rerum naturis et convenientiis posita est. Hanc Cicero post Platonem definivit « rationem summi Jo- « vis, natam simul cum mente divinâ. » Scholastici vulgò appellant legem æternam; at in communi sermone et apud omnes scriptores retinet sæpè nomen legis naturalis : v. g., ubi dicimus omnia præcepta legis naturalis non esse obvia cujusque hominis menti, absurdum esset intelligere per legem naturalem illam collectionem præceptorum quam cuique promul-

cessitas moralis parendi præcepto; in lege perfectâ, utraque pars perfecta esse debet, et ratio cujusque hominis lex perfecta dici nequit, nisi clarè de rebus ad Religionem et mores pertinentibus, saltem gravioribus, præcipiat; et ea simul proponat motiva, quæ aptiora sunt ad inclinandos homines ad præstandum legibus naturalibus obsequium. Sed sub neutro respectu ratio cujusque hominis lex perfecta dici potest.

1° Ratio cujusque hominis propria non est perfectè præceptrix. Id primùm apparet ex omnium seculorum experientiâ, quâ compertum habemus, nullum unquàm omnes ad vitæ optimam institutionem necessarias veritates comprehendisse. Videmus barbaras et efferatas gentes in vitæ ratione parùm à belluis abhorrere; atque apud omnes gentes ad civilem cultum deductas, quæ neque Moysem, neque Christum institutorem habuerunt, magnam deprehendimus opinionum perversitatem. Etiam inter ipsos philosophos nullum reperimus, qui universam de Deo et moribus doctrinam complexus, omnia vitæ et religionis præcepta docuerit; imò qui veris falsa non miscuerit. Exempla perversarum apud barbaras et ethnicas gentes opinionum recensere nimis longum foret (1). Ex tam constanti experientiâ concludit Cotta apud Ciceronem l. 3 de Naturâ deor. rationem homines ducere non posse ad sapientiam. « Nam si consensu omnium philosophorum, ait, sapientiam nemo assequitur, in summis malis omnes sumus, quibus vos optimè consultum à diis immortalibus dicitis. Nam ut nihil interest utrùm nemo valeat, an nemo possit valere; sic non intelligo quid intersit utrùm nemo sit sapiens, an nemo esse possit. » Nos verò non eò usque progredimur, quia ad rem nostram necesse non est; quisque fortassè olim potuit et nunc potest ad sapientiæ et virtutis apicem pervenire; at saltem ex omnium, qui revelationis luce caruerunt, ignorantiâ et pravitate concludere licet, opem Dei supernaturalem, et hominibus valdè utilem, et homines in magnâ ejus indigentiâ extitisse.

Deinde quicumque attendere voluerit ad ingenium, indolemque multitudinis, puto, deprehendet illam tot tantisque causis avocari ab investigatione officiorum, ut nulla spes sit illam proprio marte in tali inquisitione multùm profecturam. Afferenda est primùm non levis attentio et in quærendâ veritate sedula diligentia; multa quippe ponderanda sunt, quæ sit natura Dei, quæ hominis conditio, quæ inter seipsum et Deum aliosque homines relationes existant, quæ sit actionum humanarum efficientia, et ex hisce principiis officia religionis et vitæ per seriem quandoque argumentorum difficilem, colligenda sunt. Secundò, afferendum est ad considerationem rerum sanum rectumque judicium, liberum à præjudicatis opinionibus: ut in physicis rebus necesse est perpetuò errare eum, qui falsis imbutus principiis et acri parùm præditus ingenio rerum naturalium investigationem tentat: sic in moralibus errores innumeros vitare nunquàm poterit, qui officiorum indagationem ratione debili et errori assuetâ, aut judicio præconceptis opinionibus vitiato, aggreditur. Tertiò, afferendus animus pacatus et magna constantia: nam quem immoderata rerum terrenarum cura sollicitat, aut æstus abripit cupiditatum, hic parùm idoneus est philosophiæ studio. Libido caliginem mentibus offundit; universum statum interiorem immoderatâ suâ vi perturbat, sensus omnes corrumpit, efficitque ut acclinis falsis animus meliora recuset, rationemque velut ingratam præceptricem aut accusatricem inimicam exhorreat.

Atqui hæc omnia ab hominum vulgo nullatenùs speranda sunt. Paucissimi sunt, qui ad principia Religionis et morum attendunt, qui satis ingeniosi sunt aut satis vacant, ut scientiæ sese dedere possint. Plerique, contentionis omnis incapaces, res extra sensum positas vix cum præceptore assequi valent. Sed pauciores sunt quibus rectum sit sanumque judicium, et qui benè utantur ratione in inquisitione veritatis. Corrumpunt enim judicium præconceptæ opiniones, quibus omnes fermè homines, qui sedulâ et diligenti institutione caruerunt, ab ipsâ pueritiâ mancipantur, et per totam vitam, quasi ad saxum, adhærescunt. Ciceronem audiamus: « Si tales nos natura genuisset ut eam ipsam intueri et perspicere, eâque optimâ duce cursum vitæ conficere possemus, haud esset sanè quòd quisquam rationem et doctrinam requireret... nunc parvulos nobis dedit igniculos, quos celeriter malis moribus opinionibusque depravati sic restinguimus, ut

« *celui qui a parlé d'une manière plus solide et* « *plus lumineuse de la* LOI NATURELLE. *Cette* « *loi, dit-il, est universelle, invariable, éter-* « *nelle... l'univers entier lui est soumis,* » etc. Numquid non hìc confunditur *lex naturalis* cum *lege æternâ?*

(1) Vide Sextum Empiricum, Locke *de Intell. hum.* l. 1. Bayle *Lettre sur la comète et à un prov. Lettres édifiantes. Voyages,* etc.

nusquàm naturæ lumen appareat. Simul atque in lucem editi et suscepti sumus, in omni continuò pravitate et in summâ opinionum perversitate versamur; ut penè cum lacte nutricis errorem suxisse videamur. Cùm verò parentibus redditi, deinde magistris traditi sumus, tum ita variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas et opinioni confirmatæ natura ipsa cedat... Cùm verò accedit eòdem, quasi maximus quidam magister populus et omnis undique ad vitia consentiens multitudo, tum planè inficimur opinionum pravitate, à naturâque ipsâ desciscimus (1). » Denique quàm pauci sunt, qui rei familiaris sollicitudine non detineantur, aut perversis cupiditatibus non avocentur ab hâc veritatis inquisitione (2)!

2° Lex naturalis, sumpta pro ratione cujusque hominis propriâ, non habet sanctiones perfectissimas, seu non proponit hominibus ea motiva, quæ satis potentia sint ad inclinandos homines ad præstandum obsequium præceptis naturalibus. Hoc etiam confirmare possumus omnium temporum experientiâ : in quibus omnibus dicere potuit Juvenalis :

Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puero, vel miranti sub aratro
Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ. (Sat. 13.)

De hâc hominum perversitate conquesti sunt in omni ætate legislatores, philosophi, historici, poetæ et oratores. In hâc eâdem pravitate causæ suæ arcem posuerunt athei. Ad frenandam hanc eamdem intemperantiam hominum inventæ sunt civitates et leges in ultionem criminum latæ. Videtur ergo satis constare experientiâ rationem per se non esse optimam ad virtutem adhortatricem, seu non proponere hominibus motiva apta ad suspendendam vim immoderatam appetitûs et causas ad vitium sollicitantes.

Idem constabit, si perpendere voluerimus naturam illarum sanctionum, quæ adjunctæ sunt legi naturali. Etenim inclinamur ad virtutem sensu morali, quo percipitur virtutis pulchritudo et fœditas vitii; conscientiâ delicti, quæ angit malos, vel innocentiæ, quæ remunerat pios ac bonos viros; et ratione, quâ percipitur felix virtutis ad promovenda nostra commoda efficientia et contraria vitii natura. At 1° sensus moralis honesti et decori, quamvis à nullo prorsùs absit, tamen minimam vim in plerisque hominibus habere experimur; in illis solummodò mirabiles suî amores virtus excitat, qui divino munere nati ingenui, optimam sortiti sunt institutionem, et qui se à cupiditatibus liberos servârunt. Majorem quidem habent vim illi metus naturales et ægritudines, quibus avocamur à vitiis; sed etiam ad hæc naturæ monita, nescio quomodò, obsurdescimus; atque illis terroribus potiùs pœnas luimus post admissa facinora, quàm à patrandis criminibus cohibemur. Ex alterâ parte illæ causæ, quibus ad vitia sæpissimè sollicitamur,

(1) « Rien n'obscurcit tant les idées de vertu, que la nature avait gravées dans nos âmes en nous formant, que les faux dogmes et les lois d'état, qui sont contraires à la pureté de la loi naturelle. On a trouvé en naissant ces lois tout établies, elles sont munies du sceau respectable de la religion et de l'autorité souveraine : le moyen de soupçonner, que ce qu'elles ordonnent soit un crime, ou ce qu'elles défendent une vertu! Que de peuples, même policés, ont poussé la barbarie, par principe de religion, jusqu'à immoler des hommes à la Divinité! Tant que le crime passe pour un attentat contre la police établie, il ne tire pas à conséquence, et rarement le criminel se croit-il innocent. Mais est-il accrédité par une loi ou par un usage universellement reçu, c'est alors qu'il entame les cœurs par l'endroit le plus important, ne se contentant pas de leur enlever leur innocence; mais, ce qui est mille fois pis encore, les rendant incapables de repentir. » Les Mœurs, p. 21. Nonne hæc olim fuit conditio populorum omnium, et etiamnum eorum quos lux Evangelii non collustravit?

(2) « Il y a dans le cœur deux régions distinctes : l'une est une île un peu plus qu'à fleur-d'eau; l'autre est l'eau même qui baigne l'île. La première a une surface plane, dure et blanche, comme serait une table du plus beau marbre de Paros. C'est sur cette surface que sont gravés les saints préceptes de la loi naturelle. Près de ces caractères est un enfant dans une attitude respectueuse, les yeux fixés sur l'inscription, qu'il lit et relit à haute voix : c'est le génie de l'île; on l'appelle l'amour de la vertu. Pour l'eau dont l'île est environnée, elle est sujette à de fréquents flux et reflux; le plus doux zéphir suffit pour l'agiter; elle se trouble, mugit et se gonfle. Alors elle surmonte l'inscription, l'on ne voit plus les caractères, l'on n'entend plus lire le génie. Mais du sein de l'orage renaît bientôt le calme, la surface de l'île sort du gouffre plus blanche que jamais, le génie reprend son emploi. » Ibid. Utinam ut bellè conficta, sic ad veritatem esset hæc imago composita! Suntne ergo mentis tabulis insculpta clarè sanctæ legis naturalis præcepta? Vigetne in animis genius virtutis, ad leges inscriptas attentus, easdemque perpetuò relegens? An ea plerorumque hominum tranquillitas interior est, ut sæpè ne levissima aura passionum animos commoveat? An ullo tempore maxima pars vacat ab ambitione, à cupiditate gloriæ, ab invidiâ, ab odio, à spiritu vindictæ, ab avaritiâ et libidine? Unde ergo tanta et tam constans, tam confessa et deplorata ab omnibus plerorumque cæcitas et depravatio?

sensus omnes tangunt, altâ voce vocant et invitant, continuis assultibus fatigant. Ut ait Seneca Ep. 59 : « Vitia de mercede sollicitant, « avaritia pecuniam promittit, luxuria multas « et varias voluptates, ambitio purpuram et « plausum, et ex hoc potentiam, et quidquid « potentia ponit. » Imò tanta est cupiditatum vis, ut non tam invitare, quàm homines abripere videantur ; illarum enim æstu plerique sic perturbantur, ut naturali quâdam cedant inclinatione, quam ii solùm, qui in virtutis palæstrâ sunt exercitati, sistere nôrunt. Videamus jam quod et quale præsidium habeat virtus in ratione. Docet quidem ratio per virtutem tutissimum esse iter ad felicitatem, neque dubium ullo modo esse potest diligenti rerum æstimatori, quin homines boni majori, quàm improbi, potiantur solidâ felicitate. At quàm sæpè contingit, ut virtus careat justissimâ mercede suâ? Quàm sæpè accidit, ut ipsa sua simplicitas atque candor bonis causæ sint ærumnarum et ruinæ fortunarum suarum? Dùm ex alterâ parte scelere consequuntur improbi utilitates suas; unoque facinore eam opum vim et potentiam comparant, quibus in tuto collocentur. Hoc animadvertit ratio imbecilla, passionibus plerùmque delinita, nunquàm earum satis severa judex; lucroque appetitûs apponitur. Apparent quoque rationi virtutis præmia incerta et remota : virtus laudatur et alget : adest ante oculos criminis merces, semperque improbi illam spectant ut malarum suarum actionum certissimam consequentiam. Virtus ergo in nullâ re sufficiens habere præsidium videtur.

Objicies 1° : Lex naturalis seu ratio hominibus data est à Deo ad eorum vitam regendam, neque frustra à Deo sapienti et bono data fuit. Atqui nisi esset perfecta et contineret omnia præcepta ad institutionem optimam vitæ pertinentia, non responderet huic fini. — Respondeo 1° argumenta metaphysica contra facta clarissima nullam habere vim. Eodem planè ratiocinio concludere liceret, nullos homines nasci cum membris ad functiones suas inutilibus; v. g., nullos nasci surdos vel cæcos. Nam oculus datus est à Deo ad res videndas, neque vanè à Deo sapienti et bono datus est. Conficeres etiam nullum esse in mundo malum neque physicum neque morale, quia hæc nobis non consentire videntur cum Dei summâ bonitate. Respondeo 2° : Distinguo majorem : Lex naturalis à Deo hominibus recens conditis data, naturâ adhuc integrâ et incorruptâ, erat perfecta et apta ad perfectam vitæ informationem, esto. Lex naturalis ut in præsenti conditione naturæ humanæ cuique homini per facultates naturales innotescit, nego. Confitemur igitur libentissimè Deum dedisse homini legem relativè ad conditionem suam perfectam, aptam ad perfectam ejus informationem. Certum quoque videtur primam Dei progeniem non fuisse cæcam, neque surdam, sed certum est quoque rationem cujusque hominis illam perfectionem jam non habere. Certum est aliquos nasci cæcos et surdos. Quid igitur concludendum nisi hominem ex eo statu, in quo primitùs conditus est, aliquo modo excidisse? Non est hæc duplicis statûs distinctio petitio principii, sed conclusio evidentissima ex duabus præmissis, quarum primam accipimus à Deistis, altera in experientiâ posita est.

At, inquies, distinctio hæc duplicis statûs non elevat omnem difficultatem, neque Deum absolvit. Nam est Dei voluntas etiam in hoc præsenti statu, ut homines omnia præcepta servent, quæ ipsis imposita primitùs fuerunt; ad eadem officia obligantur. Jam verò estne Dei boni eadem omnia exigere ab hominibus ægrotantibus et graviter læsis, quæ sani solummodò præstare potuerunt? — Duo in hâc objectione nobis imputantur, quæ apud nos dogmata nullo modo sunt, et de quibus putamus pronuntiandum non esse. Primum est, quòd Deus ab hominibus malè sanis illa omnia exigat, quæ ab hominibus sanis exigebat. Sine dubio creditor æquus est parens optimus, non vult metere ubi non seminavit, usuram talenti commodati tantummodò repetet, si ampliùs voluerit et vires dabit ampliores. Secundum est, quòd naturalia officia, quæ homines olim præstabant, nunc non possint præstare, à quâ assertione puto etiam abstinendum, quia nescimus quousque laudabiles hominum conatus, quos Deus adjuvare paratus est, pertingere possunt. Hoc certum est homines esse in summâ difficultate veritatis inveniendæ et virtutis exercendæ; hancque difficultatem tantam fuisse, ut vix ulli extiterint olim sapientes et benè morati viri. Hæc tanta difficultas sufficit, ut dicere possimus legem rationis esse imperfectam et homines esse in magnâ indigentiâ opis alicujus supernaturalis. Si Deus hominem ad terram aridam incolendam damnâsset, quæ fruges non nisi maximo labore exercita funderet, cujus laboris homines impatientes vesci noxiis potiùs herbis sponte nascentibus elige-

rent, nonne hæc hominis conditio deterior esset quàm nunc existit? Nonne in summâ indigentiâ essent divinæ opis, summumque æstimaretur beneficium, quidquid hunc laborem minueret?

Objicies 2° : Lex omnis naturalis paucissimis veritatibus simplicissimis continetur scil. notitiâ existentiæ et perfectionum Dei, et quod ad praxim attinet, scire oportet honorandum diligendumque esse rerum omnium parentem Deum, et benevolentiâ prosequenda esse omnia entia rationalia cum quibus est nobis juris communio. At hæc duo principia omnibus obvia et nota sunt, in omnibus mentibus sunt uniformia. — Respondeo 1° hæc principia paucissima, præsertim ea quæ spectant naturam divinam, ante propagationem Religionis christianæ non esse visa Ciceroni tam obvia, tamque uniformia in omnium mentibus. Sic enim orditur libros suos de Naturâ deorum : « Cùm multæ res in philosophiâ nequaquàm satis adhuc explicatæ sint, tum perdifficilis, Brute (quod tu minimè ignoras), et perobscura quæstio est de naturâ deorum : quæ et ad agnitionem animi pulcherrima est, et ad moderandam religionem necessaria. De quâ tam variæ sunt doctissimorum hominum tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat causam, id est, principium philosophiæ esse scientiam, prudenterque Academicos à rebus tam incertis assensionem cohibuisse (1). »

(1) « Il y a de dangereux sophistes qui font de Dieu une image bien étrange : il y a des impies qui reconnaissent une divinité oisive et dédaigneuse, qui, de crainte de troubler son repos, n'entre pas dans le détail des affaires de ce bas monde, qui ne se tient pas offensée des injustices des hommes, ni honorée par leurs hommages. » Les Mœurs, ibid.

Auctor libri qui inscribitur *Emile*, scribit tom. 2, p. 352 : « Il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire, et je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés, qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'hommes, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, séquestrés de toute société dès leur enfance, auraient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu. » Et pag. 344 : « Le polythéisme a été la première religion des hommes, et l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnaître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée et de donner un sens au mot de substance, laquelle est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite. » Quàm hæc parùm consentiunt cum iis quæ supra ex eodem descripta sunt col. 465 et 466!

2° Fatemur omnia legis naturalis præcepta, quæ vitam humanam spectant, contineri in illo principio, quòd benevolentiâ generali omnia entia rationalia complecti debeamus, sed continentur tanquàm conclusiones in principiis. Non simul cum ipso principio intuitivè apprehenduntur, sed evolvenda sunt per argumentationem et per difficilem quandoque consectariorum seriem. Pauca etiam sunt eaque obvia matheseos axiomata, ex quibus immensa deducitur disciplina à vulgi intelligentiâ longè disjuncta. Nisi etiam moralis disciplina haberet difficultatem aliquam, tantam laudem non comparavissent Socrates et alii, qui in eâ explicandâ ingenium exercuerunt. « Ex philosophis, inquit Cicero Tusc. qu. l. 3, nonne optimus et gravissimus quisque confitetur, multa se ignorare; multa sibi etiam atque etiam esse discenda? » Si philosophi optimi et gravissimi tantas in investigandis veritatibus difficultates experiantur, quantò magis abest rudis plebs ab hâc officiorum perfectâ comprehensione!

3° Fortassè homines, veritatis detegendæ cupidi et vacui à præjudiciis, poterunt invenire illas omnes veritates, in quibus vita præsertim vertitur. Attamen ideò dicimus hoc à multitudine non esse expectandum, quia leves sunt plerùmque homines, quia desides, quia impatientes laboris et contentionis, quia pravis sunt imbuti opinionibus. « Multis signis, inquit Cicero de *Amicitiâ*, natura declarat quid velit..... Obsurdescimus tamen nescio quomodò nec audimus. » « Mihi autem, inquit idem, non modò ad sapientiam cæci videmur, sed ad ea ipsa quæ aliquâ ex parte cerni videantur hebetes et obtusi. » « Sicut in luce solis vespertilionum oculi, habet Aristoteles, ita in rebus clarissimis mens humana. » « Mihi semper, inquit Plato in Epinomide, semper visum est et etiam nunc videtur, alias omnes artes non admodùm difficiles esse; hominum verò ad rectam vitam institutionem omnium longè difficillimam (1). » Et l. 2 de Leg. dicit rarò evenire,

(1) Hæc verba Platonis ad difficultates sacri ministerii traduxisse videtur S. Gregorius Magnus, cujus dictum hoc percelebre est : *Ars artium regimen animarum.* P. S.

ut vel in senectute homines sapiant, rectasque habeant rerum notiones. » Multa de difficultate inveniendæ in rebus divinis et moralibus veritatis habent etiam recentiores philosophi, ut Lockius in libro inscripto *le Christianisme raisonnable*. Imò copiosè in hoc argumento versari solent minuti quidam philosophi, à religione revelatâ multùm alieni, et respectu primorum principiorum legis naturalis nimis exaggerant mentis humanæ cæcitatem. Et profectò etiamsi summi inter ethnicos philosophi et propemodùm omnes contra rationem sententiam non dixissent, ea quæ ubique olim obtinuit rerum divinarum ignorantia, vanissimæ paganorum religiones et infamia instituta summæ temeritatis Deistas arguunt. Quippe si officia religionis tam essent in aperto constituta, ut facilè et sine labore ab omnibus etiam rudibus perfectè cognoscerentur, quomodò, quæso, factum est, ut tam ridiculas circa deos opiniones tenuerint? ut ne fortuitò quidem in rationabilem Dei cultum inciderint, sed spiritûs immortalis loco, sol, luna, astra, fluvii et quæcumque inanima divinos acceperint honores? Qui factum est, ut bobus, crocodilis et vilissimis animalibus condita fuerint templa splendidissima (1)? Sua etiam habuerint delubra, non solùm virtutes, sed fortuna, sed febris, sed metus et ipsa impudentia (2)? In cultu externo quàm multi ritus ridiculi sacerdotum ministerio perficiebantur? Quàm vana augurum et aruspicum disciplina et omnis veterum divinatio? Quàm multa scelera et flagitia diebus festis admissa erant et religione publicâ consecrata? Hic litabatur humano sanguine; illic scortationibus et impudicitiis numen colebatur, vel bacchantum furoribus. Neque apud unum aut alterum populum hæc impura instituta obtinuerunt, sed apud omnes propemodùm; non tantùm apud barbaras et efferatas gentes, sed apud excultissimas, in quibus scientiæ et artes floruerunt; neque solùm ad breve tempus, sed ab antiquissimâ ætate: nam ethnica superstitio apud omnes populos, quantùmvis temporis et loci longinquitate divisos, invaluit. Sola illa gens, quæ Deum verum habuit àpropinquantem sibi, à quo acceptam legem gloriatur, à communi contagione libera, rectè de Deo et officiis sensisse deprehenditur (1).

(1) Firmiores videas apud eos (Ægyptios) opiniones de bestiis quibusdam, quàm apud nos de sanctissimis templis et simulacris deorum. Etenim fana multa expoliata, et simulacra deorum de locis sanctissimis ablata vidimus à nostris; at ne fando quidem auditum est crocodilum aut ibin, aut felem violatum ab Ægyptiis. Cic. de Nat. deor. l. 1.

(2) Nam illud Athenis quod, Cylonio scelere expiato, Epimenide Crete suadente, fecerunt contumeliæ fanum et impudentiæ... araque vetus stat in palatio, febris: et altera Esquiliæ malæ fortunæ, detestatæque. Cic. de Leg. l. 2. Cupidinis et voluptatis et lubentinæ Veneris vocabula consecrata sunt, vitiosarum rerum, neque naturalium. Idem de Nat. deor. l. 2. Tantus error fuit, ut perniciosis etiam rebus non modò deorum nomen tribueretur, sed etiam sacra constituerentur. Idem de Nat. deor. l. 3.

Propositio II.

Generis humani, in omnem errorem et pravitatem prolapsi, reformationi philosophia præsidere non potuit.

Probatio. — Nam 1° philosophiâ duce nunquàm confici potuit præceptorum perfecta collectio. 2° Illa ipsa qualiscumque præceptorum summa, quam ex philosophorum scriptis conficere licuit, nunquàm potuit humanâ doctrinâ et institutione apud vulgus promulgari.

I. Philosophia quidem in summam redigere omnia præcepta religionis et vitæ non potuit, ob has evidentissimas causas. Primò Quia philosophorum nulla schola totam veritatem tenuit: illæ quæ de disciplinâ morali optimè meritæ sunt, ut Academia, Lyceum, Porticus, in absurdissimas opiniones abierunt. Multi numerantur divini Platonis, Aristotelis et Zenonis etiam in rebus moralibus errores (2). Neque facile alicui fuisset veritatem sparsam per sin-

(1) Vide de toto hoc argumento eximium opus et omni refertum eruditione Joannis Leland cum hoc titulo: *Utilitas et necessitas Religionis christianæ, demonstratæ ex consideratione statûs religionis olim apud gentiles.*

(2) Plato uxorum communitatem commendabat; concubitus vagos seu fornicationem permittebat; infantium expositionem tam crudelem et à parentali affectione tam abhorrentem, non modò non improbavit, sed commendavit quidem, ubi non essent benè conformati; in festis Bacchi ebrietatem non damnat. Aristoteles tam obscurè de Deo scripsit, ut atheus à multis habitus sit; quàm ineptis argumentis confirmat novam suam opinionem de mundi æternitate! partuum abactiones non condemnat, neque in infantes crudelitatem; turpes et lascivas deorum imagines approbat. Stoici maximè erant in scriptis obscœni; ipsis Deus igneus erat; plerique fatalem rerum concatenationem defendebant, fornicationem probabant universi, ipse etiam Epictetus: incestum etiam à naturâ maximè abhorrentem patris et filiæ, matris et filii concubitum non horrebant: quàm absurda sunt eorum dogmata! Paria sunt peccata; est aliquid quo sapiens antece-

gulos in summam redigere. « Facile est docere, ut ait Lactantius lib. 7 div. Instit. penè universam veritatem per philosophos et sectas esse divisam..... nullamque sectam fuisse tam deviam, nec philosophorum quemquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero. Sed dùm contradicendi studio insaniunt, dùm sua etiam falsa defendunt, aliorum etiam vera subvertunt, non tantùm elapsa illis veritas est, quam se quærere simulabant, sed ipsi eam potissimùm suo vitio perdiderunt. Quòd si extitisset aliquis, qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam, colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profectò non dissentiret à nobis. Sed hoc nemo facere, nisi veri peritus ac sciens, potest. » Secundò. Philosophi clarissimi plerùmque anxii et dubii extiterunt circa ipsa religionis et morum fundamenta. Audivimus jam supra Ciceronem dicentem : « Cùm multa sunt in philosophiâ nequaquàm satis explicata, tum per difficilem et per obscuram quæstionem esse de Naturâ deorum. » Idem philosophus disserens de altero vitæ moralis principio, videlicet animi immortalitate : « Ea quæ vis, inquit Tusc. lib. 1, ut potero explicabo; nec tamen quasi Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero; sed ut homunculus unus è multis, probabilia conjecturâ sequens : ultra enim quò progrediar, quàm ut verisimile videam, non habeo. » Ibidem scribit : « Nescio quomodò dùm lego (ea quibus conficitur immortalitas animi) assentior; cùm posui librum et mecum ipse de immortalitate animorum cœpi cogitare, assensio omnis illa elabitur. » « Credebam facilè, ait Seneca, opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis, quàm probantium. » Ipse Socrates, qui in morali philosophiâ totam ætatem consumpserat, in ultimo quem habuit ad amicos sermone dubitanter de vitâ futurâ locutus est, quod Tertulliano occasionem præbuit hæc scribendi : « Adeò omnis illa tunc sapientia Socratis de industriâ venerat consultæ æquanimitatis, non de fiduciâ compertæ veritatis. » Jam verò confitente ipso Cicerone, « nisi hæc pro certis habeantur, necesse est homines in maximarum rerum ignoratione versari, quibus sublatis (vel in dubium vocatis) nulla potest esse pietas, nulla sanctitas, nulla religio; et perturbatio vitæ sequitur, magnaque confusio; fides etiam et societas humani generis et una excellentissima virtus justitia tollitur. » Tertiò. Quia philosophi neque cognoverunt, neque potuerunt cognoscere omnem veritatem ad perfectam religionis et morum informationem pertinentem. Quid enim ad religionem tantùm attinet, quantùm cognitio viæ et modi, quo peccata expiari possint; et placari infensum sceleribus numen? quæ quæstio in totâ philosophiâ est momenti majoris et ad hominis tranquillitatem et salutem? Cùm quis in civitate aliquid adversùs leges admisit, de re nullâ tam sollicitus est, et esse debet, quàm ut primùm discat, quæ pœna legis violationi adjuncta sit; deinde quæ via ad veniam obtinendam minuendamve pœnam pateat : sic quoque in civitate Dei, quam novimus legibus æquis temperatam esse, nihil tantùm interest hominum peccantium (et omnes sumus) quàm scire quæ impendeant nostris capitibus à justo judice infligenda mala, et quomodò possint averti. At dùm malum apericbat ratio, minitabatque conscientia, remedium nullum afferebat philosophia. Docebat quidem illa Deum bonum non solùm erga bonos, sed erga malos quoque; quandoquidem patientem eum et in puniendis sceleribus tardum observabat : verùm ut patientem, bonum et misericordem, sic sapientem, justum, sanctumque demonstrabat; misericordiam nihil posse detrahere justitiæ, neque posse exerceri nisi juxta sapientiæ et sanctitatis leges incommutabiles. Pœnitentia nunquàm visa est philosophis neque videri debuit expiatio criminis sufficiens ad ulciscendum legum divinarum contemptum, ad vindicandam imperii divini majestatem, ad manifestationem divinæ sanctitatis, uti alio loco fusiùs conficiemus. Hincque sine dubio ad sacra omnis generis et expiatoria sacrificia veteres ubique confugerunt, et ipso humano sanguine litaverunt, rati pœnitentiæ esse aliquid adjiciendum. Quæ tamen sacrificia sapientiores haud multùm probabant et parùm apta putabant expiandis sceleribus, expectandumque ducebant, donec ipse Deus significaret hominibus quo cultu vellet honorari.

II. Quamvis philosophi conficere potuissent collectionem perfectam præceptorum, eam apud vulgus per disputationem philosophicam promulgare nunquàm potuissent. Primò. Quia homines erudiendi philosophiæ addiscendæ nequaquàm apti sunt. Oportet philosophiæ auditores esse veritatis studiosos, nam doceri non possunt, qui nolunt discere; esse quoque at-

dat Deum, quia Deus naturæ beneficio, non suo sapiens est; Deus non vincit sapientem felicitate, etiamsi vincit ætate : si cui virtus animusque in corpore præsens, hic deos æquat.

tentos, alicujus contentionis capaces, in prosequendâ veritate constantes; esse etiam præditos acuto satis ingenio, rectoque judicio, ut unà cum præceptoribus religionis et vitæ moralis principia et officia evolvere valeant. Atqui experimur homines primùm esse à doctrinâ alienos, tædet eos discere, deinde esse leves, nec attendere rebus clarissimis, quæque incurrunt quodammodò in oculos; eosdem esse omnis contentionis incapaces, nec habere satis otii, ut vacare possint addiscendæ philosophiæ; paucos tandem pollere ingenio satis acuto, sanoque judicio, ut philosophorum rationes capere possint. Præterea vivendi scientiam in omni ætate et in omni conditione vitæ necessaria est; institutione ergo à primâ pueritiâ vel auctoritate inculcanda est, et ut habet Lactantius Inst. div. lib. 3, c. 16: « Adjicienda est omnis philosophia, quia non studendum est sapientiæ, quèd fine et modo careat; sed sapiendum est, et quidem maturè. Non enim nobis altera vita conceditur, ut cùm in hâc sapientiam quæramus, in illâ sapere possimus: in hâc utrumque fieri necesse est: citò inveniri debet ut citò suscipi possit, ne quid pereat ex vitâ, cujus finis incertus est (1). » Secundò. Ut philosophi docere possent humanum genus omnem veritatem, requirebatur, ut plurimi essent philosophi generis humani verè amantes, qui cæteros docere ea studerent, quæ philosophiâ duce cognovissent: pauci tanto operi pares non extitissent. Jam verò paucissimi semper fuêre veri philosophi, qui religionis et morum legibus investigandis seriò allaborârint; qui superstitionibus et præjudiciis popularibus non sint obsecuti. Sapientissimis non tantoperè cordi fuit generis humani ad veritatem institutio, ut ad hanc procurandam molestias et labores in se voluerint suscipere. Socrates, Plato, Cicero, quibus nihil divinius novit ethnica antiquitas, quos privatim irridebant deos, colebant publicè: docebantque uno ore, in iis quæ de religione constituta sunt, nihil esse immutandum, neminemque sanæ mentis id unquàm susceperurum (1). Imò apud ipsos receptum fuit, expedire falli in religione civitates (2). Hinc cùm Cicero multa in libris suis adversùs religiones paganorum scripsisset, monet illa non esse vulgò disputanda, ne susceptas religiones disputatio talis immutet. Mirari se cum Catone ait, *de Div.* lib. 2, quòd non rideret aruspex, aruspicem cùm videret: jubet tamen ut in religione instituta pontificum et aruspicum serventur. An idonei censeri possunt veritatis magistri illi philosophi, *qui illam in injustitiâ detinebant, quique cùm cognovissent Deum, non sicuti Deum glorificaverunt*, sed ea fecerunt, quæ faciebant illi, quos stultissimos confitebantur? Tertiò. Oportebat philosophos doctores gaudere quâdam apud vulgus auctoritate ex virtute et doctrinâ: nisi enim apud plebem in honore haberentur, suspicerenturque ut singulares viri, et hæc eorum reverentia frangeret vim sensuum, cupiditatum, præjudicatarum opinionum et malæ consuetudinis, paucissimi illis docentibus præbuissent benignas aures, quamvis aperta et clara protulissent. At quæ philosophorum apud plebem auctoritas esse potuit (3)? Inter se perpetuò divisi

(1) Sequerentur tria inconvenientia, si hujusmodi veritas solummodò rationi inquirenda relinqueretur. Unum est quòd paucis hominibus Dei cognitio, saltem accurata, inesset: idque tum ob tardum multorum ingenium, qui ad sciendum naturaliter indispositi sunt, tum ob necessitatem rei familiaris, tum denique ob pigritiam. Secundum inconveniens est, quòd illi, qui ad prædictæ veritatis cognitionem vel inventionem pervenirent, vix post longum tempus pertingerent, tum propter veritatis profunditatem, tum propter multa quæ præexiguntur; tum quòd tempore juventutis, dùm diversis motibus passionum anima æstuat, non est apta ad tam altæ veritatis cognitionem. Tertium inconveniens est, quòd investigationi rationis humanæ plerùmque falsitas admisceatur propter debilitatem intellectûs nostri in judicando et phantasmatum permixtionem; et ideò apud eos in dubitatione remanerent ea, quæ sunt etiam verissimè demonstrata, dùm vim demonstrationis ignorant et præcipuè cùm videant à diversis, qui sapientes dicuntur, diversa doceri. S. Thomas lib. 1 contra gent. cap. 4.

(1) Socrates probabat illud oraculi Delphici responsum, *Deos ex instituto civitatis colendos esse,* et morti proximus rogavit familiares suos, ut Esculapio gallum quem voverat pro se sacrarent. Cui consentit Cicero lib. 2 de Leg. « A patribus acceptos Deos placuit coli.... illud ex institutis pontificum et aruspicum non mutandum est, quibus hostiis immolandum cuique Deo. » Seneca apud S. Aug. de Civ. Dei lib. 6, c. 10: « Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longa superstitio congessit, sic adorabimus, ut meminerimus cultum istum magis ad morem quàm ad rem pertinere. » Et alibi: « Quæ omnia sapiens servabit, tanquàm legibus jussa, non tanquàm diis grata. »

(2) Expedire existimabat Scævola pontifex maximus falli in religione civitates. S. Aug. de Civ. Dei lib. 4, c. 10. Varro de religionibus loquens evidenter dicit multa esse vera, quæ vulgò sciri non sit utile; multaque, quæ tametsi falsa sint, aliter existimare populum expediat. Hic certè totum consilium prodidit sapientum, per quos civitates et populi regerentur. »

(3) Nullam fuisse apud plebem philosopho-

de omni re litigabant : et præterea suâ vivendi ratione præceptis omnem vim adimebant. Vitia hominum carpebant vitiis ipsi mancipati, quod illis exprobrat Tullius Tusc. lib. 2 : « Hæc eadem (morum regulas) num censes apud ipsos philosophos valere nisi admodùm paucos, à quibus inventa, disputata, conscripta sunt? Quotus enim quisque philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo et vitâ constitutus, ut ratio postulat : qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet; qui obtemperet ipse sibi et decretis suis pareat? videre licet multos libidinum servos, » etc. (1).

Propositio III.

Legis naturalis externa per revelationem promulgatio aptissima via est ad homines erudiendos et ad virtutem excitandos, proindeque hominibus utilissima.

Probatio. — 1° Per revelationem externam clariùs, breviùs et perfectiùs doceri possunt homines rudes ea quæ pertinent ad religionem et bonam vitam : imò verò fides sola via est apta erudiendis rudibus. Nam experientiâ constat præcepta vivendi faciliùs mentibus hominum inculcari, ut articulos fidei, quàm ut scientificas conclusiones : multos ubique invenimus qui fide imbuti veritatibus receptis ex auctoritate constanter adhærent; paucissimos qui in philosophiâ versati per causas didicerunt; pauciores qui proprio studio valeant ratione veritatem consequi. Non solùm in rebus ad religionem pertinentibus, sed in omni vitâ civili homines fide ducuntur : pauca perfectè nôrunt, plura credunt; nulli fermè sunt, qui suum adhibeant judicium et qui id non habeant ratum, quod judicatum vident ab iis quos maximè probant (1); et ubi judicandum est, magis sunt à naturâ comparati ad recta de factis ferenda judicia, quàm ad argumentorum vim explorandam; certitudinis moralis, quàm metaphysicæ, meliores æstimatores. Præterea revelatio medetur illis omnibus incommodis supra enumeratis. Ideò vulgus hominum incapax est addiscendæ philosophiæ, quia rude caret ingenio satis acuto, quia caret otio, quia leve præceptionibus philosophorum rarò aures benignas accommodat; quia pervicax ad quamcumque disciplinam fuerit fortuitò delatum, illi quasi affixum saxo adhærescit. Jam verò testante Deo, non est opus inquisitione, neque acri et perspicaci ingenio, neque multo otio; quia per revelationem sine labore ea innotescunt omnia etiam pueris, quæ nonnisi post adultam ætatem et post longa studia consequuntur philosophi. Ad divinam vocem arrectas aures habere homines solent, atque eorum animis impressa manent mandata cœlestia, dùm elabuntur humana. Denique præceptionibus divinis mentem submittimus, neque contumaciter cum omnipotente contendere audemus. Imò ipsi philosophi in externâ promulgatione legum naturalium sine dubio multa invenirent adjumenta scientiæ et veritatis adminicula. Nam philosophi quocumque polleant ingenio, non apprehendunt intuitivè omnia præcepta naturalia, sed eadem ratiocinando concludunt : proindèque illud omne, quod investigationem veri feliciter promovere potest

rum auctoritatem fatetur Cicero : « Est philosophia paucis contenta judicibus, multitudinem consulò fugiens, eique ipsi suspecta et invisa : ut vel si quis universam velit vituperare, secundo id populo facere possit. » Tuscul. disp. lib. 1, c. 1. Ibid. lib. 5, c. 2.

(1) Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde... Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul, qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants il est athée, chez les athées il serait croyant. Emil. lib. 1, p. 27.

(1) Hujus rei evidentissimam continent demonstrationem pervagata olim apud omnes gentes de religione et sacris absurda dogmata, quæ nullam habebant ex ratione commendationem fatentibus philosophis omnibus, sed temerè et gradatim introducta usu ipso convaluerunt, et per traditionem et institutionem majorum propagata sunt.

aut ab errore revocare, maximæ utilitatis est. Atqui complexio legum naturalium per revelationem promulgata multùm juvaret etiam perspicacissimos : primò oculis exhibendo eas veritates, ad quarum demonstrationem mentem conferre deberent. Sic, v. g., si haberemus solummodò enuntiata theorematum in libris mathematicorum contentorum sine ullis demonstrationibus, faciliùs certè mathematica disciplina inveniretur, quàm si illis careremus enuntiatis. Idem de morali disciplinâ verum est (1) ; et quia hâc caruerunt veteres philosophi, « errârunt velut mari magno, ut habet Lactantius, nec quò ferrentur intelligebant : quia nec viam cernebant, nec ducem sequebantur. » Recentiores Deistæ perfectiorem complexionem legum naturalium confecerunt ; an quia Pythagoram, Socratem, Platonem vincunt ingenio et gravitate? An non potiùs propter illam ipsam revelationis lucem, quam ingrati aspernantur? Secundò, si veteres habuissent præceptorum collectionem, quam à Deo accepissent, non fuissent profectò in rebus maximi momenti tam dissentientes, tantisque implicati erroribus. Tertiò, vox divina omnem sustulisset anxietatem et dubitationem, quam in animis philosophorum relinquere videtur ratio, etiam circa res gravissimas, easque maximè confirmatas.

2° Per revelationem externam non solùm clariùs, breviùs et sine erroris admixtione docemur præcepta vitæ et religionis, sed additur etiam præceptis auctoritas, quâ fortiùs ad obsequendum inclinentur homines. Sic quamvis quisque investigare posset omnem moralem disciplinam, multò tamen idem efficaciùs commoveretur ad officia exequenda, si eadem illi à Deo ipso externè injungerentur et miraculorum splendore confirmarentur (2). Et verò, quod maximum est, per divinam revelationem in clariori luce constitui possunt futura virtutis præmia et vitio destinata supplicia. Nam etsi ratione confici possit manere animos post mortem et experturos esse pro meritis bona vel mala, tamen quoniam imperfectè apprehenditur futuræ vitæ conditio et sibi fingunt homines quidquid velint, non satis solent futurorum bonorum vel malorum expectatione commoveri. Sed si Deo admonente intelligamus paratum esse bonis regnum, ubi admissi ad intuitivum Dei conspectum consecuturi sumus immensum et inenarrabile gloriæ pondus ; et ex alterâ parte impios horrenda manere supplicia, vermem nunquàm moriturum, ignem inextinguibilem : quis dubitet, quin majorem habituræ sint vim ad impellendos nos ad virtutem vel coercendos à flagitiis hæ expressæ denuntiationes, quàm fictæ camporum Elysiorum et Stygis imagines?

Propter hanc revelationis utilitatem maximam, videmus summos philosophos illam ardentibus votis expetiisse et etiam aliquibus spem affulsisse tanti à Deo muneris. Certè Plato *in Epinomide*, postquàm docuit pietate nihil majus inter homines esse, subjungit : « docere eam neminem posse nisi Deus, quasi dux et magister, præiverit. » In ejusdem Platonis *Alcib.* 2, postquàm docuit Socrates justitiam ac sapientiam apud homines sanâ mente præditos in summo pretio esse, sapientes verò ac justos illos esse, qui intelligunt quid faciendum, dicendumque sit apud deos et apud homines, tum fatetur ignorare homines quid diis gratum sit, ideòque concludit « nihil tutius atque consultius esse, quàm quiescere et expectare donec aliquis didicerit, quo animo et erga deos et erga homines esse oporteat. » Sic etiam *in Phædone*, qui dialogus est de Immortalitate animæ, postquàm Simmias dixit idem sibi videri quod Socrati, nempe de hujusmodi rebus certam ratamque cognitionem habere aut planè esse impossibile, aut supra modum esse difficile, monet humanarum rationum quæ melior sit ; id est, quæ minùs refutari possit, eam eligendam atque tuendam, « nisi quis firmiore quodam vehiculo, aut verbo quodam divino transvehi possit. »

Objicies : Si aliquam afferre posset hominibus utilitatem revelatio, vel ad certiorem vel ad faciliorem officiorum cognitionem. Atqui tum certiùs, tum faciliùs ratione, quàm quovis alio modo cognoscuntur. Certiùs quidem, quia certitudo quam parit ratio est metaphysica et demonstrationi innititur ; certitudo quam parit auctoritas est ad summum moralis, sed illa

(1) « Nam neque tam est acris acies in naturis hominum atque ingeniis, ut res tantas quisquam nisi monstratas possit videre : neque tanta tamen in rebus obscuritas, ut eas non penitùs acri vir ingenio cernat, si modò adspexerit. » Cic. de Orat. l. 3.

(2) « Dei præcepta quantùm valeant in animis hominum quotidiana experimenta demonstrant. Da mihi virum, qui sit iracundus, maledicus, effrenatus, paucissimis Dei verbis tam placidum quàm ovem reddam. Da cupidum, avarum, tenacem, jam tibi eum liberalem dabo, et pecuniam suam plenis manibus largientem..... Nam quis hæc philosophorum aut unquàm præstitit, aut præstare, si velit, potest. » Lact. *de falsâ Sap. l.* 3.

hanc vincit. Præterea ea est natura certitudinis moralis, ut perpetuò minuatur donec tandem evanescat. Nam ut observavit Lockius *l. 4 de Intell. hum. c.* 16, etsi instrumenti apographum signatum testibus fide dignis in foro fidem faciat, tamen exemplum apographi, quâcumque confirmatum auctoritate, nullius est ponderis. Sic quoque homini, cujus probitas comperta est, dicenti se vidisse, fidem facilè addimus; sed si referat se ab alio accepisse, minùs firma est assensio. Deinde facilior quoque via est ad veritatem per rationem, quàm per auctoritatem : nempe difficilius est dijudicare revelationem veram à falsâ, quàm naturâ duce pervenire ad veritatem, idque ob multiplicem causam : inprimis ob varietatem prætensarum revelationum, cùm nulla gens unquàm fuerit, quæ diis acceptam religionem suam non retulerit. Imò hæc varietas sufficiens argumentum videtur ad refellendas quascumque probationes, cùm ostendat plebem ad res miras cum summâ credulitate suscipiendas propensam semper fuisse, et extitisse in omni ætate veteratores, qui populos in religionibus fallerent. In omni religione per traditionem propagata multa in dies immutantur, tolli solent vetera instituta, ut novis locus fiat : adeòque longè major est illius labor, qui præcepta vivendi ex auctoritate, potiùs quàm ex ratione accipere velit.

Respondeo : Nego minorem, quoad utramque partem. 1° Fatemur quidem quòd si præcepta morum et religionis forent per se evidentia et eorum veritas intuitivè apprehenderetur, illa tunc certiùs cognosci non posse; sed quia paucissimi homines eâ pollent ingenii facultate, ut illas sibi possint conficere demonstrationes, manet revelationis summa utilitas respectu multitudinis. Manet etiam respectu sapientum, quamvis in minori sint illius indigentiâ : quia externa promulgatio præceptorum naturalium, confirmata miraculorum et prophetiarum splendore, confirmat animos jam veritate per rationem imbutos, efficitque magis constantes, dubiis et suspicionibus minùs obnoxios : est lucis quoddam augmentum, quia hæc externa promulgatio magis auctoritativa est, quàm ea quæ fit per rationem; et cùm omnes sensus feriat, attentionem majorem provocat. Deinde, quod spectat moralem certitudinem, constat in vitâ civili eam eamdem vim habere ad persuadendos homines, quam habet certitudo metaphysica, imò esse ingeniis hominum magis accommodatum. Adhibemus fidem sensibus et testimoniis hominum sine ullâ errandi formidine. Cui enim philosophico principio firmiùs adhæremus quàm factis positis in consensione omnium? Priùs dubitaremus de æqualitate trium angulorum in triangulo et duorum rectorum, quàm de existentiâ Henrici quarti et ejus infelici exitu. Sic quamvis immortalitas animi optimis rationibus fuerit à Platone et aliis demonstrata, tamen Cicero scripsit, quod multi experiuntur : « Dùm lego, assentior; cùm posui librum, omnis illa assensio elabitur. » Atque ad persuadendum quemcumque hominem, non solùm rudem, sed etiam philosophum, nullum esset argumentum magis accommodatum quàm mortui sepultique amici frequens apparitio et de rebus hujus et alterius vitæ sermo gravis et constans, in iis circumstantiis cùm omnes sensus sine ullâ perturbatione essent liberrimi. Quocumque igitur nomine vocetur certitudo quam parit ratio et illa quam pariunt sensus et consensio hominum, certum est hanc illi nullo modo, quoad vim et efficaciam ad persuadendum, concedere.

Ad id quod additur ex Lockio respondemus rectè esse constitutum ut non valeat exemplum apographi, licet valeat ipsum apographum, non quia certi esse non possumus exemplum esse accuratè descriptum, sed quia nulla ratio est cur non adeatur ipsum instrumentum : rejici debet testimonium magis remotum, cùm aliud minùs remotum haberi possit. Sed si aliquo casu instrumentum ipsum primum interiisset, sine dubio apographum locum ipsius instrumenti teneret, ex quo postea alia apographa valerent. Sic in religione traditâ, cùm vetustate consumpta sunt prima instrumenta, regula juris non vetat quin valeant antiquissima et fide dignissima apographa et ex illis nova descripta.

2° Valdè absurdum est asserere homines faciliùs invenire posse per rationem vitæ præcepta, quàm eadem per revelationem accepta magistrorum institutione addiscere : cùm experiamur nullos planè priori modo informari, totum genus humanum institutione à parentibus, magistris et publicâ fide acceptâ, ubique reipsà erudiri, videtur ex eo sequi homines facilè institui, difficilè philosophari. « At extiterunt in omni ætate impostores, qui populos fallerent, et idcircò probandi sunt spiritus utrùm ex Deo sint; atque hoc examen difficilius est, quàm ipsam veritatem per rationem invenire. » Nequaquàm : non est difficilius primò maximè rudibus et ad omne examen ineptis, his enim omnia æqualiter sunt difficilia;

et summa eorum felicitas est, si sorte nascendi hoc summum acceperint à divinâ providentiâ beneficium, ut cum lacte suscipiant veritatem, cujus inveniendæ pares non fuissent. Aliis supra horum conditionem positis facilius est factum dijudicare, quàm philosophicâ disputatione veritatem invenire; quia experimur hos ad ratiocinia quamvis ineptos, tam benè contexere narrationem facti, cujus ipsi testes fuerunt, et rectè judicare de aliorum relationibus. Quod spectat prudentiores et doctiores, qui solent præsidere cæterorum hominum religionibus et opinionibus, nullum dubium esse potest, quin summas inveniant utilitates in religione revelatâ propter rationem multiplicem supra allatam. Uno verbo sit facilis, quantùm velis, exploratio veritatis, revelatio divina eamdem veritatem exponens et confirmans, afferet sine dubio adjumenta scientiæ et consequenter erit valdè utilis.

« At, inquis, religio traditione propagata immutari potest, libri quibus continetur possunt interpolari et adulterari. » Hoc è numero rerum possibilium est: sed ex hâc generali observatione non sequitur quamcumque religionem reverà mutationi obnoxiam fuisse, omnesque libros esse corruptos. Si postulent à nobis deistæ, ut librorum sacrorum vindicemus integritatem, non feremus ægrè, id nobis sine dubio incumbit: sed ex vanissimâ suspicione contra nos concludere, uti solent, temeritatem habet maximam. « At quomodò vulgus hominum, qui neque sermonem, in quo scripti fuerunt libri sacri, intelligunt, sensum verum certò poterunt expromere, cùm translationibus uti cogantur? » Poterunt novisse illas translationes accuratas esse ex consensione omnium seculorum et publicâ fide, ex consensione ipsorum deistarum, qui hoc seriò negare non audent.

« Sed populus semper avidus fuit novarum revelationum, » esto; ergo nulla vera: quàm ridicula conclusio! Unde orta est hæc populi ad recipiendam revelationem propensio, nisi ex conscientiâ suæ ignorantiæ et sensu illius indigentiæ, in quâ erant constituti, aut ex antiquissimâ traditione acceptâ à communibus parentibus, quâ sciebant Deum olim cum hominibus locutum esse. Generalis hujus effectûs generalis aliqua causa assignari debet, et præter illas duas vix aliquam, quæ communis sit, poteris invenire. Sed si illa omnium hominum olim credulitas orta sit ex sensu suæ ignorantiæ et indigentiæ summæ, in quâ erant revelatæ religionis, ergo contra communem hominum sensum negant deistæ revelationem esse utilem, et deprecantur munus ab omnibus expetitum. Vel si omnes olim crediderint Deum curare res humanas, et homines alloqui non dedignari ex veteri traditione, ergo manebit existentia revelationis confirmata unanimi totius humani generis fide et persuasione, nedùm propterea haberi possit incredibilis (1).

(1) Auctor libri dicti *Emile* multis verbis disputavit contra ea, quæ modò confecta sunt, quorum hæc summa est: affirmat ad cognoscendam revelationem, eique prudenter assentiendum, infinitis opus esse disquisitionibus et immensâ eruditione, ut remotissimarum antiquitatum memoria altiùs repetatur; ut prophetiæ, revelationes, facta, monumenta fidei omnia et eorumdem tempora, loca, auctores et occasiones expendantur; ut instrumenta authentica à suppositiis secernantur; ut versiones cum scriptis primigeniis conferantur; ut judicetur utrùm nihil in iis suppressum fuerit, nihil additum, nihil transpositum, nihil mutatum, nihil adulteratum, nihil contradictionis supersit; an testes sinceri, prudentes, intelligentes, nec partium studio abrepti; cujus ponderis sit adversariorum silentium circa facta adversùs eos prolata, etc. Præterea cùm ex variis religionibus quæ pro revelatis venditantur et sese mutuò excludunt, una tantùm sit vera, si qua tamen vera sit, universas, ut omnis à judicio temeritas absit, esse ab unoquoque sedulò examinandas; non unius solùm, sed omnium religionum doctores esse audiendos; si quis de hoc argumento libris doceri quærat, ei omnes per mundum sparsos legendos esse libros et omnes addiscendas linguas; neque id satis esse, cùm plures extent nationes numerosæ apud quas libri non eduntur, neque nostri leguntur; cùmque sententia libris expressa sæpè scriptoris menti non consonet, cujus habetur exemplum in libro Bossueti inscripto *Expositio doctrinæ Ecclesiæ catholicæ*, in quo doctrina exhibetur longè distans ab eâ quam populis suis pastores catholici tradunt; ut certum de religione aliquâ feratur judicium, populos qui hanc sequuntur esse invisendos, et apud eos eamdem esse inspiciendam, quod per totum orbem peregrinandi imponit necessitatem; non esse veritatis argumentum, quòd rationi conformis nobis appareat cultus quem Deo impendimus, siquidem apud varias nationes inveniuntur viri cordati, judicio prædíti et veritatis amantissimi, qui pariter cultum suæ nationi proprium, quantùmlibet nobis insulsus et aliis absurdus videatur, sentiant cum ratione et veritate consentire; revelationes Judaicam et Christianam, ut et Mahumetanam, scriptas esse linguis quas jam populi eis adhærentes nesciunt; istud autem, nempè Deum ad homines docendos uti sermone eis ignoto, certè non esse viam eos docendi simplicem; versos quidem esse libros sacros, sed neminem esse sponsorem interpretationes esse, aut etiam posse esse accuratas, nec quid causæ esse cur Deus interprete indigeat; à Catholicis frustra ostentari Ecclesiæ auctoritatem, quippe

ARTICULUS II.

De revelatâ religione quatenùs est dispensatio supernaturalis.

Religio christiana non est solummodò promulgatio externa legis naturæ, quæ nos docet clarè ac sine ambiguitate, cum magno compendio, sine ullius erroris admixtione et cum summâ auctoritate omnia principia et officia religionis ac vitæ moralis : sed est etiam supernaturalis dispensatio, quæ novum aperit rerum ordinem rationi non investigabilem, institutum ad reparationem humani generis per peccatum lapsi et depressi, procedentem auctoritate Christi mediatoris et Spiritûs sancti ministerio ; quæque propter nova hæc beneficia ordini naturali superaddita homines fortiùs devincit officiis amoris, gratitudinis, fiduciæ, devotionis, cæterisque omnibus, etiam erga hos patronos suos. Non pertinet ad præsens nostrum institutum hanc dispensationem fusiùs evolvere aut defendere; animus est solummodò generatim ostendere ejusmodi supernaturalem dispensationem non esse impossibilem nec inutilem dici posse.

PROPOSITIO.

Revelatio considerata ut nova dispensatio et manifestatio mysterii supra rationis captum positi, possibilis est et exoptanda.

PROBATIO. — Nam si revelatio hoc sensu intellecta esset impossibilis, vel quia religio naturalis ea omnia complecteretur quæ sciri possunt, tum de Dei naturâ, tum de hominis conditione, tum de divinis in hominem consiliis ; et proinde nulla esset revelationis materies, vel quia Deus non potest nos docere de rebus incognitis, aliter quàm per rationem et argumentationem ex primis principiis : sicque omnis revelatio externa esset quoad modum impossibilis; vel quia talis revelatio humano generi inutilis foret, et propterea divinâ sapientiâ indigna : atqui 1° absurdum est dicere religionem naturalem, quatenùs per rationem humanam innotescit, complecti ea omnia quæ sciri possunt, vel circa Dei naturam, infinitasque ejus perfectiones, vel circa hominis conditionem, seu primævam, seu præsentem, seu futuram, vel circa divinæ in nos providentiæ consilia, ut satis patet. Docet Religio christiana esse in divinâ naturâ distinctiones personales; hominem primitùs immortalem conditum fuisse, auctum gratiæ donis indebitis, atque ad interiorem in statu supernaturali cum Deo conjunctionem destinatum fuisse; eumdem nunc nasci filium iræ, ejusque facultates passas esse gravem mutationem, neque pristinam excellentiam propriis viribus recuperare posse ; quemque in magno esse periculo æternæ damnationis (1). Hæc omnia impossibilia esse non demonstrant deistæ, et revelationis supernaturalis materies esse possunt. 2° Revelatio divina continens mysteria inscrutabilia, quoad modum non est impossibilis, quia infinitis modis auctor naturæ suam nobis mentem manifestare potest, vel clarâ voce sicut Moysi ex rubo ardente, sicut Judæis in Sina monte legem dedisse credimus. Potest etiam prodigus

qui ad hanc asserendam non minori opus habent apparatu, quàm aliæ sectæ ad suam doctrinam directè adstruendam, et qui, nisi velint in hâc inani probatione consistere : Ecclesia definivit sibi jus esse definiendi, revocantur ad omnes memoratas disquisitiones, etc. Ex censurâ Fac. Par. jam laudatâ.

Certè admirationem cujusque habere debet quomodò vir ingeniosus et sagax sic sophistam agere potuerit. Novit ipse benè plerasque prædictas observationes esse planè inanes, ferè omnia quæ objectat non modò non esse incerta, sed esse extra controversiam, esse notoria, habere evidentiam facti. Et quàm absurdum est asserere, nos non posse esse certos de authenticitate, integritate, et sensu saltem in principalibus librorum novi Testamenti, aut securos de auctorum bonâ fide, quin utrumque polum, et duos Indos adeamus et omnium hominum sensus exploremus! Quæ probatione aliquâ egebunt, ea in sequentibus confirmabuntur ; hoc loco superiori declarationi hanc solummodò opponemus simplicem propositionem : « Resurrectio Christi, aliaque facta historica in quibus ponitur divina Christi legatio, habent summam moralem evidentiam, et consequenter veritas Religionis christianæ in illis factis, aliisque argumentis internis posita, sese hominibus doctis offert cum summâ auctoritate; atque etiam in regionibus christianis sese offert etiam rudibus cum majore auctoritate quàm est ea, quâ in rebus civilibus inclinantur. » Hujus propositionis veritatem totius operis tenor comprobabit. Sed absurdum aliunde est velle probare id fieri non posse, quod reverà factum est. A mille et octingentis annis ingens hominum multitudo constantissimè adhæret Religioni christianæ, pars evidentibus adducta argumentis ; pars altera prudentissimè auctoritate societatis seu Ecclesiæ christianæ inclinata : et qui hanc Religionem puram non servârunt, ut hæretici, imò et ipsi Mahumetani, imò et deistæ, summam tamen ex eâ perceperunt utilitatem. Rei ergo experimento refelluntur inania auctoris nostri contra revelationis utilitatem ratiocinia.

(1) In ordine morum, consilia evangelica tam cœlestis perfectionis, voluntatem humanam perficientia, sicut intellectum dogmata christiana, æquè sunt supernaturalis revelationis materies. P.-S.

et virtutibus oculis ipsis obviam facere voluntatem suam. Potest denique qui nos variis imbuit cognitionibus, et intuitivam concessit primorum principiorum cognitionem, eodem modo illustrare mentes hominum circa eas res, quæ jam ipsi imperviæ sunt : neque creator naturæ caret illâ illuminandi facultate, neque humanus intellectus illustrationis istius incapax est. 3° Revelatio illa non foret inutilis, ac consequenter indigna divinâ majestate. Nam illud non est inutile quod hominem perficit, et novis excitat ad pietatem momentis : sed ex revelatione quâ homo illustraretur circa eas res quarum notitiam assequi ratione non valet, profectò sapientior et perfectior evaderet, atque ex ampliore divinæ naturæ et suæ conditionis cognitione nova exorirentur motiva pietatis. Ergo ex nullâ parte revelatio, considerata ut nova dispensatio supra rationem, impossibilis est, aut divinâ majestate indigna.

Objicies : Illa dispensatio planè inutilis est, sine quâ rectè vivitur; quæ negligi potest, et tamen ad virtutem pervenitur. Atqui sine revelatâ religione per solam legem naturalem cognosci possunt omnia necessaria præcepta ad institutionem religionis et vitæ. Revelatio mysterii absconditi nullum novum imponit hominibus officium, necessarium ad rectam vitæ institutionem. — Respondeo, nego minorem : non est hæc recens seu nova adversùs religionem revelatam argumentatio; legimus apud sanctum Augustinum paganos ita disputâsse adversùs Christianos. « Invenis multos, ait Enarratione in Ps. 31, propterea nolle fieri Christianos, quia quasi sufficiunt sibi de bonâ vitâ suâ. Benè vivere opus est? Quid mihi præcepturus est Christus? Ut benè vivam? Jam benè vivo. Quid mihi necessarius est Christus? Nullum homicidium, nullum furtum, nullam rapinam facio, res alienas non concupisco, nullo adulterio contaminor. Nam inveniatur in vitâ meâ aliquid quod reprehendatur, et qui reprehenderit faciat Christianum. » Sed profectò in re gravissimi momenti multùm aliena est à ratione hæc in propriis suis meritis securitas; ea est auctoritas Dei, ut ad ejus verba aut etiam quamcumque revelationis suspicionem arrectas aures semper habere debeamus, neque ullo modo circa ea quæ ad cultum Dei pertinent nobis licet esse incuriosis, etiamsi non cerneremus cujus essent utilitatis ea quæ cœlitùs dicuntur revelata. Verùm si vel leviter attendamus ad illam revelationem, quam Judæi et Christiani sibi factam esse asserunt, deprehendemus vel primo intuitu illam multa continere quæ maximi sunt momenti, et quorum incuriosi sine crimine esse non possumus. Novum nobis aperit ista revelatio divinæ providentiæ ordinem, nostrarumque rerum procurationem à Deo Patre commissam esse docet duobus quasi administris, *Filio Dei mediatori*, et *Spiritui sanctificatori;* quibus multa et innumera fluxerunt in homines beneficia, quique jam promovent eorum salutem. Consequenter ad hanc novam et ignotam antea supernaturalem Dei providentiam jubentur Christiani baptizari non solùm in nomine *Patris*, sed etiam in nomine *Filii* et *Spiritûs sancti*, novisque erga has duas personas devinciuntur officiis. Jam verò hæc officia maximi sunt momenti, nec sine magnâ temeritate aut etiam impietate contemni possunt : non enim sunt illa positiva quædam præcepta, instituta arbitrariâ voluntate, sed post supernaturalis ordinis manifestationem, æquè in rerum naturis et convenientiis posita sunt, ac aliud quodcumque naturale officium. Sicuti ratione naturali nobis revelatur illa habitudo seu relatio, quam cum Deo rerum omnium parente ac domino habemus, atque ex hâc relatione exoriuntur omnia officia religionis naturalis : sic quoque per revelationem christianam innotescunt novæ relationes, ex quibus eodem planè modo nascuntur christiana officia. Statim atque constat *Filium Dei* esse hominum apud Deum *mediatorem, Spiritum* ejus *sanctum* esse hominum *sanctificatorem,* non magis quærendum est, cur in nomine *Filii* et *Spiritûs sancti* baptizemur, aut cur erga istas personas reverentiæ, amoris, gratitudinis, timoris et spei sensus foveamus, vel cur in cultu externo habeamus rationem illarum duarum personarum, quàm quærendum est, cur iisdem officiis prosequamur rerum omnium parentem Deum. Hæc posteriora ad legem naturalem semper pertinuerunt, quia relationes, in quibus posita sunt, semper fuerunt lumine naturali perspectæ : illa verò nova post factam revelationem æquè fundata sunt in rerum convenientiis, tamque reus est læsæ divinæ majestatis, qui officia hæc revelatione cognita contempserit aut illa explorare neglexerit, quàm ille qui religionis naturalis officia discere, aut ad ea mores componere recusaverit. Præterea si vera sit christiana Religio, Christus est unus Dei et hominum mediator; solius Spiritûs sancti auxiliis rectè vivere possumus; soli fidei et mediis à Christo institutis

illa auxilia adjuncta sunt, proindeque nihil tam temerarium est, quàm has novas dispensationes, nisi falsæ demonstrentur, non curare. Ista breviùs hìc attingimus, quòd de mysteriis alius erit dicendi locus.

Articulus III.

De revelatione, quatenùs est positiva constitutio.

Religio christiana spectari potest ut constitutio *positiva*, quæ originem dedit novæ societati, quæ *Ecclesia* dicitur, ab omni aliâ legibus peculiaribus, cultu externo et ministerio publico distinctæ; cujus præsertim institutionis positivæ præsidio diffusa est per omnes nationes Evangelii prædicatio et per omnia secula propagata. Habetne revelata religio sub hâc formâ quidquam divinâ constantiâ indignum? Nullamne hominibus afferre poterit utilitatem?

Propositio.

Revelatio considerata ut positiva constitutio, et ut complexio legum positivarum, non modò possibilis est, sed hominibus utilissima esse potest.

Probatio. — Nam 1°, positiva præcepta multùm conferre possunt ad decentiam et uniformitatem cultûs externi, qui pars religionis naturalis est: cultus enim externus sine ritibus et cæremoniis perfici nequit; nec decenter et uniformiter perfici ab hominibus potest, nisi in iisdem ritibus et cæremoniis homines consentientes sint. Si igitur ordo in divino officio, si consociatio hominum in præstandis Deo solemnibus deceat, et res optanda sit; ergo ad hunc finem præcepta positiva dari possunt: præsertim cùm cultus externus aliter determinari convenienter nequeat. Si ille relinqueretur proprio cujusque hominis arbitrio, tot essent colendi ritus, quot homines. Nec etiam religiones populorum magistratuum determinationi permittere satius fuisset (1): tum quia nec in optimas aut numini acceptissimas ipsi incidissent; tum quia eorum in hâc re constitutiones non receptæ fuissent cum eâdem reverentiâ, quâ divinæ recipiuntur; nec cum eo studio et alacritate perficerentur: certè magnum est incitamentum, cogitare nos non modò in divino cultu honorare Deum, sed etiam illum colere eo modo, qui ipsi acceptissimus sit. 2° Præcepta positiva conducere multùm possunt ad fovendos internos religionis sensus, ad excitandam et promovendam virtutem; idque duplici ratione: primò avocando à tentationibus, si videlicet ea præceptis positivis prohibeantur, quibus plerùmque abutimur; et propter hanc rationem sine dubio multæ datæ olim sunt Judæis præceptiones positivæ. Profectò si parens bonus suos liberos illis rebus possit interdicere quibus prævidet abusuros, quidni etiam supremus hominum parens ac magister eâdem gaudebit auctoritate? Secundò, præcepta positiva excitant pietatis sensus, illisque obtemperando ad arduas virtutes erudimur. Si homines perfecti essent, si laboris patientes, si ad præstanda officia prompti, hæc auxilia externa supervacanea essent: sed quia è contrario leves sunt et obliviosi, certis regulis indigent, quibus de officiis perpetuò moneantur; quia minimis frangantur difficultatibus, necesse est ut assuescant virtutum exercitationibus et ad pugnam erudiantur. Jam verò melius est uti Deo institutore, quàm suopte ingenio vel alieno.

3° Multùm conferre possunt præcepta positiva ad imprimendum animis nostris vividum divinæ auctoritatis sensum, hocque titulo nobis à Deo imponi. Nam præcepta positiva eo ipso quòd in rerum naturis fundata non sint, ut sunt moralia præcepta, significant fortiùs et efficaciùs supremi numinis imperandi jus, nostramque dependentiam; et hujus dependentiæ sensum efficaciùs excitant: atque nobis subministrando opportunitatem agendi ex nullo alio nisi pietatis motivo, illam in Deum pietatem fovent et augent.

Et verò opinio Deistarum, asserentium leges positivas inutiles esse hominibus et Deo indignas, contraria est sensui omnium hominum: nam videmus omnes populos, qui religiones suas diis acceptas retulerunt, servâsse multa positiva præcepta. Ex quo certè efficitur tum eos qui religiones illas invenerunt, tum eos qui easdem susceperunt, nunquàm dubitâsse quin Deus illas jubere possit et sint hominibus utiles.

Objicies 1°: Deus in agendo sequitur necessariò æternum rerum ordinem; æterna sapientia divinæ voluntatis regula est à quâ nequit deflectere: hæc Deo ostendit quædam naturâ bona esse, et ideò jubenda; quædam mala esse, et ideò prohibenda; alia esse indifferentia, nec jubenda nec prohibenda. Atqui si Deus injungeret hominibus præcepta positiva,

(1) « Il fallait un culte uniforme... Le culte « que Dieu demande est celui du cœur; et celui là, quand il est sincère, est toujours uniforme... Quant au culte extérieur, s'il doit « être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police; il ne faut pas de « révélation pour cela. » Emile t. 3, p. 134.

non sequeretur hunc rerum ordinem, sed ageret arbitrariè et tyrannicè : imperium exerceret nullâ aliâ nisi imperitandi causâ, quod in hominibus culpari solet et alienum duci à sapientiâ, bonitate et justitiâ. — Nego minorem : aliquis dici potest agere arbitrariè diverso sensu, qui multiplex sensus sedulò notandus est. 1° Agere arbitrariè sæpè significat agere contra rerum æternum ordinem : sic principem agere arbitrariè dicimus, cùm aliquid contra jus statuit : sine dubio Deus non potest hoc sensu agere arbitrariè. 2° Agere arbitrariè significat agere temerè, inconsideratè, sine consilio : hoc etiam sensu Deus agere non potest arbitrariè. 3° Significat agere ex propriâ sui arbitrii determinatione, quando rerum naturæ regulæ esse nequeunt : cùm, v. g., ex duobus mediis ad finem aliquem obtinendum æquè aptis unum præ altero liberè et arbitrariè eligimus. Hoc ultimo sensu Deum agere ex arbitrio contendimus, sicque sese determinâsse ad creandum mundum, ad creandum in illo præcisè temporis puncto, vel in illo spatii immensi, si quod sit, loco. Non tamen in hisce casibus Deum egisse inconsideratè aut sine consilio dici potest : est generalis agendi ratio, licet nulla sit particularis ratio agendi hoc vel illo modo, id est, possunt esse rationes determinantes ad speciem actûs, licet nullæ sint determinantes ad individuum : res indifferentes factæ ex præscripto divino possunt conferre ad exercitationem virtutis, ad fovendos pietatis sensus, ad decentiam et uniformitatem cultûs externi, ad conservandam factorum memoriam ; et hæc generalis ratio est, cur res indifferentes à Deo jubeantur. Sed penès divinum arbitrium est hunc vel illum ritum ad hos fines instituere (1).

Objicies 2° : Religio vera quæ Deo grata est et homini necessaria, fundatur in æternis rerum relationibus, non in rebus indifferentibus : immutabilis est, non varia aut aliquando inventa : debet esse objectum rationis et omnibus creaturis ratione utentibus obvia. Atqui si religio poneretur in rebus indifferentibus, non esset res sempiterna et immutabilis, non esset objectum rationis : sed in arbitrio divino posita mutabilis esset, nec nisi per revelationem posset innotescere (2).

Respondeo veram religionem fundatam esse in rerum naturis, ideòque sempiternam esse et immutabilem, Deum non posse ei derogare vel abrogare, hominem ejus observantem necessariò Deo gratum esse. Proindeque positiva præcepta per se partes religionis neque necessariæ nec essentiales sunt, nec injungi possunt, nisi ad confirmandam legem illam principem in naturis rerum positam, excitandosque homines ad exercitium virtutis ; nec possunt sine impietate ritus aliqui anteferri officiis naturalibus (1). Consequenter concedimus eam religionem falsam esse in quâ cæremoniæ quædam locum virtutum tenerent, et non tanquàm media ad virtutem spectarentur. Attamen quamvis religio non consistat necessariò in præstandis positivis præceptis, tamen illa exequi religio jubet, quia ad obtemperandum divinis mandatis lege devincimur naturæ. Ex quo etiam sequitur religionem veram semper objectum esse rationis. Homines nullis devinciuntur institutis positivis, quamdiù eadem sine culpâ ignorant : ubi nôrunt, ad ea ratione obligantur.

Objicies 3° : Institutiones positivæ pugnant cum divinâ bonitate. 1° Per positiva præcepta hominum minuitur felicitas, quia per illa cohibetur libertas naturalis, in quâ magnâ ex parte sita est felicitas. 2° Manifestum est per injunctionem novorum præceptorum nec necessariorum, homines majori periculo peccandi exponi. — Respondeo 1° institutiones positivas coercendo libertatem hominum non minuere eorum felicitatem : nam præcepta positiva communiter facilia sunt, eaque homines diligentiùs observant quàm ea quæ pertinent ad legem naturalem : quotidiè etenim videmus

(1) Quòd sint leges positivæ, id ipsum ex naturâ est ; ipsæque leges positivæ principiis naturalibus suo modo connectuntur, si ponantur sapienter. P. S.

(2) « Mais qu'est-ce que la vertu ? C'est la fidélité constante à remplir les obligations que la raison nous dicte. Vous me demandez peut-être encore, quels sont ces devoirs ? Quelle est la loi qui les prescrit ? Je réponds que la loi qui les prescrit est la volonté immuable de Dieu, à quoi la droite raison nous avertit de nous conformer, et que c'est dans cette conformité que consiste la vertu. Toute loi qui a commencé dans le temps et qui peut cesser d'être en vigueur, n'est point celle qui constitue la vertu : le Créateur n'avait pas astreint les hommes au nouveau joug qu'elle impose, mais il les avait certainement créés pour être vertueux. » *Les mœurs.*

(1) Euntes discite quid est : Misericordiam volo et non sacrificium. *Matth.* 9 et 12. Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversùm te ; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo ; et tunc veniens, offeres munus tuum. Ibid. c. 5 v. 23.

eos, qui officiis naturalibus malè funguntur, positivis tamen constanter adhærere. Præterea nedùm positiva præcepta hominis felicitati noceant, illam è contrario certam magis et majorem efficiunt : scilicet ubi sunt virtutis adjumenta, vel promovent commoda et utilitates naturales : tunc enim non libertas in quâ posita felicitas est, sed licentia tollitur, quæ ærumnarum mater est. Insuper quamvis libertatis cupidissimi simus, tamen ex ejus exercitio non tam multæ et magnæ oriuntur jucunditates, quàm ex exercitio libertatis juxta divinam voluntatem, propter conscientiam suæ erga Deum devotionis et opinionem divinæ erga se benevolentiæ.

2° Negamus etiam quòd per positiva præcepta homines in deteriori conditione constituantur propter majus peccandi periculum : nam ex eâdem argumentandi ratione sequeretur pejorem esse sortem hominum doctorum quàm rudium : quia nempe illi cernunt multa acutiùs, pluribusque devinciuntur officiis, proindeque doctrinam esse inter mala recensendam. Sed reverà nedùm deterior evadat propter positiva præcepta hominum conditio, è contrario multa suppeditant adjumenta virtutis, in quâ solâ posita est vera hominis præstantia. Si officia plura sint, sunt etiam ex præstatione officiorum multæ et magnæ percipiendæ utilitates; si peccato locus sit, est etiam meritò ; si pœnis magis obnoxii et variis virtutum adminiculis efficiamur, ubi illam non amplectimur, majora etiam præmia divinis præceptis obtemperando et faciliùs etiam consequi possumus. Uno verbo cùm illa præcepta positiva apta sint, uti ostendimus, ad fovendos pietatis sensus, ad exercendos homines ad virtutem, non possunt esse hominibus noxia, nisi quoque pietas et virtus deteriorem efficiant eorum conditionem.

Objicies 4° : Positiva præcepta apta tantùm sunt ad præfocandam veram virtutem : nam 1° per ea animus à præceptis naturalibus et à verâ virtute avocatur : sicut corpus onustum cibis deficit, ita mens occupata ritibus et vanis cæremoniis minùs cogitat de iis quæ sunt necessaria et officii naturalis, quibus tamen totam mentem debemus. 2° Præcepta positiva superstitioni homines obnoxios efficiunt et ad illam semper inclinant, quia ubi ratio sola dux vitæ non est, sed quidam ritus in se planè indifferentes in religionem introducuntur, homines proni fiunt ad eos perpetuò multiplicandos, neque unquàm consistunt donec superstitiosis ritibus omninò occupentur : præterea cùm videbunt illas cæremonias à Deo ipso institutas, existimabunt eas esse bonas naturâ suâ et ad religionem essentialem pertinere ; ex quâ opinione infinita sequuntur incommoda, odia et dissensiones privatorum, aliquando etiam bella civilia. Nego antecedens. Et ad primam rationem dico, fieri posse ut nimio rituum numero mens à magis necessariis officiis abducatur; eosdem ritus noxios esse posse quando apti non sunt ad significandos sensus religionis, illosve excitandos ; vel cùm non sunt accommodati conditioni eorum quibus præscribuntur. Sed ex eo quòd positivæ institutiones esse possint noxiæ, possintque multiplicitate suâ vel naturâ ob officiis magis necessariis avocare, non sequitur omnes ritus vanos esse : in illis circumstantiis cæremoniæ nocent, non quia positivæ, sed quia multiplices et superfluæ, vel quia non sunt idoneæ. Certè pars magna naturalis religionis in cultu externo posita est : aliis hominibus nostros in Deum sensus oportet testari et exemplis accendere ad cultum divinum : quod cùm nequeat fieri sine cæremoniis, seu externis signis, manifestum est illas esse planè necessarias ; et propterea ubi Deus non præscripsit hos ritus, videmus homines tales sibi constituisse.

Ad secundam rationem dico homines abuti sæpiùs positivis institutionibus ; sed rebus etiam optimis abutuntur, proindeque satis non est probare homines abuti institutionibus positivis, et ad superstitionem esse propensos ; sed demonstrandum est positiva mandata ad superstitionem homines inclinare. Jam verò certum est hanc non esse naturalem efficientiam præceptorum positivorum. Superstitio quippe consistit vel in tribuendo cæremoniis propriam aliquam et interiorem excellentiam, vel in iis recipiendis tanquàm divinis quæ humanæ sunt, vel tandem in nimio rerum indifferentium studio. Atqui certè ex eo quòd positiva instituta sanciat Deus, non idcircò docemur illis aliquam tribuere propriam excellentiam, quam retineant ubi absunt veræ virtutes ; neque docemur humanis adhærere inventis, vel illa nimio s udio prosequi ad injuriam legis naturalis. Quomodò ergo præcepta positiva ad superstitionem inclinent non intelligimus : observare positiva præcepta ex pietate, quia jussa sunt a Deo, non hominis superstitiosi, sed sapientis est, legique naturæ obsequentis.

(*Annotatio*, auctore P. S.)

Eam doctrinam in hâc primâ dissertatione

propugnatam, doctè evolvit eruditus Fr. Antonini Valsecchi, atque stabilivit in suo opere egregio *de Fundamentis Religionis*, cujus auctoris eâ de re argumenta, fusiora ut referantur, ad hujus calcem voluminis remittimus. Id verò dictis nostri auctoris addendum censemus, scilicet non tantùm moraliter, sed et absolutè in præsenti rerum ordine necessariam esse revelationem, tum quia fides necessaria est ad religionem, neque, sublatâ revelatione externâ, daretur in rebus moralibus auctoritas ulla, ac proinde principia cultûs, morumque, virtutis notiones, honoris, etc., à singulis privatis penderent, ex quo nullam notionem esse certam, omnia denique discordantia ac perturbata in ruinam abire ; tum etiam quòd universæ ordinis moralis partes intimas cum revelatione habeant connexiones, cùm scilicet, v. g., Deus lege ordinariâ et generali nonnisi ministris mediantibus sua hominibus documenta, sua beneficia in ordine morali communicet; idem etiam fluit inde quòd inventio verbi humanis facultatibus impervia, jam Deum cum nostris primis parentibus colloquentem prærequirat, seu revelationem.

Cæterùm ex ipso divinæ existentis revelationis facto, jam spontè eam revelationem possibilem esse, bonam, convenientem, perutilem sequitur; neque quid ultra desiderent Deistæ, nos advertimus.

Nunc operæ pretium est, priusquàm ipsas quibus sit recognoscenda genuina revelatio exquiramus notas, ejusdem investigandæ revelationis rationem expendere, quod quidem breviter, egregiè tamen, hoc modo apud D. Liebermann factum reperimus. (Explicit annotatio P. S.)

De veræ revelationis indagatione in genere.

Duplex deistarum error est. Primùm religiones omnes quæ se revelatas dicunt, ut indifferentes habent, dummodò religio naturalis servetur, cui soli ab omnibus obsequendum esse contendunt. Deinde volunt, in revelationis indagatione primùm veritates, quæ credendæ proponuntur, ad rationis tribunal vocandas esse et examinandas, neque ulteriùs procedendum, nisi perspecta sit earum intrinseca cum ratione conformitas, quod certissimum esset non inveniendæ sed destruendæ revelationis medium.

PROPOSITIO PRIMA.

Quando religio aliqua ut divinitùs revelata proponitur, hominem non licet esse indifferentem.

Prob. 1° : Ex dictis patet revelationem non exoptabilem tantùm esse, sed etiam aliquo modo necessariam, quia homines hâc luce destituti nunquàm potuissent se ab innumeris erroribus, quibus implicati erant, expedire et quidem in rebus maximi momenti. Cùm ergo hominis ante omnia intersit, in rebus ad ejus felicitatem quàm maximè pertinentibus non falli, profectò indifferens manere non potest, cùm revelatio aliqua ut divina ipsi proponitur.

Prob. 2° : Si Deus religionem aliquam revelavit, necessariò ab hominibus exigit obsequium; ergo qui se indifferentem haberet, conjiceret se in periculum divinæ voluntati non obtemperandi, adeòque salutem suam in summum discrimen adduceret quo nihil est à verâ sapientiâ magis alienum.

Prob. 3° : Indifferentia religionum supponit absurdum; supponit enim omnes religiones esse æqualiter veras, quod nemo sanæ mentis asserere potest, siquidem tum in dogmatibus, tum in præceptis invicem opponuntur.

Confirmatur. Indifferentismus non tantùm injuriam Deo, hominique perniciem infert gravissimam, sed etiam pestis est societatis. Supponatur enim religionem spectari ut medium in officio continendi et principes et populos; numquid efficax esse poterit medium hoc, nisi Religionis cultoribus persuasum sit, eam verè divinam esse, neque posse se pro libitu ab ejus obsequio se eximere? Sed hæc cum Religionum indifferentiâ consistere non possunt.

PROPOSITIO II.

Optima veræ revelationis indagandæ ratio est examen auctoritatis, non philosophica rerum et veritatum, quæ revelatæ dicuntur, disquisitio.

Prob. Via philosophicæ disquisitionis nec religioni convenit, nec religionis indagatoribus; è contra utrique parti quàm maximè convenit examen auctoritatis. Ergo, etc.

Prob. ant. pars prima. Non convenit religioni, ex triplici ratione : 1° quia revelatio ex parte Dei est actus liber, qui rationibus metaphysicis probari non potest. 2° Quia revelatio est factum; factum autem argumenta externa tantùm admittit. 3° Quia Deus potest revelare mysteria, ut alibi probatum est; atqui ineptum esset veritates rationi impervias ad rationis tribunal adducere. Ergo, etc.

Non convenit religionis indagatoribus. Nam cùm religio res sit maximi momenti, et bonum

aliquod omnibus hominibus commune, necesse est, ut ad eam perveniri possit viâ tutâ et facili; verùm nec tuta nec facilis est investigationis philosophicæ via. Ergo, etc.

Prob. Min. Non est tuta. Cùm enim religio multa continere possit rationi impervia, facillimum esset errorem pro veritate amplecti. Quis porrò nescit, rationem humanam, cùm sibi relicta est, ferè semper præjudiciis et cupiditatibus famulari, et crebris discussionibus dubia non tolli, sed augeri? Quis nescit etiam philosophos in omnibus, quæ suæ rationi et inquisitioni subjecerunt, semper in varias easque absurdissimas sententias abiisse? Quod inprimis in religionis indagatione conspicitur, cùm omnes illi qui eam ex proprio componere voluerunt, ita semper diversis et pugnantibus rationibus implicati fuerint, ut nunquàm potuerint solidum religionis systema construere.

Non est facilis. Illa enim methodus opus est difficillimum, quod longè vires excedit, non tantùm illitteratorum, qui partem hominum efficiunt longè maximam, et nec vim habent ingenii satis acutam, nec tempus tam operosæ inquisitioni impendere possunt; sed et eorum qui ætatem suam in studio philosophiæ conterunt, et qui, cùm religionem solâ ratione investigant, omnia confundunt, et tam parùm novas veritates inveniunt, ut etiam eas, quas tenuerunt, amittant.

Prob. pars secunda ant. Via auctoritatis 1° convenit religioni, ut patet ex præcedente probatione. 2° Convenit Religionis indagatoribus, quia et tuta est et facilis: nam motiva habet certa, quibus securè quilibet etiam in rebus maximi momenti fidere possit; siquidem credere Deo revelanti tutissimum est, scire autem an Deus revelaverit facillimum, cùm motiva credibilitatis obvia sint et omnium aptui accommodata, ut ex sequentibus patebit. Ergo, etc.

Propositio III.

Ad amplectendam religionem revelatam examinanda sunt credibilitatis motiva.

Prob. Vera est propositio, si 1° homo non potest revelationem amplecti sine examine, si 2° aliud examen instituere non potest, quàm illud motivorum credibilitatis; atqui utrumque verum est; ergo, etc.

Prob. min. 1° Homo non potest revelationi firmum præbere assensum, nisi de illius divinitate intimè persuasus sit; persuasio autem necessariò argumenta supponit, et argumentorum cognitionem. Ergo, etc. 2° Deus infinitè justus et sapiens non potest ab homine exigere, ut revelationi se subjiciat, quam divinam esse scire non potest: atqui ut illud sciat, examen adhibeat necesse est; vel dicendum esset Deum hominem per internam inspirationem instruere, quod falsum esse omnium hominum experientia probat. Ergo, etc. 3° Experientiâ certum est diversas esse religiones, quæ revelatæ dicuntur; cùmque non omnes possint simul esse veræ et divinæ, necesse est veram à falsis discernere; atqui hoc sine examine fieri non potest. Ergo, etc.

Prob. secunda pars. Si examen necessariò instituendum est, illud versari debet, vel circa intrinsecam veritatem rerum, quæ credendæ sunt, vel circa auctoritatem, cui credendum est; atqui primum fieri non potest ex rationibus in prop. secundâ allatis. Ergo manet secundum.

Solvuntur objecta. — Objiciunt contra primam propos.: Cùm de revelatione agitur, inquisitio homini est impossibilis; ergo potest manere indifferens. — Resp.: Neg. ant. Non enim requiritur examen veritatum, ut diximus; quod non tantùm omnibus ferè hominibus esset impossibile, sed etiam plenam convictionem nunquàm generaret, inprimis quando hominis interesset non credere. Verùm agitur hìc de examine auctoritatis, ut constet Deum esse locutum; quod argumentis perficitur externis omniumque hominum ingenio accommodatis, tamque obviis et splendidis ut facillimè cognosci possint ab iis, qui sensum communem habent et animum ad obsequendum divinæ voluntati paratum.

Instant 1°: Facilior est via ad veritatem per rationem, quàm per auctoritatem. Nam ut revelationem aliquam factam esse cognoscam, eique assentire possim, non tantùm examinanda sunt facta, miracula, prophetiæ, etc., quibus revelatio probatur, sed et testium auctoritas, librorum in quibus ea continentur authenticitas et veracitas; determinandus est genuinus librorum sensus. Imò cùm plures religiones se revelatas dicant, omnes excutiendæ sunt, argumenta ponderanda, objecta examinanda, cum aliorum responsis conferenda. Sed in his omnibus labor est infinitus, et plerorumque hominum vires excedens. Ergo, etc. Ita Rousseau, Emile, tom. 3. — Resp. 1°: Hoc argumentum nimis probaret; sequeretur enim neminem Deum unicum colere, justum ab injusto secernere, neminem mentem humanam immortalem credere posse, nisi omnes philo-

sophos inter se dissidentes legerit et argumenta in utramque partem pugnantia perpenderit, aut novos humani generis præceptores ipse audierit. Sequeretur opifices et agricolas totam vitam legendo, meditando, discurrendo, transigere debere. Quod sanè ridiculum est. Jam verò si absurdæ consecutiones principii falsitatem evidenter probent, quilibet intelligere potest, quid censendum sit de ridiculâ illâ Rousseau argumentatione. — Resp. 2°: Religionis christianæ veritas iis innititur argumentis, quæ nulli sinceræ mentis homini incerta esse possunt, cùm sint notoria, habeantque evidentiam facti; talia sunt splendida quædam miracula Christi, inprimis ejus resurrectio, insignes utriusque Testamenti prophetiæ, christianæ religionis per orbem propagatio, etc. Qui autem planè rudes sunt, iis semper manet motivum, quo etiam doctissimi carere non possunt, nempe societatis christianæ seu Ecclesiæ auctoritas, quâ prudentissimè ad credendum inclinantur.

Instant 2°: Ut indifferentia circa religionem posset in vitium verti, debuisset Deus veræ religioni tam certos et conspicuos characteres imprimere, ut quilibet etiam rudis homo eam facillimè à falsis discernere posset; atqui tamen res aliter se habet. Ergo, etc. — Neg. min. Manifestum est Religionem christianam tam splendidis fulgere characteribus, ut eam ab aliis secernere difficile non sit; quamvis fateamur, tantam non esse vim luminis, ut etiam nolentes cogat ad assensum, nullumque libero voluntatis obsequio locum relinquat. Quod disponente benignissimâ Providentiâ ita factum est, ut ad veritatem pervenire possint qui eam recto corde inquirunt, et tamen fides non sit sine merito. Adest lux clarissima, quâ frui possunt omnes venientes in hunc mundum; sed manet etiam tenebris locus, ut possint in umbrâ mortis permanere, qui tenebras magis diligunt, quàm lucem. Vid. *Pensées de Pascal*, chap. 18.

Objiciunt contra secundam propos. Omnis revelationis probatio necessariò reducitur ad testimonium hominum; atqui ex hominum testimonio nunquàm tam certum efficitur argumentum, quam ex philosophicâ demonstratione, quæ veritates ex primis principiis deducit. Ergo melior et tutior est rationis via quàm auctoritatis. — Resp 1°: Nego min. Quamvis diversa sint certitudinis genera, propter rerum, quæ probandæ sunt, diversitatem, non sequitur diversos etiam esse certitudinis gradus, ac si daretur certitudo certitudine major. Ea certè, quæ ex generali et constanti hominum testimonio comprobantur non minùs certa sunt, quàm demonstratio quævis geometrica, magis enim valent ad convincendos animos, ad excludendam omnem errandi formidinem Principia, quibus innituntur demonstrationes metaphysicæ ab ingeniosis tantùm hominibus cognoscuntur, neque ab omnibus etiam philosophis pro veris habentur. At principia moralia, quæ fundamentum sunt moralis certitudinis, tum acutiorum, tum tardiorum consensum habent. Atque ubi semel hæc certitudo adest, tanta est tamque perfecta mentis adhæsio, ut novis accedentibus argumentis augeri non possit. Sic homo quadraginta annorum circa solis ortum et occasum, lunæ tum crescentis, tum decrescentis mutationes, miram rerum terrestrium, animalium, arborum, fluminum varietatem tam certus est, ut etiamsi vitam ad 100 annos protraheret, toties repetitâ experientiâ, majorem certitudinem non acquireret. Quis non de pugnâ Waterslaviensi ita nunc certus est, ut quæ ultra accedere possunt testimonia, firmiorem reddere non valeant assensum? Resp. 2°: Etiamsi major esset certitudo metaphysica quàm moralis, non sequeretur illud quod in minore propositione asseritur; probandum enim esset, philosophicas veritatum probationes rectam viam esse, quâ ad certitudinem metaphysicam perducimur. Verùm quis hæc audeat asserere? An non potiùs revelatæ veritates hâc methodo in philosophicas opiniones transirent, quibus nihil est in mundo incertius, nihil mutabilius? Nam quæ à philosophis ut certa hodiè prædicantur, ut evidentia veritatum principia, novo succedente systemate ut vana exploduntur et absona. Præter mathematicas conclusiones et principia quædam metaphysica, nihil est de quo non disputent. Quin etiam geometriæ principia, ut diximus, à mathematicis nonnullis in controversiam vocata sunt, cùm in iis quæ sensus percipiunt, cùm in factis historicis quàm plurimis tam concors, tam firma sit totius humani generis persuasio.

Resp. 3°: Neg. conseq. Etiamsi admitteretur 1° certitudinem metaphysicam esse morali certitudine majorem; 2° ex philosophicis rationibus oriri posse metaphysicam certitudinem, adhuc confecta res non esset; sed probandum esset eos, qui convincendi sunt, hujus discussionis esse capaces, et res ipsas tales esse, quæ ejusmodi discussiones admittant. Contrarium ex probatione patet.

Pauci sunt qui veritatem ratiocinando assequi possunt, neque id ignorant philosophi, qui ideò tantùm Dei auctoritatem eripere volunt hominibus, ut suam imponant. Quid autem volunt, cùm de rerum seu veritatum indagatione loquuntur? An non sophisticam suam philosophandi rationem consultò cum mathematicâ demonstratione confundunt? Aut an seriò contendunt, veritates religionis mathematicè demonstrandas esse? Sed quis nescit ejusmodi demonstrationes nonnisi ad res merè theoreticas et abstractas pertinere? Ita quidem, ut cùm ad res physicas geometriæ vel arithmeticæ regulæ applicantur, ad eas transferri non possit mathematica evidentia? Qui agros, v. g., juxta geometriæ regulas metandos susciperet, metaphysicè quidem de regulis suis certus esset; de rectâ autem agrorum partitione eam certitudinem non haberet. Jam, cùm religio omnis et revelatio res sit ad hominis vitam quàm maximè pertinens; cùm non de ideis agatur, rebusque possibilibus, sed de eo quod à Deo ipso profectum dicitur, et homini ad æternam salutem datum, stultum esset genus aliquod certitudinis requirere, quod ad rem, de quâ agitur, pertinere non potest. Æquè ridiculus esset qui facta vellet metaphysicis demonstrationibus probare, et domi sedens, abjectis libris, meditando et ratiocinando historiam componere, quàm qui theorema aliquod geometricum ex historiâ probaret. (Liebermann, Instit. theol., t. 1, p. 105, sect. 1.)

Dissertatio secunda.

DE NOTIS DIVINÆ APUD HOMINES LEGATIONIS,

PRÆSERTIM MIRACULIS ET PROPHETIIS.

Inprimis apud omnes certum est et in confesso, revelatam doctrinam cum ratione pugnare non posse. Etenim cùm *inspiratio Dei det intellectum,* sitque ratio communicatio quædam cum hominibus sapientiæ divinæ; si ratio et revelatio secum non consentirent, Deus secum ipse divisus esset; tolleretur quoque omnis veritatis principium, nec ipsius revelationis certitudo ulla esse posset, ad quam credendam ratione ducimur. Verùm cavendum est ne doctrina supra rationis captum, contraria rationi putetur; sicque omnis veritatis normam faciamus illam, quâ nos dignatus est Deus, lucis ingenitam scintillam. Secundò, nulla posterior revelatio priori opposita esse potest, quia verum cum vero pugnare nequit. Possunt quidem positivæ leges in temporum, locorum et personarum circumstantiis positæ, mutari, et aliæ aliis succedere, aut obscura revelatio per aliam explicari; at nulla in talibus dispensationibus cernitur contradictio. Tertiò, suspicio gravis est, non esse doctrinam aliquam à Deo revelatam, quæ non insigni quâdam præstantiâ se commendet, quâ non promoveatur Dei gloria et vera hominum felicitas; aut illum non esse verum prophetam, qui non affert hominibus nuntium à Deo valdè utile aut necessarium. Quartò, vix credibilis erit illa revelatio, quæ ad homines deferetur per viros nullatenùs pietate et virtute conspicuos : decere videtur divinam sapientiam, aut uti sanctis viris ad officium reformationis hominum, aut sui communicatione eosdem sanctos efficere, ne quædam scandalosa existat morum et prædicationis discordia. Attamen fieri sine dubio potest in certis circumstantiis, ut Deus impios quoque cogat ad veritatis declarationem. Verùm hæ notæ sunt tantummodò conditiones, sine quibus nulla est vera revelatio; at statim ubi hæ sunt omnes, non est propterea vera Dei legatio, cujus nullum aliud signum directum et positivum esse potest præter divinæ voluntatis, extraordinariam significationem, per miraculum, aut prophetiam (1).

(1) Eas notas vocat naturales, tum negativas, tum positivas D. Liebermann; de quibus tamen verba Theologi Rotomagensis invocabimus, nec non et de signis supernaturalibus, nempe de miraculis et prophetiis, quæ meritò attentionem sibi conciliant longè majorem. Porro de illis insufficienter omninò disserit Hoock fusè autem et luculenter auctor præfatus, cujus dissertationem ad calcem voluminis reperiet lector. P. S.

CAPUT PRIMUM.

DE NATURA ET AUCTORITATE MIRACULORUM.

§ 1. *Miraculi variæ definitiones.*

Miraculum à mirando dicitur, cui respondet vox græca θαυμα; unde juxta nomen significat id omne quod vel magnitudine, vel novitate, vel raritate, vel propter causæ occultæ ignorantiam, habet admirationem hominum. Septem celebrata olim humanæ industriæ opera vocabantur miracula, ut in hoc Martialis versu :

Barbara pyramidum sileat miracula Memphis.

At magis propriè significat idem vocabulum eventus prodigiosos, qui extra ordinem causarum naturalium producuntur, per interventionem entis invisibilis et intelligentis, supra humanam sortem potentis. Eamdem potestatem habent apud auctores veteris et novi Testamenti voces hæ, *mirabilia, signa, virtutes.*

Miraculum variè definitur à philosophis et theologis. Est juxta Lockium miraculum, « operatio sensibilis quæ excedens captum spectatoris et cursui naturæ contraria credita, ab eo divina judicatur. » Eòdem redit hæc S. Augustini generalis descriptio : « Miraculum voco quidquid arduum aut insolitum supra spem vel facultatem mirantis apparet. » Habent sæpè hanc significationem voces prædictæ, *miracula, signa, virtutes,* tum apud profanos, tum apud sacros scriptores : sed ad nostrum usum in hâc theologicâ dissertatione non est satis accurata ista descriptio. Nam juxta illam effectus verè supernaturales, quique omnem vim creatam superant, non essent miracula, si talia non haberentur à spectatoribus : et ex alterâ parte fraudes et præstigiæ essent vera miracula, ubi à spectatoribus divinâ virtute admissæ crederentur ; imò idem effectus esset simul miraculum et non esset, si diversa de eo judicia ferrentur à diversis spectatoribus. In hâc ergo definitione non exprimitur natura miraculi, quæ ex opinione spectatoris pendere non potest. Miraculum definitur à S. Thomâ, « id quod fit præter ordinem totius naturæ creatæ, sub quo ordine continetur omnis virtus creata. » Sine dubio ea opera, quæ fiunt præter ordinem totius naturæ, sunt vera miracula, at hæc definitio angustissimis limitibus materiam omnem miraculorum concludit. Juxta eam Deus non potest uti naturali efficaciâ angelorum ad patranda propriè dicta miracula : multaque prodigia relata in veteri et in novo Testamento : quæ certissimè habent vim argumenti, esse præter ordinem totius naturæ creatæ demonstrare non possumus. Idcircò alii definiunt miraculum, « operationem sensibilem supra facultatem et vires ejus, à quo præstari videtur, vel ad cujus arbitrium fit. » Sic oratio, quæ naturalis est homini, miraculosa est in asino; et ea, quæ naturalia sunt spiritibus homine excellentioribus, sunt miraculosa, ubi admittuntur ad imperium hominis. Juxta hanc definitionem ea omnia opera, quæ superant naturalem virtutem causarum visibilium et corporalium, sunt respectu hominum miracula. Hanc loquendi rationem probare videtur S. Augustinus contra Faustum, lib. 26. « Contra naturam, inquit, non incongruè dicimus aliquid Deum facere, quod facit contra id, quod novimus in naturâ. Hanc enim appellamus naturam, *cognitum nobis cursum, solitumque naturæ,* contra quem Deus cùm aliquid facit, magnalia et mirabilia operatur. » Non distat ab hâc sententiâ ipse S. Thomas qui definit miraculum, ut ait largè, « id quod excedit humanam facultatem, et considerationem, et sic dæmones possunt facere miracula. » Sed audiamus eminentissimum S. R. E. cardinalem de Lambertinis, nuper sanctissimum totius Ecclesiæ Papam, eruditè et accuratè hanc quæstionem discutientem in immortali opere, jam non semel à nobis laudato, *de servorum Dei Beatificatione, et beatorum Canonisatione,* l. 4, p. 1, n. 14 : « Quæres, an ad constituendum miraculum necesse sit, ut aliquid excedat vires et facultatem naturæ, tum invisibilis et incorporeæ, tum visibilis et corporeæ? quod est idem ac quærere, an si aliquid excedat tantùm vires naturæ visibilis et corporeæ, et sit arduum, et insolitum, et admirandum, miraculum dici possit, etiamsi non excedat vires naturæ invisibilis et incorporeæ, hoc est, angeli, juxta doctrinam S. Thomæ, p. 1, qu. 110, art. 4, videtur negandum. Ibi enim docet, miraculum esse, quando aliquid fit præter ordinem totius naturæ creatæ, et sic tum visibilis et corporeæ, tum invisibilis et incorporeæ. Idem autem S. doctor in cit. qu. 110, art. 4, *ad secundum,* docet, non omnem virtutem naturæ creatæ esse nobis notam, et sic miraculum esse quoad nos, cùm aliquid fit præter ordinem naturæ creatæ nobis notæ per virtutem creatam nobis ignotam : quod ipsum docuerat l. 3 contra gentes, c. 103, ubi utentibus angelis rebus nonnullis naturalibus, tanquàm instrumentis, ait sic effecta, quamvis miracula

simpliciter dici non possint, reddi tamen nobis dupliciter mirabilia ; uno modo ex hoc, quòd per spirituales substantias tales causæ modo nobis inconsueto ad proprios effectus apponuntur, et alio modo ex hoc, quòd causæ naturales appositæ ad effectus aliquos producendos aliquid virtutis sortiantur ex hoc, quòd sunt instrumenta spiritualium substantiarum, et hoc magis accedit ad rationem miraculi. Ex his autem inferri posse videtur effecta insolita et admiranda, quæ excedunt vires et facultatem naturæ creatæ visibilis et corporeæ, nobis notæ, miracula esse, sed minora miraculis, quæ excedunt vires et facultatem naturæ etiam invisibilis et incorporeæ. » Eminentissimus auctor hanc suam determinationem confirmat multis allatis scholasticorum testimoniis, inter quæ est hoc Suarezii ex l. 4 de Angelis, c. 39, n. 10. « Ut sint vera miracula necessarium et sufficiens est, ut superent omnem naturalem virtutem causarum naturalium visibilium et corporalium.

§ 2. *Variæ de miraculorum naturâ sententiæ.*

1. Prima est eorum, qui nulla planè admittunt miracula propriè dicta, sed omnia evenire credunt, juxta ratas et constantes naturæ leges : quorum duplex classis est.

Alii nempe cum Spinosâ ferream inducentes necessitatem, negant quidquam reverà fieri, aut fieri posse contra naturæ corporeæ leges, quas nullatenùs arbitrarias, sed in corporum naturis positas arbitrantur. Spinosa hanc opinionem his confirmat rationibus : « Quòd hæ leges sint decreta divina ex necessitate, et perfectione divinæ naturæ profluentia : adeòque si quid contingeret, quod repugnaret Dei naturæ, aut si operaretur contra has leges, contra suam naturam ageret. Addit potentiam naturæ esse ipsam Dei potentiam ; potentiam autem Dei esse ipsam Dei essentiam, cui nihil contrarium existere potest : proindeque quidquid fit, id fieri secundùm leges, quæ æternam necessitatem et veritatem involvunt. Unde concludit nomen *miraculi*, nonnisi respectivè ad hominum opiniones intelligi posse, nihilque aliud significare, nisi opus quod ab iis, à quibus refertur, explicari non potest, seu cujus causam naturalem exemplo alterius rei solitæ explicare non potest is qui miraculum scribit vel narrat. » Hos jam supra confutavimus, ubi ostendimus omnes naturæ corporeæ leges esse arbitrarias, eas posse mutari vel suspendi pro Dei beneplacito, cursumque naturæ nihil aliud reverà esse, quàm voluntatem Dei, secundùm leges constantes, quas sibi liberè præscripsit, agentem, et contra has leges in miraculis agere Deum, non mutabili, sed æterno consilio.

Alii verò, quamvis non inducant fatalem rerum concatenationem, tamen existimant Deum nunquàm in rebus hujus mundi modo extraordinario intervenire ; sed ita cuncta ab initio constituisse, ut ex legibus positis spontè oriantur ea, quæ mira nobis videntur. Hanc sententiam plures nostris temporibus philosophi defenderunt, inter quos eminet abbas de Houtteville, qui illam præsertim commendavit argumentis à priori, ductis ex Dei sapientiâ, quæ juxta alibi, administratione rerum uti debet causis universalissimis et simplicissimis. Hanc quoque sententiam exposuimus et confutavimus alibi quòd rem, uti videtur, planè impossibilem credendam nobis proponat, nempe perfectam cursûs rerum mechanici attemperationem voluntatibus liberis et meritis creaturarum spiritalium, non verò quòd multum minuat auctoritatem miraculorum. Nam si mundi machina fuerit ab initio sic constituta, ut illo anno, exempli gratiâ, quo Moyses liberavit populum Israel ab Ægyptiorum servitute, omnia relata in Exodo prodigia evenirent, tam certum est Moysem fuisse legatum, consiliumque Dei fuisse ut illis prodigiis uteretur ille dux ad confirmandam suam legationem, quàm certum est Deum cum providentiâ mundum condidisse. In hâc hypothesi eamdem vim in hominum mentes servant miracula, propter singularitatem et disjunctionem à consueto cursu rerum, aut propter causas reconditas, et non investigabiles. Ut huic vi resistere quis prudenter posset, deberet esse saltem aliquis suspicandi locus, tum nullum fuisse Dei in sic temperandis causis naturalibus consilium, tum hominem naturali sagacitate illas causas reconditas, et ex illis oritura phænomena detegere potuisse, cui suspicioni nullus locus est in circumstantiis non modò plagarum Ægyptiacarum, sed nec ullius miraculi, sive veteris, sive novi Testamenti.

2. Secunda sententia ea est, quam Jacobus Serces ingeniosè defendit speciali de miraculis tractatu. Hic omnem potestatem immutandi, suspendendi, aut ullo modo intervertendi leges naturæ Deo reservat ; adeòque rotundè negat spiritus homine superiores ullâ præditos esse ad miracula edenda potestate, et omnia, quæ feruntur, dæmonum mirabilia veteratorum fraudi et artibus accepta refert. Hujus sententiæ commendatio est quod simplex sit et aperta,

sine ullis ambagibus, quòd soli Deo asserat omnium rerum immediatam administrationem : quòd in eâ summus sit miraculorum splendor et auctoritas, summa populorum securitas, in discriminandis veris et falsis miraculis nulla difficultas. Illam ergo liberrimè amplecteremur, si illam conciliare possemus cum omnium seculorum fide.

3. Samuel Clarkius, illustris apud Anglos philosophus, contrariam amplexus est sententiam, in opere *de Religionis naturalis et revelatæ argumentis*. Hic observat primò, nullas res, respectu Dei, magis vel minùs esse difficiles ; opera naturalia et supernaturalia eamdem requirere virtutem ; adeòque miracula non esse distinguenda per majorem, vel minorem difficultatem. Hoc puto ab eo notatum, quòd à plerisque scholasticis miraculum dicatur opus arduum. Observat secundò, nos determinare non posse, quâ virtute naturali prædîti sint boni et mali angeli ; nec qui limites eorum potestati positi sint à Deo : pauca esse miracula in Scripturis recitata, ad quorum productionem necessaria videatur originaria illa, princeps et absoluta Dei omnipotentia, quòd etsi dæmones non essent ingenio et industriâ hominibus præstantiores, tamen propter invisibilem eorum agendi modum patrare eos posse magna signa et prodigia. Adeòque negat miraculum definiri debere, « opus quod solâ Dei potentiâ effici possit. » Observat tertiò, non modò angelorum potestatem esse aliquam naturalem, cujus limites figere nequeamus ; sed probabile esse Deum uti eorum ministerio in gubernandâ hâcce rerum universitate. Cursum rerum materialium nihil aliud esse, quàm ipsam, seu Dei, seu agentium spiritalium inferiorum, perpetuam efficaciam, juxta leges certas sese exerentem ; proindeque non esse Deo neque angelis difficiliorem legum naturæ suspensionem, quàm conservationem : malè ergo definiri miraculum, « id quod est contra potentiam omnis naturæ creatæ, » si intelligas ipsas causas, non consuetum operandi modum. Observat quartò, quosdam effectus nobis exhibere constantem et uniformem voluntatis divinæ efficaciam, in quibus elucent numinis sapientia, potentia, bonitas et cætera attributa : alios arguere occasionales interventiones, seu Dei ipsius, seu aliorum entium spiritualium, qui vi activâ prædîti sunt : esse difficile ex ipsâ re distinguere inter effectus divinæ actionis, et opera potestatis angelicæ : nullam esse rationem cur credamus omnia opera mirabilia, quæ à dæmonibus patrata leguntur, non fuisse veras et reales in rebus externis mutationes, seu alterationes, sed tantùm meras præstigias : præterea præstigias illas, quibus afficiuntur vel unius, vel plurium hominum omnes sensus, ex omni parte habere rationem mutationum realium ; nec minorem requiri ad eas producendas potestatem, nec minorem illis inesse persuadendi vim ; quia eòdem redit, quantùm ad persuasionem spectatoris attinet, an prodigium revera fiat, an fieri videatur; v. g., fuerit, Ægyptus ranis repleta, an omnibus incolis plena ranis visa fuerit, nihil interest ; imò fortassè non requiritur minor potentia ad perturbandos omnes sensus universæ nationis Ægyptiacæ, quàm ad multiplicandas ranas. Concludit ergo sextò quasdam regulas statuendas esse, quibus opera divina secernantur ab operibus dæmonum, notasque hujus discriminis repetit ex doctrinâ ad quam confirmandam fiunt miracula..... Doctrinæ manifestò falsæ aut impiæ nulla miracula conciliare possunt auctoritatem; è contrario talis doctrina quoscumque mirabiles effectus arguit fraudis diabolicæ..... Si doctrina apta sit ad promovendam Dei gloriam, hominumque sanctitatem et felicitatem, nec tamen demonstrari possit; vel si sit indifferens, id est, cujus utilitas non satis cernatur, in eo casu, si ad talem doctrinam confirmandam edantur miracula, et nulla sit miraculorum contentio, habebit illa doctrina testimonium divinum, quia fieri non potest ut Deus malis angelis permittat homines sic deludere, ut error ipsis sit ineluctabilis : hoc eòdem rediret, ac si Deus ipse ad homines decipiendos faceret miracula..... Si autem talis doctrina sit, ut ratio dijudicare nequeat vera sit, an falsa, et sit miraculorum quædam contentio, attendendum erit ad splendorem et numerum miraculorum. In hâc quoque sententiâ salva est miraculorum auctoritas, et ad eam confirmandam argumenta non spernenda afferuntur ex Scripturis, ex sanctis Patribus, et ex factis historicis, quæ memoriæ prodita sunt à scriptoribus, seu profanis, seu sacris. Unde non mirum est quòd approbata fuerit à viris valdè ingeniosis, tum apud protestantes, tum apud Catholicos.

4. Quarta tandem sententia est inter illas duas quasi media, quæ relinquit malis angelis naturalem potestatem mirabilia opera faciendi, sed divino imperio sic subordinatam, ut illam nunquàm exerant ad consilia divina evertenda, aut religionem in animis hominum labefactandam ; verùm illâ uti quandoque Deum, vel ad

explorationem pietatis suorum, vel justissimo judicio in eos qui ad vocem veritatis diù obsurduerunt; tuncque divinam bonitatem cavere ne prodigia edita à veritatis inimicis, noceant bonis, qui malis permixti vivunt, electosque suos confirmare, ne sint deceptioni obnoxii (1).

(1) Hanc sententiam, quam nos modò defendemus suam fecit eminentissimus cardinalis de Lambertinis, operis supra laudati l. 4, p. 1, c. 3 : « Omnis virtus et potestas, inquit, operandi ad extra actione transeunte et corporali, quæ angelis est naturalis, mansit integra in dæmonibus post peccatum : cùm per peccatum non fuerint in angelis naturalia diminuta, nedùm amissa, ut est axioma theologorum cum D. Thomâ 1 p. qu. 63, art. 4. Licet autem virtus ipsa in se non fuerit diminuta, propter ordinem nihilominùs gratiæ, et supplicium culpæ, subjectio illius fuit aliquo modo immutata. Potest angelus superior naturaliter in naturali perfectione cogere inferiorem, aut resistere ne suâ virtute exteriùs operatrice utatur, quia sicut est naturâ superior, ita etiam agendi vi et facultate. Ordo hic autem non est mutatus in dæmonibus inter se, sed respectu sanctorum angelorum est immutatus, quia licet angelus bonus sæpè sit inferior in naturâ, minimus nihilominùs sanctus angelus potest cogere summum dæmonem, et ei efficaciter præcipere, cùm tunc non operetur solâ virtute naturali, sed ut minister Dei, sine cujus nutu et voluntate nihil intentat. Communis est hæc theologorum sententia, quâ præmissâ ad institutum nostrum venimus. Quærit S. Thomas 1 p. qu. 114, art. 4, utrùm dæmones possint homines seducere per aliqua miracula, et respondet vera ab iis propriâ virtute edi miracula non posse, cùm miraculum propriè sit illud quod sit præter ordinem totius naturæ creatæ, sub quo ordine omnis natura creata continetur ; posse tamen à malis angelis aliqua fieri, quæ humanam facultatem et considerationem excedunt, et sic quæ largè et impropriè miracula dici possunt. Idem doctor in quæst. disput. qu. 6 de miraculis art. 5, docet : Sicut angeli boni per gratiam aliquid possunt ultra naturalem virtutem, ita angelos malos minùs posse ex divinâ providentiâ eos reprimente, quàm possent secundùm virtutem naturalem, et eos quædam non posse, etiamsi agere permittantur, quia naturæ modus eis præstitus hoc non permittit : et concludit idcircò ipsos vera miracula facere non posse, quòd nulla detur eis à Deo potestas quoad illa, quæ sunt supra facultatem naturæ, *quia cùm operatio miraculosa sit quoddam divinum testimonium indicativum divinæ virtutis et veritatis, si dæmonibus, quorum est tota voluntas ad malum, aliqua potestas daretur faciendi miracula, Deus falsitatis eorum testis existeret, id quod divinam bonitatem non decet.* Quæcumque ergo dæmones insolita et admiranda in rebus corporeis operantur, triplici modo operantur juxta doctrinam S. Thomæ 1 p. qu. 114, art 4, vel per illusionem sensuum, tam interiorum, quàm exteriorum, quibus objiciunt vel immittunt species et phantasma earum rerum, quæ nusquàm sunt, vel non sunt præsentes : vel per summam atque imperceptam celeritatem, sublato aliquo corpore, et alio in ejus locum substituto, uti subitò generatum videatur; vel applicando activa passivis, ut vel generetur aliquid novum et insolitum, vel aliquid solitum quidem et vulgare, sed novo et inusitato atque hominibus incognito generationis modo.

Quod si quis ex hucusque adductis inferre vellet, à dæmone suâ naturali virtute miracula fieri posse excedentia vires et facultatem naturæ visibilis et corporeæ, apertè falleretur : cùm aliud profectò sit, Deum operâ dæmonis aliquando usum esse, et uti posse in patratione miraculorum, aliud dæmonem facere miracula : cùm juxta nostrum loquendi modum et communem intelligentiam ille dicatur facere miraculum, qui opus aliquod extraordinarium efficit pro confirmatione veritatis, quam prædicat; aut ille, ad cujus intercessionem aliquid mirandum à Deo fit, ut de ejus sanctitate apud homines constet... Quamvis in punitione impiorum gloria divina reluceat, et ipsi sint ejus ministri, sunt tamen ministri reluctantes, et in malo obstinati, qui gloriæ Dei inviti serviunt, sed eam nec exoptant, nec quærunt.

Propositio.

Deus solus, ob sapientissimos fines, causarum naturalium ordinem per seipsum, aut ministerium angelorum, intervertit : dæmonum quæcumque naturalis vis sit, nulla est licentia; ac ubi se nostris rebus immiscent, divinorum judiciorum sunt ministri, non suo arbitrio unquàm relinquuntur, neque unquàm per eorum ministerium in confirmationem falsi miracula patrantur.

Probatio. — Consideremus primò, quæ argumenta à priori suppeditet ratio sejuncta ab experientiâ et auctoritate, quid Deo dignum videatur; deinde quam confirmationem ab experientiâ et auctoritate accipiant rationis decreta.

Argumentum primum.

Ex ratione. — I. Demonstratum est superiùs, Deum cunctas res ditione suâ continere, et moderari providentiâ, procurationemque peculiarem habere rerum humanarum : ad hanc administrationem universalem illum adstringere omnia sua attributa, nec posse sapienter, benignè, justè, casui vel temeritati habenas regni relinquere. Ergo multò minùs habenas regni committere potest in ullâ parte impuro spiritui : si solio descendere non potest, neque in eo dæmonem collocabit. Atqui dæmoni facultatem concedere suspendendi leges naturæ, aut naturales vires solummodò dirigendi, esset illi permittere arbitrium rerum mundanarum, saltem in aliquibus. Nam imperium in hoc uno positum est. Teneamus ergo hanc conclusionem etiam paganæ theologiæ : « Deo nihil præstantius; ab ipso ergo necesse « est mundum regi; » non in unâ parte, sed

ubique, non in una re, sed in universis : sapientia ipsi committit imperium, quia fines optimos novit, et media ad fines obtinendos magis idonea. Fert mundus impressum characterem divinarum perfectionum, in eo propterea sibi Deus complacet; negligere ergo non potest, aut impuro spiritui tradere deformandum.

Deinde providentia hæc sancta est, aliena ab omni malitiâ, invidiâ, crudelitate, injustitiâ, falsitate et quocumque morali defectu. Sanctitas est amor rectitudinis et boni moralis, et aversatio omnis impuritatis et peccati. Hæc sanctitas exprimi debet in universo opere divino. Jam verò veniat in partem aliquam administrationis rerum humanarum impurus et mendax spiritus, malitiâ et invidiâ tumens, habebitne in illâ parte administratio rerum notam sanctitatis? an ex iis quæ in illâ parte aget dæmon arbitrio suo permissus, licebit colligere virtutes Dei morales?

Deus veritas est; *vult omnes homines ad agnitionem veritatis venire ; illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum ;* ad eum finem ab initio habuit inter homines Prophetas, aut interpretes suæ voluntatis, quibus virtutem suam dedit ad veritatis confirmationem et abolitionem erroris : fac Deum commodâsse etiam dæmoni potestatem suam ad confirmationem errorum, ad simplices decipiendos, quid tam leve et sibi contrarium, quàm sigillum suum ad contrarios fines concedere? Est certè miraculum Dei sigillum, ob hanc evidentissimam causam, quòd Deus omnipotens nullo testimonio quidquam apud homines confirmare possit, quod efficacius sit attestatione miraculorum, et propterea vim miraculi ex comparatione sigilli benè exposuit Bellarminus de Sacramentis in genere l. 1, c. 14 : « Eadem est vis sigilli et miraculi. « Semper etenim sigillum regium notius est « et firmius quàm litteræ regis. Sigillum « enim omnes nôrunt discernere, litteras non « omnes discernunt, et sigillum sine litteris « auctoritatem habet, litteræ sine sigillo non « habent. Sic etiam miraculum notius est et « efficacius quàm prædicatio; omnes enim qui « vident cæcum illuminari, aut mortuum ex- « citari, intelligunt illud esse opus supernatu- « turale et divinum, et proinde moventur ad « credendum id, quod tali testimonio confirma- « tur : non autem omnes qui audiunt prædican- « tem, continuò intelligunt illa esse verba Dei. »

Dei providentia justa est, et hujusce justitiæ argumenta sunt, ut supra suo loco exposuimus, primùm ille ordo naturalis juxta quem vitia quæque propriam habent adjunctam pœnam, virtutem aliqua semper præmia remunerantur, deinde justorum Dei judiciorum extraordinaria exempla. Fac dæmonem bona et mala dividere pro arbitrio, omnis hic ordo intervertetur et in rerum gubernatione injustitiæ plura extraordinaria signa quàm justitiæ deprehendemus.

Deus bonus est, et hujus bonitatis argumentum est à posteriori, quòd tota mundi constitutio et administratio benigno consilio comparata sit, nullumque existat machinationis invidiæ aut sævitiæ vestigium. Sed fac dæmonem contra Dei consilia per interruptionem legum naturæ machinari, eripietur nobis sine dubio hoc tam illustre et solatii plenum divinæ charitatis argumentum.

At, inquies, Deus quamvis providus sit, causarum naturalium, seu materialium, seu spiritualium, efficaciam non suspendit, ad mala avertenda : quamvis sapiens sit et fines optimos prosequatur per optima media, creaturas tamen patitur sequi adinventiones suas : quamvis sit sanctus et verus, improborum hominum dolos et fraudes non impedit : quamvis sit ipse bonus ac justus, multa tamen sub ejus imperio fiunt mala et iniqua. Quidni ergo et dæmonem, saltem aliquando, non sinet uti potentiâ, quâ naturaliter instructus creditur, ad explendum infensum Deo et hominibus animum? — Respondeo, Deum quidem ob sapientissimas causas, supra expositas ubi de Dei providentiâ, permittere mala multa physica et moralia, quæ in ipsâ rerum machinatione non fuerunt destinata tanquàm finis ipsius proprius, sed quæ eveniunt juxta generales leges, quæ sunt valdè utiles : in ipsis etiam malis omnibus conspicuam esse Dei benignitatem, cæterasque perfectiones morales. At licentia dæmonum in homines, ad confirmationem erroris et virtutis extinctricem, non est lex generalis, cujus aliqua sit utilitas; neque in tali imperio, concesso impuris spiritibus, ullo modo cernere liceret notas divinæ bonitatis, cæterarumque virtutum.

Permittit Deus ut homines hominibus dolos struant, et se mutuò decipiant : at ad hunc eumdem finem, nunquàm patietur dæmonem naturam perturbare, aut bona et mala hominibus dividere, ob has præsertim rationes : Primò humanas fraudes examinare et detegere non est res admodùm difficilis, atque excusari

non potest is qui arte aliquâ humanâ in gravem errorem induci se patitur. Sed invisibilium spirituum, quibuscum nobis nulla est vitæ societas, machinationes investigare non licet. V. g., sacerdotum Æsculapii artes perviderunt olim omnes cordati viri; illi soli decepti fuerunt, qui inconsultò superstitioni mancipati, ratione uti noluerunt : at si dæmon reverà à morbis insanabilibus supplices suos supernaturali virtute liberâsset, dolum neque simplices, neque ingeniosi suspicari potuissent; neque ab ullo idiotâ saltem et simplice contemni potuisset tam salutaris potestas. Secundò, homines astuti quæcumque faciunt, ea agunt sine auctoritate ullâ; illis pares nôrunt cæteri homines, judiciumque de iis sibi permissum : at dæmones agerent in homines per miracula cum imperio et auctoritate, siquidem legum naturalium interruptio, vel causarum secundariarum directio est providentiæ munus et ejus Dei, qui causas illas constituit, illisque leges dedit. Quid enim tam divinum est, quàm naturæ cursum suspendere aut quò velis flectere? quàm bonam et malam valetudinem miseris hominibus dividere? quàm aëris præsidere tempestatibus? quàm principum cordibus cogitationes et consilia indere vel auferre, eorum appetitus accendere vel extinguere, sicque imperiorum fata sustinere vel inclinare? Hæc concede dæmoni, quid Deo proprium servâsti? Deinde nulla veritatis confirmatio, ut modò diximus, major esse potest attestatione miraculorum : ergo necessariò ut divina habetur. Nulla alia omnipotenti suppetit; nemo ergo cogitare potest illam dæmoni permissam; et propterea nullus etiam est, qui huic mentem submittere non teneatur. Idque sic situm est in communi omnium sensu, ut tum omnes veri Dei prophetæ, tum impostores in hoc miraculorum testimonio, tanquàm firmissimo fundamento omnem auctoritatem suam posuerint; populique omnes tanquàm auctoritatis infallibilis legitimum adminiculum semper hoc idem miraculorum testimonium admiserint. Magnum ergo ex hâc parte discrimen est inter fraudes humanas, et seductiones dæmonum miraculis commendatas. Tertiò, homines parùm se mutuò suspiciunt; imò, qui in alios imperium arrogare volunt, eos experiuntur parùm ad obtemperandum promptos; at quantùm iidem contemnunt ejusdem naturæ consortes, tantùm verentur invisibiles potestates : ad levissimam earum præsentiæ suspicionem trepidant, et spiritus illis excutitur. Unde non in magno periculo sunt ex fraudibus veteratorum, nisi qui sensibus et ratione uti nolunt : at spirituum invisibilium impressioni nequit vulgus resistere. Fac dæmonem simplices homines beneficiis demereri posse, et eosdem terrere pœnis, cùm in his duobus imperium omne consistat, necesse est ut ei tanquàm Domino spe et metu adjungantur : v. g., si in templo Æsculapii ægri confecti intolerabilibus doloribus sanitatem recuperabant, fierine potuit ut illi miseri ejus opem supplices non efflagitarent, et post expertam gratiis non prosequerentur salvatorem? Si Gallorum exercitus, et Brennus dux Apollinis ultionem cum tanto suo damno senserunt, qui fieri potuit ut Gallorum reliquiæ, cæterique tantæ cladis spectatores non timerent Apollinis iram, eumdemque Delphici impensiùs non colerent? Maximum ergo ex omni parte discrimen est fraudes inter humanas et diabolicas, nec quia illas, sic has permittere Deus potest.

II. Illæ omnes modò allatæ rationes nullâ contrariâ suspenduntur; unde nascitur aliud argumentum, quod quamvis negativum, aptum est ad conficiendum. Nam tunc nullus est dubitandi locus, ubi nulla est argumentorum contentio. Atqui pro potestate dæmonum nullum planè est argumentum ex ratione petitum. Nullum aliud afferunt adversarii, præter hoc ratiocinium : « Dæmonum naturam atque « vires non habemus exploratas, adeòque ea, « quæ nobis sunt admirabilia, illis esse possunt « facilia; vixque fortassè ulla operatio est præ« ter creationem ex nihilo, quæ ipsis compe« tere non potest. » At si nobis rem ex ratione dijudicantibus valdè benè cognita sit Dei creatoris virtus, et dæmonis potentia nullatenùs sit perspecta, omnis sine dubio, ut ita loquar, præsumptio est ex parte Dei, et provisoriè supernaturalia omnia opera ei adjudicanda sunt.

III. Contrariæ sententiæ defensores infinitis se implicant ambagibus, ex quibus expedire se se non res facilis est. Quid enim? ex physicis miraculi circumstantiis plerùmque ejus natura nequit dijudicari, sed ex moralibus tantùm, præsertim ex doctrinâ, ad cujus confirmationem patratur? Si doctrina, aiunt, sit consentiens pietati, de divinâ miraculi origine non erit dubitandum; si doctrina repugnet veritati, aut naturaliter notæ, aut ex præcedente revelatione cognitæ, erit prodigium in ejus gratiam patratum, dæmoni tribuendum; si tandem fuerit indifferens, seu media, cujus nempe

veritatem, vel falsitatem, ratio certò nequit determinare, miracula ad illam confirmandam edita Dei operâ censebuntur; et si sit miraculorum contentio, adhærendum erit prophetæ miraculorum splendore et numero vincenti.

1° Deus omnipotens nullum habet suæ voluntatis apud homines gravius testimonium attestatione miraculi; tamen in hâc sententiâ, si excipias mortuorum suscitationem, et ea opera quæ supponunt vim creatricem, miracula sunt testimonia respectu nostrî æquivoca, et in patrocinium erroris æquè ac veritatis patrari possunt. Nam quantumcumque discrimen sit inter modum operationis divinæ et operationis diabolicæ, cùm nos mortales illud discrimen explorare non possimus, et cernamus solummodò effectum externum, qui in miraculis Dei et dæmonis idem supponitur, manifestum est auctoritatem miraculorum ex aliâ re, quàm ex ipsis miraculis, pendere in prædictâ sententiâ, quod grave incommodum est.

Excipiunt vulgò adversarii, ut modò diximus, mortuorum excitationes, quas extra potestatem dæmonis positas asserunt. At S. Hippolytus, et alii SS. Patres, quorum auctoritatem sequuntur, hæc etiam prodigia saltem simulatè à dæmone patrari posse putârunt. Atque reverà si dæmon hominibus creare possit morbos omnis generis, eos orbare visu, vel auditu, vel loquelâ; eorum membra contrahere, vel solvere, etc., ac deinde eosdem sanare: cur etiam omnem motum in corpore sistere non possunt per aliquot horas, ut mortuus aliquis videatur, et detur Apollonio alicui occasio excitandi puellam elatam, et conciliandi tanto prodigio sibi famam virtutis divinæ, aut auctoritatem cœlestis legationis?

2° Sic sunt homines comparati à naturâ, ut levissimâ manifestatione supernaturalis virtutis maximè commoveantur: deorum vox, simulata olim ab impiis et ambitiosis sacerdotibus, hominum genus detrusit in tristissimam servitutem; rationis lumen extinxit; impulit ad facienda natorum sacrificia, nequicquàm repugnantibus omnibus sensibus naturalibus. Tamen in hâc sententiâ permittit Deus, ut tanta hominum imbecillitas ludibrio sit malitiæ diabolicæ; et ut ad homines ad omne nefas trahendos naturam dæmones perturbent, et miseros mortales ad omnem repentinum sonum trepidantes supernaturalibus circumdent undique terroribus. Grande incommodum.

3° Dæmones possunt facere miracula in confirmationem idololatriæ, omniumque errorum; non possunt (juxta Clarkium) miracula facere in confirmationem veri, neque etiam in confirmationem doctrinæ indifferentis et mediæ. Estne hæc decisio ex rationis principiis petita? An non ideò inventa, ut pateat aliquis exitus ex angustiis, quò se conjecerunt oppositæ nobis sententiæ defensores? propterea hæc Clarkii determinatio ab omnibus, qui ejus principia sequuntur, non admittitur; alii contrariùm docent, nempe posse dæmonem, ut meliùs homines decipiat, se transformare in angelum lucis, et veritatis quandoque patronus videri.

4° Dæmon quamvis innumerabilia miracula patraret in confirmationem erroris, eaque maxima, nihil proficeret; illa omnia nullam, inquiunt adversarii, haberent vim argumenti. Principium hoc sine dubio verum est, hypothesim solummodò possibilem negamus, et inter alias rationes propter hoc incommodum. Quia si esset possibilis, ac si Judæus vel Mahumetanus sibi persuaderet doctrinam de sanctissimâ Trinitate, vel peccato originali, esse contrariam rationi, ejus esset insanabilis error; neque miraculis adduci posset ad captivandum intellectum in obsequium fidei, quibus tamen usi sunt Christus et Apostoli ad frangendam omnem pervicaciam, deprimendamque omnem altitudinem extollentem sese adversùs scientiam Dei.

5° Jubetur idiota nullam fidem miraculis concedere, donec expenderit doctrinam, ad quam confirmandam patrantur: id est, negligere Moysem Ægyptii jure poterant, donec de petitionis Mosaicæ justitiâ consilium habuissent; Christum Dominum contemnere licebat Judæis, donec, benè expensâ ejus doctrinâ, illam cum lege consentientem invenissent. Sed hujus discussionis plerique homines sunt planè incapaces, ii præsertim ad quorum utilitatem miracula comparata sunt, ex hâc siquidem discussione orta est incredibilis doctorum discordia. Negabant pontifices maximi, sacerdotes, scribæ, universa synagoga, Jesum ferre notas Messiæ, aut ejus doctrinam revelationi Mosaicæ esse congruentem; si nulla sit per se miraculorum auctoritas, cui adjungere se debebat multitudo, Caiphæ, an Domino nostro?

6° Moyses dicebat se cum potestate miraculorum ad Israelitas missum esse, ut cognoscerent *quòd Jehova esset Deus, et non esset alius præter eum.* Christus dicebat se patrare miracula, ut scirent homines *quòd pater in eo esset, et ipse in patre, et omnes honorificent filium, si-*

cut honorificant patrem. At in sententiâ adversariorum, miracula Moysis non probabant directè unitatem Dei, nec miracula Christi probabant ejus divinitatem; sed ideò miracula prioris pro divinis habenda erant, quia afferebat doctrinam rationi consentientem; et posterioris, quia afferebat doctrinam mediam, de cujus veritate et falsitate ratio dijudicare non poterat. Non est certè adversariorum nostrorum forma loquendi consentiens in hâc parte Scripturis.

7° Supponunt adversarii dæmonem cum Deo miraculis contendere, et eodem tempore doctrinas oppositas prodigiis confirmari posse: atque in illo casu splendidioribus adhærendum esse docent. Ecce novæ ambages! quis ignorat nunquàm magis discordes esse hominum sententias, quàm ubi agitur de æstimandâ rerum præstantiâ? Apud adversarios nostros excitatio mortui summum miraculum est, et quidam inter eos docent ex Lazari excitatione derivatam præcipuè in cætera Christi miracula lucem, quâ eorum conspicua erat divina origo. At si eodem tempore extitisset aliquis pseudo propheta, qui ignem cœlo descendere jussisset ad confirmandum synagogæ judicium, nescio an non in factiones scissi fuissent Judæi utriusque miraculi testes, totque falsus vates habuisset sectatores, quot Dominus noster. Vel supponamus cum multis adversariis nostris vera fuisse miracula Apollonii Thyanæi, Vespasiani, Æsculapii, Apollinis apud Delphos, aliaque quæ passim leguntur apud ethnicos scriptores; et esse judicium ferendum inter paganam superstitionem et religionem Judaicam, vel Christianam, ex miraculis in utràque societate factis; nescio an paganus contumaciter contendere non posset, splendidiora et plura apud suos fuisse divinæ præsentiæ et favoris indicia quàm apud populum Dei. Habuerunt Æsculapii opem perpetuam, et in ejus templis sanationes morborum innumeras; severissima judicia in deorum hostes exercita; auxilia divinitùs piis adoratoribus præstita. Habuerunt quoque mortuorum plurimorum excitationes; quid non? hæc quidem posteriora miracula ab adversariis nostris planè negantur; at profectò cætera admissa multùm conferrent ad horum fidem adstruendam, præsertim apud homines in paganâ superstitione natos et educatos. Atque si ipsis objiceretur religionis absurditas, responderet Porphyrius, vel Plotinus, neminem cordatum tenere vanas populorum opiniones, neque in ullâ societate ex superstitionibus plebis de summâ religionis judicium esse ferendum.

Argumentum II.

Ab experientiâ. — Quantumcumque sit prædictorum argumentorum pondus, confitendum tamen est illa non constituere opinionem nostram extra omnem controversiam; imò multùm cavere debemus ne absolutum feramus de divinâ administratione judicium, ex nostræ sapientiæ modulo et rationibus aliquibus à priori; siquidem potest Deus multas alicujus rei permittendæ causas habere quæ nos omninò lateant, multa in ordine tum physico, tum morali eveniunt, quæ humanam rationem confundunt. Hoc igitur solummodò præcedente argumentatione consequi voluimus, scilicet, magnam esse ex ipsâ ratione pro nostrâ sententiâ præsumptionem; at ex auctoritate et experientiâ quærenda est quæstionis certa solutio. Quod experientiam attinet, ex eâ nulla certitudo metaphysica oriri unquàm potest, sed tantùm physica in ullâ re. Hic ergo nulla alia expectanda est; id est, miraculorum in confirmationem falsi non tam impossibilitatem, quàm summam improbabilitatem conficere licebit.

Jam verò in rebus physicis hoc commune principium est ab omnibus admissum, « id certissimum esse, quod constat ex perpetuâ experientiâ sine ullâ à mundi origine oblatâ exceptione. » Sic certò novimus gravitatem esse generalem corporum omnium affectionem, legemque hanc obtinere in omnibus nostræ telluris partibus, quia ab origine mundi nullum corpus inventum est, quod non gravitaret; imò et per analogiam certò etiam concludunt physici eamdem legem, in sole, lunâ, et omnibus sideribus obtinere, et varias partes, ex quibus astra illa componuntur, in globos solidos constringere. Sic novimus legem esse generalem, ut terra volvatur circa axem suum spatio 24 horarum, ut planetæ moveantur circa solem; neque ullam esse in naturâ vim, quæ hos motus possit suspendere. Si ergo experientiâ æquè constanti compertum sit, nunquàm nisi in Dei creatoris nomine, et ad ejus gloriam promovendam, homines mortuos fuisse ad lucem revocatos, aut præscientiam rerum futurarum aliquibus concessam, aut claudos, paralyticos, cæcos, demùm quocumque modo ægrotantes subitò, et sine mediis naturalibus sanatos fuisse: tam certò constabit nullam esse ad hæc omnia perficienda dæmonum ordinariam virtutem, quàm certum est nullam esse

in naturâ vim parem suspendendis siderum motionibus. Atqui reverà dæmones nunquàm mortuos suscitârunt; nunquàm prophetas futurorum præscios inter homines habuerunt; nunquàm cæcos, surdos, claudos, paralyticos, aut quemvis morbum unquàm subitò per efficaciam spiritualem sanârunt. Hoc conficiemus alibi, ubi de confutatione paganæ superstitionis. Dicemus ergo contrariæ sententiæ defensoribus : « Ostendite, quòd benè aut malè unquàm fecerint dii gentium aut dæmones, nisi ex Dei imperio, et ad Dei gloriam promovendam, et sciemus quia aliqua est dæmonum licentia : *Ecce illi ex nihilo, et opus eorum ex eo quod non est.* »

Argumentum III.

Ex auctoritate. — Hæc omnia summam habere videntur confirmationem ex scriptorum sacrorum apertissimis testimoniis, quæ omnia ad quatuor capita revocabimus : primò describemus ea loca, in quibus Deus sibi soli arrogat rerum planè omnium arbitrium et præsertim miraculorum potestatem ; secundò exhibebimus illos textus, in quibus omnis denegatur diis gentium potestas ad bonum vel malum faciendum ; tertiò ostendemus miracula in Scripturis repræsentari, ut certissima divinæ voluntatis signa, quibus non fidem addere maximum peccatum sit; quartò denique repræsentabimus loca illa, in quibus promptissimum piorum hominum obsequium maximè commendatur.

I. Describenda esset tota Scriptura vetus et nova, si exhibere vellemus omnia loca, in quibus Deus sibi soli vindicat rerum planè omnium arbitrium ; unum ergo aut alterum laudâsse satis erit, quæ alia in memoriam revocabunt. Deut. 32 in pulcherrimo cantico quod incipit : « Audite, cœli, quæ loquor, » canit Moyses v. 37 : « Et dicet (Deus) : Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam ? de quorum victimis comedebant adipes, et bibebant vinum libaminum ; surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant. Videte quòd ego sim solus, et non sit alius Deus præter me : ego occidam, et ego vivere faciam ; percutiam te, et ego sanabo ; et non est qui de manu meâ possit eruere. » Isaiæ cap. 43, v. 10 : « Vos testes mei, dicit Dominus, et servus meus quem elegi, ut sciatis et credatis mihi, et intelligatis quia ego ipse sum. Ante me non est formatus Deus, et post me non erit. Ego sum, ego sum Dominus, et non est absque me salvator. » Ibidem cap. 48 : « Audite hæc, domus Jacob... Scivi quia durus es tu, et nervus ferreus cervix tua ; et frons tua ærea. Prædixi tibi ex tunc, antequàm venirent indicavi tibi, ne fortè diceres : Idola mea fecerunt hæc, et sculptilia mea, et conflatilia mandaverunt ista... Propter me, propter me faciam ; et gloriam meam alteri non dabo. » Salvatores ergo et protectores nunquàm extiterunt dii gentium Apollo et Æsculapius : hic in templis suis non præstitit unquàm miseris salutem ; nec ille ab exercitu Gallorum liberavit Delphos; uno verbo nullus ex gentilium diis potestatem ullam liberam in homines exercuit. In aliis locis discrtè declaratur Jehova solum facere mirabilia, ut Ps. 71, v. 18 : *Benedictus Dominus Deus Israel, qui facit mirabilia solus;* eadem habet Ps. 76, v. 15, unde Jehovæ appellatio propria in toto veteri Testamento est *faciens mirabilia.* Vide Ps. 85, 10; et 135, 4; et Dan. c. 6, v. 27. Libro quarto Regum cap. 5, cùm rex Syriæ misisset ad Joram regem Israel litteras in hæc verba : « Cùm acceperis epistolam hanc, scito quòd miserim ad te Naaman servum meum, ut cures eum à leprâ suâ. Cùmque legisset rex Israel litteras, scidit vestimenta sua, et ait : Numquid Deus ego sum, ut occidere possim et vivificare, quia iste misit ad me, ut curem hominem à leprâ suâ ? animadvertite et videte, quòd occasiones quærat adversùm me. » Dei ergo ex consentienti voce omnium sacrorum scriptorum est *facere mirabilia ;* et inter hæc mirabilia Deo propria, est *leprosi curatio,* ac consequenter morborum omnium sanationes.

II. Hæc maximam confirmationem accipiunt ex aliis locis, in quibus omnes dii gentium infirmitatis arguuntur, ipsisque denegatur omnis benè vel malè faciendi potestas. Vocantur passim in veteri Testamento אלילים *Elilim,* id est, res nihili ; vel הבל *Hebel,* quæ vox significat vanitatem; vel שעירים *Sehirim,* id est, hirci pilosi; vel tandem שדים *Shedim,* cujus vocis propria significatio ignoratur, vertitur à 70 interpretibus et in vulgatâ per hanc, *dæmonia.* Universè pronuntiat David : *Omnes dii populorum Elilim.* Propter hanc infirmitatem suam confunduntur cum idolis simulacris suis, et cum iis deridentur à Davide et Prophetis : ut Ps. 113 : « Simulacra gentium argentum et aurum, opera manuum hominum. Os habent et non loquentur, oculos habent et non videbunt... Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis. » Similiter libro 3

Reg. c. 18, v. 27 : « Quùmque esset jam meridies, illudebat (sacerdotibus Baal) Elias, dicens : Clamate voce majore : Deus enim est, et forsitan loquitur, aut in diversorio est, aut itinere, aut certè dormit, ut excitetur. » Isaiæ c. 41, v. 23, Deus causam suam agens contra Deos gentium, ait : « Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus, quia dii estis vos : benè quoque aut malè, si potestis, facite, et loquamur, et videamus simul. Ecce vos ex nihilo ; et opus vestrum ex eo quod non est : abominatio est qui elegit vos. » Ibidem c. 44 : « Quis similis meî ?... plastæ idoli omnes nihil sunt, et amantissima eorum non proderunt eis. Ipsi sunt testes eorum, quia non vident, neque intelligunt, confundantur... Artifex lignarius succidit cedros, tulit ilicem et quercum, quæ steterat inter ligna saltûs : sumpsit ex eis, et calefactus est, et succendit, et coxit panes ; de reliquo autem operatus est Deum, et adoravit, fecit sculptile, et curvatur ante illud, et adorat illud, et obsecrat dicens : Libera me, quia Deus meus es tu. » Jeremiæ c. 10 : « Hæc dicit Dominus : Juxta vias gentium nolite discere... quia leges populorum vanæ sunt; quia lignum de saltu præcidit opus manûs artificis in asciâ ; argento et auro decoravit illud ; clavis et malleis compegit, ut non dissolvatur. In similitudinem palmæ fabricata sunt, et non loquentur : portata tollentur, quia incedere non valent. Nolite ergo timere ea, quia nec malè possunt facere, nec benè. » Apud Danielem c. 2, declarant regi Nabuchodonosor sapientes et magi Chaldæorum, nullum mortalem ei posse indicare somnium suum : « Non est homo super terram, qui sermonem tuum, rex, possit implere ; sed neque regum quisquam magnus et potens verbum hujuscemodi sciscitatur ab omni ariolo, et mago, et Chaldæo : sermo enim, quem tu quæris, rex, gravis est, nec reperietur quisquam qui indicet illum in conspectu regis, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio. » Demùm Baruch, ut deterreat Judæos Babylonem deportatos ab idolorum cultu, pluribus demonstrat eorum cultores nihil quidquam nec boni nec mali inde consecutos esse. « Neque dare divitias, inquit c. 6, v. 34, possunt, neque malum retribuere ; hominem à morte non liberant, neque infirmum à potentiori eripiunt : hominem cæcum ad visum non restituunt, de necessitate hominem non liberabunt... neque pluviam hominibus dabunt... quia nihil possunt sicut corniculæ inter medium cœli et terræ. » Juxta hæc clarissima testimonia dii gentium non possunt indicare somnia, ignorant futura, neque queunt ullo modo benè vel malè facere : non possunt ergo homines morbis affligere, quia hoc malum est ; nec infirmam valetudinem restituere, quia hoc bonum est, et salvatoris officium, quod in prædictis locis ut suam propriam gloriam sibi vindicat *Jehova*. Hæc duntaxat de idolis dici, suadere volunt potentiæ dæmonum defensores, non verò de dæmonibus, qui idolis præsidebant : at vanum est effugium. Nam ratione infirmitatis hujus, nullo modo dividunt prophetæ eos, quos vocant שעירים *Sehirim* et שדים *Shedim* (quæ voces vertuntur *dæmones*), ab idolis : hi omnes in numero vanitatum et rerum nihili reponuntur. Aliunde, quomodò concludere posset Deus se solum esse salvatorem, sibi soli competere potestatem bonum vel malum faciendi, si dæmones idolorum præsides, et quos per idola colebant ethnici, possent quoque benè vel malè facere, quamvis simulacra id non possent ? Ut valeat argumentum, et ut conclusio non latiùs pateat quàm præmissæ, in istis locis necesse est universos gentilium deos significari : eos omnes provocat, ut dent aliquod indicium, si possint, suæ potentiæ ; appellat fidem populi sui, quòd illos semper infirmos expertus sit. Pone, v. g., Judæos Babylonem deportatos vidisse in templo Beli, hujus idoli cultoribus divitias largâ manu suppeditatas, contemptores verò malis omnibus afflictatos, infirmos sanitati restitutos, cæcos visu donatos, pluvias hominibus concessas, etc., quî id, quæso, cum Baruchi verbis conciliare potuissent ? Præterea non ii erant pagani, qui simulacra sua nudè et abstractè considerata cultu aliquo prosequerentur ; sed existimabant, vel deos suos ea incolere, vel in divinam quamdam naturam ea transformari : hinc magno cæremoniarum et sacrificiorum apparatu statuas suas consecrabant (1), ac proinde quæcumque bona suis in templis consecuti fuissent, ea omnia idolis suis accepta retulissent.

III. Miracula ubique exhibentur ut divinæ voluntatis signa et legationis cœlestis sigilla. Sic Gen. c. 4, v. 15 : *Posuitque Dominus Cain signum, ut* (quòd) *non percuteret eum ullus qui invenisset eum.* Cujus loci sensus esse videtur, quòd Deus Cainum dejectum et desperantem facto miraculo erexerit et confirmaverit. Gen.

(1) Vide Arnob. lib. 6, p. 203, 207. Orig. c. Cels. lib. 7. Soz. hist. eccl. lib. 7.

c. 15, promissiones factæ Abrahæ, et prædictiones de sorte gentis suæ, confirmatæ sunt miraculo, v. 17 : *Cùm ergo sol occubuisset, facta est caligo tenebrosa, et apparuit clibanus fumans, et lampas ignis transiens inter divisiones illas.* Exodi c. 4, Moysi expostulanti et neganti suæ legationi Israelitas fidem habituros, respondit Deus miracula futura signa evidentia, quibus essent obtemperaturi : *ut credant quòd tibi apparuerit Dominus Deus patrum suòrum.* Miracula verò quæ Moyses ut missionis suæ certissima pignora edere eò loci jubetur, non alia sunt quàm virgæ in serpentem mutatio, manus leprâ affligenda et modica aquæ quantitas in sanguinem convertenda : et reverà illis permoti Israelitæ crediderunt. Num. c. 16, cùm Core, Dathan, Abiron, et ducenti quinquaginta viri proceres rebellâssent adversùs Moysem et Aaron, ac contentio esset de imperio et sacerdotio, res miraculo dirimenda permissa est : « Manè notum faciet Dominus, ait Moyses, qui ad se pertineant, et sanctos applicabit sibi, et quos elegerit appropinquabunt ei... In hoc scietis quòd Dominus miserit me ut facerem universa quæ cernitis, et non ex proprio ea corde protulerim : si consuetâ hominum morte interierint, et visitaverit eos plaga, quâ et cæteri visitari solent, non misit me Dominus. » Ibidem c. 17, sacerdotium miraculo tanquàm certissimo signo Aaroni confirmatur : « Quem ex his elegero, ait Deus v. 5, germinabit virga ejus, et cohibebo à me querimonias filiorum Israel, quibus contra vos murmurant. » Tandem Moyses singulis paginis recitat miracula suo imperio patrata ad Israelitarum provocandum obsequium, negat talia unquàm patrata fuisse, affirmat ea esse per se certissima signa divinæ virtutis. Deut. 4, 32, habet : « Interroga de diebus antiquis, qui fuerunt ante te, ex die quo creavit Deus hominem super terram, à summo cœlo usque ad summum ejus, si facta est aliquando ejuscemodi res, aut unquàm cognitum est, ut audiret populus vocem Dei loquentis de medio ignis, sicut tu audisti et vidisti, si fecit Deus ut ingrederetur, et tolleret sibi gentem de medio nationum, per tentationes, signa atque portenta... ut scires quoniam Dominus est Deus, et non est alius præter eum. » Libri Josue c. 3, Deus mandata dans de transitu Jordanis, ait ad Josue v. 27 : « Hodiè incipiam exaltare te coram omni Israel : ut sciant quòd sicut cum Moyse fui, ita et tecum sim. » Judicum c. 6, duplex accipit signum Gedeon : primum, ut certior fieret suæ divinæ legationis : « Da mihi signum, quòd tu sis qui loqueris ad me... Extendit angelus summitatem virgæ, quam tenebat in manu, et tetigit carnes, et panes azymos; ascenditque ignis de petrâ, et carnes azymosque panes consumpsit : angelus autem Domini evanuit ex oculis ejus. » Alterum, ut confirmaretur fides et spes victoriæ reportandæ adversùs hostes Israel; v. 36 : « Si salvum facis per manum meam Israel, sicut locutus es, ponam hoc vellus lanæ in areâ; si ros in solo vellere fuerit, et in omni terrâ siccitas, sciam quòd per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israel. Factumque est ita. » L. 1 Reg. c. 12, Samuel miraculo convincit Judæos peccati, quo se obstrinxerant petendo sibi regem; et illud miraculum nihil aliud fuit, quàm improvisa et subitò exorta tempestas. Denique, ut plura alia prætereamus, insignis est locus l. 3 Reg. c. 18, ubi Elias miraculo definiendam relinquit Mosaicæ religionis veritatem : accedens Elias ad omnem populum, ait : « Usquequò claudicatis in duas partes? si Jehova est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum... Ego remansi propheta Domini solus; prophetæ autem Baal quadringenti quinquaginta viri sunt. Dentur nobis duo boves, et illi eligant sibi bovem unum, et in frusta cædentes ponant super ligna, ignem autem non supponant : et ego faciam bovem alterum, et imponam super ligna, ignem autem non supponam. Invocate nomina deorum vestrorum, et ego invocabo nomen Domini, et Deus qui exaudierit per ignem, ipse sit Deus. Respondens omnis populus, ait : Optima propositio. »

Ex his colligere licet nullam esse dæmonis ordinariam potentiam, vel virgam in serpentem vel aquam mutandi in sanguinem, vel ignem cœlo demittendi, vel tempestatem excitandi, vel aquas dividendi, aut virgam ab arbore decisam viridem reddendi, aut aliud quodcumque ex supradictis prodigiis patrandi.

2° Eadem est consentiens doctrina novi Testamenti : Christus Dominus ejusque Apostoli auctoritatem suam in miraculis ponunt. Joan. 5, 36 : « Ego autem habeo testimonium, ait Christus, majus Joanne. Opera enim quæ dedit mihi pater ut perficiam ea, ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia pater misit me. Ibidem, 10, 37 : « Si non facio opera patris mei, nolite credere mihi : si autem facio, etsi mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis quia pater in me est, et ego in patre. » Vide

Matth. 11, 4. Marci 16, 17. Joan. 20, 30. Act. 14, 3, ad Heb. 2, 3. Passim legimus hæc verba : Contestante Deo signis et portentis ; vel, Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis. Propterea miracula vocantur per antonomosiam opera Dei, Joan. 11, 3. Brachium Dei, Joan. 12, 38. Signaculum Dei, Joan. 6, 27. Marci 2, cùm dixisset Christus paralytico : « Fili, dimittuntur tibi peccata tua : *et murmurarent scribæ intra se dicentes :* Blasphemat ; quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus? *Dixit Christus ad eos :* Quid est facilius dicere paralytico : Dimittuntur tibi peccata, an dicere : Surge, tolle grabatum tuum et ambula? Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terrâ dimittendi peccata (ait paralytico) : Tibi dico : surge, tolle grabatum tuum, et vade in domum tuam. » Erat ergo sanatio paralytici signum certissimum, quòd haberet potestatem dimittendi peccata, et cum divinâ ageret auctoritate.

IV. Miracula ut divinæ auctoritatis signa apud omnes cordatos habita sunt. 3 Reg. 18, postquàm populus viderat victimam Eliæ igne cœlitùs delapso consumptam, cecidit in faciem suam, et ait : *Dominus ipse est Deus, Dominus ipse est Deus.* 4 Reg. 5, 15, cùm Naaman Syrus mundatus fuisset ab infirmitate suâ, reversus est ad Elisæum cum universo comitatu suo, et ait : *Verè scio quòd non sit alius Deus in universâ terrâ, nisi tantùm in Israel.* Sic quoque in novo Testamento laudatur eorum fides, qui sine ullâ morâ miraculis convicti Christo adhæserunt. Joan. 3, 2, Nicodemus Pharisæus et princeps Judæorum ad Christum ait : « Rabbi, scimus quia à Deo venisti magister : nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo. » Ibid. 2, 23 : « Cùm esset (Jesus) Jerosolymis in pascha in die festo, multi crediderunt in nomine ejus videntes signa ejus, quæ faciebat. » Ibid 7, 31 : « De turbâ autem multi crediderunt in eum, et dicebant : Christus cùm venerit, numquid plura signa faciet, quàm quæ hic facit? » Ibid. 9, 32 : « Non est auditum à seculo, quia quis aperuit oculos cæci nati, nisi Deus esset cum eo. » Ibid. 4, 52, regulus, cujus filium febricitantem subitò sanavit Christus, laudatur, *quia credidit ipse et domus ejus tota.* Vide Act. 8, 6, et 9, 35, et 13, 12, et 14, 10. Imò gravissimi peccati arguit eos Christus, qui fidem statim non dabant : Math. 11, 20 : « Tunc cœpit exprobrare civitatibus, in quibus factæ sunt plurimæ virtutes ejus, quia non egissent pœnitentiam. Væ tibi, Corozain ; væ tibi, Bethsaida, quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent. Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii, quàm vobis. Et tu, Capharnaum, » etc. Et capite sequenti declarat « reos blasphemiæ in Spiritum sanctum (quæ non remittetur neque in hoc seculo, neque in futuro) illos Pharisæos, qui dicebant : Hic non ejicit dæmones, nisi in Beelzebub principe dæmoniorum. »

Objectiones. — At sunt apud Moysem et in Evangelio monita quædam contra pseudo-prophetas, sunt et facta historica, quæ minuere multis videntur nostrarum rationum vim, quæ jam expendenda sunt.

Objicies 1° : Deut. 13, 1, Deus sic admonet populum suum : « Si surrexerit in medio tuî prophetes, qui somnium vidisse se dicat, et prædixerit signum atque portentum, et evenerit quod locutus est, et dixerit tibi : Eamus et sequamur deos alienos, non audies verba prophetæ illius aut somniatoris, quia tentat vos Dominus Deus vester, ut palàm fiat utrùm diligatis eum an non, in toto corde et in totâ animâ vestrâ. » Jeremiæ c. 23, v. 32 : « Ecce ego ad Prophetas somniantes mendacium, ait Dominus, qui narraverunt ea, et seduxerunt populum meum in mendacio suo et in miraculis suis. » Matthæi 24, 25, monet suos Christus : « Surgent enim pseudo-christi et pseudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi. » 2 Thess. c. 2 de anti-christo scribit Apostolus : « Et tunc revelabitur ille iniquus,.... cujus erit adventus secundùm operationem satanæ in omni virtute, et prodigiis, et signis mendacibus, et in omni seductione iniquitatis. » Apocalypsis c. 13, prophetia est de bestiâ de mari ascendente septem capitum et decem cornuum, decemque diadematum, cui dedit draco virtutem suam et potestatem magnam : « Hujus caput unum occisum est in mortem, et plaga mortis ejus curata est. » Et de secundâ bestiâ cum duobus cornibus, quæ « facit signa magna, ut etiam ignem faceret de cœlo descendere in terram in conspectu hominum..... et datum est illi ut daret spiritum imagini bestiæ, et ut loquatur imago bestiæ : et faciat ut quicumque non adoraverint imaginem bestiæ, occidantur..... Et seduxit habitantes in terrâ propter signa : et adoraverunt bestiam omnes qui inhabitabant terram ; quo-

rum non sunt scripta nomina in libro vitæ agni, qui occisus est ab origine mundi. » Jam autem hæc vulgò intelliguntur de anti-christi miraculis.

Respondeo 1°, in primo loco ex Deut. c. 13, vocem *prodigium* non significare propriè dictum miraculum, seu opus præter naturæ leges, sed rem mirabilem, quæ vel humanâ sagacitate præsciri, vel casu prædici potest : hanc quippe significationem sæpè habet illa vox (1).

Illa verba : *Quia tentat vos Dominus Deus vester,* innuere viderentur Deum ipsum futurum istius prodigii auctorem : at reverà indignum Deo videtur pervertere naturæ cursum, ut experiatur hominum pietatem. Homines tentat Deus, cùm permittit fraudes et præstigias deceptorum. Præmunit igitur hoc in loco Moyses Israelitas contra ea prodigia, quibus astrologi, divini et pagani sacerdotes cultum deorum propagârunt, somniorum nimirùm, portentorum, aliarumque id genus rerum mirabilium, licet merè naturalium, interpretatione. Hæc namque à diis immissa existimârunt, et id in se sumpserunt ut ea interpretarentur, sicque eventuum futurorum prædictionem sibi vindicarent (2). Moysis itaque verborum hic sensus esse videtur : Si quis vobis proposuerit aliquod signum in falsorum deorum gratiam, et ex eo futurum eventum prædicere contenderit, eaque res postea evenerit, non idcircò existimate aliquid ibi miraculi inesse, nec in animum inducite, propterea teneri Deum auctoritatem suam interponere, ne res illa contingat : hæc enim Deus permittit ad vestram fidem explorandam ; si namque vos patimini ob incertas et æquivocas istiusmodi prædictiones à cultu Dei divelli, erit id certum indicium, non esse vos in ejus fide et amore constantes, cùm vos non lateat quænam nuper prodigia effecerit, ut vos Ægyptiacâ à servitute liberaret, seque totius naturæ Dominum esse demonstraret.

Quòd verò hic non agatur de miraculis ope dæmonis factis, satis patet ex eo quòd per talia prodigia nunquàm tentaverit populum suum Deus, sæpè autem id fecerit permittendo pseudo-prophetarum artes : quòd etiam in alio loco hoc veri prophetæ criterium det Moyses, et prophetæ post eum : *Si evenerit, quod prædixerit ille propheta ;* quòd denique Moyses et prophetæ, ut ex superioribus patet, omnem potestatem et scientiam futurorum dæmoni denegent. Jam verò non est credibile Deum monita dedisse contra rem non eventuram, et quam evenire non posse, et ipse et prophetæ post ipsum videntur satis claris verbis asseruisse.

Dici quoque potest verba Deuteronomii continere hypothesim impossibilem, ita ut sensus sit : Etiamsi, quod est impossibile, aliquis propheta prædixerit signum atque portentum, etc., quomodò Apostolus, Gal. 1, 8, ait : *Licet angelus de cœlo evangelizet vobis, præterquàm quod evangelizavimus vobis, anathema sit.* 2° In textu Jeremiæ vox-, quam vulgatus interpres vertit in *miraculis*, significat *in temeritate suâ,* vel *in instabilitate suâ :* ita transtulit paraphrastes Chaldæus, et 70 interpretes habent, *in erroribus suis.* 3° In capite 24 S. Matthæi prædicit Christus excidium Jerosolymitanum, et ejus omnes circumstantias. Unde agitur de miraculis impostorum tunc temporis, qui, ut scribit Josephus, « turbas illectas post se trahebant in solitudines, dicentes se eis ostensuros manifesta prodigia et signa. » Sed referente eodem historico nulla vera miracula ediderunt, et qui eos secuti sunt stultitiæ suæ pœnas dederunt 4° Obscurus nimis est Apostoli textus laudatus ex Ep. 3 ad Thess., quàm ut ex eo quidquam contra nostram conclusionem confici possit. In summâ sunt discordiâ interpretes, quid intelligendum sit per illam *discessionem,* de quâ vaticinatur S. Paulus ; aut quid sit illud *mysterium iniquitatis,* quod in Apostolicâ ætate jam inchoatum erat ; aut quis ille *homo peccati,* in templo Dei sessurus, tanquàm sit Deus, et quem Dominus Jesus interfecturus est illustratione adventûs sui. Unde alii quidem de *anti-Christo* hæc interpretantur ; alii autem *Caligulam* vel *Neronem* intelligunt, et defectionem gentium ab imperio romano ; alii rebellionem Judæorum adversùs Romanos, et scelera ac flagitia, quæ in ultimo excidio Jerosolymitano commissa sunt à Zelatoribus ; alii *Simonem magum,*

(1) Voces vel hebraicæ אות *oth* signum, מופת *mopheth* prodigium, vel græcæ iis respondentes σημεῖον et τέρας, licet sæpè, non tamen semper, significant opus verè miraculosum. Etenim אות *oth,* signum quodcumque denotat Gen. 17, 11. Ex. 12, 13. Josue 2, 12, 20, 12. Similis est sensus vocis σημεῖον tum in locis citatis, tum in nov. Testam. Matth. 26, 48. Luc. 11, 12. Rom. 4, 13. Iterùm מופת, *mopheth* nequit miraculum significare Ps. 71, 7. Is. 20, 3. Ezec. 12, 5, etc., quæ loca 70 interp. verterunt per τέρατα. Imò *oth* et *mopheth* adhibentur Is. 20, 3. Ez. 12, 6, 24, 24, de rebus quæ futuros eventus præsignificant, quo etiam sensu hic à Moyse illa accipi contendimus.

(2) Vid. Hom. II, 1, v. 62 et II. 2, v. 308, 324. Herod. Eut. c. 2

Barchochebam, *Mahumetum*, aliosque pseudo-prophetas, vel hæresiarchas, qui seculorum decursu ab Ecclesiâ deficient. At quicumque sit illius loci verus sensus, nusquàm efficietur ex eo dæmonem posse facere miracula, cùm Apostolus disertè appellet signa pseudo-prophetarum *signa mendacii* seu *falsitatis*; id est, *signa mendacia* seu *falsa*. Sicut in eodem capite, homo peccati est homo peccator, filius perditionis est filius perditus, mysterium iniquitatis est mysterium iniquum, efficacia erroris est error efficax, seductio iniquitatis est seductio iniqua. 5° Tota beati Joannis oratio c. 13, metaphorica est, et illam exposuerunt præclarissimi interpretes non de *anti-christo*, ejus miraculis et persecutione, sed de imperio Romano, persecutionibus imperatorum et eventibus, in quibus nulla fuit legum naturalium sensibilis eversio. Eorum varias interpretationes hìc referre, nec vacat, nec necesse est.

Objicies 4° : Quamplurima facta sunt in utroque Testamento memorata, ex quibus colligitur magnam esse dæmonum ad patranda prodigia potestatem. 1° Gen. c. 3, dæmonem serpentis organo usum esse ad primos parentes decipiendos, docet Moyses. Serpentem certè cum homine colloqui et ratiocinari magnum prodigium fuit. 2° Exodi c. 7, legimus magos imitatos esse tria priora Moysis miracula ; convertisse virgas suas in dracones, aquam in sanguinem, atque ranarum ingentem multitudinem procreâsse. 3° In libro Job plura exempla habemus virtutis et furoris diabolici. 4° L. 1 Reg. c. 28, legimus mulierem pythonissam, quæ artes magicas exercebat, rogatam à Saüle, evocâsse ex inferis animam Samuelis, illudque spectrum prædixisse cladem exercitûs Israelitici, mortem regis et filiorum ejus; quòdque hæc die proximâ essent eventura. 5° Matth. c. 4, narratur translatum à dæmone fuisse Christum Dominum super pinnaculum templi, et deinde super montem excelsum, eique à malo spiritu monstrata esse omnia regna terræ.

Respondeo, nos nullo modo negare quin dæmones multa mirabilia facere possint, permittente Deo; neque etiam negamus quin sæpè rebus humanis sese immiscuerint, Deo jubente, sive ad bonorum probationem, sive ad castigationem malorum : negamus solummodò illos unquàm naturæ cursum invertisse ad erroris confirmationem, ut supra exposuimus : neque certè allata exempla contrarium efficiunt. 1° Nimis obscura est historia tentationis primorum parentûm, quàm ut ex eâ argumentum confici possit. Erant Adamus et Eva in conditione vitæ multùm à nostrâ miserâ sorte discrepante, et quod ad eos tentandos permittere potuit divina sapientia, ad nos trepidos mortales in errorem præcipitandos non sinet. Deinde non videntur primi parentes multùm fuisse stupefacti serpentis loquelâ, aut id miraculi loco habuisse; neque ipse dæmon illâ virtute suâ, quâ animalis corpus agitabat, tanquàm signo ad confirmandas falsas promissiones suas, utebatur : nullam quippe fingebat legationem divinam, sed divinorum mandatorum contemptum palàm præ se ferebat. 2° De prodigiis magorum Pharaonis dicemus loco magis idoneo, ubi de divinâ Moysis missione : illa tribuit ipse Moyses *arcanis quibusdam et incantationibus Ægyptiacis*, non diabolo, cujus in totâ illâ Moysen inter et magos contentione nulla planè mentio est. Nihil innuitur, unde suspicari datur diaboli operâ magos usos esse : istos repræsentat Moyses ut meros circulatores, qui arcanis suis artibus et industriâ similia quædam atque ipse, facere conati sunt. Contra dæmonum fraudes, neque hìc nec alibi (1), Hebræos præmuniunt, seu

(1) Si excipias Gen. c. 3, dubitari potest, an in toto Pentateucho diaboli mentionem Moyses injecerit. Quæ enim leguntur vel Levit. 27, 7 : *Et nequaquam ultra immolabunt hostias suas dæmonibus cum quibus fornicati sunt*; vel Deut. 32, 17 : *Immolaverunt dæmoniis et non Deo, diis quos ignorabant : novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum;* ea neminem morabuntur, si consulatur textus Hebræus : in priori enim textu legitur pro dæmoniis שעירים, sehirim, τοῖς ματαίοις, rebus vanis, juxta 70. Vox porrò שעיר, sehir, in singulari significat, vel pilosum, hirsutum, Gen. 25, 25, et 37, 11; vel hircum, Levit. 4, 24, et 16, 9, et innumeris aliis in locis : in plurali, hircos Levit. 16, 7, 8. Num. 7, 87. Hinc Isaias cap. 13, 21, et 34, 14, prædicens destructionem Babylonis et Edom : *Tripudiabunt*, inquit, *ibi* שעירים sehirim, seu *hirci sylvestres* (*). Istud verò animalium genus in magnâ olim veneratione et omnis generis spurcitiis cultum erat apud Ægyptios (**) : quorum impuris ritibus deditos jam tum fuisse Israelitas patet ex Jos. 24, 14. Ez. 20, 7, 23, 2, 3, ut mirum non sit Moysem tale eis præ-

(*) Quod verò comminiscuntur quidam interpretes, satyrorum et faunorum specie dæmones olim apparuisse, eâdemque idcircò sub figurâ fuisse repræsentatos, nullam habet ex Scripturis probationem.

(**) Clariss. Boch Hieroz. lib. 2, c. 53, fusè probat sacra omnia Ægyptiorum animalia fuisse pilosa, et hircum præcipuo in honore ipsis semper habitum.

Moyses seu prophetæ : quod cùm in præsenti discrimine, tum aliis in locis, fuisset in sententiâ adversariorum omninò necessarium. Ex tribus enim miraculis, quæ juxta adversarios diaboli ope magi perfecerunt, duo planè similia jam antea coram Israelitis fecerat Moyses, ut cum potestate divinâ missum se comprobaret : eaque dederat ipse Deus ut legationis divinæ certissima testimonia, Ex. 4. Prophetæ autem in nullo alio argumento sæpiùs versantur, quàm in exponendâ deorum gentilium vanitate, imbecillitate et omni omninò, seu ad bonum seu ad malum, impotentiâ. 3° Ex nullâ Scripturæ sacræ parte meliùs intelligimus, quàm ex libro Job, nullam esse dæmoni concessam in res naturales potestatem ordinariam : nihil in sanctissimum virum agere potuit nisi priùs impetratâ speciali Dei veniâ; neque quidquam factum ab eo est ad erroris alicujus confirmationem : ipse Job calamitates suas acceptas refert Deo : *Manus Domini tetigit me : Dominus dedit, Dominus abstulit.* 4° Alienum quoque est à nostrâ causâ exemplum tentationis Christi Domini : nempe sicut in illâ primi parentis Adami, dæmon inimicitiam cum Deo præ se tulit, sic quoque in hâc; neque per demonstrationem divinæ virtutis in errorem inducere unum aut alterum conatus est, sed pollicitatione præmiorum à vero et recto cognito avertere satagebat. Præterea notandum est post multos sanctos Patres et doctissimos Scripturæ interpretes, Christi assumptionem in templi pinnaculum, et postea in montem excelsum sine miraculo verisimiliter peractam fuisse, cùm S. Lucas scribat diabolum *duxisse* (1) Dominum nostrum in templum, quæ vox nullo modo innuit Christum per aera à dæmone fuisse translatum : neque is est sensus, qui necessariò affingi debet voci, *assumpsit*, quâ utitur S. Matthæus. 5° Quod attinet historiam pythonissæ Endorensis, Jacobus Serces in tractatu de Miraculis, et Alphonsus Turretinus in dissertationibus de Veritate christianæ Religionis, magnam industriam contulerunt, ut efficerent totam rem fraudulenter gestam fuisse, et astutam anum regi superstitioso et pavido imposuisse. Cui sententiæ facilè subscriberemus, nisi vetaret nos auctoritas Siracidis, qui Ecclesiastici c. 46, v. 23, de Samuele scribit, ad hanc historiam alludens : *Et post hoc dormivit, et notum fecit regi, et ostendit illi finem vitæ suæ; et exaltavit vocem suam de terrâ in prophetiâ, delere impietatem gentis suæ.*

Longiùs tamen absumus ab eorum sententiâ, qui putarent animam Samuelis evocatam fuisse virtute magiæ alicujus, in quâ anus Endorensis esset perita. Piorum virorum ac prophetarum animæ dæmonis certè imperio ac ludibrio à Deo suorum amante non sic permittuntur, ut ad votum præstigiatricis è domicilio suo in has terras transferantur. Neque probare magis possumus eorum sententiam, qui putant non ipsam Samuelis animam apparuisse, sed oblatum fuisse spectrum, cujus organo usus est dæmon ad prædicenda Saülis et liberorum fata. Quæ opinio multa et magna habet incommoda : primò, non satis convenit textui sacro et Siracidis testimonio, in quibus Samuel apparuisse dicitur. Secundò, unde constat dæmoni competere potestatem spectra quædam excitandi, eaque adhibendi tanquàm instrumenta ad loquendum, ad terrendum, et ad quos lubet usus? Denique cùm dæmonis nulla sit futurorum scientia, prævidere non potuit futuram mortem regis et filiorum ejus, nisi ex conjecturâ, quod et mulier potuit sine dæmonis monitis.

Unde constituendum est, artem magicam, quam exercebat mulier Endorensis, vanissi-

ceptum dedisse Ægypto mox profectis. Hæc confirmationem habent ex 2 Par. 11, 15, ubi Jeroboam dicitur sibi constituisse sacerdotes excelsorum, et sehirim שעירים, hircorum et vitulorum quos *fecerat*. Non fecit profectò dæmonia Jeroboam : sed totus in id, ut Israelitas à veri Dei cultu abstraheret, hircorum cultum, quem mutuaverat ab Ægyptiis quibuscum diu vixerat, 3 Reg. 11, 40, apud suos propagavit. In textu autem posteriori pro dæmoniis legitur שדים, shedim, quæ vox non occurrit, si agatur de idolis, nisi hic et Ps. 106, 36; derivatur autem à שדד, destruxit, vastavit; innuitque prætensam indolem eorum idolorum aut deorum, qui sanguinis humani effusione delectabantur; dicuntur hi dii novi et recentes respectu Israelitarum, quos alloquebatur Moyses, quia hoc idolorum genus non coluerunt nisi sub ingressum terræ Chanaan. Hæc omnia lucem accipient ex præfato Ps. 106 : *Et initiati sunt Beelphegor, et comederunt sacrificia mortuorum* (seu hominibus mortuis oblata), *et commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum, et factum est illis in scandalum, et immolaverunt filios suos et filias suas* שדים, shedim, diis istis vastatoribus, *et effuderunt sanguinem innocentem* : *sanguinem filiorum suorum et filiarum suarum, quas sacrificârunt sculptilibus Chanaan.* Demùm quos Moyses vocat v. 17 שדים, shedim, eosdem appellat v. 21 הבלים vanitates, mera idola.

(1) Vox παραλαμβανω, quâ utitur S. Matthæus, tum apud profanos auctores, tum apud ipsum S. Matth. et alios N. T. scriptores significat, *unà secum ducere*. Vid. Math. 17, 1, 20, 17. Marc. 5, 40. Luc. 9, 10. Act. 21, 26, etc.

mam fuisse. At in alio casu, cùm ipsa sese ad fraudes pararet, Dei voluntate reverà apparuisse Samuelem, et futura prædixisse; hinc mulieris summa extitit perturbatio; et hinc tanta eventûs cum prædictione consensio : neque profectò hic tam extraordinarius eventus, quo fortassè pythonissa ad meliorem vitam conversa est, ullam magiæ conciliavit auctoritatem, aut in eo præstigiatricis se famulum gessit Deus, quod affirmare solent oppositarum sententiarum defensores. Pœna præterea in Saülem promptissima satis avocabat superstitiosos à regis imitandâ stultitiâ et impietate.

Ex his omnibus colligere licet sine ullis ambagibus : 1° quamlibet legum naturalium perturbationem indicare divinam manum, vel terrentem et punientem, vel consolantem et remunerantem, suorum pietatem explorantem vel patientiam exercentem, falsitatem refellentem vel veritatem confirmantem : atque ubi hæc perturbatio fit ex imperio prophetæ alicujus in *nomine Creatoris* ad alicujus doctrinæ, vel revelationis cujuscumque confirmationem, præter ipsum miraculum nullas alias notas requiri; id est, physicas miraculi circumstantias per se sufficere. 2° Colligitur cursum naturæ, legesve naturales cognosci certò ex perpetuâ experientiâ, sine ullâ oblatâ ab origine mundi exceptione, uti cognoscitur lex, quæ cursum solis diurnum et annuum regit, vel lex gravitatis, vel lex permutationis motûs in collisione corporum, et aliæ physicis notissimæ. Nascitur ex hâc experientiâ divinæ constantiæ certitudo physica, cui homo sapiens in rebus physicis assentitur, sicut in metaphysicis certitudini metaphysicæ, et in moralibus certitudini morali. Unde effectus novi ac stupendi, ut cometarum apparitio, eclypses solis et lunæ, pulveris pyrii vis, phænomena materiæ electricæ, etc., cùm primùm observati sunt, non habuerunt rationem miraculorum, quamvis eorum causæ ignorarentur. Nam in illis omnibus, quæ lex naturæ suspensa est, cujus efficaciam constantem ab origine mundi senserunt homines? Nihilominùs vir sapiens inquiret sedulò in morales miraculo um circumstantias, in prophetæ thaumaturgi vitam, doctrinam, ejusque doctrinæ fructus, ex quibus omnibus maximam confirmationem accipit physicarum circumstantiarum momentum et auctoritas (1).

(1) Dùm hæc typis mandarentur, accepit auctor has anonymas litteras, in quibus cùm doctè et ingeniosè disputetur contra ordinariam illam dæmonibus vulgò attributam potestatem, quâ rebus hujus mundi aspectabilis intervenire ex arbitrio suo creduntur, et etiam contra hypothesim abbatis de Houtteville; eas hîc exhibendas ducit, certus eas futuras ut sibi, sic lectoribus gratissimas... Après avoir rapporté la définition de S. Thomas, vous ajoutez, Monsieur, qu'elle renferme toute la matière des miracles dans des bornes bien étroites; que, cette définition une fois admise, Dieu ne pourrait pas employer la puissance naturelle des anges, pour opérer des miracles proprement dits... Il est, ajoutez-vous, plusieurs prodiges rapportés dans l'ancien et le nouveau Testament, qui ont certainement force de preuve, quoique nous ne puissions pas démontrer qu'ils sont au-dessus de l'ordre de toute nature créée. Cette réflexion m'a paru faire entendre que, selon vous, Monsieur, on ne peut pas démontrer que les anges n'ont pas la puissance naturelle d'opérer de vrais miracles. Pour vous exposer mon doute sur ce point, permettez-moi de rapprocher quelques observations presque toutes puisées dans votre ouvrage.

1° Tout vrai miracle est un événement, ou une opération *sensible*. Il doit donc renfermer une production ou une détermination, une cessation, ou une interruption d'ordre ou de mouvement dans le monde visible. Je donnerais plus de développement à cette observation, si je ne parlais à un homme en état de la saisir beaucoup mieux que je ne saurais l'expliquer.

2° Un événement sensible, pour être véritablement miraculeux, doit être au-dessus des lois générales que Dieu a établies pour le gouvernement du monde visible et l'arrangement de ses parties. Je discuterai plus bas l'hypothèse de M. Houtteville, et j'écarte les chicanes sur ces expressions *super, præter, contra* ordinem, etc.

3° Dieu peut-il se servir du ministère des esprits créés, comme de purs instruments entre les mains de sa toute-puissance, comme de causes *occasionnelles*, pour déroger à ces lois générales? Ma difficulté ne roule pas sur cette

CAPUT II.

DE PROPHETIÆ NATURA, FINE, MODO, ET AUCTORITATE.

§ 1. *Definitio et nomen prophetiæ.*

Prophetiæ nomine intelligimus « præsensio- « nem et prædictionem futuri alicujus even- « tûs, quí in causis naturalibus non sit præ- « visus. » Dicimus 1°, prophetiam esse præsensionem futuri eventûs, ut excludamus temerarias prædictiones casu quandoque veras, sed factas sine ullâ præscientiâ. Dicimus 2°, prophetiam præsensionem et prædictionem futuri eventûs, ut amoveamus omnes rerum, seu præteritarum, seu abditarum declarationes, quæ propriè dicuntur revelationes : latiore sensu quidam nomen prophetiæ accipiunt pro divinâ inspiratione, « quâ eventus « rerum procul à nobis distantium (sive sint

« præteritæ seu præsentes) aut per dicta aut « per facta immobili veritate et maximâ cum « certitudine annuntiantur. » Ita ferè Cassiodorus præf. in psalmos. Sed ut habet S. Thomas, « ad prophetiam propriissimè pertinet « revelatio eventuum futurorum; unde et no- « men prophetiæ sumi videtur. » Dicimus 3°, prophetiam præsensionem eorum, quæ in

question; je ne sais même s'il est possible de la proposer sérieusement, et de balancer sur l'affirmative.

4° Mais est-il impossible de démontrer que, par sa nature, un esprit créé, quel qu'il soit, dès là même qu'il est créé, n'a pas la puissance de déroger, *comme cause efficiente*, aux lois constantes et générales établies par le Créateur, pour l'ordre et la marche de la nature corporelle? Voilà ma difficulté.

5° Proposer cette question, c'est demander si un esprit créé peut, ou ne peut pas, par le seul mouvement de sa volonté, déroger à des lois qu'il n'a pas établies; troubler ou suspendre un arrangement qui lui est totalement étranger; arrêter ou accélérer, suspendre ou interrompre, anéantir ou produire des mouvements qui sont des résultats nécessaires de ces lois générales établies par la seule volonté du Créateur, aussi indépendantes de tout esprit créé, aussi supérieures dans leur exécution à toute activité créée, que la volonté souveraine qui en est le principe, et dont elles empruntent toute leur stabilité, toute leur force.

6° Pour simplifier, et peut-être pour éclaircir davantage ma pensée, je demande s'il y a, s'il peut même y avoir, et s'il ne répugne pas qu'il y ait un rapport physique et naturel, le rapport d'une cause proprement dite avec son effet, entre la volonté actuelle d'un pur esprit, et un événement contraire ou dérogatoire aux lois constantes et générales du monde visible. Le plus parfait des esprits créés dira, par exemple : Je veux que les tours de Notre-Dame se transportent à Pontoise, que le dôme des Invalides s'écroule, qu'un rocher se soutienne en l'air sans appui, que le soleil s'arrête, etc., et la chose arrivera en vertu de l'ordre donné, si Dieu ne suspend l'exercice de la puissance productrice, de l'activité naturelle à cet esprit.

7° Un habile homme à qui je proposais cette question, a cru que, dans les termes où je la réduisais, elle laissait subsister tout entière la difficulté sur le pouvoir et l'influence des esprits créés, par rapport aux miracles. En effet, disait-il, que l'esprit créé soit véritablement la cause productrice du miracle, ou qu'il n'en soit que la cause purement occasionnelle, on demandera toujours si le démon peut faire de vrais miracles, et cette question renfermera toujours la même difficulté.

8° Je pense que la question proposée n'est embarrassante que parce qu'elle est équivoque. S'il est démontré, ou si l'on peut démontrer que, par ses forces naturelles, un esprit créé ne peut pas véritablement produire un miracle, alors la question se réduit à savoir si Dieu peut se servir du ministère d'un esprit créé, bon ou mauvais, comme d'un pur instrument, d'une cause occasionnelle que sa puissance emploie, pour déroger elle-même aux lois qu'elle a établies. Or, dans la question ainsi proposée, je ne pense pas qu'un esprit tant soit peu éclairé, puisse trouver une difficulté raisonnable.

9° A la vérité, je ne sais pas l'étendue, le degré de puissance ministérielle et précaire que la Providence a donné, ou qu'elle a pu donner aux esprits créés, sur les différentes parties de l'administration du monde visible. Je n'ai pas même besoin de le savoir, pour voir clair sur la question des miracles : il suffit que je sache, et je crois le savoir, que, par ses propres forces, par son activité naturelle, un esprit créé, parce qu'il est créé, ne peut pas plus produire, contre les règles constantes et générales, le mouvement d'un atôme, qu'il ne peut lui donner l'existence. Il n'y a pas moins de distance de l'acte de sa volonté, comme cause efficiente, au mouvement de cet atôme, comme effet naturel, qu'à sa création. Cette distance ne peut donc être franchie que par la seule volonté du Créateur, qui seul peut donner le mouvement et la vie aux parties du monde visible, comme seul il peut leur donner l'être. *Je veux, et le corps existe; je veux, et le corps est mu;* entre la cause et l'effet énoncés dans ces deux propositions, s'il s'agit d'une production véritable, la distance est égale : la volonté qui, dans son propre fonds, trouverait une force suffisante pour remuer un atôme, contre les lois constantes et générales du mouvement dans le monde corporel, pourrait arrêter le soleil, éteindre sa lumière, bouleverser toutes les parties de l'univers.

10° Le commerce du corps et de l'âme, la réciprocité de leurs opérations ne me paraît pas fournir la matière d'une difficulté sérieuse; 1° il est démontré que l'impression des sens, ou le mouvement des organes, n'est que la cause occasionnelle des sensations de l'âme. 2° Il n'est rien moins que prouvé que la volonté de l'homme soit la cause véritablement productrice des mouvements du corps. La bonne physique qui calcule moins, pour étudier davantage la nature, sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cet objet. 3° Dans ces opérations réciproques, rien qui exige dans l'âme, non plus que dans le corps, une force véritablement productrice; rien d'ailleurs qui ne soit soumis aux lois constantes et générales du monde visible, dont l'homme est la plus noble partie.

11° D'après ces notions, que je me contente d'esquisser, parce que, beaucoup mieux que moi, vous saurez en apprécier la valeur et en développer l'étendue; j'entre avec la plus grande facilité dans la pensée de Benoît XIV, que vous citez. « Si quelqu'un, dit ce savant pontife, concluait des principes rapportés ci-dessus, que les démons peuvent, par leur vertu naturelle, faire des miracles qui surpassent les forces et la faculté de la nature visible et corporelle, il se tromperait bien certainement. Autre chose est, continue-t-il, que Dieu se soit servi quelquefois, et qu'il puisse se servir du ministère du démon dans la production des

causis naturalibus non sunt prævisa, ut physicorum, medicorum et politicorum præcogniciones, sæpè probabiles, aliquando etiam certas, rejiciamus. Eòdem redit divinationis definitio apud Ciceronem, juxta quem « est ea-« rum rerum, quæ fortuitæ putantur, præ-« dictio et præsensio. »

Propheta apud Hebræos triplici nomine ap-

miracles, et autre chose, que ce soit le démon qui fasse des miracles. »

12° Si donc l'on m'objecte le miracle du reptile qui parle à Eve, les prodiges des enchanteurs de l'Egypte, ou l'évocation de Samuel par la pythonisse, etc., les faits étant incontestables, j'avoue qu'ils sont miraculeux, je les envisage d'abord dans leur *être physique*, et j'y reconnais l'action de Dieu qui déroge à ses lois par le ministère de ses créatures bonnes ou mauvaises. Donc, envisagés dans leur *être moral*, ces miracles sont aussi la voix de Dieu qui parle à l'homme pour l'instruire, pour l'éprouver, ou pour le punir, par un moyen extraordinaire. Quelle que puisse être la vue de l'agent subalterne dont il emploie le ministère pour l'opérer, jamais il ne se servira d'un être malfaisant, ou imposteur, pour faire un miracle dans des circonstances où il serait impossible à un homme tant soit peu attentif, de discerner le langage de la Divinité, de la voix de l'imposture. Le discernement était facile à faire dans les exemples que j'ai cités, et dans les autres faits qu'on a coutume d'opposer.

13° Vous dites, Monsieur, que vous embrasseriez très-volontiers ce sentiment, si vous pouviez le concilier avec la croyance de tous les âges ; vous faites plus : après l'avoir prouvé par les passages les plus formels, vous l'appuyez sur l'expérience constante de tous les siècles.

14° La raison, l'expérience et l'autorité sont donc sur ce point dans le plus parfait accord. La raison me paraît répandre autant de lumières sur les arguments que fournissent l'expérience et l'autorité, que celles-ci donnent de force aux preuves appuyées sur la raison.

15° Mon doute ne tombe donc que sur le jugement que vous portez de la définition du miracle donnée par S. Thomas, adoptée par Benoit XIV, et suivie, je crois, par le grand nombre. En conséquence de ce jugement, vous dites que les preuves par vous puisées dans les lumières de la raison, ne mettent pas ce sentiment hors de toute controverse ; par elle-même, la raison ne vous paraît fournir qu'une forte présomption en sa faveur : c'est dans l'expérience et l'autorité qu'il faut en chercher des preuves certaines..... Paris, 5 mai 1773.

Vous m'encouragez, Monsieur, par le favorable accueil que mes premières observations ont éprouvé de votre part. Vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Je les ai pleinement soumises à votre jugement ; je les abandonne entièrement à votre bon plaisir. Il est de la bonne foi de vous prévenir que, pour la plupart, elles ne sont pas à moi. Celles dont je ne vous suis pas redevable, je les ai presque toutes empruntées d'un recueil de lettres adressées à M. Houtteville, et imprimées en 1722. On m'a toujours dit que le P. Tournemine en était l'auteur. Quoi qu'il en soit, vous ne pensez pas que l'hypothèse de M. Houtteville *diminue beaucoup* la force des preuves que les miracles fournissent pour établir la vérité de la Religion. Quelques écrivains modernes paraissent en avoir porté le même jugement. M. de la Chambre n'a osé prononcer entre M. Houtteville et M. Clarke ; il est même impossible, selon lui, de prendre un parti sur le différend qui les partage. Cette décision ne m'a pas empêché de regarder jusqu'ici le système de M. Houtteville comme insoutenable, soit que l'on considère le miracle dans l'ordre physique, ou dans l'ordre moral. Je ne dirai pas avec l'auteur des lettres, que ce système me fait horreur, qu'il a révolté tous les lecteurs, qu'il s'est attiré autant d'ennemis qu'il y a de chrétiens dans l'univers ; mais je pense qu'il altère la nature du miracle, et qu'il en atténue la force.

J'observe d'abord une différence essentielle entre l'hypothèse de M. Houtteville et l'opinion du P. Mallebranche. Celui-ci, à la vérité, n'admet en Dieu qu'une volonté simple, unique et générale pour tous les effets ordinaires et miraculeux ; mais, selon lui, les miracles sont toujours au-dessus de toutes les forces et de toutes les lois de la nature : quoiqu'ils n'aient pas pour principe des volontés particulières, ils n'en sont pas moins des dérogations au cours ordinaire. Mais, dans le système de M. Houtteville, le miracle est un résultat de l'ordre général de la mécanique du monde, et du jeu de tous ses ressorts. C'est une suite de l'harmonie des lois générales que Dieu a établies pour la conduite de son ouvrage ; mais c'est un effet rare, surprenant, qui n'a point pour principe les lois générales, ordinaires et connues, qui surpasse l'intelligence des hommes, dont ils ignorent parfaitement la cause, et qu'ils ne peuvent produire par leur industrie.

Dans ce passage de M. Houtteville, qui embrasse tout son système, je trouve beaucoup d'embarras sur les lois générales de la nature, et peu de concert avec les lumières ordinaires de la raison. Le miracle est un *résultat de l'ordre général*, une *harmonie des lois générales*. Cependant il n'a pas pour principe *les lois générales, ordinaires et connues*. Je le demande, y a-t-il donc dans la nature, peut-on même raisonnablement supposer qu'il y ait des lois générales *incommes et extraordinaires*, qui produisent des effets contraires aux résultats des lois générales, *ordinaires et connues?* La mécanique du monde roulerait donc sur des lois opposées, dont les unes, accessibles à nos recherches, seraient combattues par d'autres absolument inaccessibles à notre intelligence. Toute cette théorie, monsieur, m'a bien l'air de n'être qu'un pompeux jeu de mots, ou un fatras inintelligible. Que ne dit-on que ces lois générales, *incommes et extraordinaires*, sont des lois dérogatoires au cours ordinaire de la mécanique du monde? alors on se ferait entendre ; mais on rentrerait dans la voie commune.

pellabatur : ראה, *Rohe*, id est, *videns*; חזה, *Chozе*, quæ vox eamdem habet significationem ; sed sæpiùs נביא, *Nabi*, quod vocabulum juxta verisimilem conjecturam Salomonis Jarchi derivatur à radice נוב *Nouò*, *eloqui*, et consequenter propriè significat oratorem, seu concionatorem. Hujus ultimæ vocis variæ sunt acceptiones. 1° *Nabi*, est futurorum prænuntius. 2° *Nabi*, est

Supposerait-on que les lois ordinaires et connues se prêtent à des combinaisons singulières, à des résultats impénétrables à l'esprit humain, pour produire des effets rares, singuliers, et absolument éloignés de la marche générale dans la mécanique du monde? Cette supposition serait peut-être admissible pour quelques circonstances particulières, où les hommes ont dû voir une maladie désespérée se guérir, un ciel serein s'obscurcir, des nuages se former sur-le-champ, et se fondre en pluies abondantes aux ordres d'un thaumaturge, ou aux vœux d'un peuple. C'est ici le cas de dire que les lois du mouvement sont susceptibles d'une infinité de combinaisons et de rapports, dont il est impossible de saisir tous les résultats.

Mais je demande avec l'auteur des lettres, par quelles modifications naturelles du mouvement, la ville de Jérusalem a-t-elle pu voir autrefois sept pains se multiplier assez abondamment pour rassasier un peuple nombreux? Par quels rapports secrets aux lois de l'équilibre des liqueurs, les Apôtres ont-ils vu leur maître marcher sur la surface des eaux, et se faire suivre par l'un de ses disciples? Par quelle harmonie astronomique des planètes, qui ne doivent être opposées l'une à l'autre, que dans des temps mathématiquement définis, peuvent-elles sans forcer leur marche naturelle, et sans déroger aux lois qui les régissent, s'arrêter, ou s'éclipser extraordinairement, et mettre en défaut tous les principes et tous les calculs de l'astronomie? par quelles combinaisons une âme retourne-t-elle dans un cadavre déjà glacé, déjà infect, déjà livré à la pourriture, pour lui rendre le mouvement et la vie, sans violer les lois générales de la nature, et sans éprouver la plus légère opposition de sa part? Proposer ces questions, n'est-ce pas démontrer l'absurdité du système qui les occasionne? Ce qui est physiquement absurde, la métaphysique la plus raffinée a-t-elle droit de le supposer naturellement possible?...

Parmi tous les miracles de l'ancien et du nouveau Testament, ne s'en trouvât-il qu'un seul qui résistât invinciblement à cette hypothèse, il suffirait pour la renverser de fond en comble. Non, personne ne connaîtra jamais, jamais personne ne pourra connaître tous les rapports, tous les résultats possibles. Mais depuis le plus ignorant des hommes jusqu'au plus savant des philosophes, est-il quelqu'un qui ne sente, qui ne saisisse la vérité de cette assertion : La résurrection d'un mort est un effet au-dessus de toute la force, de toute l'énergie des lois connues et inconnues, générales et particulières *de la nature*. Si les apôtres du déisme avaient avancé cette hypothèse, je ne sais comment elle aurait été accueillie dans le sein du Christianisme.

Jusqu'ici je n'ai envisagé les miracles que dans *l'ordre physique* relativement aux principes de M. Houteville, et c'est sous le même rapport que vous avez solidement combattu son système dans votre premier volume. Toute ma difficulté roule donc sur le jugement que vous en portez, monsieur, en le considérant dans *l'ordre moral*, je veux dire, sous le point de vue où le miracle est pour nous le langage de la Divinité, et le sceau authentique qu'elle appose à la doctrine qui nous est annoncée de sa part. Sur quoi voici les doutes qui me sont venus, et les réflexions qui les ont fait naître. Dans le système de M. Houtteville, le miracle est un effet rare, singulier, impénétrable des lois générales; mais il en est un effet, un résultat foncièrement naturel. Voilà sa nature physique, je n'y vois pas encore le langage de la Divinité. Eh! à quel signe pourrais-je reconnaître que Dieu veut m'instruire d'une manière extraordinaire, par un événement purement naturel? serait-ce parce que cet événement est singulier, qu'il est rare? Mais combien de maladies rares et singulières, qui épuisent toutes les ressources de l'art, qui déconcertent toutes ses lumières, qui échappent à toutes ses recherches? J'en appelle aux mémoires des académies de Paris, de Leipsick, etc. Mais ces miracles surpassent toute la portée de notre intelligence... Je le veux, et je conclus que j'en ignore le principe. Or, de l'aveu sincère de mon ignorance, au langage extraordinaire de la Divinité, l'induction ne me paraît ni directe, ni prochaine, ni nécessaire dans l'ordre des événements les plus singuliers, dès qu'on les suppose naturels.

D'ailleurs, si les miracles ne sont que des résultats extraordinaires, des combinaisons inconnues, des lois générales, dans quelles sources vont-ils puiser toute leur force pour établir la vérité d'une Religion surnaturelle? Elle ne peut partir que de leur concours avec le moment où le thaumaturge en invoque le témoignage en faveur de la doctrine qu'il annonce; concomitance de l'événement rare et singulier avec la prédication d'une doctrine extraordinaire, incompréhensible, proposée par un homme qui se dit l'envoyé de Dieu, et qui le prouve par cet événement. Je suppose qu'il savait que le miracle devait arriver au moment où il prédit qu'il arrivera. Cette connaissance surpassait toute l'intelligence de l'esprit humain, je l'accorde, et alors je conçois que la prévoyance certaine et l'annonce précise de l'événement miraculeux seront le langage de la Divinité; mais j'en conclus aussi que l'événement prévu et annoncé ne prouvera rien par lui-même dans les principes de M. Houtteville. Toute la preuve qu'il offrira aux yeux d'un philosophe imbu de son système, ne viendra ni de la singularité, ni de la rareté de l'événement, mais du surnaturel de la prédiction, ou de l'annonce faite par le prédicateur, ce qui enlève au miracle toute sa force, pour confondre la preuve qu'on en tire, avec la preuve appuyée sur la prophétie : ce n'est plus comme thaumaturge,

oraculorum et decretorum divinorum internuntius. Ex. 7, 1 : *Dixitque Dominus ad Moysem: Ecce constitui te Deum Pharaonis, et Aaron frater tuus erit Nabi tuus.* 3° נבא, *Nibba*, seu prophetare, significat aliquando *furere*. 1 Reg. 18, 10 : *Invasit spiritus Dei malus Saül, et prophetabat in medio domûs suæ.* 4° *Nibba*, est laudes divinas canere. 1 Reg. 19, 23 : *Factus est etiam super eum spiritus Domini, et ambulabat ingrediens, et prophetabat usque dùm veniret in Naioth, in Ramatha.....Unde et exivit proverbium : Num et Saül inter Prophetas?* Eodem sensu sumitur 1 Paral. 25, 1 : *Igitur David et magistratus exercitûs segregaverunt in ministerium filios Asaph, et Heman, et Idithun, qui prophetarent in cytharis, in psalteriis, et cymbalis.* 5° Quia latronis cadaver injectum sepulcro Elisæi vitam recepit, ideò dicitur Eccl. 48, 14 : *Et mortuum prophetavit corpus ejus* (Elisæi). 6° *Nibba*, significat *divinare*, seu rem occultam aperire, ut 1 Reg. 9, 7. Tandem in novo Testamento est *Scripturas interpretari*, vel populum hortari ad pietatem, 1 Cor. 14, 3 : *Nam qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem.* Scilicet ut habet Maimonides in More Nevochim l. 2, c. 45 : « Secundus prophetiæ « gradus est, cùm homo in se sentit rem vel « facultatem quampiam exoriri, et super se « quiescere, quæ eum impellit ad loquendum, « ita ut loquatur vel de scientiis et artibus, « vel psalmos et hymnos, vel utilia ac salu- « taria rectè vivendi præcepta, vel res politi- « cas et civiles, vel denique divinas, et quidem « inter vigilandum, et in vigore sensuum or- « dinario. Et hic est de quo dicitur, quòd lo- « quatur per Spiritum sanctum. »

Apud Græcos duplex præsertim nomen erat ejus, qui res futuras prædicebat; προφήτης *propheta* nempe, et μάντις *mantis* : prius derivatur à radice quæ significat prædicere. At in vulgari sermone illo nuncupabantur quicumque occultæ rei divinatores, oraculorum interpretes, et sacrorum antistites. Secundum, scilicet μάντις *mantis* (unde μαντεία, *manteia*, et μαντίκη, *mantiche, prophetia*) est à radice μαίνομαι, *mainomai*, quæ significat *furere*, per epenthesim litteræ τ, quia per *furorem* reddebantur oracula. Apud Latinos variis nominibus appellabatur arcanorum revelator et interpres. 1° Dicebatur divinus, quia divi proprium videtur occulta revelare, neque sine Dei interventu futura prænoscuntur. 2° Vates, quasi à fando, mutando litteram *f* in *v*. Vatis erat, deorum effata proferre ac interpretari. 3° Præsagus, à sagiendo : sagire autem, teste Cicerone l. 1 de Div. significat acutè sentire : unde saga anus, id est, vetula sacrorum perita. 4° Ariolus, quasi fatiolus, à fando dictus, vel ab aris, quòd esset illis addictus. 5° Fatidicus, quòd fatum, seu futuram hominum sortem prædiceret. Dicebatur etiam ex modo vaticinandi auspex, augur, aruspex, extispex, sortilegus, astrologus, et Chaldæus.

§ 2. *Propheticum apud Judæos munus.*

Propheticum munus apud Hebræos pars erat theocratiæ, in quâ formâ regiminis Deus ipse, extraordinariâ et supernaturali ratione, rempublicam gubernabat : prædictum in Ba-

c'est comme prophète, que l'envoyé de Dieu prouve la divinité de sa mission.

Je suppose qu'un philosophe, partisan du système de M. Houtteville, lise le livre de Josué; que trouvera-t-il dans le commandement que l'homme de Dieu fait au soleil et à la lune de s'arrêter dans leur course? Tous les autres lecteurs y aperçoivent une prière que Dieu exauce, et un ordre que le ciel respecte; ils voient avec admiration un Dieu qui obéit à la voix de son ministre, et toute la majesté du spectacle que l'Ecriture lui présente, le frappe, le saisit. L'énergie des traits qui composent ce magnifique tableau se soutient, se sent, se conçoit, dans les principes qui admettent une véritable dérogation aux lois générales de l'astronomie; mais tout cela disparaît aux yeux du philosophe : il ne voit qu'un événement rare, singulier, surprenant, inexplicable, à la vérité, mais naturel, mais nécessaire, puisqu'il résulte d'une combinaison particulière des lois générales : le ciel et ses astres obéissent, non à la voix de l'homme, mais aux lois de la nature; l'ordre, la prière de Josué ne sont physiquement ni la cause, ni l'occasion de l'événement : l'apostrophe au soleil et à la lune devient même un appareil inutile : si le philosophe n'a pas raison d'y trouver le langage de l'imposture, lui démontrerait-on qu'il a tort d'y trouver le ton de la fanfaronnade? N'est-ce pas jusqu'à un certain point en imposer, sinon sur le fonds, au moins dans la forme et l'appareil de l'événement, que de commander au soleil d'interrompre sa course au moment où l'on sait, par révélation, qu'il doit la suspendre, en vertu des lois générales? Je pourrais pousser plus loin cette induction, et l'étendre sur tous les faits miraculeux qui se sont opérés par la voie du commandement. Si les Juifs, du temps de J.-C., avaient connu le système de M. Houtteville, ils n'auraient pas dit : Quel est celui-ci? les vents et la mer obéissent à sa puissance! Ils auraient dit : Que cet homme est éclairé! les événements les plus singuliers, les plus surprenants, les plus éloignés de la marche ordinaire de la nature, les plus incompréhensibles combinaisons des lois générales, n'échappent pas à sa connaissance!...Paris, 17 juin 1773.

laami oraculo est, futuros apud Israel divinæ voluntatis internuntios : *Non est augurium in Jacob, nec divinatio in Israel; temporibus suis dicetur Jacob, quid operatus sit Deus;* et lege Moysis cautum fuit ut prophetis obtemperaretur. Erant ergo prophetæ à Deo ipso electi et ejus quasi à latere legati, divinoque afflatu ad munus suum obeundum instructi. Ex eorum tamen numero plerùmque assumpti erant, qui ab ineunte ætate in convenientem disciplinam traditi et ad sacra ministeria priùs instituti fuissent : ideò Judæi negare solent Davidem, Salomonem, Danielem prophetas propriè dictos esse; ideò Amos, cùm non esset è prophetarum collegio, dicebat : *Non sum propheta, nec filius prophetæ, sed armentarius ego sum.* Constat ex multis sacræ historiæ locis à primis reipublicæ Hebrææ temporibus fuisse quædam prophetarum collegia, in quibus semoti ab hominum frequentiâ prophetici muneris candidati studiis et exercitationibus sacris vacabant. Horum singulis præerat vates aliquis summâ auctoritate, et Spiritûs sancti instinctu eximiè præditus, universi cœtûs moderator et præceptor. Tempore Eliæ et Elisæi in magnum numerum excreverant hæc collegia, et illis opponebant impii principes sub insigni aliquo pseudo-prophetâ magnas quandoque sodalitates; cùm Elias interfici curaverit, uti narratur, Reg. l. 3, c. 18, ejusmodi seductores octingentos quinquaginta.

Quanquàm de eorum institutis et disciplinâ paucis tantummodò atque obiter mentionem faciat sacra Scriptura, nihilominùs in eo sæpè multùmque occupatos fuisse intelligimus, ut hymnis et carminibus cum fidium et tibiarum cantu et symphoniâ Dei laudes celebrarent. Legimus Sam. 10, 5, Saüli jam regi designato et solemni unctione jussu Dei jam consecrato obviàm factum esse, ut prædixerat Samuel, cœtum prophetarum descendentium de monte Dei (id loci nomen, in quo situm erat sacrum collegium) et præcedentibus nabliis, tympanis, tibiis, citharisque, vaticinantium : quibus auditis ipse rex protinùs, cœlesti etiam Spiritu instinctus, unà vaticinabatur. Idem illi evenit, ejusque etiam nuntiis Naiotham missis ad capiendum Davidem, qui cùm prophetas viderent vaticinantes, et præsidentem choro Samuelem, afflatu divino pariter correpti unà vaticinati sunt, id est, Deo laudes sancti Spiritûs instinctu carmine cantuque celebrabant. Eorumdem ergo erat in usum Ecclesiæ, et carmina condere, et edere oracula; neque id quidem dubium est, quin magna pars hymnorum sacrorum vaticinia sint propriè dicta, nec quin ex vaticiniis nonnulla reverà sint hymni. Imò ex universâ sacrorum voluminum serie constat, eventuum futurorum significationes ferè semper versu et numeris enuntiari; et ejusdem fuisse spiritûs rerum præsensionem suo afflatu impertire, iisque magnificos poeseos sensus et carminis ornatum inducere, ut cum rebus ipsis, longè humanos conceptus superantibus, quædam etiam eloquii divinitas consentiret. Et certè cùm is esset initio præcipuus poeseos finis, ea singularis utilitas, ut dicta sapientium ad mores vel ad fidem pertinentia in animis hominum altè imprimeret, et ad posteritatis memoriam commendaret, nemini mirum id videri debet, si prophetia, quæ in eo genere principem locum obtinet, maximique est momenti, ejus operam noluerit repudiare et ministerium ad usus suos præcipuè accommodatum aspernari. (Vide Lowth de sacrâ Poesi Hebræorum præl. 18.)

§ 3. *Varii modi prophetandi, seu futura præsentiendi.*

Cùm Deo rerum omnium creatori, adminiculo perpetuo et gubernatori, nota necessariò sit operis sui series, prophetiæ possibilitas manifesta est, modò possit Deus scientiam quam habet rerum futurarum cum hominibus communicare. Jam verò id fieri posse et factum esse docent Scripturæ quatuor modis. Primò, per immediatum afflatum et inspirationem, qualem promittit Christus Matth. 10, 19 : « Cùm autem tradent vos, nolite cogitare « quomodò aut quid loquamini : dabitur enim « vobis in illâ horâ, quid loquamini. Non enim « vos estis qui loquimini, sed spiritus patris « vestri, qui loquitur in vobis. » Et Lucæ 21, 14 : « Ponite ergo in cordibus vestris, non « præmeditari quemadmodùm respondeatis. « Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui « non poterunt resistere et contradicere om- « nes adversarii vestri. » Et qualem experti sunt Apostoli in die Pentecostes, Act. 2, 4 : « Et repleti sunt omnes Spiritu sancto, et « cœperunt loqui variis linguis, prout « Spiritus sanctus dabat eloqui illis. » Et Stephanus disputans cum Judæis, ibid. 6, 10 : « Et non poterant resistere sapien iæ « et spiritui qui loquebatur. » Certè Deus omnium nostrarum facultatum auctor, qui intuitivam primarum veritatum cognitionem hominum mentibus inspiravit, quidni eâdem

ratione eosdem certiores facere potest cujuscumque alterius veritatis? Secundò, revelatio divinorum consiliorum et eventuum futurorum fiebat per claram vocem et familiare alloquium : sic cum Adamo et Patriarchis conversatus Deus legitur; sed præsertim cum Moyse, « qui cùm ingrederetur tabernaculum fœderis « ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propitiatorio, quod erat super « arcam testimonii inter duo Cherubim : unde « et loquebatur ei, » Num. 7, 89. « Loquebatur « autem Dominus facie ad faciem, sicut solet « loqui homo ad amicum suum, » Ex. 13, 11. Unde in ejus laudem ipse Deus pronuntiavit, Num. 12, 6 : « Si quis fuerit inter vos pro- « pheta Domini, in visione apparebo ei, vel « per somnium loquar ad illum. At non talis « servus meus Moyses, qui in omni domo meâ « fidelissimus est : ore enim ad os loquor ei, « et palàm, et non per ænigmata et figuras « Dominum videt. » Tertiò, revelatio fiebat per visionem, quando scilicet vigilante prophetâ, at sopitis sensibus, ejus imaginationi repræsentabantur res futuræ, ut præsentes; res remotæ, ut in conspectu; res absconditæ, ut patentes. Sic describitur visio, Num. 24, 15 : « Dixit Balaam filius Beor; dixit homo, « cujus obturatus est oculus; dixit auditor « sermonum Dei, qui novit doctrinam Altis- « simi, et visiones omnipotentis videt, qui « cadens apertos habet oculos : Videbo eum, « sed non modò. » Et Act. 22, 17 : Factum « est autem revertenti mihi (Paulo) in Jeru- « salem, et oranti in templo, fieri me in stu- « pore mentis, et videre illum (Jesum) dicen- « tem mihi : Festina et exi velociter ex Jeru- « salem, quoniam non recipient testimonium « tuum de me, » etc. Visiones ejusmodi innumeræ recitantur in veteri et novo Testamento. Quartò, revelatio fiebat per somnia. Jobi 33, 15 : « Per somnium in visione nocturnâ, quan- « do irruit sopor super homines, et dormiunt « in lectulo, tunc aperit Dominus aures viro- « rum, et erudiens eos instruit disciplinâ. » Et Joel c. 2, 28 : « Et erit post hæc : effun- « dam spiritum meum super omnem carnem; « et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ; « senes vestri somnia somniabunt, et juvenes « vestri visiones videbunt. » Hujusmodi etiam somniorum divinorum infinita exempla sunt.

§ 4. *Notæ veræ et falsæ prophetiæ.*

Quomodò autem divini afflatus ab humanis cogitationibus, vel visa divina per vigiliam et quietem secernantur à visis lympnaticorum et somniantium ludibriis, ii soli nôrunt, qui experti sunt. Clarè sanè intelligimus Deum omnipotentem suæ præsentiæ signa dare evidentissima posse, et in prophetarum mentibus eos sensus excitare, quibus sine ullâ dubitatione secernant vocem divinam à quâcumque aliâ interiore commotione; quibusque omninò subigantur intellectus et voluntas prophetæ. Atque illam efficacissimam vim expertos esse Prophetas legimus Jer. 20 : « Factus est mihi « sermo Domini in opprobrium et in derisum « totâ die, et dixi : Non recordabor ejus ne- « que loquar ultra in nomine illius; et factus « est in corde meo quasi ignis exæstuans, « claususque in ossibus meis : et defeci, ferre « non sustinens; » et c. 23, 25 : « Audivi « quæ dixerunt prophetæ prophetantes in no- « mine meo mendacium atque dicentes : Som- « niavi, somniavi... Quid paleis ad triticum, « dicit Dominus? Numquid non verba mea « sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi mal- « leus conterens petram (1)? »

Cùm prophetiæ Dei nomine fiant eâ intentione, ut ab hominibus pro Dei verbo habeantur, necesse est dari signa quædam, quibus veri prophetæ à falsis dignoscantur. Prophetiæ post eventum nullâ aliâ probatione indigent, nisi eventûs cum prædictione convenientiâ. Si prædicta fuerit res, quæ in causis naturalibus prævideri non potuit, et in casum non possit prædictio refundi, qui illam rem prædixerit, ille post rei prædictæ eventum habebitur ut verus propheta : si res non evenerit, falsus erit. Deut. 18, 20 : « Quòd si tacitâ cogita- « tione responderis : Quomodò possum intel- « ligere verbum quod Dominus non est locu- « tus? hoc habebis signum : Quod in nomine « Domini propheta ille prædixerit et non eve- « nerit, hoc Dominus non est locutus, sed per « tumorem animi sui propheta confixit. » Jerem. 28, 9 : « Propheta, qui vaticinatus est « pacem, cùm venerit verbum ejus, scietur « propheta, quem misit Dominus in veritate. » Prophetia, ante compertam ejus per eventum veritatem, nullum aliud habere potest signum

(1) « Spiritus quoque levavit me et assumpsit me, et abii amarus in indignatione spiritûs mei : manus enim Domini erat mecum. » Ezech. 3, 14. « Si dederit mihi Balac plenam domum suam argenti et auri, « non potero præterire sermonem Domini « mei, ut vel boni quid, vel mali proferam ex « corde meo, sed quidquid Dominus dixerit, « hoc loquar. » Num. 24, 13.

veritatis, præter auctoritatem prophetæ pietate suâ, miraculis et vaticiniis jam completis confirmatam. Sic primò si quis aliquid suaderet contrarium pietati, aut legis divinæ fundamentalibus principiis, is habendus esset pro falso prophetâ non expectato eventu. Deut. 13 : « Si surrexit in medio tui prophetes, aut « qui somnium vidisse se dicat, et prædixerit « signum atque portentum, et evenerit quod « locutus est, et dixerit tibi : Eamus et sequa- « mur deos alienos, quos ignoras, et serviamus eis, non audies verba prophetæ illius « aut somniatoris... Propheta autem ille aut « fictor somniorum interficietur. » Apost. 1 Cor. 12, 3 : « Nemo in spiritu Dei loquens, « dicit anathema Jesu. » Et ad Gal. 1, 8 : « Sed licet nos, aut angelus de cœlo evangeli- « zet vobis præterquàm quod evangelizavimus « vobis, anathema sit. » Quia scilicet Deus sibi contrarius esse nequit. At cùm Deus in veteri Testamento usus est Balaamo licet impio ad prophetandum, et Christus Matth. 7, 22, declaraverit reprobandos esse multos, qui in die judicii dicent illi : « Domine, Domine, « nonne in nomine tuo prophetavimus, et in « nomine tuo dæmonia ejecimus, et in no- « mine tuo virtutes multas fecimus? » Ideò, ut vitæ apparens sanctitas non est certum signum divini afflatûs, sic nec improbitas aut perversitas morum semper prophetas falsitatis arguit : licet probabilis conjectura ex moribus capi possit, quia rarò improbis utitur Deus.

§ 5. *Finis et usus prophetiæ.*

Manifestum est prophetiæ et totius Dei providentiæ supernaturalis finem nullum alium esse posse, quàm veræ religionis conservationem et hominum per eam salutem ac felicitatem. Et reverà in Scripturis sacris nulla alia ratio exhibetur omnium prophetiarum, sive res temporales et statum nationum politicum spectantium, sive earum quæ spirituales res, regnumque Christi Domini cœleste adumbrabant. Prima omnium prophetia data est primis parentibus lapsis et desperantibus ad excitandam in illis spem futuri liberatoris et victoriæ in serpentem reportandæ, quæ esset omnis religionis fundamentum. Ad eamdem spem, religionemque in eo positam confirmandam factæ sunt Patriarchis tot repetitæ de *semine benedicto* promissiones. Et cùm sub impiis principibus numerus eorum augeretur, qui irriderent istam expectationem, et qui dicerent : « Festinet et citò veniat opus ejus, ut videa- « mus, et appropiet, et veniat consilium sancti Israel, et sciemus illud, » Is. 5, 19, bonos clarioribus prophetiis confirmabant quamplurimi prophetæ : « Audite, inquit Isaias « c. 66, 5, audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. Dixerunt fratres vestri « odientes vos, et abjicientes propter nomen « meum : Glorificetur Dominus. Videbimus in « lætitiâ vestrâ, ipsi autem confundentur. » Ac deinde de Messiâ et ejus Ecclesiâ vaticinatur.

Idem etiam erat finis fœderis temporalis cum Abrahamo initi, ac postea solemniter in monte Sinâ confirmati, omniumque vaticiniorum temporalium ad illud pertinentium : vocatus etenim Abraham dicitur cùm diis serviret alienis, « ut Deus statueret pactum cum « semine ejus in generationibus suis, ut esset « Deus illius et seminis ejus post eum. » Et contractûs initi in monte Sinâ hæc verba sunt : « Deus elegit te hodiè, ut sis populus « peculiaris, in laudem, et nomen et gloriam « suam. » Per hæc oracula non vanam curiositatem alebat Deus; sed primò Judæis ostendebat suâ ditione omnes gentes contineri, eos avocabat ab ineundis cum exteris gentibus fœderibus. Deinde avocabat etiam à consulendis ethnicorum oraculis; ideò jussus est Elias obviam ire legatis regis Ochoziæ 4 Reg. 1, 3 : « Angelus autem Domini locutus est ad Eliam « Thesbitem, dicens : Surge et ascende in « occursum nuntiorum regis Samariæ, et di- « ces ad eos : Numquid non est Deus in Israel, « ut eatis ad consulendum Beelzebub Deum « Accaron? quamobrem hæc dicit Dominus : « De lectulo, super quem ascendisti, non « descendes, sed morte morieris. » Hunc finem suum esse declarat etiam Deus apud Is. 48, 3 : « Priora ex tunc annuntiavi, et ex ore meo « exierunt, et audita feci ea : repentè operatus sum et venerunt. Scivi enim quia durus « es tu, et nervus ferreus cervix tua, et frons « tua ærea. Prædixi tibi ex tunc, antequàm « venirent indicavi tibi, ne fortè diceres : « Idola mea fecerunt hæc, et sculptilia mea, « et conflatilia mandaverunt ista. » Tertiò, prophetiæ hæ temporales, quæ res mox futuras prænuntiabant, ubi eventu complebantur, pignora erant futuri complementi earum, quæ ad res post plura secula futuras pertinebant : cujusmodi erant oracula de Christi adventu, de conversione gentilium ad veri Dei cultum, de propagatione christianæ religionis. At si hæc omnia vaticinia tantam habuerint vim sub

V. T. ad excitandam fidem atque spem hominum ab ipsâ mundi origine, et in mundo idololatrico veram religionem semper conservaverint; multò magis eadem confirmant animos post eventum, et veram religionem usque ad finem mundi conservabunt.

§ 6. *De claritate et obscuritate prophetiæ.*

Prophetia dici potest clara aut obscura, vel ratione suî et terminorum, quibus res futuræ enuntiantur, vel ratione objecti, vel respectu diversorum hominum.

Prophetia in se clara ea est, quæ nudam ac simplicem significationem habet, qualis est illa Osee 3, 4 : *Dies multos sedebunt filii Israel sine rege et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari, et sine Ephod, et sine Theraphim.* Et profectò de essentiâ prophetiæ nullo modo est, ut sit obscura. Nam tam clarè licet de rebus futuris loqui, quàm de præteritis, et reverà de imperiorum futuris fatis locuti sunt Prophetæ, tanquàm historici. At prophetiæ obscuritas oriri potest ex multiplici re : 1° ex metaphoris, parabolis et allegoriis, ex meditatâ confusione, ex typis et prophetiis duplicem habentibus sensum congruentem et analogum; unum proximum, alterum remotum. Tal um prophetiarum exempla plura alibi proponentur, quando rationes afferentur, cur Prophetæ obscuritatem illam tanquàm velum suis vaticinationibus obduxerint. Verùm hæc quarumdam prophetiarum obscuritas longissimè differt ab oraculorum ethnicorum absurditate, quorum alia concipiebantur terminis non intelligibilibus, alia sic erant ambigua, ut sensus admitterent planè contrarios; quæ æquivocatio omnem illis vim prophetiæ adimebat. Prophetia clarâ ratione objecti ea est, quæ rem verisimilem et humanæ rationi probabilem prænuntiat. Obscura verò est, quâ res prædicitur in speciem absurda et impossibilis : talis illa Isaiæ 7, 14 : *Ecce virgo concipiet et pariet filium,* sensu litterali intellecta. Tales quoque illæ erant, quæ de Christi morte et sempiterno regno, opprobriis et glorià editæ sunt. Hanc obscuritatem tollit eventus. Prophetia tandem clara vel obscura dici potest respectu diversorum hominum, scilicet respectu ipsius prophetæ, aut eorum qui prophetiam audiunt ante eventum; vel respectu eorum qui prophetiam excutiunt, postquàm completa est. Ac 1° certum est Prophetas ipsos non semper intellexisse prophetias illas, quæ visis symbolicis et ænigmaticis constabant. Dan. 12, 8 : « Et ego audivi et non intellexi; et dixi : Domine, quid erit post hæc? Et ait : Vade, Daniel, quia clausi sunt signatique sermones usque ad præfinitum tempus. » Inprimis tempora eventuum, quos prænuntiabant, clarè et distincte non cognoscebant : ideò Judæi Ezechieli exprobrabant illam temporis diuturnitatem 12, 27 : « Ecce domus Israel dicentium : Visio quam hic videt, in dies multos : et in tempora longa iste prophetat. » Quæ exprobratio abierat in proverbium, ut scribit propheta ibidem v. 22 : « Quod est proverbium istud vobis in terrâ Israel, dicentium : In longum differentur dies, et peribit omnis visio? » Unde et in novo Testamento de Prophetis legimus 1 Pet. 1, 11, quòd fuerint « scrutantes in quod vel quale tempus significaret in eis spiritus Christi, prænuntians eas, quæ in Christo sunt passiones, et posteriores glorias, quibus revelatum est, quia non sibimetipsis, vobis autem ministrabant ea, » etc. Si hæ prophetiæ quandoque respectu ipsorum Prophetarum obscuræ erant, multò minùs illas perfectè intelligebant Judæi, in quibus generalem tantummodò spem in Messiam fovebant. 2° Etiam respectu nostrî quamplurima vaticinia servant multam obscuritatem; ea scilicet, quorum obscuritas oritur ex metaphoricâ oratione, ex allegoriis, ex meditatâ confusione, ex duplici sensu, vel ratione typicâ : his quippe omnes causas obscuritatis non tollit eventus.

§ 7. *Diversa genera prophetiarum.*

Duplex generatim prophetiæ genus apud Hebræos fuit; aliæ verbis et sententiis continentur, aliæ rebus, nempe figuris : « Scimus, ait Tert. l. de Resur. carnis, ut vocibus, ita et rebus prophetarum. » Est autem figura, quæ *typus* græcè dicitur, « persona, res, vel eventus analogiâ quâdam aliam personam, rem, vel eventum ex intentione et consilio Dei præsignificans. » Jam verò tota vetus dispensatio erat novi apparatûs : in eâ, Dei apud Judæos officia repræsentabant officia Messiæ patris futuri seculi; constitutio civitatis judaicæ formam Ecclesiæ; fata populi israelitici fortunam populi christiani; cultus mosaicus in omnibus suis partibus, templo, sacerdotio, sacrificiis, religionem christianam, personæ præcipuæ Messiæ quoque typi fuêre, et in ipsis denique eventibus insignioribus præsignificati fuerunt eventus evangelici. Ex hâc typorum institutione spontè natæ sunt allegoriæ mysticæ, seu prophetiæ duplicem habentes sensum; nam statim

atque David, Salomon, Zorobabel, aliique assumpti sunt in typum futuri ducis Messiæ, promptum erat antitypi recordari, atque statim ac illorum injecta erat mentio, hunc quoque cogitatione complecti, ejusque effigiem generalioribus saltem lineamentis adumbrare (1). In hujusmodi prophetiis pertinentibus ad Messiam, aliæ sunt quæ duplicem habent sensum litteralem, fermè æqualiter obvium; aliæ directè referuntur ad Christum, ad alia verò obliquè; aliæ contra allegoricè pertinent ad Christum; juxta obviam et simplicem significationem aliò spectant. Prioris generis est illud vaticinium de statûs judaici interitu, Matth. 24, quod congruit etiam litteraliter futuræ consummationi totius seculi. Secundi generis ea est, quæ habetur in vicesimo primo psalmo, quamque adnotârunt Evangelistæ : *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.* Hoc enim reverà et secundùm litteram Christo contigit, ad Davidem autem obliquè refertur. Tertii generis hoc exemplum suppeditat idem psalmus : *Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio ecclesiæ laudabo te;* quæ de se David secundùm litteram, de Christo secundùm figuram prædixit. Quanquàm et secundùm litteram potest in Christum congruere. Hisce prophetiis duplex inest futurorum indicium, seu bis vaticinia hæc rem præsignificant: primùm quidem, cùm ipsum editur oraculum; secundò, cùm in eo exitum habet quem directè spectavit. Exemplo erit Nathanis vaticinium, quo Davidem Deus sic compellat : *Suscitabo semen tuum post te, quod egredietur de utero tuo, et firmabo regnum ejus; ipse ædificabit domum nomini meo.* Cùm ea enim ad Salomonem directè, obliquè ad Christum spectent; per verba hæc Christus primùm prædictus est tum, cùm vaticinium ipsum edidit Nathan; iterùm quoque prædictus est Christus cùm ortus est Salomon, ad quem directè spectaverat Nathanis oraculum, et cùm templum construxit, quod Ecclesiæ à Christo ædificatæ imago fuit.

(1) Sed magna est varietas in usu et tractatione allegoriæ hujus mysticæ; in modis quibus disponuntur binæ imagines inter se convenientes, quibusque earum altera alteri substernitur. Interdùm sic apparet atque eminet imago proxima, tantùmque in vocibus et dictionibus dominatur, ut ægrè patiatur interlucere remotiorem : contra interdùm, idque multò frequentiùs, tam perspicuè tantoque verborum splendore effulget remotior, ut proximam suo lumine penè obruat et extinguat. Aliàs perpetuâ et æquabili quâdam luce et satis apertâ, intento quidem oculo sese conspiciendam exhibet imago præcipua; aliàs nec opinantem præstringit, et subitis atque improvisis quibusdam coruscationibus quasi è nubibus fulgur, erumpit. Quandoque tandem, et is certè modus maximam habet elegantiam et pulchritudinem, cùm per totum poema geminæ imagines, pariter conspicuæ, ac quasi parallelæ consociantur, sibi invicem apertè respondentes, seseque mutuò illustrantes. Vide Lowth de sacrâ Poesi Hebræorum, præl. 11.

§ 8. *Varia prophetiarum interpretatio.*

Hinc prophetiarum sensus duplex distingui debet, nimirùm litteralis et mysticus. Sensus litteralis est ille, quem verba accepta sive propriè, sive metaphoricè, primò et immediatè significant. Ideòque sensus litteralis alius proprius, quem verba significant sine tropo vel figurâ; alius metaphoricus, quem verba exhibent translata in alienam significationem; sic illa Isaiæ : *Habitabit lupus cum agno, pardus cum hœdo cubabit..... pro saliuncâ ascendet abies, et pro urticâ crescet myrtus :* vel hæc Joannis Baptistæ de Christo apud Matth. c. 3, 12 : *Cujus ventilabrum in manu suâ, et permundabit aream suam, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextinguibili;* sumi nequeunt sensu litterali proprio, sed eorum verus sensus litteralis est sensus metaphoricus. Sensus mysticus est ille, qui non proximè et per voces, sed mediatè et remotè, mediantibus scilicet rebus per voces sensu litterali significatis, indicatur. Sensus hic mysticus semper supponit sensum litteralem; at metaphoricus sensum litteralem proprium excludit.

Gravis est inter theologos controversia, utrùm idem Scripturæ textus habere possit plures sensus litterales; affirmant S. Thomas, Tostatus, Gregorius de Valentiâ, Salmero, Lud. Molina, Cornelius à Lapide, Joannes Mariana, Bonfrerius, Bellarminus, Melchior Canus et alii plures. Ad eamdem sententiam accedere necesse est eos, qui duplicem sensum in quibusdam Scripturæ locis ita admittunt, ut primarius sit imperfectus : cùm enim omnis Scripturæ locus habere debeat sensum litteralem perfectum, necesse est ut iidem statuant duos esse nonnunquàm sensus litterales. Prioribus ergo accensendi sunt Jansenius Gandavensis, Lucas Brugensis et innumeri alii. Negant verò Alensis, Albertus Magnus, Michael Medina, Ribera. Ad quam etiam sententiam accedere videntur quicumque theologi duos sensus solùmmodò, unum primarium, alterum secundarium distinguunt :

nam per primarium intelligunt litteralem, per secundarium, mysticum et allegoricum. Sed de his alio loco fusiùs dicemus.

§ 9. *Auctoritas prophetiæ.*

PROPOSITIO.

Neque præsciri, neque etiam casu prædici à creaturis possunt, 1° ea omnia quæ præter naturæ ordinem divinâ et supernaturali virtute contingunt, ut miracula et divinorum decretorum manifestationes; 2° futuri post longa intervalla temporum mundi physici successivi status; 3° futura hominum consilia et fata imperiorum.

PROBATIO. *Ab experientiâ.* — 1. Manifesta est ex ipsâ experientiâ propositionis veritas. Scilicet in rebus physicis, et ubi de potentiis naturalibus agitur, summa est auctoritas constantis et perpetuæ experientiæ, sine ullâ oblatâ ab origine mundi exceptione : sic certum est extra omnium hominum naturam positum esse volare, vel etiam uno saltu decem exapedas transgredi : qui contrarium assereret, insaniret. Sed neque homines, neque ulli alii spiritus, quibus est cum hominibus commercium, futura illa prædixerunt, nisi ad id fuerint à Deo ad homines legati.

Ex ratione. — 2. Ratio manifestè demonstrat ea omnia cuique creaturæ inscrutabilia esse. 1° Miracula et decreta divina in causis naturalibus videri nequeunt, cùm sint præter ordinem naturæ; nec in divinâ voluntate, cujus consilia, nisi Deo prodente, innotescere non possunt. Si ex divinæ potentiæ effectibus, quos experimur, ad divinorum consiliorum investigationem assurgere non possimus, quantò minùs eadem in antecessum præsagiemus ? 2° Mundi quoque physici status successivi, nonnisi Deo patent ; quia mundus constitutio est, in quâ causæ sunt inter se nexæ innumerabiles, quæ mentis aciem tenuitate effugiunt, et numero ac varietate excedunt; illæ omnes sibi invicem respondent et se mutuò librant, ideòque omnes uno intuitu comprehendere necesse est ; nec tantùm præsentem earum statum pervidere oportet, sed successivos omnes usque ad prædictum eventum status. Si levissima pars fugerit attentionem, si concatenatio immensa et perpetua non fuerit accuratissimè evoluta, et collectæ omnes antecessiones, totâ numeratione erratur. Quæ mens creata universitatis immensitatem complecti, aut cogitationis celeritate assequi cursum naturæ potest ? 3° Multò magis extra mentis creatæ cognitionem posita sunt futura hominum ignotorum consilia liberrima, et multò quidem magis, quæ pendent ex innumerabilium voluntatum consensione, earumdemque cum infinitâ serie causarum physicarum conjunctione : qualia sunt imperiorum fata remotissima. Is solus, qui ordinem physicum et moralem instituit, nexuque miro copulavit, tanti operis seriem, cursumque rerum æternum investigare valet. Si quæ ergo ab hominibus aut creaturis quibuscumque naturali sagacitate prædicta sunt, ea jam in causis cognitis continebantur. Sic prædicimus vicissitudines temporum anniversarias, ortus, occasus, conjunctiones et eclipses planetarum. Sic ex ægrorum symptomatibus morbi exitum colligunt medici; sic uberem olearum proventum anno proximo futurum ex quibusdam indiciis Thales, et ex scaturiginum et aquarum subterranearum inusitato sapore instantem terræ motum Pythagoras, augurari potuerunt.

Sed si hæc omnia extra mentium creatarum aciem sunt, haud magis in casum refundi possunt. Nam quamvis prædictiones quædam casu et fortuitò veræ esse possint, certæ tamen sunt notæ, quibus temeraria vaticinatio secernatur ab eâ, quæ à divinâ scientiâ proficiscitur. Primò, cùm evenit res prædicta ejusmodi, ut vero sit valdè absimilis sive ratione suî, sive ratione adjunctorum, veritas illius prædictionis in casum refundi non debet, resque dicenda est non prædicta solùm, sed etiam prævisa : multò quidem magis si res prædicta mediis naturalibus contingere non potest. Sic olim veri Dei cultum toto orbe per aliquot homines propagandum ac idololatriam prorsùs profligandam, res erat in se et ratione suî valdè à verisimilitudine remota : cujus prædictio fortuita esse non potuit. Idem verò perficiendum à paucis ex infirmâ plebe hominibus idiotis, omnique præsidio humano destitutis, per crucis Christi prædicationem, inter gravissimas persecutiones, et cum incredibili celeritate, res erat ratione horum adjunctorum multò magis abhorrens à verisimilitudine. Ejusdem generis sunt prædictiones pleræque inferiùs recitandæ quæ compleri non potuerunt, nisi interveniente divinâ virtute. Secundò, cùm evenit res prædicta ejusmodi, ut ipsa quidem sive ratione suî, sive ratione adjunctorum, nihil habeat à vero alienum, sed ita sit naturâ suâ incerta, ut illius prædictio sit supra modum mirabilis, tunc

etiam casu vera dici non debet. Sic olim futurum hominem nomine Cyrum, qui Judæos captivos in patriam ex Babylone remitteret, res erat nec ratione suî, nec ratione adjunctorum à verò abhorrens; sed quia tunc temporis Judæi in florentissimo statu erant, nec quidquam à Babyloniis metuebant, qui cæteris gentibus opibus et potentiâ non præstabant; quia Persarum res parvæ erant; denique, quia appellatio et nomen est aliquid valdè arbitrarium, incertum et infinitum, idcircò nemo jure prædictionem illam Isaiæ ad casum referre potest. Adjuncta illa, seu circumstantiæ loci, temporis et personarum, tam variæ esse possunt, ut contra probabilitatem infinitam sit, ut quis temerè et sine prævisione benè conjectet. Tertiò, cùm multa ab aliquo prædicta sunt, eveniuntque omnia, prædictiones illæ omnes in casum refundi non possunt, imò nullæ. « Neque, ut habet Cicero, « casu facta dici possunt, quæ habent in se « omnes numeros veritatis. Quatuor tali jacti « casu venereum efficiunt: num etiam centum « venereos, si quadraginta talos jeceris, futuros putas? Aspersa temerè pigmenta in tabulâ oris lineamenta effingere possunt, num « etiam Veneris Coæ pulchritudinem effingi « posse aspersione fortuitâ putas? Sus rostro « si humi litteram *A* impresserit, num propterea suspicari poteris Andromacham Ennii « ab eo posse describi? Sic enim se profectò « res habet, ut nunquàm perfectè veritatem « casus imitetur (1). »

Ex auctoritate. — Futurorum præcognitionem certam ad Deum solum pertinere constans et perpetua omnium vox ac sententia semper fuit. 1° Hæc sacrorum apud Judæos scriptorum doctrina fuit: Moyses Deut. 18, 20, hoc inter divinum et falsum vatem discrimen ponit, quòd, quæ ille prædixit reipsà certòque eveniant; alterius autem prædicta plerùmque eventu careant: « Si tacitâ cogitatione responderis, quo- « modò possum intelligere verbum quod Do- « minus non est locutus? hoc habebis signum: « Quod in nomine Domini propheta ille præ- « dixerit, et non evenerit, hoc Dominus non « est locutus, sed per tumorem animi sui pro- « pheta confinxit. » Sic Jeremias quoque 28, 9: « Propheta qui vaticinatus est pacem, cùm « venerit verbum ejus scietur propheta, quem « misit Dominus in veritate. » Idem hunc proprium veri Dei characterem esse affirmant, ut sit præscius futurorum. Is. 41, 33: « Annun- « tiate quæ ventura sunt in futurum, et scie- « mus quia dii estis vos. Et 4, 6: Ego primus « et ego novissimus, et absque me non est « Deus: quis similis mei? vocet et annuntiet, « et ordinem exponat mihi, ex quo constituat « populum antiquum: ventura et quæ futura « sunt annuntient eis. » Ibid. v. 24: « Ego « sum Dominus faciens omnia, extendens cœlos « solus, stabiliens terram, et nullus mecum. « Irrita faciens signa divinorum et ariolos in « furorem vertens, convertens sapientes re- « trorsùm, et scientiam eorum stultam fa- « ciens; suscitans verbum servi sui, et consi- « lium nuntiorum suorum complens. » Et c. 25, 21: « Annuntiate et venite, et consiliamini « simul: quis auditum fecit hoc ab initio, et « tunc prædixit illud? numquid non ego Do- « minus, et non est ultra Deus absque me. » Negant iidem quemquam præter Deum hominum cogitationes secretas et consilia præsentia scrutari posse. 3 Reg. 8, 39: « Tu nôsti « (Deus) solus cor omnium filiorum hominum. » Jerem. 17, 9: « Pravum est cor omnium et « inscrutabile: quis cognoscet illud? Ego Do- « minus scrutans cor et probans renes: qui do « unicuique juxta viam suam, et juxta fructum « adinventionum suarum. »

2° Ab hâc doctrinâ non deviârunt Ecclesiæ christianæ doctores. Tertullianus in Apologetico ait dæmones æmulari divinitatem, dùm furantur divinationem; et c. 20, « Idoneum, inquit, testimonium divinitatis est veritas divinationis. » Auctor quæstionum et responsionum ad orthodoxum, resp. ad qu. 146: « Penès hunc (Deum) humanarum rerum est prædictio juxta et eventus. » Minutius Felix in Octavio: « Oracula efficiunt (dæmones) falsis plurimis involuta: nam et falluntur, et fallunt, ut et nescientes sinceram veritatem, et quam sciunt in perditionem suî non confitentes. »

(1) Parùm ergo scitè scripsit auctor libri qui inscribitur *Émile*, t. 3, pp. 156, 157: « Je « dis qu'aucunes prophéties ne sauraient faire « autorité pour moi, parce que pour qu'elles « le fissent, il faudrait trois choses dont le con- « cours est impossible, savoir: que j'eusse « été témoin de la prophétie, que je fusse « témoin de l'événement (sufficit ut morali- « ter certum sit utrumque), et qu'il me fût « démontré que cet événement n'a pu quadrer « fortuitement avec la prophétie: car fût-elle « plus précise, plus claire, plus lumineuse « qu'un axiôme de géométrie, puisque la clarté « d'une prédiction faite au hasard n'en rend « pas l'accomplissement impossible, cet ac- « complissement, quand il a lieu, ne prouve « rien à la rigueur pour celui qui l'a pré- « dit. »

S. Hilarius l. 9 de Trinitate : « Proprium Deo quid aliud est, quàm cognitio futurorum? » S. Augustinus l. de Divinatione dæmonum c. 5 : « Quæ cùm ita sint, sciendum est, quoniam de divinatione dæmonum quæstio est, eos ea plerùmque prænuntiare, quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpè potestatem, et morbos immittere, et ipsum aerem vitiando morbidum reddere..... Aliquando autem non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura prænoscunt, quæ signa in hominum sensus venire non possunt, ante prædicunt..... Aliquando et hominum dispositiones non solùm voce prolatas, sed etiam cogitatione conceptas, cùm signa quædam ex animo exprimuntur in corpore, perdiscunt, atque hinc etiam multa futura prænuntiant... In cæteris autem prædictionibus suis dæmones plerùmque, et falluntur, et fallunt. Falluntur quidem, quia cùm suas dispositiones prænuntiant, et improvisò desuper aliquid jubetur quod eorum consilia cuncta perturbet... Fallunt autem etiam studio fallendi, et invidâ voluntate, quâ hominum errore lætantur. Sed ne apud cultores suos pondus auctoritatis amittant, id agunt ut interpretibus suis, signorumque suorum conjectoribus culpa tribuatur, quando decepti fuerint, vel mentiti. » Universi etiam Patres negant dæmonem secretarum cogitationum, quarum nullum proditum est signum exteriùs, habere notitiam, atque Christi Domini divinitatem ex eo colligunt, quòd ipsi paterent mentium interiores recessus. Jam verò sine hâc scientiâ, nulla est prævisio futurorum etiam proximorum, quæ ex hominum pendent voluntatibus.

3° Neque vates ipsi paganorum, augures, aruspices, astrologi, aliunde quàm à Deo ipso futurorum cognitionem ad se pervenire gloriabantur. Omnis enim divinationis auctoritas in hoc ratiocinio fundabatur : « Si sunt dii, neque ante declarant homini quæ futura sunt, aut non diligunt homines; aut quid eventurum sit ignorant; aut existimant nihil interesse hominum scire quid futurum sit; aut non censent esse suæ majestatis præsignificare hominibus, quæ sunt futura; aut ea nequidem dii significare possunt. At neque, non diligunt nos : sunt enim benefici, generique hominum amici. Neque ignorant ea, quæ ab ipsis constituta et designata sunt. Neque nostrâ nihil interest scire ea quæ eventura sunt : erimus enim cautiores, si sciemus. Neque hoc alienum ducunt à majestate suâ : nihil est enim beneficentiâ præstantius. Neque non possunt significare. Est igitur divinatio. »

Observatio.

DE NATURA ET AUCTORITATE CERTITUDINIS MORALIS.

Occasio sæpiùs extitit, existetque in hoc opere disserendi de fidei humanæ et traditionis auctoritate, in quâ ponitur omnis factorum certitudo : adeòque de eâ fusam instituere disputationem planè supervacaneum est : hîc igitur paucis observationibus generalia in hâc materiâ principia brevissimè complectemur.

I. « Res æqualiter veræ, et certæ respectu nostrî, esse possunt, quæ non habent ejusdem generis evidentiam. » Exempli gratiâ, regnâsse in Galliâ Henricum IV, æquè verum est, et certum respectu nostrî, ac verum et certum est, solem hesterno die cursum consuetum ab oriente in occidentem confecisse; aut tres angulos in triangulo esse æquales duobus rectis : quamvis prioris propositionis certitudo posita sit in testimonio hominum; secundæ, in testimonio sensuum externorum; tertiæ, in testimonio sensûs interioris.

Sunt hæ tres propositiones æqualiter veræ, quia veritas non recipit majus et minus. Sunt etiam æqualiter certæ certitudine, ut dicitur, subjecti; quia homines sani æqualiter illis adhærent sine ullâ errandi formidine. Sunt denique æqualiter certæ certitudine motivi, quia earum certitudo in idem principium resolvitur, nempe in divinam veracitatem... Etenim certitudinis metaphysicæ immediatum principium est clara perceptio convenientiæ vel disconvenientiæ inter duas ideas per sensum interiorem : et hujus sensûs interioris auctoritas oritur ex eo, quòd præceptor nobis datus sit à naturâ, seu potiùs à Deo auctore naturæ, à cujus judicio ad aliud tribunal provocare non possumus; à quo naturaliter inclinamur ad assentiendum; adeòque si nos falleret, falleret natura, falleret Deus naturæ institutor; error esset perpetuus et invincibilis... Certitudinis physicæ principium est clara, et uniformis perceptio rerum sensibilium per sensus externos : et horum sensuum auctoritas in eo sita est, quòd sicut sensus interior datus est ad dignoscendas affectiones animi et abstractas veritates, ita sensus externi dati sunt ab auctore naturæ tanquàm rerum sensibilium

runtii : hi quoque naturaliter extorquent omnium assensum ; si fallerent, falleret Deus ; error esset perpetuus et ineluctabilis... Certitudinis moralis principium est clara perceptio facti alicujus per attestationem hominum circa eamdem rem consentientium, cujus attestationis nulla alia causa esse potest, nisi facti realitas vel communis delusio : et hujus attestationis auctoritas summa est, quia hominum consentientium fides solum medium est datum ab auctore naturæ ad res absentes vel præteritas cognoscendas : hæc fides impetrat naturaliter assensum ; ac si falleret uniforme hominum testimonium, falleret Deus, et error in factis (atque in his vertitur vita hominum) esset perpetuus et ineluctabilis. Verum quidem est, quòd veritates abstractæ et metaphysicæ versentur circa objecta necessaria et immutabilia ; veritates autem physicæ et morales, circa objecta contingentia : at hæc diversitas objectorum nullo modo afficit certitudinem, ut dicitur motivi : quia hæc in omni veritate, quocumque donetur nomine, posita est in necessitate hypothetică et consequente, hoc est in necessariâ connexione inter perceptionem claram, seu per sensum intimum, seu per sensus externos, seu per testimonium hominum, et veritatem rerum metaphysicarum, physicarum et moralium. Ideò etiam omnis certitudo dici potest metaphysica.

II. « Ideò certitudo summa in unâquâque re existit ubi motiva, quibus inducimur ad assentiendum, vel supponunt rei veritatem, vel delusionem in auctorem naturæ refundendam. — Exempli gratiâ : si tres anguli in triangulo non essent æquales duobus rectis, existeret in animo sensus interior falsus, à Deo insitus. Si sol cursum suum hesterno die non confecerit, fuerunt homines ab auctore naturæ delusi. Si nulla sit urbs Roma, si consensionem generalem non peperit urbis existentia, exstitit communis deceptio, à bis mille quingentis annis ; cujus nulla alia causa esse potest præter universalem causam : quæ enim alia fingi potest? Harum ergo veritatum et aliarum similium summa certitudo est. Ejusdem generis certitudo nascitur ex uniformi depositione plurium hominum de facto publico et sensibili ; ubi sunt illi homines studiis divisi : atque in illo casu nulla est necessitas inquirendi in testium bonam fidem, quia statim intelligitur homines studiis, commodis et propensionibus divisos in fraudem consentire non velle. Certum quoque moraliter censeri debet factum aliquod, quod testantur plures viri probi, si eorum sic nota sit probitas, ut uniuscujusque testimonium rem valdè probabilem redderet, quia nulla potest esse suspicio eos consentire voluisse ad fraudem hominibus sine causâ imponendam. Probitas autem cognoscitur ex infinitis indiciis. Item certum erit moraliter factum, quod testabuntur plures homines, quorum dubia est probitas, vel etiam nota improbitas, si factum habeat multa adjuncta ; et seorsim interrogati convenientia omnes testentur ; et aliunde certum sit eos convenire inter se de responsionibus non potuisse ; atque etiamsi inter se convenire potuerint, eorum fraudem, si quâ uti velint, facilè plerùmque deteget solers interrogator, si de levibus circumstantiis interrogaverit, et testes eorumdem omnium se memores aut oblitos esse profiteantur. Hæc certitudo tanta est, ut in judiciis, apud omnes gentes, duorum hominum convenientibus testimoniis gravissimæ causæ determinentur. Et rectè quidem, quia hæc omnia convenientia testimonia et responsiones considerari debent, ut totidem effectus, quorum aliqua causa assignari debet, quæ sæpissimè nulla alia esse potest, nisi facti veritas.

III. « Non est necesse ad impetrandum assensum, ut motiva credendi habeant hanc summam evidentiam : *securitas* existit, ubi adsunt omnes rationes credendi, quæ in simili causâ adesse solent ; et quæ solæ adessent, si res credenda exstitisset, vel etiam ubi rationes multæ ad assentiendum inclinant, nullæ animum in contrariam partem trahunt. »

PROŒMIUM.

Antequàm hanc adversùs deistas disputationem aperiamus, visum est à re nostrâ non alienum brevem totius œconomiæ divinæ descriptionem et successivam illius diversis temporibus hominibus factam à Deo dispensationem præ oculis ponere : tum quia solent ad-

versarii magnis clamoribus efflagitare, ut antequàm ad rationes nostras expendendas vocemus eos, non dedignemur rem in controversiâ positam exponere: quasi verò talis esset divina œconomia, cujus cœlestem originem prædicamus, quæ apertam lucem ferre non posset, manifestasque haberet notas falsitatis; tum etiam quia nihil ad doctrinam utilius dari à me posse putavi brevi illâ scientiæ christianæ complexione, ex quâ totius providentiæ Dei supernaturalis ratio possit intelligi.

Prætercea arripiemus opportunitatem eas ponderandi impiorum hominum rationes, quas etsi vendant ut invicta argumenta, quibus sapiens avocari debeat etiam ab examine nostrarum rationum, vix tamen *præsumptiones* nuncupari possunt; quæque cùm totam divinæ œconomiæ formam impugnent, idcircò ad nullam operis partem commodè revocari potuerunt.

I. — *Religionis revelatæ summa.*

Post perfectam totius mundi fabricam, hominem formavit Deus, iisque cumulavit ingenii et corporis dotibus, ut procreatorem suum in orbe corporeo exprimeret, et ejus quasi vicarius esset. Animus rerum cognitione et scientiâ amplissimâ instructus, nullis commovebatur perturbatis motibus, nec appetitus aut præcurrebat temerè rationem aut ignavè sequebatur: habuit homo vitæ arborem, immortalitatis alimentum; nec experturus erat, quamdiù innocens et rectus permansisset, vel dolores, vel interitum: divinam in eo venerabantur bestiæ omnes imaginem, fundebatque tellus facilem jucundumque victum. Habuit quoque vitæ interioris et spiritualis principium supernaturale, gratiam sanctificantem et inhabitantem in se spiritum Dei. In tam felici statu constituti humani generis auctores, ad probationem obedientiæ et virtutis facillima jussi exequi mandata, eaque salutaria, videlicet quibus parendo perfectionis et felicitatis incrementa mereri, et ad stabilem pervenire perfectionis et felicitatis supernaturalis conditionem potuissent, haud tamen obtemperârunt, sed obliti divinorum munerum et beneficiorum, maligni spiritûs consiliis, quem species tegebat serpentis, divina ausi sunt monita minasque contemnere. Carpsêre lethalis arboris mala, quibus illos interdixerat optimus parens, et quorum mortiferum virus docuerat. Quoniam perfecta felicitas et iniquitas in constitutione entis sanctissimi nequeunt consociari, quasi veneno lethifero tacta caro confestim exarsit, motuque agitata perturbato similes in animo perturbationes excitavit: obnubilata mentis acies cœpit hebescere; corporis motus jam pulsabant temerè animum, nec expectabant rationis imperium; solioque ferè deturbavit ducem illam vitæ et reginam appetitûs vis immoderata. Amisit etiam homo cum originali justitiâ et naturæ suæ optimo statu corporis augustam speciem et dignitatem, nec illius aut formam ampliùs animantes tremebant aut vocem agnoscebant. Exclusus tandem paradiso, hortisque illis divinâ manu consitis, in terram incultam ejectus est ad labores et ærumnas eas quas experimur, quas tamen hominis malitia graviores fecit, quàm natura.

Homini lapso et divinæ facto obnoxio iracundiæ nullus erat pœnitentiæ locus, nec læsæ potuit Dei majestati satisfacere, nec ullâ potuit industriâ pristinam recuperare felicitatem; proscriptus à Deo filiosque generans ærumnis et miseriis iisdem obnoxios, paterni reos criminis, damnationis et maledictionis ejus hæredes; sicque res humanæ in pejus semper ruissent, ac animæ immortales solutæ corporibus in æternâ morte cum dæmonibus permansissent. Hæc in ordine à Deo primùm constituto erant delicti proto-parentis nostri stipendia, generisque Deo invisi naturalis conditio. In hâc luctuosâ sorte constitutum humanum genus divinam denuò expertum est, quam non meruerat, benevolentiam. Non est passus Deus interire hominem, sed stupendo charitatis mysterio, in quo verè *justitia et pax osculatæ sunt*, nihilque derogatum est divinæ majestati et sanctitati, consuluit ejus, posterorumque saluti. Homo in gratiam recipitur, capitis sententia in exilii pœnam mutatur propter merita futuri liberatoris ex semine mulieris oriundi: hujus seminis benedicti mediatione novum sancitur pactum, verè *pietatis magnum sacramentum*, cujus hæc fuêre fundamenta, hæ conditiones.

Unigenitus filius Dei, factus propensissimâ in nos suâ et patris voluntate hominum patronus, totam gentem humanam sibi cognatione conjungere, assumptâ nostrâ ex virgine naturâ, decrevit, et carne indutus eam offerre Deo plenissimam satisfactionem, quam reddere ipsi homo naturâ filius iræ et debitor non potuit. Ita factus propitiatio pro delictis totius mundi delevit chirographum, quod erat contrarium nobis, expoliavit principatus et potestates, atque ab æternâ morte humanum genus liberavit: *quoniam quidem per hominem mors, et per*

hominem resurrectio mortuorum ; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. Hâc ratione *empto humano genere, non corruptibilibus auro et argento, sed pretioso sanguine suo*, imperium in homines obtinuit à Deo Patre, *qui propter passionem mortis exaltavit illum et donavit illi nomen, quod est super omne nomen*, omnemque dedit potestatem. Hoc nomine novi fœderis ab initio mundi auctor et mediator fuit, quod fœdus gratiæ optime dicitur quod Deum obstrinxisse erga homines intelligitur et homines erga Deum. Pactus est pro hominibus apud Patrem, ut eis ea impertiretur gratiæ auxilia, quibus dignè ei servire et ita placere possent; atque in filios adoptionis et cohæredes regni eos assumeret, qui fide ac charitate illi conjungerentur : cùmque jam homines majoribus obnoxii tentationibus ingentes difficultates in exercitatione virtutum experiantur, primævæ legis, juxta quam peccatum erat humanis viribus irreparabile et ejus stipendium mors, rigorem temperavit ; et pro nobis etiam peccatoribus ea stipulatus est gratiæ dona, quibus pœnitere, Deoque conjuncti Christo satisfacere possemus. Denique in bonorum operum mercedem maxima præmia obtinuit. Ex alterâ parte quoniam mediator Dei est apud homines, Patrisque sui dignitati debet consulere, lege evangelicâ hominibus strictissimè injungit unius veri Dei cultum, religionis naturalis strictissimam observantiam, et, ut fide ipsi adhæreant, ipsiusque freti meritis Deum audeant interpellare, variasque insuper addidit conditiones temporum circumstantiis convenientes. En brevis et imperfecta divinæ œconomiæ descriptio, quam nequaquàm habemus totam cogitatione comprehensam : illius jam successivæ dispensationis historiam instituamus.

II. — *Religionis revelatæ successiva evolutio.*

Primis nostris parentibus, statim post expertam tristem illam ex inobedientiâ calamitatem, benignissima sua in eos, eorumque genus omne, consilia Deus patefecit : venturum aliquando liberatorem monuit ex semine mulieris, qui serpentis antiqui caput contereret; veniam peccatis hominum mereretur, et cohæredes regni sui eos efficeret, qui fide ipsi conjuncti piè et rectè viverent ; pollicitusque est propter hujus seminis benedicti merita se humano generi non defuturum. Utque hujus liberatoris memoria diutiùs vigeret, mactationibus bestiarum coli voluit, quibus clarè significabatur homines morti destinatos, agni immaculati cruento sacrificio aliquando fore liberandos. His duobus, fide redemptoris et sacrificiis fidem exprimentibus, continebatur omnis primorum hominum legi naturali superaddita religio, et ex his fontibus, sed variâ ratione corruptis, fluxêre vetustissimæ gentilium religiones (1).

Beati et felices homines, si tantæ benignitatis memores retulissent gratiam, divinisque benè usi auxiliis fuissent! Sed citò omnis caro corrupit viam suam, eòque provecta est hominum impietas, ut generali diluvio ulcisci eam divina justitia decreverit.

A communi generis humani naufragio ereptum Noe cum suâ familiâ, benignissimè suis promissis Deus consolatus est, eique et filiis legis naturalis præcepta positivè suâ voce tradidit, et auctoritate sancivit, quorum præceptorum memoria semper apud Hebræos fuit. Cepit denuò homines oblivio tum divinorum judiciorum, tum præceptorum : passim erat spatio quadringentorum annorum memoria ferè deleta ; Deum non mente, sed oculis quærere homines cœpêre, solem et stellas colere alii, demortuos alii parentes et reges adorare, alii muta et frigida simulacra venerari.

Evanescenti jam veræ religioni rursùm succurrit Dei benignitas, decernitque unam à nationibus cæteris gentem segregare, cujus ipse esset quasi gentilitius et tutelaris Deus, quamque singulari curâ tegeret, augeret, institueret. In hanc adoptionis gratiam assumpsit Abraham, dùm diis serviret alienis, jussumque è familiâ suâ et terrâ egredi, ita tuitus est, ut inter extraneos et invidos opibus, gloriâ et auctoritate valuerit. Pactum cum eo inivit, quod solemni ritu et jurejurando sanctum voluit, quod his verbis in Religionis annalibus describitur Gen. cap. 17 : « Postquàm nonaginta et novem annorum esse cœperat (Abraham), apparuit ei Dominus, dixitque ad eum : Ego Dominus omnipotens; ambula coram me, et esto perfectus; ponamque fœdus meum inter me et te, et multiplicabo te vehementer nimis... erisque pater multarum gentium... faciamque crescere te vehementissimè, et ponam te in gentibus, regesque ex te egredientur, et statuam pactum meum inter me et te, et inter semen tuum post te in generationibus suis fœdere sempiterno, ut sim Deus tuus et seminis tui post te ; daboque tibi et semini tuo terram peregri-

(1) De religione primitivâ, vid. ad calcem hujus voluminis, § 5.

« nationis tuæ, omnem terram Chanaan, in « possessionem æternam, eroque Deus eorum. » Dixitque iterùm ad Abraham : « Et tu custo- « dies pactum meum quod observabitis inter « me et vos, et semen tuum post te. Circum- « cidetur ex vobis omne masculinum, et cir- « cumcidetis carnem præputii vestri, ut sit in « signum fœderis inter me et vos. Infans octo « dierum circumcidetur in vobis, omne mas- « culinum in generationibus vestris, tam ver- « naculus quàm emptitius circumcidetur, et « quicumque non fuerit de stirpe vestrâ : erit- « que pactum meum in carne vestrâ in fœdus « æternum. Masculus cujus præputii caro cir- « cumcisa non fuerit, delebitur anima illa de « populo suo, quia pactum meum irritum fe- « cit. » Iterùm propter fidem et obedientiam Abrahæ eadem pollicitus est Deus cum juramento his verbis c. 22, v. 16 : « Per memet- « ipsum juravi, dicit Dominus, quia fecisti hanc « rem, et non pepercisti filio tuo unigenito « propter me, benedicam tibi et multiplicabo « semen tuum sicut stellas cœli et velut arenam « quæ est in littore maris ; possidebit semen « tuum portas inimicorum suorum, et bene- « dicentur in semine tuo omnes gentes terræ. » Pactum hoc confirmatum fuit Isaac et Jacob, neque Deus omnipotens dedignatus est appellari *Deus Abraham, Deus Isàac et Deus Jacob*. Duplex igitur fuit hujus pacti pars: alia temporalis pertinebat ad progeniem carnalem et terram Chanaan ; alia spiritualis spectabat semen benedictum et universam gentem humanam (1).

(1) Has varias factas Patriarchis promissiones intelligunt quamplures recentiores Judæi, et cum his quidam judaizantes Christiani, de multiplicatione solùmmodò sobolis et de prosperitate gentis Israeliticæ temporali ; quæ tanta promittitur futura, ut reliquæ gentes sibi mutuò benedicant, sumptâ ab Israelitis similitudine et quasi per proverbium dicant : « Deus vestram gentem multiplicet, ut semen Abrahæ, Isaaci et Jacobi multiplicavit ; vel benedicant sibi ipsis dicentes : Benedicat nobis Deus, sicut benedixit Abrahæ. » Hanc expositionem avidè amplectuntur omnes nostræ Religionis adversarii. Alii Judæi etiam hæc intelligunt de felicitate temporali afferendâ omnibus populis per Messiam regem suum, qui omnes gentes suo imperio subjecturus est.

At omnes ferè interpretes christiani concordes sunt in exponendis prædictis locis de promissâ spirituali benedictione in omnes gentes diffundendâ per Messiam, seu Christum, ex semine Patriarcharum oriundum ; atque in hâc suâ interpretatione habent auctores SS. Petrum et Paulum. Prior etenim Act. 3, v. 25, hæc verba fecit ad populum judaicum : « Vos estis « filii Prophetarum et testamenti, quod dispo- « suit Deus ad patres nostros, dicens ad Abra- « ham : *In semine tuo benedicentur omnes familiæ* « *terræ*. Vobis primùm Deus suscitans Filium « suum, misit eum benedicentem vobis, ut « convertat se unusquisque à nequitiâ suâ. » S. autem Paulus in Ep. ad Galatas c. 3, v. 16, scripsit : « Abrahæ dictæ sunt promissiones et « semini ejus ; non dicit : Et *seminibus*, quasi « in multis, sed quasi in uno : et *semini tuo*, « qui est Christus. » Deinde pergit Apostolus his verbis : « Hoc autem dico testamentum « confirmatum à Deo : quæ post quadringentos « et triginta annos facta est lex non irritum « facit ad evacuandam promissionem. Nam si « ex lege hæreditas, jam non ex promissione : « Abrahæ autem per repromissionem donavit « Deus. Quid igitur lex? propter transgressio- « nes posita est, donec veniret semen, cui « promiserat, ordinata per angelos in manu « mediatoris.... Lex ergo adversùs promissa « Dei? absit... priùs autem quàm veniret fides « sub lege custodiebamur conclusi in eam fi- « dem, quæ revelanda erat. » Idem Apostolus ad Gal. c. 4, v. 22, habet : « Scriptum est enim, « quoniam Abraham duos filios habuit, unum « de ancillâ et unum de liberâ. Sed qui de « ancillâ secundùm carnem natus est, qui au- « tem de liberâ per repromissionem : quæ sunt « per allegoriam dicta. Hæc enim sunt duo « Testamenta : unum quidem in monte Sinâ in « servitutem generans, quæ est Agar ..... nos « autem, fratres, secundùm Isaac promissionis « filii sumus. Sed quomodò tunc is, qui secun- « dùm carnem natus fuerat, persequebatur « eum, qui secundùm spiritum : ita et nunc. » Ex quibus locis ac multis aliis, quæ afferre liceret, manifestum est Apostolum, in promissionibus factis Abrahamo, Isaaco et Jacobo duplicem partem distinxisse : unam minùs principalem, quæ pertinebat ad progeniem carnalem, ad possessionem terræ Chanaan et prosperitatem judaicæ gentis temporalem ; quæ habuit complementum per pactum initum in monte Sinâ per mediatorem Moysem, et Dei supernaturalem in gentem judaicam usque ad Christum providentiam ; aliam spiritualem, spectantem ad semen benedictum et universam gentem humanam, quæ in eo benedicenda prædicitur : hæc completionem habuit in Christo Domino, quod his rationibus conficitur.

Cùm statim post Jacobi mortem gens electa divinis auspiciis multùm crescere deberet, nec sine constitutione aliquâ civili populus ille posset contineri, sapientissimo consilio Jacobum cum familiâ suâ in magnum regnum transtulit Deus, ubi augeri per ducenta circiter annos sine invidiâ proximarum gentium potuit, et sine civili constitutione propriâ consistere. Ne tamen gens Abrahamitica Ægyptiorum usibus et institutis se accommodaret, neve amitteret memoriam divinorum promissorum, illa filiis suis diligenter exposuit Patriarcha Jacob morti proximus et oratione rhythmicâ suæ familiæ ventura fata cecinit : neque solùm suam stirpem fore aliquando ingentem populum admonuit filios, sed certiores eos fecit, *non au-*

ferendum sceptrum de Juda et ducem de femore ejus, donec veniret Messias, gentium omnium expectatio. Utque altiùs insideret animis hæc ex Ægypto transmigratio, ultimo testamento præcepit filiis, ut corpus suum deferrent ad sepulcra patrum suorum; et eodem consilio Josephus ossa sua servari jussit, aliquando ex Ægypto à nepotibus deportanda, perpetuum

1° Hæc promissio : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ*, propria fuit Abrahamo, Isaaco, Jacobo, et ab eâ exclusi sunt Ismael et alii Abrahæ filii, sicut et Esaü, filius Isaac et frater Jacobi. Atqui tamen hi participes fuerunt promissionis, quâ continebatur prosperitas temporalis. Ergo singularis illa et eximia spectans ad omnes gentes, de prosperitate temporali nequit intelligi. Major certa est : nam hæc promissio facta Abrahæ, Isaaco et Jacobo dicitur per antonomasiam *fœdus Dei*, *pactum meum terum*, *pactum meum inter me et te*, et ab eo cæteri omnes disertè et expressis verbis excluduntur, uti patet ex hoc loco Gen. 17 : « Dixitque Abraham ad Deum : Utinam « Ismael vivat coram te. Et dixit Dominus : « Verè Sarai uxor tua pariet tibi filium.... vo- « cabisque nomen ejus Isaac, et constituam pa- « ctum meum illi in fœdus sempiternum, et « semini ejus post eum. » Pactum ergo Dei speciale includens benedictionem omnium gentium, cum Ismaele non fuit constitutum, sed cum Isaac. — Minor quoque certa est. Nam prosperitas temporalis ad Ismaelem pertinuit juxta sermonem angeli ad Agar, Gen 16, 10 : « Multiplicans multiplicabo semen tuum, et « non numerabitur præ multitudine. » Et Gen. 17, post verba supra relata addit Deus : « Super Ismael quoque exaudivi te. Ecce bene- « dicam ei et augebo eum et multiplicabo eum « valdè : duodecim duces generabit et faciam « illum in gentem magnam; pactum verò meum « statuam cum Isaac. » Itaque illa promissio, quæ *fœdus* seu *pactum Dei* dicitur cum Isaac tantùm à Deo confirmatum est, quamvis felicitas temporalis etiam Ismaeli communis fuerit. Ergo in promissione factâ Abrahamo duo distinguenda sunt, scilicet sobolis multiplicatio cum temporali prosperitate, et præterea pactum Dei sempiternum, quo promisit in semine Abrahami et Isaaci benedictum iri universas nationes terræ. Ergo in his verbis, *benedicentur in te*, etc., non significatur felicitas temporalis Israelitarum, sed felicitas spiritualis per Messiam afferenda.

Sic quoque promissio facta Isaaco quoad felicitatem temporalem communis erat Jacobo et Esaüo, et ad utrumque effectus pertinuit. Sed super caput Jacobi mansit specialis illa benedictio spiritualis, quam hæreditaverat Isaac præ Ismaele, ut constat ex cap. 27 Geneseos. Nam legitur Isaac cum his verbis benedixisse Jacobo : « Det tibi Deus de rore cœli, et de « pinguedine terræ abundantiam frumenti et « vini, et serviant tibi populi, et adorent te « tribus : esto dominus fratrum tuorum, et in- « curventur ante te filii matris tuæ. Qui ma- « ledixerit tibi, sit ille maledictus : et qui be- « nedixerit tibi, benedictionibus replcatur. » Et cùm accessisset Esaü postea benedictionem paternam petens, respondit Isaac respiciens ad principalem prærogativam : « Benedixi et « (Jacobo) et erit benedictus. .. Dominum tuum « illum constitui, et omnes fratres ejus servi- « tuti illius subjugavi : frumento et vino stabi- « livi eum, et tibi post hæc, fili mi, quid fa- « ciam? » Sed cùm instaret Esaü et diceret : « Num unam tantùm benedictionem habes, « pater? Mihi quoque obsecro ut benedicas. » Scilicet quamvis præcipuam benedictionem sibi eripuerat Jacob, illam quam præ Ismaele hæreditaverat Isaac, relictam tamen esse novit aliam benedictionem, quâ Ismael non caruit : et reverà votis annuit Jacob et dixit : « In pin- « guedine terræ et in rore cœli desuper erit « benedictio tua. Vives in gladio et fratri tuo « servies : tempusque veniet cùm excutias et « solvas jugum ejus de cervicibus tuis. » Quibus verbis continetur prosperitas temporalis.

Et certè si attenderimus ad Jacobi fortunam, dùm viveret, et ejus posterorum, nullo modo specialis prærogativa, quæ ei concessa est, de felicitate temporali intelligi potest. Statim post acceptam patris benedictionem fugit è domo paternâ timens Esaü, et in exilio plures annos vixit non sine magnâ trepidatione et metu. Redux in patriam terram omni arte conciliare sibi Esaüi animum studuit, munera ad ipsum misit, se vocat servum ejus, et congressus septies pronus in terram ipsum adoravit, dominum vocavit, et obsequium et reverentiam professus est et vovit. Sic enim dicebat : « Vidi « faciem tuam, quasi viderem vultum Dei : esto « mihi propitius.... Præcedat dominus meus « ante servum suum; ego sequar donec veniam « ad dominum meum in Seir. » Jam verò quod spectat utriusque patriarchæ posteros, intelligimus ex libro Geneseos c. 36, Idumæos Esaüo prognatos ditionem et imperium habuisse diù ante Israelitas. V. 31, habemus : « Et isti reges « qui regnaverunt in terrâ Edom antequàm re- « gnaret rex super filios Israel. » Cùm postea in terram Chanaan inducti sunt Israelitæ, nullum in posteros Esaü jus obtinuerunt : nam Deut. 2, 4 : « Dixit Dominus ad Moysem : Et « populo præcipe, dicens : Transibitis per ter- « minos fratrum vestrorum filiorum Esaü, qui « habitant in Seir, et timebunt vos. Videte ergo « diligenter ne moveamini contra eos. Neque « enim dabo vobis de terrâ eorum quantùm « potest unius pedis calcare vestigium, quia « in possessionem Esaü dedi montem Seir. Ci- « bos emetis ab eis pecuniâ et comedetis, « aquam emptam haurietis et bibetis. » Verum est quòd sub Davide debellati fuerint Idumæi (2 Reg. 8, 20); at sub Joram (4 Reg. 8, 20) libertatem recuperârunt, et regem sibi constituerunt, et tempore Achaz regis Judæ percusserunt multos de Judâ et ceperunt prædam magnam (Paral. 2, c. 28, v. 17). Ergo prærogativa singularis et eximia, quæ appellatur *fœdus Dei*, quæ ab Abrahamo defluxerat in Isaacum, non in Ismaelem, postea defluxit in Jacobum, non in Esaüm, non erat sobolis multiplicatio et felicitas temporalis, et consequenter erat benedictio spiritualis per Christum, quem omnes tribus adorant et in quo omnes gentes juxta fidem nostram benedicuntur.

2° Sic argumentari licet : Vel ista verba :

scilicet istius expectationis monumentum.

Elapsis ducentis circiter et quindecim annis, cùm jam immensa Israelitarum multitudo excitaret Ægyptiorum invidiam, parque esset occupandæ terræ Chanaan, populum suum Deus, duce Moyse, in brachio extento liberavit, totamque naturam voci hominis obedientem fecit : non solùm tunc eorum gentilitius et tutelaris Deus esse voluit, sed etiam insuper reipublicæ regimen in se suscipere dignatus est. Solemni ritu et communi suffragio populi in regem electus fœdere sibi Hebræos obstrinxit, cujus conditiones his verbis expressit Moyses : « Jehovam elegisti hodiè, ut sit tibi « Elohim (id est, dominus, imperator), et « ambules in viis ejus et custodias cæremonias « illius, et mandata atque judicia, et obedias « ejus imperio : et Dominus elegit te hodiè, « ut sis ei populus peculiaris sicut locutus est « tibi, et faciat te excelsiorem cunctis genti- « bus quas creavit, in laudem, et nomen et « gloriam suam. » Statim hâc instructus auctoritate politicâ, jure regio leges civiles sancivit Deus, nunquàm ab ullo homine abrogandas, judices et magistratus vicarios suos ordinarios constituit, reservatis sibi causis difficilioribus. Ferre voluit in republicâ judaicâ omnes regiæ potestatis notas : tabernaculum splendidissimum erigitur, ad cujus portas, tanquàm ad fores palatii magni regis excubiæ peragebantur; certus ministrorum numerus regis servitio dicatur, qui publicis aluntur impensis; vectigal in auctoritatis testimonium exigitur. Denique omnibus apud populum hunc regiæ dignitatis officiis perfunctus est Deus; ducebat exercitus, dividebat jura, præmia et supplicia tribuebat, et peculiari postea providentiâ sic semper rexit, ut salus publica et reipublicæ incolumitas cum pietate et obedientiâ divinis legibus fuerit conjuncta, desolatio et afflictio adversùs Deum rebellionem semper sit insecuta; hâcque ratione apud populum durissimæ cervicis servata semper est vera religio. Sed in hâc re id præcipuum et maximè animadvertendum est, quòd in ipsâ fundatione reipublicæ, in legum constitutione, ita omnia instituerit et disposuerit, ut ea quæ acciderent typi et figuræ essent rerum futurarum, sitque historia judaica tota prophetica et quædam actio prævia historiæ evangelicæ. Tandem ut nihil omitteretur, quo expectatio futuri redemptoris semper vigeret in Judæorum animis, significavit Deus in ipsâ lege venturum aliquando prophetam similem Moysis, id est, legislatorem et mediatorem Testamenti, cui parere deberent; atque per continuam prophetarum successionem, quò propiora erant Messiæ tempora, eò

Benedicentur in te omnes cognationes terræ, vertenda sunt cum Hebræis quibusdam : *In te benedicent se omnes gentes*, dicendo scil. : « Utinam sim tam felix et benedictus quàm fuit Abraham ! » ad quem sensum hunc locum vertit Sanctes Pagninus. Vel per ea intelligendum est cum Judæis plerisque ex prosperitate temporali posterorum Abrahæ nasciturum tempore Messiæ prosperitatem et felicitatem temporalem omnium nationum terræ, vel sensu Christianorum ea intelligenda sunt de benedictione spirituali, quòd per Christum omnes gentes adduci ad cognitionem veri Dei et justificari debeant. Atqui primo sensu verba accipi nequeunt: quia verbum hebræum *Nibrechu* purè passivum est, scil. conjugationis passivæ dictæ *Niphal* apud Hebræos, proprièque significat *benedicentur*. Nullo modo significat actionem reflexam agentis in seipsum, scil. *benedicent se* : hoc enim significatur conjugatione ultimâ dictâ *Hithpael*, hìcque dicendum fuisset, *Hithbarachu*. Aliunde septuaginta interpretes, Chaldæus paraphrastes, versiones Samaritana, Syriaca, Arabica, S. Paulus, quem à communi Judæorum sensu recessisse nulla ratio probat, omnes vertunt, *benedicentur*, non verò, *benedicent se*. Præterea falsum est usurpatum fuisse unquàm istud proverbium apud gentes : « Sim tam felix quàm fuit Abraham ; » vel : « Deus mihi benedicat, sicut benedixit semini Abrahami, Isaci et Jacobi ! » Neque minùs usurpari potuit de Ismaelitis aut Idumæis, quorum non minor fortassè fuit multiplicatio sobolis aut felicitas temporalis quàm Israelitarum. Imò majora imperia ex posteris Ismael orta sunt quàm ex Israelitis. Non possunt eadem verba intelligi de prosperitate temporali omnium nationum, oriundâ ex dominio universali Israelitarum in omnes gentes. An ergo tanta felicitas est, excidere libertate suâ et in servitutem unius gentis redigi ! Soli Judæi hujus statûs felicitatem percipere valent; cæteræ gentes illam summis votis deprecarentur. Aliunde agitur de felicitate communicandâ cum gentibus, ita ut sit earum propria sicut et Israelitarum, quæ nullam relinquit umbram dominationis unius gentis in aliam, nec possibilis est nisi sensu spirituali. Ergo de benedictione spirituali intelligi ista verba necesse est.

3° Denique hæc nostra explicatio habet connexionem cum prophetiâ jam expositâ, contentâ in sententiâ adversùs serpentem, cujus quædam evolutio est. Nam illud semen in quo benedicendæ sunt omnes cognationes terræ, aliud esse non potest ab eo, quod conterere debebat caput serpentis et homines ad pristinam justitiam et felicitatem revocare. Quamdiù enim mors et peccatum et diabolus regnarent in gentes, gentes nullo modo benedici potuerunt. Benedictionis auctor ille est, qui solvit maledictionem et conterit caput inimici, qui auctor maledictionis extitit. Habet etiam eadem prophetia necessariam connexionem cum omnibus consequentibus prophetiis, à quibus summam lucem acceptura est.

clariùs illius personam, munera, vitamque omnem expressit (1).

Advenit tandem tempus cùm Deus, qui multifariam multisque modis nobis locutus fuerat in Prophetis, loqui nobis voluit in filio: nascitur virgine matre, stirpe davidicâ, in urbe Bethleem, templi dominator et angelus testamenti; ab angelis annuntiatur pastoribus; sidere Magis innotescit; voce clamantis in deserto hominibus demonstratur, et etiam clarâ voce de cœlo delapsâ. Post hanc demissam de cœlo vocem: *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui, ipsum audite,* legationis suæ munere fungi incipit: quod juxta Prophetas triplici constabat officio, prophetico, sacerdotali et regio. Propheticum obiit munus quamdiù inter homines versatus est; hocque nomine nobis divinam patefecit voluntatem, doctrinam suam à Deo profectam miraculis comprobavit, virtutum exemplis illustravit, sanguine suo obsignavit, abrogatâque veteri lege, cujus ipse complementum fuit, novæ legis mediator extitit. Sacerdotale munus duabus partibus constabat, oblatione donorum et sacrificiorum pro peccatis, et intercessione apud Deum: Christus, sacerdos factus secundùm ordinem Melchisedech, obtulit holocaustum perfectissimum Domino, victimam impollutam corpus suum, in quo peccata nostra pertulit: et in arâ crucis positus, fundens preces, *exauditus est pro suâ reverentiâ,* sedensque nunc in dextris Dei, non cessat interpellare pro nobis; sicque transtulit sacerdotium Aaroniticum. Denique propter passionem mortis gloriâ et honore coronatus, et summâ rerum potitus, sancivit auctoritate regiâ novam legem, constituit Ecclesiam, instituit ministros, Spiritum sanctum illiusque dona distribuit, et

(1) Prophetias de Messiâ in lege contentas claudit illa celebris Balaami, Num. 23 et 24, cujus cùm nulla mentio in sequentibus sit, ejus brevem hîc expositionem offeremus. Accersitus Balaam divinus seu ariolus à Balac, rege Moabitarum, ad maledicendum filiis Israel, Dei spiritu actus prorupit invitus in varias benedictiones temporales et spirituales, quæ pulcherrimo carmine continentur; et tandem in hæc verba: « Dixit auditor sermonum « Dei, qui novit doctrinam Altissimi et visiones « Omnipotentis videt, qui cadens apertos ha- « bet oculos: Videbo eum (*), sed non modò: « intuebor illum, sed non propè. Orietur stella « ex Jacob et consurget virga de Israel, et « percutiet duces Moab, vastabitque omnes « filios Seth. Et erit Idumæa possessio ejus; « hæreditas Seir cedet inimicis suis; Israel « verò fortiter aget; de Jacob erit qui domine- « tur et perdat reliquias civitatis. » (Fortè pro מעיר legendum שעיר, et perdet reliquias *Seir.*) Denique post quorumdam eventuum particula-

(*) Hebraicè habetur אראנו ולא עתה, *videbo eum, non nunc.* Affixum, נו, *eum*, pertinet ad אל, *Deum*, et ad עליון, *altissimum*, quæ nomina mox antecesserunt. Ex quo sequitur, aut Balaam nihil sententiæ, quanquàm Deo afflante, extulisse, aut vaticinatum fuisse venturum esse in terras *Deum altissimum;* et velamen habuisse super cor Judæos, qui non viderint in sacris Scripturis eum quem expectabant, regem Messiam, fore non modò hominem, sed *Deum....* דרך כוכב מיעקב, *progreditur stella ex Jacob.* Est parallelum verbum *stella* verbo שבט

rium prædictionem, nempe interitûs Amalecitarum, et captivitatis Cinæorum ab Assyriis, sic fatidicum sermonem concludit: « Assumptâ « parabolâ iterùm locutus est: Heu! quis victu- « rus est, quando ista faciet Deus? Venient in « triremibus de Italiâ (מיד כתים, de latere Ci- « thim), superabunt Assyrios, vastabuntque « Hebræos, et ad extremum etiam ipsi peri- « bunt. » Habemus in illâ antiquissimâ prophetiâ, editâ mille quingentis fermè annis ante Christum, non tantùm Hebræorum et vicinorum populorum fata, sed et Assyriorum et Romanorum, quorum imperia nondùm nata erant: adeò ut omnes quæ postea editæ sunt ab Isaiâ, Daniele et cæteris prophetis prædictiones fuerint solùmmodò hujus evolutiones. Verbis illis: *Orietur stella ex Jacob,* etc., prænuntiatum fuisse Messiam communis fuit olim Judæorum sententia, ut ostendit insignis illius impostoris tempore Adriani vesania, qui Messiam præ se ferens, appellari voluit *Barcokeba,* filius stellæ; et consentiens interpretatio Onkelosi, Jonathanis, interpretis Hierosolymitani, R. Mosis Hadarsan et Maimonidis. R. quidem Maimonides prædictam prophetiam bifariam divisit, ita ut pars prior ad Messiam, secunda ad Davidem referretur; cujus auctoritatem secutus est Huetius. At reverà de uno eodemque principe sermo est, cujus imperium universale et in omnes gentes latè diffusum esse oportebat: qui character nec Davidi, nec ulli quàm Messiæ convenit. Id clarè perspexit Grotius, et ideò ut hanc prophetiam Davidi applicaret sensu historico, et Messiæ solùmmodò *sensu typico,* fingere necesse judicavit, aliquem ex ducibus Moab nomine *Seth* donatum fuisse tempore Davidis, et ejus subditos dictos fuisse *filios Seth.*

---

virga, quo utroque verbo ille demonstratur, qui *vulneraturus sit duces Moab.* Itaque idem ille hîc significatur adventurus, quem jam advenire stella Magis monstravit, non autem ipsa illa *stella,* quam in oriente Magi viderant, quamque nemo dixerit ortam fuisse *ex Jacob.* Significat Balaam regni Moab fore debellatorem eumipsum regem, qui sit in terras adventurus, eamdem notans utròbique Christi Domini personam, non verò idem tempus et adventûs ejus, et regni Moab debellati. Nam per ejus Dei potentiam fuerunt devicti reges regno Israel inimici, qui Deus postea *in terris apparuit et cum hominibus conversatus est.* Et ejus *virgâ* utebantur Israelitarum reges ii, qui et Amalec et Moab suo imperio subjecerunt. Vide *cursum Script. sacræ,* t. 7, dissert. in proph. Bal.

aliquando venturus est cum gloriâ judicare vivos et mortuos. Habetis brevem œconomiæ divinæ descriptionem, ejusque historiam. Jam verò quàm fieri possit brevissimè, ostendamus primò exteriorem christianæ religionis formam pulchram esse, invitareque homines ad diligentiorem tantæ rei investigationem : deinde ponderemus rationes generaliores, quibus alienari se à doctrinâ revelatâ deistæ dicere consueverunt.

III. — *Præjudicationes pro religione revelatâ.*

Multis certè sibi conciliare debet hominum animos Religio christiana, antiquitate, uniformitate seu constantiâ illorum qui in omni ævo eam propagârunt, singulari in Deum pietate, rerum denique magnitudine et doctrinæ puritate. Namque primò, christiana Religio non solùm antiquissimis orta est temporibus, sed ipsius mundi æqualis, habet suos annales à primâ rerum constitutione ad hæc usque tempora perpetuâ serie sine interruptione ullâ decurrentes. Illius monumenta antecedunt imperiorum, quorum forma ad nos pervenit, originem, urbium antiquissimarum fundationem, artium inventionem : quæ omnia in æra christianæ Religionis collocari possunt et solent. Quid hâc antiquitate venerabilius? quid ad commovendam hominum reverentiam potentius? Antiquior sine dubio omnibus est veritas, ac quò minùs homines aberant à primo ortu, eò meliùs vera cernebant.

Est aliud non leve divinæ illius originis indicium, doctrinæ christianæ in omni ætate uniformitas et constantia. Continetur illa libris, qui licet à variis scripti auctoribus, magnis temporum intervallis divisis, omnes inter se consentiunt. Scriptor quisque posterior in superioribus divinam vocem agnoscit, et quasi in eâdem scholâ institutus eadem tradit præcepta. Hanc ab antiquissimis temporibus Religionis christianæ perpetuam successionem non sine Dei procuratione evenire potuisse facilè intelliget, quicumque humanarum rerum instabilitatem consideraverit, et ut ex levissimis causis maximæ contingant mutationes. Nihil autem aliud nobis exhibet historia, nisi theatrum ingens conversionum invicem semper succedentium, sive in imperiis, sive in hominum moribus, institutis, opinionibus, rerumque seriem tam mirabiliter variam, ut fingere ausi sint poetæ deam quamdam oculis captam et insanam, cui rerum humanarum committerent habenas. Tam raram igitur Religionis nostræ constantiam divinæ curæ adscribet æquus rerum æstimator, cùmque humana omnia temporis motui obsequantur, divinum esse oportere judicabit illud institutum, quod illius nequaquàm videt mobilitati obnoxium.

Quantam etiam religioni afferre debet auctoritatem singularis Prophetarum, qui in omni ætate Religionis christianæ doctores et assertores fuêre, virtus et integritas! Non contulêre animum ad scribendum inanis gloriæ cupiditate et conciliandæ existimationis hominum gratiâ, non ad divulgandam apud exteros gentis suæ famam, quam sæpis imè onerant opprobriis, nullo alio motivo excitatos, nisi pietate in Deum et charitate in concives, clarè perspicimus. Non more philosophorum disputant, hærent, conficiunt; sed divino correpti spiritu fundunt oracula, veritatis securi, vitamque plerique ad doctrinæ suæ defensionem posuêre. Cui dabimus fidem, si non pietati in Deum, charitati in patriam, integritati vitæ, rerum humanarum contemptui?

Quartò, religionem revelatam homini sapienti commendabit doctrinæ puritas, et, ut ita loquar, excelsitas. Dùm enim totum humanum genus in supinâ rerum divinarum ignoratione versaretur, et ipsi etiam philosophi, qui se ad studium sapientiæ totos conferebant, aberrarent à vero, variisque se opinionum erroribus implicarent, in nostris tantummodò annalibus invenimus doctrinam sanam puramque, dignam Deo afflatis scriptoribus. In primâ collectionis paginâ ea depingitur, quâ homini licet, gravitate creatoris virtus : illius omnipotentia, cui omnia parent, sapientia summa, et effusa bonitas, ita vividè exprimuntur, ut nescias an plus reverearis potentiam, quàm sapientiam admireris et bonitate commoveare : dignum tanti operis exordium! Ac in illâ ætate cùm omnes homines ad muta idola procumberent, haberentque locales deos, quos secum portarent, negant hi divinæ naturæ nomen esse ullum, aut aliam esse informandam animo notionem numinis, nisi entis sibi sufficientis, quod per se existens omnia sustinet, quod cœlum terramque immensitate complet, quod futuras omnes temporum periodos scientiâ complectitur, quod cum summâ æquitate res temperat humanas. Quis unquàm philosophus Deum expressit tam magnificè? vitæ moralis fontes, quos philosophi frustra plerique quæsière, recludunt; hominem ad imaginem Dei factum docent, ad immortale ævum destinatum, in pietate et virtutis exercitatione positam esse

hominis excellentiam. Denique qui etiam doctrinæ christianæ eam partem, quæ solâ ratione haud intelligitur, cogitatione complexus expendere voluerit, sentiet illam, non ab hominum ingeniis excogitatam, sed à sanctissimo numine ortam esse. At de illius in omnibus suis partibus consonantiâ, et ad hominis perfectam institutionem aptitudine infra disseremus. Si non exuissent minuti nostri philosophi candorem, ipsos judices appellare hic possemus, remque eorum arbitrio relinqueremus : utrùm religio mundi æqualis, constanti et perpetuâ traditione ad nos pura et incorrupta decurrens, singulari doctrinæ puritate suspicienda, præceptis morum optimis abundans, commendata nobis in omni ætate à viris insigni prædilis pietate, nostram excitare non debeat attentionem et etiam reverentiam. Videamus ergo an has generaliores considerationes suspendere valeant rationes illæ, etiam generales, quibus avocari solent Deistæ à Religionis nostræ etiam expendendis fundamentis.

IV. — *Prætensæ adversùs religionem revelatam præsumptiones.*

Ex illis quidam legis naturalis defensionem magno studio aggressi sunt, docueruntque illam ita esse omnibus numeris perfectam, ut nihil ad Religionem et mores pertinere possit, quod quisque etiam idiota non pervideat : et ab hoc profecti principio omnem revelationem inutilem, et propterea Deo indignam concluserunt. Multi sunt etiam parùm solliciti de Religionis revelatæ veritate aut falsitate, quòd habeant fixum in animo, virtute solâ delectari supremum numen, et quamcumque institutionem etiam cœlestem huic fini subservientem esse oportere; existimentque sequi posse se virtutem sine fide christianâ. Quid interest, aiunt, si quis pius in Deum, benignus in proximum, sobriusque sit, motivis excitatus naturalibus, an fide christianâ ?

Verùm desideramus magnoperè in istis hominibus candidum atque æquum animum. Quis enim bonâ fide tueri potest hominem unumquemque in quâcumque positum vitæ conditione, omnia habere ad Religionem et vitam rectè instituendam adjumenta? Quis unquàm philosophus officiorum vitæ et Religionis summam sine maximorum errorum admixtione confecit? Quotusquisque eorum fuit animo ita comparatus, ut ratio præcipit, et disciplinam suam non ostentationem potiùs scientiæ quàm legem vitæ putavit? Si ratione duce, vitam perfectè instituere quisque valeat, quî factum est, ut ne una quidem gens in veri Dei cultum inciderit? Quî contigit ut sola gens judaica veri Dei notitiam habuerit? Religio revelata profuit hominibus etiam quatenùs continet legem naturalem : 1° quia est quædam externa promulgatio legis istius sine erroris et superstitionis admixtione, et continet summam præceptorum quam philosophi nunquàm potuerunt disputando conficere ; 2° quia est promulgatio nova auctoritatem afferens legibus naturalibus : novis quippe argumentis, iisque ad vulgi captum valdè accommodatis, confirmantur præcepta naturalia in Religione christianâ, miraculis, etc. ; 3° quia est constans et perpetua vitæ regula, flecti nescia, nec ingeniis hominum accommodanda. Sed de hâc re fusiùs in aliâ parte hujus operis disputavimus ; ubi etiam ostendimus quantùm à ratione et pietate abhorreat aliorum securitas, qui suis meritis confisi, religionis revelatæ partem supernaturalem sine examine aspernantur.

Secundò, revelationem incredibilem pronuntiare solent quidam, vel hoc solo, quòd medium sit ad instituendos homines extraordinarium ; quòd œconomia revelata ipsis disjuncta videatur à naturali constitutione ; quòdque necessariò fundari debeat in prodigiis, quibus fidem addere credulitas est. Sed præsumptionis contra ejus veritatem fundamentum ignorantia nostra esse nequit : quàm multa in rerum naturâ, in ordine providentiæ Dei naturalis, oculorum fugiunt et mentis aciem, quæ ineptè incredibilia pronuntiaremus, quia extraordinaria ! Non est Religio christiana incredibilis, si rerum ordinem singularem et disjunctum à constitutione naturali exponat ? Quia hæc singularitas adversùs revelationem præsumptionis fundamentum esse non potest, nisi ratio sit aliqua, cur œconomia divina et constitutio naturalis consentire debeant : nam earum rerum contentio, quæ non ostenduntur debere consentire, alteram non demonstrat incredibilem : præterea modò ostendemus divinam œconomiam cum rerum ordine naturali majorem habere connexionem, quàm solent Deistæ suspicari. Non tandem Religio christiana incredibilis est, quia in prodigiis fundata est : nam si miracula sint possibilia, eaque patrandi causa sit legitima, quæ, quæso, est ista adversùs eam præsumptio ? Levissima profectò, quam elevat levissimum argumentum.

Siamenses qui nunquàm aquam frigore constrictam viderunt, rem incredibilem pronuntiant potiori jure quàm Deistæ miracula esse decernunt incredibilia ; quia illud Siamensium judicium nulla ratio ipsis cognita elevat, legibus naturæ ipsis cognitis phænomenon istud non videtur consentire ; contra autem revelationem probabilem, et consequenter miracula, sine quibus revelatio non habet auctoritatem, credibilia facit, divinæ opis hinc necessitas, illinc divina bonitas, quibus permoti inter ethnicos sapientissimi hanc à Deo gratiam et petierunt, et expectaverunt.

Tertiò, quibusdam magnum adversùs revelatam œconomiam argumentum visum est, quòd cùm unico momento ab initio mundi evolvi et ad exitum perduci potuerit, tamen nonnisi gradatim et per varias successivè dispensationes fuerit explicata.

At qui hæc objiciunt, non intelligunt quanta sit in hâc parte inter providentiam naturalem et supernaturalem analogia. Verum quidem est œconomiam divinam non esse rerum ordinem fixum et consistentem, sed progressivum ; cùm certum sit magnum opus redemptionis naturæ humanæ inchoatum à constitutione mundi non esse omninò perficiendum, nisi in fine seculi, quando revocabuntur homines ad vitam immortalem, et destruetur præsens mortis imperium. Sed eamdem esse rationem ordinis naturalis necesse est confiteri ; nam videmus in omni re providentiam naturalem nonnisi per multa media et longas ambages fines suos consequi : omnis natura est series actionis ordinata ad fines aliquos, qui non subitò attinguntur, sed post temporis intervalla et longas quandoque moras : quidquid oritur in mundo non subitò maturum est, sed gradatim à parvo initio incrementa capit, adolescit, et maturam tandem, aliud citiùs, aliud seriùs assequitur ætatem. Vita ipsa humana ab infantiâ ad juventutem, à juventute ad virilem ætatem, à virili ætate ad senectutem progreditur ; illaque interior et naturalis revelatio veritatis, quæ ratio dicitur, non statim perfecta est : primas dat nobis natura intelligentias, quæ doctrinâ et meditatione evolvuntur ; nec nisi post longum tempus et multam experientiam, satis didicit homo ad moderandam rectè vitam. In vitâ etiam quasi generis humani easdem mutationes et progressus deprehendimus, seu in historiâ mundi gens humana nobis exhibetur in successivis statibus infantiæ, adolescentiæ, etc. ; siquidem fuit aliquando hominum genus sine illis artibus et instrumentis, ex quibus vitæ nunc comparantur maximæ commoditates. novimus quæ urbes primùm conditæ, quæ civitates constitutæ fuerunt, et qui primi extiterunt legislatores ; scimus quibus præclarissima inventa in mathesi et in philosophiâ debeantur : uno verbo omnes scientiæ et artes ab initio mundi ceperunt successivè incrementa et sine dubio capient apud posteros. Cùm ergo in constitutione rerum naturali naturæ parens methodum hanc secutus sit, quis audeat dicere sequi eamdem ipsum non debuisse in ordine gratiæ?

Quartò, crimini vertunt deistæ Religioni christianæ, quòd illius dispensatio ad omnes homines non pertinuerit, et in hoc argumento cum magnâ solent fiduciâ et jucunditate versari. Revelatio, inquiunt, judaica in Arabiæ desertis data dicitur et ad unius populi beneficiorum divinorum indignissimi usum concessa fuit : christiana etiam doctrina in Judæâ solummodò à Christo fuit prædicata ; unde etsi in variis mundi partibus fuerit sensim propagata, tamen innumeri sunt, et fuerunt populi in omni ætate, qui nullam habuerunt Evangelii notitiam. Jam verò quid tam alienum ab ideâ entis optimi, patris suorum amantissimi, quàm hæc inæqualis donorum distributio? Quis in animum sibi poterit unquàm inducere, Deum totius gentis humanæ regem et moderatorem, cujus imperium omnes mundi fines complectitur, unius populi Deum gentilitium et tutelarem esse voluisse, neglectis reliquis ditionis suæ partibus? Quid tam abhorret ab effusâ Dei in omnes charitate, quàm hæc personarum acceptio?

Utcumque videri poterit quibusdam argumentum istud luculentum, idem vanissimum dicere haudquaquàm dubitamus : nititur quippe principio, quod falsissimum probat, tum ratio, tum divinæ providentiæ naturalis ordo ; supponit enim teneri Deum omnibus ea impertiri dona, quæ aliquibus concedit : num Deum arguent ergo injustitiæ minuti philosophi, quòd hominibus negaverit eas dotes, quas concessit angelis? num reum agent Deum, quòd alteri concesserit ingenium excelsius, alteri indolem meliorem? quòd quosdam in iis nasci voluerit regionibus, in quibus multa invenirent ad instituendam piè et rectè vitam adjumenta, quibus alios carere permisit? quòd eumdem hominem in variis vitæ statibus fecerit sui ipsius dissimilem, neque æqualiter aptum ad moderandam vitam suam? sed si

Deus suas creaturas, imò et homines similitudine naturæ conjunctos variis distinguere dotibus potuit, iisque varia dare adjumenta virtutis et sapientiæ adminicula, quæ ad informandos animos religione multùm conferunt; quidni hæc eadem facere poterit supernaturali suâ providentiâ? quando Deistæ istius varietatis in rebus humanis causas exposuerint, cur alii hebetes vel dementes, alii ingeniosi, alii imbuti nativâ quâdam prudentiâ, alii leves et inconsiderati; alii humani et benigni, alii crudeles et ad malum propensi nascantur? cur alios bonis fortunæ, optimâ institutione, omnibus bonæ beatæque vitæ adminiculis adjuverit, alios in adversâ fortunâ sine iisdem reliquerit, vel etiam permiserit ut ab infantiâ traderentur dominis flagitiosis, qui ad omne scelus eos erudirent (1)? Tunc et nos ex iisdem principiis explicabimus, cur in œconomiâ revelatâ eadem facta sit hominum distinctio et discretio. Nihil est in hâc agendi ratione alienum à justitiâ : nam ille injustè facit qui alterius violat jus; cùm igitur revelatio sit gratuitum Dei beneficium, sicut quæcumque alia dos naturalis, quâ præstamus cæteris creaturis, sine ullius injuriâ aliquibus illam negare potuit; sicut eas, quas antecellimus, creaturas sine ullius injuriâ nostris dotibus carere voluit. Idcircò *non est personarum acceptor Deus;* nam accipere personam est uni detrahere, ut alterius melior sit conditio : nihil detrahit Deus hominibus in statu naturali relictis; dedit unicuique suum talentum, et pro ratione quâ illo usus fuerit à Deo æquissimè excipietur : nihil aliud efflagitare possumus.

Præterea hìc non prætereundum est, divinam œconomiam Adamo fuisse revelatam, et ejus institutione filiis ac nepotibus innotuisse, illiusque memoriam fuisse hominum culpâ deletam. Iterùm facta est œconomiæ divinæ revelatio Noe, ejusque filiis, cujus multa reperimus in traditione omnium gentium vestigia, quæ infra indicabimus : oblitterata iterùm hominum culpâ et deleta ferè Religio fuit. Tandem non statuimus solos Judæos et Christianos divinæ gratiæ participes factos esse; sententia vera est, profluxisse in omne genus hominum media ad comparandam mercedem Christianis piis destinatam sufficientia : multa circa efficaciam mortis Christi Domini et interiorem Spiritûs sancti administrationem nos latere nullus dubitat Christianus (1). Præterea numquid non manifestum est, inprimis omnem illam, quæ jam viget apud Christianos cujuscumque nominis, apud Judæos, apud Mahumetanos, Dei et ejus attributorum claram certamque notitiam; sicut et immortalitatis animæ persuasionem apud eos firmam; naturalis etiam legis perfectiorem evolutionem, esse ex revelatâ, quam defendimus, religione derivatam? Deinde possuntne probare Deistæ eas religiosas veritates, quas olim ipsi gentiles tenuerunt, pleraque etiam cultûs externi apud eos instituta, v. g., sacrificia, non fuisse ex traditione à primis parentibus, in omni ætate hominibus commendata, et consequenter revelationi esse accepta referenda?

(1) « Multis talis educatio et constitutio contigit, ut ne imaginari quidem sinantur « boni quidpiam; sed statim à primâ ætate « hominibus luxu, libidineque perditis, aut « heris suis sunt in deliciis, aut alio quopiam « infortunio gravante nequeunt animi oculos « attollere. Harum rerum causas omninò veri- « simile est esse in providentiæ rationibus, « tametsi non facilè cadant in cognitionem « hominum. » Origenes lib. 3 contra Celsum.

(1) Multùm elaborare solent Deistæ ut doctrinæ christianæ atrocitatis notam inurant, atque in hunc finem « supponunt aut etiam « affirmant, inquit sacra facultas Parisiensis « in censurâ latâ contra librum qui inscribitur « *Emile* p. 61, crimen esse juxta Religionem « christianam æternis dignum suppliciis, quòd « quis fide careat, qui de revelatione divinâ « nihil omninò audivit; secundùm hanc Religionem plures homines propterea hisce sup- « pliciis reverà addici, ita ut Deus eos puniat, « quia in tali regione nati sunt, atque in hujus « doctrinæ ab omni humanitate abhorrentis « defensionem ab aliis fingi Deum injustum « esse, qui innocentes propter parentis cri- « men æternis suppliciis afficiat; ab aliis au- « tem ridiculè fingi mittendum à Deo angelum « ad eos docendos, qui legis naturalis obser- « vantes sunt. » Quibus criminationibus hæc respondet S. F. : « Hæ propositiones nihil nisi falsam et adulteratam obtrudunt fidei christianæ et doctrinæ theologicæ expositionem; sunt in Religionem christianam et theologos catholicos summè injuriosæ et calumniosæ; produnt auctorem malâ fide scribentem aut blasphemantem quod ignorat. Atque hoc primò falsum est, nempe crimen aliquod secundùm fidem christianam dignum pœnis æternis in eo esse situm, quòd quis careat fide, qui tamen nihil didicit, nihil omninò unquàm audivit de revelatione divinâ. Ita non docet fides. Quisquis in invincibili veritatum fidei ignorantiâ versatur, nunquàm idcircò est nocens, aut punietur à Deo quòd eas veritates non crediderit. Hæc est doctrina christiana et catholica. Nemo quidem sine fide salvabitur; sed aliud est eumdem puniri, quia lumine naturali et auxiliis ad legem naturalem sequendam quibuslibet sibi concessis malè usus est : aliud est eumdem puniri, quia non credidit quod invincibiliter ignoravit, adeòque non potuit

Ergo ab effectibus et experientiâ satis probatur revelationis nostræ magna et diffusa apud varias gentes utilitas.

Quintò, non leve quibusdam Deistis visum est aliud argumentum natum ex defectu, ut aiunt, evidentiæ et certitudinis revelatæ Religionis. Quippe, inquiunt, si Deus voluisset hominibus mentem suam significare, eosque ad veram religionem et ad bonam vitam instituere credere. Deus impossibilia non jubet, sed summè justus et æquissimus usuram solummodò talenti commissi exacturus est. Secundò, tenet quidem Ecclesia catholica tanquàm dogma fidei, omnes homines, exceptâ B. Mariâ Virgine, nasci peccato originali coinquinatos, et filios iræ. At liberam facit Ecclesia catholica potestatem sentiendi cum S. Thomâ neminem propter solum originale peccatum plecti pœnâ sensûs positivâ, sed tantùm privari intuitivâ Dei visione, quæ beneficium est gratuitum, supernaturale et creaturæ rationali prorsùs indebitum : in quo ne umbram quidem injustitiæ et tyrannidis unquàm excogitabit vel depravata Deistarum ratio. Neque ipsa porrò eorum sententia, qui infantes sine Baptismo decedentes pœnâ sensûs esse afficiendos opinantur, eâ horret barbarie et immanitate, quam auctor christianæ fidei exprobrat. Hancce opinionem qui contra Pelagianos disputans protulit S. Augustinus non modò censet ejusmodi infantes « in damnatione omnium levissimâ futuros, » verùm addit istud Evangelii : *Melius erat homini illi non nasci,* non de quibuslibet peccatoribus, sed de scelestissimis à Domino esse dictum, atque nescire se utrùm infantibus illis « potiùs expediret ut nulli essent, quàm ut ibi essent. » Verba S. doctoris integra referamus. « Ego, inquit, non dico « parvulos sine Christi Baptismate morientes « tantâ pœnâ esse plectendos ut eis non nasci « potiùs expediret, cùm hoc Dominus, non « de quibuslibet peccatoribus, sed de scele- « stissimis et impiissimis dixerit. Si enim « quod de Sodomis ait, et utique non de solis « intelligi voluit, alius alio tolerabiliùs in die « judicii punietur, quis dubitaverit parvulos « non baptizatos, qui solum habent originale « peccatum, nec ullis propriis meritis aggra- « vantur, in damnatione omnium levissimâ « futuros? Quæ, qualis et quanta erit, quam- « vis definire non possim, non tamen audeo « dicere, quòd eis, ut nulli essent, quàm ut « ibi essent, potiùs expediret. » L. 5, c. Jul. c. 11. Tertiò qui cum S. Thomâ aiunt, Deum potiùs miraculum patraturum esse, v. g., mittendo angelum, quàm ut permitteret eum in peccato originali sine fide in Christum et charitate à vivis excedere, qui, opitulante Dei gratiâ, legis naturalis præcepta servâsset, hoc unum volunt, « Deum esse in omnes homines summè providum et bonum, eorum salutem sincerè intendere, nec deesse ipsi media quibus hanc salutem cuique etiam infideli possibilem faciat. Media hæc se plerùmque ignorare profitentur; quis enim omnes novit rationes quibus Deus potest agere erga unumquemque hominum? Pensitemus quid eorum verba sonent : Deus ab iis dicitur angelum potiùs missurus, miraculum potiùs patraturus, ut significent Deum tam certò, tam benignè esse auxiliaturum homini qui ita vixisset, ut, si fieri posset ipsum mediis ordinariis carere, alia ad id adhiberet insolita et miraculosa, quorum usus ei perinde est facilis. » Ibid p. 62, 63,

64. Præterea quamvis major theologorum pars hoc discrimen ponere soleat inter tempora, quæ Christi incarnationem præcesserunt, atque ea, quæ eamdem subsecuta sunt, quòd in illis implicita in Redemptorem fides sufficeret, in his requiratur explicita ad salutem; tamen quamplurimi duarum ætatum in hâc parte eamdem esse rationem statuerunt, quorum testimonia aliqua collecta videre licet apud Thomassinum theolog. dogmat. t. 3, p. 614. Adeò ut priorum sententia ad fidem non pertineat, testibus Haberto theol. mor. t. 2, p. 32; Sylvio l. 3, 2, 3, art. 8, conc. 4, et conc. 6. Gamachæo in 1am 2æ q. 2, t. 2, p. 505, et aliis. Uti etiam declaravit S. F. Par. in censurâ latâ anno 1767 in librum inscriptum *Bélisaire*, his verbis p. 22 : « Enimverò quamvis distincta et explicita in Christum et ejus mysteria fides, quâ semper aliqui donati sunt, dici queat unicuique non fuisse priscis temporibus necessaria, fide tamen catholicâ id tenendum est, nullum sine ejusmodi mysteriorum fide, saltem implicitâ, olim etiam esse justificatum et salvatum, et à quo tempore lex evangelica promulgata fuit, neminem justificari et salvari, qui « ex suâ culpâ et negligentiâ addiscendi, » fide explicitâ in Christum filium Dei, Deum et hominem, ac hominum morte suâ redemptorem caruerit, quâcumque alioqui polleat fide explicitâ in Deum unum et remuneratorem, ac implicitâ in Christum. « Non inscii sumus quid « præterea de eâdem explicitâ in Christum, « necnon in Trinitatem, ex quo Evangelium « sufficienter promulgatum est, fide necessa- « riâ, ut aiunt, necessitate medii, id est, ita « necessariâ, ut qui eam reipsà non habuerit « ad salutem non perveniat, complures optimæ « notæ theologi statuant, et quantum in Scri- « pturis hæc eorum sententia fundamentum « habeat, ut et in SS. PP. Scriptis præsertim « S. Augustini; sed in præsentiarum iis nos « immorari præstat, quæ fide catholicâ conti- « nentur. » Quid autem per *fidem implicitam Redemptoris* intelligant theologi explicabit sequens textus S. Thomæ, 2-2, q. 2, art. 7, ad 3um : « Si qui salvati fuerunt quibus revelatio non fuit facta, non fuerunt salvati absque fide mediatoris, quia etsi non habuerint fidem explicitam, habuerunt tamen implicitam in divinâ providentiâ, credentes Deum esse liberatorem hominum secundùm modos sibi placitos et secundùm quòd aliquibus veritatem cognoscentibus spiritus revelâsset (*). »

(*) De necessitate fidei explicitæ pro temporibus à Christo incarnato elapsis sic ait Bergier : « En général il faut se défier de toute « doctrine qui donnerait lieu aux incrédules de « conclure que depuis la venue de J.-C., le « salut est plus difficile aux païens qu'il ne « l'était auparavant, et que son arrivée a été « pour eux un malheur. » Diction., verbo *Foi*.

P. S.

re, iis usus fuisset mediis quibus nulla potuisset subesse vanitas. Attamen talia sunt argumenta, quibus Religionis christianæ et judaicæ veritas effici solet, quæ nonnullam relinquant dubitationem : videmus certè multos doctos et sapientes viros, qui post multam positam operam in explorandis fidei christianæ fundamentis assensum denegant : imò Evangelium totius gentis judaicæ testimonio refellitur. Quis credere possit Deum parcè et avarè contulisse beneficia, aut ad homines legatos voluisse unquàm mittere sine clarissimis legationis suæ signis et indiciis?

Respondemus nullum dubium esse quin directi à Deo ad homines legati ferre debeant manifestissima suæ missionis signa, et contendimus Moysem et prophetas, Christum et apostolos, clarissima habuisse missionis suæ argumenta; eos solos de veritate œconomiæ divinæ dubitare posse, qui argumentis attentam mentem denegant, aut qui majorem adhibent diligentiam ad inveniendas difficultates, quàm in ponderandis rationibus. Res non ideò certæ sunt minùs, quæ à talibus non admittuntur. Præterea sapientissimè actum est, ut Religionis splendor omnium oculos haud statim feriret, ut libera essent judicia, et « ut sermo Evangelii (verba sunt Grotii) tanquàm lapis esset Lydius, ad quem ingenia sanabilia explorarentur. » Neque profectò, in ordine naturali, Dei natura atque providentia, vel humanæ vitæ principia suâ evidentiâ ita percellunt hominum mentes, ut ad assensum necessariò cogantur : numquid enim non videmus ea omnia quæ in philosophiâ sunt certissima, cum magnâ dissensione in scholis veterum fuisse ventilata, et totum genus humanum abductum in gravissimos errores circa divinam naturam et religionis naturalis principia? siquidem insevit natura humanis mentibus solummodò scientiæ et virtutum semina, scientiam ipsam et virtutem non dedit : hæ industriæ et meditationis fructus sunt aut liberalis institutionis, quibus mediis carentes homines illos naturæ igniculos sic quandoque extinguunt, ut nusquàm naturæ lumen appareat. Ex quo tamen non sequitur vanam esse scientiam et virtutem. Et verò ea ex quibus in vitâ civili ad agendum inclinamur, multò minùs sunt evidentia, vixque quandoque probabilia : tamen stultum judicaremus eum, qui nihil ageret in vitâ, eò quòd certissimè non haberet compertos exitus suarum actionum. Voluit verisimiliter Deus, dùm judicia libera fecit, et scientiam atque fidem laboris et sapientis curæ fructum, ut locus esset merito, in recto usu omnium facultatum, non minùs earum quæ sunt intellectûs propriæ, quàm in exercitio earum quæ sunt voluntatis. Nulla causa fuit cur Deus illarum facultatum usum et exercitationem tolleret, harum relinqueret : nulla causa fuit cur homines in multa mala propter negligentiam in discendo, et culpabilem legis ignorantiam non inciderent, quàm propter peccata contra cognitam legem admissa : ac reverà experimur pares fermè esse in hâc vitâ exitus actionum humanarum, fuerintne admissæ, necne, cum conscientiâ delicti : tam diræ quandoque sunt consequentiæ incogitantiæ et imprudentiæ, quàm malitiæ : quamvis apud æquos judices et ad tribunal Dei in alterâ vitâ magnum inter errores et crimina ponatur discrimen.

Sextò, conqueruntur quoque adversarii nostri quòd homines malè utantur revelatâ Religione, quòd occasio extiterit multarum calamitatum, quòdque, ut ipsis videtur, levis sit ejus efficacia ad temperandas hominum passiones. — At pervertunt homines et malè utuntur, non solùm divinæ œconomiæ, sed Dei providentiæ naturalis muneribus; nec abusus Religionis christianæ, ac levis, quam habere supponitur, efficacia ad temperandas hominum passiones adduci potest in objectionem adversùs ejusdem veritatem, nisi in principiis atheorum. Nam illa revelatio veritatis, quæ per rationem, seu per lumen naturale, omnibus hominibus fit, et quæ data est à Numine ad moderandam hominum vitam, multò leviorem efficaciam habere deprehenditur, quàm habet christiana fides : proindeque absurdum est afferre adversùs veritatem Religionis christianæ argumentum, quod majorem vim habet adversùs legem naturalem. Proficisci debent Deistæ, sicut et nos, ab isto principio, non esse judicandum de divinis institutis ex moribus hominum, sed ex legum scopo. Ratio et fides admonent quid faciendum, et fides meliùs monet. Utraque multa habet ad virtutem incitamenta, at fides habet potentiora. Sed neutra cogit ad amplectendam virtutem, neutra tollit arbitrii libertatem.

Septimò, præcedentibus objectionibus alia affinis et cognata ducitur à Deistis ex obscuritate revelationis. Primùm, inquiunt, Deus illam obscurissimè hominibus exposuisse initio perhibetur, nec alio nomine illis Christus mediator et sacerdos cognitus fuit, nisi illo futuri liberatoris : deinde variis incrementis aucta

traditur ista dispensatio : tandemque ita res tota per mediatorem ipsum exposita est, ut magnum tamen adhuc remanserit arcanum, nullaque sit œconomiæ divinæ pars, quæ innumeris non sit obnoxia difficultatibus : quasi verò Deus invideret hominibus claram earum rerum notitiam, quas rescire ipsorum maximè interest? Haudquaquàm diffitemur divinam œconomiam fuisse usque ad Christi Domini ætatem *mysterium absconditum à seculis in Deo*, nobis ipsis imperfectè cognitum, ac variis obnoxium esse difficultatibus. Verùm negamus hanc obscuritatem vel levissimè imminuere debere Religionis christianæ certitudinem. Nam quod, quæso, in totâ philosophiâ dogma non patet objectionibus? tantas visa est quibusdam pati difficultates naturalis providentia, ut Deum ex naturâ tollere voluerint. Quid mirum itaque si supernaturalis ordinis quasi systema comprehensum non habeamus, cùm nequaquàm nobis perspecta sit ordinis naturalis ratio? Certè non minùs nostrâ refert hunc pervidere, quàm alterum. Afferant igitur Deistæ rationem aliquam, cur Deus voluerit ordinem naturæ nobis esse haud comprehensum; eadem rem nostram conficiet : ad nostram forsan probationem et exercitationem, ita res constituit naturales, ut eas exploratas habere non possemus; quidni etiam eamdem methodum in ordine supernaturali sequi potuit?

Igitur cùm difficultates, quas afferre solent Deistæ contra revelatam Religionem, oriantur ex eodem fonte, unde nascuntur illæ quibus impugnatur Religio naturalis, ex nostrâ scilicet ignorantiâ, eodem modo solvi possunt (1). Respondere solemus atheis, ordinem naturæ nobis perfectè notum non esse, et partem solummodò nostro conspectui offerri; nos nequaquàm posse media à finibus dividere, et ea quæ mala essent si finium haberent rationem, bona esse, si tanquàm media considerentur fini alicui convenientia; quòd denique ordo naturalis legibus gubernetur generalibus. Itaque si divinæ œconomiæ ratio similis et analoga sit naturali providentiæ, si sit etiam rerum ordo imperfectè cognitus, si in illo mediis utatur Deus ad fines aliquos inservientibus, si legibus etiam generalibus procedat, certè in simili materiâ eas-

(1) Gravis est et plena sapientiâ hæc Origenis observatio : « Oportet eos, qui Scripturas « ab auctore naturæ profectas putant, esse « persuasos et certiores, illas esse obnoxias « iisdem difficultatibus, quibus ipsam natura « lem constitutionem obnoxiam experimur. » Philocal. p. 23, ed. Cantab.

dem afferre responsiones licebit. Sed primò manifestum est, et puto, in confesso apud omnes, divinæ œconomiæ mysterium, *in quod desiderant angeli prospicere*, nequaquàm nobis esse perfectè cognitum; nec Christi munera officiaque explorata habemus, neque invisibilem cooperante Spiritu sancto gubernationem intelligimus : omnia fermè velo obducuntur. In supernaturali quoque ordine rerum, plura sunt instituta tanquàm media ad fines aliquos : hoc omnes Christiani fatentur. Denique quòd Dei supernaturalis providentia legibus generalibus, quas Deus initio sapientissimè instituit, perpetuò decurrat, non quidem clarum est; verùm id iisdem ferè rationibus conficitur, quibus probatur rerum ordinem naturalem ita procedere. Novimus leges naturæ quasdam, juxta quas corpora moventur, motumque permutant; sed omninò ignoramus illas, ex quibus pendent innumera phænomena, tempestates, procellæ, motus terræ, fames, pestilentiæ, quibus ad ulciscenda hominum crimina divina uti solet providentia : nescimus ex quibus legibus oriantur diversa hominum ingenia, indoles, vires, aut excitentur in mente cogitationes, quæ magnorum sunt quandoque eventuum causæ. Hæ leges ita sunt incognitæ, ut eventus ex illis pendentes fortunæ soleamus adscribere; sed cùm sors et casus sint vocabula vana, eas res haud dubitamus ex legibus generalibus oriri, quia in partibus naturæ cognitis, res ita regi videmus. Sic etiam ex analogiâ, si non possimus certò concludere, saltem ostendimus non repugnare, quominùs ordo etiam supernaturalis legibus procedat generalibus; illaque Religionis revelatæ ab origine mundi derivatio, variæ diversis temporibus dispensationes, miracula, gratiarum distributiones, et omnia quæ spectant ad hunc ordinem suo tempore evenerint, uti ordo initio constitutus postulabat.

Octavò, si in hisce, quas confutavimus cavillationibus Deistarum unus aut alter immoratus est, omnes conjunctis viribus elaboraverunt, ut œconomiæ divinæ rationem omnem alienam à sapientiâ ostenderent : supponit, aiunt, christiana Religio hominem à statu quodam perfectionis et felicitatis lapsum, in præsentis ævi labores et ærumnas, non suo, sed parentum peccato devenisse. Quæ doctrina tam divinæ sapientiæ, justitiæ et bonitati videtur repugnare, ut neque prophetiis, neque miraculis, neque ullo prorsùs vindicari queat argumento. Deinde methodus reparandi humani generis per mediationem Filii Dei incarnati tam singularis

est et absona, ut refugiat mens sana, nec fidem addere possit. Quod si verum sit, ineptè postulant Christiani attentam mentem suis argumentis; nam ut doctrina probari possit, certè debet esse probabilis : hæc omnem respuit probationem.

Non vos tædeat si in re tam seriâ expendendâ paululùm vos detineam. Pudet hæc opprobria nobis, et dici potuisse et non potuisse refelli. Doctrina christiana, hoc reponite mentibus, plena dignitatis, plena sapientiæ est; quod aliquando, Deo juvante, pro nostris viribus ostendemus : hìc solummodò efficiamus nequaquàm esse illam alienam à naturali Dei providentiâ ; quam cùm admittant Deistæ, vanitatis convincuntur, dùm has calumnias imponunt supernaturali rerum ordini.

Primò quòd Deus hominem primitùs creaverit multis, quibus nunc caret, instructum dotibus; quòdque ejus conditio felicior fuerit, id olim ex traditione communi et constanti acceptum omnes gentes crediderunt, quam populorum opinionem poetæ in suis de aureo seculo carminibus nobis reliquerunt; et ipsi etiam philosophi sapientiores, Pythagoras, Plato et alii, sortem hanc non primævam hominis, sed calamitatis propter peccata expertæ putaverunt : habet ergo doctrina christiana in hâc parte consentientem, tum veterum traditionem, tum philosophorum maximorum sententiam.

Secundò, quòd hæc funesta mutatio in humanâ conditione contigerit ex culpâ primorum parentum negari etiam non potest : nam certè non solùm credimus, sed experti tenemus homines à primis parentibus traxisse originem et semper in hâc conditione à primâ suâ ex illis nativitate fuisse. Sententia philosophorum veterum, Pythagoræ, Platonis et aliorum, qui ad tollendam omnem difficultatem (nisi fortassè allegoricè nostram doctrinam exposuerint), finxerunt animas omnium hominum, ante nativitatem in terris, vitam vixisse beatam, et ad luendas propter peccata in priori illâ vitâ admissa pœnas, in corpora tanquàm in carceres detrusas fuisse, caret omni fundamento. In hâc etiam parte nihil reverà ponit Religio christiana, sed factum, quod omnes experimur, declarat : non enim Religio christiana facit nos miseros aut malos, non in causâ est cur trahamus originem à primis parentibus in Deum rebellibus, sed rem quæ satis perspicua est, et quæ agnita olim fuit ab omnibus fermè populis, confirmat. Præterea ista divinæ providentiæ ratio, juxta quam derivatur in posteros parentum pœna adhuc aliquatenùs obtinet : numquid non liberi quotidiè multorum malorum originem trahunt à parentibus, infirmam valetudinem, morbos et pravos habitus? numquid non deprehendimus diversas esse valdè generationes hominum; quasdam olim longiùs vitam produxisse, quàm nunc solet produci; quasdam experiri morbos, quos præteritæ ignoravêre; quasdam ignorantiâ torpere, cùm in iisdem locis artes omnes et scientiæ olim floruerint? Quàm diversa est eorum hominum sors, qui in quibusdam orbis regionibus sine civili cultu vivunt, à conditione eorum qui in hâc Europæ luce degunt? sunt tamen ejusdem naturæ, et ista omnis varietas orta non est ex præsentis ætatis culpâ, sed præcedentium generationum bonis vel malis moribus et infortuniis. Profectò luctuosa magis profluxit ex primorum parentum peccato calamitas posterorum, quàm nunc potest derivari; sed plura habebant primi parentes quæ amitterent; et eò lapsus gravior esse solet, quò altior fuerit statio : universum etiam genus humanum repræsentabant et continebant, ideòque ad omnes homines pertinebant eorum actus. Non necesse est ut probemus pares nunc esse respectu posterorum effectus vitiorum in parentibus, sed solummodò in divinâ administratione naturali, cujus nunc testes sumus, hujus legis deprehendi vestigia quædam.

Tertiò, quòd per pœnitentiam nequaquàm possint homines afferre malis suis remedia, manifestum est; id non efficit Religio christiana, sed planam rem, et quam experientiâ nimis habemus compertam, docet; exempli gratiâ, pœnitentia non reddit firmiorem valetudinem jam infirmam; non medetur morbis seu corporis seu animi; quotidiè enim videmus quosdam quibus natura dederat ingenium liberale, optimum corporis habitum, bona etiam fortunæ et omnia beatæ vitæ adjumenta, tamen hæc omnia suâ culpâ disperdere, et agere tristem ac ærumnosam vitam cum insanabilibus morbis et doloribus intolerabilibus : neque ullâ pœnitentiâ posse liberari ab iis malis, quæ sibi peperêre. Deinde verò ad naturalem providentiam pertinet constitutio civilis, et in societate civili pœnitentia nunquàm visa est sufficiens criminis expiatio; sed ad vindicandam auctoritatem legum pœnæ repetuntur in vindictam scelerum, nullâ habitâ ratione pœnitentiæ ejus, qui crimen admisit; et hæ pœnæ quandoque universam familiam omnesque posteros malefactoris attingunt. Cùm igi-

tur quotidiè videamus quòd juxta providentiam Dei naturalem in hâc vitâ, in irreparabilia mala incurrant homines, quorum non tantùm tristes effectus avertere non possunt, sed ex quibusdam quandoque ipsæ facultates tum animi, tùm corporis multùm depravantur : quo fundamento negabimus hanc administrationis rationem locum habuisse in initio mundi aut habituram etiam in vitâ futurâ? A quo profecti principio asseremus æterna non esse futura illa, in quæ spontè et culpâ nostrâ incidimus infortunia? imò verò quo nixi fundamento asserere possumus non ita esse mutandas hominum facultates, ut emendationi suæ naturæ studere non possint, cùm id quandoque contingere in hâc vitâ deprehendamus?

Quartò, methodus reparandi generis humani per mediationem Filii Dei incarnati, si generatim consideretur, nequaquàm est dissentanea naturali rerum ordini, sed illi valdè analoga : nam in ordine naturali nostra perfectio et felicitas, magnâ ex parte, ab aliorum hominum mediatione pendet. Parentum mediatione nascimur et educamur; magistrorum mediatione explicantur facultates ; omnes vitæ voluptates, omnes jucunditates per aliorum hominum mediationem accipimus : ex sapientiâ imperatoris vel administri pendet reipublicæ salus et incolumitas : si igitur methodum hanc sequi in ordine naturali Deus potuerit, quidni etiam in supernaturali constitutione, et consulere hominum saluti mediatione auctoris nostri Filii sui? Imò etiam hanc methodum exactam ad rationis trutinam, esse sapientissimam facilè ostenderemus, nullamque aliam excogitari posse, in quâ tam elucerent divinæ perfectiones, et quæ majoribus non esset obnoxia difficultatibus; sed hæc disquisitio ad alium locum pertinet : hìc solùm observabimus nequaquàm posse Deistas sine maximâ temeritate sententiam in mediationem Christi ejusque varia in divinâ œconomiâ munera ferre. Nam ut dijudicarent utrùm sit methodus parùm idonea, multa scire deberent, quæ nos prorsùs latent, v. g., quæ sint vitii naturales consequentiæ ; quibus mediis hæ consequentiæ averti possint; quæ sint vires hominis naturales post peccatum ; quibus rationibus inclinetur Deus ad punienda peccata ; quæ bona ex mediatione Filii Dei oriri possint : qui hæc nesciens illam damnare audet, certè impiè et ineptè facit (1).

(1) Qui variis hisce considerationibus attentam mentem præbuerit, facilem, puto, inveniet responsionem communibus et generaliori-

Confutatis vanis deistarum adversùs christianam Religionem præsumptionibus, ex analogiâ cum rerum administratione naturali, ad diligentiorem rerum considerationem, et ad expendendas nostras rationes eos jure vocare possumus, nullam reliquimus certaminis detrectandi causam. Non ii sumus, ut falsò calumniantur deistæ, qui homines ab inquisitione veritatis ad cæcam abducamus credulitatem : didicimus antiquitùs à magistris, paratum esse oportere unumquemque nostrûm semper ad satisfactionem *omni poscenti nos rationem de eâ, quæ in nobis est, spe.* « Oportet in eâ re maximè, ait, Lactantius l. 2 div. Instit., in quâ vitæ ratio versatur, sibi quemque confidere, suoque judicio ac propriis sensibus niti ad investigandam et perpendendam veritatem, quàm credentem alienis erroribus decipi tanquàm ipsum rationis expertem : dedit omnibus Deus pro virili portione sapientiam, ut et inaudita investigare possent et audita perpendere. » Certi et securi sumus cœlestem doctrinam suæ originis notas clarissimas ferre : et sine dubio causâ cecidimus, si in divinâ œconomiâ quidquam invenerint minuti philosophi aut alienum à ratione, aut inutile et Dei constantiâ atque majestate indignum; aut si in iis non fundetur rationibus, quæ ad faciendam certissimam fidem sufficiant. Sed in re tam seriâ jocos, quibus libenter utuntur, prorsùs aspernamur, illisque dicemus quod eorum majoribus dicebat pulchrè Tullius : « Ita sale mistum, quo caret vestra natio, in irridendis nobis nolitote consumere : meherculè, si me audiatis, ne experiamini quidem : non decet, non datum est, non potestis. » Nos ergo eam in revelationis causâ defendendâ adhibebimus diligentiam, quam poscit rei dignitas, nec verebimur ne longior et prolixior quandoque videatur oratio, in eâ disputatione, quam qui leviter attingunt, causam produnt magis quàm defendunt. Non obliviscemur tamen operam nostram tironibus esse commodatam, ac propterea à quæstionibus chronologicis et criticis, atque omni eruditionis ostentatione multùm cavebimus. Faxit

bus illis objectionibus, invectionibusque adversùs revelationem, in quibus exultare solent deistæ; et quas sibi contra propria præcepta permisit auctor libri dicti *Emile* seu de Educatione, in hoc certè parùm sibi constans. Hujus auctoris, ubi occasio erit, majorem in sequentibus rationem habebimus, quàm alterius cujuscumque, quòd ingenii et eloquii singularis vis majorem ei apud ignaros et incautos conciliàsse videatur auctoritatem.

Deus ut in tam gravi tractandâ materiâ semper menti obversetur hæc Salviani sententia, non minùs vera quàm pia : « tantam esse majestatis sacræ et tam tremendam reverentiam, ut non solùm ea quæ ab impiis hominibus contra Religionem dicuntur, horrere, sed etiam quæ pro Religione nos ipsi dicimus, cum grandi metu et disciplinâ dicere debeamus. »

RELIGIONIS REVELATÆ PRINCIPIA.

Quoniam jam in procœmio breviter exposuimus revelatæ Religionis summam, ejus ab origine mundi traditionem, ac generaliores quibus conspicua est divinæ originis notas; confutavimus quoque generaliores adversariorum nostrorum objectiones, quibus Religionis christianæ incredibilitatem suadere, quasi à priori, posse se confidunt; jure eos vocare jam possumus ad nostrarum rationum considerationem. Jam verò Religionis revelatæ veritas ex cœlesti Moysis atque Christi Domini legatione pendet; in duas ergo partes tribuemus librum hunc : in primâ de Moyse et lege Judaicâ disputabimus; in secundâ de Christo Domino et lege evangelicâ disseremus.

Pars prima.

DE LEGIS JUDAICÆ

DIVINA ORIGINE ET NATURA.

Hanc de lege Judaicâ disputationem quinque articulis concludemus. In primo quinque librorum Moysis seu Pentateuchi, quo continetur religio et omne jus Judaicum, antiquitatem atque integritatem vindicabimus. In secundo divinam Moysis legationem ex notis externis, præsertim miraculis et vaticiniis, demonstrabimus; et quâ singulari curâ rempublicam Judaicam usque ad Christum Deus semper tuitus sit dicemus. In tertio reipublicæ Judaicæ formam, legisque sanctionem aperiemus, et ejusdem legis cœlestem originem ex notis internis, nempe ex constitutionis Judaicæ singulari formâ, conficiemus. In quarto legum Judaicarum fines explicabimus, et cum quantâ fuerint sapientiâ omnes, sive morales, sive politicæ, sive cæremoniales institutæ, ostendemus. In quinto de reipublicæ Judaicæ occasu, legumque Mosaicarum abrogatione perpetuâ disseremus.

ARTICULUS PRIMUS.

DE ANTIQUITATE ET INTEGRITATE QUINQUE LIBRORUM MOYSIS SEU PENTATEUCHI.

De antiquitate Pentateuchi quæstio primùm diligenter enucleanda venit : est enim totius hujus disputationis fundamentum, quod si posuerimus, causâ cadere deistas omninò necesse est, idque ob duplicem causam : tum quia hæc volumina ita referta sunt prodigiis præter naturæ vires et leges omnes, quæ describuntur non solùm ut facta publica cum omnibus suis circumstantiis, sed ut facta præsentia, quæ Judæorum unusquisque expertus esset; ut si vanitatis tempore Moysis argui potuissent, dixissent contra seipsa sententiam, neque unquàm fidem in gente Judaicâ et auctoritatem obtinuissent; tum quia constitutâ librorum illorum ætate, divini afflatûs nota, quæ ex tot rerum futurarum vaticiniis elucet, nequaquàm poterit ullâ arte aut industriâ obscurari.

Omnes qui de Hebræorum rebus scripserunt, sive Judæi, sive Christiani, sive ethnici usque ad Spinosam, de Pentateuchi antiquitate nullum dubium significaverunt, si excipiamus illius in plerisque magistrum (Lev. p. 3) Hobbium, Pereirium (Syst. theol. ex Præadam. hyp.), fortassè etiam Aben-Ezra, virum non integræ apud Judæos famæ, in cujus obscuris sententiis patrocinium quærit ille atheus, atque quosdam vanissimos olim

hæreticos (1). Sed fuit hujus hominis fortuna, ut semper in omni re quod maximè abhorreret à veritate, id defenderet, et idcircò in illâ colluvione absonarum opinionum, quæ inscribitur *tractatus theologico-politicus,* ubi in unum conjecit animi non sani deliria, ubi Deum ex naturâ et hominem ex homine sustulit, antiquitatem librorum sacrorum quoque impugnatam deprehendimus. Pentateuchum non à Moyse, sed ab alio, qui multis postea annis vixit, quique veris falsa plura admiscuit, scriptum asserit, quibus nixus rationibus modò videbimus : sed audiamus hominis confessionem : « Hæc emendare, inquit c. 8, fundamenta cognitionis Scripturarum ad meum institutum pertinet; at vereor ne nimis serò hoc tentare aggrediar; res enim eò jam fermè pervenit, ut homines circa hoc non patiantur se corrigi. Ut ea autem ordine ostendam, à præjudiciis circa veros scriptores librorum incipiam, et primò de scriptore Pentateuchi, quem ferè omnes Moysen esse crediderunt; imò adeò pertinaciter defenderunt Pharisæi, ut eum hæreticum habuerint, qui aliud visus est sentire, et hâc de causâ Aben-Ezra, liberioris ingenii vir et non mediocris eruditionis, qui primus omnium quos legi hoc præjudicium animadvertit, non ausus est mentem suam apertè explicare. »

Sententiam huic cognatam amplexus est vir quidem eruditus, sed novarum opinionum nimiùm studiosus, Richardus Simon in criticâ suâ veteris Testamenti historiâ; quæ etsi non prorsùs tollat Pentateuchi auctoritatem, illam tamen haud parùm minuit. Existimat scriptor ille Moysen commentaria de rebus suo tempore gestis scripsisse, vel describi curavisse et instituisse in republicâ ordinem virorum, qui scribarum munere fungerentur, quique res gestas in publica commentaria referrent : hanc verò Scripturarum, quæ nunc extat, collectionem non continere ipsa genuina scripta tempore Moysis edita, verùm breviarium quoddam et epitomen esse actorum publicorum, adornatam post captivitatem et publicâ confirmatam auctoritate. Pentateuchi denique auctorem Samuelem existimat Newtonus in suo in Danielem commentario.

(1) Apud S. Epiphanium, Ptolomæus hæreticus Pentateuchi quædam tribuit Deo, alia Moysi, alia senioribus populi. Apud eumdem Nazaræi asserunt, Moysen aliam accepisse ac scripsisse legem diversam ab eâ quæ nunc extat. Multas etiam Pentateuchi partes à Moyse scriptas negabant Manichæi quidam : in eodem errore fuit auctor Clementinarum homiliarum.

Contra hos omnes hæc instituitur disputatio, quam unicâ propositione concludemus, in quâ Pentateuchum, qualis nunc extat, coævum esse reipublicæ Hebræorum et ipsum Moysis genuinum opus conficiemus. Haud immorabimur, ut quidam faciunt, in probandâ Moysis olim existentiâ, quia nemo unquàm extitit qui eam seriò negavit; et profectò si quis inter adversarios studio contradicendi abreptus, suspectam sibi esse etiam Moysis personam significavit, vel potiùs simulavit, talis opinio è numero earum est, quæ cum risu et contemptu excipiendæ sunt; quarum scilicet periculum faciunt Religionis revelatæ contemptores, ut major difficultatum numerus appareat : suspicari poterunt æquo jure vel nullos esse in mundo Judæos, vel eos nunquàm rempublicam habuisse, vel illam rempublicam caruisse legibus, vel illas leges à nullo latas fuisse; nam per Moysen intelligimus auctorem earum legum quibus initio constituta fuit respublica Judæorum, quorum posteri etiamnùm inter nos versantur.

Propositio.

Codex legum Judaicarum, qui Pentateuchus dicitur, cœvus est reipublicæ Hebræorum, et ipsum est Moysis genuinum opus.

Probatio. — Argumentum primum. *Ex fide publicâ.* Fides publica alia, ut ita loquar, vocalis est posita in omnium perpetuâ et consentiente voce atque opinione : alia realis est, posita in publicis temporum monumentis et ipsis rebus. Atqui antiquitas Pentateuchi constat tum ex perpetuâ et consentiente hominum voce, tum ex monumentis temporum et rebus ipsis.

1° Constans semper fuit et consentiens de hâc re hominum vox ab hâc nostrâ ætate ad remotissima Moysis tempora. Ita etenim credidit ætas Christiana, id est, à dissolutione reipublicæ Judaicæ omnes non solùm Judæi et Christiani, quorum magis intererat, sed etiam ethnici, ut Appion, Celsus, Porphyrius, Julianus, qui omnes contra Judaicam et Christianam religionem scripsêre. Ita credidit etiam ætas Hebræorum pontificia, id est à reædificatione urbis usque ad interitum reipublicæ omnes Judæi et alienigenæ. Inter Judæos testantur hoc Philo, Josephus, paraphrastæ Chaldaici; antiquissimi scriptores Judæi, ex quorum operibus componitur Mischna Judæorum; auctor secundi libri Machabæorum, qui c. 7 laudat locum Deuteronomii; 70 Interpre-

tes qui in Græcum sermonem, regnante Ptolomæo Philadelpho, libros Moysis verterunt; quibus etiam addendi sunt Christus Dominus ejusque Apostoli. Horum omnium fidem expressit Josephus his verbis : « Infiniti libri non sunt apud nos discordantes et sibimet repugnantes, sed solummodò 22 habentes temporis totius descriptionem, quorum justè fides admittitur. Horum quinque sunt Moseos, qui nativitates continent et humanæ generationis traditionem usque ad ejus mortem. A morte Moseos usque ad Artaxerxem Persarum regem, qui fuit post Xerxem, Prophetæ suorum temporum res gestas conscripserunt in 13 libris; reliqui verò 4 hymnos in Deum et vitæ humanæ præcepta noscuntur continere. Ab Artaxerxe ad nostrum tempus singula quidem conscripta, non tamen cum prioribus simili fide habita, eò quòd non fuerit certa successio Prophetarum; palam nempe est, istis operibus quemadmodùm propriis litteris credimus : tanto namque seculo Prophetarum jam præterito, neque adjicere quidquam aliquis, nec auferre, nec transformare præsumpsit » (contra Appion). Inter alienigenas plures laudare possumus scriptores ethnicos, quorum fragmenta nobis servârunt Justinus martyr, Clemens Alexandrinus, Eusebius et alii (vide Huetium prop. 4, c. 2) : sed solos vocabimus ad fidem faciendam Samaritanos, testes profectò maximæ auctoritatis. Hi quippe, etsi gererent cum Judæis gravissimas inimicitias, sibi relictas ab Israelitis prioribus regionis suæ incolis; etsi ad summum exarsisset invidia, postquàm Esdras eosdem communionem et societatem Judæorum appetentes repulisset, et deinde urbis instaurationem impedientes devovisset, atque infames esse jussisset, hi tamen Pentateuchi semper agnoverunt antiquitatem, et repudiatis cæteris recentioribus Judæorum libris, huncce semper suspexerunt et venerati sunt, nobisque illum tradiderunt antiquis Phœnicum litteris exaratum. Quod profectò non fecissent, si ab eorum hoste infensissimo Esdrâ fuisset conscriptus aut digestus, aut ipsis non fuisset relictus ab Israelitis ut genuinum opus legislatoris Moysis. Cùmque etiam à tempore Jeroboam, quo auctore secessio Israelitarum facta est, nullus amor populis fuerit, valdè evidens est illum librum antiquitate superare Jeroboami vel etiam Salomonis et Davidis tempora, erga quos reges nullam gerebant Israelitæ reverentiam, et quorum omnia spreverunt instituta.

Constat igitur ab Esdræ temporibus, neque diffitentur plerique adversarii, existere Pentateuchum, qualis nunc est, et communi omnium voce Moysi tributum fuisse, appellatumque legem Moysis. Si igitur constet à Moyse usque ad Esdram ex eâdem fide publicâ, servatum fuisse opus genuinum Moysis et commune semper atque in omnium manibus fuisse, Pentateuchum esse istud opus necesse erit. Atqui hoc quoque certum est.

Certum est ex ipso Pentateucho Moysen librum aliquem scripsisse qualis est Pentateuchus. Nihil enim aliud continent libri quos Moysi tribuimus, saltem quatuor posteriores, quorum exordium et proœmium quoddam est Genesis, nisi sermones Dei ad Moysen, descriptionem mansionum in deserto, bella cum vicinis populis, denique breviarium legis in Deuteronomio. Sed hæc omnia manu Moysis descripta fuisse intelligimus ex ipso Pentateucho. Primùm quotquot leguntur in cc. 20, 21, 22 et 23 Exodi sermones Domini ad Moysen, scripti ab ipso dicuntur; c. 24, v. 4 : *Scripsit autem Moyses universos sermones Domini*, et ibidem v. 7, hæc habentur : *Assumensque volumen fœderis legit, audiente populo, qui dixerunt : Omnia quæ locutus est Dominus faciemus.* Et c. 34, v. 27, sic Moysen alloquitur Deus : *Scribe tibi verba quibus tecum et cum Israel pepigi fœdus.* Deinde mansiones etiam populi Israelitici in deserto ab ipso Moyse descriptæ dicuntur Num. 33 : « Hæ sunt mansiones filiorum « Israel, qui egressi sunt de Ægypto per tur- « mas suas in manu Moysi et Aaron, quas de- « scripsit Moyses juxta castrorum loca, quæ « Domini jussione mutabant. » Tertiò, bella quoque descripta fuisse legimus à Moyse Ex. 17, ubi hæc habemus occasione belli contra Amalec : *Dixit Dominus ad Moysen : Scribe hoc in libro, et trade auribus Josue.* Denique totius legis breviarium, quale est Deuteronomium, conscripsisse Moysen legimus Deut. c. 31, et simul jussisse ut editum à se volumen in arcâ reponeretur à Levitis, et septimo quoque anno coràm omnibus legeretur : verba sunt v. 9 : « Scripsit itaque Moyses legem hanc, et tradi- « dit eam sacerdotibus filiis Levi, qui porta- « bant arcam fœderis Domini, et cunctis senio- « ribus Israel, præcepitque eis dicens : Post « septem annos, convenientibus cunctis ex « Israel, leges verba legis hujus; et v. 24 : « Postquàm scripsit Moyses verba legis hujus « in volumine atque complevit, præcepit Le- « vitis, qui portabant arcam fœderis Domini,

« dicens : Tollite librum istum et ponite in « latere arcæ fœderis Domini Dei vestri. » Alio in loco jubet Moyses regem olim Judæis præficiendum Deuteronomium à sacerdotibus acceptum describere ; vetuit etiam ne quidquam legi suæ unquàm aut adjiceretur, aut detraheretur. Hæc sanè valdè clara sunt, neque cujusquam habere debet admirationem, quòd dux et imperator bella et itinera populi sibi commissi scripserit, quòd primus gentis Judaicæ legislator leges suas scriptis mandaverit, quòd propheta Dei suis reliquerit Dei sermones : hæc omnia si tollas, sustulisti totum Pentateuchum.

Extabant illi libri Moysis tempore Josue, uti colligitur ex his verbis Dei ad Josue c. 1 : « Confortare igitur, et esto robustus valdè, ut « custodias et facias omnem legem, quam præ« cepit tibi Moyses servus meus. Ne declines « ab eà ad dexteram vel ad sinistram, ut « intelligas cuncta quæ agis. Non recedat vo« lumen legis hujus ab ore tuo, sed medita« beris in eo diebus ac noctibus, ut custodias « et facias omnia quæ scripta sunt in eo. » Colligitur etiam ex his verbis c. 8 : « Tunc « ædificavit Josue altare Domino Deo Israel in « monte Hebal, sicut præceperat Moyses famu« lus Dei filiis Israel, et scriptum est in volu« mine legis Moysis. Altare verò de lapidibus « impolitis quos ferrum non tetigit ; et obtulit « super eo holocausta Domino, immolavitque « pacificas victimas, et scripsit super lapides « *Deuteronomium legis Moysis,* quod ille digesse« rat coram filiis Israel. » In illo textu distinguitur lex Moysis tradita à Deo in monte Horeb, quæ simpliciter appellatur lex Moysis et ex quâ citatur caput Exodi 20, ubi aram de sectis lapidibus ædificari vetitum est, à secundariâ lege, seu *Deuteronomio legis,* quod in altari descriptum fuit. Idem Josue morti proximus sic affatus est Israelitas : *Estote solliciti ut custodiatis cuncta quæ scripta sunt in volumine legis Moysis.* Extabant iidem libri Moysis in omnibus succedentibus ætatibus usque ad captivitatem Babylonicam, et post illam captivitatem. Nam laudantur ab omnibus sacris scriptoribus, sive prophetis, sive psalmographis, sive historicis, ut in responsionibus ad objectiones fusiùs modò conficiemus.

Esdras ipse quem suspicatur Spinosa auctorem Pentateuchi, se nuncupat scribam velocem in lege Moysis, narratque c. 6, quòd « ante« quàm ipse profectus esset Jerosolymam, « constituti fuerant sacerdotes in ordinibus « suis et Levitæ in vicibus suis, super opera « Dei in Jerusalem, sicut scriptum est in lege « Moysis. »

In libro Nehemiæ, qui non solùm post captivitatem Babylonicam, sed etiam post dedicationem templi scriptus est, sæpiùs libri Moysis mentio est ; et c. 13, hæc legimus : « In die « autem illo (dedicationis templi) lectum est « in volumine Moysis, audiente populo ; et in« ventum est scriptum in eo, quòd non de« beant introire Ammonites et Moabites in « ecclesiam usque in æternum, eò quòd non « occurrerint filiis Israel cum pane et aquâ ; et « conduxerint adversùm eos Balaam ad male« dicendum eis : et convertit Deus maledictio« nem in benedictionem. » Atqui hæc conceptis verbis c. 23 Deut. leguntur ; sic ibid. c. 9 : « Et legerunt in volumine legis Domini Dei « sui quater in die, » et c. 10 : « Ut ambula« rent in lege Dei, quam dederat in manu « Moysi servi Dei. » Denique Malachias prophetarum ultimus, qui tantùm 400 circiter ante Christum annis vaticinatus est, sic prophetiam concludit : « Mementote legis Moysi, « servi mei, quam mandavi ei in Horeb ad « omnem Israel, præcepta et judicia. » Constanti ergo et consentienti omnium scriptorum voce certum est Moysis genuinam legem ab origine reipublicæ usque ad Esdram, Nehemiam et Malachiam semper communem fuisse et in manibus omnium : constat etiam ab Esdræ temporibus Pentateuchum quem hodiè legimus extitisse semper et Moysis opus genuinum à Judæis et Samaritanis, à Christianis et ethnicis habitum esse. Ergo perpetuâ traditione constat semper extitisse Moysis genuinum opus et Pentateuchum esse istud opus.

2° Antiquitas Pentateuchi constat ex rerum ipsarum fide. Nam monumenta publica ab origine reipublicæ à Moyse constituta ita cum historiâ descriptâ in Pentateucho concordant, ut efficiant perfectam istius narrationis quodammodò imaginem, nullaque sit res gesta alicujus momenti scripta in libris Moysis, quæ non sit etiam symbolis et institutis expressa ; v. g., festum azymorum, agni paschalis ritus, primogenitorum omnium redemptio, consecratio Levitarum servitio divino, loco primogenitorum, ab initio reipublicæ clarè significabant interfectos fuisse Ægyptiorum primogenitos, populum Israel ab hâc plagâ immunem reliquisse Ægyptum cum præcipitatione. Tabulæ legis jussu Dei in arcâ servatæ, quæque ibi permansêre usque ad captivitatem Babylo-

nicam, res ad montem Sinai gestas confirmabant. Mensura mannæ ad latus arcæ etiam reposita populum cibo de cœlo delapso per quadraginta annos alitum fuisse ostendebat. Virga Aaronis induta foliis et ibidem reposita confirmatum à Deo Aaroni ejusque posteris sacerdotium demonstrabat. Laminæ aureæ altari affixæ Levitarum cum Core, Dathan et Abiron rebellantium interitum, in cujus rei memoriam collocatæ fuerant, in perpetuum designabant. Serpens æneus, qui ad Ezechiæ usque tempora servatus est, aliam partem Pentateuchi confirmabat. Uno verbo tabernaculum, arca fœderis, sacerdotum consecratio, vestes et varia munera, sacrificiorum cæremoniæ, purificationes, familiarum genealogiæ, tribuum Ruben et Gad cum dimidiâ tribûs Manasse habitatio trans Jordanem, divisio terræ Chanaan, dici initium à vespere sumptum, asyla et aliæ constitutiones, quæ omnes coævæ reipublicæ certissimè fuerunt, ita totum Pentateuchum, saltem 4 libros ultimos, exponunt et complectuntur, ut nulla sit istius historiæ pars, quæ ex hisce monumentis maximam non accipiat auctoritatem ; imò ut necesse sit legem scriptam et consuetudines illas æqualis esse antiquitatis. Ergo ex ipsarum rerum fide efficitur Pentateuchi antiquitas.

Jam verò hæc publica fides summæ est auctoritatis, et ex illâ elucet maxima moralis evidentia, idque ob multiplicem causam. 1° Quia traditio perpetua semper ei unanimis fuit, nullusque auctor gravis per plura annorum millia vel levissimam fraudis suspicionem significavit. 2° Quia gentis magnæ tabularia fidem faciunt, in quibus constat Pentateuchum tanquàm autographum Moysis servatum fuisse. 3° Quia monumenta ab origine reipublicæ extantia accuratam totius illius libri picturam efficiebant. 4° Quia liber ille tanquàm divinus in omni ætate semper habitus est, et ideò cum summâ curâ ac diligentiâ servatus. 5° Quia Pentateuchus non paucorum aliquorum, sed omnium Judæorum manibus terebatur ; ad illius præscripta omnes mores vitamque civilem et domesticam componere oportebat, adeòque omnes reipublicæ cives testes proferimus. 6° Denique, quia fuerunt in omni ætate multi quorum maximè intererat fraudem, si qua esset, detegere: quales erant in ætate Christianâ Celsus, Appion, Porphyrius, Julianus et alii Religionis nostræ hostes; ante æram Christianam Samaritani, et tempore Antiochi Judæorum persecutores; ante captivitatem Babylonicam Jeroboam, regesque impii, qui adeo erant à legibus Mosaicis aversi, quique religionem patriam mutare conati sunt. Qui hæc diligentiùs expenderit, inveniet vix ullum esse librum, cujus antiquitatem cum majori adstruat auctoritate fides publica. Æneidem, v. g., Virgilio tribuit fides publica, cujus auctoritati non subscribere insania habetur. Verùm antiquitatem Æneidos non adstruunt gentis Romanæ tabularia. Non est in monumentis illius fabula expressa, poema illud non continet jus romanum, et sine eo poterat respublica consistere. Non excitabat propter opinionem cœlestis originis omnium Romanorum attentionem; non commovebat omnium civium, sed litteratorum solummodò studia. Nullius denique intererat libri illius antiquitatem negare.

Objicies cum Spinosâ : Ex publicâ fide non efficitur Pentateuchum esse genuinum Moysis opus, nisi ostendatur scriptores ante captivitatem Babylonicam et Esdram per librum *legis Moysis* intellexisse Pentateuchum. Atqui id non potest effici, imò contrarium patet.

1° Id nullo modo efficitur. Nam cùm de libro Moysis loquuntur, non designant librum quem hodie vocamus Pentateuchum : nec illius partem aliquam, ut Genesim, vel Exodum, vel Leviticum. Atqui tamen sine tali designatione temerè concluditur librum dictum *legem Moysis* esse ipsum *Pentateuchum*. 2° Contrarium planè efficitur; nam libri, quos certò constat à Moyse scriptos fuisse, hi sunt : videlicet liber Bellorum Domini, laudatus Num. c. 31, qui sine dubio ille liber est in quo Moyses descripsit bellum contra Amalec, quod describere in libro jussus fuit Ex. c. 17, et præterea castrametationes omnes quas etiam auctor Pentateuchi Num. c. 33 testatur à Moyse descriptas fuisse. Secundus liber à Moyse editus laudatur Ex. c. 34, et vocatur *liber pacti* seu *volumen fœderis*, quem librum coram Israelitis legit Moyses, quando primum cum Deo pactum inierunt. 3° Constat ex Pentateucho, anno 40 post exitum ex Ægypto, Moysen leges omnes quas tulerat explicâsse, populumque denuò his obligâsse, et tandem hunc librum qui has leges explicatas, novumque hoc pactum continebat, scripsisse : qui vocatus est *liber legis Dei*, quem solum cum cantico jussit servari. Atqui hi tres libri prorsùs diversi sunt à Pentateucho ejusque partibus. Nam 1° liber Bellorum Domini nullam habet similitudinem cum Genesi, aut Exodo, aut Levitico ; non est etiam liber Numerorum, cùm in illo citetur. Nullam habet etiam similitudinem secundus ille liber, qui

volumen fœderis dicebatur. Nam liber ille pauca admodùm continebat, videlicet leges sive jussa Dei, quæ narrantur à versu 22, c. 20 Exodi usque ad c. 24 ejusdem libri. « Quod nemo inficias ibit, inquit Spinosa, qui sano aliquo judicio et sine partium studio prædictum caput legerit : narratur enim ibi quòd simul ac Moyses sententiam populi intellexisset de ineundo cum Deo pacto, statim Dei jussa scripsit, et matutinâ luce quibusdam cæremoniis peractis coram universâ concione, pacti ineundi conditiones prælegit, quibus prælectis et sine dubio ab universâ plebe perceptis, populus se pleno consensu adstrinxit. Quare tam ex temporis brevitate, quo descriptus fuit, quàm ex ratione pacti ineundi, sequitur hunc librum nihil præter pauca ea, quæ modò dixi, continuisse. » Denique non est Pentateuchus tertius ille liber, qui dicebatur liber legis Dei. Nam librum legis Dei postea Josue auxit narratione pacti, quo suo tempore populus se de integro obligavit, quodque cum Deo tertiò inivit (vide Jos. c. 24). Sed nullum habemus librum, qui hoc pactum Moysis et pactum Josue contineat. Ergo necessariò concedendum est hunc etiam librum legis Dei interiisse. Præterea ille liber traditus fuit à Moyse sacerdotibus, eosque jussit ut ipsum certis temporibus omni populo prælegerent, quod ostendit hunc librum longè minoris molis fuisse quàm est Pentateuchus, siquidem illud unâ concione ita perlegi poterat, ut ab omnibus intelligeretur. Adde etiam quòd præceperit Moyses, ut lex sua inscriberetur altari erigendo in monte Hebal, quod perfectum à Josue legimus; jam verò juxta traditionem Rabbinorum constabat idem altare duodecim tantùm lapidibus, quibus profectò totus Pentateuchus inscribi non potuit. Ita disputat Spinosa in tractatu theologico-politico, c. 8.

Respondeo : Nego minorem. Et ad primam istius minoris partem dico nullam esse rationem dubitandi quin scriptores ante captivitatem Babylonicam per librum legis Moysis intellexerint Pentateuchum. Primùm, quia certum est hâc voce designatum fuisse Pentateuchum post captivitatem Babylonicam. Nam juxta Spinosam extabat Pentateuchus, quando scripti sunt Paralipomenon, Esdras, Nehemias et illi alii, qui vocantur Deuterocanonici. Atqui in his omnibus Pentateuchus appellatur liber legis Moysis, et simpliciter solet à Judæis vocari etiamnum תורה *Thora*, id est, *lex;* ergo cùm eadem semper fuerit appellatio, rectè concludimus rem semper eamdem fuisse. Secundò, quia certum est per librum legis intellexisse scriptores ante captivitatem librum, qui non solùm contineret leges et statuta, ut vult Spinosa, sed qui complecteretur etiam gentis historiam, bella Domini, eaque omnia quæ nunc in Pentateucho reperiuntur. Nam in libris historicis, in prophetiis, in canticis, omnia in Pentateucho relata facta sæpiùs laudantur, tanquàm in lege contenta, et etiam nihil in iisdem libris ex lege Moysis citatur, quod in Pentateucho non inveniamus : ex quo manifestum est eos præ manibus habuisse Pentateuchum et ipsummet librum esse, quem *legem Moysis* solebant appellare.

Ad secundam minoris partem ejusque confirmationem respondeo, nequaquàm efficere Spinosam libros à Moyse editos diversos fuisse à Pentateucho ejusque partibus. 1° Quod spectat librum Bellorum Domini, fateor equidem illum interiisse, si aliquis sub hoc titulo fuerit à Moyse in lucem editus; sed reverà ex v. 24, c. 21 Num. nullo modo effici potest Moysen librum aliquem scripsisse cujus titulus fuit liber Bellorum Domini : quod ex variis illius loci versionibus clarissimè patebit. Illum nempe locum quem vulgata editio sic vertit : « Unde dicitur in libro Bellorum Domini, « sicut fecit in mari Rubro, sic faciet in tor« rentibus Arnon, » verterunt septuaginta interpretes hoc modo : « Propterea dicitur in li« bro, bellum Domini ipsam Zoob inflammavit « et torrentes Arnon. » Multi reddunt, nec malè, « dicetur, non dictum est, » quia verbum est futuri temporis; et hic sensus igitur erit : « Dicetur in commemoratione bellorum, « sive cùm bella Dei commemorabuntur, recen« sebuntur à posteris, quæ bella pro Israel ad « mare Rubrum gesserit Deus, et quæ ad tor« rentes Arnon. » Alii non librum intelligunt, sed carmen, quo victoria celebratur, statim post pugnam conditum, quod in rei testimonium laudat Moyses. Gratis omninò sumpsit Spinosa in libro Bellorum Domini descriptum fuisse bellum contra Amalec et varia Hebræorum castra : id sanè nullibi invenit. Legimus solummodò Moysen illa descripsisse in libro, ex quo testimonio magna accedit auctoritas Pentateucho, quia ex eo constat Moysen præter leges et constitutiones reipublicæ scripsisse etiam jussu divino rerum gestarum historiam et quasi diarium, quod cùm in Pentateucho Moysis nomine semper nuncupato contineatur, nullum dubium est quin sit ille liber à Moyse, jubente Deo, exaratus. Præterea, etsi scripsis-

set Moyses librum Bellorum Domini, in quo fusiùs res narravisset, non sequitur Pentateuchum non esse etiam Moysis opus. Quæ est ista argumentandi ratio? Moyses scripsit librum Bellorum Domini; ergo non scripsit librum Exodi aut Levitici. 2° *Liber fœderis*, ut docet ipse Spinosa, charta solummodò erat, et continetur in Ex. à v. 22 c. 20, usque ad c. 24. Est ergo pars Pentateuchi. 3° *Liber legis Dei*, in quo continetur tertium pactum, reverà extat. Nam nullus alius est nisi Pentateuchus vel Deuteronomium cum illis incrementis, quæ Josue addidit, seu Pentateuchus auctus libro Josue, in cujus ultimo capite illud tertium pactum invenitur. *Liber* verò *legis* qui prælegebatur in solemnitate tabernaculorum erat Deuteronomium, quod unâ concione facilè legi potuit. Præterea, unde hausit Spinosa quòd illud volumen legeretur in unicâ concione? Certè solemnitas tabernaculorum non uno die finiebatur. In arâ quoque Hebalitanâ inscriptum est solummodò *Deuteronomium legis* (Jos. 8, 32), quod facilè inscribi potuit duodecim prægrandibus lapidibus, etiamsi spatium sex linearum cuique litteræ concedatur, ut inveniet quicumque calculum inire velit. Sed sine ullo fundamento asseritur illam aram ex duodecim tantùm lapidibus compositam fuisse. Somnium est Rabbinorum. Ingentes erant hujusmodi aræ in monumenta erectæ, et ad eas gradibus pluribus ascendebatur (1).

Argumentum II.

Ex manifestâ contrariæ sententiæ vanitate.

Pentateuchus certissimè in nullâ aliâ ætate nisi in origine reipublicæ in lucem prodire potuit, neque ab ullo alio quàm à Moyse vulgari. Nam in hypothesi adversariorum duo evenissent, quæ neque contigêre, neque contingere potuerunt : scilicet 1° periisset genuinum opus Moysis in quo leges civiles et religionis cæremoniæ ab ipso institutæ continebantur; nam profectò eo extante alius liber illi suffici non potuit. 2° Pentateuchus Moysis legi deperditæ suffectus populo inscio fuisset; nam Judæi semper in eâ fuerunt opinione extare apud se libros à Moyse traditos, ut liquet ex modò prolatis testimoniis. Atqui neutrum contigisse, neque potuisse contingere apertissimum est.

Primò quidem liber Moysis seu legis authenticum exemplar nunquàm interiit, neque potuit interire. Nunquàm quidem interiit. Nam in nullam ætatem rejici potest cum aliquo fundamento hæc legis jactura quàm in ætatem Nabuchodonosor, scilicet in excidio urbis et templi. Atqui quòd volumen legis illo tempore perierit nullam aliam afferunt rationem adversarii, nisi quòd magna tunc contigerit rerum mutatio et confusio; at major et luctuosior contigit sub Vespasiano et Tito; libri tamen non sunt deperditi. Præterea, constat regem illum Babylonis rempublicam dissolvisse, religionem verò nullatenùs immutâsse. Constat populum adductum in captivitatem suos principes servavisse, qui jus dividebant secundùm legem Moysis. Constat Danielem legem Moysis et Jeremiæ prophetiam legere in Babylone consuevisse, ut patet ex c. 9 : « Omnis Israel, inquit, prævari- « cati sunt legem tuam et declinaverunt ne au- « dirent vocem tuam, et stillavit super nos ma- « ledictio et detestatio quæ scripta est in libro « Moysis servi Dei, quia peccavimus ei, » etc. Baruch quoque, qui tempore captivitatis vaticinatus est, meminit legis Moysis c. 1 et 2. Constat Jeremiam cum incolis terræ in Judæâ permansisse, quem caruisse libro legis suspicari non datum est. Eamdem illam legem tunc temporis venerabantur ex Israelitis in captivitatem abductis quàm plurimi viri pii, ut exemplo Tobiæ patet. Tobiæ consanguineo Saram despondisse se ait Raguel, *ut conjungeretur cognationi suæ, secundùm legem Moysis.*

Denique Samaritani hujus calamitatis Judæorum spectatores fuêre otiosi, et apud illos tunc valebat legis Moysis auctoritas. Nam, cùm rediissent Judæi, « accesserunt, ut scriptum est « in c. 4, l. Esdræ, Samaritani ad Zorobabel « et ad principes patrum et dixerunt eis : Ædi- « ficemus vobiscum, quia ita ut vos quærimus « Deum vestrum. Ecce nos immolavimus vi- « ctimas à diebus Assaraddan regis Assur, qui « adduxit nos hùc. » Quod confirmatur ex c. 17, l. 4 Reg., ubi legimus missum fuisse à Salmanazar, rege Assyriorum, unum de sacerdo-

(1) Plurimis argumentis probat clarissimus Kennicott in arâ illâ aliud nihil quàm Decalogum, seu decem mandata, inscriptum fuisse : et reverà textus Samaritanus, summæ profectò auctoritatis, id expressè dicit Exod. 20, 19. Samaritano têxtui consentit omnium quas habemus versionum, judicibus Waltono, Montfauconio et aliis eruditis, antiquissima versio Samaritana : idem fert versio textûs Samaritani Arabica valdè antiqua. Vide prælaudati scriptoris dissertationem secundam de textu hebræo. Nec est quòd reponas legi apud Josue c. 8, v. 31 : *Et scripsit* ibi (Josue) *super lapides Deuteronomium legis Moysis.* In textu quidem hebræo habetur : *Et scripsit ibi super lapides exemplar legis Moysis* משנה תורת משה. Lex verò Moysis eò quidem loci, ut alibi sæpè, non alia est, ut fusè idem probat, quàm Decalogus.

tibus Israelitarum qui doceret novos incolas, *quomodò colerent Deum et legitima Dei terræ.* Præterea parùm verisimile est universos colonos terræ Israel, nullis exceptis, abductos fuisse in captivitatem : aliàs, cur Cuthæi sese accommodaverunt veteribus Israelitarum litteris, si nulli fuissent Israelitæ qui uterentur illis litteris? Quomodò etiam gloriari potuerunt se ortos esse ex Israelitis, et habere parentes Abraham et Jacob? His rationibus freti jure vanitatis damnamus eorum sententiam, qui scripsêre allatum fuisse Samaritanis Pentateuchum temporibus Alexandri Magni, videlicet cùm Manasses Jaddi pontificis frater, sacerdotio exauctoratus (quòd contra legem matrimonio sibi conjunxisset filiam Sannaballat Samariæ præfecti), ad socerum confugit, et templo in monte Garizim extructo pontificem se gessit. Cujus sententiæ hoc præcipuum fundamentum est, quòd Samaritani usque ad hæc tempora idololatriæ addicti fuerint; quasi verò admirationem cujusquam habere possit, quò gens paganis orta majoribus ritus idololatricos cum Moysis institutionibus conjunxerit (1): cùm noscamus hoc ab ipsis Judæis ante captivitatem Babylonicam sæpiùs factum esse. Profectò nisi jam assueti fuissent Samaritani institutionibus Mosaicis, non tam facilè apud eos religio immutata fuisset, nec tam subitò Judæorum diligentiam superâssent. Imò nullam causam dubitandi video, quin eo tempore in Pentateucho Samaritano Deut. c. 27, legeretur præceptum de ædificando altari in monte Garizim, non in monte Hebal, ut fert hebræus textus; et ejusdem loci sanctitate fuerint adducti principes Samaritanorum ad ædificandum in illo monte templum. Si à Judæis exemplar suum sumpsissent, illud ædificâssent in monte Hebal, qui non longè distat, neque librorum sacrorum corruptionem sine causâ et tam apertè tentâssent : hoc confirmatur ex eo quòd post 150 annos, coram Ptolomæo Philometore Ægypti rege, constanter defenderint contra Judæos se legem Moysis secutos esse, et templum suum ædificâsse in loco à Moyse designato (Joseph. Antiq. l. 13, c. 6); id profectò non ausi fuissent, si constaret apud omnes se seculo præcedenti accepisse à Judæis codices suos, eosque de industriâ corrupisse. Ergo lex Moysis non interiit in excidio Jerosolymitano.

Addo librum Moysis nunquàm interire potuisse ob multiplicem causam, quia 1° constat illum librum à perpetuâ prophetarum serie commendatum fuisse populis, uti Evangelium à nostris concionatoribus; eosdemque omni studio elaborâsse, ut ad illius legis observantiam populos excitarent. 2° Quia lex Moysis reverà omnium manibus terebatur; tradebatur enim illius authenticum exemplar principibus et pontificibus, statim post eorum inaugurationem. Illo carere judices et sacerdotes inferiores non poterant, cùm contineret regulas juris et cæremonias religionis : singulis septenniis in solemnitate tabernaculorum coram universo populo legebatur : perpetuæ illæ exhortationes quas in prophetis ad populum invenimus, quibus plebem excitant prophetæ ad observationem præceptorum moralium, monentque omnem pietatem non esse ponendam in ritibus et cæremoniis legis (1), clarissimè profectò efficiunt librum legis communem semper, et etiam ritualem ejus partem à Judæis plerisque diligentissimè servatam fuisse. 3° Quia omnium intererat librum hunc servare. Intererat enim judicum et principum; nam legum unicus codex semper fuit in republicâ, juxta quem judicium exercere oportebat et consueverant. Intererat sacerdotum et levitarum; continebat enim eorum privilegia, et religionis, cujus erant ministri, ritus et cæremonias. Intererat omnium Judæorum, qui hunc librum tanquàm divinum, et Dei erga se benevolentiæ pignus suscipiebant. Uno verbo ad hujus libri conservationem excitabantur omnes ordines, omnes familiæ, cives omnes, motivis efficacissimis, ex pietate in Deum et ex propriæ utilitatis studio. Ergo interire non potuit.

2° Pentateuchus à nullo nisi à Moyse, neque alio tempore nisi post exitum ex Ægypto vulgatus fuit, aut vulgari potuit. Primò neminem invenire potuit Spinosa, quem hujus libri auctorem faceret, nisi Esdram; atqui evidentissimè efficitur Esdram illius auctorem nequaquàm fuisse, tum ex historiæ fide, tum ex tem-

(1) « Unaquæque gens fabricata est Deum « suum; nihilominùs colebant Dominum.... et « cùm Dominum colerent, diis quoque suis « serviebant juxta consuetudinem gentium, de « quibus translati fuerant Samariam, » lib. 4 Reg. c. 17.

(1) « Quò mihi multitudinem victimarum ve- « strarum, dicit Dominus? Plenus sum : holo- « causta arietum et adipem pinguium et san- « guinem vitulorum et agnorum et hircorum « nolui... Ne auferàtis ultra sacrificium fru- « stra. Incensum abominatio est mihi : neome- « niam et sabbatum et festivitates alias non fe- « ram.... Lavamini, et mundi estote, auferte « malum cogitationum vestrarum ab oculis « meis, » etc. Isaiæ c. 2.

porum circumstantiis. Inprimis quidem historiæ fides negat Esdram esse hujus libri inventorem; nam legimus in libro primo Esdræ statim post reditum à captivitate, ubi templum absolutum fuit, sacerdotes et levitas singulos in officiis suis institutos fuisse *secundùm legem Moysis*, antequàm ipse fuisset profectus Jerosolymam. Præterea ex edicto Artaxerxis clarè intelligitur legem Moysis illo tempore extitisse, et omnibus Judæis fuisse cognitam. Illius enim hic tenor est : « Artaxerxes rex regum « Esdræ sacerdoti, scribæ legis Dei cœli do- « ctissimo, salutem. A me decretum est, ut « cuicumque placuerit in regno meo de populo « Israel et de sacerdotibus ejus et de levitis ire « in Jerusalem, tecum vadat. A facie enim « regis et consiliatorum ejus missus es, ut vi- « sites Judæam et Jerusalem *in lege Dei tui quæ* « *est in manu tuâ*.... Tu autem, Esdra, secun- « dùm sapientiam Dei tui quæ est in manu tuâ « constitue judices et præsides, ut judicent « omni populo qui est trans flumen, his qui « noverunt legem Dei tui, sed et imperitos « docere liberè. » Ex quibus manifestum est cognitam tunc fuisse legem Moysis, nullamque aliam accepisse potestatem scribam illum, nisi res constituendi juxta veterem illam legem Moysis omnibus cognitam, quæ erat in manu ejus. Deinde verò circumstantiæ temporum ab omni fraudis vel novitatis suspicione Esdram plus quàm alium quemlibet absolvunt, non solùm quia Samaritani, quos rebus Judæorum sese miscere volentes summâ affecit injuriâ, et qui propterea capitale gerebant adversùs eum odium, ejus fraudem, si quâ usus fuisset, detexissent, notamque fecissent omnibus : sed quia habebat multos etiam inter Judæos inimicos et invidos, quos invitos legibus Mosaicis parere coegit.

Secundò non solùm neminem invenire possunt adversarii, quem cum levissimo fundamento auctorem Pentateuchi pronuntiare queant, verùm etiam ex naturâ rei clarissimè demonstratur nullo modo potuisse Esdram aut alium quemquam Pentateuchum supponere post captivitatem Babylonicam, idque ob multiplicem causam. 1° Quia in istâ hypothesi defendere necesse est omnes propheticos libros, omnes historicos, omnes psalmos fuisse etiam ab eodem impostore confectos : nam in omnibus istis libris nulla est pagina, quæ possit separata à Pentateucho consistere : ubique Moyses interpellatur; lex à Moyse data ubique indigitatur; prodigia in Pentateucho relata ubique laudantur; omnia denique sunt in hoc fundamento posita. Credant igitur Deistæ ab uno homine tot scripta ingenii et styli varietate distincta subitò fuisse conficta : sani hominis tanta credulitas non est. 2° Debuisset persuadere idem ille Esdras, aut quisquis alius omni populo Pentateuchum à se modò confictum, et alios Scripturæ libros ea esse ipsa volumina quæ semper veneratione summâ prosecuti fuerant, et singulis septenniis publicè legi solita, id est, persuadere debuit principibus et judicibus, leges, sui ingenii fœtus, eas esse constitutiones secundùm quas semper judicaverant; sacerdotibus et Levitis, ritus et cæremonias modò à se excogitatas, eas ipsas esse quas semper observaverant; omni verò plebi, novas prophetias, novosque psalmos, quos ipse modò confecerat, esse vetera vaticinia et antiqua cantica quæ omnes semper habuerant in ore : et inter hos oportuisset fingere ipsam Jeremiæ prophetiam, suadere populo se vidisse hunc prophetam, et in expectatione liberationis ab ipso prædictæ totam vitam vixisse, cùm reverà nullus unquàm fuisset antea Jeremias propheta, et à se modò excogitatum nomen, et inventa prophetia fuisset. 3° Denique, si Pentateuchus sit impostoris opus et fabula à recentiore aliquo post Moysen inventa, oportuisset etiam subitò omnia monumenta publica constituere, quibus historiam Pentateuchi confirmatam supra diximus, suadereque populo illa monumenta à Moyse olim constituta fuisse : id est, oportuisset summum sacerdotem creare, illique et omnibus persuadere ab Aarone continuâ successione in ipsum fuisse illud officium derivatum; Levitas à cæteris Israelitis separare, persuadereque omni plebi à Moysis temporibus sacris addictos fuisse, habuisseque in suâ custodiâ tabernaculum, arcam fœderis, etc., cùm reverà Levitarum nulla fuissent ante illum impostorem munera, nec ista extitissent monumenta. Pudet profectò in istis confutandis opinionibus immorari, quæ tam sunt ab omni verisimilitudine disjunctæ, ut Spinosa ipse tam vanus non fuerit ut putaret hos libros ex integro ab Esdrâ aut alio quopiam confectos : sed veteres ab eodem digestos, et in variis partibus immutatos arbitratur. At cur hos libros immutaret Esdras? An quia libri, quibus hactenùs usi fuerant Judæi, erant nimis breves? An quia nimis longi? Si erant breves, eò magis erant ad vulgarem usum accommodati; illos ergo relinquere et commentariis suis illustrare potuisset, ut apud nos quamplurimi

fecerunt. Si erant nimis longi, quomodò ergo sine ullo incommodo per mille annos publicis inservierant usibus? Cur etiam factâ epitome necesse fuit veteres libros omninò delere? Cur tam vanus ille Esdras, aut quisquis alius fuit, ut scriberet in mandatis reliquisse Moysen, ut ne quid legi suæ adjiceretur aut detraheretur; eo ipso tempore quo illud mandatum ipse tam impudenter violabat? Sed si benè intelligere quis volet hujus suppositionis absurditatem, fingat aliquem hoc apud nos Christianos, aut hodiernos Judæos tentare, et apud se reputet quàm feliciter tale incœptum succederet. An suspicari datum est nullam in animis Judæorum erga Moysen fuisse reverentiam, nullum antiquitatis studium, nullum sensum pietatis, ut novi hominis scriptis permutare vellent sacra Moysis et Dei ipsius eloquia, quibus innixæ tamdiù steterant respublica et religio, divini favoris pignora, omnis gloriæ, dignitatisque suæ monumenta.

Objicies : Nedùm efficiatur libros Moysis interire non potuisse, illisque alios suffici, è contrario ipsa historia Judæorum fidem facit non semel memoriam eorum deletam fuisse, et sub Moysis nomine libros prorsùs ignotos prodiisse. 1° Legimus in libro 4 Reg. c. 22, et in 2 Paralip. c. 34, Helciam pontificem, cùm sarta tecta templi restitueret, librum legis in domo Domini reperisse : quem ad se missum cùm Josias rex legisset, « scidit vestimenta « sua, et præcepit Helciæ sacerdoti dicens : « Ite et consulite Dominum super me, et super « populum, et super Israel de verbis voluminis « istius quod inventum est : magna enim ira « Domini succensa est contra nos, quia non « audierunt patres nostri verba libri hujus, ut « facerent omne quod scriptum est nobis... et « misit rex, et congregati sunt ad eum omnes « senes Juda et Jerusalem, ascenditque rex « templum Domini, legitque, cunctis audien- « tibus, omnia verba libri fœderis qui inventus « est in domo Domini, stetitque rex super « gradum, et fœdus percussit coram Domino, « ut ambularet cum Domino, et custodiret « præcepta ejus et testimonia et cæremonias « in omni corde et in totâ animâ, et suscitaret « verba legis quæ scripta sunt in libro illo : « acquievitque populus pacto. » Ex quo loco sic licet argumentari : Liber inventus ab Helciâ pontifice in templo erat lex Moysis. Atqui libri illius memoria omninò deleta erat, et, cùm editus fuit à rege Josiâ, erat omnibus ignotus. Nam ad illius lectionem summus pontifex et princeps, qui legem, si qua fuisset, nescire non poterant, obstupuerunt : illius verba nunquàm audierant patres eorum ; ejus verba de integro suscitavit Josias, adstringendo populum novo sacramento ad illius observationem. 2° In libro 4 Esdræ c. 14 legimus Esdram divino spiritu afflatum sacra volumina penitùs consumpta reparâsse : cujus scriptoris auctoritas tanta visa est sanctis Patribus, ut in illam opinionem non pauci concesserint; Irenæus, Clemens Alexandrinus, Chrysostomus, Theodoretus, et alii plures. 3° Quòd volumina legis ab impio Antiochò conscissa et combusta fuerint, memoriæ proditum est in libro 1 Machab. c. 1, ubi hæc legimus : « Et libros legis Dei « combusserunt igne, scindentes eos; et apud « quemcumque inveniebantur libri testamenti « Domini, trucidabant eos. »

Respondeo ex his locis nequaquàm effici librum legis interiisse unquàm, imò non confici semper non fuisse communem : et, ut ab ultimo argumento incipiam, locus ex libro 1 Machab. laudatus, efficit quidem conquisita fuisse ab impio Antiocho sacra volumina, usuramque eorum prohibitam et morte punitam ; verùm absurdè concluderetur illa abolita fuisse; quasi verò quia omnes legis codices conquirebat Antiochus, omnes invenerit, nec in totâ passim Judæâ latebræ ullæ fuerint, in quibus tutò occultari potuerant volumina sacra, quasi non in exoticis bibliothecis, et Alexandrinâ præsertim quæ erat extra ditionem Antiochi, extiterint codicum sacrorum exemplaria, et septuaginta Interpretum versio! quasi verò Judæis, qui tunc temporis apud alienigenas morabantur, et Israelitis quos sedibus suis moverat Salmanazar, penitùs exciderit Scripturæ sacræ studium, omnesque hi codices suos abjecerint! Furorem præterea Antiochi aliqua librorum exemplaria evasisse indicat idem ille scriptor libri 1 Machab. ubi ait : *Jejuniis maceratos Judæos, indutos ciliciis, cinere conspersos, vestibus laceros, expandisse libros legis*, in epistolâ etiam ad Spartiatas solatio sibi fuisse libros sanctos scribunt Jonathas et populus universus Judæorum. 2° Fusè satis in conclusione jam ostendimus in excidio urbis et templi combustos non fuisse omnes sacros codices ; quæ argumenta nullo modo elevat opinio scriptoris libri 4 Esdræ, hominis malè et ineptè fraudulenti, cujus nulla prorsùs est auctoritas. Patres quidem haud paucos in suam adduxit sententiam : sed cùm bi inconsideratè illi fidem dederint, eorumque suffragia omninò nitantur

istius inepti impostoris mendaciis, nullum opinioni pondus adjecerunt 3° Locus laudatus ex libro 4 Reg. nedùm nobis contrarius sit, rem nostram haud parùm adjuvat. Nam ex illo intelligimus, legis authenticum exemplar ipsâ Moysis manu exaratum, semper permansisse in capsâ ad latus arcæ à Moysis temporibus, à quo ibi collocatum fuit, usque ad Josiæ atque Helciæ tempora, qui arcam leguntur dimovisse ex loco suo, dùm sarta tecta templi instruerentur : quo eventu profectò illis temporibus antiquitas et integritas libri legis fuêre extra omnem controversiam positæ (Prideaux, Newton, etc.).

Sed quoniam multos etiam viros doctos in errorem induxit ille locus, qui temerè pronuntiârunt nullum aliud fuisse tunc temporis exemplar legis, præter illud repertum ab Helciâ, aut saltem quod notum esset regi et pontifici, in elucidando illo textu paululùm immorabimur, hæcque duo conficiemus : 1° certissimum esse librum legis Moysis fuisse semper, stante republicâ, valdè communem; 2° contrariam opinionem ex illo Scripturæ loco nullo modo confici.

Primò certissimum est librum legis Moysis in omni ætate usque ad Josiam semper communem fuisse propter hanc evidentissimam rationem, quòd semper fuerit unicus legum codex, juxta quem jus dividebatur populis, unica cultûs divini regula, juxta quam ritus religionis perficiebantur, quique proinde interire non potuit sine interitu politiæ et religionis. Certum tamen est, nihilque certius in totâ historiâ Judaicâ, politiam et religionem institutas à Moyse nunquàm fuisse abrogatas; judices et reges post illum legislatorem, nullas novas leges propriè dictas rogavisse, sed legem Mosaicam semper obtinuisse etiam sub imperio illorum principum, qui in vitæ ratione, longiùs à vero recesserunt, quod ex brevi et compendiosâ historiâ populi Judaici clarissimè patebit.

Ab ætate Moysis usque ad Davidem regem nullâ aliâ lege utebantur duodecim tribus nisi Mosaicâ, neque profectò judices potestatem legislativam unquàm sibi arrogârunt : Judic. c. 3 : « Dimisitque eos ut in eis experiretur « Israelem, utrùm audiret mandata Domini, « quæ præceperat patribus eorum per manum « Moysis, an non. » Sub Saüle eodem modo quo sub judicibus cuncta administrabantur; Davidis verò temporibus stabilem magis formam accepit respublica, et religionis cæremoniæ cum majori apparatu perficiebantur, sed omnia fuêre secundùm *legem Moysis* constituta, pro quâ lege vehementissimum studium suum in psalmis ubique expressit regius propheta, et illius moribundi hæc novissima verba fuêre ad filium suum Salomonem : « Ego ingredior viam « universæ terræ, confortare et esto vir, et « observa custodias Domini Dei tui, ut ambules « in viis ejus, et custodias cæremonias ejus et « præcepta et testimonia, sicut scriptum est « *in lege Moysis.* » Tempore Salomonis hæc solummodò facta mutatio fuit, quòd cum majori sumptu ritus religionis perficerentur juxtà *legem Moysis.* Eadem omnia sub Roboamo servata fuisse constat, ex eo quòd Jeroboam, qui à rege defecerat, necesse ad conservandam auctoritatem suam duxerit avocare decem tribus, quæ ipsi adhæserant, à templo Jerosolymitano : « Si ascenderit, dicebat, populus « iste, ut faciat sacrificia in domo Domini in « Jerusalem, convertetur cor populi ad domi- « num suum Roboam interficientque me, et « revertentur ad eum. » Roboamo successit Abias, post cujus administrationem, quæ trium tantùm annorum fuit, Asa accepit regnum, illudque rexit 41 annis, de quo legimus libro 3 Reg. c. 15 : « Verumtamen cor Asa « erat perfectum cum Domino cunctis diebus « suis, fecit quod bonum et placitum erat in « conspectu Dei sui, et subvertit altaria per- « egrini cultûs, et præcepit Judæ, ut quæreret « Dominum Deum patrum suorum, et facerent « legem et universa mandata. » Asæ successit Josaphat, et regnavit 25 annis, cujus pro lege studium summum fuit : « Ambulavit in viâ « patris sui Asa, inquit auctor sacer, nec de- « clinavit ab eâ, faciens quæ placita erant co- « ram Domino. Tertio autem anno regni sui, « misit de principibus suis ut docerent in civi- « tatibus, et cum eis Levitas et sacerdotes, « docebantque populum in omni Judâ *habentes* « *librum legis Domini,* et circuibant cunctas « urbes Judæ, et erudiebant populum. » Ex quo loco clarè intelligimus in libro legis Moysis, qui tunc temporis exstabat, omnia ad instituendos homines ad religionem et vitam civilem necessaria, contenta fuisse. Idem princeps, ut legitur l. 2 Par. c. 19, « egressus est ad « populum de Bersabee usque ad montem « Ephraim (id est, omnia regni sui loca invisit), « et revocavit eos ad Dominùm Deum patrum « suorum, constituitque judices terræ in cun- « ctis civitatibus Judæ munitis per singula loca, « et præcipiens judicibus : Videte, ait, quid

« faciatis ; non enim hominis exercetis judi-
« cium, sed Domini. In Jerusalem quoque
« constituit Josaphat Levitas et sacerdotes et
« principes familiarum ex Israel, ut judicium
« et causam Domini judicarent habitatoribus
« ejus, præcepitque eis dicens : Sic agetis in
« timore Domini fideliter et corde perfecto ;
« omnem causam quæ venerit ad vos fratrum
« vestrorum qui habitant in urbibus, inter
« cognationem et cognationem, ubicumque
« quæstio est de *lege*, de *mandato*, de *cæremo-*
« *niis*, de *justificationibus* : ostendite eis ne
« peccent in Dominum... Amarias enim sacer-
« dos et pontifex vester in his, quæ ad Domi-
« num pertinent, præsidebit : Zabadias filius
« Ismael, qui est dux in domo Judâ, super ea
« opera erit quæ ad regis officium pertinent ;
« habetisque magistros Levitas coram vobis :
« confortamini et agite diligenter, et erit Do-
« minus vobiscum in bonis. » In hâc igitur re-
rum instauratione factâ à Josaphat, certum est nullam tribunalium inferiorum, quæ erant in urbibus, neque supremi senatûs Jerosolymis constituti, aliam regulam fuisse juris dicendi præter legem Moysis, cujus variæ partes designantur iisdem nominibus *legum, mandatorum, judiciorum, cæremoniarum, justificationum*. Regem optimum excepit pessimus filius Joram, qui post octo annos reliquit imperium Ochosiæ : quo primo anno regni sui interfecto, solium occupavit Athalia mater, tenuitque annis sex ; sed per hos quindecim annos, neque publicus ordo, neque cultus divinus interruptus fuit, Joiadâ viro piissimo pontificatum tenente, idque patet ex iis quæ gesta sunt, ubi Joas in solium patris restitutus fuit. Præterea impius Joram ab Eliâ prophetâ per litteras graviter objurgatus fuit, et post mortem, quamvis successisset filius ejus Ochosias, sepulturâ regiâ caruit, sine dubio ex senatûs supremi et pontificis auctoritate. « Initio regni Joas « pepigit Joiada fœdus inter se universumque « populum et regem, inquit auctor sacer, ut « esset populus Domini, et ingressus omnis « populus domum Baal, destruxerunt eam et « simulacra illius confregerunt : Mathan quo-« que sacerdotem Baal interfecerunt ante « aras. » Hujus regis tempore instauratum est templum Domini ex oblationibus, omniaque restituta ad pristinum splendorem juxta dispositionem David, et diligenter servata fuerunt, procurante Joiadâ, usque ad ultimum circiter annum regni Joas, qui post mortem summi illius viri obsequiis aulicorum delinitus recessit à Domino, et occidit Zachariam filium Joiadæ sacerdotem : sed in illius sanguinis ultionem citò occisus est rex à servis suis. Joasum excepit Amazias, rex legis Moysis servantissimus, de quo leguntur hæc libro 4 Reg. c. 14 : « Cùm obtinuisset regnum, percussit servos « suos, qui interfecerant regem patrem suum ; « filios autem eorum, qui occiderant, non « occidit, juxta quod scriptum est in *libro le-* « *gis Moysis*, sicut præcepit Dominus, dicens : « *Non morientur patres pro filiis, neque filii mo-* « *rientur pro patribus, sed unusquisque in peccato* « *suo morietur.* » Reverà ista lex legitur Deut. c. 24, v. 16. Amazias verò post regnum 19 annorum reliquit imperium Azariæ seu Oziæ, cui nullum peccatum exprobrat Scriptura, nisi quòd adolere incensum in templo Domini voluerit, quod munus erat sacerdotale. Huic post regnum 50 annorum successit Joathan, qui patris et avi per sexdecim annos vestigia secutus est. Achaz ejus filius à patrum suorum pietate multùm abfuit, sed postquàm annis sexdecim regnâsset, reliquit Ezechiæ regnum, qui eo studio res divinas promovit juxta dispositionem et *legem Moysis hominis Dei*, ut testetur auctor sacer, à temporibus Salomonis non fuisse cum tanto apparatu celebratas solemnitates. Novimus etiam ex c. 26 Proverb. regem habuisse scribas, qui in describendis libris sacris erant occupati. Ergo à Moyse usque ad Manassem, Ezechiæ filium, in libro Moysis semper posita fuit reipublicæ constitutio et religionis forma omnis, et proinde semper communis fuit iste Moysis liber.

Videamus igitur an cum levissimâ probabilitatis specie dici possit deperdita fuisse, regnante Manasse, omnia legis volumina, in quâ lege constat usque in hunc diem omnia posita fuisse politiæ et religionis fundamenta. Legimus quidem impium illum principem reges impiissimos dementiâ et superstitione esse prætergressum, adeò ut in ipso templo Domini collocaverit sculptile idolum, et seduxerit populum ut faceret malum super gentes, quas contrivit Dominus à facie filiorum Israel. Verùm nullo modo existimare licet omnia legis exemplaria, cui paucis antea annis adeò addicti erant Judæi, fuisse deperdita, idque ob multiplicem causam : 1° quia intelligimus ex sacris Scripturis impia regis consilia multorum bonorum commovisse studia, et complures pro religionis defensione animas profudisse. Nam legimus *sanguinem innoxium fudisse Manassen multum nimis, donec impleret Jerusalem usque ad os.*

Jam verò is solet esse persecutionis exitus, ut ardentiori studio homines divinæ legi adhæreant; nec suspicari datum est, nullum fuisse veri Dei servum superstitem, qui legis codicem servaverit. 2° Quia accepimus ex iisdem libris sacris, complures fuisse illis temporibus prophetas, qui cum magnâ constantiâ impium illum principem reprehendebant : « Locutus- « que est Dominus, inquit auctor sacer, in « manu servorum suorum prophetarum di- « cens : Quia facit Manasses rex Juda abomi- « nationes istas pessimas super omnia quæ « fecerant Amorrhæi ante eum, et peccare « etiam fecit Judam in immunditiis suis, pro- « pterea hæc dicit Dominus Deus Israel : Ecce « ego inducam mala super Jerusalem et Judam, « ut quicumque audierit, tinniant ambæ aures « ejus, et extendam super Jerusalem funicu- « lum Samariæ et pondus domûs Achab, et « delebo Jerusalem sicut deleri solent tabulæ, « et dolens vertam, et ducam crebriùs stylum « super faciem ejus. » Certè qui hæc regi et populo annuntiabant, legis erant studiosi; nec potest fingi illos omnes Moysis libros igni tradidisse. 3° Quia non legimus tempore illius principis deletam fuisse politiam Judæorum; judicia eodem quo antea modo in urbibus exercebantur : sed usque ad hunc regem, politiam omnem semper positam fuisse in libro Moysis ostendimus. 4° Quia impia Manassis consilia fuêre juvenilis ætatis errores, quos citò pœnitentiâ eluit. Nam adductus fuit in captivitatem, juxta sententiam doctorum Hebræorum, quam probat Usserius, vigesimo secundo regni sui anno, ætatis verò suæ trigesimo quarto : proindeque, non nisi per annos circiter quatuordecim, impium se gessit. Nam verisimile est sanctissima Ezechiæ patris sui instituta non fuisse à filio statim immutata, quamdiù vigebat memoria illius principis Deo dilecti et hominibus, et nondùm assecutus fuisset Manasses vigesimum ætatis annum. A captivitate verò suâ usque ad mortem, per annos triginta tres Manasses, ut verbis auctoris sacri utar, « egit « pœnitentiam valdè coram Deo patrum suo- « rum, et abstulit deos alienos et simulacrum « de domo Domini, aras quoque quas fecerat « in monte domûs Domini et in Jerusalem, et « projecit extra urbem. Instauravit altare Do- « mini et immolavit super illud victimas et « pacifica et laudem, præcepitque Judæ ut « serviret Domino Deo Israel. »

Manassi successit Amon filius, qui post duos annos regnum reliquit Josiæ octo annos nato, et quamvis Amon pater ejus presserit Manassis vestigia, tamen Josiæ institutio commissa fuit viris sanctis et legis Dei observantissimis. Nam « octavo anno regni sui, inquit auctor sacer, « cùm adhuc esset puer, cœpit quærere Deum « patris sui David, et duodecimo anno post- « quàm regnare cœperat (ætatis vigesimo) « mundavit Judam et Jerusalem ab excelsis et « lucis, simulacrisque et sculptilibus, » et non nisi anno hujus principis decimo octavo inventum est volumen legis ab Helciâ in templo. Ergo luce ipsâ clarius est à Moyse ad Josiam regem nunquàm deletam fuisse in Judâ legis Mosaicæ memoriam. Imò verò in regno Israel, ubi perpetua ferè fuit series regum ab institutis Mosaicis aversorum, semper fuisse constat prophetas, qui reges atque populos objurgarent et ad observantiam legis revocarent. « Et testificatus est (inquit auctor sacer lib. 4 « Reg. c. 17), Dominus in Israel et in Judâ « per manum omnium prophetarum et viden- « tium, dicens : Revertimini à viis vestris pes- « simis et custodite præcepta mea et cære- « monias juxta omnem legem quam præcepi « patribus vestris, et sicut misi ad vos in manu « servorum meorum prophetarum. » Neque solùm fuisse prophetarum continuam successionem, qui populos instituerent secundùm legem Moysis, constat; verùm etiam certum est politiam semper fuisse etiam in regno Israel positam in legibus Mosaicis. Nam etsi Joroboam quædam instituerit legibus istis contraria, tamen legem ipsam tollere nunquàm ausus est, et Achad, rex impiissimus, *qui venumdatus erat ut faceret malum coram Domino*, ut loquitur Elias, tamen contra legis præscriptum cogere Naboth ad venditionem vineæ suæ non potuit, sed ficto blasphemiæ crimine, capite damnavit secundùm ipsam legem Moysis. Ex quibus omnibus certius est legem Moysis nunquàm interiisse, quàm certum est duodecim tabulas à decem viris sancitas, semper viguisse in republicâ Romanâ, quod facilè deprehendet qui utriusque facti rationes conferre velit.

Secundò, ex loco libri 4 Reg. in objectione laudato, nullo modo colligi potest non aliud superstes fuisse legis exemplar, præter istud in templo inventum : nihil aliud profectò in illo loco legitur, nisi quòd Moysis autographum repertum fuerit in templo ad latus arcæ, ubi positum fuerat à Moyse. Nam constat ex cap. 35 Paralipomenon, Helciam pontificem dimovisse arcam ex loco suo; quòd summus pon-

fex venerandum illud volumen ad regem statim miserit; quòd rex pietate motus voluerit legem ex illo sacratissimo volumine audire; quòd idem princeps Moysis vaticiniis et commnationibus attentiorem mentem præbens (videbatur enim sibi audire ipsum Moysem loquentem), perterritus fuerit, quæsieritque in pietate et studio legis remedium malis præsentibus; quòd denique ad excitandam populi pietatem sanctum inierit consilium recitandi ex illo volumine coram totâ multitudine verba legis. Falsò igitur supponitur in objectione, lege inventâ, stupore perculsos fuisse summum pontificem et regem; imò ex narratione potiùs sequitur non obtigisse rem inexpectatam. « Dixit autem Helcias ad Saphan scribam : « Librum legis reperi in domo Domini, dedit- « que Helcias volumen Saphan, qui et legit « illud. Venit quoque Saphan scriba ad regem, « et narravit regi dicens : Librum dedit Hel- « cias sacerdos mihi; quem cùm legisset Sa- « phan coram rege, et audiisset rex verba legis « Domini, scidit vestimenta sua. » Non ergo libri inventio, sed verba legis commoverunt regem, neque lætitiâ, sed terrore affectus fuit. Deinde non dixit Josias, ut in objectione supponitur : « Stillavit super nos magnus furor Domini, eò quòd non *noverint* patres nostri verba Domini, sed quòd non *custodierint* patres nostri verba Domini, ut facerent omnia quæ scripta sunt in isto volumine. » Ex quibus verbis sequitur potiùs cognita fuisse patribus suis verba voluminis istius; aliàs profectò inobedientiæ rei non fuissent. Denique ex eo quòd rex novum fœdus hâc occasione percusserit, et adjuraverit populum ut suscitaret verba legis, non sequitur legis memoriam nullam fuisse; nam idem præstitêre Josaphat, Joas et Ezechias, quorum temporibus ineptè diceretur legem oblivione deletam fuisse. Regis igitur terror ortus est ex diligentiori consideratione vaticiniorum Moysis, qui cunctas abominationes Manassis avi sui et Amon patris prædixerat. Nam hi principes ea omnia fecerunt, quæ erant lege prohibita; ædificaverunt excelsa, erexerunt aram Baal, fecerunt lucos, adoraverunt omnem militiam cœli, transire fecerunt filios suos per ignem; observabant somnia, sectabantur auguria, maleficiis inserviebant, etc. Timuit ergo Josias, non sine causâ, ne suo tempore ingruerent ea omnia mala, quæ in pœnam istorum scelerum pronuntiata à Moyse audiebat; et verisimiliter hoc præcipuè versiculo Deuteronomii commotus fuit, ubi fata successorum Josiæ clarè prædixit Moyses : « Ducet te Dominus et regem tuum, quem « constitueris super te, in gentem quam igno- « ras tu et patres tui, et servies ibi diis alienis, « ligno et lapidi, et eris perditus in proverbium « ac fabulam omnibus populis ad quos intro- « duxerit te Dominus. » Summo studio igitur omen avertere conatus est pius princeps, omnia instituendo accuratissimè juxta exemplar legis ipsâ Moysis manu exaratum. Duxi operæ pretium diligentiùs hanc objectionem expendere et confutare, quòd exquisitissimi judicii vir Prideauxius in historiâ suâ Judaicâ contrariam amplexus sit sententiam, aliosque in errorem traxerit, quem equidem censeo gravissimum, quia si ullam haberet verisimilitudinem, non parùm elevaret pondus et vim nostrarum rationum.

Argumentum III. — *Ex antiquissimæ ætatis notis internis.*

Liber ille notas omnes habet scripti authentici et Mosaicæ ætatis, in quo antiquissimæ illius ætatis mores, factaque historica continentur, et in cujus contextu nihil planè invenitur quod recentiorem sapiat ætatem; qui nullas apud Judæos leges aut consuetudines exhibet, quæ Moysis ævo non obtinuerint; in quo legum omnium atque consuetudinum rationes sunt admodùm convenientes, et ut vulgò dicimus, naturales, quales institutorem Moysem afferre decebat; cujus ipse stylus indicia multa habet ætatis antiquissimæ, et universus contextus longissimè distat ab omni vanitatis specie. Impossibile planè est ut in his omnibus recentior aliquis impostor non prodat fraudem et falsitatem suam. Atqui primò in illo libro perfectè referuntur mores illius ætatis antiquissimæ, et omnia facta historica accipiunt ex profanis scriptoribus confirmationem. Plurima ibi leguntur de variorum populorum originibus, de eorumdem migrationibus, de imperiorum et urbium exordiis; multa quoque geographica, itinera et mansiones patriarcharum; quæ omnia censoriæ animadversioni vastissimum campum aperiunt, in quibus tamen omnibus nihil castigatione dignum reperias, uti cum summâ doctrinæ et eruditionis laude confecit Bochartus in Geographiâ sacrâ. Quæ ibidem referuntur de vetustissimorum hominum simplici vitæ ratione, de eorum hospitalitate, de conviviis atque dapibus, de mulierum in vitâ domesticâ officiis, de vestibus, de funeribus et sepulturæ ritibus, de anni atque mensium

divisione, de monumentis et columnis, de armis et belli universo apparatu, de fœderum cæremoniis, de altaribus, de sacrificiis, aliisque ritibus sacris; quæ speciatim narrantur de Ægypto et illius gentis opibus, potentiâ ac consuetudinibus; omnia hæc ex Homero, Hesiodo, aliorumque vetustissimorum auctorum fragmentis; ex Herodoto, Diodoro Siculo et cæteris historicis confirmantur, uti quamplurimi demonstrârunt. Illane singula cum tantâ diligentiâ, tamque accuratè describere potuisset auctor recentior? (Vide Jacquelot, *de l'Existence de Dieu.*) Secundò nihil planè in ejusdem libri contextu est, ex quo conjectura ulla capi possit illum librum à recentiore aliquo, non dicam conscriptum, sed ne interpolatum quidem : verbi gratiâ, nihil de Jerosolymis, nec de monte Sion, nec de templo; nihil de duobus regnis Judæ et Israel, nec de illis imperiis, cum quibus postea bella et fœdera habuêre Hebræi; sed de tabernaculo, de arcâ fœderis, de instrumentis omnibus sacris, fusè scriptum est, ut decebat in commentariis illius cujus jussu erant fabricata. Sic etiam ordo, quem in metandis castris et profectionibus duodecim tribus servare oportebat, diligenter definitur, uti necesse fuit, in constitutionibus illius, qui istas tribus ex Ægypto duxerat. Ibidem diarium quoddam habemus rerum gestarum in solitudine, ut conveniebat maximè in commentariis ejus, qui per annos quadraginta Israelitis in deserto præfuit. Hisce omnibus tamdiù non immoratus fuisset recentior aliquis impostor, et alias historiæ Judaicæ artes, v. g., historiam judicum, tam mutilam, sine dubio amplificàsset. Tertiò consuetudines omnes, legesque variæ, quæ in Pentateucho leguntur, reverà servatæ fuerunt ab ætate Moysis ad ultima reipublicæ tempora; neque una lex est, cujus recentiorem originem evincere possunt adversarii; imò ne hoc quidem tentârunt, sed universi militant sub Marshami et Spenceri signis, contenduntque illos omnes legis Mosaicæ ritus ab Ægyptiis aliisque populis usurpatos Moysis temporibus fuisse, ut nempe concludant Moysem illas gentes esse imitatum. Sed profectò ex hâc ipsâ eorum sententiâ argumentum nos arripimus pro earumdem legum et consuetudinum antiquitate. Quartò origines omnes, atque rationes legum ita sunt convenientes, et ut ita dicam, naturales, ut à recentiore aliquo, quantùmvis ingenioso et diligenti, excogitari nequaquàm potuerint : vel ita cum institutis ipsis congruit institutorum historia, ut nequaquàm dividi possint. Quid, quæso, significare poterunt lex de primitiis, ritus agni paschalis, tabernaculum, arca fœderis, etc, præter id quod in Pentateucho scriptum est? Cur Ruben, Simeon et Levi jure primogenituræ privantur, nisi propter causas ibidem relatas? Et tamen hæc eorum omnium significatio talis est, ut à recentiore aliquo vix ex conjecturâ tam accuratè inveniri potuisset. Quintò ipse stylus multas habet notas antiquissimæ ætatis : nam multæ formæ loquendi novæ, quas usurpârunt scriptores sub Davide et Salomone, quæque occurrunt in posterioribus Scripturæ libris, nusquàm in Pentateucho reperiuntur : et etiam plures voces sunt in Pentateucho usurpatæ, quæ posterioribus ætatibus exoleverunt. Plura exempla nôrunt hebraicæ linguæ periti, qui varios Scripturæ libros secum invicem contulerunt. Præterea in Pentateucho, cur tam sæpè leges et præcepta singula inculcantur? Cur præter legem habemus breviarium legis? Cur præter historicam legis datæ narrationem, habemus quoque luculentum Moysis ad populum sermonem, nisi quia opus est illius, qui per annos quadraginta omni ope elaboravit, ut has leges Judæorum animis altiùs infigeret, eorumque usui familiari accommodaret? Sextò denique tota orationis series Pentateuchum authenticum pronuntiat, et ab omni absolvit suppositionis suspicione : in illâ quippe elucent candida simplicitas, pietas in Deum sincera, summum virtutis studium : admiramur in illo libro singularem in confitendis principum et plebis peccatis ingenuitatem, et in reprehendendis sanctam severitatem; nullum est dissimulationis vestigium, nulla adulatio aut assentatio ad captandam hominum benevolentiam, nulla ad excitandos vulgi plausus orationis vanitas; quæ partes esse solent impostoris.

Objicies 1°: Pentateuchus nequaquàm habet notas libri authentici, et multa probant scriptum non fuisse à Moyse. 1° Auctor Pentateuchi de Moyse ita loquitur, quasi alia persona sit. Utitur nempe tertiâ personâ, ut facere solet is qui alterius vitam scribit. 2° In Pentateucho Moyses variis ornatur elogiis : legimus enim quòd fuerit vir mitissimus, homo Dei, propheta, cum Deo quàm familiaris : quæ Moysem de seipso scribere modestia vetuisset. 3° Multa in Pentateucho occurrunt, vel obscura, vel inordinata, vel mutila, multa breviùs narrata quæ cœvus scriptor sine dubio clariùs et fusiùs retulisset. 4° In textu mutata sunt multa; nam variæ sunt et diversæ lectio-

nes; exemplum Judaicum differt in aliquibus ab exemplo Samaritano : præterea antiquissimæ illius libri versiones haud parùm discrepant. Ergo non constat, nec illius libri authenticitas nec integritas.

Respondeo nihil tantam afferre causæ nostræ auctoritatem, quantam afferunt vanissimæ illæ objectiones adversariorum, quas cum eâdem quâ exposuimus, brevitate refellemus. 1° Si suppositionis indicium sit quando auctor de seipso tanquàm de alienâ personâ loquitur; supposititios igitur dicemus et Cæsaris commentarios, et Cyri expeditionem adornatam à Xenophonte, et Josephi libros de bello Judaico, et Procopii historiam, nec non omnes fermè novi Testamenti codices, in quibus omnibus Cæsaris, et Xenophontis, et Procopii, et Matthæi, et Lucæ, et Joannis, etc., mentio fit in tertiâ personâ, tanquàm diversarum ab ipsis scriptoribus personarum. Negabunt sine dubio adversarii ; sed quam, quæso, singularem vim adversùs Mosaicum Pentatheucum habet istud argumentum? 2° Moyses quidem dixit se hominem mitissimum, dixit se prophetam, sicut aliis in locis, pro suo candore, errata sua agnoscit : sed nullo modo à modestiâ abest, ad se defendendum aliquando verba facere in commendationem sui, præcipuè cùm necesse est multitudinis habere existimationem. Hoc egit Paulus Apostolus, qui ab existimatione hominum per vanitatem orationis captandâ maximè abhorruit, et cujus hæc est adversùs vanam gloriam sapientissima sententia : *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* Sic Josephus historicus Judæorum omnium prudentissimum esse se quandoque significat, neque idcircò ab eo libros ipsius abjudices. 3° Multa sine dubio in istis libris obscura sunt, quæ in illis non invenirentur, si recentioris essent ætatis, si à perito aliquo impostore fuissent confecti, si aliquid ad tollendas difficultates adjicere religio, quâ colebantur isti libri, non vetuisset. Sunt itaque difficultates, sed quas parit longa ætas, cùm locorum nomina mutata sunt, quando nulla fermè remanet temporum memoria, neque corrigi possunt errores quos in exemplis conficiendis amanuensium haud rarò parit negligentia Sed obscuritas illa tangitne ipsam historiæ et religionis quasi substantiam? nequaquàm : omnia optimè cohærent. Quod igitur obscurum est in libris sacris eorumdem antiquitatem præstat magis venerabilem. Quæ etiam breviùs sunt narrata, ea in Genesi præsertim reperiuntur, et Moyses, non ut coævus scriptor, sed ex traditione illâ memoriæ prodidit. Atqui hæ ipsæ breviores annotationes novum argumentum suppeditant pro ejusdem libri antiquitate, quia de illis nunquàm cogitâsset recentior aliquis scriptor. Verbi gratiâ, Gen. c. 11, v. 29, notatur quòd *Aran fuerit pater Jeschæ* : neque ullam causam videmus cur inter omnes alias mulieres hujus mentio facta sit. Ibid. c. 36, v. 24, de Ana hæc legitur observatio : *Iste est Ana qui invenit aquas calidas* (*Jamin* juxta 70 interpretes, *gigantes* juxta Chaldaicam paraphrasim), *in solitudine, cùm pasceret asinos Sebeon patris sui*. Ibid. v. 37, in catalogo regum Idumæorum uxor solius Adar nominatur; *et appellabatur uxor ejus* Meetabel, *filia Matred, filiæ Mezaab*. Annè hasce annotationes, pluresque ejusdem generis apposuisset Esdras post captivitatem? Annon manifestum est factas esse à Moyse, quòd hæc nomina suo tempore magis essent apud Judæos celebrata? 4° In textu hebraico variæ sunt lectiones, versiones non consonant, exemplum Judaicum et Samaritanum discrepant. Ergo, aiunt adversarii, libri suppositiii sunt, vel quod eòdem redit, corrupti. Inepta profectò conclusio ! Illæ variæ lectiones num rem afficiunt principalem? Numquid non eadem historia in omnibus exemplaribus, eædem leges, eadem vaticinia, eadem doctrina? « Hoc ipsum affirmare possum (inquit ipse Spinosa c. 9) me nullam animadvertisse mendam, nec lectionum varietatem circa moralia documenta, quæ ipsa dubia reddere possunt (1) » Quid ampliùs ad hominum informationem necessarium fuit? Quid ampliùs à divinâ providentiâ efflagitare possumus? Parùm profectò nostrâ refert, his in tuto positis, illa lectionum varietas. Deinde istæ variæ lectiones, unde natæ sunt nisi ex antiquitate libri, quem multoties in tot seculis describere necesse fuit? Imò ostendunt illæ potiùs Judæorum erga hunc librum religiosum animum, quia probant illos nunquàm ausos esse aliquid ex conjecturâ corrigere, sed secutos esse scrupulosè fidem exemplorum : proindeque efficiunt contra Deistas, à Judæis nihil unquàm fuisse in istis libris immutatum. Quod ad versiones

(1) Non minus ex iis, quæ supra disputata sunt, planum est id quod statim libri primi initio monuimus, et sæpiùs toto opere inculcavimus, varias lectiones levissimi esse ac penè nullius momenti, ut parùm admodùm intersit, aut verò perinde omninò sit, utram sequaris, sive hanc, sive illam. Lud. Capellus, Crit. sacr. l. 6, c. 2.

attinet, quæ, quæso, nota suppositionis et novitatis est, quòd lingua Hebraica tam antiqua sit, ut vocum potestas et proprietas, aut sententiarum elegantia verti accuratè nequeat? Denique differentia inter exemplum Judaicum et Samaritanum, quid aliud apud æquum rerum æstimatorem efficiet, nisi unum ab altero postremis temporibus non fuisse desumptum?

Objicies 2°: Illorum librorum auctor esse Moyses nullo modo potest, in quibus plurima occurrunt locorum nomina, post Moysis tempora, iisdem locis imposita; plura etiam historica facta Moysis ævo recentiora, et quorum præterea auctor satis clarè significat se vixisse in terrâ Chanaan, quam nunquàm ingressus est Moyses. Atqui, etc. 1° Quidem plurima sunt in Pentateucho locorum nomina, quæ fuêre illis locis imposita post mortem Moysis. Geneseos c. 10, mentio fit *Ninive*: *De terrâ illâ*, inquit scriptor, *egressus est Assur, et ædificavit civitatem Ninive;* atqui illam urbem non nisi post Moysis obitum à Nino, Assyriorum rege, nomen istud accepisse scribit Strabo in Geographicis. Ejusdem libri c. 14, nomen occurrit Chaldæorum. Atqui istud nomen erat ignotum ante Moysem. Tunc enim regio Chaldæorum dicebatur Padan Aram, ut patet ex Geneseos c. 25 et 28. Aliunde, juxta Dicearchum, sic vocati sunt Chaldæi à Chaldæo, decimo quarto post Ninum rege. Ibidem c. 14, legimus Abrahamum persecutum esse reges, qui captivum Loth abduxerant, usque Dan. Atqui istud nomen urbi priùs Lais dictæ datum est post mortem Josue, quando scilicet capta fuit à sexcentis viris de tribu Dan. *Hanc rursùm extruentes*, inquit auctor libri Judicum c. 18, *habitaverunt in eâ, vocato nomine civitatis Dan, juxta vocabulum patris sui, quem genuerat Israel; quæ priùs Lais dicebatur.* Ibidem c. 22, mons Moria, in quo Deus jubet Abrahamum immolare filium suum, vocatur mons *Dominus videbit;* atqui mons ille tunc demùm sic dictus fuit, quando templum ibi conditum est. Ibidem c. 35, commemoratur civitas Hebron, quæ nomen istud accepit ab Hebrone, filio Caleb, post mortem Moysis, cùm antea Cariath Arbe vocaretur, uti colligitur ex libri Josue c. 14: *Benedixit ei Josue et trapidit ei Hebron in possessionem: atque ex eo fuit Hebron Caleb filio Jephone usque in præsentem diem, quia secutus est Dominum Deum Israel: nomen Hebron ante vocabatur Cariath Arbe.* Ibidem cap. 40, Joseph alloquens eunuchum Pharaonis vocat regionem Chanaan terram Hebræorum. Atqui hâc formâ loquendi, neque Joseph, neque Moyses uti potuit, cùm nondùm essent Hebræi potiti illâ terrâ et unicâ tantùm domo tempore Josephi continerentur. Deuteronomii c. 11, legitur nomen Galgala, quo donatus est locus ubi circumcisi sunt Israelitæ, qui in terram Chanaan ingressi fuerant post mortem Moysis: *Postquàm omnes circumcisi sunt*, inquit auctor libri Josue c. 5, *manserunt in eodem loco donec sanarentur; dixitque Dominus ad Josue: Hodiè abstulit opprobrium Ægypti à vobis. Vocatum est nomen loci illius Galgala usque in præsentem diem.*

2° Pentateuchi auctor quamplurimos eventus qui post mortem Moysis contigêre, narrat. Geneseos c. 12 et 13, observat auctor illorum librorum tempore Abrahæ Chananæos in terrâ Chanaan fuisse: *Chananæus autem tunc erat in terrâ*, ait c. 12. *Eo autem tempore Chananæus et Pheresæus habitabant in terrâ illâ*, ait c. 13. Ergo quo tempore scribebat, pulsi jam ex terrâ suâ fuerant Chananæi; aliàs inutilis prorsùs et supervacanea fuisset præfata observatio, sed nonnisi post mortem Moysis deleti sunt Chananæi, aut pulsi terrâ suâ Ejusdem libri c. 36. recensentur octo reges Idumæorum, qui regnaverunt in terrâ Edom, antequàm haberent regem filii Israel; deinde undecim numerantur duces, qui ejusdem terræ incolis præfuerunt ad illud usque tempus procul dubio, quo Idumæam universam ditioni suæ subjecit David. Nam Idumæi non habuêre duces, nisi post mortem Moysis; et etiamsi habuissent, tot habere non potuissent à tempore Esaü usque ad Moysis ætatem; et præterea illa verba, *antequàm haberent regem filii Israel*, clarissimè conficiunt illa scripta fuisse, cùm jam haberent regem filii Israel. Exodi c. 16, indicatur tempus, ad quod usque manna comederunt Israelitæ: *Filii Israel*, inquit auctor, *comederunt manna quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem; hoc cibo aliti sunt usquequò tangerent fines terræ Chanaan.* Atqui etiam post obitum Moysis manna comederunt filii Israel, et nonnisi post circumcisionem peractam tempore Josue in Galgalis terræ frugibus uti cœperunt. Deuteronomii c. 2, hæc leguntur: *In Seir priùs habitaverunt Horrhæi, quibus expulsis atque deletis habitaverunt filii Esaü; sicut fecit Israel in terrâ possessionis suæ, quam dedit illi Dominus.* Jam verò terra possessionis Israelitarum est terra Chanaan, in quâ, vivente Moyse, nunquàm habitaverunt. Ejusdem libri c. 3, Og regis Basan ingens statura ex ejus lecti ferrei magnitudine à Pentateuchi auctore probatur: *Solus quippe,*

inquit, *Og rex Basan restiterat de stirpe gigantum; monstratur lectus ejus ferreus, qui est in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis, et quatuor latitudinis ad mensuram cubiti virilis manûs.* Quo tempore gigantis illius lectus sic monstrabatur, jamdudùm ipse procul dubio fato functus fuerat : sed Moysis coævus fuit rex ille Basan, et omnes Israelitæ illum post victoriam prostratum viderant. Unde etiam factum est, ut lectus ille, non in Basanitide terrâ viseretur, sed in urbe Ammonitarum Rabbatha, nisi ex temporis longitudine quæ omnia mutare consuevit? Ibidem v. 14, legimus : *Jair filius Manasse possedit omnem regionem Argob, usque ad terminos Gessuri et Machati, vocavitque ex nomine suo Basan Havoth-Jair, (id est, villas Jair) usque in præsentem diem.* Quæ ultima verba significant hæc scripta fuisse longo post Moysem tempore. Ejusdem libri capite ultimo referuntur Moysis obitus, sepultura, Hebræorum luctus, susceptaque à Josue Hebraicæ reipublicæ administratio ; quæ omnia à Moyse scribi profectò non potuerunt.

3° Denique auctor Pentateuchi, satis clarè significat Deut. c. 1, se in terrâ Chanaan versari, Moysem verò in campestribus Moab trans Jordanem populum allocutum esse : *Hæc sunt verba quæ locutus est Moyses ad omnem Israel trans Jordanem, in solitudine campestri.*

Respondeo 1° : Distinguo majorem : Illorum librorum auctor non est Moyses, in quibus primitùs conscribendis quædam loca iis donata nominibus fuerunt, quæ non nisi post ejus mortem habuerunt, et commemorata nonnulla facta historica ejusdem Moysis ævo recentiora, concedo. In quorum jamdudùm editorum exscribendis exemplaribus nova in lectorum commodum addita sunt, aut in veterum locum substituta locorum quorumdam nomina, et inserta quædam ad narrationis perfectionem atque expositionem historica facta Moysis ævo recentiora, subdistinguo : Tot nova addita sunt, ut ex iis additionibus maximâ ex parte constare videantur dicti libri, et idcircò simpliciter et absolutè dici possunt diversi à libris legis in origine reipublicæ editis, concedo : paucissima tantùm addita sunt, nego. Demus igitur pauca quædam à posterioribus Prophetis addita esse libris Moysis, sed quæ, quæso, sunt istæ additiones? Num aliqua lex aut constitutio nova, an ritus aliquis ? An dogma, an miraculum, an prophetia aliqua? Nequaquàm : talis mutationis nullum vestigium. Quid igitur additum est? Adjecta est libris Moysis illius mortis descriptio, et brevis eximii viri laudatio, ut in infinitis aliis factum videmus : urbium nominibus jam exoletis, recentiora nomina quandoque substituta sunt, qualia sunt juxta aliquos ista *Dan* et *Galgala :* quædam alia per parenthesim, quæque nullam habent cum historiâ necessariam conjunctionem, inserta quibusdam videntur à recentiori manu, ut illa : *Chananæus tunc erat in terrâ... filii Israel comederunt manna quadraginta annis, donec venirent in terram habitabilem ; hoc cibo aliti sunt usquequò tangerent fines terræ Chanaan... Monstratur lectus ejus ferreus, novem cubitos habens longitudinis, et quatuor latitudinis ad mensuram cubiti virilis manûs.* Quasi verò una aut altera istiusmodi annotatio vel parenthesis in margine librorum verisimiliter scripta primùm, et deinde in textum ab amanuensibus inserta ullam habeat vim ad convellendam libri antiquitatem, tantis confirmatam rationibus. Multorum certè judicio novum suppeditant argumentum non fuisse ab impostore sub Moysis nomine confictum Pentateuchum. Quis enim tam parùm sibi constans supponi potest, ut inutiles quasdam inserat notationes, quæ fraudem suam omnibus patefaciant? Præterea animadvertendum est additiones istas antiquissimas esse, nec fuisse factas ab Esdrâ : nam reperiuntur in Pentateucho Samaritano, quo utebantur Israelitæ post secessionem à familiâ David, proindeque ante Roboami tempora jam factæ fuerant.

Respondeo 2° : Nego minorem, et dico cum multis eruditis viris ea omnia loca, quæ afferuntur tanquàm recentioris ætatis indicia, potuisse ab ipso Moyse describi.

Et 1° quidem illa omnia vocabula in objectione laudata, etiam tempore Mosis usitata fuêre. Quæ de Ninive ab auctoribus profanis narrantur ea sunt valdè incerta, nec in rebus historicis ulla est scriptorum ethnicorum, ubi cum Moyse dissentiunt, auctoritas, ut sequenti articulo conficiemus. Deinde nulla est in hâc parte Moysis et profanorum scriptorum dissensio. Nam juxta celeberrimos chronologos Eusebium et Petavium, Ninus vixit temporibus Abrahæ.

Falsum quoque est Chaldæorum nomen ante Moysem notum non fuisse; Chaldeamque eo tempore vocatam esse Padan Aram. Nam certum est per Padan Aram designari solummodò apud Moysem Mesopotomiam Syriæ, non Chaldæam : et Genesis c. 22, v 2, legimus quòd Nachor et Melcha filium habue-

rint cognomine Chased, quod nomen idem est in Hebræo ac nomen Chaldæorum : nam Hebræi Chaldæos vocant *Chasdim*, quæ vox est numerus pluralis vocis *Chased*, à quo propagati fuêre Chaldæi. Ad id quod additur ex Dicearcho, dico illum dubitanter loqui ; utitur enim voce, *ferunt*, et verba facere præterea de Chaldæâ meridionali, Moysem verò de septentrionali, ut ex utriusque verbis patet. Nomen autem *Dan* vetustius Mose est ; nam Moysis temporibus nomen Jordan erat impositum fluvio ad cujus ripas cum Israelitis consedit, sed ex Josepho et sancto Hieronymo discimus istud vocabulum *Jordan* compositum esse ex duobus vocabulis *Jor* et *Dan*, quibus duo fontes fluvii nuncupabuntur. Id si sit, certè antequàm urbi Lais nomen Dan indidissent Danitæ, alter fontium Jordanis Dan nomen habuit. Hunc ergo Dan fontem significare potuit Moyses, cùm diceret Abrahamum usque ad Dan hostes esse persecutum.

Falsum est civitatem illam, quæ Cariath Arbe vocata olim fuerat, Hebronis nomine donatam fuisse à filio Caleb, quippe quæ sic appellata dicitur Josue c. 11 et 12, priusquàm ab illo Moysis successore eidem Caleb traderetur. Imò longè verisimilius videtur traditæ sibi urbis nomen uni è filiis suis imposuisse Caleb, quemadmodùm et alios ejus nepotes, cæterarum ab Israelitis tunc temporis expugnatarum civitatum nominibus, Ephrata, Bethleem, Cariathiarim, Bethgader appellatos legimus libro 1 Paralipomenon c. 2 : *Hi erant filii Hur, primogenitus Ephrata, Sabal pater Cariathiarim, Salma pater Bethleem, Hariph pater Bethgader,* et sanè c. 13, Hebron dicitur condita septem annis antè Tanim, urbem Ægypti antiquissimam. Potuit igitur per plurima secula Cariath-Arbe vocari, et ante Moysis ætatem aut ejus ævo nomen Hebron sortiri. Quod verò spectat ad montem Moria, cui nomen *Dominus videbit* à templo inibi condito adeòque post Moysis tempora impositum dicitur, negamus montem illum sic appellatum unquàm fuisse. Certè tale ei nomen inditum fuisse neque alibi neque etiam hìc affirmat Scriptura. Textus enim Gen. c. 22, v. 14, qui in vulgatâ versione aliquatenùs obscurior est, verti, ut probat Cl. Houbigantius, ex Hebræo hunc in modum potuisset : *Appellavitque Abraham nomen loci illius, Dominus videbitur* יהוה יראה, *dixit enim : Hodiè in monte Dominus videbitur.* Adeò ut, uti idem diligens scriptor acutè observat, fuerit mons ille ab Abrahamo idcircò appellatus, *Dominus videbitur,* quòd eodem ipso in monte omnibus se videndum præbiturus esset Dominus, pro genere humano victima olim futura, cujus insignem typum in immolatione Isaac mox viderat. Hanc interpretationem eò libentiùs amplectimur, quòd non modò omnem tollat difficultatem, sed quòd ea, quæ de antiquitate Religionis christianæ inferiùs dicturi sumus, mirum in modum confirmet : de istâ explicatione plura infra dicemus. Joseph etiam terram Chanaan nomine terræ Hebræorum jure potuit appellare. Nam Abrahami filii et nepotes qui Hebræi erant et dicebantur, et in terrâ illâ sedes fixerant, jam in magnum excreverant numerum, et vicinis gentibus eo nomine cogniti erant ; et cùm terram Hebræorum diceret Joseph, ignorare non potuit princeps Ægyptius quam terram significaret ; perindeque ipsi fuit ac si dixisset Joseph : Furto sublatus sum de terrâ in quâ postremis hisce annis sedes posuêre viri Transeuphratenses seu Hebræi. Denique, quod attinet nomen Galgala, nullo argumento efficitur locum hoc nomine donatum à Moyse in Deuteronomio eumdem esse cum illo, qui sic postea dictus est à Josue : ex eo quòd Josue hoc nomen loco dederit, non sequitur non fuisse alium locum eodem nomine olim dictum.

2° Pentateuchi auctor nullas res post Moysis obitum gestas narrat. Id non efficitur ex istâ annotatione c. 12 Genesis : *Chananæus tunc erat in terrâ.* Nam istius sententiæ hic sensus est, Chananæos jam tunc fuisse in illâ terrâ. Fatetur ipse Aben Ezra, quem in causæ suæ patrocinium solum laudat Spinosa, hunc sensum verbis tribui posse. Neque enim sine causâ notavit Moyses Chanaanitidem terram jam tunc invasisse Chananæos ante Abrahæ adventum. Quippe id ignorare poterat chronologicæ rei imperitus lector, cùm paucissimi Chananæorum inter et Abrahami adventum intercesserint anni : qui nisi monitus fuisset cum quâ deinceps gente victurus esset Abraham, obscuram tantùm et implicitam rerum habuisset notitiam. Id non efficitur ex Gen. c. 36, ubi recensentur reges et duces Idumæorum. Illi enim omnes qui ibi numerantur reges atque duces, vel Moysis æquales fuêre, vel ante ipsum vixerant : nam intervallo 200 annorum, qui ab Esaü Idumæorum patre usque ad Moysis ætatem elapsi sunt, octo certè reges imperare potuerunt, et juxta ordinarium naturæ cursum regnare debuerunt, præsertim cùm non hæreditario jure principatum obtinuerint, sed ex di-

versis regionibus vel familiis oriundi ad regnum assumpti sint vel illud invaserint. Legimus enim quòd Bela mortuo, non filius, sed Jobab successerit : mortuo Jobab suffectus fuerit Husam de terrâ Themanorum, et sic de cæteris. Undecim verò duces qui ibidem numerantur, non alius post alium universis terræ Edom incolis, sed simul omnes variis provinciis præfuisse significantur his verbis : *Hæc nomina ducum Esaü in cognationibus et locis et vocabulis suis;* versu ultimo : *Hi duces habitantes in terrâ imperii Edom.* Fuerunt ergo fortassè Idumæorum illi duces regum successores, et omnes Moysis æquales : vel fortassè, ut aliis placet, suas familias vel provincias sub imperio regum administrabant. Falsò asseritur in objectione Idumæos non habuisse duces nisi post mortem Moysis. Nam eorum mentio est in cantico Moysis post transitum maris Rubri composito : *Tunc conturbati sunt principes Edom.* Denique ubi dicitur *reges plures regnâsse in terrâ Edom antequàm Israelitæ regem haberent;* sensus non est illos reges regnavisse ante Davidem, sed antequàm solutâ captivitate Ægyptiacâ in unius reipublicæ corpus Judæi adunarentur, et à Moyse, cujus regimen monarchicum fuit (quippe rex dicitur Deut. c. 33 v. 5) regerentur.

Id non efficitur ex c. 16 Exodi, ubi filii Israel dicuntur comedisse manna *quadraginta annis, usque dùm venirent in terram habitabilem, et tangerent fines terræ Chanaan.* Hæc enim à Moyse scribi potuerunt etiam sine propheticâ facultate. Nam reverà per quadraginta annos, vivente Moyse, in deserto manna comederant Israelitæ, neque dicit Moyses in illo loco manna isto tempore, quo scribebat, jam defecisse. Præterea rem post obitum suum statim eventuram et optimè sibi compertam scribere potuit Moyses. Sciebat enim statim post obitum suum introducendos esse Israelitas à Josue successore suo in terram Chanaan, et illum cibum cœlitùs delapsum, datum solummodò fuisse ob deserti sterilitatem. Id non efficitur ex istis verbis c. 2 Deut. : *In Seir autem primò habitaverunt Horræi, quibus expulsis atque deletis habitaverunt filii Esaü, sicut fecit Israel in terrâ possessionis suæ, quam dedit illi Dominus.* Nam vivente Moyse, tribus Ruben et Gad ac dimidia tribûs Manasse regiones illas jam occupabant, quas, devictis Amorrhæis et Basanitis, ditioni suæ subjecerant Israelitæ (1), juxta illud Deut. cap. 3, v. 12 : *Terram possedimus tempore illo ab Aroer, quæ est super ripam torrentis Arnon, usque ad mediam partem montis Galaad. et civitates illius dedi Ruben et Gad, reliquam autem partem Galaad et omnem Basan regni Og tradidi mediæ tribui Manasse, omnem regionem Argob.*

Nullius habere debet admirationem quòd Moyses regis Og ingentem staturam ex lecti ejus magnitudine probet. Nam etsi Israelitarum magna pars regem Og vel vivum vel cæsum spectâsset, tamen plures ex ingenti eorum numero, pueros, senes, feminas, ægrotos, absentes spectaculo huic non interfuisse, verisimile est. Præterea non suæ solùm ætatis Hebræis historiam scribebat Moyses, sed eorum posteris ; hos ergo, ut de portentosâ gigantis illius mole faceret certiores, quæ creditu difficilis erat, lectum ejus prostrare scripsit in Rabbath. Neque etiam admirari quis debet, quòd illius gigantis lectus jam tempore Moysis illùc delatus fuisset ex Basaniticâ regione : nam Og præliaturus adversùs Israelitas, et eventum reformidans, domesticum instrumentum et pretiosam supellectilem in tuto collocare potuit apud Ammonitas, quos sciebat Israelitarum armis fore intactos : vel post victoriam, ex venditione, ad Ammonitas fortassè translatus est cum aliis rebus lectus ferreus (1). Istius phrasis, *usque in hodiernum diem*, quæ in eodem cap. Deut. reperitur, non ea vis est apud Hebræos ut significet diuturnum jam elapsum temporis intervallum, ut patet ex his aliis ejusdem libri locis : *Cognoscite hodiè quæ ignorant filii vestri signa et prodigia quæ fecit in medio Ægypti Pharaoni regi et universæ terræ ejus, omnique exercitui Ægyptiorum, equis ac curribus; quomodò operuerint eos aquæ maris Rubri, cùm vos persequerentur, et deleverit eos Dominus usque in præsentem diem.* Sic quoque sanctus Matthæus eâdem phrasi utitur cùm rem suo tempore gestam narrat : etenim postquàm retulit principes sacerdotum triginta argenteos insumpsisse in emendo agro in sepulturam peregrinorum, hæc addit : *Propter hoc vocatus est ager Haceldama, hoc est, ager sanguinis usque in præsentem diem.* Ex quibus locis patet illam phrasim idem significare ac ista, *ab illo tempore.*

(1) Unde sic potest reddi textus hebræus : *Sicut fecit Israel in terrâ possessionis suæ, quam nunc dat illi Dominus;* quo posito difficultas nulla erit.

(1) Cùm referatur capite præcedenti Deut. 2. 21, quosdam gigantes fuisse ab Ammonitis devictos, non mirum est regem Og, Ammonitarum vicinum fuisse ab ipsis prælio aliquo superatum, lectumque ejus ferreum fuisse inter prædas Ammonitarum. Vid. clariss. Houb.

Quod ad interitûs Moysis, ejusdem sepulturæ, et Hebræorum luctûs narrationem attinet, nemo efficiet illa ab ipso Josue non fuisse conscripta; vel initium non esse ipsius libri Josue : certè benè terminatur Deuteronomium per benedictiones et precationes à summo illo legislatore pro duodecim tribubus fusas, quas legimus capite penultimo ejusdem libri, atque caput Deut. ultimum aptum exordium est libri Josue, quem nisi ab isto capite ordiamur, habebit satis abruptum exordium à particulâ copulativâ, et : abstractum fuit hoc exordium libri Josue, et adjectum fuit Deuteronomio, libro manuali, quem nocturnâ diurnâque manu versare tenebantur Israelitæ, ut complementum aliquod libro Moysis adderetur, et haberet quisque universam Moysis historiam.

5° Malè colligeretur ex istis verbis Deut. cap. 1 : *Hæc sunt verba quæ locutus est Moyses ad omnem Israel trans Jordanem,* scriptorem versatum esse in terrâ Chanaan, nam vox Hebræa בעבר *Beheber,* quæ vertitur in Vulgatâ editione, *trans Jordanem,* significat *in transitu;* quandoque citeriora, quandoque ulteriora designat, ut nôrunt omnes qui addiscendis litteris Hebræis operam dederunt. Hincque in ipso Deuteronomio sæpè ad tollendam ambiguitatem adjiciuntur hæc alia verba, *ad orientalem* vel *occiduam partem.* Deut. cap. 5, Moyses res gestas Israelitarum narrans ait : *Tulimus in illo tempore terram de manu duorum regum Amorrhæorum qui erant Beheber Jordan,* id est, *cis Jordanem:* nam Og, rex Basan, et Sehon, rex Hesebon, Amorrhæi erant ex eâdem Jordanis parte cum Moyse (1). Retorqueri etiam potest argumentum, ut notavit Huetius : etenim postremo Genesis capite hæc habemus : *Venerunt ad aream Atad, quæ sita est trans Jordanem;* et deinde : *Et idcircò vocatum est nomen loci illius planctus Ægypti, qui est trans Jordanem.* Si Pentateuchum scripsit Esdras in Chananæâ ad occasum Jordanis, ut vult Spinosa, loca hæc ad orientem Jordanis quærenda erunt, quæ tamen ad occasum Jordanis sita esse constat. Contra verò si Moysem libri auctorem dicamus, cùm hæc scripserit nondùm transmisso ab Hebræis Jordane, loca hæc ad occasum Jordanis assignavit, uti debuit. Ergo cùm ambiguæ planè significationis sit vocabulum *Beheber,* ideò solùmmodò verterunt septuaginta interpretes et auctor vulgatæ editionis, *trans;* quia habitâ ratione terræ sanctæ, juxta quam Judæi solent consignare plagas et situs locorum, campestria Moab trans Jordanem erant

(1) Præsentem expedit difficultatem alio modo Cl. Houbig. Bib. heb. t. 1, pag. 559, בעבר הירדן *Beheber Haiarden,* id est, *ad ripam Jordanis.* Nam ea est hoc quidem loco, vis præpositionis בעבר *Beheber,* quæ non habet ripam, nec citeriorem, nec ulteriorem, sed tantùm ripam, quia tangitur Jordanis, non ut trajectus, aut ut trajiciendus, sed ut proximus. Res est tam plana, ut non mirari non possis tergiversatos esse hîc interpretes, et nodum in scirpo quæsisse.

ARTICULUS II.

DE NOTIS EXTERNIS DIVINÆ ORIGINIS LEGIS JUDAICÆ.

§ 1. *De divinâ Moysis legatione.*

Ex demonstratâ Pentateuchi antiquitate, hæc jam certa sunt : primò Moysem omnem suam auctoritatem et leges suas omnes in iis prodigiis olim posuisse, quæ sine vi divinâ patrari non potuisse facilè concedet æquus disputator : secundò Judæos Moysis imperio atque institutis subjecisse sese propter innumera miracula, quæ omnibus sensibus eorum unusquisque expertus fuerat : tertiò vaticinatum esse Moysem quamplurima, quæ præter omnem spem et expectationem contigerunt. Ex quibus videretur colligi posse Moysem Dei legatum apud Judæos fuisse. Hanc tamen necessariam consequentiam agnoscere nolunt revelatæ religionis contemptores, ob duplicem causam, primò quia illa prodigia et vaticinia, etsi humanas vires et scientiam superent, dæmonum virtuti adscribi possunt. Secundò quia nequaquàm certum est illa prodigia reverà evenisse, etsi sint à Moyse litteris mandata, credita ab Israelitis, illaque facta fuerint constitutionis, legumque Judaicarum principia et fundamenta.

Prima hypothesis tam aliena est à communi hominum intelligentiâ, ut nequaquàm possim inducere in animum illam seriò ab aliquo propugnatam fuisse. Qui, quæso, poterant Hebræi Moysis aspernari auctoritatem, quem vitæ et necis arbitrum experiebantur, cujus imperio subdita cernebant elementa et naturæ vires omnes? neque sanè puto minutos nostros philosophos, qui tantam gloriantur constantiam animi, pectorisque robur, sine perturbatione ad montis candentis infima stare, divinamque vocem audire potuisse, aut tristem et luctuosam sortem Dathan et Abiron, dehiscente terrâ absorptorum, experiri voluisse. Quis tam alienus est à ratione, ut arbitrari possit Deum sapientem sanctum, bonum, genio alicui mali-

gno eam unquàm concessisse potestatem, quâ naturæ fundamenta concutere, quâ homines demereri summis beneficiis, suppliciis terrere gravissimis, et ad suî obsequium atque cultum omninò cogere queat ; atque relictis habenis regni sui, illas tradidisse impuro spiritui ad veritatis et virtutis ruinam. Præterea causam supremi Dei rerum omnium creatoris atque moderatoris egit Moyses; illa omnia prodigia peracta sunt benignissimo sanctissimoque consilio ad populum gravissimâ et iniquâ servitute oppressum libertati restituendum, eumdemque ab idololatriâ avocatum ad unius Dei cultummancipandum, ut scirent quoniam Dominus ipse est Deus, et non est alius præter eum. Hoccine impuri spiritûs, Dei et hominis inimici, consilium esse potest (1) ? Secundam igitur hypothesim convellere animus est quam solam seriò increduli defendunt. Haud pauci inter illos victi iis, quæ modò protulimus argumentis, Pentateuchi antiquitatem agnoscere videntur, sed in isto libro nihil vident nisi consilia hominis ambitiosi, atque ad quidlibet audendum projecti, nihil nisi artes et fraudes hominis callidissimi : quorum sententiam accuratiùs exponere non pigebit. Existimant igitur hi Pentateuchum poema quoddam esse, in quo facta historica poeticè memorantur, iisque ornantur fictionibus, quæ ad excitandam rudis atque rerum incredibilium avidæ plebeculæ admirationem aptissimæ videbantur : proindeque detrahenda esse pigmenta illa, si veritatem puram et illibatam detegere velimus.

Abraham (sic enim narrationem solent instituere, vide librum qui inscribitur, *Philosophus moralis*), gentis Hebræorum parens, domo et familiâ patris sui, à cujus Religione abhorrebat, expulsus, in terram Chanaan et Ægyptum profectus est, nullo modo divinitùs admonitus nisi in somnio vel aliquo eventu, quem vir pius et simplex divinæ voluntatis significationem putabat. In terrâ Chananæorum potissimùm commoratus est, non ob aliam causam, nisi quia in Ægypto sedem figere, uti meditaverat non potuit. Illa obsequiosa nimiùm vel potiùs superstitiosa animi propensio maximi sceleris fermè causa extitit, atque ad filium immolandum imprudenti consilio impulit. Isaac et Jacob paternæ pietatis et simplicitatis hæredes divinæ voluntatis signa etiam arbitrabantur somnia et quoscumque extraordinarios fortunæ casus, posterisque illos tradiderunt tanquàm certissima Dei monita. Verum etiam est, quòd Joseph filius Jacob summâ rerum sit potitus in Ægypto, sed quæ circumstant hanc historiam partes, vel falsi rumores sunt quos collegit Moyses, vel ejusdem scriptoris commenta. Joseph auctoritate in uberrimâ Ægypti parte constituti Hebræi, publica etiam munera obtinuerunt ; eòque citò evasit eorum potentia, ut in se Ægyptiorum invidiam atque odia concitaverint. Hi igitur arreptis armis post longa bella, quorum meminêre historici profani, muneribus tandem extraneos spoliârunt, ex oppidis munitis ejecerunt, et in eam regionem, quæ ipsis olim fuerat concessa, compulerunt. Dedit etiam rex plura adversùs eos crudelissima edicta, quæ tamen executioni demandatâ non fuerunt.

In hâc gentis suæ calamitate nascitur Moyses, filiæ Pharaonis commiseratione servatus, in palatio educatur, scientiis liberalibus imbuitur, post quadraginta actos in aulâ inter sacerdotes et magnates annos, propter facinus commissum fugere cogitur ; in Madianitidem regionem se recipit, ubi filiam Jethro illius gentis principis atque sacerdotis sibi matrimonio conjungit. In hoc exilio populi judaici liberationem et reipublicæ constitutionem, collatis cum socero consiliis, meditatur. Opus meditatum jam post quadraginta annos deletâ facinoris sui memoriâ, adjuncto sibi fratre, demùm aggreditur ; utque apud superstitiosum populum feliciùs succederet, fingit se Dei legatum esse, vi instructum divinâ, factamque olim Abrahamo donationem terræ Chanaan, quâ essent ejus posteri post 400 annos potituri, comminiscitur. Conciliatâ sibi his artibus multitudinis gratiâ, sistunt se Aaron et Moyses coram Pharaone, veniamque sub prætextu religionis abeundi petunt, mox post peracta sacrificia rediturî. Suspicatus dolum Pharao copiam negat abeundi : instant hi et magicâ virgâ multa et varia operantur, quorum quædam imitati sunt magi. Nulla Pharaonem et Ægyptios commoverunt : proindeque in plagarum Ægy-

(1) « Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels je vous annonce la volonté du Très-Haut ; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie : j'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles, qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature ? Elle n'obéit pas aux imposteurs ; leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres, et c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. » Emile t. 3, p. 154.

ptiacarum descriptione licentiâ usus plusquàm poeticâ Moyses censendus est. Actus in furorem Pharao Moysis pertinaciâ et populi seditionibus gentem exercitu internecione delere statuit; de quo certior factus Moyses præcipiti fugâ cum suis noctu evasit, Ægyptiis ipsis ex commiseratione impellentibus et viatica suppeditantibus : sicque antevertit Pharaonis exercitum et ad rupes subductique maris sinus ciiùs pervenit. Exercitus Pharaonis persequi destitit, sive quòd dissolutus aliquo modo fuerit, sive quòd inter saxa et arenas cum curribus et equitatu sequi non potuerit : Moysesque populo in solitudinem ducto, metuque omni liberatus, rem totam poeticè, more solito, ornavit, divinæque virtuti tam felicem eventum adscripsit. In solitudine verò omnem scientiam, omnemque industriam contulit ad fallendum incautum atque rudem populum : illis persuasit fontes, qui manabant ex rupibus, quoniam in Ægypto nihil tale viderant, magicæ suæ virgæ percussione scaturiisse; coturnices, quæ erant in illis plagis frequentes, suâ voce appellatas circa castra decidisse, et alia id genus. Voluit statim post datam legem populum adversùs Chananæos ducere, sed commisso cum Amalecitis prælio, tam parùm felix exitus fuit, ut divinis promissionibus, quas venditabat imperator, nequaquàm voluerint ampliùs Hebræi confidere; coactusque fuerit Moyses populum ad belli artem atque disciplinam per quadraginta annos erudire atque ad legum suarum observantiam suppliciis adigere. Hæc deistæ. Dixisse hanc historiam temerè et ineptè excogitatam esse, refutâsse est : verùm quoniam gravissima est hæcce controversia, et in hâc ætate adversùs omnem hostium impetum paratum esse oportet unumquemque, fusè hanc fabulam refellemus quatuor propositionibus, in quibus Moysis divinam legationem confirmabimus : 1° ex miraculis; 2° ex vaticiniis eventûs, cujus minister extitit, prænuntiis; 3° ex ipsis Moysis prophetiis; 4° ex præclaris istius legislatoris virtutibus, quæ eumdem absolvunt ab omni doli et vanitatis suspicione.

Propositio prima.

Moysen Dei legatum fuisse miracula evidentissimè efficiunt.

Probatio. — Nam quæ in Pentateucho memorantur gesta in Ægypto, ad mare Rubrum, et in solitudine, superant vim artemque humanam, nec sine Deo patrari potuerunt. Atqui illa omnia miracula, prout ibi leguntur, reverà ad Moysis imperium facta sunt. Hujus assumptionis veritas clarissimè patebit, si hæc duo confecerimus : 1° quòd illa prodigia tanquàm facta historica Moyses retulerit, iisdemque Israelitæ fidem adhibuerint. 2° Quòd Moysis in illis referendis gravitas, populique fides certissimè efficiant illa prodigia reverà fuisse patrata.

1° Moyses prodigia in Pentateucho descripta non poeticè, sed historicè retulit, fidemque Israelitarum habuit. Memorantur profectò historicè, idque cum summâ sermonis gravitate : simplici usus est legislator oratione, non inflatâ; tempus, locum, personas, omnesque, quæ circumstant partes, accuratissimè descripsit; in illis fundavit constitutionem reipublicæ; in illis leges omnes seu morales, seu civiles, seu rituales posuit; eorumdem prodigiorum commemoratione ad pietatem perpetuò excitat populum. Sed audiamus ipsum Moysem, cujus in dicendo gravitas in ejus oratione meliùs quàm ex nostris observationibus elucebit. Sic Deut. cap. 11 populum alloquitur : « Ama itaque Dominum Deum tuum, et observa præcepta ejus et cæremonias, judicia atque mandata omni tempore. Cognoscite hodiè quæ ignorant filii vestri, qui non viderunt disciplinam Domini Dei vestri, magnalia ejus, et robustam manum, extentumque brachium, signa et opera quæ fecit in medio Ægypti, Pharaoni regi et universæ terræ ejus, omnique exercitui Ægyptiorum et equis ac curribus : quomodò operuerint eos aquæ maris Rubri, cùm vos persequerentur, et deleverit eos Dominus usque in præsentem diem : vobisque quæ fecerit in solitudine, donec veniretis ad hunc locum, et Dathan et Abiron filiis Eliab, qui fuit filius Ruben; quos aperto ore suo terra absorbuit cum domibus et tabernaculis et universa substantia eorum, quàm habebant in medio Israel. *Oculi vestri viderunt omnia opera Domini magna quæ fecit.* » Profectò desperata causa est, ad quam defendendam tueri necesse sit, hæc poeticè relata esse : parem ubique magnitudini rerum deprehendimus sermonis gravitatem : ne verbum quidem ullum vanè ad oblectationem, sed cuncta seriò ad persuasionem sunt composita.

Deindè non minùs est certum Judæos fidem illis prodigiis adhibuisse. Id constat primùm ex Moysis relatione, et in referendo fidentiâ et securitate : sic enim concludit narrationem rei gestæ ad mare Rubrum : « Et viderunt Israelitæ Ægyptios mortuos super littus maris, et manum magnam quam exercuerat Dominus

contra eos, timuitque populus Dominum et crediderunt Domino et Moysi servo ejus. » Deut. c. 5, his verbis secundò legem moralem promulgavit : « Audi, Israel, cæremonias et judicia quæ ego loquor in auribus vestris hodiè : discite ea et opere complete. Dominus Deus noster pepigit nobiscum fœdus in Horeb, non cum patribus nostris fecit pactum, sed *nobiscum qui impræsentiarum sumus, et vivimus; facie ad faciem locutus est nobis in monte de medio ignis.* » Ibid. cap. 4 : « Interroga de diebus antiquis, qui fuerunt ante te ex die quo creavit Deus hominem super terràm à summo cœli usque ad summum ejus, si facta est aliquando hujusmodi res, aut unquàm cognitum est, ut audiret populus vocem Dei loquentis de medio ignis, sicut tu audîsti et vixisti : si fecit Deus ut ingrederetur, et tolleret sibi gentem de medio nationum per tentationes, signa atque portenta, per pugnam et robustam manum, extentumque brachium et horribiles visiones, juxta omnia quæ fecit pro vobis Dominus Deus vester in Ægypto, *videntibus oculis vestris*, ut scires quoniam Dominus ipse est Deus, et non est alius præter eum. » Sic populum alloqui, quid aliud est quàm cives singulos in testimonium proferre? Ibid. cap. 6, eorum fidei securus, sic præcipit : « Narrabis ea filiis tuis, et meditaberis in eis sedens in domo tuâ, et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens, et ligabis ea quasi signum in manu tuâ, eruntque et movebuntur inter oculos tuos, scribesque ea in limine et in ostiis domûs tuæ... Cùmque interrogaverit te filius tuus cras, dicens : Quid sibi volunt testimonia hæc, et cæremoniæ, atque judicia quæ præcepit Dominus Deus noster nobis, dices ei : Servi eramus Pharaonis in Ægypto, et eduxit nos Dominus de Ægypto in manu forti : fecitque signa atque prodigia magna et pessima in Ægypto contra Pharaonem et omnem domum illius *in conspectu nostro*, et eduxit nos inde, » etc. Siccine populum incredulum alloqui potuisset Moyses? — Constat deinde Israelitarum fides ex ipsis rebus et eventibus : Hebræi se Moysis regimini fermè inviti commiserunt : eodem duce Ægyptum, cujus tenebantur amore, reliquerunt; religionem, cui erant addictissimi, deposuerunt; legem sibi imponi passi sunt, rituum multitudine præceptorumque difficultate molestissimam : quo, quæso, ducti motivo nisi opinione cœlestis ducis sui et legislatoris legationis? — Constat denique ex posterorum suorum constantiâ in servandâ lege, cui nunquàm apud ipsos vel derogatum vel obrogatum est : summam erga legem suam in omni ætate observantiam testati sunt, dùm cæteras constitutiones perpetuis vicissitudinibus obnoxias fuisse videamus. Illustre est Hecatæi de Judæis, qui ante Alexandri tempora fuêre, testimonium, quod nobis libro contra Appionem Josephus servavit : « Quare, inquit, quanquàm et maledictis impeti solent à vicinis advenisque, et injuriosè sæpè tractati sunt à persicis regibus ac satrapis, non possunt à sententiâ deduci, sed pro eâ palàm omnes cruciatus sævissimasque mortes subeunt, nec adduci possunt ut patria instituta abdicent. » Quod profectò evidentissimè etiam adstruitur ex totâ judaicæ historiæ serie. Cùm igitur hæc omnia, posterorum studium et perpetua in servandâ lege constantia, Judæorum coætaneorum obsequium, Moysis in testandâ Judæorum fide fidentia et securitas, rem in controversiâ positam cum summâ adstruant vi et pondere, quæ vis nullâ ratione contrariâ suspenditur, tam certum est Judæos Moysi credidisse, quàm potest quidquam esse certum. Ergo 1° Moyses prodigia historicè ad fidem faciendam, non poeticè ad oblectationem descripsit; fidemque iisdem adhibuerunt Israelitæ.

2° Ex Moysis in describendis illis prodigiis gravitate, populique fide, illa patrata fuisse divinâ virtute clarissimè efficitur. Primò id efficitur ex Moysis in describendis prodigiis gravitate, fidentiâ et securitate : nam Moysi, utpote quem res gestæ et pulcherrima scripta magnum virum ostendunt, illud consilium tribui nequit, quod inauditam argueret perturbationem mentis, stultitiam incredibilem : atqui si Moyses suam auctoritatem in illis prodigiis à se confictis ponere tentavisset, incredibilis stultitiæ argumentum edidisset : reliquisset quippe artes illas omnes, quibus solent uti, qui populos fallere student, eamque methodum secutus fuisset, quâ necessariò contemptum atque ignominiam sibi peperisset, omniumque commovisset indignationem. Siquidem impostoris callidi partes sunt, miracula venditare clam et paucis testibus patrata, fidem apud eos, quos decipere studet, alieno impetrare testimonio; sua instituta non in illis omninò ponere, sed solummodò confirmatam ex illis velle auctoritatem suam; non in illis perpetuò commemorandis versari, sed vereri maximè ne fraudis oriatur suspicio : cautos quippe solet efficere fraudis conscientia. Jam verò Moysem contrariam et oppositam methodum secutum videmus : non

recitat prodigia privatim facta, sed in apertâ luce edita; non præterita, sed præsentia; non momentanea, sed permanentia; non quæ alieno indigeant testimonio, sed quæ singuli Judæi sensibus omnibus experti essent, fidem quippe appellat oculorum atque aurium; non unius aut alterius, sed omnium civium; omnem suam auctoritatem ex illis prodigiis derivatam vult; omnia instituta etiam maximè invidiosa ex divinâ illâ vi quâ valebat, confirmat; illa perpetuò inculcat; utitur nunc tanquàm beneficiis ad stimulandos ad virtutem ex grato sensu animos; utitur aliàs ad avocandos à flagitiis populos propter expertam in illis Dei iracundiam; ipsi haud rarò exprobrandi opportunitatem et eos afficiendi contumeliâ præbent. Quædam ex illis miraculis æternam opprobrii notam quarumdam familiarum principibus inurebant; ipsique Aaronis familiæ damnosa et probrosa erant, ut interitus Nadab et Abiu, qui igne alieno usi fuerant, lepra quâ Aaron et Maria soror divinitùs affecti sunt. Illis denique eâ ratione utitur, quæ ad excitandam in se uniuscujusque indignationem aptissima erat, atque ad alienandos à se suorum animos. Cui tale arridere possit consilium, non dicam hominem ineptissimum, sed prorsùs extrà humanam sortem dementiâ suâ positum.

Deinde etiamsi Moyses tam demens fuisset, ut ei tale consilium potuisset arridere, nunquàm certè res ex sententiâ successisset, nam Judæi homines erant; homines autem ii dicuntur, qui habent vim cogitandi, videndi, audiendi : atqui tamen si illa prodigia non contigerint, ut illa Moyses persuasisset Judæis, oportuisset illos carere sensibus, vel suarum sensationum conscientiâ; imò debuissent contra communem oculorum, aurium, cæterorumque sensuum fidem affici. Nam persuasisset Hebræis, audivisse sese Ægyptios de plagis multis, quibus eos Moyses affecerat, conquerentes; imò eosdem vidisse summis afflictos calamitatibus, cùm reverà illos lætos et in rerum omnium copiâ reliquissent; se inter suspensos hinc et inde fluctus, nube lucidâ iter collustrante, incessisse, vidisseque proximo mane in littore corpora Ægyptiorum, cùm per subducti maris sinum incessissent; se cibo de cœlo delapso non uno die, sed per annos quadraginta alitos fuisse, cùm baccis sylvestribus et radicibus vitam sustentâssent; se ad candentis et fumantis montis infima fulguribus et voce divinâ perterritos stetisse, cùm nihil experti fuissent singulare et inusitatum : se iisdem vestibus et calceamentis per quadraginta annos usos fuisse, cùm illas mutare sæpiùs coacti fuissent : se ad serpentis ænei aspectum valetudinem recuperâsse, cùm illius nulla reverà fuerit efficacia; se in unum congregatos, nunc aquam abundanter ex rupe scaturientem virgæ percussione vidisse; aliàs ad tempus præscriptum terram dehiscentem atque ignem subitò erumpentem ad perduellium punitionem conspexisse. Hæc enim nullis sunt machinis imitanda; vi opus est non inclusâ in homine, vel in instrumento aliquo, sed cœlum, terram, mare atque omnia pervâdente : at si nec facta nec ficta fuêre, sine naturæ humanæ perturbatione, homines ad credendum adduci nequiverunt. Ergo etiamsi Moysi tam insanum arrisisset consilium, fidem illis prodigiis facere nunquàm potuisset.

Expendamus jam breviter facta hæc ad diligentioris critices regulas; majorem adhibeamus severitatem, quia facta sunt extraordinaria. Notæ et characteres, quibus facto certa fides fieri potest, hi sunt : 1° si factum sit grave et momentosum, aptum ad excitandam hominum attentionem; 2° si sit publicum et sensibile, de quo propterea nullus error esse potest; 3° si sit aptum et cohærens cum reliquâ historiâ; 4° si tale factum momentosum, publicum et cohærens cum cæteris historiæ partibus, referatur ab auctore non inepto neque fraudulento, sed ab eo qui compertam habuit rei veritatem; 5° si sit confirmatum numero testium idoneorum, quorum neque suspecta sit fides, nec scientia, ac si nullo contrario testimonio refellatur; 6° si hoc factum fuerit memoriæ proditum in monumentis authenticis, tum in libris, tum in institutis. Aut nulla facta certa sunt, aut illud erit quod his omnibus rationibus munietur. Atqui prodigia in Pentateucho relata, 1° facta sunt in se summi momenti, ex quibus scilicet pendebat religio, politia, fortuna universæ gentis hebreæ, in quibus quarumdam tribuum et familiarum, aliis invidiosæ, prærogativæ positæ erant. 2° Erant eadem facta publica et sensibilia, circa quæ falli ne idiota quidem vel infans potuit. Quisque profectò sciebat quo cibo per annos quadraginta alebatur, et ubi illum inveniret. 3° Ita apta sunt cum reliquis historiæ partibus, ut illa tollere nequeas quin universam tollas historiam; neque ea quæ gesta sunt in solitudine, consistere possunt sine iis quæ gesta sunt in Ægypto : neque ea

quæ sub Josue acciderunt sine iis quæ in solitudine ; neque ea quæ sub Judicibus sine iis quæ sub Josue. Uno verbo constitutio reipublicæ, cæremoniæ religionis, monumenta omnia sic in prodigiis posita sunt, ut hæc tollere nequeas, quin tota moles corruat : universi eventus posteriores sine prioribus non extitissent. *Cùm interrogaverit te filius tuus cras, quid sibi volunt testimonia hæc,* etc., *dices ei : Servi eramus Pharaonis in Ægypto,* etc. Hæc apta, hæc unica responsio est, nec alia fingi potest. 4° Nemo, puto, negaverit quin Moyses compertam habuerit illorum factorum veritatem, quorum minister extitit : nec ineptus est historicus, nec apparet ex ullâ re fuisse fraudulentum. 5° Profert Moyses testes innumeros, omnes Hebræorum principes et universum populum, qui tam certò compertam habebant illorum factorum veritatem, quàm ipse Moyses, quia oculis et auribus opus fuit, et nullâ aliâ ingenii facultate : neque hi omnes tantùm voce hæc facta comprobârunt, sed obsequio suo et universâ postea agendi ratione; etiam ipsi familiarum principes quorum, quia in munerum distributione præterhabiti sunt, intererat ut quædam miracula non crederentur. Tandem fuerunt hæc facta sine ullâ immutatione posteritati tradita, ut jam confectum est, cùm fuerint libris consignata, quorum integritas est certissima, et insuper expressa in monumentis, quæ omnibus confitentibus, temporibus Moysis coæva sunt. Quid ad hæc omnia minuti nostri philosophi? Facta hæc sunt extraordinaria, quasi verò facta extraordinaria non possint esse momentosa, vel sensibilia, vel certò aliquibus comperta, aut non possint in libris et monumentis authenticis posteritati commendari. Imò verò hæc omnia adjuncta multò magis habere possunt, quàm ordinaria facta, propter majorem quam gignunt attentionem, et in conservandâ eorum memoriâ religionem. Sed facta extraordinaria sunt per se incredibilia. Cur, quæso, incredibilia? Suntne omnipotenti Deo impossibilia? Nullane causa justa esse potest, cur admittantur? Quàm parùm formidandi, quàm contemnendi hostes sunt, qui talibus lacessunt armis.

Objicies 1° adversùs miracula patrata in Ægypto : Illa phænomena quæ ante exitum Hebræorum in Ægypto contigerunt, quæque vocari solent *plagæ Ægyptiacæ,* nullatenùs divinam arguunt virtutem.

1° Plagæ Ægyptiacæ causis naturalibus adscribi possunt : nam si excipiamus primum prodigium quod imitati sunt magi, conversionem videlicet virgarum in serpentes, cætera phænomena fuisse videntur varii ejusdem pestilentiæ effectus. Quæ primùm orta in flumine pisces omnes cum crocodilis, hippopotamis, cæterisque majoribus animalibus fluxu sanguinis corripuit, quo decolorata fuit aqua fluminis. Aquarum infectio ranas, amphibium genus, in terras expulit. Ciniphum exorta deinde multitudo inusitato aeris calori et ovorum in pulvere delitescentium copiæ debebatur, sicut et muscarum, quæ quia majores erant non tam citò maturam ad volandum assecutæ sunt ætatem. Pestis gravis, quam postea insecutam legimus, ejusdem pestilentiæ jam firmiora animantium corpora tentantis progressio fuit. Insecuta deinde est pulveris pluvia quædam haud inusitata in illis regionibus torrenti soli subjacentibus, quæ vi valdè naturali ulcera et pustulas in jumentis hominibusque procreavit, et sævientem jam pestem auxit. Hanc grando excepit ingens, quod profectò nihil prodigiosum sonat. Locustas, quæ postea depopulatæ sunt omnem regionem levavit ventus urens, qui totâ die atque nocte duravit, et ventus contrarius sustulit : sed legimus apud Plinium l. 11, 26 : « Locustas quandoque gregatim sublatas vento « in maria aut stagna decidere. » Illæ quæ subsecutæ sunt tenebræ nihil aliud fuêre, quantùm ex descriptione Moysis conjicere licet, nisi spissa et tenebrosa nebula : nam fuêre tam densæ, ut palpari possent, quod optimè convenit nebulæ et caligini, tenebris nequaquàm. Denique eadem lues, quæ primùm pisces in flumine affecerat, deinde attigerat jumenta, tandem homines afflixit, præsertim juniores, quos primogenitos appellat Moyses, multosque sustulit. En vera plagarum Ægyptiacarum historia, quam Moyses poeticè exornavit (1). Hanc exitialem Ægyptiis calamitatem suæ virtuti falsò adscripsit, quod

(1) Si igitur quædam in sacris litteris reperiantur quorum causas reddere nescimus, et quæ præter, imò contra ordinem naturæ videntur contigisse, ea moram nobis injicere non debent; sed omninò credendum, id quod reverà contigit, naturaliter contigisse; quod etiam confirmatur, quòd in miraculis plures circumstantiæ reperiebantur, quamvis tamen non semper narrentur, præcipuè cùm stylo poetico canantur; circumstantiæ, inquam, miraculorum clarè ostendunt, ipsas causas naturales requirere : nempe ut Ægyptii scabie infestarentur, opus fuit, ut Moses favillam in

certè facilè potuit sine invidiâ, cùm apud suos solummodò hæc venditaret; et etiam cum fiduciâ, quoniam illis loquebatur, qui harum rerum testes non fuerant, utpote qui in terrâ Gessen nikil tale fuerant experti; et qui ignorantes rerum ordinem naturalibus causis, iisque ratis procedere, omnia phænomena et casus non usitatos supernaturali vi adscribere consueverant.

2° Tria prima miracula, scilicet conversio virgarum in serpentes, ranarum procreatio, aquarum mutatio in sanguinem, facta etiam à magis fuêre, confitente Moyse, quos narrat *similiter fecisse*. Jam verò magi hæc perfecerunt efficaciâ quâdam naturali per *incantationes Ægyptiacas et arcana quædam*, iisdem utentes quibus Moyses instrumentis, virgâ videlicet magicâ, neque certè vi supernaturali fecisse se illa miracula unquàm professi sunt: atqui ejusdem effectûs eadem causa assignari potest; et cui causæ adscribi possunt magorum prodigia, eidem non temerè Moysis miracula adscribemus. Ejusdem prorsùs generis sunt cum tribus prioribus sequentia Moysis prodigia, in quibus vicisse se magos in scriptis reliquit: neque ullo modo intelligitur, cur per incantationes Ægyptiacas imitari etiam ea magi non potuerint: nam eadem vis quæ virgam in serpentem mutare, aquam potuit in sanguinem, et procreare ranas, potuit etiam certè muscas et grandinem producere. Ergo ex imitatione magorum, qui sine Deo sua miracula perfecêre, clarè efficitur necesse non esse divinæ virtuti Moysis prodigia adscribere.

3° Hæc omnia phænomena causis naturalibus adscripta reverà fuerunt ab iis omnibus apud quos contigêre: nam fieri nullo modo potuit ut rex Pharao tot expertus calamitates, quas certò sciret sibi divinitùs inflictas, tamen divinis non obtemperaret mandatis: certè non solùm contra rationem sed etiam contra omnem hominis sensum est, Deo resistere tam mirabiliter operanti. Et etiamsi eò dementiæ rex devenisset, proceres et omne Ægyptiorum vulgus in illo præsenti periculo veniam abeundi, quam negabat Pharao, ipsi concessissent, nec in apertam perniciem propter ejus stolidam et insanam pertinaciam ruere voluissent. — Deinde historici omnes profani diversam valdè instituerunt relationem; nullus horum signorum meminit tanquàm divinitùs inflictorum; verùm unanimi voce memoriæ prodiderunt Hebræos ex Ægypto expulsos fuisse propter morbos apud ipsos frequentes. Denique ex ipsâ Moysis narratione planè colligitur Pharaonem nunquàm fuisse convictum cœlestis Moysis legationis, aut quòd illa quæ operabatur prodigia evenissent ex divinâ virtute. Nam legimus Pharaonem misisse in terram Gessen ad videndum utrùm easdem calamitates non fuissent experti filii Israel, et ingravatum fuisse cor ejus. Certè si prodigia illa per se vim divinam arguissent, non fuerat necesse mittere in terram Gessen ut exploraret quid ibi contigisset; putabat igitur fuisse naturales calamitates, quibus æqualiter omnes suæ ditionis partes afflictabantur. Ergo ab ipsis prodigiorum testibus illa adscripta fuêre causis naturalibus. Ergo non demonstratur illa prodigia, quæ vocantur *plagæ Ægyptiacæ*, divinâ vi contigisse.

Respondeo. Nego antecedens, et ad primam confirmationem dico 1° nullatenùs adscribi posse plagas Ægyptiacas causis naturalibus, quamvis absolutè et seorsim ab omnibus circumstantiis considerentur. Nam nulla causa naturalis est, quæ valeat universas regionis alicujus etiam profluentes aquas in sanguinem convertere; aut eam procreare ranarum, ciniphum, muscarum multitudinem quâ afflictata fuit Ægyptus. Nam in rebus physicis argumentum certissimum præbet constans experientia, sine ullâ unquàm oblatâ ab origine mundi exceptione. Cùm ergo hæ tantæ calamitates, tamque universales, nunquàm nisi eo tempore contigerint, quo Moyses liberavit populum Israel à durissimâ Ægyptiorum servitute, sequitur easdem extraordinariâ et supernaturali virtute inflictas esse. Dico 2° quòd etsi daremus plagas aliquas Ægyptiacas, si in se absolutè considerentur, et independenter à circumstantiis, non fuisse præter naturæ vires; ranarum, muscarum, locustarum, et grandinis procreationem non superare naturæ efficaciam: eadem illa phænomena arguerent tamen vim divinam in Moyse propter modum et limites ex consilio arbitrario positos. Fuerunt quippe illæ plagæ à certis personis aut excitatæ aut prædictæ, ad certum temporis spatium determinatæ, et ad certa loca definitæ, idque certè præter naturæ leges omnes. Primùm causæ naturales, si illis tribuere libeat ista phænomena, non nisi significante Moyse,

aerem sursùm spargeret, locustæ etiam ex mandato Dei naturali, nempe ex vento orientali integro die et nocte flante Ægyptiorum regionem petierunt, et vento occidentali fortissimo eamdem reliquerunt, etc. Spin. tract. theol. pol. cap. 9.

vim suam exerebant, vel futurum ex causis naturalibus eventum solus Moyses prænuntiabat : jam verò præter leges naturæ est, ut unius hominis voci obtemperent elementa, vel ut nascituros ex iis certò præsciat effectus. 2° Erant plagæ Ægyptiacæ ad certum temporis spatium præter naturæ leges determinatæ : si illa omnia phænomena unius anni spatio contigissent, fuisset profectò annus ille propter innumeras istas calamitates inter omnes memorabilis ; sed quòd ea omnia contigerint sex hebdomadarum vel unius mensis spatio (vide Usserii annales pag. 14, Hist. univ. tom. 2), planè singulare fuit et prodigiosum : præterea erat illarum calamitatum duratio accuratissimè à Moyse ad diem atque horam determinata, quod certè hominis non est. 3° Fuerunt plagæ ad certa loca præter omnes naturæ leges definitæ; dùm enim tota Ægyptus grandine, locustis, peste, etc., afflictaretur, terra Gessen in medio posita immunis erat ab istis calamitatibus, neque erat infirmus in tribubus Israel. Certè nonnisi divinitùs contigit, ut tempestas grandinis prætervolaverit habitationes Hebræorum, aut ventus locustis gravidatus eorum regionem non perflaverit. Conjunctum igitur fuit cum naturalibus causis entis supra creaturæ sortem potentis et sapientis consilium, qui illis modum finesque præscribebat, hocque demonstrâsse satis est. Ut efficiatur illas plagas non fuisse miracula, non solùm ostendendum est ex causis naturalibus illa phænomena absolutè oriri posse independenter à circumstantiis, sed nullum etiam fuisse præter mechanicam rerum dispositionem entis sapientis in illis causis certâ ratione moderandis consilium, atque potuisse Moysem naturali sagacitate præscire illa phænomena.

Ad id verò quod in objectione additur, Moysem potuisse cum fiduciâ illa prodigia multùm augere apud suos, utpote qui illa experti non essent, respondeo illud ineptè dici : quasi verò nulla essent istis temporibus Israelitas inter et Ægyptios commercia ; quasi verò suspicari datum sit Israelitas fuisse incuriosos earum rerum quæ pro suâ liberatione à Moyse peragebantur, et quas apud suos ante prædicaverat. Præterea Moyses non descripsit plagas Ægyptiacas tanquàm facta, quorum ipse faceret certiores Israelitas, sed quasi res publicè gestas et quas unusquisque perspectas et exploratas haberet ; verba ad populum faciens affirmat ea omnia *in eorum conspectu* peracta esse.

Ad secundam confirmationis partem respondeo magos Pharaonis nequaquàm patravisse eadem quæ Moyses miracula, neque profectò id confitetur Moyses. Nam ille reverà mutavit virgam suam in colubrum, qui prolatos à magis serpentes voravit : regem in suo palatio et magos decipere non potuit. Reverà etiam mutavit divinâ vi aquam in sanguinem : omnes simul Ægypti aquas attingere et turbare alicujus rei admixtione certè non potuit. Ranas quoque divinâ ope produxit : nam nullâ arte aut industriâ humanâ universam Ægyptum illis complere quivit. Sed è contrario multa probant magos eadem prodigia reverà non fecisse (1). Primùm quia negat Moyses eos supernaturali vi egisse, sed usos esse scribit *arcanis quibusdam* et *incantationibus Ægyptiacis ;* quibus verbis satis significavit magos usos esse artificio, et miracula reverà ab illis non fuisse patrata : nam illa prodigia imitari vel simulare per arcana quædam et artes Ægyptiacas, non erat certè illa miracula, quæ superant omnem artem humanam, patrare. 2° Confessi sunt magi post tentatum frustra quartum miraculum divinâ virtute egisse Moysem ; dixerunt : *Digitus Dei hìc est,* quibus verbis fatebantur ea quæ ipsi fecissent naturali efficientiâ effecta fuisse, non deorum suorum ope (2), et proinde non nisi dexteritate quâdam adstantes decepisse. 3° Tria priora miracula imitati sunt magi solummodò in palatio Pharaonis vel saltem coram illo principe, ubi ad decipiendum multa habere potuerunt adjumenta : arcanis quippe suis usi sunt dùm adhuc duraret inflicta à Moyse calamitas, totamque affligeret Ægyptum. 4° Imitati sunt magi solummodò faciliora, quæ quivis circulator facilè poterit imitari : quid enim tam facile quàm aquam in scypho vel vase aliquo contentam pulveris admixtione colorare ; quàm serpentem vel ranam simulato virgæ jactu in mediam aream projicere, præcipuè multis adjuvantibus ministris (3)? 5°

(1) Vide Jos. Ant. l. 2, c. 13. Just. Mart. Qu. orthod. 16. Tertull. de Animâ. Greg. Niss. Amb. Hieron. contra Jovin. l. 2, p. 211, t. 4.

(2) Imò in totâ controversiâ nulla mentio deorum est : nec ipsorum opem efflagitâsse, nec pro eis pugnâsse referuntur magi ; istos hâc unâ de causâ convenisse videtur Pharao, ut certior fieret an ea prodigia, quibus Moyses Deum Hebræorum esse Dominum universæ terræ probare contendebat, humanam industriam superarent necne · Moysis idcircò miracula non destruere, sed imitari tantummodò conati sunt.

(3) Huetius certè refert quæst. Aln. l. 2, p. 155, apud Sinas rem valdè communem esse,

Corporis organisati ex ligno procreatio solâ Dei virtute fieri potest; nulla fortassè mens creata exquisitum artificium organici corporis comprehendere, multò minùs exequi valet. Hinc plerique qui dæmonem intervenisse existimant, ne hic creator serpentium esset, statuerunt, illum circulatorem egisse, et illam artem exercuisse quâ usos esse magos existimamus, nempe surripuisse celeriter magorum virgas et serpentes in medium attulisse. Ubi igitur Moyses scribit magos *similiter fecisse,* significat eos simulâsse Aaronis externam speciem, id est, virgis quoque usos esse et imitatos etiam in movendis virgis, quod clarissimè patet ex versiculo 18, c. 8 Exodi, ubi eodem verbo utitur Moyses, etsi magos fefellerit eventus : *Et fecerunt similiter,* inquit, *magi incantationibus ut educerent ciniphes, et non potuerunt* (1). Erat ergo in actione externâ similitudo quædam, nulla in opere : ab Aarone projecta virga in serpentem reverà mutata est, à magis simulatâ virgæ projectione serpens reverà, in medium, projectus fuit, idque ex Moysis narratione colligi posse videtur : primum sine vi divinâ fieri non posse manifestissimum est, secundum facillimè dexteritate et arcanis Ægyptiacis (2).

ut circulatores virgam in serpentem convertere in se suscipiant.

(1) Ob hanc igitur rationem verba illa, *et fecerunt similiter,* intelligenda necessariò sunt de conatu quodam ad Moysis miracula facienda... et reverà, ut observant Clericus in Ex. c. 8, v. 18, Calmetus in Jonam c. 1, v. 16, et sæpissimè claris. Houbigantius, Hebræi ad conatum notandum verbis iis utuntur, quæ rem effectam significant : id cùm aliàs, tum verò evidenter patet ex Gen. cap. 37, 21 : *Audivit autem Ruben, et eripuit eum* (Josephum) *de manibus eorum* ויצלהו מידם, cùm tamen, ut ex versu subsequenti patet, eum eripere conatus solummodò sit. Præterea vulgari sermone receptum nihil magis est, quàm ea circulatoribus tribuere, quæ efficere videntur, re verò ipsâ non efficiunt. Sic Apuleius metamp. l. 1 : « Circulatorem, inquit, aspexi equestrem spatham peracutam mucrone infesto devorâsse : « ac mox eumdem venatoriam lanceam in ima « viscera condidisse. »

(2) Certè parùm sibi ipse constaret Moyses in hypothesi eorum qui dæmonem hìc intervenisse existimant : quippe qui Ex. 4, 2, et 7, 17, repræsentat conversionem aquæ in sanguinem ut certissimum signum missionis divinæ : *In hoc scies quòd sim Dominus* (Jehova hebraicè); *ecce percutiam virgâ, quæ in manu meâ est, aquam fluminis, et vertetur in sanguinem.* Præterea quo pacto nobis demonstrabunt adversarii difficilius esse unum serpentem è virgâ creare, modicam aquam in sanguinem convertere, quàm mille serpentes, quam totum oceanum. Deinde nunquàm appellat Moyses ad miraculorum suorum numerum vel splendorem : singula profert ut totius controversiæ decisiva, virgæ, v. g., suæ in serpentem mutationem (Ex. 7, 9), non verò subsequentem virgarum vorationem. Demùm nec Ægyptios, nec populares suos de dæmonis interventu monet. Vide quæ de hoc argumento jampridem diximus.

Deinde verò quamvis intervenerit in patrandis magorum prodigiis dæmonis virtus, Deo sic in illo speciali casu permittente, non minor erit ad probandum miraculorum Moysis auctoritas cùm splendore et numero miraculorum suorum tantò superaverit dæmones Hebræorum dux, et adegerit ad hanc confessionem : *Digitus Dei hic est* : hæc qualiscumque dæmonum cum Moyse contentio illustriorem solummodò efficit hujus vim et potestatem. Neque suspicari licet Moysem etiam dæmonibus potentioribus usum esse, tum propter illam tantam, quam exercuit sive ad demerendos sibi Israelitas, sive ad affligendos Ægyptios, potestatem, quam maligno genio concedere alienum esset ab omnibus Dei virtutibus : sic enim abdicâsset sese humanarum rerum administratione, dæmonique quodammodò in solio suo collocato habenas regni sui commisisset; tum etiam quia hæc omnia peracta sunt ad vindicandum ab injustâ servitute et ab idololatriâ populum Hebræum, eumdemque consecrandum cultui unius supremi Dei rerum omnium creatoris; *ut scirent quoniam Dominus ipse est Deus, et non est alius præter eum;* atque ut imis sensibus hoc præceptum combiberent : *Audi, Israel, Dominus Deus tuus Deus unus est. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex totâ animâ tuâ.*

Ad tertiam confirmationis partem respondeo, prodigia à Moyse patrata in Ægypto fuisse fortassè à Pharaone et quibusdam aulicis temerè et contra omnem rationem tributa causis naturalibus, nullo modo ab omnibus testibus aut à Pharaone cum levissimâ rationis specie. Rationes in objectione allatæ efficiunt quidem Pharaonem et aulicos de verâ causâ istorum prodigiorum quandoque stolidè dubitâsse, injusto retinendi Hebræos studio obcæcatos, neque unquàm fortè divinæ Moysis legationis penitùs et constanter convictos fuisse : sed ex eo quòd stultè tribuerit Pharao illa Moysis opera causis aliquibus naturalibus, ex. gr., astrorum influxibus, et existimaverit Moysem propter summam in astrologiâ vel magiâ peritiam illos effectus prædicere potuisse, non sequitur nos eodem modo debere argumentari,

qui vana astrologorum figmenta aliasque superstitiosas opiniones, quibus dediti erant illis temporibus homines, videmus. Præterea experientiâ quotidianâ constat rem esse operosam et difficilem persuadere hominibus, et præsertim principibus, ea quæ eorum gloriam videntur minuere. Suspendere solent levissimæ rationes, rem gratam confirmantes, gravissima motiva contra voluntatem nitentia. Sed si Pharao ejusque adulatores, vanas quærentes causas, cor suum induraverunt et inconsideratè Moysis sprevêre auctoritatem, fecêre fidem eadem prodigia apud Israelitas, apud plerosque Ægyptiorum, apud gentes etiam longè dissitas. Et primùm certè illis sibi conciliavit Moyses Hebræorum animos, siquidem illis permoti sese suaque omnia ejus regimini commiserunt; et adeò profectò securus fuit Moyses eorum fidei, ut non dubitaverit totam illam historiam, tanquàm omnibus cognitam, accuratissimè describere, in illis ponere legum suarum auctoritatem et plura etiam instituta sancire illorum in perpetuum commemorativa; inter alia pascha suo nomine semper significavit illud prodigium ad cujus memoriam conservandam institutum fuit : et illæ quæ comitabantur cæremoniæ et circumstantiæ; initium anni ductum ab illo mense, qui antea septimus erat; agnus occisus 14 lunæ; sanguis in domos aspersus, panes azymi, corporis in comedendo situs erectus, baculi, cingula, etc., omnem rem gestam accuratissimè describebant, et fuêre in omni ætate monumentum historiæ veritatis et ejusdem notorietatis. Adhibuisse etiam fidem Ægyptiorum plerosque probat illorum erga Israelitas mox discessuros liberalitas, quæ modum nesciebat; ex eâ liquet eos Moysis prodigiis valdè territos fuisse, et magnam concepisse animo de isto populo ex conspicuâ Dei protectione existimationem. Deinde etsi historici profani nequaquàm cum Moyse consentiant, confirmant tamen magis quàm elevant eorum historiæ Moysis narrationem. Magnam calamitatem illis temporibus expertos esse Ægyptios scribunt historici, illam contagionem in eos ex Israelitarum sedibus derivatam; hosque propterea terminis Ægypti pulsos fuisse : quis non videt nullam esse inter Moysem et historicos profanos de re ipsâ contentionem ? hosce verò eas detraxisse solummodò circumstantias, ex quibus non parùm videbatur minui suæ gentis gloria, et pro supernaturali virtute, naturalem morbi communicationem invenisse ? Sed de auctoritate profanorum historicorum modò dicemus. Denique non solùm Ægyptii et Israelitæ fidem illis prodigiis dedêre, sed omnes vicinos populos commoverunt : Gabaonitæ illorum famâ perterrefacti spontè se Hebræis subjecêre : et apud sacerdotes Philistæos 1 Reg. c. 6, eorum memoria quadringentis postea annis vigebat.

Objicies 2° contra miraculum patratum ad mare Rubrum. Multa totam illam historiam à Moyse adornatam vanitatis condemnare videntur, nihilque præter communes naturæ leges contigisse. 1° Quia altum est de illâ calamitate apud historicos silentium, nec profectò tam memorabilis eventus, si reverà contigisset, unquàm ex memoriâ Ægyptiorum excidisset : è contrario memoriæ proditum erat, ut ex Justino accipimus, ducem Hebræorum Moysem sacra Ægyptiorum furto abstulisse, eaque repetentes armis Ægyptios domum redire fuisse tempestatibus coactos.

2° Quia incredibile est multitudinem immensam cum rege Pharaone eò devenisse insaniæ, ut cùm suspensos cernerent ex utroque latere fluctus, sese tamen mari committerent; quasi verò ipsi soli periculum non viderent, soli non obstupescerent rem tam admirabilem.

3° Quia memoriæ proditum est, non divisum mare, sed per sinum subducti maris à Moyse ductos fuisse Israelitas : Artapanus ethnicus scriptor hoc modo rem gestam exponit : « Judæos multis ab Ægypto cùm poculis, tum vestibus corrogatis, aliâque multiplice gazâ, trajectis Arabiæ fluminibus, magnoque confecto itinere, ad mare Rubrum tertio demùm die pervenisse, atque à Memphitis quidem ita rem narrari, Moysem totius regionis scientissimum, reciprocantis æstûs tempore, sicco mari universam multitudinem transmisisse. » Et profectò duo annotanda sunt, quæ hanc historiam Memphitarum verisimillimam efficiunt. Primum est, quòd eo mense, quo reliquerunt Ægyptum Hebræi, æstus maris maximi essent, illosque præterea augeret ventus vehemens. Secundum est, quòd noctu iter peregerint, et propterea facilè ex unâ parte potuit Moyses rudibus Hebræis persuadere divisas esse aquas, cùm reverà per arenas ex maris refluxu nudatas incessissent : et ex alterâ parte potuit Ægyptiaci exercitûs pars, studio persequendi accensa et luce destituta se inconsideratè arenis implicare, ex quibus expedire sese ante affluentis maris æstum non valuit : et horum corpora proximo mane visa

in littore Moysi præbuêre opportunitatem gloriandi, quasi deletus universus fuisset Pharaonis exercitus. 4° Denique quia Josephus institutam à Moyse narrationem suo calculo comprobare ausus non est, etsi fuerit patriæ religioni addictissimus; his quippe verbis suam narrationem concludit: « Nemo autem mirari debet tanquàm incredibile si priscis hominibus et ad malitiam rudibus de salute periclitantibus via per mare patuit sive Dei voluntate, sive sponte naturæ, quandoquidem heri et nudius tertius Alexandri ductu Macedonibus Pamphilium mare cessit, et aliam viam non habentibus illàc iter aperuit, cùm Deus ejus operâ ad destruendum Persarum imperium uti decrevisset, id quod omnes testantur qui res gestas illius regis scripto prodiderunt. Sed de his, ut cuique libet ita sentiat. »

Respondeo nullomodò ex illis rationibus elevari auctoritatem institutæ à Moyse narrationis rerum gestarum ad mare Rubrum. 1° Ratio illa ducta ex silentio historicorum vana est et ridicula : esset alicujus ponderis, si haberemus aliquos istorum temporum historicos coætaneos, si memoria antiquissimæ illius ætatis non esset apud Ægyptios sicut apud alias gentes prorsùs deleta. Quòd Manetho, qui mille et centum annis post Moysem scripsit ad divulgandam suæ gentis famam, aliique recentiores illum eventum non retulerint, nulla certè causa est admirandi, cùm videamus eos nihil certum referre potuisse de maximis et potentissimis Ægyptiorum regibus præter eorum nomina. Præterea vanitatem profanarum historiarum modò ostendemus. 2° Dico nequaquàm esse incredibile Pharaonem ejusque exercitum, persequendi studio accensum et luce destitutum, sese arenis inconsideratè implicuisse : non suspicatus est Pharao eam viam per quam incedere Israelitas exploratores retulerant sibi esse negatam; et sine dubio ex refluxu maris putavit illam viam patuisse : sicque in perniciem, ut sæpè fit, præcipitem illum egit cum exercitu nimius in Hebræos furor. 3° Traditionem traditioni opponimus : nam si sit memoriæ proditum à Memphitis Moysem regionis scientissimum Israelitas duxisse per sinum subducti maris, mansit in memoriâ Heliopolitanorum juxta eumdem Artapanum reverà divisum fuisse mare : post verba in objectione laudata hæc legimus : « Ab Heliopolitanis verò secùs; quippe regem abeuntes Judæos, quæque ab Ægyptiis mutuo acceperant secum auferentes, ingenti exercitu persecutum esse : at Moysem, uti virgâ mare percuteret, divinitùs admonitum aquam virgâ tetigisse, ac discedentibus illicò fluctibus copias sicco tramite deduxisse : eamdem porrò viam tentantibus ac fugientium terga prementibus Ægyptiis tum adversum repentè ignem coruscâsse, tum ipsam quoque patentem semitam refluentibus undis obruisse, itàque partim igni, partim æstu maritimo Ægyptios, ad unum omnes periisse. » Hæc prædictus historicus. Ichthyophagi occidentalis littoris incolæ etiam referente Diodoro Siculo l. 3, narrabant mare Rubrum olim vehementi vento divisum fuisse.

Deinde negamus traditionem Memphitarum verisimilitudine vincere hanc Heliopolitanorum et Ichthyophagorum adeò consentientem cum historiâ Moysis, aut ullo modo posse cum rei gestæ circumstantiis consistere. Et primùm quis sibi potest inducere in animum Pharaonem ejusque populum omninò inscientem fuisse æstuum maritimorum, solum Moysem eorum scientem fuisse? quasi verò ignorare possent Ægyptii quid contingeret quotidiè in suis littoribus, quid in illo mari quod sine dubio piscatorum et mercatorum navibus tegebatur : nam illis antiquissimis temporibus numerosissimam fuisse et potentissimam Ægyptiorum gentem et apud eos scientias atque artes floruisse multis efficere liceret. 2° Si Moyses arripuisset opportunitatem refluxùs maris, certè illa pars maris, quæ versùs Suez jacebat, arida fuisset, et Pharao ubi sensit affluens mare, æstum antevertere cum equitatu potuisset et Suez incolumis pertingere : præsertim cùm juxta peregrinatorum relationes, mare recedens nonnisi trecentos passus versùs Suez per brevissimum temporis intervallum siccos relinquat, quos sanè cum equitatu conficere unico momento potuisset Pharao. 3° Observandum etiam est quòd per tam angustum tramitem, qui supponi potest ad summum ducentis passibus per sex horas latus, nullo modo potuerit Moyses vigesies centena hominum millia cum jumentis et apparatu omni unâ nocte transmittere. 4° Illa verba Moysis, quibus significat Deum usum esse vento vehementi ex orientis plagis ad maris divisionem miraculum potiùs confirmant, nedùm contraria opinio ex illis vim accipiat. Nam mare Rubrum non est protensum ab oriente in occidentem, sed à septentrione in meridiem; proindeque illo vento orientali refluxus maris augeri non potuit : sed transversum mare perflavit, illudque reverà

utebantur atque auribus, eadem studia habebant, commercia etiam inter se agitabant. Præterea si ad aucupandam famam in hanc fraudem omnes consenserint, quî factum est, ut voluerint etiam referre quamplurima facta, quæ æternum generationi illi opprobrium inurunt ? quam gloriam tribus Ruben ex supplicio Dathan et Abiron, aut filii Core ex parentis sui morte infami acquirere potuêre? Gloriosum profectò fuêre illis familiis monumentum laminæ aureæ altari affixæ ad memoriam supplicii illis divinitùs inflicti ! Lepidè etiam ad conciliandam exterorum existimationem excogitata historia vituli aurei, repetitarum murmurationum et variarum calamitatum, quibus in solitudine castigati à Deo fuerunt , et præcipuè illa in omnem istam generationem lata à Deo sententia, quâ exclusi terrâ promissionis ad vitam in solitudine asperam per quadraginta annos damnati sunt propter stolidam diffidentiam et perversitatem !

2° Propter rationes jam allatas absurdum est asserere Judæos non dedisse fidem Moysis prodigiis. Nam dementis est non dare fidem facto, quod eâ demonstratur evidentiâ quâ major esse nequit. Expertus est Moyses Judæos sæpiùs rebelles : sed quis tam parùm novit multitudinis indolem , qui admiretur illam fame et inediâ tangi magis quàm aliâ quâvis re? Principes etiam populi adversùs Moysem conjuravêre occasione electionis Aaronis in sacerdotem; sed quotidiè videmus ambitionem præcipites agere in perniciem magnates. Existimare potuerunt Moysem quidem Dei legatum fuisse ad liberandum populum, sed proprio marte arrogavisse familiæ suæ summum sacerdotium. Fateor etiam singularem perversitatem demonstravisse populum in conflando post datam in monte Sinâ cum tantâ majestate legem vitulo aureo; sed multitudinem vento leviorem, commutabilem et ad opposita extrema unâ horâ ferre sese quotidiè experimur. Quidam putârunt non certum omninò esse populum in hâc occasione descivisse à Deo Moysis ad deos Ægyptiorum: nam idolum sculptile dicatum fuit Jehovæ, et festum quod celebratum est in dedicatione idoli dicitur solemnitas Jehovæ et illius Dei qui eduxerat eos de terrâ Ægypti : attamen nobis dubitandi nullus locus videtur, quin vitulus ille fuerit imago Apis Ægyptiorum dei, cui nomen incommunicabile Jehovæ dederunt, et quin malâ consuetudine depravati *aversi sint cordibus suis in Ægyptum*. Act. c. 7, v. 39.

3° Denique negabimus Moysem in istis prodigiis, quæ patrata sunt in solitudine, deludere potuisse Israelitas, donec ostenderit deistarum aliquis in quâ arte mechanicâ effecerit, ut manna per quadraginta annos in cœlo concresceret et in terram ante solis ortum caderet, putresceret proximo quoque die, excepto die sabbati ; quo instrumento usus terram aperuerit ad absorbenda tabernacula et universam substantiam Dathan et Abiron ; vel quâ usus solertiâ vestimenta et calceamenta Israelitarum per quadraginta annos deteri non sit passus ; vel denique si hæc non effecerit, quî naturam omnem humanam perturbaverit, atque effecerit ut ea sensibus experirentur Judæi, quæ reverà sensus non afficiebant ? Vanas in objectione propositas explicationes et fabulam ex Tacito descriptam confutare operæ pretium non est, cùm nihil levius proferri queat ; monebo solummodò ea quæ de Judæis scripsit Tacitus omnium judicio multùm minuere illius auctoritatem : haud pauca de illorum origine et institutis habet, sed in omnibus fermè supinam prodidit ignorantiam, illique, nescio quo fato, contigit nihil vix referre, quod non distet à veritate.

Propositio II.

Deus multis ante Moysem annis eventum omnem, cujus minister exstitit, præmuntiavit.

Probatio. — Nam hoc ita est, si relata Genesis cap. 15 historia vera sit, nec fuerit à Moyse conficta : « Factus est sermo Domini, inquit Moyses, ad Abram per visionem dicens : Noli timere, Abram, ego protector tuus et merces tua magna nimis. Dixitque Abram : Domine Deus, quid dabis mihi ? Ego vadam absque liberis... mihi autem non dedisti semen : ecce vernaculus meus hæres meus erit. Statimque sermo Domini factus est ad eum dicens : Non erit hic hæres tuus, sed qui egredietur de utero tuo, ipsum habebis hæredem. Eduxitque eum foràs et ait illi : Suspice cœlum et numera stellas si potes, sic erit semen tuum. Credidit Abram Deo, et reputatum est illi in justitiam, dixitque ad eum : Ego Dominus qui eduxi te de Ur Chaldæorum, ut darem tibi terram istam et possideres eam. At ille ait : Domine Deus, unde scire possum, quòd eam possessurus sim? Et respondens Dominus : Sume, inquit, mihi vaccam triennem, et capram trimam, et arietem annorum trium, turturem et columbam. Qui tollens universa hæc divisit ea per medium, et utrasque partes contra se altrinsecùs

posuit : aves autem non divisit. Descenderuntque volucres super cadavera et abigebat eas Abram. Cùmque sol occumberet, sopor irruit super Abram, et horror magnus et tenebrosus invasit eum, dictumque est ad eum : Scito prænoscens quòd peregrinum futurum sit semen tuum in terrâ non suâ, et subjicient eos servituti et affligent quadringentis annis : verumtamen gentem, cui servituri sunt, ego judicabo; et post hæc egredientur cum magnâ substantiâ. Tu autem ibis ad patres tuos in pace, sepultus in senectute bonâ; generatione autem quartâ revertentur hùc, necdùm enim completæ sunt iniquitates Amorrhæorum usque ad præsens tempus. Cùm ergo occubuisset sol, facta est caligo tenebrosa, et apparuit clibanus fumans et lampas ignis transiens inter divisiones illas. In illo die pepigit Dominus fœdus cum Abram, dicens : Semini tuo dabo terram hanc à fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem, Cinæos et Cènesæos, Cedmonæos et Hethæos, et Pheresæos, Raphaim quoque et Amorrhæos, Chananæos et Cergesæos et Jebusæos. » Si, inquam, historia illa fabula non sit, à Moyse inventa post rerum eventum, omninò rem nostram conficit, quia singula de venturis fatis Hebræorum in eâ contenta vaticinia, de nativitate inexpectatâ Isaac, de stupendâ multiplicatione gentis, de Hebræorum peregrinatione et servitute, de corum liberatione post quadringentos annos, de judiciis in Ægyptios exercendis, de divitiis Israelitarum, de occupatione terræ Chanaan, plenissimam sortita sunt completionem. Atqui historia illa vera est, non à Moyse conficta, ut in responsionibus ad objectiones demonstraturi sumus.

Objicies : Illa vaticinia non efficiunt cœlestem Moysis legationem, quæ 1° non probantur à Moyse non fuisse conficta; 2° quæ eventu caruere. Atqui 1° Non efficitur illa vaticinia non fuisse à Moyse conficta ad accendendos suorum animos, sibique conciliandam auctoritatem. Certè illa fingere ipsius intererat maximè : et præterea multa suadent illa vaticinia ante Moysem nullatenùs cognita fuisse. Nam legimus Abrahamum descendisse in Ægyptum statim post relictam domum patris sui, nec ex illo regno rediisse in terram Chanaan, nis quia in Ægypto sedem ponere non potuit à rege expulsus; legimus Isaac tentâsse etiam sedem figere in Ægypto, sed frustra; et denique ubi Jacob ejusque filii sedem ibi auctoritate et gratiâ Josephi invenissent, videmus eos nullo modo desiderâsse illam relinquere, donec severiùs fuissent ab Ægyptiis tractati : imò ita eos ceperat terræ promissæ oblivio, ut ex Ægypto inviti prorsùs, etsi gravi premerentur servitute, adducti fuerint.

2° Eadem illa vaticinia non fuère eventu completa. Nam juxta illa vaticinia debebant Hebræi 1° terram Chanaan occupare post quadringentos annos et statim post liberationem à servitute Ægyptiacâ. 2° Debebant universam regionem subigere à fluvio Ægypti usque ad magnum flumen Euphratem. Atqui primò post annos quadringentos illam terram, Moyse duce, non subegerunt, sed in deserto per quadraginta annos commorari coacti sunt. Deinde terram universam Abrahæ promissam nunquàm subegerunt, siquidem Chananæi multi, cæterique incolæ devoti capitali supplicio in terrâ ipsâ Chanaan mansêre, et in florentissimo regni Judaici statu imperium finiebatur longè citra Euphratem, neque ultra Dan ad septentrionem protendebatur. Audiatur S. Hieronymus in Epistolâ ad Dardanum : « Respondeant mihi qui hanc terram, quæ nunc nobis Christi passione et resurrectione terra repromissionis effecta est, possessam putant à populo Judæorum, postquàm reversus est ex Ægypto, quantùm possederit? Utique à Dan usque Bersabee : quæ vix centum sexaginta millium in longum spatio tenditur. Neque enim David et Salomon potentissimos reges, exceptis iis quos post victoriam in amicitiam receperunt, plus tenuisse Scriptura testatur; et hoc dico ut taceam Palestinæ civitates, Gazam, Ascalonem, Geth, Accaron, et Azotum : Judæos quoque à meridianâ plagâ vix septuaginta quinque millibus à Jerosolymâ separatos; Arabas et Agerenos, quos nunc Saracenos vocant, in vicinià Jerusalem. Pudet dicere latitudinem terræ repromissionis, ne ethnicis occasionem blasphemandi dedisse videamur : à Jope usque ad viculum nostrum Bethleem quadraginta sex millia sunt, cui succedit vastissima solitudo, plena ferocium barbarorum, de quibus dicitur: *Contra faciem omnium fratrum tuorum habitabis...* Hoc est, Judæe, tuarum longitudo et latitudo terrarum, in his gloriaris, super his te per diversas provincias ignorantibus jactitas. Ad populum Phaleras : Ego te intùs et in cute novi. Quòd si objeceris terram repromissionis dici, quæ in Numerorum volumine continetur...., et ego fatebor hæc tibi repromissa, non tradita. »

Respondeo : Nego minorem quoad utramque

partem. Et 1° quidem certissima est illa historia relata Gen. c. 15, et generatim tota illa instituta à Moyse de Patriarchis narratio. Primò etenim illa historia refertur ab auctore ferè coætaneo qui perspectam habuit historiæ illius veritatem : nam Moyses cum Amram patre suo longo tempore vixit, qui Josephi ejusque æqualium familiaritate uti potuit : Josephum verò et fratres ignaros fuisse earum rerum, quæ patri et avo contigerant, suspicari non possumus. Præterea non certò constat Moysem illa omnia ex solâ traditione accepisse. Usus fortassè est scriptis aliquibus, quæ in familiâ Hebræorum servabantur et in quibus cum genealogiis res maximè memorabiles, et præsertim quæ ad religionem spectabant, memoriæ prodebantur.

Secundò illa historia refertur stylo simplici et ingenuo sine ullâ levissimâ specie vanitatis : omnes, quæ circumstant illum eventum memorabilem, partes accurate describuntur, idque cum maximâ fidentiâ et securitate, ut narrari solent historiæ quarum certa fides est : nullatenùs illa videtur assuta, sed necessariam potiùs cum antecedentibus et consequentibus connexionem habere.

Tertiò illam historiam invenire Moyses non potuit, fidemque apud Hebræos facere, qui exploratam habere debebant illius historiæ veritatem vel falsitatem. Siquidem Hebræorum Moysis æqualium parentes cum Joseph, Judâ, Simeone et aliis fratribus familiariter vixerant et optimè certè sciebant utrùm ulla fuerit unquàm in gente suâ istarum rerum memorabilium fama, uti cum maximâ securitate tradit Moyses. Præterea intererat quamplurimorum ex Judæis illam historiam vanitatis convincere et impedire ne fidem obtineret : nam Moyses in Genesi non solùm ea narrat, quæ ex divinâ providentiâ patribus Hebræorum feliciter obtigerant et ex quibus augeri posset gentis gloria ; sed etiam illa recitat, quæ pluribus tribubus contumeliosa erant : v. g., ut cætera taceam, narrat tres primogenitos Jacobi filios Ruben, Simeon et Levi jure primogenituræ à patre privatos fuisse : « Ruben, primogenitus « meus... effusus es sicut aqua, non crescas, « quia ascendisti cubile patris tui, et maculàsti « stratum ejus. Simeon et Levi vasa iniquitatis « bellantia : in concilium eorum non veniat « anima mea... et in cœtu illorum non sit « gloria mea..... maledictus furor eorum... di- « vidam eos in Jacob, et dispergam eos in « Israel. » Jus primogenituræ his ablatum Judæ concessum fuisse tradit Moyses : *Juda, te laudabunt fratres tui, adorabunt te filii patris tui.* Et juxta hanc dispositionem patriarchæ Jacob, inter tribus Israel prima semper incedebat et agmen ducebat illa Judæ, tempore Moysis et Josue, qui principatus nullos excitavit in castris tumultus. Jam verò quis in animum sibi inducet Moysem inire potuisse consilium contumeliâ afficiendi et æterno opprobrio onerandi tres istas tribus, suam etiam familiam, eo præcipuè tempore cùm illorum sibi animos conciliare omni arte oportuisset? Quis credat istas tribus tam insignem calumniam ignavè toleraro voluisse aut tam iniquæ constitutioni morem gerere, si omnibus esset exploratum fabulam illam invidiosè inventam fuisse à Moyse?

Quartò signis et monumentis publicis illa historia Patriarcharum tempore Moysis confirmata erat. Ritus ille circumcisionis, qui observabatur apud omnes Abrahæ posteros, Ismaelitas, Idumæos, et Hebræos, signum erat profectò perpetuum fœderis illius, quod cum Abraham pepigit Deus, neque aliam tam singularis observantiæ originem excogitare possumus. Veritatem ejusdem historiæ Mosaicæ confirmabant sepulcra Patriarcharum et uxorum suarum, putei ab ipsis excavati, altaria ad peragenda sacrificia ædificata, loca ubi fixerunt tentoria, etc. Cùm hæc avorum suorum vestigia in terrâ Chanaan ubique invenirent Hebræi, quomodò suspectam habere potuerunt historiæ Moysis fidem? et cùm certum sit suspectam illis non fuisse hanc historiam propter hæc argumenta, illam nunc suspectam habere insanum foret. Non solùm inanima illa monumenta ab avis suis erecta, sed ipsæ gentes quæ illas terras incolebant, Ismaelitæ, Idumæi, Ammonitæ, Moabitæ, aliæque familiæ magnam auctoritatem scriptis Moysis afferebant, in quibus earum omnium narrantur origines, texuntur genealogiæ et describuntur hæreditates.

Quintò denique illa vaticinia, quæ describuntur cap. 15 Geneseos, habent cum factis certissimis necessariam connexionem. Certissimum est, v. g., Josephi ossa servata fuisse in urnâ, quamdiù commorati sunt Hebræi in Ægypto, eaque translata fuisse ejus jussu à Moyse in terram Chanaan et ibi sepulta. Certissimum est etiam corpus Jacobi ad sepulcra Abrahæ et Isaac à filiis suis post ejus mortem delatum fuisse, et ejus exequias ibi cum tantâ pompâ et apparatu celebratas ab Ægyptiis qui Josephum comitabantur, ut locus postea nuncupatus fuerit Luctus Ægypti. Certissimum est

illum sermonem propheticum quem legimus Genesis c. 49 à patriarchâ Jacob morti proximo editum fuisse : illum certè à Moyse inventum credere dementis est propter rationes modò allatas. Denique certum est Patriarchas Abraham et Isaac et Jacob peregrinatos esse in terrâ Chanaan, neque sedes fixas habuisse. Atqui hæc omnia facta necessariam habent connexionem cum promissionibus factis Abrahæ Genesis c. 15. Primùm quidem ossa Josephi servata in loculo ab Hebræis, monumentum fuêre perpetuum, quòd expectarent eventum divinarum promissionum et quòd benè nôssent in Ægypto non semper sibi permanendum esse: quam aliam causam fingere possumus cur illius servata ossa fuerint et in terram Chanaan delata, nisi quia moriens, ut tradit Moyses Gen. 50, *præceperat et adjuraverat filios Israel dicens : Post meam mortem visitabit vos Dominus et ascendere vos faciet de terrâ istâ ad terram quam juravit Abraham, Isaac et Jacob : asportate ossa mea vobiscum de loco isto?* Secundò cur Jacob moriens sepeliri voluit in terrâ Chanaan, nisi quia reversuros in illam regionem filios suos ex oraculis divinis noverat? Si putavisset filios suos semper in Ægypto permansuros, elegisset potiùs condi inter posteros, quàm in terrâ alienâ quâ potiebantur inimici ejus. Sed unde hoc scire potuit nisi ex illis promissionibus factis avo, patri et sibi? videbat etenim moriens filios suos in florentissimo statu ex gratiâ et auctoritate Josephi constitutos et valdè acceptos Ægyptiis; quâ prævidere sagacitate potuit fortunam eorum aliquando immutandam esse? Tertiò in sermone illo Jacobi ad filios suos, benedictiones, quas in liberos fundit adeò clarè futura gentis Hebrææ fata annuntiant; ut qui fictas à Moyse promissiones dixerit, fictas etiam benedictiones illas dicere eum necesse sit : sed cùm hoc sine dementiâ dici non possit, non datum est illas promissiones in dubium revocare. Denique patet ex eo quòd Abraham Isaac et Jacob nullam sedem fixâm habuerint in terrâ Chanaan, nullas urbes ædificaverint, nec ullas terras, nisi prout præsens postulabat necessitas, coluerint; liquet, inquam, eos memores fuisse illorum vaticiniorum : nam quis putet familiam illam opibus et potentiâ florentem nullam ditionem propriam habere voluisse per annos plusquàm ducentos, nisi hæsisset fixum in animis Patriarcharum illam terram sibi non illo tempore permissam? *Fide igitur,* ut ait Apostolus Heb. c. 2, *demorati sunt in terrâ repromissionis tanquàm in alienâ in casulis habitando : juxta fidem defuncti sunt, non acceptis promissionibus, sed à longè eas aspicientes et salutantes et confitentes, quia peregrini et hospites erant super terram.*

Et certè nihil tantam affert nostræ sententiæ vim quàm vanissimæ illæ considerationes in objectione expositæ. Ex eo quòd multùm ea vaticinia Moysis augerent auctoritatem, non intelligo quâ industriâ erui possit, illa non fuisse ante Moysem edita; eâdem argumentandi ratione concludere etiam liceret finxisse Moysem miracula in Pentateucho relata, quòd illa non parùm firmarent ejus auctoritatem. Verùm sicut ad elevandam horum vim, ostendendum deistis incumbit non esse expertos Judæos illa prodigia, sic ad elevandam vim argumenti ex istis vaticiniis demonstrandum est illa Israelitis ignota ante Moysem fuisse. At, inquis, Abraham, Isaac et Jacob descenderunt in Ægyptum, et ibi commorati sunt eorum posteri per ducentos et ampliùs annos : ergo nullas acceperant promissiones de possidendâ terrâ Chanaan post quadringentos annos. Quàm benè, quàm ingeniosè conclusum! Concluderem profectò meliùs : Ergo prohibuerat Deus ne sedem in terrâ Chanaan tunc figerent; ergo benè sciebant se non esse illam terram nisi post quadringentos annos possessuros, et confitebantur se esse peregrinos et hospites super terram illam.

2° Illa omnia vaticinia quæ c. 15 Geneseos referuntur, reverà adimpleta fuerunt, idque non sine speciali Dei procuratione : de singulis pauca dicemus. Primum continetur hisce verbis : *Non erit Damascus Eliezer hæres tuus, sed qui egredietur de utero tuo ipsum habebis hæredem.* Quæ promissio multoties facta Abrahæ adimpleta fuit tandem in nativitate Isaac, quem peperit Sara sterilis et vetula, sexdecim annis post factam primam promissionem. Secundum vaticinium comprehenditur his verbis : *Suspice cœlum et numera stellas si potes, sic erit semen tuum.* Quæ promissio primò facta Abrahæ fuit, ubi divino mandato reliquit domum suam, et postea sæpiùs confirmata est, ut legimus c. 13, 17, 18 et 22. Atque propter hanc causam mutavit Deus nomen istius patriarchæ qui priùs Abram vocabatur, cùm nondùm ullum filium genuisset, dicens : *Ego sum, et pactum meum tecum, erisque pater multarum gentium, nec ultra vocabitur nomen tuum Abram, sed appellaberis Abraham, quia patrem multarum gentium constitui te. Faciam te crescere vehementissimè, et ponam te in gentibus, et reges ex te egredientur.* Consentienter huic promissioni videmus filios

omnes Abrahæ, tum eum quem ex Agar ancillâ habuit, tum eos quos peperit Cettura, numerosæ progeniei parentes fuisse, et uniuscujusque stirpem in gentem magnam evasisse : sed præcipuè in domo Isaac plenissimam sortita est completionem illa prophetia. Nam mortuo Jacob stupenda cepit incrementa familia istius patriarchæ, qualia nunquàm experta est quævis alia gens : etenim philosophiæ naturalis studiosi observant non nisi centum viginti annorum spatio, juxta cursum naturæ ordinarium, gentem aliquam duplicari, et tamen constat Hebræorum familiam quamdiù in Ægypto fuit, singulis quindecim annorum periodis fuisse duplicatam : quod certè fuit prorsùs singulare, nec sine Deo potuit contingere ; adeòque rectè scripsit Moyses *eos quasi germinantes multiplicatos esse*. Post exitum ex Ægypto multùm quidem abfuêre Hebræi ab hâc inusitatâ multiplicatione propter varia in Deum suum crimina et frequentes in ultionem scelerum illis inflictas calamitates ; sed tamen numero superavêre quamvis aliam familiam, et etiam hisce temporibus inter tot nationes diversis prognatas parentibus, hanc solam à cæteris omnibus distinctam durare et complere omnia loca cernimus, etsi nulla unquàm fuerit tam invisa cunctis populis, tot afflicta cladibus et tam diuturnis vexata infortuniis.

Tertia prophetia hisce verbis continetur : *Dictumque est ad Abraham : Scito prænoscens quòd peregrinum futurum sit semen tuum in terrâ non suâ, et subjicient eos servituti et affligent quadringentis annis*. Duas habet partes ista prophetia : prima, spectat conditionem posterorum Abrahæ ; secunda, tempus quo in istâ conditione permansuri erant ; utraque eventu comprobata fuit. Nam primò post diuturnam in terrâ Chanaan peregrinationem, in Ægypto tandem servitute gravi oppressi fuerunt. Secundam etiam partem completam fuisse novimus ex v. 40, c. 12 Exodi, ubi juxta exemplar Samaritanum et versionem septuaginta Interpretum legimus : *Habitatio filiorum Israel, quâ manserunt in Ægypto et in terrâ Chanaan, ipsi et patres eorum, fuit quadringentorum et triginta annorum*, à quibus si demas triginta circiter annos, qui effluxerant à vocatione Abrahæ usque ad nativitatem Isaac, habebis numerum quadringentorum annorum : prophetia etenim spectat peregrinationem seminis Abrahæ, nec includit triginta illos annos, quibus jam peregrinatus fuerat Abraham antequàm haberet semen. Quarta prophetia sequentibus verbis continetur : *Verumtamen gentem, cui servituri sunt, ego judicabo*. Quæ completa fuit cùm Pharaonis contumacia tot plagarum et calamitatum causa Ægyptiis extitit. Quintum sequitur vaticinium his verbis expressum : *Post hæc autem egredientur cum magnâ substantiâ*, quod etiam completum est in spoliatione Ægyptiorum : magnum certè pondus auri et argenti, ingentemque pretiosarum rerum supellectilem secum ex Ægypto Hebræos abstulisse constat ex magnificâ et sumptuosâ tabernaculi ejusque partium singularum constructione. Sextum habemus vaticinium in his verbis : *Generatione autem quartâ revertentur hùc : nondùm enim completæ sunt iniquitates Amorrhæorum*. Quod etiam adimpletum discimus ex libro Exodi : *Nam quatuor numerantur generationes eorum qui in Ægyptum descenderunt*. Levi, ex. g., jam mediam assecutus ætatem descendit in Ægyptum ; filius ejus Caath secundam generationem constituit, Amram filius Caath tertiam, et Moyses, Aaron ac Maria soror quartam. Sic etiam Phares filius Judæ mediæ ætatis erat, utpote qui jam filios genuerat, Hesron et Hamul ; à Phares secundus numeratur Hesron, tertius Segub, quartus Jair. Sic denique si à Ruben numeremus, secundus Pallu fuit, tertius Eliab, quartæ generationis pars erunt Dathan et Abiron, qui adversùs Moysem rebellârunt.

Septima et ultima prophetia spectat terminos futuræ Hebræorum ditionis, et his verbis continetur : *In illo die pegigit Dominus fœdus cum Abram dicens : Semini tuo dabo terram hanc à fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem, Cinæos et Cenezæos, Cedmonæos et Hethæos et Pheresæos ; Raphaim quoque et Amorrhæos, Chananæos et Gergesæos et Jebusæos*. Hæc prophetia partim completa fuit tempore Moysis, qui Amalecitas prælio expugnavit et ante mortem suam totam orientalem Jordanis partem, subegit ; deinde sub Josue, cùm ejus armis devicti fuerunt Chananæorum reges triginta et unus, quorum ditiones inter tribus Israel sorte divisæ sunt. Sed plenissimam habuit completionem tempore Davidis et Salomonis, qui imperii Judaici fines usque ad Euphratem reverà protulêre : de primo enim legimus libro 2 Reg. c. 8 : « Percussit David « Philisthiim, et humiliavit eos, et tulit David « frenum tributi de manu Philisthiim, et per- « cussit Moab.... factusque est Moab David « serviens sub tributo. Et percussit David « Adarezer filium Rohob regem Soba, quando « profectus est ut dominaretur super flumen

« Euphraten.... Venit quoque Syria Damasci « ut præsidium ferret Adarezer regi Soba ; et « percussit David de Syriâ viginti duo millia « virorum : et posuit David præsidium in Sy- « riâ Damasci, factaque est Syria serviens sub « tributo. » De Salomone verò scribitur l. 3 Reg. c. 4 : « Salomon autem erat in ditione « suâ habens omnia regna à flumine terræ « Philisthiim usque ad terminum Ægypti, « offerentium sibi munera, et servientium ei « cunctis diebus vitæ suæ.... Ipse enim obti- nebat omnem regionem, quæ erat trans flu- « men à Tapsa usque ad Gazam, et cunctos « reges illarum regionum, et habebat pacem ex « omni parte in circuitu. »

Excutiamus nunc breviter quæ adversùs hanc prophetiarum nubem afferre solent deistæ. « Israelitæ, inquiunt, non penetrârunt in « terram Chanaan nisi quadringentis quadra- « ginta annis post natum Isaac : ergo vanitatis « convincitur illa prophetia quæ ad quadrin- « gentos annos subactionem terræ Chanaan « definit. » Benè profectò, si ulla inter supra expositas esset, in quâ id prænuntietur : prædicitur solummodò semen Abrahæ peregrinum futurum in terrâ non suâ, et deinde captivum in terrâ Ægypti, et liberandum tandem esse post quadringentos annos ab istâ durissimâ servitute, quæ omnia contigêre. Terram Chanaan statim post elapsum istum annorum numerum ab ipsis subigendum nullibi prædictum est. Dicitur sanè : *Generatione quartâ revertentur hùc*, id est, ad terram Chanaan, et reverà reversi sunt, eorumque adventum cum magno suo damno sensêre Amalecitæ ; neque certè mirari satis possum deistarum vanitatem, qui ex unâ parte supponunt vaticinia illa à Moyse conficta fuisse, et ex alterâ parte non fuisse impleta; quasi verò adeò hebes et demens quisquam esse potest ut vana et temerè excogitata, vaticinia quæ eventu caruêre, non modò referat, sed perpetuò inculcet : si eventus non respondisset, silentio potiùs fraudem suam posteros celavisset Moyses.

Verùm additur : « Nec Josue duce armis uni- « versam regionem promissam subegêre. » Haud diffitemur, sed nec id prædictum fuit. Certè Moyses et Josue prophetiæ illius sensum (multò magis si, ut placet deistis, ab ipsis conficta fuit) novisse censendi sunt : videamus igitur quomodò isti illam intellexerunt. Moyses Exodi c. 20, v. 29, negat Israelitas esse subacturos omnem terram Chanaan statim vel spatio unius anni : sic enim Deum loquentem introducit : « Non ejiciam eos à facie tuâ anno « uno, ne terra in solitudinem redigatur et « crescant contra te bestiæ : paulatim expel- « lam eos de conspectu tuo, donec augearis « et possideas terram. » Item Deut. c. 7, v. 22, sic Israelitas affatur : « Deus consumet « nationes has in conspectu tuo paulatim « atque per partes : non poteris eas delere « pariter, ne fortè multiplicentur contra te « bestiæ terræ. » Et Josue morti proximus dicere tamen potuit : « En ego ingredior viam « universæ terræ et toto animo cognoscitis « quòd de omnibus verbis, quæ se Dominus « præstiturum pollicitus est, unum non præ- « terierit incassum. »

Sed præterea objicitur « non solùm illam omnem regionem, quæ describitur in prophetiâ factâ Abrahæ, non fuisse sub Moyse et Josue subactam, sed etiam quamdiù stetit respublica terminos imperii valdè distâsse ab Euphrate. » Hoc etiam fatentur cum sancto Hieronymo interpretes multi : negant tamen frustratas fuisse divinas promissiones eventu suo. Deus, inquiunt, Israelitis fines diversos pollicitus videtur; alios, qui non ultra eum locum propè Dan, qui introitus ad Emath dicebatur, extendebantur ad septentrionem; alios verò, qui ulteriùs ad Euphratem usque excurrebant. Illis quidem angustioribus primùm contentos vivere Israelitas voluisse Deum aiunt, donec magis magisque propagati spatio ampliore opus haberent : cùm verò freti Deo illos universos occupâssent, neque impiis Deoque invisis gentibus quidquam illic reliqui fecissent, tum demùm fore tempus quo possent ultra progredi et ad Euphratem usque omnia loca ditioni suæ adjicere, sibique ut hæreditatem suo jure vindicare, si tamen perpetuâ adversùs Deum pietate dignos se ampliore ejus liberalitate præstitissent. Ita S. Hieronymus, cujus hæc sunt verba statim post illa in objectione citata : « Si observâsses mandata Dei, et si in præceptis ejus ambulâsses; si non pro omnipotenti Deo coluisses Beelphegor et Baal, Beelzebub et Chamos : quos quia prætulisti Deo, omnia, quæ tibi promissa fuerant, perdidisti; et mihi in Evangelio promittuntur regna cœlorum, quæ instrumentum vetus omninò non nominat; sed si non fecero quæ præcepta sunt, nequaquàm erit culpa in promittente, sed in me qui promissum accipere non merui : ubi enim optio proponitur ad eligendum, qui operari renuis, frustra cupias quod promissum. » Hanc S.

Hieronymi explicationem confirmant innumera illa loca, in quibus Dei nomine significavit Moyses Hebræos non tantùm non esse devicturos hostes suos, si alienorum moribus assuescerent, verùm ab ipsis fore extirpandos, unde colligere licet illam promissionem, quæ spectat gentis felicitatem et amplitudinem, conditionatam fuisse. Amplectimur tamen sententiam S. Augustini, qui fretus illis quæ supra laudavimus testimoniis ex libro Regum, non dubitat asserere prophetiam illam Moysis plenissimam habuisse completionem tempore Davidis et Salomonis.

Sed, inquies, terra ista promissionis, cujus Moyses miram fertilitatem toties extollit, quamque ubique depingit ut lacte et melle manantem, est omnium, quas in Asiâ novimus, provinciarum, ut liquet ex viatorum relationibus, maximè sterilis : pluviis non irrigatur, fluminibus non alluitur : est ejus solum omninò saxosum et omnis culturæ impatiens : montibus aridis et præruptis rupibus ita abundat, ut meritò possit cum Helvetiâ comparari, cujus incolæ, ut olim Judæi, patrium solum, ut habeant unde nutriantur, vertere coguntur. Ita deistæ quidam.—Resp. Nihil magis à veritate distare quàm hanc quorumdam modernorum objectionem : atque ad ejus falsitatem aperiendam, testes appellare sufficiat, tum veteres, tum recentiores historicos et viatores : inter veteres quidem Hecatæum (1), Plinium (2), Tacitum (3), Solinum (4), Ammianum Marcellinum (5), S. Hieronymum (6), qui sine dubio istius regionis indolem optimè compertam habuit. Inter recentiores verò ejusdem veritatis fidem faciunt Villamont, Pietro della Valle, Eugenius Rogerus, Maundrellus, Thevenotius, Morisonius, Shawius et alii, quorum testimonia descripta videre est apud doctis. Bullet, *Réponses critiques*. Aliunde quis ignorat regiones olim uberrimas, quæque multis habitantium millibus abundanter fruges suppeditabant, steriles evadere, aut videri ex defectu culturæ? in exemplo est ipse ager Romanus.

Sed si pertinaciùs defendere velint deistæ terram Judææ non esse naturâ suâ uberem, cùm ex alterâ parte constet illam olim, dùm eam tenerent Israelitæ, fuisse parem alendis hominum myriadibus, certè concludemus pristinam illam tantam ubertatem Dei supernaturali virtuti acceptam esse referendam (1).

(1) Hic apud Josephum contra App. l. 1, c. 22, affirmat « gentem Judaicam populo maximè abundâsse, atque optimum et feracissimum habuisse solum. » Vide quæ de Joppe habentur apud Strabonem l. 16, p. 1100, ed. Amst. : « Locus hic (Joppe) adeò hominibus abundavit, ut ex Jamniâ proximo vico et circumvicinis habitationibus quadraginta hominum millia armarentur. »

(2) L. 13, c. 4 : « Judæa verò inclyta est vel magis palmis, » etc.

(3) Hist. l. 5, n. 1 : « Rari imbres, uber solum, exuberant fruges nostrum ad morem, præterque eas balsamum et palma. »

(4) C. 48 : « Judæa illustris est aquis.... Jordanis, amnis eximiæ suavitatis, regiones præterfluit amœnissimas.... In hâc terrâ tantum balsamum nascitur.... »

(5) L. 14, c. 8 : « Palestina per intervalla magna protenta, cultis abundans terris et nitidis, civitates habens quasdam egregias, nullam nulli cedentem, sed sibi vicissim velut ad perpendiculum æmulas. »

(6) Com. in Isai. c. 5 : « Nihil terrâ promissionis pinguius, si non montana quæque atque deserta, sed omnem illius latitudinem consideres, à rivo Ægypti usque ad flumen magnum Euphratem contra orientem, et ad septentrionalem plagam usque ad Taurum montem et Zephirium Ciliciæ, quod mari imminet. » Vide eumdem ad cap. 36.

(1) Vid. etiam opus inscriptum : *Recherches sur la Judée, considérée principalement par rapport à la fertilité de son terroir, depuis la captivité de Babylone jusqu'à notre temps;* ad calcem vol. 3 operis cui titulus : *Lettres de quelques Juifs;* edit. Paris 1817.

Propositio III.

Plura edita à Moyse vaticinia prophetam fuisse divino spiritu afflatum ostendunt.

Probatio. — Prima et maximè insignis prophetia Moysis illa est, in quâ Judæis legem observantibus semper præsentem adfuturam divinam opem spopondit ; contemnentes verò afflictos et oppressos fore prædixit. Inter innumera Pentateuchi loca, in quibus has promissiones et comminationes leginus, unum illum selegimus Lev. c. 26 : « Custodite sabbata mea, et pavete ad sanctuarium meum. « Ego Dominus. Si in præceptis meis ambu- « laveritis et mandata mea custodieritis et « feceritis ea : dabo vobis pluvias temporibus « suis, et terra gignet germen suum, et pomis « arbores replebuntur.... Dabo pacem in fini- « bus vestris... persequemini inimicos vestros « et corruent coram vobis. Persequentur quin- « que de vestris centum alienos, et centum de « vobis decem millia.... Quòd si non audieri- « tis me, nec feceritis omnia mandata mea, « si spreveritis leges meas, et judicia mea « contempseritis, ut non faciatis ea, quæ à « me constituta sunt, et ad irritum perducatis « pactum meum : ego quoque hæc faciam

« vobis : Visitabo vos velociter in egestate et « ardore, qui conficiat oculos vestros et consu- « mat animas vestras : frustra seretis semen- « tem, quæ ab hostibus devorabitur. Ponam « faciem meam contra vos, et corruetis coram « hostibus vestris, et subjiciemini his qui ode- « runt vos... disperdamque terram vestram, « et stupebunt super eâ inimici vestri, cùm « habitatores illius fuerint. Vos autem disper- « gam in gentes, et evaginabo post vos gladium, « eritque terra vestra deserta et civitates vestræ « dirutæ... peribitis inter gentes, et hostilis « vos terra consumet; quòd si de iis aliqui « remanserint, tabescent in iniquitatibus suis « in terrâ inimicorum suorum, et propter pec- « cata patrum suorum et sua affligentur : do- « nec confiteantur iniquitates suas et majorum « suorum.... donec erubescat incircumcisa « mens eorum : tunc orabunt pro impietatibus « suis, et recordabor fœderis mei, quod pe- « pigi cum Jacob, Isaac et Abraham : terræ « quoque memor ero.... et tamen etiam cùm « essent in terrâ hostili, non penitùs abjeci « eos, neque sic despexi ut consumerentur, et « irritum facerem pactum meum cum eis. Ego « sum Dominus Deus eorum, et recordabor « fœderis mei pristini, quando eduxi eos de « terrâ Ægypti in conspectu gentium, ut es- « sem Deus eorum : ego Dominus. » Vide etiam Ex. c. 19, et Deut. 28. Quis in historiâ Judaicâ tam peregrinus est, qui non pervideat divino illi legislatori futura gentis suæ fata remotissima perspecta fuisse? Harum tamen prophetiarum adimpletionem paragrapho sequenti in magnâ luce collocabimus, ubi asseremus perpetuum Dei et supernaturale in tuendâ republicâ Judaicâ præsidium.

Secunda prophetia legitur Num. 14, cùm Israelitæ, decem exploratorum relatione territi, divinis noluerunt parere mandatis, hanc tulit propheticam sententiam Deus per vatem suum Moysem : « Dixitque Dominus : Vivo ego et implebitur gloriâ Domini universa terra..... Usquequò multitudo hæc pessima murmurat contra me? Querelas filiorum Israel audivi : dic ergo eis : Vivo ego, ait Dominus; sicut locuti estis, audiente me, sic faciam vobis : in solitudine jacebunt cadavera vestra; omnes qui numerati estis à viginti annis et supra, et murmurâstis contra me, non intrabitis terram, super quam levavi manum meam, ut habitare vos facerem, præter Caleb filium Jephone, et Josue filium Nun. Parvulos autem vestros, de quibus dixistis quòd prædæ hostibus forent, introducam ut videant terram quæ vobis displicuit. Vestra cadavera jacebunt in solitudine : filii vestri erunt vagi in deserto annis quadraginta, et portabunt fornicationem vestram; donec consumantur cadavera patrum in deserto juxta numerum quadraginta dierum, quibus considerâstis terram; annus pro die reputabitur : et quadraginta annis recipietis iniquitates vestras, et scietis ultionem meam, quoniam sicut locutus sum, ita faciam omni multitudini huic pessimæ, quæ consurrexit adversùm me : in solitudine hæc deficiet et morietur. »

Cujus prophetiæ adimpletionem legimus c. 26, ubi post initam populi recensionem, hæc scripta sunt : « Hic est numerus filiorum « Israel, qui descripti sunt à Moyse et Elea- « zaro sacerdote in campestribus Moab supra « Jordanem contra Jericho : inter quos nul- « lus fuit eorum qui numerati sunt à Moyse « et Aaron in deserto Sinai. Prædixerat enim « Dominus quòd omnes morerentur in soli- « tudine : nullusque remansit ex eis, nisi « Caleb filius Jephone et Josue filius Nun. » Vide ejusdem libri c. 32; item Deut. c. 2 : « Tempus autem, inquit Moyses, quo ambu- « lavimus de Cadesbarne usque ad transitum « torrentis Zared, triginta et octò annorum « fuit : donec consumeretur omnis generatio « hominum bellatorum de castris, sicut ju- « raverat Dominus; cujus manus fuit adver- « sùm eos, ut interirent de castrorum medio. » Vide etiam Josue c. 14.

Jam verò eventus ille non solùm nullâ sagacitate humanâ præsciri potuit, verùm etiam sine numine non contigit : nam primò quâ arte præscire potuit Moyses ex tot hominum millibus duos solummodò fore superstites, Josuam et Calebum? Cur hos potiùs permansuros quàm alios conjectaret, nulla profectò ratio fuit. Non erant cæteris juniores, nam ætate vincebant plura Judæorum millia. Non minora adibant pericula, erant semper isti duo in fronte aciei. Habebant forsan corporis habitum valentiorem, sed quî id potuit habere Moyses exploratum? Si hodiè decem hominum millia ad bellum proficiscerentur, prænuntiaretque aliquis duos solummodò quos nominatim designaret reversuros esse salvos et incolumes; profectò virum illum non sine Deo locutum esse putaremus, præsertim si duo illi iisdem sese objecissent periculis : verùm non ex decem, sed sexcentis hominum millibus Josuam et Calebum appellavit Moy-

ses. Ergo nisi Deo manifestante hunc eventum præscire non potuit. — Deinde verò nonnisi Deo agente contra consuetum naturæ ordinem potuit eventus ille contingere : patet profectò multùm abesse à consueto naturæ cursu, ut ex infinitâ hominum multitudine omnes sine bello immaturâ morte tollantur; et ut nullus eorum, qui viginti annos natus fuerat, sexagesimum attingat : rectèque sanè scripsit Moyses, « manum Dei fuisse adversùm « eos ut interirent de castrorum medio : » agnovitque Caleb Jos. c. 14 non sine manifestâ Dei providentiâ se servatum fuisse : « Concessit Dominus vitam mihi, sicut polli- « citus est, usque ad præsentem diem. Qua- « draginta et quinque anni sunt ex quo locu- « tus est Dominus verbum istud ad Moysem, « quando ambulabat Israel per solitudinem : « hodiè octoginta quinque annorum. » Neque distat à verisimilitudine scriptum fuisse à Moyse ad deplorandam hanc calamitatem Psalmum 89, qui ejus nomine semper nuncupatus fuit. « Deficimus, inquit v. 7, in irâ tuâ et in « furore tuo turbati sumus. Posuisti iniquitates « nostras in conspectu tuo, seculum nostrum « in illuminatione vultûs tui.... anni nostri « sicut aranea meditabuntur (Heb. absolvimus « annos nostros, ut sermonem) : dies anno- « rum nostrorum in ipsis septuaginta anni; « si autem in potentatibus, octoginta anni, et « ampliùs eorum, labor et dolor; quoniam « supervenit mansuetudo et corripiemur. »

Tertia prophetia legitur Num. 25, v. 10, ubi stirpi Phinees in perpetuum promittitur sacerdotium : « Dixitque Dominus ad Moy- « sem : Phinees, filius Eleazari, filii Aaron « sacerdotis, avertit iram meam à filiis Israel : « quia zelo meo commotus est contra eos, ut « non ipse delerem filios Israel in zelo meo. « Idcircò loquêre ad eum; ecce do ei pacem « fœderis mei, et erit tam ipsi quàm semini « ejus pactum sacerdotii sempiternum, quia « zelatus est pro Deo suo, et expiavit scelus « filiorum Israel. » Cujus prophetiæ mentio fit Ps. 105, v. 30; Eccl. c. 45, v. 28; et Mach. 1, c. 2, v. 54. Hique omnes auctores prophetiæ completionem testantur. Sed præterea ex historiâ compertum habemus à Phinee usque ad Azariam, qui summus pontifex fuit cùm templum ædificavit Salomon, duodecim fuisse pontifices de stirpe Phinees (vide Paral. l. 1, c. 6). Ab Azariâ usque ad captivitatem Babylonicam ex eâdem gente novem fuisse ibidem legimus. A captivitate usque ad tempora Antiochi Eupatoris quindecim à Judæis pontifices numerantur, quorum postremus Onias à Lysiâ fuit interfectus, ex quibus sex nominantur in libro Nehemiæ. Post Oniam verò sacerdotio functi sunt octo de domo Assamonæorum, qui erant de stirpe Phinees; horum ultimus Aristobulus fuit ab Herode interfectus. Exinde Herodes et Romani constituebant ex arbitrio pontifices, sed semper, quantùm apparet, ex eâdem gente.

Fuit quidem hæc successio brevissimo tempore aliquo modo interrupta, cùm Heli ejusque liberi, qui erant de stirpe Ithamar, sacerdotio fungerentur (propter quam causam non est memoriæ proditum) : verùm non constat penitùs à pontificatu exclusos fuisse nepotes Phinees, et tam brevi tempore obtinuit ista mutatio, ut ullo modo impediat perfectam prophetiæ completionem.

Quarta prophetia legitur Deut. 18, v. 15 : « Prophetam de gente tuâ et de fratribus tuis, « sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus; « ipsum audies : ut petisti à Domino tuo in « Horeb, quando concio congregata est, at- « que dixisti : Ultra non audiam vocem Do- « mini Dei mei, et ignem hunc maximum « ampliùs non videbo, ne moriar. Et ait « Dominus mihi : Prophetam suscitabo eis de « medio fratrum suorum similem tuî, et po- « nam verba mea in ore ejus, loqueturque « ad eos omnia quæ præcepero illi : qui au- « tem verba ejus, quæ loquetur in nomine « meo, audire noluerit, ego ultor existam. » Hæc enim sive intelligatur de magno illo prophetâ, novi Testamenti mediatore Christo, de quâ quæstione infra dicemus; sive de prophetis, qui in omni ætate in republicâ Judaicâ fuêre, plenissimam habuit completionem.

Quinta prophetia legitur Num. 20, v. 12. Postquàm bis virgâ percusserat Moyses petram diffidens, hanc tulit in eum sententiam Deus : « Dixitque Dominus ad Moysem et Aaron : « Quia non credidistis mihi ut sanctificaretis « me coram filios Israel, non introducitis hos « populos in terram quam dabo eis. » Et reverà mortui sunt ambo trans Jordanem, etiamsi summo illius trajiciendi desiderio tenerentur, et precati sint Dominum ut sententiam mutaret. Plura sunt alia in libris Moysis vaticinia, sed quædam indicâsse satis est.

PROPOSITIO IV.

Moyses in omni vitâ et sermone viri optimi speciem tulit, dignusque est propter præclaras suas virtutes cui fides habeatur.

PROBATIO. — Nam viri probi partes sunt pietas in Deum, studium virtutis, ingenuitas in confitendis suis et suorum erroribus, in iisdem reprehendendis et castigandis sancta severitas, in omni re candida nec fucata simplicitas : contra verò viri improbi et impostoris est, malè tegere impietatem suam, virtutem parùm curare, propriis utilitatibus publica commoda postponere, assentatione atque adulatione captare hominum benevolentiam, dissimulare proprios errores, orationis vanitate plausus vulgi quærere. Atqui Moyses illarum virtutum exemplum fuit absolutissimum, et ab his vitiis alienissimum se in scriptis ostendit.

I. Singulæ Pentateuchi paginæ spirant tenerrimam in Deum pietatem. Opus suum exorsus est à divinæ sapientiæ, bonitatis et potentiæ laudatione, quas in creationis descriptione tam magnificè expressit, ut omnium semper habuerit admirationem. Totius constitutionis Judaicæ legem primariam et fundamentalem esse hanc voluit : « Audi, Israel, « Dominus Deus noster Dominus unus est. « Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde « tuo, ex totâ animâ tuâ et ex totâ fortitudine « tuâ; eruntque verba hæc in corde tuo, et « meditaberis in eis sedens in domo tuâ et « ambulans in itinere, dormiens atque con« surgens. » Cum summâ ubique dignitate et orationis vi Dei causam apud populum solet perorare. 2° Magnum, quo incendebatur, virtutis studium probant illæ omnes leges, quas pro extirpandis vitiis sanxit; probant patheticæ illæ ad populum orationes, quibus ad patientiam, ad fiduciam, et ad omnes virtutes excitabat : nihil toto opere invenitur, quo possit effici causam virtutis illi non fuisse charissimam. 3° Moyses neque affectavit imperium, neque ullas dedit notas ambitionis : nunquàm publicas utilitates privatis postposuit. Populi liberationem contra omnem humanam spem suscepit, cogente Deo; in totâ vitâ nihil nisi molestias pertulit et ærumnas; sacerdotium, summum in republicâ munus, Aaroni fratri ejusque filiis in æternam dedit hæreditatem; Josuam, virum ex aliâ tribu, ducem populi constituit, propriis filiis in Levitarum plebem redactis. 4° Ab assentatione et adulatione maximè abhorruit : nàm cum singulari constantiâ ac magnanimitate populo et principibus errores exprobrabat, et in propriam familiam severissimè animadvertebat, nec eas prætermisit historias, quæ haud parùm gentis suæ et atavorum famam lædunt. 5° Nullâ usus est dissimulatione : admirabili simplicitate propria narrat peccata, nec quidquam de se aliud fermè, nisi peccata : etenim juxta publicam fidem gloriosè per longum tempus versatus fuerat in aulâ Pharaonis, et erat potens, ut loquitur S. Stephanus, in verbis et operibus suis; imò duxerat juxta veterem traditionem Ægyptiorum contra Æthiopas exercitus (Artapanus apud Eus. Præp. evang. l. 9, c. 27); hanc tamen vitæ partem obruit silentio : Ægyptium à se occisum narrat sine ullâ facti defensione; deinde fugam suam in Madianitidem regionem refert, cum Deo expostulationem, concitatam in se propter omissum circumcisionis ritum numinis iram; diffidentiam denique et pœnam à Deo impositam : uno verbo eam de se instituit narrationem, ut si ab alio facta fuisset, scripta invidiosè videretur; tam parcus ubique est in laudando sese, tam in reprehendendo severus. Denique in totâ suæ historiæ complexione nihil ad famam sibi comparandam dictum, imò hominem sui oblitum invenimus, solius Dei rebus intentum : nec fucatâ aut illecebrosâ utitur oratione, qualis mendacio fidem impetrare solet, sed simplici et ingenuâ.

Objicies 1° ex repugnantiâ Pentateuchi cum antiquissimis historiis : Ille scriptor vanitatis convincitur, qui cum nullo consentit historico, sed instituit narrationem planè diversam ab annalibus vetustissimorum populorum. Atqui Moyses in Pentateucho instituit narrationem omninò abhorrentem ab annalibus vetustissimorum populorum, et præcipuè Ægyptiorum. Narrat quippe Ægyptios, cùm ab Israelitis beneficia multa accepissent, invidiâ motos sine ullâ legitimâ causâ in illos sæviisse, cùm constet eos bella longa et crudelissima cum Ægyptiis gessisse. Narrat regem Pharaonem et Ægyptios noluisse Hæbræos dimittere, cùm reverà inviti expulsi ab incolis fuerint. Narrat Ægyptios tabe et ulceribus divinitùs inflictis opertos miserè periisse, cùm reverà ipsi Judæi propter illam ipsam vitiginem, quâ vexatos Ægyptios scribit, fugati fuerint. « Plurimi auctores consentiunt, inquit Tacitus l. 5 Hist. c. 3, ortâ per Ægyptum tabe, quæ corpora fœdaret, regem Occhorim, adito Hammonis

oraculo, remedium petentem, purgare regnum, et id genus hominum (Judæos) ut invisum diis, alias in terras avehere jussum. Sic conquisitum collectumque vulgus postquàm vastis locis relictum sit, cæteris per lacrymas torpentibus Mosem unum exsulum monuisse, ne quam deorum hominumque opem exspectarent, ab utrisque deseri, sed sibimet ut duci cœlesti crederent.» Ita Trogus Pompeius et ex eo Justinus 2, 35, c. 1. Ptolomæus Alexandrinus Hephæstionis filius apud Photium cod. 19. Lysimachus, Chæremon, Manetho, etc.

Distinguo majorem : Ille scriptor vanitatis convincitur, qui instituit narrationem diversam ab annalibus vetustissimarum gentium, si annales isti ullam fidem mereantur et non sit auctoritas scriptoris aliunde comprobata, C. Si annales isti nullam prorsùs mereantur fidem et sit summa scriptoris auctoritas, N. Profanorum igitur historicorum cum Moyse dissensio nullatenùs minuit Judaicarum antiquitatum auctoritatem, ob hanc duplicem rationem, quòd historici profani nullam mereantur fidem, Moysi verò illam denegare omninò non liceat.

I. Historici profani, ubi cum Moyse non conveniunt, nullam fidem merentur, idque ob triplicem causam : primùm, quia eorum relationes non sunt æquales temporum de quibus instituitur narratio, nec innituntur monumentis authenticis atque certis. Secundò quia confusæ, ambiguæ et incertæ sunt eorum historiæ, nec inter se convenientes. Tertiò quia partium studio et ad divulgandam gentis suæ famam omnes scripserunt, qui nobis adversantur.

1° Historicorum profanorum, quorum potest nobis objici auctoritas, nullus fuit æqualis temporum, de quibus instituit Moyses narrationem. Nam omnium antiquissimus est Sanchoniathon, cujus fragmentum apud Eusebium reperitur in Præp. ev. l. 1, c. 9 ; hunc scriptorem nulla ratio efficit Davide vetustiorem fuisse, ut demonstravit Josephus Scaliger, eumque Porphyrius antiquiorem Trojano bello pronuntiare ausus non est : porrò Moses 300 ante bellum Trojanum annis duxit ex Ægypto Hebræos. Præterea hujus vetustissimi auctoris fragmentum magis Moysis confirmat, quàm elevat auctoritatem ; et Porphyrius illius veracitatem ex convenientiâ rerum ab ipso relatarum cum historiâ Moysis efficere conatus est. Primus igitur opponitur nobis Manetho Ptolomæi Philadelphi temporibus, id est, annis post Moysem 1100, sacerdos Heliopolitanus, qui illius principis jussu conscripsit Ægyptiorum historiam, quam in tres tomos divisit, quorum prior 11 dynastias deorum continebat ; secundus 8 dynastias ; tertius 12, quæ omnes juxta hujus auctoris fabulam annos conficiunt 53,535 : harum dynastiarum epitomen habemus in chronico Eusebii. Ad fidem historiæ suæ conciliandam narrat scriptor ille, descriptam illam rerum seriem fuisse ex columnis quibusdam positis in Seriadicâ terrâ, quas insculpserat Thoyth, qui primus Hermas fuit, sacrâ dialecto et figuris hieroglyphicis ; quæ columnæ post diluvium ex sacrâ dialecto in Græcum sermonem etiam in figuris hieroglyphicis transcriptæ fuerunt, et depositæ ab Agathodæmone (qui secundus Hermas fuit) patre Tat, in bibliis servatis in adytis templorum. Sed profectò ille scriptor paucissimis hisce verbis aut suam fraudem aut nimiam credulitatem ostendit, nisi multiplex in textu menda sit. Nam primùm de Seriadicâ terrâ nullus unquàm audivit : deinde verò quî fieri potuit, ut Hermas primus, qui initio primæ dynastiæ vixit, subsequentium dynastiarum historiam in columnis inscripserit ? Tertiò quænam est illa veterum hieroglyphicorum translatio in Græcum sermonem per alias figuras hieroglyphicas ? certè si in alias figuras, ergo non in Græcum sermonem ; nam vocum hieroglyphica nulla unquàm fuêre. Denique ineptè scribit statim post diluvium illa sacra hieroglyphica vertisse secundum Hermam in Græcum sermonem, cùm ex Herodoto et Diodoro constet nullum habuisse Græcos cum Ægyptiis commercium ante ætatem Psammetichi, id est, ante vigesimam sextam dynastiam Manethonis et centum circiter annis post institutas olympiadas. Præterea in dynastiis nullus ordo, nulla series, quandoque principum nomina apponuntur, quandoque tacentur, ita ut à viris eruditissimis Marshamo, Pezronio et non ita pridem Fourmondo ad determinatas regum successiones revocari non potuerint nisi arbitrariarum suppositionum, translationum, rescissionumque ope. Eædem dynastiæ tam variè ab Eusebio, Africano, Syncello referuntur, ut ab illis quoque eas ad libitum immutatas fuisse probabiliter conjiciatur. Novimus insuper Cambysem Persarum imperatorem, Ægyptum devastantem, vetera commentaria concremari jussisse ; quibus sine dubio postea alia substituta sunt, partim vera, partim falsa et ad ostentationem conficta. In alio veteri chronico seriem dynastiarum habemus, quæ durâsse di-

cuntur annis 36,525, qui numerus non tam ut chronologiæ calculus haberi debet, quàm ut productum numeri 1461 per numerum 25 multiplicati, celeberrimam in Ægyptiacis, Græcisque tabulis Zodiaci revolutionem designans.

Non majorem fidem merentur Chaldæorum antiquitates descriptæ à Beroso, ubi cum Judaicis dissentiunt : nam et ille scriptor vixit circa tempora Ptolomæi Philadelphi et quibus usus sit monumentis planè ignoramus : præterea nihil in illius fragmentis reperitur quo minuatur Moysis auctoritas; è contrario plura confirmat in Pentateucho à Moyse relata (1).

Quod spectat verò antiquitates Græcorum, sunt istæ omnium vanissimæ. Constat enim primos eorum scriptores poetas fuisse, qui omni arte utebantur ad captandos rudium hominum plausus, apud quos res miræ meliùs vendi solent quàm veræ. Constat etiam fatentibus Græcorum sapientissimis primos eorum historiographos, qui solutâ oratione res gestas memoriæ prodiderunt, fuisse poetarum in comminiscendo æmulos : præterea pauca vel nulla horum vetustissimorum scriptorum fragmenta extant; nec ullum est apud Græcos historiæ monumentum, quod Cyri et Cambysis ætatem antiquitate superet; ut demonstravit Vossius in opere de historicis Græcis. Denique celeberrimi Græcarum rerum scriptores, ut Thucydides et Plutarchus ingenuè confitentur antiquiorum temporum memoriam prorsùs esse apud ipsos deletam, et qui remotioris ætatis historiam conficere voluerunt, ut Herodotus, Ctesias, aliique, vanitatis ab omnibus eruditis convincuntur (1).

Secundò nullam fidem merentur historici profani etiam propter hanc rationem, quòd eorum relationes magnâ laborent obscuritate, ambiguitate et incertitudine, et parùm inter se conveniant, ut satis liquet ex citatorum in objectione veterum scriptorum locis, quæ referre nimis longum foret. « Si quid, ut habet Josephus, veritatis subesset, impossibile erat in tantum eos discrepare : at qui mendacia componunt, non aliorum scriptis consona scribunt, sed quæ ipsis libet confingunt. » Manetho regis cupiditatem videndi deos ejiciendis leprosis occasionem dedisse ait, Chæremon autem suum de Iside somnium. Finxit ille Amenophin consilium dedisse regi : hic verò Phritiphrantem. Ille octoginta millia leproso-

(1) Assyriorum imperium et antiquissimum fuit et celeberrimum. Eorum historiam Abydenus, Berosus, Agathias, aliique complures scripserunt; sed eam fusiùs adornavit Ctesias. Eam quoque fuisse Herodoti mentem, ut res Assyriorum gestas describeret ex libro ejus primo colligitur. Eo loco occupatum ab Assyriis Asiæ superioris imperium per annos 520, antequàm Medi rebellarent, asserit; ex aliâ parte scribit Ctesias imperium illud per annos 1360 durâsse. Cui adhibenda sit fides inter eruditos disputatur. Obscuri fortassis, infirmique diù mansêre reges, ideòque ignoti fuerunt Herodoto, quos Ctesias longâ serie enumerat. Quidquid sit, et quantùmvis in aliquibus suî partibus intricata sit Assyriorum historia, nihil habet Mosaicæ chronologiæ contrarium. Illius imperii fundatorem Assur, Nimbrodi coætaneum, Moyses affirmat. (Neque Bocharto assentiri possumus, qui malè intellecto Geneseos textu Assur, non hominis, sed regionis esse nomen arbitratur.) Sed nihil quod Assur sit antiquius scriptores ulli de Assyriis proferunt. Ex Justino l. 1, annis 1300; ex Ctesiâ annis 1360; ex Velleio l. 1, c. 6, 1700, aut ut Lipsio visum est 1230; ex Africano 1484, et Syncello 1360; ex Eusebio 1240, Assyriorum stetit imperium, ita ut ad summum et juxta laxiorem chronologiam citra annos ante Christum 2500 prima ejus epocha figi debeat.

Eadem, et ex Moyse et ex profanis historicis, Babyloniorum, quæ Assyriorum antiquitas est : imò unum eumdemque populum primitùs eos fuisse ejusdem regis Nimbrod imperio subditos, nonnulli supponunt. Sanè declarandæ Babyloniorum antiquitati id unum cæteris omissis sufficit, quod ad Aristotelem olim scripsit Callisthenes, extare apud Babylonios seu Chaldæos observationes astronomicas annorum ante captam ab Alexandro Babylonem 1903. Unde veram esse, quam statuit Moyses, ædificatæ à Nimbrod Babylonis epocham, aut certè nihil illi in Chaldaicis antiquitatibus contrarium reperiri concluditur. Vide Sevini ac Frereti disquisitiones t. 3 et 5 Reg. Inscrip. Academiæ.

(1) Nihil etiam continent Sinarum antiquitates quod ullo modo contrarium sit Mosaicæ chronologiæ, præsertim si calculos 70 Interpretum recipiamus. Nam etsi inter Sinenses quidam suarum rerum imperiti multis antè Fohi seculis imperii Sinici originem fixerint, Fohi tamen primum imperii fundatorem esse, et eruditi omnes consentiunt, et ipsa magna sinarum historia declarat. Jam verò quot Fohi inter et Yao effluxerint anni, dignosci certò non potest, sed ab Yao ad hæc usque tempora ordinata Sinæ regum chronologia fluit, nihilque aut ferè nihil gravioris momenti eorum historia tradit, quod satis probatum non videatur. Itaque ab Yao ad Christum annos circiter bis mille trecentos numerandos esse penè res certa est. Quibus si addas annos quingentos nonaginta quinque, qui effluxerunt inter Fohi et Yao, si fidem habeamus Nankien, qui istorum temporum historiam adornavit, habebis summam annorum 2,895. Qui quidem numerus, si cum Hebræis calculis non consentiat, non excedit limites chronologiæ septuaginta Interpretum.

rum, iste ducenta quinquaginta millia numerat. Manetho primùm ad lapidicinas relegatos leprosos, deinde ad Avarim habitandam deductos, ac reliquâ Ægypto bello vexatâ, tum demùm auxiliares copias Hierosolymis accivisse; Chæremon Ægypto decedentes circa Pelusium invenisse triginta octoginta millia hominum ab Amenophi relicta, ac cum illis rursùm Ægyptum invasisse et Amenophin in Æthiopiam fugisse. Denique Josephum quasi eodem tempore expulsum Chæremon adjunxit, annis ferè centum septuaginta ante Moysem vitâ functum. Lysimachus ab utroque in pluribus discrepat. Alium scilicet regem, Bocchorim nomine, invenit; pro somnio et vate Ægyptio Ammonis oraculum interrogàtum narrat. Trogi verò Pompei et Taciti historiæ sibi prorsùs adimunt fidem, adeò scatent erroribus. Vide Josephum contra Appionem.

3° Nullam merentur fidem auctores profani propter hanc aliam rationem, quòd manifestum sit eos contulisse sese ad scribendum, ut propagarent gentis suæ famam, et in hunc finem multa esse mutuatos ex aliorum populorum historiis, ut rerum admirabilium copiâ magis eluceret historia patria. Nullum dubium est quin Manetho eâ mente suas antiquitates adornaverit, ut Judæorum libris, tempore Ptolomæi Philadelphi in Græcum sermonem conversis, aliquid opponeret: eodem tempore et eodem studio verisimile est Berosum suas edidisse antiquitates Chaldaicas. Ergo nullam prorsùs, ubi cum Moyse dissentiunt, fidem merentur profani scriptores.

II. Propter contrarias rationes omnis Moysi debetur fides: nam 1° illa historiæ pars, quæ quatuor ultimis Pentateuchi voluminibus continetur, quæque ad rem nostram præcipuè pertinet (1), est ipsius Moysis vita. Ea solummodò in istis scripsit Moyses, quæ perspecta habuit et quorum pars maxima fuit: opus istud diarium est rerum publicè gestarum, ipso vivente editum, et apud eos vulgatum, qui omnes res gestas exploratas habebant. Cæterarum quoque omnium rerum in Genesi relatarum constans esse potuit apud Hebræos traditio, etiamsi nulla habuissent commentaria scripta. Nam Amram pater Moysis cum Levi cæterisque Jacobi filiis familiariter vixerat; hi à Jacobo instituti sunt, Jacobus ab Isaac, qui Semum videre potuit. Semus verò per annos centum cum Mathusala vivere potuit, qui Adamum audierat. Ab Adamo ergo ad Moysem sex tantùm numerare necesse est, per quos traditio antiquissima est propagata.

Deinde verò in istis omnibus libris, præsertim quatuor posterioribus, clarè et cum maximâ securitate cuncta referuntur: omnes circumstantiæ casuum insignium, ex quibus confirmari potuit legum auctoritas, accuratissimè describuntur. Nulla ambiguitas, nullum incerti animi vestigium, nulla inter Judæos scriptores contentio.

Denique non profectò Moyses contulit animum ad scribendum, ut divulgaret gentis suæ famam aut ut assentatione et blanditiis captaret suorum benevolentiam; è contrario crederes profectò fuisse ejus consilium invidiosum, et voluisse æternam genti suæ opprobrii notam inurere, exponendo eorum varia delicta, infidelitatem et erga Deum optimum ingratum animum et perversum. Imò tam accuratè descripsit patriarcharum et filiorum Jacob non solùm leviora peccata, sed graviora delicta sine ullâ excusatione, ut clarissimè pateat aliam non fuisse Moysis mentem in scribendo, quàm ut numinis partes defenderet, ejusque extolleret singularem benignitatem erga obstinatum et ad malum semper propensum populum; nec certè dubitavit sine ullis ambagibus ipsis declarare esse illos populum durissimæ cervicis; neque propter numerum eorum aut virtutes elegisse eos Dominum. Sed quantùm abhorreret ab omni dissimulatione, plusquàm aliud quidquam profectò efficit, quòd in libro suo non solùm labem illam inustam familiæ suæ ex cæde Sichemitarum memoriæ prodiderit, sed etiam maledictionem in Levi pronuntiatam à patriarchâ Jacob proximo morti fideliter retulerit.

In hoc quoque distat Moyses ab omni fraudis suspicione, quòd non, ut alii fecêre, quæsierit præsidium historiæ suæ in infinitâ generationum multitudine aut temporis longinquitate, sed facta fundamentalia, mundi nempe nativitatem, et post diluvium restitutionem, intra brevissimos limites contraxerit. Nova societatis humanæ origo post diluvium nonnisi octo seculis Moysis ætatem antecessit, vel ad summum juxta calculos septuaginta Interpretum seculis septemdecim: adeò ut si Moysis ætate ulla familia vel gens fuisset, quæ alium à Noemo parentem agnosceret; si monumenta ulla antiquiora ullibi terrarum extitissent, tum ditiùs Moysis chronologia convellebatur. Has ta-

(1) Vid. ad calcem dissertationem specialem de veracitate libri Geneseos.

men epochas aliaque cum illis connexa facta, non dubitans, sed rem simpliciter narrans et dicti sui securus, Moyses determinat. Tandem omnia fermè apud Moysem relata ex profanis scriptoribus habent confirmationem, ut videre licet apud Grotium de veritate religionis Christianæ et in notis Joannis Clerici ibidem.

Objicies 2° : Multa dedit Moyses improbitatis specimina, Deumque optimum eorum fecit facinorum auctorem, quæ ab honestate videntur distare longissimè. 1° Quid tam ab æquitate et à grato animo distat, quàm illos injuriâ afficere, qui benè de nobis meriti sunt ; quàm illis inferre damnum, qui benignum erga nos animum ostenderunt, et ad id ipsâ eorum uti benignitate ? Atqui, Moyse suadente, Hebræi Ægyptios, qui in commodandis rebus suis pretiosissimis propensissimam erga ipsos voluntatem significaverant, non sine perfidiæ specie spoliaverunt. 2° Etsi laudem affectaverit Moyses viri mansuetissimi, crudelem tamen valdè fuisse demonstrare videtur consilium illud delendi internecione Chananæos omnes, ut eorum regione potiretur et illam servaret tutiùs. — Respondeo facta illa primo intuitu speciem quamdam ferre nequitiæ et crudelitatis : verùm, re vel leviter considerâtâ, citò absolvitur summus iste vir, et clarè perspicimus nihil factum nisi piè et justè esse.

1° Negamus Israelitas quidquam alienum egisse ab honestate, dùm Ægyptiorum res pretiosas abstulerunt. Nam primò ex Moysis relatione nobis evidens videtur istas res fuisse non mutuo, sed donatione acceptas : *Vocatis*, inquit Moyses Ex. c. 12, v. 31, *Pharao Moyse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini de populo meo vos et filii Israel..... Urgebantque Ægyptii populum de terrâ exire velociter. Feceruntque filii Israel sicut præceperat Moyses, et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam. Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis ut* COMMODARENT *eis*, seu ut *dono darent* eis : vox etenim hebræa שָׁאַל, quæ bis in hoc versiculo reperitur, in conjugatione *Kal* significat petere, mendicare, quo sensu sumitur Ps. 2, v. 8 : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam* : in conjugatione dictâ, apud Hebræos *Hiphil*, significat dono vel mutuo dare. Sensus igitur est, sicque hunc Scripturæ locum interpretatur Josephus, populum Ægyptiacum propter antiquam cum Hebræis familiaritatem, et Deo sic volente, misericordiâ motum, vel ut citiùs discederent, rebus omnis generis eos onerâsse, quibus in itinere indigere possent. Et certè illa, quam semper servaverunt Hebræi erga Ægyptios, propensio probat illos expertos fuisse plebem Ægypti in discessu benignam et liberalem. Præterea satis patet Ægyptios sine recuperandi spe res suas dedisse, nec Judæos redeuntes expectavisse : aliàs certè plurimam vestem, quæ ipsis potiùs oneri fuisset in itinere, non dedissent, nec eos abeuntes persecutus fuisset Pharao. Idem confirmatur ex his verbis c. 14, v. 4 : *Nuntiatum est regi Ægyptiorum, quòd fugisset populus : immutatumque est cor Pharaonis et servorum ejus super populo et dixerunt : Quid voluimus facere ut dimitteremus Israel ne serviret nobis ?* Ergo omninò illos dimiserat Pharao ne servirent Ægyptiis. Secundò, etiamsi concederemus Ægyptiorum bona mutuo tantùm accepisse Hebræos, sine dubio, Deo jubente, ea servare potuerunt, cujus est omnium rerum dominium. Adde quòd in Ægypto ædes suas, arva et bona multa reliquerint Israelitæ, quæ mutuo data ab Ægyptiis compensabant : erant etiam eadem illa bona justissima merces laborum ab Israelitis in Ægypto peractorum.

2° Quod attinet Moysis in subigendâ terrâ Chanaan consilium et internecione delendis habitatoribus, fatemur quidem ausum esse immane facinus si divino mandato non fuerit ad bellum inferendum incitatus, si evidentissima non habuerit divinæ voluntatis signa : verùm contendimus in iis, in quibus positus erat Moyses circumstantiis, severitatem illam, quâ in Chananæos usus est, nullatenùs minuere illius auctoritatem. Provecta fuerat apud istum populum ad summum impietas, quam splendidè ulcisci Deus decreverat : eodem tempore à cæteris nationibus segregaverat gentem, quam in rempublicam propriis utentem legibus formare volebat, in quâ unius Dei veri notitia inter homines semper conservaretur. Hunc igitur populum honoris sui vindicem constituit atque simul expressis verbis declaravit inflictam velle se isti populo tantam calamitatem propter immania ab illis commissa scelera : admonuit etiam Israelitas sortem eamdem experturos esse sese, quotiescumque ab ejus legibus descirent. Quâ, quæso, arte et industriâ efficaciùs à similibus sceleribus suos potuit deterrere ?

Antequàm igitur ex hâc historiâ divinam Moysis legationem impugnare possint Deistæ, demonstrandum ipsis est ex his tribus unum :

vel non consentire cum ideâ Dei æqui et sapientis, rerum omnium moderatoris, gentem impiam et perversam punire et delere ; vel non posse Deum ad ulciscendam illius impietatem alterius populi armis uti ; vel non licere alicui populo etiam cum Dei imperio et auctoritate ejusmodi rem in se suscipere. Sed profectò primum nequaquàm à Dei sapientiâ aut æquitate abhorret, gentem impiam non solùm punire, sed etiam omninò delere. Quis enim audeat Deo crimini vertere, quòd fame, pestilentiâ, bello nationes quandoque in vindictam scelerum depopuletur ; quòd olim Sodomam et Gomorrham igne cremaverit ; vel quòd totum genus humanum communi ruinâ aquis involverit ? Sed si vitæ parentem et supremum arbitrum propter istas calamitates toties inflictas humano generi damnare non liceat, cur, obsecro, parcendum fuit Chananæis hominum impiissimis, qui non solùm idololatriæ, sed criminum fœdissimorum arguuntur Lev. c. 18 et 20 ? Temporibus Abrahami justissima sua judicia in eos exercere cœperat Deus, quinque urbibus igne cœlitùs delapso prorsùs deletis, reliquos per quadringentos annos patientissimè pertulit, dans locum et tempus pœnitentiæ, donec tandem, ut loquitur Moyses, terra polluta evomuerit habitatores suos. Deinde si non abhorreat ab æquitate divinâ gentem aliquam propter scelera et impietatem delere, ad ipsum certè pertinebit mediis illis uti, quibus lubet : non video sanè cur suæ gloriæ defensionem populo alicui committere non possit (1). Quotidiè auctoritate magistratûs homines in socios sæviunt et principis imperio bellum infertur exteris : num igitur Deus carebit potestate illâ, quam in regibus agnoscimus ? Num supremus rerum omnium Dominus judicium in homines per homines exercere non poterit ? — Denique si Deus jure uti possit hominibus ad aliorum ruinam et perniciem, nescio certè quî defendi possit non licere hominibus Deo obtemperare.

(1) Paulus Æmilius, vir ille tot laudibus clarus, nonne septuaginta hominum millia apud Epirum inopinatò oppressit, trucidavit, postquàm se in fidem Romanorum dederant, et ab ipsis recepti fuerant, ut scil. tutiùs regionem subactam conservaret ? Nonne ex Tacito discimus Germanicum vicos Marsorum ferro flammisque vastâsse, additurque : « Non sexus, non ætas miserationem attulit ? » Nonne Titus Judæorum etiam pueros et feminas in spectaculo feris laniandos proposuit ? Et tamen hi tres ingenio minimè sævo fuisse creduntur, et virtutis famam apud homines conservârunt.

Si perduellis est qui patriæ aut principi jubenti non obtemperat, quo nomine nuncupabimus eum, qui divina mandata audebit contemnere ? Ergo cùm manifestissimum sit homines Deo parere oportere, ejusque in omnibus subditos esse imperio, cùm etiam constet Deum quibus volet mediis ad ulciscendam hominum impietatem uti posse, ex Moysis in Chananæos severitate nihil adversùs divinam illius legationem concludi potest.

Objicies 3° : Moyses in constitutione reipublicæ Judaicæ publica commoda privatis postposuit, et valdè ambitiosum prodidit animum. Nam res ita est si legislator ille suis legibus sibi suæque familiæ omnem in republicâ auctoritatem arrogaverit, si suos contribules muneribus, honoribus à cæteris omnibus discreverit, si denique tribui Leviticæ immodicas opes contulerit, universamque gentem Levitis servam fecerit : atqui, etc. 1° Moyses sibi suæque familiæ omnem in republicâ potestatem arrogavit : nam sacerdotium præcipuum munus contulit in Aaronem fratrem suum, ejusque posteris hæreditario jure idem munus concessit : simulque sacerdotes regni administros constituit sanxitque, ut ad summum pontificem fieret ultima in omnibus causis appellatio, uti patet ex hâc lege Deut. c. 17 : *Si difficile et ambiguum apud te judicium esse perspexeris inter sanguinem et sanguinem, causam et causam, lepram et lepram : et judicum intra portas tuas videris verba variari, surge et ascende ad locum quem elegerit Dominus Deus tuus, veniesque ad sacerdotes Levitici generis, et ad judicem qui fuerit illo tempore ; quæresque ab eis, qui indicabunt tibi judicii veritatem, et facies quodcumque dixerint qui præsunt loco quem elegerit Dominus, et docuerint te :* quòd nempe sacerdotes ordinarios regni judices constituere, et iis primam regendi potestatem tradere decrevisset. 2° Variis privilegiis et honoribus erant Levitæ à cæteris Judæis discreti : nam præter alias immunitates, nec domi suscipere officia civilia, nec militiæ arma ferre cogebantur, nec obnoxii erant vectigalibus. 3° Denique immodicas illis opes contulit : nam ex recensione initâ post exitum ex Ægypto constat tribum Leviticam nonnisi quadragesimam partem fuisse totius gentis ; nihilominùs videtur Moyses huic tribui liberaliter concessisse tertiam ferè partem totius reditûs terræ ab ipsis subigendæ. Dedit siquidem 1° decimas omnium rerum, tritici, vini, olei, frugumque omnium atque animantium, quas percipiebant Levitæ sine labore ullo, ullisve impensis ;

deinde dedit ipsis frugum primitias, primumque omnium bestiarum fœtum : 2° multæ erant mulctæ lege constitutæ et oblationes pro pollutionibus et morbis quibusdam etiam involuntariis, quæ valdè augebant Leviticæ gentis reditus : 3° denique etiamsi nulla pars terræ Chanaan ipsis sorte obtigerit, tamen urbes 48 omnium amplissimas ipsis concessas fuisse legimus. Qui harum rerum omnium accuratum inire calculum vellet, inveniret profectò quadragesimam illam populi partem accepisse ex liberalitate Moysis tertiam ferè omnium rerum partem, ex quâ institutione necesse est ut omnes alii Israelitæ fuerint quasi coloni et servi Levitarum : ergo, etc.

Respondeo vanissimum esse illud crimen ambitionis Moysi à deistis impactum, eumque sese planè ab illo absolvisse ; nam quid tam distat ab ambitione, quàm privatam suam domum omninò negligere, nullamque habere propriæ prolis rationem ? Moyses cùm pro auctoritate suâ præclarissima quæque reipublicæ munera suis filiis concedere aut hæreditario jure relinquere potuisset, in Levitarum tamen plebem illos redegit, et sanctuario sine honore, sine dignitate et sine privilegio mancipavit : et idcircò nullam fieri eorum mentionem deprehenditur, nisi in recensionibus populi ; verum quidem est quòd tribum, quâ erat ipse oriundus, sacris addixerit, fratremque suum summum sacerdotem constituerit, sed profectò si id fecisset ex ambitione et augendæ familiæ suæ studio, non ab omni dignitate proprios liberos, suamque domum in perpetuum exclusisset. Erat præterea ratio optima, cur præ cæteris omnibus tribubus sacris manciparetur Levitica, quòd esset omnium minùs numerosa, nec quadragesima ad summum totius populi pars : decebat certè illam portionem potiùs avocare ab officiis civilibus et à militiâ, quæ dedicata Deo minùs esset allatura reipublicæ detrimenti, quæque eodem tempore ad varia religionis munera sufficeret. Ad ea verò quæ in confirmationem afferuntur, respondeo :

1° Falsum esse omnem in republicâ auctoritatem fuisse concessam sacerdotibus : contrarium patet ex historiâ Judaicâ, ex ipsius Moysis variis institutis et illo ipso loco in objectione laudato. Ex historiâ quippe Judaicâ intelligimus nunquàm pontificem dignitatis suæ jure tenuisse habenas reipublicæ. Nam Moyses etsi constituisset Aaronem summum sacerdotem et religionis antistitem, tamen ipse quamdiù vixit gubernavit rempublicam ; moriens verò non Eleazarum, sed Josuam ducem populi et successorem suum constituit : deinde per 40 circiter annos rexêre rempublicam principes et seniores tribuum, inter quos judices duo solummodò ex Leviticâ gente fuêre, Heli videlicet et Samuel : post judices nulla ratio habita fuit generis Levitici, sed Saüli de tribu Benjamin delatum sceptrum est, quod postea Davidi concessum in ejus familiâ mansit usque ad captivitatem Babylonicam. Hi omnes, Moyses, Josue, Judices, Reges cum plenissimâ auctoritate, non ad arbitrium pontificis, rexêre rempublicam. Habebant soli confœderativam reipublicæ potestatem : nam motu proprio bellum indicebant, et inibant pacem. Habebant etiam executivam omnem potestatem et legum observationi soli invigilabant, et legimus Salomonem ipsum summum pontificem Abiatharem jure regio exauctorâsse. Habebant etiam omnem, quâ in republicâ uti licebat, auctoritatem legislativam : nam si quid constituere necesse erat ad reipublicæ commoda, vel etiam ad religionis pompam, id sancitum regiis mandatis, non pontificis, fuisse legimus.

Deinde idem constat ex ipsius Moysis institutis : nam varia instituit tribunalia, in quibus non solùm Levitæ, sed electi ex omnibus tribubus jus dicebant. Prima judicum inferiorum institutio facta fuit ante legem datam ex consilio Jethro soceri Moysis, qui cùm vidisset generum suum per totam diem in dirimendis litibus occupatum, sic admonuit : *Esto tu populo in his quæ ad Deum pertinent, ut referas quæ dicuntur ad eum : ostendas populo cæremonias et ritum colendi, viamque per quam ingredi debeant, et opus quod facere debeant. Provide autem de omni plebe viros potentes et timentes Deum, in quibus sit veritas et oderint avaritiam, et constitue ex eis tribunos et centuriones et quinquagenarios et decanos, qui judicent populum omni tempore : quidquid autem majus fuerit referant ad te.... Quibus auditis, Moyses fecit omnia quæ ille suggesserat, et electis viris strenuis de cuncto Israel, constituit eos principes populi, qui judicabant plebem omni tempore.* In quo loco videmus primos à Moyse constitutos judices ex omni plebe et ex cuncto Israel desumptos fuisse. Secunda judicum institutio est Num. c. 11, ubi legimus senatum 70 senioribus constantem à Moyse constitutum fuisse, qui in causis difficilioribus ipsi assiderent. Cùm enim Moyses dixisset Deo : *Non possum solus sustinere omnem hunc populum, quia gravis est mihi ; sin*

aliter videtur, obsecro ut interficias me, et inveniam gratiam in oculis tuis, ne tantis affligar malis. Dixit Dominus ad Moysem: Congrega mihi 70 viros de senibus Israel, quos tu nôsti, quòd seues populi sint ac magistri... et auferam de spiritu tuo, tradamque eis ut sustentent tecum onus populi. Supremus igitur ille senatus erat ex principibus populi universi compositus; præterea omnes Judæi unanimi voce contendunt supremum concilium, quod vocabatur Sanhedrim, non ex solis Levitis et sacerdotibus confectum, sed ex viris in lege peritissimis, et civibus nobilissimis fuisse; imò Maimonides omnium Judæorum sapientissimus negat in illo tribunali unquàm sedisse summum pontificem jure dignitatis vel muneris sui, et asserit sedere non debuisse nisi scientiâ dignum se illo loco præstitisset: quidquid sit, nulla erant apud Judæos ecclesiastica tribunalia ad exercenda judicia, nec sortiti sunt religionis ministri ullam jurisdictionem separatam à politico regimine, ut fusè demonstravit Seldenus lib. 2 de Synedriis.

Denique ex Deut. c. 17, nullo modo efficitur summum pontificem primum fuisse in republicâ judicem, sed solummodò in quibusdam causis difficilibus legis interpretem et doctorem, et in eo ipso loco mentio est alterius judicis à summo pontifice diversi, à quo verisimiliter sententia pontificis confirmabatur. Judicibus enim præcipitur in lege Moysis, ut sine ullâ personarum acceptione jus populo dividant; et Exodi c. 21, v. 14 hæc verba legimus: *Si quis per industriam occiderit proximum suum et per insidias, ab altari meo avelles eum, ut moriatur.* Quem locum ita explicant inter Hebræos doctissimi, quasi sensus esset, oportere sacerdotem jam sacra parantem ab altari ad supplicium trahere: et Targum Jerosolymitanum expressè dicit ipsum summum pontificem ducendum esse ab altari et morte puniendum. Imò nedùm à legis jurisdictione immunes fuerint Levitæ, constat jure Hebræo summum pontificem non supremi tantùm senatûs judicio obnoxium fuisse, verùm etiam sententiæ infimi tribunalis, quod *Trium* vocabatur, in causis illi tribunali jure publico assignatis: falsum est etiam Levitas fuisse immunes factos à Moyse à vectigalibus: nulla etenim exegit legislator ille, neque leges de illis ullas sanxit; at cùm regum tempore exacta fuêre, illa Levitas etiam præstitisse deprehendimus, adeòque ab illis solummodò muneribus erat soluta Levitica gens, quæ à rebus sacris eos avocavissent, et à quibus vacabant apud omnes alias gentes religionis antistites.

3° Denique quod attinet leviticos reditus, negamus prorsùs eos fuisse immodicos, nec longum inire calculum ad id conficiendum necesse est. Nullibi quippe legimus Leviticum genus opibus fretum aliquid in rempublicam ausum esse, aût sibi arrogare auctoritatem conatum esse; nullibi legimus conquestos esse unquàm Judæos de immodicis sacerdotum et Levitarum divitiis; è contrario Salomon in Proverbiis et auctor libri Ecclesiastici maximè adhortantur Judæos ad solvendas sacerdotibus decimas et primitias, et Philo testatur cum summo studio et alacritate munera debita sacerdotibus solvere consuevisse populum: ex quo certè clarissimè patet nunquàm visa esse hæc munera onerosa. — Præterea si naturam eorum bonorum precariam consideraverimus, nequaquàm eorum utilitatibus Moysem consuluisse, sed religionis potiùs conservationi deprehendemus. Nullos prorsùs agros tenere ipsis licitum erat, neque etiam urbes suas ultra angustissimos limites amplificare; sed ex populi pietate et assiduo suo apud sanctuarium ministerio omninò pendebant eorum commoda: quæ institutio, si effecerit Levitas in populo instituendo fungendisque muneribus diligentes, multùm profectò abfuit ab illorum potentiâ vel opibus immodicè augendis, cùm eos fecerit omninò ex aliorum voluntate dependentes. — Et profectò absurda prorsùs est illa deistarum quorumdam assertio, tribum scilicet Leviticam tertiam habuisse partem redituum totius gentis. Si quis enim calculum inire vellet, hæc eum oportet observare: 1° Levitas urbes 48 solummodò accepisse, quæ non videntur effecisse duodecimam urbium partem; nam in tribubus Judæ, Simeonis, et Benjamin 155 urbes numerantur in libro Josue, quarum tredecim datæ fuêre Levitis, quæ pars est circiter duodecima; sed notandum etiam est, incertum valdè esse an omnes tribuum illarum urbes recenseantur in libro Josue, constat sanè aliarum tribuum urbes cunctas non numerari. In aliis tribubus eadem servata est proportio quàm in istis duabus: nam præceperat Moyses Num. c. 34, ut singulæ tribus darent oppida Levitis juxta mensuram hæreditatis suæ. Notandum est præterea urbes istis temporibus parùm amplas fuisse, et prohibuisse Moysem, ne extenderent Levitæ suburbana, nisi ad mille cubitos à muris civitatis, neve plusquàm bis mille cu-

bitos latos agros circùm urbes possiderent, id est, ne ab urbis mœnibus, nisi circiter tertiam partem leucæ tam pro suburbanis, quàm pro agris tenerent. Illa verò tribus in quâ sitæ erant urbes Leviticæ omnes pagos et circumjacentes villas habebant. 2° Oportebit observare eum, qui leviticos reditus nòsse velit, illos non habuisse decimas omnium rerum : v. g., non decimabant immunda animantia, camellos, equos, asinos, etc., nec singulis annis mundorum animantium decimam partem accipiebant, sed solummodò incrementi, agnorum videlicet, vitulorum et hædorum : neque unum horum accipiebant, nisi ab illis qui habebant plusquàm decem, neque duos, nisi haberent plusquàm viginti. 3° Observandum etiam erit, non nisi primum fœtum, si esset masculini generis, Levitis lege datum fuisse, et post octavum diem illis tradi potuit : immundorum animantium fœtus redimere potuerunt agno octo dies nato : ex quibus apparet non magnum fuisse ex hâc lege Levitarum proventum. Denique oblationes, quæ fiebant occasione immundorum morborum, vel pollutionum, minimi erant valoris, et maxima illarum oblationum pars igne cremabatur. Qui harum et aliarum exceptionum in calculis ineundis rationem habuerit, inveniet profectò valdè absurdam esse deistarum assertionem, et Levitas nonnisi eos reditus habuisse, ex quibus par eorum redderetur cum cæteris Israelitis conditio. Denique quantùm à veritate abhorreat illa deistarum assertio, quâ contendunt tertiam ferè rerum omnium partem accepisse Levitas, patet cùm ex aliis locis tum ex Num. c. 31. Hoc nimirùm in capite agitur de dividendâ inter Israelitas immensâ illâ prædâ, quam in Madianitas mox fecerant : tantùm verò abest ut tertiam ejus partem Levitæ acceperint, quin pars duntaxat ipsis quinquagesima, quingentesima verò sacerdotibus tribueretur. Vide Leland., c. *moralem Philosoph.*

§ 2. *De extraordinariâ et supernaturali Dei in rempublicam Judaicam providentiâ.*

Demonstratâ cœlesti Moysis legatione et divinâ reipublicæ Judaicæ constitutione, jam à priori confecta est supernaturalis Dei in Judæos providentia, cùm ista constitutio in hoc fœdere posita fuerit : *Jehova elegisti hodiè ut sit tibi Elohim* (id est, Dominus, dux, imperator), *et ambules in viis ejus, et custodias cæremonias illius, mandata atque judicia : et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei* POPULUS PECULIARIS, *et faciat te excelsiorem cunctis gentibus quas creavit in laudem et nomen et gloriam suam.* Adeòque præter illam propriam evidentiam, quam habent posteriorum ætatum miracula, prophetiæ et extraordinarii præter omnem spem et expectationem eventus, magnam quoque accipiunt ex ipsis Moysis miraculis et prophetiis, tanquàm ex fundamento, quo innituntur, firmitatem. At est etiam supernaturalis procuratio speciatim evolvenda, ut, repercussâ quodammodò luce, in majore claritate sit vicissim constituta Moysis divina legatio, et ex superstructæ molis firmitudine intelligatur fundamenti soliditas.

PROPOSITIO.

Deus fœderis Mosaici conditiones semper servavit, rexitque rempublicam providentiâ extraordinariâ et supernaturali.

PROBATIO. — ARGUMENTUM PRIMUM. — *Ex Judeorum sensu et persuasione.*

Ex duplici solùm fonte peti possunt hujus divinæ procurationis argumenta, scilicet ex opinione et sensu Judæorum ab initio ad ultima reipublicæ tempora, et ex illius populi historiâ. Atqui primò semper insedit Judæorum animis constans et vividus divinæ providentiæ rebus suis specialiter invigilantis sensus. Si omnia, quibus hoc efficere liceret, testimonia laudare vellem, nullum exitum invenirem hujus probationis ; nam describendæ essent singulæ Scripturarum lineæ : libri Moysis, Josue, Judicum, Regum et Prophetarum nihil continent nisi perpetuam nec interruptam divinæ in illâ regendâ republicâ specialis providentiæ historiam : nihil aliud in iis invenimus nisi aut beneficia ipsis ob pietatem divinitùs facta, aut judicia in eos exercita ad morum perversitatem ulciscendam. Ex loco Ezechielis c. 25, colligitur Judæos gloriari solitos fuisse quòd soli inter omnes homines à Deo tuerentur speciali curâ, et gentes etiam id confessas esse aliquando : *Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quòd dixerunt Moab et Seir : Ecce sicut omnes gentes domus Juda, idcircò ecce ego,* etc. Id etiam coram Holoferne cum magnâ constantiâ affirmâsse Achiorem Ammonitarum ducem legimus in libro Judith : « Ubicumque, « dicebat, ingressi sunt sine arcu et sagittâ, et « absque scuto et gladio, Deus eorum pu- « gnavit prò eis et vicit, et non fuit qui insul- « taret populo isti, nisi quando recessit à « cultu Domini Dei sui..... Quotiescumque « autem præter Dominum Deum suum alterum

« coluerunt, dati sunt in prædam et in gla-
« dium et in opprobrium ; quotiescumque pœ-
« nituerunt se, dedit eis Deus cœli virtutem
« resistendi. » Deum igitur præsentem semper reipublicæ rebus non solùm Judæi semper tenuerunt, sed etiam alienigenæ confitebantur. Hincque profluxit illa in calamitatibus singularis fiducia, quam nunquàm ulla alia gens testata est. Tempore Jeremiæ etiamsi admoniti fuerint ab eo, aliisque prophetis de proximo excidio urbis et templi, tamen illi ipsi qui impietate suâ divinam in rempublicam iram provocaverant, nunquàm in mentem sibi inducere potuerunt Deum unquàm permissurum, ut tantum contingeret infortunium, omnemque spem suam ponebant in eo, quòd haberent apud se templum Domini. Idem contigit in ultimo excidio sub Tito; nunquàm credidêre Deum passurum ut templum destrueretur, donec reverà flammis concrematum viderent, atque inter ipsas flammas cum incredibili constantiâ mœnia templi defenderunt.

Objicies : Ex opinione et scriptis Judæorum nihil confici potest : nam illa forsitan loquendi ratio, quâ utebantur, erat hyperbolica; constat quippe non tantùm Judæos, sed et Orientales omnes supernaturalibus causis effectus naturales tribuere solitos esse : quæ loquendi forma orta primùm est ex hominum ignorantiâ, qui nescientes cursum naturæ constitutis initio, ratisque legibus procedere, omnes extraordinarios fortunæ casus numini alicui adscribebant. Deinde si reverà Judæi fuerint in istâ opinione à Deo suam rempublicam specialiter regi, nihil aliud profectò censuerunt quàm aliæ omnes nationes. Quæ gens deos gentilitios et tutelares non habebat, quorum præsidio cives se tutos putabant? Apud quem populum non fiebant preces ad divinam opem implorandam, aut gratiarum actiones ob res feliciter gestas, aut expiatoria sacrificia ad placandos deos? Si Judæi majorem in extraordinariâ providentiâ fiduciam posuerint, quid aliud concludi potest, nisi quòd fuerint magis superstitiosi ? — Respondeo, nec hyperbolicam fuisse illam loquendi rationem, nec superstitiosæ mentis vanum delirium illum sensum extraordinariæ providentiæ. Et 1° quidem non hyperbolica ratio loquendi : nam nulli unquàm scriptores majori sermonis gravitate vel simplicitate usi sunt quàm auctores Judæi in rebus historicis, nec illa objectio ab ullo fieri potest qui vel lippis oculis legerit sacra volumina. Inutile est pluribus refellere rationem quam ipsa libri inspectio elevat : unum tamen observabo quod non parùm confirmat veterum Judæorum bonam fidem. Quærerem à deistis, quî factum est ut scriptorum sacrorum sermo prorsùs diversus fuerit post captivitatem Babylonicam ? Si olim consuevissent Judæi uti hyperbolicâ locutione, quî factum est ut illâ usi non sint in ultimâ ætate suæ reipublicæ, quùm tenacissimi erant suæ religionis, et in totâ gente maximum erat pro patriâ et patriis institutis studium ? Quare conticuerunt apud eos oracula, eo præcisè tempore quo vigere maximè debebant ex causis naturalibus, atque in eâ ætate, quâ fidem faciliùs obtinere impostores poterant? Quare pauca recitant miracula ? Apud alias gentes hæc semper et uniformiter obtinuerunt, quia fraudis et fanatici furoris soboles erant; hæc mutatio igitur apud Judæos in opinionibus et sermone probat contigisse reverà mutationem in divinâ erga eos providentiâ, quæ post captivitatem Babylonicam non adeò conspicua fuit, et posterorum modestia avorum probat bonam fidem.

Ad secundam verò rationem respondeo levem illam valdè esse : promptè et facilè dicitur Judæos cæteris hominibus superstitiosos magis fuisse; sed afferant adversarii causam aliquam probabilem tantæ in Deo fiduciæ, quam superstitionem amant nuncupare. Quî factum est, ut abhorrentes ab omni aliâ praxi superstitiosâ, carentes auguriis, aruspiciis, magicis artibus etc., in hâc solummodò specie superstitionis, ut adversariorum verbis utar, nempe singulari fiduciâ in Deo suo, cæteros omnes populos vicerint ? Optimè intelligimus, quî ex divinæ tutelæ experientiâ hunc sensum hauserint : nam positâ illâ Dei procuratione, naturaliter oriri in eorum animis debebat; sed si ordinariæ Dei providentiæ permissi fuerint, nec magis habuerit Deus eorum quàm cæterorum hominum rationem, cur tam ambitiosè se extulerint et inaniter, certè nullam causam invenimus. Singularis igitur ista fiducia in Deo nata est ex expressissimis Moysis promissionibus, quarum veritatem infinita exempla confirmaverant. Negamus ullam unquàm fuisse gentem, quæ tam singularem posuerit in diis suis fiduciam, qui non in curribus et in equis, sed in nomine Dei sui unicè confisa sit. Preces, gratiarum actiones, expiatoria sacrificia, actus religionis sunt apud omnes gentes et apud nos usurpati, nec ullo modo arguunt fidem supernaturalis Dei providentiæ. Uno verbo gentes omnes experiebantur inæqualem valdè

esse Dei providentiam, et de hâc inæqualitate instituêre semper querimonias: Judæos contrà unanimi voce affirmantes deprehendimus fuisse æqualem ab initio apud eos procurationem numinis, saltem quoad publicas civitatis res.

ARGUMENTUM II. — *Ex miraculis.*

Ex certissimis historiæ monumentis constat illum sensum non temerè conceptum fuisse, sed reverà speciali et extraordinariâ providentiâ Deum illam rempublicam rexisse. Nam præter multa alia signa, quæ modò enumerabimus, Deus perpetuâ miraculorum serie non tantùm in origine reipublicæ ad conciliandam legi suæ auctoritatem, sed in subsequentibus ætatibus oculos Judæorum in se convertebat, eosque ad obtemperandum præceptis suis excitabat. Sic temporibus Josue, quoniam sine divinâ ope terram Chanaan occupare non potuerunt, et stimulandi erant certâ successûs spe, Jordanis primùm alveum siccavit, effecitque ut donec exercitus universus transîsset, aquæ versùs fontes refluentes cumulatæ consisterent; ad sonitum buccinarum vociferationemque populi muros urbis Jericho dejecit; quinque regum exercitum fusum à Josue propè Gabaon lapidibus de cœlo missis obruit; eodemque die ad imperium Josue solem et lunam stare coegit; tempore Judicum, quotquot rempublicam capessebant, divinitùs excitabantur, eorumque victoriæ totidem erant miracula: majestatem arcæ, quam symbolum esse volebat Deus suæ apud Judæos præsentiæ, vindicavit diris exercitis in Philistæos, qui illam ceperant, judiciis; et violatam à Bethsamitibus ingenti eorum clade ultus est. Post consecratum à Salomone templum et introductam arcam in sanctuarium, diffusâ per totam domum nebulâ, præsentiæ suæ argumentum dedit. Jeroboamum altare in Bethel contra legem impio consilio consecrantem coram omni populo castigavit, et altare ad vocem prophetæ concussum in duas partes disrupit. Achabo et Jezabele in prophetas veri Dei sævientibus, religionem tuitus est ministerio Eliæ, totamque naturam illius prophetæ voci parere jussit: cujus virtute postea insignis Elizæus fuit. Ad preces Ezechiæ regis et prophetæ Isaiæ universus fermè Assyriorum exercitus urbem obsidens divinitùs interemptus est. Denique, ut innumera alia omittam, in Babylone, impietatis et idololatriæ sede, ea in gratiam populi sui patravit prodigia, ut à superbissimis imperatoribus Nabuchodonosore et Dario confessionem suæ potentiæ extorserit.

« At, inquies, non certum est illa miracula « reverà patrata fuisse, aut non contigisse ex « naturalibus causis. » — Respondeo utrumque certum esse : 1° certum est illa miracula non fuisse temerè conficta; illa quippe facta certa sunt, quorum adstruunt fidem ex unâ parte evidentissimæ rationes, nullæ omninò elevant, tunc enim nulla esse potest contentio. Sed talia sunt miracula prædicta. Facta erant publica in conspectu universi populi admissa, et maximi momenti, ita ut ex rumoribus populi accepta ea fuisse dici nequeat. Descripta sunt ab auctoribus vel temporum æqualibus, vel ex commentariis coætaneis desumpta sunt. Narrantur stylo simplici nullatenùs ad vanitatem composito, cum summâ securitate, tanquàm res ignotæ nemini, cum scrupulosâ circumstantiarum descriptione. Connexa ita sunt cum antecedentibus et consequentibus, ut tolli nequeant, quin omnis tollatur partium historiæ conjunctio. Referuntur ab auctoribus propter pietatem et propensum ad virtutem animum fide dignissimis. Plerorumque memoria monumentis publicis conservabatur. Denique continentur libris quos tota gens Judaica tanquàm divinos suspexit, et diligentissimè servavit. Ut verbo dicam, æquè certa sunt illa miracula ac alia facta historica : æquè certum est exercitum Sennacherib divinitùs percussum fermè totum interiisse, ac certum est illum regem Assyriorum obsidione cinxisse Jerusalem : utrumque factum in eodem omninò ponitur fundamento et eâdem omninò nititur auctoritate. Idem de cæteris omnibus fermè miraculis in Scripturâ relatis dici potest. Nulla contraria nostræ assertioni hypothesis conficta fuit unquàm, quam quis cum levissimâ attentione non deprehendet esse vanissimam (1). 2° Ex illis miraculis quædam per causas naturales explicare tentavit Spinosa, in hâc re ut in omni aliâ vanissimus : ad miraculum à Josue in statione solis et lunæ patratum hæc annotavit : « Diuturnioris istius lucis causam veram ignoravit Josue, ac putavit illo die solem aliquandiù stetisse, nec attendebat, quòd ex nimiâ glacie, quæ tunc temporis in regione aeris erat, refractio solito major

(1) « Miracula in bibliis relata, non sunt ut apud Titum Livium, facta disjuncta ab historiâ civili, quæ sine iisdem eumdem habeat tenorem. Sed miracula historiæ judaïcæ sunt interiùs connexa cum rebus civilibus, suntque ejus necessaria et inseparabilis pars : tota historia in illis ponitur; in illis referendis tota fermè est, et si non contineret eorum narrationem, esset historia nihili. » Bolingbroke Op. posthum. v. 3, p. 279.

oriri potuerit. » Egregium Scripturæ interpretem ! Cœlum ergo multâ glacie obnubilatum et obscuratum denso grandine produxit lucem spatio unius diei ! Sed non tantùm ridicula est Spinosæ explicatio, quòd nulla radiorum solarium refractio producere queat lucem spatio unius diei; sed quòd narret Scriptura solem stetisse *cùm esset in medio cœli,* quo tempore minima est radiorum refractio. Ad miraculum ab Isaiâ factum tempore Ezechiæ regis in retrocessione umbræ super horologium Achaz hæc observavit idem oculatissimus philosophus : « de parheliis fortè nunquàm nec per somnum « cogitavit. » Quæ Spinosæ observatio hominis est cum scientiæ affectatione stolidissimi. Anne ergo parhelii aderant sine miraculo ad jussum prophetæ et in quâ volebat cœli parte ? anne eorum splendor jubar solis obscurare poterat ? Hæc duo igitur miracula visa sunt Spinosæ inter alia ad explicandum faciliora, et in his quàm felicem habuit exitum !

ARGUMENTUM III. — *Ex oraculis et prophetiis.*

Deus rexit olim Judæos providentiâ extraordinariâ et supernaturali, dando responsa ex oraculo apud eos constituto, divinitùs excitando apud eos viros ad capessendam rempublicam bellaque gerenda idoneos, Prophetas mittendo qui legatorum Dei munere fungebantur. Nam cùm Deus in ecclesiæ Israeliticæ primordiis regis politici partes titulumque sibi sumere dignatus fuerit, ut modò exponemus, necessitas inde facta est, ut medium aliquod esset quo de voluntate et consilio suo regio, in omnibus regni arduis subinde nascentibus certò et perpetuò constaret; et ut publicum aliquod sacri hujus imperii pignus extaret et testimonium. In hunc igitur finem Urim et Thumim instituit, genus oraculi de cujus naturâ multùm dissentiunt eruditi (1); illius tamen usum hunc fuisse certò novimus, ut Deus per illud placita sua populo annuntiaret, et judicium ferret in casibus rempublicam spectantibus, militaribus, ut videtur, inprimis, seniorum vel judicis judicio non facilè determinandis. Hoc oraculum ab Israelitis consultum sæpiùs responsa dedisse legimus apud Moysen, et in

(1) De hoc oraculo sic disputat claris. Houbig. ad Exod. c. 27, v. 30 : האורים ואת התמים *Urim et Thumim.* De his verbis conjecturam nostram breviter exponemus, si priùs viderimus aliorum opiniones quàm infirmæ sint. Nam 1° ii nihil agunt, qui Urim et Thumim promiscuè habent cum ipso pectorali : nam tum hoc loco, tum Levit. c. 8, v. 8, unum alteri imponitur, neque adeò utrumque idem est. Nec audiendus Braunius, qui in libro suo de Vestitu sacerdotum accipit Urim et Thumim pro gemmis illis duodecim, quæ pectorali adhærebant, ejusque pars erant. Nam neque hîc, neque loco parallelo c. 39 vocantur duodecim lapides Urim Thumim. Imò tanguntur separatè Urim, Thumim et duodecim lapides, neque usquàm quidquam legitur, ex quo confici possit non fuisse eas res genere toto dissimiles. Denique Lev. c. 8, v. 8, Moyses Aaronem vestiens induit eum primùm pectorali, deinde pectorali imponit Urim et Thumim. Ex quo liquet non intelligi in Urim et Thumim, duodecim gemmas, quæ gemmæ in pectorali antea inclusæ fuerant, quàm Aaron vestiretur, quæque à pectorali non dimovebantur : v. 17, et confer v. 28. Etiam maximè adversatur Braunio hic ipse locus, cùm v. 29 sic dicatur : *Portabit Aaron nomina filiorum* Israel in pectorali; et v. 30: *Pones super rationale Urim et Thumim.* Nam utròbique apertè distinguuntur Urim et Thumim non modò à pectorali, sed ab ipsis gemmis nomine filiorum Israel inscriptis. Denique Braunio apertè contradicit Samaritanus codex, in quo sic legimus : *Et facies Urim et Thumim, et dabis Urim et Thumim ad pectorale.* Nam in iis verbis, *et facies,* docetur aliam rem esse Urim et Thumim, quàm pectorale. Jam Clericus postquàm adversùs editorem Josephi Oxoniensem, Braunii imitatorem, eo ferè modo, ut nos supra, disputavit, novam hanc inducit sententiam, fuisse Urim et Thumim collare, quod ad pectus usque Aaronis penderet, quodque gemmis rutilantibus ut constabat, ita vocabatur אורים, luces, et תמים, margaritæ, ex תום vel תאם, arabico verbo. Quam sententiam duæ res : infirmant una, duas res esse Urim et Thumim, non unam, ut significatur in conjunctione, etc.; cùm contra collare sit unum, non duæ res diversis notandæ nominibus; altera, collocari in pectore sacerdotis (על לב) Urim et Thumim, non in collo : in pectore, inquam, eo modo, ut pectorali esset applicatum, non ut ex collo pendulum; ergo vim verbis afferri, nec ipsum Clericum de virginum monilibus, quæ in pectus ipsarum pendeant, dicturum fuisse virgines annectere solere monilia in pectore; non igitur consentaneum esse, ut scripserit Moyses, quomodò ipse Clericus scribere nollet. Nos quidem de Urim et Thumim conjecturam talem instituimus : 1° Revocanda esse in contextum hæc verba : *Et facies Urim et Thumim*, quæ Samaritani non omittunt, ob eam causam quòd sint *Urim* et *Thumim* sacerdotalium vestium pars una et separata, ut liquet ex locis mox allegatis : nam de vestibus, aut de vestium partibus separatis, nunquàm omitti, ut dicatur : *Et facies...* sic vel sic. 2° Esse אורים et התמים ipsas litteras, quibus hæc verba constarent, in tæniâ binâ contextas, aut in laminâ binâ insculptas et collocatas, vel inter gemmarum ordines, vel super oras pectoralis, quomodò lamina in cidaris fronte *sanctum Domino* insculpta. Erat tale ornamentum ejusdem generis, cujus ipsi pectoralis lapides, lapidumque uti quædam inscriptio, in quâ demonstrabatur, cur nomina filiorum Israel gemmis inscripta essent, monebanturque duodecim tribus, ut moribus suis id referrent, quod et litteris et gemmarum

libris Josue, Judicum et Regum. Post mortem Josue, cùm bellum cum Chananæis gerendum esset, nec satis constaret quænam è tribubus prima incedere deberet, *interrogaverunt Dominum*, inquit textus sacer Judicum c. 1, v. 1, hoc est, juxta interpretes, consuluerunt Urim et Thumim, ut de voluntate Dei certiores fieri possent. Cùm autem prælium cum Benjaminitis ineundum esset, et dubium haud multùm dissimile subortum fuisset, Deum interrogârunt dicentes : *Quis in exercitu nostro erit princeps certaminis contra filios Benjamin?* Saül, cùm instarent Philistæi, videns partes suas in discrimine versari, consilium à Deo per Urim petiisse dicitur lib. 1 Reg. c. 28, v. 6. Davidem etiam militantem, quid sibi in re dubiâ et trepidâ agendum esset, sæpè Deum per Ephod, seu Urim et Thumim, interrogâsse legimus 1 Reg. c. 23, v. 2 et 9; 2 Reg. c. 5, 19; 1 Paralip. c. 14, v. 14.

Deinde apud Judæos divinitùs excitabantur viri prudentiâ et fortitudine præcellentes ad res reipublicæ domi militiæque gerendas. De medio rubi ardentis Moysen appellaverat Deus; Josuam deinde constituit ducem exercitûs; postea suscitavit judicum seriem qui eos de manu hostium liberarent, et quasi dictatorio jure regerent : designavit tandem Saülem regem, et postea Davidem per prophetam Samuelem. Cùm ex his plerique nec potentiâ, nec opibus floruerint, et parùm ambitiosum habuerint animum, ut patet ex eo quòd regnum recusaverint hæreditarium, necesse est confiteri eos fuisse reverà divinitùs excitatos et divinæ legationis suæ signa tulisse valdè conspicua; et præterea perpetui successus eorumdem judicum, præter omnem humanam expectationem, evincunt eos non sine Deo suscepisse reipublicæ habenas. Denique constans fuit successio Prophetarum, qui apud Hebræos Dei legati fuêre, quique futura reipublicæ et aliorum etiam imperiorum fata prædixerunt, quæ nullâ potuerunt prænosci sagacitate humanâ; suas prophetias non æstuantes fanatico spiritu, sed sine ullâ perturbatione divinitùs admoniti ediderunt; et denique divinis legatis nihil indignum gessêre, imò suis virtutibus digni erant, qui apud homines Dei legatione fungerentur.

Verùm, inquies, Prophetarum vaticinia pleraque sunt valdè obscura et ambigua, generalia et indeterminata. Quæ clariora et determinata sunt magis, nihil continent, quod humana sagacitas facilè non potuerit prævidere : talia sunt illa de futurâ captivitate decem tribuum, et postea Judæorum. Tandem aliæ prophetiæ licet temerè editæ, quandoque causæ eventuum extiterunt, ut illa prophetia de altari erecto in Bethel à Jeroboamo, quæ à pio principe Josiâ adimpleta fuit, haud illius ignaro.

Respondeo pleraque apud Prophetas vaticinia, nec esse obscura et ambigua, nec generalia et indeterminata : clarè et determinatè prænuntiata fuerunt omnia gentis illius fata per varios Prophetas à tempore Abrahami usque ad excidium reipublicæ per Romanos. Clarè et determinatè prædicti fuerunt eventus quidam particulares cum omnibus circumstantiis loci et personarum. Clarè et determinatè etiam externorum imperiorum fata, conversiones seu revolutiones à Prophetis annuntiatæ sunt. Nequaquàm ducimus à re nostrâ alienum hæc vaticinia fusiùs exponere, utpote ex quibus elucet maximè divina in Judæos supernaturalis providentia.

VATICINIA DE REIPUBLICÆ FATIS.

Auspicabimur hoc loco Israeliticæ gentis fata à morte Moysis, nam ea jam supra evolvimus quæ posterorum Abrahæ fortunas ad istud usque tempus continebant. Primus qui se offert post mortem Moysis in historiâ Judaicâ eventus, est terræ Chanaan occupatio, ejusque divisio inter Israelitarum tribus. Qui eventus, ut supra vidimus, sæpè et clarè patriarchis Abrahæ, Isaac, Jacob et Joseph, revelante Deo, innotuit : et à Moyse sexcenties prædictus fuit, cum eâ fiduciâ et securitate, quasi oculis cerneret sub eorum potestate jam redactam terram illam : descripsit quippe ante mortem suam terræ quam erant occupaturi limites, vivensque eos nominavit, qui subactam illam populo dividerent.

2° Historia Judaica ob oculos ponit frequentem populi ad institutis Mosaicis ad idololatricos vicinarum gentium cultus defectionem, et statim insecuta infortunia; eorum deinde ad Deum conversionem et subsecutam liberationem. Jam verò hæc omnia clarè et determinatè sine ambiguitate ullâ à Moyse et Josue prædicta fuêre, idque certè præter omnem huma-

luce ac nitore adumbrabatur. Denique, cùm Deus uno verbo tangat Urim et Thumim, neque subjungat cujus hæc formæ esse debeant, satis intelligitur, non agi talem vestem, aut talem vestis partem, quæ describi indigeat, sed Deum omnia dixisse, quæ dicenda erant, nominatis iis litteris, quibus duo hæc verba constant, quia nimirùm litteræ illæ unæ aguntur, pectoralis, sic tanquàm numismatis, explicatrices... »

nam expectationem. Nam si attenderimus ad ea, quæ Deus tempore Moysis in gratiam Judæorum egit, ad illam majestatem, cum quâ leges in monte Sina promulgavit; ad illas promissiones, comminationes et blanditias quibus ad observantiam legum suarum Judæos excitavit, res prorsùs singularis nobis videbitur, quî à lege divinâ descire Hebræi potuerint; et certè si quisquam nostrûm in Moysis vel Josue circumstantiis constitueretur, de futurâ populi obedientiâ nequaquàm ambigeret : tamen Moyses Deut. c. 31 et 32 eorum perversitatem et abominationes describit, quasi obversarentur ante oculos. Nec minùs præter spem prædixit subsecuturas mox ex illâ defectione eorum calamitates : quis enim putavisset tunc præcipuè Israelitas extrema ab aliis populis passuros, cùm eorum mores studiosiùs æmulabantur et amicitias colebant? Tamen Moyses hoc sæpissimè prædixit sine ambiguitate ullâ, et post eum Josue c. 23, v. 12, hisce verbis : « Quòd si volueritis gentium harum, « quæ inter vos habitant, erroribus adhærere, « et cum eis connubia atque amicitias copu- « lare, jam nunc scitote quòd Dominus Deus « vester non eas delcat ante faciem vestram, « sed sint vobis in foveam et laqueum et of- « fendiculum ex latere vestro, et sudes in « oculis vestris, donec vos auferat atque dis- « perdat de terrâ hâc optimâ quam tradidit « vobis. » Non minùs enucleatè Moyses sæpiùs prædixit Israelitarum resipiscentiam et subsequentes victorias, sicque cantico suo prophetico finem imposuit : « Laudate, gentes, populum « ejus, quia sanguinem servorum suorum ul- « ciscetur, et vindictam retribuet in hostes « eorum, et propitius erit terræ populi sui. »

3° Post judicum tempora mutata est forma publicæ administrationis; regimen quod plures inter se dividebant in unum regem transfertur. Non latuit Moysem eventus ille, sed quasi jam constitutum regem oculis cerneret, varia dedit c. 17 Deut. præcepta de electione regis, ejusque officiis : « Cùm ingressus fueris terram, « inquit, quam Dominus dabit tibi, et possede- « ris eam, habitaverisque in illâ et dixeris : « Constituam super me regem, » etc.

4° In historiâ regum Judæ et Israel, eventus maximè memorabilis fuit utriusque regni dissolutio, captivitas populi, et dispersio in omnes gentes : ex quo rerum exitu pronum fuisset concludere eos nequaquàm fuisse sub speciali Dei providentiâ constitutos, nisi declarâsset Deus ista obventura ad eorum ulciscendam impietatem : et reverà de nullâ re sæpiùs vel clariùs locuti sunt Prophetæ omnes. Illud infortunium prædixerat in ipso initio reipublicæ Moyses Deut. c. 28 : *Filios generabis*, inquit, *et filias, et non frueris eis, quoniam ducentur in captivitatem... Disperget te Dominus in omnes populos.* Idem prædixerat Josue c. 23, et etiam Salomon præsenserat, ut patet ex ipsius oratione in dedicatione templi. Specialiter verò captivitatem decem tribuum prædixerat Osee, cujus hæc sunt inter alia multa verba non obscura c. 9 : « Noli lætari, Israel.... « non habitabunt in terrâ Domini.... abjiciet « eos Deus meus, quia non audierunt eum, et « erunt vagi in nationibus... Non revertetur « Ephraim in terram Ægypti, et Assur ipse rex « ejus : quoniam noluerunt, etc. » Prædixerat etiam Amos, cujus non minùs perspicua sunt hæc verba c. 5 : « Audite verbum istud, quod « ego levo super vos planctum : domus Israel « cecidit, et non adjiciet ut resurgat.... quia « hæc dicit Dominus Deus : Urbs de quâ « egrediebantur mille, relinquentur in eâ cen- « tum, et de quâ egrediebantur centum, relin- « quentur in eâ decem in domo Israel... et nolite « quærere Bethel, et in Galgalam nolite intrare, « et Bersabee non transibitis : quia Galgala « captiva ducetur, et Bethel erit inutilis.... « Migrare vos faciam trans Damascum, dicit « Dominus. » Ita etiam Michæas c. 1.

Judæ præterea captivitatem clarè prædixêre Habacuc toto 1 cap. Sophonias etiam c. 1. Isaias 130 annis ante eventum, cùm missis à rege Babylonis nuntiis Ezechias ostendisset thesauros suos, admonuit regem his verbis : « Audi verbum Domini exercituum : Ecce dies « venient et auferentur omnia quæ in domo « tuâ sunt : et quæ thesaurizaverunt patres « tui usque in diem hanc in Babylonem, non « relinquetur quidquam, dicit Dominus; et de « filiis tuis, qui exibunt de te, quos genueris « tollent, et erunt eunuchi in palatio regis « Babylonis. » Vide Jeremiam c. 15, et Ezechielem c. 12. Prophetiæ istæ omnes completæ fuerunt, cùm Theglathphalasar, Assyriorum rex partem nationis Israeliticæ duxit captivam, ut legimus lib. 4 Regum c. 15; et deinde Salmanasar, expugnatâ post trium annorum obsidionem Samariâ, totam gentem illam transtulit in alias terras trans Damascum. Et tandem Nabuchodonosor, rex Babylonis, bis obsessam Jerusalem expugnavit, populumque fermè omnem Judæorum Babylonem abduxit.

Neque solùm clarè hunc eventum prænun-

tiavêre Prophetæ, sed etiam omnes eventûs circumstantias : prædixerat, v. g., Moyses Deut. c. 28, v. 27, non fore occidendos eorum reges, sed in captivitatem cum populo abducendos, uti contigit Manassi, Joachimo, et Sedeciæ. Prædixerat etiam nationem, cui essent servituri, non futuram ex vicinis ullam, aut Ægyptiacam, sed quam nunquàm neque ipsi neque patres eorum cognovissent, quales erant Babylonii. Imò Isaias, Ezechiel, etc., Chaldæos et Babylonios nomine designârunt. Jeremias etiam Nabuchodonosorem victorem ante eventum declaravit. Idem propheta ad 70 annos tempus captivitatis definivit, ut ex Danielis c. 9 discimus, et ex clarissimis ipsius verbis c. 25 : « Hæc dicit Dominus exercituum : Pro eo quòd « non audistis verba mea, ecce ego mittam et « assumam omnes cognationes aquilonis, et « Nabuchodonosor regem Babylonis servum « meum, et adducam eos super terram istam.... et erit universa terra hæc in solitudinem, et in stuporem, et servient omnes « gentes istæ regi Babylonis 70 annis. Cùmque impleti fuerint 70 anni, visitabo super « regem Babylonis. » Scripserat Moyses quòd præ fame manducaturi erant parentes proprios liberos in obsidione urbis, ut reverà contigit primò, regnante Achab, in obsidione Samariæ; deinde oppugnante urbem Jerosolymitanam Nabuchodonosor; et tertiò obsidente Tito. Nec solùm hâc in parte, sed in omnibus mirè consentiunt Jeremiæ lamentationes, in quibus populi calamitates luget, cum Moysis declarationibus toto cap. 28 Deut. Prænuntiaverat idem legislator Moyses quòd non in unam eamdemque terram erant transferendi, sed dispergendi per omnes gentes; quod completum fuit, cùm Salmanasar Israelitas duxit in Hala et Habor et civitates Medorum, et Judæi ipsi coacti fuerunt inter Tyrios, Moabitas, Ammonitas, Edomitas, et alios populos habitare : vide Amos c. 1, Jeremiam c. 40 et 43. Denique Moyses Deut. c. 28 descripsit Israelitarum in terrâ alienâ conditionem verbis istis : « In gentibus « quoque non quiesces, neque erit requies « vestigio pedis tui. Dabit enim tibi Dominus « ibi cor pavidum, et animam consumptam « mœrore, et erit vita tua quasi pendens ante « te; timebis nocte et die, et non credes vitæ « tuæ. » Quæ etiam verba non temerè dicta sunt : nam semper apud exteros incerta fuit et parùm secura Judæorum conditio. Tempore Amam et aliàs sæpissimè in præsenti fuerunt extirpationis periculo, et nunquàm sine maximis terroribus; imò verò sæpiùs gravissima passi sunt, et internecione deleti apud exteros, ut tempore Nabuchodonosor in Ægypto contigit, quò fugerant reliquiæ Judæ, et prophetam Jeremiam invitum duxerant, dira et vera tamen minitantem : « Assumam « dicebat Dei nomine, reliquias Judæ qui po« suerunt facies suas ut ingrederentur terram « Ægypti et habitarent ibi; et consumentur « omnes in terrâ Ægypti : cadent in gladio et « in fame; consumentur à minimo usque ad « maximum, et erunt in jusjurandum, et in « miraculum, et in maledictionem, et in oppro« brium. » Eamdem calamitatem præsenserat Ezechiel, ut constat ex c. 29.

5° Post 70 annos Hebræi apud Babylonios captivi à Cyro rege Persarum patriæ restituuntur; honorificentissimè cum muneribus et templi vasis dimittuntur, suisque etiam permittuntur legibus. Eventus, si in se spectetur, singularis est, et divini favoris luculentissimum argumentum; sed multò magis admirabilis quòd ab omnibus prophetis fuerit prænuntiatus cum omnibus circumstantiis temporis et personarum. Osee post interminatas maximas calamitates, hâc promissione c. 14 suam concludit prophetiam; eâdem promissione suas absolvunt Amos, Michæas et Sophonias; sæpiùs illam rerum conversionem prædixit Jeremias ut c. 30 et 31, 50 et 51. Item Ezechiel c. 26. Unum laudabimus, scilicet Isaiam, qui 200 annis ante eventum vixit, cujus celeberrima prophetia legitur c. 44 : « Hæc dicit Dominus re« demptor tuus..... convertens sapientes re« trorsùm, et scientiam eorum stultam faciens : « suscitans verbum servi sui, et consilium « nuntiorum suorum complens; qui dico Je« rusalem : Habitaberis; et civitatibus Juda : « Ædificabimini : et deserta ejus suscitabo... « qui dico Cyro : Pastor meus es et omnem « voluntatem meam complebis; qui dico Jeru« salem : Ædificaberis; et templo : Fundabe« ris. » Et c. 45, pergit propheta : « Hæc dicit « Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus « gentes..... ego ante te ibo..... ut scias quia « ego Dominus qui voco nomen tuum, Deus « Israel : propter servum meum Jacob, et « Israel electum meum, vocavi te nomine tuo; « assimilavi te, et non cognovisti me. » Et paulò post : « Ego suscitavi eum ad justitiam, « et omnes vias ejus dirigam; ipse ædificabit « civitatem meam, et captivitatem meam di« mittet, non in pretio, neque in muneribus,

« dicit Dominus Deus exercituum. » Ut enim intelligatur quàm accuratè completa fuerit prophetia, conferre solùm necesse erit cum istis prophetæ verbis Cyri edictum, cujus hic tenor est : « Hæc dicit Cyrus rex Persarum : « Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus « cœli, et ipse præcepit mihi, ut ædificarem ei « domum in Jerusalem, quæ est in Judææ. « Quis est in vobis de universo populo ejus ? « sit Deus illius cum ipso : ascendat in Jeru- « salem quæ est in Judææ, et ædificet domum « Domini Dei Israel; ipse est Deus, qui est in « Jerusalem. Et omnes reliqui in cunctis locis, « ubicumque habitant, adjuvent eum viri de « loco suo, argento et auro et substantiâ et « pecoribus, excepto quod voluntariè offerunt « templo Dei quod est in Jerusalem. » 1 Esd. c. 1, 2.

6° Post urbis atque templi restaurationem fortunata valdè per 300 circiter annos fuit reipublicæ Judaicæ sors, et quamvis caruerint multis signis divinæ præsentiæ, tamen religioni et institutis divinis addictissimi fuêre, nec per totum illud spatium ulli fuerunt apud eos pseudo-prophetæ. Qui eventus sæpè et clarè et determinatè à pluribus prophetis prænuntiatus fuit, quorum verba recitare nimis longum foret, loca solummodò indicabimus : vide Isaiæ c. 41, 43, 49, 52, 54, 55, 60, etc. ; Ezechielis c. 36 et 48 ; Zachariæ c. 13 ; Jeremiæ solùm verba laudabimus c. 46, v. 27 : « Et tu ne timeas, serve meus Jacob, et ne « paveas, Israel : quia ecce ego salvum te fa- « ciam de longinquo et semen tuum de terrâ « captivitatis tuæ : et revertetur Jacob et re- « quiescet, et prosperabitur, et non erit qui « exterreat eum. Ego consumam cunctas gen- « tes ad quas ejeci te ; te verò non consumam, « sed castigabo te in judicio, nec quasi inno- « centi parcam tibi. »

7° Quæ secutæ sunt longam illam pacem calamitates, ex intestinis Judæorum dissidiis et Antiochi furoribus, clarissimè descriptæ sunt apud Zachariam c. 4, et Danielem c. 7 et 8 : de quibus prophetiis pauca modò dicemus. Denique non minùs clarè secundum urbis excidium, dissolutio reipublicæ, et quæ subsecuta sunt infortunia prædicta à prophetis fuêre, et præcipuè à Daniele, ut alio in loco ostendemus.

VATICINIA QUÆDAM PARTICULARIA.

Ne in immensum crescat hæc vaticiniorum expositio, præteribimus illam quasi segetem, quam continent patriarchæ Jacob benedictiones Gen. c. 49, et Moysis Deut. c. 33, multaque alia quæ passim libris sacris inveniuntur, et duo vel tria solummodò exempla seligemus. Post destructam urbem Jericho Josuam ita esse imprecatum legimus in libri sui c. 6 : « Male- « dictus vir coram Domino, qui suscitaverit « et ædificaverit civitatem Jericho : in primo- « genito suo fundamenta illius jaciat, et in no- « vissimo liberorum ponat portas ejus. » Quam imprecationem non irritam fuisse discimus ex l. 3 Reg. c. 16, v. 34 : « In diebus Achab, in- « quit scriptor sacer, ædificavit Hiel de Bethel « Jericho : in Abiram primitivo suo fundavit « eam, et in Segub novissimo suo posuit portas « ejus, juxta verbum Domini quod locutus « fuerat in manu Josue, filii Nun. » Cùm Je- roboam impio consilio altare consecraret in Bethel contra legis præscriptum 3 Reg. c. 13 : « Ecce vir Dei venit de Judâ in sermone Do- « mini in Bethel, Jeroboam stante super altare « et thus jaciente ; et exclamavit contra altare « in sermone Domini, et ait : Altare, altare, « hæc dicit Dominus : Ecce filius nascetur do- « mui David, Josias nomine, et immolabit su- « per te sacerdotes excelsorum, qui nunc in « te thura succendunt, et ossa hominum super « te incendet ; deditque in illâ die signum di- « cens : Hoc erit signum quod locutus est Do- « minus, ecce altare scindetur et effundetur « cinis qui in eo est. » Post elapsos 350 annos accuratissimè completa est ista prophetia, ut constat ex l. 4 Reg. c. 23, v. 15, ubi hæc legimus : « Insuper (Josias rex) et altare quod « erat in Bethel, et excelsum quod fecit Jero- « boam filius Nabat, qui peccare fecit Israel, et « altare illud et excelsum destruxit, atque « combussit, et comminuit in pulverem. Et « conversus Josias vidit ibi sepulcra quæ erant « in monte, misitque et tulit ossa de sepulcris « et combussit ea super altare, et polluit illud « juxta verbum Domini, quod locutus est vir « Dei, qui prædixerat verba hæc. Et ait : Quis « est titulus ille, quem video ? Responderunt- « que ei cives urbis illius : Sepulcrum est ho- « minis Dei qui venit de Judâ et prædixit verba « hæc, quæ fecisti super altare Bethel, et « ait : Dimittite eum, nemo commoveat ossa « ejus. »

Cùm consternatus rex Ezechias propter blasphemias Sennacherib regis Assyriorum et Rabsacis ducis ejus, qui vastatâ totâ Judææ, cum ingenti exercitu ad urbem maturabat, ad Isaiam prophetam misisset divinum petens consilium in tantis angustiis, respondit pro-

pheta his verbis c. 37: « Hæc dicit Dominus « Deus Israel : Pro quibus rogâsti me de Sen « nacherib rege Assyriorum, hoc est verbum « quod locutus est Dominus super eum. De- « spexit te, et subsannavit te, virgo filia Sion... « Cui exprobrâsti et quem blasphemâsti, et « super quem exaltâsti vocem, et levâsti alti- « tudinem oculorum tuorum? Ad sanctum « Israel. In manu servorum tuorum exprobrâ- « sti Domino, et dixisti... Cùm fureres ad- « versùm me, superbia tua ascendit in aures « meas : ponam ergo circulum in naribus tuis, « et reducam te in viam per quam venisti... « Propterea hæc dicit Dominus de rege Assy- « riorum : Non intrabit in civitatem hanc, non « jaciet ibi sagittam, et non occupabit eam « clypeus, et non mittet in circuitu ejus ag- « gerem; in viâ quâ venit, per eam reverte- « tur. » Quod vaticinium contra omnium ex- pectationem et spem impletum accuratissimè fuit : « Nam factum est in nocte illâ, ut verbis « utar auctoris sacri, venit angelus Domini, et « percussit in castris Assyriorum 185 millia. « Cùmque diluculò surrexisset, vidit omnia « corpora mortuorum : et recedens abiit, et « reversus est Sennacherib rex Assyriorum, et « mansit in Ninive, et post paucos dies cùm « adoraret in templo Nezroch Deum suum, « Adramalech et Sarazar filii ejus percusse- « runt eum gladio. » Vide non minùs singula- rem Elizæi prophetiam l. 4 Reg. c. 7, quam etiam Deus insigni miraculo præter omnium spem complevit.

Dixerat Deus Jeremiæ querenti quòd an- nuntians verbum Dei passus fuisset oppro- brium, et in præsenti esset vitæ periculo : « Da- « bo te populo huic in murum æneum fortem, « et bellabunt adversùm te et non prævale- « bunt, quia ego tecum sum ut salvem te, et « eruam te, dicit Dominus; et liberabo te de « manu pessimorum, et redimam te de manu « fortium. » Quod promissum suum præstitit Deus valdè singulari modo contra omnium vota : populus quippe illum prophetam dignum morte declaravit; principes adversùs eum con- juraverunt; rex Joachim illum vivum igni tra- dere voluit; in foveam demissus, luto immer- sus diù sine cibo mansit; eversâ tamen civita- te, abductis in captivitatem inimicis suis, ipse securus mansit in Judæâ. Propheta Ezechiel, ut patet ex c. 12, Sedeciæ regis miseram sor- tem præsensit, atque declaravit illum oculis privatum abducendum esse Babylonem; verba prophetæ sunt : « Et dux, qui est in medio eo- « rum, in humeris portabitur, in caligine egre- « dietur : facies ejus operietur ut non videat « oculo terram... Et adducam eum in Babylo- « nem, et ipsam non videbit, ibique morie- « tur. » Quæ verba ubi ab Ezechiele prolata sunt videbantur parùm cohærere et hominis insanientis deliria; accuratissimè tamen adim- pleta fuêre.

VATICINIA DE IMPERIORUM EXTERNORUM FATIS.

Deus volens Judæos convincere suâ ditione non solùm Judæam, sed totum orbem conti- neri, dignatus est eos non solùm certiores fa- cere per vates suos de venturis gentis suæ fa- tis, sed etiam de suis circa alia imperia consi- liis. Nihil enim aptum magis erat ad augendam eorum in se fiduciam, eosque avocandos à sanciendis cum exteris fœderibus. Propter hanc causam referta sunt scripta Prophetarum vaticiniis pertinentibus ad vicinas gentes, Moabitas, Ammonitas, Idumæos, Syros, Tyrios, Assyrios, etc., ex quibus ea solùm indicabimus, quæ ad majora spectabant imperia, et quorum auctoritas etiam ex profanâ historiâ adstruî- tur.

INTERITUS NINIVE ET IMPERII ASSYRIORUM.

Anno ante Christum 626 (vel ut mavult Prideauxius 612), Nabo-Pollassarus Babylonius à Saraco sive Chynaladano Assyriorum et Chal- dæorum rege exercitui præfectus, et Astyages à patre Cyaxare Mediæ satrapâ constitutus, affinitatem incuntes (Amyiti, Astyagis filiâ, Na- buchodonosori filio Nabopolassari desponsatâ) junctis viribus Niniven, et in eâ Saracum regem expugnârunt; immensamque illam civitatem, quæ 1300 annos imperii Assyriorum sedes fuerat, quæque juxta Diodorum Siculum et Strabonem viginti leucarum ambitu contine- batur, solo æquârunt, regnumque inter se partiti sunt. Illam calamitatem plusquàm 120 annis ante exitum præsenserat Nahum pro- pheta, et clarissimis verbis prædixerat in totâ suâ prophetiâ, quam inscripsit : Onus Ninive; idque eo tempore, quo maximè florebant Assy- riorum res. His verbis utitur c. 3 : « Væ civi- « tas sanguinum..... propter multitudinem « fornicationum... ecce ego ad te, dicit Domi- « nus exercituum.... et projiciam super te « abominationes, et contumeliis te afficiam, et « ponam te in exemplum; et erit, omnis qui « viderit te resiliet à te, et dicet : Vastata est « Ninive... Dormitaverunt pastores tui, rex « Assur; sepelientur principes tui; latitavit

« populus tuus in montibus, et non est qui « congreget : non est obscura contritio tua, « pessima est plaga tua. Omnes qui audierunt auditionem tuam, compresserunt manum super te ; quia supra quem non transiit malitia tua semper? »

Eumdem eventum non minùs clarè prænuntiavit Sophonias paucis annis ante exitum : « Horribilis Deus... inquit c. 2, extendet manum suam super aquilonem, et perdet Assur ; « et ponet speciosam in solitudinem et in invium, et quasi desertum, et accubabunt in « medio ejus greges, omnes bestiæ gentium.... « hæc est civitas gloriosa habitans in confidentiâ, quæ dicebat in corde suo : Ego sum, « et extra me non est alia ampliùs ; quomodò « facta est in desertum, cubile bestiæ? Omnis « qui transit per eam sibilabit, et movebit manum suam. »

INTERITUS TYRI.

Anno ante Christum 586, Nabuchodonosor rex Babylonis, opulentissimum mundi imperium Tyrum obsedit, et tandem post tredecim annorum obsidionem expugnavit. Nondùm expugnatâ urbe cùm res suas in discrimine summo versari viderent Tyrii, bona sua et maximam populi partem transtulerunt in insulam dimidiâ parte milliaris à veteri Tyro distantem ; ita ut Nabuchodonosor spe fraudatus in vacuam urbem iram effuderit, illamque funditùs diruerit ; reliquiæ istius urbis Palætyri nomen acceperunt. Istam calamitatem ante obsidionem prædixit Ezechiel, ut patet ex c. 26 : « Et « factum est, inquit, in undecimo anno (deportationis Jechoniæ) primâ die mensis, factus est « sermo Domini ad me dicens... Pro eo quod « dixit Tyrus de Jerusalem : Euge, confractæ « sunt portæ populorum, conversa est ad me ; « implebor, deserta est. Propterea hæc dicit « Dominus Deus : Ecce ego super te, Tyre, et « ascendere faciam ad te gentes multas, sicut « ascendit mare fluctuans, et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus, et radam « pulverem ejus de eâ, et dabo eam in limpidissimam petram..... Ecce ego adducam ad « Tyrum Nabuchodonosor regem Babyloris.... « circumdabit te munitionibus.... ungulis equorum suorum conculcabit omnes plateas tuas, « populum tuum gladio cædet, et statuæ tuæ « nobiles in terram corruent. Vastabunt opes « tuas, et destruent muros tuos et domus tuas « præclaras subvertent, et lapides tuos et ligna « tua et pulverem tuum in medio aquarum « ponent..... Et descendent de sedibus suis omnes principes maris... et induentur stupore : « in terrâ sedebunt, et attoniti super repentino « casu tuo admirabuntur ; et assumentes super « te lamentum, dicent tibi : Quomodò periisti, « quæ habitas in mari, urbs inclyta, quæ fuisti « fortis in mari cum habitatoribus tuis quos « formidabant universi?.... Quia hæc dicit « Dominus : In nihilum redigam te et non eris ; « et requisita non invenieris ultra in sempiternum, dicit Dominus. » Deinde idem propheta post enumeratas toto c. 27 opulentissimæ illius urbis merces et defletam ruinam, toto c. 28, cum eâdem fidentiâ et sermonis gravitate vaticinatur contra regem Tyriorum, cui varias exprobrat iniquitates. Vide etiam Joel. c. 3, et Amos c. 1.

ÆGYPTIACI IMPERII FORTUNA.

Apud prophetam Ezechielem c. 29, hæc verba legimus : « In anno decimo, decimo mense (id « est, ante Christum 589,, factum est verbum « Domini ad me dicens : Fili hominis, pone « faciem tuam contra Pharaonem regem Ægypti, et prophetabis de eo, et de Ægypto universâ. Loquere et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, Pharao, rex « Ægypti, draco magne, qui cubas in medio « fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. Ponam frenum in maxillis tuis... et projiciam te in « desertum..... pro eo quòd fuisti baculus « arundineus domui Israel... et erit terra « Ægypti in solitudinem... à turre Syenes « usque ad terminos Æthiopiæ... non habitabitur 40 annis... post finem 40 annorum « congregabo Ægyptum de populis, in quibus « dispersi fuerant, et reducam captivitatem « Ægypti, et collocabo eos in terrâ Phathures, « in terrâ nativitatis suæ : et erunt ibi regnum « humile : inter cætera regna erit humillima, « et non elevabitur ultra super nationes et « imminuam eos, ne imperent gentibus, neque erunt ultra domui Israel in confidentiam, docentes iniquitatem, ut fugiant et « sequantur eos. » Vide etiam c. 30, 31, 32, in quibus contra regem Ægypti eadem vaticinatur cum magnâ orationis vi ac perspicuitate, et regem Nabuchodonosor Ægypti victorem futurum annuntiat. Eadem prænuntiavit Jeremias c. 33, anno ante Christum 587, et etiam c. 44 et 46. Unum tantùm versiculum ex hoc prophetâ laudabimus, qui particularem circumstantiam continet : « Hæc dicit Dominus, in-

« quit v. 30. Ecce ego tradam Pharaonem « Ephree, regem Ægypti in manu inimicorum « ejus, et in manu quærentium animam illius, « sicut tradidi Sedeciam regem Judæ in manu « Nabuchodonosor regis Babylonis, inimici « sui et quærentis animam ejus. » Omnia illius prophetiæ verba vera et accuratissimè impleta fuisse discimus ex historiâ profanâ.

1° Arguit propheta Pharaonem Ephree superbiæ et arrogantiæ. Habet in hâc parte consentientem Herodotum, qui narrat Apriem, (sic enim vocat Pharaonem Ephree) eò arrogantiæ et impietatis devenisse, ut negaret in deorum positum potestate ipsum solio deturbare; quæ arrogantia et impotens superbia orta est ex secundâ fortunâ, quâ usus fuerat per viginti primos regni sui annos, in quibus Cyprios, Sidonios et alios armis superaverat. Imò in illius potentiâ tantam fiduciam habuerunt Judæi, ut Jeremiæ minitanti aures præbere recusaverint, illumque prophetam invitum secum in Ægyptum transtulerint. 2° Consentienter illi vaticinio Nabuchodonosor, seditionis arreptâ opportunitate, vel fortassè ab Amasi invitatus, in Ægyptum cum exercitu perrexit, et projecto Aprie in desertum, ut loquitur propheta, id est, sui regni finibus pulso, omnia depopulatus est. 3° Apries collecto post discessum Nabuchodonosor exercitu, et cum Amasi, relicto pro rege, commisso prælio fusus, captus et in proprio palatio consentienter verbis Jeremiæ interfectus est. 4° Juxta Herodotum et Diodorum Siculum annis 40 regnum obtinuit Amasis, et 40 anni intercesserunt à subactione Ægypti usque ad Cyrum, qui Ægyptios etiam liberos dimisit sicut et Judæos. Rectè igitur 40 annos captivitatis Ægyptiorum numeravit propheta. 5° Humile postea fuit Ægyptiorum regnum. Nam constat ex libro octavo Xenophontis de Institutione Cyri, et ex totius operis prologo, Ægyptum sub ditione suâ habuisse Cyrum : à Cambyse ejus filio postea subacta fuit, et exinde semper mansit sub Persarum, vel Græcorum, vel Romanorum, vel Saracenorum, vel Turcarum imperio.

BABYLONICI IMPERII INTERITUS.

Anno ante Christum 539 eversum est à Medis et Persis duce Cyro imperium Babylonicum, 209 annis postquàm constitutum fuit à Nabonassare; quem eventum, 200 circiter annis antequàm contingeret, prædixerat Isaias sex integris capitibus, videlicet 13, 14, 21, 45, 46, 47. His verbis utitur in hoc ultimo capite : « Descende, sede in pulvere, virgo filia Baby- « lon, sede in terrâ, non est solium filiæ Chal- « dæorum... Sede tacens, et intra in tenebras, « quia non vocaberis ultra domina regnorum. » Idem prædixerat Habacuc c. 7; Jeremias c. 51, nec solùm absolutè, sed cum omnibus circumstantiis. Isaias c. 44, v. 28, ut supra vidimus, Cyrum victorem Babylonis nomine designavit : idem propheta c. 13 et 21, Persis adjungit confœderatos Medos, sicut et Jeremias c. 51, v. 28 : « Sanctificate, inquit, con- « tra Babylonem gentes, reges Mediæ, duces « ejus, et universos magistratus ejus, cunctam- « que terram potestatis ejus. » In eodem capite v. 46, Jeremias prænuntiat Babylonios accepturos esse nuntium adventantium hostium diù ante obsidionem : *Veniet in anno auditio et post hunc annum auditio*, et reverà ex historiâ profanâ accipimus Cyrum 21 annos in subigendis Asiæ principibus Babyloniorum confœderatis posuisse, et cùm Babylonem versùs moveret castra, ad flumen Gyngim cum exercitu anno integro manere coactum fuisse, donec variis canalibus imminutâ aquæ altitudine exercitum vado transmisisset, et ibi completa partim fuêre ista verba Isaiæ : *Dico profundo : Desolare, et flumina tua arefaciam.* Jeremias v. 27, prædicit exercitum Chaldæorum obviàm Cyro iturum, et tanquàm mulieres recepturum sese intra mœnia : « Levate signum de terrâ, « clangite buccinâ... adducite equum... ces- « saverunt fortes Babylonis à prælio, habita- « verunt in præsidiis, devoratum est robur « eorum, et facti sunt quasi mulieres. » Rem ita evenisse testantur omnes scriptores profani.

Isaias et Jeremias prædixêre flumen Euphratem siccandum esse : *Flumina tua arefaciam,* ait Deus apud priorem; apud alterum verò c. 50, v. 38 : *Siccitas super aquas ejus erit,* quod adimpletum fuit, cùm Cyrus in latos profundosque canales et receptacula aquas fluminis ex alveo deduxit. Jeremias c. 51, v. 31, scribit : « Currens obviàm currenti veniet et « nuntius obvius nuntianti, ut annuntiet regi « Babylonis, quia capta est civitas à summo « usque ad summum; et vada præoccupata « sunt, et paludes incensæ sunt igni, et viri « bellatores conturbati sunt. » Urbis expugnationem clariùs describere non potuisset si admissus fuisset ad videndum. Cyrus quippe, ruptis nocte fluminis obicibus, aquas subitò in præparata receptacula deduxit, simulque per

duas extremas partes introduxit exercitum in urbem, itinere facto per alveum fluminis, dùm rex inter proceres cum maximâ securitate epularetur. Ita narrant cum Daniele Herodotus et Xenophon.

Istud etiam convivium, cui indulgebat rex Babylonis, prædixerat Jeremias eodem capite v. 39 : « In calore eorum, inquit, ponam potus eorum, et inebriabo eos, ut sopiantur et « dormiant somnum sempiternum, et non « consurgant, dicit Dominus. » Idem propheta v. 41, his verbis utitur : « Quomodò capta est « Sesac et comprehensa est inclyta universæ « terræ? » Quibus etiam anni tempus designâsse videtur : nam convivium illud magnum, quod fecit Balthazar rex, erat in honorem Sesac deæ Babylonis, cujus annuum festum tunc celebrabatur.

Denique non tantùm urbis expugnationem, modum, tempus, etc., accuratissimè prædixerunt Prophetæ, sed etiam subsecutura ejus fata : « Non habitabitur, inquit Isaias, c. 13, « v. 20, usque in finem, et non fundabitur « usque in generationem et generationem, « nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores « requiescent ibi; sed requiescent ibi bestiæ, « replebuntur domus eorum draconibus. » Et Jeremias, c. 50, v. 39 : « Habitabunt in eâ « struthiones : non inhabitabitur ultra usque « in sempiternum, nec extruetur usque ad « generationem et generationem. » Quæ omnia gradatim quidem, sed ad litteram tamen adimpleta fuêre. Nam primò ruptas fluminis ripas non reparavit Cyrus, quo effectum est ut flumen longè latèque campos circumjacentes inundaverit, ita ut in alveo fluminis non remanserit aquæ copia par ferendis cymbis levissimis; rectè ergo scripsit propheta futuram *in paludes aquarum*. Deinde Cyrus, retento nomine regis Persarum, Babylonem viduam effecit et jure Persico uti jussit. Postea Darius Histaspis muros urbis rebellis dejecit; et cùm Alexander Magnus sedem imperii ibi ponere constituisset, immensosque suscepisset labores, immaturâ morte ante opus absolutum præreptus est. Postea Seleucus Nicanor locupletissimos cives cum opibus abduxit Seleuciam, 50 milliaribus à veteri Babylone distantem, quæ nunc Bagdad nuncupatur. Tandem Parthi reliquias nobilissimæ istius urbis transtulerunt Ctesiphontem, ita ut tempore Adriani imperatoris nihil ibi præter murorum reliquias cerneretur, inter quos feræ servabantur ad ludos et venationem. Sed hodiè, ut refert Benjamin Barjona in Itinerario, etsi quædam supersint vestigia palatii Nabuchodonosoris, tamen nemo audet accedere serpentium ibi latitantium et draconum metu.

IMPERIORUM SUBSEQUENTIUM, PERSICI, GRÆCI ET ROMANI, FATA A DANIELE PRÆNUNTIATA.

Memoriæ proditum est à Megasthene, antiquissimo scriptore ethnico, Nabuchodonosorem regem Babylonis ante obitum sui regni interitum prænuntiâsse his verbis : « Imminentem, ô Babylonii, vobis calamitatem prænuntio; Persicus veniet mulus, qui dæmonum vestrorum usus auxilio, durum cervicibus vestris jugum imponet; atque hujus cladis auctor etiam Medus erit, quo ante Assyrii magnoperè gloriabantur. » Magnam accipit ista vetus traditio auctoritatem ex scriptis Danielis, quibus constat illum regem reverà divinitùs admonitum fuisse in somniis de fortunâ, non tantùm sui regni, sed etiam subsequentium imperiorum. Somnium quod ex memoriâ regis exciderat, his verbis indicavit, et exposuit Daniel : « Tu, rex, « videbas, et ecce quasi statua una grandis, et « intuitus ejus erat terribilis. Hujus statuæ « caput ex auro optimo erat, pectus autem et « brachia ex argento : porrò venter et femora « ex ære, tibiæ autem ferreæ; pedum quædam « pars erat ferrea, quædam autem fictilis. Vi- « debas ita, donec abscissus est lapis de monte « sine manibus, et percussit statuam in pedi- « bus ejus ferreis et fictilibus, et comminuit « eos : tunc contrita sunt pariter ferrum, « testa, æs, argentum et aurum, quæ rapta « sunt vento, nullusque locus inventus est « eis; lapis autem, qui percusserat statuam, « factus est mons magnus, et implevit univer- « sam terram. Hoc est somnium; interpreta- « tionem quoque ejus dicemus coram te, rex. « Tu, rex regum es : et Deus cœli regnum et « fortitudinem et imperium et gloriam dedit « tibi... Tu es ergo caput aureum. Et post te « consurget regnum aliud minus te, argen- « teum, et regnum tertium aliud æreum, quod « imperabit universæ terræ : et regnum aliud « erit velut ferrum; quomodò ferrum commi- « nuit et domat omnia, sic comminuet et con- « teret omnia hæc. Porrò quia vidisti pedum « et digitorum partem testæ figuli et partem « ferream, regnum divisum erit, quod tamen « de plantario ferri orietur. Secundùm quod « vidisti ferrum mixtum testæ ex luto, et digi- « tos pedum ex parte ferreos et ex parte ficti- « les, ex parte regnum erit solidum, et ex

« parte contritum. Quòd autem vidisti ferrum « mixtum testæ ex luto, commiscebuntur qui- « dem humano semine, sed non adhærebunt « sibi, sicut ferrum misceri non potest testæ. « In diebus autem regnorum illorum, suscita- « bit Deus cœli regnum quod in æternum « non dissipabitur, et regnum ejus alteri po- « pulo non tradetur; comminuet autem et « consumet universa regna hæc et ipsum sta- « bit in æternum. Secundùm quod vidisti, « quòd de monte abscissus est lapis sine ma- « nibus, et comminuit testam et ferrum et æs « et argentum et aurum, Deus magnus osten- « dit regi quæ ventura sunt postea; et ve- « rum est somnium et fidelis interpretatio « ejus. »

Et reverà eventus fidelem esse istam interpretationem demonstravit. Babylonicum imperium, per caput aureum expressum, fuit omnium opulentissimum, et Babylon spoliis Assyriorum, Ægyptiorum, Tyriorum, Judæorum, vicinorumque omnium populorum ditata, omnes urbes opibus superavit. Secundum imperium, quod pectore et duobus brachiis argenteis significatum fuit, Cyri Persæ imperium fuit, extentum magis, sed minùs opulentum, compositum scilicet ex Babylonico, quod pectus exprimebat, et Medorum Persarumque imperiis, quæ duobus brachiis adumbrabantur. Illud regnum excepit Macedonicum, quod significabant venter et femora ærea, priore quidem potentius sed opulentum minùs, ideòque per æs significatum. Duo femora ex ventre æreo derivata significabant dividendum esse illud imperium in duas præcipuas partes, septentrionalem unam, meridionalem alteram. Romanorum imperium illud Græcorum excepit, benè per ferrum expressum, quod significabat invictam illius populi virtutem, et divitiarum apud eos contemptum, quas ante domitam Asiam nec habuêre, nec cupiêre. Pedes et digiti ex ferro et testâ compositi significabant, ut ipse docet Daniel, Romanum imperium tandem inter plures dividendum esse, quod reverà contigit : nam post Marcum Aurelium et Ælium Verum administratum est à pluribus consortibus, qui diversas ditiones accipiebant, et post Constantinum in duas partes orientalem et occidentalem divisum fuit. Sed plenissimam habuêre completionem ea verba, cùm irrumpentibus undique barbaris gentibus decem constituta sunt regna, decem digitis adumbrata : quæ sic enumerat Machiavellus, auctor in hâc re non suspectus; primum est Wandalorum qui Africam tenebant; secundum Suevorum et Alanorum, in Vasconiâ et occidentali Hispaniæ parte; tertium Visigothorum, in Galliâ meridionali et Cataloniâ; quartum Burgundorum in Burgundiâ; quintum Francorum in Galliâ, sextum Anglorum et Saxonum in Britanniâ; septimum Ostrogothorum, in Pannoniâ, protensum à Rhætiâ ad Mœsiam; octavum Gepidarum, quibus annumerantur Longobardi, protensum ab Austriâ et Pannoniâ inferiori usque ad Sirmium ad Danubium; nonum Hunnorum in Hungariâ; decimum Herulorum et Turingorum, qui sub Odoacro Italiam invaserunt. Hæc regna paulò aliter numerantur ab aliis, et ita ut residuum regni Romani occidentalis sit unum ex decem regnis prædictis à Daniele.

Sequentia verba hæc : *Quòd autem vidisti ferrum mixtum testæ ex luto, commiscebuntur quidem humano semine,* adimpleta fuêre, cùm affinitatibus conjuncti fuerunt principes Romanorum Cæsar et Pompeius, Octavius et Antonius, et posteriores imperatores : vel cùm ipsi eorum imperatores, post duodecim Cæsares ex omni gente sumebantur; centum quippe annorum spatio, quod antecessit Constantini imperium, præter Italos septem nationes dederant principes Romano imperio; vel cùm fœdera cum barbaris gentibus inita sunt. Addit propheta : *Et non adhærebunt sibi,* ut significaret non fore diuturnam illam Romanorum cum alienigenis societatem, et Romanis non esse illos principes cooptatos adhæsuros : ut cætera exempla taceam, Constantinus Magnus sedem imperii transtulit Constantinopolim, quæ exinde urbs regia appellata est. Denique per lapidem abscissum sine manibus intelligitur Christi regnum sine prudentiæ humanæ consiliis, et sine potentiâ militari stabilitum. Lapis ille reverà confregit pedes statuæ : nam cœpit occidente imperio Romano regnum Christi, et paulò ante interitum istius regni imperatores ipsi Christo nomen dederunt. Tunc etiam apotheosis abolita est, et imperatoria potestas legesque civiles multùm immutatæ fuêre, et in alio positæ fundamento, scilicet in Christi legibus. Confregit etiam partes æreas, argenteas et aureas, et crevit in montem immensum regnum Christi, cum Religio christiana ubique Romanam, Græcam, Persicam et Babylonicam superstitionem superavit, omnesque illos populos Christo subjecit. Duravit jam illud regnum plusquàm 1700 annis, et æternum esse eventus comprobabit.

Huic illustri vaticinio aliud ex eodem prophetâ adjungere non pigebit propter claram ac simplicem rerum futurarum descriptionem; quo permotus Porphyrius librum Danielis non propheticum, sed historicum, et post rerum eventum scriptum asseruit. Legitur c. 8 : « Anno tertio regni Baltassar regis, visio apparuit mihi... et ecce aries unus stabat ante « paludem habens cornua excelsa et unum « excelsius altero, atque succrescens. Postea « vidi arietem ventilantem contra occidentem « et contra aquilonem, et contra meridiem, « et omnes bestiæ non poterant resistere ei, « neque liberari de manu ejus, fecitque se- « cundùm voluntatem suam, et magnificatus « est, et ego intelligebam. Ecce autem hircus « caprarum veniebat ab occidente super fa- « ciem totius terræ et non tangebat terram; « porrò hircus habebat cornu insigne inter « oculos suos, et venit usque ad arietem illum « cornutum, quem videram stantem ante por- « tam, et cucurrit ad eum in impetu fortitu- « dinis suæ. Cùmque appropinquâsset propè « arietem, efferatus est in eum, et percussit « arietem, et comminuit duo cornua ejus, et « non poterat aries resistere ei : cùmque eum « misisset in terram, conculcavit, et nemo « quibat liberare arietem de manu ejus. Hir- « cus autem caprarum magnus factus est ni- « mis, cùmque crevisset, fractum est cornu « magnum, et orta sunt quatuor cornua subter « illud per quatuor ventos cœli. De uno au- « tem ex eis egressum est cornu unum modi- « cum, et factum est grande contra meridiem « et contra orientem et contra fortitudinem, « et magnificatum est usque ad fortitudinem « cœli, et dejecit de fortitudine et de stellis, « et conculcavit eas, et usque ad principem « fortitudinis magnificatum est, et ab eo tulit « juge sacrificium et dejecit locum sanctifica- « tionis ejus. Robur autem datum est ei contra « juge sacrificium propter peccata : et pro- « sternetur veritas in terrâ, et faciet et prospe- « rabitur. Et audivi unum de sanctis loquen- « tem; et dixit unus sanctus alteri nescio cui « loquenti : Usquequò visio et juge sacrificium « et peccatum desolationis quæ facta est, et « sanctuarium et fortitudo conculcabitur? Et « dixit ei : Usque ad vesperam et mane, dies « duo millia trecenti; et mundabitur sanctua- « rium. » Cujus visionis hanc accepit explicationem idem propheta Daniel : « Aries quem « vidisti habere cornua, rex Medorum est « atque Persarum. Porrò hircus caprarum, « rex Græcorum est, et cornu grande quod « erat inter oculos ejus, ipse est rex primus. « Quòd autem fracto illo surrexerunt quatuor « pro eo, quatuor reges de gente ejus consur- « gent, sed non in fortitudine ejus. Et post « regnum eorum, cum creverint iniquitates, « consurget rex impudens facie et intelligens « propositiones, et roborabitur fortitudo ejus, « sed non in viribus suis; et supra quàm credi « potest, universa vastabit, et prosperabitur, « et faciet; et interficiet robustos et populum « sanctorum secundùm voluntatem suam, et « dirigetur dolus in manu ejus, et contra prin- « cipem principum consurget, et sine manu « conteretur. Et visio vespere et mane, quæ « dicta est, vera est; tu ergo visionem signa, « quia post multos dies erit. »

Hæc prophetia in omnibus suis partibus, fatente, ut jam diximus, Porphyrio, accuratissimè adimpleta fuit: vidit propheta arietem duo cornua habentem, quibus, ut ipse docet, significabatur Persicum imperium cum duobus regibus Mediæ et Persidis, Dario scilicet et Cyro; cornu succrescens excelsius altero factum significabat Persicam potestatem, quæ in obsidione Babylonis et vivente Dario, Medorum rege, secundas partes egit, superaturam sub Cyro Medorum atque Darii potentiam, quod reverà accidit; nam mortuo Dario, utroque regno potitus est Cyrus Persa, et Ægyptum totam multasque alias gentes suæ ditioni adjecit. Hircus caprarum, qui, interprete Daniele, rex Græcorum erat, rectè dicitur ab occidente advenire; nam Græcia ad occidentem jacet respectu imperii Persici. Dicitur venisse super faciem totius terræ, id est, totum imperium Persicum, ut contigit Alexandro. Dicitur non tetigisse terram, ut significaretur Græcorum et Alexandri celeritas, quæ planè erat singularis; nam uno fermè anno totum subegit Darii imperium; propterea etiam in alio vaticinio c. 7, designatur per leopardum quatuor alis instructum. Dicitur appropinquâsse propè arietem, ut significaretur Alexandrum cum Græcis in interiorem imperii Persarum sinum penetraturum. Rectè etiam dicitur neminem potuisse liberare arietem de manu ejus, nam etsi Darius exercitum 400,000 militum opposuisset, fusus tamen fuit.

Hircus cùm magnus factus esset nimis et crevisset, cornu magnum fractum est, et reverà interiit Alexander febri correptus statim post constitutum imperium Græcorum, anno ætatis 33, post susceptum bellum adversùs Persas 8,

Orta sunt, fracto cornu magno, quatuor cornua subter illud per quatuor ventos; nam mortuo Alexandro, etsi duces exercitûs in multas ditiones imperium partiti sint, tamen citò in quatuor imperia omnes provinciæ redactæ fuerunt. Ptolomæus Ægyptum, Libyam, Arabiam, Cœlo-Syriam, Palestinam occupavit; Græciam et Macedoniam Cassander; Thraciam, Bythiniam, Asiam-Minorem Lysimachus; Syriam et reliquas provincias Seleuchus. Hi quatuor reges Græci fuêre secundùm quod scriptum est: *Quatuor reges consurgent de gente ejus.*

Post eorum regnum (id est, paulò antequàm Romani illa imperia everterent, vel potiùs quo tempore imperium Macedonicum, devicto Perseo rege, Romani everterunt), et postquàm creverunt iniquitates Judæorum, consurrexit rex impudens facie Antiochus Epiphanes, et intelligens propositiones, id est, astutus et dolosus. Hujus regni initia infirma fuêre, sed postea grandis factus est contra meridiem, et contra orientem, et contra fortitudinem; nam contra Ægyptum et Syriam, Babyloniam, Armeniam et Judæam feliciter arma movit. Dejecit de fortitudine et de stellis, et conculcavit eas; nam plures ex Judæis patria instituta mutare coegit. Roborata fuit fortitudo ejus, sed non in viribus suis; nam Deus ulcisci volens peccata populi sui, Eumenem et Attalum confœderatos dedit, et præterea ex duobus summis sacerdotibus, qui de pontificatu litigabant, unus ut alterum deturbaret, portas civitatis perfidè aperuit. Contra principem principum consurrexit, prostrata est veritas in terrâ, sublatum juge sacrificium, et conculcatum est sanctuarium; nam rex ille impius conquisitos diligenter sacros codices igne cremavit; mores et religionem Judæorum omni arte mutare conatus est, loco altaris aurei aliud constituit, super quod more ethnico sacra fecit. Diebus 2,300 prævaluit; nam ab expeditione in Ægyptum, in quâ consilium iniit Judæam occupandi, usque ad mundationem sanctuarii, sex anni circiter intercessêre. Sine manu denique contritus est; divinitùs inflictâ plagâ, post diros cruciatus miserè periit, putrefactus et à vermibus vivus exesus. Idem propheta Daniel multa alia reliquit vaticinia non minùs clara, in quibus regum illorum Syriæ et Ægypti, successorum Alexandri, bella, fœdera et affinitates præsignavit: de quibus vide Prideauxii historiam Judaicam. Certè hæc omnia non incerta sunt aut ambigua, nec generalia et indeterminata fuêre.

I. —*Prophetæ naturali sagacitate futura non præviderunt.*

Ex hâc prolixâ responsione ad primam in objectione propositam rationem, sequitur vanissimam esse secundam ibidem allatam; neque fieri ullo modo potuisse, ut illa omnia naturali sagacitate et meditatione prophetæ præsenserint. Quî enim fieri potuit, v. g., ut Isaias naturali sagacitate conjiceret, ducentis postea annis nasciturum regem Persarum, Cyrum nomine, qui liberaturus esset Judæos, qui ejus tempore in florentissimo statu versabantur, à captivitate Babyloniorum, qui eodem tempore cæteris nationibus, nec opibus, nec potentiâ præstabant?

II. — *Vaticinia non casu et fortuitò eventum sortita sunt.*

Sequitur non minùs temerè asseri à Deistis Prophetarum vaticinia, causas eventuum extitisse; hoc etenim forsitan dicere possunt de uno aut altero vaticinio, sed ad istam multitudinem explicandam non sufficit ista ratio. Præterea hîc notare licet Prophetas non tantùm non studuisse suis vaticiniis tumultus et bella excitare, sed contra multùm studuisse ne sua propria vaticinia eventum consequerentur; v. g., Jeremias, etsi contra regem Sedeciam, urbem atque templum, tam dira vaticinatus fuisset, dedit tamen regi hoc consilium c. 38, v. 17: « Si profectus exieris ad principes re-« gis Babylonis, vivet anima tua, et civitas hæc « non succendetur igni; et salvus eris tu et « domus tua: si autem non exieris ad princi-« pes regis Babylonis, tradetur civitas hæc in « manus Chaldæorum, et succendent eam igni, « et tu non effugies de manu eorum. » Profectò impostoris non sunt ista verba; tali nihil tam stultum visum fuisset quàm dare consilium, quo sua vaticinia eventu frustrarentur. Imò verò post prophetias absolutè editas, in quibus rem certò eventuram prædixerat Jeremias, videtur etiam non parùm abhorruisse à prudentiâ ita regem admonere. Sed vir ille divinorum consiliorum particeps, sciebat Dei decreta in præscientiâ rerum posita esse, et æqualiter certum esse ex unâ parte Sedeciam spontaneâ deditione sui ipsius sese et urbem servaturum, et ex alterâ obstinatam illius resistentiam sibi et civitati maxima infortunia reipsà allaturam.

III. — *Objectiones Spinosæ refelluntur.*

Spinosa et post eum alii multa contra Prophetarum vitam, mores, ingenium, scripse-

runt, verùm adeò futiles sunt eorum objectiones, ut si illas diligenter et seriò ad examen revocare vellemus, tempus terere meritò videremur : v. g., Spinosa spiritum propheticum cujusque prophetæ indoli et ingenio accommodatum fuisse scripsit; eos quorum jecur bile tumebat, semper dira prædixisse; alios hilares magis, fausta omnia et fortunata; eos qui meliorem sortiti sunt institutionem, cum majori majestate locutos, humiliorem esse aliorum stylum, etc. Sed est ista observatio primò falsa : nullus omninò est propheta, qui dira simul et fausta non prænuntiaverit, et illi qui maxima mala prædixerunt, tenerrimam in patriam pietatem testati sunt. Est etiam inepta et ridicula; nam, ut fidem faciat Spinosa, laudat exemplum Jeremiæ, quem ideò dira prædixisse dicit, quia ingenio et temperamento tristis erat : quasi verò eo tempore, quo patriæ suæ imminebant maximæ calamitates, fausta prædicere debuerit ille propheta; quâ enim in re distabat Jeremias à pseudo-prophetis, nisi quòd ille mala imminentia præsignaverit, hi temerè fausta prædixerint? Deinde diversum esse stylum Prophetarum concedimus, quemque illorum imaginibus uti sibi suæque conditioni familiaribus; at ex eo nihil aliud concludi potest, nisi hoc unum, illas prophetias esse genuina opera eorum, quibus constanti Judæorum traditione tribuuntur, nec esse posse unius et ejusdem impostoris opera. Profectò ex eo quòd Isaias regiâ stirpe oriundus magnificâ magis utatur oratione, Amos pastor boum humiliori, nullomodò sequitur utrumque non fuisse à Deo afflatum.

IV. — *Prophetæ rebus civilibus haud temerè se miscuerunt.*

Prophetas etiam calumniari solent Deistæ, quòd rebus civilibus sese immiscuerint : Samuelem damnant, quòd vivente Saüle, unxerit in regem Davidem; Ahiam, quòd Jeroboamo decem partes pallii sui dederit, significans illum regem decem tribuum futurum; Eliam, quòd Achab et Jezabeli non fuerit obsecutus, et populum excitaverit ad occidendos trecentos sacerdotes Baal; Elizæum, quòd Jehu per ministrum unxerit in regem, eique præceperit familiam universam Achab delere, etc. Hæc à privatis sine auctoritate committi sine crimine non potuisse facilè concedimus; sed efficiendum est eos viros privatos sine auctoritate ullâ, nec legatos Dei fuisse; nam si reverà excitati divinitùs hæc patraverint, non tantùm divinis parentes jussis nihil mali egerunt, sed etiam nihil contra constitutam reipublicæ formam, quia agebant nomine et auctoritate principis et supremi magistratûs contra perduelles : erat siquidem, ut modò ostendemus, Deus in republicâ rex, et reges solùm vicarii, atque lege regali et fundamentali cautum erat, ut Prophetis obtemperaretur.

V. — *Prophetarum actiones symbolicæ, nec ridiculæ, nec indecoræ.*

Offenduntur etiam Deistæ nonnullis Prophetarum actionibus quas ridiculas et ludicras, imò indecoras et turpes existimant. Ezechiel, v. g., c. 12, scribit se jussu divino comparavisse vasa transmigrationis; bona sua et universam supellectilem exportâsse ad vesperam, perfodisse parietem domûs suæ et noctu egressum esse per foramen velatâ facie, portatum in humeris virorum. Idem jussu Dei pilos capitis et barbæ abrasos partim cremavit, partim gladio secuit, partim dispersit in ventum. Capite suæ prophetiæ quarto panem suum super fimo bovis coquere jussum se narrat. Isaias divino mandato per tres annos nudus ambulavit, et Osee sibi meretricem matrimonio conjunxit. Hæc certè, inquiunt adversarii, fanatici furoris, potiùs quàm divini afflatûs indicia sunt. Neque solùm Deistis visa est gravis hæc accusatio, sed et Judæis et Christianis quibusdam. Inter priores Maimonides, doctor præclarissimus, negat hæc reverà peracta fuisse, sed contigisse solummodò in somniis, seu Prophetis visum esse hæc à se facta; cujus sententiam defendit Joannes Smith in dissertatione de Prophetiâ et Prophetis. Sed utrique falluntur et hi et illi. Illi quidem : nam nihil evidentius esse potest quàm quòd reverà Prophetæ acceperint in mandatis illas actiones coram omni plebe peragere; et cum eâdem constat evidentiâ ex textu sacro illas à Prophetis peractas esse : patet quoque eas non ad privatam prophetæ, sed ad populi totius eruditionem destinatas. Vanæ sunt etiam Deistarum cavillationes, cùm certissimum sit illas actiones non proprio consilio, sed à prophetis renuentibus Dei jussu peractas, propter accuratam earum cum eventibus quos significabant convenientiam : v. g., ineptè disputatur utrùm consentienter suæ gravitati Ezechiel ea omnia fecerit quæ cap. 12 narrantur, si istâ suâ actione reverà præsignaverit ea omnia quæ postea contigêre; sed res ita est, nam migratio sua captivitatem Judæorum, et eorum ex urbe discessum luculentissime osten-

debat. Egressus per foramen parietis noctu denotabat fugam regis Sedeciæ per murum horti sui. Per velatam faciem, regis cæcitatem significavit; nam in fugâ captus rex Sedecias à Babyloniis oculis privatus est. Sic etiam ridiculè carpitur ista alia prophetæ actio, cùm pilorum capitis et barbæ partem cremavit, aliam gladio secuit, aliam in ventum dispersit, si hâc symbolicâ actione rem verissimam demonstraverit, scilicet Judæos partim flammis, partim gladio interituros, et tertiam partem eorum in gentes dispergendam esse. Quod spectat ad præceptum quo jubetur propheta panem suum super fimo bovis coquere, et quo multùm offendi Deistæ nostri videntur, id nullius habebit admirationem, si attendatur, 1° in toto Oriente iisque præsertim provinciis, quæ magnâ ligni penuriâ laborant, nihil communius esse quàm ut fimo boum et vaccarum ad solem indurato panis subcinericius coquatur: quâ etiamnùm materiâ in Armoricâ et nonnullis Angliæ provinciis furnus defectu ligni accendi à pauperibus consuevit; 2° tale Deum mandatum prophetæ dedisse, ut significaret ad quas angustias et miserias Judæi brevi redigendi essent: quas ut vividiùs exprimeret, primùm eum jubet, stercore humano, quo ne pauperrimi quidem in eum finem uti solebant, panem suum coquere; quod cùm ægrè se ferre propheta significâsset, præceptum Deus emollìit, et jussit eum boum stercus, quod in magnis angustiis adhibebatur, ad panem suum coquendum assumere; 3° non fuisse prophetam jussum stercore humano panem suum operire, et sic opertum comedere, uti fingunt Deistæ. Nam textus Hebræus sic verti potest: *Cibo uteris ita cocto, ut coquitur hordeaceus, eumdemque in conspectu eorum stercore humano coques.* Quod manifestè etiam patet ex sequentibus his verbis: *Ecce dedi tibi fimum boum pro stercoribus humanis, et facies* (id est, coques) *panem in eo.* Ubi Isaias nudus incessisse dicitur, non est intelligendum illum toto corpore discooperto ambulâsse, sed depositâ veste exteriore, tunicâ usum esse breviore, qualem gestare solebant servi et mancipia, ut designaret Judæos servos futuros; non esse ad litteram accipiendum verbum istud *nudus,* patet duobus exemplis Saülis et Davidis, quorum alter dicitur nudus prophetâsse, et alter quamvis indutus ephod, nudus saltâsse coram arcâ Domini. Denique Osee cùm matrimonio sibi conjunxit meretricem, nihil peccavit certè in bonos mores avocando illam à crimine, nec id fecit ad explendam libidinem, sed ut populum in peccatis dormientem illâ suâ actione suæ stupiditatis admoneret, et simul Dei benignitatem et patientiam adumbraret (1).

VI. — *Actiones symbolicæ Prophetarum non abhorrebant à moribus illorum temporum.*

Præterea si rem penitùs expendamus, inveniemus Prophetas nihil egisse alienum à moribus istorum temporum, nec illis actionibus ullam malam notam inuri posse. Oratio cùm initio humani generis parùm esset copiosa, necessitate coacti fuêre homines uti sæpè ad suos conceptus exprimendos actionibus et signis externis. Hæc ratio colloquendi ex necessitate orta primùm, obtinuit diù; postquàm desierat necessitas, præcipuè apud Orientales, quorum ingenium vividum ad motum et actionem propensum magis erat (2). Præter allata supra exempla plura alia sunt in Scripturis, quorum unum solùm laudabimus ex libro 3 Regum c. 22, ubi legimus pseudo-prophetam et regi Israel charissimum, ut designaret excidium proximum Syriæ, affixis ad frontem ferreis cornibus, arietâsse versùs Syriam. Nec solùm Judæi hâc loquendi ratione usi sunt, sed etiam ethnici, et multa exempla suppeditat profana antiquitas. Ex sententiâ quæ He-

(1) Quod verò legitur in Vulg. interprete: *Sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum, quia fornicata fornicabitur terra à Domino*, quasi juberetur Osee adire ad mulierem meretricem et suscipere ex eâ filios adulterinos, textus hebraicus cum quo concordant omnes veteres versiones simpliciter habet: *Vade, sume tibi uxorem meretricem, filiosque ejus adulterinos, quandoquidem recessit à Domino terra, ut mœcharetur:* mandatum nimirùm accipit Osee accipere pro uxore mulierem, quam noverit fuisse meretricem, et ducere domum suam non modò uxorem, sed etiam ejus filios adulterinos, ut per matrimonium tam singulare demonstret non Dei esse filios regni Israel cives, quomodò non erant Osee filii spuria hæc soboles, quam uxor ejus domum suam introducebat. Itaque זֹנֹה תִּזְנֶה non significat *fornicabitur*, sed *fornicata est*, et particula כִּי convertit, ut sæpè aliàs, futurum in præteritum. Quomodò enim nata erat spuria proles, cùm Osee duxit uxorem, ita significatur, regni Israel cives esse jam filios adulterinos, non autem fore. Status eorum præteritus ac præsens exhibetur in filiis jam natis: futurus status demonstrabitur in filiis nascendis. Vid. Houbig.

(2) Apud antiquos nondùm captabatur plausibilis oratio. Illi qui simpliciter et probandæ rei causâ loquebantur, parabolis referti sunt, quas existimo necessarias, non ex eâdem causâ quâ poetis, sed ut imbecillitatis nostræ adminicula sint, et disserentem et audientem, in rem præsentem deducant. Seneca.

raclito tribuitur, discimus prima eorum oracula, non verbis, sed signis edita fuisse : ait quippe regem qui in Delphis est nec loqui, nec tacere, sed signis mentem significare. Et apud Clementem Alexandrinum legimus hæc verba : « Ferunt Idanthuram, Scytharum regem, Dario « Istrum transeunti bellum minitantem, sym- « bolum misisse pro litteris murem, ranam, « avem, sagittam et aratrum. » Igitur iste loquendi modus nec erat illis temporibus singularis, nec ridiculus, cùm ad excitandum populum, eumque graviter commovendum aptissimus esset. Nam

Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Tandem non minùs ridiculè versantur deistæ in elevandâ librorum propheticorum authenticitate; iisdem quippe argumentis eorum firmatur auctoritas, quibus illam Pentateuchi supra effecimus : nihil afferunt quod imminuat vim argumenti sumpti ex perpetuâ judaicæ gentis traditione, aut obscuret innumeras notas antiquitatis quas præ se ferunt isti libri; nec tempus quo inventi sunt figere, nec auctorem cui illos tribuant invenire, imò nec demonstrare possunt possibilitatem fraudis. Præterea in quâcumque nati fuerint ætate, necessariò divini sunt; fac Esdram eos invenisse; erit iste impostor Esdras vir divinus, idque efficient innumera completa post ejus mortem vaticinia (1).

(1) Quoniam verò Daniel deistis quibusdam « non videtur futura prædixisse, sed narrâsse « præterita, » (S. Hieron. comm. Dan. proœmio) atque tempore Machabæorum sub involucro prophetiarum conscripsisse historiam persecutionis Antiochi Epiphanis, ipsi antiquitatem suam et genuinam auctoritatem paulò fusiùs asseremus. Inprimis igitur constat Danielis librum partem fecisse canonis Scripturarum tum apud Judæos, tum apud Christianos, à Christi tempore usque ad hodiernum diem. Ipso deinde Christi tempore, non minùs pro prophetico habebatur. Patet ex Evangeliis Judæos multas de Messiæ dispensatione notiones ex Daniele desumpsisse. Nomina quidem *Messiæ* et *filii hominis*, quibus liberatorem adventurum appellare solebant, ex Danielis libro hauserant. Ex eodem regnum Dei, futuri liberatoris in nubibus adventum, Messiam omne judicium sibi assumpturum, et resurrectionem adventui illi conjungendam, expectabant (confer S. Matth. 26, 63, 64; S. Luc. 17, 30; S. Joan. 12, 23, 32, 34). Non erat proinde Judæis novum, audire CHristum laudantem Danielis tanquàm prophetæ auctoritatem. (S. Matth. 24, 15.) Certè id opprobrio Christo vertissent, si librum spurium tanquàm canonicum citâsset, aut pro prophetâ laudâsset auctorem, cujus nomen non occurrebat in

ARGUMENTUM IV. — *Ex extraordinariis præter spem eventibus.*

Etsi Deus perpetuâ miraculorum serie Judæorum animos stupore perculsos ad se non bibliorum exemplaribus, quæ manu assiduâ versabant. Unde etiam universalis illa tempore Christi adventantis Messiæ expectatio, nisi ex prophetiâ Danielis? Cùm autem per totam Judæam vigerent hæ notiones, probant Danielis librum pro canonico habitum fuisse longè ante Christum, quandoquidem non nisi magno temporis intervallo omnium mentes imbuere poterant. Videmus profectò Mattathiam, Machabæorum patrem, exardescente Antiochi Epiphanis persecutione, celebrare liberationem Danielis de ore leonum, et trium sociorum ejus de flammâ, quò Judæos ad avitam fidem imitandam accenderet (1 Machab. 2, 55, 60). Et cùm hanc liberationem cum aliis ex Scripturâ sacrâ desumptis conjungat, haud dubium est quin hujus quoque memoria, litteris olim prodita, in canone contineretur. Idem legimus in precatione Eleazari 3 Machab. 6, 3, 4, 5, adeò ut certum videatur librum Danielis, qui ab Ezechiele propter pietatem et rerum futurarum prudentiam celebratus fuerat, à semetipso vel ab aliquo æquali conscriptum statim in canonem Scripturarum fuisse receptum. Quâ quidem de re nunquàm dubitârunt antiqui Judæi, teste Josepho. Fidem suæ gentis pluribus in locis exhibet celebris ille historicus Antiq. l. 10, c. 11, n. 7 : « Omnia, inquit, ipsi (Danieli) tanquàm uni è vatum maximis præter opinionem prosperè cesserunt... Libri enim, quotquot à se conscriptos reliquit, leguntur hodièque apud nos; atque ii nobis fidem faciunt, Danielem cum Deo colloquia habuisse. Non enim futura solùm, quemadmodùm et alii vates, prædicere solebat, sed et tempus, quo hæc eventura essent, præfinivit : cùmque alii vates mala prænuntiarent, propterea que regum et vulgi odia in se concitarent, istis Daniel erat bonorum prænuntius, adeò ut ob faustam quidem ominationem sibi omnium benevolentiam conciliârit; ex eventuum verò certitudine non solùm in veridicis, sed et in divinis habitus fuerit à populo. Scriptis autem ea consignata reliquit, ex quibus licet perspicere summæ fidei esse ejus vaticinia, rataque et immutabilia. » Vide l. 12, c. 7, n. 6, edit. Oxoniensis. Mos autem erat Prophetarum libros non minùs quàm legem coram populo, seu cum publicâ auctoritate legere; quoniam igitur etiam Josephi ætate, ἔτι καὶ νῦν, palàm legeretur liber Danielis, habemus hìc probationem publicam quantâ cum veneratione susciperetur, et quòd in collectione Prophetarum canonicâ semper habitus fuisset. Neque in hoc Josephi testimonio fraudem suspicari licet. Falli non poterat, quippe sacerdos erat et morum patriorum peritissimus, Antiq. 20. § 9; nec fallere, quippe Prophetarum, non minùs quàm legis exemplaria tum in omnibus synagogis, tum in societatibus Essenorum servabantur, quorum nonnulla in manus Romanorum et gentium vicinarum inciderunt. De Bello Jud. 7, 24. Ex his fraudis, si quam in-

convertisset, etsi nulla dedisset oracula, nec misisset ad Judæos Prophetas qui eos de suis in rempublicam consiliis admonerent, tamen eventus plurimi planè singulares et præter omnem expectationem clarissimè ostenderent divinam in tuendo illo populo curam. Quid enim ab initio ad finem usque nobis exhibet historia judaica, nisi subitas et inopinatas rerum conversiones, ad quas explicandas ad divinam vim recurrere necesse est? Illas hic evolvere angusti, quos nobis præscripsimus, limites et ratio instituti operis non sinunt: est propriè historicorum ista disquisitio, ad quos pertinet eventuum causas detegere: quædam solummodò exempla indicabimus. Prima istius populi ætas ab Abrahami vocatione ad Jacobi descensum in Ægyptum subministrabit illius specialis providentiæ exemplum primum. Discimus ex historiâ sacrâ per annos 230 vagos errâsse patriarchas sine fixâ sede apud alienigenas, et non solùm absque ullius invidiâ, sed cum honore et reverentiâ per totum illud tempus ab incolis exceptos fuisse, etiamsi quædam quandoque egissent quæ in se aliorum concitare odia potuerunt, ut cùm Abraham nocte oppressit quatuor regum exercitum redeuntem cum spoliis Sodomorum et vicinæ gentis; et ubi Simeon et Levi, Jacobi filii, tam crudeliter in Sichimitas sævierunt. Certè in

vexisset, ab invidis sibi popularibus facilè convinci poterat.

« At Josephus exhibebat sui temporis traditiones; suam de libri Danielis auctoritate proferebat opinionem. » Quasi verò nesciret temporum præcedentium fidem! Adde Josephum, qui inter libros canonicos Danielem recenset, asserere canonem Scripturarum perfectum fuisse tempore Artaxerxis (contra Ap. 1), adeò ut fabellas pro Scripturâ sacrâ divulgandi locus non relinqueretur. Sed ut effugium omne præcludamus deistis, qui contendunt librum Danielis sub nomine celebris illius apud Babylonios administri conscriptum fuisse sub Machabæis post Antioch. Epiphan., ostendemus nullum ab Antioch. Epiphan. ad Christum usque tempus esse fraudi invehendæ congruum. Cùm in Judæos ab Epiphan. sæviri cœptum est, libri legis Domini plurimorum manibus terebantur, 1 Machab. 1, 57; et cùm mors decreta fuerat in eos qui libros sacros non prodebant, pii inter Judæos secum eos asportârunt in montes, legem et prophetas, quibus se consolarentur. 1 Machab. 12, 9; et 2 Machab. 8, 23; et 15, 9. An viri, qui zelo librorum sacrorum conservandorum omnia perdiderant, librum sacrum fabricari, aut ab aliis fabricatum admittere auderent? Age porrò fabricati fuissent: in canonem tamen inducere non potuissent. Nam tribus tantùm annis elapsis Jerusalem recuperata est, ubi ipsis juncti sunt fratres apostatæ. Eorum è numero plures erant sacerdotes, qui fraudem aliquam à Machabæis excogitatam lubentes detexissent, ut ipsis summum sacerdotium eriperent, sibique, nam id avebant, adipiscerentur. Rebus vix tandem sedatis post persecutionem Antiochi Epiphanis, in varias religionis et reipub. factiones scindebantur Judæi; quibus difficiliùs evasit novum Scripturis sacris additamentum, insciis iis qui innovationi haud dubio obstitissent. Homines sanè qui novas traditiones orales ex Scripturâ, cui unicè studebant, oppugnare solebant, non tacuissent invecto integro libro scripto. Pharisæorum consilia observabant Scribæ. Sadducæi decipi non poterant libro qui favebat resurrectioni mortuorum, quod dogma aspernabantur. Scribas ac Sadducæos nimis odio prosequebantur Pharisæi, quàm ut sinerent novum ab iis fabricatum librum pro

verbo Dei venditari. Esseni demùm, qui extra urbes majores agebant vitam, et tempus plerùmque libris et hymnis sacris pervolvendis impendebant, ut novo prophetæ discriminando, ita falso convincendo pares erant. Omnes porrò sectæ, si Essenos excipias, nonnunquàm potestatem, semper voluntatem habebant adversariis nocendi, eorumque (vid. 1 Machab. 7 et 9; 2 Machab. 14) tollendi opiniones. Nonne igitur novi libri sacri fraudem crimini sibi invicem vertissent? Duo Simonis Machab. successores impensè favebant Scribis, et Pharisæos persequebantur. Pone Pharisæos librum commentos esse, nonne fraus detecta fuisset à Scribis? Mortuo Alexandro Jannæo, suprema potestas in manus Pharisæorum translata apud eos mansit usque ad Herodem. Pone Scribas librum conscripsisse; nonne fraudem detexissent Pharisæi? Quin imò si liber in Judæâ confictus fuisset, Judæi, qui apud Babylonios manserant, fraudem detexissent.

Post tempus autem Alexandri M., ac præcipuè post Antiochum Epiphanem, tot Judæi per Ægyptum et Asiam-Minorem dispersi erant, ut necessum sit totam gentem in fraudem conspirâsse; alioquin inducta ab aliquibus fraus, ab aliis sublata fuisset. Nec prætereamus Joseph. Antiq. 11, § 8, referre, Alexandro, Jerusalem ubi pervenit, eam hujus libri partem ostensam esse, in quâ prædicebatur fore ut Græcorum rex Persas superaret: quod quidem vaticinium in semetipso adimplendum esse interpretatus est. Sunt sanè qui hanc historiam, tanquàm patriæ laudibus avidiùs studentis commentum derideant: at licet inter eruditos non conveniat quo tempore Jerusalem profectus sit Alexander, haud satis intelligo quare flocci faciamus Josephi auctoritatem.

Evidentiæ huic externæ antiquitatis et genuinæ Danielis auctoritatis addi potest et evidentia interna, ex ipso libro elucens. Nempe, uti vidimus, Daniel prædixit fata regnorum seriemque rerum, diù post Epiphanis tempora adimpleta. Quin imò novum rerum ordinem pandit, cecinitque imperium illud verè sine fine, quod à Deo erectum, propagatum, confirmatum nec metas habet nec tempora, uti infra videbimus. Vide Vindication of the defence of Christianity.

hâc patriarcharum in terrâ alienâ per tam longum tempus secundâ fortunâ et Josephi postea exaltatione apud Ægyptios, divini numinis in illam gentem benigna consilia adeò clara sunt, ut facta negare omninò necesse sit, aut confiteri hæc evenisse in adimpletionem istius divinæ promissionis : *Noli timere, Abraham; ego protector tuus sum.*

Secunda ætas in Ægypto transacta secundum suppeditat exemplum in prodigiosâ populi multiplicatione. Descendit Jacobus cum filiis et nepotibus in regnum florentissimum, et illis temporibus jam potens et affluens rebus omnibus: et tamen post 150 circiter annos adeò aucta fuit ista familia, ut compleverit totam regionem, et regi graves incusserit terrores. Eadem familia 215 circiter annis post ingressum, etsi per 100 ultimos annos graviora passa sit ex invidiâ Ægyptiorum, constabat sexcentis millibus hominum bellatorum, id est, militiæ aptorum, præter parvulos, mulieres et senes, quorum numerus plusquàm ter superare debebat bellatorum numerum. Profectò, etsi Deus non dixisset Jacobo, ut narrat auctor sacer : *Noli timere, descende in Ægyptum, quia in gentem magnam faciam te ibi,* divinam tamen providentiam satis ipsa testaretur rei singularitas.

Tertiò in exemplum specialis providentiæ affero terræ Chanaan occupationem. Erat multis munita præsidiis Chananæorum regio, erant ipsi bellis assueti, abundabant equis et curribus ferreis : jam verò nullus est, qui rei militaris levissimam habet notitiam, qui non fateatur rem esse prorsùs impossibilem exercitui ad militiam rudi et pedestri subigere bellicosam gentem præsidiis munitam et abundantem equitatu. Quartum exemplum est reipublicæ ipsius conservatio, à Moysis temporibus ad Vespasianum. Quî factum est nisi divinitùs, ut cùm per illud temporis spatium, maximas vicissitudines, et interitum experta sint cætera imperia atque civitates, illa sola respublica permanserit, etsi sæpiùs intestinis graviter commota dissidiis, sæpè ab externis hostibus violenter impugnata, sæpè etiam dissoluta prorsùs et vastata fuerit? Quintum exemplum est constans legis et religionis judaicæ fortuna. Data primùm fuit lex illa populo addictissimo superstitionibus aliarum gentium, et recepta tamen ; propensissimus semper mansit populus erga ritus idololatricos; servavit tamen lex suam auctoritatem; fuerunt multi principes à Mosaicis institutis aversi maximè, qui exemplis suis populum in idololatriam pertraxerunt, nec quidquam tamen in legem unquàm sanxerunt. Cujus ergo auctoritate lex sine mutatione servata fuit contra populi propensionem et affectus, contra principum vota, nisi ipsius Dei ? Sed nihil sine dubio magis nostram habere debet admirationem quàm gentium ad cognitionem Dei Israel vocatio. Res est extra omnem controversiam Hebræos ab Abrahami temporibus in hujus eventûs expectatione vixisse : at quo tempore illius spes minor fuit, quàm in reipublicæ interitu, quando exarsit omnium gentium adversùs eos invidia ? Erat hæc maxima invidia ex eo concepta, quòd Judæi religione divisi à cæteris populis, abhorrerent ab omni gentili superstitione : unde factum est, ut hæc eadem invidia, civili statui tam fatalis, religionis veræ propagationem promoverit, effeceritque ut vaticinia complerentur (1)? Verùm de hoc eventu alius erit dicendi locus.

Objicies: Nedùm ex eventibus concludi possit Judæorum gentem sub speciali Dei providentiâ constitutam fuisse, contrarium omninò colligitur : nam quod spectat publicas res, videmus eas semper in misero statu fuisse. Errant vagi inter alienigenas eorum parentes sine fixâ sede. Serviunt deinde Ægyptiis eorum posteri. Egressi ex Ægypto per annos quadraginta durissimam agere vitam coguntur in deserto, ibique omnes intereunt. Post mortem Josue subacti ab aliis successivè gentibus gemunt sub gravissimo hostium jugo. Post constitutos reges, nunc civilibus, nunc ab externis illatis bellis conficiuntur. Tota regio ab Assyriis et Chaldæis vastatur; Judæique omnes in remotissimas terras captivi abducuntur. Patriæ restituti non sui juris fiunt, sed Persis, Græcis et Romanis subditi vivunt. Tandem patriâ pulsi per orbem vagari coguntur. Si enim hæc sunt divinæ specialis providentiæ argumenta, satius fuisset divino carere favore.

Respondeo ex Judæorum infortuniis potiùs confirmari divinam in gentem illam providentiam, nec in ullâ re adeò conspicuam esse hanc numinis procurationem, quàm in calamitatibus huic populo inflictis. Non enim fœ-

(1) Atque utinam nunquàm Judæa subacta fuisset
Pompeii bellis imperioque Titi!
Latiùs excisæ pestis contagia serpunt,
Victoresque suos natio victa premit.
(Rutilius Itiner. 395.)
Victi victoribus leges dederunt.
(Seneca apud S. Aug. de Civ. Dei l. 6, c. 11.)

dere inito in monte Sinâ se Deus adstrinxerat ad tuendum semper et beneficiis afficiendum illum populum; sed moderator et judex gentis constitutus est, cujus est munus punire et castigare, non minùs quàm defendere; atque ita certè fœderis conditiones intellexit illius mediator Moyses, qui clarissimè et cum maximâ gravitate eos de futuris calamitatibus admonuit. Vagi fuerunt per 200 annos eorum parentes apud Chananæos, fateor: sed opibus inter illos valebant, divinâ præsentiâ et sermone sæpiùs recreati sunt, et per totum illud spatium familia illa valdè prosperè egit. In Ægypto post mortem Josephi gravi servitute oppressi ab Ægyptiis fuêre, sed hanc meruerant calamitatem, suâ ad Ægyptiorum superstitiones defectione. Et præterea ob multas alias causas id sapienter permisit Deus, ut illa severitas Ægyptiorum eos separaret et divideret magis ab incolis; ut locus esset illis judiciis, quæ postea exercuit Deus in Ægyptios eorumque reges; ut non adeò amore illius telluris tenerentur Judæi: si enim vix ex Ægypto compelli potuerint, cùm ibi gemuissent sub jugo durissimo, quantâ pertinaciâ ei regioni adhæsissent, si ibi egissent beatam vitam? Mortui sunt etiam spatio quadraginta annorum in deserto omnes egressi ex Ægypto præter Caleb et Josue, sed in punitionem rebellis illius generationis sententiam illam Deus tulerat: et uno verbo quæcumque postea illos mala attigerunt, ea sibi suis criminibus accerserunt. Nedùm profectò ex eo quòd permixti cæteris gentibus vixerint, eorumque bellis fuerint commoti, sequatur eos sub speciali Dei providentiâ non fuisse; è contrario minùs eluxisset Dei cura, si in angulo terræ collocati ignoti vixissent reliquo humano generi: nam in sorte illius gentis hoc singulare est, non quòd duraverit per tot annos, sed quòd in ipsâ omnium gentium commotione et perturbatione perpetuâ incolumis manserit respublica judaica, perpetuis jactata tempestatibus. Quòd, v. g., navis mari transmisso secundis ventis portum attingat, non est mirabile, nec naucleri arguit peritiam: sed si eadem per longum iter adversis ventis impulsa et procellis fatigata, portum attingat, multò magis habet admirationem, idque contigit reipublicæ judaicæ.

ARTICULUS III.

DE FORMA REIPUBLICÆ HEBRÆORUM, FŒDERIS IN MONTE SINA INITI SANCTIONE, AC NOTIS INTERNIS DIVINÆ ORIGINIS IN IPSA CONSTITUTIONE CONSPICUIS.

In asserendâ divinâ legatione Moysis et supernaturali Dei in rempublicam providentiâ, illis solùmmodò usi sumus argumentis, quæ dicuntur externa, desumptis scilicet ex illis notis quas velut in externo habitu gerebat ille legislator, vel quæ in publicâ rerum administratione apparebant. Alia nobis in hoc articulo expendenda sunt, quorum non minor vis et auctoritas apud sapientes esse solet, ducta ex ipsâ legis naturâ et singulari reipublicæ judaicæ constitutione. Si priora illa, miracula nempe et vaticinia, fuerint cœlestis muneris sigilla clarissima, ex his elucebit interior legis supra omnem humanam prudentiam sapientia. Ut in tantâ materiæ copiâ perspicuitas major eniteat, in tres paragraphos articulum hunc tribuemus: in primo de reipublicæ formâ, in secundo de legis sanctione, in tertio de notis divinæ originis in hâc constitutione, legisque sanctione conspicuis disputabimus; articulo sequenti speciatim dicturi de variis legis præceptis moralibus, judicialibus et cæremonialibus eorumque finibus.

§ 1. *De formâ reipublicæ Hebræorum theocratică.*

Apud Hebræos singularem reipublicæ formam deprehendimus et ab omni aliâ discrepantem politiam, in quâ civilis constitutio et religiosa, divisæ apud omnes alias gentes, prorsùs coalùere, ita ut una sine alterâ nequaquàm potuerit consistere. Eò diligentiùs hanc constitutionis formam expendendam ducimus, quòd ex eâ petendæ præsertim sint notæ divinæ originis et in eâ quærenda sit legum multarum intelligentia.

Theocratiæ verò nomine intelligimus Dei imperium seu monarchiam, quæ in naturalem et civilem distribui potest. Monarchia Dei naturalis ea est, quæ jure creationis et omnipotentiæ suæ ac summæ etiam sapientiæ et bonitatis Deo convenit, quamque in omnes creaturas à primâ rerum origine semper exercuit, semperque exercebit. Civilis Dei monarchia ea est, quam Deus inter Israelitas tenuisse dicimus jure solemnis pacti, quo nomen regis

inter eos et rerum omnium civilium arbitrium certâ conditione Deo delatum est. Propter illam duplicem theocratiam factum est, ut Deus in Scripturis sacris nunc rex totius terræ, aliàs rex Israel appelletur. Magna contentio fuit inter eruditos quosdam, præsertim inter Richardum Simon et Joannem *le Clerc*, de durationc hujus theocratici regiminis, priore contendente illud permansisse usque ad Christum regem, alio defendente illud prorsùs abrogatum fuisse in Saülis inauguratione : quomodò componi possit ista lis, quæ est tota de nomine, exponemus alterâ propositione, postquàm in priore confecerimus initio formam reipublicæ fuisse quoad omnes numeros theocraticam.

PROPOSITIO PRIMA.

Forma reipublicæ judaicæ fuit initio theocratica, seu in illâ republicâ rerum civilium summâ potiebatur Deus cum regis titulo et auctoritate.

PROBATIO.—1° Habemus ex c. 19 fœdus initum inter Deum et populum Israel accuratissimè descriptum, solemnemque Dei in regem electionem : « Mense tertio egressionis Israel de « terrâ Ægypti venerunt in solitudinem Sinai, « ibique fixit Israel tentoria è regione montis. « Moyses autem ascendit ad Deum, vocavitque « eum Dominus de monte, et ait : Hæc dices « domui Jacob et annuntiabis filiis Israel : Vos « ipsi vidistis quæ fecerim Ægyptiis, quomodò « portaverim vos super alas aquilarum et as- « sumpserim mihi. » (Dignatur scilicet Deus egregia sapientiæ suæ ac potentiæ exempla nuper edita populo in memoriam revocare, ut ille tantorum beneficiorum memor et ex divinarum virtutum consideratione promptior existeret ad illum in regem eligendum : deinde regis officium se gratum acceptumque habiturum, totamque gentem in curam et clientelam suscepturum significat.) « Si ergo audieritis « vocem meam, et custodieritis pactum meum, « eritis mihi in peculium de cunctis populis : « mea est enim omnis terra. Et vos eritis mihi « in regnum sacerdotale et gens sancta. Hæc « sunt verba quæ loqueris ad filios Israel. » (Deinde conditionem oblatam accipit populus et Deum in regem suum communibus suffragiis eligit.) « Venit Moyses, et convocatis majoribus « natu populi, exposuit omnes sermones quos « mandaverat Dominus, et respondit populus : « Cuncta quæ locutus est Dominus, faciemus. » (Deus, accepto electionis suæ nuntio, statim cum Moyse agere incipit de seipso Israelitis manifestando, de tabernaculo fabricando et legibus rogandis, de politiâ cultuque religioso.) « Cùmque retulisset Moyses verba populi ad « Dominum, ait ei Dominus : Jam nunc veniam « ad te in caligine nubis, ut audiat me popu- « lus loquentem, et credat mihi in perpe- « tuum. »

Fœdus hoc, quo Deus et populus sibi invicem devincti sunt, in libro descriptum fuit, qui *volumen pacti* dicebatur, et cæremoniis in electione principum, et aliis contractibus usitatis ratum firmumque factum est : quippe cùm Moyses Dei promissa et præcepta in libro scripsisset, et populus, auditis iterùm legibus, assensum præbuisset, Moyses, oblatâ victimâ, sanguinis dimidium sparsit super altare, quod Dei locum tenebat, et dimidium super populum, dicens : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum super cunctis sermonibus his.* Atque hoc ritu peracto, ut firmitas omnimoda fœderi adderetur, Moyses, Aaron, Abiu, et 70 seniores, qui populi quasi personam gerebant, in montem ascendisse, et ibi è pacificis comedisse dicuntur. Hæc omnia breviùs, nec minùs explicatè expressit Moyses in Deut. c. 26, his verbis ad populum factis : « Jeho- « vah elegisti hodiè, ut sit tibi Elohim (id « est, Dominus, dux et imperator), et ambules « in viis ejus, et custodias cæremonias illius « et mandata atque judicia, et obedias ejus « imperio ; et Dominus elegit te hodiè, ut sis « ei populus peculiaris, sicut locutus est « tibi, et custodias omnia præcepta illius, « et faciat te excelsiorem cunctis gentibus « quas creavit in laudem, et nomen, et glo- « riam suam. »

2° Deus in Israel rex semper agnitus fuit. Infinita hujus rei sunt in Scripturâ testimonia; elucet maximè locus ille celebris Judic. c. 8, ubi Israelitæ à Madianitarum jugo Gedeonis virtute liberati, principatum et imperium ei posterisque suis obtulerunt, dicentes : *Dominare tu in nos, et filius filii tui, quia liberâsti nos de manu Madian.* Ille verò conditionem oblatam respuit, dicens : *Non dominabor in vos ipse, nec dominabitur in vos filius meus; sed dominabitur in vos Dominus.* Aliud habemus testimonium in lib. 1 Reg. c. 8, ubi Deus Samuelem, populi regem postulantis vota molestè ferentem, sic consolatur : *Audi vocem populi in omnibus quæ loquuntur tibi, quia non te spreverunt, sed me spreverunt, ne regnem super cos.* His verbis indicat Deus se in gentem israeliticam ad ea

usque tempora regnavisse, et regis civilis exercuisse officia. Hinc dixit Isaias c. 33, v. 22 : *Dominus enim judex noster, Dominus legifer noster, Dominus rex noster, ipse salvabit nos.* Et David : *Regnabit Dominus qui sedet super Cherubim;* et Ps. 84 : *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus;* et Ps. 149 : *Lætetur Israel in eo, qui fecit eum, et filii Sion exultent in rege suo.* Et auctor libri Ecclesiastici scripsit : *Unicuique genti Deus præsidem dedit, Israel Dei portio est.* Hinc quoque solium in quo sedebat Salomon speciali quâdam ratione solium Domini vocatur; et regnum quod Salomonis posteri tenuerunt, regnum Domini; et judicium quod populi principes ferebant, judicium Domini; et Jerusalem dicitur civitas regis màgni.

Hanc quoque propositionem nostram confirmat veterum scriptorum auctoritas. Inter eos Josephus Moysen inducit Judæos sic alloquentem : « Optimum quidem vobis est, optimatum « regimen, et in sic administratâ republicâ vi- « vere; nec est cur alterius politiæ formæ deside- « rium vos accipiat, sed præstat ut hâc contenti « in legum et vestrâ ipsorum potestate sitis. « Satis est Deum habere gubernatorem. » Et paulò post sic Moysem belli leges populo præscripsisse dicit : « Exercitum contra eos (hos- « stes) educite, summum imperium Deo com- « mittentes, sed creantes unum aliquem vir- « tute præcellentem, qui vicarius sit ei, et quasi « proimperator. » Idem l. 2 contra Appionem habet : « Innumeræ sunt particulatim gentium « et morum apud omnes homines differentiæ : « alii quidem monarchiis, alii oligarchiis, alii « verò democratiis reipublicæ potestatem com- « miserunt. Noster autem legislator nihil ho- « rum intendens, politiam nostram theocra- « tiam declaravit, Deo præcipuè principatum « assignans et potentiam. » Ideòque idem historicus scripsit, Moysem suâ legislatione effecisse, ut omnis moralis et civilis virtus esset pars religionis, id est, pietatis erga Deum, cùm in aliis constitutionibus religio sit pars virtutis (1). Hanc etiam sententiam suo suffragio probavit Theodoretus in lib. 1 Sam., quæst. 15, qui formam administrationis publicæ apud Hebræos sic expressit : « Dominus Deus, et Dei « et regis implebat munus. Propheta verò Sa- « muel erat administer et veluti quidam præ- « fectus aut magister militum, aut tribunus « plebis. »

3° Loci regii prærogativæ et jura majestatis Deo reservata fuêre, obiitque omnia regis munera. Nam regis jura sunt, leges rogare et sancire; proreges suos et judices reipublicæ constituere; in rebus difficilioribus mentem suam declarationibus explicare; exercitus ducere, bella et fœdera inire; denique toti reipublicæ consulere, cavereque ne quid detrimenti illa capiat. Atqui 1° legislativa potestas, sine quâ suprema auctoritas esse nequit, ad Deum solùm pertinebat : ille initio leges, sive judiciales, sive rituales constituit, quibus derogare aut obrogare nulli unquàm licitum fuit. Erant leges mosaicæ incommutabiles et divinâ semper in republicâ firmatæ auctoritate, et proinde fuerunt perpetua regiæ Dei potestatis monumenta. 2° Deus ministros tum ordinarios, tum extraordinarios constituebat jure regio. Non solùm tribum leviticam in suum assumpsit famulitium, et familiam Aaronis sacerdotio in perpetuum decoravit, sed judices etiam populi ipse instituit, eorumque potestati limites posuit. 3° Regis officium præterea præstitit, viros pietate et fortitudine præcellentes ad rempublicam regendam evocando. In rebus difficilioribus more regum declarationibus et responsis ex oraculo datis, mentem suam significabat : sic in causâ filiarum Salphaad hæreditatum jura definivit, et controversias graviores sæpiùs circa res sacras et civiles determinavit : imò lege præceptum fuit, ut illæ causæ graviores ad illum deferrentur. 4° Exercitum ducebat et gentis bella pugnabat. Illud asserit Josue c. 23 et, ut verbis suis fidem adstruat, incursus illos hostiles enumerat, à quibus summi numinis auspiciis liberati fuissent. Hincque etiam Deus triumphator in Israel dicitur in Scripturâ sacrâ. Arca fœderis, præsentiæ divinæ symbolum, agmina semper præcedebat; et quamdiù Israelitæ sub tentoriis versabantur, Deus etiam in tentorio agere et in medio castrorum, ut loquitur Moyses, ambulare censebatur. 5° Fœdera nulla inire neque bella sine Dei consensu licebat : juxta hoc præceptum Num. 27, 18 : « Dixitque Dominus ad Moysem : « Tolle Josue filium Nun. Pro hoc si quid agen- « dum erit, Eleazar sacerdos consulet Domi- « num : ad verbum ejus egredietur et ingre- « dietur ipse et omnes filii Israel cum eo. » Hanc legem servatam fuisse discimus ex libris

(1) Οὐ γὰρ μέρος τῆς ἀρετῆς ἐποίησε τὴν εὐσέβειαν, ἀλλὰ ταύτης τὰ μέρη τ' ἄλλα σύνειδε καὶ κατέστησε· λέγω δὲ τὴν δικαιοσύνην, τὴν καρτερίαν, τὴν σωφροσύνην, τὴν τῶν πολίτων πρὸς ἀλλήλους ἐν ἅπασι συμφωνίαν.

Josue et Judicum. Denique totius reipublicæ curam in se Deus susceperat, et fuerat Hebræis pollicitus se præsidio illis futurum, quamdiù essent legem ejus servaturi : quæ promissa sua præstitisse Deum certum est ex totâ historiâ judaicâ.

In hâc reipublicæ theocraticâ constitutione doctores hebræi multorum Moysis institutorum rationes quærunt, speciatim verò tabernaculi omniumque ejus partium, quod instrumentum palatii et tentorii regii loco inserviisse docent. « Deus, inquit Rabbi Schemrob Commentario « in More Nevochim Maimonidis, talem sibi « domum condi jussit, qualis esse solet domus « regia. In domo regiâ hæc omnia, quæ dixi- « mus, reperiuntur : alii scilicet qui custodiant « palatium ejus ; alii qui fungantur officiis ad « regiam dignitatem pertinentibus, qui epulas « instruant aliaque faciant regi necessaria. « Est etiam in domo regiâ locus ad cibos ap- « parandos constitutus. Item locus ubi odora- « menta adolentur. Est etiam mensa in domo « ejus, item conclave ipsi proprium, quò ne- « mo pervenit nisi qui ei secundus est, quos- « que in maximè charis habet. Eumdem ad « modum voluit Deus, ut hæc omnia in suâ « domo inessent, ne quâ in re terrarum regi- « bus concederet. Est enim ille rex magnus, « ut his quidem rebus non indigeat. Verùm « hinc facilè elucet ratio victûs familiaris sa- « cerdotibus et Levitis dati, utpote quem rex « quisque ministris suis suppeditare solet. « Atque hæc omnia spectabant, ut intelligeret « vulgus, regem, nempe Dominum exercituum, « inter vos versatum. » Aliud insigne regiæ majestatis ab illis habetur dimidium sicli, quod tributi loco quotannis Deus accipiebat ab omnibus Israelitis vigesimum annum prætergressis (1). Vide Spenserum de Legibus heb. ritualibus ; Warburton div. Leg. Moysis l. 5, sect. 2.

(1) Auctor libri famosi, non ita pridem apud nos editi, qui inscribitur : *Le despotisme oriental*, asserit pleraque post diluvium imperia fuisse totidem theocratias, quam notionem à Spensero acceperat, qui in dissert. de Theocr. Jud. c. 3, scripsit : « Seculi moribus ita factum « erat, ut dii sui principatum quemdam inter « servos suos obtinerent, et nomine rituque « regio colerentur. Nam seculo illo deos titu- « lis illis Moloch, Elohim, Baalim et hujusmodi « aliis, regibus et magnatibus tribui solitis, « insignire solebant : eos imperii arbitros ple- « rumque ponebant, cùm nec bella gerere, nec « civitatem condere, nec regem eligere, nec « grandius aliquid moliri solerent, priusquàm « deos per oracula vel auspicia consuluissent. »

Propositio II.

Nunquàm rescissum est fœdus sinaicum nec consequenter abolita prorsùs theocratia per illud fœdus instituta, usque ad Christum regem. At variis successivè gradibus ab externâ administratione reipublicæ recessit Deus, et hoc sensu imminuta est gradatim theocratia.

Probatio. — I. Nunquàm prorsùs rescissum est fœdus sinaicum, nec immutata reipublicæ forma. Non primùm ubi constituti sunt reges, quia regum illorum sicut et judicum electio non ad populum, sed ad Deum pertinebat : statuerat illud Moyses Deut. c. 17 : « Cùm in- « gressus fueris terram quam Dominus Deus « tuus dabit tibi, et dixeris : Constituam super « me regem sicut omnes habent per gyrum « nationes ; eum constitues quem Dominus « Deus tuus elegerit de medio fratrum tuo- « rum. » Ex quibus verbis clarè patet nequaquàm ex constitutione regis à Deo electi immutatum iri statum reipublicæ, sed vetitum fuisse ne aliquid statueretur sine Domini veniâ et auctoritate, quod seditiosum fuisset. In hoc ergo differebat judicum et regum institutio, quòd illi sæpiùs interiori spiritu excitati, hi designatione externâ ad munus vicarium vocati fuerint. Deinde hi reges nullam habebant potestatem legislativam, qualis ei convenit qui omnia habet supremæ majestatis jura ; sed executivam, quâ vicarii et proreges non possunt carere. Nullas unquàm ab ipsis rogatas leges invenimus, aut ulla ex mosaicis institutis ab ipsis abrogata unquàm fuisse. Præterea Deus post constitutos reges jure suo usus est sæpiùs, non tantùm in illis eligendis, sed etiam exauctorandis ; sic Saülem propter malè administratam rempublicam, et quòd suis jussis non paruisset, abjecit, et totam ejus familiam à throno exclusit, atque *elegit David ; de post fœtantes accepit eum pascere Jacob servum suum*

Quam sententiam vanitatis jure arguit Warburton div. Leg. Moysis l. 5, sect. 2. Ex regibus deos creabant quidem ethnici ; sed deos in reges proprio sensu nunquàm elegerunt : hinc factum est, ut dii servaverint regia nomina, sed nullam rerum publicam administrationem retinuerunt. Marshamus sect. 13, p. 340, etiam innuere voluisse videtur theocratiam judaicam à paganis derivatam : fatetur tamen paganorum deos nomine potiùs, quàm re reges fuisse. « Moyses quidem Θεοκρατίαν declaravit Hebræo- « rum rempub., ne sibi potestas regia deferre- « tur ; Athenienses autem Διοκρατίαν suam Apol- « lini acceptam retulerunt ; ut regis nomen « Jovi cederet, neque tam titulus, quàm po- « testas regia imminueretur.

et Israel hæreditatem suam. Nec in familiâ David hæreditarium sceptrum fuit, nisi ad remunerandas illius principis virtutes. In regno quoque Israel per prophetas suos reges alios exauctoravit, aliosque elegit sine ullâ legum reipublicæ violatione. Tandem reges suos ut Dei vicarios et ministros semper habuêre Judæi, Deumque pro rege summo agnovêre, ut patet ex iis omnibus testimoniis quæ propositione præcedenti allata sunt, quæ excerpsimus ex illis libris, qui post constitutos reges scripti fuêre. Jerusalem semper dicta est civitas regis magni, solium regum Juda, speciali ratione solium Domini. Non fuit etiam reipublicæ forma mutata, nec rescissum fœdus Mosaicum in captivitate Babylonicâ : nam declaravit Deus per prophetam Aggæum et alios, se semper esse regem et Deum eorum. Inter multa hujus rei argumenta locus insignis est apud Aggæum c. 2, 5 : « Et nunc confortare, Zorobabel, dicit Dominus : et confortare, Jesu, fili Josedech, sacerdos magne, et confortare omnis « populus terræ, dicit Dominus Deus exercituum; et facite (quoniam ego vobiscum sum, « dicit Dominus exercituum) verbum quod « pepigi vobiscum cùm egrederemini de terrâ « Ægypti : et spiritus meus erit in medio vestrûm; nolite timere. » Quodnam erat fœdus istud initum olim, quod ratum firmumque esse declarat Deus, nisi illud quod expressit Moyses his verbis : *Jehova elegisti hodiè, ut sit tibi Elohim, et ambules in viis ejus, et obedias ejus imperio; et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris,* etc.

II. Non minùs certum est theocratiam variis gradibus imminutam fuisse, hoc sensu, quòd ab administratione reipublicæ gradatim recesserit Deus. Fuit illud Dei regimen in perfectissimo statu quamdiù vixit Moyses, et erant Israelitæ vagi in deserto; toto isto tempore obiit Deus omnia munera legislativæ, executivæ et judiciariæ potestatis. « Invenit eum « (populum Israel) in loco horroris et vastæ « solitudinis : circumduxit eum et docuit et « custodivit quasi pupillam oculi sui. Sicut « aquila provocans ad volandum pullos suos « et super eos volitans, expandit alas suas et « assumpsit eum, atque portavit in humeris « suis. Dominus solus dux ejus fuit. » Post subactam terram Chanaan, quamvis semper præstò esset eorum rebus Dei præsidium, haberent oraculum quo de voluntate divinâ in rebus gravioribus certiores fierent, excitaretque Deus viros fortitudine et sapientiâ præcellentes, qui dictatorio jure populum suo nomine regerent et ab hostibus liberarent, tamen multis partibus minùs perspicua et perpetua erat Dei in rebus civilibus interventio, quàm fuerat tempore Moysis. Post constitutum regem, quamvis hæc verba Samuel ad Israelitas fecerit : « Nolite timere; vos fecistis universum « malum hoc; verumtamen nolite recedere à « tergo Domini, sed servite Domino in toto « corde vestro; et nolite declinare post vana, « et non derelinquet Dominus populum suum « propter nomen suum magnum, quia juravit Dominus facere vos sibi populum; » quamvis duo priores reges à Deo electi fuerint, et constet eos oraculum Urim consuluisse; tamen iis regnantibus imminuta est Dei in rebus civilibus interventio, cùm appareat ex Scripturis multa ex eorum arbitrio facta esse, videlicet bella et fœdera inita, magistratus inferiores institutos, pœnas capitales irrogatas; quæ omnia in primâ origine reipublicæ sine divino jussu fieri non poterant. Postea verò regnum hæreditarium factum est, siluit oraculum et rariùs Deus rebus civilibus sese immiscuit. Tandem post captivitatem Babylonicam spiritus propheticus, omniaque fermè extraordinariæ Dei providentiæ indicia et pignora defecerunt. Qui plura de hoc argumento velit, legat sectionem 3, l. 3, div. leg. Moysis.

§ 2. *De fœderis Mosaici sanctionibus, seu de pœnis illi fœderi propriis.*

Quæstionem inchoamus difficilem, in quâ explicandâ adhibenda est summa verborum proprietas, ne Pelagianis ex unâ parte non satis fœdus Mosaicum et Evangelicum discriminantibus, aut contrariis recentiorum quorumdam erroribus favere videamur : et idcircò acutissimi theologi verbis et auctoritate uti satius ducimus. « Occurrit, inquit Suarezius de Leg. l. 9, c. 6, commune dubium, quales fuerint promissiones illius legis, an temporales tantùm, an etiam spirituales et æternæ. Et ratio dubii est, quia D. Thomas significat promissa illius legis fuisse tantùm temporalia, et reddit rationem, quia lex illa disponebat ad Christum sicut imperfectum ad perfectum, et dabatur populo adhuc imperfecto in comparatione perfectionis, quæ erat futura per Christum : imperfectorum autem est, quòd temporalia bona desiderent, et ideò illa lex per temporalium bonorum promissiones homines inducebat. Nam qui vult, ait divus Thomas, inducere alium ad observantiam præcepti, ea

debet promittere, quæ magis sunt in ejus affectu : nam sicut qui docet, incipere debet à facilioribus, ita qui movere alium vult, ei proponere debet, quæ faciliùs movere possint. Unde ob eamdem causam comminationes illius legis erant de pœnis temporalibus, quia earum timor magis movere solet animales homines et imperfectos. Confirmatque hoc D. Thomas ex Paulo ad Gal. 3, comparante legem pædagogo, et consequenter Israeliticum populum puero existenti sub pædagogo : nam sicut puer maximè sensibilibus movetur, et ideò à pædagogo interdùm flagellis terretur, aliquando verò levibus munusculis et promissionibus inducitur, ita lex illa populum sibi subjectum inducebat, quod etiam constat ex tenore legis Deut. 27 et 28, et ex usu Prophetarum, Isaiæ 1 : *Si volueritis et audieritis me, bona terræ comedetis,* etc., et sæpè in aliis.

« Significat autem D. Thomas hoc esse intelligendum exclusivè, ita ut non solùm lex illa temporalia frequenter promiserit, quod evidentissimum est, sed etiam quòd nihil excellentius promiserit, ad hoc enim discursus D. Thomæ tendit. Unde promissio illa quæ habetur Lev. 18, et Ez. 20 : *Custodite leges meas, atque judicia, quæ faciens homo vivet in eis,* de vitâ corporali intelligit idem D. Thomas qu. 100, art. 52, ad 2, ex Paulo ad Gal. 3, ubi significat diversitatem esse inter illas duas sententias : *Justus ex fide vivit,* et : *Qui fecerit ea vivet in illis;* quòd prior intelligitur de vitâ spirituali, posterior autem minimè, quia lex non est ex fide. Et ideò in priori sententiâ simpliciter dicitur, *vivit*, in posteriori autem non simpliciter, sed cum addito, *vivet in illis,* id est, in lege, cujus pœnas non incurret, vel in justitiâ legis, ut exponere videtur idem Paulus ad Rom. 10, dicens : *Moyses enim scripsit, quoniam justitiam, quæ ex lege est, qui fecerit homo, vivet in eâ.* Præterea idem Paulus ad Hebræos scribens hanc sententiam indicare videtur. Nam c. 7 dicit : *Novi Testamenti melìorem esse spem,* utique quia est de æternis bonis, *per quæ approximamus ad Deum.* Ergo hæc non promittebantur in veteri Testamento, et ideò c. 8 addidit, novum Testamentum *melioribus repromissionibus sancitum esse.* Hinc sancti Patres multùm huic sententiæ favere videntur : nam D. Augustinus de Civ. Dei lib. 18, c. 11, dicit legem appellari vetus Testamentum, quia promissiones terrenas habet, et per Jesum Christum futurum fuerat Testamentum novum in quo regnum cœlorum promitteretur. Quæ differentia manifestè requirit, ut promissio regni cœlorum in veteri Testamento facta non fuerit, et subjungit rationem similem discursui D. Thomæ, dicens : « Hunc « enim ordinem servari oportebat, sicut in « unoquoque homine, qui in Deum proficit, id « agitur quod ait Apostolus, ut non sit prius « quod spirituale, sed quod animale, postea « spirituale. » Et ita in qu. 92 in Ex. dicit, licet in veteri Testamento præcepta ad bonos mores pertinentia reperiantur, promissiones tamen carnales atque terrenas fuisse : et qu. 33 in Num. inter alias differentias inter utrumque Testamentum hanc constituit, quòd in veteri promissa erant temporalia, in novo spiritualia; quod 4 contra Faustum et Ep. 120, et in aliis locis sæpè repetit. Unde Bernardus serm. 30 in Cant. de Lege dixit : *Grave legis jugum et vile præmium, nam terra est in promissione,* cui statim opponit suave jugum legis gratiæ, quæ promissionem habet vitæ quæ nunc est, pariter et futuræ. Hinc denique Hieronymus dialogo primo contra Pelagianos, et Chrysostomus in Matthæum, dixerunt regnum cœlorum cœpisse prædicari de Evangelio : *Legens legem, legens Prophetas, legens psalterium, nunquàm regnum cœlorum audivi, nisi in Evangelio.* Hieronymus autem reprehendit Pelagium, qui dicebat regnum cœlorum etiam in veteri Testamento repromitti : *Cùm perspicuum,* inquit, *sit, regnum cœlorum primùm in Evangelio prædicari.*

« In contrarium verò est, quia non videtur posse negari quin antiqui observatores legis Moysis vitam æternam per eam sperarent; de hâc enim retributione loquitur David Ps. 118, cùm dicit : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem;* et clariùs Tobias c. 2 filio dicebat : *Filii sanctorum sumus et vitam expectamus, quam daturus est Deus iis qui fidem suam nunquàm mutant ab eo.* Et 2 Machab. 7, unus eorum dixit : *Rex mundi defunctos nos pro suis legibus in æternæ vitæ resurrectione suscitabit.* Unde de illâ vitâ intellexisse illam promissionem, *qui fecerit ea vivet in eis;* de quâ etiam Ezec. c. 8, cùm dicit : *Qui custodierit præcepta mea, et fecerit judicium et justitiam, vitâ vivet;* et similia habet c. 33, et vita æterna expressè promittitur Dan. 12, et Sap. 5 : *Justi in perpetuum vivent.* Denique Isaias c. 64, æterni præmii dignitatem agnoscens et expectans ait : *Oculus non vidit, Deus, absque te, quæ vræparâsti diligentibus te,* et c. 43, describit æternum præmium virtutis. Non videtur ergo dubium quin homines sub lege vi-

ventes promissionem haberent vitæ æternæ et illam sperarent, quod apertè confirmat Apostolus ad Hebræos 11, ubi factâ longâ enumeratione justorum illius temporis concludit : *Et hi omnes testimonio fidei probati non acceperunt repromissionem*, quod necesse est intelligi de repromissione æternâ : nam temporales promissiones multi acceperunt, de quibus in principio dixerat : *Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones.* Denique non solùm pœna temporalis, sed etiam æterna cognoscebatur et timenda proponebatur in illo tempore, ut constat ex iisdem locis. Unde etiam tunc peccando mortaliter reatus illius pœnæ incurrebatur, ut est de fide certum; ergo necessarium est, ut etiam æternum præmium proponeretur : nam hæc duo connexa necessariò sunt, et eadem est utriusque ratio. Quod etiam apertè ostendit princeps quidam Judæorum, qui Christum interrogavit, *quid faciens vitam æternam possidebo?* Luc. 7, c. 18; habebat ergo notitiam illius et spem.

« Dicendum verò est, utramque partem rectè intellectam veram esse. Lex propriè sumpta non promittebat præmia æterna, sed temporalia, ut priores Patres docent, et ratio eorum suadet, et ex testimoniis ex lege citatis colligitur, addendo nullum ex propriâ lege afferri testimonium, in quo spirituales fiant. Et nihilominùs verissimum etiam est, homines sub lege constitutos habuisse promissionem vitæ æternæ et spiritualium bonorum, et fidem ac spem eorum, sine quâ impossibile est remissionem peccatorum obtinere. *Accedentem enim ad Deum oportet credere, quia est, et quòd inquirentibus se remunerator sit.* Neque hoc posterius cum priori repugnat, quia hanc promissionem non habuerunt Judæi ex lege, sed ex patribus (ut sic dicam), utique per traditionem eorum (1). Nam à principio Ecclesiæ facta est hominibus fidelibus et in eis per traditionem permansit fides ejus, et in Abraham revocata est et expressior facta; sic ergo ad

(1) Clarissimus auctor libri celebratissimi, qui inscribitur divina Moysis Legatio, in omnibus, post primam, editionibus, auctorem hujus operis arguit inconstantiæ et contradictionis, quòd hæc duo conjunxerit, et duas propositiones contrarias defendendas susceperit : « The consequence of which is that the « two large chapters in his second volume « (the first to prove that a future state was « always a popular doctrine amongst the Jews : « and the second, that temporal rewards and « punishments were really and equally distri « buted amongst them under the Theocracy) « just serve to confute one another : or more « properly, the second chapter, by aid of the « arguments taken from the *divine legation*, « effectually overturns all that he has advanced « in the first. » An hæc duo, uti exponuntur à Suarezio et infra ab auctore defenduntur, inter se pugnent, penès lectorem sit judicium. — Arguit etiam eodem loco auctorem vir doctissimus, quòd cùm suas probationes pro temporali legis Mosaicæ sanctione et extraordinariâ Dei providentiâ ex libro de divinâ Moysis Legatione desumpserit, tamen argumenti ibidem adhibiti vim haud intellexerit, aut malè repræsentaverit. Cui objectioni respondet auctor, se, quamvis in multis sui operis partibus, et in hâc præsertim disputatione, multùm usus sit ingenio et eruditione Warburtoni, tamen hoc loco ejus argumento nullo modo uti voluisse. Argumentum scilicet clarissimi viri hisce duobus syllogismis, ipso docente l. 6, sect. 6, seu t. 5, p. 364, continetur. « Omnis religio, seu « societas, quæ non fundatur in fide futuræ « post mortem vitæ, sine providentiâ extraordinariâ consistere non potest. Atqui religio « et societas Judaica non habebant pro adminiculo fidem futuræ vitæ. Ergo religio et so« cietas Judaica habebant pro adminiculo ex« traordinariam Dei providentiam. Item : Om« nes veteres legum latores putabant religionem « illam, quæ non fundaretur in fide futuræ « vitæ, consistere non posse sine extraordina« riâ Dei providentiâ. Atqui Moyses eruditus « in omni scientiâ Ægyptiorum (cujus scientiæ « pars primaria erat fidem futuræ vitæ inculcare), talem proposuit religionem. Ergo Moy« ses putabat religionem suam habere pro « adminiculo extraordinariam Dei providen« tiam. » Sed nullam ex horum syllogismorum proportionibus auctor asseruit, multò minùs sibi totum argumentum defendendum proposuit. — Demùm vir clarissimus hujus operis auctorem arguit, quòd cùm multa passim ex libro de divinâ Moysis Legatione mutuatus sit, hâcque ratione suis commodis et etiam fortè famæ consuluerit, non semper tamen gratiam retulerit. Est hæc justa querimonia. Causæ verò, cur auctor sæpiùs tam ingratus fuerit, et quas à plurimis jam annis didicit vir clarissimus ex litteris ad communem amicum datis, hæ fuerunt. Quum auctor hujus operis, juvenis et malè providus, animum ad colligenda hæc pro religione argumenta appulit, et etiam quo tempore chartulas suas librario tradidit, sibi erat propositum, et hanc sperabat futuram operis sui præcipuam commendationem, post singula capita auctorum nomina attexere, quibus, aut usus fuisset, aut alii in eodem argumento uti possent. Ideò initio primi voluminis tot sunt in margine expressa nomina. At postea parciùs eadem exhibenda visum est in opere ad juniorum theologorum utilitatem unicè comparato, præsertim postquàm sacra Facultas Parisiensis legem tulisset, ut in thesibus solorum sanctorum Patrum et probatorum theologorum nomina legerentur. Utilitatem juniorum theologorum hisce religionis elementis sibi proponere auctor potuit, et propter studium honestum laudem aliquam quærere, famam non potuit.

populum Israeliticum pervenit, et postea per Prophetas scripta est, non tanquàm nova, sed tanquàm antiqua. Quod totum satis probat testimonium Pauli ad Hieb. c. 11, ubi incipiens ab Abel et progrediens per Patriarchas usque ad Prophetas, omnes dicit habuisse hanc promissionem. Lex ergo nullam promissionem spiritualem huic antiquæ addidit, et in hoc sensu verè dicitur tantùm promisisse temporalia, scilicet quantùm ad promissiones quas ipsa addidit. Et in hoc sensu locutus est D. Thomas cum Augustino. Et in eodem dixit Bernardus fuisse vile præmium, scilicet proprium illius legis comparatum ad onus etiam proprium, quod lex illa imponebat. Chrysostomus autem et Hieronymus, quia non de solâ lege, sed de toto Testamento veteri loquuntur, exponendi sunt, ut loquantur de promissione vitæ æternæ sub expresso nomine regni cœlorum. Vel dicendum est ante Christum non fuisse promissum regnum cœlorum ut jam apertum, et secundùm illum statum assequendum; et hoc modo incœptum esse prædicari tempore legis gratiæ, et hoc intendisse illos Patres: vel certè regnum illud non fuisse promissum, ut præmium operum legis, sed ut præmium operum gratiæ, et ut sic semper ad novum Testamentum pertinuisse. »

Itaque extitit ab ipso mundi initio religio non solùm lumine naturali innixa, sed divinâ quoque revelatione, quæ docebat unum Deum, rerum omnium moderatorem æquissimum, non tantùm in hâc vitâ, sed et in futurâ bonorum et malorum habiturum esse rationem: docebat etiam homines à primævâ felicitate lapsos, esse iterùm in integrum restituendos per futurum liberatorem in quo benedicendæ erant omnes gentes terræ. Religio hæc data primùm Adamo, servatâ traditione apud ejus posteros; post diluvium confirmata Noemo, postea enucleatiùs Abrahamo, aliisque patriarchis, hæreditario jure transmissa est ad Hebræos, semperque mansit in memoriâ populi Deo dilecti. Uno verbo Religio christiana quoad substantiam mundi æqualis est, semperque in omni ætate aliqui fuerunt, qui ad eam pertinuerunt. Lex autem propriè sumpta, et quatenùs distinguitur ab hâc religione quam à patribus acceperunt Israelitæ, superaddita est, ut ait S. Paulus, *propter transgressiones*, ut populus Deo sacer, cui jam credita fuerant eloquia Dei, in rempublicam coactus separaretur ab omni aliâ, nec vicinarum gentium lederetur contagione. Fuit illa munimentum quo tuta semper servarentur veri Dei cognitio, Religionisque christianæ exordia et incrementa. Fuit apparatus legis novæ, quo adumbrarentur res evangelicæ à Christo aliquando propalandæ. Hujus legis nationalis et temporariæ sanctio, si nudam litteram spectes, offerebat quidem bona et mala temporalia (1), quæ erant figuræ bonorum et malorum futuræ vitæ: adeòque sub litterâ latebat spiritualis sensus, à Moyse reverà intentus et ab Israelitis intellectus, qui verè dici potest legis Mosaicæ pars interior. Rectè ergo damnata olim fuit hæc Pelagianorum propositio: *Lex sic mittit ad regnum, quemadmodùm Evangelium.* Et damnandi quoque ex alterâ parte ii qui negant à Moyse injectam esse Judæis spem futuræ vitæ, per fidem vel per opera legis in fide facta obtinendæ.

Hæc omnia suis locis conficiemus: hîc solummodò redarguendum est duplex hominum genus, deistas dico et mysticos quosdam, qui ab iisdem profecti principiis valdè diversas tenent sententias. Utrique statuunt indignum esse Deo homines bonis temporalibus excitare ad præstanda Religionis officia, illius virtutem vanam esse qui talia cuperet terrena commoda; proindeque illam Religionem divinæ originis nullas notas habere, in quâ illa hominibus ut actionum suarum motiva proponerentur. Quid ex eo deistæ conclusêre? Legem Mosaicam vanam esse nec à numine profectam, quæ certo certiùs pœnis erat et præmiis sancta temporalibus. Atque ut huic suæ conclusioni major accedat vis, in eo maximè elaborant, ut efficiant ante captivitatem Babylonicam Judæos nullam immortalitatis animæ aut futuræ vitæ notionem habuisse, sed illam tum temporis ex Babyloniorum et Persarum consuetudine accepisse. Mystici seu figuristæ è contrario, assumptâ religionis Judaicæ divinâ origine, ex eodem principio concludunt nullas fuisse reverà promissiones bonorum temporalium, sed solummodò spiritualium; et Judæos, qui illa expectârunt, spe suâ fraudatos fuisse: quæ

(1) « Judæis equidem scio in lege Mosaicâ, « non cœlestis regni, vitæque mercedem pro- « positam fuisse: contra quàm Pelagius exi- « stimabat, qui eo nomine inter alia postulatus « est in judicio Diospolitano. » Petavius Theol. dogm. t. 1, l. 10, c. 24, § 11. Et afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'Evangile dans le temps que le peuple Juif, qui n'en avait reçu que de temporelles, réprouvé manifestement, etc. Bossuet Hist. univ. c. 29. Vide caput 13 et 14 libri S. Augustini de Gestis Pelagii.

sententia universam pervertit œconomiæ Judaicæ rationem, et divinæ originis istius legis notas multas nobis adimeret, ut ex sequentibus patebit.

PROPOSITIO PRIMA.

Patriarchas, Moysem et Prophetas animarum immortalitatem futuramque vitam credidisse certum est. Hæcque eadem doctrina apud omne Judæorum vulgus semper communis fuit, ac interior legis sensus erat.

PROBATIO. — I. Id certum est de Patriarchis et inter Judæos doctoribus. 1° Multa sunt non obscura hujus doctrinæ vestigia in Scripturis sacris: nam primùm in historiâ creationis, quam Moyses scripsit juxta communem avorum suorum traditionem et doctrinam apud Judæos constantem, anima à corpore valdè diversa supponitur; hoc ex pulvere concretum, illa spiritus vitæ appellata post formatam corpoream molem infusa dicitur: magnificè etiam extollitur naturæ humanæ dignitas, dùm homo ad Dei immortalis imaginem factus exhibetur, quâ certè descriptione Sadducæus et materialista uti nullo modo potuit. Secundò, in Genesi et aliis Scripturæ libris legimus angelos frequenter Patriarchis apparuisse, quod Sadducæorum doctrinam omninò evertit. Tertiò, ex historiâ Enoch, qui dicitur sublatus à Deo, quid aliud concludemus, nisi quod auctor Ecclesiastici et S. Paulus, raptum illum justum fuisse ad meliorem statum in præmium virtutis, quoniam ambulaverat cum Deo? Idem ex raptu Eliæ, qui multis post seculis contigit apud eos quos Sadducæismi arguunt deistæ, licet colligere. Quartò, Patriarchas audimus confitentes esse peregrinos et hospites super terram, et vocantes vitam suam super terram, dies peregrinationis pravos et malos; subit statim mentem hæcce cogitatio, illos meliorem appetiisse patriam, id est, cœlestem: nam, ut argumentatur Apostolus: *Si illius meminissent de quâ exierant, habebant utique tempus revertendi.* Quintò, in fœdere cum Abraham inito hæc fuit ex parte Dei conditio: *Ego ero merces tua magna nimis*, quæ certè promissio nunquàm fuit impleta, si Abrahamum nulla alia manserint præmia et bona, nisi quæ in hâc suâ ærumnosâ vitâ expertus est. Sextò, patriarcha Jacob morti proximus, dùm benediceret filiis suis, divino afflatus spiritu exclamavit: *Expectabo salutare tuum, Domine;* et Balaam eodem spiritu excitatus castra intuens Israelitarum dixit: *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea eorum similia*, ex quibus patet eos aliam vitam post mortem expectâsse. Denique apud Moysem Deus dicitur *Elohim*, id est, Dominus et protector Abrahæ, Isaac et Jacob, ex quo rectissimè concluditur illos Patriarchas vivere, nam protectorem non habent, qui non vivunt.

His ex Pentateucho testimoniis multa consentiunt in singulis V. T. libris. David Ps. 16 canit: « Propter hoc lætatum est cor meum, « et caro mea requiescet in spe, quoniam non « derelinques animam meam in inferno, nec « dabis sanctum tuum videre corruptionem. » Quæ verba etsi ad Messiam propriè pertineant, haud minùs probant Davidem credidisse resurrectionem mortuorum. Postea describit beatitudinem iisdem verbis, quibus utuntur scriptores N. T.: « Notas mihi fecisti vias vitæ, « adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo: dele- « ctationes in dexterâ tuâ usque in finem. » Quorum similia hæc sunt Psalm. 17: « Ego « autem in justitiâ apparebo conspectui tuo; « satiabor cùm apparuerit gloria tua; » et hæc Psalm. 34: « Filii hominum in tegmine alarum « tuarum sperabunt, inebriabuntur ab uber- « tate domûs tuæ, et torrente voluptatis tuæ « potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ, « et in lumine tuo videbimus lumen. » Ista et plura alia apud prophetam regium sensu obvio et naturali significant eum expectâsse post hanc mortalem sortem vitam alteram; et etiamsi concederemus illa loca ad alium sensum transferri posse et esse metaphorica, saltem probant valdè familiare illi fuisse de immortalitate animæ et de resurrectione cogitare, cùm illis notionibus utatur ad significandas etiam res temporales.

Plura quoque in Salomonis scriptis invenimus valdè luculenta ejusdem doctrinæ indicia: Proverb. c. 14, ait: *In malitiâ suâ expelletur impius, sperat autem justus in morte suâ.* Quid expectare justus in morte potest, nisi post mortem bona? Item, Eccl. c. 11: « Lætare, « inquit ironicè, juvenis, in adolescentiâ tuâ, « et in bono sit cor tuum in diebus juventutis « tuæ, et ambula in viis cordis tui et in intuitu « oculorum tuorum, et (pergit seriò) scito « quòd pro omnibus his adducet te Deus in « judicium. Aufer iram à corde tuo, et amove « malitiam à carne tuâ: adolescentia enim « et voluptas vanæ sunt (1). » — Certè hæc

(1) Textum hunc accuratiùs ex Hebræo sic reddit doct. Houbigant: « Lætare, juvenis, in « juventute tuâ; hilaret te cor tuum in die-

christiana sunt, nec illa minùs c. 12 : « Memento creatoris in diebus juventutis tuæ, « antequàm veniat tempus afflictionis, et appropinquent anni de quibus dices : Non mihi « placent..... antequàm revertatur pulvis in « terram suam unde erat, et spiritus redeat « ad Deum qui dedit illum. » Ubi manifestum discrimen ponit inter corpus et animam, et videtur alludere ad Moysis verba initio Genesis. Idem Ecclesiastes hâc pulcherrimâ sententiâ libro finem imponit : « Finem loquendi « pariter omnes audiamus : Deum time et « mandata ejus observa, hoc est enim omnis « homo ; et cuncta quæ fiunt adducet Deus in « judicium pro omni errato, sive bonum, « sive malum, illud sit (1). » Eamdem antea doctrinam inculcaverat c. 3, v. 16 : « Vidi sub « sole in loco judicii impietatem, et in loco « justitiæ iniquitatem, et dixi in corde meo : « Justum et impium Deus judicabit. » Igitur si aliqua sint apud Salomonem, quæ contraria videantur, dicendum est illum in istis locis ex impiorum hominum sententiâ loqui.

Consentiunt denique cæteri Prophetæ : Isaiæ c. 57 : « Justus periit, et non est qui recogitet « in corde suo, et viri misericordiæ colliguntur, quia non est qui intelligat ; à facie enim « malitiæ collectus est justus. Veniat pax, re« quiescat in cubili suo qui ambulavit in dire« ctione suâ : vos autem accedite hùc, filii « auguratricis, semen adulteræ et fornicariæ, « super quem lusistis ? super quem dilatâstis « os et ejecistis linguam ? » Quorum verborum sensus alius esse non potest, nisi quòd justi quandoque immaturâ morte tollantur, ut liberentur ab imminentibus malis et transferantur in locum pacis ; et impios appellat ad contemplandam illam pacem. Idem propheta c. 26 habet : « Vivent mortui tui, interfecti « tui resurgent, expergiscimini et laudate, qui « habitatis in pulvere, quia ros lucis ros tuus. » Et Osee c. 13 : « De manu mortis liberabo eos, « de morte redimam eos : ero mors tua, ó « mors, morsus tuus ero, inferne. » Transferant hæc si velint adversarii ad res temporales, saltem efficiunt, ut jam dixi, valdè familiarem fuisse illam futuræ vitæ et resurrectionis cogitationem. Denique Daniel c. 12 illam doctrinam clarissimè tradit : « Et multi de his qui « dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii « in vitam æternam, et alii in opprobrium, ut « videant semper : qui autem docti fuerint, « fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui « ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ « in perpetuas æternitates. » Nulla ex libris, qui scripti sunt post Danielem, testimonia afferre necesse est, cùm habeamus confitentes Deistas hanc de immortalitate animæ doctrinam à captivitate Babylonicâ valdè apud Judæos communem fuisse.

2° Alia dogmata tenuêre Patriarchæ et Prophetæ cum isto necessariò conjuncta : cognoscebant quippe hominem ad immortale ævum primùm à Deo destinatum fuisse, et in has mortalis vitæ ærumnas ad luendam peccati pœnam devenisse. Sciebant venturum aliquando liberatorem, qui caput serpentis antiqui contereret, hominesque in pristinum statum restitueret ; et ipsa carnis resurrectio valdè clarè in libro Job, loco notissimo, significatur. Hujus liberatoris notitia obscura primùm, clarior postea ex divinis revelationibus apud Judæos evasit, donec tandem in plenitudine temporum *manifestatus in carne, justificatus est in spiritu, apparuit angelis, creditus est in mundo, assumptus est in glorià*. Hinc non dubitavit Christus, quem Messiam esse aliàs ostendemus, ad Scripturas provocare : *Scrutamini Scripturas*, aiebat, *illæ sunt quæ testimonium perhibent de me*. Varios Scripturarum textus, in quibus hæc de redemptione hominum doctrina continetur evolvemus, ubi de antiquitate doctrinæ christianæ.

3° Christus et Apostoli docent Patriarchas et prophetas doctrinam de animarum immortalitate tenuisse, eamdemque in Scripturis contineri : quorum hîc utimur auctoritate ad confirmandos in hâc sententiâ Christianos, magis quàm ad Religionis christianæ refellendos contemptores. Primò quidem id docuit Christus, Matth. c. 22, ubi Sadducæis de resurrectione mortuorum interrogantibus sic respondit : « Erratis nescientes Scripturas atque « virtutem Dei. . . . . De resurrectione autem « mortuorum non legistis quod dictum est à « Deo dicente vobis : Ego sum Deus Abraham

« bus adolescentiæ tuæ ; sequere eam viam « in quam propendent cor tuum et oculi tui. « Verumtamen noli ignorare quòd super his « omnibus ad judicium te Deus sit adductu« rus. Tolle indignationem ab animo tuo ; « amove squalorem à carne tuâ. Nam vanitas, « ut juventus, sic senectus. »

(1) « Extrema sermonis denique omnes au« diamus : Deum time, et mandata ejus ob« serva ; hoc est omnis homo. Quippe omne « opus Deus ad judicium adducet ; id videlicet « omne quod est absconditum, כל נעלם sive « bonum, sive malum. » Ita ex Hebræo vertit Cl Houbigant.

« et Deus Isaac et Deus Jacob ? Non est Deus « mortuorum,sed vivorum.» Si errabant Sadducæi nescientes Scripturas, ergo Scripturæ reverà continebant illud dogma resurrectionis mortuorum saltem involutè, judice Christo Domino. Secundò Joannis c. 8, v. 28, Christum hæc verba fecisse legimus ad Judæos : *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum : vidit et gavisus est.* Ergo judicio Christi Domini mysterium redemptionis humanæ per incarnationem Filii Dei Abrahæ innotuit, et consequenter animæ immortalitas et æterna vita non ipsum latebant. Tertiò Apostolus Paulus Ep. ad Hebr. c. 11, clarissimè idem affirmat, multa præclara de fide Patriarcharum tradens : « Fide, inquit, Abraham demoratus « est in terrâ repromissionis tanquàm in alie- « nâ, in casulis habitando cum Isaac et Jacob « cohæredibus repromissionis ejusdem : expe- « ctabat enim fundamenta habentem civitatem, « cujus conditor et artifex Deus. » Et paulò post pergit : « Juxta fidem defuncti sunt om- « nes isti, non acceptis repromissionibus, sed à « longè eas aspicientes et salutantes, et confi- « tentes quia peregrini et hospites sunt super « terram. Qui enim hæc dicunt, significant se « patriam inquirere : si quidem ipsius memi- « nissent de quâ exierunt, habebant utique « tempus revertendi : nunc autem meliorem « appetunt, id est, cœlestem. Ideò non confun- « ditur Deus vocari Deus eorum : paravit enim « illis civitatem..... Fide Moyses grandior fa- « ctus negavit se esse filium filiæ Pharaonis, « magis eligens affligi cum populo Dei, quàm « temporalis peccati habere jucunditatem ; « majores divitias æstimans thesauro Ægyptio- « rum improperium Christi : aspiciebat enim « in remunerationem. » Et paucis interjectis pergit Apostolus : « Acceperunt mulieres de « resurrectione mortuos suos : alii autem dis- « tenti sunt non suscipientes redemptionem, « ut meliorem invenirent resurrectionem. » Qui textus nullâ profectò indigent explicatione. Denique nullo modo sine dementiâ suspicari possumus hanc doctrinam summis illis viris incognitam fuisse : quis credat homines sapientissimos, qui omnes omnium gentium philosophos rerum divinarum scientiâ superârunt, primarium illud vitæ moralis fundamentum nesciisse apud alias omnes gentes tam commune?

II Vulgus etiam Judæorum hâc doctrinâ in omni ætate imbutum fuit : videlicet animos post mortem permanere. 1° Quia, naturâ docente, immortalitatem animorum tenere debebant Judæi. Nam hâc doctrinâ caruisse nunquàm non solùm populum integrum, sed nec ullum hominem nisi vanum philosophum, est certissimum ; id fusè et evidenter effecimus in parte operis ubi de lege naturali disputavimus : sed si historiæ omnes et omnia monumenta tradant, hanc doctrinam apud populos obtinuisse barbaros et efferatos, quî dubitari potest quin obtinuerit apud populum optimis utentem legibus et apud quos maximè floruêre scientiæ et artes omnes quæ ad cultum civilem pertinent ? Si in omnium hominum animis, etiam eorum qui omni carent institutione, enascitur spontè futuri Dei judicii expectatio et quædam præsensio futurorum seculorum, quî defendi potest Judæos, solos naturâ ab aliis separatos, eosdem sensus non esse expertos ? è contrario profectò, cùm illa naturalia quasi auguria futurorum seculorum oriantur inprimis ex cognitione numinis, boni et mali cognito discrimine, conscientiâ delicti et innocentiæ, apud eum populum longè clarior esse debuit et defæcata magis illa doctrina, qui Deum ejusque naturam meliùs cognoscebat, et virtutem colere ac vitia fugere ab infantiâ juxta sanctissimam legem instituebatur.

2° Ex traditione dogma de æternitate animorum acceptum Judæi omnes crediderunt. Constat ex supra dictis Patriarchas, quibus prognati sunt Judæi, animos manere post mortem credidisse. Constat Ægyptios, apud quos olim commorati sunt Hebræi, eamdem tenuisse doctrinam, ut omnes consentienti voce tradunt historici et ex cæremoniis sepulcrorum colligere licet. Constat etiam Chananæos, Phœnices, Chaldæos, Arabas, quibus undique cincti erant Judæi, in eâdem fuisse opinione, atque hinc profluxisse præcipuè idolorum cultum, totumque cœlum genere humano completum fuisse. Fuerunt ergo Judæi ad hanc doctrinam instituti præceptis parentum et magistrorum, ac vicinarum gentium exemplis. Ergo necesse est ut illam doctrinam semper tenuerint : nam semel accepta è memoriâ populi nunquàm potuit excidere. « Opinionum quidem commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. »

3° In historiâ sacrâ multa sunt istius doctrinæ apud populum indicia : 1° Illæ imagines, quas Rachel abstulit, relictâ paternâ domo, quæ Theraphim vocantur in Genesi, quæque erant dii penates Laban, nihil aliud fuêre, juxta opinionem eruditorum, nisi mortuorum hominum

sacra simulacra. 2° Israelitæ in deserto, qui initiati fuerunt Beelphegor, comedisse dicuntur sacrificia mortuorum, id est, juxta S. Aug. multosque alios interpretes, sacrificia manibus facta. 3° Illa singularis propensio Israelitarum, quâ perpetuò ferebantur ad ritus superstitiosos ethnicarum gentium probat profectò illos Sadducæos nullomodò fuisse, sed diis manibus dedisse fidem quos gentes vicinæ colebant. 4° Leges illæ severissimæ, quas sanxit Moyses contra magos, ariolos, divinos, incantatores et habentes pythonem, clarissimè ostendunt Israelitas doctrinâ tam communi apud alios populos de diis manibus multùm abusos esse, vel sollicitè saltem cavisse legislatorem, ne illâ abuterentur. Unum locum laudabimus ex Deut. c. 18, « Nec inveniatur in te qui « lustret filium suum aut filiam, ducens per « ignem ; aut qui ariolos scisciteur, et obser- « vet somnia atque auguria; nec sit maleficus « nec incantator, nec qui pythones consulat, « nec divinos ; nec quærat à mortuis verita- « tem. Omnia enim hæc abominatur Dominus, « et propter istius modi scelera delebit gentes « in introitu tuo. » 5° Legimus in libro 1 Reg. Saülem, cùm in maximas angustias ab hostibus redactus esset, nec responsa à Deo per sacerdotes aut Prophetas habere posset, perrexisse ad mulierem pythonissam, eamque rogavisse ut evocaret animam Samuelis ; Samuelem verò apparuisse, et imminens Saüli exitium nuntiâsse. Ex quo loco certè apertum est regem illum, proinde omnes Judæos (nam plebe superstitiosior rex esse non solet) in eâ opinione fuisse, permanere post mortem animas (1). Plura alia argumenta litteræ sacræ suppeditant, sed ad evincendam rem per se evidentem hæc sufficiunt.

III. Addidimus in propositione hanc doctrinam de futuris in alterâ vitâ præmiis et pœnis fuisse ipsius legis interiorem sensum, quamvis littera indicet solummodò bona temporalia, quia planè repugnat; ut Deus præscripserit legem sanctissimam, non tantùm externum habitum, sed etiam interiores sensus moderantem, omnia fidei et charitatis officia præscribentem, cui quisque obedire tenebatur, etiam cum fortunarum suarum ac vitæ jacturâ nullo alio proposito præmio nisi temporali. Quomodò enim quis ad mortem subeundam pro tuendâ veritate ullo alio præmio excitari potest, quàm præmio post mortem obtinendo? Quia repugnat etiam ut Moyses certò ipse crediderit immortalitatem animæ ac vitæ futuræ bona, nec tamen Judæis in suâ religione illorum spem injecerit, præsertim cùm nulla religio sine illâ spe benè possit consistere. Quia contradictionem quoque involvit, ut populus Israel ex sensu naturali et ex traditione patrum crediderit Deum in alterâ vitâ piorum et impiorum habere rationem speraverit futura bona, ut debita obedientiæ præstitæ legi naturali et religionis traditæ præceptis, illa tamen non expectaverit propter obedientiam præstitam voluntati Dei per legem Moysis clariùs et expressiùs explicatæ, ac cum majori majestate in Sina monte promulgatæ. Quia tandem certissimum est ex locis supra laudatis à Suarezio tum ex veteri, tum ex novo Testamento, Judæos semper putavisse se habere per legem suam vitam æternam.

Hanc eamdem sententiam confirmat veterum multorum auctoritas, inter quos duos appellabimus Josephum et Origenem. Prior l. 2 contra Appionem mentem suam sic expressit : « Jam qui legis ad præcepta rebus in omnibus adhærescunt, eis præmium est, non argentum, vel aurum, non corona ex oleastro, vel apio, aut aliquid ejusmodi præconium. Sed conscientiæ quique suæ testimonio freti, quod legislator prædixit, et Deus certissimæ fidei pignore confirmavit, futurum omninò credunt, ut illis qui leges constanter servaverint, proque eis, si opus sit mori, libenter strenuèque mortem susceperint, et novum deinceps ortum et vitæ vicissim alterius longèque melioris fructum Deus largiatur, quæ sanè scriberem ipse nunquàm, nisi ex factis cognitum id omnibus intelligerem, hominum plerosque nostrorum sæpiùs, ne vel una sibi contra legem vocula excideret, omnia fortiter pertulisse. » Quibus consentientia sunt hæc Origenis l. 5 contra Celsum : « Et illud apud Judæos quale fuit, doceri jam tum à teneris unguculis sese supra naturam omnem sensibilem evehere, inclusum in eâ Deum non existimare, sursùm illum et supra corpora quærere? Tum quanti fuit vix natos et adhuc balbutientes didicisse animæ immortalitatem, subterranea tribunalia, mercedem rectè viventibus destinatam?

(1) « Ex hâc historiâ manifestum fit Hebræos vulgò credidisse post corporum mortem animos hominum superesse ; neque enim potuit Saül optare sibi evocari animum Samuelis, nisi superstitem eum esse crederet. Idem colligere licet ex loco Mosis, ubi vetat consuli mortuos, Deut. c. 18. » Joannes Clericus Comm. in libros hist. p. 269, quem ideò hìc laudamus, quòd multis in locis contrariam opinionem secutus sit.

Quàm longe ergo distat à veritate hæc Arnaldi sententia, qui quartâ parte libri qui inscribitur *Apologie de Port-Royal,* ita mentem suam expressit : « C'est le comble de l'ignorance de mettre en doute cette vérité, qui est une des plus communes de la Religion chrétienne, et qui est attestée par tous les pères, que les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres, et que les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels (1). » Cui opponimus hæc viri clarissimi Fleury in aureo suo opere, quod scripsit de Moribus Israelitarum num. 19, tit. *Rel.* : « Ce qu'ils (les Juifs) connaissaient distinctement était, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; qu'il a créé le ciel et la terre ; qu'il gouverne tout par sa providence ; qu'il ne faut avoir de confiance qu'en lui, ni espérer autre bien que de lui seul ; qu'il voit tout jusqu'aux secrets des cœurs, qu'il meut intérieurement les volontés et les tourne comme il lui plaît ; que tous les hommes naissent en péché et sont naturellement enclins au mal, que toutefois ils peuvent bien faire avec le secours de Dieu ; qu'ils sont libres et ont le choix de faire bien ou mal ; que Dieu est très-juste, et punit ou récompense selon le mérite ; qu'il est plein de miséricorde et pardonne à ceux qui ont un regret sincère de leur péché ; qu'il juge toutes les actions des hommes après leur mort : d'où il suit que l'âme est immortelle, et qu'il y a une autre vie. Ils connaissaient encore que Dieu, par sa pure bonté, les avait choisis entre tous les hommes pour être son peuple fidèle : que d'entre eux, de la tribu de Juda et de la race de David, devait naître un Sauveur qui les délivrerait de tous leurs maux, et attirerait toutes les nations à la connaissance du vrai Dieu : voilà ce qu'ils connaissaient distinctement et qui était la matière la plus ordinaire de leurs réflexions et de leurs prières ; voilà cette haute sagesse qui les distinguait de tous les peuples. Car au lieu que chez les autres il n'y avait que les sages qui connussent quelques-unes de ces grandes vérités, encore imparfaitement, et avec une grande diversité d'opinions, tous les Israelites étaient instruits de cette doctrine, jusqu'aux femmes et aux esclaves ; tous étaient dans les mêmes sentiments. »

Objicies : Judæi post captivitatem Babylonicam multùm differebant à patribus suis : quantùm hi ad cultum idolorum proclives fuerant, tantùm illi ab eodem abhorrebant. In libris post captivitatem editis spem futuræ vitæ sæpiùs auctores significant, dùm in Scripturis antiquioribus nullus sit locus, qui ad alium sensum transferri non possit. Non dubitârunt etiam post captivitatem illâ spe excitati Judæi mortem pro lege suâ oppetere, cujus fortitudinis nulla sunt ante captivitatem argumenta. Atqui hæc magna mutatio in populi ingenio et moribus nullam aliam habet causam, nisi quòd immortalitatis animæ notitiam ex Babyloniorum et præcipuè Persarum familiaritate acceperint. Ergo ante captivitatem non erat ista opinio apud populum communis. — Respondeo istam objectionem nihil aliud efficere, nisi quòd Deistæ ad calumniandam religionem Judaicam vanissimas et planè ridiculas opiniones amplecti non dubitent. 1° Quidem fatemur Judæos post captivitatem ad idololatriam minùs fuisse proclives et patriis institutis addictos magis : sed quis non intelligit istam contigisse mutationem quòd gravissimas luissent pœnas pristinorum errorum ; quòd urbis excidium, ruina templi, reipublicæ dissolutio, populi universi captivitas magnum incusserit animis divinæ ultionis terrorem ; quòd tandem experti senserint se tutos et beatos esse non posse, nisi pietate et legis observantiâ divinum mererentur præsidium ? Ex alterâ parte quid tam absurdum, quàm defendere Judæos ab idololatris didicisse ab idololatriâ abhorrere ? Certè quamdiù captivi in Babylone fuerunt, Chaldæorum usi solummodò sunt familiaritate, quorum linguam didicerunt, sed eos idololatras fuisse nemo unquàm negavit : et expressissima prophetarum vaticinia, in quibus Babylonici imperii interitus prædicitur propter idololatriam suam, clarè ostendunt quantùm distârunt Judæi ab eorum doctrinâ et moribus. Sed demus Deistis Judæos usos esse Persarum familiaritate : quid aliud didicissent nisi duo esse rerum principia, bonum unum, alterum malum, colendum esse ignem cum sole, lunâ et sideribus, non esse Deo ædificanda templa, sed in altis locis offerenda sacrificia ? Erant hæc gentis Persarum communia dogmata, à quibus æquè abhorrebant Judæi post captivitatem ac

(1) Si in istâ Arnaldi propositione per vetus Testamentum intelligas pactum initum in monte Sina, quod fuit fundamentum politiæ nationalis et temporalis ; et per Judæos intelligas eos, qui serviliter litteræ inhærentes cum Sadducæis propter bona temporalia Deum colebant, tunc propositionis vitium in eo erit, quòd dicendo Judæos simpliciter adorâsse Deum tantùm propter bona carnalia, significaverit totam gentem, paucis exceptis, in eâ perversitate fuisse.

ab idololatriâ Chaldæorum; neque fuêre ergo in magorum scholis instituti. Videmus è contrario Esdram et Nehemiam post captivitatem unicè occupatos in constituendis rebus omnibus, non juxta aliarum gentium mores, sed secundùm legem Moysis et veteres consuetudines : imò illi ipsi Judæi, qui in imperio Persarum remanserunt, adeò distârunt à Persis in doctrinâ et moribus, ut inde arripuerit opportunitatem Aman concitandi in eos omnium invidiam, et obtinendi ab imperatore edictum, quo omnes capite damnabantur. Deinde si auctores librorum deutero-canonicorum clariùs de animæ immortalitate et futurâ vitâ scripserunt, non putabant profectò se novam tradere doctrinam, sed illam quâ ab infantiâ imbuti fuerant, didicerantque à majoribus. Denique falsum est ante solutam captivitatem Babylonicam nulla esse exempla fortitudinis apud Hebræos : nam ut sileam Prophetas innumeros, qui à regibus Israel et Juda extrema perpessi sunt, in ipso captivitatis initio, regnante Nabuchodonosor, egregia dedêre exempla constantissimæ pietatis tres Hebræi, Sidrach, Misach et Abdenago. Dedit etiam postea Daniel, qui pro religione tuendâ in speluncam leonum lætus descendit.

Propositio II.

Civilis reipublicæ Judaicæ constitutio, quam theocratiam fuisse jam ostendimus, fuit sancta, idque convenientissimè, præmiis et malis temporalibus à Deo reipublicæ capite retribuendis.

Probatio. — Illis præmiis atque pœnis lex Mosaica sancta fuit, quæ in codice legum clarè memorantur; quæ recensent Prophetæ legum Mosaicarum interpretes tanquàm ad fœdus Mosaicum pertinentia; quæ expectabant semper à Deo Judæi vi fœderis cum eo initi; quæ reverà tribuit Deus ad legum suarum vindicandam auctoritatem; quæ theocraticæ institutioni apprimè conveniebant. Atqui

1° In legum codice clarè exprimuntur præmia et pœnæ temporales. Ante datam legem in monte Sina fœderis conditiones exposuit Deus hisce verbis : « Vos ipsi vidistis quæ fe-
« cerim Ægyptiis, quomodò portaverim vos
« super alas aquilarum et assumpserim mihi :
« si ergo audieritis vocem meam, et custodie-
« ritis pactum meum, eritis mihi in peculium
« de cunctis populis, mea est enim omnis
« terra. » Per voces illas, *eritis mihi in peculium*, seu thesaurum dilectum, Deus litterali sensu significavit affuturam illis opem suam ad eorum gentem tuendam et augendam, ut patet ex antecedentibus, in quibus enumerat beneficia sua temporalia; et ex consequentibus, in quibus quasi, ut fidem faciat, dicit suam esse omnem terram : sic etiam post fœdus initum, easdem conditiones declarat Moyses his verbis : « Jehovam elegisti hodiè, ut sit tibi Elohim,
« et obedias ejus imperio : et Dominus elegit
« te, ut sis ei populus peculiaris, et faciat
« te excelsiorem cunctis gentibus, quas crea-
« vit. »

Ex c. 20, v. 5, præcipuam et fundamentalem statûs Judaici legem sic sanxit : « Ego
« sum Deus fortis zelotes, visitans iniquitatem
« patrum in filios in tertiam et quartam gene-
« rationem eorum qui oderunt me, et faciens
« misericordiam in millia, his qui diligunt me
« et custodiunt præcepta mea : » quam visitationem in filios temporali sensu intelligunt omnes. Lev. c. 26 : « Si in præceptis meis
« ambulaveritis... dabo vobis pluvias tempori-
« bus suis, et terra gignet germen suum, et
« pomis arbores replebuntur. Apprehendet
« messium tritura vindemiam, et vindemia
« occupabit sementem, et comedetis panem in
« saturitate; et absque pavore habitabitis in
« terrâ vestrâ..... Auferam malas bestias.....
« persequemini inimicos vestros, et corruent
« coram vobis. » In illâ benedictionum et maledictionum serie, quæ leguntur in fine Deuteronomii, quas cum magno apparatu in montibus Garisim et Hebal pronuntiari voluit Moyses, quæque generalem legis sanctionem continent, hæc mala recensentur : mors, morbus, fames, pestis, bellum, inedia, ærugo, locusta, servitus, etc.; et hæc promittuntur bona : vita longa, bona valetudo, pax, copia, potestas, gloria, etc. Hæc omnia metaphoricè vertere et spirituali tantùm sensu intelligere, est pervertere omnem Scripturam.

2° Prophetæ in præmiis et pœnis temporalibus positam etiam esse legis sanctionem docent : nam ut exordium sumamus ab immediato Moysis successore, Josue in confirmando fœdere bona quoque recenset temporalia, mala minatur ad avocandos Judæos ab idololatriâ temporalia. Salomon cùm cultum divinum instaurâsset, atque addidisset maximam pompam, fudit ad Deum in dedicatione templi pulcherrimam orationem, in quâ illum precatus est, ut fœdus cum populo initum constanter servaret. In illâ oratione præcipuas partes legis recenset, fusèque de sanctione

legis verba facit ; meminit ibidem bonorum temporalium. Isaias c. 30, in præmium abolitionis idololatriæ copiam et abundantiam promittit : « Et dabitur pluvia semini tuo, ubi- « cumque seminaveris in terrâ, et panis frugum « terræ erit uberrimus et pinguis : pascetur « in possessione tuâ in die illo agnus spatiosè, « et erunt super omnem montem excelsum et « super omnem collem elevatum rivi curren- « tium aquarum. » Jeremias c. 8, tempus visitationis sic descripsit : « Consumendo con- « sumam eos; non est uva in vitibus, et non « est ficus in ficulneâ, folium defluxit, et quæ « dedi eis prætergressa sunt. » Idem Jeremias significat abrogandam esse in lege novâ hanc sanctionem veteris legis, nempe visitationem in filios . « In diebus illis non dicent ultra : « Patres comederunt uvam acerbam, et dentes « filiorum obstupuerunt, sed unusquisque in « iniquitate suâ morietur : omnis homo qui « comederit uvam acerbam, obstupescent den- « tes ejus. » Ita etiam Ez. c. 18 : « Quid est « quòd inter vos parabolam vertitis in prover- « bium istud in terrâ Israel, dicentes : Patres « comederunt uvam acerbam, et dentes filio- « rum obstupuerunt? Vivo ego, dicit Dominus, « si erit ultra vobis parabola hæc in prover- « bium in Israel. » Quæ verba Ezechielis fortassè non sunt intelligenda de tempore præsenti, sicut interpretatus est Spinosa, ut hunc prophetam Moysi contrarium efficeret ; sed de tempore futuro, nempe istam parabolam abolendam esse sub lege novâ : nam tota historia Judaica probat Deum ultum esse peccata parentum, filios puniendo, nisi hi suis virtutibus peccata parentùm redimerent ; nec desunt innumera Prophetarum testimonia, in quibus id clarè traditur : « Heu, heu, heu! ait Jeremias, « Domine, Deus : ecce tu fecisti cœlum et ter- « ram in fortitudine tuâ et in brachio tuo « extento : non erit tibi difficile omne verbum, « qui facis misericordiam in millibus, et reddis « iniquitatem patrum in sinum filiorum post « eos; » et Osee habet : « Succidetur populus « meus, eò quòd non habuerit scientiam; « quia tu scientiam repulisti, repellam te, « ne sacerdotio fungaris mihi; oblitus es « legis meæ, obliviscar filiorum tuorum et « ego. »

3° Bona terrena tanquàm pietatis præmia semper expectavêre Judæi; mala temporalia, ubi à Deo deficiebant, metuenda sibi esse putaverunt : id constat ex singulis non solùm paginis, sed lineis veteris Testamenti : unum locum solummodò laudabo, quia in memoriam infinita alia revocabit. « Beatus vir, inquit Da- « vid Ps. 1, qui non abiit in consilio impiorum, « sed in lege Domini voluntas ejus : erit tan- « quàm lignum quod plantatum est secùs de- « cursus aquarum, quod fructum suum dabit « in tempore suo; folium ejus non defluet, et « omnia quæcumque faciet, prosperabuntur. « Non sic impii, non sic : sed tanquàm pulvis, « quem projicit ventus à facie terræ. » Quid ergo? Num dicemus Davidem, Prophetas, Judæosque ad unum omnes non rectè legis sanctionem intellexisse? An falsis promissionibus à Deo deceptos pronuntiabimus?

4° Deus promissis suis stetit, et populum Israeliticum legis suæ observantem semper texit, et bonis omnibus temporalibus cumulavit; rebellem semper castigavit, et calamitatibus in pœnam scelerum inflictis ad se redire coegit, ut supra ostendimus. Sed si ita se erga Israelitas constanter gesserit, quis potest dubitare, quin in dandâ lege illam opem suam pollicitus sit?

5° Præmia et mala temporalia legi Mosaicæ conveniebant, non tantùm propter rationes supra allatas ex SS. Aug. et Thomâ, ductas ex imperfectione populi Judaici rebus terrenis multùm dediti, sed etiam quia sponte nascebantur ex constitutione reipublicæ *theocraticâ*. Cùm Deus dignatus fuisset habenas regni Israelitici tenere et præesse civili statui, hinc necessitas orta est *civiliter* interveniendi in rebus istius populi. At *civiliter* intervenire non potuit nisi per judicia, quibus bona et mala temporalia divideret.

Objicies : Promissiones, quibus contineri videtur felicitas temporalis, significabant reverà res spirituales, nequaquàm verò temporales. Nam illa interpretatio vera esse nequit, quâ positâ Deus fidem non servâsset, sibi contrarius fuisset, et Judæorum cupiditati fomitem addidisset. Atqui positâ interpretatione litterali, 1° Deus fidem non servâsset : nam illæ promissiones sunt generales, et pertinent ad omnes temporum periodos justosque omnes, et ut adimplerentur necesse foret ut justi in omni ætate rerum omnium copiâ semper abundarent. Atqui tamen sub veteri et novo Testamento multi justi caruerunt illis bonis temporalibus. De justis sub novo Testamento nullum dubium est, nec magis dubitari potest quin etiam sub veteri Testamento valdè adversâ usi sint fortunâ : Jacob, v. g., vitæ suæ summam complexus, vocat dies peregrinationis suæ pravos et

malos : et reverà vix ulla fuit ejus vitæ pars expers afflictionis. David hâc inæquali bonorum et malorum dispensatione multùm perturbatum se confitetur : « Mei autem, dicebat, « penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos, pacem « peccatorum videns. » Salomon animadvertit « non esse velocium cursum, nec fortium bellum, nec sapientium panem ; sed tempus casumque in omnibus. Justus es, Domine, ait « Jeremias, verumtamen justa loquar ad te : « quare via impiorum prosperatur, benè est « omnibus qui operantur iniquitatem? » Tandem, ut ait Apostolus ad Hebræos c. 11 : « Alii justi distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem; alii verò ludibria et verbera experti sunt, insuper et vincula et carceres ; lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii « mortui sunt; circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti, « quibus dignus non erat mundus : hi omnes « testimonio fidei probati non acceperunt re« promissionem. » 2° Si Deus justis temporalia bona proposuisset, sibi esset contrarius : nam bona terrena in veteri Testamento multùm commendâsset, in novo nihili fecisset. Quid tam indignum divinâ sapientiâ et constantiâ hâc consilii mutatione? 3° Denique cupiditati Judæorum fomitem addidisset : promissionibus enim suis eorum avaritiam, ambitionem, vindictam, luxum et luxuriam auxisset, quod quàm alienum sit à divinâ sanctitate dici nequit. Ergo in veteri Testamento non promisit Deus bona temporalia, sed solummodò spiritualia. Vide librum qui inscribitur : *Règles pour l'intelligence des saintes écritures.*

Respondeo : Nego minorem, quoad omnes partes : et 1° quidem temerè assereretur vanas fuisse promissiones divinas sensu litterali intellectas; contraria quippe esset ista assertio expressissimis Moysis, Josue, Davidis, omniumque Prophetarum testimoniis; qui omnes apertissimè docent Deum temporalem curam habuisse totius reipublicæ, et illam etiam curam aliquatenùs pertinuisse ad privatos. Clarissima sunt hæc Davidis verba Ps. 36 : « Junior « fui, etenim senui : et non vidi justum derelictum, nec semen ejus quærens panem; » et Ps. 127 : « Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus : labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et « benè tibi erit. Uxor tua sicut vitis abundans « in lateribus domûs tuæ; filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ : ecce « sic benedicetur homo qui timet Dominum. » Hæc sanè temporalia bona, vel nihil, sonant. Salomon in oratione suâ ubi Deum precatur ut firmum ratumque habere velit fœdus cum Moyse initum, ejusque servare conditiones, inter alia hæc precatur pro privatis : « Si quis « de populo tuo Israel fuerit deprecatus, cognoscens plagam et infirmitatem, et expandet manus suas in domo hâc, tu exaudies « de cœlo, et propitiare et redde unicuique secundùm vias quas nôsti eum habere in corde « suo, ut timeant te et ambulent in viis tuis « cunctis diebus, quibus vivunt super faciem « terræ. » Isaias c. 3 : « Dicite justo, quoniam « fructum adinventionum suarum comedet. « Væ impio in malum, retributio manuum ejus « fiet ei. » Et c. 33 : « Qui ambulat in justitiis, « et loquitur veritatem, iste in excelsis habitabit, munimenta saxorum sublimitas ejus, panis ei datus est, et aquæ ejus fideles sunt. » Ex visione Ezech. c. 9, clarè patet Deum etiam in generalibus calamitatibus privatorum habuisse rationem : « Et clamavit, ait propheta, « vir in auribus meis voce magnâ dicens : Appropinquaverunt visitationes urbis... et ecce « sex viri veniebant et uniuscujusque vas interitûs in manu ejus : vir quoque unus in « medio eorum vestitus erat lineis, et atramentarium scriptoris ad renes ejus... et dixit « Dominus ad eum : Transi per mediam civitatem... et signa *Thau* super frontes virorum « gementium et dolentium super cunctis abominationibus, quæ fiunt in medio ejus : et « illis dixit, audiente me : Transite per civitatem sequentes eum, et percutite; non parcat « oculus vester neque misereamini ; senem, « adolescentulum et virginem, parvulum et « mulieres interficite usque ad internecionem: « omnem autem super quem videritis *Thau* ne « occidatis et a sanctuario meo incipite. » Clariora etiam sunt verba Amos c. 4 : « Ego quo« que prohibui a vobis imbrem, cùm adhuc « tres menses superessent usque ad messem ; « et plui super unam civitatem, et super alteram civitatem non plui : pars una compluta « est, et pars super quam non plui aruit; et ve« nerunt duæ vel tres civitates ad unam civitatem ut biberent aquam, et non sunt satiatæ. » Idem c. 9, hæc pronuntiat Dei nomine : « Ecce « enim mandabo ego, et concutiam in omnibus « gentibus domum Israel, sicut concutitur tri« ticum in cribro, et non cadet lapillus super

« terram; in gladio morientur omnes peccatores « populi mei. »

Negamus etiam ea, quæ in objectione afferuntur, ullo modo nostræ assertionis certitudinem elevare : nam quamvis statuamus Deum, sub veteri lege, piorum et impiorum specialem rationem habuisse, necesse non est defendere justos semper in omnium rerum copiâ vixisse cum maximo honore, gloriâ et imperio, et malos in omnium rerum fuisse inopiâ. Hoc enim cum constituto naturæ ordine non potuit convenire, nec sine perpetuis miraculis impios reges et magnates omnibus rebus privare, aut pios ex infimâ plebe ad regni fastigium evehere potuisset Deus : sed necesse fuit solummodò, ut quisque quò in suâ esset conditione legis observantior, eò communiter secundà magis uteretur fortunâ. Et certè quamvis Jacob ex fratris Esaü invidiâ et malitiâ Laban soceri sui, ex filiorum improbitate, in angustiis quandoque constitutus fuerit, fuit tamen semper valdè conspicua in tuendo illo patriarchâ ejusque familiâ Dei providentia, quæ plerùmque efficiebat, ut ex malis orirentur majora bona. Exempli gratiâ, nulla gravior calamitas contigit Jacob amissione filii sui charissimi Joseph; tamen, ut Joseph ipse fratribus dicebat : *Pro salute vestrâ misit me Deus ante vos in Ægyptum.* Sic etiam David Ps. 72, post ea verba in objectione laudata statim hæc addit, quæ maximè confirmant conclusionem nostram : « Labor est ante me, donec intrem in sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis « eorum; verumtamen propter dolos posuisti « eis; dejecisti eos dùm allevarentur : quo- « modò facti sunt in desolationem, perierunt « propter iniquitatem suam. » Et alio loco legimus : « Si dicebam : Motus est pes meus, « misericordia tua adjuvabat me; secundùm « multitudinem dolorum meorum in corde « meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. » Multa gravia passi sunt sæpè Prophetæ ab impiis regibus, sed viri isti non erant de numero imperfectorum, qui deberent per temporalia duci ad Deum, sed de numero perfectorum seu spiritualium, quorum virtus erat exercenda et probanda.

Deinde positâ hâc speciali quam defendimus Dei, etiam erga privatos, providentiâ, multa tamen in eo statu rerum pati mala potuerunt justi homines et reverà passi sunt, quæ mala fluebant ex æquabili Dei providentiâ in universum statum : ut, v. g., quando filii pro patribus puniebantur, *patres*, uti ferebat proverbium, *comedebant uvam acerbam, et dentes filiorum obstupescebant;* quando subditi puniebantur pro regibus, ut tempore Davidis contigit, cùm populus propter peccatum illius principis peste afflictus est, dicebat David ad Dominum, cùm vidisset angelum cædentem populum : *Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi; isti qui oves sunt, quid fecerunt?* 2° Necesse etiam fuit, ut esset quædam in divinâ providentiâ erga privatos inæqualitas propter hanc aliam rationem, quia hæc extraordinaria Dei providentia vim suam non exerebat, nisi quando legibus reipublicæ civilibus crimina non erant coercita; delicta publica pertinebant ad tribunal publicum, et occulta peccata propriè ad Deum. Hinc fiebat ut bonum et malum inæqualiter contingeret, ubi remissiùs leges executioni demandabantur : neque Deus interveniebat, donec publica administratio severioribus judiciis castiganda et emendenda esset. 3° In hoc Dei regimine impii quandoque relicti sunt in punitionem aliorum impiorum. 4° Quandoque suspensa manebat Dei manus et interrupta aliquo modo Dei administratio propter peccata populi, et ut revocaretur ad meliorem frugem. Hæc divinæ providentiæ discessio per Prophetas publicè denuntiabatur, ut Isaiæ c. 3 et c. 59, ubi hæc verba sunt : « Ecce non « est abbreviata manus Domini, ut salvare « nequeat, neque aggravata est auris ejus, ut « non exaudiat; sed iniquitates vestræ divi- « serunt inter vos et Deum vestrum, et pec- « cata vestra absconderunt faciem ejus à vo- « bis, ne exaudiret. » 5° Animadvertendum etiam est, non eamdem fuisse in gentem Judaicam Dei providentiam in diversis reipublicæ ætatibus : in deserto illam rempublicam rexit solus sine administro; præsens omnibus rebus adfuit, interprete solummodò usus est Moyse. Post mortem Moysis usque ad Saülem etiam valdè conspicua fuit Dei providentia : gubernabat populum per viros divinitùs excitatos, suoque afflatos spiritu. Postquàm populus seditiosè regem postulâsset, eorumque votis eò usque annuisset Deus, ut theocratiam à rege administrari passus sit, reipublicæ habenas tenuit remissiùs, tum ad ulciscendam rebellionem Judæorum, tum quòd reverà per regis electionem longiùs ab administratione publicâ removeretur. Tandem post captivitatem, etsi spiritus ejus manserit inter eos, fermè defecit ista extraordinaria providentia; idque ob multiplicem causam : quia ad conservationem veræ religionis non ampliùs erat necessaria; deinde

ut magis splendida essent Messiæ opera, fortiùsque Judæos commoverent ejus miracula ; et ut ad eam doctrinam accipiendam, quæ bonorum solummodò spiritualium spem erat allatura, magis disponerentur. Adeò ut pauca tempore secundi templi miracula patrata, eventus et conversiones rerum, nec adeò singulares, nec adeò subitæ, nulli omninò Prophetæ fuerint, uti jam supra notatum est.

Auctor doctus et pius in objectione laudatus parùm attendisse videtur ad œconomiæ Mosaicæ rationem, ubi ad confirmandam opinionem suam scripsit illas promissiones temporales in lege contentas ad omnes justos in omni ætate pertinere; quasi verò eadem prorsùs et in omnibus esset fœderis antiqui et novi natura ; quasi verò lex magnâ ex parte temporalis et politica, ad separandos Judæos à cæteris omnibus gentibus inventa, iisdem necessariò confirmanda esset sanctionibus, ac lex spiritualis Christi ad perficiendum interiorem hominem et adunandos omnes mortales instituta. Monebo etiam nequaquàm à malâ fide Deum absolvi in illâ opinione : nam supponitur Deum de industriâ populum Judaicum falsis delusisse imaginibus bonorum, quæ non erat concessurus ; eumque illis attulisse spem tutelæ et procurationis suæ, quam erat denegaturus.

2° Deus nequaquàm sibi contrarius fuit cùm duarum legum non prorsùs eamdem esse voluit sanctionem : nam ille sibi contrarius non est, qui non mutat propositum, sed ad eumdem finem per sapientissima media contendit : non est sibi contrarius architectus, dùm lapides parat, machinas admovet ad constructionem ædificii, quæ huic fini obtinendo necessariæ sunt : haud secùs in divinâ œconomiâ lex Mosaica cum ritibus suis et sanctionibus pars est valdè cohærens, etiamsi post allatam lucem evangelicam inutilis sit : et mira deprehenditur in totâ Religionis revelatæ serie unitas consilii, uti alio loco efficiemus.

3° Falsò asseritur bonorum temporalium promissiones cupiditati fomitem addere. Numquid, quæso, leges civiles reipublicæ, quas sancire solent principes præmiis et pœnis temporalibus, cupiditatum laxant habenas? certè alia longè fuit legislatorum et omnium hactenùs mortalium mens : legibus politicis tueri se virtutis partes et frena vitiis dare putârunt. Sed fortassè præmia temporalia promissa à Deo augebunt hominum cupiditates, non augebunt eadem promissa ab homine? quæ et qualis est ista argumentandi ratio? Licebit ergo hominibus obtemperare ex spe præmiorum temporalium, Deo promittenti non licebit? Qui se intùs tentaverit, inveniet hominem multiplici motivo excitari ad observationem legis naturalis : tum ex amore justitiæ propter naturalem virtutis pulchritudinem ; tum ex pietate in Deum seu studio obtemperandi voluntati Dei, qui ejusdem legislator est ; tum etiam ex prudentiâ propter suas veras utilitates, seu temporales, seu perpetuas (1). Hæc motiva non tantùm secum consistunt, sed nec debent disjungi. Iisdem ergo hisce tribus motivis excitare potuit Deus Judæos ad observationem præceptorum, quibus continebatur eorum respublica : nullus unquàm cum majori vi orationis et gravitate leges suas sanxit ex duobus prioribus motivis quàm Moyses; proindeque nullus ad veram pietatem potentiùs homines excitavit. Promisit insuper bona temporalia, in politicâ suâ constitutione, retribuenda à Deo reipublicæ politico capite, quæ boni principes præstant subditis quantùm possunt, et quæ omnes nationes etiam christianæ votis et precibus à Deo obtinere nituntur : quod quomodò distet à sapientiâ Dei non intelligimus. « Ea solùm cupiditas rerum temporalium abducit à Deo, quâ bona temporalia nimis avidè concupiscuntur, sic nimirùm ut plus vel æquè concupiscantur quàm Deus ; et hoc modo intelligitur illud Augustini: « Venenum charitatis est cupiditas. » Quando autem bona temporalia moderatè concupiscuntur, in ordine scilicet ad Deum, ea cupiditas neque est venenum charitatis, neque abducit à Deo, cùm bona, sic considerata et adepta, sint quædam via inducens imperfectos ad Dei amorem. » Sylv. 2, 99, art. 6, in 1-2 (2).

(1) Nunquàm tamen hæc motiva in se sufficienter efficacia habenda sunt, independenter à sanctione spirituali, seu à dogmate de immortalitate animæ, quod, ut cæteræ gentes et quidem fide longè perfectiore, Judæi admittebant. P.-S.

(2) Sententiam nostram de legis Mosaicæ sanctionibus clariùs explicavit vir ingeniosus et doctus, sed anonymus, cujus in dissertatione de Miraculis, duas jam epistolas repræsentavimus ; huic sicut et aliis lubenter subscribimus : « Je vous ai promis, monsieur, quelques observations sur l'économie Mosaïque.... Vous l'avez insinué, on se serait épargné bien des disputes, si, avant que d'entrer en lice, on avait eu soin de fixer avec précision l'état de la question, et la valeur des termes. Dans l'économie Mosaïque, on a coutume de renfermer et de confondre des objets très-distingués et très-disparates. Pour éviter

§ 3. *De notis divinæ originis in œconomiâ Mosaicâ conspicuis.*

Theocratia itaque fuit non tantùm nomine, sed re, reipublicæ Judaicæ constitutio; et in supernaturali atque extraordinariâ Dei, quem in magistrum supremum elegerant, providentiâ tota innixa recumbebat. Hinc sponte enascitur quæstio, fueritne illa constitutio à Moyse

moi-même cet inconvénient, je définis les mots avant que d'en venir aux choses, sur lesquelles il pourrait me rester quelques éclaircissements à vous demander. Par économie Mosaïque, je n'entends certainement pas, et personne ne peut raisonnablement entendre la religion, ou la loi naturelle, dont les devoirs et les préceptes sont si clairement énoncés et si souvent proposés dans le Pentateuque et les autres livres de l'ancien Testament. Cette religion est de tous les temps et de tous les peuples. Elle n'est pas étrangère à la religion des Juifs; mais elle ne lui est pas non plus particulière. Sur ce point, nulle difficulté. Il n'y en a pas davantage à reconnaître une très-grande différence entre la Religion révélée et l'économie Mosaïque. Personne ne l'ignore, et Moïse l'apprend lui-même, que la révélation est beaucoup plus ancienne que la législation particulière dont il a été ministre. Cette révélation, dont la première époque remonte jusqu'au premier homme, s'est conservée plus ou moins longtemps dans sa postérité, et les altérations successives qu'elle a essuyées, ne l'ont pas tellement anéantie parmi les nations étrangères à l'alliance, qu'on n'en retrouve encore des traces éclatantes, même à travers les fables absurdes et les mystères impies dont l'histoire nous a transmis le souvenir. Je ne renferme pas même dans l'économie Mosaïque les vérités que Dieu a jugé à propos de révéler, soit aux Patriarches, soit aux Prophètes, avant ou après Moïse. Je donne, par conséquent, plus d'étendue à la religion des Juifs qu'à l'économie Mosaïque.

« La religion des Juifs offre à mes yeux ce corps, cet enchaînement de vérités surnaturelles, que Dieu a successivement manifestées depuis Adam jusqu'à J.-C., et qui sont contenues dans les livres de l'ancien Testament. Ce dépôt renfermait le dogme, la morale, avec la nature et la discipline du culte religieux, que Dieu a daigné révéler à nos pères, en différents temps, et en diverses manières, dit S. Paul, jusqu'aux derniers jours, où il nous a parlé par son propre fils. Avec l'histoire sacrée, et avec S. Paul lui-même, je place Moïse au nombre de ces hommes revêtus de la mission du ciel, pour être les *prédicateurs de la justice* et les hérauts de la foi pour former cette *grande nuée de témoins,* qui tous, jusqu'à Jean-Baptiste, ont prédit la grâce qui nous était réservée, dit S. Pierre, en ont recherché les temps et les circonstances d'après les lumières anticipées et les instructions que l'esprit de J.-C. leur donnait. Moïse a donc été, tout à la fois, un patriarche, un prophète, et à cette double qualité, il a joint celle de ministre dans l'économie dont il s'agit d'expliquer la nature.

« Je la réduis, cette économie, à l'objet du ministère que Moïse exerça, sur la montagne de Sinaï, dans l'alliance entre Dieu et le peuple Juif; alliance qui sépara ce peuple de toutes les nations de la terre, pour en former une république, un royaume dont le Seigneur devait être le législateur, le monarque temporel; alliance que Dieu fit proposer aux douze tribus, et que les douze tribus acceptèrent solennellement; alliance dont le Seigneur dicta toutes les lois à Moïse, pour être promulguées de sa part, et observées par les enfants de Jacob, devenus ses sujets; alliance surajoutée à la Religion révélée, qui était déjà établie, comme un dépôt confié aux Patriarches, aux Prophètes, aux hommes de Dieu, chargés de la transmettre jusqu'à J.-C., qui devait la perfectionner, l'enrichir, la confier à ses Apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles. L'alliance de Sinaï, considérée sous ce point de vue, telle qu'elle est rapportée dans l'Exode depuis le chap. 19 jusqu'au chap. 35, est donc une constitution civile, un code politique, où Dieu parle en souverain temporel à un peuple sur qui désormais il exercera une autorité monarchique relativement à tous les objets qui peuvent intéresser la félicité publique. La félicité publique énoncée dans la sanction de cette loi, roule sur les biens temporels que Dieu, comme monarque, s'oblige de procurer à son peuple, par une providence particulière, pendant toute la durée de la théocratie; et sous la seule condition que le peuple de Dieu sera fidèle à observer les lois contenues dans le volume ou le code de l'alliance. Jusqu'ici, monsieur, je crois n'avoir mis sous vos yeux qu'une analyse succincte de vos principes sur l'économie Mosaïque, principes que vous mettez dans le plus grand jour, et que vous établissez avec toute la force dont ils sont susceptibles. Ils m'avaient néanmoins fait naître deux difficultés : l'une sur la durée de la théocratie, l'autre sur la sanction de ses lois.

« Vous soutenez, contre Jean le Clerc, que l'alliance de Sinaï, ou la théocratie, malgré les affaiblissements successifs qu'elle a essuyés, n'a cependant été ni entièrement abolie, ni abrogée, qu'après l'avènement du Messie. Je souscris pleinement à la vérité de votre assertion et à la solidité de vos preuves. Mais on peut vous objecter que Samuel ne pouvant plus, à raison de son grand âge, soutenir le poids du gouvernement, et que s'en étant déchargé sur ses deux fils, qui ne marchaient pas dans les voies de leur père, les anciens d'Israël s'assemblèrent pour lui demander un roi, tel qu'en avaient les autres peuples : *sicut et universæ habent nationes.* Il était donc question de donner au peuple Juif, non un chef précaire, tels qu'avaient été les Juges, mais un roi véritable, tel qu'en avaient les autres nations. Aussi, la proposition déplut-elle à Samuel, et elle ne lui déplut que parce qu'elle offensait le Seigneur, dont on voulait secouer le joug et rejeter l'alliance; et c'est en effet la réponse que fit Dieu lui-même à Samuel, qui le consulta. Ce n'est pas vous qu'ils rejettent, c'est moi, afin que je ne règne pas sur eux : *Non enim te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos.* Or, Dieu commande à Samuel de se rendre aux désirs de la nation, de lui accorder ce qu'elle

inventa, et ad scientiæ politicæ, quam in Ægypto didicerat, regulas composita, an accepta, ut Judæis persuasit, divinitùs? Ad hujus quæstionis solutionem inquirendum est qui fuerint Ægyptiorum mores, quæ illorum instituta, ut intelligamus an illis usus sit magistris Moyses in suâ constituendâ civitate; perspiciendum quibus instructus dotibus ad

demande, après néanmoins lui avoir expliqué toutes les charges du nouveau gouvernement qu'elle veut adopter. Je n'ajouterai pas, pour prouver que la puissance législative était dévolue aux rois d'Israël, que David régla l'égalité dans le partage du butin entre ceux qui allaient au combat et ceux qui restaient au bagage, et que ce règlement, sur lequel nous ne lisons pas que le Seigneur ait été consulté, fut suivi comme une loi stable et permanente dans Israël, *constitutum et præfinitum, et quasi lex in Israel* (1 Reg. 30, 25); le texte hébreu a quelque chose de plus expressif : *Et fuit à die illâ et deinceps* (insuper); *et posuit* (ou positum est) *hoc in decretum et in judicium Israeli usque ad diem hanc*. Je crois pressentir la réponse que vous auriez faite à cette objection, si vous aviez jugé à propos de vous la proposer. Je passe à l'autre difficulté, qui me paraît plus importante. Elle roule sur les récompenses et les châtiments qui forment la sanction de l'économie Mosaïque. La lettre de cette loi n'énonce que les biens et les maux temporels. Ces biens et ces maux sont le seul objet apparent des promesses et des menaces que Dieu adresse à son peuple dans ce code de l'alliance qu'il contracte avec lui. Or, néanmoins, le code embrasse trois sortes de lois : lois morales, lois judiciaires, lois religieuses ou cérémonielles. Les biens et les maux temporels se concilient sans peine avec des lois judiciaires ou civiles. Ces lois ont pour objet le gouvernement politique de la nation. Entre des lois de cette nature, et des récompenses ou des peines temporelles, la proportion ne saurait être plus parfaite. Mais n'est-ce donc aussi qu'en monarque politique que Dieu dicte à son peuple, et les lois qui prescrivent l'exercice de toutes les vertus, et celles qui renferment l'ordre et le détail du culte extérieur de la Religion? Des biens et des maux temporels peuvent-ils avoir une juste proportion avec des objets si spirituels et si sublimes? De pareilles récompenses seraient-elles dignes, et d'un peuple choisi, et d'un Dieu monarque?

« Vous avez prévenu cette difficulté, monsieur, et pour la résoudre, vous avez dit que les récompenses de l'autre vie étaient le sens intérieur de la loi, quoique la lettre n'énonçât que les biens temporels. Je ne prétends ni contester, ni même infirmer la solidité de cette réponse. Je me permets seulement de faire observer que des biens spirituels, tels que ceux de l'autre vie, ne me paraissent pas pouvoir être le sens intérieur d'une loi que Dieu n'avait portée que comme monarque temporel; d'une loi qui, selon S. Augustin et S. Thomas, cités par Suarez dans le passage que vous rapportez, promettait les biens temporels, par exclusion des biens spirituels, en ce sens qu'elle ne promettait rien de plus excellent ni de meilleur que les biens temporels; car c'est jusque là que va le raisonnement de S. Thomas, dit Suarez, et on peut ajouter que les biens spirituels semblent être en effet totalement étrangers à

une législation purement politique, où Dieu ne parlait que comme un souverain qui manie les rênes de son royaume. *De là*, ce sont vos paroles, *la nécessité d'intervenir civilement dans les interêts du peuple* d'Israël, *intervention civile qui ne pouvait s'exercer que par des jugements qui décernaient les biens et les maux temporels.*

« Comme l'alliance Mosaïque était la figure de l'alliance chrétienne, les promesses de l'une étaient aussi l'image des promesses de l'autre. En ce dernier sens, j'avouerai que les biens spirituels étaient renfermés dans les biens temporels, comme la réalité est contenue dans l'ombre qui l'annonce.

« Je nierai encore moins que les Juifs, religieux observateurs de l'alliance, en acquérant le droit sur les récompenses temporelles qui leur étaient promises, ne méritassent par cette fidélité les biens spirituels que la religion révélée leur proposait, et dont les envoyés de Dieu ne manquaient certainement pas de les instruire. Les Juifs pouvaient aussi bien observer les lois politiques de l'alliance dans la vue de mériter les récompenses promises par la religion, que les Chrétiens peuvent et doivent aujourd'hui observer les lois civiles de la société, dans l'intention de mériter la vie éternelle.

« Il faut donc conclure, avec Suarez, que la loi proprement prise ne promettait pas les récompenses éternelles, mais les biens temporels, et qu'il est néanmoins très-vrai que les hommes qui vivaient *sous la loi*, avaient la promesse de la vie éternelle. Nulle contradiction, nulle répugnance entre ces deux assertions, fait observer le même théologien, parce que cette promesse de la vie éternelle, les Juifs ne l'avaient pas *de la loi*, mais *de leurs pères*, dépositaires de la loi, et prédicateurs de l'attente de ces *meilleures promesses* sur lesquelles la nouvelle alliance devait être établie.

« Si l'on m'objectait encore que les lois de l'économie Mosaïque n'étaient pas purement politiques, puisqu'elles renferment le Décalogue, que par conséquent ses récompenses ne pouvaient pas être purement temporelles, parce que des biens temporels n'ont aucune proportion ni avec des lois morales, qui commandent toutes les vertus, même les vertus surnaturelles, ni avec des lois religieuses, qui prescrivent tout l'appareil du culte public : à cette objection, monsieur, voici ma réponse. Je la soumets à votre censure, prêt à la rétracter si elle vous paraît hasardée :

« Un souverain politique ne peut-il pas prêter son autorité à la Religion, et par le concours de ses lois, assurer l'obéissance due par ses sujets aux décisions et aux lois de la Religion sur les dogmes de sa foi, les principes de sa morale, les cérémonies de son culte? Ce droit et ce devoir de protection que les princes catholiques exercent tous les jours, Dieu, comme monarque temporel, l'a exercé sur la montagne de Sinaï. Je dis même qu'il a dû l'exercer dans une législation politique, dont l'objet principal,

reip. negotia accesserit ille legislator; cognoscendum, quibus tenerentur Judæi, quos in civitatem coegit, consuetudinibus et opinionibus. Quotquot fermè pro Religione scripserunt,

en détachant le peuple Juif de toutes les nations de la terre, était de conserver la vraie Religion au milieu d'un monde idolâtre. Comme auteur de cette Religion révélée, et comme objet de son culte, il en avait long-temps auparavant manifesté les mystères, les préceptes, les récompenses, les sacrifices. Je m'arrête sur ce dernier article, parce que seul il peut souffrir ici quelque difficulté. Ce fut incontestablement par révélation que les premiers Patriarches connurent que Dieu voulait être honoré par l'immolation des victimes, et que dès le temps de Noé on discernait déjà les animaux purs et impurs, dont l'offrande était permise ou défendue. Nous ne savons pas dans quel détail était entrée cette révélation primitive sur les rits extérieurs qui devaient accompagner les sacrifices. Moïse parle assez souvent d'autels érigés et consacrés au Seigneur. Or ces autels, ces sacrifices, ces rits religieux, antérieurs à l'économie Mosaïque, supposent que le sacerdoce était déjà établi, puisque, s'il n'y a pas de sacerdoce sans victime, il est tout naturel de conclure qu'il n'y a pas non plus de victime sans sacerdoce. Ainsi les rits essentiels de la Religion remontent bien au-delà de l'économie Mosaïque, où néanmoins il était convenable de les rappeler, pour en affermir l'autorité et en assurer l'observation. Si elle ajoute des détails sur la construction de l'arche, sur les fonctions, les habillements de ses ministres, et autres objets semblables, on aurait peine à prouver que ces objets sont assez essentiellement religieux, pour être étrangers à un code purement politique. L'arche était au milieu du peuple comme le palais du monarque, et ceux qui en faisaient le service, ou qui en avaient la garde pouvaient être regardés comme ses officiers et ses ministres. Ce qui concernait leurs emplois et leurs personnes n'était donc pas étranger à un code purement civil?

« Il est visible, monsieur, qu'on peut admettre tous ces principes, et dire sincèrement anathème à la barbare doctrine des novateurs sur la distinction des deux alliances. Oui, anathème à quiconque avance que les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres, et que *les Juifs n'adoraient Dieu que pour les biens charnels*. La religion de leurs pères leur proposait des biens infiniment plus précieux, les biens de l'autre vie, pour récompenses de leurs adorations et de leurs hommages. Anathème à quiconque enseigne que, *dans l'alliance Judaïque, Dieu exigeait du pécheur le renoncement au péché et l'accomplissement de la loi, en le laissant dans son impuissance*. Les secours spirituels que le Juif prévaricateur ne trouvait pas dans la loi, lui étaient offerts par la religion, dans les promesses du libérateur et dans l'application anticipée de ses mérites. »

Hoc unum hîc addendum habeo, quòd auctor epistolæ, quamvis distinguat legem nationalem et civilem Moysis à religione antiquâ, nullo modo negare quin cultus Mosaïcus ex lege reverà fuerit religio, quandoquidem et Deum pro

plurimùm versati sunt in exponendâ illius ætatis barbarie et supinâ omnium hominum ignorantiâ: Ægyptios genus hominum rude et incultum pronuntiârunt; et si quid sanum tenuerint,

objecto habebat, et ex obsequiosâ erga Deum voluntate peragebatur. Eòdem redeunt, uti videtur, quæ de hâc materiâ scripsit vir inter Protestantes ingeniosus, auctor dissertationum de Animâ belluarum et de certitudine morali, in suis observationibus in thesim M. de Prades p. 91 : « On peut envisager le peuple juif sous deux faces très-différentes : premièrement en qualité de nation, distinguée de toutes les autres par un gouvernement, une police, des lois, des priviléges, que Dieu lui avait donnés, en se déclarant son monarque particulier. C'est sous cette relation, qu'après l'avoir tirée de la servitude d'Egypte, il traita alliance avec elle par le ministère de Moïse. A ce premier égard cette alliance n'avait que des promesses terrestres; son objet était purement temporel, et la loi publiée sur le Sinaï, laquelle en faisait partie, n'annonçait d'autres récompenses et d'autres peines que celles de la vie présente. La raison de ceci est très-claire; c'est que l'ancienne alliance était nationale, et qu'une nation, considérée comme nation, n'a d'autres maux à craindre, ni d'autres biens à espérer que ceux de ce monde. En second lieu, on peut regarder les Juifs comme un peuple dans le sein duquel la vraie religion était en dépôt, comme l'asile de l'église et de la société des adorateurs du vrai Dieu. Ainsi la constitution politique de ce peuple, séparé de tout ce qui l'environnait par le privilége d'une alliance divine; cet établissement, dis-je, n'avait d'autre but que de maintenir le vrai culte et de conserver l'Eglise, Il tendait à assurer le dépôt des promesses de grâce qui concernaient le genre humain, jusqu'au temps marqué pour l'accomplissement de ces promesses, et à faire en sorte que la vraie Religion, transmise depuis l'origine du monde par les Patriarches, se concentrât pour ainsi dire chez le peuple Juif, en attendant que le libérateur promis vînt la développer et la manifester à tous les peuples, » etc.

Ad id verò quod contra durationem theocratiæ additur in superiori epistolâ, respondeo, verum quidem esse, populum postulâsse regem, sicut et *universæ habebant nationes;* et cùm nationes per circuitum haberent reges cum supremâ et absolutâ potestate, hâc petitione suâ rogâsse videntur abolitionem theocratiæ: quod eis etiam crimini vertit Deus in his ad Samuelem verbis: *Non enim te abjecerunt, sed me, ne regnem super eos.* Sed quamvis hæc imprudenter petiisset populus; quamvis jussus sit propheta votis populi annuere in omnibus, tamen manifestum est Samuelem, imitatum Gedeonem (qui, ubi sceptrum cum supremo imperio ei oblatum fuit, immutationi theocratiæ non consensit) populum ad meliorem mentem revocâsse; et ad id efficiendum stupendo miraculo et subitâ tempestate perterruisse. Populus facti sui pœnitens his verbis prophetam deprecatus est : *Ora pro servis tuis ad Dominum Deum tuum, ut non moriamur. Addidimus enim universis peccatis nostris malum, ut peteremus nobis regem.* Et Samuel his verbis respon-

sive in opinionibus, sive in institutis, id totum ex Judæis derivatum fluxisse : rati scilicet, quòd nata in agresti solo Moysis sapientia majore luce splendesceret. Alii contra nituntur et in efferendâ Ægyptiorum sapientiâ multùm solent elaborare. Contendunt scientias artesque omnes, quæ ad civilem cultum pertinent, et præcipuè politicam prudentiam ab ipsis magnoperè excultam, fuisse illam gentem ab omni ævo cæterarum nationum præceptricem, didicisseque ab illis omnes mortales quâ uterentur, sive religione, sive politiâ ; atque ad hanc confirmandam opinionem suam ipsis utuntur sacris litteris, in quibus non rarò laudatur sapientia Ægyptiorum. Nunc uni, nunc alteri parti adjungere se solent deistæ, prout è re suâ esse existimant ; sed posteriori plerùmque adhærent, ut efficiant nihil contigisse singulare, si Moyses, instructus nationis sapientissimæ doctrinâ omni, leges Hebræis posuerit pulcherrimas. Nos verò credimus, multùm abesse debere studiosum veritatis indagatorem ab amplectendâ sententiâ ob hanc unicam rationem, quòd causæ suæ aliquo modo favere videatur : aliunde difficile esset statuere ex duabus illis opinionibus, quænam majus præbeat rei Judaicæ præsidium. Non dubitamus ergo ad illam accedere sententiam, quæ adversariis arridet magis. Sed falluntur si existimant causæ suæ ex hâc concessione vim et pondus accedere. Quod verò Moysen attinet, illum omnibus ingenii atque animi dotibus instructum à naturâ, et omni sapientiâ imbutum à pueritiâ omnes ultrò fatentur et testantur Scripturæ. Sanctus Stephanus verba faciens de illo legislatore ait illum « potentem fuisse in verbis et operibus suis, » quæ verba significare videntur illum propter prudentiam politicam et maturitatem consilii ad rempublicam capessendam idoneum, et propter animum et virtutem ad res gerendas domi, militiæque, aptissimum. Denique etsi forsitan Hebræos non ceperit omninò oblivio religionis Abrahamiticæ, tamen sacri codices nullum relinquunt locum dubitandi, quin iidem servitute oppressi, et in durissimis laboribus educati, agrestes valdè et inculti fuerint, atque absurdissimis superstitionibus cum plebe Ægyptiacâ addictissimi.

Hucusque igitur habemus consentientes Deistas, sed ex his principiis valdè disjunctas eruimus conclusiones : illi verò concludunt rem facilem perfecisse Moysen, dùm ad suas leges populum Hebræum instituit, hâc nixi assumptione, quòd mira sit inter Ægyptiorum et Hebræorum mores similitudo et tanta consonantia, ut omninò necesse sit confiteri, aut Ægyptios mutuatos sua ab Israelitis instituta, aut vice versâ Israelitas sua ab Ægyptiis. Nos verò è contrario legem mosaicam divinitùs acceptam, non à Moyse inventam, monstrabimus, ex eo quòd in totâ suâ constitutione recesserit ab institutis Ægyptiorum, inclinaverit populum ad consuetudines et religionem planè oppositam, et ita à regulis prudentiæ politicæ, quas apud Ægyptios didicit, discesserit, ut manifestum sit non proprio usum eum esse ingenio in lege suâ sanciendâ.

dit : *Nolite timere, vos fecistis universum malum hoc : verumtamen nolite recedere à tergo Domini, sed servite Domino in omni corde vestro... Et non derelinquet Dominus populum suum propter nomen suum magnum :* QUIA JURAVIT DOMINUS FACERE VOS SIBI POPULUM. Ex quibus patet, populum pœnituisse imprudentis et impiæ suæ petitionis, obsequium denuò Deo vovisse ; in gratiâ à Deo receptum, cujus gratiæ argumentum et pignus fuit theocratiæ confirmatio cum hâc mutatione, quòd loco judicum Deus ipsis daturus esset reges vicarios seu proreges ab ipso designandos. Quod habet Joannes Clericus contra hanc rationem allatam à Richardo Simon satis vanum est : « Pour ce que dit M. Simon, *que Dieu se rend maître de l'élection des rois*, il ne s'ensuit nullement qu'il continuât d'être pour cela chef politique de la république d'Israël, puisque, si cela était, il faudrait dire que Dieu faisait beaucoup plus souvent les fonctions de chef de l'état dans le royaume idolâtre des dix tribus que dans celui de Juda : car ce dernier royaume était héréditaire, et était possédé par la famille de David, sans qu'il fût besoin d'aucune élection ; au lieu qu'il se fit plusieurs élections dans celui des dix tribus. » Quis dubitat quin non obstante divisione regni Israel à regno Juda, servaverit Deus et exercuerit jura regia in Israel sicut et in Juda ? et si in priore regno plures habuerit Prophetas, et sæpiùs peculiari providentiâ Israeliticis rebus intervenerit, quis non videat id propterea factum esse, quòd major in regno Israel perversitas morum, major à lege Dei alienatio hanc extraordinariam providentiam pro conservandâ Religione magis fecerit necessariam ?

Quod verò observat ingeniosus et doctus vir Davidem decretum perpetuum fecisse pro divisione spoliorum hostilium, unde sequi videtur devolutam fuisse in reges potestatem supremam, eamque legislativam, respondeo, regibus nunquàm fuisse potestatem, aut abrogandi ullam partem legis Dei ; aut ei derogandi et ab eâ dispensandi ; aut ei obrogandi, novâ aliquâ legislatione de rebus jam definitis ; sed illis relictam quidem esse executivam potestatem ; quâ proreges carere non possunt, et jus quædam statuta edendi, judiciaque exercendi, cum illâ executivâ potestate necessariò conjunctum

PROPOSITIO.

Theocratica reip. Judaicæ constitutio sancta præmiis et pœnis temporalibus à Deo retribuendis, non hominem, sed Deum habuit inventorem.

PROBATIO. — In constituendâ civitate Judaicâ Moyses nequaquàm usus est suopte ingenio, sed divino certissimè consilio, si illa constitutio in omnibus partibus abhorreat à constitutione civili Ægyptiorum apud quos educatus fuit, et posita sit in principiis et fundamentis ab humanâ prudentiâ omninò alienis. Hanc majorem propositionem assumimus, quia admittitur ab iis cum quibus in hoc articulo nobis contentio est; et profectò ridiculè assereretur Moysen artis politicæ nec prima habuisse rudimenta, et temerè ac inconsideratè à præceptis Ægyptiorum, quæ alii legislatores diligentissimè secuti sunt, et quibus ipse imbutus ab infantiâ fuerat, recedere voluisse. Atqui Moyses in suâ constituendâ civitate ab Ægyptiorum præceptis et institutis multùm recessit, illamque posuit in fundamentis à politicâ prudentiâ valdè alienis. Nam in istâ constitutione 1° leges suas summo Deo rerum omnium creatori et moderatori acceptas retulit, deosque omnes inferiores et vicarios rejecit Moyses, et in hoc posuit fundamento omnem religionem politiamque suam. 2° In eâdem constitutione sublata est è republicâ omnis legislativa potestas, factæque sunt leges circa res minutissimas perpetuæ, immutabiles et à circumstantiis temporum ita independentes, ut nunquàm iis licuerit derogare. 3° Omnium legum vis et auctoritas ad obligandum posita erat non solùm in præmiis et pœnis post hanc vitam expectandis, sed in æquabili in hâc vitâ Dei providentiâ, quâ bona bonis, mala malis præter consuetum naturæ ordinem tribuerentur à Deo reip. principe et moderatore. Atqui hæc valdè abhorrent à politicâ prudentiâ et ab institutis Ægyptiorum.

I. Multùm recessit Moyses ab Ægyptiorum exemplis et à scientiæ politicæ præceptis, dùm primam causam patronum Judæorum pronuntiavit. Nam certum est Ægyptios in eâ opinione fuisse, mundi administrationem inferioribus diis commissam esse à primâ causâ; summum Deum res humanas parùm curare; illos inferiores et tutelares deos propria esse cultûs religiosi objecta; cognitionem supremi numinis celandam et obtegendam mysteriis, quibus solummodò sapientes et magistratus initiarentur, et à quibus profanum vulgus arceretur. Hinc inter tot legislatores, qui apud Ægyptios instituti respublicas constituerunt, nullus omninò invenitur, qui suas leges supremæ et universali causæ acceptas retulerit; sed singuli commenti sunt se familiaritate usos esse dei alicujus tutelaris et gentilitii, qui peculiarem illius gentis, cui dabant leges, curam habere putabatur, quique plerùmque majorum suorum celeberrimus unus erat : illi ipsi qui Jovem legum suarum auctorem pronuntiabant, non illum considerabant ut deorum atque hominum parentem, sed ut Jovem Cretensem, vel Lybium, vel Olympicum, vel Capitolinum, etc. Sic Amasis et Mnevis apud Ægyptios leges à Mercurio sibi datas finxerunt; Zoroaster apud Bactrianos, et Zamolxis apud Getas, à deâ Vestâ; Zathraustes apud Arimaspos, à quodam dæmone, seu bono genio. Rhadamanthus et Minos, Cretensium reges, Jovis Cretensis nomine suas nuncupabant. Triptolemus apud Athenienses se à Cerere gentilitiâ deâ afflatum dicebat. Pythagoras et Zaleuchus apud Crotoniatas et Locrenses, Minervæ; Lycurgus apud Lacedæmonios Apollini, Romulus deo Conso, Numa nymphæ Egeriæ, leges et constitutiones suas acceptas retulêre. Fuit ergo planè singularis in hâc parte Moyses, cùm spretis Ægyptiorum institutis, contemptâ eorum doctrinâ, quam avidè combiberunt omnes alii legislatores, non dubitavit inferiores et tutelares deos profligare, solamque causam primam communem omnium hominum parentem Judæis colendam proposuit.

Deinde multùm quoque abhorrebat à politicâ prudentiâ deserere trita Ægyptiorum, legislatorumque omnium vestigia et leges suas acceptas referre omnium rerum creatori et unico moderatori; idque ob multiplicem causam : 1° quia oportuit comminisci et populo Israelitico persuadere se supremæ causæ unicè charos esse, communemque hominum parentem de suâ gente maximè sollicitum fuisse : quod quantùm distet à cogitationibus nostris, dici vix potest, et satis liquet ex contrariâ praxi legislatorum omnium, quos supremum numen agnovisse certissimum est, et ob nullam aliam causam tutelares deos approbâsse, nisi quia illam fidem putabant necessariam societati. 2° Propter hanc aliam causam vetabat humana prudentia, ne legislator hebræus suarum legum causam primam, universalem et unicam, efficeret auctorem, quòd nulla esse posset Judæos inter et gentiles in religione societas, nihilque tam aptum esset ad excitandam omnium gen-

tium in suos invidiam, odiaque æterna fovenda : ex quibus inimicitiis perpetua nasci bella debebant, et populo omnibus inviso maximæ impendere calamitates. Propter hanc etiam præcipuè causam, alienum duxerunt omnes legislatores à prudentiâ populum sibi commissum ad veritatem erudire, ut ex Varrone et aliis antiquioribus scriptoribus colligere facile est : ad communem generis humani concordiam docere vulgus necessarium putârunt, unamquamque gentem suum habere Deum proprium, qui cum aliis diis sociali fœdere, vel etiam consanguinitate teneretur. Hincque etiam profluxit illa mira paganorum in tantâ religionum diversitate consensio : unaquæque civitas majorum institutis adhærebat, non tanquàm omnium optimis, sed ut propriis et sibi maximè convenientibus (1). Judæi verò et Christiani propter hanc causam, quòd supremo Deo leges suas acceptas retulerint, nec ab aliis tolerari nec ferre alios potuêre.

Jam verò rogo utrùm consentienter humanæ prudentiæ et callidè diversam inierit viam ab omnibus aliis oculatissimis legislatoribus, et constituerit gentem suam toto humano generi inimicam. Certè id adeò distare ab humanâ sapientiâ censuit Josephus, ut non ausus sit in suâ historiâ rem referre, prout erat, sed varias finxit leges, quæ à mosaicis toto cœlo distant, nempe ut conceptam adversùs Judæos minueret invidiam, quæ suis temporibus tandem fatalis fuit reip. Inter alias hanc recenset valdè quidem consentientem placitis philosophorum et legislatorum, sed nequaquàm mosaicam. « Nemo blasphemet deos, quos aliæ civitates deos esse æstimant, nec spolianda fana peregrina, nec donarium Deo cuiquam dicatum auferendum. » Cùm è contrario Moyses dixerit Deut. c. 7, v. 5 : « Aras eorum subvertite et confringite statuas, « lucosque succidite et sculptilia comburite, « quia populus sanctus es Domino Deo tuo. » Denique prudentiæ pars est præcipua, omnia instituere consentienter ingenio populi, et ex ipsis opinionibus et superstitionibus plebis quærere legibus suis auctoritatem : Moyses verò è contrario rem difficillimam, imò homini impossibilem conatus est, dùm insitas ab infantiâ opiniones ex suorum animis evellere, eosque à consuetudinibus, quibus summo studio adhærebant, avocare, et ad ritus et mores insolitos flectere, apud se constituit. Ergo in hoc primo reip. suæ principio et fundamento recessit, tum ab exemplis sapientùm, tum à præceptis politicæ prudentiæ, et nonnisi Dei consiliis excitatus, ac ejus auctoritate fretus tantam invexit mutationem.

II. Alienum valdè erat à politicâ prudentiâ et à praxi legislatorum, omnem è republicâ tollere potestatem legislativam, legesque sancire ex divinâ auctoritate immutabiles, quibus nec obrogare unquàm, nec derogare liceret. Nam leges civiles cùm ad civium promovenda commoda inventæ sint, debent esse temporibus, moribus, opinionibus et necessitatibus accommodatæ : jam verò hæc mutari perpetuò constat experientiâ, nihilque aliud nobis exhibet historia nisi in rebus humanis perpetuas conversiones, quæ legum et institutorum exigunt mutationem. Apud nullum planè populum, nisi Hebræum, jus civile perfectum initio extitit, sed labentibus annis cogente necessitate perfectius evasit. Sapiens ergo legislator nunquàm è republicâ omnem tollet, neque tollere audebit legislativam potestatem; neque ullus unquàm præter Moysem inventus est, qui id aggressus sit, qui leges sanxerit quibus nihil adjicere neque demere liceret, etiamsi inter legislatores multi divinitùs afflatos se jactitaverint. Sequitur igitur, cùm id Moyses præstiterit, eum inter omnes solum pervidisse perfectam esse suam legum complexionem, ex quibus nulla essent oritura incommoda, cùm omnes alii ex legibus suis oriri posse suspicati sint : eumdemque legislatorem non tam ad populi commoda respexisse, quàm ad divina jura. Legislatorum fundamentale principium fuit : *Salus populi suprema lex esto*, omnesque religionem politiæ accommodârunt; Moyses ponebat : *Dei unici regis nostri honor et gloria, suprema lex esto*, et politiam religioni fecit subservientem. Hæc certè non humani ingenii, sed divinæ mentis inventa sunt. Et cùm huic tam singulari constitutioni morem gesserint Hebræi, neque ad abrogandas leges suas unquàm eos adduxerit, nec earum difficultas, nec novarum rerum studium hominibus nativum, nec fortuna prospera, nec calamitas, nec rerum humanarum naturalis vicissitudo, patet eos semper retinuisse sensum divinæ originis legum suarum, quem nulla alia gens habuerit.

(1) Hinc portenti loco habebatur quòd duæ apud Ægyptios civitates Ombos et Tentyræ religionis causâ inter se dimicarent : et impotenti Cambysis et Xerxis licentiæ tributum est, quòd, in bello, Ægyptiorum et Græcorum idola Persæ confregerint, quæ simulacra in aliis imperii sui partibus, et in ipsâ Babylone toleraverant

III. Plusquàm aliud quidquam divinam legis Mosaicæ originem ostendit Moysis in pollicendâ divinâ ope singularis fidentia et securitas, quam superiori propositione exposuimus : nam nisi habuerit promissorum suorum sponsorem Deum, optimèque sciverit electum esse ab eo populum Israeliticum in laudem et nomen et gloriam suam, ac apud Deum constitutum fuisse populum illum regere extraordinariâ et æquabili providentiâ; profectò incredibilis stultitiæ et insaniæ dedisset argumentum, dùm leges poneret suas in fundamento, quod quotidiana experientia ruinosum et falsum ostendisset.

Imò verò non solùm Moyses in providentiâ Dei supernaturali leges suas posuit cum eâ fidentiâ et securitate, cujus frustra quæreres alibi exemplum; verùm etiam non dubitavit populum Hebræum variis privare commodis, quæ ex ordinariâ providentiâ expectare potuit, spe divinæ istius procurationis, multaque præcipere multùm à prudentiâ humanâ abhorrentia, quales sunt inter alias multas leges illæ de sabbatisando anno septimo, de celebrandis festis paschatis, pentecostes, tabernaculorum; de non habendo equitatu; de audiendis prophetis, etc.

Prima sic concepta est : « Loquere filiis « Israel, et dices ad eos : Quando ingressi fue- « ritis terram, quam ego dabo vobis, sabbatises « sabbatum Domini; sex annis seres agrum « tuum, et sex annis putabis vineam tuam, col- « ligesque fructus ejus; septimo autem anno « sabbatum erit requietionis Domini : agrum « non seres, et vineam non putabis, et uvas « primitiarum tuarum non colliges quasi vin- « demiam. » Hujus legis tam singularis, quæ apud nullum populum servata unquàm fuit, nec servari potest, observatio ipsis Hebræis videbatur impossibilis : hinc non sine causâ adjecit Moyses hanc non minùs singularem mandati rationem : « Quòd si dixeritis : Quid « comedemus anno septimo, si non severimus, « neque collegerimus fruges nostras? Dabo be- « nedictionem meam vobis anno sexto, et faciet « fructus trium annorum. » Pollicetur itaque non novalia anno octavo fore uberiora, sed terram post sex annos effœtam facturam fructus *trium annorum*. Certè risu exciperetur legislator, qui talem apud nos legem ferret.

Secunda lex legitur Ex. c. 34, v. 24 : « Tri- « bus temporibus anni apparebit omne mascu- « linum tuum in conspectu omnipotentis Do- « mini Dei Israel. » Id est, præcipit ut derelictis imperii finibus omnes eant Jerosolymam, ibi mansuri per aliquot dies ad celebrationem paschatis, pentecostes et tabernaculorum. Auditâ tali lege statim obversatur menti periculum à finitimis hostibus metuendum; neque Moysem latebat illa objectio. Quâ igitur ratione hanc singularem legem commendavit? hâc multò magis singulari promissione : *Nullus insidiabitur terræ tuæ, ascendente te et apparente in conspectu Domini Dei tui ter in anno.*

Tertia lex non minùs à politicâ prudentiâ aliena legitur Deut. c. 17, v. 16 : « Cùm fuerit « constitutus rex, non multiplicabit sibi equos, « nec reducet populum in Ægyptum equitatûs « numero sublevatus, præsertim cùm Dominus « præceperit vobis ut nequaquàm ampliùs per « eamdem viam revertamini. » Etsi lex ista regi præscribatur, tamen ex ratione legis et ex usu apud Judæos patet illam generalem fuisse ac perpetuam et ad judices in primis reipublicæ seculis etiam pertinuisse. Nam non accipiebant aliunde Chananæi equos et currus nisi ex Ægypto : cum Ægyptiis igitur negotiandum fuisset, quod interdictum erat. Hinc que Josue cùm confœderatos Chananæorum reges fudisset, « qui egressi fuerant cum turmis suis « (c. 11, v. 4) populo multo nimis, sicut arena « quæ est in littore maris, cum equis etiam et « curribus immensæ multitudinis, » juxta præceptum Domini equos subnervavit et currus igne combussit; neque unquàm legimus Judæos in exercitibus suis equitatu usos esse, sed hostium equos Josuam imitatos semper interfecisse et currus igne cremâsse. Porrò constitutio illa etsi sapientissimè facta sit, ut locus nullus esset commercio cum Ægyptiis, erga quorum superstitiones proclivem semper habuêre Judæi animum, et ut illis omnis tolleretur spes proferendi unquàm imperii terminos, debellandique Syros et Ægyptios, quod sine equitatu fieri sine miraculis nequaquàm potuit; tamen eadem hæc constitutio eos in impossibilitate absolutâ posuit sine divinâ et supernaturali ope vincendi primùm Chananæos, seseque tuendi, post devictos Chananæos, contra vicinos populos : neque hoc ignorare potuit vir ille, quem summum ducem fuisse Deistæ solent non tantùm confiteri, sed probare. Ex hâc igitur etiam lege manifestum est voluisse Moysem, ut omnem salutis spem ponerent in supernaturali Dei ope, ut ipse præcipit etiam Deut. c. 20 : « Si exieris ad bellum contra ho- « stes tuos, et videris equitatus et currus..... « non timebis eos, quia Dominus Deus tuus

« tecum est, qui eduxit te de terrâ Ægypti. » Hinc canit psaltes regius : « Hi in curribus et « hi in equis; nos autem in nomine Dei no- « stri speravimus. » Hinc Isaias sic Judæos increpat c. 31 : « Væ qui descendunt in Ægy- « ptum ad auxilium, in equis sperantes, et ha- « bentes fiduciam super quadrigis, quia multæ « sunt, et super equitibus, quia prævalidi ni- « mis : et non sunt confisi super sanctum « Israel. »

Tandem quarta lex de audiendis Prophetis non minùs singularis sic exprimitur in Deut. c. 18 : « Gentes istæ, quarum possidebis ter- « ram, augures et divinos audiunt : tu autem « à Domino Deo tuo aliter institutus es. Pro- « phetam de gente tuâ et de fratribus tuis si- « cut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus; « ipsum audies, ut petîsti à Domino Deo tuo « in Horeb, quando concio congregata est et « dixisti : Ultra non audiam vocem Domini Dei « mei, et ignem hunc maximum ampliùs non « videbo, ne moriar; et ait Dominus mihi : Be- « nè omnia sunt locuti : prophetam suscitabo « eis de medio fratrum tuorum similem tuî, « et ponam verba mea in ore ejus, loqueturque « ad eos omnia quæ præcepero illi : qui autem « verba ejus audire noluerit, ego ultor exi- « stam. » Hæc verba continent primò prophetiam de quâ supra diximus : continent præterea legem, quâ jubetur prophetæ obedientia : quæ sapientissima, imò necessaria fuit, si reverà Deus in republicâ princeps fuerit, eamque extraordinariâ providentiâ recturus erat. Sed si Moyses hujus rei nequaquàm certus et securus fuit, absurdam legem sanxit et constitutionis, quam formaverat, eversivam. Nam quid tam alienum à sapientiâ politicâ, quàm in constitutam legibus rempublicam fanaticum spiritum inducere, et hominibus furore illo correptis ansam dare ad turbandam civitatem? Quis unquàm legislator prospexit saluti eorum, jussitque ut illis obtemperaretur, qui divinam fingentes missionem ordinarios judices contemnerent, et ad populum divina ferrent mandata? Certè hæc omnia et alia plura, vel hominis divini sunt, vel insanientis : sapientissimus fuit Moyses ex concessione adversariorum. Ergo divinus.

Objicies 1° : Nedùm ex oppositis Judæorum et Ægyptiorum institutis effici possit Moysem in lege suâ adornandâ non usum esse suopte ingenio, è contrario ex mirâ utriusque gentis in multis rebus convenientiâ manifestè patet legem Mosaicam ex Ægyptiacis institutis haustam esse. Nam reverà magnam esse inter veterum Ægyptiorum consuetudines et Judaicos ritus convenientiam, demonstraverunt plurimis exemplis tum Marshamus, tum Spencerus, et ii etiam qui ab his duobus auctoribus multùm dissentiunt, eorumque opera confutârunt, in re ipsâ conveniunt, etsi diversas eruant conclusiones. Solum laudabimus Witsium, cujus hæc sunt verba in opere contra Spencerum adornato : « Ita autem commodissimè processurum me existimo, si primò longâ exemplorum inductione ex doctissimorum virorum mente, et eorum plerùmque verbis demonstraverim, magnam atque mirandam planè convenientiam in religionis negotio veteres inter Ægyptios atque Hebræos esse : quæ cùm fortuita esse non possit, necesse est vel ut Ægyptii sua ab Hebræis vel ex adverso Hebræi sua ab Ægyptiis habeant. » Et paulò post addit : « Porrò si levato antiquitatis velo gentium omnium ritus oculis vigilantibus intueamur, Ægyptios et Hebræos præ omnibus moribus simillimos fuisse comperiemus; neque hoc Kircherum fefellit, cujus hæc sunt verba : Ægyptii tantam habent ad ritus, sacrificia, cæremonias, sacras disciplinas Hebræorum affinitatem, ut vel Ægyptios Hebraisantes vel Hebræos Ægyptisantes fuisse planè mihi persuadeam. » Deinde longam instituit comparationem ex quâ id evidenter colligitur. Ex quibus apparet ipsam convenientiam non esse in controversiâ positam, sed disputationem in eo versari utrùm Hebræi ab Ægyptiis, an hi ab illis, sua instituta acceperint. Ergo in falso principio ponitur propositio.

R. 1° : Distinguo antecedens : magna est convenientia inter Hebræorum et Ægyptiorum mores et instituta in primis principiis religionis et reipublicæ fundamentis, N. Est magna convenientia in usibus quibusdam particularibus et indifferentibus, subdistinguo : quia ab Hebræis illos mutuati sunt Ægyptii, vel in eos fortuitò inciderunt, concedo minorem; quia Ægyptios imitati sunt Hebræi, nego. Ea quæ supra dicta sunt, evidenter certè efficiunt Moysis sapientiam non in scholis Ægyptiorum natam fuisse, cùm recesserit à primis et clarissimis politicæ scientiæ principiis in ipsis fundamentis, tum religionis suæ, tum politiæ; illum consilia alia secutum esse quàm humana, cùm non sit passus inclinari sese, nec præceptorum evidentiâ, nec propensione illâ quam homines gerunt erga patriam religionem et instituta patria; eum divinis auspiciis susceptam

rem perfecisse, cùm in illo temporis articulo quo conciliandi erant omnibus modis suorum animi, nec difficultas immutandæ religionis, nec facilitas constituendæ politiæ, in receptis vulgò principiis, avocaverit à rebus apud suos prorsùs immutandis. Non posuimus nostram demonstrationem in oppositione rituum quorumdam particularium, ideòque non destruitur illius vis, nisi demonstretur convenientia in fundamentalibus, quod certè nequaquàm tentârunt unquàm Deistæ. Deinde verò nequaquàm constat ritus illos, qui utrique genti communes fuêre, apud Ægyptios primùm cœpisse, et ad minus æquali probabilitate defendi potest ab Hebræis fuisse illos derivatos (1). Vel fieri etiam potuit ut in illos ritus fortuitò inciderent Ægyptii, quos constituerat apud suos Moyses.

2° Concessâ alterâ parte antecedentis, nempe hâc propositione ab Ægyptiis ad Hebræos derivatos fuisse omnes illos ritus, qui utrique populo communes fuerunt, nego consequent., seu ex illâ concessione ullatenùs minui divinam legis auctoritatem; nam post constitutam veram religionem divinæ auctoritatis pondere, post sancitas innumeras leges superstitionibus Ægyptiacis prorsùs oppositas, quæ æternùm dividerent utrumque populum, non fuit profectò alienum ullo modo à sapientiâ eos ritus et consuetudines servare, quibus jam plebs assuefacta erat, et quæ in bonum finem facilè converti potuêre.

Objicies 2° : Fœdus illud inter Deum et populum Israeliticum, nedùm efficiat divinam legis originem, è contrario legislatoris vanitatem et fraudem detegit. Nam 1° hoc fictitium fœdus pugnat cum omnibus Dei attributis : alienum erat à divinâ constantiâ, justitiâ atque bonitate populum divinis beneficiis indignum in specialem clientelam assumere, illumque auctum multis bonis contra alias omnes gentes tueri : Deus nec est, nec esse potest acceptor personarum, sed æqualiter illi est cura de omnibus. 2° Hoc fœdere falsas et pravas insevit Moyses suorum animis de divinâ naturâ opiniones; didicerunt enim Judæi à legislatore suo non aliam sibi fingere summi Dei et omnium hominum benignissimi parentis ideam, quàm numinis alicujus gentilitii et titularis, qui inter Cherubinos super propitiatorium sederet : hinc ubi arca capta fuit à Philistæis, Deum suum captum conquesti sunt et dixerunt : *Translata est gloria ab Israel.* 3° Denique quia hoc fœdere suo Moyses constituit Judæos toti generi humano inimicos; nam quî benignum gerere animum potuêre erga eos qui Dei regis sui inimici habebantur, et quos intra fines suos pati debebant? et reverà constat eos odisse semper alienigenas omnes, rectèque scripsisse Tacitum : « Apud eos fides obstinata, misericordia in « promptu, sed adversùs omnes alios hostile « odium; » atque hinc etiam profluxit, et adhuc manet omnium hominum mutua adversùs eos invidia. Ergo fœdus illud Deum habere inventorem non potest, nedùm ex eo effici possit divina legis inventio.

Respondeo fœdus illud initum à Deo cum Israelitis distare multùm à nostris cogitationibus, et in istâ singularitate et abhorrentiâ à nostris ideis posuimus partim probationem nostram : fieri quippe nullomodò potuit, ut Moyses suopte ingenio talem contractum fingeret, et neglectis naturalibus præsidiis civium salutem poneret in supernaturali Dei ope. Sed etiam contendimus fœdus illud non fuisse obnoxium illis, quæ in objectione continentur, incommodis. 1° Non pugnat cum divinis attributis : nam non abhorret à sapientiâ divinâ institutio, quæ sapientissimis finibus inserviebat; quâ nihil aliis gentibus detractum est, ut melior efficeretur conditio Judæorum; ex quâ multa profluxêre beneficia in totum humanum genus. Atqui, primò hæcce constitutio ad sapientissimos fines inventa fuit. Negari certè non potest consilium Deo dignissimum fuisse tueri inter homines veram religionem, et non permittere ut omnia loca

(1) « Hæc est enim vestra sapientia et intel- « lectus coram populis, inquit Moyses Deut. « c. 4, ut audientes præcepta hæc dicant : En « populus sapiens et intelligens, gens magna. « Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat « deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster « adest cunctis obsecrationibus nostris. Quæ « est enim alia gens sic inclyta, ut habeat cæ- « remonias, justaque judicia et universam le- « gem, quam ego proponam hodiè ante oculos « vestros? » Admirationem Moyses hùc adducit populorum tum futuram, cùm audierint gentes de æquitate ac de præstantiâ legum earum, quibus utuntur Judæi. Quod cùm facit Moyses, nobis quodammodò præscribit ut ne iis credamus novis explanatoribus, qui videre sibi videntur, leges Moysis satis multas ad exemplum legum, quæ apud vicinos populos tum vigebant, fuisse factas. Nam si ita esset, qui posset Moyses populos hîc facere admirantes, ut in re novâ et inauditâ, legem Israelitarum? Ergo, si quam similitudinem habuêre gentium leges cum lege Moysis, jure colligitur ex ipsis verbis, imitatores Mosis fuisse veterum legislatores, non eorum Moysen; atque adeò legem Mosaicam esse omnium, qui antea extitêre, juris codicum vel politici vel sacri, codicem longè antiquissimum. Doctis. Houbigant. in c. 4 Deut.

occuparet impia idololatrarum superstitio : sed ille finis nequaquàm potuit obtineri, nisi gentis alicujus ab omni aliâ separatione, nec potuit illa pars assumpta sine speciali providentiâ in errorum sinu et colluvione consistere : ex quâ speciali Dei procuratione spontè derivata fluere debebant bona temporalia. Jamverò si licuerit Deo, ad gloriam et honorem nominis sui, gentem aliquam eligere, consentaneum etiam fuit divinæ sapientiæ, quæ plures fines complecti eodem medio solet, easdem benedictiones temporales velle esse remunerationem magnarum et illustrium virtutum, quas habuissent illius populi electi parentes. Non fuêre igitur Judæi electi, quòd Deo magis gratiosi essent, quàm alia quævis gens; sed cùm separatio facienda esset causâ universi generis humani et ad gloriam honoremque Dei, hi in adoptionem assumpti sunt, sine aliorum injuriâ, ad remunerandam Abrahami parentis sui pietatem. Neque hæc explicatio aliena est à mente Scripturæ sacræ, quæ nequaquàm nobis exhibet Judæos ut magis apud Deum ex suis meritis gratiosos; Moyses enim ipsis declarat, idque sæpiùs, nec propter eorum numerum, nec propter eorum virtutes elegisse eos Deum (1); et per Ezechielem prophetam denuntiavit Deus non propter eos, sed *propter nomen suum,* se tanta facere in eorum gratiam. Verba prophetæ hæc sunt : « Hæc dicit Dominus Deus : Non propter « vos ego faciam, domus Israel, sed propter « nomen sanctum meum, quod polluistis in « gentibus ad quas intrâstis; et sanctificabo « nomen meum magnum, quod pollutum est « inter gentes, quod polluistis in medio ea- « rum, ut sciant gentes, quia ego Dominus, « cùm sanctificatus fuero in vobis coram eis. » Deinde nihil aliis gentibus detraxit Deus hoc fœdere; è contrario multa profluxêre in totum genus humanum beneficia. Nam ut sileam illum finem totius œconomiæ divinæ planè præcipuum, missionem videlicet filii Dei ad totius humani generis redemptionem, cui parabat viam lex Mosaica, ut alibi ostendemus, multa præterea arripuerunt ex eâ gentes commoda, etiam antequàm veniret is quem lex adumbrabat, et in quo erant benedicendæ omnes nationes terræ. Nam per hanc constitutionem servata fuit vera religio, tanquàm lucerna lucens in caliginoso loco, ad quam lampades suas accendere potuerunt vicinæ nationes; et certum est à Judæis multos accepisse veras de Deo et religione notiones. Certè ad propagandam veram doctrinam convenientissimè propè maxima terræ imperia, Ægyptios, Assyrios, Chaldæos et Phœnices siti erant; neque dubium est quin liberationem illius populi tot prodigiis celebrem, ejus in terram Chanaan victorias, et eventus in ejusdem gratiam planè singulares, ad ultimas terræ oras fama detulerit. Temporibus Davidis, cùm Judæi opibus et potentiâ florerent, et Salomonis, cujus adeò pervagata erat sapientia, et sub quo magnificentissimum orbis templum vero Deo extructum fuit, Israelitarum nomen et leges apud alios populos innotuisse verisimile est, multosque secutos exempla regis Tyriorum Hirami et reginæ Sabæ ad veram religionem adductos fuisse; quòd si plures illam non susceperint, eorum incogitantia in causâ fuit.

Imò Israelitarum captivitates et dispersiones multùm, Deo sic volente, ad propagandam veram religionem conducebant; nam infortuniis suis eruditi solebant valedicere superstitionibus, sese ad Deum convertere, atque summo studio institutis Mosaicis inhærere. Decreta Nabuchodonosori, Darii, et Cyri, quæ ubique per immensa eorum imperia vulgabantur, probant Deum verum per Judæos toti innotuisse Orienti : hincque factum est ut apud Orientales longè clarior et defæcata magis fuerit semper veri Dei cognitio, quàm apud occidentales, qui magis distabant à Judæâ; et certum quoque est communem et universalem magis evasisse veri Dei notitiam, quò magis dispergebantur, adeò ut tempore Christi fuerit infinitus proselytarum numerus, quorum multi ex remotissimis gentibus ibant Jerosolymam ad festa celebranda.

2° Impudentissimè Moysis legem calumniantur Deistæ, dùm contendunt ex illo fœdere factum esse ut Judæi supremum numen tanquàm localem et gentilitium Deum habuerint. Arbitrati sunt quidem Deum specialiter

(1) « Ne dicas in corde tuo, cùm deleverit « eos Dominus Deus tuus in conspectu tuo : « Propter justitiam meam introduxit me Do- « minus ut terram hanc possiderem, cùm « propter iniquitates suas istæ deletæ sint na- « tiones. Neque enim propter justitias tuas et « æquitatem cordis tui ingredieris ut possi- « deas terras earum : sed quia illæ egerunt « impiè, introeunte te deletæ sunt, et ut com- « pleret verbum suum Dominus, quod jura- « mento pollicitus est patribus tuis. Scito ergo « quòd non propter justitias tuas Dominus « Deus tuus dederit tibi terram hanc optimam « in possessionem, cùm durissimæ cervicis « populus sis. » Deut. c. 9.

rebus suis adesse, nec sine causâ, cùm perpetua procurationis suæ daret argumentâ per oracula, per spiritum propheticum, per miracula, per præsentissimam suam in rebus adversis opem. Sed tamen eum nullo alio modo concipiebant, quàm ut ens infinitum, per se existens, quod immensitate suâ omnia compleret, potentiâ omnia à se creata sustineret, et providentiâ gubernaret. Samaritani quidem deportati à rege Assyriorum in vacuam Israelitarum regionem, et vicini populi, stultis obcæcati opinionibus, ipsum cogitabant Deum loci, vel Deum collium et montium, etc. Sed ab istis nationibus tanquàm à blasphemis abhorruêre semper Judæi. Neque profectò aliam concipere animo notionem potuerunt, nisi eam quam modò descripsimus, cùm unicum tantùm Deum, cujus virtute omnia consisterent, semper agnoverint. Ubi ergo dicunt sacri scriptores, Deum inter Cherubim sedere super arcam fœderis, nihil aliud intelligunt, quàm Deum in eo loco dare præsentiæ suæ argumenta; nam Salomon in oratione suâ factâ in dedicatione templi, etsi roget Deum ut velit domum istam præsentiâ suâ decorare et illam inhabitare, tamen eodem tempore dicit nec cœlos cœlorum capere Deum posse. Hanc laudem Judæis denegare Tacitus non potuit, eorum aliunde calumniator iniquus. « Judæi, « inquit, mente solâ unumque numen intel- « ligunt; profanos qui deûm imagines mor- « talibus materiis in species hominum effin- « gunt; summum illud et æternum, neque « mutabile, neque interiturum. Igitur nulla « simulacra urbibus suis, nedùm templis sunt: « non regibus hæc adulatio, non Cæsaribus « honor. »

Denique non docuit eos Moyses in legibus suis odio alios habere, sed è contrario omnes complecti benevolentiâ: *Si habitaverit*, inquit Lev. c. 19, v. 33, *advena in terrâ tuâ, et moratus fuerit inter vos, non exprobretis ei. Sed sit inter vos quasi indigena, et diligetis eum quasi vosmetipsos; fuistis enim et vos advenæ in terrâ Ægypti: ego Dominus Deus vester.* Et Deut. c. 10, v. 19, hæc in confirmationem ejusdem legis verba adjungit: *Quia Dominus Deus vester ipse amat peregrinum, et dat ei victum atque vestitum; et vos ergo amate peregrinos.* In pluribus aliis locis, ut Deut. c. 21, v. 19; et Lev. c. 25, v. 35; Num. c. 27, 11, advena conjungitur cum viduâ, pupillo et Levitâ: ergo propensissimam erga alienos voluntatem exigit lex, et vexare eos pro summo habendum crimine docet. Verum est quòd inter se nullos pati deberent idololatras; hoc jure sine dubio sancire potuit Deus, et præterea idololatria rempublicam dissolvebat, et crimen erat læsæ majestatis; sed ipsis præceptum non fuit, ut sævirent in eos extra Chananæorum fines, seu ultra illam ditionem cujus Deus rex esse dignatus est. Ergo nec alienum à divinis virtutibus, nec falsarum opinionum origo, nec perversi et immitis ingenii erga exteros fuit fœdus Mosaicum. Vide de toto hoc argumento Jaquelot de inspiratione librorum sacrorum V. et N. T.; Sherloch de fine et usu prophetiæ cum dissert. adjunctis; Warburton Div. leg. Moysis.

ARTICULUS IV.

DE LEGUM MOSAICARUM FINIBUS ET SAPIENTISSIMA INSTITUTIONE.

Etsi nulla sit hujus operis pars, quæ non sit fructuosa, tamen est hic locus ad dicendum amplissimus; vastissimusque nobis sese aperit campus, in quo diù jucundèque versari liceret. Si enim leges Atticæ, Romanæ, aliæque vetustatis et sapientiæ nomine commendabiles, tantam doctis viris jucunditatem afferunt, quantam afferre oportet eam legem, quæ omnium antiquissima aliarum gentium memoriam ipsam superat, quæ perfectissima in primo suo ortu, omnia religionis et vitæ moralis ac civilis præcepta sic continet, ut nec hominum levitas, nec temporum necessitas illi quidquam ademerit aut adjecerit; quæ eam habuit vim, ut Judæos ab omnibus populis divisos in mundo idololatrico, in omnium errorum colluvione immunes à superstitionis contagione, per tot annorum secula servaverit? At ratio instituti operis vetat has moras, monetque, ut eas potiùs partes defendamus, quæ minùs elucent et quas calumniari solent Deistæ, quàm ut in exponendis splendidioribus immoremur. Dicemus tamen satis, ut manifestum sit, Moysem non vanè superbientem, sed consciam perfectionis suarum legum fecisse ad populum verba hæc Deut. c. 4: *Hæc est enim vestra sapientia et intellectus coram populis, ut audientes præcepta hæc dicant: Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris. Quæ est enim alia gens sic inclyta, ut habeat cæremonias, justaque judicia, et universam legem, quam ego proponam hodiè ante oculos vestros?*

In lege Judaicâ triplicis generis præcepta distingui solent: alia sunt moralia, quæ perti-

nent ad informandos ad pietatem interiorem et ad virtutem animos, atque ad legem naturalem revocantur ; alia civilia sunt, quæ spectant administrationem reipublicæ et vitam civilem; alia ritualia seu cæremonialia vocantur, quæ cultûs divini et rerum sacrarum ordinem continent. De singulis pauca dicemus, postquàm breviter indicaverimus generalem omnium harum legum finem. 1° Legis Mosaicæ præcipuus finis erat veræ religionis in mundo idololatrico conservatio. Id patet primò ex pacto Abrahamitico, quod partim in fœdere Mosaico completum fuit. Ille etenim patriarcha à Deo vocatus dicitur cùm diis serviret alienis, non propter merita sua vel posterorum suorum, sed ut Deus statueret pactum cum semine ejus in generationibus suis, *ut esset Deus illius et seminis ejus post eum.* Idem constat ex ipsis verbis contractûs initi in monte Sina : *Deus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris in laudem, et nomen, et gloriam suam.* Jam verò quòd convenienter inventa fuerit lex in hunc finem, satis ipse eventus per se demonstrat, cùm reverà per tot annos Judæos à cæteris gentibus divisos servaverit, et extiterit sepimentum veræ religioni, donec universus orbis ad eam vocatus fuerit. 2° Alter legis Mosaicæ finis erat, præsertim ejus partis quæ dicitur cæremonialis, ut rebus evangelicis tanquàm in imagine repræsentandis inserviret, uti alio in loco fusiùs explicabimus.

§ 1. *De moralibus legis Mosaicæ præceptis.*

Deus ut Judæis significaret esse hanc legis suæ partem planè præcipuam, decem hæc moralia præcepta clarâ voce et cum magnâ majestate rogavit, lapidibusque inscripta Judæis servanda dedit : « Ego sum Dominus Deus « tuus, qui eduxi te de terrâ Ægypti, de domo « servitutis. Non habebis deos alienos coram « me. Non facies tibi sculptile, neque omnem « similitudinem, quæ est in cœlo desuper, et « quæ in terrâ deorsùm, nec eorum quæ sunt « in aquis sub terrâ. Non adorabis ea neque « coles... Non assumes nomen Dei tui in va« num... Memento ut diem sabbati sanctifi« ces..... Honora patrem tuum et matrem « tuam... Non occides. Non mœchaberis. Non « furtum facies. Non loqueris contra proximum « tuum falsum testimonium. Non concupisces « domum proximi tui, nec desiderabis uxo« rem ejus, non servum, non ancillam, non « bovem, non asinum, nec omnia quæ illius « sunt. » De hoc Decalogo multas quæstiones agitare solent theologi : quomodò sint præcepta distribuenda? quot in primâ tabulâ, quot in secundâ ponenda sint? utrùm ad Decalogum omnes prorsùs aliæ in Pentateucho contentæ præceptiones, omniaque legis naturæ dictata, etiam quæ pertinent ad seipsum, revocari possint? Sed cùm hæ disceptationes non pertineant ad Religionis adversùs impios defensionem, neque ad hanc nostram pertinent disputationem.

PROPOSITIO PRIMA.

Lex moralis contenta Decalogo, cæterisque Pentateuchi partibus, est in omnibus legi naturæ consentiens : imò omnia continet ad religionem et mores rectè instituendos necessaria præcepta : atque in hâc parte multùm superat omnes alias legum naturalium complexiones, sive à legislatoribus, sive à philosophis olim confectas.

PROBATIO. — Primam partem hujus propositionis certissimam esse in responsionibus ad objectiones conficiemus, Secunda verò pars facili inductione confici potest.

1° Omnis religio tribus constat, nempe rectis de Deo sententiis, piis in Deum affectibus, et cultu externo honorificentissimo. Sed si primus Dei cultus sit, Deum credere, ac deinde reddere ipsi majestatem suam, attributa ejus agnoscere ; nullus certè cum tantâ, quantâ Moyses, dignitate et orationis magnificentiâ hæc inculcavit. Ubique fovet vividam in Deum unum fidem, illumque exhibet ut ens æternum necessarium, infinitum, immutabile, omnisciens, omnipotens, sibi sufficiens, suî possessione beatissimum, sapientissimum et optimum rerum omnium creatorem et gubernatorem. Quæ omnia attributa apud Moysem significantur ipsis Dei nominibus : יהוה *Jehova*, quod necessariam existentiam, independentiam, et immutabilitatem exprimit : אלהים *Elohim*, quod Dei in omnia jus, auctoritatem et imperium denotat : אל *El*, quod indicat speciali ratione Dei omnipotentiam; cui nomen שדי *Schaddai* affine est, indicans etiam Deum sibi sufficere : עליון *Elion*, quod divinæ naturæ excelsitatem et infinitam à nostris imperfectionibus distantiam ostendit : אל צבאית *El Sabbaoth*, quo ex divino nutu pendere bellorum exitus et imperiorum fortunam significatur. Cum quantâ majestate omnia ex divino arbitrio et ipso verbo pendentia exhibentur in istis : *Fiat lux, et facta est lux!* ut commendatur ejus bonitas, in his : *Et vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona!* ejus sanctitas, veritas, justitia, in illis : *Dei perfecta sunt opera*

et omnes viæ ejus judicia; Deus fidelis, et absque ullâ iniquitate, justus et rectus! Ejus providentia et potentia : *Videte quòd ego sim solus, et non sit alius Deus præter me : ego occidam et vivere faciam; percutiam et ego sanabo, et non est qui de manu meâ possit eruere!*

Deinde omnes animorum affectiones piæ erga Deum continentur illo præcepto admirabili : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex totâ fortitudine tuâ.* Neque aliud est tota lex nisi perpetua exhortatio, ad timorem Dei, ad fiduciam in ejus ope et præsidio, ad devotionem seu submissum animum ejus voluntati. *Et nunc, Israel, quid Dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et ambules in viis ejus, et diligas eum, ac servias Domino Deo tuo in toto corde tuo et in totâ animâ tuâ?* Deut. c. 10, v. 12. *Non est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices*, ibid. 32, 31. *Beatus es tu, Israel : quis similis tui, populo, qui salvaris in Domino? Scutum auxilii tui, et gladius gloriæ tuæ : negabunt te inimici tui, et tu eorum colla calcabis*, ibid. 33, 29. Omnis denique perfectio, omnis sanctitas ubique injungitur. *Perfectus eris et absque maculâ, cum Domino Deo tuo*, Deut. c. 18, v. 13. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum, Dominus Deus vester*, Lev. c. 19, v. 2. Omnia quoque externi cultûs officia cum maximâ solemnitate injuncta, et omnia majestati cultûs contraria prohibita sunt. Hùc pertinent leges omnes contra idola et superstitiosos quoscumque ritus : *Gentes istæ, quarum possidebis terram, augures et divinos audiunt; tu autem à Domino Deo tuo aliter institutus es;* omnes leges de reverentiâ exhibendâ divino nomini in communi sermone, omnes de votis et sacrificiis, de admovendâ divinis aris, cum animi puritate, etiam corporis castimoniâ; uno verbo nullum planè est officium seu internum seu externum, quod à Moyse divinâ quâdam nec imitabili eloquii vi non commendatur.

2° Omnis inter homines communitas duabus continetur virtutibus : justitiâ quæ vetat violationem juris alieni perfecti; et charitate, quæ exigit ut prodesse velimus quàmplurimis. At Moyses non modò commendavit officia justitiæ, uti omnes confitentur; et quæ hoc unico præcepto, interiores etiam animorum motus moderante, continentur : *Non concupisces donum proximi tui, nec desiderabis uxorem ejus, non servum, non ancillam, non bovem, non asinum, nec omnia quæ illius sunt;* sed etiam quæcumque charitati subjecta sunt, quod negare solent religionis revelatæ contemptores. Omnia siquidem hâc brevissimâ sententiâ comprehenduntur : *Diliges proximum tuum sicut teipsum*, Lev. c. 19, cui eodem loco hæc junguntur : « Unusquisque patrem « suum et matrem suam timeat... cùm messueris segetes terræ tuæ, non tondebis usque « ad solum superficiem terræ, nec remanentes spicas colliges, neque in vineâ tuâ racemos et grana decidentia congregabis, sed « pauperibus et peregrinis capienda dimittes : « ego Dominus Deus vester. Non mentiemini, « nec decipiet unusquisque proximum suum. « Non facies calumniam proximo tuo, nec vi « opprimes eum. Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque mane. Non maledices « surdo, nec coram cæco pones offendiculum. « Non facies quod iniquum est, nec injustè « judicabis. Non consideres personam pauperis, nec honores vultum potentis : justè « judica proximo tuo. Non eris criminator, nec « susurro in populo. Non stabis contra sanguinem proximi tui. Non oderis fratrem « tuum in corde tuo, sed publicè argue eum, « ne habeas super illo peccatum. Non quæres « ultionem, nec memor eris injuriæ civium « tuorum. Ego Dominus. » Quàm hæc pia, quàm sancta sunt!

3° Quamvis nulla præcepta injungantur expressè, tanquàm ad seipsum pertinentia, tamen reverà ea omnia, quæ pertinent sive ad animi culturam, sive ad corporis cultum, præscribuntur : cùm per legem instituti sint Judæi ad ea omnia, quæ spectant informationem mentis, et doceantur, quæ origo, quæ destinatio, quæ conditio atque officia hominum; ad ea quoque omnia, quæ spectant affectuum temperationem ad omnem sanctitatem. Addidimus in conclusione legem Mosaicam, multùm perfectione superare quascumque alias, seu legislatorum, seu philosophorum institutiones, cùm in confesso sit, apud gentes omnes alias obtinuisse vanissimam superstitionem, quâ si non omnia quidem vitæ moralis officia proculcarentur, omnis saltem vera religio pessumdabatur, sine quâ religione moralis disciplina non habet in se satis præsidii ad bonam, beatamque vitam. Huic malo, nec legislatores, nec philosophos remedium attulisse aut afferre potuisse jam in alio loco confecimus.

Adversùs hanc moralem legem objectio peti solet ex permissione divortii et fœnoris ab ex-

traneis accipiendi. At Deistæ nostri in his non multùm versantur : et reverà vel leges de divortio et fœnore erant permissiones civiles, seu non prohibitiones, vel erant propriè dictæ concessiones. In primâ hypothesi, quam probant quàmplures auctores, nulla planè est difficultas; cùm legibus civilibus ea sæpissimè propter sapientissimas causas non prohibeantur, quæ tamen nullo modo probantur. In secundâ, quam etiam probant multi auctores christiani, non erant etiam illæ leges injustæ : non lex de usuris ab extraneis recipiendis ex pecuniâ mutuo datâ; quia, ut ait Suarezius, potuerunt Judæi habere justum titulum petendi et accipiendi illas usuras tanquàm à Deo donatas, vel ut à supremo Domino, vel ut à justo judice : præterea usibus et legibus erant eædem usuræ apud extraneos introductæ; et propter commercia, quæ apud vicinos Palæstinæ et aliarum gentium populos agitabantur, non tam noxiæ erant : à Judæis autem usuris exigere omninò vetitum erat. Non etiam lex de libello repudii, quia, ut idem ait, ex concessione divinâ sub illâ lege et conditione contractûs à principio id fiebat. Vide Covarr. l. 3 Variar. c. 7, n. 7. At gravior est objectio in quâ multùm exultare solent Deistæ, et quæ diligentiùs est excutienda.

Objicies : Paganæ omnes religiones, vel hoc uno titulo falsitatis ab omnibus Christianis arguuntur, quòd humana usurpaverint sacrificia; quo nihil magis alienum est à Dei benignitate, omnibusque attributis; nihil abhorrens magis à naturalibus affectibus, aut magis aptum ad perturbandum naturæ humanæ statum, hominesque ad sævitiam et crudelitatem erudiendos. Hinc arripuit Lucretius gloriandi occasionem, suamque impiam philosophiam Religioni anteferendi :

> Illud in his rebus vereor, ne fortè rearis
> Impia te rationis inire elementa, viamque
> Indugredi sceleris; quod contra sæpiùs olim
> Religio peperit scelerosa atque impia facta,
> Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
> Iphianassaï turpârunt sanguine fœdè
> Ductores Danaüm. . . . . .
> Tantùm religio potuit suadere malorum.

Atqui tamen lex Mosaica talia permittebat humana sacrificia, imò commendabat. Quippe Lev. c. 27, duplicis generis vota distinguuntur : alia quæ redimi possunt, circa quæ præscribuntur formulæ æstimandi, taxandique vota, seu res et personas : in his non tam res et personæ, quàm eorum pretium seu valor Domino consecratus est : hinc que dicta sunt vota æstimationum, et soluto pretio res hujusmodi voto consecrata Domino manebat. At alia postea vota recitantur, quibus res et personæ consecrabantur sine ullâ spe redemptionis. *Omne quod Domino consecratur* (omne anathema quod devoverit, seu anathematizaverit homo Domino), *sive homo fuerit, sive animal, sive ager, non vendetur, nec redimi poterit. Quidquid semel fuerit consecratum, sanctum sanctorum erit Domino,* v. 28. Res seu persona ad hunc modum devota חרם *Iherem* seu *Cherem,* quod *anathema* rectè vertitur, vocabatur. Jam verò quod sic consecratum fuit, mactandum erat, ut patet ex his verbis sequentibus : *Et omnis consecratio* (anathema), *quæ offertur ab homine* (quod devovetur ex homine), *non redimetur, sed morte morietur.*

Legem hanc sic interpretati sunt, non modò Judæi plures, sed etiam Christiani : Ludovicus autem Capellus de voto Jephte legem sic intellectam multiplici allatâ ratione defendit (1) : quam ejus interpretationem multis

(1) « Ad diritatem et immanitatem quod « attinet hujus legis, dicimus eamdem propè « hujus legis esse rationem, quæ fuit legis de « repudio. Non probabat Deus repudium; sed « si quis erat tam duro et præfracto animo, « ut nollet diutiùs uxori convivere, Deus, quatenùs populi Judaici rex erat, veluti politicus « et civilis legislator, non prohibebat quominùs illam à se amandaret, dato repudii « libello. Sic etiam Deus non probabat, ut « quis personam humanam sibi per Cherem « devoveret; sed si quis adeò temerarius erat « ut votum ejusmodi nuncuparet, non de « bestiâ aut agro tantùm, sed de personâ « etiam quæ ipsius esset juris, volebat eam « morte affici; non quòd illi probarentur et « gratæ essent humanæ hostiæ, sed aliis de « causis legitimis, quas lex quidem non aperit « (neque enim Deus legum et præceptorum « suorum rationem reddere tenetur), sed aliquatenùs nobis suspicari et eas subolfacere « licet. Ac primò quidem videtur Deus sic « tacitè voluisse innuere se potestatem vitæ et « necis concedere parentibus in liberos, et « heris in servos, non quidem ipsismet pro « arbitrio exercendam quùm liberet, quomodò eam ethnici Græci et Romani exercuerunt, sine magistratûs conscientiâ, sed « quam hâc duntaxat ratione exercerent, sacrâ « nempe capitis eorum devotione, ad cujus « executionem intervenire oportebat sacerdotum operam et ministerium; ad quos nimirùm pertinebat votorum cognitio, rerumque « Deo per Cherem sacratarum jus et proprietas sive dominium; Num. c. 18, v. 14 : « *Omne anathema in Israel tuum erit.* Quâ « sanctione sacerdotes judices erant à Deo « constituti qui dispicerent et judicarent, an « vota illa essent legitimè, necne, concepta et « nuncupata, atque ita mors liberorum et ser-

conquisitis exemplis confirmare elaborant Deistæ.

Urgent 1° exemplum Abrahæ, cujus, inquiunt, promptus animus ad immolandum filium suum Isaac maximis extollitur encomiis. 2° Objiciunt legem de consecrandis Deo aut redimendis primogenitis, sive hominum, sive jumentorum : quæ legitur Exod. c. 13, v. 12 (1). 3° In eumdem finem laudata est lex de prædæ primitiis dandis sacerdotibus Num. c. 31, v. 25 (2). 4° Ad confirmandam eamdem

« vorum à parentibus et heris devotorum non « simpliciter et nudè à parentum et herorum « arbitrio et libidine pendebat, quandoquidem « sacerdotum judicium et sententiam inter- « venire oportebat. Ita abusus carebatur, et « simul parentes à liberis et heri à servis tantò « majore in honore habebantur, utpote quos « tantam viderent in se habere vitæ et necis « potestatem, ut si libuisset ab uno oris ipso- « rum verbulo vita et mors sua penderet. Hâc « ratione magis in officio et debitâ erga pa- « rentes et heros obedientiâ continebantur. » Hanc etiam ejusdem legis rationem addit idem auctor : « Deus sic fortè voluit homines à « pravo et quasi ingenito vitio et more deter- « rere, quo solent irâ perciti diris et impre- « cationibus devovere eos quibus malè vo- « lunt... Quùm itaque Deus voluit eum morte « affici, qui ab eo in cujus est potestate ana- « themate devotus est, videtur voluisse tacitè « hâc sanctione absterrere parentes et heros à « temerariis in liberos et servos diris atque « imprecationibus, quibus non rarò solent « commotiores in eos invehi. » Aliam tandem rationem affert idem, quòd hæc devotatio esset figura illius, quâ Christus factus est à patre pro hominibus maledictum.

(1) « Separabis omne quod aperit vulvam « Domino, et quod primitivum est in pecori- « bus tuis : quidquid habueris masculini sexûs, « consecrabis Domino. Primogenitum asini « mutabis ove : quod si non redemeris, inter- « ficies. Omne autem primogenitum hominis « de filiis tuis, pretio redimes... Nam cùm « induratus esset Pharao, et nollet nos dimit- « tere, occidit Deus omne primogenitum in « terrâ Ægypti, à primogenito hominis usque « ad primogenitum jumentorum : idcircò im- « molo Domino omne quod aperit vulvam « masculini sexûs, et omnia primogenita fi- « liorum meorum redimo. » Hanc redemptio- nem permissam animalium immundorum atque hominum fuisse relaxationem quamdam legis asseruerunt quidam Deistæ.

(2) « Dixit quoque Dominus ad Moysem : « Tollite summam eorum quæ capta sunt ab « homine usque ad pecus, tu, et Eleazar sa- « cerdos, et principes vulgi : dividesque ex « æquo prædam, inter eos qui pugnaverunt « egressique sunt ad bellum, et inter omnem « reliquam multitudinem. Et separabis partem « Domino ab his qui pugnaverunt et fuerunt « in bello, unam animam de quingentis, tam « ex hominibus quàm ex bobus et asinis et « ovibus; et dabis eam Eleazaro sacerdoti, « quia primitiæ Domini sunt, » etc

legem multùm ponderis habere existimatur votum Jephte, quod narratur Jud. c. 11, v. 30 (1). 5° 1 Reg. c. 15, cùm Saül missus ad delendum funditùs Amalec, regi Agag peperci sset, à Samuele graviter objurgatus et reprobatus à Deo fuit : « Dixitque Samuel : « Adducite ad me Agag regem Amalec, et « oblatus est ei Agag... et ait Samuel : Sicut « fecit absque liberis mulieres gladius tuus, « sic absque liberis erit inter mulieres mater « tua. Et in frusta concidit eum Samuel co- « ram Domino in Galgalis. » Ex his ultimis verbis colligunt adversarii eum ad altare immolatum fuisse. 6° Tandem objicitur hic textus Michææ c. 6, v. 6 : « Quid dignum « offeram Domino? Curvabo genu Deo ex- « celso? Numquid offeram ei holocautomata « et vitulos anniculos? Numquid placari po- « test Dominus in millibus arietum aut in « multis millibus hircorum pinguium? Num- « quid dabo primogenitum meum pro scelere « meo, fructum ventris mei pro peccato ani- « mæ meæ? » In quo loco humana sacrificia inter alia licita numerantur.

Respondeo gravissimam quidem esse accusationem hanc, atque aptissimam ad alienandos à lege Mosaicâ hominum animos, ac propterea omni ope amovendam esse; non quòd existimem ex eâ pendere causam religionis Judaicæ : nam sine dubio cædes qualiscumque ex lege supremi numinis, cujus imperio universa rerum natura subest, jure

(1) « Votum vovit (Jephte) Domino dicens : « Si tradideris filios Ammon in manus meas, « quicumque primus fuerit egressus de foribus « domûs meæ, mihique occurrerit revertenti « cum pace à filiis Ammon, eum holocaustum « offeram Domino. Revertente autem Jephte « in Maspha domum suam, occurrit ei unige- « nita filia sua cum tympanis et choris : non « enim habebat alios liberos. Quâ visâ, scidit « vestimenta sua, et ait : Heu me! filia mea, « decepisti me, et ipsa decepta es : aperui os « meum ad Dominum et aliud facere non « potero. Cui illa respondit : Pater mi, si « aperuisti os tuum ad Dominum, fac mihi « quodcumque pollicitus es, concessâ tibi ul- « tione atque victoriâ de hostibus tuis. Dixit- « que ad patrem : Hoc solum mihi præsta « quod deprecor : dimitte me ut duobus men- « sibus circumeam montes, et plangam virgi- « nitatem meam cum sodalibus meis... ex- « pletisque duobus mensibus, reversa est ad « patrem suum, et fecit ei sicut voverat, quæ « ignorabat virum. Exinde mos increbuit in « Israel, et consuetudo servata est ut post « anni circulum conveniant in unum filiæ « Israel, et plangant filiam Jephte Galaaditæ « diebus quatuor. »

certissimo committi potest (1). Dicimus itaque per legem Leviticam nullatenùs permissa fuisse humana sacrificia, neque ullam accedere huic sententiæ auctoritatem ex exemplis supra laudatis.

I. Lex Levitica humana sacrificia certissimè non permittebat. In isto quippe c. 27, Lev. vv. 28 et 29, duplex distinguitur anathematis genus : unum v. 28, quod significabat sacrum donarium, quod numini seu in sacros usus devovebatur, et quod pecuniâ redimi non debebat. Huic anathemati subjiciebantur tum res, tum personæ ; sed hæ morte nequaquàm afficiebantur : hâc ratione consecratus est Samuel à matre, antequàm nasceretur, servitio tabernaculi. Alterum verò anathematis genus significabat id quod expressè jure belli devovebatur perditioni aut internecioni ; cujus exemplum habemus in istis Josue c. 6, v. 17, de Jericho : *Sitque civitas hæc anathema, et omnia quæ in eâ sunt, Domino, sola Rahab meretrix vivat ;* de hoc genere sermo est v. 29 (1). Vel si hanc distinctionem admittere quis nolit, sed utrumque versiculum de eodem anathematis genere intelligere velit, dici potest eas voces v. 29 : *Morte morietur,* non esse vertendos, per eas, *jugulabitur,* vel *interficietur;* sed sic ut significent, personam devotam non redemptam in statu anathematis semper victuram et tandem in eo morituram, seu in eo usque ad mortem permansuram. Hunc quidem sensum habent istæ voces in quàmplurimis locis. Vid. Gen. 2, 17 ; Num. 36, 65 ; 4 Reg. 8, 10 ; Ezec. 3, 18, et 18, 13. Vel tandem servanda est versiculi 29 versio vulgata, ad quam revocari possunt Græca 70 interpretum et plures aliæ veteres, et legendum : *Omnis consecratio, quæ offertur ab homine,* non ex homine, vel de homine : quæ lectio omnem tollit difficultatem.

Quòd verò liberi à parentibus vel servi à dominis anathematis voto consecrati, non essent immolandi, multiplici argumento patet. Primò, filios à parentibus Deo in holocaustum offerri vetat lex Deut. c. 12, v. 31 ubi Israelitæ monentur sub gravissimarum pœnarum comminatione, ne Chananæorum infandos ritus æmulentur : *Non facies similiter Domino Deo tuo. Omnes enim abominationes, quas aversatur Dominus, fecerunt diis suis, offerentes filios et filias, et comburentes igni. Quod præcipio tibi, hoc tantùm facito.* Unde David Ps. 105, 37, qui benè legem intellexit, exprobrat Judæis quòd fuderint *sanguinem innocentem* filiorum suorum, quos sacrificaverunt sculptilibus Chanaan. Vide Jerem. c. 19. Et apud Ez. c. 16 declarat Deus se Judæos judicaturum esse *judicio effundentium sanguinem,* quòd sacrificaverant filios suos idolis. Existit etiam apud Isaiam c. 66, v. 3, textus ex quo clarissimè colligitur humana sacrificia inter res abominabiles habita fuisse : *Hæc dicit Dominus... : Ad quem respiciam nisi ad pau-*

(1) Sed, ut habet Seldenus de Jure nat. et gent. l. 4 : « Ex hujusmodi devovendi, immolandique libertate necesse fuisset, ut mirum « in modum minueretur interdicti de homicidio amplitudo, nec ulla ita prolis et servorum (à quibus neque in hâc lege alii quiquam distinguuntur) vitam innocentia tueri « potuisset ; adeò ut ultroneum planè homicidium, tum extra belli aut pœnæ rationem, « tum citra fori sententiam, eorumque qui « rebus præerant decretum, hâc in specie « intra sacram illam rempublicam permitti « inde esset concludendum. Nam quod Capellus addidit de sacerdotum interveniente hic « sententiâ velut forensi, nihil habet id omninò quo nitatur, sive in lege sacrâ, sive in « magistrorum commentariis ; et certè si haberet, nihil aliud sequeretur, præterquàm « quòd pro devoventis et sacerdotum arbitrio « extra causas jam dictas homicidium potuisset patrari. » Neque rationes allatæ à Capello talis legis sævitiam excusant. Non illa quidem, quòd major inde existeret liberorum erga parentes, et servorum erga dominos, reverentia, quia hæc reverentia satis muniri potest aliis legibus minùs inhumanis, neque gravioribus incommodis procuranda est. Non etiam, secunda, quòd Deus voluerit dominos et parentes avertere à diris et imprecationibus temerariis : quid ? Estne sapientis legislatoris ea rata habere, à quibus cives vult avertere ? aut devotos à parentibus et heris liberos aut servos morte afficere, ut nulli sic devoverentur ? Si malum sit devovendi propositum, imò inconsiderata qualiscumque imprecatio, quantò majus malum, illas imprecationes temerarias et devotationes executioni demandare ? Non etiam tertia ratio, quòd sacrificia illa humana typi essent Christi pro hominum salute ad mortem traditi, quia hoc futurum Christi sacrificium satis belluarum cruentis mactationibus figuratum erat, nec per Religionis cæremonias homines ad sævitiam in ejusdem naturæ consortes erudiendi sunt.

(1) De duplici anathematis genere agi in duobus istis versiculis facilè patet ex textu hebræo, quem hoc modo recte vertit Cl. Houbig. v. 28 : *Sed si quis de iis quæ possidet, anathemate aliquid voverit, seu hominem, seu jumentum, aut agrum hæreditate captum, id non vendetur, neque redimetur ; omne id, quod anathemate obligabitur, erit sacrosanctum, et Domino cedet.* V. 29 : *Quicumque ex hominibus anathemate devotus fuerit, non redimetur, sed morti dabitur.* Per homines verò anathemati isti obnoxios intelligendi videntur uni Chananæi, quos jusserat Deus ad internecionem deleri. Neque enim jus vitæ et necis Judæi habebant in suos vel liberos, vel servos, ut patet ex Exod. c. 21, v. 26 ; Levit. 25, v. 39, 53.

perculum et contritum spiritu et trementem sermones meos? Qui immolat bovem, quasi qui interficiat virum; qui mactat pecus, quasi qui excerebret canem; qui offert oblationem, quasi qui sanguinem suillum offerat; qui recordatur thuris, quasi qui benedicat idolo. Cujus loci hic sensus est, quòd sacrificia legitima sine interiori virtute Deo abominationi sint, haud minùs quàm sacrificia detestanda hominis, canis, sanguinis suilli et benedictio idoli. Secundò, quia juxta constantissimam omnium Judæorum veterum et recentiorum sententiam nemo potest vovere, multò minùs anathemate devovere, nisi quod suum est. Atque ex hoc principio rectissimè concludunt doctores Judæi in Misna liberos et servos Hebræos nullo modo devoveri posse : « Si quis anathemate, inquiunt, devoveret sive filium suum, sive filiam, sive servum, sive ancillam ex Hebræis » (nam ejusmodi servi ex lege libertatem pristinam post certum tempus elapsum expectabant, adeò ut ipsi in perpetuum alienari nequirent) « sive agrum ad tempus conductum, anathemata non sunt, quia nemo potest anathemate devovere id quod planè suum non est. » Unde juxta eos soli servi Chananæi anathemate devoveri potuerunt ; et cùm heri etiam in hos nullum jus vitæ et necis habuerint ex lege Moysis, juxta eosdem per consecrationem eorumdem nihil evenit, quàm ut totum jus quod in eos antea domini consecrantis erat, jam sacerdotibus et usibus sacris cederet, nempe potestas jubendi et utendi eorum operis assiduis, quæ nec redimi potuerunt. Tertiò, si humana sacrificia à lege permitterentur, et ut Deistis placet, haberentur à Judæis, ut actus religionis excellentissimi, admirationem certè nostram habere debet, quòd Deo Israel nunquàm tales fuerint oblatæ victimæ, cùm idolis gentium toties istas obtulerint. Habemus 1 Reg. c. 1, exemplum ejusmodi voti editi à matre Samuelis ; qui secundùm hoc votum, quod ipse sine dubio postea ratum fecit, non morte affectus, sed tabernaculi servitio consecratus est : *Commodavi eum Domino cunctis diebus, quibus fuerit commodatus Domino,* dicebat Anna mater.

II. Ex exemplis in objectione laudatis nullam habet confirmationem contraria sententia. Primò, non ex facto Abrahæ : nam Abraham non proprio motu ad hoc sacrificium sese accinxit, velut excellenti religionis officio perfungeretur ; non ex terrore aliquo ad placandum numen, uti solebant idololatræ in calamitatibus ; sed expresso Dei jussu excitatus, eo tempore quo magis securus erat divinæ amicitiæ, et amplissimæ promissiones sibi et filio suo factæ fuissent, adeòque fide plenus non dubitavit Deo sese, filiumque committere, *arbitrans quia et à mortuis suscitare potens est Deus.* Cùmque post expertam Abrahæ fidem et obedientiam, aliam victimam Deus suppeditavit, satis declaravit nullo modo sibi gratas esse humanas victimas, sed illam præceptionem fuisse ad obedientiæ probationem, et revelationem diei Domini, quam *videre desideraverat, vidit et gavisus est.* Secundò, lex de consecrandis Deo primogenitis ridiculè in confirmationem affertur, cùm expressè illâ lege jubeatur ut primogeniti hominum redimantur. Neque primogeniti ante redemptionem mactandi erant, sed Deo erant sacri ut sacerdotio et muneribus religionis perfungerentur, antequàm eorum loco in suum famulitium gentem Leviticam assumpsit Deus. Tertiò, in lege etiam de prædæ primitiis dandis sacerdotibus et Levitis ne verbum quidem est de hominum immolatione ; sed illa solummodò cavetur, ut prædæ pars quinquagesima Levitis, quingentesima sacerdotibus tribuatur. Sicut asini et captivi cæteris tribubus distributi in earum usum cedebant, ita quoque captivi et animalia Levitis dati sunt, non ut jugularentur, sed in servitutem. Quartò, ex exemplo etiam Jephte nihil colligi potest. Nam ii omnes, qui putârunt Jephtam reverà filiam suam in holocaustum obtulisse, unanimi voce affirmârunt illum obtulisse ingratam Deo victimam contra legis præceptum, nimio studio æmulatum vicinarum gentium, et speciatim Ammonitarum, adversùs quos bellum gerebat, perversos mores ; vel deceptum more illo anathematis prælio prævii, quo hostes, vel cives, qui jura militaria anathemate præstituta violarent, internecioni devovebantur, temerè anathemate illigâsse tam personam, quàm animal quodcumque ei post victoriam occurreret. « Si consuluisset, inquit Chaldæus Paraphrastes Jud. 11, 39, Phinees sacerdotem, redemisset eam pecuniis. » Idemque tradit « addictam fuisse sanctionem illam seu statutum, ideò ne quis immolaret filium suum seu filiam, quemadmodùm fecerat Jephte. »

At longè nobis verisimilior opinio videtur virginem Deo quidem consecratam, nullatenùs verò immolatam fuisse ; nam hunc solum sensum patitur textus Hebræus, ut patebit ex accuratâ ejus versione adornatâ à Cl. Houb. J. 2, p. 124 : « Votum autem vovit Domino Jephte, « sic dicens : Si mihi trades filios Ammon, id

« quod foribus meæ domûs mihi à filiis Ammon « in pace redeunti primùm occurret, erit « Domino sacrum; ego id offeram pro holo- « causto... Jephte revertebatur Maspha in do- « mum suam. Ecce verò filia ejus ibat ei ob- « viam cum tympanis et choris. Eam autem « filiam unicam habebat; non erat ei, præter « eam nec filius, nec filia. Is eam ut conspe- « xit, scidit vestes suas, dixitque : Heu! filia « mea, quo tu me gradu nunc dejicis! Tene « ex iis esse, qui me conturbant! Ego enim « aperui ante Dominum os meum, nec pote- « ro verbum revocare. Illa ei respondit : Mi « pater, aperuisti ante Dominum os tuum; « fac mihi ut locutus es, postquàm dedit tibi « Dominus, ut de inimicis tuis filiis Ammon « ultionem sumeres. Sed patri suo hæc dein- « de locuta est : Hoc tantùm, quæso, liceat « mihi : dimitte me menses duos, ut abeam « digrediarque ad montes; ibi meam virgini- « tatem deflebo cum meis sodalibus (1). Ille ei : « Vade, inquit; dimisitque eam duos men- « ses. Illa igitur digressa cum suis sodalibus « virginitatem suam in montibus deflevit; et « mensibus duobus transactis ad patrem rever- « sa est, qui fecit ei, sicut voverat (2); itaque « illa virum non cognovit. Sed iste mos apud « Israel invaluit (3), ut virgines Israel tempo- « ribus diversis irent ad filiam Jephte Galaadi- « tis, ut eam quotannis dies quatuor consola- « rentur. » Verba ergo illa, et *fecit sicut voverat*, intelligenda sunt de filiæ consecratione, non de immolatione. « Fecit ei domum, inquit David Kimchi, et introduxit in eam, atque ibi remansit seclusa à filiis hominum et à rebus secularibus. Atque statutum seu mos invaluit, ut quotannis eam inviserent Israelitides. » Atque hinc causa fuit juxta Ben Gersom, cur vestimenta laceraret Jephte atque tantùm doleret, quamprimùm filia ei visa est : nempe eam, quæ ei unica erat proles, jam sciebat à viri consortio in perpetuum secludendam, adeò ut de posteris ex eâ suscipiendis spes non esset reliqua. Cui interpretationi maximam sine dubio confirmationem affert, quòd virgo duorum mensium intervallum exoraverit, non ad lugendam acerbissimam et immaturam mortem, sed virginitatem suam. Si quæras quo jure Jephte filiam in perpetuum consecraverit, dicam, planè nullo jure : nam hanc potestatem patribus nullibi concedit lex, nullum quoque est ejus vestigium in corpore Talmudico aut apud jurisconsultos celebriores : quin apud doctores Judæos receptissimum est filium aut filiam ita sacrari nequivisse, ut ipsi sacerdotibus aut sacris usibus ex parentum voluntate et voto cederent : æstimationem autem et pretium sive filii, sive filiæ, sive alterius cujuscumque (modò excipias servos et ancillas ex gentilibus) consecrati, sacerdotibus solvendum præscribit lex Levitici c. 27, v. 2, non ipsos addicendos. Quin et qui ipsi se devoverant, etiam se redimere potuerunt. Samuelis consecratio nullo modo contrarium evincit : nam et ipse Levita erat atque eo nomine et à natalibus Domino sacer : atque censetur ipsum matris votum libenter sacra præstando ministeria solvisse. Unde hæc verba Jephte : *Aperui os meum Domino, neque potero revocare*, ostendunt illum in perversâ fuisse de hâc re opinione. Vide Seldenum de Jure nat. et gent.

Quartò, ex istis verbis : *In frusta concidit eum* (Agag) *Samuel coram Domino in Galgalis*, nullo modo colligi potest Agag regem Amalec

(1) « Petit virgo, filia Jephte, ut liceat sibi deflere virginitatem, non vitam ereptam; itaque apertè jam demonstrat id, quod adhuc sequentia declarabunt, se esse virginitati, non morti devovendam. »

(2) « *Fecit ei sicut voverat*, sive eam Domino sacravit. Nam dixerat Jephte : והיה ליהוה, *erit Domini* (*id quod mihi redeunti primum occurret*); addidit Jephte : והעליתיהו עולה, *et id offeram in holocaustum*, quod etiam in filiâ fecit, virgine in perpetuum mansurâ. Nam עולה *holocaustum*, de victimâ dicitur, quæ Domino tota dicatur et consecratur, et habet non modò holocaustum propriè dictum, sed alias etiam victimas, quæ non totæ igne adolebantur, ut ad Pentateuchum non semel observavimus : ut planum sit verbo *holocaustum* eos abuti, qui sibi persuadent fuisse Jephte filiam, tanquàm pecudem, in altari crematam et absumptam : quos à tali sententiâ deterrere vel ipsa religio debuerat, cùm non ignorarent Deum vetasse ne Israelitæ filios aut filias sibi immolarent, ut faciebant diis suis gentes Israelitis finitimæ.... והוא לא ידעה איש, *illa autem non cognovit virum*. Illis verbis sole clariùs declaratur, ut votum Jephte fuerit impletum. Nam si filia Jephte fuisset mactata, ineptum foret ac propè fatuum, monere eam non posthàc virum cognovisse. Etenim, ut observat Clericus, *non potuit nubere mox jugulanda.* »

(3) « ותהי חק בישראל, *et fuit statutum in Israel*, sive *ille mos invaluit*, ut irent virgi-

nes Israel quotannis ad Jephte virginem, ut eam consolarentur. Nihil est in sacrâ paginâ cur credamus eum morem, Jephte filiâ mortuâ, fuisse adhuc conservatum. Imò disertè dicitur virgines Israel ivisse (תלכנה, *ibant*) ad ipsam Jephte filiam; non enim notatur alius, quò irent, locus. Itaque fabulam narrant, ex voto Jephte pravè intellecto, qui comminiscuntur constitutum fuisse planctum apud Israel ferè similem ei, qui apud ethnicos habebatur in planctu *Adonidis.* »

immolatum fuisse in sacrificium super altare, cui imposita erant frusta ejus corporis. Quia primùm vox Hebræa quæ vertitur, in *frusta concidit*, hoc solo loco in Scripturis invenitur, unde non est terminus sacrificiis aptus et à Chaldæo interprete vertitur per aliam vocem, quæ significat, *diffindere, discerpere, scindere.* Illæ aliæ voces, *coram Domino*, significant solummodò, prophetam cum magnâ animi constantiâ in Dei præsentiâ regem Amalec occidi jussisse : vel si supponatur altare extructum fuisse in Galgalis, hæc verba significabunt solummodò hæc peracta esse in loco, ubi sacra facta fuerant Deo. Quintò, ridiculè in rem suam pulcherrimum Micheæ locum laudant adversarii, in quo non recensentur varia sacrificiorum genera, quæ ipsis lege permissa erant ; sed ea quæ Israelitæ corrupti et depravati ethnicis superstitionibus maximè salutaria et efficaciora existimare poterant ad conciliandum Deum ; et inter alia recenset sacrificia humana quæ sæpiùs Israelitæ idolis obtulerunt in valle Ennon : negat hæc omnia, quæ apud eos in usu fuerant, et quæ efficaciora putaverant, ullam habere vim ad placandum Deum : *Indicabo tibi*, pergit propheta, *quid sit bonum et quid Dominus requirat à te : utique facere judicium, et diligere misericordiam, et sollicitum ambulare cum Deo tuo.* Quàm hæc præclara, quàm sancta sunt !

§ 2. *De legibus cæremonialibus.*

Sustinuit in omni ævo hæc legis Mosaicæ pars calumnias impiorum hominum, quibus hæc circa res minutissimas instituta visa semper sunt divinâ indigna gravitate : ita Celsus olim et post eum omnes deistæ. Nullam prorsùs perspiciunt in illâ rituum multitudine, vel utilitatem, vel dignitatem : longiùs etiam progressi docuerunt ex illis quidam, nulla posse Deum dare hominibus præcepta alia, nisi quæ in immutabilibus rerum relationibus posita sunt. Horum redarguimus temeritatem in aliâ hujus operis parte, ubi ostendimus non tantùm jure posse Deum hominibus injungere præcepta positiva, sed multiplicem eorum etiam utilitatem esse confecimus. Hîc demonstraturi sumus illis ita displicere præcepta illa Mosaica ritualia ob nullam aliam rationem, nisi quòd earum causas pervidere nolunt, nullamque esse partem istius legis veteris, quæ divinæ originis notas vel plures vel clariores ferat.

Quamplurimi inter Judæos et inter Christianos etiam nonnulli, ansam Deistarum calumniis non levem dederunt, dùm statuerunt leges eas omnes sine causâ speciali datas et earum rationem nullam extra summi legislatoris voluntatem quærendam esse : sed longè absit, ut eum, cui ratio nomen, tot Ecclesiæ suæ leges sine ratione dedisse credamus ; et sapientiam ipsam, per quam principes jus decernunt, jura mente et consilio vacua scribere voluisse. Si in mundi opificio inconsultum nihil reperias vel otiosum, nullas leges supervacaneas, quo nixi principio statuemus merè arbitrarias leges posuisse Deum, quibus vita hominum regeretur ? Hinc que rectè adversùs ethnicos argumentabatur Arnobius l. 7 : « Si quæcumque ab hominibus fiunt, maximèque in re sacrâ, debent habere suas causas, nec sine ratione est quidquam in negotiis omnibus et in omni administratione faciendum ; edisserite nobis et dicite, quæ sit causa, quæ ratio, ut ritibus hisce deos propitietis.... nisi ratio cur quid fiat in sacris ostendatur, et expositam sui causam habeat, jam non illud errori objiciendum est ludicro, sed ut dicatur expressiùs, insaniæ, dementiæ, cæcitati. » Illa igitur sententia fidem tam facilem invenisse apud aliquos videtur, quòd minimè assequerentur quorsùm Deus tot leges de rebus per se nec bonis nec malis conderet, et earum violationem pœnis tam gravibus coerceret : ideòque asserere maluerunt Deum sine ratione leges illas statuisse, quàm earum rationem captum suum superare. Verùm post lucem huic argumento allatam à doctissimo Maimonide, quem commentati sunt egregiè quidam recentiores, nullatenùs licet dubitare quin singulis ritibus sanciendis causa fuerit specialis. Demonstrârunt siquidem cum maximâ eruditione ritus istorum temporum superstitiosos occasionem plerisque institutis cæremonialibus dedisse, totamque legem ritualem in minutissimis suis partibus præsentia remedia idololatriæ attulisse, ipsiusque radices omnes atque surculos amputâsse. Atque his suis laboribus egregiè rem religionis revelatæ promoverunt. Nam legum primò divinarum honorem vindicârunt à contemptu impiorum hominum, qui easdem tanquàm asinorum onera et labores otiosos spernebant. Secundò, multam lucem sacris Scripturis attulerunt, quæ propter incognitas rationes legum in multis partibus obscuræ manserant, quæ obscuritas occasionem inanibus multis atque frigidis allegoriis præbuit. Tertiò, quia cognitio rationis harum legum plurimùm prodest ad libertatem christianam asserendam, et refellendos eos qui gravi Judæorum jugo vitam credu-

lorum opprimunt : quorum judaisantium Christianorum fuit ab Apostolorum ætate ad hunc usque diem semper ingens multitudo. Hæc in tuendis Judaicis cæremoniis pertinacia legum Judaicarum et consilii divini in ferendis illis ignorantiæ principia sua debuit : nam impossibile esset, ut homines anxiâ religione circa Judaica illa versarentur, si leges Mosaicas ex causâ peculiari et temporariâ datas intelligerent. Quartò, quia cognitio illa haud parùm confert ad Judæos erroris crassissimi convincendos, eosque ad Christi gregem alliciendos. Ideò enim tam immenso legum suarum zelo flagrare, et earum perpetuitatem inter fidei suæ articulos numerare solent, quòd earum causas nesciant, easque è Dei potiùs voluntate, quàm seculi Mosaici conditione fluxisse sentiant. — Verùm si error sit asserere tot divinarum legum nullas fuisse rationabiles causas, est quique magna vanitas quorumdam quærentium in singulis institutorum circumstantiis ac partibus rationem specialem (1).

Possemus hoc loco ostendere fidei nostræ mysteria per medias rituum Judaicorum umbras transparentia et Messiæ olim venturi varia munera in illis designata ; at hæc aliàs : hîc solummodò animus est ritualis legis causas quærere in circumstantiis, in quibus positi erant Judæi Moysis temporibus ; et ex fine proximo et immediato ejus sapientiam concludere. Certè nullum dubium esse potest quin generalis harum observantiarum finis, ut et omnium religiosarum cæremoniarum, fuerit interior animi sanctitas ; at erat quoque alter specialis, nempe abolitio idololatriæ : quod, ut præstemus, tria conficienda sunt : 1° Judæos fuisse olim penè ad insaniam propensos in idololatricos cultus Ægyptiorum, aliorumque populorum ; ad quam cohibendam legis ritualis multiplices cæremoniæ planè erant necessariæ 2° Legem ritualem reverà ad Judæos ab idololatriâ avocandos institutam fuisse. 3° Ad hunc finem inventam esse sapienter, seu illi valdè accommodatam fuisse.

(1) De hâc re egregiè disseruit Maimonides in More Nevochim. Oblatio hostiæ, ait, magnam habet utilitatem : sed quòd hostia una debeat esse agnus, alia aries, et quòd numerus ipsarum sit certus et definitus, ejus ratio nulla dari potest ; et qui laborat alicujus similis circumstantiæ rationem reddere, is meo judicio est amentissimus, neque absurditates à se removet, sed potiùs auget. Is enim æquè longè abest à veritate, qui credit istiusmodi particularia habere rationes, atque is qui credit totum præceptum nullam habere utilitatem. At scito quòd sapientia requirat, vel si mavis, quòd necessitas postulet, ut talia in præceptis existant, quæ nullam rationem habent ; et quòd res quasi impossibilis sit in lege, ut hujus classis res aliqua in illâ non existat. Modi hujus impossibilitatis sunt isti : quare illa oblatio debet esse agnus, et non aries ? Eadem quæstio mansisset, si loco agni positus aries : nam necessariò species aliqua esse debuit. Ita si quis dicat : Quare debent esse septem agni, et non octo ? idem quæri posset si fuissent octo vel decem vel viginti.

Propositio prima.

Israelitæ tempore Moysis et post illius legislatoris mortem, fuerunt idololatriæ atque superstitionibus ethnicis addictissimi.

Probatio. — I. Id patet ex Moysis urditate in legatione divinâ suscipiendâ et rationibus ab illo allatis. Postulavit primùm ille legislator, ut Deus sibi nomen, quo vocari vellet, indicaret : *Ecce ego*, inquit, *vadam ad filios Israel, et dicam eis : Deus patrum vestrorum misit me ad vos : si dixerint mihi, quod est nomen ejus ? quid dicam eis ?* Ex quâ Moysis interrogatione patet Israelitas fermè oblitos Dei veri, totosque fuisse deditos Ægyptiorum diis. Claret etiam magis ex obstinatâ Moysis reluctantiâ, siquidem postquàm Deus dignatus fuerat sibi nomen Jehova assumere, dixit Moyses : *Non credent mihi, neque audient vocem meam, sed dicent : Non apparuit tibi Dominus.* Cùmque hanc difficultatem, concesso miraculorum dono, elevâsset Deus, addidit Moyses : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es.* Ex quibus omnibus manifestum est Moysem arbitratum esse rem difficillimam, populum ab Ægyptiacis superstitionibus avocare. Deinde si consideremus quomodò erga Moysem se gesserit populus in Ægypto et in solitudine, ejusdem veritatis infinita reperiemus argumenta. Cùm Moyses et Aaron congregavissent seniores filiorum Israel et signa fecissent, credidit quidem populus et proni præ stupore adoraverunt omnes : sed statim atque viderunt omnia non procedere ex consilio, magnis clamoribus conquesti sunt. Et etiam post patrata maxima in eorum gratiam miracula jussi à Moyse purificare sese non paruerunt, ut ex ipsis Dei verbis Ez. c. 20, v. 5, licet colligere (1).

(1) « Hæc dicit Dominus Deus : In die qua elegi Israel... et levavi manum meam pro eis, ut educerem eos de terrâ Ægypti, in terram quam provideram eis, fluentem lacte et melle, et dixi ad eos : Unusquisque offensiones oculorum suorum abjiciat, et in idolis Ægypti nolite pollui : ego Dominus Deus vester. Et irritaverunt me, nolueruntque me audire, unusquisque abominationes oculorum suorum non projecit, nec idola Ægypti reliquerunt. Et dixi,

Cùm ad mare Rubrum pervenissent, clamaverunt, ut tradit Moyses Ex. 14, v. 12 : *Nonne iste est sermo quem loquebamur ad te in Ægypto, dicentes: Recede à nobis ut serviamus Ægyptiis, multò enim melius servire eis, quàm mori in solitudine.* Quotiescumque rei alicujus inopiâ laborabant, dicere solebant : *Utinam mortui fuissemus per manum Domini in terrâ Ægypti* (scilicet cum primogenitis Ægyptiorum), *quando sedebamus super ollas carnium, et comedebamus panem in saturitate.* Cùm Moyses diuturniorem moram in monte fecisset, statim vitulum aureum apud Ægyptios notissimum simulacrum conflaverunt et redeundi in Ægyptum consilium ceperunt. Ita etiam cùm ad limites terræ Chanaan perventum esset, clamârunt : *Utinam mortui essemus in Ægypto : dixeruntque alter ad alterum : Constituamus nobis ducem et revertamur in Ægyptum.* Ex quibus omnibus et ex Moysis frequentissimis conviciis et expostulationibus luce clarius est, Israelitas erga Ægyptum, Ægyptiacosque ritus, dùm vivcret ille legislator, propensissimum semper animum gessisse.

II. Post mortem Moysis in terrâ Chanaan, fluente lacte et melle, cùm non ampliùs tenerentur desiderio carnium Ægypti, tamen superstitionibus veterum dominorum addicti permansêre, uti nobis auctor est Ez. c. 2, v. 8 : *Insuper et fornicationes suas, quas habuerat in Ægypto, non reliquit. Nam et illi dormierunt cum eâ in adolescentiâ suâ, et illi confregerunt ubera pubertatis ejus, et effuderunt fornicationem suam super eam.* Itaque post tot miracula in eorum gratiam patrata necesse fuit, ut admoneret eos Josue morti proximus hisce verbis c. 24, v. 14 : *Nunc ergo timete Dominum, et auferte deos quibus servierunt patres vestri in Mesopotamiâ et in Ægypto, ac servite Domino.* Dicitur quidem quòd servierunt Domino cunctis diebus Josue et seniorum qui longo post eum tempore vixerunt et noverant omnia opera Domini quæ fecerat cum Israel. Sed additur etiam post generationem illam surrexisse alios, *qui secuti sunt deos alienos, deosque populorum qui habitabant in circuitu eorum.* Post constitutos reges et conditum splendidissimum Deo templum, in quo religionis Mosaicæ cæremoniæ cum maximâ pompâ peragebantur, eamdem servaverunt erga ethnicos ritus propensionem, ut constat ex totâ historiâ Judaicâ ; ita ut illis exprobret Jeremias c. 2, v. 28 : *Secundùm numerum civitatum tuarum erant dii tui, Juda.* Imò eos imitatos esse omnium fermè gentium et præsertim Ægypti ritus idololatricos patet ex visione Ezechielis descriptâ c. 8 (1).

Ita demùm Ægypti amore flagrabant Hebræi, ut cùm Jeremias Propheta miseris populi reliquiis, post excidium, securitatem pollicitus Dei nomine fuisset, et extrema esset comminatus, si patriam tellurem relinquerent : *Responderunt : Nequaquàm ; sed ad terram Ægypti pergemus, ubi non videbimus bellum, et clangorem tubæ non audiemus, et famem non sustinebimus, et ibi habitabimus.* Fuit ergo populus Judaicus in cultus idololatricos singulari ratione semper propensus, non solùm ætate Moysis, sed usque ad urbis primum excidium.

Objicies : Hæc propositio non parùm videtur minuere vim illius argumenti, quo supra confecta est divina Moysis legatio. Nam positâ hujus propositionis veritate, planè sequitur nunquàm Judæos persuasos fuisse divinæ originis legis Moysis, nec fidem dedisse ejus miraculis. Nam quis putet Judæos, si suam legem

(1) « Et introduxit me, inquit propheta, ad ostium atrii ; et vidi et ecce foramen unum in pariete, et dixit ad me : Fili hominis, fode parietem. Et cùm fodissem parietem, apparuit ostium unum ; et dixit ad me : Ingredere et vide abominationes pessimas, quas isti faciunt hic. Et ingressus vidi, et ecce omnis similitudo reptilium et animalium, abominatio et universa idola domûs Israel depicta erant in pariete in circuitu per totum. Et 70 viri de senioribus domûs Israel, et Jezonias filius Saphan stabat in medio eorum stantium ante picturas : et unusquisque habebat thuribulum in manu suâ, et vapor nebulæ de thure consurgebat. Et dixit ad me : Certè vides, fili hominis, quæ seniores domûs Israel faciunt in tenebris, unusquisque in abscondito cubiculi sui. Dicunt enim : Non videt Dominus nos, dereliquit Dominus terram. » Continent prædicta verba cellæ Ægyptiacæ accuratissimam descriptionem ; deinde pergit propheta in describendis idololatriis in quibus Phœnices imitabantur Judæi : « Et dixit ad me : Adhuc conversus videbis abominationes majores his, quas isti faciunt. Et introduxit me in atrium Domini quod respiciebat ad aquilonem, et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem. » Et denique Persica superstitio his verbis describitur : « Et dixit ad me : Adhuc conversus videbis abominationes majores, quas isti faciunt. Et introduxit me in atrium domûs Domini interius : et ecce in ostio templi inter vestibulum et altare quasi 25 viri, dorsa habentes contra templum Domini et facies ad orientem, et adorabant ad ortum solis. »

ut effunderem indignationem meam super eos, ut implerem iram meam in eis in medio terræ Ægypti, et feci propter nomen meum, ut non violaretur coram gentibus, in quarum medio erant, et inter quas apparui eis, ut educerem eos de terrâ Ægypti ; ejeci ergo eos de terrâ Ægypti, et eduxi eos in desertum. »

divinam credidissent, tam constanter ritus Ægyptiorum aliarumque gentium colere voluisse ? Ergo, etc. — Respondeo ex hâc Judæorum ad captivitatem usque Babylonicam in idololatricos cultus perpetuâ propensione nullatenùs minui, sed potiùs confirmari legis auctoritatem, quia nunquàm in suis ad ethnicos cultus defectionibus legem Moysis rejecerunt aut aliquam ejus partem abrogârunt ; sed abductus fuit in errores ille populus impiè superstitiosus exemplis potiùs vicinorum populorum et novellis quibusdam impurisque ritibus, qui plebis animos multò magis solent allicere, quàm sanctitas religionis nudata carnalibus blanditiis ; quos impuros ritus cum religione Mosaicâ conjungebant (1).

Si quæras causas tantæ in Israelitis insaniæ et stupiditatis, dicam nullas alias esse quærendas præter pravam consuetudinem, exempla vicinorum populorum et quædam præjudicia istis temporibus valdè communia. Nempe popularis erat opinio universum orbem terrarum inter deos partitum esse et unicuique partem obtigisse : hinc in quamcumque veniebant regionem præter deos patrios sacra etiam faciebant illis quos vocabant indigetas ; ideòque Moyses his verbis Judæos admonere necesse duxit : *Quando disperdiderit Dominus Deus tuus ante faciem tuam gentes, et habitaveris in terrâ earum, cave ne imiteris eas aut requiras cæremonias eorum, dicens : Sicut coluerunt gentes istæ deos suos, ita et ego colam.* Deinde deos omnes necessitudine quâdam conjunctos existimabant, nec unius cultum alteri fuisse contumeliosum. Præterea rudis et inculta plebs ex eventibus de deorum virtute judicabat, eumque populum meliores et fortiores deos habere putabat, cujus res maximè florebant, hincque profluxit illa adeò constans erga Ægyptiaca sacra Hebræorum propensio, quia Ægyptus semper fuerat ab antiquissimis temporibus regnum florentissimum. Denique per excessum peccare non posse se credebat ignarum et superstitiosum vulgus, sed quò plures colebat deos, eò plures habiturum protectores. Hæ quidem opiniones stultæ sunt et parùm dignæ illo populo ad sanctissimam religionem instituto ; sed si consideremus, quòd hæc præjudicia apud gentes omnes alias obtinerent, potiùs causam admirandi habemus, cur Judæi in tam universales errores non prorsùs abierunt, quàm quòd gentilium ritus cum suis cæremoniis quandoque copulaverint. Certè quòd in hâc tantâ superstitione legis quoque suæ memores fuerint et in eâ præsertim gloriari soliti essent, præter textus Prophetarum supra citatos, nullum dubitandi locum relinquit hæc Jeremiæ expostulatio c. 8 : *Quomodò dicitis : Sapientes nos sumus, et lex Domini nobiscum est ?*

(1) Confirmant id clarissima Prophetarum testimonia. Jeremias cap. 7, v. 9, sic eos alloquitur Dei nomine : « Confiditis in sermonibus « mendacibus, furari, occidere, adulterari, « jurare mendaciter, libare Baalim et ire post « deos alienos quos ignoratis ; et venistis et « stetistis coram me in domo hâc, in quâ in« vocatum est nomen meum, et dixistis : Libe« rati sumus..... Faciam domui huic in quâ « invocatum est nomen meum, et in quâ vos « habetis fiduciam..... sicut feci Silo, et pro« jiciam vos à facie meâ. » Et in alio loco eosdem idololatras sic loquentes inducit : « Quare locutus est Dominus super nos omne « malum grande istud ? Quæ iniquitas nostra ? « quod peccatum nostrum quod peccavimus « Domino Deo nostro ? Et dices ad eos : Quia « dereliquerunt me patres vestri, et abierunt « post deos alienos, et vos scelus operati estis. » Sed numquid, quæso, ita loqui potuissent illi idololatræ si Deum suum omninò abjecissent ? Ezechiel etiam c. 14, apertissimè declarat eorum impietatem in eo positam fuisse, quòd religionem Mosaicam cultûs externi commixtione polluerint : illum prophetam sic alloquitur Deus : « Fili hominis, viri isti posuerunt im« munditias suas in cordibus suis..... Numquid « interrogatus respondebo eis ? propterea hoc « loquere eis, et dices ad eos : Hæc dicit Do« minus Deus : Homo de domo Israel, qui po« suerit immunditias suas in corde suo..... et « veniat ad prophetam interrogans me per « eum ; ego Dominus respondebo ei in multi« tudine immunditiarum suarum. » Et in alio loco idem propheta hujus rei exemplum affert : « Cum idolis suis fornicati sunt, sed et hoc « fecerunt mihi : polluerunt sanctuarium meum « in die illâ, et sabbata mea profanaverunt ; « cùm immolarent filios suos idolis suis, et in « die illâ ingrederentur sanctuarium meum ut « polluerent illud : etiam hæc fecerunt in « medio domûs meæ. » Hincque constantissimè apud Prophetas idololatria Judæorum adulterium nuncupatur, quia cùm Deo essent solemniter mancipati ejusque jus agnoscerent, tamen deos alienos ignavè et perfidè in consortium divini numinis adsciscebant.

PROPOSITIO II.

Lex cæremonialis ad veræ religionis præsidium, depellendamque illam tam communem idololatriæ pestem, quæ etiam animos Hebræorum infecerat, inventa et lata est.

PROBATIO. — 1° Huic veritati multùm præsidii præbere visum est SS. Patribus caput 20 Ezechielis : ibi enim Deus populo in memoriam revocat idololatriam illam, quâ dùm in Ægypto viverent sèipsos polluerunt, v. 4, 7

et 8. Deinde memorat leges illas morales quas illis Ægypto nuper egressis dederat, versibus 10, 11 et 12. Postea gentis istius contumacis mores et ingenium distinctè refert, quòd scilicet statuta sua sperneret, minas et promissa nullius æstimaret, et quòd naturam et consuetudinem suam exuere nescia, ritus et deos Ægyptios pertinaciter retineret. Hisce memoratis subjungit v. 25 : *Ergo et ego dedi eis præcepta non bona, et judicia in quibus non vivent.* Adeò ut textus ille interpretandus sit, juxta eorum mentem, quasi Deus prophetam in hunc modum allocutus fuisset : Israelitis ab Ægypti servitute nuper liberatis leges dedi non servis, sed ingenuis dignas, utpote nativâ suâ bonitate commendabiles et vitam obtemperantibus allaturas ; cùm autem leges illas, utpote moribus eorum dissonas, violarent et in cultum idolorum perpetuò ruerent, tandem leges alias posui, sua quidem naturâ non bonas, sed quæ jugi loco forent, quo rigidæ cervicis populi contumacia frangeretur, et omnis ad Ægypti mores redeundi libertas et occasio tolleretur. Ita illum locum interpretati sunt S. Justinus, Origenes, Hieronymus, Augustinus, Cyrillus, Theodoretus et alii, quorum textus videre licet in Historiâ ecclesiasticâ Natalis Alexandri t. 1.

Ad idem efficiendum afferri solent verba Apostoli ad Gal. cap. 30, qui postquàm asseruisset promissiones factas Abrahæ fuisse solummodò in Christo adimpletas, nec hæreditatem consecutos esse Judæos, ait : *Quid ergo lex ? propter transgressiones posita est* (seu superaddita est) *donec veniret semen, cui promiserat.* Lex cæremonialis cui superaddita fuit ? Religioni sine dubio Patriarcharum ? Respondet Apostolus, id factum esse propter transgressiones donec veniret semen, id est, propter superstitiosos mores istorum temporum et gliscentem ubique etiam apud posteros Abrahæ idololatriæ pestem ; ideòque rectè subjunxit : *Sub lege custodiebamur conclusi*, id est, separati et divisi à cæteris ethnicis gentibus.

2° Fulcitur hæc nostra conclusio auctoritate SS. Patrum. Inter eos Tertullianus libro de Cibis Judæorum hæc verba habet : « Lex ad hoc « filiis Israel data est, ut per illam proficerent « et redirent ad bonos mores, quos cùm à patribus accepissent in Ægypto propter consuetudinem barbaræ gentis corruperant. » Eadem habet Eusebius in Demon. evang. lib. 1 : « Vetus Testamentum, inquit, lapsis à majorum pietate Judæis vitamque Ægyptiacam « ac mores æmulantibus, et ad errorem colendi multos deos superstitionemque gentium declinantibus freni loco impositum « est, ut eos qui ceciderant excitaret, et præcipites ruentes in rectum duceret. » Clariora sunt ejusdem verba cap. 6 : « Moysis lex, « inquit, ingressa est, quasi puerilium imperfectarumque animarum curatrix quædam e « gubernatrix, aut etiam instar medici cujusdam, universæ Judæorum nationi gravi Ægyptiaco morbo laboranti tradita est : nam quia « cum Ægyptiis versantes post SS. Patrum mortem ad morum Ægyptiacorum similitudinem « allecti sunt, et ad multorum deorum superstitionem deciderant, adeòque quidem ut « Ægyptiis per omnia similes tum in errore « simulacrorum, tum in aliis quoque facinoribus evasisse viderentur, quasi ex profundo « malorum ipsos eruens Moyses ab impiâ deorum multitudine amovit, et ad opificem uni- « versi Deum deduxit, primum illum gradum « pietatis in præceptis legalibus, tanquàm « tot vestibulis et introductionibus ad perfectiora, præstruens. » Denique S. Chrysostomus Comm. in Isaiam cap. 1, scribit : « Præcepta ritualia ideò data fuisse, ut per assiduam « eorum observantiam à cultu dæmonum et « idolorum Judæi abducerentur, non propter « utilitatem ex eorum observantiâ prodeuntem. » Eadem est communis sententia aliorum fermè omnium SS. Patrum, quorum testimonia videre licet in Hist. ecc. t. 1 Nat. Alex.

3° Eamdem doctrinam tradidêre etiam ex Judæis multi. Maimonides, Judæorum longè doctissimus, in More Nevochim de legis cæremonialis ratione sic mentem explicat : « Nosti « ex pluribus Scripturæ locis quòd prima « legis intentio sit idololatriam tollere, memo- « riam illius et omnium eorum quæ illi ad- « hærent aut hominibus ad illam vel minimam « occasionem præbent, delere. » Eumdem fuisse veteris legis finem docuerunt etiam antiqui Judæorum magistri, in quorum scitè dictis numeratur hæc sententia : « Quicumque « confitetur idololatriam, habetur pro eo ac « si totam legem abnegàsset ; et quicumque « abnegat idololatriam, pro eo ac si totam « legem confessus esset. »

4° Ratio varia argumenta suppeditat, quæ apud SS. Patres passim leguntur. Primò, certum est viros pietate celebres, cùm nulla subesset idololatriæ suspicio, legem illam violare

non dubitâsse : nam Elias, cùm lex omnes ad templum vocaret, in Carmelo sacrificium obtulit. Legimus etiam Samuelem rem sacram fecisse in Masphat. Samson nullam reprehensionem subiit quòd favum ex leonis cadavere sumptum comedisset. David panes propositionis, quos lex divina sacerdotibus solummodò permiserat, in cibum, urgente fame, sumpsit. Sacerdotes, in templo variis laboribus occupati, sabbatiotium impunè violabant, cùm ipse locus et laboris sanctitas omnem idololatriæ aut legis contemptûs suspicionem amoveret. Ezechias rex multis Judæis pascha celebrandi facultatem concessit, licet ad legis præscriptum nequaquàm sanctificatis ; et multa alia exempla reperias, ex quibus efficitur nunquàm existimâsse eos, ut quidam opinantur Judæi, illa præcepta ritualia immutabilia fuisse, aut eorum bonitatem in suâ naturâ sitam. Secundò. Nulla ratio occurrit cur Deus tot legibus atque ritibus populum Judaicum et cultum rationalem penè obruere voluerit, nisi ut gravi illo jugo populum impediret, ne officii sui cancellos transiliret, et ad ritus gentilium rueret. Id enim concessum et apertum est tanto cæremoniarum apparatu opus non fuisse ad colendam pietatem. Dicendum igitur cum S. Chrysostomo : « Non ad virtutem conferunt ejus-« modi leges, sed eis datæ fuerunt pro freno « et ut causas negotii et occasionem occupa-« tionis præberent. » Tertiò. Lex illa solis Israelitis servanda tradebatur, iisque jam peste idololatriæ corruptis : antiquis verò Patriarchis ignotus penitùs erat onerosus ille rituum apparatus, qui posterorum curam et pietatem exercebat. « Hebræi, ut ait Eusebius Præp. evang. libro 7, qui longo ante Mosem tempore « claruerunt, ferendæ per eum legis ignari, « expeditam quamdam et liberam pietatis viam « tenuerunt, moribus ad naturæ ductum com-« positis ornati. » Nec tantùm Patres antiqui, sed Judæorum proselyti, seu gentiles ab ethnicismo conversi, vitam legum Mosaicarum vinculis solutam semper egêre. Hinc non obscurè colligitur malos aliquos mores in Ægypto haustos novis legibus occasionem præbuisse. Quidni enim Israelitæ eâdem, quâ patres sui, libertate fruerentur, nisi quòd à patrum suorum moribus in Ægypto descivissent, et in gentium semitas certò proruissent, nisi Deus legum illarum compedes eis injecisset ?

Quartò. Leges illæ tum primùm Israelitis datæ sunt, cùm in deserto ingenii moribus Ægyptiacis addictissimi indicium insigne edidissent. Constat enim Deum primùm decem tantùm mandata tradidisse, nec ullam mentionem fecisse cultûs tot operosis cæremoniis præstandi ; sed tum demùm illud legum et rituum onus iis imposuisse, cùm fœdus de Deo vero colendo violâssent, et cultu vitulino animi moribus Ægyptiacis pertinaciter adhærentis luculentum nimis argumentum præbuissent : hæc observatio est S. Hieronymi in Commentario in caput 28 Ezechielis : « Ante offensam, ait, Deca-« logum tantùm accepêre Israelitæ; post ido-« lolatriam verò et blasphemiam multiplices « legis cæremonias. » Hinc fortassè Apostolus loco supra laudato de lege rituali loquitur tanquàm mantissâ quâdam et propter peccata promissionibus et antiquis Dei præceptis superadditâ : certè locum illum sic illustrat Theophilactus Comm. in cap. 3 Epistolæ ad Galatas : « Scitè autem illud, *apposita est*, « dixit, ut indicet non esse præcipuè ac primo « consilio datam, quemadmodùm promissio-« nes, sed veluti obiter addita ob multas trans-« gressiones, ut aliquot saltem cohiberet. »

Quintò. Proclive est observare Deum cuilibet legem *manu elatâ*, id est, protervè ex præmeditato violanti, supplicium extremum statuisse, cùm tamen peccatis suâ naturâ gravioribus, ut furto, proximi mutilationi et aliis ejusmodi, pœnas longè mitiores irrogaverit ; cujus rei hanc rationem optimam affert Maimonides : « Nemo ita peccat (manu elatâ) nisi cujus « insidet animo opinio vel dogma, vel aliquod le-« gis intentioni repugnans : hinc communis et « recepta legis hujus expositio est, quòd in eâ « loquatur Scriptura de idololatriâ, eò quòd « ea primariis et principalibus legis funda-« mentis adversetur. » Huic rationi confirmandæ argumentum præbent ipsa legis istius verba hæc Num. 15 : *Quoniam contra Dominum rebellis fuit*. Hæ rationes multis placuerunt; eas cujusque judicio relinquimus. Vide Nat. Alex. t. 1.

Propositio III.

Lex ritualis ad abolendam idololatriam sapientissimè instituta fuit.

Probatio. — Nam legis ritualis præcepta ad hæc capita commodè revocari possunt, seu istius legis partes præcipuæ sunt : 1° signa illa populi Deo peculiariter addicti propria, qualia erant circumcisio et sabbatum. 2° Præcepta de animantium et ciborum discriminibus. 3° Sacra plurima certis quibusdam locis, personis et temporibus affixa. 4° Instituta, qui-

bas cavebatur ut Deo et rebus sacris debitus honos constaret et reverentia. 5° Variæ immunditiæ vel munditiæ species. 6° Rituum quorumdam prohibitiones. Atqui hæc omnia ad abolitionem idololatriæ maximè conducebant. Primò, ad abolendam apud posteros Abrahæ idololatriam multùm conducebant signa illa perpetua, circumcisio et sabbatum. Circumcisio quidem ob multiplicem causam : tum quia erat signum distinctivum, quo Abrahæ posteri à quâcumque aliâ gente dividebantur; eoque effectum est ut incircumcisos omnes tanquàm profanos et barbaros habuerint semper Judæi ; tum quia erat signum memorativum, quo fœdus inter Deum et Abraham, et patriarchæ illius fides ac pietas in frequentem memoriam revocari possent; adeòque ad excitandos eosdem in posteris sensus aptum et idoneum. Erat præterea signum figurativum, utpote quæ rei spiritalis imaginem præferebat : prout enim apud Christianos Baptismus, cujus pars exterior est depositio sordium, impuritatem omnem carnalem rejiciendam indicat; ita et apud Judæos circumcisio abundantiam malitiæ renuntiandam significabat; hincque tam frequens in Scripturâ usus istius formæ loquendi, *incircumcisum cor, incircumcisæ aures*, etc. Erat denique circumcisio signum initiativum, quo homines religionis Judaicæ sacris et Jehovæ cultui apertè devotos se profitebantur et ad universam legem Mosaicam servandam seipsos obligabant.

Sabbatum etiam multiplici ratione avocabat ab idololatriâ. Erat enim ut circumcisio signum distinctivum, et dividebat Judæos à cunctis aliis populis; soli quippe Judæi sabbata observabant, ut fusè ostendit Seldenus. Deinde erat etiam signum memorativum creationis mundi, et significabat Israelitas sacros esse Deo creatori : hinc apud Ezechielem dicit Deus : *Sabbata mea dedi eis, ut essent signum inter me et eos, et scirent quia ego Dominus sanctificans eos*. Nullum erat hoc instituto præsentius adversùs errores istorum temporum remedium : sabbatum quippe ob oculos semper ponebat, omnes gentium deos, solem, lunam et militiam cœli omnem, mera idola esse, quæ originem suam Deo Israel, summo rerum omnium creatori debebant : eadem erat et æquè clara istius festi ac psalmistæ vox : *Omnes dii gentium idola, Dominus cœlos fecit*. Hincque vix quidquam Judæos in odium et invidiam majorem apud ethnicos vocavit quàm observatio sabbati.

2° Præcepta de discriminibus animalium et ciborum ad abolitionem idololatriæ multùm contulêre, quia lex ciborum discrimen inducendo Judæos à gentilium cœtu et societate separabat : nam quî fieri potuit, ut gentes illæ mensæ ejusdem communione fruerentur, cùm eadem lanx gentili delicias, Judæo verò cibos immundos exhiberet? Deinde illa ciborum discretio Judæorum et gentilium animos ab invicem alienos, et ad mutua fœdera vel amicitias contrahendas minùs aptos et proclives reddidit. Denique eadem illa lex Judæos à gentium consortio non parùm arcebat, quatenùs in eâ sanctitas quædam Judæis et consequenter gentibus immundities adscribebatur. Jam verò si hâc Judæi à gentilium societate fuêre semoti, longè etiam ab idololatriæ, quâ infecti erant gentiles, contagione per hanc legem distabant. Alias harum legum rationes seu litterales, seu mysticas videre licet collectas in Hist. ecc. Nat. Alex.

3° Lex ritualis idololatriæ obstaculo fuit, sacra pleraque certis locis, personis et temporibus adstringendo : exempli gratiâ, multùm coercebat Judæos à cultu idololatrico lex illa, juxta quam capitali supplicio puniendus erat is qui sacra faceret extra tabernaculum aut eum locum quem elegisset Dominus, quia Israelitas à vicinarum gentium altaribus atque idolis veluti frenum quoddam cohibebat : quia eadem lex sanctè observata omnem cultûs ethnici speciem et memoriam abolebat. Erat scilicet in ethnicorum moribus frequentissimum ut sacra sua in lucis, agris et excelsis locis obirent : quia denique apta erat etiam ista institutio ad eradicandam illam adeò communem opinionem, quæ Deum aliquem cuique loco alligabat, et multas alias non minùs ineptas, quæ apud gentiles universum obtinebant; atque etiam idonea ad confirmandam doctrinam unitatis Dei, uti observavit S. Thomas : « Quia gentiles, ait, diversis diis diversa templa constituebant, et ut firmaretur in animis hominum fides unitatis divinæ, voluit Dominus ut uno tantùm loco sibi sacrificium offerretur. »

Sic etiam uni tantùm familiæ sacra obeundi facultatem concessit lex ritualis, ut populum illum in gentium ritus et deos propensum ad Dei veri cognitionem adduceret, eosque à sacrificiis privatis et moribus idololatricis avocaret, quatenùs sacrificandi potestas uni tribui concessa impedivit, ne quis esset opportunus sacra aliqua privata et suspecta faciendi locus;

quatenùs excitabat Levitas tanto munere decoratos ad diligentiorem rerum sacrarum curam; quatenùs restrictio sacerdotii favoris divini monumentum erat in familiam Leviticam, quæ præ cæteris Hebræorum familiis zeli contra idololatriam exempla perillustria præbuisset (cùm enim Israelitæ fermè omnes ad vituli cultum prolapsi essent, Levitæ longè plurimi ab illius peccati contagio integros et intactos se conservârunt, Moysi vocanti statim præstò fuerunt, divinamque ulti sunt injuriam. Imò si Judæorum doctoribus fides, etiam dùm in Ægypto viverent à superstitionibus Ægyptiacis immunes fuerunt); quatenùs denique restrictio illa veterem Israelitarum idololatriam in memoriam revocabat, hisque pollutionem quamdam inde contractam tacitè exprobrabat. Huic assertioni fidem facere quidam volunt verba Ezechielis cap. 20, v. 25, quæ sic verti possunt : *Dedi eis præcepta non bona, et pollui eos* (id est, pollutos eos duxi), *in muneribus suis cùm præterirem omne primogenitum ut eos dehonestarem; et ut scirent me esse Dominum* : quæ indicare videntur primogenitos Israelitarum ex primo Dei consilio in sacerdotes assumendos fuisse, sed propter idololatriam rejectos; et in eorum locum Levitas, qui numero circiter æquabant primogenitos, electos à Deo fuisse.

Idem de temporibus quibus adscripta fuêre sacra Judaica dicendum est : illa etenim sacra vel erant numero septenario definita, vel ex lunæ motu pendentia : jam verò utraque ad abolendam idololatriam valebant. 1° Quidem sabbata dierum vel septimus quisque dies otio sacro dedicandus; sabbatum hebdomadarum, aut festum pentecostes post septem à paschate hebdomadas observandum; sabbatum mensium vel tempora festis et jejuniis religiosis mense quovis septimo consecranda; sabbatum annorum vel otium terræ Judaicæ anno quovis septimo concedendum; et denique sabbatum sabbaticorum omnium, vel annus septies septimus, qui jubilæus dicebatur, et servorum humeros oneri subducebat, hisque plenam à laboribus immunitatem afferebat; hæc, inquam, sabbata omnia plurimùm ad abolendam idololatriam virtutis habuêre, quatenùs creationis imaginem quamdam Judæis exhiberent, et illius sæpiùs memoriam redintegrarent. Vix possibile fuit ut Judæi quamdiù memori mente tenebant, omnia sex dierum spatio creata, unquàm in divini cultûs societatem vocarent solem vel lunam vel sidera, aliasve creaturas. Tempora etiam à lunæ motu pendentia, ut novilunia, pascha, festum tabernaculorum, novi anni initia, ad abolendam idololatriam plurimùm etiam valuêre, quatenùs Israelitas sacris occupatos detinebant, quominùs festis gentilium in novilunio vel plenilunio plurimùm celebratis interesse vellent aut possent. Verisimile est etiam Deum mensem tisri seu septembrem civilis anni caput exordium sacris solemnitatibus propter similem causam implevisse. Judæi primum mensis illius diem tubarum clangore, sacrificiis, conventu solemni, et animo ad hilaritatem soluto, celebrare tenebantur; die decimo festum expiationis solemni jejunio, oblationibus, aliisque cæremoniis agebatur; die decimo quinto tabernaculorum solemnitas celebrabatur, cujus multiplices cæremoniæ non parùm negotii per octiduum Judæis afferebant. Videtur certè Deum, tot solemnitatibus religiosis in mensem unum congestis, Israelitas à vitæ communis officiis et curis detinere voluisse ob hanc præcipuè causam, ne Israelitæ gentilium cæremoniis vacarent, aut ne Zabii et Ægyptii, qui hunc, ipsum mensem variis cæremoniis colebant, mensem aliquem magis sanctè agere, vel annum melioribus auspiciis inchoare viderentur.

4° Multiplices illæ leges, quæ Deo honorem et reverentiam singularem vindicabant, rebusque omnibus sacris, sive personis, sive locis, sive instrumentis, aptæ valdè erant ad idololatriam eradicandam : hâc quippe ratione tremendum majestatis divinæ ejusque sanctitatis sensum rudibus Hebræorum animis injiciebat lex ritualis, et eorum etiam pietatem et obedientiam exercebat.

5° Variæ munditiæ et immunditiæ species sive personarum sive rerum in eumdem finem collimabant, et ad instituendos Judæos ad bonos mores multùm valebant : primùm quia populus ille Judaicus inter Ægypti lateres educatus mores sordidos et conditioni servili consentaneos tantùm hauserat, ideò par erat ut Deus leges conderet omnem fœditatem, et spurcitiem ablegantes, et quæ eos ad munditiem et morum elegantiam, non doctrinâ tantùm, sed religione revincirent. Deinde verisimile est leges aliquas de vasorum immunditiis conditas in remedium dogmatis aut moris superstitiosi, tunc temporis invalescentis. Tertiò Deus hujusmodi leges tulisse videtur, ut sanctuarii sui dignitatem et honorem integrum conservaret : nam ideò de corporis munditie

se tam sollicitum præbuit, ut ad sanctuarium et sacra labeculæ cujusvis immunes accederent Israelitæ, eaque reverenter haberent, et modo sanctitati suæ singulari consentaneo. Quartò immunditiæ rerum præcepta videtur, ut hâc ratione Judæi à gentilium consortio et convictu sejuncti viverent, nec frequens cum peregrinis commercium cultui et mori peregrino occasionem præberet. Quintò Israelitæ gens sancta erant, et Deo præter cæteras gentes peculiari ratione separata; Deus itaque tot immunditiæ species introduxit, ut disciplina illa sanctitatis suæ signum et symbolum esset, eamque ad eorum memoriam sæpissimè revocaret.

6° Denique lex ritualis idololatriæ progressum inhibuit, ritus varios idololatricos prohibendo. Seculo illo, quo Moyses ad Hebræos redemptor missus est, Zabiorum superstitio longè latèque propagata est, ut ostenderunt Maimonides et Spencerus. Qui hujus populi mores, originem, et instituta scire velit, adeat modò dictos scriptores; in præsenti sat erit monuisse Zabios illos fuisse perditissimis moribus idololatras, astrorum, dæmonum, idolorum, mortuorum etiam cultores, ritibus insuper et artibus huic cultui conjunctis addictissimos. Deus itaque ut huic seculi morbo se passim diffundenti occurreret, et Israelitas suos à superstitionis istius scabie puros et intactos conservaret, leges multas atque ritus instituit, qui Zabiorum cæremoniis et institutis adversâ fronte repugnabant, quales sunt inter multas alias, leges prohibentes hædi coctionem in lacte matris, mellis oblationem, transitum per ignem, capitis tonsionem in rotundum, carnis incisuram et stigmata, lucos in viciniâ altarium, vestes ex lanâ et lino, mixtionem diversorum seminum in vineâ, bovis cum asino ad arandum conjunctionem; hisce, inquam, legibus multisque aliis occasionem dedêre superstitiosi istorum temporum ritus. Ergo omnes legis ritualis partes sapienter inventæ sunt ad idololatriæ abolitionem. Hæc omnia fusè et valdè eleganter explicantur à Spencero lib. de ritualibus Hebræorum Legibus, et à Natali Alexandro Hist. ecc. t. 1, ex quorum uberi segete quasdam tantùm spicas selegimus.

§ 3. *De legibus judicialibus.*

Nescimus quænam fuerint in tam remotâ antiquitate Ægyptiorum, aliarumque gentium leges politicæ : hoc certum est Moysem à nullâ natione suas mutuâsse, quia, ut modò exposuimus, diversam reipublicæ formam instituit, cui leges civiles attemperare necesse fuit; in oppositum planè ab aliis legislatoribus finem collimavit, ad quem assequendum leges contrarias sancire oportebat. At certum quoque est, easdem leges Moysis, quantò superant antiquitate omnes alias cognitas cæterarum gentium, tantò sapientiâ et perfectione antecellere. Neque profectò nostram solùm admirationem, qui illarum divinam originem credimus, habent; sed in omni ætate ethnici eas suspexêre, et ex his fontibus eorum legislatores largè hauserunt, uti confectum est à pluribus doctissimis viris. Attamen ex his legibus quamplurimæ, etsi sapientissimæ, non sunt ejusdem naturæ cum legibus moralibus, nec positæ in incommutabilibus rerum rationibus; sed sic erant attemperatæ regimini theocratico, in circumstantiis temporum et personarum positæ, institutæ ad dividendos Judæos ab omnibus aliis populis, servandamque inter ejusdem familiæ membra æqualitatem, ut non solùm non sit necesse eas servare in imperiis christianis, verùm etiam non oportet.

PROPOSITIO.

Lex Mosaica judicialis cum summâ sapientiâ atque æquitate ad pacem et prosperitatem reipublicæ instituta fuit; aptissimè quoque inventa ad obtinendum totius illius œconomiæ finem principalem, videlicet veræ Religionis conservationem.

PROBATIO. — . Omnia ad pacem et prosperitatem reipublicæ benè instituta sunt. Primò in omni republicâ fovenda est diligentissimè in Deum pietas, sine quâ nulla vigebunt alia officia. At ex jam dictis satis liquet cum quantâ diligentiâ cultûs divini, seu interni seu externi, honori ac dignitati per legis moralis et cæremonialis civilem sanctionem consuluerit Moyses. Hîc ergo oculis subjiciemus eas leges, quibus cavit legislator ut tum principes, tum plebs in divinæ legis meditatione versarentur. « Postquàm autem sederit rex in solio regni « sui, describet sibi Deuteronomium legis hu- « jus in volumine, accipiens exemplar à sacer- « dotibus Leviticæ tribûs, et habebit secum, « legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut « discat timere Dominum Deum suum, et cu- « stodire verba et cæremonias ejus, quæ in « lege præscripta sunt. » Et Deut. 6 ad omnem Israel hæc verba facta sunt : « Hæc sunt præ- « cepta et cæremoniæ, atque judicia, quæ « mandavit Dominus Deus vester ut docerem « vos... quæ ego præcipio tibi et filiis, ac ne-

« potibus tuis... eruntque verba hæc in corde « tuo, et narrabis ea filiis tuis, et meditaberis « in eis sedens in domo tuâ et ambulans in « itinere, dormiens atque consurgens : et liga « bis ea quasi signum in manu tuâ, eruntque « et movebuntur inter oculos tuos ; scribesque « ea in limine et in ostiis domûs tuæ. » Ibid. c. 31 : « Post septem annos, anno remissionis « in solemnitate tabernaculorum, convenien- « tibus cunctis ex Israel, ut appareant in con- « spectu Dei tui, in loco quem elegerit Domi- « nus, leges verba legis hujus coram omni « Israel, audientibus eis : et in unum omni « populo congregato, tam viris quàm mulieri- « bus, parvulis et advenis, qui sunt intra por- « tas tuas; ut audientes discant et timeant « Dominum Deum vestrum, et custodiant im- « pleantque omnes sermones legis hujus ; filii « quoque illorum, qui nunc ignorant, ut au- « dire possint, » etc. Quis unquàm legislator tam studiosè omnium civium eruditioni consuluit?

Secundò. Præter magnum Synedrium 72 seniorum, curavit Moyses ut alia inferiora tribunalia per urbes et oppida constituerentur. « Judices et magistros constitues in omnibus « portis, quas Dominus Deus tuus dederit tibi « per singulas tribus tuas, ut judicent populum « justo judicio, nec in alteram partem decli- « nent. » Postea hæc tribunalia erant trium virorum, quæ de causis pecuniariis ; viginti virorum, quæ de causis capitalibus judicabant ; causæ verò religionis ad magnum Synedrium deferebantur. Illis omnibus has posuit Moyses sanctissimas judiciorum regulas : « Quod ju- « stum est judicate ; sive civis sit ille sive pe- « regrinus, nulla sit distantia personarum; ita « parvum audietis ut magnum ; pauperis quo- « que non misereberis in judicio, nec accipietis « cujusquam personam ; Dei enim judicium « est. Nec accipies munera, quæ etiam excæ- « cant prudentes, et subvertunt verba justo- « rum. » Quod testes attinet, statutum est Deut 19, 15 : « Non stabit testis unus contra « aliquem, sed in ore duorum vel trium testium « stabit omne verbum. » Vetitum est ne mulieres propter levitatem, vel mancipia propter humiles animos ad testimonium admitterentur. Si quis falsus testis extitisset, pœnam ferebat talionis : « Cùmque diligentissimè perscrutan- « tes invenerint falsum testem dixisse contra « fratrem suum mendacium, reddant ei sicut « fratri suo facere cogitavit. » Iis regulis, nihil æquius sanctiusve excogitari potest.

Tertiò. In mutuis civium erga se officiis et rerum permutationibus docuit Moyses, ut se cognatos et unius familiæ membra existimarent; atque isti æqualitati semper consulit. Universam terram Chanaan in partes divisam æqualiter tribui jussit : neve avaritia hanc æqualitatem unquàm tolleret, statuit ut anno quovis septimo servi Hebræi manumitterentur; et ut quovis jubilæo ad pristinos dominos prædia et alia quævis bona redirent, neque unquàm licitum esset pecuniam fratri ad usuram commodare. Præterea tulit sanctissimas æquissimasque leges ad tuendam civium vitam et libertatem, atque eorum protegenda bona, de homicidio, de furto, de venditione et emptione, de commodato, de deposito ; cum summâ sapientiâ pœnas accommodans delictorum gravitati, cæterisque adjunctis. Nullum prætermisit vitæ domesticæ officium, seu conjugum, seu parentum et filiorum, seu servorum et dominorum. Imò quod nulli contigit legislatori, omnia charitatis officia externa jussit; interiorem quoque benevolentiam, tum erga concives, tum erga extraneos, quarum legum exempla quædam supra retulimus. Hæc omnia Dei regis comminatus vindictam civiliter sanxit.

Quartò. Quod leges militares attinet, sanxit legislator, ut æquæ pacis conditiones hosti primùm offerrentur, Deut. 20, 10, ut victoriâ moderatè uterentur, et urbe etiam vi captâ, parceretur mulieribus, pueris, jumentis ; ut fructuosæ arbores in terrâ hostili non succiderentur.

Quintò. Nihil ad promovenda publica commoda humana prudentia excogitare potest, quod Moyses non præscripserit. Hujus diligentiæ et prudentiæ argumenta sunt leges de asylis, de bestiis efferatis, de tegendis puteis, de fastigiis domorum clathris circumdandis, infinitæque aliæ, quarum hîc solummodò mentionem aliquam injicimus, ne omninò prætermissus hic locus videretur.

II. Erat eadem lex judicialis sapienter instituta ad veræ Religionis conservationem : tum quia vetando cum exteris commercia, amicitias et affinitates, Judæos ab omnibus aliis dividebat ; tum etiam quia severissimas leges continebat contra idololatras, rituumque idololatricorum studiosos. Juxta illam legem pœna capitalis non tantùm in homines, qui idololatriæ rei erant, infligi debuit, sed etiam in eos qui alios ad idololatricos ritus excitabant ; neque solùm in homines privatos, sed etiam in

civitatem integram, quæ animi ad idola propensi testimonium aliquod publicum dedisset. Hanc pœnam exigebant Judæi, sive publico judicio, sive privato illo, quod zeli judicium vocabatur : nullum certè præsentius remedium idololatriæ pesti excogitari potuit, quàm pœna ejusmodi capitalis non solùm in apertos idololatras, sed etiam in seductores constituta, cùm præsertim Deus quemlibet privatum lictorem suum et pœnæ executorem statuisset (1). Hâc quippe ratione cautum est, ut omnia rerum malarum semina in ipso ortu et primo nisu perderentur.

Neque hæ leges severissimæ adversùs idololatras crudelitatis et injustitiæ argui possunt, non solùm quia à Deo supremo rerum arbitro, sed quia idololatria erat transgressio pacti, uti vocatur Deut. 17, 2, et crimen læsæ majestatis, universamque dissolvebat reipublicæ constitutionem, quæ ad veri numinis conservandam cognitionem præsertim sancta fuit, et in quam Israelitæ liberè consenserant. Hinc idololatra ubique repræsentatur tanquàm adversùs Dominum Deum rebellis, tendens adversùs Omnipotentem brachium suum, et dicens : *Non serviam*. Neque adversùs has leges unquàm jura conscientiæ prætenderunt Israelitæ, aut prætendere potuerunt : imò verò erant eorum prævaricationes etiam conscientiæ violationes, cùm semper agnoverint suæ legis divinam originem, aut vana judicia commodi alicujus temporalis adipiscendi seu mali depellendi, aut ex vicinorum populorum auctoritate temerè concepta.

Adversùs hanc legem judicialem aliam afferunt Deistæ accusationem, petitam ex hâc sanctione : « Ego sum Dominus Deus tuus fortis, « zelotes, visitans iniquitatem patrum in filios « in tertiam et quartam generationem eorum « qui oderunt me. » Quasi verò, inquiunt, non abhorreat ab omni æquitate innocentes pro reis plectere! Hanc legem crudeliter secutum esse Josue docent, ubi universam Achani domum morte damnavit, ob crimen unius Achani. Sed animadvertendum est illius sanctionis executionem judicibus non fuisse permissam, sed illam sibi reservâsse Deum; qui cùm omnia agat cum summâ sapientiâ et æquitate, ex istâ sanctione nullum oriri potuit incommodum. Legitur etenim Deut. 24, 16, hæc lex : « Non « occidentur patres pro filiis, nec filii pro pa- « tribus, sed unusquisque pro peccato suo « morietur. » Et consentienter huic legi et moribus receptis Amasias, « cùm obtinuisset « regnum, percussit servos suos, qui interfe- « cerant regem patrem suum : filios autem « eorum qui occiderant, non occidit, juxta « quod scriptum est in libro legis Moysi, » 4 Reg. 14. Achani ergo familia tota deleta est, quia conscia criminis furti et violati sacramenti rea tota quoque fuerat. Deinde verò sapientissimæ causæ esse possunt, cur filii parentum infortuniis implicentur, idque in omnibus civitatibus constitutum est. De quâ re hæc Cicero in Ep. 12 ad Brutum : « Nec verò me fugit quàm sit acerbum, parentum scelera filiorum pœnis lui; sed hoc præclarè legibus comparatum, ut charitas liberorum amiciores parentes reipublicæ redderet. Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem judicat. » Et in Ep. 15 : « In quâ videtur illud esse crudele, quòd ad liberos, qui nihil meruerunt, pœna pervenit. Sed id et antiquum est et omnium civitatum. » At si hæc agendi ratio ad procuranda commoda publica hominibus permissa sit, certè multò magis eâ uti potuit Deus ad conservationem veræ Religionis, præsertim cùm adversùs eum creatura nulla jus aliquod vindicare possit. Ei competit, ut habet Grotius, jus dominii plenissimum non solùm in res nostras, sed etiam in vitam nostram, utpote munus suum, quod sine ullâ causâ et quovis tempore auferre cuivis quando vult potest. Tandem Deus per Moysem et omnes Prophetas suos significavit, posteros suâ pietate et virtute redimere posse scelera parentum et mala suis capitibus imminentia avertere. Illustre est inter alia omnia testimonia hoc Ezechielis c. 18 : « Pater ejus quia « calumniatus est et vim fecit fratri, et malum « operatus est in medio populi sui, ecce mor- « tuus est in iniquitate suâ. Et dicitis : Quare « non portavit filius iniquitatem patris? Vide- « licet, quia filius judicium et justitiam opera- « tus est, omnia præcepta mea custodivit, et « fecit illa, vitâ vivet. » Hanc fuisse Dei agendi rationem probat etiam universa Judæorum hi-

(1) Cùm extraneo principi subditi erant Judæi, haud licuit ipsis quemquam judicio illo privato et zelotico interficere, nisi principis illius permissione, qualem dedit rex Persarum, ut constat ex c. 8 lib. Esther; et qualem Romani dedêre in alienigenas deprehensos intra templi septa.

ARTICULUS V.

DE LEGUM MOSAICARUM ABROGATIONE.

Partes hujus operis ita sunt omnes nexæ et copulatæ, ut in eâdem versari disputatione, eamdemque sæpiùs causam perorare videamur, divinam videlicet legis Mosaicæ originem. Cœleste fuisse illud institutum suadet ipsa legis antiquitas, quam primo articulo confecimus: id clarè demonstrant illa divinæ commissionis quasi sigilla, quæ Moysem ad populum Judaicum attulisse secundo articulo probavimus. Accessit eidem veritati magna auctoritas ex iis quæ disputata sunt de reipublicæ Judaicæ singulari et ab humanis consiliis remotâ constitutione: sapientia diversarum legum, sive moralium, sive judicialium, sive ritualium, quam strictim præcedenti articulo attigimus, non esse illas constitutiones varias et multiplices unius hominis sibi relicti et apud idololatras instituti inventa manifestissimè efficit; subministrabit etiam hæc ultima pars pro eâdem causâ gravissima argumenta, quæ ostendent in ipsâ reipublicæ dissolutione et legum interitu completa Moysis et Prophetarum vaticinia et ex istius statûs ruderibus nascentem illam Christi Ecclesiam adeò à Prophetis decantatam, in quâ lupi et agni, gentiles et Judæi, tamdiù separati ejusdem tandem Religionis vinculis conjungendi erant. In eumdem reverà scopum in singulis partibus collimavimus, nec ob aliam causam hanc quinque partium divisionem instituimus, nisi quia ad diversa capita rationes pro divinâ legis Mosaicæ origine ob ingentem earum numerum revocare necesse fuit.

Nullum est argumentum, in quo Judæi copiosiùs aut cum majori contentione versati sunt, quàm in asserendâ legis Mosaicæ æternitate, quæ legis immutabilitas inter eorum dogmata locum tenet præcipuum. Ad hanc igitur disputationem et nos afferre debemus majorem diligentiam, ut hanc eorum pertinaciæ præcipuam causam tollamus. Non tamen in hoc loco iis omnibus uti rationibus licebit, quibus Judæi erroris convinci possunt; quòd scilicet illa pendeant ex iis quæ pro Religione christianâ disputanda sunt; si, v. g., certissimum sit legem Mosaicam umbram et figuram fuisse legis Evangelicæ, intelligitur ex hâc veritate id sequi, evanescere aliquando illam umbram debuisse: et premuntur adversarii eorum omnium argumentorum pondere, quo stabilitur causa christiana. Hîc igitur ea solummodò evolvemus argumenta, quæ suppeditat vetus Testamentum et ex quibus abolendam esse legem suam concludere debebant Judæi etiam ante natam christianam Religionem, vel quæ subministrat istius gentis hodierna conditio. Ex hisce principiis duas hasce propositiones conficiemus: 1° Mosaicam legem non fuisse à Deo institutam ut æterna esset, sed interire aliquando debuisse. 2° Illam jam esse antiquatam nec unquàm renovandam. Animadvertendum est nos non movere controversiam de lege morali seu illis præceptis quæ in rerum convenientiis posita sunt: pertinent illa ad naturalem legem, quam æternam esse atque incommutabilem novimus; sed de legibus judicialibus et cæremonialibus, quæ non in immutabilibus rerum rationibus, sed in arbitrariâ positæ Dei voluntate, non obligarent, nisi essent sanctæ voce divinâ.

Propositio prima.

Constitutio Mosaica nedùm fuerit immutabilis, eam aliquando interire necesse fuit.

Probatio. — Illa lex aliquando interire debuit, cujus interitum Deus in ipso initio reipublicæ per legatum suum Moysem et postea per voluntatis suæ interpretes Prophetas sæpiùs prædixit; quæ deinde ita erat in circumstantiis temporum, locorum et personarum posita, ut in æternum permanere non potuerit; quæ denique non per se et propriâ suâ virtute ducebat homines ad æternam vitam, sed continebat solummodò infirma et egena elementa, quæ per se non valebant ad emundationem conscientiæ, solummodò verò ad procreandam quamdam justitiam externam et legalem. Si hæc tria ostenderimus, erit ex communi parte labefactata Judæorum opinio, cujus fundamenta sunt, quædam Moysis legem mutare prohibentis verba, legis sapientia absoluta et independens à circumstantiis temporum, et summa perfectio, excellentia atque efficacia ad homines sanctificandos in hoc seculo, iisque procurandam in altero æternam felicitatem.

Argumentum primum. — *Ex prophetiis.*

1° Deus per Moysem aliosque Prophetas legis veteris interitum sæpiùs prædixit. Clariùs quippe illum interitum prædicere non potuit, quam perpetuò annuntiando doctorem et lega-

tum novum similem Moysis, cui parere tenerentur Judæi; pactum antiquato veteri novum; novum sacerdotium ab Aaronitico diversum; alia sacrificia; aliam gentem suo imperio subjiciendam; denique templi ruinam, urbis Jerosolymitanæ excidium, populi Judaici æternam dispersionem. Atqui 1° Moyses et Prophetæ annuntiavêre doctorem novum similem Moysis. Clarissima sunt et absoluta hæc Moysis verba Deut. 18: *Prophetam de gente tuâ et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus; ipsum audies.* Erat Moyses mediator fœderis et legislator; erat rex in Israel, ut audit in Scripturis, juxta vulgatam editionem Deut. 33, 5; erat eminenter sacerdos, cùm ipse obtulerit sacrificia, et unxerit fratrem Aaronem in sacerdotem. Propheta igitur ille excitandus debebat etiam esse legislator et mediator fœderis, rex et sacerdos. Hi etiam tres characteres tribuuntur Messiæ ab omnibus Prophetis, ut infra videre licet.

Objicies: Ille locus non est intelligendus de aliquo singulari prophetâ Moysis quodammodò æmulo, qui eosdem habiturus esset characteres, sed solummodò de successione Prophetarum, uti patet ex serie orationis. Id efficitur primò ex occasione istius promissionis; fuit etenim illa promissio relativa ad petitionem populi, qui efflagitaverat, ut non ampliùs per seipsum loqueretur Deus inter tonitrua et fulgura, sed ministerio Moysis eos erudiret: *Loquere tu nobis*, dicebat populus, *non loquatur Dominus.* Ubi igitur Deus respondit, benè omnia locutum esse populum, et se excitaturum, uti petierant, prophetam, simpliciter annuit Judæorum votis, et significavit se non ampliùs immediatè eos allocuturum, sed per legatos suos, quales post Moysem fuêre Josue, Samuel, Elias, etc. Secundò hunc sensum suadent verba antecedentia: *Gentes istæ, quarum possidebis terram, augures et divinos audiunt: tu autem à Domino Deo tuo aliter institutus es.* Hæc verba, cùm immediatè præcedant, et cohæreant cum promissione prophetæ, ostendunt Deum per illum prophetam significâsse seriem virorum divinorum, à quibus consilium petere et divinam rescire voluntatem Israelitæ possent; quique apud Judæos fungerentur officiis, quibus apud gentiles fungebantur augures et divini. Tertiò hanc etiam interpretationem confirmant subsequentia verba; continuò siquidem subjungit Moyses: *Propheta autem qui arrogantiâ depravatus, voluerit loqui in nomine meo*, etc. Ubi vox illa, *propheta*, significat non singularem aliquem pseudo-prophetam, sed eos omnes qui postea extituri erant.

Respondeo neminem movere debere rationes istas, nec auctoritatem quorumdam christianorum interpretum, qui duplicem finxerunt hujus prophetiæ sensum litteralem. 1° Dico verba Moysis in litterali et obvio sensu sumpta, nullum alium nisi singularem prophetam, nempe Messiam significare. Primò quia Moyses dicit Deum excitaturum prophetam, non dicit excitaturum prophetas: jam verò propheta in litterali et obvio sensu non significat successionem prophetarum; et propter hanc rationem ex Judæis quidam hîc denotari Josuam vel Jeremiam putârunt. Secundò quia ad designandum hunc prophetam, dicit Deus eum fore similem Moysis, quæ nota profectò non est vulgaris, neque ulli competit prophetæ sub veteri Testamento. Deum ipsum testem habemus, qui occasione jurgii ab Aarone et Mariâ Moysi illati, hæc verba fecit: *Si quis fuerit inter vos propheta Domini, in visione apparebo ei, vel per somnum loquar ad illum: at non talis servus meus Moyses, qui in omni domo meâ fidelissimus est; ore enim ad os loquor ei, palàm et non per ænigmata et figuras Dominum videt; quare ergo non timuistis detrahere servo meo Moysi?* Præcellebat igitur Moyses Prophetis omnibus ratione suæ cum Deo familiaritatis; debebat ergo propheta illius similis et par, etiam in hâc parte, eosdem antecellere. Deinde Moyses splendore miraculorum alios omnes Prophetas longè superavit, juxta hæc verba addita in fine Pentateuchi: *Et non surrexit ultra propheta in Israel sicut Moyses, quem nôsset Dominus facie ad faciem in omnibus signis atque portentis, quæ misit per eum*, etc. Propheta ergo ille similis Moysis unus ex illis esse non potuit, qui erant Moysis dissimiles. Sed forsitan dicet aliquis: Similitudo in eo solummodò consistebat, quòd propheta ille suscitandus divino afflatu, sicut Moyses, agi deberet; sed in istâ hypothesi non adjecisset Deus fore illum similem Moysis: nam vox *propheta* per se afflatum divinum significabat; ubi ergo adjecit illum prophetam similem Moysis futurum, notam dedit distinctivam quæ soli conveniebat novi Testamenti mediatori. Tertiò verba subsequentia: *Ponam verba mea in ore ejus, loqueturque ad eos omnia quæ præcepero illi*, singularem prophetam, qui legislator futurus esset, denotant. Nam vox *verba*, in eo loco significat *leges*: decem præcepta Decalogi vocantur apud Moysem, *decem verba*; et in ipsâ præfatione Decalogi dicitur

Deum locutum esse *verba ista*. Hunc sensum confirmant antecedentia, ubi singularis propheta, et propheta similis Moysis prædicitur venturus; confirmant eamdem explicationem subsequentia hæc: *Qui autem verba ejus, quæ loquetur in nomine meo, audire noluerit, ego ultor existam*: ubi Deus comminatur se ulturum, non legem suam despectam à Judæis, sed verba istius prophetæ. Ergo propheta ille in hoc differebat à cæteris, quòd hi nulla nova verba ferrent ad populum, sed solummodò vetera confirmarent; hic nova verba allaturus esset. Ex his omnibus patet totius illius textûs hanc esse naturalem expositionem: Deus annuit votis vestris, ô Israelitæ, et promittit se non ampliùs inter fulgura et tonitrua daturum leges suas, sed missurum aliquando ad vos prophetam, qui vobis in venturis seculis leges suas promulgabit, cui si non obtemperaveritis, divinam iram et vindictam provocabitis.

Dico secundò vanas esse eas rationes, quibus suadere volunt adversarii in illo loco significari successionem Prophetarum: prima ratio sumitur ex petitione, cui relativam asserunt Dei responsionem, quod et nos confitemur; sed quænam fuit eorum petitio? *Ultra non audiam vocem Domini Dei mei, et ignem hunc ampliùs non videbo, ne moriar.* Petiit ergo populus ut in causis gravioribus, in legibus videlicet ferendis, eâdem ratione cum ipsis ageret, quâ hactenùs per ministerium Moysis egerat; huic petitioni annuit Deus, et promisit se non ampliùs leges daturum in tantâ majestate, sed in venturis seculis, ubi leges erunt promulgandæ, se excitaturum prophetam similem Moysis, et positurum verba seu leges suas in ore ejus. Hic sensus ita est obvius, ut dederit Apostolo opportunitatem comparandi legis Judaicæ et Christianæ promulgationem hisce verbis: *Non accessistis ad tractabilem montem et ad sensibilem ignem et turbinem et caliginem et procellam et tubæ sonum, et vocem verborum, quam qui audierunt, excusaverunt se, ne eis fieret verbum.... sed accessistis ad novi Testamenti mediatorem Jesum.* At, inquies, de novâ lege non cogitabat populus, et proinde rogabat solummodò ut Deus sub veteri Testamento eos per se non alloqueretur, et consequenter, si Dei responsio sit relativa ad mentem populi, eodem sensu intelligi debet. Cogitaverit, nec ne, populus, de lege novâ, apposita erat Dei responsio: petierunt ut in legibus dandis non ampliùs per se illas ferret; respondit Deus se omninò annuere eorum votis, et non tantùm usurum se ministerio Moysis in ferendis reliquis legibus ad reipublicæ Judaicæ constitutionem necessariis, sed etiam prophetam similem Moysis excitaturum, cùm leges novas ferre vellet.

Neque enim secunda ratio, ducta ex connexione hujus cum superiore versiculo ubi agitur de gentium auguribus, ullam habet vim, quia nulla est necessaria connexio inter duos illos versiculos; potuisset ille qui Scripturas in capita divisit, inchoare caput decimum nonum ab istis verbis: *Prophetam de gente tuâ*, etc.; et decimum octavum concludere istis: *Tu autem à Domino Deo tuo aliter institutus es.* Sed demus esse quamdam connexionem; tunc sensus erit: Nolite, sicut gentes, consulere augures et divinos, ut sciatis Dei voluntatem, vel novas Religionis formas; sed servate legem hanc, donec veniat propheta similis mei. Nullatenùs certè dici potest Deum promisisse Prophetarum successionem, ut locum augurum et divinorum tenerent, quia in nullâ re erant istorum similes Prophetæ.

Non favent denique sententiæ adversariorum verba subsequentia; nam ex eo quòd Moyses moneat Judæos ut caveant à pseudoprophetis, qui auctoritatem illius singularis prophetæ affectare vellent, non sequitur eum non promisisse singularem prophetam in versiculo superiori. Uno verbo hæc nostra istius textûs explicatio adeò obvia est, ut ab universâ gente Judaicâ ita fuerit ille locus intellectus, quod colligere primùm licet ex comparatione à S. Paulo institutâ inter utriusque legis V. et N. promulgationem. Deinde S. Petrus, in sermone ad populum Act. 3, et S. Stephanus verba faciens coram principibus Judæorum Act. 7, sine ullâ hæsitatione, ista Moysis verba ad litteram intellecta Christo attribuunt, quod certè non fecissent, si illis temporibus ea intellexissent omnes Judæi de successione Prophetarum. Ad eumdem locum videtur respexisse Philippus, quando sic Nathanaelem allocutus est: *Quem scripsit Moyses in lege et Prophetæ, invenimus Jesum filium Joseph à Nazareth.* Qui missi fuêre ad Joannem Baptistam à principibus sacerdotum quæsiêre ab ipso: PROPHETA ILLE *es tu?* Et postea dixêre: *Quare tu baptizas, si tu non es Christus, neque Elias, neque* ILLE PROPHETA? Post panum multiplicationem clamârunt Judæi: *Quia hic est verè* PROPHETA *qui in mundum venturus est.*

2° Deus per Prophetas declaravit *novum* ini-

turum se cum hominibus *fœdus* mediatore Messiâ : clarissima sunt inter alia multa hæc verba Jeremiæ cap. 31 : *Ecce dies venient, dicit Dominus, et feriam domui Israel et domui Juda fœdus novum non secundùm pactum, quod pepigi cum patribus eorum, in die quâ apprehendi manum eorum ut educerem eos de terrâ Ægypti, pactum quod irritum fecerunt, et ego dominatus sum eorum, dicit Dominus. Et hoc erit pactum quod feriam cum domo Israel : post dies illos, dicit Dominus, dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam, et ero eis in Deum, et ipsi mihi erunt in populum.* Non pertinet ad præsens nostrum institutum ostendere hanc duorum fœderum descriptionem optimè convenire legi Mosaicæ et Christianæ : hoc solummodò concludimus, quod certè valdè perspicuum est, ibi duo memorari fœdera distincta et diversa, unum jam olim initum, alterum post certum temporis intervallum ineundum.

Hæc de renovatione antiqui fœderis post captivitatem intelligit Grotius cum D. Kimchi : Quo tempore, ait, clarior erat, quàm antea, Dei cognitio per multitudinem synagogarum, ubi ter in hebdomadâ docebatur populus, fuit etiam constantior Judæorum erga legem suam voluntas ; majora beneficia comitabantur pacti renovationem, quàm ejus primam in Sina promulgationem. Sed hæc vana sunt : nam ibi novum prænuntiatur fœdus alio tempore ineundum : *Dies venient, feriam, hoc erit pactum, dabo,* etc. *Dicendo novum*, ut habet Apostolus, *veteravit prius; quod autem antiquatur et senescit, propè interitum est.* Deinde non solùm distinctum est novum illud fœdus à veteri, sed diversum omninò ratione universalitatis, stabilitatis et efficaciæ ; prius enim datum est solis Israelitis, novum promittitur cum omnibus gentibus; illud cum omnibus suis ritibus et sacramentis ad carnis solummodò emundationem valebat, novum in visceribus et tabulis cordium carnalibus inscribendum, vi suâ remissurum est peccata ; illud denique vix initum, solutum ab Israelitis fuit, hoc stabile in æternum permansurum est. Ridiculè certè hæc de synagogarum fictitiâ multitudine interpretatur Grotius, aut de beneficiis et prodigiis post captivitatem Babylonicam patratis, quæ nec plura nec majora fuêre quàm in exitu ex Ægypto.

Huic loco affinis est alius apud eumdem prophetam cap. 3, v. 16 : *Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientiâ et doctrinâ ; cùmque multiplicati fueritis et creveritis, in diebus illis, ait Dominus, non dicent ultra : Arca testamenti Domini; neque ascendet super cor, neque recordabuntur illius, nec visitabitur, nec fiet ultra.* Tempora hæc de quibus propheta, tempora esse Messiæ manifestum est ex eorum descriptione : *Tunc conjungetur Israel et Juda, congregabuntur in Jerusalem omnes gentes, et non ambulabunt post pravitatem cordis sui pessimi ; dabit Dominus pastores juxta cor suum*, hæc et similia nulli nisi glorioso Messiæ regno convenire possunt. Jam verò istis temporibus non solùm carebunt Israelitæ arcâ testamenti Domini, verùm etiam non ascendet super cor ; non recordabuntur illius : hoc que prædicitur, non ut calamitas, sed ut nota temporum feliciorum ; ergo et lex ipsa interibit, quæ in arcâ servabatur ; ergo antiquabitur fœdus, cujus erat signum memorativum ; ergo theocratia illa Judaica finem accipiet, destructo throno regis, qui in magnificâ gloriâ super propitiatorium sedere, et inde dare oracula solebat. Hæ certè conclusiones necessariæ sunt : nam quî fieri potest, ut non contingat in câ constitutione mutatio, cùm totius legis compendium, omnium rituum quasi anima, divinæ apud eos præsentiæ symbolum, palladium gentis, et Israelis gloria oblivione delebitur ?

Sed, inquies, post captivitatem Babylonicam caruêre Judæi arcâ testamenti ; servatæ tamen sunt religionis Mosaicæ cæremoniæ : fatemur quidem, sed lugebant illis temporibus illud divinæ præsentiæ symbolum, nec ullum infortunium adeò ægrè ferebant. Sperabant illam arcam aliquando sibi restituendam : è contrario temporibus istis de quibus propheta, nulla erit de isto symbolo cura ; non ascendet super cor, nec recordabuntur illius ampliùs. Inepta profectò est hujus loci à Manasse Ben Israel allata explicatio : asserit ille doctor Judæus prophetam non loqui de abolitione arcæ fœderis, sed solummodò significare Judæos adeò facilè devicturos hostes suos, ut non ampliùs necesse futurum sit ducere secum in bellis arcam testamenti. Verùm non potuit propheta prædicere cessationem consuetudinis, quæ suo tempore non obtinebat, quæque à longo tempore non obtinuerat : ex quo templum à Salomone ædificatum fuerat, immota in sancto sanctorum manserat arca fœderis. Præterea verba prophetæ absolutam sonant arcæ oblivionem.

Neque recedimus in hâc parte à sententiâ veterum Judæorum : Rabbi Moses Ben Nacman

nobilissimum Jeremiæ oraculum ad tempora Messiæ refert, et retulêre fatente Maimonide quamplurimi.

3° Novum promittitur sacerdotium ab Aaronitico diversum : nam Messias ex tribu Juda nasciturus fungi sacerdotio debebat, juxta hæc verba Zachariæ cap. 6 : *Hæc dicit Dominus exercituum : Ecce vir, Oriens nomen ejus ; ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo, et erit sacerdos super solio suo.* Imò verò sacerdotium Messiæ debebat esse diversi ordinis à sacerdotio Aaronis, juxta hæc verba psalmi 109 : *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : tu es Sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech.* Et apud Zachariam cap. 16, legimus assumendos esse ex gentibus sacerdotes et Levitas : *Et assumam ex eis in sacerdotes et Levitas, dicit Dominus.* Jam verò, ut argumentatur Apostolus, *translato sacerdotio necesse est ut et legis translatio sit :* etenim maxima pars legis Mosaicæ omninò pendebat à sorte Leviticæ tribûs, et cum illâ constitutione necessariam habebat connexionem.

Verba Zachariæ solent Judæi ad Zorobabelem referre, et illa : *Erit sacerdos super solium suum,* sic vertere : *Et erit princeps super solium suum vel coram solio suo.* Sed vox illa, *Oriens*, quæ hebraicè germen est, propriè Messiæ convenit : vocatur enim ab Isaiâ Messias, *germen Domini;* et à Jeremiâ, *virga de radice Jesse, virgultum, et radix, et germen justum,* ab Ezechiele, *germen nominatum.* Orientis etiam nomen agnoscitur in his verbis Balaami, non ad Zorobabelem sed ad Messiam certò pertinentibus : *Orietur stella ex Jacob ;* et in istis Malachiæ, quæ ad Christum quoque spectant : *Orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ ;* et in his Zachariæ alterius apud Lucam : *Per viscera misericordiæ Dei nostri visitavit nos Oriens ex alto.* Unde *germen* in illo Zachariæ loco *Messiam* interpretati sunt Jonathan Ben Uziel, et Rabbi Jarchi, Maimonides, et Talmudista Jerosolymitanus libro Beracoth. Pervertunt etiam illius loci sensum, qui vocem כהן *Cohen* principem significare docent, quia etsi Cohen quandoque virum nobilem regi proximum, vel virum à consiliis secretioribus significet, nunquàm tamen significat ipsum regem seu principem summâ indutum auctoritate : sic lib. 2 Reg. cap. 20, v. 26. Ita Jairites dicitur Cohen David, id est, minister ejus : hoc etiam sensu vocantur Davidis filii ibidem cap. 8, *Cohanim ;* jam verò ille, cui Oriens nomen, juxta prophetam portabit gloriam, et sedebit super solium ; ergo ecclesiastico sensu, non politico, pro principe accipienda est illa vox *Cohen.*

Deinde verò quod spectat locum ex psalmo 109, certum est illum olim de Messiâ interpretatos esse Judæos : nam Christus Dominus publicè eos alloquens pro confesso assumpsit, Messiæ prædictionem illic contineri, ut legimus c. 22, Ev. S. Matthæi, qui subjicit : *Et nemo poterat ei respondere verbum : neque ausus fuit quisquam ex illâ die eum ampliùs interrogare.* Factum idem à Petro memorant Actus Apostolorum : idem Paulum sensisse, prior ad Corinthios declarat Epistola ; apertissimè verò Epistola ad Hebræos, in quâ reconditos hujus psalmi sensus Apostolus explanavit ; haudquaquàm verisimile est eos tantùm sibi fuisse permissuros ut nobilissimo psalmo novam et adhuc inauditam sententiam affingerent, apud Hebræos præsertim, superstitionibus deditam gentem, et in iis quæ ad religionem pertinerent irritabilem, nisi in communi opinione receptum ac vulgò creditum scivissent. Itaque opinionem hanc jam inde à vetustis ductam temporibus secuti sunt Judæi complures ; in his Talmudista, et Rabbi Moses Hadarsan, et Rabbi Saadias Gaon in Danielem. Vox *Cohen* in hoc psalmo, sicut in loco superiùs ex Zachariâ allato, sacerdotem, non principem significat, propter modò allatam rationem, et factam Melchisedechi mentionem, qui erat *sacerdos Dei altissimi*, hocque titulo decimas omnium olim accepit. Præterea hæc de mutatione sacerdotii, et assumptione in gentilium sacerdotes, quæ prædicitur Isaiæ 66, robur accipient ex iis, quæ jam de novis sacrificiis dicturi sumus.

4° Nova prænuntiantur sacrificia. Horum mutationem necessariò inducit mutatio sacerdotii Aaronis, quod cum sacrificiis relationem necessariam habebat. Sed præterea apud Malachiam et Danielem clarissima extant de hâc sacrificiorum mutatione vaticinia. Mal. cap. 1, hæc verba legimus : *Non est mihi voluntas in vobis, et munus non suscipiam de manu vestrâ : ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* Daniel cap. 9 de Messiâ verba faciens habet : *Confirmabit autem pactum multis hebdomadâ unâ, et in medio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium, et erit in templo abominatio desolationis, et usque in finem perseverabit desolatio.* Quantùm Judæi premantur illustri Malachiæ vaticinio,

ex nullâ re magis liquet, quàm ex variis, quas excogitârunt, hujus loci explicationibus; quas exponentem et refellentem audiamus illustrissimum Huetium in Demonstratione evang. prop. 9, c. 107. Sunt qui dicunt Deum id sibi velle : quantùmlibet in idolis vel stellis, minutisque diis compluribus colendis effusa sit ethnicorum impietas, unum. tamen summum ac supremum Deum venerantur, quod mihi est longè gratissimum. Hujus expositionis auctor est Rabbi Salomo Jarchi, assertores Rabbi David Kimchi et Aben-Esra. Ea verò quàm absona sit et falsa, liquet ex eo quòd inter gentes idolorum cultui addictas obscura sit supremi Dei, et ferè nulla notitia, neque ulla ipsi sacrificia fiant : id ergo quodcumque honoris est, impiis cæremoniis et nefario cultu idolis exhibito, tot veri Dei sanctionibus vetito conjunctum, videant quo jure, quâve ratione, oblationem mundam appellare queant.

Impia quidem hæc est, et absurda interpretatio, commentitia verò et ad arbitrium conficta altera quam proponit idem Jarchi, Deum nempe significare Judæorum, qui inter gentes dispersi versantur, comprecationes sibi etiam sine victimis fusas perplacere. Quæ expositio cum prophetæ verbis pugnat ex adverso : quippe honores à gentibus sibi habitos Deus opponit cultui à Judæis præstito et apertis verbis affirmat sibi ab his sacrificari; id enim sonant verba hæc : *Munus non suscipiam de manu vestrâ... in omni loco sacrificatur et offertur*, etc. Aliam explicationem non minùs futilem proponunt David Kimchi et Aben-Esra, nempe hanc : Si à gentibus, itidem ut à vobis, munera mihi offerri vellem, munda ea et selecta offerrent, vos verò strigosas et malè habitas hostias mihi offertis. Sed nulli legi seu conditioni propositio hæc conjuncta est, sed simplex; nec id fore aut fieri posse, sed esse reipsà ac fieri dixit Deus.

5° Prænuntiatur populus novus ex omnibus gentibus conflatus Messiæ imperio subjiciendus, idque non ab uno aut altero prophetâ, sed ab omnibus, in singulis fermè paginis. Fuit conditio pacti Abrahamitici, ut *in semine illius patriarchæ benedicerentur omnes cognationes terræ;* Messiam vocat Jacob in celebri vaticinio *expectationem gentium;* ipsi Hebræi doctores hæc verba psalmi 2 : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ*, de Messiâ intellexêre; clariora etiam sunt ista verba Isaiæ : *Quia repleta est terra scientiâ Domini... in die illâ radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur;* et illa Osee prophetæ c. 2 : *Dicam non populo meo : Populus meus es tu; et ipse dicet : Deus meus es tu;* et ista Sophoniæ, cap. 3 : *Quia tunc reddam populis labium electum, ut invocent omnes in nomine Domini, et serviant ei humero uno;* Zacharias cap. 9 de Messiâ verba faciens hæc habet : *Loquetur pacem gentibus, et potestas ejus à mari usque ad mare, et à fluminibus usque ad terminos terræ;* adde verba Malachiæ modò laudata : *Non est mihi voluntas in vobis*, etc. Ex his locis sine ullâ ambiguitate concluditur non solùm regnum Messiæ fore amplissimum, et gentes ad cognitionem veri numinis adducendas; sed etiam patet eamdem futuram gentilium et Judæorum conditionem.

6° Denique clarè prænuntiatus est à Daniele cap. 9 reipublicæ, urbis et templi, cui universus sacrificiorum apparatus alligatus fuit, interitus sempiternus. *Ab exitu sermonis ut iterùm ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem hebdomades septem et hebdomades sexaginta duæ erunt... et occidetur Christus, et non erit ejus populus qui eum negaturus est : et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas, et post finem belli statuta desolatio.* Sed de his infra fusiùs.

Objicies : Lex certissimè lata fuit à Moyse, non ad tempus, sed eâ mente ut in æternum permaneret; et multa sunt Prophetarum de legis æternitate clarissima vaticinia. Nam Moyses vocat legem suam in multis locis legitimum sempiternum. Deut. cap. 29, v. 29, præcipit ut in sempiternum serventur universa præcepta : *Abscondita Domino Deo nostro*, ait, *quæ manifesta sunt nobis et filiis nostris usque in sempiternum, ut faciamus universa verba legis hujus.* Sic in sanciendis variis de sabbato et paschate præceptis, aliisque legis partibus, eâdem utitur phrasi : ea omnia mandata vocantur mandata *æterna.* Nec solùm illâ voce *in æternum* utitur, sed et aliis, quæ legis perpetuitatem sine ullâ æquivocatione significant : v. g., pronuntiat eam non recessuram esse de ore seminis ejus : *Respondebit*, inquit Deut. 32, 12, *ei canticum istud pro testimonio, quod nulla delebit oblivio ex ore seminis ejus.* Et rursùs in benedictione tribuum, Deut. 33, hæc absoluta invenimus : *Legem præcepit Moyses hæreditatem multitudinis Jacob.*

Prophetæ Moysi concinunt : *Initio cognovi*, ait David Ps. 118, *de testimoniis tuis, quia in æternum fundâsti ea.* Deus apud Jeremiam prophetam pronuntiat tamdiù permansuram le-

gem, quamdiù populus Judaicus esset permansurus, c. 31, v. 36 : *Si defecerint leges istæ coram me, dicit Dominus, tunc et semen Israel deficiet, ut non sit gens coram me cunctis diebus.* Prophetarum ultimus Malachias, libro suo finem imposuit hisce verbis : *Mementote legis Moysis servi mei quam mandavi ei in Horeb ad omnem Israel, præcepta et judicia;* et hanc legem versu sequenti mansuram declarat usque ad adventum Eliæ et diem judicii : *Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequàm veniat dies Domini magnus et terribilis... et percutiam terram anathemate.* Ex quibus omnibus sic argumentari licet : Lex in æternum posita, nullâ oblivione delenda, ab ore Israel nunquàm recessura, coram Deo nunquàm defectura, hæreditatis instar Israelitis in perpetuum transmittenda, usque ad diem judicii observandâ, reverà perpetua est et immutabilis; atqui, etc.

Resp. : Distinguo majorem : lex quæ à Moyse et Prophetis dicitur in perpetuum posita, nullâ oblivione delenda, ab ore Israel non recessura, reverà perpetua est, nec ullo modo temporaria dici potest, si æternitatem, perpetuitatem et indefectibilitatem absolutam legi tribuant istis verbis Moyses et Prophetæ, concedo; si æternitatem, perpetuitatem et indefectibilitatem solummodò relativam, quæ pertineat non ad omnia futura tempora, sed ad definitum reipublicæ ævum, nego. Igitur, ut ex istis locis in objectione citatis efficiant Judæi legem non esse temporariam, ostendendum ipsis est verba ista, *in æternum, in perpetuum, in omnes generationes*, etc., semper in sensu absoluto accipi, neque unquàm à Moyse et Prophetis usurpari in sensu relativo; quod certè nunquàm efficient. E contrario evidentissimum est voces has, ubi rebus humanis accommodantur, absolutam significationem habere non posse, et ad summum significare mundi durationem; neque alio sensu, nos Christiani, legis nostræ præcepta æterna et perpetua asserimus, nisi quia permansura sunt usque ad consummationem seculi. Est igitur istorum verborum sensus necessariò relativus. Inquirendum ergo est quæ tempora includat illa æternitas attributa legi à Moyse et Prophetis : an omnia tempora usque ad finem mundi, an ea solummodò quæ Messiæ adventum præcedere debebant ? Jam verò certum est voces Hebraicas, quæ verti solent per has latinas, *in æternum, in perpetuum*, non tantùm non significare propriè dictam æternitatem, sed nec etiam diuturnitatem mundi : quandoque etenim tempus indefinitum, quandoque finitum, quandoque etiam tempus breve denotant, ut contra alios Rabbinos doctè et fusè demonstravit Rabbi Joseph Albo, trecentis abhinc annis, non sine multâ suorum invidiâ. Hic doctor Judæus in libro contra Christianos, quem inscripsit Sepher-Ikkarim, omnia argumenta à Maimonide allata pro æternitate legis vana esse ostendit. Præterea Judæi interpretes ipsas voces, quarum vim urgere solent adversùs Christianos, ubi de æternitate legis quæstio est, sæpissimè aliter vertunt, et ipse etiam æternitatis legis defensor acerrimus Maimonides, in More Nevochim hæc annotavit : « Proinde sciendum est quòd עולם *olam* non necessariò significet æternitatem, nisi ei conjungatur עד *ed* vel *ad*, idque vel post illud, ut עולם ועד *olam vaed*, vel ante, ut עד עולם *ad olam.* » עולם *Olam* igitur simpliciter et per se, ex confessione Maimonidis, non significat æternitatem. At neque cum illis adjunctis eam habet vim, nisi pro subjectâ materiâ, ut ps. 60 : *Dominus ipse est rex in æternum.* Nam 1 Reg. c. 22, v. 22, eadem vox *ad olam* significat tempus finitum et determinatum; ibi quippe Samuel dicitur mansurus coram Domino *ad olam* seu in æternum, id est, non recessurus à tabernaculo Domini, sed ibi per totam vitam præsens sacris affuturus. Multa alia loca sunt, in quibus voces illæ *olam, le olam, ad olam*, significant solummodò tempus finitum (1). Itaque illa præcepta dicta sunt æterna et perpetua, ut intelligerent Judæi illa non pendere ab hominum voluntatibus, sed vigere debere, quamdiù permansura esset respublica, vel donec à legislatore Deo abrogarentur. Liquet

(1) Exod. 21 : *Quòd si dixerit servus : Diligo Dominum meum et uxorem ac liberos, non egrediar liber, offeret eum dominus diis... et perforabit aurem ejus subulâ, et erit ei servus in seculum*, id est, usque ad annum jubilæum. Num. 8, 24; Prov. 22, 28; Is. 32, 14; et 45, 17; et 63, 66. Jer. 11, 20; Mal. 3, 4; Ps. 61, 5; Eccl. 10, 1. Rabbi Kimchi refert, veterem esse traditionem in domo Eleazar servatam, nempe tres esse voces in linguâ hebraicâ, quæ interminatam significant durationem : *Netzah, Selah et Ad.* Quæcumque sit istius traditionis auctoritas, ex eâ efficitur familiam Eleazari non existimâsse alias voces quibus semper utitur Moyses in suis legibus sanciendis, eamdem strictam significationem habuisse. At neque hæ voces absolutam æternitatem significant. Nam, ut observavit Joseph Albo, etiam vox, *le Netzah*, in æternum, quandoque accipitur pro tempore brevi et finito, uti Ps. 68, v. 17, ubi Deus dicitur in æternum habitaturus in monte Sina, cùm tamen erecto tabernaculo inde translatus sit cultus in tabernaculum.

etiam nullum alium esse sensum istorum verborum Moysis. Deut. 12, v. 32 : *Quod præcipio tibi, hoc tantùm facito Domino, nec addas quidpiam, nec minuas.* Eadem vis est istorum verborum : *Erit vobis legitimum sempiternum... legem dedit Moyses hæreditatem multitudinis Jacob... non recedet de ore seminis tui... illam nulla delebit oblivio.* « Hæc et similia, ut ait Rabbi Joseph Albo, admonent nos ne addamus vel detrahamus aliquid præceptis pro nostro lubitu vel arbitrio, sed nihil prohibet quominùs ipse benedictus addat aut demat, prout sapientia ejus statuerit. » Denique dies ille Domini magnus et horribilis, ante quem, juxta Malachiam, venturus erat Elias, et usque ad quem permanere debebat lex, non est dies ultimi judicii, sed dies ultimus statûs Judaici, usque ad quem diem legem vigere debuisse, et viguisse confitemur. Verba Malachiæ modò fusiùs exponemus.

Hæc planè sufficiunt ad diluendam Judæorum objectionem; sed si aliunde constat *olam* apud Judæos significare solere certum et determinatum tempus, ætatem scilicet reipublicæ Judaicæ ante Messiam, et quandoque illam ætatem, quâ sub Messiâ victuri sunt Hebræi, non solùm ad vanitatem objectionis ostendendam conferet, verùm etiam istæ voces non parùm confirmabunt sententiam christianam de abrogatione legis, temporibus Messiæ. Jam verò celebris est apud doctores Synagogæ distinctio inter עולם הזה *olam haze*, et עולם הבא *olam haba*, seu præsens seculum et seculum venturum. Primum seculum continet temporis spatium usque ad Messiam, et secundum seculum tempora illa quibus Messias regnaturus est. Huic distinctioni locum sine dubio dedêre Prophetarum scripta, in quibus rerum status sub Messiâ significatur per novum cœlum et terram novam. Cùm igitur hæc sit naturalis et obvia interpretatio vocis Hebraicæ *olam*, cui auctoritatem conciliat multorum doctorum inter Judæos sententia, nihil impedit quominùs illas phrases apud Moysem, quibus asserit leges suas mansuras in æternum, hoc sensu interpretemur, quòd mansuræ essent per totum *olam eze* seu ævum præsens, et usque ad *olam eba*, seu seculum venturum Messiæ. Ideò fortassè Moyses aliis in locis asserit, ritus legis suæ esse observandos in habitationibus eorum, seu quamdiù possessores terræ Chanaan futuri erant : sciebat enim divinus ille vir ex vaticinio Jacobi, et ex divino afflatu interiturum aliquando statum Judæorum tempore Messiæ, et ideò præcepit ut lex in terrâ Chanaan servaretur, his verbis Deut. c. 12 : *Hæc sunt præcepta atque judicia, quæ facere debetis in terrâ quam Dominus Deus patrum tuorum daturus est tibi ut possideas eam cunctis diebus quibus gradieris super terram;* vel, ut v. 19 legimus, super *terram tuam*, id est, terram Chanaan. Et reverà propter hoc Moysis mandatum, extra terram illam festa legis Mosaicæ aliosque ritus non servârunt olim, nec si amplissimo regno potirentur, servare possent Judæi.

Tandem in hâc nostrâ explicatione nequaquàm recedimus à sententiâ veterum Hebræorum. Legitur in Talmude traditionem esse in domo Eliæ, quòd sex annorum millibus definita esset mundi duratio, quorum duo priora millia fuerunt sine lege; duobus subsequentibus millibus vigere lex debuit, et postea servari per postrema duo millia Messiæ doctrinam oportebat. Ex quibus patet illos magistros non putâsse legem suam æternam esse. Est quoque in Midrasch Cohelet hæc sententia : « Legem quam homo discit in hoc seculo vanitatem esse præ lege Messiæ. » Est apud R. Simeonem in Jalkut, « Deum per Messiam novam legem esse daturum. » In multis aliis locis eadem declarantur.

Argumentum II. — *Ex naturâ legis Mosaicæ.*

1° Ita erat Mosaica lex posita in temporum, locorum et personarum circumstantiis, ut in perpetuum manère nequaquàm potuerit. Nam lex accommodata certæ regioni, solis data posteris Abrahæ ad eorum discretionem ab omni aliâ gente, et ad abolendam idololatriam inventa, non debuit permanere, nisi quamdiù regnum Dei angustis istius regionis limitibus contineretur; Judæi à cæteris gentibus separati consisterent, et vigeret idololatriæ pestis. Evidens est hæc major propositio : nam multùm distat à sapientiâ legem dare imperio extenso extra terræ Chanaan limites, quæ nonnisi in istâ regione servari potest, aut constitutionem ad hominum separationem inventam, omnibus adunatis imponere; aut ritus infinitos ad idololatriæ abolitionem institutos retinere, ubi nullum est idololatriæ ampliùs periculum aut occasio. Atqui lex Mosaica ita erat terræ Chanaan accommodata, ut extra illam servari non potuerit : erat data solis Abrahæ posteris ad eos ab omni aliâ gente dividendos, et ad abolendam idololatriam fermè tota instituta : atque ex alterâ parte non fuit semper coercendum Dei regnum solius terræ Chanaan limitibus, nec semper dividendus erat populus Judaicus à cæteris gentibus nec semper infectura erat orbem idololatria.

Prima hujus minoris pars jam à nobis superiori articulo confecta est; pauca solùm addemus ut intelligatur illam legem ita fuisse terræ Chanaan accommodatam, ut nec à Judæis extra illam servari possit, multò minùs esse lex universalis Messiæ. Si qua certæ illius constitutionis pars universalis esse debeat, maximè præscriptæ solemnitates ; jam verò istæ extra terram Chanaan celebrari non possunt. Non neomeniæ : nam illæ, sicut et cætera festa ex lunæ motu pendentia, determinabantur ex phasium lunarium observatione factâ Jerosolymis. Jam verò hæ observationes nonnisi terræ Chanaan habitatoribus innotescere potuerunt; nec illo modo fieri potest, ut aliæ gentes remotiores, quas sol et luna citiùs aut seriùs invisunt, eodem tempore cum Judæis festivitates illas juxta legis præscriptum observent ; atque apud nos commorantes Judæi, servare solent singulis mensibus duplicem neomeniam, quia ignorant quâ præcisè die celebranda sit. Non etiam celebrari possunt ab exteris gentibus festa paschatis, pentecostes et tabernaculorum, ad quorum celebrationem Judæi Jerosolymam proficisci debebant. Nam quî fieri potest, ut ex Galliâ, Britanniâ, aliisque remotioribus partibus ter in anno proficiscantur omnes Jerosolymam ? Erant etiam in lege Moysis multæ aliæ causæ cur Judæi ad istam urbem se conferrent. Non denique annus sabbaticus : ille quippe annus incipiebat die septimâ mensis tisri, qui septembri maximâ ex parte respondet; et ideò ab hoc die otium terræ ordiebantur, quòd in istâ regione ante illud tempus omnes terræ fructus, non tantùm segetes, sed etiam uvæ et cætera poma colligerentur. Evidentissimum est hanc legem non posse servari, nisi in iis regionibus quæ eidem soli subjacent : nequaquàm verò in nostris plagis, in quibus vindemia magis sera est. Idem dicendum de omnibus aliis institutis Mosaicis, quæ ille legislator nonnisi Judæis incolentibus terram Chanaan injunxit; quæ eorum majores in captivitate Babylonicâ apud exteros non servavêre; quorum etiam observatio à proselytis portæ, seu non circumcisis, nunquàm exigebatur.

Certissima etiam est secunda minoris pars, quòd divinum imperium non fuerit semper coercendum angustis terræ Chanaan limitibus, nec idololatria semper orbem terræ infectura. Id efficiunt ea omnia, quæ protulimus modò, de vocatione gentium testimonia : imò et Judæos habemus confitentes, qui uno ore docent gentes in cognitionem veri Dei adductas per Messiam, idola et superstitiosos ritus relicturas. Non minùs evidens est iisdem temporibus non esse dividendam gentem Judaicam ab aliis populis : nam illi non erunt separati, qui eidem obtemperabunt principi; eisdem parebunt legibus, in omnibus mutuâ fruentur societate. Atqui hæc omnia contingent temporibus Messiæ : *Insulæ legem ejus expectabunt, accipiet gentes hæreditatem suam, omnes populi eum deprecabuntur, et benedicentur in ipso omnes cognationes terræ.* Hæc constantissima vox est omnium Prophetarum.

2° Lex ritualis et judicialis propriâ suâ virtute nulla afferebat efficacia remedia delictis gravioribus, sed juxta illam morte damnare peccatorem oportebat : ideò dicebat David pœnitens : *Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique; holocaustis non delectaberis.* Pro levioribus quidem peccatis per ignorantiam vel inadvertentiam admissis, sacrificia expiatoria quædam præcipiebantur : sed quæ esse poterat vis et efficacia sanguinis hircorum et vitulorum ad ablutionem peccatorum, aut quid conferre cinis vituli aspersus ad sanctificationem inquinatorum? Evidens est, uti concludit Apostolus, illa valere non potuisse *nisi ad emundationem carnis*, et ad legalem et externam quamdam justitiam procreandam ; et ideò prophetæ multa de sacrificiorum vanitate habent : *Non sum locutus,* ait Deus apud Jeremiam, c. 7, v. 22, *cum patribus vestris, et non præcepi vobis in die quâ eduxi vos è terrâ Ægypti, de verbo holocaustorum et victimarum; sed hoc verbum præcepi : Audite vocem meam, et ero vobis Deus, et vos eritis mihi populus.* Samuel ad Saülem aiebat : *Numquid vult Dominus sacrificia et victimas, et non potiùs ut obediatur voci Domini? Melior est enim obedientia, quàm victimæ ; et auscultare, magis quàm offerre adipem arietum.* Psaltes regius sic Deum inducit loquentem Ps. 49 : *Non in sacrificiis arguam te : numquid manducabo carnes taurorum...? Immola Deo sacrificium laudis.* Et apud Oseam prophetam c. 6, v. 6, dicit Deus : *Misericordiam volui et non sacrificium, et scientiam Dei plus quàm holocausta.* Imò verò sacrificiorum abrogationem propter inefficaciam canit David hisce verbis : *Sacrificium et oblationem noluisti, corpus autem aptâsti mihi, holocaustum et pro peccato non postulâsti; tunc dixi : Ecce venio.* Infinita alia sunt in Scripturis hisce similia, ex quibus patet non fuisse Prophetarum mentem de sacrificiis diversam à mente Apostoli : ergo lex ritualis ex naturâ suâ, nec perfecta, nec immutabilis est.

Objicies cum Rabbi Abravanel libro de capite fidei c. 13 : « Mutatio legis divinæ vel totius vel alicujus partis repugnat infinitæ sapientiæ legislatoris, omnia ob fixum et certum finem agentis : *Ego Dominus et non mutor.* » Ergo. — Respondeo : Si lex sit summæ et consummatæ perfectionis pro omnibus temporibus, quod assumit ibidem ille doctor Judæus, vel si æternam et immutabilem esse illam semel decreverit Deus, quod etiam supponit idem auctor, vel si eadem necessariò futura sit semper ratio conservandæ legis, quæ fuerat ferendæ, manebit sine dubio. Sed Rabbi Abravanel nunquàm ostendet vel legem fuisse absolutè perfectissimam, vel Deum illam tulisse ob fixam et immutabilem rationem. Id non concluditur ex eo, quòd à Deo lata est : nam docent Hebræi datam fuisse Noachidis legem ante Mosaicam, quæ nec perfecta, nec immutabilis erat. Ergo nec concludere licet ipsis, legem suam esse absolutè perfectam et immutabilem, propter hanc solam rationem, quòd à Deo lata fuerit. Et verò qui potest dispensare, potest et abrogare. Atqui Deus sæpiùs dispensavit. Sollicitè interdictum erat Ex. 29, Lev. 24, Num. 18, ne quis vesceretur panibus propositionis, nisi qui sacerdotali fungeretur munere, aut ex tribu Levi esset, et nihilominùs Davidi permissum fuit eos comedere; neque constat à Deo vel à Prophetâ factum hoc reprehensum fuisse. Idem David Gabaonitis concessit, ut septem viri de domo Saül, septem mensibus, suspensi manerent à decimâ sextâ nisan usque ad decimam septimam marchesvan, contra disertam legem Moysis Deut. c. 21. Hic ex ipsorum Judæorum confessione, legis violatio fuit, quorum alii cum Rabbino Jesaiâ respondent hoc factum fuisse ex mandato oraculi : alii verò putant eradicandam esse litteram ex lege, nomenque Dei publicè sanctificandum; ita Rabbi Raschi. Cùm itaque ex ipsis plurimi agnoscant divino vel jussu vel permissu legem hanc judiciariam pro tempore abrogatam fuisse, nostram magnoperè firmant sententiam, videlicet Deum similibus jussis testatum fecisse, legem hanc se non perpetuam esse voluisse, sed pro beneplacito suo posse ac velle illi derogare. Multa alia exempla subministrant sacri codices, quibus permotus Maimonides, declaravit « obtemperandum esse prophetæ cuilibet contra legis vetitum jubenti, exceptâ tamen idololatriâ. » Atque hoc nobis sufficit ad infringendam legis tum cæremonialis, tum judiciariæ absolutam immutabilitatem.

Propositio II.

Lex Mosaica jam abrogata est

Probatio. — Illa lex jam abrogata est, cujus interitui præfixum à Prophetis tempus jam a multis seculis effluxit, et quam præsens Judæorum conditio abrogatam planè ostendit : atqui, etc. Duæ ergo erunt probationis partes; ex prophetiis una, quam leviter solummodò hic perstringemus, utpote totâ secundâ parte fusiùs evolvendam; altera ex conditione Judæorum, et rescissi cum illis initi fœderis argumentis.

1° Effluxit præsignatum legis Mosaicæ durationi à prophetis tempus : nam 1° advenit ille propheta similis Moysis, videlicet Christus Dominus : uterque propheta, sacerdos et rex; uterque Dei intimâ familiaritate usus est; uterque splendida patravit miracula; uterque fœderis inter Deum et homines mediator extitit. 2° Promulgata est lex nova, de quâ Jeremias prophetavit, non scripta digito Dei in lapide, sed in visceribus et tabulis cordis carnalibus, quæ propter sanguinis Christi virtutem et divinæ gratiæ efficaciam, quæ conditio pacti est, irrita esse non potest; quæ non in circumstantiis temporum posita, æterna esse debet, quæ hominum conditioni accommodata atque sanctissima, eos ad perfectissimam vitæ rationem instituit. 3° Sacerdotium Aaroniticum sine restitutionis spe abolitum est : nam non solùm nullos habent Judæi sacerdotes, sed ita sunt confusæ eorum familiæ, ut quâ tribu quisque oriundus sit, planè nesciant. 4° Abolita sunt eorum sacrificia : sciunt etenim extra templum Jerosolymitanum non licere sibi offerre sacrificia, neque ulla reverà offerunt; et aliunde magnum est nomen Jehovæ in gentibus, et ab ortu solis usque ad occasum sacrificatur et offertur nomini ejus oblatio munda. 5° Vocatæ sunt ad cognitionem veri Dei gentes, usque ad quem eventum significaverat patriarcha Jacob duraturum statum Judaicum, in celebri isto vaticinio, Gen. 49, in quo Messiam prædictum crediderunt omnes olim Judæi, et quod sic verterunt omnes interpretes : *Juda, te laudabunt fratres tui.. adorabunt te filii patris tui... non auferetur sceptrum de Juda, nec dux de femore ejus donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium;* seu, *et ipsius erit congregatio populorum.* Si Messias sit expectatio gentium, si ipsius proprium officium sit, juxta omnes Prophetas, illas in cognitionem veri Dei et religionis unitatem colligere : ergo jam venit, cùm hoc effectum sit, nec ampliùs expectent gentes novum de cœlo doctorem. 6° Templum illud

secundum, quod ædificavit Zorobabel, debebat esse Judæorum ultimum, juxta Danielem c. 3, Aggæum c. 4, et Malachiam c. 3 ; sed illud jam dirutum est mille fermè et septingentis abhinc annis. 7° Præsignaverat Daniel c. 9 septuaginta hebdomadas annorum seu annos 490 à restauratione urbis usque ad unctionem Sancti sanctorum, prophetiarum impletionem, expiationem peccati, urbis destructionem et abolitionem sacrificiorum , quæ septuaginta hebdomades jam effluxerunt. 8° Interiit regnum à Daniele prædictum, c. 2, quo tamen permanente, constitui divinâ virtute debebat regnum æternum Messiæ, et iniri novum fœdus. 9° Advenit dies Domini magnus et horribilis, quo rescissum est pactum in monte Sina initum, et terra Chanaan percussa est anathemate, juxta hæc verba Malachiæ, quæ claudunt propheticos sermones veteris Testamenti : *Mementote legis Moysis servi mei, quam mandavi ei in Horeb. Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequàm veniat dies Domini magnus et horribilis, et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum: ne fortè veniam et percutiam terram anathemate.* Hæc fusiùs aliàs evolventur.

2° Præsens Judæorum conditio legem abrogatam et rescissum fœdus Mosaicum clarissimè demonstrat. 1° Istius fœderis conditiones non servat ampliùs Deus. Fœdus quippe illud his verbis complexus est Moyses : *Jehovam elegisti hodiè, ut sit tibi elohim* (seu rex et protector) *et obedias ejus imperio, et Dominus elegit te, ut sis ei populus peculiaris, in nomen et laudem et gloriam suam.* Fœdere igitur illo obstrinxerat se Deus ad tuendam illam gentem, eamdemque ab aliis separatam speciali providentiâ regendam, quo regis munere diligentissimè perfunctum esse olim Deum supra ostendimus, leges dando, ministros constituendo, dividendo pro meritis præmia vel supplicia, omniaque alia regalis potestatis officia obeundo. Verùm à 1800 annis planè illius populi res deseruit, nec ullum obiit regalis potestatis officium ; nulla edidit apud illos miracula, quibus ad se suorum animos solebat convertere ; nullos misit ad eos Prophetas, qui eos de consiliis suis admonerent ; non ampliùs sunt in nomen et laudem et gloriam Dei sui ; urbis et templi destructionem , cultûs abolitionem, universæ gentis excidium passus est, nec adhibuit ad recreandos Judæorum animos solatium ullum ; nullum dedit restitutionis spem : uno verbo, apud eos Deus non ampliùs est politicus princeps, qualem se præbuerat; caret ditione, caret palatio, caret throno, caret subditis, caret ministris, et si quem hodiè cultum Judæi exhibeant Jehovæ, non ut regi et capiti reipublicæ, sed ut Deo exhibent ; ergo fœdus illud, quo in politicum reipublicæ caput electus fuit, jam est solutum. 2° Deus fœderis Mosaici conditiones non modò non ampliùs servat , verùm etiam legis suæ partes omnes abrogavit, efficiendo ut earum observantia esset impossibilis. Juxta clarissima Moysis verba, omniumque Prophetarum, oportebat Judæos usque ad Messiam ducem, et quamdiù fœdus Mosaicum subsisteret, terram Chanaan incolere, gentem esse separatam ab aliis, Deoque exhibere cultum juxta instituta Mosaica. Nullus alius esse potest sensus istarum vocum, quibus legi tribuitur æternitas, perpetuitas, indefectibilitas; clara sunt etiam in hanc rem hæc Davidis verba : *Elegit Dominus Sion, elegit eam in habitationem sibi: hæc requies mea in seculum seculi ; hìc habitabo, quoniam elegi eam;* et hæc alia : *Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus.* Luculenta sunt etiam hæc verba Malachiæ totius prophetiæ ultima : *Mementote legis Moysi servi mei : ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequàm veniat dies Domini magnus et horribilis.* Debebat ergo Deus, quamdiù rex futurus erat Judæorum , habitare montem Sion ; debebant permanere ibi oculi ejus et cor ejus cunctis diebus; debebant Israelitæ usque ad adventum Eliæ prophetæ servare legem Moysis. Si ergo deseruerit locum istum, si legis observantiam reddiderit impossibilem, non est ampliùs rex Judæorum, et lex abrogata est. Sed manifestissimum est , ex quo abominatio desolationis constituta est in loco sancto, Deum illum locum deseruisse ; clarum est ex quo Deus Judæos in omnes terræ plagas dispersit, nullam religionis, quæ templo alligata erat, partem posse consistere ; manifestum est denique, ex quo civitas dissoluta est, judiciarias leges nullam vim servare ; manifestum est ergo universam legem abrogâsse Deum, nec clariùs mentem suam potuisse significare. 3° Non solùm Deus non servat fœderis in monte Sinaï initi conditiones, impossibilemque reddidit legum suarum observantiam; sed in Judæos tanquàm perduelles à 1800 annis animadvertit ; ac pluribus prodigiis ac eventibus singularibus significavit invisum sibi esse eorum genus et ingrata munera. Dùm adhùc staret templum Jerosolymitanum, quadraginta circiter annis ante excidium, visa esse in templo

spectra, res miras et prodigiosas, referunt Judæi doctores in Talmude et in aliis libris : audita vocem à sacerdotibus in festo pentecostes, narrant Josephus et Tacitus, è Sancto sanctorum prodeuntem, et auribus clarè insonantem verba hæc : *Exeamus, exeamus.*

Apud Josephum, lib. 6 de Bello Judaico, c. 6, sequentem legimus historiam : « Jesus quidam, Anani filius, vir plebeius et rusticus, quadriennio priusquàm bellum esset exortum, adhuc pacatâ civitate et rerum omnium copiâ abundante, cùm ad festum venisset quo tabernacula in honorem Dei defigi ab omnibus mos est, juxta templum repentè exclamare cœpit. *Vox ab oriente, vox ab occasu, vox à quatuor ventis, vox in Jerosolymam et in templum, vox in sponsos et in sponsas, vox in universum populum ;* idque noctu et interdiù clamitans omnis civitatis vicos circuibat. Nonnulli verò ex primoribus populi, diritatem ominis ægrè ferentes, hominem corripiunt, multisque verberibus afficiunt ; at ille nec pro se quidquam locutus, nec eos qui ipsum verberabant privatim deprecatus, eadem quæ priùs verba inclamare non destitit. Proinde magistratus Judæorum rati diviniorem esse hominis motum, eum ad præsidem Romanum adducunt, apud quem ad nudationem laniatus, nec preces, nec lacrymas ullas effudit, sed quantùm maximè poterat, flebili et lugubri modo vocem inflectens, ad singula verbera clamabat : *Væ, væ Jerosolymis !* Ille verò ad belli usque tempus, neque quemquam civium alloquebatur, sed quotidiè velut precationem quamdam meditatus, *væ, væ Jerosolymis!* lamentabatur ; neque verò cuiquam imprecatus est, cùm in dies singulos vapularet, neque cibum impertienti benedicebat : una autem ejus responsio ad omnes erat, triste præsagium. At maximè in festivitatibus vociferabatur, idque cùm annos septem et quinque menses fecisset, neque voce raucus erat factus, neque delassabatur, donec obsidionis tempore perspectis reipsà auguriis quievit ; nam in mœnibus obambulans iterùm, *væ, væ civitati et templo et populo!* voce altâ clamabat ; ubi autem ad extremum adjecit : *Væ etiam mihi !* lapide ex balistâ excusso ictus statim occubuit, animamque, dùm adhuc ista omnia loqueretur, dimisit. » Hæc Josephus. Divina inclementia, ut habet Bossuetius, sese quasi conspicuam et visibilem præbuerat in isto homine, qui nullo vitæ fungebatur officio, nec vivebat, nisi ut dira vaticinaretur : dederat illi vires plus quàm humanas, ut clamoribus adæquaret populi infortunia ; occubuit tandem victima istius vindictæ, quam tamdiù portenderat : fuit in ipso nomine infaustum augurium, et videtur voluisse Deum ut propheta, Jesus nomine, ineluctabile fatum et præsens exitium annuntiaret, ac esset ominosum nomen pacis et salutis, quod in Christo Judæi contempserant.

Insana Judæorum in obsidione contumacia superat omnem fidem, nec quidquam divinam in ullum populum iram clariùs ostendit : Titi clementissimi imperatoris monita et minas contempsêre ; veniam oblatam sprevêre eo ipso tempore, quo nulla erat salutis spes, et pertinaci defensione cò usque accenderunt militum. Romanorum adversùm se animos, ut nullam sibi reliquerint ad salutem viam. Perière ergo undecies centena millia ; urbs funditùs eversa est ; templum, invito Tito, flammis consumptum fuit, tamque evidens erat in illo infortunio divini numinis ira, ut imperator negaverit suis armis interiisse Jerosolymam, neque laureas sibi ob victoriam à variis populis oblatas accipere, nec congratulatorias orationes audire voluerit. Post excidium urbis annis quinquaginta duce Bar-Cocheba rebellantes ab Adriano imperatore oppressi sunt : ille interfectis sexcentis millibus reliquos sub hastâ vendidit, prohibuitque ne ad urbis suæ ruinas accederent, aut etiam è longinquo in easdem converterent oculos, ita ut tempore S. Hieronymi pecuniâ redimerent à militibus lacrymandi licentiam. « Usque ad præsentem diem, inquit ille Ecclesiæ doctor, perfidi coloni post interfectionem servorum, et ad extremum filii Dei, excepto planctu prohibentur ingredi Jerusalem, et ut ruinam suæ eis flere liceat civitatis, pretio redimunt ; ut qui quondam emerant sanguinem Christi, emant lacrymas suas, et nequidem fletus eis gratuitus sit. Videas in die quo capta est à Romanis, et diruta Jerusalem, venire populum lugubrem, confluere decrepitas mulierculas et senes, pannis annisque obsitos, in corporibus et in habitu suo iram Domini demonstrantes ; congregatur turba miserorum et patibulo Domini coruscante ac radiante ex anastasi ejus, de Oliveti quoque monte crucis fulgente vexillo, plangere ruinas templi sui populum miserum, et tamen non esse miserabilem ; adhuc fletus in genis, et livida brachia, et sparsi crines, et miles mercedem postulat, ut illis flere plus liceat. »

Sed nullum est argumentum illustrius divinæ in istam gentem iræ eventu illo, quem temporibus Juliani imperatoris contigisse consen-

tiente voce referunt scriptores tum christiani, tum ethnici, tum judæi. Impius ille princeps in odium Religionis christianæ, et ut vanitatis Christi Domini vaticinium de perpetuo interitu templi convinceret, illud instaurare sumptibus immodicis statuit. Cognito imperatoris consilio Judæi ex omnibus mundi partibus concurrunt, omnia parant ad ædificium, imperatore excitante, pecunias suppeditante et auctoritate suâ incœptum promovente. Sed dùm studuit Domini vaticinia eventu frustrare, illa reverà adimplevit ; licuit illi imperatori et Judæis, veteris templi fundamenta diruere, et efficere ut non remaneret lapis supra lapidem ; sed nova ponere fundamenta non licuit. Quid evenerit, docebit Ammianus Marcellinus scriptor ethnicus, æqualis temporum, Juliani laudator. « Julianus, inquit, l. 23, c. 1, imperii sui memoriam magnitudine operum gestiens propagare, ambitiosum quondam apud Jerosolymam templum instaurare sumptibus cogitabat immodicis, negotiumque maturandum Alypio dederat Antiochensi. Cùm itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris assultibus erumpentes fecêre locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum ; hocque modo, elemento destinatiùs repellente, cessavit incœptum (1). » Alias circumstantias hujus memorabilis eventûs referunt historici ecclesiastici, inter quos Sozomenus sic hanc historiam concludit : « Quòd si cuipiam hæc incredibilia videbuntur, fidem ei faciant ii, qui acceperunt ab hominibus, qui res ipsi viderant, qui opus imperfectum dimiserunt, aut, ut veriùs dicam, ne inchoare quidem potuerunt. » Et reverà pertinax illa gens Judæorum, præcipuè à principe excitata, ab illo opere nequaquàm nisi divinâ virtute potuisset abduci. Denique à 1800 annis miseram et ærumnosam vitam agit ille populus apud extraneos, patrio solo extorris, sine sede fixâ, nullâ fruens requie, sed corde pavido, uti vaticinatus est Moyses, deficientibus oculis, animâ mœrore consumptâ, quasi pendentem ante se vitam infelix protrahit, factus in opprobrium, in fabulam, et in proverbium cunctis gentibus.

(1) Est inter ipsa Juliani scripta fragmentum epistolæ, ex quo magna accedit auctoritas relationi Ammiani Marcellini, in quo imperator confitetur quòd nuper ejus fuerat consilium templi Jerosolymitani instaurandi. Habemus etiam Judæos consentientes : in diebus R. Chanan et sociorum ejus, ait R. Gedaliah Ben Joseph Jechaia, anno circiter orbis conditi 4349, memorant libri annalium, magnum in orbe universo fuisse terræ motum, collapsumque esse templum, quod struxerunt Judæi Jerosolymis, præcepto Cæsaris Juliani apostatæ, impensis maximis. Postridie ejus diei (quo mota fuerat terra), de cœlo ignis multus cecidit, ita ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent, et amburerentur Judæi multi atque adeò innumerabiles. Apud Wagenseil. Tela ignea satanæ. Errat hic ubi narrat extructum templum fuisse, sed hic error demonstrat illum auctorem, nec Ammianum, nec Christianos exscripsisse.

Dices 1° : Ex præsenti conditione Judæorum non magis efficitur rescissum esse pactum Mosaicum, quàm in tempore captivitatis Babylonicæ idem concludi potuit : carebant quippe tunc civitate, templo, sacrificio, etc. Attamen firmum ratumque mansit tunc fœdus Mosaicum : ergo et hodiè manet.

Respondeo ex utriusque eventûs comparatione multùm confirmari vim nostri argumenti, nedùm illa elevetur. Nam 1° si durationem spectamus utriusque calamitatis, nullà omninò invenietur proportio : illa nonnisi septuaginta annis à primo initio, seu ab anno quarto regni Joachim duravit ; hæc obtinuit jam annis fermè mille octingentis, id est, per diuturnum magis temporis intervallum, quàm steterat respublica Judæorum. 2° Tempore Nabuchodonosori remansit Jerosolymis et in Judæâ magna pars populi, effecitque divina providentia, ut nullæ ibi transferrentur coloniæ, nec vicini populi vacua loca occuparent ; è contrario post ultimum excidium Romani novam urbem, Æliam nomine, condiderunt, ad quam accedere, vel etiam oculos convertere sub pœnâ capitis Judæis omnibus vetitum fuit : et ad unum omnes terrâ Chanaan pulsi sunt. 3° Dispar valdè sors Judæorum fuit : in Babylone suos judices habebant, qui secundùm legem Mosaicam jus dicebant ; imò legimus Nabuchodonosorem extulisse thronum regis Joachim super thronos regum qui cum ipso erant in Babylone ; in præsenti verò dispersione, in toto orbe, ne unicam quidem habent civitatem, sed ubique obtemperant legibus alienis, et principibus nomini suo infestis. 4° In captivitate Babylonicâ addebant Judæis animos clarissima Prophetarum vaticinia : septuaginta annos determinaverat Jeremias, Isaias liberatorem Cyrum nomine compellaverat, Ezechiel novæ urbis et templi formam descripserat ; ex quibus omnibus certò apud Judæos constabat se aliquando in patriam tellurem reducendos esse. Sed quàm dispar rerum in hâc captivitate facies! Nullis recreantur promissionibus divinis,

alienam gentem sua possidere cernunt, nomen suum invisum omnibus populis sentiunt, suis conatibus et incœptis obstare numen semper experti sunt : ergo nulla convenientia inter hanc et illam captivitatem, atque si illa divinæ in populum iræ propter idololatriam indicium fuit, hæc propter aliquod majus scelus summæ inclementiæ erit argumentum, de quâ re aliàs.

Et verò illæ captivitates, quæ stante civitate, et nondùm soluto fœdere Mosaico, Judæis contingebant, necessariò breves esse debebant; aliàs Deus finem suum non obtinuisset; fuit etenim Dei consilium in promulgandâ lege Mosaicâ ut apud gentem saltem unam vigeret suî cognitio; ideòque necesse fuit ut illam separatam à cæteris nationibus in terrâ Chanaan servaret : et propterea videmus Deum Judæos sæpiùs immerentes, et nequaquàm conversos ab hostibus liberâsse et reduxisse in patriam, ut gloriam suam vindicaret, et eos tangeret beneficiis, quos pœnâ non afficiebat : apud Ezechielem cap. 36, sic eos Deus alloquitur : *Non propter vos ego faciam, domus Israel, sed propter nomen sanctum meum, quod polluistis in gentibus ad quas intrâstis, et sanctificabo nomen meum magnum... ut sciant gentes quia ego Dominus.*

Clariora sunt ejusdem prophetæ verba cap. 20 : « Neque cogitatio mentis vestræ fiet, dicentium : Erimus sicut gentes et sicut cognationes terræ, ut colamus ligna et lapides. « Vivo ego, dicit Dominus Deus, quoniam in « manu forti et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos; et educam vos « de populis, et congregabo vos de terris in quibus dispersi estis in manu validâ; et in furore effuso regnabo super vos; et adducam « vos in desertum populorum, et judicabor « ibi vobiscum facie ad faciem, sicut judicio « contendi adversùm patres vestros in deserto « terræ Ægypti. Sic judicabo vos, dicit Dominus Deus, et subjiciam vos sceptro meo, et « inducam vos in vinculis fœderis... et scietis « quia ego Dominus, cùm benefecero vobis « propter nomen meum, et non secundùm vias « vestras malas, neque secundùm scelera vestra pessima, domus Israel, ait Dominus « Deus. » Ex quibus patet Deum, quamdiù mansit fœdus Mosaicum, illam gentem etiam invitam rexisse suis legibus, et coegisse ad obsequium, nempe ad vindicandam nominis sui gloriam; et proinde cùm erga eos contrariâ prorsùs ratione agat, sequitur eos non ampliùs esse Dei peculium, nec electos specialiter in laudem et nomen et gloriam suam.

Dices 2° : Deus speciali providentiâ Judæos conservat et tuetur : ergo fœdus Mosaicum non est abrogatum. — Respondeo conservationem Judaïcæ gentis maximum esse prodigium, et ex eo sequi Deum specialem eorum curam gerere, sed nequaquàm concludi potest stare fœdus Mosaicum; nam 1° Judæos conservat Deus, quia hoc patribus promiserat ante datam legem Mosaicam. 2° Quia hæc eorum infelix conditio Christo testimonium perhibet evidentissimum, tum quòd in Scripturis veteris Testamenti hæc calamitas prædicitur subsecutura occisionem Christi; tum etiam quòd hoc infortunium cum omnibus circumstantiis prædixerit Christus Dominus; tum denique quòd in nullum aliud scelus, nisi in id admissum in morte Christi refundi possit tam diuturna, tam universalis, tam acerba calamitas, uti infra ostendemus: profugi et vagi super terram, sicut Caïn ille fratricida, omnibus in memoriam revocant fusum à se sanguinem justi Abelis, iramque Domini in habitu demonstrant. 3° Tuetur Judæos Deus ad fidem Evangelii confirmandam: testes sunt, certè omni exceptione majores, authenticitatis et integritatis sacrorum codicum, in quibus ponitur nostra fides; si omninò extincta fuisset ista natio, negarent forsitan infideles ullos unquàm fuisse ante Christum Prophetas, illaque eorum scripta à Christianis conficta dicerent; negarent ante tempora christianæ Religionis viguisse apud Judæos expectationem Messiæ. Ut hisce objectionibus nullus esset locus, voluit Deus ut à maximis Religionis christianæ inimicis ducerentur gentiles ad fidem Evangelii, et ab iis acciperent principia, ex quibus evidenter eruitur divina Religionis nostræ origo. 4° Denique tuetur Judæos Deus, quia benigna sunt illius consilia in reliquias istius gentis; veniet aliquando tempus, cùm ad Christi fidem conversi in ejusdem Religionis societate cum gentilibus conjungentur : hoc prænuntiavit Apostolus, hoc cecinêre antiquiores Prophetæ, inter quorum oracula valdè illustre est istud Oseæ cap. 3, v. 4, quod Judæi solent applicari præsenti captivitati : *Dies multos sedebunt filii Israel sine rege et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari, sine ephod, et sine teraphim; et post hæc revertentur, et quærent Dominum Deum suum, et David regem suum, et pavebunt ad Dominum, et ad bonum ejus, in novissimo dierum.* Habemus in isto vaticinio descriptam hodiernam Judæorum conditionem; carent quippe civitate, principe, sacrificio, etc. Habemus etiam causam istius calamitatis : nescie-

runt siquidem seu reprobaverunt David regem suum, id est, Messiam, qui sæpiùs hoc nomine donatur in Scripturis, quia filius David futurus erat, et à David erat adumbratus. Animadvertendum est non dicere prophetam, post hæc tempora venturum regem suum, sed dicit Judæos conversuros se ad David regem suum; ex quo efficitur illum in propria venisse, et suos eum non cognovisse. Habemus denique eorum futuram conversionem in istis verbis: *Et pavebunt ad Dominum, et ad bonum ejus in novissimo dierum*: nullum majus bonum à Deo venit hominibus Messiâ, ejusque Evangelio; ergo Judæi se ad Deum convertere non possunt, nisi paveant ad illud bonum ejus, nisi quærant David regem suum, de quo infra mox disputaturi sumus.

Appendices.

§ 1. — Præambula.

1° *Præjudicia adversùs incredulitatem* (1).

« Depromuntur ex vitio, tum doctrinæ ipsius, tum personarum quæ eam tuentur.

« 1° *Ex naturâ doctrinæ.* — Primò dignitati hominis est injuriosa. Quippe, si incredulitati fides, quænam est hominis natura? Levis pulvisculus et atomorum acervus. Quænam causa? Cæcus mechanismus, aut fortuita combinatio. Quæ existendi conditio? Eadem quæ plantis aut belluis, super terram sine consilio disjectis. Quis operandi modus? Idem ac machinæ motu necessariò agitatæ. Quis tandem finis? Nihilum.

« Secundò ejus felicitatis inimica. Namque sub fortunæ dominio nulla securitas, sed subitaneæ cladis et exitii metus. Calamitatibus quibus obsidetur misera nostra conditio nullum affulget solatium; sed manet nos, aut rabies impotens adversùs inexorabile fatum et necessarias orbis vicissitudines; aut tranquilla submissio et stoica quædam indifferentia, quæ in animas naturâ sensibiles non cadit; aut suicidium, quod toto nisu refugit humanitas, quodque in annihilationem desinat. Quale autem remedium hæc annihilatio, quæ omnem voluptatis sensum perimit, et innatum felicitatis desiderium, nedùm expleat, vertit in certissimam ejus unquàm explendi desperationem? Imò, cùm incredulo nunquàm illùxerit futuræ illius annihilationis invicta demonstratio, ne quidem fruitur securitate quam optare non horret; fluctuat anxius inter annihilationem dubiam et pœnas inevitabiles, si fallat eum annihilatio: atque adeò vitæ alterius, cujus lætissimam spem abjicit, terrores omnes, et sine compensatione, experitur.

« Tertiò mentem, veri appetentem, perplexam et in incerto suspensam relinquit, circa capita quæ, cùm in praxi tota consistant, maximi sunt ad rectam aut pravam vitæ institutionem momenti, puta circa suam originem, destinationem, naturam summi boni: de his, inquam, nihil fixum, nihil ratum habet incredulorum philosophia; nihil affert quod animam tranquillare possit; eique purissimam ingerere voluptatem in adeptâ veritate securè conquiescendi: exhibet è contra perpetuas opinionum varietates, ac mille repugnantias nullo unquàm judice dirimendas, nisi solâ ratione, cujus edicta unusquisque confingit ad nutum. Hinc anxietas et molestia; hinc veri inveniendi desperatio; ac tandem aut mentis nihil credentis torpor; aut alicujus è pessimis systematibus electio, tam fortuitò facta quàm pertinaciter defendenda; aut effrenata quidlibet sentiendi, effrenatiorque quidlibet dicteriis impetendi licentia.

« Quartò animum avocans à virtute. Ecquid enim boni ageret, inscius omnium quæ mores dirigere deberent? Quid eum decet, nisi continua suî oblivio, usura præsentis, et nulla in futurum prospicientia? Imò, si Deus aut omninò non sit, aut sit iners; si corporea mens, aut mortalis; si fatum in omnes et omnia dominetur; jam à fundamentis virtus ruit; jam nullus ordo, nulla lex viget: aut, si quod supersit virtutis et vitii discrimen, non alio principio quàm privatâ utilitate metiendum est; quisque suus sibi statuitur finis ultimus; virtus erit egoismus, suî amor exclusivus, bonorum præsentium appetitus et per media quælibet assecutio: vitium evadit beneficentia, generositas, æquitas ipsa, cùm multis seipsum defraudare sæpè juberet.

« Neque dicatur publicæ quoque utilitatis habendam esse rationem; et ex utriusque commodi concordiâ virtutem exurgere. Quippè,

(1) Vid. not. ad calcem col. 12 hujusce vol.

si ambo conciliari non possint (et rarò possunt), necesse est prævaleat personale commodum; virtus hoc unum præcipit, cum minimo aliorum malo (at etiam cum maximo, si aliter fieri non possit), prosequendum esse bonum suum, cupiditatis hic et nunc urgentis judicio maximum. Quin etiam, virtutis essentiâ in certo quodam boni privati ad publicum respectu positâ, quàm steriles sunt istæ ordinis et relationum ideæ, quæ moralem officii sensum in combinationem merè physicam, et peccatum in aberrationem calculi convertunt! Tandem, vel incorruptâ remanente virtutis notione, quot ipsi subducerentur adminicula! Dei semper intuentis reverentia, ei placendi desiderium, benefactorum futura merces, delictorum pœna: quorum in locum succederet annihilatio, æquo pede probum improbumque pulsans.

« Quintò inclinans ad vitium : ipsum scilicet honestat, ex modò dictis; et, nomine, deformitate, naturâ mutatis, loco virtutis obtrudit. Submovet odium quod animis naturâ honestis insidet : si enim flagitiosus ad belluæ vel automati conditionem redigatur, non magis criminis reus est quàm lapis hominem subjectum obruens, aut lupus viatorem dilanians. Deinde tolle Deum, tolle libertatem, sustulisti imminentium pœnarum formidinem, ipsam conscientiæ stimulorum energiam, neque locus datur occulto animi seipsum damnantis judicio. Quodnam igitur supererit grassanti vitio repagulum? An suppliciorum civilium metus, aut præmiorum spes? An horror infamiæ, vel ambitio nominis in historiâ celebrandi? At societas delicta omnia plectere, vel benefacta etiam publica præmiare non potest. At multi sunt homines, multi actus ad quos fama vel infamia non pertinet. At scelus occultandum, excusandum, in alios contorquendum, aut supplicium eludendum sperari potest. At, etc.

« Sextò ordini societatis et imperiorum tranquillitati exitiosa. Dùm enim clamitat societates solo violentiæ aut utilitatis impulsu conditas fuisse; non stare nisi mutuo et dissolubili civium rectorumque contractu; dominationem omnem repugnare conditionum æqualitati, contra quam nulla lex, necessitas aut consuetudo potuit unquàm præscribere, ac tandem superiorum jus omne, jus esse fortioris: omnemque inferiorum obligationem solâ imbecillitate vel utilitate fundari; evanescit, ut patet, sacra legum majestas, principum auctoritas, civium mutua fides et securitas.

« Et verò si nullum sit inter cives et principes necessitudinis vinculum, præter utriusque partis utilitatem, ergo obediendi officium non latiùs patet, aut diutiùs viget, quàm privatum commodum; cujus quidem supremus judex et provisor erit pro innato sibi jure, quodlibet societatis membrum. Quis porrò his principiis imbutus, si malè habeat et vires suppetant, non erit ad ciendam rebellionem et tentandum regicidium pronus? Si autem se princeps existimet finem ultimum cui debeant inservire subditi, velut brutum pecus, ad celsitudinis suæ felicitatem unicè natum; si simul adverterit cavendum tamen esse ne populi hoc, quod inesse sibi arbitrantur, rebellandi jure abutantur; quid superest, nisi ut illos graviori in dies jugo premat, et, libertatis aliquando vindicandæ medium omne subtrahendo, suæ sibi tyrannidis impunitatem asserat? Ecce igitur ad rebellionem, ad tyrannidem, ad anarchiam ducit incredulitas.

« Neque dixeris incredulos omnes non esse atheos, materialistas, fatalistas, et toti sectæ tribuendos non esse quorumdam errores nimis absurdos. Nam 1° quisquis, excusso semel auctoritatis Ecclesiæ jugo, cœpit fidem ad dictamen rationis ita informare, ut nihil credere velit nisi quod evidenter intuetur et comprehensivè intelligit, variis gradibus et necessario lapsu decidit in hæresim, tum in socinianismum, deinde in deismum, in pyrrhonianismum, tandem in atheismum, ut infra magis evolvetur. Et reipsà seriem eventuum consideranti facilè patebit impuram hanc esse grassantis nunc impiorum sectæ genealogiam, ita ut semper à malo ruant in pejus, et non minùs verè quàm ingeniosè dictum sit : *Leur manière de philosopher n'est au fond que l'art de décroire*. Ergo, si ad extrema quæque non progrediantur omnes, non satis aptè et cohærenter loquuntur; et nihilominùs verum est eò abripere nativam incredulitatis indolem, ideòque ipsi meritò imputari probra hæc et detrimenta quæ deploramus, licet à se amoliri conetur. 2° Et reipsà, prædicta quotquot sunt placita plerique nunc imperterriti profitentur increduli : neque ulla est hodiè diffusior et usu magis recepta incredulitatis forma. 3° Vel inter deistas reverentiores, qui religionem naturalem servare et solam revelationem abjicere se prædicant, nullus laudari queat qui non impegerit in errores solâ ratione refellendos; et quædam flagitia ipsâ lege naturali vetita non probaverit, puta suicidium, rebellionem, luxum et impudicitiam.

« Hæc, in quibus liberiùs exultare solet

oratorum facundia, breviter tantùm indicavimus. Quàm dispar sub revelatione, præsertim christianâ, rerum facies! Eam exhibendi locus erit, ubi generatim de utilitate revelationis speciatim verò de christianæ religionis sanctitate et sapientiâ disseremus. Observemus interea bis improbam et nocentem esse incredulorum sectam : primum scelus est, nefariis dogmatibus inferre mala quæ diximus : alterum, infinitis defraudare commodis quæ ex concordi Christianismi professione in omne genus humanum redundarent. Quæ cùm ita sint, cùm bonis omnibus horrorem et luctum movere debeat incredulorum doctrina, quâ fronte beneficentiam, humanitatem, boni publici studium continuò et arroganter decantant? quo jure se benevolos generis humani pædagogos instituunt? Deinde quanto debet esse veris fidelibus solatio, cùm advertunt neminem ferè posse fidem abnegare, quin in absurda quæque ruat, et ad convellenda sacratissima virtutis et honestatis fundamenta prorumpat, jam omnis freni impatiens! Hinc tandem nascitur non modò præjudicium, sed et firma adversùs incredulitatem demonstratio. Cùm enim repugnet à se invicem divisas esse veritatem, et communem omnium utilitatem, sequitur falsam esse doctrinam, quæ universali bono felicitatique tum publicæ tum privatæ adversatur. Meritò igitur Jean-Jacques Rousseau : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines... Ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : Je le crois comme eux; et *c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.* »

« 2° *Ex indole incredulorum.* — Primò sunt hominum inconsideratissimi. Præcipua enim sapientiæ lex est, in necessariis amplecti partem aliquam, in dubiis partem et probabiliorem et tutiorem; atqui nihil horum præstant. 1° De religione nihil pro certo habent, nisi Christianismo credendum non esse : cæterùm ignorare quænam religio tenenda sit, ideòque nullam profiteri se libenter agnoscerent. Attamen non datur medium, cùm religio consistat in praxi; *quisquis* de illâ *indifferens est, eo ipso irreligiosus fit.* 2° Etsi renuant demonstrationes in religionis gratiam militantes agnoscere, eam tamen magnis probabilitatibus commendari, ejusque sectatoribus, etsi falsa foret, nihil periculi metuendum esse, bonâ fide diffiteri non possunt. Atqui, in eo controversiæ statu, insanum est partem quam sequuntur amplecti; partem, ut diximus, abjectissimam, anxietatis et miseriæ plenam in præsenti vitâ, ac præsertim periculosissimam, pro ætate post mortem (probabiliter, ut conceditur), extiturâ.

« Secundò testes sunt in propriâ causâ, ideòque non audiendi : aut saltem ea est plerorumque conditio. Tempus fuit quo religionis veritatem persuasam haberent : quandonam incœpit dubitatio? Simul ac vitium et libido : inde mali labes. *Naturale est odisse quem timeas,* et *quem metueris infestare si possis,* inquit Minutius Felix in Octav.; et meliùs de la Bruyère, chap. 16, *des Esprits forts :* « Je voudrais voir un homme sobre, modeste, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait au moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point. » Ii tamen non sumus qui cœno voluptatum turpiter volutari accusemus quotquot irreligionem profitentur : at, cùm nullis cupiditatibus parcat Evangelium, cùm non modò fugam mali, sed virtutum omnium officia præcipiat; quis, in illo insectando, verè dixerit se nullo, nisi veritatis, commodo moveri; non intemperatâ quâdam curiositate, superbiâ mentis et independentiâ, quidlibet audacter sentiendi libidine, non ambitione sibi laudem ac discipulos apud certam hominum classem comparandi? Imò non statuimus eos omninò malâ fide agere, et evidentiæ, cujus conscii sint, oculos claudere, sed vel unâ cupiditate veritatem obscurari posse notum est; quantò magis si plures, agmine facto, in eamdem veritatem obnubilandam conspirent?

« Tertiò sunt plerùmque judices imperiti, qui causam de quâ pronuntiant non probè noverint. Fateantur enim quod res est; origo dubii fuitne perceptio cujusdam argumenti quod ipsos hucusque latuerat? Eodem ingravescente dubio, attuleruntne ad veritatis investigationem mentem attentam, animum præjudiciis liberum, judicium sanum, studium constans? Vix illis instructi religionis rudimentis quæ tradi pueris solent, in evolvendis devorandisque incredulorum libris, quotquot sibi præstò fuerunt, toti incubuêre; nostros autem penitùs neglexerunt; et tot scriptorum quibus breviter et clarè demonstratur religionis veritas, ne unum quidem attigerunt : atqui accusationibus aures præbere et apologiis claudere, objectionibus delectari, et non curare de responsis, partem unam attendere, non alteram,

judicis est iniqui, studio partium abrepti, veritatemque refugientis. Et verò in sectâ distingui debent magnates et vulgus. Priores, quos etiam duces et antesignanos dicere possumus, calamo manum admoventes ad propagationem veritatis (ut vocant), quænam exhibent studii diligentis et accuratæ considerationis specimina? Ad satietatem usque congerunt difficultates ex historiâ, chronologiâ, physicâ petitas, Minervâ non suâ confictas, sed à Celso, Porphyrio, Juliano, aliisque veteribus christiani nominis hostibus inventas; ne quidem in ipsis fontibus haustas (quod esset operosius), sed nullo negotio exscriptas è quibusdam auctoribus anglis; quas Angli ipsi non è penu suo deprompserunt, sed studii paulò magis patientes apud Socinianos, Judæos, Manichæos, aliosque veteres incredulos collegerunt. At objectiones illæ qualicumque responso non caruerunt : atque adeò postulabat assequendæ veritatis studium pervolvi SS. Patres et veteres apologistas, saltem perlegi recentiora nostrorum opera, et solutionum quas afferunt vanitatem novis argumentis demonstrari. Verùm ipsi non ita : sed, neglectis responsis quæ viris non impudentibus ora clauderent, eadem semper cantant ac recantant. Sciscitamur ergo an defensiones nostras noverint, necne? Si noverint, ubi bona fides? Quidni silent, donec meliora et veriora nostris afferre queant? Si nesciant, jam in iis desideramus eam attentionem et scientiam quæ ad litem tanti momenti dirimendam requiritur. Quod autem ad vulgus incredulorum attinet, novimus et quale sit; grex humilis et sequax, mulierculis et juvenibus vaniloquis constans, nullius aut levis admodùm litteraturæ, laboris omnis et studii impatiens, non cogitans aut loquens quæ sua sint, sed aliorum cogitata, verba ipsa repercutiens more saxi quo resonat echo; cui suprema opinionum suarum ratio sit effatum : *Ipse dixit* (Voltarius nempe, aut quivis ejusdem farinæ); cui proinde ipsius incredulitatis placita totidem sint articuli fidei, id est, ex solo auctoritatis dictamine admissa, quanquàm auctoritatem omnium maximam abjecisse se glorietur ut rationi soli obsequeretur. Quis in causâ omnium gravissimâ pares judices admittat, quos experiri nollet in nugis?

« Quartò præcones hypocritæ doctrinæ, cui minimè credunt, quam pudendam ipsi detestandamque persentiunt. Si secùs, cur illius consectaria, nimis evidenter ac necessariò connexa cum principiis, apertè non faterentur? Cur aliam personam induerent in scriptis, aliam in societate? Cur tantoperè metuerent ne ad istius philosophiæ normam uxor, liberi, famulique sui mores componerent, et ipsi vivere crederentur? Si quis libellus è tenebris emergat ad lucem publicam, omni curâ celatur auctor, aut fingitur vir de republicâ benè meritus, et jam à pluribus annis in sinu religionis demortuus. Si fortè detegatur auctor, et immineat legum severitas aut etiam ecclesiastica censura, statim videbis palinodiam cantare paratum, nec ulla promissa vel juramenta detrectantem. In tantâ factorum dictorumque dissensione, dicant ipsi quibus credendum sit : si veritatem animo altè infixam habeant, quale dedecus eam turpi mendacio dissimulare! Si falsitatis sibi conscii sunt, quale scelus religionem scienter proscindere calumniis!

« At cordis intima scrutemur : cùm defervet cupiditas, clamat ratio, premit adversitas, præsertim cùm mors instat, quid tum de ipsis agitur? Infremunt, pallent, contremiscunt, deliria sua intùs execrantur : testes sunt, quos vidimus, non paucos, conscientiæ pungentis aculeis devictos, tandem errores palàm ejurare, spretæ diù religionis solatia implorare, sese simplicibus ac idiotis timidiores, ferè dixi superstitiosiores exhibere, ac tandem Epicurum imitari, de quo apud Tullium ait Cotta : « Nec « quemquam vidi qui magis ea, quæ timenda « esse negaret, timeret, mortem dico et Deos; » atqui hæc arguunt fidem nunquàm in eorum pectore penitùs extinctam; nec enim mentem novis rationibus collustrat mors imminens, sed incredulitatis larvam, sub quâ fides latebat, detrahit.

« Quintò idoneâ et verè philosophicâ methodo non procedunt. Cùm enim disputationis summa posita sit in factis, si quæ sit accurata religionem impugnandi methodus, ea sola quæ factorum certitudinem et monumentorum authenticitatem elevaret; atqui non ita disputant increduli. Alii ne quidem disputant, sed deridentquas irridere sit ratiocinari. Alii facta negant et pernegant, solâ negandi prurigine. Militant quidam rationibus quæ ad pyrrhonismum universalem necessario lapsu ducerent. Quidam respondent, *fortè, forsitan;* et certitudinem verisimilitudine, facti realitatem possibilitate non facti, refellere contendunt. Plures metaphysicis argutiis pugnant, et factorum quæ contigisse probantur impossibilitatem obtendunt. Tandem utuntur omni ferè genere sophismatum, quæ logici recensent; modò *peti-*

tione principii, pro certo assumentes quod controversum et probandum est; undè miras posthàc et multiplices in infinitum consequentias deducant : modò statuunt *non causam pro causâ;* dùm, v. g., Christianorum delicta et facinora, exaggerata tamen, Religioni christianæ, quæ ab illis abhorret, attribuunt : *à particulari generale* concludunt, sic arguendo : Fuêre miracula falsa et supposititia, prophetæ mendaces et fraudulenta oracula, martyres erroris et fanatismi victimæ, libri adulterini et corrupti, Evangelia apocrypha, fictæ et commentitiæ revelationes; ergo nullis miraculis, prophetiis, martyribus, historiis ac revelationibus credendum; atqui hanc de historicâ veritate dijudicandi rationem ars critica non admittit, nec sana philosophandi methodus. Ergo, etc.

« Sextò contradictionibus scatent, alii ab aliis, imò à se invicem dissentanei, ita ut neque duos incredulos reperias, quibus eadem sit credendi formula; neque ullum, qui in eodem libro, sæpè eâdem paginâ, pugnantia non loquatur : hinc religio modò bono societatis exitiosa dicitur, modò à legislatoribus propter utilitatem publicam inducta, modò propter nimiam in condonatione peccatorum indulgentiam, modò propter nimiam præceptorum severitatem et in puniendis peccatoribus sævitiam redarguitur. Hinc Moyses et Christus, modò impostores singulari calliditate et industriâ prædîti; modò viri contemptibiles, imperiti et legislatorum meptissimi : Judæi et primi Christiani, modò rudes et ad stupiditatem usque creduli, quibus turpiter illudere facile fuerit; modò fallaces et dolosi seductores, qui ad aliis illudendum inter se conspiraverint : historici profani, si cum sacris conciliari non posse videantur, omnimodam fidem ac reverentiam merentur; si cum illis concordent, tum sunt indocti et malè credulî narratores, etc. Dicant porrò tot in assertionibus contrariis, cui, an affirmanti vel neganti, adhærendum sit.

« Tandem quot aliis vitiis laborant, quibus ab ipsâ veritate (si fortè partes ejus tuerentur), animos ingenuorum hominum averterent! Præcipua hæc sunt, 1° capitale odium in religionem quamlibet, ac præsertim in christianam et omnia quæ ipsius sunt, licet evidens sit, etiam Divinitate sepositâ, nullam esse vel unquàm fuisse humanitate, sapientiâ, sanctitate commendabiliorem : nec minus odium cujuslibet doctrinæ vel disciplinæ, quæ in servandâ vel restaurandâ morum puritate sanctam severitatem redoleat. 2° Contemptus, malevolentia, satyræ et convicia, in Christianos qui pietate et virtutibus sibi nomen in Ecclesiâ fecêre; in principes qui de religione benè meriti sunt; in viros eximios quibus laus eruditionis et litteraturæ nihil de fidei simplicitate et reverentiâ in Christianismum detraxit. 3° Stylus et dicendi color arrogans ac protervus, independentiam, imò nonnunquàm furorem fanaticum et delirium spirans; sæpiùs etiam inficetis salibus et spurcitiis conspersus. 4° Effrene partium studium, solitæ factiosorum artes, initaque conjuratio ad excelsi ingenii, rationis et sapientiæ laudem sibi suisque exclusivè dispensandam, cæteris omnibus denegandam; ita ut in eos optimè cadat illud Tullii, lib. 2 de Nat. deor. : « Vestra solùm « legitis, vestra amatis; cæteros, causâ inco- « gnitâ, condemnatis. » Atqui fatendum est causam quæ tales adhibet patronos, quæ talibus machinis propagatur, meritò videri suspectam, et planè indignam quæ viros honestos et probos sibi sectatores conciliet. Ergo, » etc. (Ex Theolog. Rotomagensi, *de verâ Religione*, part. 1.)

2° *Specimen historiæ religionis, et hostium et bellorum adversùs eam.*

(Auctore Valsecchio (1). Vid. supra, not. ad calcem col. 12 hujusce vol.)

Adversatur religio cæcis hominis cupiditatibus; debuit ergo, debetque à nequam hominibus oppugnari. Religio hujusmodi hominum aggressionibus nequaquàm victa, à primordio rerum usquè ad hæc, quibus vivimus, tempora immobilis restitit, constansque : est ergo ipsa Dei opus. Innuimus duobus his ratiociniis re-

(1) Valsecchi (Antoninus), è D. Dominici familiâ homo percelebris, Veronæ anno 1708 in lucem editus est. Vix decem et octo annos natus, congregationi dictæ *Salomoni* adscriptus, brevique peracto studiorum curriculo, è discipulo magister, philosophiam professus est. Singulari ingenii acumine, nec non acri judicio præditus, aeris gravedinem feliciter admodùm comprobavit, unde penitùs ruebat horrendum vacui systema. Sacris interea concionibus apud Italos vulgatissimi oratoris famam adeptus, primas deinceps in universitate Patavinâ theologiæ profitendæ partes tenuit. Patavii obiit vir celebratissimus die 15 martii ann. 1791, ætatis verò 83.

Plurima maximèque commendanda edidit opera P. Valsecchi, quorum primum modò hic memorare sufficiat, unde haud pauca selegimus ad scopum nostrum mirè spectantia, nempe tres libros *de Fundamentis religionis et de Fontibus impietatis*, typis impressos Patavii ann. 1765 (3 vol. in 4°).

etissimis fundamentum stabile fidei nostræ, eodemque tempore deprehendimus caput illius cùm nefarii, tùm inutilis, miserique belli, quo his præcipuè temporibus in religionem sævitur. Nata simul cum homine, non aliunde, quàm ab illo, qui est hominum creator, et cujuslibet boni auctor, ortum habere poterat. Opera naturæ, facesque revelationis erant duo testimonia, et vades, quæ hanc religionem clarè apertèque prædicabant. Satis erat, ut homo se introspiceret, et quæ extra se sunt, intueretur, ut argueret ex dispositione et pulchritudine operis sapientiam, magnitudinem, divitiasque Creatoris. Satis erat, ut audiret verba Adamo facta, et ab ipso filiis relata, ut intelligeret, creatum se, ut ad divina tenderet, videretque modum certum, per quem ad illa perveniret, in fide promissi Salvatoris. At digressum paulò longiùs à primâ origine humanum genus, infandisque vitiis fœdatum cœpit integræ, puræque religionis jugo gravari, quæ cùm excelsior dogmatibus, tùm severior præceptis è cœlo usque illud minitando territabat. Atque hinc proinde orta est superstitio, hinc impietas, utraque religioni adversa, utraque in hominis exitium conspirans. Amor immodicus suî, et libertas immodica cogitationum et cupiditatum, pepererunt hæc monstra. Cultus Creatori debitus conversus fuit ad res creatas, è quibus sensus, libidinesque aliquam perciperent voluptatem. Vis ingens deorum, qui erant puri putique hominum cupiditatibus, vitiis, sceleribus obnoxii, fuit per nemora (*excelsa*) altariaque exculta. Animis ad vitium proclivibus addebant, quæ de his numinibus narrabantur : dies festi in eorum honorem instituti ad licentiam; cultus, quo colebantur, dissolutus, aut crudelis. Hæc fuit illa superstitio idololatrica, quæ à Noemi ætate incipiens, totum penè orbem post diluvium pervaserat. Hæc illa fuit, quæ ab avaris aulicis defensa, à regibus protecta, carmine à poetis celebrata, culta, et à gentibus cæco furore percitis disseminata religionem puram, castamque unius Dei extinxisse, et abstulisse prorsùs videbatur. Sed factum benè, quòd ingeniosi quidam viri sese philosophiæ studio dediderunt, artisque cogitandi amor pedetentim irrepsit in animos hominum, neque fieri potuit, quin superstitionis turpitudo detegeretur. Erubuêre homines tamdiù tot deliria habuisse in deliciis, quibus deformarentur, declamatumque et Athenis, et Romæ fuit in multitudinem et in levitatem numinum, et in cultum præstitum illis. Purus Divinitatis radius inter tam atræ noctis tenebras ab illustrioribus philosophis fuit agnitus. At quid inde ? Plus æquo suis opinionibus fidentes agnitam veritatem innumeris quæstionibus, et prurigine eam excutiendi maculantes, æquè religionis ac superstitionis inimici, omnia in dubium revocârunt, oppositoque impietatis vitio aditum patefecerunt. Quare plebis ignorantia, sapientium falsa doctrina, sed præcipuè in utrisque mens corrupta per secula ferè quinque et viginti maximam orbis partem innumeris erroribus, et vitiis obruerunt.

Interea tamen illa divina religio, quæ à primo ortûs sui momento Adami menti fuit indita, firma semper, et eadem perstitit, imò veluti auroræ splendor, qui augetur, et extollitur et ad meridiem usque progreditur, magis magisque crevit, seque expandit ulteriùs, et propositas perfectionis metas contigit. Elegit sibi Deus gentem, cui promeret oracula sua, castam, sanctamque cultricem nominis sui. Hujus voluit esse peculiari modo Dominus, rexque. Eam à cæteris aliis nationibus secrevit, legem ei dedit, quæ et moderaretur civile regimen, et religionem sartam, tectam simul servaret imò cùm hâc intimâ necessariâque conjunctione colligatam. Inter deliria ergo totius penè orbis multitudinem deorum colentis, in Arabiæ desertis locis, et in Palæstinæ regionibus verus Deus agnoscebatur, puroque cultu adorabatur. Viri clari vitæ integritate, cœlestiumque donorum ubertate, identidem prodibant, hique illis succedentes præerant huic populo, edicebantque illi supremi numinis oracula. Emicuit Moyses inter hos, qui antiquissimus omnium scriptorum historiam orbis, et religionis tradidit posteritati. Videmus Deum ipsum, qui unus et ventura prædicere potest, et miracula patrare, vi suâ effecisse, ut in eâ gente hæc religio vigeret. Testis horum prodigiorum Ægyptus fuit, gens ipsa hebræa, cui Moyses illa enarrabat; prophetias autem et posteritas omnis, et nos ipsi cernimus adimpletas. Bella externa exagitant populum istum : mutat ille regiminis rationem, mutat domicilium; modò victor est, modò captus, et exul. At Dei Abrahami religio inter tot discrimina, undique nationibus superstitioni deditis circumsepta impolluta servat sua præcepta, constansque credit sua dogmata. Testantur id nobis ea volumina cùm historica, tùm prophetica, tùm doctrinalia, quæ scripta ab hominibus, ætate, ingenio, muneribus, aliisque circumstantiis locorum ac temporum inter se

dissitis, dispersisque, omnia tamen et styli majestate, et sublimitate cogitationum, et sanctitate præceptorum, et veritate narrationum, præcipuè verò concordi doctrinâ, unoque, et eodem systemate religionis innixæ eidem fidei, excitatæque spe redemptoris ejusdem secum invicem congruunt. Hic cernitur *facies una purorum sermonum* (ita aiebat D. Augustinus) singulorum universorumque inter se connexorum, sibique mutuò correspondentium. Oracula prophetarum lumen afferunt historiæ; historia oracula eadem adimpleta esse demonstrat; illaque et hæc mirum in modum consentiunt cum doctrinâ semper eâdem, et cum religionis publicis cæremoniis.

Extra hebræam gentem vix duos reperias populos, qui eadem numina colant, aut scriptores duos, qui de religione scribentes idem sentiant. Numini suo gens illa immolabat, quod tanquàm numen hæc adorabat; imò idem populus quod sanctum quondàm ducebat, postea habebat profanum. Jam varietas et inconstantia sunt mendacii argumentum; hoc nempe in omnibus religionibus, gentiumque theologiis advertimus. Una christiana religio, cujus Christus hominum reparator caput est, finisque, in Adamo incipit; à Noemo post alluvionem terrarum in novos homines diffunditur; confirmatur iteratis pollicitationibus Abrahamo; stabilitur cultu mystico à Moyse; à tabernaculo migrat in Salomonis templum; remanet in divisione tribuum: permanet in captivitate inter ethnicas gentes; tandem veluti post longos, variosque viarum tortuosarum errores eadem semper, mutata nunquàm, redit ad caput suum, illique arctissimè adhæret; quod quidem caput est Christus ipse jam ab annis quatuor millibus promissus, et per tanti temporis spatium semper firmè venturus creditus, juxtaque prophetarum effata in temporum plenitudine inter mortales ortus.

Magnum non est, opinor, in hoc vel uno perpetuo, constantique per quadraginta secula tenore, inter fluctus sævientis superstitionis, in religione christianâ Dei opus intelligere. Hucusque ergo illa progressa diffudit adeò rutilantem lucem, ut orbis totus fuerit illustratus.

Christus imperante Augusto nascitur; et in ejus nativitate, vitâ, legislatione, morte, resurrectione, et prodigiis promissa et oracula edita ab ipso rerum initio, et subsecutis seculis repetita et exarata in voluminibus diligentissimâ custodiâ à populo nobis infensissimo servata omnia ad unum videmus adimpleta fuisse. Successus tamen maximè admirandus, quem illius operâ futurum sacri vates prædixerant, erat vocatio nationum, jam tum superstitionibus imbutarum, ac veri numinis cognitionem, et cultum, ac proinde judaicæ gentis jamdiù duræ cervicis, infidæque reprobatio. Jam sicut quisque potest oculis ipsis in singulis ferè Prophetarum librorum pagellis hoc oraculum videre, sic cæcus prorsùs sit oportet, qui non videt per Christum ejusque discipulos ejus complementum. Hierosolyma, centrum quondàm judaicæ religionis æquata solo, et Roma gymnasium (ut eam vetus quidam scriptor appellat) superstitionis, religionem christianam simul cum subditis sibi populis amplexata claro sunt argumento. Satis abundè suffecisset id religioni nostræ demonstrandæ divinæ. Sed notam hanc divinitatis, quæ ex prædictione successuum tanto tempore ante enuntiatorum illi conveniebat, Deus ipse triumphis etiam, quos ea retulit, voluit confirmari. Idololatria, quæ ubique regnabat, non nisi pedetentim solo cessit; Cæsarum potentiam, omnem philosophorum sapientiam, aulicorum avaritiam, licentiam, cupiditates omnes populorum in Evangelium micantibus armis scimus irruisse. Per secula tria, et ultra, ubicumque Roma imperitabat, bellum acerrimum indictum christianæ religioni fuit. Qui ferrum nostra in viscera immergeret Nero primus: ab illo imperatores novem eodem fero ingenio fuerunt. Horum postremus Diocletianus furore tanto in Christianos sæviit, ut creditus à suis fuerit sustulisse prorsùs ab orbe christianum nomen Ex quo factum est, ut ob hujusmodi facinus monumenta illi erigerentur haud minùs superba, quàm quòd Parthos, Dacios, Armenos subegerat. At decipiebantur miseri. In hoc siquidem certamine victa fuit superstitio, vicitque religio. Isthæc inter tot persecutiones tamque crudeles non armis, sed plurium heroum millium sanguine defensa usque eò progressa est, quò nunquàm Romana signa pervaserant, neque ulteriùs pedem protulit, quia quò proferret, non habebat. Quapropter si consideretur aut hujus religionis indoles sensibus longè superioris, aut modi, per quos disseminata fuit, hoc est per homines quovis ornamento, quod mortales suspiciant, spoliatos; vel conditio, et robur eorum, qui eam propugnârunt, non solùm validorum hominum, sed imbellium puellarum ex ipsâ acerbitate suppliciorum lætitiæ materiam sumentium, vel prodigia admirabilia his temporibus edita,

perspectaque, et ab ipsis adversariis cognita; aut mutatio morum in populis revocatis ex licentiâ et cupiditatibus ad innocentiam et castimoniam facta; aut stabilis possessio, quâ idololatria disjecta à Constantini Magni ætate usque ad hæc tempora, orbem tenuit; si, inquam, complexio hæc gestorum et circumstantiarum spectetur; ex alterâ verò parte si reputemus, omnia hæc per clarissima vaticinia longè ante sigillatim prædicta, quis est qui non videat evidentissimè ab eo proficisci religionem nostram, qui moderator omnium temporum, omnium mentium, omnium vicissitudinum, uno verbo naturæ, gratiæque supremus auctor tam excellens opus præcognoscere, modisque tam admirandis, quibusque obstaculis superatis, exequi unus poterat?

Id tamen ii, quibus odio erat tanta lux, cernere noluerunt. Eam religionem, cujus progressus armis impedire nequiverant, labefactare fraudibus, scriptisque sunt adorti. Hebræi primi post infandam in Christum ejusque discipulos exercitam crudelitatem, et postquàm etiam cœlestis numinis pœnam à Tito ex Judæâ nationè expetitam viderunt, crediderunt, posse se dirutæ urbis instauratione, et templi erectione vi Apostatæ imperatoris disjectum cultum restituere. Qui quidem Julianus opus reverà est aggressus, etiam refellendi oracula Prophetarum et Christi, qui prædixerant illius urbis irreparabile exitium, malo permotus consilio. At quid contra Dei voluntatem vis, frausque humana potest? Ut locum antiquatæ synagogæ teneret Evangelica lex, dirutum fuerat templum illud, in quo uno cultus veteris fœderis exerceri poterat. Fas ergo non erat, ut illud rursùs constitueretur, quoniam hæc dominari debebat. Julianus jubens effodi eversæ fundamenta urbis, Servatoris oraculum *lapidem super lapidem non esse relinquendum*, ignorans est executus, et motus terræ, et horrendi igniti globi è fossis recens factis semel et iterùm erumpentes, impetentesque magno cum horrore et cæde artifices retundunt Cæsaris furorem, et pervicacis nationis spes confundunt, quæ dispersa, et errabunda hàc illàc altè justas sui supplicii notas præ se fert, eodem tempore nostræ fidei triumphum.

Verùm post has pugnas potestate superstitiosorum principum, et odio perditorum Judæorum in religionem motas ingenio et arte apprimè prædîti in eam pugnaturi, in aciem philosophi descendunt. Celsus, Lucianus, Theostenes, Porphyrius, Hierocles, Demetrianus, Cæcilius, Symmachus, et, ut alios prætermittam, Julianus, undique christianam doctrinam aggrediuntur. Acumen sophismatum, satyrarum acerbitas, eloquentiæ lepores, expediuntur omnia. Græca jactatio, fastusque, et philosophicum supercilium, quo tela jaciunt, eos in spem erigunt, à doctrinâ simplici, et ab idiotis hominibus (ut ipsi illos per contemptum appellabant) scripta, et prædicata se nobilissimum reportaturos esse triumphum. Verùm hæc scilicet una fuit earum rationum à divinâ providentiâ adhibitarum, ut nostræ religionis veritas, velut aurum inter flammas purior elucesceret. Suscepit certamen hoc, quod per aliquot secula incruduit, ut retunderet robur, fraudesque detegeret hostium adeò potentium, doctorum hominum Græcorum, Latinorumque illustre agmen. Videas inter hos Justinum Martyrem, Tatianum, Athenagoram, Theophilum, Antiochenum, quorum extant nobiles Apologiæ. Sequuntur Origenes, tum Eusebius Cæsareensis, Gregorius Nazianzenus, Joannes Chrysostomus, Cyrillus Alexandrinus Juliani imperatoris adversarius acerrimus. Inter Latinos eminent Tertullianus, Cyprianus, Minutius Felix, Arnobius, Lactantius, Prudentius, et ne alios nominem, Augustinus. Non sum nescius, omnia horum scriptorum opera pro religione non esse ejusdem ponderis, hoc est, omnia in genere suo perfecta esse; aio tamen, refutari his operibus paralogismos, quos calumnia, et superstitio, et impietas quondàm excogitârunt, aût in posterum in christianam religionem proferent; dico, octo solos libros Origenis contra Celsum Epicureum philosophum, opus, meâ quidem sententiâ ex excellentissimis, quæ in hoc genere ab antiquitate acceperimus, subjicere oculis nostris retusa vi tantâ infanda deliramenta, quæ quasi nova inventa impietas his extremis temporibus produxit, ut magnificè de illis triumphârint, et fundamenta christianæ religionis undique validissimè munierint; affirmo inter patronos causæ nostræ eximia extitisse ingenia, quovis litterarum genere ornata. Quantus esset, et quantùm posset Cyprianus, Justinus, Chrysostomus, Lactantius, Eusebius, et præ cæteris Augustinus, ii tantùm ignorant, qui eorum opera aut legerunt nunquàm, aut lecta non intellexerunt. Cæterùm non aut præjudicii vis, aut educationis ratio eos impulit ad partes nostras. Constat enim, penè omnes amplexatos priùs sententias nostris oppositas, convictos unâ veritatis vi, et evidentiâ religioni, quam

adeò strenuè tutati sunt postea, nonnisi post diutina examina, post diù pensitatas rationes elata ingenia sua tandem aliquando subjecisse.

Subacta ergo, debellataque etiam post tot pugnas, quæ seculo V desierunt, fuit superstitio, et impietas. Quemadmodùm autem romana potentia, quæ tam crudeliter in christianæ religionis asseclas sævierat, superatâ demùm tot heroum invictâ fortitudine, qui eam effuso sanguine defenderant, eamdem fidem est amplexata progressu temporis, illamque protexit, ita philosophia, eruditio, eloquentia, uno verbo scientiæ quælibet, quibus primis Ecclesiæ seculis hostes usi fuerant, ut fidem everterent, à nostrarum partium propugnatoribus, qui veritatem, ut est in se, suâ in luce exposuerunt, illustratæ fuerunt, et à viris ingenio præcellenti ornatis adhibitæ fuêre postea ad eam propagandam, et à quovis impetu vindicandam. Felix interim, totiusque orbis domina christiana religio post tot certamina, victoriasque, ad hæc, quibus vivimus, usque tempora perduravit. Evenerunt quidem horum seculorum spatio, quod humanis in rebus evenire videmus, mutationes multæ, magnæque regnorum, litterarum, commerciorum, hæreses turpes, fatuæque, variique errores, è sinu ipso Ecclesiæ subsequentibus seculis erúperunt, quod à primis factum fuerat. Sed ex his ipsis erroribus incrementum illa cepit, ejusque veritas magis eluxit. Siquidem dùm vicissitudinibus humana regna cesserunt, hæresesque variæ mendacii notam, quam occulebant, tandem singulæ prodentes, fuerunt singulæ dissipatæ, vera Christi Ecclesia una semper firma, constansque suis semper vestigiis institit, hinc septa magnis heroum agminibus, qui innocentiâ admirabili vitæ legum sanctimoniam comprobârunt, illinc ingenti copiâ doctorum hominum, qui excellentiâ scientiæ dogmata defenderunt, et nullo impetu ea concuti sunt passi. Quarum rerum omnium cùm veterum tùm recentium causâ (quæ omnes singillatim severâ trutinâ perpensæ probabuntur locis suis) tuta quiescit religio; habetque non solùm in corde firmam fidem, sed manu ipsâ gestat certissimum pignus pulcherrimæ illius pollicitationis, quâ ejus divinus auctor recepit, *se simul cum illâ futurum usque ad seculorum consummationem, ac proinde portas inferi adversùs eam non valituras.*

Quis tamen induxisset animum, ut hoc crederet, nisi res ipsa maximo cum nostrorum temporum dedecore id ipsum demonstrâsset? Turba hominum emersit, qui statuerunt non antiquas superstitiones revocare, sed superstitioni oppositam impietatem disseminantes, post secula tot ex terrarum orbe eliminare religionem, Deumque ipsum ejus auctorem è cœlo detrudere. Hujus consilii Hobbesius, Spinosa, Tolandus, Baylius recensentur inter insigniores duces. Hos, veluti conductitia gens; sequuntur Collinius, Woolstonus, Marchio Argensis, Voltairius, Rousseau, Helvetius, aliique plurimi, qui præ pudore non audentes nomen apponere suum pestiferis liberculis epistolarum, speciminum, tractatuum, cogitationum, examinum, ephemeridum, pluribusque aliis hujus furfuris operibus, quibus Europa scatet, descenderunt in aciem. Equidem dijudicare non ausim, quinam potiùs in homine sapienti turbam hanc intuente excitari sensus debeat, num indignationis, an contemptûs, an verò misericordiæ. Heu miseros! Tantùmne vobis virium esse putatis, ut aliquot pagellis in lucem editis tot seculorum consensum vos refellere, erroris coarguere universum hominum genus, vocem naturæ comprimere, supremoque Numini bellum inferre posse arbitremini? An religionem illam, quam non tunc dominans idololatria, non tyrannorum crudelitas, armis totius romani imperii instructa, non acumen tot philosophorum in disputandi artibus omnibus exercitatorum opprimere potuerunt, avaritia, voluptas, mos, gestus cupiditatibus omnibus orbis corrupti, effeminatique domabunt? Fabulæ. Quinimò ipsa omnium obicum victrix, cordium triumphatrix ingeniorumque, multiplicavit victorias suas certaminibus, suosque adversarios post pugnam propugnatores suos acerrimos est experta; an religionem, inquam, istam prosternet, delebitque omninò infamis quædam satyra, libertinarum fabularum collectio, delectus aliquot ambiguorum verborum, pueriliumque sophismatum? Nisi hæc est summa audacia, imò insignis vesania, nescio quænam unquàm possit esse. Et reverà satis est vel obiter legere horum eximiorum magistrorum scripta, ut statim dignoscantur indicia levium et delirantium. Ne, quæso, putes, te in iis reperire posse systema aliquod deductum benè, ut prima imis, media et imis et primis respondeant, et aptè inter se cohæreant, quo et religioni, et Deo bellum inferatur. Nil nisi confusæ audiuntur declamationes, et voces, veluti audiebantur in terrâ Senaar inter ingentis turris opifices,

qui ne ipsi quidem mutuos sermones suos intelligebant. Evomit unusquisque infanda et falsa, sed tam varia, tam contraria, ut non solùm idem significent, sed hæc illa destruant. Negat atheus Deum esse; deista ait esse, sed res humanas non curare. Naturalista contra utrumque pugnat, defenditque summâ ope et Providentiam, et Deum. Hic autem cùm nolit in Deo recognoscere, nisi quod ipse ingenio suo tam hebeti capere potest, telis et athei, et deistæ se præbet confodiendum. Ipsi enim probant, eum sibi contradicere, et per illationes, in fatua, repugnantiaque systemata sua illum unco veluti impacto pertrahunt. Dat Helvetius homini animam ejusmodi, quam equi, lupique habent, illamque libertate quâvis spoliat. Rousseau eam liberam facit, ideòque etiam spiritualem, at primæva originalis conditio hominis, sententiâ ejus, nihil differt ab origine luporum et equorum. Asserunt hi, hominem totum perire, pereunte vitâ : alii putant, eum futurum immortalem. Inter hos quidam sentiunt, eum in alterâ vitâ nullis puniendum suppliciis; alii hæc supplicia futura volunt, quæ necessariò lex perscribit; irrident alii has leges, has pœnas tanquàm pura putaque poetarum et regum commenta. Si hos audis, ab æterno fuit mundus; si illos, initium habuit, ut placet unis, à Deo; ut alteris, à casu, et à fortuito concursu atomorum æternarum et errantium. Est, qui vult religionem à metu introductam; est, qui eam inventam à politiâ vult; est, qui à naturâ eam insitam asserit; modò eam necessariam ducunt ad regnorum conservationem, modò iisdem regnis exitiosam.

Neque verò credendum est, hos religionis adversarios non simul secum pugnare, et sese invicem non profligare. Quod est non minùs verum, quàm mirandum dictu, illud est, unumquemque eorum bello irrequieto in se sævire, et semetipsum suis se armis confodere. Quot sint in Hobbesii operibus, quorum hæc evertunt illa, ii uni ignorant, qui ea non legerunt. Tota Spinosæ ethica innititur definitioni, quæ duos intellectus habere potest, quorum unus, qui verus est, alterum evertit; hic autem eversus librum totum, qui ex eâ definitione pendet, à principio ad finem usque geometricè destruit. Libertinorum grex hoc in capite duces suos præclaros religiosè imitatur, à quibus cùm mendacium didicerit, etiam illud didicit, ut respuat, quod approbavit, sibique semper contradicat. Helvetius, ultimus fortassè ex impietatis doctoribus, in liberculo *de Spiritu* (de l'Esprit) scatet abundè hujusmodi mendis. Illustris abbas Gauchatus in quâdam Epistolâ, prolixè, fideliterque in scenam producit philosophum hunc, eadem gravissima capita modò negantem, modò asserentem; atque hâc ratione illius operis robur exponit, quod terris, cœloque bellum movere videtur. Quapropter Petrus Baylius, quem et acumen ingenii, et multiplex eruditio, et scribendi admirabilis elegantia commendant, nescio quo luctuoso fato, cùm suscepisset negotium omnium religionis hostium causam agendi, vidit, nullâ aliâ ratione se illud perficere posse, nisi pyrrhonismum universum admisisset. Nec mora, nec requies; diruit, ædificat, impugnat, propugnatque res easdem. Dogmata, errores, fabulæ, theoremata eodem modo scribuntur. Eo pacto credit, se effecturum, ne lector minùs prudens inter tot anfractus erroresque veritatis vestigia invenire possit. At ita agens, cuilibet viro prudenti ostendit, quàm stabilis sit causa illa, quam impugnare non potuit nisi ratione adeò perturbatâ, et quam ut negaret, opus habuit, ut aut cuncta negaret, aut revocaret in dubium.

Quòd si deest incredulis et argumentorum robur, et vera ratiocinandi methodus, audacia tamen, impudentia et mendacium non deest. Putant se his artibus demonstrationum loco uti posse, et incautis imponere. Arrogant ipsi sibi nomen hominum his extremis temporibus datorum terris, ut humano generi jacenti ab ipsâ antiquitate usque in densissimis ignorantiæ tenebris, veritatis facem præferant, et se scripta sua edere in utilitatem gentium omnium, ut iis veram unicamque felicitatem indigitent usque ad hæc tempora unicuique ignotam, profitentur.

Quapropter cùm statuerint, libertatem cogitandi esse rationem unam, quâ debeant susceptum grave negotium conficere, se judices constituunt et creatorum hominum, et creatoris Dei; et juxta rationem suam, regulam certissimam, examinandam sibi proponunt religionem, leges, mores, jus, Cæsarem, Deum. Voluptas, utilitas aut sua, aut patriæ (quam *patriotismum* appellant) constituunt *criterium*, seu normam, per quam internoscatur, quid sit sequendum, quid rejiciendum. Hinc, ut ita dixerim, in scenam producti turmatim Moyses, et Numa, Vestales et Moniales, Sacerdotes, et Dervisii Meschitæ, et Ecclesiæ, Alcoranus, et Evangelium; initisque rationibus, hinc inde omnibus inter se comparatis, pen-

satisque lance utilitatis et voluptatis, religio, integritas, veritas; ita iis è tribunali definientibus regio more, inhibitis appellationibus, damnantur exponendæ miris risibus, contemptui, exilio. Verum quidem est, eos ut eximant se à pœnis, quas legislatores iis infligerent, si apertè hæc in vulgus spargerent, ut plurimùm impetere superstitionem, ut ex transverso religionem vellicent. Mahumedes larva est illa, quâ sæpè utuntur, ut consilium suum tegant; et Voltairius, ut missos alios faciam, materiem tragœdiæ ab illo desumpsit, quam velut egregium opus, quidam se operæ pretium facturos putârunt, si in vernaculum sermonem versam Italia tota legere posset. Huic dolo malo alium addunt, ut oculorum aciem perstringant legenti, eumque non doceant, sed opprimant et penè consternent. Reperies in hujusmodi libris *polianthæam* universam, sive indigestam collectionem declamationum et eruditionis. De jurisprudentiâ, de politicâ, de astronomiâ, de commercio, de ethicâ, de bello disputatur in illis. Dialectica una, vel ars cogitandi omninò desideratur. Volatur Athenis Spartam, Hierosolymâ Romam, ab Augusti seculo ad Ludovici ætatem. A Caraibis Antillarum fit transitus ad Hottentotos Africæ; ab his ad Groenlandos boreales, inde ad homines sylvestres Americæ, aliarumque regionum magis inhospitalium et remotiorum. Hinc orbis plagarum adeò inter se dissitarum modò examinantur leges, modò conferuntur inter se mores, nunc enarrantur eleganter et copiosè turpitudines, nunc plausibus celebratur irreligio. Hinc producuntur Ægypti dynastiæ recensque detectæ, quas tamen ipsi nec inspexerunt, nec viderunt, antiquitates Sinenses majus pondus, quàm sacra Genesis penès eos habentes. Diodorus, Strabo, et Tacitus citantur Judaicarum antiquitatum Moyse ipso peritiores. Horatius, Petronius, Manilius, Lucretius, Popius, sapientiæ incomparabiles præceptores afferuntur. Summatim, ut dicam, historia et fabulæ, scientiæ et artes, itinerum narrationes, romanenses libri, ephemerides horum librorum farrago est. Totum id tamen fit sine grammatistarum ineptiis, ut ipsi aiunt, hoc est, pluries quin auctorum loca percenseant; ut plurimùm infideliter loca afferunt; semper autem sine arte criticâ, sine discursu; omnia autem dicteriis proscindentes falsis, et amarulentis quæ vellicant, sed obiter; neque à scribentibus exposcunt, ut rationem ullam afferant, sed satis est, ut enuntientur voce impavidâ, censoriâ, regiâ, quæ sola potest, ut opinantur, dare pondus gestorum fabulis, veritatis mendaciis. Hærent in obtutu libertini juvenes, debilesque mulieres (nam ipsæ quoque delectantur, mirum quantum! hujusmodi libris) ad tantæ eruditionis congeriem, tantam rerum varietatem, tantam decidendi confidentiam legentes. Admirantur hujusmodi philosophos recentes velut sapientiæ oracula. Religio, cujus neque fundamenta, neque systema meditati sunt unquàm, in eorum mentibus vacillat. Præceptores autem isti existimant reipsà se, quod intendebant, fuisse consecutos, et rapidâ turbulentâque loquacitate tantâ ostendisse, *reverà religionem christianam fictionem esse, Evangelium jocum, ejus ministros hypocritas, lymphatos ejus martyres, sanctos Patres idola antiquâ consuetudine adorâsse, eos nihil omninò scire, omnesque veros Christianos gregem stolidorum boum, inutiles, imò societati et nationi perniciosos esse*, quarum felicitas produci solùm potest ab iis præclaris viris, qui religionem, Deumque pedibus subjecerunt; ejusmodi scilicet se putant esse, jactabundi sæpè usurpantes illud cujusdam veteris ducis eorum:

> Quare Religio pedibus subjecta vicissim
> Obteritur, nos exæquat gloria cœlo.
> Lucr. l. 1, v. 80.)

Quicumque harum quisquiliarum lectione aliquantulùm immoratus est, quæ die quovis magis magisque Europam inundant, novit, me id non amplificare, locisque auctorum per se claris prolatis posse me id totum confirmare, quod reipsà locis suis in operis decursu me præstare quisque intelliget. Quod ad præsentem rem attinet, illud est, horum philosophorum, quo intumescunt, triumphum scenicum esse, qui solvitur flatu ipso, evanescitque; omnia siquidem eorum verba, dicteriaque aut falsa sunt, aut nihil causam probant, quam susceperunt inauspicatò defendendam. Quòd si in farragine tantâ rerum inutilium, et absurdarum sophismata quædam sunt intermixta, quæ apertè aggrediantur religionem naturalem, aut revelatam (neque enim inficias ivero, in his pauciora, plura in illis libris offendi), hoc tamen certissimum est, non semel, sed sæpissimè à nostris doctoribus, et à D. Thomâ Aquinate præcipuè, ea fuisse dissoluta, imò, ut ita dicam, in cinerem redacta et difflata, quod sanctè spondeo, me in hoc opere tam liquidò, tam evidenter, ut nihil

supra, demonstraturum. Quare intelligit per se unusquisque, non sine gravi causâ me paulò ante dixisse, nullos alios quàm indignationis, contemptûs, miserationis sensus in homine prudenti excitari posse, quotiescumque hos intuetur scriptores, qui artibus tam puerilibus, et scenicis aggressionibus se posse religionem evertere confidunt; eam religionem dico, cujus divina origo, dogmatum veritas, sanctitas præceptorum, eximia virtus, et protectionis vis, quâ munitur, effecerunt, ut per tot seculorum cursum, post tot casus neque ferro vinceretur, neque scriptis concuteretur, neque superaretur superstitione et impietate; uno verbo, ut retunderet omnes hominum dæmonisque impetus.

Quanquàm ipsimet increduli nostrorum temporum sponte suâ apertè demonstrant, se ad libitum vivendi prurigine impelli ad inferendum bellum tam impium religioni, quæ eorum cupiditatibus adversatur. Testor quemcumque, modò non sit ferreus et plumbeus, num legi possint, salvo pudore, opiniones perversæ, turpia apophthegmata, obscœnæ descriptiones, quibus refarciuntur hæc volumina. Ne nominem nunc Petrum Baylium, Montagneum, aliosque, de quibus locis suis sermo instituetur, auctor libelli *de Spiritu*, quem ut recentissimum, et ultimum fortassè ex tantâ copiâ unum producere placet, horum nulli facilè cedit. Excutit pudorem omnem, non solùm cùm abundè colligit pingitque infandas libidines, quibus populi corpore, magis autem corde corrupti se totos addixerunt, verùm etiam cùm ab exemplis moralia theoremata deducit, nullumque non lapidem movet, ut probet hujus generis corruptionem publicæ privatæque felicitatis esse fontem. « Quænam, malum, cynica philosophia (exclamat vir clarissimus (1), verba faciens de hoc ipso auctore coram gravissimo Galliarum consessu) est isthæc, quæ vel umbram ipsam pudoris eliminat? Videmus ethnicos solo rationis lumine ductos, in suis libris veneratos fuisse semper virtutem hanc, et animadvertisse in eos qui illam violare sunt ausi. Quanquàm ecquam aliam morum disciplinam docere poterat auctor, qui non erubescit palàm licentiam ex cathedrâ docere, et audacter enuntiare, *pudorem esse amoris, voluptatisque exquisitæ inventum;* et qui in animum induxit suum, eum à muliebri sexu aliquando excutere.... Auctor qui hæc scribere potuit, quæ summo cum horrore legerentur in ipsis rerum obscœnarum scriptoribus, *cultum templorum Veneris et Astartis esse materiem nostrâ admiratione dignam, et quæ in angoribus nostris recreare nos possit.* » Hucusque eximius Parisiensis patronus, qui tamen parcens pudori illi, quem adeò insigniter lædit scriptor iste, silentio præterit alia, et quidem plura, loca multò turpissima, in quibus explicat, confirmatque propositiones ad quatuor orbis terrarum regionum institutionem. Tenemus ingenium, tenemus doctrinam eorum nostræ ætatis philosophorum, qui bello Religionem lacessunt; quod quidem ingenium est penè illorum omnium commune. Quanquàm non hùc tantùm spectant eorum instituta et studia, ut talis fiat orbis, qualis, ut cum Tertulliano loquar, erat Roma diebus natalibus Cæsarum, aut diebus festis Floræ, et Lupercalibus; sed aliud quid intendunt, nimirùm ad illam imaginem, juxta quam, ut stultè sentiunt, creatus fuit, nituntur illum componere, hoc est, ut sit immanium ferarum receptaculum, et domicilium inter se perpetuò certantium, et sibi mutuò exitium inferentium. Jus sociale (quis est qui hoc ignoret?) est vinculum illud sacrosanctum, quod familias, urbes et respublicas, et suaviter, et fortiter etiam conjungit. Jam juris hujus, quo fit, ut unus non spoliet alterum, sed det cuique suum, fundamenta apertè impetuntur, quæ omninò evertere libertinorum systemata certant, qui privata commoda, et singularia emolumenta volunt esse finem ultimum, quo omnia consilia, factaque dirigantur.

Quapropter sollicitudines illæ vafræ *patriotismi, felicitatis, nationis, mercimonia extendendi, imperii augendi*, quibus se solùm tangi suis in scriptis jactitant, quibus de causis per fraudem vellent tanquàm inanem, et exitiosam christianam religionem amandari, istæ, inquam, sollicitudines, quas tanquàm primæ classis politici inculcant, ingerunt, plenis buccis effutiunt et amplificant, chimæræ sunt omnes, nisi veriùs eas appellare velimus, nequitias et improba commenta. Quidni? Principia, quæ tam pulchrâ et eleganti dictione involvunt, hunc tantùm sibi propositum finem habent, ut omnes cives corrumpant, et ea

(1) Homerus Jolyus de Fleury, primus generalis advocatus in parlamento Parisiensi in sermone, quem habuit in aulâ 10 kal. febr. ann. 1759, in quo eleganter exprimit characterem librorum *de l'Esprit*, et *Encyclopédie*, aliorumque talium librorum magnâ in copiâ editorum nostrâ ætate, quos jure asserit, adversari æquè societati, regno, religioni.

disrumpant sacra vincula, et inviolabilia, quæ colligant populum cum principe, omnemque, si animus ferret, humanam societatem sus deque vertere: quod advertit, quem paulò ante dixi, clarissimus vir de Helvetio verba faciens. Res ergo extra omnem dubitationis aleam est, hostes religionis esse itidem et societatis, et morum, et imperii hostes; eumdemque stylum, quo tam impia contra religionem scriptitant, acuere in nationem, quam corrumpere satagunt, et in principem, quem conculcandum esse docent. Neque id mirum; primùm enim jura personale et sociale connexu tali tantoque cum jure religionis sunt conjuncta, ut quicumque hujus fundamenta evertit, illorum etiam diruat; deinde verò, quia cupiditas immodicæ libertatis, quâ in religionem armantur, illos pertrahit ad effringenda, si ipsis contingat, repagula omnia honestatis, obsequii, obedientiæ, cùm nullum aliud numen sibi faciant, quàm voluptatem. Quamobrem num intersit cùm sacerdotio, tum imperio, tum humano generi hujusmodi facinora reprimere, videt unusquisque. (Valsecchi, de Fundamentis religionis, lib. 1, cap. 1.)

3° *De fontibus impietatis.*

1° Cordis corruptio.

Quamvis argumenta, quibus naturalis religionis capita præcipua probantur, sint adeò clara, et evidentia, ut vix ac menti nullis præoccupatæ præjudiciis proponuntur, statim illa amplectatur, et quò magis ea perpendit, eò certiora dignoscat, et christiana religio illa signa contineat, quæ procul dubio à Deo illam profectam, ac proinde verissimam demonstrant, ideò incredibile videtur, mortalem esse posse quemquam, qui de illis dubitari possit, imò etiam ea negare. Hinc causas, fontesque rei hujus tam à rectâ ratione alienæ, quàm oculis nostris pass'm subjectæ investigare proposuimus; neque inanem sumemus laborem. Hinc enim emolumenti multùm vera causa percipiet, dedecusque ingens in libertinos redundabit, quorum verum ingenium longè aliud ab illo quod sibi adsciscunt, spargunt que in vulgus sedulò, se habere, saltem penès indoctos imperitosque, detegemus.

Nemo est qui neget esse Deum, nisi qui avet ne sit. In cordis ergo corruptione en verissimus fons primus. Hoc idem de illis, qui bellum in religionem revelatam inferunt, est sentiendum. Nos tamen de atheis potissimùm nunc sermonem habebimus, cùm quia ii omnes qui à revelatâ religione deciscunt, tam perversas Providentiæ Deique notiones habent, principiaque ita nutantia jaciunt, quæ in atheismum ducunt; tum etiam quia christianus, qui revelatam religionem deserit, hanc naturalem religionem sibi confingit, cùm verissimum sit illud quod Fenelonius ait, *inter catholicam religionem, et atheismum nihil esse medii.* Itaque non ideò in religionem arma libertini movent, quòd viri docti sint, sed quia impunè mali esse cupiunt. Et sanè etiamsi concedere vellemus, argumenta quæ contra Dei existentiam, animæ immortalitatem, divinam revelationem, afferent, habere vim aliquam apparentem, quilibet tamen prudens honestusque fateri debet, eâ collatâ cum perspicuis demonstrationibus, eâ vehementi inversâ propensione, quâ ad sequendas naturales præcipuè veritates homo fertur, nullum per se robur habere, quo animum præjudiciis præoccupatum nullis haberent in suspenso, multòque minùs in impietatem propellerent. Quod ergo rationum vis facere nequit, efficit cupiditatum impetus; eoque modo quo, ut inquiunt theologi, sanctus amor, quem illi *pium credulitatis affectum* appellant, movet et urget intellectum, ut mysteriis obscuris, naturæque lumen suum superantibus assentiatur; ita dicendum est, amore malo ad negandam, vel invito insito lumine, veritatem, et ad præbendum grato errori assensum, non argumentis, sed unâ libidine motum intellectum impelli.

Ut autem nobis persuadeamus, rem ita esse, et hujusmodi esse impietatis fontem, et libertinorum ingenium, satis erit, si ad vivendi rationem eorum, qui eam profitentur, oculos convertamus. Gens nata, altaque cum Dei, æternitatis, legum religionis notione, quæ tamen aut voluptatis illecebris, aut utilitatis vi, aut cupiditatum blanditiis permota iis se totam permisit, sentit interea conscientiæ latratus, quâ discerpitur, religionis lumina, quibus perstringitur, Deum judicem fulmina jaculantem, æternaque minitantem supplicia prospicit. Nil non intentatum relinquunt, ut quoad fieri potest, ab his cogitationibus terrificis mentem avertant: ex hoc in illud diverticulum migrant, ex unâ ad aliam cupiditatem. Et sanè inter effrenatarum cupiditatum tumultum, inter nitorem, strepitumque mortalium voluptatibus deditorum horrendas has voces, has suorum turpitudinum castigationes non sentiunt. Quid tamen inde? cupiditatum æstu paulisper frigescente, et nocte adventante et solitudine,

intestina prodit furia, quæ illos deterret, suppliciumque longè majus perceptis concupitis voluptatibus iis infligit (1). « Nolite putare, « aiebat Cicero (pro Sexto Ros. Amer. c. 24), « quemadmodùm in fabulis sæpenumerò vi- « detis, eos qui aliquid impiè, sceleratèque « commiserint, agitari, ac perterreri furiarum « tædis ardentibus. Sua quemque fraus, et « suus terror maximè vexat; suum quemque « scelus agitat, amentiaque afficit; suæ malæ « cogitationes, conscientiæque animi terrent. « Ilæ sunt impiis assiduæ, domesticæque cu- « ræ. » Quid hi agent hoc tam gravi in certamine? Exaudientne has justissimas castigationes? sequenturne religionis lumina, incœptumque pessimè vivendi modum derelinquent? Ille minister est iniquis modis præclarum adeptus honorem, cujus incrementa omnia, resque secundæ poetæ Epicurei (Horatii lib. 1, sat. 3, v. 98) axiomati nituntur:

Atque ipsa utilitas justi propè mater et æqui.

Jam animos sumpsit ad immolandam libidinibus suis imbellem innocentiam; jam fides, et juramenta confirmandæ veritati, et fraudi æquè inserviunt; justitia propriis commodis regitur; ex religionis exercitio non purior ejus animus efficitur, sed ea nequitiæ velamen est. Quid ergo faciet, ut à conscientiæ morsibus, et pavoribus, quibus vexatur, se eximat? Conatur mentem convenire cum corde, ut illa quin perhorrescat, videat id quod amore tanto amplectitur. Sibi persuadere studet, verum esse id quod cupit, falsumque prorsùs quod abhorret. Agendi juxta Machiavelli præcepta ratio summa lex fit, et ad theoriam redigitur; religionis dogmata arroganter ad examen vocantur. De alterius vitæ pœnis, et de supremi judicis existentiâ primùm quidem dubius habetur sermo: tum quibusdam blasphemiis et sophismatibus libertinorum memoriæ mandatis per summam impudentiam deridentur. Demùm per conatum, cui natura quidem tota repugnat, at vehementissima cupiditas rapit, oculi veritati clauduntur prorsùs, asseriturque, nihil huic vitæ superesse, pura putaque automata nos esse; alteram vitam non existere nisi in pusillorum mentibus, solumque Lucretium rectè sensisse (lib. 3, v. 37):

(1) . . . . . Quos conscia facti
Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit,
Occultum quatiente animo tortore flagellum.
(Juven. sat. 13, v. 193.)
Ultricesque sedent in limine Diræ.
(Virg. Æn. IV, v. 47.)

Et metus ille foras præceps Acherontis agendus.

Hic ministri illius impietatis fons est, cui utilitas præcipuo argumento fuit, ut à veritate discederet; quem fortuna suis illecebris, non aliqua sublimis metaphysica contemplatio permovit, ut à Deo deciscerct. Hoc idem de juvene illo voluptatibus unicè addicto dicatur, qui jamdiù est

Captivus vilis vini, thalami, atque ciborum.

Hoc idem de homine illo effero, impotenti, superbo, pietatis contemptore, suique judicii, voluntatisque pedissequo; hi, aliique omnes, qui libertini dicuntur, aut atheistæ sunt (sequar Baylium testem) « quocumque vitiorum « genere contaminati, atrociora crimina pa- « trare parati, qui animadvertentes inferni « timorem interdùm suam quietem perturbare, « videntesque commodum sibi esse, Deum « non esse, student id sibi persuadere (1). » Et paulò post: « Ex quo homo induxit ani- « mum, esse atheistam, et omnia suscipere « ut hunc finem consequatur, quâ maximâ « nequitiâ fœdari homo potest, inquinatur, « et nisi Deus prodigia patret ut ad bonam « frugem eum reducat, hic omnia scelera « committet, quamvis ad verum atheismum « nunquàm perveniet (2). » Habemus ex rei fatentis verbis libertinorum nostrorum indolem. Habemus systematis horum *hominum spiritûs*, ethicæque horum *hominum honestorum fontem*

Verum quidem est Baylium eò loci duo atheorum genera distinguere, *hoc est eorum* (3),

(1) « Ce sont des âmes souillées de toutes « sortes de vices, et capables des plus noires « méchancetés, qui s'apercevant que la crainte « des enfers vient quelquefois troubler leur « repos, et comprenant qu'il est de leur in- « térêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent « de se le persuader. » Pens. divers. § 177.

(2) « Dès qu'un homme est capable de vou- « loir être athée, et de faire des efforts pour « celà, il est de la plus effroyable malice qui « puisse tomber dans une âme, et si Dieu ne « fait des miracles pour le convertir, c'est un « homme qui fera tous les crimes qui seront « en son pouvoir quoiqu'il ne puisse venir à « bout de passer dans l'athéisme. » Ibid.

(3) « Les athées, qui commencent par dou- « ter, d'avec ceux qui finissent par douter. « Ceux-là sont pour l'ordinaire de faux sa- « vants, qui se piquent de raison et de mé- « priser les voluptés corporelles... Or, parce « que ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'é- « touffer dans leur âme par belle malice la « connaissance de Dieu, sont les plus insignes « débauchés, et les plus déterminés pécheurs « qui soient au monde, on se persuade que « tous les athées indifféremment sont des « scélérats. » Ibid.

qui à dubitatione incipiunt, et in dubitationem desinunt; et quanquàm in his cognoscat fontem modò descriptum, tamen de primis dicit, « ut plurimùm esse doctos falsos, qui ostentant se ratiocinari, et corporeas voluptates contemnere... sed quoniam accidit, eos, qui suffocant, aut suffocare nituntur in suâ mente malitiosè Dei notitiam, esse in primis dissolutos, contumacioresque criminosos, ideò vulgus, omnes atheos indiscriminatim scelestos esse opinatur. » Quod illi persuadere cupienti, esse quoddam « atheorum genus (Dict. Critic. artic. *Desbarreaux*, Rem. F) hominum gravium à voluptatibus, et illecebris alienorum... quos longa contemplationum profundarum series, sed malè deductarum in atheismum impulerit, » minùs arridet. At quis non videt in hâc atheorum distinctione artem, quâ clarus hic sophista conatur horrorem illum imminuere, quo mortales persequuntur homines ejusmodi? *Homines* ergo *graves à voluptatibus et ab illecebris carnis,* addimus nos, nati, altique in religionis sinu, possunt seriò in dubium Dei existentiam revocare? Homines ergo sanæ mentis, quod significare videntur illa verba, *homines graves*, cupiditatum impotentiâ non obcæcati, aut pertracti evidentiæ illi, quæ invictè orbem totum ad hujus veritatis confessionem perpulit, resistent? Utrùm opinionem hanc paradoxum dicam, an insaniam nescio. Hoc tamen theorema Baylio arridet, pluribus in locis fusè pertractatur, quodque atheistarum patroni nomen, nemini quod ego quidem sciam, adscriptum, illi peperit. Fateor, esse varios libertinorum nequitiæ gradus, neque omnes iisdem vitiis laborare; fateor etiam, nonnullos in impietatem prolabi per ratiocinia fallacia, quæ alii increduli vulgò ignorant. Concedo etiam hos fœdiores et majori horrore dignos primis esse; at effutire, *eos esse homines graves, à voluptatibus et illecebris alienos,* hoc est, probis ornatos moribus, cupiditatibus non assentientes, non elatos, ut modò dicebam, aut paradoxum censeo, aut insaniam. Etiamsi autem res per seipsam loquitur, eam à principiis suis repetere placet, et inquirere, num nisi homo moribus apprimè pravus possit atheismum amplecti. Fingamus hominem bonis moribus natum, aliumque à religione illustratum; næ hic nullam utilitatem, nullamque curam habet, ut hæc religio vera non sit. Moralia præcepta approbat, et exequitur, videtque, nihil vetari sibi ab eâ, nisi quod genitor filio suo vetaret. Dogmata considerat, quæ sunt Dei existentia, animæ immortalitas, divina revelatio, eaque tam evidenter vera detegit, intellectumque ita persuasum videt, ut sophismata omnia à libertinis inventa delirantium somnia, quibus nihil movetur, sibi videantur. Cæterùm videt, cognoscitque veritatem hanc certissimam, etiamsi religionem sequens deciperetur, non ideò atheismum malum ullum sibi intentare, neque, si à religione deficiens illum amplectatur, sibi bonum ullum polliceri, nisi fortassè more brutorum animantium vivendi libertatem, persuasionemque more belluarum moriendi. At verò religio, quam sequitur, amatque, vera est, eum in spem erigit, ut æterna bona consecuturus sit, et si præ illâ atheismum sequatur, infinita, æternaque minitatur supplicia. Qui fieri ergo poterit, ut homo gravis et honestus eam partem deserat, in quâ, quin malum ullum subeat, sperare potest infinitum bonum, eamque eligat, in quâ, quin aliquod verum promittatur bonum, infiniti, æterni mali periculum est (1)? Quis potest inter hæc hærere anceps, imò ad impietatem prolabi? Nemo, mehercule, nisi ille, in quo voluptatum illecebræ, præsentiumque cupidinum jucunditas, aut immodicus gloriæ sensus, quo ingenium suum admiratur, magis possint, quàm infinitorum bonorum spes, infinitorumque futurorum malorum timor. Jam hic est profectò homo corruptus, malusque; corruptio ergo cordis primus est impietatis fons.

At de hoc atheorum genere secundo in Baylium loqui supersedeamus; de quibus alibi jam mentionem facturi sumus, transeamusque ad aliam observationem, quæ nisi universè æquè ac proximè antecedens, pari tamen claritate nobis demonstrabit, non seriam meditationem, sed cupiditatum impotentiam maximæ libertinorum parti argumento esse, ut impietatem sequantur. Et sanè quot ex iis sunt, qui, ut Baylius loquitur, *alieni à voluptatibus illece-*

(1) Hoc est argumentum quod illustrat Pascalius cap. 6, *Pensées sur la Religion.* Ejus prima semina reperio in sermone habito à Socrate in vinculis paulò ante mortem, relatoque à Platone in Phædone tom. 1, pag. 91 edit. Serran. Idem reperitur apud Arnobium lib. 4 adver. Gent. Dignum quod præcipuè advertatur est, quòd Baylius tom. 13 Diction., ubi loquitur de Pascalio, refert idem argumentum Rem. I, et noscit vim; allatâque objectione in illud factâ à quodam adversario illius magni viri ait: *Cette confutation est faible, et ne mérite pas d'être examinée.*

brisque, altæ huîc et diuturnæ meditationi (quæ certè diuturna profundaque multùm esse debet, ut evidentia tot veritatum refellatur, et ut ratiociniorum vi quævis religionis notio de mente deleatur) se totos dedant, et mutentur ex systemate in atheos? Solum contemplationis nomen nimis triste est austerumque genti quæ nihil aliud cogitat, quàm voluptatibus immergi, genti quæ nihil post mortem opperiens, quamlibet vitæ partem, quæ voluptatibus careat, amissam credit. Quandonam et præstat, et vacat hos metaphysicæ in studium incumbere, quale ostendendum esset, si vellent athei spiritûs, non autem cordis credi; si per diem totum noctemque in ludis, in cœtibus, in voluptatibus, in comessationibus unis post alias videmus? Theatrumne, an ludi abacus est eorum studiorum gymnasium? Saltatricesne, an amicæ sunt eorum studiorum moderatrices, à quibus theoremata, quibus æternum Deum è cœlo detrudant, addiscunt? Tamen eruditionem, doctrinamque jactitant, librique vel ultra maria, vel ultra montes compositi magnâ ex parte etiam mulierum penetralium ornamento sunt. Vultu fero et impudenti in cœtibus sermonem habent, et sententiam ferunt in quidquid usque locorum est sancti, augustique. Totum autem studium, doctrinaque horum hominum est, ut plurimùm aliquod impium, obscœnumque dictionarium versâsse; aliquam epistolarum cùm audacium, et impudentium, tum bonorum morum corruptorum collectionem; aliquem romanensem librum, et sacrilega, et turpissima narrantem facinora; hæc enim nota est, quâ insigniri debent libri, quibus vacare debent, ut novas eorum doctrinas combibant. Quod mirum quantùm propositionem nostram confirmat, hoc est cordis corruptionem, quod hujusmodi cibis pascitur, eos exstimulare, ut contra veritatem arma ferant. Et sanè Petrus Baylius, qui quotquot fuerunt, maximè horum hominum ingenium callebat, iis ad satietatem usque inserviit, ita ut de hoc auctore mihi visus sim posse dicere id, quod de Petronio Arbitro Epicureo poetâ, scripsit Huetius (1), « majorem suæ famæ partem « eum debere turpitudinibus; eum minùs « fuisse legendum, minorisque faciendum, si « castior fuisset. » Roterodamensem scriptorem præcesserat proximè elapso seculo Franciscus de la Mothe le Vayer insignis Pyrrhonicus, et, ut ait Baylius ipse, turpissimus scriptor, signifer proinde libertinorum. Hunc antecesserat seculo præcedenti Michael à Montancâ, cujus specimina non solùm impietatis semina continent, sed etiam cynicam impudentiam præ se ferunt, ita ut Baylius scripta tueatur sua, eò quòd turpitudines et Pyrrhonismum Montaneæ non contineant. His veneribus etiam opera domini à Sancto-Evremontio initio hujus seculi Londini mortui, et atheistis charissimi ornantur. Idem de Epistolis Persicis, de Epistolis Judaicis, et hujus generis liberculis plurimis impudentiæ et impietati nuncupatis est sentiendum. Horum autem nulli, licet ætate posterior locum principem cedit Helvetii liber inscriptus *de l'Esprit*, de quo alibi sumus locuti.

Ex his ergo fontibus athei nostri scientiam suam in religionem hauriunt. Ex iis enim satyrarum, ludicrarum narrationum, jocorum, turpium eventuum, quibus religionis ministri deridentur, et etiam despiciuntur augustissima, et sacrosancta mysteria, desumunt. Harum narrationum una audenti fronte, verbis ad artem conquisitis leviculo risu prolatis, iis est demonstrationis metaphysicæ loco, ex quo religionem omnem fabulam, artemque sacerdotum esse concludant. Hoc argumentorum genere ex ridiculo et satyrâ deductorum, quorum prudens quisque, cùm de religione agatur, non solùm impietatem (1), sed etiam infirmitatem videt, valdè usus est in suis Dialogis Lucianus (2), ut non solùm gentiles

(1) « J'ai dit ailleurs, et je le répète encore, « qu'il doit la meilleure partie de sa réputa- « tion à ses obscénités; et qu'il aurait été « moins lu et moins estimé, s'il avait été « plus modeste. » Huetiana § 86. De Baylii obscœnitate inter alios legatur Bernard. Nouvelles de la Rép. Janv. 1707, art. 1.

(1) Petrus Baylius Dict. Crit., art. *Garasse*, damnat multùm auctorem catholicum, qui in atheos scribens *sæpè ab illâ gravitate discedit, quæ in hâc materiâ servanda est;* utitur satyris, *jocos effundit, faceta multa narrat.* Quid dicendum erit de iis, qui utuntur his armis in religionem, et derident quidquid sancti ubique est?

(2) Placet afferre judicium, quod de Luciano post Suidam, et alios plures clarus Tillemontius fecit; cùm quia valdè ejus naturæ convenit, tùm quia in eo imago plurium nuperorum spirituum fortium cernitur; qui sicut illum deliriis adæquant, tùm ab elegantiâ, eruditione, et acumine distant in immensum græci auctoris.

« Il fait une profession ouverte d'impiété, « se moquant également de la véritable reli- « gion, dont il a parlé en divers endroits, et « des superstitions païennes, qu'il montre « être vraiment ridicules. C'est ce qui lui a « fait donner le surnom de blasphémateur et

superstitiones, sed etiam religionem ludibrio haberet ; Lucianus, inquam, incredulorum deliciæ, et corculum (1). Hujus ejusdem argumenti partes suscepit in Angliâ celebris Mylordus Shaftsburius, eoque non sine lectorum stomacho auctor Epistolarum Judaicarum, Voltairius, aliique libertini minutuli utuntur; quod nimirùm demonstrat id quod hìc affirmamus, hoc est, nonnisi cordis corruptelam hujus impietatis, quam profitentur, causam esse. Quis enim nisi perversus, perditusque ideò tantùm, quia potest ab aliquo petulanti homine derideri, potest systema rejicere? Ex hujusmodi libris præterea in aliquod præcipuum religionis caput aliquod sophisma, quod eorum ignorantiæ novum accidit et invictum, licet fortassè pluribus abhinc seculis ab auctoribus pluribus solutum, difflatumque addiscunt, hoc obtrudunt amicis, videnturque sibi hoc jaculo armati, quo de religione putant se triumphaturos, Hercule fortiores esse. Quamvis autem hujusmodi sophismata ab eorum animis nimis altè jactas Divinitatis, religionisque notiones radicitùs evellere, et atheismi evidentiam introducere non possint, iis tamen imponunt, esse in terrarum orbe mortales qui eam in aperto habeant, mortales qui sibi ita persuadeant, mortales demùm qui illius argumenti, cujus ipsi veritatem non concipiunt, vim sentiant. Credunt Spinosam, etiamsi ab iis minùs intelligatur, *pantheismum demonstrare;* Tolandum fuisse invictum atheum; Hobbesium verè demonstrare *in unâ utilitate jus consistere;* licet aut nunquàm hos auctores legerint, aut nunquàm argumenta illa in iis repererint, quæ ad tutam, tranquillamque impietatem deducant. Persuasionem ergo suam alienâ, certâ creditâ, persuasione fulciunt; sæpiùsque hujusmodi insanias repetendo curant phantasiam sibi perturbare et pervertere, veritatemque è corde exerentem caput reprimere; easque in cœtibus retinendo non tam alios, quàm se decipere studeut, imò non aliâ de causâ, nisi ut ipsi decipiantur, alios decipi exoptant (Vid. Muralti *Lettre sur l'esprit fort*). Quicumque quibusdam ex his infelicissimis hominibus usus est familiariter, et præcipuè quicumque cum iis certamen iniit, novit me à veritate non aberrare. Hinc nihil illi magis reformidant quàm colligatam continuatamque ratiociniorum seriem; primis enim argumentationis jactis telis succumbunt, risuque acie exsiliunt; cùm quia, ut diximus, theses tantùm et theoremata salutârunt, tùm quia videmus eos ratiocinandi arte tanquàm propriâ notâ non insigniri. Requiro nunc à quovis prudente viro, num hujus generis athei alii ducendi sint, quàm corruptus grex; in quibus effrenes cupiditates prima causa sunt, cur obcæcentur; eosque ad facinus hoc injustum, et exsecrandum impellunt, hoc est, ad religionem deserendam in alienâ persuasione, quam non vident, et in aliquo sophismate, cujus vim ignorant, solùm nixos? Hujus tamen ingenii est maxima eorum pars, qui nostris temporibus increduli videri volunt. Denique, si argumentorum vis quibus tueantur defendantque impietatem, iis deest, non deest tamen audacia, quâ in medium errorem quemcumque turpissimum proferant, et gravissimas veritates contemnant. Itaque petulantiam etiam à memoratis libris, in quibus illa argumentorum vicibus fungitur, libertini nostri addiscunt, quæ quò minor est scriptorum doctrina, eò major est, inscientiamque æquat.

Judaicæ Epistolæ, exempli causâ, sunt ex iis maximè contemnendis libris, qui religionem ætate nostrâ aggressi sunt; earum tamen auctor in fortissimorum ducum habetur numero. Impiè dicta pleno cornu effunduntur, defenduntur altâ distinctâque voce, eos qui illas carperent, *viles invidasque animas* vocitando. Calumniæ, satyræ, quibus veræ religionis ministri proscinduntur, sunt ut plurimùm argumenta illa, quibus religio impugnatur : quasi verò mali ministrorum mores, qui homines certè sunt, possint illius religionis, quæ divina demonstratur, veritatem infirmare. Ita autem earum meritum, et vim extóllit auctor ipse, ut ab initio usquè exclamet : *Quid interest eruditulorum, indoctorum, monachorum, hypocritarumque gregi displicere? Num quod isti damnant est minoris faciendum* (1)? — Respon-

« d'athée. Aussi il suivait la philosophie d'É-
« picure, qui n'est guère éloignée de l'a-
« théisme; ou plutôt il n'avait ni religion, ni
« dogme fixe et constant, regardant tout
« comme incertain et problématique, et vou-
« lant se rire de tout... Ce qui rend encore
« ses écrits dangereux à lire, c'est que sou-
« vent on y voit aussi peu de respect pour la
« pudeur que pour la religion. » Tillem. tom. 2 Histoire des Emper. part. 2, art. 29.

(1) *Essai sur la liberté de l'esprit, et de la raillerie.* Vid. Burnet, *Défense de la religion*, tom. 5, p. 23.

(1) « Qu'importe-t-il de déplaire à un tas
« de grimauds, d'ignorants, de moines, de
« faux dévots? Ce qu'ils condamnent, en
« vaut-il moins? » tom. 1, Præf.

deo, non opus esse monacho, aut pio viro, sed sanæ mentis decorisque unciolam sufficere, ut hujusmodi scribendi ratio fastidium pariat. Et sanè quis pati potest hominem, natum educatumque christianum, quin rationes afferat, quin eruditionem, doctrinamque solidam, et veram ostendat, ut cuique patet, ex livore solùm, venenoque identidem religionem hanc, ab illo *Nazarenam* appellatam, cum Judaicâ superstitione, Turcarumque lege conferre, et derisam, et contemptam, ex certamine victam, et exsibilatam educere? Religionem, inquam, per tot secula ubique terrarum excultam, tot argumentis veram confirmatam, ut cætera silentio prætermittam, edoctam à tot præstantibus ingenio viris cùm veteribus, tùm recentibus, quibuscum comparatus, nescio, quantus auctor noster videri posset? Quis ferre potest, quin indignetur, dolum malum, quo plures scribuntur Epistolæ, editurque in lucem in sermones duos versa narratio pluribus blasphemiis quàm verbis contexta in divinum legislatorem, in sanctitatem, decusque Matris suæ? Quæ quidem narratio à Rabbinis conficta dicitur, tamen editur, nullâ aliâ de causâ, nisi ut ab incautis lectoribus, sicut cæteræ ridiculæ, mordacesque narratiunculæ, degustetur? Quis legere potest ritus augustiores sanctioresque tanquàm comicos prorsùs traduci? Quis hujus in religionis veritates gravissimas jaci sophismata sæpiùs repulsa Caraitæ alicujus, aut alterius infidelis (quod harum Epistolarum in fine legitur), et in subdolo certamine ex ignorantiâ, vel ex scriptoris astu reticere responsa, et fingere illas victas, depressasque? Quis ferre potest sublimia ingenia, præceptoresque magno semper in honore habitos despici, argui, reprehendique audientibus doctissimis conventibus, imò nationibus à quodam scriptore, qui in lucem prodit infarcinatus quibusdam Epistolis (1), *veteribus, recoctisque narratiunculis, adnotationibus è trivio petitis, et extractis ab exploratore Turcâ, è paraphrasibus Rousseau, aliorumque auctorum conflatis; in quibus si quid est, quod ferendum sit, jam millies in aliis libris fuit editum?* Neque verò reponatur, induci Hebræum loquentem, qui, ut susceptam personam sustineat, pro suæ religionis præjudiciis loquitur. Quid infelicius, magisque puerile reponi potest? Alibi jam dixi, honesto homini, nisi audet elato vultu contra religionem in aciem prodire, erubescendum esse, quòd eam deridendam præbet, quòd Rabbinum fingit eam aggredi, aut impium, ut in eam illa evomant dicteria, quæ jam pluries novit esse confutata, quæque ille nescit refellere (1).

Hæ itaque sunt, ut modò dicebam, demonstrationes, quibus libertini se instruunt, et quas recinunt in concionibus ut credantur spiritus fortes, et se formidandos præbeant. Jactantia, contemptus, et satyræ contra religionem, ejusque cultores, eorum est farrago libellorum. « Valdè probabile est (inquit Bayhus hos describens) eos qui in cœtibus « veritates religionis notiores impugnare cupiunt, plura dicere, quàm cogitent. Jactantia majorem in his disputationibus partem « occupat, quàm persuasio. Sperant illi, sententiis inauditis, et audacibus, quas tuentur, spirituum fortium famam sibi paritu- « ros. Paulatim ergo sermones perversos « facere consueverunt, et si eorum vivendi « ratio voluptatibus addicta conjungitur cum « eorum superbiâ, actum de illis est. Malus « hic habitus hinc superbiâ, hinc libidine « acquisitus, educationis præcepta corrumpit, « hoc est, extinguit veritatum lumen, quas « de Divinitate, de paradiso et inferno ab « infantiâ didicerant. » Paulòque post inquit: « Quædam objecta didicerunt, ea sem-

(1) Legatur Epistola missa ad auctorem illius ῥαψῳδίας, præmissaque tom. 7 Epistol. Judaicar. Edit. Lausanæ, et Genevæ 1739 : « Que signifient ces contes usés et rebattus, « ces réflexions triviales, ces extraits de « l'espion Turc, ces paraphrases de Rousseau « et des autres auteurs, dont ce livre est rempli? à quoi bon le donner au public, si ce « qu'il contient de meilleur a déjà été imprimé tant de fois dans d'autres ouvrages? »

(1) Crederem, me abuti lectorum patientiâ, si vellem doctorum testimonia proferre omnium ætatum, qui hanc rationem improbant. Scimus quid omnes senserint de Luciano nuper memorato, qui nomine alicujus scurræ impietates suas evomebat. Scimus quid scripserit Nazianzenus orat. 3 de Juliano Apostatâ, dùm simulabat se Christianum, et disputantem defendebat idololatriam, et impugnabat Evangelium. Scimus, quid dixerit Photius (cod. 106) contra Theognostum, qui purgabat errores in quodam suo opere, quasi non ex se enuntiatos, sed ex alio. Scimus (ut prætermittamus plura exempla, et afferamus huic *litterato judaizanti* exemplum quasi domesticum, aptumque valdè) quod scribit Joannes Gersonius (lib. cont. romantium *à Rosâ*) de eo qui Parisiis derisit et impugnavit illâ ætate christianam fidem. Citatus hic ante archiepiscopum Parisiensem, convictusque à cancellario Academiæ Parisiensis, se purgavit aiens, se ea dixisse sub Hebræi personâ. « Ita sanè, « inquit cancellarius, si tunc locutus es ut « Judæus, nunc retrahe ut Christianus. »

« per obtrudunt, et ex jactantiâ de iis loquun-
« tur » (Dict. Crit., art. *Desbarreaux*, Rem. F). Quid ergo ampliùs requirimus ut dicamus, hujusmodi libertinorum rationis luctuosissimam cordis corruptionem fontem esse? quæ, fota, speransque libertatem pacemque, jactando impietatis systema, non rationibus ducta, sed aliquo sophismate intellecto malè, et audaciâ et superbiâ impulsa, hoc amplectitur.

(Ex eodem Valsecchi, ibid., lib. 3, part. 1, cap. 1.)

De eodem primo impietatis fonte continuatio.

Nihil fortassè magis libertinis displicet, quàm non ex persuasione et systemate, sed ex cordis impuri corruptique æstu tales haberi. Putant ii, genus impietatis primum cum hominis honesti ratione conjungi posse, quòd et iis litterati famam conciliet, qui ex vulgo hominum cogitationibus suis liberis eximatur; secundum verò (etiam Baylio ipso acerrimo atheistarum propugnatore) hominis mali, perversitate turpissimarum cupiditatum pertracti, notionem exhibet, qui eò usque progressus est, ut cupiat, quin sibi persuadere possit, feris agri belluis sine æternitate, sine Deo similis esse.

Tamen hoc nimirùm esse incredulorum ingenium, hoc est, eorum impietatem è corrupti cordis cupiditatibus proficisci, non autem à solidis, evidentibusque principiis derivari, rationes capite antecedenti allatæ meo quidem judicio satis confirmant. Injucundum tamen non erit id reipsà ab iis demonstratum videre. Non semel ergo, neque in uno tantùm, sed in omnibus, et quovis tempore animadversum est, hos Divinitatis contemptores, hos alterius vitæ derisores in aliquod periculum prolapsos, potissimùmque morti proximos cadere animis, obmutescere, jactantiam deponere, reformidare, pallere, loca esse infera credere, religionem amplecti, Deum invocare, et nuncupare illi vota, imò non rarò ab impietate ad superstitionem transire.

Locupletissimum, et penès libertinos omni exceptione majorem hujusce rei testem habeo Lucretium, qui ita loquitur (lib. 3 vers. 41):

Nam quòd sæpè homines morbos magis esse timendos,
Infamemque ferunt vitam, quàm Tartara lethi,
Et se scire animi naturam sanguinis esse,
Nec prorsùm quidquam nostræ rationis egere:
Hic licet advertas animum, magis omnia laudis,
Aut etiam venti, si fert ita fortè voluntas,
Jactari causâ, quàm quòd res ipsa probetur;
Extorres iidem patriâ, longèque fugati
Conspectu ex hominum, fœdati crimine turpi,
Omnibus ærumnis affecti denique vivunt:
Et quòcumque tamen miseri venêre, parentant,
Et nigras mactant pecudes, et Manibus divis
Inferias mittunt: multòque in rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad relligionem.

Hactenùs Lucretius: neque esset magni laboris ad hoc confirmandum plura hujus generis exempla proferre. Quis nescit quod de Tullio Hostilio tertio Romanorum rege, spiritu reverà forti ferocique, memoriæ prodidit Livius (Dec. 1, lib. 1, cap. 31)? Gravi illi afflictato morbo « tunc adeò fracti simul cum cor
« pore sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil
« ante ratus esset minùs regium, quàm sacris
« dedere animum, repentè omnibus magnis,
« parvisque superstitionibus obnoxius degeret,
« religionibusque etiam populum impleret. » Feroci principi addamus audacissimum philosophum, Bionem Borysthenitem, de quo loquitur Laertius lib. 4, et Horatius lib. 2, Ep. 2, v. 59, ubi mentionem de illius *nigro sale* facit (1). Neque hominibus enim parcebat, neque diis, quos omnes in festivis, satyricisque sermonibus suis ludibrio habebat. Cùm clari Theodori athei discipulus fuisset, impudenter quamlibet divinitatem de medio tollebat, omnemque religionem pessumdabat, et sophismatibus alios etiam ad impietatem, et pravos mores impellere satagebat. Sed cùm morbo laborâsset spiritus ille fortis et imperterritus, ita abjectus fuit, ut non solùm à Deo veniam precatus, sed etiam anilibus superstitionibus animum dedens, demonstrârit, ostentatum atheismum non aliunde initium habuisse suum, quàm ab jactatione et à perversâ voluntate, quæ periculis territa ea projecit tela, quæ audaciâ tantâ in Divinitatem fuerat jaculatus. Idem Diogenes Laertius, vitâ ejus breviter enarratâ, de hujus spiritûs fortis mutatione urbanam, rectamque simul censuram fert, quæ aptè in rem nostram facit, dignaque est, quæ exscribatur. Ita ergo inquit lib. 4, segment. 55 (2):

Bionem Borysthenitem, quem Scythica tellus
produxit,

(1) Carmine tu gaudes, hic delectatur iambis.
Ille Bioneis sermonibus, et sale nigro.

(2) Hæc lepidissima satyra in omnibus antiquis Diogenis Laertii editionibus legebatur ut soluta oratio cùm in græco textu, tùm in versione latinâ Ambrosii Camaldulensis, et in italâ Rositini à Prato Alboino. At Mehibomius in præstanti Westeinianâ editione 1692, metrum in textu græci historici advertit, quare ita exscribitur, et è regione est versio latina

Dixisse audivimus reverà nihil esse deos.
Ac si quidem id dogma tueri perstitisset, meritò dicendus esset
Sensisse ut visum fuisset, etsi malè visum esset.
At nunc cùm in longum morbum incidisset, ac mori pertimesceret,
Qui deos non esse dixerat, qui fanum non viderat,
Mortalibus qui illuserat dùm diis immolarent;
Non pro foco solùm, arisque ac mensâ
Nidore, adipe, thureque deorum nares implevit:
Nec solùm: Peccavi, dixit, delictis parcite;
Sed et anui collum facilè porrexit excantandum:
Brachiaque loris persuasus devinxit:
Rhamnumque et lauri ramum januæ imposuit,
Cuncta administrare magis, quàm mori paratus.
Stultus, qui mercede voluit deos esse:
Quasi tunc essent, cùm illos Bion demùm esse arbitraretur.
Ergo nequicquàm sapiens, cùm lembus erat carbo totus (1),
Tendens manum: Salve, inquit, Pluto, salve.

Imago est hæc satis vivida ejus ingenii, quod in recentibus incredulis quò audacioribus in religione irridendâ, cùm corporis vires spiritûs furorem adæquant, eò abjectioribus in quovis objecto periculo, quotidiè videmus. Momento temporis tota quanta est eorum metaphysica perit: nec Spinosa, nec Hobbesius menti occurrunt; creditæ in supremum numen demonstrationes evanescunt; nihil demùm aliud cogitant, nisi ut veniam consequantur, non rarò, ut diximus, superstitiones etiam sectantes. Baylius idem non gravatè concedit, hanc esse comœdiam, quam (Dict. Critic. art. *Bion*, Rem. E) *omnes penè impii* agunt: et inter cætera refert, « præclarum spiritum indo- « luisse, neminem suæ sectæ hominum per- « severantiæ donum habere; eam detestari « morti proximos; eos sibi probro esse, et « semetipsos refellere, » quod pluribus exemplis passim in suo dictionario confirmat. (Art. *Bion*, *Desbarreaux*, *Hénault*, et alibi.) Neque difficile nobis esset, etiam recentiora addere. Dominus *de la Mettrie*, auctor impii libelli inscripti *L'Homme-Machine*, creditus meritò fuit acerrimus materialista, qui, ut Baylius loquitur, dici potuisset *impius è systemate;* at jam moriturus animo illo forti defecit, et ad bonum tramitem redire studuit. Constat, quantùm libertinis auctoris Epistolarum Persicarum nomen in deliciis esset, et quantâ jactatione eum extollerent; at mortem prospiciens jam-jam impendentem (quod alibi etiam diximus) ferociam abjecit, et ut Christianum decet, mori curavit.

Ratio hæc penè universa spirituum fortium, qui in periculis et jam morituri, impietatis systema abjiciunt, quid, quæso, significat? esse procul dubio eorum impietatis fontem non metaphysicam, sed mentis corruptionem; eorum systema non argumentis superstrui, sed illusionibus, quæ Dei, atque æternitatis notionibus altè animo infixis tenebras quidem offundere possunt; sed persuasionem, quæ ex recto ratiocinio habetur, nunquàm delere. Et sanè, si evidenter credunt, quod semper dicunt, mortem non esse nisi æternum somnum, cujuslibet sensûs expertem; judicium supremi moderatoris, quod per mortem futurum dicitur, nonnisi poeticum inventum; locum æternorum suppliciorum in malos paratum esse aniles fabellas, pavoremque puerilem (1); quare dùm hæc omnia propè impendent, non excutiunt demonstrationes suas, irridentes his obviam eunt, quo animo fortis vir in cubiculum noctu ingreditur, in quo scit nihil inesse aliud quàm tenebras, quas solùm pueri reformidant? Cur in contrariam abeunt sententiam, imitanturque Persas, cùm à Græcis victi, marisque fluctibus jactati feroces illi ecci milites hujusmodi infortuniis afflicti

. . . . . Qui deos
Non esse credebant priùs, fundebant preces,
Cœlum atque terram adorantes?
(Æschil. in. Pers.)

Dicet fortassè quispiam, eos id agere, ut tutiores sint, et eo tempore illos argumento illo uti, quod appellatur *ab eo quod est tutius*, à nobis superiùs indicato; sequuntur proinde tunc religionem, quæ si vera est, iis somnum pollicetur bonum; si falsa, nullum malum inde percipiunt.

At respondeo, argumentum *ab eo quod est tutius*, non habere locum contra evidentiam, hoc est partem, quæ videtur tutior, non esse eligendam nisi ab animo nimiùm imbecillo et melancholico, tum cùm sibi persuadeat evidenter, sententiam ejusmodi falsam esse, et systema illi contrarium certum esse, verumque. Quî fieri ergo posset, ut libertini, hoc est, spiritus κατ' ἐξοχήν fortes, et impavidi morti proximi majoris securitatis nomine religionem amplecterentur, si certò scirent reli-

(1) Vid. not. ad hunc locum in edit. cit.

(1) Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
Interdùm, nihilo quæ sunt metuenda magis, quàm
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
(Lucret. lib. 6, v. 34.)

gionem esse deliramentum et insaniam, et atheismum esse certò sentirent?

Reponetur ergo, libertinos nunquàm hanc evidentiam contra religionem et contra Deum assequi, sed tantùm dubitare (vid. Epist. Muralti sur l'Esprit fort) : quæ quidem dubitatio locum dat parti tutiori. Ita eorum Patronus maximus respondet (Bayle Dict. crit., art. *Bion*, Rem. E). En ejus verba : « Penè omnes « irreligiosi incerti hærent et ancipites ; nun- « quàm evidenter sciunt. Cùm ergo ægrotent, « cùm jam impietas nihil iis prosit, tutiorem « amplectuntur sententiam illam quæ polli- « cetur, si vera est, æternam beatitatem, quæ- « que nullum affert periculum, si est falsa. »

Verùm cur, inquio, id incolumes non agunt? cur eam sententiam, quæ tantùm utilitatis et securitatis affert, cùm contra nonnisi dubii sint, amplectuntur? Nullâ aliâ de causâ certè nisi quòd sanis impietas alicui est illis usui, hoc est, quin eos mordeat, permittit, eos sequi cupiditates suas, quod agere propediem morituri non possunt. Hinc videt quisque, eos fateri, quod nunc inquirimus, id est, principium illud, quod eos impios efficit, esse cordis corruptionem. De religione semper dubitat ; in hujusmodi dubiis, religio certè esset eligenda, quæ utilior et tutior sententia est, ut illi ipsi in morte ostendunt, ipsa enim ambiguitas eadem est ac. impietas κατ' ἐξοχήν, aiebat Pascalis. Nisi ergo id agunt valentes, demonstrant, se immodicâ cupiditate rapi, quæ puris putisque dubiis in impietate potest eos retinere, à quâ, quamvis systema verum esset, nullum aliud emolumentum percipiunt, nisi ut brutorum animantium ritu vivant ; et quod si esset falsum, in discrimen eos adducit, ut quovis temporis puncto amittere bonum infinitum, et infinitum malum subire possint. Omnes ergo hi spiritus fortes et libertini sunt ejusmodi, quia audaces esse volunt, et nequam.

Baylius tamen, licet interdùm veritatem sincerè fateri videatur, quædam tamen perfugia habet, in quibus spem omnem victoriæ eum collocâsse quisque intelligit. Pluribus in locis concedit, maximam libertinorum partem hoc est, adolescentes illos dissolutos, hos aulicos avaros, hos venales ministros, hos tumidos nebulones, totumque hujus generis gregem, qui spirituum fortium nomine, Europam inficit, nihil aliud sanè esse, nisi gentem, cùm perditam tùm ut plurimùm imperitam, aut tantùm leviter doctam. Fatemur esse homines, qui, quamvis petulantiâ tantâ in congressibus contra religionem loquantur, vel nesciunt quid dicant, vel dicunt plura cogitatis ; homines demùm, quibus cupiditatum impetus est demonstrationis loco, quæ in impietate eos detinet. Jam hos, fatetur Baylius, esse imbecillos eos homines, eos comicos heroas, qui citò ex humanis decessuri mutantur; quod quidem demonstrat, obrutam cupiditatum caligine, non verò ratiociniis deletam prorsùs religionem in eorum animis esse. Indigitat tamen criticus hic extra turbam hanc, cujus causam deserit, indigitat, inquam, qui sibi gratiosi sint, hique sunt « ho- « mines (loco modo citato) illi graves, alieni à « voluptatibus, et à terrestribus deliramentis, « qui in cœtibus, ut impietatem suadeant, non « vitilitigant; qui sententias suas reconditas ha- « bent (gemmas summi pretii), aut cum iis « tantùm viris eas communicant, qui illis abuti « nequeunt. » Hos ille appellat, « atheos sy- « stematicos, neque turpitudinibus, neque ja- « ctatione corruptos, quos principium quod- « dam nimis evidens, deductumque per rectas « illationes infeliciter victos in hanc sententiam « pertraxit. » Possuntne hæc humani generis monstra mitiùs pingi? De his interea quid Baylius ait? « Dei gratia morte ante oculos propo- « sitâ potest hos (ex hâc certâ persuasione) « deducere : sine illâ tamen morbos inter « ærumnasque in suâ sententiâ permanent : « quòd si ad Ecclesiæ cæremonias, quas in « morte adhibet, se conformant, eò ab illis id « fit, ut propinqui iis liberentur incommodis, « quibus ex neglectis ecclesiasticis ritibus af- « flictarentur. » Hi enimverò sunt atheismi duces veri. Hi sunt viri illi, animo tanto, ut ne in morte quidem inferos sibi timeant, sed propinquis incommoda ex ritualis contemptu derivanda timent. Hi Baylii plausus merentur, non scituli illi (Dict. crit. art. *Desbarreaux*, Rem. F) « qui disputationum capita non exa- « minârunt, qui aliquam oppositionem didice- « runt, quâ mortales exsurdant, qui ex osten- « tatione loquuntur, at in periculis deficiunt. » Sed Pyrrhonici verborum circuitu ne nos vinci patiamur, ambigua verba explicemus, videbimusque nostram propositionem esse verissimam. Baylii opinio falso principio nititur. Ita ergo ei respondeamus : 1° Esse quosdam libertinos aliis minùs corruptos, parùmque in libidinum luto volutatos, concessimus supra, et nunc quoque libenter concedimus : at *homines graves*, in religione altos, nullo modo *corru-*

ptos aut jactatione aut voluptatibus, hoc est, homines integro puroque corde atheos fieri, putamus incredibile esse, opinamurque id à nobis satis próbatum. 2° Esse libertinos studii amantes, litteratos, doctos, qui in impietatem incidunt, non stupidarum belluarum more alienæ fidei vestigiis inhærentes, sed studio, sophismatibus ductos, dedimus supra, et damus nunc etiam. At hos ita persuaderi, ita convinci, esse bonâ fide atheos, cùm potiùs quædam deliria, quamdam idearum confusionem habeant, hoc est, quod negamus, credimusque ex rebus dictis, moxque dicendis jure nos posse id affirmare. 3° Gratiam Dei, eos ex hâc impietate morte iis propositâ posse eruere, fidei dogma est; at quosdam ex hâc vitâ decedentes quin mutationem ullam præ se ferant, demonstrare, se pacatos et de atheismo certos vixisse, hoc pernegamus.

Et sanè spirituum fortium mutatio, et animi abjectio ad mortem propositam, indicio quidem est, et Baylius ipse fatetur, hos semper dubitâsse. Nonnullorum tamen indolentia et stupiditas argumento eorum evidentiæ non est, spiritûs sopor, aut voluntatis desperatio ex malis præcedentibus affectionibus, Deique justâ desertione, non jam systematicâ persuasione mentis orta funestissimæ hujus indolentiæ, et stupiditatis, quâ ex hâc vitâ migrant, causa esse potest. Nonne quotidiè videmus Christianos jamjam morituros nolle precibus minisque flecti, quibus excitantur ad suorum criminum pœnitentiam, et ad se præparandos ad transitum ab hâc vitâ, sed obstinatos qui nullum doloris indicium dent, hinc migrare? quid, aguntne isti hâc persuasione moti, nullam dari æternitatem, non Deum, aut sine dolore se posse salvari? Nihil minùs : nullum enim horum errorem se imbibisse, unquàm significârunt. Spiritûs cæcitas, obstinatioque cordis, quâ stupidi defixique sunt in cœno antiquo, et etiam funesta desperatio, ex quâ fit, ut nullam sperent suorum criminum veniam, efficit ut hoc modo moriantur. Hæ sunt libertinorum etiam affectiones, qui in morbis, et in subitis rerum nullo dolore perculsi videntur, et quin pœnitentiæ exterius signum præ se ferant, moriuntur. Non est hæc philosophica quies, sed brutorum animantium stupiditas, per quam ne animum quidem advertunt ad eum transitum, quem propediem sunt facturi. Aut si impendentem migrationem vident, et præterita crimina, suorumque dubiorum labens fundamentum cognoscunt, certum tamen est, ut quis ad Deum convertatur, requiri, quod fatetur Baylius ipse, Dei gratiam. Jam gratiâ hâc jure carent, imò se illam habituros desperant; hocce autem modo non spiritus fortes, et imperturbati, sed furentes, desperatique transeunt. Opportunè Bernardi Nieuwentyti (l'Existence de Dieu, discours préliminaire), viri cùm in philosophicis rebus versati, tum ingenui, gravisque narratio accidit. De quodam horum spirituum fortium loquens ita ait : « Novi ab adolescentiâ quemdam ex Spinosæ necessariis, qui ejus discipulus fuerat, qui ejus sententias fuerat semper secutus, et quotiescumque occasio sese ferebat, ejus opiniones acutè defendebat, quandoquidem ingenio præstabat. Cùm in morbum incidisset, diù pacatus exemplum magistri sui secutus permansit; demùm in hæc verba erupit : *Credere se tunc id quod priùs negaverat, sed serum esse, ut veniam speraret.* » Litteratus vir amicus meus infelicissimam hanc mortem cum adjunctis omnibus mihi narravit. » Si quisquam consendus esset ex iis, quos Baylius atheos systematicos appellat, qui principiis, et illationibus ducti religionem rejiciunt, hic procul dubio discipulus, et pedissequus ita studiosus ejus, qui atheismum ad systema redegerat, futurus fuisse videtur. Ejus tamen in morte confessio non persuasionem, sed laudis cupiditatem, ostentationemque in causâ fuisse, cur defenderet impietatem, ostendit; et si contrito corde ad Deum, quem læserat et negaverat, non confugiebat, non ex eo fieri, quòd ejus existentiam non crederet, sed quòd veniam desperabat. Cur non igitur dicendum nobis erit, eo tempore, quamvis id non indicent, ita esse affectos eos, qui minùs acri ingenio præditi, minùsque impietatis mysteriis initiati, dùm in vivis erant, religionem oppugnârunt?

Ex eo autem quòd Nieuwentytus de desperato discipuli fine loquens magistri pacem narrat, posset fortassè quis credere, atheistarum heroem illum in lethifero morbo animi firmitatem, constantiamque imperterritam, quæ pedissequis suis, etiamsi eam exoptent, solet deesse, ostendisse. Sed quanquàm varia de Spinosæ morte referuntur ab auctoribus, penès neminem tamen hæc constantia legitur. Scriptor modò memoratus, cui plurimam habendam esse fidem reor, cùm ob animi candorem, tùm quòd in iis ipsis locis vixit, familiarissimèque cum iis vixit, qui impium illum apprimè noverant, ita loquitur (*Exist. de Dieu, discours prélim.*) : « Certum est, Spinosam,

« ut quamlibet perturbationem angoremque « præverteret, noluisse, dùm ægrotabat, dùm « morti luctabatur, quemquam de statu homi- « nis post vitam hanc, et de veritate aut fal- « sitate suarum sententiarum audire, quod « certè non ostendit hominem ex verâ philo- « sophiâ certum. Quamvis enim ejus spiritus « ita fuisset infirmatus morbo, ut respondere « non potuisset, ut optâsset, omnibus argu- « mentis, nihilo tamen minùs vèrum erat ju- « xta ejus principia, se non futurum ideò mi- « serabiliorem post mortem, sed tantùm se ca- « riturum glorià, spiritum aliis fortiorem se « fuisse. » Joannes Christophorus Wolfius (*Bibioth. Hébraic.* part. 1, p. 240) ait quid ampliùs : « Morti proximus nullum admisit, sæ- « pèque in hæc verba prorupit : *O Deus! esto « mihi peccatori propitius;* quod à celeberrimo « viro se accepisse testatur Franciscus Halma « in Præfat. quam præmisit vitæ Spinosæ. » Ex his apparet, hunc insignem impium non modò extremo vitæ tempore constantem in atheismo *à se redacto*, ut ille jactitat, *ad systema*, fuisse, sed etiam dedidicisse et geometriam, et systemata, et quod libertini cæteri faciunt, vel tunc, se deliramenta sua reprobâsse, vel perfidâ obstinatione, qui ex errore eum deducere poterant, audire noluisse. Quanquàm Jacobus Bruckerus (1), ultimus Historiæ philosophicæ scriptor, Joannis Coleri, unius ex iis qui illius vitam in lucem edidit, quæ tenebris potiùs obtegenda erat, auctoritatem secutus, credit, quidquid narratum fuit aut de ejus exclamationibus, aut de interdicto hospiti facto admittendi ministros, à quibus inviseretur, aut ebibisse, ut quidam opinantur cicutam, fabulam redolere. Scribit, Spinosæ mortem, ut accidere solet tabidis, quo morbo jamdiù laborabat, omninò repentinam et inopinatam evenisse ; cùm illo ipso die è cubiculo esset egressus, solusque cum illo esset eo momento medicus quidam Amstelodamensis, qui eum visitatum venerat. Sed licet narrationem hanc sequi velimus, Spinosæque mors repentè et inopinatò contigerit ; nisi solitam libertinorum mutationem nobis ostendit, neque ullam animi confidentiam in eo nos detegere sinit, solumque reformidandum illius Dei, qui momento temporis suos contemptores, hostesque ad æternas suæ indignationis derisæ pœnas ferendas dejicit, judicium videmus.

Hæc etiam fuit Petri Baylii funestissima mors, qui cùm in republicâ litterariâ tot personas egisset, tempus ei defuit, quo nobis sensa animi sui in morte aperiret, num pyrrhonismum, manichæismum, et atheismum per jocum, aut per ostentationem professus fuisset, eligens tunc tutiorem partem; an ita strenuè *ex systemate, et ex illationibus unis ex aliis deductis,* impietati patrocinatus fuerit impavidè, constanterque advenientem mortem intuens. Ille enim etiam repentè omninò mortuus est, quin suorum amicorum quisquam adesset, à quibus lecto suo stratus indutus, vitâque defunctus fuit repertus (1).

Cæterùm ut ad Spinosam redeamus, etiamsi dicatur mors ejus repentina fuisse, ut Colerus aliique scribunt, tamen non est prætereundum silentio, quod Nieuwentytus narrat, quomodò se ad mortem præparaverit, munieritque; « ut quamvis perturbationem, angorem- « que præverteret, noluerit, dùm ægrotabat, « dùm morti luctabatur, quemquam de statu ho- « minis post vitam hanc, et de veritate aut falsi- « tate suarum sententiarum audire; » non possumus, inquam, narrationem hanc rejicere, primùm quidem quia auctor hic, qui poterat eam omninò scire, *certum* esse affirmat; deinde verò, quia narrationi Nieuwentyti consonans est id quod Baylius scribit, aitque, se ab auctoribus fide dignis accepisse (2). Demùm quia id omne

(1) « Hoc fatum ultimum nec ipse, nec fa- « miliares proximum esse, ut in hoc morbi « genere fieri solet, senserunt; illis enim ni- « hil tale expectantibus solo medico L. M., qui « Amstelodamo accesserat præsente 11 kal. « martii 1677, expiravit. » T. 4, p. 2, l. 2, c. 3 § 8.

(1) Vide *Vie de M. Bayle, par M. des Maizeaux.* Le P. Niceron, *Mémoir. des hommes illust., tom.* 6.

(2) « La chose est de fraîche date, et je la « tiens d'un grand homme, qui la sait de bonne « part. C'était le plus grand athée qui ait ja- « mais été, et qui s'était tellement infatué de « certains principes de philosophie, que pour « les mieux méditer, il se mit comme en re- « traite, renonçant à tout ce qu'on appelle « plaisirs et vanités du monde, et ne s'occu- « pant que de ces abstruses méditations. Se « sentant près de sa fin, il fit venir son hô- « tesse, et la pria d'empêcher qu'aucun mi- « nistre ne le vînt voir en cet état. Sa raison « était, comme on l'a su de ses amis, qu'il « voulait mourir sans dispute, et qu'il crai- « gnait de tomber dans quelque faiblesse de « sens, qui lui fît dire quelque chose dont on « tirât avantage contre ses principes. C'est-à- « dire qu'il craignait que l'on ne doutât dans « le monde, qu'à la vue de la mort sa con- « science s'étant réveillée, l'avait fait démen- « tir de sa bravoure, et renoncer à ses senti- « ments. » Pens. divers. § 181.

convenit cum animi Spinosæ affectionibus, quas ille ipse in quâdam epistolâ ad Blyembergium relatâ à Nieuwentyto, nobis detegit; in quâ postquàm fassus est, se non intelligere sacram Scripturam, ac ideò de suis opinionibus id sentire, quod intellectus suus sibi suggerebat : « Quòd si cognitio (1), quam naturaliter ex intellectu habeo fortassè falsa est, « per eam tamen stat, ut sim felix, dùm lætor, vivoque non in mœrore et luctu, sed « in tranquillitate, gaudio et voluptatibus. » Ex quo loco multa notatu digna colliguntur, 1° quàm infirma esset persuasio, quam etiam *positis methodis geometricis et atheismo systematico* de opinione suâ habebat, quam non ambigebat posse esse falsam; 2° quàm mala ejus cordis affectio esset, cùm in re tanti momenti, in quâ et argumenta, et innumeras illationes veri systematis ignorare non poterat, quin ulteriùs quidquam quæreret, contentus erat perversâ opinione, quam esse falsam posse credebat (neque verò erat magni negotii id nôsse, legentique ejus Ethicam præcipuè incredibile videtur, eum non vidisse verba ambigua, quibus totus *pantheismus* innititur), ideircò, quia ejusmodi opinio eum felicem reddebat afficiebatque gaudio, ut non in luctu, sed *in alacritate et voluptatibus* vitam transigeret. « Sententiæ (ait optimè Nieuwentytus loc. cit.) doctorum hominum relinquo, « num verba hæc philosophum, qui veritatem « inquirat, aut obstinatum atheum denotent, « qui ne gaudium suum perturbaret, nolebat « sermonem de hâc persuasione sibi fieri. » 3° Quantùm cum hujusmodi Spinosæ et intellectûs et cordis affectionibus conveniret, quod supra de ejusdem morbi decessûsque tempore narravimus, hoc est eum noluisse de suis sententiis, et de alterâ vitâ disputantem quemquam audire! Prævidebat fore ut sua pax turbaretur, et ut aiebat ille apud Horatium (lib. 2, Epist. 2, v. 138), mentis gratissimus error sibi demeretur, de quo certus non erat, sed quem obstinatè defendebat; atque hoc modo potuisset illa infirmitatis indicia præbere, quæ in impiis solemus inspicere, sed quæ hominem non solùm in Fœderato Belgio, sed in Galliâ, in Angliâ famâ nobilem spirituum fortium principem dedecebant (Baylius, Dict. crit. art. *Spinosa.*) 4° Sensa hæc illius valentis, cautiones hæ illius ægrotantis lethoque proximi, demonstrant id sensisse Spinosam, quod nobis probandum proposuimus, hoc est, non argumentorum evidentiam, sed cordis incredibili superbiâ transversùm acti corruptionem, desideriumque vitæ liberæ à mœrore et luctu (quæ ex conscientiâ vulneratâ nascuntur), et funestissimâ gaudentis pace, principium fuisse, quod eum pertraxit in impietatem, et in eâ detinuit. Quod ex dictis in hoc capite certò affirmare etiam de aliis libertinis jure ac meritò nobis posse videmur, qui cùm ibidem sunt, ut moriantur, impias jactatas opiniones deponunt, religionemque profitentes, apertè ostendunt, non vim ratiocinii, quo fuerint convicti, sed cupiditatum impetum, quibus fuêre impulsi, causam fuisse, cur in impiorum album referrentur, et proinde non quòd fuerint acuti metaphysici, sed spiritus impuri corruptique, atheos esse factos. (Valsecchi, ibid., lib. 3, c. 2.)

(1) « Et si la connaissance que j'ai déjà de « l'entendement naturel, se trouve jamais « fausse, elle ne laisse pas de me rendre heureux, pendant que j'en jouis, et que je « passe ma vie, non dans les larmes et les soupirs, mais dans la tranquillité, la joie, et les « plaisirs. » Lett. 34, apud Nieuwentytum loc. cit.

2° Rationis perturbatio.

Licet fons primus, unde in homines religionis contemptus dimanat, sit cordis corruptio, ut hactenùs probavimus satis superque, tamen cùm error tanquàm in sede suâ in intellectu resideat, opus est investigare, quî facultas hæc, ut impuri cordis pravis cupiditatibus morem gerat, neglectis luminibus iis veritatis vividissimis, quæ illi primùm supremum Ens, aliaque præcipua religionis cùm naturalis, tùm revelatæ capita patefaciunt, eò progredi possit, ut impietatem, id est mendaciorum errorumque acervum, complectatur. Hæc inquisitio, ad probè impiorum ingenium internoscendum juvabit. Sicut enim ex primo fonte comperto in iis perversitatem cordis summam vidimus, ita ex hoc secundo rationis perturbationem singularem et luctuosissimam detegemus. Color sanè hic omninò alius est ab eo quem illi se præferre dicunt, se reputantes, volentesque sapientissimos prudentissimosque mortalium omnium haberi, utpote qui præjudiciis et fide soluti nôrunt ratione uti, et acumine vique ratiocinandi omnium errorem vident, et deliramenta comperiunt esse illa, quæ humanum genus ceu veritates colit. Ideòque liberos cogitantes et spiritus fortes κατ' ἐξοχήν se dicunt. Ego autem ad ostendendum me paro, eos esse ingenia perversa et insana, in quibus summa cæcitas inest, maxima rerum naturæ inscitia

spiritus, qui communis sensûs notiones pervertit, qui sibi ratiocinandi modum rationi rectæ adversum effingit. Quapropter non spiritus fortes, sed recordes appellandi sunt, ut eos nimirùm Aristoteles vocat illustri illo in magnis Moralibus effato, alibi recitato à nobis : « Si quis adeò temerarius sit, ut deos etiam « contemnat, non erit hic vir fortis, sed fatuus. »

Atque ut initio statim de maximâ parte, seu de libertinis generatim loquamur, illud constat, non longam theoriarum et sophismatum seriem, per quæ veluti totidem gradus ad impietatem pervenerint, esse in illis inquirendam. Atheismus, aut deismus magis suis cupiditatibus, quàm religio et Evangelium, inventus consentaneus, demonstratio fuit quâ fuère convicti. Accidit in his, quod recens auctor nihil romanæ Ecclesiæ favens verissimè dicit accidisse de creditâ novatorum reformatione : « Si nos, inquit ille, reformationis progressus « ad principia simplicia redigere velimus (1), « perspiciemus, utilitate eam fuisse invectam « in Germaniam, cupidine in Angliam, novi- « tate et fortassè cantiunculâ in Galliam. » Hoc idem de impietate dicatur; in ministros, in politicos, in aulicos ex avaritiâ proficiscitur. Exemplum piscis ingentis, cui jus est parvum edendi, est iis argumento quâvis exceptione majori, ita ut Machiavelli Spinosæque systema sequendum sibi arbitrentur, et tanquàm falsum quod Salomon, quod Evangelium docuit, repudient. Libido et fortassè cantiuncula in hominibus rebus venereis addictis eam peperit, sufficiunt quibusdam ii versiculi :

Si peccare adeò est suave, verùm
Non peccare adeò necesse, nostra, heu!
Natura aspera, quæ legi repugnas,
Heu! lex aspera, quæ nimis gravas nos!

Hæc, inquam, sunt argumenta illa, quæ primùm quidem efficiunt ut illi dubitent, tum ut placita Epicuri Petroniique omninò amplectantur. Demùm in ardelionibus et in ambitiosis impietas oritur ex cupiditate nomen ingeniorum acutorum et præjudiciis liberorum in cœtibus sibi comparandi. « Putant hi, « inquit Baylius (2), qui eos probè nôrat, è « singularibus audacibusque quibusdam sententiis se famam magnorum virorum sibi « esse concilaturos... Itaque paulatim in eam « consuetudinem abeunt, ut impios sermones « habeant; quòd si etiam libido ad hanc gloriæ cupiditatem accedat, velociùs iter confi- « ciunt; » paulòque post : « Doctrinarum capita non versârunt, quædam tantùm objecta « didicerunt, obstrepuntque in conventibus, « loquunturque ex ostentatione. » Quænam autem ratio magis à sanâ mente abhorrens dari potest? Postulo enim : vel hi modis his omninò ex animo religionem delent, et athei aut deistæ reverà fiunt, quia ita sibi persuadent, aut cupiunt quidem esse, conanturque id sermonibus demonstrare, improbèque agunt, quasi crederent neque æternitatem neque Deum esse; sed hæsitant, dubitantque tantùm de his capitibus. Si verè athæi sunt, qui homines unquàm magis illis insipiunt, qui rationibus tam infirmis moti, systema illud deserunt, quod, ut ignorare nequeunt, fundamentis adeò firmis nititur, ut ea concutere nequeant, aliudque amplectuntur, quod plura habet, quæ inter se repugnant, quin in ea possint componere? Si verò tales esse avent, quinam ergo homines iis sunt infeliciores, si dubitatione æstuantes eam eligunt sententiam, è quâ certò sciunt æterna et funestissima consequentia esse profectura; contrariamque deserunt, cujus evidentiam ex animo suo removere prorsùs nequeunt, et summa ex eâ emolumenta redundantia cognoscunt? Ergo quòcumque libertini, de quibus loquimur, suntque maxima hujusce scholæ pars, se vertant, se homines sanâ mente carentes produnt. Quoniam pars secunda dilemmatis à nobis allati verior est, vulgaresque hi athæi, deistæque, nonnisi dubitant, vel cæcutiunt, vel malitiosè ignorant, placet apertiùs hanc infelicem stupiditatem in quam incidunt, coloribus quibus illam præclarus Blasius Pascalius in primo suarum sublimium Cogitationum de religione pingit, oculis subjicere : « Horum tranquillitas « in suâ ignorantiâ est quid monstrosi, et « cujus opus est insolentiam stupiditatemque

(1) « Si donc on veut réduire les causes des « progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de « l'amour, et en France celui de la nouveauté, « ou peut être d'une chanson. » Mémoir. pour servir à l'Hist. de Brandburg., p. 27, part. 1.

(2) « Ils s'imaginent que la singularité et la « hardiesse des sentiments qu'ils soutiendront, « leur procurera la réputation de grands es- « prits..... Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies, et si la « vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils « marchent encore plus vite dans ce chemin... « Ils n'ont guère examiné, ils ont appris quelques objections, ils en étourdissent le monde, ils parlent par un principe de fanfaronnerie. » Dict. crit., art. *Desbarreaux* Rem. F.

« iis ipsis ostendere qui ita vivunt, objicien-
« do eorum oculis, quod in ipsis accidit, ut
« suæ infirmitatis conspectæ erubescant. En
« enim quomodò ratiocinentur homines, cùm
« in hâc suî ipsius ignorantiâ vivere consti-
« tuunt (dictumque intelligatur id de quovis
« dubio, et cæcitate de præcipuis religionis
« capitibus), quin quærant, ut illuminentur:
« Ignoro, quis me creârit, inquiunt hi, et
« quid sit mundus, et quid ego, in omnium
« rerum ignorantiâ summâ versor. Nescio
« quid sit meum corpus, quid mei sensus,
« quid anima mea, et hæc ipsa meî portio
« quæ cogitat quod dico, quæ advertit quod
« libet, et seipsam quoque nihilò magis se
« cognoscit quàm reliqua entia. Video immen-
« sum hoc universi spatium, quod me com-
« plectitur, meque adhærentem comperio parti
« uni hujus latissimæ quoquoversùm extensio-
« nis, quin sciam, cur potiùs hoc in loco,
« quàm in alio collocatus fuerim; quin sciam
« cur exiguum hujus vitæ spatium datum
« mihi fuerit hoc potiùs tempore, quàm ullo
« alio totius æternitatis quæ præteriit, aut
« quæ futura est. Quòcumque oculos converto,
« nonnisi infinita conspicio, quæ me ut ato-
« mum, aut umbram absorbent, quæ mo-
« mento temporis perdurat, nec revertitur.
« Quod novî, hoc est, citò moriendum mihi
« esse; at quod minùs novi, est mors hæc
« eadem, quam nequeo effugere; sicut autem
« me latet unde venerim, ita me latet quò
« iturus sim; et hoc unum scio, me ex hâc
« vitâ decedentem aut in nihilum casurum,
« aut in manus Dei irati, quin tamen nôrim,
« utra harum conditionum æternùm obven-
« tura mihi sit. En meus status, miseriarum,
« infirmitatis, inscitiæque plenus. Et ex hoc
« colligo, ita, donec vixero, mihi vivendum
« esse, ut nihil cogitem id quod accidere
« mihi debet; mihi obsequendum esse cupi-
« ditatibus meis, quin quidquam advertam,
« quin quidquam perturber, omnia peragens,
« ut æternùm peream, si quod (à religione) di-
« citur, verum sit. Forsitan possem has tene-
« bras discutere; at nolo tantùm mihi incom-
« modi sumere, et ne latum quidem unguem
« progredi, ut lumen inquiram; contemnen-
« tique eos, qui hoc sibi negotium comparant,
« mihi in animo est, obviam ire, quin conside-
« rem, aut pavescam, casui tam ingenti, et
« æquo animo mortem subire incertum de
« futuri mei statûs æternitate. » Hactenùs
Pascalius. Ludus erit lectori non hebeti detor-

quere id quod ille ait, ad omnes hos ardelione-libertinos, qui mortales contagione inficiunt, quique nihil intentatum relinquunt, ut eò tandem deveniant, ut de religione dubitent. Si de impietate, aut deismo iis persuasum non est, ut reverà non est, sed tantùm dubitant, ambigunt, suspensi sunt, anxiique jam; illi ita pergentes vivere homines omnium, qui usquàm sint, mortalium insanissimi, et maximè efferi sunt. Et audebunt adhuc sibi plaudere, se spiritus fortes dicere, et non potiùs imbecillos et furentes!

Alium tamen horum insaniæ colorem nobis auctòr modò laudatus in oculis ponit, illa eadem vestigia indigitans, quibus hi, ut famam spirituum magnorum sapientiumque sibi concilient, insistunt; scilicet cùm diligentiam affectant, ut in cœtibus verè impietatem profiteri criminosas in religionem orationes habentes videantur, ostendentesque ut philosophos acutos, subtilesque se illam parvi facere, longèque aliter ac vulgus, quod illam plurimi ducit, sentire. Hic quoque ejus verba recitemus:

« Audierunt hi, elegantes seculi mores in
« hoc esse positos, ut ostentetur impietas.
« Hoc est id, quod illi dicunt jugum excus-
« sisse, eorumque pars maxima nisi ut alios
« imitetur, id facit. At si in his restat adhuc
« communis sensûs unciola, difficile non erit
« iis ostendere, quàm parùm sapiant, dùm hoc
« modo existimationem sibi comparare stu-
« dent. Eam sibi conciliandi ratio hæc non est,
« ne ab justis quidem rerum æstimatoribus,
« et ab iis, qui nôrunt rationem unam, quâ
« fama acquiratur, esse hanc, honestatem,
« fidem, æquitatem colere, commoda amicis
« præstare; quandoquidem homines ut pluri-
« mùm nonnisi propter utilitatem alios amant.
« Jam quod emolumentum possumus percipere
« ab homine, qui gloriatur se excussisse ju-
« gum, se non credere Deum esse, qui opera
« nostra scrutetur, se suorum factorum esse
« dominum, eorumque sibi tantùm se reddi-
« turum esse rationem? Putatne fortassè hic
« hujusmodi sermonibus se efficere, ut sibi
« fidem habeamus, ut ab se auxilium, consi-
« lium, opemque in calamitatibus speremus?
« Arbitraturne, gratissima se nobis nuntiâsse,
« cùm dicit se dubitare, num anima nostra
« sit quidquam aliud quàm fumus, vaporque,
« idque elatâ fronte, tumidoque ore dicit?
« Estne hoc lætè dicendum, annon potiùs
« mœstâ fronte, dimissisque oculis ceu om-

« nium luctuosissimum ? Si attentè id hi con-
« siderent, videbunt esse hoc ita turpe, adeò
rationi absonum, sic honesti infestum,
« tamque ab eâ famâ, quam aucupari stu-
« dent, remotum, ut nihil magis iis contem-
« ptum, odiumque hominum conciliare, eos-
« que ignorantes insipientesque magis osten-
« dere possit. Et sanè si interrogentur, cur
« ita impiè sentiant, cur de religione dubi-
« tent, rationes tam infirmas, tam ineptas
« afferent, ut potiùs contrarium sint proba-
« turæ. Hoc est, quod iis quodam die satis
« aptè quidam dicebat : *Si vos,* aiebat hic, *per-*
« *gitis hoc modo loqui, enimverò me ad sanita-*
« *tem restituetis.* Et meritò quidem. Quis enim
« non horresceret, se illa sentire, quæ homi-
« nes ita contemnendi, abjectique sentiunt? »
Hæc doctus Gallus (1).

Si ergo libertinorum pars maxima consideretur aut in impietatem prolapsorum ineptissimis motorum causis, aut ita in suâ obstinatione permanentium dubiorum, anxiorum, ancipitiumque, aut putantium se auram famæ decorisque captaturos, quin fortassè quidquam aliud habeant ex se, nisi ut veluti servile pecus alicujus insignis libertini sermones imitentur, ex his omnibus, inquam, si eos consideremus, quotquot in terris sunt mortalium insanissimi omnium detegentur.

At poteritne fortassè hoc idem de atheis, aut deistis è systemate dici, qui se doctos jactitant, scriptisque religionem oppugnant? Nihil sanè ii magis ingratum audire possunt, sed nihil æquius potest illis adscribi. Nihil pluries in eorum scriptis offenditur, quàm verba *rationis rectique sensûs;* nihilque magis ab iis abest, quàm ratio, rectusque sensus. His telis se unos instructos credunt, hisque rentur, se tot relaturos triumphos, quot ore rotundo sophismata expromunt. Eorum ratione omnia edomita, victaque corruere debent. Objiciturne iis suâ cum auctoritate religio? commentum est; cum suis operibus Patres? superstitiosi sunt; suis cum argumentis philosophi? minùs sapiunt; suo cum vivendi modo boni? fanatico morbo laborant; cum suo universo consensu genus mortalium totum? lævum est. Ipsi, ipsi soli, rectè prospiciunt ratione suâ, suoque sensu. Iis in lancibus divinâ humanâque, historiam, scientias, theologiam, politicam, sacerdotium et imperium suspendunt. Idque unum debet esse verum, aut justum, existit, aut existere nequit, quod iis videtur. (Valsecchi, ibid., lib. 3, part. 2, cap. 1.)

(1) Vid. supra, part. 1, sect. 1, hujus voluminis, ubi de confutatione atheismi. Plura ibi reperire est ejusdem inclyti Pascalii, idem argumentum gallicè suo modo versantis.

3° Systema novatorum.

Quamvis innumera sunt argumenta, quæ hæreticos nostrorum temporum et eorum ab Ecclesiâ catholicâ separationem injustam, et eorum sententiarum hujus dogmatibus adversantium falsitatem, eorumque jactatæ reformationis vitia ostendere possunt, ex maximis tamen, gravissimisque ad eos è mortifero, quo opprimuntur, somno excutiendos esse deberet illud (estque sanè in quibusdam, si Deo placet), ad pestiferas hæreses, imò ad eam ipsam impietatem, cujus fontes investigamus, eos viam munivisse. Effractis turgidi fluminis arginibus, mirum non est, si undequàque effluit, et dissita etiam loca inundat, devastatque. Jam hæc repagula scilicet humanis ingeniis per novatorum systema fuerunt avulsa. Hæc nempe causa est una, cur tot errores in dies erumpant, neque intra Europæ limites contenti, maria trajiciant, inficiantque miserrimè etiam novi orbis incolas. Hoc est caput illud ingens, maximumque, quod exponendum, demonstrandumque suscipimus.

Primùm ergo constat, Catholicos *in Dei verbo* suæ fidei regulam, suarumque actionum normam et agnoscere et semper agnovisse. At hoc *Dei verbum* illi à parente suâ, quæ Ecclesia est, suscipiunt, ad quam cùm Christus Spiritum sanctum se missurum pollicitus fuerit, miseritque, à quo illustraretur, regereturque usque ad seculorum consummationem, illa proinde et fallere et falli nescia, hujus divini verbi veras significationes explicat, imprimensque in filiorum suorum mentibus intellectum ejus, finem controversiis imponit, erroresque indigitat, damnatque. Hæc methodus repudiata in causâ fuit, cur tot fideles ab illâ desciscerent; repudiumque hoc est adhuc nota præcipua eorum reformationis. Licet de pluribus dissentientes, omnes tamen et Calvinistæ, et Lutherani in hoc conveniunt, *Scripturam sacram esse solam Christianorum fidei regulam; nullumque in terris esse ejusdem sacræ Scripturæ interpretem, qui falli non possit.* Ex quo sequitur, à quolibet Christiano legendam esse sacram Scripturam, eam illum explicare posse secundùm sententiam suam, eumque tanquàm Spiritûs sancti verum sensum credere, quem ille intellexerit. Hinc cùm minister

verbi gratiâ, Genevæ, ex cathedrâ magno verborum apparatu ostendere nititur, institutionis verba, *hoc est corpus meum*, accipienda esse in sensu figurato, si sutor sibi persuadet, intelligenda esse sensu obvio et litterali, hunc potest, debetque sequi : neque auctoritas ministri, aut totius Genevensis, Calvinianæque Ecclesiæ potest illum cogere, ut aliter sentiat. Cùm hoc certo certius sit, et in hoc consistat, ut diximus, Reformatorum ingenium, qui propterea sequendum in rebus ad religionem spectantibus examen esse tanquàm peculiarem notam suam jactitant, ut differant à Catholicis, qui auctoritatem esse sequendam sentiunt ; en originem vis illius admirandæ sectarum, in quas à separatione ab Ecclesiâ catholicâ factâ Protestantes diversi abierunt. Hic fons est earum varietatum, quas de dogmatibus gravissimis in eâdem sectâ exortas vidimus. Hic demùm fons illius inconstantiæ credendi in singulis sectariis, ejusque religionis variæ, libidinosæque, quæ viam ad impietatem sternit. In hanc talem, tantamque perturbationem hæretici ministri declament, ut libet : at principium reprimens, sive remedium præsens ad has turbas coercendas è systemate nullum habent.

Res per se ipsa patet. Tamen grave non sit lectori materiam hanc tractatam non à Catholico, sed à Costio litterato Belgico audire, qui cùm in gallicum sermonem *Christianismum rationabilem* Lockii, de quo alibi mentionem fecimus, vertisset, editioni quartæ dissertationem suam addidit, in quâ ex Lockii *operis principiis* putat, *se statuere verum, solumque modum uniendi Christianos omnes, utcumque aliter sentiant* (1). Costii ergo propositio talis est : « Omnes eos (2), qui Jesum Christum « patronum, dominum, regemque suum agnoscunt, neque quidquam credunt, quod non « credant ex animo, Christum, aut ejus Apostolos in sacris litteris docuisse, huic divino « Domino subjici, et omnes esse membra ejus « Ecclesiæ, ac proinde nullum jus eos habere « sese invicem anathematizandi, aut excludendi « à salute, licet diversas sententias habeant, « per quas in tot sectas, aut communiones « diversas abierunt. » Videt sapiens lector, quæ immensa errorum seges hinc exoriatur. Est qui colat Trinitatem, est qui irridet ; qui fatetur Christum Dei Filium, qui eum purum hominem facit ; qui admittit sacramenta, qui rejicit ; qui credit mysteria, qui deridet. Summatim et Ariani, et Nestoriani, et Pelagiani, et Albigenses, et Sociniani, et Lutherani, et quotquot fuerunt, aut esse possunt unquàm hæretici, omnes in unum coeunt, omnibusque concedenda salus est, si in sacris Litteris pestiferos, quos imbiberunt, errores reperire, aut in iisdem Scripturis locum nullum, qui illos coarguat, offendere sibi videantur. Horret Catholicus infandum hoc tantùm audiens ; et sanè Costius ipse in decus nostrum ait, *Catholicos romanos secundùm sua principia hoc posse rejicere* (licet arbitretur, hæc nostra principia non satis stabilia esse : de quâ re loquemur postea). Sed quod ad Protestantes attinet, suo quidem judicio id ex eorum systemate, et ita ex naturâ suâ, et tam rectè consequitur, ut patet *nihil jure illi objici posse* (1). Et sanè audiamus ejus orationis unum, alterumve locum : « Quomodò (2), inquiet aliquis Prote-

(1) *Dissertation, où l'on établit le vrai et l'unique moyen de réunir tous les Chrétiens, malgré la différence de leurs sentiments.*

(2) N. VIII. — « Tous ceux qui, reconnaissant Jésus-Christ pour leur maître, leur seigneur et leur roi, ne soutiennent rien qu'ils « ne croient sincèrement avoir été enseigné « par J.-C. ou par ses Apôtres dans les saintes « Ecritures, sont tous sujets de ce divin Seigneur, tous membres de son Eglise, et « ainsi ils n'ont aucun droit de s'anathématiser les uns les autres, et de s'exclure « mutuellement du salut, malgré ce grand « nombre de sentiments qui les partagent en « tant de sectes, ou communions différentes. »

(1) N. X. — « Plus j'examine cette conséquence, « plus elle me paraît bien fondée et à l'abri de « toute objection raisonnable de la part des « Protestants. Car pour les Catholiques romains, ils peuvent la rejeter selon leurs principes. »

(2) Ibid. : « *Comment*, s'écriera quelque Protestant zélé pour son parti, et qui se fait un « article de foi de damner tous ceux qui rejettent les dogmes de son Eglise, *comment « est-il possible qu'on s'avise jamais de recevoir « un principe qui remplirait l'Eglise chrétienne « de toutes sortes d'hérésies?* Point de passion, je « vous en prie ; l'emportement n'a jamais terminé aucune question. N'est-il pas vrai que « l'Ecriture-Sainte doit être l'unique règle de « la foi des Chrétiens, et qu'il n'y a présentement sur la terre aucun interprète infaillible de l'Ecriture-Sainte? Tous les Protestants conviennent de ces deux principes. « Or, s'ils les admettent sincèrement, comme « ils l'ont déclaré mille et mille fois dans leurs « sermons, dans leurs confessions de foi, et « dans les livres qu'ils ont écrits contre les « Catholiques romains, il faut qu'ils reconnaissent que chaque Chrétien a un égal droit « d'interpréter l'Ecriture par lui-même ; et « qu'une doctrine qui est article de foi pour « un Chrétien, parce qu'il la voit dans l'Ecriture, ne l'est pas pour un autre, qui ne peut

« stans suæ sectæ fidus propugnator, quique « fidei articulum putat eos omnes damnatos « credere, qui suæ Ecclesiæ dogmata rejicit : « *Qui fieri potest ut admittatur dogma, quod « christianam Ecclesiam quovis hæresum genere « inficeret ?* Quæso, inquit Costius, mitiùs, ne « surgat tibi vitrea bilis : bilis nullam controver- « siam dijudicavit. Nonne verum est, sacra Scri- « ptura, oportere, ut sit Christianorum fidei « regula una ? Nullumque nunc in terris esse « sacræ Scripturæ interpretem, qui falli, et « fallere non possit ? Omnes Protestantes de « his duobus capitibus idem sentiunt. Jam si « illi hæc ex animo credunt, ut millies fassi « sunt in suis sermonibus, in suis fidei con- « fessionibus, in libris ab iis in Catholicos « romanos scriptis, oportet, ut confiteantur, « cuilibet Christiano interpretandi sacram « Scripturam æquam esse potestatem, doctri- « namque, quæ est fidei dogma huic Christia- « no, quia in sacris Litteris eam invenit, « alteri eam ibidem comperire nescienti non « esse hujusmodi. Ac proinde nulli Protestanti « jus est detrahendi, anathematizandi, tradu- « cendique hæreticos eos, qui cùm Scripturam « versârint quàm maximâ possunt diligentiâ, « in eâ aliud reperiunt, ac ille hausit. Inve- « nisne, exempli causâ, in sacris Litteris de « consubstantiatione, de ubiquitate corporis « Christi, de prædestinatione absolutâ do- « gmata ? Ea sunt tibi credenda, neque aliter « facere debes, hoc tibi do lubens, quan- « doquidem tu Scripturam certissimam tuæ « fidei normam ducis. At si ego hæc eadem « dogmata rejicio, quia in sacris Litteris ea re- « perire nequeo, non video, quænam tibi « mecum irascendi causa sit, me traducendi, « me ut hæreticum fugiendum, tradendum- « que diabolo et angelis ejus damnandi. Hoc « est, inquam, quod me non intelligere aio. « Saltemne postules, ut ad salutem conse- « quendam credere tenear, omnes doctrinas, « quas in Scripturâ vides, reapsè in illâ esse, « etiamsi ego in illâ videre non possim ? At si id « est, cur me sacram Scripturam legere, *om- « nia examinare, et tenere id quod bonum est* « jubes, ut D. Paulus apertè docet ? Cur po- « tiùs earum doctrinarum, quæ in sacro vo- « lumine continentur, elenchum mihi non « contexis ut sciam quid credendum sit, ut « aiebat comes Grammontii ? Quid opus est, « ut eas in Scripturâ perquiram, ubi fortassè « eas non reperiam, cùm cæteroquin inventæ, « vel non inventæ æquè credendæ mihi sunt ? « Quanquàm quâ ratione vis me credere, hu- « jusmodi dogma in sacris Litteris reperiri, si « ego Marte meo illud detegere nescio ? Id « potest auctoritate tuâ solâ fieri. Quamvis « enim doctor, professor, prædicansque sis ; « licet plura volumina de gravissimis theolo- « giæ controversiis composueris, homo tamen « es, hoc est, falli potes ; ac proinde nullum « tibi jus est me necessariò cogendi, ut verbis « tuis motus credam hæc, aliaque dogmata in « sacris Libris inesse, si ego ea per me agno- « scere non possum. » Hactenùs Costius, qui diversis sub aspectibus hoc idem argumentum æquè sen per validè Protestantibus objicit, ut,

« l'y trouver. Et, par conséquent, nul Protes- « tant n'a droit de diffamer, d'anathématiser « et de traiter d'hérétiques ceux qui, après « avoir étudié l'Ecriture-Sainte avec tout le « soin dont ils sont capables, y voient tout « autre chose, que ce que sont les dogmes de la « consubstantiation, de l'ubiquité du corps de « J.-C. et de la prédestination absolue ; vous « devez les croire ; vous ne sauriez vous en « dispenser, j'en conviens, puisque vous re- « gardez l'Ecriture comme la règle infaillible « de votre foi. Mais si je rejette ces mêmes « dogmes, parce que je ne saurais les dé- « couvrir dans l'Ecriture, je ne vois pas que « vous puissiez vous emporter contre moi, me « décrier et me damner comme un hérétique « abominable, dévoué au diable et à ses anges. « C'est là, dis-je, ce que je ne saurais com- « prendre : à moins que vous ne prétendiez « que pour être sauvé, je sois obligé de croire « que toutes les doctrines que vous voyez « dans l'Ecriture, y sont effectivement, quoique « je ne puisse les y découvrir moi-même. Mais « si cela est, pourquoi me recommandez-vous « de lire l'Ecriture-Sainte, *d'examiner toutes « choses, et de retenir ce qui est bon*, comme « saint Paul nous l'ordonne expressément ? « Que ne me donnez-vous plutôt une liste de « toutes les doctrines que vous croyez renfer- « mées dans ce sacré livre, afin que je me dé- « pêche de les croire, comme disait le comte « de Grammont ? Qu'est-il besoin que je les aille « chercher dans l'Ecriture, où je ne les trou- « verai peut-être point, puisque je suis égale- « ment obligé de les croire, que je les y trouve « ou non ?

« Mais encore, sur quoi fondé voulez-vous « que je croie qu'un certain dogme est dans « l'Ecriture, si je ne puis l'y voir moi-même ? « Ce n'est pas sur votre pure autorité. Car, « que vous soyez docteur, professeur, prédica- « teur ; que vous sachiez de l'arabe, du grec, « de l'hébreu, du latin et du syriaque ; que « vous ayez même composé de gros livres sur « les plus importantes questions de la théolo- « gie, vous êtes pourtant homme, c'est-à-dire, « sujet à vous tromper, et par conséquent vous « n'avez aucun droit de m'imposer la néces- « sité de croire, sur votre parole, que telles « et telles doctrines sont contenues dans l'E- « criture-Sainte, si je ne puis les y voir moi- « même. »

è systemate concedendam esse ab iis hujusmodi immodicam cogitandi libertatem, ostendat.

Ita sanè se res habet, et præter rationem etiam experientia ipsa potest nos docere, hominem per hanc stratam viam usque ad impietatem pervenire. Socinianus sit nobis exemplo. Elatâ fronte negat hic divinarum Personarum Trinitatem (1), negat Jesu Christi divinitatem, omnia mysteria negat, quæ humanâ ratione superiora in revelatione continentur. Neque verò id satis est : divinam præscientiam, æternasque pœnas de medio tollit. Quid plura? cum suæ sectæ ducibus (2) ait, materiam esse æternam, ac proinde Deum ex nihilo mundum non condidisse; additque demùm, in hâc rerum universitate nihil aliud esse nisi corpora. Quid ampliùs requirimus, ut hominem ad naturalismum, ad deismum, et propè ad atheismum progressum videamus? Infremit Protestans, eumque damnat : Socinianusque respondet mitis, se hùc pervenisse ejus impressa vestigia secutum. Respondet, se ab eo didicisse legere per se sacras Litteras, repudiatoque quovis duce (siquidem Protestantium sententiâ nullus in terris est, qui falli non possit), oraculisque sacri Voluminis eum intellectum subjicere, quem ipse potissimùm vult. Quare pergit dicere, se arbitrari, posse se explicare sensu allegorico omnia mysteria, sicut Calvinista opinatur, sensu figurato *Institutionis* verba esse accipienda : sibique videri jure se posse rejicere omnes modò recensitas doctrinas, quia aut in Scripturis eas non reperit, aut sibi aliter ac Protestantes sentiunt, cœtus quidem honore dignus, at qui falli, et fallere potest, illæ intelligendæ videntur. Quid respondere possit huic impio Calvinista aut Lutheranus, qui ea principia, per quæ à nobis descivit, deserere nolit, equidem ignoro.

Verùm audire placet, quomodò hæc Socinianorum methodus, veluti illatio è Protestantium systemate deducta ab immortali Bossuetio demonstretur (*Histoire des Variat.* lib. 15, n. 123). Ita scribit : « Advertit Juriæus (et post « illum Franciscus Buddæus, aliique novatores) Socinianos ab Ecclesiâ romanâ diù post « Reformationem fuisse egressos. Quid mirum? « Lutherus, Calvinusque quoque ab illâ desciverant. Quæritur hîc, num Ecclesiæ romanæ « constitutio, an nova forma, quâ Reformati « Ecclesiam induere voluerunt, his innovationibus locum dederit. Sed facilè Socinianismi « historia controversiâ definiri potest. Anno « 1545 sequentibusque, annos viginti post- « quàm Lutherus terminos à majoribus nostris « statutos transgressus est, cùm omnium animi « perturbarentur, concuteretur que tellus ejus « semper quid novi afferentis disputationibus, « Lælius Socinus, ejusque socii, clandestinos « cœtus in divinitatem Filii Dei in Italiâ habuerunt. Georgius Blandratus, et Faustus « Socinus, Lælii nepos, doctrinam defenderunt « an. 1558 et 1575, sectæque fundamenta « jecerunt. Eodem modo, quo usus est Zuinglius, ut abuteretur illis verbis : *Hoc est* « *Corpus meum,* interpretati sunt illa, quibus « Christus appellatur Deus, Sociniani eorum- « que gregarii. Si Zuinglius arbitratus est, se « cogi, eò quòd non poterat percipere integrum humanum corpus, cùm Eucharistia distribuebatur, ad confugiendum ad interpretationem figuratam; Unitarii crediderunt, « eodem modo sibi agendum quoad omnia alia « mysteria, quæ comprehendi non possunt. « Postquàm autem hanc statuerunt inter se « regulam, figuratè omnia Scripturæ loca, in « quibus intelligendis ratio vim patiebatur, interpretandi, magis magisque eam produxe- « runt, quotiescumque intellectui hujusmodi « vis erat perferenda. Huic perversæ voluntati « à Reformatione inductæ generalia fundamenta, quæ jecerat addamus. Auctoritate « Ecclesiæ neglectâ, pastorum successione « nauci factâ, seculis præteritis erroris insimulatis, sanctis Patribus per contemptum « habitis, repagulis pudoris omnibus effractis, « ratione humanâ omninò se contentâ, ecquid « aliud consequi poterat, nisi quod vidimus « nempe de omnibus religionis capitibus quid

(1) Legi possunt hujusmodi errores collecti, confutatique à nostris theologis catholicis. E Protestantibus occurrit mihi Stegmannus, qui circiter medium præteritum seculum edidit librum inscriptum : *Photinianismus, hoc est, succincta confutatio errorum Photinianorum.* Amstel. 1658.

(2) Cudwortus system. Intel. cap. 4, § 6 : « Postremo recentiores quasdam inter Christianos sectas adhuc pro materiæ pugnare « æternitate, neminem temerè fugit eruditorum. Verùm hi simul, quod olim fecisse « Stoïcos diximus, nihil esse in hâc universitate, si à corporibus discesseris, reliqui contendunt. »

Ad quem locum hæc adnotat Moshemius : « Socinianos inprimis intelligit, quorum præcipuos negare notum est, Deum ex nihilo « terrarum orbem construxisse. Sed nec inter « reliquas Christianorum familias desunt, quibus idem placet. Ex civibus Cudworthi, ut « de aliis taceam, Thomas Burnetus non ita « pridem hanc opinionem professus est. Vide « ejus Archeologiæ philos., l. 2, c. 9, p. 520. »

« quid libido ferret, dicendi, sentiendique ? » Hactenùs Bossuetius, qui copiâ magnâ verborum, argumentorumque quovis genere caput hoc in *Monitis ad Protestantes* tractat, ostenditque contra supradictum ministrum Juriæum infelicem immortalis *Historiæ variationum* oppugnatorem principia, statumque impietatis Socinianæ sub auspiciis prætensæ Reformationis.

Erit tamen operæ pretium animadvertere, quomodò theologus Lutheranus minùs reverà turbulentus, minùsque Juriæo fanaticus, nempe Franciscus Buddæus, ingressus ipse quoque in hanc arenam hunc lethalem ictum repellere se posse crediderit, qui eamdem sectam suam et dedecorat, et labefactat. In lucem edidit Dissertationem inscriptam *de Origine Socinianismi, quæ non est tribuenda emendationi* (dicendum potiùs erat *corruptioni*) *Ecclesiæ* à Luthero et à Calvino factæ. Relatis itaque duorum Socinianorum historicorum sententiis (1), qui scribunt, Lutherum, Zuinglium, Calvinum, Memnonem rebus novis fuisse *candidam auroram nuntiam illius clarissimi diei,* qui terrarum orbi Socinum protulit; indignatur theologus noster de hâc laude, et ad eam confutandam velut falsum commentum ab iis inventum in suæ impietatis defensionem se accingit. Ita igitur scribit : « Esto arripuerint isti (Socinianî) « ex Ecclesiæ emendatione occasionem eò us- « que progrediendi (quod tamen nec proba- « tum est, nec probari unquàm potest), non « magis inde exortæ impietatis istius culpa in « nos transferri potest, quàm in Apostolos, vi- « rosque apostolicos, quod eodem, quo ipsi « Evangelii doctrinam propagârunt tempore, « Simoniani, Cerinthiani, Gnostici, aliique « hæretici enati sunt; quorum nunquàm au- « dita fuissent nomina, nisi extitissent, qui ve- « ritatis divinæ lucem per universum diffun- « dere orbem suarum duxissent esse partium. » Hactenùs Buddæus, qui suæ sectæ, suorumque capitum amore abreptus doctrinam valdè communem, quam ille, ut theologiæ professor, nullomodo ignorare poterat, non videt; quæ est, duo occasionis genera esse : una talis est suâpte naturâ, quia illa reipsà per se ad aliquem finem ducit et impellit, altera è suâ naturâ cùm indifferens sit solùm ex alieno usu aut pravo, aut bono alicujus effectûs occasio fit. Jesu Christi verba (quis dubitet?) erant omnia divina; Judæis tamen propter eorum perfidiam offensioni erant (1). Evangelica doctrina quondàm ab Apostolis per orbem prædicata, et ad nostram ætatem usque ab Apostolorum successoribus in orthodoxâ Ecclesiâ conservata est *veritatis* verbum ; non aliunde ergo, quàm ex humanâ pravitate aut apostolicis, aut nostris temporibus in Ecclesiæ sinu error nasci poterat. Clarissimè igitur patet, natarum hæresum causam non posse in Evangelii prædicationem, aut in religionis orthodoxæ systema refundi, quæ è suo instituto tantùm abest, ut iis aut faveat, aut illas patiatur, ut etiam eas damnet. Sed cùm vobis Socciniani dicunt, *jactatam Reformationem fuisse candidam auroram, cujus sunt ipsi meridies,* cùmque nos dicimus, vestras fatales novas res occasionem tantæ impietati dedisse, occasio intelligitur, quæ è suâ naturâ talis est, id est, quæ per seipsam hùc usque ducit. Etenim præcipuum vestrarum Ecclesiarum caput est, regulam fallere et falli nesciam christianæ fidei de medio tollere, et religionem cujuscumque libidini permittere ; quod simul ac constitutum fuit, patuit aditus, quà ad hæc tam gravia, tamque intolerabilia Sociniani pervenerunt. Desipit ergo qui Apostolorum prædicationem, turbasque à Luthero et à Calvino concitatas, hæreses primis seculis exortas, et Socinianismum sub vestrorum patrum auspiciis extremis his temporibus disseminatum ex æquo componit, ac proinde opus maximè arduum aggredieris, imò quod nullo modo fieri potest, cùm vis excusatione hâc te à crimine purgare, quo systema tuum quoad essentiam notamque suam te damnat.

Non cadit animis Lutheranus theologus : repellere ictum, et respondere accusationi nititur, quæ ab auctore *Historiæ Socinianismi* illi fuerat objecta. Eò libentiùs ejus sententias affero, quò magis, cùm sit ille et ingenio et eruditione clarus, lector ineptas tenuesque eas videns, colliget per seipsum, argumento nostro nullo posse pacto responderi. Inquit ille: « Nec ratio illa, quâ probare voluit (auctor « anonymus Historiæ Gallicæ Socinianismi) « cur ex Ecclesiæ emendatione non potuerint « non Socinianorum aut progigni, aut promo- « veri errores, nullius momenti est. Non alium « utique aut quæstionum, aut controversia-

(1) Andreas Wissowatius in Narratione compendiosâ *quomodò in Poloniâ à Trinitariis reformatis separati sint Christiani unitarii.* Stanislaus ubieniecius *in Hist. Reformationis Polon.*

(1) Tunc accedentes discipuli ejus dixerunt ei : Scis, quia Pharisæi audito verbo hoc scandalizati sunt? At ille respondens ait... Sinite illos : cæci sunt, et duces cæcorum. *Matth.* 15.

« rum admittimus judicem, quàm Scripturam « sacram, aut Spiritum sanctum per Scriptu- « ram sacram ad nos loquentem. Neque alium « admittere judicem possumus. Ad interpreta- « tionem autem Scripturæ sacræ quod attinet, « tantùm abest, ut omnes ingenio suo pro lu- « bitu indulgendi potestatem faciamus, ut po- « tiùs secundùm regulas certissimas, eviden- « tissimasque, quarum præcipuas ipsa Scri- « ptura sacra suppeditat, eam explicandam « contendamus. Et hancce qui ingreditur viam, « eam quoque inveniet religionem, non quam « quisque ingenio suo convenire putat, sed « quam unicè veram esse Scriptura sacra lucu- « lenter demonstrat. »

Pulchra enimverò verba, at in Protestantis ore nihil significant. Semper eòdem redit, Catholicorumque argumentum semper est invictum. Requiritur enim à Buddæo, ad quemnam statuere in suâ Ecclesiâ has *regulas certissimas* Scripturam interpretandi spectet? Non ad auctoritatem aut synodorum, aut pastorum (nulla siquidem in iis inesse potest), sed ad studium, ad inquisitionem, ad privatam cujuscumque sententiam. Illæ ergo interpretandi regulæ, quæ quibusdam claræ, evidentes et signatæ in Scripturâ videbuntur, ejusmodi non erunt aliis, et contra quædam aliæ videbuntur claræ, et in Scripturâ contentæ, quas illi non detegent. Jam aut illos, aut hos procul dubio erraturos esse; neque his tamen, neque illis jus erit suas veras, certasque venditandi, reprobandique aliorum *leges*. Cùm ergo leges interpretandi penès Protestantes sint ad lubitum cujusque, dubiæ omninò sunt, et incertæ. Verùm hoc non est satis; fingamus omnes convenire de his legibus statuendis; componique inter vos, quod fieri non potest, canonum *ermeneuticorum*, aut criticorum, disputationi, aut varietati minimè obnoxiorum corpus : quid tum? Oportet, hos canones ad Scripturæ loca aptari, ut inde sensus eruatur, statuanturque hoc modo doctrinæ et dogmata. At hoc opus, cùm constet, inter vos nullam esse auctoritatem falli et fallere nesciam, ad quam spectet, cujusque privato judicio est permittendum; jam in idem malum relabimur, siquidem sicut variæ sunt sententiæ, tot etiam erunt locorum interpretationes, tot dogmata, tot proinde religiones. Apertior ratiocinatio nostra esse nequit. At experientia ipsa quâvis ratiocinatione major id confirmat. Buddæi theorema de regulis è Scripturâ deductis ad ipsius interpretationem Lutheranis, Calvinistis et Socinianis (ut alios heterodoxos à nobis divisos silentio præteream) est commune : jam hoc theorema in mente et præ oculis habentes legunt Scripturam primi, et in illâ, exempli causâ, præsentiam realem inveniunt; eam legunt alteri, neque se illam reperire, Jovem lapidem testantur : eam pervolutant tertii, ibique judicio suo nec præsentiam realem, nec Trinitatem, nec mysteria reperiunt. Theorema igitur tuum per se unum non potest efficere, ut omnes lectores de câdem re conveniant, ut statuatur verus Scripturarum sensus, ut in illis ea religio, quæ sola vera est, reperiatur. Ergo novatorum systema, quod auctoritatem fallere et falli nesciam à Christo Ecclesiæ relictam (1), ut explicet Scripturas, unamque puramque in filiis suis fidei veritatem conservet, de medio tollit; hoc systema, quod privato cuique Scripturas interpretandi jus permittit, hoc, inquam, vestigia signavit, quà Sociniani ad impietatis terminos progressi sunt, sibique plaudentes scribunt, Calvinum Lutherumque *candidam fuisse auroram illius diei*, vel potiùs ejus errorum farraginis, quos in orbem intulerunt, imò illius impietatis, quæ homines inficit, cujus fontes indigitamus.

Quanquàm ut ulteriùs sub auspiciis hujus systematis impietatem progressam videamus, post Socinianum, qui putat licere sibi detorquere et perturbare tam turpiter Scripturarum sensum, amicum impii Collinsii, qui canonem ipsum eorum divinorum voluminum ludibrio habet, animo concipiamus. Cur, inquit ille, S. Jacobi Epistola à Luthero repudiatur? Cur Machabæorum, Sapientiæ, Ecclesiasticique libri à Protestantibus omnibus? Contra verò Cantica, liber Jobi, Pentateuchus tan-

(1) Placet exscribere aliquot verba Bossuetii desumpta ex Monito 6 ad Protestantes, tom. 4, pag. 590 edit. Venet., quibus doctus ille theologus breviter exponit Ecclesiæ orthodoxæ systema in interpretandis Scripturis, indigitatque contra novatorum criminationes divinum fontem, unde illa sua lumina desumit ad hoc opus prosperumque eventum, quo illis utitur. « Pour éviter ces extrémités si visiblement « pernicieuses (des Protestants), l'Église ca- « tholique, toujours assurée de l'esprit qui l'a- « nime et la dirige, n'a aussi jamais hésité à « donner, dès les premiers temps, comme « authentiques ces interprétations unanimes : « en quoi, loin de croire qu'elle eût dérogé « à l'autorité des livres saints, elle a, au con- « traire, toujours regardé ses explications « comme étant le pur esprit de l'Écriture, « et ses traditions constantes et universelles, « comme faisant avec l'Écriture un seul et « même corps de révélation. »

quàm divini et à Deo dictati recipiuntur? Id secundùm eorum doctrinam, proficisci non potest, quòd aliquis in terris falli nescius judex hujusmodi distinctionem eos docuerit, sed quòd privata lectio in quibusdam libris spiritum Dei iis prodit, quem in aliis non prodit. Eia, scitote, inquit impius hic, quo jure vos contra Catholicos rejicitis libros primos, eodem me contra vos repudiare alteros, in quorum privatâ lectione hunc Dei Spiritum me non sentire castè sanctèque affirmo. Quid novator respondebit? An ad auctoritatem Ecclesiæ confugiet? Atqui tunc dissidium suum à Catholicis schismaticum diceret. An examinabit, et sedulò eos libros meditabitur? At vincetur à libertino, qui aiens, se hâc diligentiâ uti, postulat, ut sibi jus detur eos rejiciendi. Ergo impiorum hominum libidini, quin ab ullo duce falli nescio coerceantur, sensu Scripturarum, tum etiam canone relicto, quid de religione revelatâ fiet? Hæc joco habebitur, et derisui, quod in summum seculi nostri dedecus fieri videmus : imò præter illam etiam naturalis religio nihili fiet. Revocet, quæso, prudens lector in memoriam ea loca in quibus probavimus divinæ revelationis necessitatem, etiam propter eas veritates, quæ rationis lumine cognosci possunt, quæque scilicet religionem naturalem constituunt. Nos argumentis et à jure et à facto petitis eò loci ostendimus, imbecillitatem libidinemque humanorum ingeniorum esse hujusmodi, hujusmodi externa internaque obstacula, quæ harum veritatum integram cognitionem impediunt, ut nonnisi pauci, et serò, et multis erroribus permixtum aliquod religionis naturalis systema conficere potuissent. Quod exemplis excellentissimorum ingeniorum philosophorumque præstantissimorum confirmavimus, qui evanuerunt in cogitationibus suis, plurimisque erroribus cùm theoricis, tùm practicis scholas suas fœdârunt. Ex quibus necessariam esse auctoritatem supremam fallique nesciam, quæ deliramenta dissiparet, humanosque intellectus veritatum ad religionem pertinentium cognitione confirmaret, intulimus. Jam auctoritas hæc suprema, quæ est Dei verbum, ob novatorum systema, qui vivam vocem falli nesciam de medio tollunt, per quam hujusmodi verbum porrigatur explaneturque, nihil omninò præstat. Illud siquidem libïdini ludibriisque libertinorum permittunt. Novatorum ergo systema, quod inutilem religionem revelatam efficit, ad illa prisca deliramenta omnia, quibus ethnici eâ carentes maculârunt corruperuntque religionis naturalis præcipua capita, viam quàm brevissimam sternit.

Non sum nescius, ut turbas cohiberent, habere synodos suas nationales, arguere, anathematizare hæreticos, contumacesque Protestantes finxisse. Celebris est Dordrectensis synodus in Arminianos seu Remonstrantes coacta. Quantùm eos miseros persecuta est, quot in exilium expulit, quibus suppliciorum generibus eos affecit gens illa, quæ in Catholicos tanquàm feros immanesque, et cruentos invehitur, discitur ex illorum temporum historiâ, et præcipuè ex Epistolis ipsius Arminii, aliorumque, collectis à Philippo Limborchio (præstantiss. et erudit. virorum Epistol. ecclesiast. et theolog., Amstel. 1704). Ab ipsis postulabatur, ut revocarent errores suos peculiares, et ut illius concilii canonibus parerent. At incassùm omnia; adversabantur enim præcipuis Reformationis capitibus, quibus se muniebant Arminiani, et à quibus ita agendo discedentes Protestantes se ipsos ab Ecclesiâ romanâ perfugas hæreticosque arguebant. Gratum erit, opinor, lectori, hîc quædam legere loca Witembogardi Arminiani ministri Epistolæ ad Ludovicam Coliniam, viduam principis Auriaci, quæ est 325 è collectis à Limborchio, missæ, quæ illum hortabatur, ut magnæ synodi Dordrectensis auctoritati obtemperaret : « Omnes (1) singu- « lique, inquit ille, doctores reformati, inter « quos Calvinus et Beza principes habentur, « concedunt in hoc gravissimo capite omnia « concilia et synodos, utcumque sanctæ vene- « randæque sint, in iis quæ ad fidem spec- « tant, errare posse. » Proinde ex hâc propositione ita infert : « Veræ Reformationis fun- « damentum exigit, ut nec possit, nec debeat

(1) « En un mot, tout autant qu'il y a de « docteurs réformés, y comprenant Calvin « et de Bèze comme les principaux, s'ac- « cordent en ce thème général, que tous con- « ciles et synodes, pour saints et vénérables « qu'ils soient, peuvent errer en ce qui touche « la Foi... Le fondement de la vraie Réforma- « tion... porte qu'on ne peut et ne se doit « soumettre, ni souscrire à aucun synode « qu'avec cette condition, si après avoir bien « examiné ses décrets à la touche de la parole « de Dieu (laquelle seule sert de loi en ma- « tière de foi), on les trouve conformes à cette « parole. »

« Mais s'ils changent de maxime, et veulent « qu'on se soumette à leurs synodes absolu- « ment, ils ne sauraient répondre aux papistes « rien qui vaille, lorsqu'ils refusent de se sou- « mettre aux conciles papistiques; mais il « faudra qu'ils leur donnent cause gagnée. »

« cuiquam synodo se quisquam submittere, « nisi hâc lege, postquàm sedulo ejus decreta « cum verbo Dei (quod unum est regula in « rebus fidei) collata eidem divino verbo con- « sona reperiantur. » Post quæ aliaque his similia ad Dordrectensis synodi ministros Protestantesque omnes remonstrans conversus, dicere pergit : « Verùm si illi rationem mutant, « voluntque, ut quisque eorum synodis obtem- « peret, quin examinentur, nihil tunc illi ha- « bent, quod papistis respondeant solidi, cùm « recusant (Protestantes) concilia papistica « admittere ; sed opus erit, ut causâ cadant. » Huic loquendi modo, à Clerico etiam aliisque adhibito, ut contra Protestantium decreta libertatem cogitandi tueantur, nihil profectò Protestantes habent, quod reponant. Responsa autem illa, quæ invenire synodi Dordrectensis ministri studebant, nihil efficiebant aliud, ut advertit magnus Bossuetius, nisi ut magis magisque eos refellerent, ostenderentque objectum argumentum vehementius, quod aut eorum à nobis separationem ut schismaticam contumacemque arguit, aut immodicam de quocumque religionis dogmate opinandi libidinem esse concedendam, demonstrat.

Hoc est argumentum illud ingens, quod, ut alibi diximus, præclarum Papinum ministrum protestantem gallum, quondàmque acerrimum *tolerantiæ* propugnatorem, quam fundamentum notamque præcipuam Reformationis esse sciebat, feliciter edomuit. Cùm hujus systematis consequentia ille examinâsset, essetque meditatus, vidit se per ea paulatim deduci ad quodcumque errantium genus, etiam deistarum, ipsorumque atheorum, si modò athei bonâ fide essent, tolerandum. Inhorruit ad hæc, voluitque referre pedem, limitesque immodicæ huic tolerantiæ præfinire, et quosdam errantes non perferre. At vidit ex alterâ parte, se manus dare Catholicis, hoc modo in eam auctoritatis viam ingredientem, quæ ut schismaticam hæreticamque ejus majorum à romanâ Ecclesiâ fugam damnat. Cessit Papinus, Deo benè adjuvante, veritati : Catholicus evasit, exposuitque, et præclarè egit de hoc argumento in opere cui titulus : *Les deux Voies opposées en matière de Religion,* vide supra, lib. 3, part. 1, cap. 16 (1), ostenditque, à Protestantibus vi sui systematis humanis ingeniis ad impietatem usque progrediendi munitam esse viam ; nec posse ab iis hujusmodi cursum retineri, quin sua principia oppugnent. Quapropter inter alia egregiè advertit Protestantes per examen originem habuisse, at per auctoritatem synodos habendo, sanciendisque legibus, ut has turbas coerceant, modum investigare, ut subsistant. Si tamen hæc auctoritas, inquit ille, quâ utuntur, legitima est, et innoxia, eorum origo damnatur, in quâ Ecclesiæ auctoritati noluerunt obsequi ; sin autem examen, quod in suâ origine instituerunt, justum fuit, rectumque, auctoritatem, quâ utuntur, ut turbas tollant, damnant ; ac proinde usque ad impietatem illi viam sternunt, quin remedium ullum possint afferre. (Valsecchi, ibid., lib 3, part. 3, cap. 1.)

De eodem tertio impietatis fonte continuatio.

Inquisita veritas argumentorum vi clarissimo in lumine posita mihi videtur ; experientia tamen eam illustriorem evidentioremque ostendet. Quid enim? Fuisse etiam ante Reformationem deistas, atheosque, et cujuscumque generis impios in catholicis regionibus, nemo inficias iverit. Tamen, ut verè dicam, opinor maximam eorum partem, quibus hæc nota insusta fuit, præcipuè postquàm litteræ humaniores in Italiam redierunt, fuisse tales indicatos ob pravos mores, et nefanda scripta, quæ ostendunt eos nihil hominum pudorem, timoremque Dei, æternæque vitæ supplicia pensi habuisse, ac proinde impios fuisse creditos, et erant fortassè athei, sed magis corde quàm mente, hoc est, magis moribus quàm meditatione et systemate. Sed utcumque res fuerit, constat, quomodocumque augeatur (ut arridet

(1) Porrò in loco ad quem ibi remittit clarissimus Valsecchi, in notâ sic inducitur loquens Papinus : « Je me trouvai ainsi convaincu que si « les Protestants quittaient le moins du monde « le parti de la tolérance, ils étaient pris par les « Catholiques, et que s'ils ne le quittaient point, « ils étaient pris par les hérétiques et par les « infidèles, à qui ils fournissent des armes « défensives. Ils ne pourront se dispenser de « les sauver tous, et de leur accorder à tous « une entière liberté de croire et d'enseigner « publiquement ce qu'il leur plaira. Les raisons « par lesquelles les tolérants veulent prouver « que l'on doit supporter tous ceux qui pren- « nent la sainte Ecriture pour règle, quelque « explication qu'on lui donne, ne sont pas « moins fortes pour obliger à supporter tous « les infidèles, et généralement tous ceux qui « pourront se vanter d'être de bonne foi, fis- « sent-ils profession d'athéisme. Et les raisons « par lesquelles ils veulent exclure de leur to- « lérance les ennemis du Christianisme, ren- « dent indignes de support tous ceux à qui « ils voudraient qu'on l'accordât. » (*Les deux Voies opposées en matière de religion,* seconde partie, sect. 1, n. 13.)

quibusdam Protestantibus id agere) eorum impiorum numerus, ne conferendum quidem eorum numerum esse cum agmine immenso impiorum, qui et elapso, et præsenti seculo protestantes regiones infecerunt inficiuntque, et in iis liberè loquuntur, scribunt, et inde pestiferum virus per orbem totum diffundunt. Horum duces præcipui, Hobbesius, Spinosa, Tolandus, Baylius, Collinsius, Tindalus, Woolstonus, aliique hujus generis aut in Anglià, aut in Belgio nati sunt, ibique, ut ita dicam, publicum contra religionem naturalem et revelatam gymnasium aperuerunt. Videre est quomodò unum Londinum nobis prospiciendum exhibent Woodwartus, et ejusdem civitatis episcopus Gibsonus, qui inter alia dicit *illud publicam impietatis plateam videri, omnes alias urbes hoc commercii genere ab eo superari.* Ibi ii, eorumque impii discipuli impurè, et sæpiùs et iis typographiis (præcipuè in Belgio) impios libros suos in lucem edi magnâ cum voluptate vident; et iis qui illos impugnant, protestantis tolerantiæ jam supra expositæ clypeum objiciunt. Woolstonis infortunia fuerunt, dici potest, nunquàm aliàs visum ostentum. Jamque alibi advertimus, penè dixerim, apologiam pro omnibus libertinis fieri ab iis Protestantibus, qui docent eos puniendos non esse, etiamsi publicè impietatem prædicent. Quid ampliùs requirimus, ut agnoscamus fateamurque, talibus sub auspiciis, et per licentiam à novatoribus introductam, *naturâ suâ,* ut aiebat Woodwartus, *in iis miseris regionibus deismum, atheismumque, et quamvis infandam impietatem grassari?* Ac proinde quid ampliùs opus est, ut propositionem nostram, hoc est, rationem à Protestantibus de religione opinandi inventam recentis impietatis fontem esse agnoscamus?

Odium, quod ex hâc horrendâ consequentiâ in jactatam Reformationem dimanat, evitandi opportunior cuidam visus modus est, si non directò responderet, quod fieri nequit, sed si eamdem criminationem in Ecclesiam romanam converteret. Anonymus protestans auctor, nisi in eo agnoscendo erro, operis philosophici valdè acuti, virque sanè doctus, cùm videret Reformationi ab abbate Pradesio, multòque magis ab invicto ejus oppugnatore episcopo Antissiodorensi objici, eam Ecclesiæ auctoritatem tollendo, omnibus erroribus et deliramentis viam aperire, probare nititur infallibilitatem, quam nos in nostrâ Ecclesiâ agnoscimus, nullam habere vim, ut impietatem sese supereffundentem coerceat. Placet exscribere ejus integram oppositionem, ex quâ intelligetur quot sint præjudicia, et quàm desperata nostrorum adversariorum causa. Ita ergo loquitur (1): « Catholici de hoc uno idem « sentiunt, esse Ecclesiam falli nesciam, et hanc « esse romanam; dissentiunt autem, cùm quæ- « ritur ubi ejus hoc munus resideat, et quod- « nam sit sacrum illud tribunal, è quo exeant « ejus oracula. Alii in pontifice uno esse illud « dicunt, alii in concilio, alii demùm in ponti- « fice concilioque simul conjunctis. Ii verò « quos vos hæreticos appellatis, sibi persua- « dentes nullam in terris infallibilitatem esse, « nullibi eam quærunt. Præterea ex hâc sen-

(1) Liber memoratus hunc titulum præ se fert : *Court examen de la thèse de M. l'abbé de Prades.* Amster. 1753. Nisi conjecturæ nostræ errant, auctor est Boullierus, cujus habemus opus valdè ingeniosum, inscriptum : *Essai philosophique sur l'âmè des bêtes.* Res deplorandа quidem est, sectæ præjudicia efficere, ut tam malè sentiat loquaturque de religione vir in rebus metaphysicis adeò versatus. En ejus verba pag. 19 : « Les Catholiques, uniquement « d'accord sur ce point, qu'il y a une Eglise « infaillible, et que cette Eglise, c'est la ro- « maine, se partagent bientôt de sentiments, « lorsqu'il s'agit de savoir où réside son infail- « libilité, et quel est le sacré tribunal d'où éma- « nent ses oracles. Les uns le cherchent dans « le pape seul, les autres dans le concile, les « autres enfin dans le concile et dans le pape « réunis ensemble. Ceux, au contraire, que « vous appelez hérétiques, bien persuadés qu'il « n'y a point d'infaillibilité sur la terre, ne l'y « cherchent nulle part. Bien plus, de ce par- « tage d'opinions qui vous divise au sujet du « siége de l'infaillibilité, ils en concluent hardi- « ment que votre Eglise ne saurait être infail- « lible, puisque, si elle l'était, il y a long-temps « que par une décision infaillible elle aurait « fait cesser un partage si embarrassant, ou « que, pour mieux dire, posé son infaillibilité, « il n'aurait jamais pu avoir lieu. Remarquez « ici deux choses : 1° Que cette controverse, « qui dans le sein de votre Eglise prétendue in- « faillible demeure indécise jusqu'à ce jour, est « la plus importante de toutes, puisque de sa « décision dépend celle de toutes les autres. « Car il faut connaître le tribunal infaillible, « avant que de pouvoir se soumettre à ses ar- « rêts. En second lieu, des trois partis qui di- « visent sur ce point capital l'Eglise romaine, « deux sont nécessairement dans l'erreur, et « le troisième n'a pu trouver jusqu'ici le secret « de détromper les deux autres. Par consé- « quent sa prétendue infaillibilité ne lui sert « de rien, et tant ceux auxquels appartient ce « droit d'infaillibilité, que ceux auxquels il « n'appartient pas, en perdent également le « fruit. Ce n'est point simplement M. l'abbé de « Prades, c'est la Sorbonne entière, c'est l'E- « glise romaine en corps, que l'on défie de ré- « pondre à cet argument. »

« tentiarum varietate, quibus in diversa ab-
« itis, de infallibilitatis sede, ipsi audacter col-
« ligunt Ecclesiam vestram falli posse; si enim
« falli non posset, jamdiù certissimâ sententiâ
« hoc dissidium composuisset; quod est ita
« grave, aut quod, ejus infallibilitate positâ,
« nunquàm locum habuisset. Atque hîc ad duo
« animum advertite, primùm quidem contro-
« versiam hanc, quæ in vestræ Ecclesiæ sinu,
« falli nesciæ creditæ, versans nondùm dijudi-
« cata fuit, esse omnium gravissimam; ex ejus
« enim decisione aliarum decisio pendet, cùm
tribunal falli nescium cognosci oporteat,
« priusquàm ejus sententiis quis se subjiciat;
« deinde verò ex tribus partibus, quæ de hoc
« dogmate Ecclesiam romanam scindunt, duas
« necessariò errare; tertiam autem nondùm
« invenire potuisse modum, quo duas alias ex
« errore revocaret. Proinde ejus credita in-
« fallibilitas nihil omninò illi prodest, quando-
« quidem tam illi, ad quos hujusmodi infalli-
« bilitatis jus pertinet, quàm illi ad quos non
« pertinet, æquè fructum nullum percipiunt.
« Non solùm abbas Pradesius, sed Sorbona
« tota, imò Ecclesia ipsa romana, quanta
« quanta est, ad hujus argumento responden-
« dum lacessitur. » Hactenùs Protestans, de quo lector videt, num jure dixerim, nihil aliud illum hoc argumento quàm suorum præjudiciorum magnitudinem, desperatamque causam suam ostendere. Respondeo igitur non opus esse Sorbonâ, multòque minùs Ecclesiâ romanâ totâ, ut ejus argumentum solvatur. In sacrâ theologiâ novitius, imò fidelis quisque suæ religionis peritus illud dissolvit. Et sanè dicet ille huic *provocanti* ita formidando *sacrum tribunal, in quo infallibilitas residet,* à quo *oracula* accipimus, esse *Ecclesiam,* quo nomine *pastorum omnium cum suo capite, quod est romanus pontifex, idem sentientium cœtus* intelligitur. Hæc est fuitque semper à temporibus apostolicis usquè omnium Catholicorum una constansque vox. Patres, catechismi, theologi nostri obsides, vadesque sunt. Quapropter cùm Protestans varias sententias recenset, quæ suo judicio inter nos sunt de hoc capite, dicitque *nonnullos hoc falli nescium tribunal in pontifice quærere, alios in concilio, quosdam denùm in pontifice concilioque simul conjunctis,* aut in hoc imperitiam suam prodit, aut malam fidem. Prætermissis enim nunc duabus primis sententiis, quæ ad hanc materiam, de quâ loquimur, minimè faciunt, aio, tertiam non esse *opinionem quorumdam,* ut se credere hæreticus simulat, sed omnium Catholicorum vulgatam esse sententiam. Atque hujusmodi sententia non est in ipsis quædam speculatio mera, neque solùm libris eam tradunt, sed ostendunt, ostenderuntque reapsè à Tridentino concilio usque ad Nicænum, et ab hoc usque ad Apostolicum progredientes. In quibus quidem conciliis, quæ œcumenica appellantur, quia Ecclesiæ universæ Jesu Christi speciem gerunt, *esse Jesum Christum simul cum Spiritu sancto,* juxta ejus pollicitationes, *ut eos omnem veritatem doceat,* erroremque quemlibet discutiat, Catholici credunt, semperque crediderunt. Proinde receperunt, recipiuntque ut oracula certissima omnes canones quos hoc tribunal de rebus fidei hactenùs edidit. Credunt crediderunt que omnes controversias ad fidem spectantes, quin ulla appellatio interponenda sit, ab hoc tribunali definiri; et ducunt duxeruntque ut hæreticos, hoc est, ut membra ex hoc corpore recisa, eos omnes qui noluerunt ejus sententiis obtemperare, quales Ariani à Nicæensi concilio damnati fuerunt; et hinc etiam recentes novatores, quos anathematibus suis concilium Tridentinum confixit. Jam cùm hoc liquidò constet, omnia superiùs hæretici convicia recensita per se corruunt, apparetque falsum esse, quod ait, nos in hoc tantùm convenire, quòd Ecclesiam falli nesciam credimus, at nescire nos quâ in sede hujusmodi sit *infallibilitas.* Falsum est in Ecclesiâ catholicâ hanc controversiam non esse definitam; falsum proinde est creditam nostram *infallibilitatem* nihil valere ad errores removendos, et ad definiendas controversias. Id, inquam, omne falsum est, factoque ipso refellitur, de quo nullus Catholicus est qui dissentiat; neque erit qui audaciam adversarii non admiretur in aciem prodeuntis triumphantis instar *Sorbonam, Ecclesiamque universam* argumento fallaci lacessentis, cujus falsitatem è non paucis suæ sectæ hominum scriptis discere poterat. Hoc idem à nobis supra memorato Costio dicamus, qui licet fateatur, nos Ecclesiam nostram falli nesciam credentes jure ac meritò à fidelibus exposcere, ut ejus sententiis sese submittant (quod ut ille invictè demonstrat, *systemate* suo agere nequeunt Protestantes) putat tamen, litem adhuc inter nos esse, cuinam hæc *infallibilitas* sit adscribenda. Ille, ut modò ostendimus, errat toto cœlo, quandoquidem constanter omnes Catholici credunt tribunal hoc falli nescium esse Ecclesiam, hoc est episcoporum cœtum cum capite suo, quod est romanus pon-

tifex, conjunctum, sive ii in concilium generale cogantur, sive per orbem dispersi de aliquo fidei capite statuendo, aut de aliquo errore damnando simul conveniant. Quod verò ad aliquam aliam difficultatem spectat, quam ibidem Costius objicit, ut fundamenta concutiat, quibus nos innixi oportere aliquod in terris tribunal falli nescium esse, probamus, non vacat nunc, nec præstat eam refellere. Sufficit modò argumentum unum, quod hoc capite pertractavimus, nimirùm hoc tribunali falli nescio de medio sublato, ut illud Protestantes auferunt, Deum frustra nobis Scripturas dedisse; nam earumdem intellectu, imò discrimine earum αὐθεντίας privatis hominibus permisso, nullus esset controversiis finis, nihil in fide certum esset, religio revelata caderet, èt in impietatem decideretur. Quod quidem in hæretico systemate accidere vidimus; ac proinde veluti impietatis horum temporum fontem esse, jure diximus.

Sed argumentum, quod contra nos jactum in hæreticorum libris sæpè offenditur, præterire tacitus nolo; deductumque est à numero ingenti Atheorum Deistarumque, qui eorum sententias simulatâ Religionis specie in regionibus nostris, præcipuè in Italiâ, ubi sedem suam primam Religio fixit, delitescunt. Hinc deducunt, ad impietatem impediendam tollendamque inutile prorsùs esse illud infallibilitatis decus, quod nostræ Ecclesiæ adscribimus.

Hoc argumentum contra nos à claro Jurieo contortum refellit Baylius (*Dict. Histor. Crit. Artic. Maimbourg Rem. D*) consequentiam negans, aiensque, *infirmum, qui non convalescit eò quòd nihil eorum, quæ medicus jubet, sumere vult, testem esse non posse, medici remedia nullam vim habere. Infallibilitatis* dogma, quæ in Ecclesiâ nostrâ est, potest per se constantes in fide reddere animos, dubia ex iis removere, et controversias definire. Hæretici impiique, qui inter nos nati sunt et fortassè vivunt nobiscum, sunt ejusmodi nullâ aliâ de causâ, nisi quia huic dogmati contradicunt, nostrique systematis præcepta negligunt; cupiditatum enim impetu obcæcati oculos claudunt, ne lucem illam intueantur, quæ posset efficere, ut errores suos viderent, et eos depellerent. In Protestantium systemate hoc *reprimens* principium, quod animos confirmat, controversiasque dirimit, non est: imò quodlibet repagulum effringitur, licentiaque, ut ostendimus, errori datur. Errantium ergo inter nos numerus contra systematis vim nihil probat, à quo hi ut in impietate vivant, se subtrahunt; at errantium inter eos numerus omninò cum systemate convenit: illa enim eadem vestigia, quæ iis illud indigitat, sequentes impii fiunt.

Quanquàm Protestantes hæc immensa atheorum deistarumque nobiscum viventium agmina crepantes, quis dubitare potest, quin id dicant potiùs illo, quo in nos feruntur, amore moti, per quem fit, ut nobiscum semper sic agant, potiùs quàm recto judicio è factis deducto? Haud ii sumus, qui negare velimus, esse his præcipuè temporibus frumento electo permixta et zizania hujusmodi; sunt, fatemur; at scimus Protestantes nimirùm homines nobis inimicos ea superseminâsse. Impii enim libri ab illis editi, luctuosoque malo nostro per regiones nostras diffusi, nobis sunt, ut modò dicemus, impietatis contagionisque pestiferæ teterrimi fontes. Tamen constat, morbum hunc neque esse ita universum, neque ita ingentem, ut plenis buccis adversarii effutiunt. Quis enim honestus vir Italiam, imò multas catholicas regiones audebit cum unâ Angliâ in hâc re conferre? Ii profectò, qui inter nos palam impietatem profitentur, nisi ad meliorem frugem redire volunt, per ea remedia, quæ moderatores reip. porrigunt, solùm mutare coguntur, et in regionibus Protestantibus benigniori fruuntur cœlo, in quo vivant, et ad libitum venenatos fructus edant. Marchio d'Argens et Voltarius sunt hujusce rei testes locupletissimi.

At Protestantes dicere pergunt, latere quidem inter nos impios, sed tamen esse, et frequentes etiam esse. Et Hermannus Conringius quin montes trajiceret veniretque in regiones nostras, ut de hoc certior fieret, putabat se hoc ostendere posse argumento valdè peculiari à se Joanni Boineburgio, illustri Germano litterato viro, proposito. Inquit ergo Conringius, sæpissimè hoc animadversum fuisse in Germaniâ, juvenes regressos ex peragratâ Italiâ omni Religione carere, et atheismo infectos esse. Jam, inquit ille, non aliunde id oritur, nisi quòd illi in iis regionibus tot tamque impietatis excellentes præceptores reperiunt, qui colloquiis exemplisque eos vertunt corrumpuntque. Ergo Italia (Conringius ita concludit) gymnasium est atheismi celeberrimum et frequentissimum. Ne grave sit lectori ejusdem Boineburgii responsum audire, qui Catholicus quidem erat, at oculatus testis habendus est eorum quæ ad eas regiones spectant, in quibus vixerat.

« Quòd autem multi ex Italiâ reduces tædio
« quodam religionis laborant, ejus sanè non
« alia fuerit causa, quàm quòd Protestantes
« peregrè illùc profecti longè alia vident et
« audiunt, quàm quæ de pontifice, de cardi-
« nalibus et universo clero antea è suis, sive
« in academiis, sive in scholis, sive ex sugges-
« tu intellexerunt. Observant ibi multa, quæ
« placeant, etsi non omnia promiscuè pro-
« bent; atque sensim, dùm in veritatem fidei,
« quam tenent, et ejus primordia inquirunt,
« nauseam, et fastidium suæ religionis con-
« cipiunt, et alteram, *romanam* quam vocatis
« præferre incipiunt. Quia tamen non sunt eâ
« eruditione, ut omnia capiant, aut eâ judicii
« limpitudine, ut justè omnium disterminatio-
« nem instituant; neque eâ animi constantiâ,
« ut parentes, bona et commoda hujus vitæ
« malint seponere; neque illâ pietate, ut se-
« qui contendant morum innocentiam, quam à
« permultis in romanâ Ecclesiâ maximâ cum
« admiratione sincerè coli vident; ut solentur
« anxium animum, sæpè etiam deserti à Deo
« justo ejus judicio, eò delabuntur, ut aut
« perinde esse existiment cui parti inter
« Christianos adhæreas, aut sciam tantùm na-
« turalem de Deo notitiam veram esse statuant,
« quidquid præterea traditur cum Hobbio,
« Herberto, idque genus cæteris philautiæ, et
« licentiæ, ac religionum adiaphoriæ magistris,
« ingenio hominum tribuant, ceu inventum ad
« continendos in officio et sub obsequio popu-
« los: aut denique, quò ultra non datur, de
« ipsâ animæ nostræ immortalitate ambigere
« occipiant. Non igitur Italiæ imputandum
« videtur, quòd tot ex eâ domum redeunt athei,
« ut scribis, sed pertinaciæ illorum, qui relu-
« ctantes veritati quærunt subterfugia, quibus
« expleant animum sollicitum. Ita enim se rem
« habere vel inde cognoveris, quòd demùm si
« qui ex illis seriò religionem quamdam am-
« plectuntur, non aliam nisi catholicam, et
« magno sæpè cum famæ et fortunarum sua-
« rum dispendio suscipiunt. Non negabis, nus-
« quàm hodiè plures esse omnis religionis con-
« temptores, quàm in Angliâ. Id Angli ipsimet
« palàm profitentur. Quæ verò hujus rei causa
« est? Non alia utique, quàm quòd eos tædet
« et sectarum aliarum, et ejus quæ hodiè prin-
« cipem tenet locum. Catholicam probant qui-
« dem, sed timidè, quia premitur, et quia eam
« sectantibus non tantùm via omnis ad hono-
« res et reipublicæ munia præclusa est, sed
« etiam damna et gravia iis imminent discrimi-
« na. Horum metu homines delicati malunt
« nihil credere, sectæ principis nomen, et elo-
« gium tamen præ se ferentes, quàm catholi-
« cam profiteri. Agnosces ergo deinceps, te
« Italiæ fuisse paulò iniquiorem, fierique om-
« ninò per accidens, cùm ex eâ aliqui redeunt
« religionis incurii, qui probi esse visi fuerant,
« et suæ fidei retinentes, antequàm illùc
« irent. » Hactenùs Boineburgius, de cujus sin-gulari eruditione, honoribus conspicuis, mu-niis et famâ cognitio haberi potest ex præfa-tione, quæ tomo I Commercii litterarii Leib-nitiani præfigitur. Jam quanquàm nolumus vades esse, causam universam impietatis per Italiam Protestantium itinerantium esse eam quam scriptor hic profert, scientes probè, quot sint et quàm variè conjungi possint causæ illæ, quæ cor hominum mentemque pervertunt; certum tamen est, eum factum verissimum innuere, cùm ait, Protestantes ad nostras re-giones progressos videre et audire res longè alias ab iis quas de dogmatibus, de cultu, de Ecclesiæ nostræ moribus petulanter fictèque Protestantes ministri scribunt prædicantque. Oppositam sententiam mordicùs tenere, quod in responsione ad Boineburgium Conringius facit, nihil aliud est, quàm mendacium de-fendere, quod librorum Protestantium ex unâ parte lectio, levisque nostræ Ecclesiæ notitia ex alterâ satis superque refellit. Hanc autem erroris cognitionem tam claram perspicuam-que in causâ esse debere, cur hi adolescentes itinerantes de suâ religione, quæ ex hujusmo-di mendaciis præsidia quærit, dubitent, res per se ipsa loquitur. Ex hâc autem dubitatione, in quâ hærent, mirum non est, si hi adoles-centes ei veritati, quæ inter nos effulget, quam tamen sequi non audent, lumina clau-dentes in impietatem prolabantur. Jam quantò æquior sit hæc ratiocinandi de hujusmodi mutatione ratio, quàm in Italiâ quasdam atheo-rum societates esse comparatas ad perverten-dos itinerantes adolescentes, comminisci, pru-dens quilibet novit, et quisque honestus Protestans fateatur oportet. Hoc ergo argumen-tum concludamus dicamusque, quanquàm negare nefas ducimus, inter nos quoque esse miseros quosdam, qui aut ex ignorantiâ, aut ex cupiditate minùs in fide stant, imò in im-pietate jacent, horum numerum procul du-bio tantum non esse, quantum Protestantes dicunt; et præterea Ecclesiæ catholicæ syste-ma non solùm iis aditum ullum aperire ad impietatem, sed eos ab impietate revocare.

Contra verò inter Reformatos, impiorum, hoc est quovis in genere hæreticorum, naturalistarum, deistarum, atheorum numerum, ipsis fatentibus, esse quàm maximum ; et præterea systema ab iis admissum, hoc est, examen cuilibet tribunali in controversiis de religione falli nescio infensum, suâpte naturâ ad omnia inanissima et maximè perniciosa deliramenta viam sternere. Fatendum ergo est, nuperæ impietatis eum è fontibus unum esse ; quod demonstrandum hoc loco spoponderamus. (Valsecchi, ibid., cap. 3.)

4° Libri perniciosi.

Diximus supra modò, libros religioni infensos, qui tam facilè ex Angliæ, Belgii, aliarumque regionum, in quibus licentia debacchatur, typographiis eduntur, pelago trajecto, montibusque, in nostram Italiam devectos, luctuosissimæ contagionis causam esse. Me facturum operæ pretium reor, si hoc argumentum paucis hîc pertractavero, tanquàm ultimum eorum impietatis fontium, de quibus me disputaturum pollicitus fueram. Sermo hic noster qualiscumque cautos innocentes faciet, ab imperitis errores demet, eos petulantes coarguet, qui hujusmodi mercimonio aperiendum aditum esse arbitrantur.

Christiana religio adeò stabilis est, ut impetum nullum, hostilemque aggressionem reformidet. Omnia volumina, quæ in lucem contra illam usque ad nostra tempora sunt edita, nedùm eam concuterent, magis magisque ejus veritatem illustrârunt. Non lacessiri, non examinari, non confligere renuit, quidquid in contrarium libertini dicant. Castis sermonibus Domini *probatis examinatisque septies igne*, innititur, à quo probatiores exquisitioresque exierunt. Nullus vir honestus erit, qui aliquod sophisma aut à veteribus, aut ab nuperis impiis allatum ostendere possit, quod nostrorum dogmatum ullum vel tantillùm infirmârit, quod non semel, sed millies solutum non fuerit. Qui secùs diceret, aut impudenter mentiretur, aut in his controversiis peregrinum prorsùs se proderet.

Si stabilis tamen, invictaque est in se ipsâ religio, ejusmodi æquè non est in iis, qui illam profitentur. Quot è Christianis ii sunt, qui perspicuè ejus dogmata nôrint, calleantque fundamenta rationesque? Paulisper in femineum sexum oculos convertamus, juvenes consideremus, eos demùm qui maximam populi partem constituunt, observemus ; illi ipsi fatebuntur, gloriabuntur etiam, se theologos non esse ; cùm hæc dicentes hoc sibi velint, se suæ religionis eam habere notitiam, quæ sufficiat, ut Christiani sint, et quam fortassè quondam è catechismis didicerunt, non jam scientiam illam, per quam penitùs dogmata addiscuntur, systema comprehenditur, potestque ejus veritas defendi, ejusque jura contra eadem negantem, impugnantemve propugnari. Jam huic uni facto immoror, quod certissimum est, illustrissimumque, requiroque à quocumque sanæ mentis homine, quid prudenter cogitet, futurum esse de his hominibus, cùm aut ex inani studio, aut ex ostentatione, aut ex voluptate eorum librorum lectioni se dabunt, qui exquisitissimâ arte acutissimorum argumentorum examen suscipiunt, imò quocumque modo impugnant, irridentque religionem? Non est hoc problema ejusmodi, cujus solutio acumen magnum requirat. Diù imprudentes virus haurient, haud internoscentes, quippe qui imperiti sunt, inter veritatem mendaciumque terminos ; tum sensim profanis sermonibus assuescentes, subdolisque assentientes sophismatibus, quæ facillimè eorum animum occupant, repentè evadent materialistæ, deistæ, libertini, quin hujusmodi suam mutationem advertant. Scio (neque enim negabo) præoccupatam illam bonam opinionem, quam de suâ religione simul cum lacte hauserunt, aliquandiù eos posse in fide confirmare ; quamvis fortassè contrariis argumentis quibus satisfacere nequeant, se constrictos sentiant. Certum tamen est fore ut fides hæc paulatim deficiat, conceptâque de suâ religione sententiâ contrariarum rationum specie victâ, ut infantiæ præjudicia, consideretur, abjiciaturque demùm et irrideatur. Pergamus porrò : Cùm non habeant illi, ut diximus, eam, quæ *religionis scientia* dicitur, ut sophismata, quæ in his libris offendunt, feliciter solvant, quod eos stabiles firmosque in religione tenere posset, esset religionis ejusdem *amor*, qui etiam *pius credulitatis affectus* nominatur. At quî sperari potest, amorem hunc in iis permansurum, qui horum librorum lectione delectantur, quibus hæc religio quocumque modo irridetur, intestinoque odio ejus auctor divinus læditur, et proscinditur? Neque verò quis mihi dicat, eos dicendi elegantiâ, cognitionumque acumine, quibus liberculos suos consarciunt libertini, oblectari : quis enim erit amans filius, qui patienter, imò libenter audire possit de suæ matris decore detrahi, etiamsi convicia, quibus de illâ

detrahitur, elegantissimè efferantur? Cùm igitur lectores de quibus agimus, eâ scientiâ careant, quâ errores, quibus impugnatur religio, refellant; cùm amore in eam ejusque auctorem nullo ferantur; rursùs requiro, quid hanc inconsultam, cæcam cupitamque lectionem consequetur? Illud enimverò, quod experientia, heu nimiùm fatalis! in dies ostendit, hoc est, primùm de fide dubitabunt, tum circùm negotium hoc tam grave indifferentes erunt, demùm libertini impudentes stabilesque evadent.

Ita autem res se habere debet, etiam lectorum ingenio tantùm animadverso, qui ignari, parùmque benè in religionem animati horum librorum lectioni vacant, quibus illa oppugnatur, luditurque. At quid erit, si scriptorum libertinorum color consideretur, qui artibus omnibus maximè subdolis vafrisque utuntur plerùmque, ut tenebras menti offundant, corque legentium pervertant? Harum artium quædam afferamus exempla.

Haud illi apertè pugnaturi in aciem descendunt, neque classico indicunt, velle se Deo, Providentiæ, Evangelio, disciplinæ morum bellum inferre. Nimio horrore id legentes perfunderet. Plerùmque honestatem ostentant, aiunt, imò castè sanctèque testantur, se hæc omnia pronos venerari, quæ jam nôrunt mortales obsequio prosequi. Postquàm autem pellexerunt, inescâruntque initio operis ita incautum lectorem, avidusque eos sequitur, vafrè illi errores diffundunt; simulatisque præmissis pollicitationibus obsequii, cultûsque in religionem, Evangeliumque, venenata dicteria, argumenta utrumque impugnantia, quæ ligurit insipiens lector, quibus demùm pervertitur, audaces subjiciunt. Rousseau, exempli causâ, in limine sui celebris operis inscripti : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, nominat magno cum honore libros Moysis, aitque, « illis eâ fide « præstitâ, quæ à quocumque christiano philosopho iis præstanda est, dicendum homines nunquàm in eo fuisse statu, qui naturæ « puræ status dicitur. » Addit etiam, « religionem velle, ut credamus, cùm Deus ipse « eduxerit homines à naturæ statu, esse eos « inæquales, quia ille voluit, ut essent (1) : « at hanc religionem haud nobis vetare con« jecturas facere è solâ hominis, entiumque, « quæ illum circumstant, naturâ erutas, qualis « homo sibimetipsi permissus potuisset esse « futurus (1)... » Optimè. Quid tum? Postquàm hæc tam castè testatus est, ut bonâ fide certiorem reddere ignarum lectorem videatur, penitiùs in argumentum ingreditur, depositâque venerabundâ specie, conjectoris colore, ita vocem effert, asseritque : « En, homo, quo« cumque ex loco sis, aut cujuscumque generis « sint sententiæ tuæ, en tui historiam, quam « me legere credidi non in tui similium libris, « qui mendaces sunt, sed in naturâ, quæ nun« quàm mentitur (2). » Jam quænam erit unquàm hæc hominis historia ex illius naturæ consideratione deducta? Ille eum pingit in primo ejus statu solum sylvestremque, sub quercu aut ad fluminis ripam recubantem, nudum, inermem, perpetuòque iratis feris belluis reluctantem. Elinguis est, sine notionibus, sine societate, exlex, sine religione, sine Deo. In eo non sunt nisi sensationes, corporeique motus iis respondentes. Sola mala quæ pavet, sunt fames, dolorque; et una bona cupita sunt cibus, somnus, coitusque cum mulieribus quas casus offert, quasque statim derelinquit, quin eas aut prolem quidquam curet; hæc nata, maternoque è sinu evulsa in nemus projicitur imitatura brutorum animantium instinctum, à quibus distinguitur hoc uno, quòd *libera* est, potestque *rationis usum* explicare. Hæc est primæ hominis conditionis historia, *recta in naturâ, quæ nunquàm mentitur*, descriptaque seriò, graviterque à christiano philosopho, qui *sacros Moysis libros* venerari se dicit, et id de primo hominis statu credere, quod *jubet religio*. Qui mirandus concentus? Paulisper etiam eum sequamur. Fuit hæc, Rousseau judice, aurea hominis ætas, in quâ,

(1) Religio nos jubet credere, inæqualitatem quam cernimus (ut etiam mala omnia) hominum non à primâ eorum creatoris dispositione proficisci, sed habere suam originem ab eorum parentis peccato.

(1) « En ajoutant aux écrits de Moïse la foi « que leur doit tout philosophe chrétien, il « faut nier que même avant le déluge les « hommes se soient jamais trouvés dans le pur « état de la nature. » Pag. 5. « La religion « nous ordonne de croire que Dieu lui-même « ayant tiré les hommes de l'état de nature, « ils sont inégaux, parce qu'il a voulu qu'ils le « fussent; mais elle ne nous défend pas de « former des conjectures tirées de la seule « nature de l'homme et des êtres qui l'envi« ronnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre « humain, s'il fût resté abandonné à lui« même. » Ib. p. 6.

(2) « O homme! de quelque contrée que tu « sois, quelles que soient tes opinions, écoute: « Voici ton histoire, telle que j'ai cru la lire, non « dans les livres de tes semblables, qui sont « menteurs, mais dans la nature, qui ne ment « jamais. » Ibid. p. 7.

licet tempus certum definire non possit, tamen per longum seculorum spatium majores nostri permanserunt. Jam luctuosissimo suo fato incipit homo hic aliquantulùm erudiri, imitansque belluarum cavernas, quamdam tecti speciem sibi construit, sub quo simul cum feminâ filiisque jacet. Hinc quoddam commercii genus nutibus stridoribusque servatum inter similes enascitur. Hæc prima sunt societatis semina (ad quam secundùm hanc *historiam* à naturâ factus homo non erat, sed potiùs ad sylvestrem vitam) quæ, migrante animali, de quo loquimur, per mirandam mutationem à sensationibus ad rationem, artium (funestis) inventis, loquendi (quod comprehendi nullo modo potest) invento, mutuâ conversatione aucta fuit et confirmata. Cùm ad hanc conditionem homo pervenisset, deposuissetque *augustam* illam *cœlestem simplicitatem*, quâ, ut brutum animal cum belluis versans, gavisus fuerat, citò ab ejus cordè cupiditates eruperunt : hinc mutua dissidia, impetus, bella orta ; jamque supremum rerum universitati exitium imminet. Quid tum ? Tunc scilicet factum est, ut homines alii potentiores, vafrioresque « quasdam reperirent regulas, quæ servatæ utiles societati fuissent. Collectionique autem harum regularum, inquit Rousseau, impositum legis naturæ nomen est, quin aliud experimentum haberetur, quàm utilitas, quæ ex iis servatis in societatem esset dimanatura. » (Préface pag. 63.) Ita homo naturalem libertatem amisit, captivus legum factus fuit, subjectusque ei vinculo quod jus naturæ dicitur, officiaque personalia, socialia et religiosa complectitur ; omnia (judice hoc eximio historico) à versipellibus hominibus excogitata ad libidinem, nullo alio duce, quàm officiis commentitiis, eâque utilitate, quæ ex iis sperari poterat in humanam societatem dimanatura. Hæc est summatim hominis historia ab origine suâ usque ad nostra tempora, à Rousseau *in naturâ lectâ, quæ nunquàm mentitur*, exquisitissimâ elegantiâ descripta, episodiis, animadversionibusque monstrosissimis et maximè admirandis ornata.

Quicumque prima theologiæ naturalis et revelatæ limina salutavit, hunc romanensem librum, non solùm apertæ veræ hominis historiæ, quam nobis Moyses antiquissimus, verissimusque omnium scriptorum auctor nobis exhibet, adversari videt, sed etiam omnes notiones, quas de Deo et de homine ipso, æquè fides ratioque in nobis excitant, eversas cernit; conspicit religionis societatisque fundamenta omnia labefactata. Inspicit hypothesim non solùm ad libidinem confictam, sed repugnantem, picturam quæ conveniens cum naturâ dicitur, sed naturæ omninò adversans ; ut summatim dicam, hominem videt,

Qui studet, ut ratione insaniat;

quod nos alibi copiosè demonstravimus, et quicumque opus hoc nostrum legit, probare potest. At non ita profectò accidit iis omnibus, qui Rousseau librum legunt. Credere me juvat, neminem esse tam inhumanum, qui videns se rectà descendere è genitoribus brutis animantibus sylvestribusque, suamque speciem per tot secula deformatam, horrore non perfundatur ; at alii errores putidissimi, quibus *sermo* ille scatet, non æquè omnes horrore afficiunt ; nempe audientes initio statim ab hoc philosopho, suas conjecturas non prohiberi à religione, seque venerantem Moysis libros illud opus aggredi, aut errores eos non credunt, aut ad summum pro libitu confictam hypothesim putant, opinionesque *adiaphoras* illas judicant, quæ omnem veritatem omnemque legem impugnant.

Multò tamen magis perniciosa hæc Genevensis philosophi ars in libro *Æmilius*, seu *de Educatione* inscripto apparet. Postquàm in eo de religione naturali, quam se sequi ait, locutus est, et pyrrhonismi tenebras religioni revelatæ offudit, præter opinionem de Evangelio ad loquendum descendit, illudque ita laudat, ut neque nobiliùs, neque elegantiùs id fieri possit. Quasdam afferam periodos : « Fateor, me Scri- « pturarum majestate, obstupefieri. Evangelii « sanctitas ad cor meum loquitur... (Quæ pie- « tas!) Legite philosophorum libros : licet « tantam pompam præ se ferant, ut sunt præ « hoc tenues ! Quî fieri potest, ut liber ita su- « blimis simul, simplexque sit hominum opus ? « quî fiat, ut ille, de quo (in Evangelio) nar- « ratur historia, non fuerit nisi purus putusque « homo ? Estne hæc vox fanatici, an superbi se- « ctarii ? Quæ lenitas ! quæ morum integritas ! « quæ sese insinuans suarum allocutionum gra- « tia ! quæ majestas suis in præceptis ! quæ solida « scientia suis in sermonibus !... Quis est homo « ille, quis ille sapiens, qui agere, pati et mori « sciat, quin deficiat, quin sese jactitet ?... Si « vita morsque Socratis sunt sapientis, vita « morsque Christi sunt Dei. An dicemus Evan- « gelii historiam ad libidinem esse confictam ? « Nequaquàm : haud hæc est ratio, quâ fingi- « tur ; Socratis gesta, de quibus nemo dubitat, « non tam confirmantur vera, quàm Jesu Chri- « sti gesta.... Difficiliùs concipi posset plures

« hominès ex composito hunc librum compo-
« suisse, quàm unum materiam illam scribendi
« dedisse. Nunquàm scriptores Judæi ejusmodi
« stylum, aut hujusmodi morum disciplinam
« reperissent : Evangelium tam magna, tam
« perspicua, tam difficilia quæ imitemur, ve-
« ritatis argumenta habet, ut admirabilior in-
« ventor quàm heros ipse esset (1). » Hactenùs Rousseau. Quanta est veritatis vis, quæ ex illo auctore testimonium hujusmodi potuit extorquere! At etiam quanta est aut hominis versutia, aut infirmitas! Postquàm tam copiosè Evangelium ut divinum (quandoquidem si ait *non posse illud opus hominum esse,* consequitur esse Dei) celebravit; statim hæc subdit : *Tamen hoc ipsum Evangelium incredibilia narrat, repugnantiaque rationi, quæque nullus sanæ mentis homo concipere, et credere potest* (2). Quis major saltus? Sed nimirùm quivis cordatus vir ubi legit locum hunc satis admirari non potest, aut non hæsitare vel de acumine, vel de honestate hujus philosophi. Aut enim ille verè credit, Evangelium librum esse divinum, aut non credit, nihil medium. Si divinum credit, atque nihilominùs, illud adversantia rationi continere, perinde facit, ac si diceret, Deum mendacii auctorem esse, cùm mendacium sit id quod rationi repugnat. Quid? si divinum illud credit, et inquit illud *incredibilia* continere, et quæ *nullo modo admitti possunt* à viro prudenti, aut sapientiâ, aut veritate, aut auctoritate Deum spoliat, ita ut indignus sit, cujus verbis prudens vir fidem præstet. Hæ tam perspicuæ, tam certæ demonstrationes sunt, quàm fortassè Euclidææ. Ergo nullo pacto credi potest, eas Rousseau latere, quin eodem tempore de ejus exquisito cæteroquin acumine dubitetur. Sin autem philosophus noster Evangelium non esse divinum putaret, cùm illud ita ubertim tanquàm divinum laudat, hæc enimverò esset præter impietatem turpissima simulatio, quam, cane pejus et angue, honestus homo odisse debet. Hoc est dilemma, cui quid respondere possit, non video.

Interea tamen, ut ad propositum redeamus, quamvis ita reverà se res habeat, major tamen, imò maxima eorum pars, qui *Æmilium* legunt, aut hoc ignorat, aut non advertit. Magnifica laus Evangelio ab illo data ita eos decipit, ut incauti venenum eâdem manu porrectum hauriant. Quare cautum valdè consilium, quod statim addit, iis videtur, hoc est, ut *in his contradictionibus modesti sint, cautique; ut silentio venerentur id quod neque rejici, neque comprehendi posset, ut se magno Enti, quod solum veritatem novit, subjiciant* (1). Qui quidem nimirùm est scepticismus ille, quem amplecti se cogi dicit. Hoc, inquam, ignaris lectoribus sapiens videtur consilium, neque incauti prævident, hanc esse metam, ad quam eos perducere animo libertinus scriptor intendebat, ut κατ' ἐξοχὴν eos impios efficiat. Quùm constat Deum esse locutum, nullum habet scepticismus locum; et qui dubitat de ejus verbis, idem facit, ac si esset impius. Illud neque rejicere, neque suscipere non est prudentia, sed incredulitas : incredulitas autem à magno Ente, quod non solùm veritatem novit, sed etiam veritatem enuntiat, impietas maxima habetur.

Verùm cùm de primâ arte dixerimus, quâ libertini scriptores incautos decipiunt, hoc est, simulando se religionem venerari, quam postea sibi non constantes perfrictâ fronte aggrediuntur, cujus quidem artis non solùm Rousseau, sed cæteri omnes ejusdem farinæ

(1) « J'avoue que la majesté des Écritures « m'étonne; la sainteté de l'Evangile parle à « mon cœur. Voyez les livres des philosophes, « avec toute leur pompe; qu'ils sont petits « près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la « fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage « des hommes? Se peut-il que celui dont il fait « l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? « Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un « ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle « pureté dans ses mœurs! Quelle grâce tou-« chante dans ses instructions! Quelle élévation « dans ses maximes! quelle profonde sagesse « dans ses discours!... Où est l'homme, où est « le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans « faiblesse et sans ostentation?.... Si la vie et « la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et « la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-« nous que l'histoire de l'Evangile est inventée « à plaisir? Non, ce n'est pas ainsi qu'on in-« vente, et les faits de Socrate, dont personne « ne doute, sont moins attestés que ceux de « Jésus-Christ.... Il serait plus inconcevable « que plusieurs hommes d'accord eussent fa-« briqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait « fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eus-« sent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et « l'Evangile a des caractères de vérité si grands, « si frappants, si parfaitement inimitables que « l'inventeur en serait plus étonnant que le « héros. » Emil., tom. 3, p. 179.

(2) « Avec tout cela, ce même Evangile est « plein de choses incroyables, de choses qui « répugnent à la raison, et qu'il est impossible « à tout homme sensé de concevoir ni d'ad-« mettre. » Ibid.

(1) « Que faire au milieu de toutes ces con-« tradictions? Etre toujours modeste et cir-« conspect, mon enfant; respecter en silence « ce qu'on ne saurait ni rejeter, ni compren-« dre, et s'humilier devant le grand Etre qui « seul sait la vérité. » Tom. 3, p. 180.

scriptores plurima exempla nobis præbent; ad dicendum de alterâ eorum technâ, quam ut plurimùm legentes non animadvertunt, gradum faciamus. Hæc est methodus alia prorsùs ab eâ quam in gravissimâ de religione disputatione quilibet honestus veritatisque cupidus vir sequi debet. Caput summum, unumque à quo quævis alia quæstio dependet, in hoc versatur, num Deus locutus sit, vel num christiana religio sit à Deo revelata. Jam nos caput hoc, quod quidem præcipuum est, post alios omnes catholicos scriptores, alibi (1) quovis argumentorum genere omni exceptione majorum nos probâsse crédimus. Ex quo geometrica evidentia collegimus; ergo omnia religionis dogmata, quamvis humanum captum exsuperant, esse verissima, omnes leges ejus divinis libris indictas esse æquissimas; omnes historias in iisdem relatas certissimas esse. Ac proinde jure ac meritò credimus, omnia argumenta contra nostra dogmata allata esse sophismata; omnes exceptiones in nostras leges inventas esse injustas; omnia reperta monumenta, quæque reperire possunt scriptores testimonia in id quod in nostris Scripturis habemus, esse mendacium; erigimusque tanquàm nostrum insigne, nostræque fidei epilogum illa verba: *Deus unus verax est, et omnis homo mendax.* Hoc uno clypeo protecti omnes adversariorum impetus repellimus, neque jure possunt ii à nobis postulare suorum argumentorum peculiarem solutionem, nisi aliquam geometricam demonstrationem efferrent, quâ mysteria nostra dari non posse, aut dogmata nostra esse falsa ostenderent; quod nec hactenùs fecerunt, nec facient unquàm. Aliæ eorum rationes, quibus nituntur demonstrare, mysteria nostra, et dogmata difficilia esse captu, cohærere simul non posse, neque comprehendi, esse absurda, et aliæ tales millies repulsæ, et labefactatæ despicatui habendæ sunt; cùm ne æquiparare quidem possint, nedùm superare demonstrationis à priori nostrorum dogmatum ex verbo Dei fallere nescii deductæ pondus, cujus revelationem invictè probavimus. En methodum nostram cùm nitidam perspicuamque, tùm firmam stabilemque, quâ nos quamvis aggressionem confutaturos esse confidimus. Et sanè eam nôrunt, infremuntque libertini scriptores: quare non coram nos aggrediuntur, neque argumentis nostris de divinâ revelatione respondent, plerùmque hoc argumentum levissimè attingunt, *tanquàm super accensis carbonibus incedentes, vixque audentes iis pedem figere,* ut utar nonnullius ex iis dicendi modo, hoc est, plerùmque quædam in dubium revocant, aut difficultatem amplificant, quod factitâsse Rousseau observavimus. Cæterùm hoc præcipuè curant, ut ab hoc capite, quod est quæstionis præcipuum, lectores avertant, eosque detinent rebus cùm longinquis, tùm quæ possint eos allicere, et in fraudem pertrahere. Alii, ut quoddam afferam exemplum, modò historias Sinenses et Ægyptiacas antiquitates in aciem producunt, ut nostram de creatione mundi epocham dubiam reddant, aut diluvii universitatem negent; modò Diodori, Taciti, alteriusve veteris scriptoris testimonia afferunt, ut historias à Moyse scriptas falsitate coarguant. Hoc primum auctor *Philosophiæ boni sensûs* intendit. Alii satyras acerrimas in monachos, in sacros ministros, in nostros ritus proferunt, ut ita contemnendam irridendamque religionem ostendant. Hoc est unum ex præcipuis *Epistolarum Judaicarum,* imò omnium recentium liberculorum argumentum. Nonnulli nostram morum disciplinam aut de matrimonio, aut de cœlibatu, aut de injuriarum veniâ ad examen revocant; et per calculos, per politica aphorismata eam despiciendam præbere satagunt. Ita auctor *Morum,* Helvetius, Rousseau, aliique libertini. Hi nostrorum mysteriorum, ut ea repugnantia rationi demonstrent, difficultatem amplificant. In hoc autem argumento Petrus Baylius excelluit, ejusque pedissequi, imitatoresque, servum pecus. Non desunt tandem, qui stylo serio gravique seposito, qualis argumenti magnitudinem decet, in quælibet augusta et sacrosancta mysteria audacter probra conviciaque jaciunt, rati se veritatem evertisse, si risum de iis lectoribus moverint. Atque in hoc arguendi genere Voltairius fortassè cæteros omnes antecedit. Adolescentes ergo nostri, doctæ mulieres, aliique voluptatibus dediti homines scripta hæc legunt; perturbati, commoti, involutique his validis argumentis jam de fide dubitant. Quid ita? quia religionem suam ignorant. Si enim eam scirent, infirmitatem eorum sophismatum viderent; nôssent, singula millies examinata ea fuisse dissolutaque; sed potissimùm scirent (quod præcipuum est) omnia argumenta hæc futilia esse, quia nec divisa, nec simul conjuncta controversiæ caput, quod est revelatio, ne leviter quidem attingunt, quæ cùm firmissimè invictis demonstrationibus innitatur, omnia

(1) Vid. P. Valsecchi, eodem opere de Fundamentis religionis toto libro 2.

libertinorum dicteria difflat. Si enim est locutus Deus, auctorque religionis christianæ est, ergo omnia (quod modò diximus) convicia in ejus dogmata blasphemiæ sunt; argumenta contra ejus mysteria sophismata, calculi, politicaque præcepta ejus ethicæ opposita, commenta, satyræ in ejus ritus, ministrosque falsæ criminationes; omnesque historiæ, monumentaque Sinensia, Ægyptia, Romana, Græca ejus libris absona mendacia sunt. Sed quia id latet homines, qui aliis studiis fortassè operam navârunt, præter religionis studium, ideò artibus hostilibus succumbunt, et in impietatem prolabuntur eâ perversâ disputandi methodo abrepti, quæ cuicumque prudenti, sapientique viro eorum liberculorum imbecillitatem, desperatamque eorum, qui methodo illâ utuntur, causam demonstrant.

Non minùs tamen subdola ac perniciosa incautis lectoribus est alia fraus libertinis valdè familiaris, audaciam intelligo errores suos enuntiandi, affigendique falsas criminationes. Vox hæc elata, tutaque, minimèque hæsitans, frons hæc imperterrita mentibus infirmis imponit, efficitque ut suspiciatur scriptor hominum genere universo major, coram quo nefas sit mutire, nedùm contradici, aut responderi ejus dictis possit. Innumera in hoc genere exempla afferre possem; aliqua tantummodò brevissimè attingam. Voltairius, postquàm ut superstitiosos traduxit philosophos doctoresque, qui tanquàm gravissimum religionis revelatæ et naturalis dogma, substantiam cogitantem spiritalem propugnant, ita dictatoriam vocem effert : « Quid hi dicerent, si ipsi im« pietatis rei sunt? Et sanè quis erit, qui dicere « sine summâ impietate audeat, fieri non posse, « ut Creator cum materiâ cogitationem, sen« sumque communicet (1) ? » Potestne majori hiatu error tam decumanus effutiri? Nos cum esse hujusmodi alibi ostendimus, ubi jam diximus non *essentias,* sed *existentias* rerum esse divinæ omnipotentiæ *objecta :* et, sicut non solùm sine impietate, sed meritò prudenterque dicitur, Deum efficere non posse, ut triangulum sit rotundum; ita dicitur, Deum materiæ cogitationem impertîri non posse, aut ut aptiùs dicamus, materiam hujus affectionis capacem non esse. At quot ex hujus poetæ operum lectoribus sunt, quibus hujusmodi doctrina nota sit, quâ audaciâ tantâ allatum sophisma refellant? Vox ipsa eorum ignorantiam omnino opprimit; Voltairiusque illorum judicio recte sentit. En aliud ejusdem comici exemplum. Recitatis innumeris auctorum philosophorum, theologorumque et veteris, et mediæ ætatis nominibus, in quibus latissimam eruditionem suam nobis patefacit, hoc oraculum enuntiat : *Quoad Ecclesiæ Patres, multi primis seculis, multi, inquam* (advertatur animus ad hanc repetitionem), *crediderunt, Deum esse corporeum* (1). Quî fieri potest, ut hoc tam asseveranter dictum, tamque impavidè incauti, bonique lectores, qui fortassè nullius Patris scripta legerunt, non credant verissimè dictum? Cæterùm non agitur de re levis momenti, sed de errato, quod mysteria, imò fundamenta religionis omnia evertisset. *Si multi, multique Ecclesiæ Patres primis seculis* impietatem hanc docuissent, quid de populo à Patribus edocto, quid de traditione, de Ecclesiâ sentiendum esset? Ita tamen Voltairius pronuntiat : at impudentissimè mentitur, quandoquidem, quod alibi ostendimus, error de *Deo corporeo,* ut ex veterum monumentorum exquisito examine discimus, seculis iis Melitoni Sardicensi episcopo tribuitur; de Tertulliani sententiâ de hoc capite adhuc sub judice lis est; et in Lactantio dicendi modi reperiuntur admodùm ambigui. Omnes et doctores, et populus christianus semper confessi, veneratique sunt Deum ut *spiritum immortalem et invisibilem,* detestatique sunt summoperè Anthropomorphitarum errorem, qui in Asiæ angulo in lucem prodiit, Theodosio regnante. Hi sunt ii *multi, multique Ecclesiæ primorum seculorum Patres,* qui Voltairii sententiâ Deum corporeum crediderunt. Nonne vel magna audacia, vel summa inscitia requiritur, ut hæc scribantur?

At Voltairius hujusce notæ, quæ in ejus naturam versa videtur, clariora argumenta in duobus postremis liberculis inscriptis *Dictionnaire philosophique portatif, et la Philosophie de l'histoire,* dedit, quos, quanquàm ejus nomen non præ se ferant, vox tamen omnium una illi adscribit, quippe qui ejus nativos colores gerunt; nihilque reverà sunt nisi rapsodia, seu veriùs rudis indigestaque moles sophismatum et dicteriorum in religionem. (Sperare juvat,

(1) « Mais que diraient-ils, si c'étaient eux« mêmes qui fussent coupables d'irréligion? « En effet, quel est l'homme qui osera assurer « sans une impiété absurde, qu'il est impos« sible au Créateur de donner à la matière « la pensée et le sentiment? » Lett. 13 sur M. Locke.

(1) « Quant aux Pères de l'Eglise, plusieurs, « dans les premiers siècles, plusieurs, dis-je, « ont cru... Dieu corporel. » Ibid.

hos esse postremos ejus extremæ senectutis impios abortus, et ut Rousseau verbis utar (Epist. 5 scriptâ ex Monte) *scurriles jocos ejus vetustorum annorum.*) Multi sanè mirantur fanaticum hunc poetam, qui hoc argumentum semper pertractat, et in sua ferè omnia scripta vel poetica, vel historica, vel philosophica unco veluti impacto religionem pertrahit. Undenam, inquiunt quidam, impetus hic in illo? Ni fallor, Montesquiæus suorum oraculorum uno nobis hoc ænigma solvit. Inquit ille : *Homo pius et atheus de religione semper loquuntur : ille loquitur de eo quod amat, hic de eo quod timet* (1). Equidem crederem, me nullâ contumeliâ Voltairium afficere; imò ne illi displicere quidem, si è primâ harum classium illum excipio. Is ergo est ex iis unus, qui de religione semper loquuntur, ut de re quam reformidant. Scilicet, sentit ille istius omnipotentis hostis pondus ; ejus sermones vellent illud excutere. Non idcircò tamen aut aliquo connexo systemate, aut aliquo inaudito argumentorum apparatu utitur. Haud est vir ejusmodi. Jam inde cùm contra Cartesium scripsit, animam nostram *non semper cogitare,* fuit qui in eum scripsit, Voltairii animam *cogitare nunquàm,* et Joannes Jacobus Rousseau nuper eum inducit jure verèque fatentem, se contra religionem scurrilitates profanas et impias evomuisse, sed simul semel iterùmque testantem, *se nihil omninò ratiocinari* (2). Omnes ejus libri hoc confirmant; duo postremi id geometricè demonstrant. Hi quoque duobus sub titulis eamdem crambem repetunt, hoc est, eamdem congeriem sophismatum et objectorum ex libertinorum voluminibus hinc inde corrasorum, dispositorum in *Diction rio* alphabetico ordine; in *Philosophiâ historiæ* per capita, refartorum in utroque liberculo ridiculis jocis, et felle, malitiosèque in quidquid augusti sanctique est, jactorum. Fateor, hos liberculos primùm legenti mihi memoriam subiisse, quod scribit anonymus Gallus, de his pestiferis *semidoctis,* qui impietate suâ nostris temporibus orbem inficiunt. Horum scientia, inquit ille, hæc est, *didicerunt in quâlibet quæstione objecta usque ad responsiones exclusivè* (3). En Voltairii libros.

Hìc quæstionis status candidè non proponitur, hìc ea fundamenta, quibus innititur veritas, non exponuntur; hìc nihil aliud de quâlibet quæstione reperitur, nisi *objecta usque ad responsiones exclusivè.* Vah! excellentia volumina! vah! eximium scriptorem! quantùm proficient discipuli discipulæque hujus præceptoris! scilicet evadent *semidocti* ab anonymo Gallo descripti, qui quidem eò infeliciores contemptioresque indoctis sunt, quò pejus est malè scire, quàm nihil scire.

Si tamen auctor noster responsis objecta à se allata non solvit, nolo ego ita imperitum eum existimare, ut ne sciat quidem hæc responsa reverà esse. Qui fiat, ut ille ignoret, quidquid scribit aut contra nostra mysteria, aut contra ritus, aut in divinas Scripturas, aut in alia gravissima religionis naturalis et revelatæ capita (cùm fuerit millies ab impiis repetitum, recoctumque) ab ejusdem religionis propugnatoribus examinatum solutumque ingenti studio fuisse? Fateor, eum interdùm quædam habere, quæ sua sunt, quæ in nullo scriptore me legisse memini, neque sanè infelicia. At quod ad objecta à se prolata attinet, ignorare, inquam, non potest gravissimè à pluribus auctoribus, pluribusque in libris ea demonstrata fuisse inepta et mendacia. Si tantùm advertisset animum eorum multa sibi invicem opponi destruique (quod accidit scribenti, vel ut veriùs dicam, raptim exscribenti), poterat ad sanam mentem reduci. At hæc veritatis lumina ille odit ; gaudet in suis objectionibus *usque ad responsa exclusivè* immorari, ne gratum errorem animo detrahat, quæ quidem res *impiorum* propria à Scripturis judicata fuit, *qui* supernæ luci, qui ***Deus est,*** dicunt : *Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus* (Job. 21, 14). Itaque, ut omnia summatim dicam, cursim hujus poetæ opera legentes, et hæc postrema præcipuè versantes hominem videmus, *qui semper de religione loquitur, ut de re quam perhorrescit,* quæ secundùm Montesquiæum est athei nota. Hominem videmus, qui cujusque quæstionis *objecta usque ad responsa exclusivè* didicit, quæ, anonymi Galli judicio, est *semidocti* nota. Hominem videmus, qui *lumen odit,* quo agnoscere veritatem posset, quæ Scripturæ sententiâ est *impii* nota. Num hæ tres notæ sint *ingredientia,* ut nostri poetæ verbo utar, quæ simul conjuncta admirandum illud phænomenum, quod Voltairius appellatur,

(1) *De l'Esprit des lois*, lib. 25, chap. 4 : « L'homme pieux et l'athée parlent toujours « de religion ; l'un parle de ce qu'il aime, et « l'autre de ce qu'il craint. »

(2) « Je ne raisonne pas, moi, cela est « vrai. » Lett. 5, écrite de la Montagne.

(3) « Le demi-savant... de toutes les ques- « tions il étudie l'objection jusqu'à la réponse « exclusivement. » Lettres philosophiques, où l'on réfute le Déisme, etc. Lett. 41.

componant, non dicam; non enim gestio gravius quid concludere in quemquam, sed sinam, ipsum se excutere, et lectorem sapientem, prudentemque judicare.

Pergamus nunc dicere de audaciâ, quâ libertini errores suos in vulgus spargunt. Hæc præsertim cùm de aliquo sacræ eruditionis capite agitur, est ferè in omnibus eadem.

Jacobus Rousseau in suâ Epistolâ ad archiepiscopum Parisiensem omnes ingenii sui nervos intendens, ut *scepticismum*, sicut eum appellat, de *coexistentiâ duorum principiorum* tueatur sophismatibus omnium dualistarum communibus, in paginæ calce doctissimam hanc adnotationem ponit, quam exscribere placet : « Opportunum est advertere (1) quæstionem de « æternitate materiæ, quæ adeò nostros theologos torquet, nihil sollicitos habuisse Ecclesiæ « Patres non valdè à Platonis sententiâ alienos. « Ut prætermittamus Justinum Martyrem, Origenem aliosque, Clemens Alexandrinus tam « mordicùs affirmantem sententiam in suis « Hypotyposibus propugnat, ut Photius hâc « de causâ arbitretur, librum hunc fuisse corruptum. Sed hæc eadem opinio in Stromatibus legitur, in quibus refert Clemens « Heracliti sententiam, quin eam improbet. « Hic Pater nititur quidem principium unum « statuere; at id fit, quia hujusmodi nomen « materiæ denegat, etiamsi ejus æternitatem « agnoscat. » Vah! scribendi audaciam! Qui hunc philosophum suspiciunt, quæ recondita eruditio! quæ inaudita inventa! exclamant.

Enimverò sunt inaudita inventa : qui enim ita scribit, vel nunquàm hoc argumentum sedulò examinavit, vel se habiturum tam bibulis auribus lectores esse putat, ut crediturі sint, neque quidquam sint examinaturi. Rei magnitudo, occasioque, quæ sese mihi offert, magis magisque incautis lectoribus perfrictam horum philosophorum frontem aperiendi, ad perpendendum locum hunc me impellit, in quo penè tot mendacia (cogor enim nomina sua dare rebus) quot sunt verba, reperiemus.

Tu ergo, Rousseau, inquis, *hanc de æternitate materiæ quæstionem, quæ adeò nostros theologos torquet, Ecclesiæ Patres non valdè remotos à Platonis sententiâ minimùm sollicitos habuisse.* Sed factum benè, quòd Patrum opera, aut fragmenta scripta linguis, quæ intelliguntur, adhuc supersunt, ita ut oculi tantùm controversiam hanc dijudicare possint. Tibi ergo aio, Ecclesiæ Patres materiæ æternitatem tanquàm pestiferum Platonis errorem, religionisque fundamentis prorsùs contrarium duxisse; ac proinde non minùs quàm theologi nostri faciunt, vehementer eos illum impugnâsse et proscripsisse. Hos tantummodò recensebo : Tertullianum (in lib. adv. Hermogenem), Theophilum Antiochenum (lib. 2 ad Autol.), Eusebium Cæsariensem (de Præpar. evang. lib. 7, cap. 19), Dionysium Alexandrinum (advers. Sabell. ab Eusebio loco citato relatum), Maximum (in lib. de Materiâ apud Eusebium ibid.), Lactantium (divinar. Instit. lib. 2, cap. 9), Irenæum (lib. 2 advers. Hæret. cap. 19), Ambrosium (lib. 1 in Hexam.), Athanasium (de Incarnat. Verbi Dei), Basilium (Homil. 1), Chrysostomum (Homiliâ 38 in Acta Apostol.), et Augustinum (cont. Faust. lib. 20, cap. 14; cont. advers. Leg. et Proph. lib. 1, cap. 8; de Gen. cont. Manich. lib. 1, cap. 6, et alibi). Sufficiuntne hi ? Habe et hos : Theodoretum (serm. 2 advers. Græcos de Materiâ et Mundo), Methodicum (apud Photium cod. 236), Petrum Chrysologum (serm. 46), Æneam Gazensem (in Theophrasto, sive de animor. Immortalit.), et Zachariam Mitylenum (de mundi Opificio contra philosophos). Nondùm satis habes ? Hic adde eos omnes cùm græcos, tùm latinos, qui vel Genesim interpretantes, aut alio modo de hoc argumento loquendi aut ex proposito, aut datâ occasione ansam arripuerunt. Eos lege locis à me citatis, intelligesque hanc materiam Deo *coæternam* et increatam eos fuisse detestatos; eos illam ut errorem infandum corruptæ philosophiæ ab hominibus impiis disseminatum ad inficiendam religionem semper duxisse. Intelliges, impios hos homines, Marcionem, Hermiam, Hermogenemque supra cæteros (qui ex hoc errore appellati fuêre hæretici *Materiarii*), ut hæreticos nimirùm fuisse ab Ecclesiâ damnatos. Imò intelliges, argumenta fortissima, quibus Patres eam impugnant, nobis significare, eos hujusmodi sententiam, non

(1) « Il est bon de remarquer que cette question de l'éternité de la matière, qui effarouche si fort nos théologiens, effarouchait « assez peu les Pères de l'Eglise moins éloignés « des sentiments de Platon. Sans parler de « Justin le Martyr, d'Origène, et d'autres, « Clément d'Alexandrie prend si bien l'affirmative dans ses Hypotyposes, que Photius « veut, à cause de cela, que ce livre ait été « falsifié. Mais le même sentiment reparaît « encore dans les Stromates, où Clément rapporte celui d'Héraclite sans l'improuver. Ce « Père, livre 5, tâche, à la vérité, d'établir « un seul principe, mais c'est parce qu'il refuse « ce nom à la matière, même en admettant « son éternité. » Not. 27, pag. 55.

modò ut meram hæresim, sed ut impietatem, quæ supremam auctoritatem, unitatem, *independentiam*, omnipotentiam, ac proinde essentiam ipsius Dei læderet, respexisse; quæ cùm materiæ æternitatem et *independentiam* adscriberet, naturam abjectam, informem, mutabilem, æqualem Deo faciebat; quæ quidem impietates omnium quæ dici excogitarique possunt, sunt maximè horribiles. Intelliges demùm ea ipsa sophismata, quibus tueri *coexistentiam duorum principiorum* videris, illudque præcipuè ab origine mali deductum, examinari à Patribus, et ut ineptissima rejici. Solus Tertulliani liber in Hermogenem te satis superque edocebit (1). Quædam ex capite 1 decerpam, quæ tibi stimulum addent, ut totum opus perlegas. Afferre tantùm aliquot Theophili Antiocheni in libro 2 ad Autolicum, num. 4, periodos contentus ero, ut videas num Patres *parùm alieni à Platone fuerint*, et num hanc sententiam parvi penderent. « Plato, inquit ille, ejusque « asseclæ fatentur quidem, Deum esse ingenitum, et Patrem Auctoremque rerum omnium; at sentiunt etiam, Deum et materiam « esse ingenita, et hanc esse Deo coæternam. « At si Deus est ingenitus, et ingenita materia, non est ampliùs rerum omnium Creator « Deus secundùm Platonicos; nec ampliùs est « Dei regnum secundùm eorum principia. Præterea, sicut Deus, cùm sit ingenitus, est etiam « immutabilis, ita si materia erat ingenita, erat « ipsa etiam immutabilis, Deoque æqualis. « Quod enim creatum est verti potest, mutarique; sed quod est increatum neque verti, « neque mutari potest. Quid mirum, si Deus « è subjectâ materiâ mundum faceret? Etenim « etiam artifex humanus ex materiâ ab alio « acceptâ efficit quod vult. Dei tamen potentia « in hoc elucet, quòd ex eo quod non est, efficit quod vult; sicut etiam impertiri animam, motumque nullius est præter Deum. « Siquidem etiam homo imaginem effingit, at « rationem, respirationem, aut sensum opifi- « ciis suis dare nequit. At Deus hoc hominem « superat, quòd facit opus suum ratione, respiratione, motuque præditum. Sicut ergo « Deus potentior homine est, in his rebus « omnibus potentior est quòd creat ex eo « quod non est, et quòd entia creârit quæ voluit, utque voluit. » Locus hic unus sufficiat tanquàm leve argumentum, quomodò de hâc re Patres cogitarent, et quantùm hallucineris, cùm eos non longè aliter à Platone in hâc controversiâ sensisse dicis. Theophili argumentis utuntur et alii; imò alia non minùs valida addunt modò ex Deo, modò ex illâ materiâ desumpta, quæ quin maximæ contradictiones dicantur, increata et æterna dici nequit. Quisque opportunè ea legere poterit, et intelligere, te injuriâ scripsisse, evidentiamque facti impugnâsse, cùm dicis, *quæstionem de materiâ æternâ, quæ ita nostros theologos torquet, minimùm sollicitos habuisse Ecclesiæ Patres minùs à Platonis opinione remotos.* At sentio, te habere triarios tuos auxiliares, quos contra Patres modò à nobis memoratos in aciem producas. Expecto quid dicas. At, inquis, *quin de Justino Martyre, Origene, aliisque loquamur, Clemens Alexandrinus affirmantem sententiam tuetur.....* Hìc, quæso, paulisper subsiste. Tu ergo hâc præteritione vis obtrudere proselytis tuis ut rem extra controversiam positam, *Justinum Martyrem et Origenem* cum Platone de materiâ æternâ et increatâ sensisse? Rousseau mi, si ego tecum hujusmodi ratione agere vellem, quâ tu audes, ne dicam per summam impudentiam, cum Parisiensi archiepiscopo uti, dicerem, jam apparere vel ex ipso citandi modo confuso, astutoque, te *incedere velut super candentibus carbonibus, ubi vix audes pedem figere;* dicerem, *me à te cogi, ut parumper in molestâ hâc controversiâ te detineam; at me curaturum, ut quàm citissimè te expediam.* Tibi tamen tam urbanos scribendi modos totos relinquo. Tu tamen, quæso, vel æquo animo, vel patienti, ut tibi libuerit, me audi. D. Justinus Martyr non modò materiam increatam et æternam Platonis non defendit, sed etiam eo demonstrationis genere confutat, quæ una opprobrio maximo afficit quotquot fuerunt eruntque unquàm *Materiarios*, cùm evidenter ostendat, in illâ hypothesi geometricè fieri non potuisse mundi creationem. « Materia, inquit ille, Exhort. ad gent, « num. 23, increata, coæterna, et æqualis artifici, qualem eam facit Plato, viribus suis « sui artificis voluntati resistere debet. Ille

(1) « Hermogenis autem doctrina tam novella est, denique ad hodiernum homo in « seculo, et naturâ quoque hæreticus turbulentus, qui loquacitatem facundiam existimet, et impudentiam constantiam deputet, « et maledicere singulis officium bonæ conscientiæ judicet.... A Christianis enim conversus ad philosophos de Ecclesiâ in Academiam et Porticum, inde sumpsit à Stoicis « materiam cum Domino ponere, quæ et ipsa « semper fuerit, neque nata, neque facta, « nec initium habens omninò, nec finem, ex « quâ Dominus omnia postea fecerit. » Sub initium.

« enim qui non creavit, nullam vim habet in id « quod est increatum; et nequit in eam ullam « vim exercere, cùm sit libera, exemptaque « ab omni externâ necessitate. Hinc Plato ex « his principiis, quæ probè nôrat, scripsit, ne- « cessariò concedendum esse, in Deum (eò « quòd est increatus et æternus) nullam vim « adhiberi posse. » Ita loquitur, ratiocinatur- que Justinus (1), quem tu (axiomatis instar) in materiæ æternæ Platonis defensorum album refers. Locus ita clarus est, ita etiam vehemens, ut interpretem respuat. Transeamus ad Origenem, alterum ducem tuum, cujus sententia judicio tuo est adeò clara, ut dubitari de illâ non possit. Itane res erit? Tu, rogo, adverte animum ad hanc animadversionem, quæ quidem exigua est. Eusebius lib. 7, cap. 19 et sequentibus Præparationis evangelicæ, aggressus nervis ingenii sui omnibus, de materiâ increatâ æternâque errorem impugnare, testimoniis quatuor scriptorum à se acerrimorum creditorum in hâc controversiâ utitur. Scis, quinam hi sunt? Dionysius Alexandrinus, Philo, Maximus et Origenes, ille ipse, quem tu laudas. Nolo, erubescas, si ejus verba attulero, quæ legere apud Cæsariensem poteris. Ex Commentario ipsius Origenis in Genesim desumpta sunt, continentque in Platonem invictissima argumenta. Imò cùm ea legeris, leges non sine magno emolumento etiam quæ idem græcus Pater in hanc rem in Commentariis ad S. Joannem scripsit; et sperare me juvat, te tuam criticem miseram enimverò emendaturum. Et sanè perfugium omne tuum, ut hanc propositionem defendas, Ecclesiæ Patres de materiâ increatâ et æternâ idem cum Platone sensisse ad unum Clementem Alexandrinum redigitur, quem, licet opinatus fuerit, ut dicis, tamen vides à te, iis animadversis quæ attulimus, non posse in campum produci, contra Patrum chorum ad personam omnium Ecclesiæ Patrum sustinendam, quin à sapientibus lectoribus irridearis. Sed tamen hoc certissimè constat, neque Clementem hujus fuisse sententiæ. Examinemus tua verba : *Clemens Alexandrinus tam apertè affirmantem sententiam in suis Hypotyposibus tuetur, ut Photius ideò nimirùm crediderit, eum librum corruptum fuisse.* Non solùm Photius, ego dico, sed quicumque sapit quidquam, fateri debet *Hypotyposes* (opus jamdiù deperditum) ut lectæ fuerant à Photio, ab audacibus hominibus adulteratas fuisse. Neque tantùm (ut nobis imponere vis) ob materiam increatam et æternam, sed *ob sexcentas blasphemias, imò blasphemiarum monstra,* quibus insanus, furensque corruptor eas *sparsim confusèque* infecerat. Hæc sunt Photii verba, cod. 119, qui præterea ibidem harum pestiferarum blasphemiarum Clementis doctrinæ omninò adversantium, quæ in ejus intactis operibus reperitur, specimen præbet. Hinc idem Photius de tribus Libris Pædagogi (quod quidem procul dubio est Clementis opus) loquens ita scribit cod. 110 : « Nihil simile Hypotyposum habent hi libri; ca- « rent enim iis stolidis, blasphemisque senten- « tiis : est stylus ipse floridior, suavique, ju- « cundâque gravitate temperatus; et in noti- « tiarum, quæ in his continentur, varietate, « nihil est, quod non verè castèque dicatur. » An ergo potest critice tua, opus impollutum Clementis Alexandrini Hypotyposes ducere? An potest honestas tua ignaris lectoribus dicere, Photium hâc unâ politicâ animadversione motum, ne Clemens omnium opinioni de materiâ increatâ adversus videretur scripsisse opus illud fuisse corruptum? Quanquàm volo de hâc *corruptione Hypotyposum* temerario ausu factâ certissimus fias. Eusebius, qui annos quinquaginta ante Photium Clementis Hypotyposes legerat, earum epilogum libro 6, capite 11, Historiæ ecclesiasticæ nobis dat : eas cum honore nominat, et ne verbum quidem *de iis blasphemiarum monstris,* quæ invenit in iis postea Photius, facit. Eusebius, inquam, qui præterquàm quòd exquisito præstabat acumine, strenuè, ut modò dixi, audistique, contra materiam æternam increatamque pugnavit. Qui fingi potest eum impium errorem dissimulâsse, si eum reperisset, neque eum damnare voluisse? Est quidem (haud inficias ibo) hoc negativum argumentum, at simul cum iis quæ diximus sumptum, prospectumque suâ in luce magnum apud te, qui tantâ arte criticâ polles, pondus habere debet. Quare tu quoque non gravatè fateberis, audaces impiosque homines (quod etiam Ruffinus nobis indicat) post Eusebii ætatem opus illud corrupisse corruptumque in manus Photii devenisse; ac proinde indignam à te rem fieri, qui illud profers, ut lectores tui credant, Clementem materiæ increatæ propugnatorem fuisse. Tu tamen adhuc instas et

(1) Multa alia loca non minùs clara S. Justini in hanc rem proferri possent. Legere potest qui vult collecta in præfatione clarissimi monachi Prudentii Marani hujus Patris operum editoris, ubi etiam nitidè explicantur duo Apologiæ 1 S. martyris loca, quæ aliquam difficultatem minùs in lectione Patrum versatis afferre possent.

urges : *Eadem sententia etiam in Stromatibus legitur, ubi Clemens Heracliti opinionem refert, quin eam confutet.* Hæc quidem est sententia, et penè verba ipsa Joannis Clerici in Epistolâ 1 criticâ (quæ est ad archiep. Cantuar.), ubi nimirùm audet Clementem tanquàm increatæ æternæque materiæ patronum traducere validissimo hoc argumento : *In eodem libro minimè improbat sententiam Heracliti Ephesii, quam hisce verbis describit,* etc. Scito tamen, criticum hunc, quem fortassè nimis credulus secutus es, in putidissimum errorem te pertrahere. Silentio prætereo Heracliti textum ab Alexandrino relatum, præcipuè in fonte græco esse valdè obscurum involutumque, ita ut ex verbis philosophi (jure *tenebricosi* nuncupati) criminationem tanti ponderis affigere, hoc est, Clementem putâsse materiam æternam, res non adeò tuta esse videatur(1). Quanquàm fingamus Heracliti locum esse perspicuum ; ergo Clemens eum referens, eumque non improbans illum approbat ? Quid mendosius colligere potes ? Scisne, quot, quàmque absurdas sententias, non solùm Heracliti, sed Empedoclis, Stoicorum, Platonis, Aristotelis, Epicuri, aliorumque cùm philosophorum, tùm poetarum eo in libro Clemens refert quin eas improbet ? An ideò dicendum erit, eas omnes illum approbare et sequi ? Enimverò, Rousseau hoc argumento, vel hâc ratiocinandi methodo hic Ecclesiæ Pater esset Proteus ex monstrosissimis, qui unquàm in litterariâ republicâ visi fuerint. At quidnam sibi probandum eò loci Clemens suscipit ? Num agit de creatione mundi, num de materiæ æternitate ? Nihil sanè minùs. Hoc probandum proponit, *philosophos græcos divinas litteras expilâsse, et magnam eorum opinionum partem originem suam ex sacris litteris malè intellectis habere,* lib. 5, Stromat. In hanc rem multos errores profert et Stoicorum, et Platonis, et Epicuri, et Aristotelis, et aliorum, ea sacrorum librorum indigitans loca, quæ ejus judicio his opinionibus confingendis ansam præbere potuerint. Inter has ergo philosophicas sententias eam quoque de materiâ æternâ recenset, ex quâ philosophi Deum creâsse mundum rebantur, putatque (sicut etiam arbitrati sunt Justinus Martyr et Origenes) *ea Geneseos verba :* Terra autem erat inanis et vacua, *hanc materialem substantiam confingendi iis occasionem dedisse,* ibid. Hoc consilio Clemens refert Platonis, tum Heracliti opinionem (si modò ejus loci hæc est sententia.) Jam quibus è critices principiis dici poterit, Clementem, quòd eo loco hanc impietatem non refellit, ejus esse propugnatorem ? Non intenderat eò loci quæstionem de materiâ increatâ perpendere. Quo itaque modo hujus dogmatis facit mentionem, indigitatque malè à philosophis Scripturæ oraculum intellectum, à quo illud sumptum putat, recenset continuò *casus* Epicuri dogma desumptum ex verbis illis : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas,* perperàm acceptis ; tum Aristotelis opinionem putantis, Providentiam non extendi ultra lunæ cœlum, quæ quidem opinio illi eruta videtur ex iis psalmi verbis : *Misericordia tua, Domine, est in cœlo, et veritas tua usque ad nubes.* Sicut igitur esset injuria summa, imò aperta insania hujusmodi errorum aut Aristotelis, aut Epicuri, quòd eos retulerit, neque confutaverit, Clementem insimulare ; ita dic, quæso, quo erit appellanda nomine critice tua, aut illius, quem imprudens secutus es, quæ patronum æternæ materiæ eum Patrem dicit, quòd eodem consilio sententias Platonis et Heracliti protulit, neque eas retudit ? Lege librum, loca considera, erratumque agnosces tuum. Quòd si ita est, si ne Clemens quidem Alexandrinus tibi favet, neque locum ullum in omnibus ejus operibus ostendere potes, ubi materiam æternam increatamque dicat, imò attentè eum legens (licet ille de hâc quæstione non disputet), contrarium colliges ; ergo illa tua adnotatio : *Ecclesiæ Patres, ut minùs remotos à Platonis sententiâ nostris theologis parùm fuisse sollicitos de quæstione*

(1) Textus Heracliti à Clemente relatus lib. 5 Stromat. est hic : Κόσμον τὸν αὐτὸν ἁπάντων, οὔτε τις θεῶν, οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν· ἀλλ' ἦν καὶ ἔστιν, καὶ ἔσται πῦρ ἀεί ζῶον, ἁπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα, hoc est : *Nullus Deorum, nec hominum mundum, aut universitatem rerum fecit : at erat, est, eritque ignis semper vivens, qui modo certo accenditur, et modo certo extinguitur.* Videat lector sapiens, num ex eo quòd Clemens hunc Heracliti locum tantùm retulerit, dici possit, eum æternitatem materiæ approbare. Clemens non intendit hoc loco loqui aut de origine, aut de æternitate mundi, sed ostendere, ethnicos philosophos perturbatam quamdam notitiam habuisse de futurâ rerum restauratione post mundi finem. Quare proximè ante inquit : Οὐ παραπέμπομαι καὶ τὸν Ἐμπεδοκλέα, ὃς φυσικῶς οὕτως τῆς τῶν πάντων ἀναλήψεως μέμνηται, ὡς ἐσομένης ποτὲ εἰς τὴν τοῦ πυρὸς οὐσίαν μεταβολῆς· σαφέστατα Ἡράκλειτος ὁ Ἐφέσιος ταύτης ἐστὶ τῆς δόξης, id est : *Non prætereo etiam Empedoclem, qui physicè hoc modo mentionem facit de rerum instauratione, eas demùm mutandas esse in ignis substantiam. Heraclitus Ephesius apertè hanc sententiam tuetur.* Et hinc transit ad afferenda verba modò relata.

de materiâ increatâ, nominatimque Justinum, Origenem, et Clementem Alexandrinum eam docuisse, tota, quanta est, falsa est, continetque penè tot mendacia quot verba.

Sit bona cum lectoribus venia, si diutiùs fortassè in refellendâ hâc adnotatione sum immoratus. Argumenti gravitas, Genevensis philosophi audacia, me ut id facerem coegerunt. Quærebatur hìc, num Ecclesiæ Patres jure accusarentur impietatis, quæ funditùs religionem evertit, errorisque tam ingentis iis afflicti haud dubiè, haud hæsitanter, ac dictatoriâ voce, supercilioque. Cæterùm quot ex ejus mendacis audacisque Epistolæ lectoribus opera Patrum examinandi, veritatemque suis è fontibus hauriendi negotium sibi sumpsissent? Hactenùs dicta efficient saltem, ut bona fides, candorque, veritatisque amor, quibus hi libertini scriptores aguntur, ab omnibus agnoscantur. Non tam facilè credi posset, ignorâsse Rousseau tot errores, quorum sua erat referta adnotatio : nimis est eruditus (est enim dicendum quod res est) nimisque acutus, ut eos non prospiceret. At ut aliquo modo veritas impugnaretur, nonnisi hujus generis tela adhiberi poterant, quæ jacta eâ licentiâ audaciâque, quæ tota Rousseau est, incautos, ignarosque lectores non poterant non maximè commovere.

Et sanè, ut eò, unde digressi sumus, revertatur sermo noster, advertat animum per se sapiens lector, quanto jure à nobis fons horum temporum impietatis horum librorum infelicissimorum, quibus Italia nostra opprimitur, lectio fuerit statuta. Qui unquàm integram, stabilemque religionem servabit suam contra tot aggressiones, tam fallaces, qui eas repellere, et illas detegere nequit? Bonâ fide legere perget deceptus iis promissis obsequii reverentiæque in religionem, qui primus scriptorum libertinorum astus est, quo incautos alliciant. Progressus porrò irretitum, constrictumque gravissimis difficultatum nodis se sentiet, quarum vis ex perversâ disputandi methodo derivatur, quæ est fraus altera ab his philosophis adhibita, at ab imprudentibus lectoribus neque animadversa, neque cognita. Vincetur tandem eo tenore vocis libero audacique, quo impia enuntiantur, falsaque sparguntur, ita ut bonus lector de fide ne suspicari quidem audeat, nedum ad examen eos errores revocet, qui ut veritatis oracula edicuntur. (Valsecchi, ibid., cap. 3)

De eodem quarto impietatis fonte continuatio.

Quamvis hactenùs memoratæ fraudes, quarum plena sunt libertinorum volumina, per se ipsas incauto lectori tenebras offundere, sensimque in impietatem pertrahere possint, omne tamen horum miserorum librorum virus in iis non inest. Recensitæ fraudes intellectui veluti retia tenduntur; alia est quâ corrumpitur. Nihil sanè repetitur aliud his in libris, quàm virtutis, honestatis, ethicæque nomen, verùm plerùmque hæ voces intellectûs expertes sunt, aut elegantes descriptiones, vi, veràque significatione carentes. Satis jam superiùs examinata et explicita fuit libertinorum ethica. Narrationes inhonestæ, imagines turpes, quæ plerùmque eorum eruditionem, eorumque operum decus efficiunt, imbecillitatem incauti lectoris vividiùs pelliciunt. Sed hujusmodi venenum, quod his libris cum omnibus poetis et narrationum turpium scriptoribus commune est, remedium quodvis respuit propter theorias quibus iniquitas defenditur et licentiæ cuivis impunitas conceditur. Non solùm naturæ horror vincitur, quod quidem exemplum facit, sed etiam religionis timor eliminatur è corde, quod perniciosa documenta præstant. Lectorem defatigarem, fœdaremque librum hunc, si luctuosissimæ hujus veritatis nimia testimonia afferre vellem. Utinam vel nomina ipsa Montaneæ, Baylii, Helvetii, aliorumque hujus generis scriptorum ignoraremus, qui à multis leguntur viris mulieribusque, suæ cordis perversitatis pari cupiditate. Hæc est ars illa, quâ probè nôrunt hodierni philosophi, lectorum vulgo allata sophismata demonstrationis loco esse. Quod allicit, convincit; errorque, qui quodlibet vitium impunè vult, magis quàm veritas, quæ illud vetat, persuadet. At consideret mecum prudens quisque vir, num mortales ulli sint, nescio an dicam veniâ digniores, an contemptu, his impietatis proselytis. Illi per horum librorum lectionem à religione desciscunt, causamque nesciunt; cùm enim versati non sint in controversiis, fundamenta nostrorum dogmatum ignorent, veram methodum non agnoscant, quâ hujusmodi argumenta sunt pertractanda, iis sophismatibus vincuntur, quæ primum vis momentum ex eorum intellectûs ignorantiâ, alterum autem ex eorum cordis corruptione habent.

Itaque hæc miserrima ex malorum librorum lectione contagio eorum, qui bonum societatis curant, studium, laboresque excitavit. Longiùs proveheretur oratio mea, si afferre vellem quidquid ad hanc materiam græca romanaque monumenta nobis suppeditant. Celebre est,

quod Athenienses de Protagoræ libris egerunt igne absumendis, eorumque auctore in exilium pulso. Nota sunt S. C. C. relata à Varrone, à Livio et ab aliis, etiam contra libros peregrinæ aut nullius religionis. Loquitur Ulpianus, l. 4, ff. *Famil. erciscund.*, de libris reprobatæ lectionis, legibus jubentibus eos exterminari. In celebri Diocletiani rescripto contra Manichæos non solùm contra eas pestes invehitur, sed etiam contra earum libros. Æmulari curam christiani principes veræ religionis propugnatores non minùs debebant. Constat apud Socratem lib. 1, cap. 9, Constantinum Magnum, sicut suis impensis exemplaria sacrorum librorum in persecutionum æstu laceratorum combustorumque multiplicari jussit, ita voluisse ut inquisita et apud quemcumque essent, auferrentur comburerenturque Porphyrii et omnia contra religionem christianam scripta volumina. Theodosius Magnus, ut habemus in Actis concilii Ephesini, eam legem renovavit, hanc sui jussi rationem afferens, scripta omnia, quæ ad iram Deum provocant, suntque hominibus nocumento, haud sinendum esse, ad aures hominum pervenire. Non absimilia decreta Marciani et Justiniani habemus, et nostrâ etiam ætate innovata summâ cum laude à principibus christianis videmus, qui sui solii stabile fundamentum religionem unam agnoscentes, hos pravos libros de medio tollendi, qui religionem ex subditorum sibi populorum animo procul amandant, curam susceperunt. Novissima Parisiensia edicta in libros *de l'Esprit* et *Emile*, auctoremque ipsum indicta, non minùs recentia quàm clara sunt testimonia. Ecclesia tamen, cui Christus fidei suæ depositum reliquit, et ad quam pertinet examen, judiciumque falli et fallere nescium de doctrinâ, à temporibus apostolicis (1) usque cùm Ephesi tot superstitiosa volumina combusta fuerunt, hos errantium ingeniorum fœtus persecuta semper est, filiisque suis severissimis legibus lectionem vetuit. Jam quid aliud constans hæc agendi ratio imperii sacerdotiique significat, nisi hoc, sapientes omnes semper censuisse, horum librorum lectionem impietatis esse funestissimum fontem? Quid aliud in Christianorum mentibus deberent suæ Matris leges imprimere, nisi summum horrorem, quo nec auderent quidem hujusmodi pestes respicere?

Quanquàm ut maximæ lectorum parti librorum, de quibus loquimur, lectio inhibeatur, haud opus est, iis principum Ecclesiæque leges, recitare, cùm ad hoc eâ lege naturali divinâque, quæ neque mutationibus, neque exemptionibus exceptionibusque est obnoxia, teneantur. Hæc lex, quæ sequi veritatem, erroremque vitare, religionem colere, et impietatem effugere jubet, severissimo interdicto vetat periculo aut de fide, aut de moribus dubitandi semet exponere. Jam quis neget hujusmodi discrimini subjacere tot mulieres, tot adolescentes, homines tot in nihilo occupatos, qui expertes ejus, quæ religionis scientia dicitur, eorum librorum lectioni se totos dedunt, qui fraudibus omnibus, artibusque vaferrimis eam impugnant?

Neque verò ii dicant, aut styli elegantiâ, aut cogitationum veneribus, aut multiplici eruditione, quibus opera libertinorum ornantur, ad hanc lectionem se rapi. Ineptissima defensio hæc est. Etenim, etiamsi omnia hæc decora libertinorum libri haberent, ratio tamen suadere deberet, ne tanto cum periculo, cujusmodi est, aut fidem aut mores corrumpendi, eos legeremus. *Melius est* (aiebat D. Hieronymus in Epist. ad Eustoch. de Custod. virgin.) *aliquid nescire securè, quàm cum periculo discere.* Deinde verò, me affirmare verè posse reor, nullum nostrorum libertinorum opus esse eruditione, stylo, cogitationibus, ita præclarum, cujus aliud sani scriptoris sapientisque in eodem genere aut par, aut etiam melius non inveniatur. Quid ergo? Rousseau *Æmilius* eritne Fenelonis *Telemacho* venustior? historicumne Voltairii opus cum *Historiâ universâ* Bossuetii comparari poterit? Quis unquàm illius poetæ *Mahumedem* cum Racinii *Athaliâ* conferet? quantùm *Cogitationes* Pascalis ejus censoris *Cogitationes* verè *falsas margaritas* antecedunt! Quæ comparatio inter Librum *de Moribus*, et inter *Specimina moralia* Nicolai esse potest? An potest ratiocinandi vi, methodo, claritate Helvetii liber *de Spiritu* cum Lamyi libro *de Cognitione suî ipsius* componi? Quodnam demùm philosophiæ, critices, eruditionis caput in Petri Baylii operibus pertractatum reperitur, quod non purum tot erroribus, et veriùs, et solidiùs perpensum, examinatumque pluribus in voluminibus præstantissimis habeamus? Dicamus ergo, quin fallamur, quod ait de Petronio Huetius, omnium li-

(1) *Act.* 19, 19 : Multi autem ex eis, qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus; et computatis pretiis illorum, invenerunt pecuniam denariorum quinquaginta millium.

bertinorum scriptorum famam magis ab impietate, quàm ab eorum merito proficisci; neminemque eos lecturum fore, si essent minùs turpes impiique.

Quæ hactenùs à nobis dicta sunt, ut in lectione librorum religioni infestorum recentis impietatis fontem indigitaremus, satis quidem superque sufficiunt ad refellendam anonymi libertini audaciam, qui vocem in sanctuarium soliumque, in fidem et rationem efferens, arbitratur, hujusmodi impiis libris impunitatem esse concedendam, facultatemque cuique dandam scribendi, edendique quidquid in mentem buccasque sibi venerit. Libri titulus est hic : Specimen de libertate animi sui sensa evulgandi (1). Nuncupatur Anglæ nationi, quæ *ut una inter omnes orbis totius populos, quæ omninò hâc libertate gaudeat*, commendatur (in Dedicatione). Mihi tamen persuadeo, illustrem nationem illam laudibus his scriptoris hujus minimè oblectari posse, neque oblatum opus, quod suâpte naturâ religionem, mores, imperium, societatem, urbes in sylvas commutare studet, æquo animo accipere. Permittit Providentia, libertinos in hos errores prolabi, ut iis quos parùm Dei honor tangeret, saltem, suorum liberorumque, urbis regnique utilitate, et otio tacti expergiscant; videant quò religio deserta ducat, nôrintque eos qui bellum Deo indicunt, reipublicæ suæ fideles esse non posse; et cùm quidquid sancti sacrique est conculcatum fuit, rebellionem in solium parari. Hæc pestifera horrendaque consequentia illa sunt, ad quæ lectores rapiunt sophismata, quæ in libercul, de quo habetur sermo, continentur. Et tempore et patientiâ lectorum plus æquo abuterer, si in eo confutando tempus terere vellem. Non est mihi tanti. Scriptor ipse negare nequit, esse eum abortum informem, imò monstrosum. Tenue dabo specimen, ut auctoris consilium ejusque cogitandi rationem lector habeat : « Non est « opus, inquit ille (2), Newtoniano ingenio, « ut quis sibi persuadeat, nisi facultas omni- « moda sensa animi sui edendi detur, veritatis inquisitionem fieri non posse, quandoquidem propositio demonstrata dici nequit, « donec argumenta sunt, quæ illam impugnant, aut solida contra illam sunt..... Jam « quoniam nisi adsit potestas sensa sua profe- « rendi, nemini putandum est se omnia objecta vidisse, necessariò consequitur, hâc « libertate sublatâ, neminem jure posse de « aliquâ propositione convinci. » Putat ille exemplo, quod auctoris impietatem juxta ac insaniam patefacit, se rationem hanc probare. A Dei existentiâ desumitur, quam ille arbitratur, nondùm satis demonstratam dici posse, donec impiis omnibus facultas scribendi, edendique in lucem concedatur quidquid contra hujusmodi theorema iis in mentem venerit. « Quæ potestas, inquit ille (1), non datur « nisi in Angliâ, quæ fortassè est una regio, « in quâ non puniuntur ii qui in hâc materiâ « secùs ac alii omninò sentiunt. » Adeò verum est, quod aiebat Baylius, cum impietate semper gradum quemdam fanatici furoris conjungi. Non est enimverò opus ingenio Newtoniano, aut Leibnitiano ad hujus rationis falsitatem agnoscendam. Videt, vel me tacente, lector similitudinem quæ intercedit inter sententiam hujus anonymi auctoris, et opinionem Rousseau, quam supra examinavimus et refellimus. Rousseau aiebat, veram religionem inveniri non posse, nisi linguæ omnes addiscerentur, nisi inquirerentur bibliothecæ omnes, nisi per omnes terrarum partes itinera susciperentur, nisi ad calculos reducerentur, ponderarenturque omnia problemata; imò, his curis omnibus adhibitis, putabat, priùs moriturum fuisse hominem, quàm religionem, quæ sibi fuisset excolenda, reperisset. Haud secùs libertinus noster opinatur, antequàm certi scimus de Dei existentiâ, esse permittendum, ut in lucem proferantur, tum examinentur omnia sophismata, quæ invenire possunt ingenia omnium mortalium perversissima. At, ego inquio, sicut horum sophismatum inventio, editioque ante nostram ex hâc vitâ mi-

(1) *Essai sur la liberté de produire ses sentiments;* au pays libre, pour le bien public, 1749. Avec privilége de tous les véritables philosophes.

(2) « Il ne faut pas un génie Neutonien pour « voir que sans une pleine liberté de produire « ses sentiments, la recherche de la vérité « est impossible, puisqu'une proposition ne « peut être dite vraie ou démontrée, tant qu'il « y a des arguments qui la combattent, ou « qu'il y en a de solides pour son opposée... « Or, puisque, sans la liberté de produire ses « sentiments, on ne peut pas se flatter d « voir vu toutes les objections, il suit tout « naturellement, que sans cette liberté on ne « peut pas être rigoureusement convaincu « d'aucune proposition. » Chap. 2, pag. 47.

(1) « Il y a bien des pays où il est défendu « d'exposer librement ses pensées sur la Divinité. L'Angleterre est peut-être le seul où « on ne poursuit pas ceux qui à cet égard en « ont de fort extraordinaires. » Ibid. pag. 48.

grationem non desinet, imò ne ante mundi quidem consummationem (quandoquidem nunquàm insani deerunt, à quibus nova deliramenta concipi et edi possint); ita non solùm nos decedemus, at priùs desinet mundus, quàm homines scire certò possint, num Deus existat. Hæc est ingentis illius argumenti vis, quo existimat anonymus, à supremis moderatoribus summam facultatem concedendam esse quibuscumque *sententias* suas evulgandi contra religionem, societatem, morum disciplinam, nunquàm suo judicio certas, donec inter mortales possit esse aliquis, qui in illas aliquod sophisma afferre possit. Sint tamen Superis grates, quòd pyrrhonismum, à quo hæc argumenta derivantur, omnes apertissimam insaniam agnoscunt. Nos certò cognoscere possumus, cognoscimusque esse demonstrationis fructum veritates cujusque generis ex iis argumentis, quæ earum naturæ conveniunt. Inter has veritates nobis notas, et evidenter notas, sunt dogmata præcipua religionis naturalis, et existentia religionis revelatæ. Et quanquàm veritati nunquàm veritas adversetur, evidentiâ illâ, quâ theoremata cognoscimus, intelligimus etiam, iis opponi non posse nisi sophismata, quæ religionem expugnare non possunt, at mentes tantùm infirmas pervertere, et ad defectionem à religione licentiamque malos inducere possunt. Supremis moderatoribus ergo, ad quos religionem tueri, servare, imò commoda societatis amplificare pertinet, horum audacium hominum, qui suis scriptis utramque lædere et perturbare audent, insolens petulantia est coercenda. Inter hos libros etiam recensitus libellus haberi debet, qui cùm aliorum omnium patrocinium suscipiat, omnium primus digitus est, qui flammis ustuletur.

---

§ 2. — De religione naturali.

1° Religio naturalis dici potest sensu multiplici: ratione propensionis naturalis, quæ homines spontè ad Deum quoquo modo colendum inclinat; ratione objecti, quod esset dogmatum officiorumve complexio, captum naturalem non prætergrediens: ratione medii quo innotesceret, quodque non esset aliud quàm naturale rationis lumen.

2° Religionem naturalem existere et necessariò admittendam esse vulgò statuitur apud religionis patronos; ex alterâ parte, deistis exprobratur quòd religionem naturalem plus æquò extollant. Verum igitur à falso secernamus.

3° Falsum est unquàm extitisse religionem ratione objecti merè naturalem, seu quod vocare amant naturalismum et purum deismum. Conficiemus enim, in decursu, nullam effluxisse generis humani ætatem quæ revelatione dogmatum, supra naturalem rationis nostræ captum positorum, caruerit; hominem fuisse ab initio conditum ad finem supernaturalem, cui proinde necesse fuerit hanc suam destinationem et media ipsi assequendæ paria declarari; non fuisset enim supra naturam positus ordo rerum, quem naturæ viribus homo cognoscere et assequi potuisset. Falsum est pariter unquàm extitisse religionem ratione medii merè naturalem, seu rationem unquàm extitisse solam hominis præceptricem, etiam in iis quæ captum ejus non superant: Deus nimirùm, revelatione primis hominibus concessâ, veritates etiam ordinis naturalis complexus est; atque, si alicubi servatæ fuerint incorruptæ, primigeniæ traditioni potiùs quàm investigationi rationis acceptæ referri debent.

4° Religionem igitur naturalem dicimus eo sensu, quòd, etiamsi fingeretur non adesse revelatio, tamen ex relationibus quas Deum inter et hominem natura instituit, quasque ratio naturalis satis percipit, necessariò flueret religionis officium; quod sit immutabile et essentiale omnis revelationis positivæ, quam Deus ei superstruere vellet, fundamentum (1).

(1) Aliqua controversia existit de religione naturali inter Catholicos, quos sic Theol. Tolosanus tentat, nec infelici conatu, conciliare: « Pervulgata est apud theologos religionis divisio in naturalem et revelatam: hæc distinctio à pluribus magni nominis philosophis repudiatur, eò quòd opinentur hominem, suæ rationi permissum, id est, revelatione destitutum, nullam veritatem, nec ipsum quidem sermonem (*le langage*) invenire potuisse: unde inferunt solam existere posse revelatam religionem.

« Verùm, quamvis admitteretur ista opinio, non ideò religionis naturalis nomen absolutè rejiciendum censemus, modò rectè exponatur quid per illud sit intelligendum. Itaque per religionem naturalem intelligimus *complexionem dogmatum et officiorum quæ, licet solâ revelatione innotescere possent, ipsa ratio agnoscit in rerum naturâ fundari, liberaque à præjudiciis et cupiditatibus approbat.* Hoc sensu intellecta, religio naturalis admittenda est. Etenim negari nequit, inter varia dogmata et officia nonnulla esse quæ ratio ipsa percipit in naturâ et constitutione hominis originem habere, v. g., Deum colendum esse, parentes honore prosequendos, discrimen inesse inter bonum et malum, etc.; alia verò, quæ vel ex liberâ, et

5° Varii sunt incredulorum errores. Alii omnem penitùs cultum Deo exhibendum pernegant : « Satis est, inquiunt, Deum non odisse ; eum colit, ut par est, quisquis naturæ legem servat in cæteris. » Alii cultum exteriorem insectantur, quibus videtur Deum solis animi affectibus delectari, externas autem corporis actiones minimè curare. Volunt nonnulli cultum privatim, non verò palàm et aliorum in conspectu Deo exhibendum, inficianturque ullum esse debere societatis in quâ versamur proprium. Plurimi tandem, *tolerantes* vel *indifferentes* dicti, affirmant minimè referre quo pacto quibusve ritibus cultum Deo exhibeamus; unicuique liberum esse quam voluerit formam sequatur, paganus sit apud paganos, Mahumetanus apud Turcas, etc. Contra quos sit

Assertio prima. — *Existit religio naturalis, eo sensu quòd ratio dictitet cultum tum internum tum externum Deo deberi.*

Prob. 1° generatim ex populorum consensu. Hoc enim argumentum invictè demonstrat veritatem existentiæ Dei; atqui non minùs valet ad probandam illius colendi necessitatem; nullus enim, si Epicureos exceperis, Deum confessus est, quem negaverit aliquo cultu prosequendum. Hinc nulla civitas, nulla societas, nulla hominum ad communem vitam instructorum turba, hactenùs inventa est, quæ religioso cultu careret; ipsi etiam homines sylvatici, ab omni ferè humano commercio alieni, quos in asperis desertisque locis, in insulis ipsis fortuitò disjectos reperire fuit, noverant ad cœlum tendere manus supplices, et Entis superioris opem ac beneficia efflagitare. Deum ergo colendum conclamat sensus hominum communis et ingenitus, vox ipsa naturæ, cujus non potest esse melior interpres quàm consensio omnium qui sunt humanitatis participes.

Prob. 2° : Ille cultus admittendus est quem postulat nativa hominis conditio ; atqui, etc. ; animâ enim constamus et corpore; atqui ratione animæ Deo debemus cultum internum, ratione corporis cultum externum.

1° Quidem, etc. Deus quippe animam duplici facultate donavit, intellectu nimirùm et voluntate ; atqui utraque illa facultas pro virili parte erga suum auctorem exerceri debet. Primò intellectus : nam ratio jubet mentem veris imbui sententiis circa ea potissimùm objecta quibuscum arctior nobis est necessitudo, et quàm maximam sibi comparare rerum excellentiorum scientiam ; atqui supremo Numine nihil est præstantius, nihil cui per mutuas relationes conjunctiores simus : ergo omni studio enitendum est ut dignas de Deo sententias concipiamus... Hinc Deum tenemur agnoscere Ens naturæ necessitate existens, omni perfectionum genere cumulatum, omniscium, omnipotens, generis humani Creatorem, Dominum et benefactorem, etc... Tenemur eximiam ejus naturam attentâ meditatione contemplari, opinionem omnem vel impiam vel superstitiosam procul à mentibus arcere... Tenemur (idque officium maximi momenti est, et sedulò notandum), tenemur ejus Revelationi (si quando homines alloqui dignatus fuerit, et aliquam sui cultûs formam præscribere), aurem attentam et devotum obsequium præbere. Secundò ratio pariter jubet ut voluntas affectus, quorum capax est condita, ad objecta honestiora dignioraque dirigat; atqui Deo, qualem ipsum modò descripsimus, nihil est dignius... Nihil cogitari potest eo perfectius, superius, potentius; hinc ipsi debetur admiratio, reverentia, timor, dependentiæ sensus, adoratio... Nihil ipso melius, nemo tam pater; hinc efflorescet animus memor et amor gratuitus... Est adhuc ad benefaciendum propensus, mala præsentia aut imminentia potest avertere; hinc fiducia in ipso reponenda, hinc precibus ad illum confugiendum, ita tamen ut illius providentiæ nos permittamus, sinamusque Deum decernere quid nobis reipsà opportunum sit. Ergo, etc. Etverò adversarii plerique non diffitentur hominem à naturâ conditum fuisse ad ineundam societatem; ergo à fortiori fateri debent eum esse natum ad religionem; quæ quoddam est Deum inter et hominem societatis genus.

positivâ Dei voluntate oriuntur, vel pertinent ad ordinem superiorem, et rationis captum superant, ut mysteria. Porrò quid vetat quominùs complexio dogmatum et officiorum prioris ordinis religio naturalis appelletur; complexio verò officiorum positivorum vel dogmatum quæ rationi sunt impervia, dicatur religio positiva aut supernaturalis? Cæterùm fatemur, quod res est, nunquàm de facto exstitisse religionem merè naturalem. Hujus ope explicationis, amicè conciliantur theologi cum recentioribus philosophis : existit religio naturalis, ratione objecti, quatenùs scilicet existit essentialiter Deum inter et hominem relatio immediatè fluens ex naturâ hominis; eadem religio naturalis revelata dici potest, ratione medii quo primitùs homini innotuit. » (Ex Theolog. Tolos. de Relig. in Proœmio.)

Nimirùm vincula quæ hominem societati mancipant, sunt vitæ necessitates et commoda, timor, gratitudo, benevolentia, amicitia; atqui sine Deo, creatore et conservatore perpetuo, quid possumus? Quis alius ab ipso potest majores utilitates afferre? Quis ampliora contulit beneficia? Quis iratus potest graviora mala infligere? Nonne tandem in ipso reconditur fons totius amabilitatis? Ergo, etc.

2° Ratione corporis Deo rependi debet cultus externus; ille enim, etc., qui est cultûs interni pars et appendix fermè necessaria; atqui, etc. Tum quia primò licet Divinitas sit nostris sensibus inaccessa, attamen, et hâc ipsâ de causâ, indiget naturæ nostræ infirma conditio præsentiæ ejus admoneri signis sensibilibus: homines enim sumus, non puro spiritu, sed etiam corpore constantes; quorum proinde cogitationes et affectus intimi ministerio sensuum incitari et foveri debeant. Hinc invaluit imaginum, symbolorum, allegoriarum, aliorumque hujusmodi usus; hinc necesse fuit aras, templa, sacerdotes, cæremonias instituere, quibus mentes ad divinarum rerum meditationem assurgerent. Secundò tum quia ita sumus à naturâ comparati, ut affectus quibus vividè commovemur, intrà mentem continere se nequeant, sed foris erumpere gestiant organo vocis, corporis motibus et gestuum significantiâ. Unde sequitur fieri vix posse ut Deum toto corde diligamus, quin sensus illos similibus signis exteriùs manifestemus. Tertiò tum quia quisquis ardet charitate Dei, totus est ut cæteros exemplis et sermonibus ad ejus amorem alliciat, atque ad pietatem erudiat. Tandem æquum videtur ut corpus quod Deus animæ conjunxit intimo nexu, variæque ejus habilitates quæ totidem sunt Dei beneficia, in partem religionis pro modulo suo veniant; venire autem non possunt nisi anima, cujus est dominium in corpus, externos gestus eliciat quibus suam in Deum pietatem significet. Ergo, etc.

Hinc conficitur cultum illum non secretis in penetralibus, sed palàm et patenter esse rependendum; homines enim nostrî consimiles religione informandi sunt; testes fuêre tum beneficiorum quæ Deus in nos contulit, tum offensarum quas in ipsum admisimus: ergo debent esse nostræ gratitudinis et satisfactionis conscii; et religio mera interna, non aliam quàm cæcorum ac surdorum gentem, aut merè solitaria, nonnisi segreges homines deceret.

Obj. contra primam partem: 1° Deus est incomprehensibilis cogitatu, neque limitatis mentibus licet aliquam sibi ejus ideam effingere, quæ vera naturæque consentanea sit quæ proinde cultûs illius aut officii fundamentum esse queat; hoc unum ratio dictitat, quandoquidem Deus nobis nihil debet, et nos ipsi nihil debere. 2° Ut defenderetur cultûs necessitas, opus fuit Deum fingere iracundum simul et placabilem, dominandi cupidum, oblationibus inhiantem, etc.; uno verbo miseris mortalibus simillimum, iisdemque cupiditatibus obnoxium: atqui ab hâc, ut ita loquar, *theanthropiâ* quantùm abhorret sana ratio! 3° Cultus hominis, quicumque sit, erit necessariò finitus et imperfectus; atqui cultus hujusmodi Deo indignus est. 4° Religio quoddam esset Deum inter et hominem commercium; atqui repugnat inter entia quæ infinito separantur intervallo. 5° Rideretur princeps, qui de singulis imperii animalculis sollicitè inquireret, cultum et honorem sibi rependi vellet, ipsis, nisi parerent, succensens et graves minas intentans; at longè magis homines supereminet Deus, quàm formicas princeps. Ergo, etc.

Resp. 1° generatim: Adversùs nativæ propensionis imperium, rationis dictamen, totius humanitatis vocem, quàm levia, quàm imbecilla sunt hæc sophismata! Sileant cupiditates; nemo tam absurdus erit qui similibus nugis decipi se patiatur. — Resp. 2°: Ad primum, licet nobis affulgere non possit completa Dei notio, datur tamen mentibus, spontè non obcæcatis, eum concipere ut primam omnium causam, vitæ nostræ auctorem, sortis arbitrum, supremum legislatorem; atqui hinc ratio dictitat ei multùm à nobis deberi, quia multùm præstitit; et quamvis nihil præstitisset, nihilominùs deberi. Ad secundum, Dei notiones, sanas licet et ex Entis necessariò existentis ideâ evidenter deductas, alio tamen quàm humano sermone exprimere non valemus; quippe hominum more cogitamus et loquimur; neque verba suppetunt rebus ordinis merè spiritualis, multò minùs ordinis infiniti adæquata: sed accommodata tantùm per quamdam similitudinem, quantam videlicet patitur spiritûs infiniti à nobis disparitas; sicque fit ut, licet nostram de humanis loquendi rationem ad divina transferamus, omnis error exulet. Ad tertium, hinc commendatur, et (si vera sit objectio) demonstratur religio christiana, quæ sola suppeditat unde possit exhiberi Deo cultus ipso

dignus, per Christum, Deum simul et hominem..... Deinde sequeretur mundum à Deo creari non potuisse, quippe qui sit quoque finitus et imperfectus. Dicendum ergo à Deo diligi, et quidem amore infinito (cùm nullus actus in Deo sit finitus), quidquid ordini et legi æternæ consonum est; atqui cultum ab homine Deo persolvi ordini consentaneum est. Ergo, etc. Ad quartum, commercium non perfectam æqualitatem instituit, sed tantùm mutuas relationes, quales inter ens finitum et infinitum, inter creaturam et creatorem, existere minimè repugnat. Numquid enim non potest Deus aliquas suî perfectiones homini manifestare, et vicissim homo eas percipere ac venerari? Quod additur de infinitâ distantiâ potiùs favet: quò enim Deus homini superior est, eò magis amandus, admirandus, etc. Ad quintum, nulla paritas. Rex formicas non creavit, ad imaginem suam non effinxit, eis non dedit rationem et conscientiam quarum ope suæ auctoritatis agnoscendæ, eique præstandi obsequii, sint capaces; at homo, etsi entium sensibilium minimum fingeretur, aliis tamen suâ mente præstaret: dignus proinde speciali providentiâ, non physicâ illâ quâ administrantur corpora, sed morali, quæ morali ejus naturæ congruat.

Instabis: Si Deus exigeret cultum, vel propter utilitatem, vel propter gloriam; atqui neutrum: non prius; quid enim ad utilitatem Dei conferre possunt homines? non posterius; aut enim Deus ambiret gloriam essentialem, aut accidentalem; atqui non essentialem, quæ in summâ ejus perfectione consistit, nec augeri vel minui potest; non accidentalem, quæ ex divinarum perfectionum manifestatione oritur, siquidem de eâ minimè curat Deus; ergo hominum pietatem et obsequium nihil facit. Resp. 1°: Argumentum illud omnem providentiam subvertit, siquidem de verbo ad verbum sic disputare licebit: Si Deus curaret res humanas, vel propter utilitatem, vel propter gloriam; atqui, etc. 2° Fatemur ex nostro cultu nullam in Deo redundare posse beatitudinem, ideòque utilitatis appetitum ei non esse cultûs imperandi motivum. Quod autem spectat ad gloriam, dist.: Cultum non imperat propter gloriam tanquàm propter finem quem ex cultu obtinere cupiat, conc.; propter gloriam, tanquàm causam et rationem exigendi illius cultûs, nego. Itaque vox *propter* est ambigua; vel enim indicat finem obtinendum, ut in istâ propositione: *Propter sanitatem accipitur medicina;* quo sensu impium foret asserere Deum propter gloriam essentialem velle ab hominibus coli; quasi is foret finis operantis, quo sublato imminueretur ejus felicitas et perfectio. At eadem vox etiam significat rationem à priori, seu causam ex quâ aliquid sequitur, v. g.: *Dies est propter ortum solis;* atqui hic est sensus quo dici potest Deus suî cultum imperare propter gloriam; summa quippe Dei sanctitas et rectitudo quæ ad gloriam ejus essentialem pertinent, non sinunt violari æternum rerum ordinem: atqui negligi Dei cultum intrinsecè malum est; ergo gloria essentialis ad ipsum præcipiendum Deum movet.

Quod additur, Deum de gloriâ accidentali sollicitum non esse, ex allatâ modò ratione falsum est: cùm enim ordo postulet ab hominibus promoveri gloriam Dei accidentalem, Deus id curat, non ut illius gloriæ indigus, sed ut vindex ordinis.

Obj. 2° cum philosopho Genevensi: In partem cultûs divini preces venire non debent. Quod enim à Deo flagitaremus ad ordinem physicum vel moralem pertineret: atqui neutrius generis bona precari debemus. Non priora, cùm sine miraculo concedi nequeant, et temerarium sit ac Providentiæ ordini adversum, optare ut in nostri gratiam fiat miraculum. Non posteriora: vel enim postularemus vires benè agendo pares, vel voluntatem iis viribus benè utendi; sed alterum inutile est, cùm nobis præstò sint conscientia, lex et libertas; alterum Deo injuriosum, hoc enim ipsum est quod à nobis Deus exigit, nedùm præstare debeat. Ergo, etc. — Resp. 1°: Ea objectio refellitur omnium populorum consensu, cùm nulla unquàm gens fuerit, quæ Deum precibus moveri non crediderit; repugnat sensui innato, quo quisque inclinatur ad supremum eventuum moderatorem deprecandum; quo fit ut, in ærumnis ac periculis, omnes id habeant in ore: *Deus meus! bone Deus!* De quo Tertullianus exclamat: *O testimonium animæ naturaliter christianæ!* 2° Nego utramque partem. Primò, temerariæ non sunt preces quibus temporale aliquod beneficium postulamus: nam, præter miraculum, Deo media suppetunt quibus rem optatam nobis largiri queat; v. g., ut convalescat ægrotus qui sanitatem à Deo supplex exorat, necesse non est mutari naturæ leges, medicamen omne negligi, et vires longâ inediâ deperditas statim restitui; satis est Deum, omnis bonæ cogitationis auctorem, medici mentem novis ideis illustrare, eique

suggerere remedium quo morbus naturaliter depelli possit. Quo exemplo patet pluribus in circumstantiis preces humanas, absque legum mechanicarum interruptione, optatum effectum consequi posse. Deinde, licet Deus mundum administret legibus generalibus, non idcircò regit entia particularia, præsertim moralia, per voluntates generales; sed, quod speciali voluntate decernit, hoc legibus generalibus exequitur. Hinc, v. g., speciatim velle potest hanc regionem pluviis irrigare, idque juxta leges generales efficere. Ratio ulterior ea est, quòd summè intelligens rerum omnium provisor ordinem moralem ac physicum, ita secum invicem composuerit, ut exceptiones nostris necessitatibus ac votis, ejusque bonitati consentaneas complecteretur; atque, citra miraculum, plerùmque posset exaudire pias hominum supplicationes quas ab initio prævidit, ac voluit esse quorumdam eventuum causas morales. Et verò ex finitâ hominum prudentiâ infinitam Dei providentiam augurari licet; atqui videmus hominem ipsum voluntates singulares ex legibus generalibus exequi; videmus sua consilia aptare, non modò ad eventus certò futuros, sed etiam ad merè possibiles ac contrarios: opifex, v. g., horologium ita componit, ut, permanente rotularum omnium inter se connexarum motu, possit illud accelerare vel retardare. Ergo à fortiori, etc. Denique non peccaret in Providentiam qui, debitâ cum submissione, miraculum humiliter postularet, quo divina gloria magis promoveretur: Deum hujusmodi precibus aurem benignam non semel accommodâsse exempla quamplurima demonstrant.

2° Bona ordinis moralis postulare etiam licet et expedit. Homo quippe, suæ infirmitatis fragilitatisque conscius, ad Deum auctorem omnis boni recurrit, ut peccandi pericula arceat, tenebras intellectûs discutiat, voluntatis propensiones emendet; idque magis elucescit, positâ revelatione christianâ, quæ gratiæ necessitatem præcipuis dogmatibus accenset. Atque (ut nos in ordine naturali contineamus) sæpè videre est hominem, licet alicui oneri ferendo omninò non imparem, alterius opem implorare, et nihilominùs impigros ad onus sublevandum exercere conatus; quidnî similem huic diceremus eum qui preces ad Deum dirigit?

Obj. contra secundam part.: 1° Deus spiritus est; ergo cultum merè spiritalem postulat. 2° Per cultum internum homo se suaque etiam corporea Deo subjicit ac devovet; ergo nihil ampliùs requiritur. 3° Corpus est meriti vel demeriti incapax: ergo nihil prodest ejus obsequium. 4° Quid est cultus externus nisi cultûs interni manifestatio? Sed hæc inutilis est: *Dominus autem intuetur cor.* 5° Cultus exterior immensitatem divinam templi limitibus circumscribit; atqui hoc Deo injuriosum est. 6 Cultûs divini præceptum implet quisquis Deum diligit; sed amor est quid internum. Ergo, etc. — Resp. ad primum: Equidem Deus spiritus est; at homo constat spiritu et corpore, atque, ratione corporis Deus cultum externum exigit. Ad secundum: Nego suppositum antecedentis, nempe fieri posse ut homo per amorem et adorationem se totum Deo offerat ac devoveat, quin ullum ad extra signum prodeat: quod quidem falsum esse jam probavimus. Ad tertium: Corpus unitur substantiæ intelligenti ac liberæ à quâ pendet, adeòque fit instrumentum, cujus ope tota persona meritum sibi comparat, et nemo sanus negaverit corporis actiones ab animâ imperatas esse meritorias. Ad quartum: Non adhibetur cultus exterior, quasi Deus cultum internum alioqui non discerneret, sed ut aliis hominibus pateat, ut nobis ipsis altiùs inculcetur, ut etiam corpore Deus adoretur. Ad quintum: Templum erigendo, mens non est Dei majestatem parietibus includere, sed ei locum specialem ab usibus profanis secretum dicare, quasi palatium in quo vota subditorum benigniùs excipiat. Ad sextum, jam diximus cultum exteriorem ab interno fluere, si verus sit.

Assertio II. — *Cultus exterior solemnis esse debet ac publicus, id est, nomine societatis exhibitus.*

Prob.: Id admittendum quod postulat religionis dignitas, societatis gratitudo et utilitas, confirmatque populorum consensus: atqui, etc.; 1°, etc. Naturâ enim homines impelluntur ad officiorum reciprocationem, et sociale commercium ineundum in iis quæ ad vitam temporalem pertinent; ergo à fortiori decet ut idem agant in religionis negotio seque mutuis exemplis adjuvent; præsertim cùm humanis divina præstent, et in re tanti momenti deficere, ac necessariis auxiliis carere, longè exitiosius foret. 2°, etc. Cùm Deus sit communis hominum parens, eosque in societatem, velut in familiam cujus dux esset, coadunaverit, multa quæ extra societatem locum non haberent, beneficia largitur: cujusmodi est, erga confœderationem ipsam, v. g., victoriæ

reportatio, belli cessatio, principis incolumitas; erga privatos, bonorum ac vitæ securitas, officiorum communio, etc.; uno verbo societas politica personam quamdam moralem efficit propriis suis erga Deum adstrictam officiis. Ergo, si privatus quisque cultum internum et externum Deo persolvere debeat, eodem officio tenetur societas. 3° Religio firmissimum est societatis fundamentum; atquí brevi omnes religionis sensus in subditorum animis depravarentur, si unicuique liberum esset, vel quas vellet de religione opiniones tenere, vel religionem suam quibus vellet ritibus significare; hinc porrò quanta confusio, quæ discordia nasceretur! (Unde per transennam advertimus, dubium non esse quin magistratus omni ope curare ac providere debeat, ne quid detrimenti capiat religio.) Contra verò nullum est vinculum quo arctiùs religioni adhæreant, et inter se coadunentur homines, quàm cultûs divini communione; ergo societatis interest vigere cultum communem, uniformem, quod nunquàm continget, nisi aliquis sit totius societatis proprius. 4° Accedit populorum universalis consensio, et modò dicta luculentè confirmat. Quippe nulla unquàm societas omni cultûs apparatu, publicis cæremoniis, sacrorum ministris, templis et altaribus caruit. Celebratis ab antiquissimâ ætate sacrificiis subsequentibusque conviviis, quorum simul participes erant herus et servus, significabatur omnia naturæ dona Deo accepta referenda esse, hospitibus et indigentibus communicanda; ablutiones et expiationes hominem agendæ pœnitentiæ, et servandæ sedulò innocentiæ, admonebant; eadem documenta, simul cum Dei laudibus et virtutis encomio, canticis personabant. Hinc lætitiæ et humanitatis sensus; hinc in promissis et fœderibus invocatio Divinitatis et sacra juramenti fides; hinc inviolabile jus hospitalitatis, ejusdem sacrificii participatione nixum, eòque pretiosius quòd priscis temporibus nullum pateret viatoribus asylum; hinc continuo labore fessis certi feriarum et quietis dies. Deinde, cùm inter se conventus et festa celebrarent, Deo debita præstituri, fiebat ut communi vitæ et convictui magis ac magis assuescerent; fraternitatis memoriam, vagis cursibus, tuguriorum distantiâ, possessionum distinctione ferè deletam, exsuscitarent; ut unius solertioris inventa ad aliorum utilitatem diffunderentur; ut astrorum speculatores docerent quis esset in agrorum cultu tempestatum ordo servandus, etc. tiamnum agricolæ nostri, solis diebus festivis, aut publicis conventibus et nundinis (quæ aliquid religionis ferè semper admixtum habent, aut ab eâ saltem fluxêre), operum suorum et vitæ ordinem distinguunt. Ergo verum est semper extitisse cultum societatis proprium, et societatem hominum inter se, ipsorum societate cum Deo, evadere firmiorem.

De cætero (cùm hominem spectamus solâ religione naturali instructum), ritus omnis, modò vanus ac turpis non sit, sed ad amoris et reverentiæ significationem accommodatus, Deo acceptus erit. Habebit tamen eò plures utilitatis ac perfectionis gradus, quò erit 1° clarior expressio veræ fidei de summo Numine tenendæ, eique incorruptè servandæ aptior; 2° documentum homini suorum officiorum sensum altiùs imprimens; 3° vinculum arctiorem religionis cum tranquillitate publicâ necessitudinem instituens. Quis autem dubitet hæc impleri per genuflexiones, prostrationes, manuum protensiones in cœlum, aliaque supra memorata, ac generatim per eadem signa quibus homo homini reverentiam, dependentiam, gratitudinem, aliasque animi affectiones testificatur?

Obj.: Quilibet privatim Deo grates rependere potest, etiam pro beneficiis in se, ut est societatis membrum, collatis. Ergo, etc. — Resp. 1°: Aliàs protulimus rationes. 2° Eæ gratiarum actiones non satisfacerent; nulla enim societas est quæ, si ab aliquo beneficium acceperit, ei sive per legatos, sive per primores gratias non referat. Num privatum hominem Deo honorificentiùs habendum esse ratio dictitaret?

Assertio III. — *Indifferentia religionum cum vero Dei cultu consistere non potest.*

Nota. Indifferentes in religionis negotio dici possunt, sive quibus videtur res levioris momenti, quàm ut de ipsâ curandum sit, et ii quodam vitio cordis et torpore peccant; sive qui nullam prorsùs religionem amplectendam pronuntiant, eò quòd omnes æqualiter falsæ sint (illorum errorem jam confutavimus, et magis magisque refellemus); sive qui censent omnem, quæcumque sit, admitti posse, quia, salvâ semel rei essentiâ, nempe Dei adoratione et cultu, rituum varietas est quid adventitium et indifferens; unde concludunt religionis formam, in regione quam incolis receptam, ad summum vim gentilitiæ legis obtinere, adeò

rue pro locorum varietate fieri mutabilem. Hæc est indifferentia de quâ nunc agitur, quæ alio nomine dicitur *tolerantismus*, theologicus, scilicet, et ex parte Dei spectatus, multùm dispar à tolerantismo civili seu politico, qui nihil aliud est quàm potestas à principe civili facta quarumlibet religionum sectatoribus eas palàm et liberè excolendi ac docendi. Advertere etiam possumus hunc deistarum tolerantismum non esse nisi illius quem Protestantes profitentur amplificationem. Hi enim salutem omnibus qui in articulis fundamentalibus non errant, impertiuntur, quæcumque sit aliunde eorum fides; deistæ verò cunctis religionem naturalem amplectentibus, quidquid sit de additamentis ipsi per institutiones positivas superstructis. Et eò accuratior est paritas quòd sicuti consentire nequeunt Protestantes in quo præcisè consistat id quod vocant fidei fundamentum, ita nec deistæ definire quid sit ea religio quam naturalem vocant. His præmissis,

Prob.: Vel admittitur alicujus revelationis existentia, vel non; atqui, quæcumque instituatur hypothesis, Deo promiscuè placere non possunt omnes religiones.

1° Si concedatur Deum, revelatione hominibus factâ, modum sui cultûs eis præscripsisse, repugnat indifferentes dici varias cultûs divini formas; tunc enim licentia daretur vel omnem respuendi revelationem, vel inter varias religiones quæ sese revelatas assererent amplectendi quam liberet: atqui neutrum. Non prius: qui enim Dei revelantis vocem auscultare renuerent, nollentque ad præceptorum ejus normam sensus moresque componere forent in illum rebelles et injuriosi, quod sanè non est indifferens, nec æquis oculis à Deo videri potest. Non posterius; nam Deus errore non delectatur, imò falsitati essentialiter repugnat; atqui inter varias revelationes quæ à se invicem multis in capitibus dissentiunt, liquet alias minùs, alias plus, alias secùs agere quàm à Deo jussum est, ideòque multiplicem esse falsam. Ergo, etiam sepositâ vanitate impuritate, inhumanitate rituum quibus fœdari possunt prætensæ religiones revelatæ, constat omnes in Deum honorificas censeri non posse. Uno verbo, positâ religionum indifferentiâ, posito quòd omnis religio debeat esse localis, et lex meræ politiæ, apud Christianos credendum erit Jesum Christum esse Filium Dei, apud Judæos esse impostorem, apud Turcas esse tantùm Mahumetis præcursorem, quod insulsum est, neque enim mutatâ regione mutatur veritas. Aut, si solius cultûs externi defendatur indifferentia, saltem statuendum est, eâdem remanente interiori opinione, Christum Romæ adorari debere, Constantinopoli abjurari, in Synagogâ conviciis proscindi. Quis porrò talem hypocrisim non horreat, credatque Deo displicere non posse? Ergo 1°, admissâ revelationis existentiâ, etc.

2° Si fingatur non existere revelationem (et reipsà figmentum est) nefas, etc. Hæc enim indifferentia et libertas, quam propugnant adversarii, circa cultum internum, vel externum versaretur; atqui neutrum licet. Non prius: ex dictis enim interior Dei cultus continetur, tum veris notionibus quas de ipso ejusque attributis concipere debemus, tum pietatis officiis quæ ex illis notionibus fluunt; et ratio nobis potissimùm concessa est, ut in tanti momenti negotio verum à falso secernamus; atqui, si quævis indiscriminatim de Deo tenerentur opiniones, si diversa pro illis opinionibus officia persolverentur, multa forent à veritate et recto rationis exercitio aliena, quæ enti æquo et provido non possunt ex æquo probari. Ergo, etc. Et verò quisquis unam hodiè, cras alteram religionem profitetur, eam pro loco et tempore mutare paratus, aut unius præ alterâ veritatem persuasam habet, vel non; si posterius, nihil credit: si prius, conscientiæ dictamen violat, religionem sectando quam falsam esse persentit. Jam verò utrumque impium est. — Adde hinc latum iter ad irreligionem pandi: quippe, si liceat unicuique quod voluerit de Deo et religione sentire, hic Deum corporeum, hic multiplicem aut vitiosum aut inertem finget; nec poterunt assignari limites quos intra consistere debeat opinandi libido; tandemque non deerunt qui, cæteris paulò audaciores, Deum ipsum penitùs tollant. atqui nemo non sentit quantùm inde detrimenti patiantur tum religio tum societas. Ergo, etc. — Non posterius: nam cultus externus, ex dictis, est interni significatio, et testificatio sensuum quibus erga Deum afficimur: atqui hinc sequitur, etc. Tunc enim opinionibus et affectibus intimis dissentiret publica religionis professio; admitteretur que mendacium, eò gravius quòd cum supremi Numinis ac religionis contumeliâ conjunctum foret; præberetur etiam cæteris pravum exemplum, quo in periculosissimum errorem pertraherentur. Et verò plures olim apud varios populos viguerunt, hodièque vigent ritus, impii, obscœni,

inhumani ; atqui certè nefas erat hujusmodi religionum fieri participes. Ergo, etc. Hinc redarguitur illud oraculi Delphici responsum, *deos ex instituto civitatum colendos esse ;* quod tamen probavit exemploque confirmavit Socrates, dùm morti proximus gallum quem voverat Æsculapio sacrari curavit, quod post Socratem amplexi sunt veteres plerique philosophi, minùs tamen indifferentiæ religionum persuasione ducti, quàm humano respectu, ne, cultum publicum improbando, in odium plebis et magistratuum offensionem incurrerent, de quibus ait meritò S. Paulus ad Rom. 1, 20: *Ita ut sint inexcusabiles, quia, cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt* (1).

Obj. 1° : Si Deus religionum varietate non delectaretur, cur tot in orbe pateretur diversa rituum instituta ? Cur omnes in uno eodemque cultu non conjunxit ? 2° A patriis institutis recedere nemini licitum est : atqui religio quævis spectari potest velut institutum quoddam nationale, quod in circumstantiis physicis aut moralibus genti propriis fundamentum habet. 3° Imperatoris parvi refert quâ monetâ subditi tributum sibi persolvant. Ergo à fortiori id parùm curat Deus.

Resp. ad primum : 1° Nostrûm non est Deum ad rationis nostræ tribunal in jus vocare ; de his et similibus satius est cum Apostolo exclamare : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* 2° Nimis probaret, sequeretur enim libidinem et impietatem Deo non displicere, cùm patiatur eas in orbem grassari. 3° Itaque dicendum est Deum tot cultuum discrepantias tolerare, non approbare ; hominibus auxilia sufficientia obtulisse, quibus ad religionem unicam quam instituerat, devenirent ; at simul permisisse ut in eâ officiorum parte, sicut in cæteris, libertate suâ abuterentur.

Ad secundum : Si (ut Philosophastri volunt) religio sit institutum quoddam politicum, regionibus ac populis accommodatum, ergo ipsi violati ordinis rei sunt, dùm religionem catholicam scriptis verbisque publicè adoriuntur.

(1) Fatendum tamen, extra hypothesim revelationis quæ formam cultûs exhibendi determinavit, jus illud ab unaquâque societate exercendum fuisse ; ritus civili politiâ præscriptos, modò fuissent innoxii et pietatem spirantes, cives observare debuissent, varios proinde pro variis locis ; et valuisset adagium :

Cùm Romæ fueris, romano vivito more.

2° Nemini licet eam religionis formam tenere, quam cum superstitione aut gravissimo errore sciat esse conjunctam ; et, quanquàm publicum religionis patriæ cultum perturbare non debeat, ab illis ritibus quos divinæ perfectioni repugnare sentit, abstinere eum oportet, futurum alioquin mendacii et hypocrisis reum.

Ad tertium : Imperator meritò curat an genuina vel falsa sit moneta quâ tributum sibi solvitur ; porrò respectu Dei cultus omnis rationi, vel positivæ ejus voluntati, dissentiens, est moneta adulterata. Ergo, etc. (Ex Theol. Rotomagensi, de verâ Religione, part. 1, p. 19 et seqq.)

---

§ 3.—De possibilitate, et necessitate revelationis.

SECTIO PRIMA.

Necessitas revelationis.

Revelationis nomine hìc intelligimus manifestationem supra naturam à Deo factam hominibus quarumdam veritatum. Ad duo genera autem reduci possunt hæ veritates, ita ut aliæ sint naturales, aliæ supra naturam. Primæ sunt illæ, quæ intellectûs innatis viribus detegi possunt, absolutè loquendo. Hæ quoque sunt duorum generum : aliæ dicuntur theoricæ, ut existentia, providentia, aliaque Dei attributa tam ontologica, quàm moralia, præterea spiritualitas, immortalitas, libertasque animæ humanæ ; aliæ practicæ, et sunt eæ quæ spectant ad regulam morum, dicunturque etiam præcepta naturæ. Veritates autem supra naturam sunt illæ quæ nullo modo ab humano intellectu viribus suis innatis possunt detegi ; ejusmodique sunt divinæ proprietates illæ, quæ nullam conjunctionem cum rebus creatis habent, ut est Trinitas divinarum personarum in unitate essentiæ ; omniaque illa quæ pendent à Dei prævidentiâ, aut ab ejus liberâ voluntate.

Itaque primo loco dico necessariam fuisse humano generi naturalium veritatum ad religionem spectantium revelationem. Paradoxum putant hoc naturalistæ in eo toti occupati ut laudibus extollant vim, ratiocinium, acumenque humanæ rationis. Ac propterea (quod videre possumus præcipuè in prolixâ præfatione præmissâ tractatui de Ratione humanâ) referunt et inventa antiquorum philosophorum de religione naturali, et auctoritates scriptorum ethnicorum, hebræorum et christianorum, qui laudant mentem humanam, ut hinc colli-

gant esse ipsam *evidentem et tutam; puram et justam, et etiam divinam, eamque directè perficere naturam nostram, nosque ad beatam immortalitatem ducere* (1). Quas notiones cùm quisque mortalis habeat, iis videtur, divinæ revelationis necessitas, saltem quoad naturales veritates, esse figmentum et delirium. At quantùm hi fallantur, jam his extremis temporibus plures clari scriptores planum fecerunt. Nosque ostensuri sumus, duce D. Thomâ, qui jam more suo statim prospexit ea vera principia, quæ directè propositionem nostram probant, et ad quæ reducuntur quæcumque scripta sunt post illum. Ita ergo ait : « Ad ea etiam, quæ « de Deo ratione humanâ investigari possunt « necessarium fuit, hominem instrui revela- « tione divinâ, quia veritas de Deo per ratio- « nem investigata à paucis, et post longum « tempus, et cum admixtione multorum erro- « rum homini proveniret, à cujus tamen veri- « tatis cognitione dependet tota hominis salus, « quæ in Deo est » (1 p. qu. 1, art. 1). Alibi (2) idem S. doctor explicat fusiùs tres sub pradictos fontes, ex quibus deducit necessitatem hujus revelationis naturalium veritatum, aiens, 1° fore ut illæ detegerentur *à paucis*, quandoquidem multi ex hominibus inepti sunt ad has contemplationes, et inquisitiones *propter complexionis indispositionem*, tarditatemque ingenii; multi in eas non incumbunt, *quia impediuntur necessitate rei familiaris* aut publicæ; multi demùm *impediuntur pigritiâ* et mollitie, infensâ studio et labori, qui requireretur ut veritates tot theoricæ et practicæ comperirentur. In primâ harum trium classium ponendæ essent mulieres, innumerique viri æquè ac illæ debiles tardique. In secundâ omnes aulici, milites, mercatores, patres familiarum, aliique, qui ut se aut alios alant, toto die occupantur. In tertiâ tot molles effeminatique, qui ingenium quidem et potestatem et commoda habent, at idcircò scilicet sibi videntur debere otium fovere et feriari. Pauci ergo ex hominibus sunt, qui hæc tam gravia sedulò inquirere niterentur. 2° Hi tam pauci, pergit sanctus doctor dicere, *vix post longum tempus pertingerent ad cognitionem et inventionem* veritatum naturalium ad religionem spectantium. Idque primò, quòd nonnisi per diuturnas naturæ contemplationes, per assiduas

(1) Préface au *traité de la Raison humaine*. « Les plus accrédités et les plus vénérables par- « mi les païens, les Juifs et les Chrétiens de- « meurent unanimement d'accord que la droite « raison est la première loi fondamentale, à « laquelle nous sommes naturellement et in- « dispensablement tenus d'obéir ; qu'elle est « évidente et assurée, qu'elle est pure et juste, « qu'elle est même divine, et qu'elle tend di- « rectement à perfectionner notre nature, et à « nous conduire à une immortalité bienheu- « reuse. »

(2) 1 cont. Gent. c. 4 : « Paucis hominibus « Dei cognitio inesset. A fructu enim studiosæ « inquisitionis, qui est veritatis inventio, plu- « rimi impediuntur tribus de causis. Quidam « siquidem propter complexionis indisposition- « nem, ex quâ multi naturaliter sunt indispo- « siti ad sciendum ; unde nullo studio ad hoc « pertingere possent, ut summum gradum hu- « manæ cognitionis attingerent, qui in co- « gnoscendo Deum consistit. Quidam verò « impediuntur necessitate rei familiaris : oportet enim esse inter homines aliquos, qui « temporalibus administrandis insistant, qui « tantum tempus in otio contemplativæ inqui- « sitionis non possent expendere, ut ad sum- « mum fastigium humanæ inquisitionis per- « tingerent. Quidam autem impediuntur pi- « gritiâ : ad cognitionem enim eorum, quæ de « Deo ratio investigare potest, multa præco- « gnoscere oportet, cùm ferè totius philoso- « phiæ consideratio ad Dei cognitionem ordi- « netur..... Sic ergo nonnisi cum magno « labore studii ad prædictæ veritatis inquisi- « tionem perveniri potest ; quem quidem la- « borem pauci subire volunt.... Secundum « inconveniens est, quòd illi, qui ad prædictæ « veritatis cognitionem, vel inventionem per- « venirent, vix post longum tempus pertinge- « rent, tum propter hujusmodi veritatis pro- « funditatem, ad quam capiendam per viam « rationis nonnisi post longum exercitium, « intellectus humanus idoneus invenitur ; tum « etiam propter multa, quæ præexiguntur, ut « dictum est ; tum propter hoc, quòd tempore « juventutis, dùm diversis motibus passionum « anima fluctuat, non est apta ad tam altæ « veritatis cognitionem.... Remaneret igitur « humanum genus, si sola rationis via ad Deum « cognoscendum pateret, in maximis ignoran- « tiæ tenebris, cùm Dei cognitio, quæ homines « maximè perfectos et bonos facit, nonnisi « quibusdam paucis, et his paucis etiam post « temporis longitudinem proveniret. Tertium « inconveniens est, quòd investigationi ratio- « nis humanæ plerùmque falsitas admiscetur, « propter debilitatem intellectûs nostri in « judicando, et phantasmatum permixtionem. « Et ideò apud multos in dubitatione remane- « rent ea quæ sunt verissimè etiam demon- « strata, dùm vim demonstrationis ignorant, « et præcipuè cùm videant à diversis, qui sa- « pientes dicuntur, diversa doceri. Inter multa « etiam vera, quæ demonstrantur, immiscetur « aliquando aliquid falsum, quod non demon- « stratur, sed aliquâ probabili, vel sophisticâ « ratione asseritur.... Et ideò oportuit per « viam fidei, fixâ certitudine ipsam veritatem « de rebus divinis hominibus exhiberi. Sa- « lubriter ergo divina providit clementia, « ut etiam quæ ratio investigare potest, fide « tenenda præciperet, ut sic omnes de facili « possent divinæ cognitionis participes esse. »

meditationes suorum ipsorum, per longam ratiociniorum seriem pervenire possent ad rectas tutasque Dei naturæ, ejusque attributorum, essentiæ, visque animæ humanæ, fundamentorum juris discriminis turpitudinis ab honestate, bonorum, improborumque sortis, aliarumque veritatum his similium cùm necessariarum quæ sciantur, tùm ab homine qui superiori lumine non illustretur, difficilium, quæ comperiantur, notiones componendas. Deinde quia, inquit S. doctor, *tempore juventutis anima humana diversis passionum motibus* fluctuat, ideòque ut plurimùm videmus, si tunc ætatis apti sunt ad studia litterarum amœniorum, scientiarumque naturalium, ægrè in severis inquisitionibus divinæ moralisque philosophiæ, quæ exigit et constantiam et firmitatem cogitationum, quæ consueverunt gigni ætate virili et provectâ, homines proficere. *Remaneret igitur* (ita ait S. doctor) *humanum genus, si sola rationis via ad Deum cognoscendum pateret, in maximis ignorantiæ tenebris, cùm Dei cognitio, quæ homines maximè perfectos et bonos facit, nonnisi quibusdam paucis, et his paucis etiam post temporis longitudinem proveniret.* 3° Denique hi rari homines post tam diuturnas laboriosasque inquisitiones nunquàm perfectum religionis naturalis systema, quin pluribus gravibusque erroribus scateret, possent conficere : idque primùm *propter debilitatem* intellectûs humani, qui non omnes relationes quæ sunt inter notiones videt, nec videre potest ; qui suis judiciis ratiociniisque, præcipuè prolixis et compositis, aut ex defectu methodi, aut ex defectu ingenii acuminis, aut vi præjudiciorum, errat decipiturque, et inter veras demonstratasque propositiones facillimè aliquem latentem paralogismum non advertit, quo ratiocinium fit falsum, illationesque inde deductæ distortæ sunt, non rectæ ; secundò autem varietas, et contrarietas opinionum, quas de his rebus sapientes habent, efficit ut sæpè rejiciamus eorum auctoritate moti nostra lumina, ut fallacia, amplectamurque alienos errores, aut semper ancipites hæreamus et incerti. Quam ad errorem propensionem, et impedimenta ad detegendam veritatem amplificavit etiam ubertim, descripsitque eleganter Cicero verbis his (Tuscul. lib. 3, c. 1) : « Nunc parvulos « natura nobis dedit igniculos, quos celeriter « malis moribus, opinionibusque depravatis « restinguimus, ut nusquàm naturæ lumen ap- « pareat.... Simul atque editi in lucem, atque « suscepti sumus, in omni continuò pravitate « et in summâ omnium opinionum perversi- « tate versamur, ut penè cum lacte nutricis « errorem suxisse videamur. Cùm verò paren- « tibus redditi, deinde verò magistris traditi « sumus, tùm ita variis imbuimur erroribus, « ut vanitati veritas, et opinioni confirmatæ « natura ipsa cedat.... Cùm verò accedit eò- « dem quasi maximus quidam magister, po- « pulus, atque omnis undique ad vitia con- « sentiens, multitudo, tum planè inficimur « opinionum pravitate, à naturâque ipsâ de- « sciscimus. » Evidens igitur est ex omnibus causis, quas D. Thomas affert probatque, hoc est, *paucos* ex hominibus, et vix *post longum tempus, et non sine permixtione errorum perventuros* ad detegendas veritates naturales ad religionem spectantes, nisi ducem alium, quàm rationem haberent. *Et ideò oportuit* (concludit S. doctor) *per viam fidei, fixâ certitudine, ipsam veritatem de rebus divinis hominibus exhiberi. Salubriter ergo divina providit clementia, ut etiam quæ ratio investigare potest, fide tenenda præciperet, ut sic omnes de facili*, et quin dubitent, et errent, *possent divinæ cognitionis participes esse.* Scriptores multi, ut innuimus supra, his postremis temporibus contra defensores religionis naturalis necessitatem revelationis etiam quoad veritates naturales ostendere sunt conati. Quosdam horum reperies in collectione Burneti (*Défense de la religion tant naturelle que révélée*) ; alios in compendium redegit Stackousius (*le Sens littéral de l'Ecriture-Sainte*, t. 2, chap. 23). Hos omnes et vi cogitandi, et methodi brevitate antecedit Samuel Clarkius (*de l'Existence, et des Attributs de Dieu*, t. 2, chap. 9 et seq.). Tamen quidquid grave in hâc materiâ dici potest, ad allatam D. Thomæ demonstrationem reducitur, cujus clarior etiam evidentiorque vis apparebit, cùm naturalistarum objectiones refellemus.

Non constare à nobis ostensa revelationis necessitas quoad veritates naturales cum iis quæ supra exposuimus, posset primum cuipiam videri. Vidimus eò loci, etiam nationes barbaras capita præcipua religionis naturalis cognovisse ; nosque ipsos eâ invictè solâ rationis vi ostendisse nobis persuademus. Præterea quotus est quisque qui nesciat, quàm præstantes sublimesque doctrinas habuerint, et in propatulo posuerint de hoc argumento veteres philosophi? *Cicero, et Epictetus* (ait recens naturalista, nempe auctor Præfationis præmissæ *au traité de la Raison humaine* jam supra memoratus) *clarissimè principia prima, quibus religio tota*

insistit, nobis objiciunt. Socratem Platonemque suspiciunt secula cuncta ob ea quæ de divinitate, de animâ, de alterâ vitâ rectissimè senserunt. Ethica Tullii, imperatoris Antonini, Plutarchi, Senecæ, Cebetis Tabulæ, omnium Stoicorum demùm vulgo adeò excellit, ut præ illâ quidam christiani casuistæ, qui de morali disciplinâ scripserunt, debeant pudore suffundi. Politica et Ethica Aristotelis, etiam post illa infortunia quæ ejus Physica subiit, servant adhuc antiquum decus. Jam hi omnes, aliique innumeri, quorum *aureæ sententiæ* legi possunt à quibusdam scriptoribus collectæ, et ab iis præmissæ christianis dogmatibus, omnes, inquam, hi philosophi solâ ratione duce has veritates detexerunt; eâ ratione (inquit supradictus naturalista ibid.) quæ ex sententiâ imperatoris Antonini, *est emanatio Dei, fonsque bonorum omnium inexhaustus; quam qui sequitur, ut sentit Cicero, fieri non potest, ut in errores incidat; et illa est, ut opinantur hi, aliique philosophi præstantissimi, quæ docet quamlibet prorsùs virtutem, à cujus præceptorum obedientiâ nostra derivatur felicitas.* Hæ, aliæque plurimæ sunt laudes illæ, quibus antiquorum scriptorum verbis naturalista hic humanam rationem commendat; idemque agunt alii ejusdem scholæ asseclæ, quorum libri quò magis rationis causam perorant, eò etiam magis ejus infirmitatem ostendunt, et quantò magis divinam revelationem supervacaneam demonstrare satagunt, tantò ejus necessitatem evidentiùs probant. Id singula allati contrarii argumenti membra refellendo planum faciamus.

Ostendimus ergo omnium gentium consensum de præcipuis religionis capitibus, hoc est, de existentiâ divinæ naturæ hujus mundi creatricis et moderatricis, et de alterius vitæ expectatione. Ita sanè. At primùm quidem quis nescit (ne quidquam dicamus de eorum ignorantiâ vel erroribus in aliis gravissimis ejusdem naturalis religionis theoreticis, practicisque capitibus), quis nescit, inquam, quot quàmque falsis, perversisque notionibus, quot fabulis absurdissimis infectæ fuerint hæ veritates eædem, illa præcipua præsertim, quæ divinam naturam respicit? En ergo tertium D. Thomæ demonstrationis caput evidenter confirmatum, hoc est, *errorum multorum admixtionem,* ex quo inferimus, necessariam divinam revelationem fuisse. Deinde verò hujus universi consensûs fontem primum esse traditionem à filio ad patrem usque ad parentem primum totius humani generis adscendentem ostendimus. Hunc autem parentem primum, qui fuit Adamus, dicimus, non ab angelo *Raziele*, aut ab homine nomine *Jambusan*, vel *Somboscher*, ut videtur clarus recens scriptor (Defensio quarumdam Epistolarum cujusdam Peruvianæ) somniari unà cum Rabbinis et Sabæis, sed à Deo ipso fuisse edoctum, qui cùm hominem hunc creârit, inquit D. Thomas (1), ut esset aliorum omnium principium non solùm quoad corpoream propagationem, sed etiam quoad doctrinam et regimen, ideò, sicut illum perfectum corpore fecit, ut posset statim suos sibi similes generare, ita perfectiorem animâ per veritatum naturalium, et etiam earum, quæ sunt supra naturam, revelationem, ut eos statim easdem docere posset, creavit. Atque hinc tanquàm ab origine, à divinâ revelatione Adamo factâ, gentium cognitio de veritatibus naturalibus dimanat; quamvis autem seculorum decursu ob hominum infirmitatem petulantiamque harum veritatum puritas pluribus erroribus inficeretur; cui malo renovata identidem, scriptis etiam, quæ sacra dicimus, quod Moyses primus fecit, traditio novum attulit remedium.

Non eò progredimur autem, ut dicamus, omninò solo naturæ lumine naturales veritates ad religionem spectantes detegi et demonstrari non posse. Imò dicimus, arctissimam earum junctionem cum primis rationis principiis causam fuisse, cur hic consensus perpetuus constansque permanserit. Sed (præterquam quòd non omnes homines vim ratiociniorum, præcipuè si composita sint et abstracta, quod est membrum allatæ D. Thomæ demonstrationis, assequi possunt), fatendum candidè nobis est, notitiam et certitudinem quam per revelationem harum veritatum habemus, esse lumen illud, quod nos in viam ducit; et illud, ut ita dicam, filum quo dirigimur, ne ratiocinantes erre-

(1) « Sicut primus homo institutus est in « statu perfecto quantùm ad corpus, ut statim « posset generare, ita etiam institutus est in « statu perfecto quantùm ad animam, ut statim posset alios instruere et gubernare. Non « potest autem aliquis instruere, nisi habeat « scientiam; et ideò primus homo sic institutus « est à Deo, ut haberet omnium scientiam, in « quibus homo natus est instrui... Ad gubernationem autem vitæ propriæ et aliorum non « solùm requiritur cognitio eorum, quæ naturaliter sciri possunt, sed etiam cognitio eorum, quæ naturalem cognitionem excedunt; « unde et de his supernaturalibus tantam cognitionem primus homo accepit, quanta erat « necessaria ad gubernationem vitæ humanæ « secundùm illum statum. » 1 p., q. 94, art. 3.

mus; id est, cùm nobis à teneris usque unguiculis impressa fuerint hæc theoremata, nos intellectu nostro ad examen illa revocamus, meditamur, comperimus conjunctionem quam inter se habent, et cum primis ratiocinii principiis; atque hinc elicimus demonstrationes, eaque colligimus systemate ratione elaborato unoque, quod nunquàm facere potuissemus, saltem unitate tantâ et veritate, nisi illa priùs habuissemus cognita. Ut summatim dicam, demonstrationes nostræ non ducunt nos ad detegendas veritates occultas, sed veritatum jam manifestarum junctionem nobis indigitant. Quod ita perspicuè ob oculos ponit præstantissimus ratiocinator, qualis Joannes Lockius fuit, his verbis : « Qui nunc longa itinera conficit (1), vim suam commendat, quâ tam « brevi temporis spatio viam tantam est metitus; causam tantæ celeritatis corporis sui « robori adscribit : nec considerat quantùm « debeat iis qui nemora deciderunt, exsiccârunt paludes, constituerunt pontes, viam « straverunt, quæ si facta non fuissent, jamdiù « itinere defatigatus nonnisi paululùm processisset. Multa sunt, quæ ab infantiâ usque « didicimus, ita ut cùm jam eorum notiones « insitæ nobis sint, et quasi congenitæ nobis« cum sub Evangelio, nos eas ut veritates, « quæ impugnari nequeant, ducamus faciles, « quæ detegantur, faciles, quæ evidentissimè « probentur, non advertentes, nos de iis dubitaturos, aut ignoraturos fuisse diù, nisi re« velatio ea nobis patefecisset. Atque ita valdè « revelationi adstringimur etiam inscientes. » Ejusmodi nimirùm naturalistæ sunt, qui profitentur, velle se haurire omnes eas tractationes, aut specimina, quæ de ethicâ aliisque religionis capitibus in dies scriptitant è solâ ratione. Si vellent hi earum notionum, quas cum catechesi didicerunt, oblivisci, fortassè ne prima quidem honestè vivendi, rectèque de Deo opinandi elementa glutinare scirent. Illi, illi ipsi prolabentes in errores tam turpes, rationi et communi sensui tam absonos, in eas apertissimas contradictiones, quoties illos libido incessit solos ambulandi, et aliquam viam suis audacibus ratiociniis aperiendi, id nobis ostendunt. Quæ res quò magis dilucidetur, cursim quosdam supradictorum librorum veluti, *Mores, Epistolas de essentiali Religione, Philosophum rectæ rationis, Continuationem defensionis Spiritûs legum, tractatum de humanâ Ratione*, opus Helvetii inscriptum *de Spiritu*, aliosque misellos recentiorum libertinorum fœtus examinemus, comperiemusque, nullum ad ostendendam infirmitatem, debilitatemque humanæ rationis fortius argumentum esse, quàm hos eosdem libros, ut ejus vim, roburque comprobarent, conflatos (1).

(1) « Celui qui voyage présentement par de « grands chemins s'applaudit sur la vigueur « de ses jambes, qui l'ont porté si loin dans « un si petit espace de temps : il attribue toute « la cause de sa diligence aux forces de son « tempérament, ne considérant pas combien « il est redevable au travail de ceux qui ont « coupé les bois, séché les marais, bâti les « ponts, et rendu les chemins praticables, sans « quoi il se serait extrêmement fatigué, et il « n'aurait avancé que fort peu. Il y a quantité « de choses dont la créance nous a été incul« quée dès le berceau, de sorte que les idées « nous en étant devenues familières, et pour « ainsi dire sous Evangile, nous les regardons « comme des vérités incontestables, qu'il est « aisé de voir et de prouver avec la dernière « évidence, sans considérer que nous aurions « pu douter, ou les ignorer pendant long« temps, si la révélation n'en eût rien dit. « Ainsi plusieurs sont redevables à la révéla« tion sans s'en apercevoir. » Locke, le Christianisme raisonnable, chap. 14.

Sectio II.

Philosophorum religio.

Sed veniamus ad philosophos, quorum inventa doctrinæque tanquàm validissima probatio rationis virium nobis opponuntur. Latissimè patet argumentum, redigere in arctum sub quædam capita, quod mihi videbitur redigendum, curabo.

1° Advertendum est, omnes philosophos natos educatosque fuisse in religionis gremio, quæ constantis traditionis ope semper, etiamsi deformata et perturbata, ubique terrarum viguit.

2° Gravissima est cùm antiquorum, tùm recentium scriptorum opinio, præclariores philosophos, Trismegistum, Thaletem, Pythagoram, Platonem, Aristotelem notitiam sacrorum librorum, qui penès Hebræos erant, habuisse, et ex iis hausisse scientiam suam. Quòd si cum aliis dicere malimus, non potuisse philosophos, saltem vetustiores sacras litteras legere, primùm in græcum sermonem versas sub Ptolomæo Philadelpho (vid. S. August. de Civit. Dei lib. 8, cap. 2), hoc est, post olympiadem CXXXII, certò tamen dicendum est, potuisse eosdem philosophos addiscere capita doctrinæ præcipua, quæ servabant Hebræi; vel quòd illi ipsi longis itineribus eò se contulerint illa inquisituri; quod scimus fecisse Py-

(1) Vid. supra appendic. de quarto impietatis fonte, nempe de libris perniciosis.

thagoram et Platonem (1), qui idcircò in Ægyptum sunt profecti, vel quòd Hebræi ipsi aliquid disseminaverint, qui sæpiùs in eas regiones migrabant. An est quisquam, qui ignoret, Salomonis matrimonium cum filiâ regis Ægypti initum ante Alexandrum annos sexcentos, commercia ab eodem Salomone cum rege Tyrio exercita innumeros Hebræos in illa loca pertraxisse? Quis ignorat, Deum ipsum misisse prophetas ut prædicarent verbum suum inter ethnicos, quod fecit Jonas Ninive? Quis nescit, ex diuturnâ Hebræorum captivitate Babylone per orientales plagas Hebræorum religionem doctrinasque potuisse diffundi? Quis denique nescit, quod advertunt et antiqui, et recentes christiani Apologistæ (vid. Stackousium tom. 2, c. 23), etiam in theologiâ fabulosâ, et in ritibus ethnicorum quædam vestigia historiæ religionisque populi Dei reperiri? Quod tamen puto non ita latè sumendum esse, ut Huetius fecit (in Demonstr. evangelicâ), qui in totâ mythologiâ Moysem, Sephoram ejus uxorem, sororemque Mariam introspicit, multòque verò minùs opposita Marshami (in Canon. Chronico ægyptiac. hebraic. græco) Spencerique (de Legibus Hebræor. ritualibus) sententia approbanda est, qui ob hæc similitudinis vestigia leges Hebræorum, et quasdam doctrinas ad religiones spectantes è gentibus haustas volunt.

His ergo auxiliis, hoc est, religionis, quamvis superstitiosam cum lacte nutricis suxerunt, cognitionumque verarum rectarumque, quas de divinitate, de alterâ vitâ, de naturali jure haurire ab Hebræis potuerunt, quid facilius, magisque naturæ consonum poterat philosophis esse, quàm luminibus rationis eorum ipsorum præceptorum adeò cum naturâ convenientium veritatem ostendere, et in Academiâ, et in Porticibus has sublimes theorias docere, quas tamen non suis meditationibus quasi fructus perceperant, sed ex divinâ acceperant revelatione? Tamen his muniti præsidiis quos fecerunt progressus, quæ de theologiâ naturali docuerunt?

3° Opinati sunt quidam, omnes, aut præstantissimos saltem ex veteribus philosophis atheos, et Spinosistas, seu pantheistas fuisse. Ita vult Tolandus (Ἀλεισιδαίμων sive Tit. Liv. à superstit. vindicat. et Orig. Judaic.) et Collinsius (*de la Liberté de penser*) et ut plurimùm ostendunt se credere omnes isti nostrorum temporum homunciones atheistæ, qui in suis conventiculis blasphemantes, ebriique pantheisticum canentes (vid. Bibliot. Anglais. tom. 8, part. 2, art. 1) seu *formulam celebrandi socraticam societatem* (cantiunculam à Tolando ipso compositam) recitant nomina hominum doctæ antiquitatis clarissimorum, suæ impietatis prædecessorum. At quid mirum, hos Socrati, Platoni, Aristoteli, Plutarcho, Varroni, Tullio, et amplissimis demùm è Latinis et Græcis hanc notam inurere, si Tolandus (Origin. Judaic. p. 155 et seq.) eò impudentiæ progressus est, ut inter pantheistas et Moysem, et Scripturam totam divinam recenseret? et Collinsius (1) in numero liberè cogitantium (ita ille eos, qui, ut libertini, cogitant, vocat) Salomonem, prophetasque collocaret? Eò, non dicam impietatis, sed amentiæ devenitur, cùm veritati bellum indictum fuit. Non solùm tamen hi duo impii, sed etiam scriptores alii nimiùm creduli et faciles, quod advertit, queriturque jure Fabricius (2), in atheorum album philosophos, et totius antiquitatis celeberrimos viros retulerunt. Dicere est opus, in hujusmodi hominibus aut atrâ bili laborantibus, aut nimis vehementibus, cùm de impietate, et hæresi agitur, inesse speciem quamdam furoris, qui iis præter modum objecta amplificet. Pater Mersennus (vid. Mémoires des hommes illustres par le P. Niceron, tom. 33, p. 146 et 147), seculo proximè elapso, et hoc, quo vivimus, Harduinus, id satis confirmant; ille in suo Commentario ad Genesim, ubi loquitur de atheis ætate suâ viventibus; hic in celebri tractatu, *Athei*

(1) « Ut colloquendo, quid continerent Scripturæ, quantùm capere possent, addisceret » S. August. de Civit. Dei, lib. 8, cap. 2.

(1) *Liberté de penser*, p. 218 et seq. Eruditissimus Fabricius de Verit. relig. christ. Elenchum bonæ partis operum in hos duos impios scriptorum confecit; eorum contra Tolandum cap. 22, p. 480, et inter ea eminent Jacobi Fayi Defensio religionis, necnon et Moysis, et gentis Judaicæ, et Mélange de remarques contre M. Toland, par Elias Benoît; eorum contra Collinsium c. 23, p. 488; ex his eruditissimum est illud Bentleii : La Friponnerie laïque... de Phileleuthère de Leipsick; acutius tamen nobis videtur illud Petri Crosæ : Examen du traité de la Liberté de penser.

(2) Biblioth. græcæ lib. 3, c. 6, pag. 178 : « Omitto dicere, quod infelix fortassè, religioni certè, et humano generi parùm utilis, nec honorificus labor est, principes ingeniorum, et præstantissimos totius antiquitatis viros invitos trahere in societatem atheorum, et universum ethnicismum confundere cum Spinosismo atque atheismo. » Vid. Joan. Christoph. Wolfii dissert. de atheismo falsò auspectis, et idem Fabricius de Verit. relig. christ. c. 8.

detecti, in quo atheos traducit excellentes scriptores, quibus certò nulla nota minùs, quàm atheismi inuri poterat. At constat, hunc admirabilem litteratum virum in omnibus Patrum operibus horrendum hoc atheismi monstrum comperire consuevisse, et proinde illa ut ficta et supposititia furore misericordiâ digno rejecisse (1). Ingenium ejusmodi (ne de Baylio satis superque noto quidquam dicam) mihi videor videre in Rheiseri dissertatione (de Origine, progressu et incremento atheismi) ad Spizelium missâ, qui ut capere suarum inquisitionum quàm longissimum initium posset, Caïnum atheorum primum facit. Franciscus Buddæus in tractatu de atheismo et superstitione (2) testatur se non duci prurigine per vim quemquam atheismi insimulandi; puto tamen quicumque ejus opus leget, facilè detecturum hâc prurigine eum non caruisse omninò; iis enim criteriis utitur, et in ea principia incumbit, quibus pauci philosophi ab atheismo eximi possunt. Et sanè distinguit atheismum in scepticum et dogmaticum. Primi generis erant athei illi cuncti, qui de omnibus dubitabant. « Secundum autem differt « (inquit ille) pro philosophicorum systematum « diversitate, hoc est, Aristotelis, Stoicorum, « Epicuri, et Spinosæ.... Fundamentum athei- « smi scèptici est, nos nullius rei esse certos, « et judicium nunquàm esse ferendum; Dog- « maticorum generatim est, materiam semper « extitisse, et existentiam esse de necessitate « illius essentiæ. Fundamentum Aristotelici « atheismi est mundum abæterno fuisse ut nunc « est; Stoicorum atheismi, Deum arctâ junctione « esse cum mundo conjunctum; atheismi Epi- « curi, et Stratonis, fuisse mundum conditum « fortuito atomorum concursu; Spinosæ athei- « smi demùm, nisi unam substantiam esse. » His classibus quot philosophi comprehendantur, quisque per se intelligit. Addantur his Sabæi et Chaldæi, qui Buddæi sententiâ (ibid. chap. 1, § 7, 8) *crediderunt pantheismum*, imò omnes idololatriæ asseclæ, *quæ*, ut ille sentit, *non valdè à Pantheismo distat*. Jam juxta auctoris hujus opinionem en atheismum penè universum. Scio, eum ex hâc notâ quosdam antiquos philosophos eximere, et profiteri, se interdùm dubitanter loqui; tamen nimis proclivis ad inurendam notam hanc cuique videri potest, hujusque sententiæ etiam alii fuerunt, qui omnes antiquos philosophos atheos, materialistas, et in præcipuis naturalis religionis capitibus, præsertim alterius vitæ, vulgò errâsse putârunt.

4° Oppositam alii omninò opinionem amplectuntur, et postquàm collecta à Grotio (de Veritate relig. christ.), ab Huetio (de Concord. ration. et fid.), à Vossio (de Theologiâ gentil. et Physiolog. christ.) à Giraldo (*de Diis gentium*), à Pfannero (*Systema theolog. gentil. purioris*), sed præcipuè à multis eorum cultorum platonicismi, qui, sub medicorum auspiciis græcis litteris florentibus, in Italiâ et in Galliâ vixerunt; postquàm, inquam, ab his aliisque scriptoribus (vid. Fabricium de Verit. relig. cap. 8 et 32), loca multa pulcherrima antiquorum philosophorum de naturâ, de Dei attributis, de animæ dotibus, de virtute, vitio, legibus, præmiis, suppliciis collecta viderunt, omnes antiquos philosophos veluti religionis naturalis testes inter se consonos, imò penè christianos producunt. Neque dissimulari potest, hìc quoque furorem fuisse, cùm in eorum scriptis mysteria augustissima revelatæ religionis, et Scripturam sacram propè omnem se introspicere putârint, quod objicit A. Steuco Eugubino (de perenni Philosophiâ), Petavius (Theolog. dogm. de Angelis), Hieronymo Floravanti (lib. 3 de Beatiss. Trinitate), Vossius (Epistolâ 78), Daciero (Vie de Platon), Pater Baltus (Parallèle de la philosophie); et Moshemius, et Cleffelius (dissert. critic. de Interpr. N. Testam. ex scriptor. profanis), aliique (vid.

(1) Ad vivum expressus est Harduini furor in quâdam Epist. quæ refertur Biblioth. raison. tom. 1, part. 1, art. 6, inscripta : *Lettre d'un ex-jésuite... touchant les ouvrages faussement attribués aux Pères de l'Eglise, et le fameux système du Père Hardouin sur ce sujet.* Ait ergo, cùm adhuc in societate esset, quodam die ita Harduinum se allocutum fuisse. « Mon enfant, « l'abomination de la désolation est dans le lieu « saint. Je l'ai vue (me dit-il en levant les yeux « au ciel d'un air enchérubiné et plein d'en- « thousiasme), le Seigneur Dieu m'a ouvert « les yeux pour l'apercevoir en répandant sa « bénédiction sur mon travail.... Un livre, où « l'athéisme est établi, où l'idée de Dieu est « renversée.. et où la foi est contredite en tous « ses points, ne fut jamais un livre fait par un « saint que l'Eglise a canonisé. Il sérait impie « de le penser; n'est-il pas vrai? Or, l'athéisme « est établi, et l'idée du vrai Dieu est renversée « (dans les ouvrages des Pères), et par consé- « quent ils n'en ont jamais été les auteurs. » Dicit etiam quænam essent hæ eversiones notionis Dei, quas Harduinus reperiebat in Patribus, eos non nósse alium Deum, « que ce « Dieu *per mentem*, qui est appelé par ceux-ci : « Raison universelle des esprits; l'Etre en gé- « néral; l'Etre sans restriction; l'Etre tout « court. »

(2) In versione gallicâ, quam auctor habet p. 2, in not. : « Ce n'est pas mon humeur que « de faire quelqu'un athée malgré lui. »

Six. Sen. Bibliot. sacr. lib. 5) multis intemperantibus auctoribus, qui ut eruditionem ostentent suam, pertrahunt unco impacto inter oracula prophetarum veluti æqualia effata sententias antiquorum philosophorum aut omninò impias, aut à Scripturarum sensu toto cœlo remotiores. His tamen laudibus omnibus, licet præter modum ethnicis datis, utuntur religionis naturalis propugnatores (1), et eas suis in libris memorant, ut hinc deducant, posse animam humanam per se veritates præcipuas detegere, ac proinde supervacaneam revelationem esse.

5° Crederem, sapientem lectorem utriusque allatæ opinionis falsitatem vidisse. Nec omnes athei philosophi fuerunt, quod athei vellent; nec fuerunt ejus puræ religionis magistri, ut jactitant naturalistæ. Vulgò eos atheos non fuisse, mihi videtur id ex antiquis illis monumentis inferri posse, quæ, cùm nobis quosdam, et quidem paucos, philosophos atheos nominatim significent, dilucidè ostendunt, alios nec atheos traductos, nec creditos ejusmodi fuisse. Sextus Empyricus Pyrrhon. Hypothe. lib. 3), cujus ingenium satis est cognitum : « Plerique « hominum, inquit, credunt deorum existen- « tiam; quidam tamen, ut Diagoras Miletensis, « Theodorus, et Critias Atheniensis eam non « credunt. » Alibi sanè ait (advers. Physic. n. 51), plurimos alios hanc imbibisse opinionem, sed tribus supradictis nonnisi Evimerum et Prodicum annumerat; hyperbolicè proinde, ut advertit ibi Fabricius (2), est id ab eo dictum. Et sanè aut hi tantùm, aut alii quidem, paucissimi tamen, recensentur à Cicerone, Laertio, Plutarcho, Maximo Tyrio, Clemente Alexandrino, Theodoreto : neque inter hos certè sectarum duces, nisi fortassè Epicurum unum, reperies. Quòd si populus interdùm hoc atheismi nomen aliis philosophis imposuit (quos omnes Fabricius nominat, scimus, id ut plurimùm evenisse, quia ipsi se suæ urbis superstitionibus infensos præbebant, non quòd divinitatem omnem rejicerent. Non me latet, quosdam gravi voce dicere, quicumque quibusdam sententiis, quæ in antiquis philosophis reperiuntur, collectis jam minimè contentus funditùs philosophorum antiquorum de Dei essentiâ, et de animæ naturâ systemata inquirit, et necessariâ consecutione eum hinc debere deducere, eos omnes atheos, Spinosistas, materialistas fuisse; et futuram vitam negâsse omninò. At horum pace dictum velim, existimo hos à recto tramite valdè aberrare, et hanc eorum methodum, quâ putant se posse detegere et statuere, quid reverà philosophi senserint, incertam esse, fallacemque. Jacobus Brukerus, qui maximè materiam hanc calluit, licet interdùm hallucinetur, sæpiùs repetit, nullam esse magis breviorem rationem sus deque philosophiam vertendi, quàm consecutionibus inniti. Et sanè advertatur primùm, quò attentiùs versatur id quod ab antiquis accepimus, eò clariùs intelligi, esse difficillimum, ne dicam fieri penè non posse, ut eorum principiorum et systematum veræ notiones certò statuantur, de quibus vel ipsi illorum discipuli nobis iis præceptoribus viciniores inter se digladiabantur, ut ait Origenes (1), ut præteream alios, de Platone. Dicam quid amplius, ne ipsos quidem magistros systemata sua comprehendisse, ideas claras et distinctas non habuisse, non prævidisse relationes, causas, consecutiones. « Sed diversi philosophi (inquit La- « ctantius divin. Instit. lib. 7, cap. 7) ac di- « versè illa omnia protulerunt, non annectentes « nec causas rerum, nec consequentias, nec « rationes, ut summam illam, quæ continet « universa, et compingerent et complerent. » Quòd si ita est, quomodò ergo audebunt hi asserere, veras esse has, illasque antiquorum opiniones, consecutiones deductas à principiis aut non intellectis prorsùs, aut explicatis aliter omninò ac philosophi volebant? Quanquàm etiamsi clara certaque essent hæc systemata, quis non videt inconstantiam esse notam certissimam non solùm à Christianis, sed ab ethnicis etiam in eorum magistrorum scriptis animadversam? Quî ergo dicemus, illationes ab iis non deductas, ab iis non visas, ab iis oppositis opinionibus clarissimè impugnatas fuisse illorum sententias? Nonne quotidiè videmus, quosdam interdùm habere opiniones omninò contrarias consecutionibus, quæ à suis systematibus derivantur, et quæ proinde nonnisi

(1) Préface au traité de la Raison humaine : « Il est constant que plusieurs de ces philoso- « phes n'ont pas été fort eloignes de la véri- « table idée que saint Jean nous donne de la rai- « son divine au commencement de son Évan- « gile, » etc.

(2) « Hyperbolicè dictum; nam velut mon- « stra ex totâ antiquitate pauci fuerunt, et « paucissimi commemorantur athei dogma- « tici. » In Annotat. ad locum Sexti Empyr.

(1) « Nec audebit (Celsus) profiteri se nôsse « Platonis omnia, cùm tantoperè inter se dis- « crepent etiam scriptorum ejus interpretes. » Lib. 1 contra Celsum. Quod advertit et Leibnitius in Theodiceâ, cujus illud est celebre effatum : *Cave à consequentiariis.*

injuriâ possent illis adscribi? Quis putavit unquàm, Melitonem, episcopum Sardicensem, et Tertullianum ipsum cum cæteris anthropomorphitis fuisse atheos? Ex eorum tamen systemate in proclivi esset eorum atheismum arguere. Quis unquàm Petrum Gassendum et Newtonem sensisse malè de Divinitate accusabit? Tamen à notionibus quas de spatii naturâ habuisse videntur, iis sententias has posse attribui nonnulli conjiciunt. Falluntur ergo qui statuunt, quasdam sententias, quæ ab eorum systematibus inferri possunt, esse scriptorum opiniones, præcipuè cùm aut aliis, aut contrariis opinionibus id negetur. Injuriâ itaque, minùsque rectè ratiocinantur ii, qui, nihili pensis antiquorum testimoniis, perspicuisque sententiis, quas de Divinitate, de alterâ vitâ, hi philosophi habuerunt, eos atheos, Spinosistas, materialistas fuisse judicant, eò quòd putant, hujusmodi impias consecutiones à quibusdam illorum principiis (fortassè obscuris aut perperàm intellectis) posse proficisci (1).

(1) In hujus nostræ sententiæ confirmationem de capite hâc nostrâ ætate magni ponderis afferam locum illustrem Joannis Alberti Fabricii, non minùs veritatem quàm eruditionem præ se ferentem. « Novi, esse viros doctos et » ingeniosos, quibus ludus et jocus est viros » omni antiquitate celeberrimos, Platonem, « Hippocratem, Aristotelem, Heraclitum, omnes Eleaticorum ac Stoicorum scholam atheis « audacter adscribere; sed exploratum quoque « est mihi neutiquàm niti firmis argumentis « eorum sententiam; sed ejuscemodi conclusionibus, ex quibus facile sit, omnes etiam « Christianos subtiliùs de Deo et rerum naturâ « disputantes, causasque rerum divinarum, et « phænomenorum naturalium, et quomodò « produxerit mundum Deus, quomodò illi intersit, suopte ingenio expedire conatos, irreligiosis accensere. Sic nostrâ ætate quis « nescit, quam dicam aliqui scripserint philosophiæ illustris Theodiceæ auctoris, vel Mallebranchii? quos tamen qui propiùs noverunt, sciunt fuisse alienissimos ab ἀθεότητι. « Pulchrè notavit Samuel Parherus (in Cogitat. « de Deo et Provid. dissert. 1) veteres ante « Anaxagoram philosophos, qui primus in Physicâ suâ disertam mentis infinitæ divinæ « mentionem fecisse traditur, non ideò habendos pro atheis, sed pro his qui studium suum « in causis secundis rerum naturalium explicandis posuerunt, causâ primâ minimè negatâ, sed præsuppositâ. Similiter Radulphus « Cudworthus (de vero System. intellectuali « universi cap. 4) probat, philosophos multos, « qui ante Democritum et Epicurum omnia ex « atomis, et minimis moleculis, et corpusculis « composuerunt, non tamen ideò Deum motorem, aut Providentiæ divinæ imperium negâsse, vel in dubium vocâsse. Ita Xenophanes, Parmenides, Plotinus longè abfuerunt à « Spinosismo, ut ab Epicuri impietate Carte-

6° Philosophi veteres ergo, ut ex hactenùs dictis colligitur, asseritque D. Paulus, Deum cognoverunt; simul enim cum gentibus omnibus unà cum lacte nutricis notitiam suxerunt, et à contemplatione *rerum visibilium ad cognitionem invisibilis ejus naturæ, sempiternæ virtutis, divinitatisque ejus ascenderunt. At evanuerunt ipsi in suis cogitationibus,* ut ait idem Apostolus (ad Rom. cap. 1). *Obscuratum est cor eorum, et dicentes se sapientes, stulti facti sunt.* Nihil, quod magis hunc D. Pauli locum illustret et confirmet innumeris testimoniis, legi potest, quàm liber 5 Strom. (pag. 590 et seq., edit. Paris.) Clementis Alexandrini, in quo cùm ostenderit, cognitionem Dei communem philosophis cum gentibus fuisse, eorum commenta, quibus illam corruperunt, et tenebris offuderunt, pergit explicare. Verùm ante Patrem hunc opera Ciceronis, et nominatim libri de Naturâ deorum hujus veritatis clarissimo sunt argumento. Quæ opinionum, ferèque omnium falsarum et absurdarum de naturâ et divinis attributis, de origine et regimine rerum, de essentiâ dotibusque animæ humanæ, de jure, officiis, religione, præcipuèque ultimo hominis fine varietas? Excellentissimi, celeberrimique eorum dùm eas meditari volunt, clariùs exponere, curiosiùs eas rimari, easdem veritates dubias reddebant, quæ ignorari non poterant. Magnus ille Socrates, cùm jam generatim statuisset, se nihil scire nisi hoc solum, se nihil scire, morti jam proximus, habitis jam præstantibus illis sermonibus, quos ut referret, eloquentiam suam Plato exeruit totam, ita allocutus amicos est, ut de immortalitate animæ, aut de ejus interitu dubitare visus fuerit (1). Divinus Plato cùm de primo Ente, de mente divinâ, de divinis ideis, divinoque amore tam magnifica dixisset, et polytheismi, et superstitionis et Gassendus.... Quotidiè videmus homines contra principia dogmatum suorum « agere, aliisve dogmatibus ea refellere; itaque « nec conclusionum quarumcumque impietas, « quæ ex sententiis quibusdam elici posse videtur, auctoribus illicò tota ducetur imputanda... Sic nec ob φιλοσοφήματα quædam abstrusiora Platonem aut Stoicos arguam ἀθεότητος, in quorum scriptis tam pulchra, tam « expressa reperio pietatis vestigia. » De Verit. relig. christ. c. 8, n. 1, 11. Vid. præterea dissertat. Christophori Wolfii de atheismo falsò Suspectis.

(1) Vid. in Apologiâ Socratis, et in Phædone. Et Cicero lib. 1 cap. 41 Tuscul.: « Sed tempus est, inquit (Socrates), jam hinc abire me, « ut moriar, vos ut vitam agatis. Utrùm autem « sit melius, dii immortales sciunt; hominem « quidem scire arbitror neminem. »

tionis in suspicionem incidit (Pater Baltus, *Défense des SS. Pères accusés de platonisme,* liv. 3, chap. 1), quùm sensisset, diis inferioribus, dæmonibus heroibusque esse litandum (1). Hæc sacrificia idololatrica (ut addiscimus à Xenophonte Memorabilium Socratis lib. 1) fecit sapientissimus licet Socrates, docuitque esse facienda, qui impiâ hâc dissimulatione disciplinam morum turpiter fœdavit, cujus præceptor primus habebatur (Laert. in Socrate). Sicut eam turpissimè maculavit Plato et doctrinâ de uxoribus in communi habendis (de Rep. lib. 4 et alibi), *et amoribus naturæ contrariis,* quibus, ut ait Philo (2) *convivium suum apparavit.* Mos adorandi deos patrios, et sese accommodandi cæremoniis, libationibus, sacrificiis, quæ superstitione gentilium adhibebantur, à Cicerone (3), et ab Epicteto (4), disciplinæ morum integræ, severæque magistris summis approbatur. Quid plura? unà cum philosophico pallio etiam partium studium induebant, quo nihil curabant aliud, quàm ut suas sententias propugnarent, impugnarentque opiniones aliorum. « Dùm contradicendi (inquit Lactantius divin. « Instit. lib. 7, cap. 7), studio insaniunt, dùm « sua etiam falsa defendunt, aliorum etiam « vera subvertunt, non tantùm elapsa illis ve- « ritas est, quam se quærere simulabant, sed « ipsi eam potissimùm suo vitio perdiderunt. » Div. Augustinus, quod alii multi fecerunt, ad vivum exprimit pugnam hanc acerrimam disputationum, et ethnicorum philosophandi morem nos docet (1) : « Nonne florebant (inquit lib. 18, cap. 41, de Civit.) Athenis Epicurei, qui negabant rerum humanarum curam deos gerere ; et Stoici, qui contra sentientes tuebantur eas à divinâ providentiâ regi? Quare miror, reum habitum fuisse Anaxagoram, quòd dixerit, solem esse lapidem ardentem, cùm Deum negaret; cùm in illâ urbe et laudatus, et tutus vivebat Epicurus, qui non solùm negabat, solem, aut quodlibet aliud astrum esse deum, sed ne credebat quidem esse in rerum naturâ Jovem, aut aliud numen, ad quod preces, cultusque hominum esset referendus. An non erat Athenis Aristippus, qui in voluptatibus corporum summum bonum ponebat, et simul Antisthenes, qui ob virtutem animi dicebat hominem beatum? Uterque philosophus nobilis, uterque Socraticus, et tamen in rebus tam diversis ultimum finem collocabant; et quorum unus aiebat, debere virum sapientem Rempub. administrare, alter, evitare; cùm unus et alter curarent asseclas suæ sectæ habere. Palam enim in celebri Porticu, in gymnasiis, in hortis, in publicis, privatisque locis pro suâ sententiâ certabant. Alius aiebat, unum esse universum, alius innumera; hic mundum incœpisse; ille negabat: unus eum desiturum, alter duraturum semper; hic regi cum mente divinâ, ille casu: animas immortales unus credebat, mortales alius; quidam ex primis putabant, eas in bruta animantia migrare, alii, nequaquàm; secundorum alii putabant, eas interire unà cum corpore, alii eas futuras superstites magis, minùsve, at non semper; summum bonum constituebant alii in corpore, alii in animo, in neutro alii; alii et animo, et corpori bona externa adjungebant. Quidam putabant, sensibus corporis semper credendum, quidam non semper; nonnulli nunquàm. Hæ, aliæque penè innumeræ dissensiones philosophorum, quis unquàm populus, quis senatus, quæ potestas publica, aut dignitas hujus impiæ urbis curavit, ut examinarentur, ut quisque sciret quasnam amplecteretur, quasnam rejiceret? imò indiscriminatim continuit in suo sinu tot controversias hominum inter se dissi-

(1) Aug. de Civit. lib. 3, cap. 12 : « Hi omnes... et ipse Plato diis plurimis esse sacra « facienda putaverunt. » Ad quem locum ita Vives : « In Timæo deos numerat Saturnum, « Opem, Junonem, reliquosque inter se fratres, « agnatosque. In lib. de Repub. et de Legibus, « diis, dæmonibusque, et heroibus sacra, et « cæremonias fieri jubet. In octavo verò de « Legib. et duodecimo illos nominat, quibus « civitatis status, et felicitas votis, comprecationibusque commendanda est. »

(2) De vitâ contemplatrice : Τὸ δὲ Πλατωνικὸν ὅλον, etc. Quæ ita vertit Grotius : « Platonicum « autem convivium totum ferè in amoribus « consumitur; non virorum modò in mulieres, et mulierum in viros insanientium : tales « enim cupiditates lege naturæ explentur, sed « virorum in sexûs ejusdem solâ ætate dispares : nam si quid tibi de Venere, et amore « cœlesti speciosè dici auditur, id honesti obtentûs causâ dicitur. »

(3) 2 de Legib. cap. 10 : « A patribus acceptos placet deos coli. »

(4) Epict. cap. 38 : Σπένδειν δὲ καὶ θύειν, etc. « Litandum autem, et sacrificandum, et offerendæ primitiæ sunt, unicuique ritu patrio. »

(1) Præter Laertium, Ciceronem, Plutarchum, è nostris legantur Justinus Martyr Cohort. ad Græcos, Tatianus Orat. ad Græc. Sed præcipuè legi meretur Hermiæ philosophi gentilium philosophorum Irrisio, quæ est inter opera S. Justini G-L. ultimæ Paris. editionis. Ita etiam Theophilus Antiochenus lib. 11 ad Autolyc. num. 3, 6, 7, qui pariter est inter opera ejusdem S. Justini.

dentium, non de campis, domibus, pecuniâ, sed de iis rebus, quarum ope aut beatè vivitur, aut miserè? Et licet quædam vera dicerentur, eâdem licentiâ falsa omninò dicebantur, ita ut jure hæc civitas mysticè Babylon fuerit vocata. Neque dæmonis ejus regis valdè intererat, qui, aut quantùm opponerentur sibi invicem errores illi, de quibus ii certabant; etenim propter eorum multiplices, et multas impietates omnes jam possidebat. » Hactenùs D. Augustinus.

7° Prodeant nunc in campum naturalistæ, qui necessitatem revelationis negantes antiquorum philosophorum de religione inventa ostentant. Nos libenter hos appellamus. Quodnam nostræ propositionis argumentum clarius? Fuerunt illi (quis neget?) præstantissima orbis ingenia, neque audeo dicere, quot ex his minutis philosophis, contra quos certamus, possent cum iis æquiparari. Toti in hoc unum incumbebant, ut veritatem inquirerent populi traditionis præsidia habebant; non mediocriter fortassè illustrati Hebræorum doctrinâ fuerunt; neque præcipuas religionis veritates ignorârunt; tamen secuti *adinventiones suas*, *evanuerunt in suis cogitationibus*, scissi sunt, diversa alii ab aliis opinantes, dissenserunt non solùm ab aliis, sed à se ipsis, perfuderunt tenebris, dubiasque effecerunt veritates etiam plebeculæ apertissimas, iis et theoricæ, et practicæ errores crassissimos addiderunt. Quid aliud, nisi contumaciâ summâ, præ argumento tam evidenti universoque tueri audebit, revelationem divinam non esse necessariam, quæ docens clarè, indicensque supremâ, et falli ac fallere nesciâ auctoritate, veritates de quibus loquimur, hominum mentes per se nimiùm infirmas ad eas, quin errent, cognoscendas, et nimiùm inconstantes, ut iis, quin mutentur, acquiescant, erigat, confirmetque (1)?

Atque ita ultimam superiùs allati argumenti partem, quâ memorabantur laudes summæ à veteribus et à recentibus, à profanis et à sacris scriptoribus tributæ rationi jactatæ duci satis idoneæ, quæ certissimè ad veritatem agnoscendam ducat, eodem tempore labefactavimus. Pyrrhonici non sumus, neque ii sumus, qui credamus, hominem aut semper errare, aut nihil certi posse cognoscere. Dicimus, rationem lumen esse à Deo nobis datum, ut veritates detegamus. Dicimus, *rectam rationem* (quæ verba, quin ea intelligat adversarius noster (1) à Philone desumit) *esse legem veritatis, quæ errare nequit* (2). Ita sanè. At hoc opus, hic labor, ut hæc ratio sit ὀρθὸς λόγος, *recta ratio*, hoc est, ut in suis inquisitionibus et judiciis non sit *præceps* (qui est fons errorum omnium) ut videat relationes, quæ intersunt inter notiones, ut servet ad amussim methodum in iis conjungendis, ut nihil elabatur illâ imprudenti, ut nihil cupiditatibus agatur transversum, omninò ut suos actus regulis æternis veri et honesti conformet; hoc significat *recta ratio*, et hæc ratio ejusmodi nec fallit, nec fallitur (vid. Jacob. Odium Theologiæ natural. part. 1, proposit. 46). At ita fieri non posse ab homine quoad totum veritatum theoreticarum et practicarum religionis naturalis systema, nos Christiani probamus à priori, historiâ lapsûs primi parentis, per quem in posteris omnibus ratio jam è perspicaci, clarâ, constantique, hebes, obscura, inconstansque est facta; ita reverà non esse, probamus *à posteriori*, historiâ humani spiritûs, seu opinionum cogitationumque hominum et præcipuè sapientissimorum, quales fuerunt philosophi, qui innumeros in errores prolapsi sunt præcipites. Id tamen modo epidictico et invicto confirmamus, exemplo nimirùm eorumdem adversariorum nostrorum, qui, licet videant habeantque argumenta tam perspicua humanæ rationis imbecillitatis, audent libros contexere, ut ostendant, rationem hanc *supremam et falli nesciam legem esse veritatis.*

Sectio III.

Revelatio cultûs.

Necessitatem divinæ revelationis, quoad veritates illas ad religionem spectantes, quæ intellectûs vires non exsuperant, ac proinde ab eo detegi possunt et demonstrari, hactenùs probavimus. Ulteriùs serpit argumentum; hic enim ipse intellectus necessitatem videt quâ cogimur, ut alias veritates cognoscamus, cùm nobis apprimè utiles, tùm magnoperè difficiles, prorsùs ejusmodi, ut fieri non possit, ut eas comperiamus, eò quòd nulla relatio intercedit inter eas ex unâ parte, et res

(1) Ne sit grave naturalistis legere ad hoc propositum auctorem ob quasdam propositiones sibi gratissimum, non superstitiosum, non minùs liberum, quàm acutum, Joannem Lockium dico, cap. 14 *du Christian. raisonnable*, ubi fusè tractat probatque veritatem à nobis hactenùs examinatam.

(1) Hoc est, pluries citatus auctor Præfationis præmissæ ad tractatum de Ratione humanâ.

(2) Νόμος δὲ ἀψευδὴς ὁ ὀρθὸς λόγος. Phil. in lib *quòd omnis probus est liber.*

nobis cognitas ex alterâ, cùm à liberâ Dei voluntate omninò pendeant.

Et primùm quidem, sit insita in homine Dei notio, hoc est Entis immensi, perfectissimi, ipsius hominis, rerumque omnium, quibus circumdatur, creatoris, moderatorisque et Domini, statim comperit, se habere necessariam relationem obedientiæ et subjectionis cum hoc Ente supremo; et ex hujusmodi cognitione sentit, se naturâ ipsâ impelli ad servitutem suam huic supremo Enti cultu et obsequio testandam. En religio. At quis debebit esse cultus hic? Quæ proportio inter Deum et hominem, ut possit hic aliquid tantâ majestate dignum illi offerre? Quæ cognitio ejus liberæ voluntatis, ut certus sit, se illi gratum facere? Totum in Deo Deus est, hoc est, æquè infinitus, æquè incomprehensibilis. Cognosco itaque æquè certò necessitatem hunc cultum divinæ naturæ præstandi, quæ sententia in me confirmatur gentium omnium consensu, penès quas semper religio fuit; simul etiam cognosco, non posse me statuere mente meâ, quinam cultus Deo gratus sit futurus; ancepsque hæreo, cùm tantam varietatem cultuum in gentibus videam.

Sapientissimorum philosophorum, ethnicorumque prudentissimorum opinio fuit, cultum Deo gratissimum esse integritatem, sive naturæ præceptorum observantiam; quapropter dicere Pythagoras consueverat, « maximum, perfectissimumque sacrificium esse, probitatem « virtutemque amare; deosque non respicere « sacrificiorum magnificentiam, sed cor sacrificantium. » Quam sui magistri sententiam duo illustres legislatores Carondas et Zeleucus, ut observat eruditissimus Huetius (Alnet. Quæst. lib. 3, cap. 9), qui alia etiam plurima gentilis antiquitatis eòdem spectantia testimonia affert, deinceps inculcârunt. Hinc, ut alibi adnotavimus, *impii, athei, contemptores numinum*, qui indignis facinoribus leges naturæ lædebant, quarum Deus agnoscebatur auctor, custosque, à veteribus, et præcipuè à Græcis appellabantur. Nostri ævi naturalistæ in præclaris habent dicere, rationem ipsis grandia quoad divinitatis cultum indigitare; quare auctor liberculi *les Mœurs* inscripti (part. 1, chap. 2) cùm dixisset, « nobis obsequium Turcarum domino, « qui est ex potentissimis principibus, non « esse præstandum, cùm ejus imperio non « teneamur, sed præstandum esse Deo, non « quòd magnus sit, sed quòd ejus imperio subdimur, isque dominus noster est, » cùm, inquam, doctrinæ suæ hoc fundamentum jecisset, plurima aurea verba facit « de cultu interiori Deo debito, innixo admirationi, quam « in nobis excitat notio ejus magnitudinis infinitæ, et beneficiorum gratitudo, et ejus « dominii protestatio; loquitur de admiratio- « nis extasi, de amoris impetibus, de gratitu- « dinis attestatione, de subjectione » quæ dicit esse *hymnos, preces, et sacrificia cordis divinâ majestate tantùm digna*: sermo hic quem, licet rationi consonum nos quoque esse dicimus, tamen haustus fuit à catechismo, hoc est, à revelatione, quæ cæteroquin ab hoc auctore spernitur, sed eam spernentem hic ipse suus sermo redarguit. Obsequium enim primum, quod Deo debetur, consistit in cognitione ejus veritatis fallere nesciæ, fidem ejus verbis habendo, regendoque secundùm regulam hanc mores nostros, quod philosophus hic ejusque amici minimè volunt. At cur nolunt? (hoc est alterum eorum præstantis cultûs argumentum). Quia sibi persuadere nequeunt, in infinito Deo perfectiones esse, quas suo intellectu concipere non possint, eum scire, vel posse quid amplius efficere, quod eorum acutus intellectus possit comprehendere. At estne hoc honorem Deo præstare digno tanto Deo obsequio, in quo præcipuè religio consistit? Hoc tamen fundamentum est naturalismi, fidei mysteriorumque hostis; atque hoc proinde est obsequii, cultûsque interioris fundamentum, quem per ea grandia tumidaque verba Deo habent.

Necessariam ergo esse revelationem, ut dignè de Deo sentiamus, quin hallucinemur, utque puris amoris, gratitudinis, laudisque ab impietate et furore remotis affectibus eum colamus, credo, in dubium vocari non posse. Cordis integritas, legum naturalium observantia, ut philosophi dixerunt, grata quidem Deo est; verùm, ut dicam quod res est, hæc religio non est quæ divinum cultum unum debet respicere, et in affectibus modò memoratis est sita. At quinam unquàm penès ethnicos affectus hi, hi sensus fuerunt? Nolo revocemus ad examen hymnos, odesque in deorum honorem, quas habemus. Dicent, poetas, cùm grandia canebant, tum profanè et sacrilegè sensisse; et hujusmodi carmina nedùm laudi vituperio numinibus fuisse. Alia monumenta consulamus. Epicurus, ejusque asseclæ, qui de medio providentiam tollebant, *evertebant*, ut optimè ait Cicero (de Nat. deor. lib. 1, cap. 41) *aras*. Quæ enim religio, quæ preces, quæ gratiarum actiones, haberi debent Deo qui humana non curat?

Fatalistæ, hoc est, ii qui putabant omnia ineluctabili necessitate aut ab immotâ providentiâ, aut ab astrorum influxu, aut à causarum insolubili connexu orta proficiscire, eam religionem sustollebant, ut advertit D. Thomas (2-2, quæst. 83, art. 2), qui nos ad Deum omnis boni auctorem venerandum impellit, fatendumque nos illo indigere. Cotta apud Ciceronem (lib. 3 de Nat. Deor. cap. 36) labefactatam penès gentiles præcipuam saltem hujus debiti cultûs partem ostendit ex communi opinione, quam imbibant, se non ab illo, sed à semetipsis animi bona habere, atque ideò nullas illi habendas esse gratias. « Atque hoc quidem, ait, omnes sic habent, externas commoditates, vitam, segetes, oliveta, ubertatem frugum et fructuum, omnem denique commoditatem, prosperitatemque vitæ à diis se habere. Virtutem autem nemo unquàm Deo accepto retulit. Nimirùm rectè : propter virtutem enim jure laudamur, et in virtute rectè gloriamur; quod non contingeret, si id donum à Deo, non à nobis haberemus... Nam quis, quòd bonus vir esset, gratias diis egit unquàm? At quòd dives, quòd honoratus, quòd incolumis. Jovemque optimum maximum ob eas res appellant; non quòd nos justos, temperatos, sapientes efficiat; sed quòd salvos, incolumes, opulentos, copiosos... Ad rem autem ut redeam, judicium hoc omnium mortalium est, fortunam à Deo petendam, à se ipso sumendam esse sapientiam. » Non sum nescius, quid Cotta, quem loquentem Cicero inducit, sentiret; erat Academicus et profanus. Ita sanè. Non est tamen in aperto, cur posset id fingere, et auderet id in propatulo ponere, ut clarum et commune. Quòd si nolimus credere, sententiam hanc quam ille omnes homines habuisse dicit, tam latè sese extendere, nemo tamen inter sapientes est, qui ignoret, sæpissimè in antiquorum operibus aut offendi apertam, aut non obscurè hanc eamdem opinionem elucere. Est qui putat, se in Senecâ eam reperire non semel (1), omnesque alios Stoicos philosophos, eos severos morum præceptores hâc de re loquentes jecisse veluti suæ ethicæ fundamentum, quædam esse in nostrâ potestate, quædam non esse; et inter ea virtutem posuisse (1). Denique, ut omnia summatim dicam, cùm Dei cultus à rectâ sententiâ, quæ habetur de illius naturâ, præstantiâ, nostrâque et rerum omnium illi subjectione oriatur, cùm notiones has innumeris deliramentis corruptas perversasque ab hominibus, qui *adinventionibus suis se dediderunt, evanueruntque in suis cogitationibus*, vidimus; tum internus Dei cultus, qui est pars religionis præcipua primaque, in iis nec rectus, nec justus esse poterat.

Quòd si superioris revelationis lumine illustranda erat, purgandaque ab erroribus, et stabilienda religio, multò magis hujus lucis quoad externum cultum necessitas arguitur. Ostendit sanè nobis ratio, cùm Deo acceptum non spiritum modò, sed etiam corpus referre debeamus, honorem non solùm internis actibus, verùm etiam externis esse illi præstandum, externoque cultu supremum auctorem, et dominum et nostrum et nostrorum agnoscendum. Experientiâ etiam monemur, hos externos actus et obsequia magis magisque animi nostri sensus affectusque à quo proficiscuntur, et in quo præcipuus cultus, hoc est, interior residet, mirum quantùm fovere et inflammare. Catholici doctores his rationum momentis permoti statuunt cultum externum à naturæ jure oriri. Et in errorem prolapsum esse ducimus auctorem libri de Moribus, qui putat, si unus in terris esset homo, nullum exteriorem esse illi exercendum cultum, cùm non sit hic quoad Deum institutus, sed ut societatis membra per publicam unius ejusdem religionis professionem conjungerentur. Esse cultum publicum societatis vinculum, concedemus;

(1) Epist. 53 : « Est aliquid, quo sapiens « antecedat Deum. Ille naturæ beneficio, non « suo sapiens est. » Epist. 92 : « Si cui virtus animusque in corpore præsens, hic deos « æquat. » Non negaverim, Senecam ipsum interdùm loqui ita ut significet se credere, neminem posse esse probum sine Dei auxilio, et his similes sententiæ reperiuntur in Cicerone, in M. A. Antonino, in Hierocle, et in aliis quorum loca à Lenfantio collecta in quâdam Epistolâ legi possunt in bibliot. German. tom. 1. Hanc disputationem missam facimus, cùm satis habeamus dicere, hìc quoque, ut alibi vidimus, eam inconstantiam esse, quæ in philosophorum dogmatibus erat, quæ ut tolleretur, revelatio nempe requirebatur.

(1) Fortasse hoc respiciunt illi Ovidii versus ex Ponto l. Epist. 1, v. 53 :

Dî tibi dent annos! à te nam cætera sumes;
Sint modò virtuti tempora longa tuæ.

Id etiam significant Horatiani illi lib. 1, Epist. 18, ad Lollium, in fine :

Sed satis est orare Jovem, qui donat et aufert,
Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.

Ita etiam intelligi debent illi Juvenalis sat. 10, vers. 363 :

Monstro, quid ipse tibi possis dare. Semita certè
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ.

Quos tamen Cl. Vulpius in suâ Paraphrasi conatur in bonum sensum detorquere.

hoc vinculum esse causam præcipuam, propter quam ratio naturalis in externum cultum nos fert, id adeò est falsum, quàm quod falsissimum. Ac proinde falsum etiam est, si unus homo in terris esset, fore ut nullus cultus illi esset exercendus. Non exercetur quidem cultus quoad Deum, quasi verò ille hujusmodi cultu indigeat, aut ab eo aliquod percipiat emolumentum, sed quoad nos, ut affectus animi cum corpore conjuncti pios foveamus profiteamurque, nos Deo supremo domino subjectos esse. Quæ causæ etiam in homine illo, qui solus in terris degeret, locum haberent (1).

Quamvis autem has generales notiones ratio cognoscere per se potest, et in se, ut ita dicam, hos igniculos primos, qui ad exteriorem cultum eam impellunt, inveniat, tamen quibus in angustiis, quibus in tenebris luctaretur homo, ut inveniret cultum hunc constitueretque? Quam relationem quosdam actus motusque inter, Deumque oculis corporeis non objectum, infinitumque reperiret? Nostrarum facultatum ille dominus est, ita. At quo argumento induceret animum ad credendum, quasdam ex iis igne consumere, aut gladio eas mactare, gratum illi futurum? et oleo saxum perfusum, aut igne combustum thymiama illi honori esse? *Num carnem taurorum manducabo* (inquit Deus ipse) *aut sanguinem hircorum bibam?* Unà ergo cum mundo sacrificiorum usus inveteravit; at si à remoto rationis fonte poterant scaturire (vid. D. Thom. 2-2, quæst. 85, art. 1), motum tamen habebant, impulsumque à revelatione illius, qui volebat, ut homines iis victimis et oblationibus non tam honorem illi impertirentur, quàm fidem, et spem conciperent victimæ perfectissimæ, quæ una vi suâ poterat debebatque Altissimo esse grata, et sui oblatione obsequium illo dignum ei præstare. Ex hoc igitur revelationis vel proximæ, vel ab homine primo per traditionem proficiscentis fonte originem procul dubio patriarcharum sacrificia habuerunt suam, quæ primis mundi seculis Deo grata fuerunt. Naturalistæ antùm, nescio utrùm ignorantiæ dicam, an pervicaciæ dent, ut Abellum, Enoccum, Noemum, Lotum Abrahamum, Melchisedechum, Jobum, qui ante legem scriptam vixerint, non alio fuso lumine, quàm rationis ductos, ac proinde non habuisse ullum Religionis systema, nisi naturale, opinentur. At illi ipsi libri, ubi hi riam laudesque eorum heroum (quos prædecessores suos appellare audent) hi legunt, eos iam docent, nonnisi fide illos Deo gratos fui, genusque hoc vitæ naturæ puræ, gentisque j æ præsidio uno religionis putidum esse com tum. Non sola ergo ratio, sed revelatio etiam ternum cultum docuit mortales primos, quo eus coli volebat.

Et sanè in gentium divisio, populis ex illâ electâ gente, penès quam tra tio et revelatio permanserunt, separatis, quid nàm de cultu exteriori factum est? Pro libiti cujuscumque exercitûs avaritiæ, politicæ inserviit, ut sacrilega evaserit superstitio qu et recta lædebatur ratio, Deusque afficiebat injuriâ. Illud, in cujus honorem exerceri debebat, eratque divinitas sola, immutatum fu et in ejus locum vilissima quæque creata erunt substituta, temerati fuère ritus, qui argumenta pii integrique animi esse debebant, obscœnique crudelesque fuerunt illi suffecti. Arcana eorum mysteriorum infandas velabant turpitudines, cæremoniarum studium in quibusdam perridiculis observationibus versabatur, pietatis amor etiam humano cruore aras perfundebat.

Jam in hâc tantâque distortarum opinionum varietate, quænam doctissimorum sapientissimorumque virorum tùm Latii, tùm Græciæ sententia fuit? debere unumquemque, quod et supradiximus, religionem patriam sequi. Ita Socrates, qui morti proximus jussit, Æsculapio gallum gallinaceum immolari; ita Cicero, qui fuit ex collegio augurum, et adeò studuit, scripsitque tam multa de iis ridiculis ritibus; ita docuit Plato, ita Epictetus, ita vulgò alii, ut facilè ex antiquitatis monumentis intelligi potest. Jam quæ hâc magis perversa ratio? Quis dubitare potest, omnes eorum rituum pravitatem non cognovisse? Tamen neque ab iis abstinere sunt ausi, nec in eorum locum alios substituere puriores sciverunt.

Naturalistas nostrorum temporum, qui revelatione non indigentes lumina purissima doctissimæ mentis suæ sequuntur, nunc audiamus. Auctor libri de Moribus, qui dici potest eorum casuista, fatetur « rationis lumina nihil « certi definitique suggerere de modo cultum

(1) « Exercentur etiam ab hominibus quædam sensibilia opera, non quibus Deum excitent, sed quibus se ipsos provocent in divina... et Deus affectum mentis, et etiam motum corporis non propter se acceptat, sed propter nos facimus, ut per hæc sensibilia opera intentio nostra dirigatur in Deum, et affectio accendatur : simul etiam per hoc Deum profitemur animæ et corporis auctorem, cui et spiritualia, et corporalia obsequia exhibemus. » S. Thomas 3 cont. Gent. cap. 119.

« exterium Deo exhibendi; » fatetur tamen, « necesse esse externum cultum Deo præ« stare (1),» at inquit, «nihil hoc probare, « utrùm hic, an ille cultus sit præstandus. » Ergo, inquio, an opus erit, ut Deus ipse cultum ejusmodi *necessarium* præscribat, definiatque ? Nihil verò minùs, ille respondet, quandoquidem «Deo fortassè (2) non minùs arridet « diversitas cultuum, qui sibi exhibentur in « diversis religionibus, quàm ille, quo in roma« nâ Ecclesiâ quidam regulares viri mediâ « nocte matutinas horas recitant, aliique manè, « aliique canunt, alii legunt.» Ex quo præclaro principio hic præstans magister morum colligit supradictum præceptum, debere prudentem quemque suæ patriæ cultum sequi : « Debet sibi quisque (sunt ejus verba) hanc « legem præscribere, ne illum unquàm violet « nec illum perturbando nec abjurando (3). » At ille parumper respondeat : Potestne Deus æquè respicere varias, contrarias falsasque sententias, hoc est, varium internum cultum, qui in diversis religionibus sibi habetur ? Opinor, nisi à Deo sapientiam, sanctitatem, providentiam et justitiam aufert, et non concipit Deum omninò bardum, eum non posse errorem hunc effutire. Pergamus porrò. Cultus exterior nihil aliud est nisi publica professio significatioque interioris et à diversis animi in Deum sensibus originem suam trahit, hoc est, ut sit vel rationalis, si sunt justi, aut superstitiosus, si sint erronei. Si Deus quoad diversitatem diversarum religionum interioris cultûs nequit se æquè habere, neque poterit æquè respicere obsequia, seu cultum exteriorem, qui ab illo regitur, et per quem ille significatur exprimiturque. Studuit sanè, ut exceptione philosophus noster vim argumenti eluderet, cùm inquit, quemlibet sequi debere cultum suum, *modò cum religionis naturalis principiis consonet*. At ut quisque videat, quantùm in ratiocinando secum constet, satis erit advertere, 1° hanc exceptionem sumere id quod est in quæstione, hoc est, non esse religionem revelatam ; si enim hæc esset, non solùm sapienti cultus ille externus, qui convenire cum religione naturali non potest, esset deserendus, sed ille etiam, qui errore alicui revelato dogmati contrario fulciretur. Jam scriptor noster, qui testatur in Admonitione (1) suo operi præfixâ, se velle, ut liber suus legatur à *Mahumedano juxta, atque à Christiano, et se scribere, ut doceat quatuor terrarum plagas,* non poterat non complecti exceptione suâ etiam religionem revelatam creditam in quatuor terrarum plagis, notamque iis pro quibus scribebat, et à quibus se legi cupiebat; at si id innuebat, jam victus erat, corruebatque per se thesis. 2° Verùm id prætermittamus. Si libido nobis est cognoscendi, quàm præclaras, quàm rectas religionis naturalis notiones habeat, et quàm feliciter iis ducibus internoscat, qui exterior cultus sit recipiendus, aut qui rejiciendus; locum legamus integrum : « Quod pertinet ad « exteriorem cultum, in quo natus altusque « prudens est, si potest cum religione naturali « convenire, debet sibi hanc legem præscri« bere, ne illum nunquàm violet, nec illum « perturbando, nec abjurando. » Hinc è vestigio velut per consecutionem inquit (2) : « Ignos« co Turcæ, si est Mahumedanus, at non ignos« co Christiano, si Turca fiat ; furor est, et « quidem maximus, perturbare conscientias iis « de rebus, quas credimus nihil ad Dei glo« riam pertinere. » Ita dicitur in hujusmodi libris, ut ratio extollatur. Hæc sunt illa argumenta, quibus convincuntur homines, hominem quoad religionem non aliâ indigere luce, ut rectà ambulet, quàm suâ. Ignosco Turcæ, si est Mahumedanus. Ergo ne in eâ sectâ omnia cum religione naturali congruunt ? Nempe, specimen afferamus. Articulus præcipuus, quem simul cum Dei unitate profiteri debet Mahumedanus, est credere Mahumedem prophetam Deo afflatum, cujus dicta in Alcorano contenta singula sint oracula divina. Quis est, qui non videat, quàm præter rationem fidemque sint isthæc ? Nota ejus missionis (ut silentio plura alia innumera argumenta prætermittantur) eum nobis ostendit sycophantam, qui

(1) « La nécessité de rendre à Dieu un culte « extérieur ne prouve rien en faveur de tel « culte particulier. » Ibid.

(2) « Peut-être Dieu n'est-il pas plus mécontent « de la diversité des hommages qu'on lui rend « dans les différentes religions, qu'il ne l'est de « ce que dans l'Eglise romaine quelques reli« gieux récitent les matines à minuit, et d'au« tres le matin ; de ce que quelques-uns les « chantent et d'autres les psalmodient. » Ibid.

(3) « Et quant au culte extérieur dans lequel « il est..... il doit se faire une loi de n'y ja« mais donner atteinte, ni en le troublant, ni « en l'abjurant. Ibid. »

(1) « Je veux qu'un Mahométan puisse me « lire aussi bien qu'un Chrétien : j'écris pour « les quatre parties du monde. » Avertis. pag. 8.

(2) « Je pardonne à un Turc d'être Musul« man ; mais je ne pardonne pas à un Chrétien « de le devenir. Il y a pis que du fanatisme « à alarmer les consciences pour des matières « qu'on ne juge pas intéresser la gloire de « Dieu. » Part. 1, art. 2.

dixerit (surâ 33 ver. 47), « Deum ut ho-
« mini sancto et prophetæ privilegium dedisse
« sibi habendi abutendique ad libitum, qui-
« bus et quot uxoribus, et quot ancillis vel-
« let ; » quod ipse est executus, habuitque mulieres undecim, aut tredecim, aut septem et decem, aut, ut alii scribunt, viginti sex dicto sibi audientes, et testatus est, « Deum
« (Vid. Marac. Prodrom. ad Refut. Alcorani
« part. 1, cap. 26 et 27) ejus felicitatem in
« mulieribus, et in odorum suavitate consti-
« tuisse. » Quid convenientius naturali juri, quàm genua flectere huic homini, cultumque ut prophetæ, misso afflatoque à Deo præstare? Progrediamur ulteriùs. Quis cultus ritusque religiosus magis rationi consonus est jejunio illo, quod Mahumedes suis imperat, quod antecedere debet nox integra, per quam cibis cujuscumque generis, potuque se ingurgitare debent, simulque promiscuis amplexibus sæpiùs inculcatis et pudentissimè jussis dare operam? deinde verò lucescente aurorâ per diem totum in suis templis divinis vacare debent? Quodnam pulchrius præmium hominibus ratione præditis proponi poterat in alterâ vitâ (surâ 2, vers. 25), quàm horti amœnissimi, perpetuæque voluptates, æternaque gaudia cum pulcherrimis mulierculis? Hæ aliæque turpitudines innumeræ reperiuntur in Turcarum religione permixtæ fabulosis traditionibus pluribus, consuetudinibus vitiosis, ritibus ridiculis, sanæque menti adversantibus, ut obiter etiam Alcoranum legenti, vitam Mahumedis vel leviter pervolventi, intuentique vel per transennam Turcarum mores innotescit (1). Auctor tamen Morum his omnibus posthabitis, ignoscit Turcæ, si est Mahumedanus, sive quod eòdem redit, credit nihil in interiori cultu, ac proinde in externo, qui ab illo derivatur, nihil, inquam, esse in Mahumedis religione, quod simul cum naturali jure componi non possit ; quod est præclarum principium illud, quo vult hominem prudentem regi, ut vel sequatur, vel deserat patriam religionem. Gratiæ quidem habendæ sunt illi maximæ, quòd ita favet christianæ religioni, ut nolit parcere Christiano, si Mahumedanæ religioni nomen dederit ; id tamen non ex eo fit, quòd improbam et rationi absonam Mahumedanam sectam, aut christianam religionem eâ potiorem putet, sed quia illi videtur migratio hæc habere posse
« aliquid furoris, quod conscientiam perturba-
« ret iis de rebus, quas credit nihil ad Dei glo-
« riam pertinere. » Discrimen enim, quod intercedit inter cultus qui duabus his in religionibus Deo habentur, non est hujus morum præceptoris sententiâ majus illo, quod inter *recitationem horarum matutinarum nocte mediâ, et recitationem* summo mane factam interest ; quapropter Deus æquè ad hos cultus se debet habere. Requiro à prudenti lectore, num qui ita cogitat, qui hæc scribit, habeat quidquam, non dicam religionis, sed rationis, sensûsque communis? Hæc tamen est spirituum fortium nostræ ætatis, qui nihil aliud crepant plenis buccis, quàm honestatem, quàm rationem, nota potissima. Mahumedana secta moribus turpis, dogmatibus fabulosa, stulta, et irridenda ritibus panegyricis, orationibus horum hominum virtute præditorum, acutorum ratiocinatorum, philosophorumque boni sensûs magis magisque in dies ornatur ; qui in christianâ religione nihil comperiunt nisi absurditates fictionemque. Præter specimen modò allatum auctoris libri de Moribus, satis erit cursim legere Epistolas Judaicas, Epistolas Persicas, Epistolam Personati medici Arabis, vitam Mahumedis scriptam à Boullænviliero, aliosque hujus farinæ scriptores recentes, ut de hoc convincamur eodem tempore, et stomachemur. Furor fanaticus erga Alcoranum et Rabbinismum recentissimus mos est. Quis putâsset, se hoc auditurum in Europâ, et seculo tam litterato !

Sed jam redeundum est ad propositum ; proclive erit ex hactenùs dictis arguere, quàm necesse fuerit, ut homini cultum illum, quem sibi exhiberi volebat, Deus revelaret. Deliramenta recentium naturalistarum recensuimus, non ut hinc argumentum communis hominum infirmitatis in propositâ materiâ deduceremus. Secernuntur jam ab omnibus ex quâdam ipsorum cogitandi ratione propriâ, quæ prætergreditur vulgò errandi terminos, et quæ delirium veriùs quàm ratiocinium est dicenda. Vidimus tamen, quantùm in hâc materiâ etiam viri præstantissimi hallucinati fuerint, et ex eorum erroribus colligere potuimus, qui, quàmque varii et monstrosi humanæ mentis essent furores, si ad libitum suum homines religionem regerent. Clara nimis experimenta habemus etiam in iis conventibus, qui revelationem morum suorum ducem habent ; superstitio furorque ex ignorantiâ et infirmitate, ceu arbore fructus, pro-

(1) Præter Thyrsum Gonzalez, Adrianum Relandum, Maraccium et alios, legatur Joannes Gagnierus, in Mahumedis vitâ.

ducuntur; qui furor, quæ superstitio identidem, ut zizania electo grano, vigilantia, vocibusque sapientissimorum virorum nihil pensitatis, qui vellent perfectam analogiam inter cultum externum internumque esse, hujusque summam conjunctionem cum ratione et divino verbo permiscentur. Si tamen errores abususque singularium hominum in hâc parte ansam libertinis præbere non debent, ut societatem totam accusent, quæ hujusmodi errores abususque in divinum cultum irrepentes damnat, nobis tamen evidenti argumento sunt, revelationem, ut homines regerentur, necessariam fuisse. Si interdùm, tanto lumine affulgente, cæcutiunt hi, *cultumque indebitum* illi præstant, puritatemque religionis consuetudinibus indecoris stultisque maculant : si carerent omninò duce, et lumine aut in summam impietatem cultum nullum Deo exhibendo, aut in superstitionem impurum illi habendo prolaberentur.

Sectio IV.

Reconciliatio peccatoris.

Inquisitio veritatum, quæ à nobis sciantur, necessariarum, et investigatio necessitatis, quæ magis magisque augetur, revelationis, unà procedunt. Quod usque hùc diximus, planum id facit. Quod modò dicturi sumus, evidentissimum efficit argumentum. Ratio, quâ peccator se cum Deo conciliet, adeò est necessaria, quæ à nobis sciatur, ut eâ ignoratâ non possimus nisi in desperationem adduci; ea tamen omnibus humanis investigationibus est adeò occulta, ut sine divinâ revelatione sciri non possit. Hæc ergo divina revelatio est magnoperè homini necessaria. Propositiones tres demonstrationi, cui naturalistas omnes simul provocamus ad respondendum, viam sternent.

1° Homo habet legem, quæ illi jubet sequi quod rectum est, et declinare ab eo quod est turpe. Hæc lex naturæ dicitur, quòd mortalis quicumque insitam in animo eam habet. Hæc inter quascumque vices corruptosque mores ubique gentium viguit; athei ipsi, quod fatetur Baylius, nôrunt has æternas rectique, honestique regulas, imò ille vult, licet perperàm, hinc ducere argumentum eorum virtutis. Naturalistæ, qui Deum et in Deo providentiam agnoscunt, secundùm systema suum has leges integras admittere debent; et sanè gloriantur se illas agnoscere; hinc illa eorum ethices specimina, illi morum tractatus, aliaque miscellanea, in quibus censorio supercilio ubique honestatis, virtutisque præcepta præscribunt.

2° Hujus legis custos supremus Deus est. Ille ejus observantiæ invigilat, ut cultores præmiis afficiat, et in violatores animadvertat. Hoc etiam gentes omnes senserunt. Baylius ipse hunc communem consensum fatetur, aitque, rempublicam nullam fuisse, quæ inter præcipua præcepta servanda non juberet, credi judicem supremum oculis corporeis non subjectum præmiorum, pœnarumque distributorem. Warburtonus in Angliâ, Patuzzius in Italiâ, quanquàm uterque spectaret aliò, caput hoc perspicuè illustrârunt. Naturalistæ etiam, qui contra atheos et deistas fatentur Deum, et Deum provisorem, sapientem, sanctum, potentem, ex necessariâ consecutione hoc quoque dogma fateri debent; neque illud, quin sibi contradicant, rejicere possunt, ut dilucidè demonstrabimus.

3° Duabus his veritatibus, hoc est, legis imperantis, Dei punientis, addenda tertia est, cùm luctuosa, tùm clara, communique experientiâ comprobata, homines per diem totum legem hanc lædere; atque hinc illi ipsi per eam conscientiam, quæ nihil est aliud, nisi duarum quas supra diximus veritatum verissimarum consecutio, se reos agnoscunt, se reos fatentur æternis suppliciis dignos. Homini ita jacenti quinam alii surgere in animo motus possunt, nisi desperationis, ni rationem nôrit, quâ cum Deo concilietur, evitetque supplicia? Quare ab omnibus revelationis adversariis requiro, num homo per se certò rationem hanc comperire possit?

Gentes sanè cunctæ ostenderunt, se necessitatem hujus cum Deo in gratiam reditûs cognoscere; sed electione modorum non tam variorum, quàm ad libidinem confictorum, ineptorumque, se id consequi per se non posse ostenderunt. Celebres apud antiquos ethnicos, ut maculas purgarent, placarentque numinum iram, lotiones sunt aquis fluminum et maris factæ. Hinc Ajax, ut plurima alia exempla prætermittam, ita loquitur apud Sophoclem (Ajax flagel. vers. 665) :

> Lavacra peto, et pelagus quæ littora
> Circumjacent, maculis ibi criminum
> Lotis, acerbam ut effugiam iram deæ.

Alii ritus et sacrificia innumera adhibebantur ad hunc finem quæ ideò à Græcis ἱλαστικά, ἁγιστικά, καθαστικά, et à Latinis *placamina*, *februa*, *piamina* appellabantur; hoc est, placa-

tionis numinum, purgationis hominum, et expiationis criminum (vid. Joan. Lomejeri de veterum gentil. Lustrationibus). Facilè quisque videt ab Hebræis, à quibus derivatæ sunt gentes, religioque, hujusmodi cæremonias ad delenda crimina, ad placandum læsum numen statutas esse profectas, ut inter alios adnotârunt Justinus Martyr (Apol. 11 pro Christ.), et Tertullianus (1). Error namque gravissimus est Marshami et Spenceri (2), qui hos ritus Hebræos ab ethnicis didicisse, putant. At ad gentiles pervenerunt ceu umbræ cujuslibet substantiæ expertes, ceu corpora sine spiritu, quo informarentur. Erant apud Hebræos illa sacrificia expiatoria, non ex hostiarum quæ immolabantur, vi, sed ex fide quâ offerebantur, quod docet D. Aug. : « In victimis (inquit cont. Faustum lib. 20) pecorum, quas offerebant Deo, sicut re tantâ dignum erat, prophetiam celebrabant futuræ victimæ, quam Christus obtulit » in temporum plenitudine, quæ sola vi suâ verè peccata delere, pacemque homini peccatori impetrare poterat. Cùm non essent itaque gentilium sacrificia hoc spiritu informata, neque hâc fide oblata, quam humana mens nisi per revelationem concipere non poterat, erant omnia inania elementa, quæ nequibant hominem innocentem efficere, imò cæremoniæ superstitiosæ, quæ illum reum multò magis efficiebant (3). Hinc Arnobius ethnicos alloquens (lib. 7 prop. init.) : « Unum (aiebat) præ « omnibus quæro, quæ causa est, ut, si ego « porcum occidero, Deus mutet affectum animosque, et rabiem ponat. Si gallinulam, « vitulum sub illius oculis, atque altaribus « concremavero, oblivionem ducat injuriæ, « et ab sensu penitùs offensionis abscedat?... « Ergone injurias suas dii vendunt, atque ut « parvuli pusiones, quò animosiùs parcant, « abstineantque ploratibus, passerculos, pupulos, equuleos, panes accipiunt, quibus « avocare se possint, ita dii immortales placamenta ista sumunt, quibus iras atque « animos ponant, et in gratiam suis cum « offensoribus redeant? » Ipsa eadem justissima convicia legi possunt apud Justinum Martyrem, S. Augustinum, Lactantium, aliosque Patres. Imò gentiles ipsi, qui erant emunctæ naris, ridebant, et ut alibi etiam dictum est, quàm inepta hæc sacrificia, et hæ expiationes, quæ à profanis sacerdotibus credulæ plebi explicabantur, essent ad purganda peccata, et ad deos mitigandos, videbant. Quare aiebat Ovidius (Fast. 11, vers. 45) :

Ah! nimiùm faciles, qui tristia crimina cædis
Flumineâ tolli posse putatis aquâ!

Et Plautus in Prologo Rudentis :

Atque hoc scelesti illi in animum inducunt suum,
Jovem se placare posse donis, hostiis:
Et operam et sumptum perdunt.

Et Stobæus (Serm. 4) afferens celebre illud Euripidis effatum :

Humana delet mare cuncta crimina,

statim adjungit : « Cadit autem hoc dictum in « superstitiosos, qui mari lustrari solent. »

Si ergo ridiculæ ineptæque lotiones, sacrificiaque ad abluenda crimina erant, quem alium modum per se homo reperire poterat, quo in gratiam cum Deo rediret? Eruditissimus Huetius vult, (quæst. Alnet. lib. 2, cap. 20, n. 4) « peccata salubri pœnitentiâ esse eluenda, « mores emendandos, animum ad Dei cultum « esse revocandum, atque ita placandum « Deum, gentium omnium præceptum esse,

Et sacra humanarum victimarum ad placandam cœli iram :

Sanguine placâstis ventos, et virgine cæsâ
Cùm primùm Iliacas, Danai, venistis ad oras;
Sanguine quærendi reditus, animâque litandum
Argolicâ est. Virg. Æneid. 2.

Poeta semper servat in fabulis morem; et ἀνθρωποθυσία, ut dicemus alibi, erat inter gentes penè communis. Ex quibus inferat lector, quò progrediantur homines à Deo deserti.

(1) De Præscr. advers. hær. c. 40 : « Si « Numæ Pompilii superstitiones revolvamus, « si sacerdotalia officia, insignia, et privilegia, « si sacrificialia ministeria, et instrumenta, « et vasa ipsorum sacrificiorum, et piaculorum, et votorum curiositatem consideremus, nonne manifestè diabolus morositatem « illam Judaicæ legis imitatus est? »

(2) Leg. Natal. Alex. tom. 1 Histor. V. T. in 4 mundi ætate dissert. 3, art. 1, ubi opinio eorum duorum scriptorum examinatur ex professo, et confutatur.

(3) Multò tamen magis reum, ridiculumque populum gentilem reddebant aliæ cæremoniæ adhibitæ ad expianda crimina, et placanda numina, neque sanè unquàm ab Hebræis usurpatæ, hoc est, spectacula scenica memorata à Livio dec. 1, lib. 7, cap. 11 : « Ludi scenici... « inter alia cœlestis iræ placamina instituti « dicuntur, et lectisternia, » quorum sæpè idem historicus facit mentionem; cruentique gladiatorum ludi Symmacho à Prudentio objecti lib. 1 :

Respice terrifici scelerata sacraria Ditis,
Cui cadit infaustâ fusus gladiator arenâ,
Heu! malè lustratæ Phlegetontia victima Romæ!
. . . . . .
Nempe Caron jugulis miserorum, se duce, dignas
Accipit inferias placatus crimine sacro.

« quæ Deum agnoscunt. » Nemo tamen est, qui nesciat, quàm diversè, quàm ineptè, quàm libidinosè hæ pœnitentiæ notiones ad actus redigerentur à gentibus, quæ nedùm essent placamina, magis magisque læsum numen ad iram provocabant. Et sanè cùm totus in eo sit auctor, ut, velis nolis, secundùm systema illud, quod sibi effinxerat, ostenderet, penès ethnicos præcipua christianæ religionis capita fuisse, putat plurimos populos per confessionem peccata dimitti credidisse; quare recensitis Hebræis, Mahumedanis, Gauris, Tunchini et Siami gentibus, ad Japonenses gradum facit, et hæc ait : « Homines suspen-« dunt in altâ rupe, in præceps dejicere parati, « ni peccatorum omnium publicam edant con-« fessionem. » Enimverò tunc perfectam amarissimamque pœnitentiam eos edituros esse crediderim. At quorumdam Indorum admirabilior est pœnitentia. « Antrum, inquit Huetius, esse quoddam apud Indos, narrat Bar-« dasanes (apud Porphyr. de Styg.), quo ho-« minum noxæ explorantur. Ostium subeunt, « qui probantur; ingrediuntur, si insontes « sunt; si affines culpæ, coarctante se ostio, « arcentur ingressu, et admissa peccata palàm « confiteri coguntur, deorumque veniam pre-« cationibus et jejuniis impetrare » (ibid.). Vah! confusionem. Aliquid tamen majus, si auctori doctissimo habenda fides est, videtur esse in quâdam Sinarum sectâ; en auctoris verba (ibid.) : « Secta quædam apud Sinas « criminum pœnitentiam, absolutionem et sa-« tisfactionem admittit. » Sicut etiam notatu dignum foret, si verum esset, quod scriptor idem ait ibidem, nempe : « In Platonis Phædone « observârunt viri docti pœnitentiam, confes-« sionem et satisfactionem, item distinctio-« nem peccatorum gravium et leviorum, sive, « ut theologi de scholâ loquuntur, *mortalium* « *et venialium.* » Verùm neminem latet, quæ scribendi prurigo, quæ certamina præcipuè duobus proximè elapsis seculis inter doctos de hâc re fuerint; quotque Platoni adscripta fuerint, quæ ne per somnium quidem cogitârat. Et sanè locum Justini Martyris (Cohort. ad Græc. n. 25) habemus, à quo discimus, Platonem damnâsse Homerum, quòd putârat, numina hominum precibus placari posse; quod cùm à Platone negetur, aditus quilibet pœnitentiæ obstruitur; « quandoquidem, inquit Ju-« stinus, qui credunt, divinum numen flecti « non posse, nunquàm peccare desinent, « putantes, nulli emolumento sibi pœnitentiam « esse. » Cæterùm verum quidem est, Plutarchum (de Superstit. apud Huet. ibid.) egisse de superstitiosâ criminum confessione, quam quidam infirmitate gravati, edebant, et pudendis superstitionibus contaminatos fuisse ritus eorum Romanorum, qui legem judaicam colebant, dictorum proinde *Judaizantium*, quos vellicat Persius satyrâ 5. Quanquàm nescio, cur in iis poetæ verbis, *labra moves tacitus*, intelligenda sit, ut Huetio placet (1), *peccatorum confessio Hebræorum ritu facta;* et non potiùs, quod volunt antiqui scholiastæ, mussitare et rodere preces, quod illi ex veterum more faciebant, faciuntque etiam recentes Judæi. Utcumque tamen res se haberet, et quamvis, ut se pœniteret, Romani eos ritus peragerent, superstitionem tamen, ut dicebamus, ridiculam redolebant, quod clarè Persii (2) eodem in loco legitur. Ejusmodi omnes alios *pœnitentiales canones* ab ethnicis, ut noxas diluerent, præscriptos, et ab Huetio ibi expositos fuisse credimus.

Vulgatior tamen pœnitentia, quam prudentes gentiles adhibebant, nihil aliud, meâ quidem sententiâ, erat, nisi dolor patrati criminis, aut è deformitate peccati naturæ, vel rationi contrarii, aut è funestis effectibus, quos noxa parit, excitatus : vi cujus irâ in crimen et in seipsos commovebantur; se coarguebant, se puniebant, seque diu noctuque domesticis furiis actos aiebant, hoc est, dolore quo affligebantur. Ita eum pœnitebat, qui exclamabat :

Pœnitet, ah! si quid miserorum creditur ulli,
Pœnitet, et facto torqueor ipse meo.

(Ovid. 1 de Ponto 1, 59). Alexandri pœnitentia fuit vehementior, de quo Tullius (Tuscul. Quæst. lib. 4, cap. 37) scribit : « Alexandrum « regem videmus, qui cùm interemisset Cli-« tum familiarem suum, vix à se manus absti-« nuit. Tanta vis fuit pœnitendi. » Hæ tamen, aliæque pœnitentiæ, quas apud antiquos legimus, acerbissimæ, cùm non aliunde quàm ab amore proprio proficiscerentur, neque

(1) « Quò referri etiam possunt illa Persii : « *Labra moves tacitus*, quibus Romanos lacessit peregrinis religionibus addictos, ac eos « præcipuè, qui Judaico ritu peccata confitebantur. » Ibid.

(2) Herodis venêre dies, unctæque fenestræ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ:
Portantes violas, rubrumque amplexa catillum
Cauda natat tynni; tumet alba fidelia vino:
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.
Tunc nigri Lemures, etc.

quidquam aliud spectarent, quàm quid creatum, crimina absergere, Deumque amicum efficere non poterant.

At operæ pretium est Tyndalum audire, qui ingenii sui acumine hanc antiquorum reconciliationis, ut vidimus, nunquàm cognitam rationem se comperire existimat. « Nonne ve« rum est (inquit ille in libro inscripto : « *Religio christiana æquè prisca, atque creatio*, « pag. 359) bonum parentem, dominum bo« num, et ut quid ampliùs dicamus, magna« nimum hostem, parcere filiis, familiaribus, « hostibus ipsis, cùm verâ commissorum cri« minum pœnitentiâ eos afflictos intuentur? » Cur ergo pœnitenti peccatori hoc idem à Deo non est sperandum? Non absimili ratione Anglus alius, Joannes Lockius ratiocinatur (in libro suo *le Christianisme raisonnable*, chap. 14) ex naturali cognitione, quam mortales cuncti habent, « Deum esse mitem, patientem, in ve« niam proclivem, divitem in miserationibus, » deducit, modum, quo cum Deo in gratiam redeant, cognoscere omnes posse, et ab illo eam consequi veniam, quam homo filiis suis, prostratisque hostibus solet concedere; modus autem hic in eo consistit, ut « fateatur homo « peccata sua, ut ea reprobet, ut veniam à Deo « petat, proponatque, se posthàc ad rationis « regulas mores suos conformaturum. » Duorum Anglorum, unius quidem naturalistæ, alterius verò non admodùm probi Christiani, innititur totus hic sermo, ut modò videbimus, parùm stabili fundamento, ac proinde per se collabitur. Tamen fingamus nunc, aliquem Tyndalo Lockioque consecutionem tantùm negare, quæ ex bonitate Dei colligitur, Deum in gratiam unius pœnitentiæ causâ dolentem hominem recepturum, quomodò eam probarent? Inter hominis pœnitentiam, Deique veniam possuntne probare necessariam relationem intercedere? Minimè verò gentium; hoc enim à solâ Dei voluntate pendet; ergo, si Deus ipse hoc non revelavit, humana ratio certò non detegit; imò si causas sperandi habet, habet etiam ambigendi, pavendique. Et primùm quidem quæ proportio Deum inter et hominem ex unâ parte, et patrem et filium, dominum servumque, hostesque duos ex aliâ? Eò major est culpa, quò læsus est major, Deusque immensùm homini præstat; si ergo pater filio parcit, non ideò ratio argumentum par videt, ut certa fiet, Deum peccatori homini veniam daturum. Deinde Deus bonus est, talemque ratio intuetur : ita sanè; at etiam sapientem, justum sanctumque eum prospicit. Cognoscit eum bonum; at nescit, quousque in læsorem suæ majestatis velit clemens esse. Novit, omnia divina attributa simul ex composito operari, neque unum alterius jura perturbat. Est quidem bonus pater, sed est supremus moderator, æquusque ordinis custos. Jam verò quis esse potest, qui me certiorem faciat, eum hujus ordinis perturbatores, vel suarum legum violatores non esse vindicaturum, iisque gravissimis, plurimisque obstrictis sceleribus (hujusmodi homines videmus non paucos) daturum veniam? Quænam est respublica, cujus magistratus omnibus viarum grassatoribus, pacisque hostibus, modò se pœniteat suarum noxarum, ignoscant? « Natura (egregiè inquit « Clarkius *de l'Existence de Dieu* tom. 2, chap. « 10) non patefacit nobis, num Deus, ut « contemptum suarum legum ulciscatur, ut « decus sui regiminis vindicet, ut ostendat « quousque peccatori iratus sit, exacturus sit « quid majus, quàm pœnitentiam, priusquàm « denuò det homini amissa privilegia. Nullum « enim Dei attributum est, quo, teneri Deum « ad ignoscendum peccatori dolenti tantùm vi « suæ pœnitentiæ, evidenter demonstretur. « Una igitur natura hominem sollicitum an« cipitemque, quo modo Deum læsum placet, « nequit recreare. » Jacobus Odius ultrajecti ad Rhenum, geometricâ methodo cùm religionis naturalis vires extulisset quàm maximè humana ratio potest, probat, (Theol. natur. part. 3, prop. 66) « eam satis non esse, ut « homo salvetur; » idque ob hanc rationem inter alias, quia cùm ex unâ parte sua peccata intueatur homo, « non potest modum ullum « per se reperire, quo iratum mitiget Numen, « et cum illo reconcilietur. » Monstrat autem, « esse probabile, aliquem hujus reconciliatio« nis modum esse » (ibid. prop. 67) : sed demùm ad probandum transit, « opus esse, ut « modus hic à Deo ipso reveletur, qui unus « ut sapientissimus eum invenire potest, ut « potentissimus potest exequi, ut optimus cum « homine bonum tantum potest communicare » (ibid. prop. 68). Hujus sententiæ est Stackousius, et Burnetus penès illum (*le sens littéral de l'Écriture*, tom. 2, chap. 23). Neque, dubito, alios quamplurimos idem sentire. Ut paulisper opinionis horum auctorum pondus examinare supersedeamus, demusque, æquale illud esse momento sententiæ Tyndali et Lockii, si harum sententiarum hominum ad libitum suum cogitantium diversitas in re tam

gravi consideretur, annon debemus evidenter inferre, humanam rationem per se nullum tutum reditûs in gratiam cum Deo, pacisque modum invenire posse; ac proinde in hujusmodi angustiis ejusdem Dei revelationis se indigere, per quam Deus illi modum significet, quo ille, qui est liber supremusque Dominus, placari velit?

Verùm redeamus ad argumentum. Tyndalus Lockiusque dicunt, Deum veniam daturum homini, quem sincerè suorum criminum pœniteat. Sit ita. At hæc sincera pœnitentia in quo consistit? 1° In summâ peccati execratione non proprii humanique alicujus emolumenti causâ, sed causâ Dei, ut eum nobis placemus; 2° in firmo stabilique proposito nolendi de cætero ejus leges lædere. Quandoquidem ne homo quidem læsus pœnitentiâ, quæ hâc careat conditione, placatur, imò quasi derideatur, magis ad iram commovetur. Requiro nunc à Tyndalo et à Lockio, qui id concedunt, et exigunt ut venia obtineatur, et à cunctis naturalistis, num eorum quisquam possit pœnitentiam ejusmodi polliceri se facturum. Si antiquos gentiles omnes obiter tantùm inspiciamus, imò si intimi sensûs vocem unam audire nobis lubeat, fateri cogemur, somniare hominem, comminisci, et toto cœlo errare, si putat nullo alio duce, nullâ aliâ vi, quàm naturâ suâ se adjutum posse pœnitentiam hanc elicere. Nihil hìc requiritur aliud, quàm vel tantillùm bonæ fidei, ut concludamus, hominem voluptatibus ingurgitatum, exempli causâ, *si Venus illi arrideat,* nunquàm quibus constringitur, effracturum esse vincula; et si parumper caput eximet, statim subiturum jugum, et etiamsi suorum criminum deformitatem turpitudinemque cognoscet, nec voluntatem, nec vires habiturum, ut vitium deserat, multòque minùs, ut semper deserat, fassurumque cum illâ Medeâ :

. . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Hinc Celsus apud Origenem (lib. 3 advers. Celsum, sub finem) et Cicero apud Lactantium (lib. 6 divin. Instit. cap. 24), id pro certo affirmabant, non posse homines malâ consuetudine actos corruptosque, pœnitentiâ et permutatione morum se corrigere. Cùm non agnoscat itaque homo naturæ lumine modum, quo veram pœnitentiam eliciat, neque modum, quo cum Deo reconcilietur agnoscere potest, quamvis certus esse posset, hujusmodi pœnitentiam sufficere, ut hæc reconciliatio fieret. Cujus rei tamen ratio, ut diximus, nullum nobis argumentum certum suppeditare potest, quod nos tutos reddat. De peccatore igitur revelatione carente actum est conclamatumque. Veritas hæc satis demonstrata videtur. Eam tamen à naturalistâ, aut deistâ religionis christianæ palàm hoste audire ne pigeat, qui ita scribit (1) : « Debet ex naturâ suâ esse melior « homo, cui ratio (dicendum erat pervicacia) « persuaserit religionem catholicam esse fal- « sam, quàm Christianus. Confessio promovet « peccatum, eò quòd certus est, se esse ab- « solutum » (hic aut nescit, aut simulat se nescire, quid Christiani doceant de justificatione) « facilius autem peccatum fit, cujus « speratur venia; contra verò homo ORDINIS, « (ita autem appellat Naturalistam) rationem « non invenit, quâ suorum delictorum veniam « consequatur. » Nunc interrogo scriptorem nostrum, num ipse, omnesque *ordinis homines* possint dicere, se non prolabi, aut prolapsuros in graves errores? Licet sint frontis adeò perfrictæ, opinor, non ausuros eos id dicere. Ergo, inquio, hi omnes jam desperant; non enim rationem inveniunt, quâ suorum criminum veniam obtineant. An dicent, philosophum hunc joco habere, et contemptui alterius vitæ supplicia, ut habent omnes deistæ, et ex naturalistis non pauci? Ergo, repono, hæc jactata honestas *hominis ordinis, quæ ex eo nascitur, quòd modum nullum ille reperiat, quo sua errata sibi ignoscantur*, est honestas inanis, ficta ad libidinem; si enim peccat Christianus spe veniæ motus, ejus sententiâ, multò magis *homo ordinis* spe impunitatis peccabit. Ita ergo nunc urgeamus petulantem hunc philosophum : Aut ais, esse supplicia in alterâ vitâ, aut negas. Si negas, ergo ille tuus *ordinis homo* ex hoc ipso systemate non solùm erit Christianis honestior, sed æquè improbus ac atheus quicumque. Si pœnas in alterâ vitâ esse das, ergo, si *homo* tuus *ordinis* peccare potest, desperare debet, siquidem, tuo judicio cùm

(1) « Il doit y avoir naturellement plus de « probité dans une personne persuadée par « raison de la fausseté de la religion catholi- « que que dans un chrétien. La confession « autorise le crime par l'assurance d'en être « absous; on fait facilement un crime, lors- « qu'on espère le pardon; au lieu que l'hom- « me d'ordre ne trouve point de ressource pour « se pardonner ses fautes. » Examen de la religion, attribué à M. de S.-Evremond, chap. 2.

modis careat, quibus purget sua crimina, sub oculos supplicium habet, quin sperare possit, se impunem evasurum. Igitur vel tu in tuis principiis tibimetipsi contradicis turpiter, aut propositionem meam invictè confirmas, eamque cùm confirmes, fateris simul id, quod liberculus ille tuus diruere conabatur, nempe divinam revelationem homini fuisse necessariam, nec illi ad ravim usque jactata rationis lumina sufficere.

Sectio V.

Homo sine revelatione.

Innuimus ad calcem præcedentis sectionis, debere hominem, ut veniam consequatur, suppliciaque effugiat æterni judicis, firmum, constansque, non violaturum se ampliùs leges eas, quas natura præscribit, propositum servare. Verùm diximus etiam, eum divinâ revelatione orbatum hujusmodi propositum non servaturum. Age, magis ad vivum materiam hanc resecemus, quæ nobis aliud suppeditabit argumentum, ex quo inferemus, quàm sit infirma naturalis religio, quantùmque indigeat homo divinæ revelationis, ut mala summa evitet, consequaturque finem suum.

Permoveatur igitur *homo ordinis* verâ pœnitentiâ, ut Tyndalus loquitur, suarum noxarum: ratione suâ injustitiam videat, damna prospiciat, eas abhorreat, eas detestetur. Quid inde? Intùs in se aliud impellens principium habet adversans his rationis jussis, quod velut unco impacto ineluctabili vi scientem videntemque rapit in pristina crimina, quæ modò abhorruit, fuitque detestatus. Adolescens Phædria apud Terentium (Eunuchi act. 1, sect. 1) nimirùm nobis spectandum exhibet hoc cupiditatum adversarum sibi invicem certamen, cùm feminæ illi iratus inquit :

> O indignum facinus! nunc ego et video
> Illam scelestam esse, et me miserum sentio.
> Et tædet, et amore ardeo; et prudens, sciens,
> Vivus, vidensque pereo; nec quid agam, scio!

Hoc certamen illud, prœliumque acerrimum est, propter quod jure hominem ænigma Pascalius dixit, ænigma, quod nisi præcedat revelationis fax, quæ primam ejus originem detegat, variasque ejus naturæ vices solvi nequaquàm potest. Voltairius (*Pensées*, 3) tamen poeta naturalista, hanc cogitationem irridet, respondetque, « hominem non esse ænigma, « ut ille putat, ut sibi sit bellulus, caudamque « jactet, cùm illud dissolverit. Homo est (ita « dicere pergit) ut cætera omnia, quæ videmus, malis, bonisque, voluptate, et dolore « temperatus, constansque. Affectus habet, ut « agat; rationem, quâ actus suos moderetur. « Si homo esset perfectus, esset Deus. » (O ingenii acumen! quasi verò inter ens corruptum, imperfectumque, et ens *infinitè perfectum* nihil sit medii.) « Atque hæ creditæ oppositiones, quas contradictiones dicis, sunt partes « hominis componentes necessariæ, qui est « ejusmodi, qualis esse debet. » (*Lett.* 25 *sur les Pens. de M. Pascal*, 3.) Equidem dijudicare non ausim, num hoc in loco sint plura verba, an plures errores lateant. Ipsi ethnici philosophi ænigma in homine cognoverunt, viderunt-que, *eum non esse quo esse modo deberet.* Nulla sententia apud eos antiquior et magis usurpata (præcipuè penès Pythagoricos et Platonicos), quàm animam humanam in corpore, tanquàm in durissimo ergastulo constrictam teneri, ut pœnam maleficiorum aliâ in vitâ patratorum luat. Præclarum Ciceronis locum in Hortensio ad hanc rem nobis D. Augustinus conservavit, contra Julian. lib. 4, cap. 15 : «Ex quibus humanæ (inquit Cicero) vitæ, et erroribus, et « ærumnis fit, ut interdùm veteres illi sive « vates, sive in sacris initiis tradendis divinæ « mentis interpretes qui nos ob aliqua scelera « suscepta in vitâ superiore pœnarum luendarum causâ natos esse dixerunt, aliquid vi« disse videantur; verumque sit illud, quod « est apud Aristotelem, simili nos affectos esse « supplicio, atque eos qui quondàm, cùm in « prædonum Etruscorum manus incidissent, « crudelitate excogitatâ necabantur, quorum « corpora viva cum mortuis, adversa adversis « accommodata quàm aptissimè colligabantur, « sic nostros animos cum corporibus compu« tatos ut vivos, cum mortuis esse conjunctos. » Quis ex his testimoniis non colligit, hoc persuasum fuisse veteribus, *hominem non esse id* quod naturaliter *esse debet;* non esse illum in pristinâ suæ vitæ conditione, et *oppositiones, quæ in illo sunt, non esse partes componentes illius naturæ?* Quod etiam apertiùs significat idem Cicero alio in fragmento libri 3 de Repub., quod idem Augustinus nobis servavit, cont. Julian. lib. 4, c. 12 : « Idem Tullius ho« minem dicit non ut à matre, sed à novercâ « naturâ editum in hanc vitam; corpore nudo, « et fragili, et infirmo : animo autem anxio « ad molestias, humili ad timores, molli ad « labores, prono ad libidines; in quo tamen « inesset tanquàm obrutus quidam divinus « ignis ingenii et mentis. » Jam verò si omnia

hæc mala, unde nimirùm proficiscuntur contradictiones, et ænigma quod in homine cernimus, credidisset Cicero *partes necessarias hominem componentes*, naturam, quæ ita eum effecit, novercam procul dubio non dixisset. Legi potest D. Augustinus locis supradictis, ubi quovis argumentorum genere eversa isthæc insana Voltairii sententia, qui negat animæ humanæ corruptionem ex origine, putatque, hominem esse ejusmodi, qualis esse debet, reperietur.

Quare etiam sine revelatione, qui se intùs et in cute inspexerunt, excusseruntque turbas pugnasque, quæ sunt in homine *prono ad libidines, humili ad timores, molli ad labores*, cognoverunt; hisque omnibus de causis videlicet, eum nunquàm constare secum, viderunt, hoc est, cum jussis *obruti illius divini ignis ingenii, et mentis, qui in se inerat*, et quo agnoscebat has ipsas affectiones, ut mala; viderunt, inquam, hæc omnia, sed causam ignorabant. « Rem vidit, causam nescivit (inquit idem Augustinus ibid.). Latebat enim eum, cur esset « grave jugum super filios Adam à die exitûs « de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ in matrem omnium, quia sacris « Litteris non eruditus ignorabat originale peccatum. » Atque hæc una est ænigmatis solutio, et sine hâc cognitione, optimè inquit Pascalius, *magis* (1) *sibi est incomprehensibilis homo, quàm hoc mysterium illi sit incomprehensibile*.

Ut hinc in viam redeamus, et in *homine ordinis* hâc pugnâ, hâc rebellione positâ, cujus causam originemque ille ne agnoscit quidem, quodnam remedium, ut eas naturæ leges adimpleat, quarum est severissimus custos Deus, afferre poterit? Debet, inquit Voltairius, in se ipso illud invenire (*vide supra*). « Affectus « enim animi habet, ut agat, rationemque, ut « opera sua moderetur. » Optimè; atqui pugna hæc est nimirùm rationem inter et affectus. Demonstrandumne longo sermone nobis erit, in hoc certamine rationem homini datam, ut regat, extorqueri sibi è manibus lora sentire, aggressionibusque hujusmodi furentis affectùs esse illi cedendum, quin aut repellendi, aut in officio eos continendi vim ullam habeat? An demonstrandum nobis erit, tantùm abesse, ut ratio hominis luminibus suis affectuum impetus coercere possit, ut hi ipsi, nescio quo luctuosissimo fato fiat, eam subjugent, eam obcæcent, ut aut domita taceat, nec eorum motus improbet, aut errore acta eos etiam defendat, detque vitiis ipsis virtutum nomen? Nihil factu facilius esset, quàm præstantissimorum cujusque ætatis virorum testimonia ad id confirmandum proferre; at illa prætermittens omnia, Voltairioque ipsi minimè jubens, ut in se descendat, seque excutiat, ut agnoscat, quæ quantaque suorum affectuum vis fuerit, quod et quantum suæ rationis robur, confessionem hanc denique, incassùm pluribus contradictionibus subterfugiisque adhibitis à poetâ, quo usus est familiarissimè, habuitque præceptorem, Popium dico, audiat :

Heu! ratio (1), infirmè nimiùm tua jura superba
Defendis. Regina, putas præscribere nobis
Jura? infirma! fovens quæ semper amantem
Hunc illumve, huic aut illi committerè curam
Quamque soles nostrî. Ast ubi jactata illa potestas?
Quid præcepta juvant toties repetita severa?
Altâ voce mones : heus! est vincenda voluptas;
At pugnaturis quæ nobis arma ministras?
Voce tuâ moniti jam crimina nostra videmus;
Quid tuæ opes nobis prosunt, vitemus ut illa?
Conviciisque tuis frustra nos carpis acerbis :
Non per te probitas, nostra infortunia crescunt.
Quod præfers nobis lumen nos urget et angit.
Excusas vitia, et virtutis nomine honestas.

Hactenùs Popius, qui paulò ante de affectu dominante verba faciens hæc dixerat :

Cùm verò (2) incaluit, non spiritus, ingenii nec
Vis cohibere queunt, irritant sed magis illam.
Quid dicam? ratio nimirùm hunc allicit hostem,

(1) Pascal, dans les Pens. 3 : « Le nœud de « notre condition prend ses retours et ses plis « dans cet abime; de sorte que l'homme est « plus inconcevable sans ce mystère, que ce « mystère n'est inconcevable à l'homme. » Dicteria Voltairii ad hunc locum leguntur ubertim confutata in opere gallico, quod præ se fert titulum : *Sentiments de M..... sur la Critique des Pensées de Pascal par M. Voltaire.* Præterea in *Lettres Flamandes*, lett. 10 et 11.

(1) Essai sur l'homme, pag. 92 :
Orgueilleuse raison, tu soutiens mal tes droits
Faible reine, crois-tu nous prescrire des lois?
A quelque favori toujours abandonnée
Tu lui laisses le soin de notre destinée.
A quoi donc se réduit ton pouvoir si vanté?
De tes dures leçons quelle est l'utilité?
Tu veux que du plaisir nous redoutions les charmes!
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix sur nos défauts nous force à réfléchir :
Mais que peut ton secours pour nous en affranchir?
De reproches amers en vain tu nous accables :
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends misérables.
Le flambeau, qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu sais justifier nos différents caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.

(2) Pag. 91 et 92 :
Lorsque sa force agit, loin de lui résister
L'esprit et les talents ne font que l'irriter.

Atque in corde fovet, flammas additque furenti :
Haud secùs infectas virus magis inficit herbas
Solaris calor ; affectus sit denique quisquis,
Effervescentem ratio non sæpè coercet.

Homo igitur *ordinis* nullum aliud præsidium habens, Voltairii sententiâ, nisi rationis, ut actus suos dirigat, erit prorsùs ineptus, ut testatur Popius, testarique debet, qui plumbeus omninò non sit, intimique sensûs expers, qui per illam eas leges, quæ affectibus effrenibus adversantur, observet. Ergo, inquio, opus est superiore lumine homini, quod aliam opem, quâ victor hujus pugnæ evadat, ei suppeditet; quo si careat, actum de illo est, conclamatumque. Quod reponat, non habet poeta gallus; eversum enim est, quod dixerat; at habet anglus, qui illud labefactaverat. Ita Popius :

Cedamus (1), nosmet naturæ et legibus ipsos
Aptemus; fuerit nobis tutissimus usquè
Is trames, nobis quem prudens indicat illa.
Non ideò nos ut ducat ratio est data nobis;
Ejus præcipuum est munus nos ut tueatur.
Est ea præceptor, debet nos illa docere,
Et regere affectus, at non evellere nostros ;
Et qui præsertim cordi nostro imperat, illi
Non adversari, verùm moderarier æqua.
Hoc etenim affectu cœlum nos ducit ad illos,
Quos divina sibi statuit sapientia fines.

Aut ego nihil sapio, nihil capio, aut hic sublimis ingenii homo cogitationibus suis intricatur, sibique contradicit, seque oppugnat. *Cedamus,* at cuinam? an rationi? at *est* infirma regina, quæ *non debet nobis præscribere leges;* legibusque naturæ nos ipsos conformemus. Verùm quid harum legum nomine sibi vult? Utrùm ordinem immutabilem, et æternum recti, honestique? At hunc, et novimus, et illum nobis rationis lumen indicit, *attamen haud ratio nos ducere debet.* Ergo hæ naturæ leges affectuum propensioni inservient? Ita sanè poeta sentire videtur. At quæ crimina hoc ethicæ principio non approbantur? Nequaquàm, inquit Popius; hi enim motus, affectusque institui regique debent à ratione, tanquàm à prudenti magistro. Præclarè enimverò. Atqui ratio, tuâ sententiâ, « semper amantem « aliquem amplexata illi nostrûm curam omnem relinquit. Si ejus præcepta severa nihil « nobis prosunt, cùm nobis necessarium præsidium non suppeditent, ut errores nostros « detegamus, nec arma, quibus referamus victoriam; » quî sperari ergo potest, rationem hanc cæcam, imbellemque posse hos affectus comprimere et coercere? At nimis oratio nostra proveheretur, si absurda quæcumque horum rationis perperàm laudatorum vellemus persequi. Legi meretur ad hanc rem liber inscriptus : *Lettres Flamandes, ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, Lille 1753. Legatur potissimùm epistola 10, in quâ locus hic Popii examinatur, ibique inter alia, quæ ad materiam pertinent, dicitur : « Dubitari ergo « nequit, hujus systematis judicio naturam na« turalium affectuum vitiis nullum attulisse re« medium; cùm dederit homini rationem, eam « illi dedisse regulam quæ non regit, modera« torem, qui non moderatur.... reginam, quæ « non regnat; tutorem, qui nostræ sortis cu« ram cuique foto improboque affectui commit« tit. Affectus igitur nos regere nequeunt; si « enim quidquam boni continent, in iis inest « et malum. Nihil ratio valet. 1° Si nobis enim « lumen suppeditat, non tamen vim, cujus in« digemus, ministrat; malum nobis indigitans « illud non expellit. Magnes hic haud efficit, « ne navis fluctibus furentibusque affectuum « nostrorum ventis rapiatur, naufragiumque « miserrimè illidens ne patiatur. 2° Quia lumi« nibus nostris commixtæ sunt tenebræ mul« tæ, quibus obcæcata ratio dux tuta nequit « esse. Ex his omnibus, quæ Popius fatetur « (et quicumque mente sibi constat, fateri de« bet) deducitur, ad mentis tenebras dissipan« das lumine, quod sit ratione superius, puro « lumine, fallere fallique nescio, nos indigere. « Lumen autem hoc est fides. Præter lumen, « viribus etiam, armisque opus est, ut æstuan« tes animi motus compescamus, hæc autem « est Jesu Christi gratia. » Hucusque doctus Gallus, cujus verba nos eximunt à demonstrandâ per illationes propositione, quam ostendendam susceperamus, hoc est, necessariam esse homini revelationem divinam, ut leges illas naturæ, quarum Deus custos est, præmiis

Que dis-je? La raison, dans le secret de l'âme,
Flatte cet ennemi, le soutient et l'enflamme.
Telle que le soleil, qui souvent par ses feux
Rend des sucs corrompus encore plus dangereux:
Quelle que soit enfin la passion régnante,
Contre elle la raison est souvent impuissante.

(1) Ibid. p. 93 :

Cédons : conformons-nous aux lois de la nature :
La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.
Le but de la raison n'est pas de nous guider ;
Son principal emploi se borne à nous garder..
C'est un maître prudent, chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire ;
Et de la passion qui règne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi que le modérateur.
Par cette passion le ciel nous détermine
Aux desseins qu'a formés la sagesse divine.

bonos, pœnis malos afficiens, stabilisque constansque exequi possit. Quæ propositio præter allatam demonstrationem, quam rectè internam dixeris, et à priori, alio argumenti genere ab ipsâ re desumpti probari posset, productâ scilicet earum gentium quæ hoc lumine caruerunt carentque nunc etiam, morum corruptione. Non arbitramur jam, omnia infidelium opera fuisse mala. Præterea adversùs Baylium atheismum, quantùm ad mores spectat, pejorem esse superstitione, multòque magis solo naturalismo, cùm et illa, et hic causas contineant, quæ humanis sceleribus obicem aliquem ponere possunt, quo atheismus caret, qui de medio tollit supremum judicem, præmia pœnasque, ostendimus. Sed cùm ejusmodi causæ nunquàm hominum corruptionem curârint, nec verò curare possint (eò magis, quòd non præeunte auctoritate supremâ falli et fallere nesciâ, plerùmque illæ obscurè, variè et etiam malè cernantur) tota quanta est gentilis antiquitas, et omnes gentiles regiones præ se tulerunt, præ se feruntque eam universam pravitatem, quæ est naturalis ejusdem corruptionis fructus, neque nobis illius innocentiæ constantis, earumque singularium virtutum, quas infensissimi hostes negare nequeunt, editas fuisse in eâ societate, quæ veram fidem agnoscit, exemplum ullum præbuerunt. Quòd si in hâc ipsâ cernuntur, ut reverà summo cum animi dolore fatendum est, ea in multis cerni, scelera etiam gravia, hoc tamen constat, id ex eo videlicet evenire, quòd remedium illud rejiciunt, quod revelatio iis suggerit, et quod in nullâ philosophorum sectâ reperitur, neque haberi potest nisi per aliquam excellentissimam auctoritatem, ut fassus est Porphyrius apud Augustinum *de Civit. Dei lib.* 10, *cap.* 32, cujus verba argumentum ultimum in nostræ propositionis confirmationem suppetent : « Cùm Porphyrius « ait versùs finem libri primi de animæ Reditu, « nondùm sectam ullam philosophorum extitisse, quæ rationem universam animæ liberandæ contineat, illamque non contineri in « philosophiâ veriori, neque in disciplinâ, aut « moribus Indorum, neque in Chaldæorum « scientiâ, aut alio modo, nondùmque eam ad « suî notitiam pervenisse per historiam, procul « dubio fatetur, unam esse, sed adhuc qualis « esset, se nescivisse. Ita quidquid ille tanto « labore didicerat de animæ liberatione, videbaturque aut sibi, aut aliis scire, ei non satisfaciebat. Intelligebat enim, sibi aliquam « excellentissimam auctoritatem deesse, quam « in re tanti momenti sequi oporteret. » Caput totum, quod ad propositum nostrum facit, legatur.

Sectio VI.

Revelatio mysteriorum dari potest.

Cùm hactenùs argumentis præcipuis (quoniam alia complura commodè afferri possent) divinæ revelationis necessitatem demonstraverimus, ad ostendendum, eam dari posse, transeamus. Prolixâ oratione ad id probandum non est opus. Quid enim repugnat credere, Deum humanarum mentium creatorem ipsum per sé in iis earum veritatum ideas, quas vult, imprimere? Quid repugnat credere, rectorem omnium motus ejusmodi in aere producere, impulsus hos, illosve in organis, hæc vestigia in cerebro sculpere, ut homines videant aut illas imagines, aut audiant eas voces, quibus percipiant, et evidenter cognoscant divinas dispositiones, certioresque etiam de rebus præteritis fiant, futurarum sint præscii, arcanarum, et quamvis humanam investigationem superantium cognitores? Incredulorum contumacia non posse eò progredi, ut id negare audeat, videtur. Cùm autem hujusmodi revelatio adeò sit hominibus necessaria, ut superiùs probavimus, quis dicere audeat, Deum id facientem egisse quod se minimè decebat, et non potiùs egisse, quod valdè constabat cum ideis illis, quas divinorum attributorum habemus? Quid repugnat, imò quantùm decet, Deum sapientissimum et optimum mentes hominum densis involutas tenebris, cæcâque caligine cognitione suî ipsius, cognitione eorum, quæ agere debent, illuminare, cultum iis aperire, quem sibi præstari velit, clarè præmia suppliciaque, quæ in alterâ vitâ homines manent, proponere; rationem ostendere, quâ suorum criminum veniam consequi possint, modum significare, quo corruptionem curent suam, cupiditates rationi subjicientes; indigitare denique viam, quâ ultimam felicitatem possint pertingere? Nihil hìc repugnare, nihil quod non mirum in modum conveniat divinis attributis, video.

Sed neque Deo indigna, ac proinde repugnans duci hæc revelatio deberet, etiamsi investigatione, et vi rationis superiora contineret. Hinc sanè locus unus est ex illis, qui incredulis arrident quàm maximè, qui, ut loquebatur Apostolus, *blasphemant quod non intelligunt;* at hoc illud est, quod eos, nescio dicam, utrùm digniores abominatione an risu efficit. Si Deus est, in quovis bonorum genere

est infinitus. Ergo ille est, ille novit, ille potest res circumscripto intellectu nostro majores efficere; ergo fieri potest, ut quasdam proprietates, quasdam dispositiones, quarum mens nostra non intelligat conjunctionem, modum, causas, manifestet. Ecquis dubitare potest? Mirandum esset, imò summè repugnaret credere, ens in quovis genere infinitum nihil posse mentibus finitis revelare, quod ipsis clarè perfectèque evidens non esset. Auctor tamen libelli *des Lettres sur la Religion essentielle à l'homme* (Amsterd. an. 1738), ita opinatur. Ipse eò malignè spectans, ut religionem totam ad naturalismum redigat, quidquid evidentiam nostri intellectûs exsuperat, ab eâdem excludit; hinc « fidem (1) esse evidentem Divinitatis, ejusdemque attributorum « perceptionem definit. » (Definitio enimverò ridicula hæc est; humanum enim genus totum semper fidem ab evidentiâ distinxit.) Philosophus ergo hic hujusmodi perversis notionibus putat, revelationem mysteriorum dari non posse, idque hâc distortâ demonstratione se probare credit. « Qui dicit (2) mysterium aliquid occultum, quod concipi nequit, longè « humanum captum exsuperans, aliquid non « revelatum, quodque Deus sibi reservat, intelligit.... » Ergo mysteria non sunt revelata. Hoc sanè est ratiocinari, ut *Spiritum fortem* decet. Hinc ille deducit, non interesse homini hæc mysteria scire: « Nam (3) quidquid, inquit ille, est homini scitu necessarium « aut evidens per se, aut clarè revelatum debet « esse. Quorum unum non differt ab alio, si « modò non sunt unum et idem. » Quæ major idearum confusio dici fingique potest? Inter propositionem *per se evidentem et clarè revelatam*, nullum est discrimen? At interrogo, nonne quotidiè usu venire solet, ut explicentur quædam mathematicæ propositiones de infinito claræ per se, quæ tamen concipi non possint?

(1) « Qu'est-ce donc que la foi?..... Une « notion certaine, une perception évidente sur « la Divinité et sur ses attributs essentiels. » Lett. 16.

(2) « Qui dit mystère, désigne quelque chose « de caché, d'impénétrable, de fort au-dessus « de l'intelligence humaine, quelque chose de « non révélé, et que Dieu réserve par devers « soi.... Il est naturel d'en conclure que les « mystères ne sont pas révélés. » Lett. 13.

(3) « On m'accordera une chose, c'est que « tout ce qu'il est essentiel à l'homme de savoir, doit être ou évident par soi-même, ou « clairement révélé; l'un ne diffère guère de « l'autre, si ce n'est pas une même chose. » Ibid.

Mysterium clarissimè revelari potest, quatenùs enuntiari potest propositio, cujus termini non sint nobis ignoti, neque inter se repugnent; at non ideò sequitur, illud non esse mysterium, hoc est, nobis esse obscurum, et occultum, quatenùs non detegimus rationem, connexum, conjunctionemque, quæ esse potest inter terminos ipsos, quos concipimus, nobisque ut conjuncti enuntiantur. Mysteria igitur, quamvis sint mysteria, possunt nobis clarè revelari. Neque hinc fit (quod naturalista noster somniat alibi) ut religio hujusmodi, quæ mysteria credenda proponit, « exigeret, ut homines viderent id quod oculis « suis non subjicitur, ut evidentiæ defectum « supplerent phantasiæ nisu, aque ita ut in « imaginarium falsumque res desineret. » (Lett. 2.) Nihil minùs. Religio hæc non exigeret ab hominibus *visum*, sed *fidem* de eo quod non vident (quæ duo caculæ etiam et calones distinguunt): hoc est, ut assensum præstarent alicui assertioni, non ob internam ejus claritatem, sed ob externam auctoritatem revelantis ejus qui fallere et falli nescit, et ut supplerent evidentiæ defectum non imaginationis nisu, sed evidentiâ prudentissimâ infinitæ sapientiæ veritatisque loquentis fultâ.

Verùm pergit adversari auctor, repetitque pluribus suarum Epistolarum in locis (præcipuè litt. 2, 12, et 15) religionem quam dicit « homini de essentiâ debere proportionatam « eidem esse, et respondere ejus naturalibus « facultatibus, quas nedùm destruat, debet imò « adhibere et explicare. » Non debet ergo ei mysteria proponere, hoc est, res quæ longè multùmque ejus captum excedunt, neque ratio naturalis viribus et inquisitionibus suis investigare possit et cognoscere. Hoc idem naturalistæ omnes vulgò dicunt; et ex hoc inani principio deductus est liberculus quidam, qui præ se fert titulum: *Discours sur la religion des dames*, qui editus est simul cum illo Lockii libro: *Le Christianisme raisonnable;* quique prætexens causam, religionem accommodandam esse idiotarum et muliercularum, popellique captui, ab eâ fidem cujuscumque mysterii et cujuscumque rei, quæ sub sensus non cadit, prorsùs excludit.

Vidit argumentum hoc D. Thomas, eritque operæ pretium audire quo modo illud proponat, solvatque: « Videtur autem, inquit ille, « quibusdam fortassè non debere homini ad « credendum proponi illa quæ ratione investi« gare non sufficit, cùm divina sapientia uni-

« cuique secundùm modum suæ naturæ pro-
« videat. » Hoc est argumentum : « Et ideò
« demonstrandum est, quòd necessarium sit
« homini divinitùs credenda proponi etiam
« illa quæ rationem excedunt. Nullus enim
« desiderio et studio in aliquid tendit, nisi
« sit ei præcognitum. » Hypothesim nostram redigit in thesim : « Quia ergo ad altius bonum,
« quàm experiri in præsenti vitâ possit hu-
« mana fragilitas, homines per divinam pro-
« videntiam ordinantur, ut in sequentibus in-
« vestigabitur, oportuit mentem evocari in
« aliquid altius, quàm ratio nostra in præsenti
« possit pertingere, ut sic disceret aliquid
« desiderare, et studio tendere in aliquid, quod
« totum statum præsentis vitæ excedit. Et hoc
« præcipuè christianæ religioni competit, quæ
« singulariter bona spiritualia et æterna pro-
« mittit ; unde et in eâ plurima humanum
« sensum excedentia proponuntur. » Cont. Gent. lib. 1, cap. 5. Hæc D. Thomas. Et sanè si homo huic vitæ superstes non esset, ejusque sors omnis in rebus his, quibus circumfunditur, versaretur, concedi posset, religionem ei *essentialem* debere ejus captui convenire, hoc est, non debere eam illi proponere quidquam ejus rationis naturalibus viribus superius; sed cùm Deus sit hominis Dominus supremus, quis inficias iverit, Deum potuisse illum in systemate toto naturæ ordine superiore collocare, illique proponere finem ultimum, seu felicitatem, quam nec oculus unquàm vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis unquàm ascendit? Et ad hanc felicitatem consequendam eum ducere per modos rationesque suâ sapientiâ inventas; à suâ voluntate pendentes, et proinde quæ ab humano intellectu investigari non possint! Quis, inquam, id negabit, nisi qui fortassè Deum esse infinitum in quovis genere, circumscriptam humanam mentem negaret? Jam in hujusmodi hypothesi systematis supra naturam, opus esset, ut homo (quin in brutum animal converteretur) aliquo modo cognosceret finem suum, ut ad eum tenderet, et hæc consilia, has vias sciret, ut se ad ea conformaret, et has conficiendas susciperet. In hâc hypothesi ergo religio homini *essentialis* non solùm non posset commensurari et referri ad ejus vires, sed etiam deberet ejus captum excedere (1). Ex parte ergo hominis nihil repugnat, imò hâc hypothesi admissâ, necesse est, ut illi divina mysteria, hoc est, veritates quâlibet ejus ratione superiores revelentur. Legatur loco supradicto S. Thomas, et quævis oppositio in nostram propositionem solvetur.

Tamen sicut revelationem humani intellectûs aciem fugientem dari posse hactenùs contendimus probavimusque, ita non posse fieri, ut revelatio hæc veritates rationi contrarias proponat credendas, affirmamus. Contra sentire soli furiosi videri possunt; tamen hanc sententiam et defendit, et inculcat pluribus in suorum operum locis Petrus Baylius, cujus cæteroquin furor non erat nota illa, quâ insigneretur. At ambigi nequit, eum hâc opinione impietatis causam, cujus erat patronus summus, non fuisse tutatum; identidem enim exponens secum invicem pugnantia religionis christianæ mysteria et rationis dictamina, speciosam prætexens causam hanc deprimendi, eam habet ludibrio. Cùm autem *triumphus*, ut ille vocat, *auctoritatis Dei ex humanâ ratione* referri non possit, nisi Deus contra Deum ipsum pugnans, cujus non tam ratio, quàm fides munus est, introducatur; triumphus potiùs pyrrhonismi, et impietatis jure ac meritò dici potest. Nota jam sunt certamina à Baylio cum Clerico præcipuè, et cum Jaqueloto fidei cum ratione constantiæ propugnatoribus, ut errorem hujusmodi tueretur, suscepta. Pugna cum Jaqueloto non vehemens solùm fuit, sed etiam in eos metaphysicæ anfractus angustiasque est provecta (inquit Jaqueloti vitæ scriptor), ut fortassè irritis explicationibus cunctis, quid sibi uterque vellet, disputantes non intelligerent, et ad incitas ita essent redacti, ut quid approbarent, quid respuerent, quin in apertas contradictiones prolaberentur, ancipites hærerent. Leibnitius procul dubio his melior erat pugnæ. Undequàque aggressus est hic adversarium, et pede pedem illius pressit, et intra præsidia ipsa castrorum eum adortus est acutissimo *Sermone conformationis fidei cum ratione*, Theodiceæ libro præfixo. Sed jam pluribus annis ante materiam hanc pertractaverat D. Thomas, eoque admirabili et omni exceptione majori ingenii acumine, quo, ut Wolfius ait, in evolvendis, discutiendisque argumentis vel maximè sublimibus excelsisque præstabat, prævidit jam quidquid nostrâ ætate in hâc materiâ excogitatum dictumque fuit; et fieri non posse, ut revelatio adversetur rationi, demonstravit. Hoc

(1) Hæc una doctrina virus omne latens in supradicto libro : *Discours sur la religion des dames*, detegit, modumque docet quo ejus vis possit infirmari.

est primum ejus argumentum : veritates naturales, sive prima principia, sive consectiones demonstratæ ita veræ sunt, ut contrarium sentiri non possit ; ex alterâ autem parte id, quod à Deo veritate primâ revelatum est, debet esse adeò verum, ut de hoc ambigi nullâ ratione possit : jam ei, quod est verum, solùm falsum opponitur, ut ex utriusque definitione patet; ergo fieri non potest, ut veritatibus naturalibus veritas revelata adversetur. Hùc accedit, quòd principia prima ratiocinii omnibus hominibus clara manifestaque sunt nobis insita à Deo auctore naturæ nostræ, ac proinde sunt emanatio ejusdem Dei sapientiæ, eo modo, quo doctrina, quæ est in discipuli mente, est derivatio ejus quæ est in præceptoris mente, si modò hic fictè non doceat (quod de Deo ne cogitandum quidem est). Quidquid ergo his principiis primis adversatur, ipsi Dei sapientiæ adversatur ; ergo revelatio, quæ à divinâ sapientiâ proficiscitur, nihil, quod sit his principiis contrarium, potest continere ; secùs enim sapientia Dei cum se ipsâ pugnaret. Alia argumenta (1) ad hanc rem facientia affert S. Doctor; hæc sufficiant ad Baylii aut insanam, aut fraudulentam sententiam labefactandam, quæ eò infirmior apparet, quò diligentiùs considerantur fundamenta quibus eam superstruit.

Celeberrimam distinctionem, quæ intercedit *inter id quod excedit rationem, et id quod est rationi contrarium*, Baylius examinat, aitque, eam esse imaginariam, et proinde, si dicimus, revelationem continere res superantes humanum captum, necesse etiam esse, ut fateamur, eam res rationi contrarias docere (quasi verò hoc sit unum et idem). En quomodò ratiocinatur : « Catholici magis suæ religioni addicti fatentur (1), nos non agnoscere convenientiam « nostrorum mysteriorum cum philosophiæ « notionibus. Ergo nobis videntur ea cum ratione nostrâ non convenire. Jam quod nobis « videtur non concordare cum nostrâ ratione, « nobis rationi nostræ esse contrarium videtur; « eo prorsùs modo, quo id quod nobis veritati « consonum non videtur, veritati adversari vi« detur ; cur igitur non dicetur etiam, et my« steria nostræ infirmæ rationi esse contraria, « et infirmam nostram rationem superare? » Quis temperet à lacrymis, cùm audiat, virum tanti ingenii, quanti Baylius erat, hujusmodi ambagibus teneri constrictum, ut veritatem impugnet ? Distinctio, quæ est inter id quod est *supra rationem*, et id *quod est rationi contrarium*, non solùm est verissima, sed etiam evidentissima, idque ex experientiâ, quæ in rebus creatis quovis die id in nobis demonstrat. Concipitne Baylius, quî quantitas finita comprehendat partes infinitas, quarum singulæ in infinitas alias partes possunt dividi ? Hoc est mysterium, quod cujusvis intellectûs vim exsuperat, quod præstantissimus quisque mathematicus semper fassus est (2) ; tamen tantùm abest à naturali ratione, ut etiam humana quælibet evidentia neganda sit, ut argumentis, quibus id probatur, resistamus. Est ergo evidentissimum, esse theoremata ratione nostrâ finitâ circumscriptâque sublimiora, sed non

(1) « Ea quæ naturaliter rationi sunt insita, « verissima esse constat, in tantum ut nec ea « esse falsa sit possibile cogitare, nec id quod « fide tenetur, cùm tam evidenter divinitùs « confirmatum sit, fas est credere, esse fal« sum. Quia igitur solum falsum vero *contra*« rium est, ut ex eorum definitionibus inspectis « manifestè apparet, impossibile est illis prin« cipiis, quæ ratio naturaliter cognoscit, « prædictam veritatem fidei contrariam esse. »
Item: « Illud idem, quod inducitur in ani« mam discipuli à docente, doctoris scientia « continet, nisi doceat fictè, quod de Deo « nefas est dicere. Principiorum autem natu« raliter notorum cognitio nobis divinitùs est « indita, cùm ipse Deus sit auctor nostræ na« turæ. Hæc ergo principia etiam divina sa« pientia continet. Quidquid igitur principiis « hujusmodi contrarium est, est divinæ sa« pientiæ contrarium. Non igitur à Deo esse « potest. Ea igitur, quæ ex revelatione divinâ « per fidem tenentur, non possunt naturali « cognitioni esse contraria. » S. Thom. lib. 1 cont. Gent. cap. 7.

(1) « Les plus orthodoxes avouent que nous « ne connaissons pas la conformité de nos mys« tères aux maximes de la philosophie. Il « nous semble donc qu'ils ne sont point con« formes à notre raison. Or, ce qui nous paraît « n'être pas conforme à notre raison, nous « paraît contraire à notre raison; tout de même « que ce qui ne nous paraît pas conforme à « la vérité, nous paraît contraire à la vérité, « et ainsi pourquoi ne dirait-on pas également « et que les mystères sont contre notre faible « raison, et qu'ils sont au-dessus de notre « faible raison? » Répons. aux quest. d'un Provinc. chap. 159.

(2) P. Lamyus in præfat. ad tractatum de Magnitudinibus generatim, ait: « Si tractatus « hic ostendit intellectûs extensionem, osten« dit etiam ejus terminos : sunt enim demon« strationes claræ evidentesque, magnitudi« nem finitam dividi posse in infinitum. Hoc « infinitum concipi non potest : ostenduntur « tamen proprietates, quæ ostendit, esse « quasdam veritates certas et incomprehensi« biles, ac proinde quas religio docet, non « debent in dubium revocari, quòd non com« prehendantur. Qui opus hoc explicabunt, « invenient alia his adnotationibus digna. » etc.

tamen eidem contraria. Allata ergo distinctio est verissima. Et sanè, ut aliqua propositio dicatur rationem excedere, satis est si ea *modum*, quo conjunguntur termini inter se, qui eam constituunt, intelligere non possit; ut dicatur propositio rationi contraria, satis est si hæc terminos ipsos sibi invicem *repugnare* aut *oppoui* videat. Igitur cùm Baylius ait, *nos non cognoscere convenientiam nostrorum mysteriorum cum philosophiæ notionibus*, si dicere vult, nos non posse philosophiæ luminibus explicare *modum*, libenter id illi damus; sed cùm hinc deducit, *nobis videri, ea non concordare cum ratione*, si significare vult, *nos inter ea et rationem discrepantiam*, aut *oppositionem* detegere, negamus et pernegamus. Hæc est ambages puerilis Baylii, qui *ab ignorantiâ convenientiæ* transit ad *oppositionis notitiam*, confunditque simul ignorantiam existendi *modi* cum repugnantiâ existentiæ; quas res vel quilibet mediocris ingenii homo scit distinguere.

Ex eâdem ambage verborum deductum est aliud argumentum, quod, ut convenientiam revelationis cum ratione à nobis propugnatam tollat, pluribus suorum operum in locis Baylius repetit, sibique summoperè plaudit, illud amplificat, illud laudibus ad cœlum usque extollit. Hoc ejusmodi est, posse contra fidei mysteria rationes tam validas adduci, quæ nullo modo solvi possint : quod si verum esset, jam Baylio adjudicanda causa foret : argumentum enim, quod omninò solvi nequeat, est demonstratio sententiæ nostræ contradictoria; si autem vellemus dogma defendere, fatendum esset, revelationem et rationem maximè opponi, duasque contradictorias propositiones eodem tempore esse veras. Audiamus quomodò, ut id probet, loquatur in suo *Eclaircissement sur les Manichéens*, quod in Dictionario secundæ tertiæque editionis reperitur. « Satis « habeo (1), si omnes unâ voce conveniant, « Evangelii mysteria rationem excedere; hinc « enim necessariò consequitur, ut nullo modo « solvi possint philosophorum argumenta, ac « proinde in disputationibus, in quibus lumina « tantùm rationis adhibebuntur, theologos « semper esse vincendos, qui terga vertere et « se recipere sub bellica instrumenta (vide « metaphoræ leporem) luminis supra naturam « cogentur. » Ita ille. Antequàm tamen hoc argumentum dissolvimus, volumus observet lector, Baylium ipsum pro virili Marte suo laborare, ut has ingentes, quæque solvi non possunt ullo modo, ut ipse ait, oppositiones non solùm contra *Evangelii mysteria*, sed contra metaphysices, seu theologiæ naturalis theoremata, verbi gratiâ, contra *principii primi unitatem* producat; quod principium fortassè magis quàm quodvis aliud dogma Manichæorum armis aggreditur, vultque ut argumentum ab origine mali deductum invictum sit ac triumphet. Jam si hoc foret, requiro à Baylio, sub quod *bellicum instrumentum* deberet se recipere metaphysicus, ut Dei unitatem adversùs hunc insuperabilem impetum propugnaret? Procul dubio uteretur eo naturali lumine, quo demonstratur, ut scholæ dicunt, à *priori unitatis* propositio; en igitur non tantùm revelatio, sed etiàm ratio, quæ evidenter demonstrat, oppugnatur à ratione, quæ evidenter eam impugnat. Quid hinc est inferendum? Pyrrhonismus nempe strictissimo sensu acceptus, quo fit, ut de veritate quâvis dubitetur, ut eamdem vim habeat demonstratio ac fabula, ut scientiæ omnes divinæ humanæque et Romanenses nullo in discrimine habeantur. Non sum nescius, Baylium, quo ingenio natus factusque est, ut cujuslibet causæ etiam desperatæ patrocinium suscipiat, has omnes consecutiones concocturum, ejusque discipulos laudatoresque illi plausuros : at *ii*, quibus quidquam in dextrâ parte mamillæ salit, nequeunt eas degustare.

Verùm, ut directò Baylio respondeamus, dicimus, ex eo quòd Evangelii mysteria aliaque dogmata ad naturam, ad scientiam, ad Dei infiniti consilia, rationem superant, consequi, posse in eos hæc argumenta fieri, quibus humana ratio non potest ullum dare responsum, quo explicetur modus eorum existentiæ, vel quo explicentur consilia et causæ peculiares, cur Deus infinitus et omnipotens ita egerit; at debet hæc opera ratio venerari; si enim secùs accideret, infinitum in omnibus consiliis suis, sinubusque, ut ita dicam, mensuraretur à finito, quod repugnat, cùm verissimè hâc in re dici possit illud, quod contra Symmachum cecinit Prudentius lib. 2 :

(1) « Il me suffit que l'on reconnaisse unanimement qu'ils sont (les mystères de l'Évangile) au-dessus de la raison : car il résulte là nécessairement, qu'il est impossible de résoudre les difficultés des philosophes, et par conséquent qu'une dispute où l'on ne se servira que des lumières naturelles, se terminera toujours au désavantage des théologiens, et qu'ils se verront forcés de lâcher le pied, et de se réfugier sous le canon de la lumière naturelle. » Éclaircis. 2, pag. 2990.

Nam cùm divinis agimus de rebus, et illum,
Qui vel principio caruit, vel fine carebit,
Quique chao anterior fuerit, mundumque creârit,
Conjectare animo contendimus, exigua est vis
Humani ingenii, tantoque angusta labori:
Quippe minor natura, aciem si intendere tentet
Acriùs, ac penetrare Dei secreta supremi,
Quis dubitet, victo fragilem lacessere visu,
Vimque fatigatæ mentis sub pectore parvo
Turbari, invalidisque hebetem succumbere curis?

Hinc tamen non sequitur in mysterium, aut in dogma productam oppositionem invictam esse; ut enim esset hujusmodi, opus esset, ut demonstraret, non posse omninò, aut ullo pacto existere ea, quæ tanquàm à Deo revelata veneramur; quod nunquàm fiet. Cujuscumque enim argumenti in nostra dogmata producti semper infirmitas plana fiet; demonstrabiturque rectâ analysi, aut principia quibus superstruitur, non posse pertingere eò, quò illatio vult, aut ex propositionibus illud constare, quæ negari possunt, quasque adversarius nunquàm est probaturus, aut malè à termino ad terminum fieri transitum, aut demùm contra aliquam rectæ ratiocinandi methodi legem illud peccans non indigitare jactatam repugnantiam inter mysterii aut dogmatis terminos (1). (Quod theologiæ magistri, qui funditùs artem, quam profitentur, calleant, re quotidiè ostendunt.

Iis, quæ à nobis hactenùs sunt dicta, probatur, 1° dari omninò posse divinam revelationem; 2° veritates, aut mysteria, quæ rationem nostram terminis circumscriptam excedunt, eâ posse contineri; 3° non tamen posse illam ejusmodi mysteria et veritates continere, quæ eidem rationi repugnent. (Valsecchi, de Fundamentis religionis, lib. 2, cap. 1 et seqq.)

§ 4. — De notis revelationis.

Si homines alloqui dignetur Deus, dubium non est quin voci suæ certas divinitatis notas imprimat. Notæ autem illæ pertinere possunt ad doctrinam revelatam, ad præcones et nuntios, ad promulgationis modum.

1° Quod spectat ad doctrinam, notæ aliæ sunt negativæ, quibus absentibus abest vera revelatio; aliæ positivæ, quibus positis certò concluditur veram adesse revelationem. Negativæ eæ possunt assignari: ut neque cum ratione, neque cum ingenitis honestatis sensibus, neque cum seipsâ, aut antiquiori verâque revelatione pugnet: alioquin Deus, cùm sit et rationis et omnis veræ revelationis auctor, sibi ipsi contradiceret. Hujus characteris defectu, falsi convincuntur paganorum revelationes, quæ Deum multiplicem vitiisque omnibus fœdatum comminiscebantur: cæterùm satis monuimus supra aliud esse dogma rationem superans, aliud rationi repugnans. Hinc etiam falsa hodierna Judæorum religio, quæ tota posita est in vanâ expectatione Messiæ cujusdam, quem vel nunquàm venturum esse, vel jampridem advenisse, probant ipsa judaicæ legis instrumenta: quæ proinde secum ipsa non constat. Eadem nota in revelatione mahumetanâ desideratur; quippe quæ libidini magis quàm humanæ naturæ dignitati consuluisse videtur. — Nota positiva erit, si revelatio lumen naturæ perficiat, pietatem et honestatem spiret, plurimùm valeat ad promovendam Dei gloriam et componendos hominum mores; si naturam ad sublimiora evehat, veritates edoceat novas, adjiciat promissiones, minas, veniæ pollicitationem et auxilia uberiora quæ natura sola non præberet, si claris et aptis ad persuadendum sententiis efferatur, cùm potissimùm ignaris proposita sit. Notandum tamen aliud esse rem clarè proponi, aliud proponi rem claram: prius affirmamus necessarium, non alterum.

2° Quoad illos qui revelationis annuntiandæ munus sustinent, decet eos magnam præ se ferre pietatis in Deum, charitatis in proximum, aliarumque virtutum speciem. Cùm enim ad conciliandos animos nihil sit virtute potentius, nec verisimile nec decorum est, à Deo seligi improbos homines et malè moratos, quos suæ vocis organa, suæ voluntatis nuntios, generis humani reformatores, pietatis ac sanctitatis præcones efficiat. (Potest tamen Deus in singulari quâdam circumstantiâ improbum adigere, ut veritati testimonium perhibeat.) Ea conditio censeri etiam potest nota negativa: quam, cùm vindicare sibi nequeant aut Mahumes, aut Lutherus, aliive prætensæ Reformationis auctores qui se extraordinariè missos gloriabantur, hinc meritò vanitatis redarguuntur. Positiva tamen fiet hæc nota, si Dei legati integritate morum, veracitate, charitate, zelo, patientiâ et generatim omnibus virtutibus supra conditionem humanam eminent.

(1) « Ex quo evidenter colligitur, quæcumque argumenta contra fidei documenta ponantur, hæc ex principiis primis naturæ inditis per se notis non rectè procedere; unde nec demonstrationis vim habent, sed vel sunt rationes probabiles, vel sophisticæ; et sic ad ea solvenda locus relinquitur. » S. Th. lib. 1 cont. Gent. c. 7.

3° Requiritur publicam et solemnem esse promulgationem, intervenire extraordinariam divinæ voluntatis testificationem, et Apostolos exhibere posse divinæ suæ legationis signa, quasi fiduciales litteras ipso Dei chirographo subscriptas et sigillo munitas. Hæc autem sunt potissimùm miracula et prophetiæ, de quibus modò dicendum est.

Prima notarum species doctis et ingeniosis, secunda bonis et rectis corde, tertia plebi et omnibus qui sensibus ducuntur, magis et præcipuè accommodata est.

Articulus primus.

De miraculis.

Agemus 1° de eorum naturâ et definitione; 2° de possibilitate; 3° de causis et auctoribus; 4° de characteribus; 5° de vi probante.

Sectio prima. — *De miraculi naturâ.*

1° Patet miraculum malè definiri, *opus arduum et insolitum*: tum quia Deo arduum non est miraculum, et homini ardua sunt multa, licet non miraculosa; tum quia effectûs raritas aut frequentia ejus naturam non mutat, nec eum in miraculorum ordinem transfert.

2° Nec admittenda Lockii definitio, quâ dicitur, « opus sensibile spectatoris captum « superans, quod ordini naturæ contrarium « et divinum ab adstantibus habetur. » Miraculum quippe tale est in se, et ante omne spectatoris judicium: deinde sequeretur sua cuique esse miracula, et eumdem effectum, respectu duorum spectatorum diversimodè affectorum, fore et non fore miraculum.

3° Juxta notionem apud theologos sanosque philosophos vulgatam, miraculum est effectus sensibilis, consueto naturæ corporeæ ordini reipsà derogans. Naturæ autem nomine intelligitur, complexio legum illarum, sive cognitarum sive incognitarum, quibus materia constanter et uniformiter obtemperat: et, quoniam leges illæ nec in se necessariæ sunt, nec materiæ essentiales, cursus aut ordo naturæ nihil aliud est quàm constans efficacia actionis divinæ in res corporeas; proindeque miraculum erit effectus voluntatis cujusdam specialis, à consueto et uniformi voluntatis generalis effectu discrepans.

4° Hanc miraculi notionem minùs probare visus est abbas de Houtteville, lib. cui titulus, *la Religion chrétienne démontrée par les faits*; aliamque proposuit quâ censebat faciliùs defendi miraculorum possibilitatem. Censet nimirùm miracula, nedùm sint infractiones legum naturalium quibus corpora reguntur, esse à contrario earumdem consectaria, non minùs necessaria ac effectus quotidiani quos minimè miramur: cùm enim de instituendis naturæ legibus secum deliberaret Deus, non ad solum ordinem physicum et naturam corpoream attendere debuit, sed etiam ad ordinem moralem seriemque eventuum quibus erat aliquandò confirmanda apud homines vera religio; et idcircò decrevit ut ex iisdem legibus simplicissimis maximèque generalibus fluerent phænomena omnia, quæ ad conservationem ordinis sive physici sive moralis, imò religiosi et supernaturalis, necessaria erant: porrò ordinem religionis ingrediuntur miracula, velut certissima divinæ voluntatis signa: ergo illud legum naturalium systema præ cæteris æquè possibilibus elegit Deus; ex quo in datis et prævisis circumstantiis miracula quasi sponte et sine ullâ legum naturalium interversione nascerentur; neque opus fuit duobus actibus instituere primùm leges generales, deinde earumdem derogationem, ut statuit vulgaris opinio.

Assertio. — *Rejicienda est Houtteville hypothesis.*

Omittimus 1° illam esse inutilem, quia nimis absurdum est miraculorum possibilitatem negare cum Spinosâ, quàm ut, ejus refellendi causâ, necesse sit ad novam inauditamque sententiam deflectere; 2° vanissimis niti momentis, his scilicet, quòd sit via simplicior et sapientiæ Dei, quæ nihil frustra molitur, magis congrua; quòd alioquin opus Dei pluribus vicibus factum et refectum videretur. Quasi verò divinæ sapientiæ consilia totamque hujus mundi harmoniam satis noverimus, ut de ipsis pronuntiare nobis liceat; quasi Deus viis simplicioribus semper incedere teneatur, timendumque sit ne, dùm per plura operatur quod posset per pauciora, frustra suas vires exhauriat, quasi uno eodemque decreto quo talem legem statuit, non potuisset etiam velle ut in determinatis circumstantiis effectum non sortiretur. 3° Neque provocabimus ad Scripturam (quâ tamen, ut *argumento ad hominem*, uti possemus adversùs Huttevillium); siquidem Scriptura miraculorum operatores exhibet velut auctoritate quâdam præcellenti imperantes elementis, legibus naturæ superiores, earumque cursum flectentes ad arbitrium. *Sol*, inquit Josue, *contra Gabaon ne movearis; Volo mundare*, ait

Christus; *Quis est iste,* inquiebant Judæi, *quia venti et mare obediunt ei?* et Matth. c. 10 : *Data est* Apostolis *potestas.... ut curarent omnem languorem et infirmitatem*, etc.

Prob. Itaque prædictam hypothesim directè impugnamus ut adversam, 1° communi omnium sensui ; 2° experientiæ ; 3° vi probanti miraculorum.

1° Quidem, etc. Omnes enim quotquot de miraculis audierunt, Judæi, pagani, Christiani, miraculum habent ut opus omninò extra naturæ ordinem positum, ita ut auctor miraculi censeatur naturæ dominus ; hinc in illius admirationem populi rapiuntur, nec possunt quin aliquid divinum in eo suspicentur. Atqui è contra, si Huttev. fides, opus miraculosum nihil haberet stupendum, nullam argueret potestatem quæ foret supra naturam ; non minùs esset necessarium, et legibus mechanicis licet incognitis nexum, ac solis ortus et occasus. Ergo, etc. 2° Experientiæ : vult enim laudatus auctor miraculum fluere, vel ex naturæ legibus incognitis, vel ex cognitarum cum ignotis combinatione : atqui negamus miracula esse appendices vel legum, etc. Miracula enim sunt effectus ab iis omninò diversi, imò iis oppositi, qui in circumstantiis physicè iisdem prodire solent ; atqui hujusmodi effectus oriri non possunt à lege vel ignotâ, vel à legis ignotæ cum lege notâ combinatione. Primò quidem non ab ignotâ, etc. Nam, ex hypothesi, nota sunt corpora ; notæ sunt eorum circumstantiæ physicæ ; item experientiâ notus est effectus solitus et constans, qui ex ipsis oritur ; singula hæc sensibus ritè applicatis explorare et certò nosse possumus. Ergo etiam certò noscitur existere generalem naturæ legem quæ sit effectûs soliti causa, non verò miraculosi. Ergo primò non oriuntur à lege ignotâ, etc. Secundò non ab incognitæ cum notâ combinatione : cùm enim, præter corpora et physicas circumstantias, nullum sit materiale miraculi subjectum, et hæc omnia nota sint, non intelligitur quis esset exercitio legis incognitæ locus, quale objectum, nec ubi et quomodò intervenire posset : aut, si non interveniret, nisi se manifestando legi cognitæ directè contrariam ; ergo jam fatendum erit dari legem legi contradictoriam : jam de nullius legis naturalis existentiâ infallibiliter constaret, penitùsque elevaretur certitudo physica, et humana providentia. Ergo, etc. Et verò quis non sentiat qualia figmenta sint ex leges incognitæ et in sinu naturæ reconditæ, quæ, cùm multis annorum millibus otiosæ remansissent, momento in subitum quemdam effectum erumperent, deinceps in perpetuam inertiam relapsuræ ? 3° Hinc miraculorum vis probans imminuitur : jam enim sita non est in *supernaturalitate* effectûs, sed in ejus *attemperatione* cum certo eventu, v. g., præstantis alicujus doctrinæ prædicatione ; quâ concomitantiâ ad fidem sibi conciliandam utitur revelationis nuntius : unde consequens fit ut operis substantia specialem Dei interventionem, et speciale consilium nuntii sui legationem confirmandi, necessariò non arguat ; sed vim probandi tantùm habeat ea quæ divinitùs infusa supponitur, prodigii mox eventuri cognitio. Atqui hinc plurimùm saltem enervatur miraculi auctoritas, tum quia, primò, probatio quam suppeditat ad eam quæ nascitur ex prophetiâ redigitur ; tum quia, secundò, hæc eventuum attemperatio generalioris tantùm providentiæ, non directæ et immediatæ intentionis, signum est, ideòque longè minùs efficax divinæ voluntatis attestatio ; tum quia, tertiò, si paulò altiùs scrutari velit incredulus, regerere poterit, ipsam hanc portenti mox futuri cognitionem esse legum naturæ sequelam : prophetia enim (quæ est ipsa quoddam miraculi genus), jam non erit præter ordinem naturæ ; non erit derogatio legibus generalibus quas Deus quoad idearum et veritatis mentibus nostris communicationem instituit, cùm spontè concedatur hanc derogationem esse impossibilem. Ergo fateri tenebimur prævisionem ipsam esse appendicem legum naturæ, earum scilicet quibus, non corpora quidem, sed spiritus reguntur : atqui, si ea cognitio sit aliquid naturale, dici poterit humanæ industriæ inventum ; et qualem vim servabit ad revelationis confirmationem ? Ergo auctoritati miraculorum malè consulit Huttev. sententia.

Obj. Miraculum tam potest ex legibus motuum generalibus et incognitis profluere, ac tempestatum mira successio, siderum constans revolutio, plantarum generatio, etc. ; ratio enim nulla est cur leges illæ quotidianis effectibus producendis pares sint, et extraordinariis impares. Deinde nonne magis elucet et commendatur divina sapientia, si uno eodemque vinculo physicum et morale, naturale et supernaturale, colligaverit ?

Resp. ad primum : Nego ant. 1° Miraculum, ut experientiâ colligi modò demonstravimus, est derogatio legibus generalibus communicationis motuum ; non item effectus in objectione

memorati : atqui repugnat effectum legibus oppositum ex ipsis defluere. 2° Leges juxta quas producuntur appellata modò phænomena, forsan ignotæ sunt quoad modum executionis, non verò quoad existentiam. — Ad secundum. Non agitur de eo quod facere potuisset Deus, sed de eo quod actu et reverà existit. Deinde, cùm revelatio sit præter ordinem naturæ, num divinæ sapientiæ repugnabat ad ejus constitutionem adhiberi media extra naturam posita ?

Instabis : Si omnes naturæ leges nosceremus, nullum esset miraculum ; si nullas, singuli effectus essent totidem miracula ; ergo in eo situm est miraculum, quòd sit effectus insolitus, ex legibus incognitis fluens.—Resp. : Nego primam et secundam partem antecedentis. Prima pars est petitio principii ; nempe pro certo ponit miraculum ex legibus incognitis derivari. Secunda falsa est ; tunc nullum foret miraculum, cùm nullus esset effectus præ cæteris stupendus.

Scholium.

Ergo sequitur miraculum dicendum esse suspensionem, vel derogationem, vel violationem legum quibus corpora reguntur ; fieri supra vel præter, vel contra naturam corporum ; esse effectum totius naturæ corporeæ vires superantem : quæ omnia in idem recidunt. Atque, ut res magis explicetur, annotamus miracula, quoad effectum physicum et sensibilem considerata, revocari posse ad transformationes, vel alterationes, vel meras translationes. Nomine transformationum intelligimus introductionem novæ organisationis, quâ constituitur corpus intrinsecè diversum ab eo quod erat antea ; v. g, cùm aqua à Christo in vinum conversa est, cùm virga Aaronis in serpentem. Per alterationes designantur eæ mutationes quæ intimam corporis structuram non attingunt, sed aliquam tantùm è qualitatibus sensibilibus, v. g., colorem, figuram, etc. ; et sunt potiùs corporis existentis destructio, quàm organisatio novi. Translationes autem nihil sunt præter immutationem sitûs et loci. Jam verò alterationes illæ et transformationes, vel sunt ejusmodi, ut iis efficiendis instrumenta quædam paria sint in naturâ corporeâ, adeò ut applicando agens corporale corpori alteri transformando, exurgere queat ea transformatio, quemadmodùm igne admoto lignum vertitur in cineres : vel excedunt vires omnis agentis materialis, ita ut corpus in naturâ nullum sit, quocumque modo applicatum, quod ejusmodi effectui producendo sufficiat. Si posterius, id est, si medium nullum sit ; vel, quod in se idem est, si applicatum non fuerit, tunc effectum vocamus miraculum primi generis, seu propriè et strictè sumptum. Si prius, id est, si aliquod sit medium, et fuerit applicatum, erit tantummodò miraculum secundi generis, et impropriè dictum. Translationes pariter aut superant vim motricem omnis creaturæ, et tunc sunt miraculum propriè dictum ; aut non excedunt facultatem motricem, quæ spiritibus creatis homine superioribus inesse potest ; et tunc ad miraculum secundi generis reducendæ sunt.

Sectio II. — *De miraculorum possibilitate.*

Jam diximus à Spinosâ negatam fuisse miraculorum possibilitatem ; secuti sunt è minutis philosophis plurimi : « Un miracle, inquit auctor *Diarii philosophici*, est la violation des lois mathématiques, divines, immuables, éternelles : par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes ; une loi ne peut être à la fois immuable et violée. » Contra quos sit

Assertio. — *Miracula possibilia sunt.*

Prob. 1°. Multa reverà patrata sunt, ut infra probabimus : ergo possibilia. 2° Omnes ferè populi miracula in gratiam suæ Religionis facta sibi vindicant : ergo credidêre possibilia. 3° Si repugnarent, vel ex parte Dei, vel ex parte materiæ, vel ex parte hominis. Non primum, cùm supremam Deus habeat in omnia potestatem. Non secundum, quia materia de se iners et otiosa, ad motum, ad quietem, ad quaslibet formas et combinationes est prorsùs indifferens. Non tertium : si enim repugnaret, maximè quia nullum esset possibile opus hominis intelligentiam superans et legibus ab ipso cognitis oppositum ; atqui, cùm homo finitus sit, Deus autem infinitus, liquet, etc. Ergo, etc.

Obj. 1° : Leges naturæ essentiales sunt, immutabiles et æternæ. 2° Miraculum in Deo levitatem arguit ; profectò rideretur princeps qui legem statueret, eique continuò derogaret : vel enim causam futuræ derogationis noverat, vel non ; si primum, inconstantiæ arguendus si secundum, ignorantiæ. Ergo, etc.

Resp. ad primum : Materiæ leges arbitrariæ sunt, in mero Dei beneplacito, non in materiæ vel aliarum rerum essentiâ, positæ : hinc se-

quitur eas esse immutabiles, respectu creaturarum quæ iis reguntur; non respectu summi legislatoris, qui potuit præsentem rerum ordinem physicum aliquando suspendendum aut intervertendum decernere, ob fines sapientissimos, ad ordinem moralem (qui physico præstantior est) pertinentes : sequitur esse æternas, eo tantùm sensu quòd ab æterno Deus eas liberrimè decreverit; quo sensu etiam æternæ sunt earum legum interruptiones, quas certis in circumstantiis Deus existere voluit. — Ad secundum : Deus opera mutat, non mutato consilio, cùm eam mutationem ab æterno prospexerit ac voluerit. Paritas supponit aut continuam esse derogationem, aut ortam ex imperfectione; quod in Deo verum non est. — Hinc patet quàm meritò dixerit J.-J. Rousseau, troisième Lettre de la Montagne : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire Dieu peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. »

Sectio III. — *De causâ seu auctoribus miraculorum.*

1° Deus potest operari miracula, constat ex modò dictis : imò solus operari posse videbitur, si sola quæ placet deistis admittatur auctoritas, videlicet rationis. Verùm, cùm fides christiana doceat, et ratio non neget, existere spiritus intelligentiâ et potestate hominibus superiores, quorum alii humani generis amantes et fidi mandatorum divinorum ministri, alii verò miseris mortalibus infensi sint; hinc maximam difficultatem repetunt increduli, causati dæmones posse nos decipere miraculis.

2° Adversùs eos possemus in hunc modum præscribere : Revelationem agnoscitis, aut inficiamini : si prius, admittendum ergo quod revelatio docet; nimirùm, non obstante dæmonum potentiâ, miracula vim probandi servare : si posterius, objectio petita ex principio quod falsum reputat objectator, penitùs in se radicitùsque nulla est. Aut si contra nos principia nostra contorqueantur per modum argumenti *ad hominem*, à nobis sumenda et accipienda sunt hæc principia, qualia tradimus : qualia autem profitemur, objectis carent incommodis. Ergo, etc.

3° Juvabit tamen, majoris explicationis gratiâ, expendere quæstionem : utrùm et qualia Angeli valeant operari miracula; in quâ tractandâ, dùm ex fontibus revelationis, Scripturâ S. et traditione, argumenta depromemus, utemur jure nostro; inde enim repetenda responsio, unde petitur objectio.

4° Duplex causa distingui debet : alia proprie dicta, quæ virtute sibi connaturali operatur, sive ea virtus physica sit, sive occasionalis (qualis est anima erga motus corporis, quos juxta plerosque philosophos occasionaliter tantùm producit); alia impropriè dicta, quæ duplex est : alia impetratoria, quæ suis precibus causam propriè dictam ad effectum producendum movet et excitat; alia instrumentalis, quæ alieno nomine alienâque virtute operatur. Rursùm causa alia est sui juris et libera, quæ inter agendum proprios nutus sequitur; alia ministerialis, quæ alieno obsequitur imperio. Tandem distingui debet virtus naturalis, quæ est nativa conditionis appendix, à virtute expeditâ, seu licentiâ suas vires exercendi; quia scilicet fieri potuit potestatem naturalem propter varias causas ultra naturalia amplificatam fuisse, vel citra eadem fuisse restrictam.

Iis positis certum est 1° Deum virtute naturali et independenti, eâdem scilicet omnipotentiâ quâ *in principio creavit cœlum et terram*, Genes. v. 1, miracula tum primi tum secundi generis operari posse. Certum 2° homini nullam esse virtutem, nisi impetratoriam et instrumentalem ad miracula etiam impropriè dicta. Unde tota lis, ut diximus, de angelicâ potestate movetur. 3° Jacobus Serces, presbyter anglicanus, in speciali eâ de re tractatu, miraculorum potestatem omnem Deo reservat, eamque angelis sive bonis, sive malis penitùs abjudicat. 4° Samuel Clarkius, cujus doctrinam amplexus est Paschalius noster et multi post eum theologi, contendit dæmones virtute naturali cujusvis generis prodigia patrare posse, aut saltem ita simulare ut præstigias à realitate distinguere nequeant homines; et malis hisce geniis permissum esse hâc suâ potestate in erroris confirmationem abuti. Hinc, ut miracula ad probationem alicujus veritatis valeant, quatuor conditiones expostulat : primò, ut vel in se vel in circumstantiis nihil Deo manifestè indignum præ se ferant; secundò, ut non afferantur in confirmationem doctrinæ evidentissimè absurdæ; tertiò, ut antea sufficienter præmoniti non fuerimus miraculis illis credendum non esse; quartò, ut ab aliis miraculis vel æquè vel magis splendidis non impugnantur. Quintò, statuit media quædam sententia dæmonum po-

tentiam naturalem omninò ligatam esse; adhiberi tamen à Deo, ut instrumentum ad suorum pietatem explorandum, vel ad exercendum in malos judicium; at nunquàm eorum ministerio in confirmationem falsi miracula patrari: huic opinioni apponitur à quibusdam hæc restrictio, nisi fiant in contrarium miracula majora. Quid nobis videatur aperient sequentes assertiones.

ASSERTIO PRIMA. — *Angeli, sive boni, sive mali, virtute suâ naturali in materiam agere possunt, atque ideò miracula impropriè dicta operari.*

Prob. prima pars, 1° ex iis Scripturæ locis in quibus angelorum facta recensentur: sic in veteri Testamento bonis angelis tribuuntur Sodomorum concrematio, colluctatio cum Jacob, cædes primogenitorum Ægypti, custodia Israelitarum in deserto, liberatio trium puerorum è fornace Babylonicâ, translatio Habacuc, etc.: in novo autem Testamento revolutio lapidis ab ostio monumenti, solutio catenarum Petri. Malis verò operantibus angelis Job est afflictus, concussa illius domus, consumpti greges, Achab decipitur; grex porcorum in mare projicitur, puella Pythone exagitatur, etc.: atqui hæc, et alia quæ omittimus, arguunt angelos posse materiam localiter movere, eique varias imprimere determinationes. Ergo, etc. 2° Hæc est etiam SS. PP. unanimis et constans doctrina; ita Tertull. lib. 5 contra Marci., lib. de Patient., et in Apologet.; Lactantius passim; S. Justinus Apolog. 2; Origenes lib. 5 contra Celsum; S. Chrysost. in Epist. ad Coloss.; S. Hier. in cap. 2 Habacuc; S. August. multis in locis, ac præsertim in opere de Civit. Dei, et lib. 3 de Trinitate. Ergo, etc. 3° Tandem, licet angelorum existentia, ac proinde virtus motrix, ratione constare non possit, attamen huic veritati libenter ratio suffragatur. Sicut enim anima humana, quamvis à materiâ sejuncta, tamen est materiâ excellentior, utpote spiritus, ideòque in materiam agere potest juxta leges suæ cum corpore unionis; ita maximè congruebat, ut intelligentiæ puræ, si existere agnoscerentur, eamdem facultatem acciperent, eamque juxta leges certas, licet nobis incognitas, exercerent; et quidem gradu eò majori, quòd anima nostra est substantiis angelicis inferior. Hinc concipitur angelos corpora sibi non unita posse localiter movere, et duplici quidem ratione, vel uniendo sibi et aptando corpus aliquod, cujus ope cætera moveant; vel per intellectum et voluntatem, percipiendo corpus aliquod mobile, et adhibendo voluntatis imperium, ut à tali loco ad talem locum, tali spatio, tempore ac velocitate, feratur. Ergo 1° possunt angeli corpora movere.

Prob. secunda pars, nempe quòd miracula impropriè dicta operari possint. 1° Quidem Scripturâ, quæ duplex argumentum suppeditat: primum ex variis factis in utroque Testamento memoratis; hæc inter alia seligimus: Gen. c. 3, dæmon serpentis organo usus est ad protoparentes decipiendos; atqui serpentem cum Evâ collocutum fuisse, non minùs haberi debet ut prodigium, quàm asinam Balaami distincta verba protulisse. Deinde miraculum fuit actus Eliæ ignem adducentis è cœlo, Reg. lib. 4, c. 1; atqui similiter facturus legitur Antichristus in Apoc. c. 13, *ut etiam ignem faceret de cœlo descendere in terram in conspectu hominum.* Præsertim Exod. c. 7, legimus magos prima Moysis miracula imitatos esse: quis autem dixerit ab iis meras subtilitates, humanâ et naturali industriâ, fuisse exercitas, cùm Moyses, vir prudens, et in arcanis Ægyptiorum scientiis versatissimus, ea sic descripserit, ut miraculis suis æquare ferè videatur; ait enim Script.: *Fecerunt autem et malefici per incantationes suas similiter.* Ergo constat experientiâ, etc. Aliud momentum subministrant monita adversùs pseudoprophetas. Deuter. c. 13, v. 1: *Si surrexerit in medio tui prophetes, qui somnium vidisse se dicat, et prædixerit signum atque portentum, et evenerit quod locutus est, et dixerit tibi: Eamus et sequamur deos alienos; non audies verba prophetæ illius aut somniatoris.* Jerem. c. 23, v. 32: *Ecce ego ad prophetas somniantes mendacium, ait Dominus, qui narraverunt ea, et seduxerunt populum meum in mendacio suo et in miraculis suis.* Matth. c. 24, 24, Christus ait: *Surgent enim pseudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia; ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* 2 ad Thessal. c. 2, de Antichristo legitur: *Et tunc revelabitur ille iniquus..... cujus est adventus secundùm operationem Satanæ, in omni virtute et signis et prodigiis mendacibus, et in omni seductione iniquitatis.* Apocal. c. 13, prophetia est de bestiâ, quæ *fecit signa magna,... et seduxit habitantes in terris propter signa.* Atqui profectò verba quibus utuntur auctores sacri, *signi atque portenti prædictio* eventu confirmata, *signa magna et prodigia facta secundùm vim Satanæ, in omni virtute et prodigiis et signis mendacibus,* probant sermonem non esse de fallacibus et circulatoriis artibus quibus incauta multitudo decipi

solet, ut contendit Sercius : huic interpretationi repugnat naturalis vocum sensus et energia ; neque tantum periculum erat, ne fraudibus hujusmodi Religio multorum in discrimen adduceretur.

2° Nobis suffragatur traditio. Nam primò confitentem habemus Sercium sibi adversari PP. auctoritatem. Equidem illam non multùm curare se declarat, pro more Protestantium : at nos Catholici curamus, et curabit quisquis advertet Patres audiri posse ac debere, saltem ut testes factorum quæ se vidisse affirmant. Secundò, posse dæmones operari præstigias et sensuum fascinationes docent Irenæus lib. 2 contra hæres. c. 31 ; Justin. Dial. cum Tryphone ; Cyrill. Hieros. Catech. 15 ; Lactant. lib. 2, c. 14, lib. 7, c. 13. Posse non modò præstigias, sed reales effectus et verè prodigiosos producere, v. g., corpora in altum sustollere, aliquandiù vel per aera vel super aquæ superficiem sustinere, referunt, et quidem ut testes oculati, SS. Hilar., Hieron., Paulin., Sulp. Sever. Posse morborum quodam modo curationes operari agnoscunt Tertull. Apolog. c. 23 ; Origen. lib. 3 contra Celsum ; S. Chrysost. hom. 36, et lib. contra gentes, et alii. Ergo, etc.

3° Ratione confirmatur, et sequitur ex primâ parte : namque per miraculum impropriè dictum intelligitur, ut diximus, vel mera translatio, vel transformatio et alteratio agentibus naturalibus non impervia : atqui statim ac angeli motum corporibus imprimere possunt, hunc utrumque effectum producere valent : primò translationem, per motum localem citissimum, humanisque sensibus imperceptum ; sic enim unam substantiam in locum alterius substituere possunt, ita ut, quæ oculis offertur, de novo producta censeatur ; secundò transformationem, applicando scilicet activa passivis : cùm enim altissimâ polleant naturæ scientiâ, cognoscunt varia corpora variasque corporum proprietates ; illisque quasi instrumentis eò meliùs utuntur, quò solertiores sunt ; ex quo fit ut occultis viis substantiam aut producere aut transformare videantur. Ergo, etc. Tertius etiam modus concipitur quo scilicet dæmones, etiamsi nihil operarentur extra nos, intùs secretis motibus spirituum animalium cursum dirigerent, hominemque ita afficerent, ut existimaret præsentem videre substantiam, quæ reipsà præsens non esset. At tunc effectus realis non foret, sed mera sensuum illusio.

ASSERTIO II. — *Deus solus potest operari miracula propriè dicta, seu primi ordinis.*

Prob. 1° ex Scrip. S. Psal. 71, v. 18 : *Benedictus Dominus Deus Israel qui facit mirabilia solus ;* ps. 76, v. 15 : *Quis Deus magnus sicut Deus noster ? tu es Deus qui facis mirabilia ;* ps. 135, v. 4 : *Qui facit mirabilia magna solus ;* atqui *mirabilia* hæc, quæ Deus *facit solus*, non sunt miracula impropriè dicta, quæ angelis permissa sunt, ut modò diximus : sunt ea ipsa miracula, quæ in gratiam populi sui sive in exitu de Ægypto sive aliàs Deus ediderat, quæ passim in psalmis celebrat sacer poeta, et quæ miraculis propriè dictis certè accensenda sunt. Ergo, etc. 2° Ex traditione : nam S. Hippolytus martyr, aliique, mortuorum excitationes à dæmonum potestate excipiunt. Deinde Origenes, Theodoretus, S. August. et alii de miraculis Ægypti disserentes, aiunt virgæ conversionem in serpentem veram non fuisse, sed apparenter tantùm ac per promptissimam organorum evolutionem contigisse : audiatur S. Aug. lib. 3 de Trinit. c. 9 : « Mali angeli, pro subtilitate sui sensûs, in « occultioribus elementorum seminibus nô- « runt unde ranæ serpentesque nascantur ; et « hæc per certas et notas temperationum op- « portunitates faciunt creari, non creant... « sed non est creator nisi qui principaliter « ista format. » Ergo juxta SS. PP. miracula quædam angelorum virtutem superant. 3° Ex ratione. Dictum est miracula propriè dicta ea esse quibus reipsà suspenduntur naturæ leges ; atqui nec angeli, nec dæmones sat virium habent, ut naturæ leges intervertere valeant : leges enim naturæ nihil aliud sunt quàm constans Dei actio, seu voluntas, effectus eosdem iisdem in circumstantiis producendi : atqui repugnat creaturam ullam voluntati generali, quâ Deus mundum administrat, derogare posse ; hic enim solus lege superior est, qui legem instituit. Et verò potestas miraculorum primi ordinis esset facultas producendi effectum sine causis secundis, aut etiam effectum ad quem se non extendunt vires corporum naturales ; facultas non aliâ re indigens ad effectum producendum, quàm nutu suæ voluntatis ; facultas movendi vel sistendi quodlibet corpus, ipsum, v. g., solem, plantam vel animal quodlibet organis instruendi, et brutum corpus in animale transformandi solo voluntatis arbitrio : atqui potestas agendi, sibi planè sufficiens, à causis secundis inter

agendum independens, potestas tanta ut inter agentis volitionem et effectum infallibilis sit et immediata connexio, est profectò potestas infinita seu omnipotentia : ergo nulli creaturæ, ne ipsis quidem angelis, tribuenda est. 2° Etiamsi naturalis angelorum potestas miraculis propriè dictis par fuisset, decebat tamen ut jus illud sibi soli Deus retineret : videtur enim exigere ipsius excellentia ac dominium, ut, quando voluerit, possit immediatam suam in orbis administratione interventionem probare, ut possit opus aliquod edere ab operibus creaturarum certò discernendum, sibique soli ut supremo omnium Domino tribuendum : atqui, nisi Deus mirabilium quorumdam præcellentium potentiam sibi servaverit, immediatam suam actionem in hanc rerum universitatem jam certò probare non posset. Ergo, etc.

Obj. Miraculum etiam propriè dictum, est effectus finitus : atqui effectus finitus vires creaturæ, præsertim excellentioris, qualis est angelus, non superat; ergo nihil vetat angelos esse miraculorum etiam primi generis auctores.

Resp. 1° : Pari jure argui posset hominem cujuslibet effectûs finiti capacem esse, quia inter potestatem ejus finitam et effectum finitum nulla est repugnantia. 2° Dist. min. : Id est, multiplex datur effectus qui non superat, etc., conc.; id est, nullus datur qui superet, nego. Eo ipso quo creatura finitâ est, sequitur ejus potentiam certis finîbus coerceri; adeòque ad illud non pertingere quod eos limites excedit : hinc homo non potest quod angelus, nec angelus inferior quod superior : ergo ex eo quòd miraculum sit effectus finitus, non sequitur, etc. 3° Dist. maj. : Miraculum est effectus finitus quoad substantiam, conc.; quoad productionis modum, nego. Mundus in se finitus est; neque tamen ab angelo creari potuit : ergo non solius effectûs finiti ratio habenda est, sed vis ad illum producendum requisitæ : atqui vis miraculo propriè dicto non impar est vis infinita, quæ potest operari solâ suæ voluntatis efficaciâ, et sine instrumento quod habeat proportionem cum effectu. Ergo, etc.

Assertio III. — *Dæmones possunt, ita permittente Deo, miracula impropriè dicta edere, etiam in confirmationem erroris.*

Prob. 1° ex Script. : vidimus enim magos Pharaonis vera edidisse miracula; vera, inquam, per oppositionem cum circulatorum fallaciis : atqui ea miracula fiebant in erroris confirmationem; eò quippe referebantur ut ostenderent Moysen non esse Dei legatum, aut saltem ejus legationem non probari signis quæ operabatur, nec jussisse Deum ut Israelitæ in desertum pergerent ad sacrificium; atqui hoc falsum erat. Ergo, etc. Idem inferre datur ex jam relato Christi testimonio de signis ita præclaris, *ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi :* porrò non modò in erroris confirmationem patranda annuntiantur, sed etiam in errorem efficaciter homines, vix exceptis electis, impulsura. 2° Ex traditione : multa enim referuntur apud ethnicos auctores prodigia, quæ (saltem omnia) SS. PP. ut fraudulenta et supposititia non refellunt : eadem aut similia narrant ipsi auctores ecclesiastici. Atqui pleraque in confirmationem erroris, videlicet cultûs idololatrici, fiebant : ergo, etc. 3° Ex ratione : adversarii quippe non diffitebuntur (idque fides et experientia docent), pati Deum ut dæmones naturali suâ virtute in bonorum tentationem abutantur; quæ quidem tentationes non sunt probationis tantùm, sed etiam seductionis; immittendo scilicet pravas cogitationes, et suggerendo prava sophismata, quibus aliquid in se malum minùs tamen vetitum esse suadeatur; quæ etiam non modò sint internæ, sed externæ, subjiciendo sensibus objecta illicita quæ ad peccatum alliciant : atqui similiter pati potest, dæmones abuti facultate quam habent operandi miracula impropriè dicta : paritas est omninò accurata; Deus enim non minùs est sanctus quàm verax; potest amorem veritatis et in ipsâ constantiam, non minùs quàm virtutem et pietatem, in suis probare velle. Ergo, etc.

Scholium.

Licet asseramus dæmones habere potentiam naturalem, imò quandoque licentiam, miracula impropriè dicta patrandi, etiam in erroris confirmationem, multiplici tamen ratione eorum potestatem intra debitos limites coerceri concipimus. 1° Ratione objecti; nempe nec simul nec successivè omnia corpora movere vel transmutare eis datum est; 2° ratione circumstantiarum; non enim forsan conceditur ut singulis instantibus, singulis in locis, erga singulos, quidquam agere possint; 3° resistentiâ beatorum angelorum oppugnantur sæpiùs, et vincuntur; bonus enim angelus, licet inferioris naturæ, potest tamen summum

dæmonem cogere eique efficaciter præcipere, quippe qui tunc non solâ virtute naturali, sed etiam ut Dei minister operetur. 4° Tandem id generatim statuendum est, nihil omninò à dæmonibus fieri, nisi quod Deus permiserit : eaque assertio evidenter colligitur, tùm ex ratione quæ docet Deum profectò cum dæmonibus divisum mundi imperium habere nolle; neque eorum malitiæ permittere universum orbem, cujus ordinem et physicum et moralem sus deque verterent; tùm etiam ex Scripturâ, quæ nobis exhibet dæmonem ut servum ab ore heri sui pendentem, adeò ut nihil possit vel audeat nisi ex concessione Dei : sit in exemplum historia Job c. 1 et 2; ad singula maleficia ibi memorata Satan expressâ licentiâ indiget; refertur etiam lib. 3 Reg. c. 22, v. 20, conciliatos inter se coram Deo malignos spiritus ad decipiendum Achab, unumque ex iis rem in se suscepisse, sed concedente Deo, v. 22.

Obj. contra potestatem quam dæmonibus tribuimus : Miracula magorum Ægyptiacorum, vel nihil, vel nimis probant; aut enim dicetur nihil hìc per vim supernaturalem, sed omnia per fraudem fallaciasque subdolorum hominum, peracta fuisse; vel, ut fert communis opinio, factam fuisse veram conversionem ranarumque procreationem, virtuti diabolicæ adscribendam. Si primum, ne quidem miracula secundi generis à dæmonibus patrari posse hoc exemplo conficitur : si secundum, dicendum erit eorum vires non esse miraculis primi ordinis impares. Ergo, etc.

Resp. : Neg. maj. Neque cum Sercio dicendum nullas in hoc negotio fuisse dæmonis partes; neque tamen idcircò admittendum miraculum primi generis; datur enim aliquod medium. 1° Sercii sensum non patitur narrationis Mosaicæ contextus: *Fecerunt*, inquit Moyses, *malefici per incantationes Ægyptiacas et arcana quædam similiter; projeceruntque singuli virgas suas, quæ versæ sunt in dracones; sed devoravit virga Aaron virgas eorum. Fecerunt similiter;* ergo non tantùm *visi sunt* imitari, sed *fecerunt*, et reipsà imitati sunt, saltem quoad speciem externam, prodigia Aaronis; eorum virgæ non simpliciter *visæ sunt* verti, sed *versæ sunt in dracones:* illud autem non aliquâ agendi subtilitate factum est, sed *per incantationes;* incantationum autem nomine nihil aliud solet intelligi, nisi verba et ritus quibus advocari posse dæmonis auxilium existimatur. Deinde quî potuissent per fraudem et ludum hæc prodigia simulare apud oculatissimos spectatores, diversis actos studiis, et quorum intererat harum operationum naturam scrutari? Quî decipi potuisset ipse Moyses, in omnibus Ægyptiorum disciplinis institutus? Si verum sit miracula à dæmone fieri non posse, id sanè non ignoravit Moyses; atque si magorum aliquam fraudem latere noverit, numquid eum silere patiebatur ardor gloriæ Dei, cujus erat legatus et minister, zelus Ægyptios à superstitione avertendi, amor suæ gentis cujus commodis inserviebat? Tandem cùm de miraculo ciniphum actum est, illud imitari magi non potuêre; *et dixerunt malefici ad Pharaonem: Digitus Dei est hìc.* Jam verò, si artibus humanis hucusque usi fuissent, numquid novum illud prodigium imitandum suscepissent? Numquid conscii sibi nulla præstò esse arcana quibus ciniphes producerentur, gloriam triplici jam miraculo comparatam imprudenter adduxissent in periculum? At contra, si dæmonis auxilium hactenùs experti fuerant, confidere debuerunt illud sibi non defuturum. 2° Tamen non idcircò primi ordinis miraculum admittimus: dicimus tantùm esse artem quamdam illudendi spectatorum oculis, quam dæmones hominibus etiam solertissimis longè perfectiùs nôrunt; hâc arte usi, suppositis derepentè in locum virgarum serpentibus, ita primum Moysis miraculum imitati sunt, ut nihil quoad externam speciem inter suam et Moysis actionem differret. Simili artificio aquam in sanguinem convertere visi sunt, aut forsan aquæ sanguineum colorem duntaxat induxerunt. Neque etiam iis difficillimum fuit ingentem ranarum copiam è vicinis paludibus collectam variis in locis subitò distribuere; hæc omnia naturalem dæmonum activitatem non excedunt, sed tamen quamdam miraculi speciem habebant, propter eorum invisibilem operandi modum. At cætera Moysis prodigia imitari non potuerunt præstigiatores, vel quia naturalem dæmonum potentiam superabant; vel quia Deus eam repressit, ne diutiùs dubia maneret divina Moysis legatio.

At, inquies, non magis in nostrâ quàm in Sercii sententiâ, dici potuit maleficorum virgas *versas fuisse in dracones* : nos sic interpretamur, *projecerunt virgas suas quæ visæ sunt verti;* ait ipse, *visi sunt projicere virgas quæ verterentur* : ergo par utrinque sacro textui vis infertur. — Resp. ita loqui potuisse Moysen in opinione nostrâ, non potuisse in alterâ : si enim omnia fraudibus humanis perfecerint

magi, lectores suos in manifestum errorem inducit, dùm scribit eorum *virgas in dracones versas fuisse;* simpliciter enim et historicè loquendo, dici non potest circulatores id facere quod facere se simulant : at si dæmonum actionem hìc intercessisse admittatur, et conversionem, sin realem, saltem apparentem, mediis superhumanis et spectatorum oculo imperviis factam fuisse, ita ut inter operationem Aaronis et magorum nullum discrimen exteriùs observari potuerit ; jam in narratione Moysis nihil falsum erit aut inaccuratum, utpote quæ veris rerum apparentiis consonet.

Obj. 2° : Tum in veteri tum in novo Testamento miraculorum potestas exclusivè Deo tribuitur ; appellatio ipsius propria est *Jehova faciens mirabilia ;* miracula vocantur per antonomasiam *opera Dei*, Joan. c. 9, v. 3. *Brachium Domini,* Joan. c. 12, v. 38 ; et generatim omnia, quotquot et quæcumque sint miracula, exhibentur ut divinæ voluntatis signa, legationis cœlestis sigilla, divinæ auctoritatis monumenta confirmativa, Gen. c. 15, v. 17 ; Exod. c. 4 ; Num. c. 16 et 17 ; Josue c. 3, v. 7, etc., et passim apud Evangelia : atqui tamen non ita est, si dæmones, etc. 2° Dii gentium iis designantur vocibus hebræis quæ *res nihili* seu *res vanas* significant : ubique irridentur à Prophetis idola gentium, ut penitùs infirma et omnis potentiæ egena : *Nolite timere ea,* ait Jerem. c. 10, *quia nec malè possunt facere, nec benè ;* idem legere est 3 Reg. c. 18, v. 27, Isaiæ, c. 41, v. 23, Baruch. c. 6, v. 34. Neque reponatur de idolis tantùm, non verò de dæmonibus qui idolis præsidebant, hæc dici. Quomodò enim, per os Prophetarum, Deus arguere posset se solum esse Salvatorem, sibi soli competere potestatem bonum et malum faciendi, si dæmones, idolorum præsides et quos per idola colebant ethnici, possent quoque vel benè vel malè facere, quamvis id non possent ipsa simulacra ? Ergo, etc.

Resp. ad primum, sacræ Scripturæ dicta ad hæc esse revocanda scilicet : 1° Deum solum posse operari splendidiora quædam prodigia, quæ ipsum supremum rerum omnium Dominum arguant, quæ nos vocamus miracula primi ordinis, et soli Deo adjudicamus ; 2° opera dæmonum non fieri virtute supremâ, sed precariâ, et ita dependente ut eam possit Deus ad nutum cohibere ; 3° ut Divinitatis signacula habenda esse miracula, propriè dicta quidem, semper et in omnibus circumstantiis, impropriè dicta autem, in circumstantiis infra assignandis. Ad secundum, si ad rigorem urgerentur ii textus, sequeretur dæmones ne ullo quidem modo se rebus humanis immiscere, quod nimium est. Deinde gentiles, quos increpant Prophetæ, idola ipsa materialia, statuas, aliaque similia colebant, ut patet ex psal. 113 : *Aures habent et non audient,* etc. ; ex Jerem. loco citato ; ex Daniele et lib. Sapient. passim. Ergo Scriptura, cùm de gentium idolis loquitur, non ad dæmones alludit, sed ad idola ipsa et simulacra ; quo sensu S. Paulus dixit 1 ad Corint. c. 8, v. 4 : *Scimus quia nihil est idolum in mundo.* Ad prob. duo reponimus : unum, Prophetas semper de *idolis*, de *simulacris*, de *diis gentium* loqui ; nec ullam videri à sacris scriptoribus institutam fuisse connexionem inter idola et idolorum præsides ; alterum, verum semper manet Deum potestatem dæmonum pro arbitrio temperare, ac omninò suspendere si velit, adeòque solum esse Salvatorem, boni malique potentem.

Obj. 3° : Ista sententia pluribus Dei attributis infert injuriam : primò, dominio : si enim sit dæmoni facultas leges naturæ suspendendi, aut solummodò vires corporum naturales dirigendi, jam ipsi rerum mundanarum arbitrium saltem in aliquibus permittitur ; atqui hoc non patitur suprema Dei dominatio. Secundò, *veracitati :* alienum quippe est à Deo summè veraci suam potestatem ad simplices decipiendos commodare ; pati ut sigillum suum, cujus attestatione nihil est ad testimonii divini confirmationem luculentius, detorqueatur ad falsitatis testificationem ; tunc enim Deus imitaretur principem, qui falsas litteras suo nomine conscribi permitteret ; missurus deinde veriores prioribus contrarias. Tertiò, Dei majestatem ac sapientiam dedecet, ut permittat dæmonem secum quasi contendere miraculis et manus conferre, ita ut semetipsum obstringat necessitate perpetrandi nova miracula iis majora quæ à dæmone fierent.

Resp. primò : Nimis probat objectio. Nam inde sequeretur dæmones hominibus interiores tentationes immittere non posse : sicut enim objicitur dæmonibus relinqui non posse facultatem miraculorum, ita ut ipsis utantur ad fallaciam, Deus autem in veritatis testimonium ; similiter dici poterit dedecere Deum, ut permittat dæmones iisdem viis homines in peccatum propellere, quibus eos Deus ad pie-

tatem virtutemque excitat; videlicet menti novas ideas proponendo, et voluntatem validâ propensione flectendo. Sequeretur etiam Deum teneri ab hominibus arcere possibilia quæcumque seductionis pericula; non potuisse tolerare humanas pseudo-miraculorum et pseudo-oraculorum fraudes; à fortiori non potuisse malignis spiritibus relinquere potentiam ac libertatem præstigiarum, quæ veri miraculi speciem mentirentur: quod tamen certissimis factis revincitur. Profectò, si princeps sigillum suum seductori commodare non debeat, videtur non magis sinere posse idem sigillum tam accuratâ imitatione fingi, ut subditis suis illudatur: atqui tamen, ipso Christo teste, *surgent pseudo-prophetæ, et dabunt signa et prodigia multa, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* Secundò, nego fieri divinis attributis injuriam. Primò, non dominio; quippe dæmon solium divinum non idcircò conscenderet, non ageret virtute independenti, non derogaret legibus naturæ generalibus. Secundò, non veracitati; Deus enim suam potestatem, suum sigillum non commodaret, ut objicitur, sed tantùm alienam potestatem non restringeret, ob altissimas quasdam rationes; et aliunde erroris detegendi media suppeditaret. Non tertiò, sapientiæ, quæ fines morali Providentiâ dignos sibi proponeret; nempe suos experiri, majori virtutis merito et pulchriore coronâ decorare, malorum obcæcationem et indurationem in culparum antecedentium punitionem permittere. Par difficultas oritur ex permissione tentationum: Deus enim iis, quos à dæmone tentari patitur, ampliores gratias largiri tenetur, juxta id Apostoli: *Non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum, ut possitis sustinere.*

Sectio IV. — *De notis seu characteribus miraculorum.*

Triplex est quæstio: 1° Quomodò effectus verè miraculosi, ab effectibus naturalibus, 2° miracula propriè dicta, ab impropriè dictis, 3° miracula angelica, à diabolicis discernantur.

1° Ex dictis ubi de Huttev. systemate, sequitur certitudinem nostram circa veritatem miraculorum totam niti hoc principio: Eadem causa naturalis in iisdem circumstantiis naturalibus eosdem effectus naturales producit. Hinc quoties per experientiam et sensuum testimonium mihi constabit adesse corpus talis speciei, cujus talis sit proprietas mihi probè cognita, ut applicatum tali corpori mihi pariter optimè explorato talem effectum semper producat, et tamen exsurget effectus solito prorsus dissimilis, tunc certò pronuntiabo adesse miraculum. Adest, v. g., ignis solito more accensus, quo video lignum comburi; ad quem, si accedam, calorem experior et forsan adustionem; certò teneo ibi non adesse umbram ignis, sed realitatem: deinde in eumdem ignem projicitur homo, quem novi passibilem et igni non impervium; quem, ex improviso deprehensum, scio non providere sibi potuisse de mediis, si quæ sint, quibus inter medios ignes staret illæsus; eum tamen conspicio diù in flammis commorari sine ullo doloris sensu, ex iisdem sanum vegetumque prosilire: hoc in facto miraculum indubius agnosco. Idem, proportione servatâ, dicendum de restitutione visûs cæco nato, ope luti, de sanationibus et resurrectionibus in Evangelio narratis. Hinc, à contrario, quoties aliqua erit rationalis suspicio deesse circumstantiarum physicarum identitatem, miraculum admittendum non erit, saltem ut certum. Ubi, v. g., de circulatorum artibus et physicorum experimentis agitur, cùm mihi non constet corpora alia non esse intrinsecùs ac extrinsecùs apparent; cùm mihi non detur singulo cuique corpori, quod est prætensi prodigii materia, sensus omnes tactum, visum, etc., admovere, ejusque intimas explorare qualitates; cùm videam fieri novam quamdam corporum combinationem mihi hactenùs ignotam, et de quâ nihil mea mihi refert experientia; cùm videam prodigium fieri non subitò, sed gradatim, non sine apparatu et machinationibus, jam non assero dari miraculum.

2° *Quomodò miracula propriè dicta ab impropriè dictis secernantur.*

1° Non datur majus potentiæ incommunicabilis argumentum quàm creatio: at existitne miraculum, quod absque propriè dictâ creatione nequeat explicari? Saltem, si non vis creatrix, elucet infinita tum potentia, tum sapientia in subitaneâ corporum physicorum ex brutâ et informi materiâ efformatione: nihil enim minùs agitur quàm materiæ in partes indefinitè minutas divisio; figuræ, motûs, sitûs ac relationis debitæ determinatio: porrò nullum est in naturâ instrumentum par iis effectibus producendis. Hinc verè divina fuêre miracula, Moysis, Ex. c. 17, Num. c. 20, aquas è

rupe virgæ contactu in deserto arido educentis, mannam è cœlo advocantis, Eliæ farinam et oleum viduæ Sareptanæ multiplicantis, 3 Reg. c. 17; Elizæi idem efficientis, 4 Reg. c. 4; Christi numerosam plebem aliquot panum substantiâ pascentis, aquam convertentis in vinum, etc. Neque enim cogitandum est hæc miracula aliâ quàm reproductionis aut transmutationis viâ contigisse. Numquid enim panes aliunde assumptos angeli Christo attulissent, quos deinde, tanquàm munificentiæ dona et opera potentiæ, distribueret? Christum profectò dedeceret hæc agendi ratio, tum quia vix credibile est ab eo, cui innata est omnipotentia, invocatum fuisse ministerialis angelorum potentiæ subsidium; tum quia in eo fuisset aliquid fallaciæ, spectatores in errorem ineluctabilem inducens; et Deum ipsum spolians facultate miraculum patrandi, quod sibi soli certò tribuendum foret. Eodem in ordine reponenda plantarum organisatio: quanta enim virtus requiritur, in condendis iis organis quæ terræ succos extrahant, et in ramos, folia, flores, fructus, digerant! Hujus miraculi exemplum habemus in germinatione virgæ Aaron. Idem à fortiori de animantium structurâ dicendum, quantus ossium, fibrarum, nervorum, musculorum, liquorum apparatus! Hinc omnes philosophi summam Entis Creatoris intelligentiam concludunt. Itaque eductio infinitæ multitudinis ciniphum ex pulvere, per virgæ contactum, miraculum fuit primi generis; item mutatio virgæ in serpentem, etc. Omnipotens Dei majestas eminet in astris et sideribus; in mirabili quam habent secum invicem harmoniâ, quâ fit ut, suspenso vel unius motu, cætera ruerent in confusionem, nisi orbis ruinam Deus averteret: igitur, nisi dicantur effectus merè optici, primi generis sunt miracula, factum Josue solem sistentis, Isaiæ ipsum retrò pellentis, Christi novum sidus in ortu suo demonstrantis, et in obitu suo solem obscurantis. Imò, etsi apparentiæ merè opticæ dicerentur, nimii momenti est, in administratione mundi tum physicâ tum morali, constans lucis ac tenebrarum successio, quàm ut quisquam alius à Deo eam intervertere queat. Ex humani corporis fabricâ, ejusque cum animâ unione efficitur divinitatis demonstratio: ergo mortui resurrectio, quæ corporis organorum restaurationem requirit, est miraculum necessariò divinum; at est præsertim, ratione dominii quod in animam à corpore separatam exercetur, quodque soli Deo competit. Ideò divinum dici debet miraculum Eliæ 3 Reg. c. 17, Elizæi 4 Reg. c. 4, Christi passim in Evangel. Petri Act. c. 9, Pauli ibid. c. 20. Dantur quædam morborum genera, tantam in organis deordinationem corruptionemque procreantia, ut non nisi admotâ Dei ipsius dexterâ queant, subitò, sine dolore, sine languore superstite, sanari; hinc dari possunt miracula sanationum tanta, tam subita, tam perfecta, tam varia, ut ex omnium harumce circumstantiarum concursu certò innotescat omnipotentia; idque dictum sit, de Christo solo nutu voluntatis, de S. Petro solâ sui corporis umbrâ, Act. c. 5, v. 15, de S. Paulo solo vestimentorum contactu, morbidos sanante, Act. c. 19, v. 12. A solo Deo qui *scientiarum Dominus est*, infundi potest subita nea linguarum priùs incognitarum intelligentia et locutio: qui enim, sine omnipotentiæ interventu, accideret cerebrum statim induere innumera verborum priùs ignotorum vestigia, ea sine confusione exarari et à spiritibus animalibus relegi? Attendatur quid temporis et exercitii requiratur ad comparandam unius idiomatis scientiam et usum. Fuit ergo miraculum primi generis quod Apostolis contigit die Pentecostes, si eorum unusquisque variis et multiplicibus linguis locutus sit; fuit adhuc, et non minùs, si vocem quæ ab Apostolis uno idiomate proferebatur, intelligerent idiomate, quique suo, Parthi, Medi, Elamitæ, Romani, Cretes et Arabes; quippe erga infinitos auditores suspendenda fuit impressio verborum extranei idiomatis quo utebatur S. Petrus, et in eorumdem mente substituenda verborum idiomatis alterius, eodem stylo et ordine, sensatio.

Cæterùm, licet certum omninò sit miraculorum primi ac secundi ordinis discrimen ex applicatione vel non applicatione agentium naturalium pendere, ut diximus; fatemur ægrè admodùm definiri plerùmque posse, an facta fuerit necne ea applicatio; hinc de singulis modò laudatis prodigiis non arbitramur æquè constare ea esse ad primum genus referenda. Deinde credimus non esse, cum Clarkio, concedendum, quæque primi ordinis miracula ita posse à dæmone simulari, ut inter effectus divinæ actionis et opera potestatis diabolicæ discerni nunquàm possit. Ut enim jam notavimus, omnipotentiam decere videtur ut ea sibi servaverit, adeòque non patiatur ipsa dæmonem æmulari: hinc, si per invisibilem applicationem medii cujusdam naturalis simuletur curatio, deerit instantaneitas in effectu, natura enim lentâ progressione operatur; deerit forsan et

perfectio. Si per oculorum fascinationem fingatur resurrectio, deerit duratio ; Deus enim permittere non potest sensibus ritè applicatis constanter illudi; alioquin rueret certitudo physica.

3° *Quomodò miracula diabolica à divinis discriminari queant.*

Miracula hìc divina dicimus ea, quæ sive à Deo *immediatè*, sive *mediatè* per bonos angelos perpetrantur. Assignantur autem characteres alii insufficientes et falsi, alii negativi, alii positivi.

Characteres insufficientes. — 1° Miraculum non idcircò divinum est, quòd sit utile, si agatur solùm de utilitate temporali; ut enim ait S. Aug. lib 8 de Civit. Dei, c. 24 : « Dæmones beneficia præstando magis nocentes, quia magis decipientes ; » et reipsà leguntur miracula dæmonis utilia, v. g., Pythonissæ illius, Act. c. 16, quæ magnum quæstum domino suo faciebat ; leguntur et miracula Dei corpori nocentia, v. g., lepra Mariæ Moysis sorori inusta, mors viri quinquagenarii et quinquaginta qui cum eo erant, lib. 4 Reg. c. 1. 2° Falsum est ea miracula à dæmone fieri non posse, quæ Deus semel operatus est ; illud enim gratis asseritur, multisque refellitur exemplis, v. g., eductione ignis è cœlo quæ per Eliam facta est, fietque per Antichristum. 3° Satis non est miraculum fieri in loco sancto, Dei nomine invocato, fusis precibus ; namque patitur Deus blasphemos, perjuros, superstitiosos rebus sanctissimis, oratione dominicâ, suo nomine, suoque corpore abuti. Ergo, etc.

Characteres negativi.—1° Si miraculum inutile et ridiculum sit, si aliquid crudelitatis, obscœnitatis, vel fraudis ac mendacii admixtum habeat, certò diabolicum est : adversatur enim divinæ majestati ridiculum, bonitati crudelitas, sanctitati obscœnitas. Et verò Deus per se vel sanctorum ministerio miracula nunquàm patravit ad stuporem, terrorem, oblectationem, vanamve admirationem excitandam unicè nata ; sed quæ, pro circumstantiis, modò justitiæ timorem, modò beneficentiæ amorem et majestatis reverentiam imprimerent : nunquàm oculos inani spectaculo pascere visus est, nec leges sapientissimas interrumpere, ut meras nugas ageret. Hinc repudianda tot prodigia apud auctores profanos celebrata, v. g., aquæ in cribro delatæ nec effluentis, cotis à novaculâ incisæ, etc. A fortiori, si aliquid indecorum occurrat ; numquid enim Deus hominibus afferret scandala, quibus in malum inducerentur ? Hinc esto judicium de famosis non ita pridem convulsionibus : nemo certè pius et sanus crediderit Deum leges suas suspendere, ut viros se ad pietatem exercentes excruciet, ab ipsis clamores, gemitus, dentium stridorem, contorsiones et saltus incompositos extorqueat ; ut, sanandi gratiâ, id omne præstet quod aptum est ad occidendum. 2° Si personæ quæ miraculum operantur mentis alienatione laborent, diabolicâ virtute moventur : is quippe erat aruspicum et sibyllarum status ; ex quo artem ipsorum dæmoni tribuere non dubitaverunt SS. PP. et ipsi philosophi ethnici : « Prorsùs, inquit Apuleius, quasi Deorum præsentiâ soleant homines non fieri meliores, sed amentes effici et ægroti. » 3° Deum auctorem non habet miraculum quod fit usurpato, illicito superstitiosoque medio, quia scelus miraculo munerari Deus non potest. Fortè tamen afferri quamdam exceptionem postulant aquæ vel ignis tentamina, *les épreuves par le feu ou par l'eau,* quæ olim in usu fuêre : licet enim superstitiosa forent, concipitur in gratiam innocentiæ, quæ iis experimentis auctoritate legum et invita subjiciebatur, quæque certò opprimenda erat nisi fieret miraculum, Deum intervenire potuisse. 4° Divinum non est miraculum, cui adhærendum non esse à Deo ipso prænoniti sumus : ejusmodi sunt quæ pugnarent adversùs Ecclesiæ auctoritatem, nunquàm temerandam, et tot aliunde miraculis confirmatam. Proinde contemnenda futura Antichristi miracula, vel quæ in sectis separatis in gratiam hæreseos aut schismatis prætenderentur. 5° A Deo non est, quod fit in gratiam doctrinæ evidenter impiæ, bonis moribus aut veritati adversæ, sive evidentia sit intrinseca, qualis erat falsitas Religionis paganæ, sive sit extrinseca, qualis esset cujusvis Religionis à Christianismo, nunquàm abrogando, diversæ. At valdè considerandum est, ne doctrina, obscura et incomprehensibilis, falsa et absurda reputetur : talis esse debet, ut ipsis rudibus et imperitis pervia sit falsitas. 6° Dæmoni tribuenda sunt prodigia quæ aliis, aut æquè, aut magis splendidis, impugnantur : ea autem pugna debet esse sensibilis et agnitu facilis ; nec sufficiens foret, si miracula opposita, vel tempore remotiori, vel loco dissito facta fuissent, ita ut penè ignorarentur.

Characteres positivi. — 1° Si constet miraculum esse primi generis, certum est ipsum à Deo solo procedere. 2° Etiamsi non constaret cujus generis sit, attamen si miracula patrentur

splendida, si innumera, pro circumstantiarum varietate varia, semper occasione datâ opportunè et statim facta, agnosci debet actio Dei; alioquin, habitâ ratione imperii quod is thaumaturgus in naturam exerceret, Deus mundi habenas diabolo permisisse dicendus esset. 3° Si miraculum secundi generis cum miraculo primi generis conjungatur, ita ut inter se moralem habeant connexionem. Repugnat enim hominem unum et eumdem, rebus iisdem moraliter permanentibus, esse modò Dei, modò dæmonis instrumentum. 4° Si miracula hæc à divinis prophetis prædicta fuerint ut divina, aut sine ullâ adversùs ipsa prænonitione : Deus enim non permitteret prophetas suos esse operum diabolicorum buccinatores. 5° Si doctrina quam miracula confirmant, ad gloriam Dei, ad realem hominum felicitatem, ad suadendam virtutem ac pietatem manifestè tendat; alioquin *regnum Satanæ in se divisum* esset, ut loquitur Christus. 6° Si miracula sint aliis, quæ fiunt in oppositam partem, et majora, et splendidiora. Sic evicti à Moyse magi Pharaonis, ab Eliâ prophetæ Baal, à S. Petro Simon Magus. 7° Tandem generatim statui potest miraculum divinum esse, quod, habitâ ratione finis, circumstantiarum, effectuum, nullâ pravâ qualitate vitiatur, et nullam præ se fert *diabolicitatis* notam.

Obj. adversùs regulas ad discretionem miraculorum modò stabilitas : Statuimus divina esse miracula quæ fiunt in confirmationem doctrinæ indifferentis, seu cujus neque veritas, neque falsitas evidenter patet; diabolica verò, si fiant in confirmationem idololatriæ alteriusve erroris manifesti : atqui admitti non debet ista regula. Nam 1° dæmon, ut homines meliùs decipiat, potest se transformare in angelum lucis, et veritatis quandoque patronus videri : ergo poterit edere miracula quibus vera religio confirmetur. 2° Patet splendorem miraculi esse notam intrinsecâ dogmatis naturâ, absurditate vel non absurditate, clariorem : ergo miraculi auctoritas non à dogmate, sed dogmatis à miraculo religanda est. 3° Nonnisi admisso circulo vitioso probari potest doctrina per miraculum, et vicissim miraculum per doctrinam : atqui tamen hoc præstamus. 4° Nostra regula exigeret totius doctrinæ christianæ et omnium Scripturarum investigationem. Doctrina enim sibi evidenter contradictoria, est evidenter absurda : atqui, ut constet nullam esse contradictionem etiam evidentem, requiritur omnes Scripturæ textus expendi, eosque secum invicem conferri. Ergo, etc. 5° Hinc multùm minuitur vis miraculorum : enimverò deista, Judæus, Mahumetanus libenter fatebuntur Christum miracula patrâsse; at reponent miraculis conjungi mysteria, quæ repugnantiam in ipsis terminis involvunt, quæ Deum exhibent unum et triplicem, Deum hominem factum, homines peccati reos antequàm nascantur; nec unquàm eis suaderi poterit ut doctrinam illam indifferentem credant. Jam verò hinc, theologum christianum inter et deistam, eò reducetur controversia, utrùm certæ quædam propositiones absurdæ sint, an tantùm incomprehensibiles : in quo si quis erret, peccabit contra dialecticæ leges, minimè verò contra obsequium Deo revelanti debitum. Atqui hinc miraculorum efficacia plurimùm eliditur; neque jam possunt incredulorum pervicaciam frangere. Tandem aliam omninò vim miraculis inesse Christus indicat, Marc. c. 2. Cogitabant Pharisæi blasphemâsse Christum, cùm peccata paralytico dimiserat : quam injuriam Christus à se depellit his verbis : *Quid enim facilius est dicere paralytico : Dimittuntur tibi peccata tua, an dicere : Surge, tolle grabatum tuum, et ambula? Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terrâ dimittendi peccata, ait paralytico : Tibi dico : Surge,* etc. : porrò in nostrâ sententiâ nullius roboris est argumentatio Christi. Miraculum enim vim habere non debebat, antequàm se à calumniâ purgâsset : atqui è contra Christus adversarios miraculi pondere opprimit, *ut sciatis,* inquit, *quia... tibi dico, surge;* mirantur omnes et honorificant Deum, ait Evangelista; ipsi Scribæ obmutuerunt : ergo sententiâ nostrâ imbuti non erant.

Resp. ad primum : Dæmon est necessariò malus et mendax; unde non potest veritatis confirmationem sibi, ut finem unicum, proponere; sed aliquid erit in miraculo, quo se prodet diabolica natura; si miraculum beneficentiam arguat, aliquid inerit fallaciæ; si tendat ad veritatem, aliquid inerit malitiæ. Cæterùm ex eo miraculo quod dæmon in veritatis gratiam edere fingitur, aut nihil sequeretur in homines incommodi, aut sequeretur : si prius, quid ad nos? Si posterius, certè non sineret Deus.

Ad secundum : 1° Neg. ant. Agitur de absurditate evidenti, tam obviâ quàm obvia est falsitas hujus propositionis in ordine morali : Deus multiplex est colendus; vel istius in ordine metaphysico : Bis duo non dant quatuor; atqui ea est quid apertum, et in suo ordine tam

sensibile ac miraculi existentia. 2° Nego suppositum argum. Doctrinæ qualitatem non tradimus ut notam miraculis clariorem : dicimus tantùm ejus non repugnantiam esse conditionem sine quâ non, quæ miraculum comitari debeat : et ratio patet, quia impossibile est probari à Deo quod falsum est : ergo, si manifesta falsitas videatur confirmari miraculis, miracula hæc à Deo non sunt.

Ad tertium : 1° Saltem excipi debet, si miraculum propriè dictum occurrat. 2° Falsum est miracula per doctrinam probari : accuratè loquendo, doctrina nihil positivi confert ad evincendam miraculi existentiam aut divinitatem; est tantùm conditio exploranda, quâ positâ miraculo manet sua probandi virtus, quâ sublatâ tollitur; ergo doctrina non adhibetur ut argumentum et probatio miraculi; adeòque nulla est circuli vitiosi suspicio.

Ad quartum : Etiam independenter à longâ et studiosâ Scripturarum disquisitione, facilè intelligitur christianam doctrinam non esse contradictoriam et evidenter absurdam. Nam 1° miraculis confirmata est, qualis à Christianis creditur; atqui, ut à Christianis creditur, non est contradictoria; profitentur enim, si quidam in Scripturis textus discordantes apparcant, aut esse mendum in codice, aut alio sensu exponendos esse quàm eo quem præ se ferunt. 2° Cùm imperitis, id est, maximæ hominum parti, impossibilis sit intrinseca totius Scripturæ discussio, ex ipsâ hâc impossibilitate sequitur iis evidenter falsam et absurdam non esse istam propositionem : *Scripturæ doctrina non est contradictoria* : atqui ex supradictis propositio quæ non est evidenter falsa, si miraculis confirmetur, est necessariò vera. Ergo, etc.

Ad quintum : 1° Retorq. Si dæmon miracula patrare nequeat, sed miracula Deo semper adscribenda sint, reponet paganus veram esse suam religionem, quam multa numinum miracula illustraverint. Extitisse miracula negabis, affirmabit ille; et tota controversia in quæstionem hanc recidet, an vera miracula patrata fuerint, necne. Si erret paganus aut deista, peccabit contra regulas critices, quia vera credidit quæ suppositilia, vel contra regulas physices, effectum naturalem naturæ viribus superiorem existimando : non peccabit autem contra obsequium Deo debitum. 2° Non adeò difficile est discernere quandonam occurrat ea quam postulamus conditio; sic enim statuimus : quotiescumque hominum vulgo paulùm attento res non apparet evidenter absurda, toties miraculum vim habet.

Ad sextum : 1° Miraculis propriè dictis paralytici curationem accensendo, evanescit difficultas. 2° Nemo dixerit Pharisæos evidenter percepisse Christum carere potestate peccata remittendi : Messiam expectabant qui deleturus iniquitates prædicebatur; imo sublucebat in Scripturis Messiam illum fore Deum : ergo cæcitate et invidiâ non excusabili laboraverunt, dùm rem, obscuram ad summum et dubiam, habuerunt ut evidenter impiam. Fatemur quidem : ab inattentis primo intuitu posset ut absurda rejici doctrina quam miracula non comitarentur; at miracula attentionem provocant, mentis oculos scrupulosiùs in doctrinam defigunt, et facilè discernitur absurditatis evidentia, si quæ sit.

Inst. Agnoscimus doctrinas oppositas prodigiis utrinque confirmari posse; ecce novæ ambages : quis enim gradum præstantiæ determinabit? Si ex unâ parte suscitetur mortuus, ex alterâ ignis educatur è cœlo; si hinc ponantur sanationes à Christo peractæ, inde quæ Æsculapio, Serapidi, Apollonio tributæ sunt, putasne paganus non contendet splendidiora et plura fuisse apud suos divinæ præsentiæ et favoris indicia? Ergo, etc.

Resp. Deum nôsse intimam hominum constitutionem, et quam ipsorum mentibus commotionem imprimant objecta, adeòque res ita ordinabit, ut miraculorum, quæ pro veritate militant, splendor, vividiorem excitet ad credendum propensionem. Ergo, etc.

Sectio V.— *De vi probante miraculorum.*

Quæstio potest institui 1° de miraculis, eo numero et splendore editis qui in Pentateucho et Evangelio refertur; 2° de miraculo singulari propriè dicto; 3° de impropriè dicto et angelico.

Assertio. — *Miraculorum, qualia in Pentateucho et Evangelio narrantur, numerus ac splendor vim habet firmissimæ demonstrationis in gratiam alicujus religionis.*

Prob. Ea enim miracula sunt certum veritatis argumentum, quæ in confirmationem erroris fieri Deus non pateretur; quæ, etiamsi pateretur, genius malignus non efficeret : atqui, etc.

1° Quidem, etc., quod ex consideratione divinæ Providentiæ, omnipotentiæ, ac præsertim veracitatis ostenditur. Primò si ad divinam

Providentiam attendatur. Quis enim crediderit Deum optimum maximum, à quo regi universum orbem necesse est, aliquando suo se dominio spoliare, et mundi regimen in gratiam dæmonis, sibi et hominibus infensissimi, abdicare? Atqui tamen id accidere posse dicendum est, si patiatur Deus tot ac tanta dæmonem agere prodigia; quinimò Mosis et Christi temporibus id accidisset : dæmones habuissent facultatem naturæ ordinem suspendendi; elementis, mari, ventisque imperandi; homines innumeris plagis affligendi, occidendi, undis maris obruendi; vel eos sanandi, à mortuis excitandi; uno verbo bona vel mala, felicitatem aut miseriam ac mortem fuissent hominibus impertiti : ergo Deus, cujus sancta et sapiens est providentia, illud permittere non posset. Secundò, obstaret etiam omnipotentia. Quippe necesse est Deum, qui, pro jure suo, ut vidimus, potest hominibus doctrinam credendam cultumque servandum præcipere, posse etiam illis suam revelationem certò credibilem præstare; alioquin, quò cederet ejus omnipotentia, et revelationem instituendi facultas? Atqui non alia est melior hunc finem assequendi ratio, quàm attestatio miraculorum : eâ siquidem, ut authentico sigillo, munitur revelatio, quæ est divinum quasi diploma. Jam verò, si tam multa, tam egregia miracula in erroris confirmationem converti Deus permiserit, ipse sibi viam illam præclusit; vix enim plura et majora cogitari possunt; ac si concedatur dæmoni ista licuisse, quidni licerent adhuc splendidiora? Tertiò, præsertim actum esset de veracitate divinâ. Nam impossibile est, sub Deo veraci, illum existere rerum ordinem in quo homines ad errandum teneantur : atqui tamen, si falsa foret Religio in cujus confirmationem fierent miracula, prodigiis tum novi tum veteris Testamenti similia, Deus eum instituisset rerum ordinem qui nos in errorem necessarium impelleret. Deus enim nobis omnibus propensionem ineluctabilem et naturalem quemdam instinctum indidit ad amplectendam religionem in cujus assertionem miracula patrantur · cujus propensionis existentia certò constat, tùm ex uniuscujusque sensu intimo; tùm ex consensu populorum omnium, qui revelatâ Religione gloriantur, et ad eam miraculis potissimùm impulsi sunt; tùm ex eo quòd non vehementiùs, non constantiùs, inclinemur ad credendum sensationibus existentiam corporum testantibus, aut fidendum hominum testimonio, quàm ad assentiendum religioni quæ miracula in sui confirmationem ostentat. Atqui fallere non posset ea propensio, quin, vi ordinis a Deo instituti, in errorem induceremur; jamque Deus esset auctor erroris. Enim verò ille fallit ac mentitur, qui recepto signorum sensu abutitur, qui, v. g., verba usurpat sensu insolito ac illi contrario quem à cæteris intelligi novit : atqui miracula, in omnium sensu ac opinione, sunt signa divinæ locutionis, testimonia ejus voluntatis, ac doctrinæ ab eo propositæ : ergo Deus, quem non latet ea hominum dispositio, falsitatem, quam miracula confirmarent, ipse expressè loqueretur. Supponamus, v. g., hominem se Dei legatum prædicare, doctrinam nuntiare, cui fidem ab omnibus adhibendum jussisse Deum affirmet; et miraculum in ejus confirmationem polliceri, v. g., mortuum è tumulo statim proditurum; tunc initur, inter illum Prophetam et spectatores, tacita quædam conventio; eâ scilicet conditione, ut Prophetæ credatur, si mortuus reviviscat; non credatur autem, si non reviviscat : atqui nemo non intelligit Prophetam tanti promissi implectionem in se non recipere, nec semetipsum obstringere; neque enim vitæ et necis arbiter est, sed Dei ipsius, cujus est legatus, fidem obligare quem doctrinæ suæ testem ac sponsorem asseverat : ergo, si mortuus resurgat, censetur Deus fidem nomine suo datam liberare : ergo ratam ac probatam habet doctrinam, in cujus gratiam miraculum adeò splendidum patravit; ergo, si ea doctrina esset falsa, Deus esset fallax. Tandem, si, per impossibile, Deus aliquos in errorem invincibilem conjiceret, profectò non piissimos homines, qui ad omnem divinæ voluntatis significationem aures arrectas habent : atqui tamen ii præ cæteris errori forent obnoxii : ergo, etc.

2° Etiam permittente Deo diabolus ea non patrâsset. Et illius argumenti vis eò major est, quò sanctior religio; maxima proinde in gratiam religionis christianæ. Non potest enim ens malignum, quod omnes in peccatum ac miseriam detrudere intendit, miraculis eam confirmare doctrinam, quæ homines edocet officia, eorumque mentes illustrat; quæ peccatum omne prohibet et ad omnem virtutem excitat; quæ proinde tendit ad avertendam ab humano genere omnem miseriam, sub Deo provido et sancto solius vitii appendicem; quæ à contrario promovet felicitatem, sub eodem regimine necessariam virtutis mercedem; uno verbo doctrinam, in quâ nihil est quod diabolo favere possit. Atqui talis est omnis religio sancta,

jamaica, v. g. : talis est potissimùm religio christiana. Si quid enim esset diaboli malitiæ congruum, maximè cultus quo Christus Dominus ut Deus adoratur, quique ab adversariis idololatricus asseritur ; atqui, etsi, per horrendam blasphemiam negaretur Christum esse Deum, cultus ille non esset idololatria : cùm enim latriæ adoratio sit actus mentis, idololatria nulla est, si cultus in mente referatur ad ens infinitum et summè perfectum : atqui Christiani cultum referunt ad personam divinam quam credunt incarnatam : ergo objectum christiani cultûs non est nisi verus Deus.

Uno verbo quisquis novit Deum unum, optimum maximum, rebus omnibus præesse, sapienter non potest temperare ab adhibendâ fide homini pio, doctrinam sanctam, dogmata sublimia, etsi rationi impervia, prædicanti ; qui se à Deo missum perhibens, miraculis innumeris, indubitatis, splendidissimis, nullâ pravâ circumstantiâ vitiatis, nullo eis comparando prodigio impugnatis, missionem suam comprobat.

Corollarium primum. — *Miraculum proprièdictum et primi ordinis, etiam singulare et unicum, per se vim habet ineluctabilem ad probandum.* — Ex dictis enim à solo Deo, ut causâ efficiente, prodire potest : atqui pariter diximus obstare veracitatem divinam, quominùs opere suo suâque attestatione confirmet errorem. Ergo, etc.

Corollarium II.—*Miraculum secundi generis, quod ex assignatis characteribus constat ab angelo bono effectum esse, vim quoque invictam habet.*— Nam boni angeli impeccabiles sunt, divinæ voluntati obsequiosi, in genus humanum benè propensi : atqui, ut impeccabiles, errori favere non possunt ; ut Deo servientes, omnes actus suos dirigunt juxta ordinem immutabilem quem in ipsâ Dei substantiâ contemplantur ; ut hominum amantes, eorum deceptione delectari non possunt. Ergo sequitur eos falsitati patrocinari non posse.

Obj. 1° : Ea facta vim argumenti non habent, de quorum authenticitate nunquàm constare potest : atqui, etc. Nam primò, omni ætate semper extiterunt qui credulum vulgus falsis prodigiis deciperent. Secundò, miraculi existentiam testari, est affirmare Deum naturæ leges interrumpere voluisse : atqui decretorum divinorum quis se conscium asserere præsumpserit ? Tertiò, miracula consueto naturæ ordini, et locorum omnium ac temporum experientiæ, repugnant ; adeòque per se improbabilia et incredibilia, imò physicè impossibilia sunt : atqui res improbabilis aut incredibilis et physicè impossibilis, nec credi, nec ullo testimonio morali probari potest. Ad hoc enim satis est totam vim humani testimonii, ac certitudinem moralem, quam procreare potest, elidi per certitudinem physicam, quæ ex impossibilitate physicâ nascitur ; atqui, etc. imò minùs repugnat testium oculatorum error aut mendacium, quàm legum generalium infractio ; unum enim sine miraculo contingere potest, non alterum. Ergo, etc.

Resp. ad primum : Quid sibi volunt generales istæ fraudis et fanatismi suspiciones ? Valent equidem, ne statim ac stultè omnia quæ circumferuntur miracula avidè et incautè combibamus ; at homini sensato non magis suadebunt nulla existere vera miracula, quàm nulla facta historica vera esse, quia quædam falsa sunt : atqui, etc. Imò vix concipitur hanc miracula fingendi licentiam aliunde oriri potuisse, quàm ex antiquâ et certâ verorum miraculorum opinione, ut observat Paschalius, et in argumento simili, Tertull. aiebat : « In « omnibus veritas imaginem antecedit, post « rem similitudo sequitur. »

Ad secundum : profectò nulla temeritas est asserere Deum legibus physicis, derogare voluisse, cùm ejus decreta factis sensibilibus et apertis omnium oculis revelantur.

Ad tertium dico : 1° miracula, licet consueto naturæ cursui opposita, nihilominùs sunt facta externa, palpabilia, et quandoque publica ; ideòque non secùs ac facta naturalia apprehendi possunt ; imò sunt aliquo sensu magis sensibilia, quatenùs majorem attentionem commovent.... Deinde constant factis in se valdè naturalibus ; v. g., mortui suscitatio exurgit ex duplici facto, videlicet morte præteritâ, et vitâ præsente : similiter mutatio aquæ in vinum consequitur ex eo quòd primùm præsens fuerit aqua, deinde vinum ; idem de cæteris prodigiis dicere est : atqui facta hæc in quæ resolvitur miraculum sunt facta naturalia, sunt communia nostrorum sensuum relationis objecta, sunt solitâ humani testimonii materies ; ergo, etc. 2° Nego miraculum accuratè loquendo dici debere improbabile, incredibile : namque miraculi existentia tota pendet à supremi naturæ legislatoris voluntate : in tantum igitur improbabile et incredibile dici posset, in quantum incredibile et improbabile foret Deum propter altissimas quasdam rationes, voluisse legibus physicis derogare : atqui contra ejus-

modi Dei determinationem nulla omninò probabilitas militat : quis enim cognovit sensum Dei ? Hinc sequitur nullam esse quoque impossibilitatem physicam : quoties enim miraculum prætenditur, à causâ productrice et divinæ actionis suppositione non sejungitur ; atqui positâ actione Dei nulla est impossibilitas physica ; quam enim voluntati Dei physicam repugnantiam valet opponere materia ? Ad summum concedi posset miraculum, eò quòd rariùs contingat, minùs facilè præsumi debere. —Nego 3° evanescere et elidi certitudinem moralem, ubi de prodigiis agitur ; atque errorem aut mendacium testium debitis characteribus vestitorum minùs repugnare, minùsque fore miraculum quàm legum physicarum infractionem. Nam ex unâ parte necesse est, vel illudi constanter et uniformiter multorum sensibus ; adeòque in pluribus organis et corporibus violari leges generales ; vel hominum mentes in conspirationem fraudulentam dirigi ; ac iterùm violari morales leges spirituum : ex alterâ autem parte sufficit in uno corpore legem physicam, Deo ita volente, interrumpi. Atqui prius est profectò miraculum longè majus : imò est factum penitùs impossibile ; quippe quod ordini morali et attributis divinis omninò repugnet. Ergo, etc.

Obj. 2° : Miracula non probant, nisi discerni possint à factis naturalibus ; atqui non possunt. Nam miraculum est naturæ legum exceptio ; atqui eam exceptionem certò agnoscere solus ille potest, qui omnes naturæ leges perspectas habuerit : fac enim vel unam esse legem incognitam ; forsan ista postulat ut in casibus quibusdam improvisis cæteræ, quæ notæ sunt, effectum non consequantur. « L'industrie humaine, inquit J.-J. Rousseau 3e Lettre de la Montagne, se perfectionne tous les jours : je ne sais si l'art de guérir est trouvé, ou se trouvera jamais ; ce que je sais, c'est qu'il n'est pas hors de la nature : il est tout aussi naturel qu'un homme guérisse, qu'il l'est qu'il tombe malade ; il peut tout aussi bien guérir subitement que mourir subitement..... On vient de trouver le secret de ressusciter des noyés ; on a déjà cherché celui de ressusciter des pendus : qui sait si dans d'autres genres de mort, on ne parviendra pas à rendre la vie à ceux qu'on en avait cru privés ? » etc.

Resp. 1° : Illud necessariò concedendum est, aut Deum non posse miracula patrare, aut posse ipsa insignire characteribus, quibus certò agnoscantur ab ipsis simplicibus pro quibus potissimùm instituta sunt. 2° Non omnes quidem novimus naturæ leges, sed neque omnes ignoramus ; atqui aliquas agnoscere satis est, ut meritò affirmemus miraculosa esse facta quæ iis legibus probè cognitis adversantur : ut enim jam diximus, cùm sibi constet naturæ systema, fieri nequit ut phænomenum, quod legi alicui repugnat, effectus sit legis alterius incognitæ. (Hic recurrunt principia quæ ad miraculorum discretionem supra exposuimus.) Simili argumentatione probaretur cogitandi facultatem materiæ temere denegari, donec omnes et singulas ejus proprietates noverimus. 3° Miraculum sub duplici respectu considerari potest, vel in ordine physico et naturæ solito cursu, seu quatenùs est opus legibus generalibus manifestè derogans ; vel in ordine morali et Providentiæ, ut est effectus quidam extraordinarius ac stupendus, spectatores vividè commovens, validâque propensione impellens ad credendum hunc divinitùs ad confirmandam doctrinam, cujus prædicationem comitatur, destinari, abstrahendo utrùm à legibus generalibus fluat, necne : atqui, etsi fateremur miraculum sub priori respectu difficulter secerni, non item sub alio : notoriæ enim sunt et omnibus manifestæ illæ circumstantiæ ; effectûs splendor ac singularitas, cum doctrinâ confirmandâ concursus, propensio ad credendum cujus vim nihil reprimit : nec eas in gratiam erroris occurrere pati posset Dei Providentia, præsertim si reverà tam arduum sit naturæ leges ab ipsarum violatione discernere. Quod additur ex Rousseau, ridendam potiùs quàm refellendum est. Validam sanè argumentationem ! ars inventa est quâ homines nondùm mortui, sed suffocati solummodò, ad vitam revocentur ; ergo minimè desperandum est de inveniendâ arte cæteros, quocumque mortis genere reipsà defunctos, vitæ reddendi. Ludit etiam, cùm ait non minùs naturalem esse instantaneam morbi curationem, quàm subitaneam mortem : illa enim curatio vel ope remediorum fiet ; tuncque quantùmvis subita, miraculosa non erit ; vel solo voluntatis nutu, sine ullâ crisi, absque minimo contactu et admotione remedii ; tuncque naturæ vires superat : corpus humanum est ad instar machinæ ; puncto temporis frangi potest, restaurari non item.

Obj. 3° : Diximus dæmonem operari posse miracula, etiam in confirmationem erroris : atqui eo ipso miracula non sunt certum veritatis argumentum. Ergo, etc.

Resp. eam objectionem à nobis præoccupatam et solutam fuisse, cùm miraculorum divinorum characteres assignavimus.

Obj. 4° : Ut probaret miraculum, deberet esse ipsum inter et veritatem probandam aliqua connexio ; atqui nulla est : ad hoc enim satis est miraculum à Deo ordinari posse ad finem à veritatis confirmatione diversum, v. g , ad Providentiæ suæ manifestationem, ad sceleris alicujus ultionem, ex benevolentiâ in eos quibus utilia sunt miracula ; atqui, etc. Ergo, etc.

Resp. Miraculum probandi vim habere non potest, nisi ad alicujus doctrinæ confirmationem dirigi noscatur : id porrò fit, quoties miraculi auctor se hunc in finem edere prodigium testatur ; ut Moysi coram Pharaone, Christo coram Judæis, Apostolis coram gentilibus contigit : et, vel independenter à thaumaturgi declaratione, circumstantiæ ipsæ sæpè satis manifestam habent cum alicujus doctrinæ confirmatione connexionem ; quod accidit in miraculo contra Juliani imperatoris incœptum Jerosolymis facto, vel in eo quod Deus legioni fulminanti anno 174, sub M. Aurelio, in gratiam exercitûs Romani concessit. At verò positâ eâ relatione, si Deus alium finem sibi proponit, ab intentione veritatem probandi certè non abstrahit, quia in illis circumstantiis homines sibi invincibiliter suadent miracula in confirmationem doctrinæ ordinari : et nisi reipsà ordinarentur, non modò obtruderetur error, sed etiam constare nusquàm posset quandonam aliqua veritas externis momentis probaretur.

Inst. Atqui ea connexio certa non est : nam fieri potest Deum nullius veritatis confirmationem intendere ; et miraculi operatorem ipsum ad falsitatem suadendam, aut etiam ad probationem propositionis illi, quam Deus revelaverat, contradictoriæ, detorquere. Si quid enim obstaret, vel incompatibilitas doni miraculorum cum fallaciâ et mendacio, vel divina veracitas et Providentia. Atqui non prius : nam donum miraculorum est gratia, ut vocant, gratis data, quæ cadere vel in illum possit qui ab omni probitate abhorreat : non posterius ; spectatoribus enim non deerit sufficiens fraudis detegendæ via, modò advertant potuisse Deum, aut veritatis alicujus confirmationem non intendere, aut in miraculis conficiendis improbi ministerium assumere. Ergo, etc.

Resp. Fateor Deum posse ad miracula ministerium hominis perditissimi quandoque assumere, at nego posse hanc ipsi facultatem permanenter concedere, quin eum faciat impeccabilem ; aut ejus potestatem refrenet, si quando ipsâ in cæterorum perniciem abuti meditetur. Nam 1° si peccare possit, ergo potest odisse Deum et ordinem ab ipso stabilitum ; potest omnia pro libitu subvertere, prout facerent dæmones, si malitiæ suæ permitterentur ; invidiâ in probos et religiosos arderet, mille modis eos divexaret ; quod ferre nequit sapiens et benigna Dei Providentia. 2° Nisi Deus id facere statuerit, jam ei via præcluditur, quâ sua in posterum imperia hominibus certò significaret : jam attingi non poterit unus è præcipuis finibus, pro quibus opportunum, imò necesse sit, Deum se manifestè rebus humanis immiscere ; providentiæ suæ actionem moralem et physicam simul consociare, commovendo sensus per exhibitionem miraculi, mentem per veritatis propositionem, animum per propensionem ad credendum ; et, ex tribus hisce conjunctis, efficaciter suadere certòque credibilem efficere suam revelationem. Secùs, id est si hæc tria simul concurrere nequeant, valeatque suspicio, in objectione memorata, habeaturque ut sufficiens revelationis respuendæ causa, poterit eadem semper in hominem quemcumque, vel maximè commendatum à Deo, contorqueri ; jamque actum est de possibilitate revelationis : etiamsi enim Deus ipse, ad auctoritatem legato suo conciliandam, mediâ ex nube clamaret : Ipsum audite, nihil proficeret, cùm hanc esse vocem suam certò probare non valeret, remaneretque prudentibus sufficiens dubitandi motivum. Verbo dicamus in istâ quæstione ultimò recurrendum est ad principium illud, quod statuit Tullius et S. August. amplectitur : « Vis « omnis religionis Dei Providentiâ innixa fun- « datur ; quam si sustuleris, omnis religio col- « labitur. » Quo posito nullæ admittendæ sunt hypotheses, quæ illam Dei Providentiam labefactarent : hinc negare non dubitamus passurum esse Deum, v. g., ut, apud gentes barbaras et quorumdam effectuum naturalium invincibiliter ignaras, impostor mirabilibus physices experimentis, solaris lunarisve deliquii præsagio, ad suadendum errorem abutatur.

Inst. : Propriæ gloriæ commendatio, et erroris persuasio, sunt fines æqualiter perversi : atqui Deus permittere potest hominem abuti dono miraculorum ad famæ suæ celebritatem : ergo à pari, etc.

Resp. paritatem hìc æstimandam non esse

ex æqualitate vel inæqualitate peccati in eo qui patrat miraculum, sed ex ejus relatione tum ad Deum, tum ad cæteros homines : quippe miraculum datum non est ut sanctitatis et humilitatis criterium, sed veracitatis; quia, si errori faverent miracula, Deus homines in illum ineluctabiliter impellere censeretur : at alio in casu eadem non sunt incommoda.

Obj. 5° adversùs propensionem, quâ nos ad credendum doctrinæ miraculis confirmatæ propelli contendimus. 1° Non existit ea propensio; alioquin omnes Religioni Christianæ assentirentur; imò dissentiri liberum non esset, cùm propensio supponatur invincibilis. 2° Ea propensio ab ente maligno esse potest : ergo ei non fidendum. 3° Licet à Deo esse concederetur, nonne Deus quotidiè permittit errores necessarios, quia sunt legum generalium consecutiones? atqui à pari ea propensio, forsan ad errorem inclinans, oriri potest à legibus generalibus, quarum Deus effectum impedire non tenetur. 4° Quid vetat quominùs Deus adhæsionem errori præcipiat? Numquid magis repugnat præceptum adhærendi errori quàm peccato? Atqui iis qui ex ignorantiâ invincibili existimant, se ad aliquid, quod sit legi naturali adversum, præstandum teneri, præceptum est secundùm conscientiam, adeòque malè, agere. Ergo, etc. 5° Error est malum physicum : atqui mala physica in pœnam peccati Deus infligere potest. Ergo, etc. 6° Non constat à Deo institutum non esse erroris detegendi medium, quod per accidens, et forsan culpâ nostrâ, non applicetur : v. g., fortè apud terras australes et incognitas existit hominum societas, quæ miracula nostris longè splendidiora in suæ Religionis gratiam patrata jactitat; fortè medium quod optamus singulari cuidam homini Deus tradiderat, ut ipsum ab eo reciperemus, si benè uteretur; ab eo frustraremur, si malè uteretur : quemadmodùm ferè de statu naturæ innocentis tenent Catholici : atqui horum similiumque mediorum, quæ ad vitandum errorem Deus instituisset, absoluta possibilitas, quam ratio omnibus detegit, est causa sufficiens suspendendi nostri assensûs. Ergo, etc.

Resp. generatim : Si hujus propensionis ratio nulla habenda sit, eâque ac similibus Deus uti nequeat, jam nihil in orbe certum erit, nisi quod per evidentiam aut sensum intimum deprehendetur; actum erit de physicâ et morali certitudine; omnis via commercii præcluditur, sive inter ipsos homines, quibus de mutuâ existentiâ, agendi ratione, probitate, veracitate nunquàm constare poterit; sive inter Deum et creaturas intelligentes, quibus, licet omnipotens, non posset suas significare voluntates.

Resp. nunc speciatim. Ad primum : Non contendimus eam propensionem esse physicè insuperabilem, qualis est propensio versùs bonum in genere, sed moraliter tantùm; seu talem, ut ratio homini sensato nullum ejus rejiciendæ et superandæ motivum suppeditare queat; quanquàm tamen absolutè et physicè ei posset obsistere, si totis libertatis viribus obluctari vellet. Hinc sequitur eam cupiditatibus et præjudiciis præfocari posse, et præfocari reipsà apud Deistas : tam enim compesci potest, quàm propensiones aliæ quibus ad credendum, v. g., factis historicis vel existentiæ corporum ferimur : atqui istis obsurdescunt pyrrhoniani et immaterialistæ. Ergo, etc.

Ad secundum : Ergo 1° tollitur physica et moralis certitudo; de quâ tamen difficiliùs quàm de metaphysicâ maxima pars hominum dubitare potest. 2° Deus permittere potest ens malignum mentibus hominum imprimere propensionem ad credendum miracula (quæ ex hypothesi essent vox dæmonis), esse vocem Dei, ipsosque inclinare ad adhærendum rebus miraculo confirmatis, quæ tamen essent totidem mendacia.

Ad tertium : 1° Recurrit generalis responsio. 2° Distingui debet error universalis et omnium hominum, ab errore particulari seu paucorum; error constans et omnium temporum, ab errore transitorio seu brevissimi temporis : distingui etiam debet causa physica, quæ physicè producit effectum, à causâ morali, cui tribuenda est moralis facti rectitudo vel pravitas. Porrò Deus potest alicujus erroris particularis et transitorii esse causa physica : nempe, quatenus provisor generalis, leges statuit quibus nonnunquàm efficitur aliquos errare, v. g., dormientes, amentes, indoctos : at errorum illorum tantummodò permissor esse censetur, non auctor, quia eos non vult propter se ipsos, sed propter leges generales à quibus necessariò fluunt.... Aliunde etiam notandum est errores illos non esse universæ societati ac religioni exitiosos. At verò nunquàm potest Deus erroris, etiam particularis et transitorii, atque à fortiori erroris generalis, esse causa moralis, ita ut ad illum impellat eique adhæsionem præcipiat : ratio est quòd essentialiter abhorreat à veracitate divinâ erroris dilectio : atqui tamen, hâc in hypothesi, errore delectaretur;

cùm non posset non infinitè diligere actum, quo mandata sua observarentur. His positis in promptu est solutio difficultatis : 1° error ex propensione ad credendum miraculis fluens, non esset error particularis et transitorius, sed universalis et constans; non esset ergo legis generalis defectus, sed ipse per legem generalem institutus : quomodò enim de generalitate legis nisi per universalitatem et constantiam certi erimus? 2° Error ille, si posset à Deo permitti, jam sensuum hominumque testimonio fides, ideòque omnis certitudo, tandemque societas ipsa, interiret. 3° (Et ea observatio vim singularem habet) si fallax sit propensio quam excitant miracula, non modò falsum erit hoc generale judicium : Miracula sunt Dei loquela ; non modò falsa erunt particularia quæque judicia, quibus singulis quibusque capitibus doctrinæ miraculis confirmatæ credemus; sicuti positâ illusione propensionis, quâ ferimur ad judicandum de corporibus, falsa forent varia judicia quæ suggererent sensationes; sed illud miraculis proprium occurrit, quòd esset speciale positivumque præceptum ex animo amplectendi falsitatem quæ à Deo revelata crederetur. Sic quippe ratiocinari rectè possent ac deberent testes miraculorum : Miracula, et eorum comes propensio, probabile saltem efficiunt præceptum credendi doctrinæ miraculis confirmatæ; atqui Deus jubet ut præceptum probabile et tutius impleatur; ergo vult Deus ut huic doctrinæ ex animo adhæreamus, atque ut ipsum ejus sacrum verbum revereamur. Porrò, etiamsi non repugnaret veracitati divinæ erroris generalis et necessarii permissio; etsi non repugnaret errorum particularium suasio, per impulsionem et propensionem naturalem ad falsa judicia, certissimè repugnaret erroris expressum ac formale præceptum; et inde fit certitudinem religionis aliam quamlibet quâ in societate utimur, longè superare, si fieri possit. Ergo, etc.

Ad quartum : Nego eos qui contra legem agunt ex ignorantiâ invincibili peccare, seu, ut aiunt, admittere peccatum formale : imò talis actio potest esse actus perfectæ charitatis, si fiat ex ejus motivo. At error non est cum materiali, sed cum formali peccato conferendus; non enim datur error merè materialis, sed error omnis est contra veritatem; adeòque est objectum divinæ veracitatis aversativum, ut loquitur S. Thomas.

Ad quintum : Dist. Error est malum physicum veracitati divinæ ita adversum ut à Deo imperari non possit, conc.; est malum nulli Dei attributo repugnans, nego. Præterea liquet hinc omnem elevari certitudinem; tolli Deo facultatem voluntates suas exteriùs manifestandi; et homini in ipso innocentiæ statu futurum fuisse semper dubitandi locum, utrùm erris maligni ludibrium non esset : ignorâsset enim an à se vel ab alio peccatum aliquod non fuisset admissum, quod hujusmodi erroribus Deus castigare vellet.

Ad sextum : 1° vanæ illæ possibilitates et argutiæ hominem non excusarent ab implendo præcepto, cujus probabilitas non aliis ratiunculis impugnaretur; famulum ipsum coram hero non absolverent, quia rationalis et æqui dubii fundamentum nunquàm ministrabunt : ergo iis non obstantibus semper manet probabile, ideòque urgens, præceptum adhærendi doctrinæ miraculis confirmatæ. 2° Nimis probaret, ut toties diximus. 3° Medium, si aliquod sit à Deo institutum, primò, debet esse omnibus moraliter applicabile; et secundò, reipsà applicari actu iis qui veritatem ex animo totisque rationis viribus inquirunt, quosque anteactorum peccatorum pœnitet; tertiò, non debet in meris conjectationibus reponi, quæ nemini satis ponderosæ videbuntur, ut propensionem ad credendum et existentiæ præcepti probabilitatem superent; quartò tandem ex ejus applicationis defectu sequi non debet divinum aliquod errandi præceptum. Atqui iis conditionibus carent ea quæ prætenduntur in objectione media : ficta hæc terrarum australium societas est medium moraliter inapplicabile, siquidem nobis omnibus Christianis ipsisque martyribus, licet veritatem ex corde appetentibus, illius applicatio hucusque denegata est. Ea suppositio est inanis conjectura; et, cùm saltem dubia sit ejus realitas, urget semper præceptum adhærendi miraculis, adeòque præceptum errandi, si errorem miracula confirmant. Idem de peccati præcedentis hypothesi dicendum. Ergo, etc.

Obj. 6° : Quod veritati et falsitati ex æquo patrocinatur non potest esse veritatis argumentum : atqui miracula, etc. Apud paganos enim innumera referuntur in gratiam ipsorum Religionis effecta prodigia. 1° Omittimus Romuli raptum, et cotem ab augure coram Tarquinio Prisco novaculâ abscissam, et barbam Domitii senatoris Castorum tactu irrufatam, et Æsculapium sub specie serpentis Romam advectum; at laudabimus historiam virginis illius Vestalis, quæ, ad integritatis suæ testimonium,

navem, quâ simulacrum Matris Phrygiæ vehebatur, innumerorum hominum boumque conatibus immobilem, zonâ alligatam deduxit in portum; alterius etiam, quæ aquam è Tiberi haustam cribro, neque profluentem, transtulit in templum. 2° Multa similiter narrantur ab Apollonio Thyanæo edita prodigia; v. g., quòd Domitiani mortem eâ horâ quâ contigit, absens et remotus, nuntiaverit, puellam mortuam excitaverit, in aera raperetur, morbos curaret, etc. 3° Nec minùs illustria sunt miracula Vespasiani, qui cæco visum publicè restituit, et alium manu affectum sanavit. 4° Celebrantur etiam Serapidis et Æsculapii sanationes; nempe ad illorum numinum templa undique confluebant ægroti, quorum quamplurimi sanitatem recuperabant. Nec est quòd in dubium ea facta revocentur, quippe quæ narrentur ab historicis profanis optimæ notæ, qui temporum illorum gesta memoriæ tradiderunt : at præsertim Religionis christianæ apologistæ de plerisque nullam movêre suspicionem; illorumque veritatem, non solùm ad abundantiam juris, sed historicorum et criticorum more, paganis concessêre. 1° Tertull. Apolog. c. 22, agnoscit dæmones signis et miraculis et oraculis fidem divinitatis operari; quin etiam exponit modum eorum operationis quoad curationes, prophetias et prodigia. 2° Minutius Felix agnoscit impuros spiritus sub statuis et imaginibus consecratos delitescere; quâ ratione multa eorum explicat prodigiâ. 3° Lactantius de paganismi miraculis loquens, c. 8, ait illa à multis et non dubiis tradi auctoribus, c. 9, ipsorum rationem exponere conatur, et c. 17 : « Dæmones, inquit, « edunt sæpè prodigia, quibus obstupefacti « homines fidem commodent simulacris divi- « nitatis ac numinis : inde est quòd ab augure « lapis novaculâ incisus est, et quòd, » etc. S. Aug. de Civit. Dei lib. 10, c. 16, sic habet : « Illa miracula deorum gentilium quæ com- « mendat historia..... quæ vi ac potestate « dæmonum fieri satis evidenter apparet, » etc.; et lib. 21, c. 6, de iisdem miraculis ait : « Quæ « si negare voluerimus, eidem ipsi cui credi- « mus sacrarum litterarum adversabimur ve- « ritati. » Ergo, etc. (Hæc ideò sat fusè exposuimus ut magis ac magis explicaretur mens SS. PP. circa nostram de potestate dæmonum assertionem.)

Resp. 1° : Demus esse certa et indubitata prodigia : multis erant vestita circumstantiis, quibus ea non fuisse divina attendenti facilè pateret. Primò, alia levia, ridenda, scurrilia sunt; nullos in usus admissa, et Dei gloriæ hominumque utilitati minimè conducentia, v. g., cotis abscissio, barbæ coloris immutatio, gestatio aquæ in cribro, etc. Secundò, varia quæ apud varias paganorum gentes prædicabantur miracula, etsi recepto cultui directè favissent, sibi mutuò tam repugnabant quàm cultus ipsi : atqui cultus unus non erat, alium alii velut Deorum primum et maximum adorabant; erat ergo miraculorum se mutuò elidentium conflictus. Tertiò, multos saltem populos latere non potuit prodigia, quæ apud se jactabantur, splendidissimis revinci Judæorum aut Christianorum miraculis : scilicet in Judæorum circuitu versabantur Ægyptii, Babylonii, Persæ, aliæque gentes tunc temporis nobilissimæ : deinde verò tum famâ publicâ, tum prædicatione Apostolorum et iis quæ ubique patravêre portentis, alias omnes miraculorum gloriâ superavit Religio Christiana. Quartò, eo tempore quo suscitati sunt celebres magici, Apollonius Thyanæus, Peregrinus, quo floruerunt insigniores philosophi, Hierocles, Celsus, Porphyrius, Julianus, qui Christianorum miracula iisdem quæ nunc objiciuntur miraculis impugnabant; nusquàm evidentiùs Christianismi præ paganismo excellentiam divina Providentia demonstravit : testantur enim Minutius Felix, Tertull., Lactant., frequentissimè auditos fuisse dæmones, qui, verbis et imperio cujusvis Christiani, coram ipsis paganis, confiteri cogerentur quid essent, dii scilicet ementiti : solum laudamus Minut. Fel. : « Hæc omnia sciunt pleraque pars vestrûm, ipsos dæmones de semetipsis confiteri, quoties à nobis, verborum et orationis incendiis, de corporibus exiguntur : ipse Saturnus et Serapis et Jupiter et quidquid dæmonum colitis, victi dolore, quod sunt eloquuntur : nec utique in turpitudinem suî, nonnullis præsertim vestrûm assistentibus, mentiuntur : ipsis testibus de se verum confitentibus credite, » etc. : atqui hæc dæmonum suam faliaciam confitentium servitus, hæc Christianorum in ipsos dominatio, manifestum erat paganismi vanitatis argumentum, et certum adversùs miracula quæ jactabat antidotum, siquidem pronum erat ut tribuerentur malis iilis fallacibus geniis, quos agnoscebant ipsi pagani, quibuscum habere commercium legibus civilibus vetitum erat, ita ut pro scelere haberentur magia, goetia, aliæque similes disciplinæ. Ergo, etc. Quintò, tandem, quod omnem aufert controversiam, fiebant in confirmationem religionis evidenter superstitiosæ, impuræ, et

absurdæ : non alius erat ipsorum finis, nisi ut homines in vanis erroribus detinerentur, ut adhærerent Religioni quæ vitiis omnibus habenas laxabat, « ut numina lapides crederentur, « ait Tertull. Apol. c. 22, et Deus verus non « quæreretur. »

Resp. 2° : Meritò adducitur in dubium horum omnium, aut ut factorum, aut ut prodigiorum veritas ; id est, si facta sunt, incertum an prodigia ; si prodigia, non satis certum an facta sint. — Primò, plerùmque agitur de phænomenis naturalibus, rarissimis quidem ac stupendis, quæ imperitæ multitudinis, et ipsorum quandoque sapientum, ob ignorantiam causæ, moverent admirationem : cujus generis erant monstrosi fœtus, vel meteora, qualia multa à recentioribus physicis observata et accuratiùs descripta sunt; sanguinei scilicet, cinerei, vel lapidei imbres, cœlum ardere visum, audita tonitrua sereno cœlo, varia lucis spicula telis hinc et inde vibratis, et pugnantibus turmis similia : atqui in his nihil præter naturæ vim contingebat. At secundò, si quid sit quod legibus physicis effici nequiverit, nullâ satis firmâ auctoritate extitisse probatur. Sunt facta à quibuslibet aliis factis sejuncta; nec prædictionibus quæ antecesserint, nec subsequentibus eventibus nexa; nullis consignata coætaneis monumentis, nec testimonio nixa plurimorum spectatorum, quorum plurimi veritatem sanguine suo testati sint; nec patrata coram adversarum religionum sectatoribus, qui pristinum cultum hoc moti spectaculo deposuerint; nec severo agminis criticorum examine explorata; et per octodecim secula firmâ fide passim credita : uno verbo non habent hanc credibilitatis evidentiam, hunc splendorem, qui in argumentis publicæ et ab omnibus admittendæ religionis requiritur..... Imò vix habuêre fidem historicorum à quibus referuntur; quippe sæpiùs utuntur hâc narrandi formulâ, *ferunt, memorant, fama est;* monent se talibus portentis suam non commodare credulitatem, sed sui muneris esse ea scribere quæ famâ publicâ vulgantur, vera sint necne : ita Titus Liv., Quintus Curt., Tacitus, Suetonius, aliique melioris notæ.

At paulò fusiùs consideranda sunt Æsculapii curationes, facta Vespasiani et Apollonii Thyanæi.

Ad primum quod attinet : 1° Dubium non est in his multa fraude et dolo gesta fuisse ; egenos nempe mercede conductos primùm se ægrotantes, tum sanatos finxisse : quod paganis non semel exprobravêre Christiani, Pseudo-Clemens homil. 9, Origenes lib. 3 contra Celsum ; imò et Aristophanes ipse, licet paganus, in Pluto act. 3, scc. 2. 2° Omnes Æsculapii sacerdotes erant arte medici; nec subitò et sine remediorum applicatione deus iste supplices suos curare consueverat : id agnoscit Lucianus; expressè testantur auctor hom. 9, modò laudatus, et Arnob. lib. 1 contra gentes, qui adversariis objicit, ut factum nullâ ratione inficiandum, ab ipso Jove Capitolino nemini unquàm potestatem factam esse « pustulæ, « reduviæ, aut vocis imperio aut manûs « contrectatione comprimendæ. » 3° Iidem Æsculapio exprobrant sanitatem omnibus ejus supplicibus non fuisse restitutam, sed alios malis suis commori, alios consenescere, alios in pejus abiisse, licet deum precibus fatigarent; uno verbo unum aut alterum fortè curatum, dùm plura millia levamen nullum senserint. 4° Tertull. exponit quo pacto dæmones sanare videantur : « Lædunt, inquit, dehinc remedia « præcipiunt; et postquàm desinunt lædere, « curâsse creduntur. » Contra verò Christus omnes qui se offerebant, ne uno quidem excepto, quovis morborum genere laborantes sanabat, mutos, surdos, cæcos, claudos, leprosos, paralyticos, dæmoniacos, etc. : *pertransivit benefaciendo, et sanando omnes :* porrò moraliter impossibile est, ut, ex infinito ægrotorum promiscuè sumptorum numero, non occurrat aliquis morbo naturaliter insanabili laborans. Deinde res subitò et instantaneè fiebat; tum etiam sanatio perfecta erat, non manca, non concisa, tandem arte medicâ non efficiebatur, adhibendo pharmaca, procreando dolores, naturæ et morbo serviendo, eique suas operationes accommodando, sed *virtus de illo exibat, et sanabat omnes;* loquitur, et morbus evanescit : ergo patet quàm temerè et impiè dictum sit « curationes à Christo peractas, si seorsim con- « siderentur, æquivoca esse miracula; quippe « quarum speciem in aliquibus haberent cura- « tiones ab Æsculapio factæ. » (Thesis Baccal. de Prades.)

Ad secundum : Tradunt quidem Tacitus et Suetonius, auctores coætanei neque fabulosi, (non tamen oculati) Serapidem Alexandrinorum deum Vespasiano curandos dimisisse duos ægros, alium tabe oculorum, alium manûs dolore laborantem, ac præmonuisse quo pacto res esset peragenda. At 1° ea curatio dæmonis potestatem non superabat; auctore enim Tacito, medici Vespasiano testati sunt

ægros insanabiles non esse : porrò, si arte humanâ sanari potuerunt, quantò magis diabolicâ ! 2° Admodùm suspecta miraculi etiam diabolici veritas, cùm omnibus hujus spectaculi actoribus non defuerit fallendi voluntas nec facultas. Voluntas quidem : intererat quippe sacerdotum, qui inde sibi totique Ægypto imperatoris gratiam conciliabant; intererat aulicorum, qui Vespasianum imperatorem optabant; intererat præsertim Vespasiani, qui apud vulgus censendus erat, deorum immortalium judicio, dignus imperio. Neque defuit facultas : nam sacerdotes Ægyptios variarum fraudum exercitatos architectos fuisse constat. Facilè concipitur duos miseros pretio adduci potuisse, ad tentandum dolum, cujus propter imperatoris ac sacerdotum favorem, exitus infelix esse non potuit; ac nullum fuisse laborem plebem Alexandrinam, utpote omnium maximè superstitiosam, decipiendi. Tandem omnes circumstantiæ tales sunt quales eas esse oportuit, si res fraudulenter gesta sit : vim sanandi sibi divinitùs concessam ignorat imperator; at certò sciunt sacerdotes, et ægroti : imperatoris amici et medici de eventu non dubitant; at metuit ipse, ne, si desit speratus effectus, sibi vertatur in ludibrium; attamen, ubi persentit quò tendant hæc exordia, se ad opus tentandum accingit : hæc profectò fraudem nimis redolent.

Ad tertium : 1° Constat ex Philostrato, Apuleio, Luciano, Eusebio, S. Hieronymo, Apollonium apud Ægyptios, Phœnices, Indos, Babylonios, Arabes, diù peregrinatum esse, ut exercitas hìc et ubique magicas artes edisceret, ac reipsà pro vaferrimo mago habitum fuisse, et dùm viveret, et post mortem : aliunde hominem, qui superbiâ tumeret, se orbis universi dominum ac præceptorem jactaret, adorari se ut deum pateretur, conjurationes in auctoritatem publicam cieret, ac tandem impurissimam idololatriam totis viribus confirmaret. Is ergo non fuit quem in patrandis miraculis instrumentum seligere Deus debuerit. 2° Quæ nunc extat tot mirabilibus redundans Apollonii historia, auctore Philostrato, nullam sibi vindicat auctoritatem : nam præsertim contexta est ex commentariis Damidis, Apollonii discipuli, quæ, ab ignoto quodam sibi tradita, Julia Imperatrix, Septimii Severi uxor, Philostrato credidit, ad elaborandam Apollonii historiam, centum annis et ampliùs post ejus obitum; atqui nullâ planè auctoritate constat, vel eas chartas imperatrici oblatas, reipsà fuisse à Damide conscriptas, vel Damidem hunc res non exaggerâsse, vel Philostratum de suo nihil addidisse : præsertim cùm satis apertum sit hanc historiam non aliâ mente editam fuisse, quàm ut deprimeretur Christi gloria, opposito hoc mirificæ virtutis simulacro. Uno verbo, Philostratus est testis unus, minimè coætaneus, supra modum credulus, partium studio laborans, quia idololatriæ sectator; exscriptor Damidis illius, qui et ipse meritò suspectus, aliunde parùm accuratus et sibi non constans : unde ipsius mendacia, contradictiones, ridiculasque nænias ex professo sugillat Eusebius lib. contra Hieroclem, qui Hierocles Christum inter et Apollonium comparationem instituere ausus erat..... Deinde, si tot ac tanta præstitisset Apollonius, quî factum est ut tam paucos numeraverit discipulos et sectatores, ut incunte seculo quarto, nemo jam ipsum coleret, teste Lact. lib. 5, c. 3; et vix aliquam, non dixerim dei aut eximii cujusdam viri, sed philosophi famam haberet? 3° Etsi vera essent quæ de Apollonio narrantur, nihil exhibent quod dæmonum potestatem superet, si tamen puellæ cujusdam resurrectionem excipias : sed utrùm reipsà mortua fuerit, dubium relinquit ipse Philostratus, sic enim loquitur : « Puellam ex- « citavit ex hâc morte quam videbatur oppe- « tiisse. » Ergo, etc.

Quæres, utrùm miracula probent seorsim à prophetiis.

Resp. affirmativè. Licet enim fateamur novum splendorem ex prophetiis mutuari miracula, prorsùs inficiamur à prophetiis vim eorum omnem pendere. Namque 1° Christus, Apostoli, Religionis apologistæ, Tertull., Origenes, etc., modò ad miracula, modò ad prophetias seorsim, et modò ad utrumque simul provocant. Judæi ipsi miracula non attendebant ut prophetiis necessariò conjuncta; et nullibi gentium apparet miraculorum spectatores eorum auctoritatem ab anteriori prædictione suspensam ac religatam credidisse. 2° Miraculum ex se, et antecedenter ad ullius prophetiæ cognitionem, nos in admirationem rapit; penè invitos ad credendum impellit; ex se divinitatis sigillum est, præsertim si sit primi generis. Ergo, etc. 3° Quid aliud est ipsa prophetia quàm miraculum? Ergo non magis miraculum à prophetiâ pendere debet ut probandi vim habeat, quàm miraculum unum ab alio miraculo. 4° Tandem læditur omnipotentia Dei, dùm negatur per actum unicum suam voluntatem certò manifestare posse; et affirmatur prodigia etiam maxima incassùm

patraturus, nisi curaverit præmittere prophetas à quibus prænuntientur. Ergo, etc.

Articulus II.

De prophetiis.

Sectio prima. — *De naturâ, speciebus, possibilitate, claritate vel obscuritate et notis prophetiæ.*

1° Prophetia dicitur, certa prædictio eventûs futuri, qui arte naturali prævisus non sit. Primò, prædictio, id est, declaratio prior eventu; non simplex rerum abditarum, sive præsentium sive præteritarum, revelatio. Secundò, certa, et eventûs arte naturali non prævisi; sicque eximuntur à prophetiarum classe, astronomorum, physicorum, politicorum prædictiones, quarum aliæ sunt probabiles tantùm et conjecturales, nullo veritatis infallibili sensu nixæ; aliæ certæ quidem, sed per experientiam et legum naturalium cognitionem meritò præjudicantur.

2° Jam dictum est prophetiam esse aliquod miraculi genus: scilicet quemadmodùm dantur leges generales communicationis motuum inter corpora, unionis animæ cum corpore; ita etiam datur ordo præfixus, juxta quem fit unio et communicatio veritatis intellectui humano. Legum autem ad hunc ordinem pertinentium hæc videtur esse generalissima, scilicet, mentem humanam, et generatim quamlibet finitam intelligentiam, sine accommodato cognitionis medio, veritatem assequi non posse.

3° Hinc, vel actu datur in rerum naturâ medium cognitionis cum re prænuntiatâ certò connexum, et intelligentiis humanâ superioribus pervium; vel non.... Si posterius, id est, si medium cognitionis, aut non sit, aut finitam intelligentiam superet; aderit prophetia propriè dicta seu primi generis : quæ proinde definiri poterit « prædictio eventûs « qui in causis naturalibus neque prævisus est, « neque prævideri potuit, » v. g., miraculi propriè dicti, aut alterius effectûs liberæ Dei voluntatis..... Si prius, id est, si detur medium cognitionis facultati angelicæ, v. g., proportionatum, habebitur prophetia impropriè dicta seu secundi ordinis, quæ proinde nihil aliud est quàm prædictio eventûs quem intelligentiæ hominе superiores, in causis suis naturalibus, prævidere potuerunt : si quis, v. g., prædiceret terræ motum in certâ Galliæ parte post aliquot annos futurum, illa vaticinatio foret prophetia respectu nostrî, qui adeò remotas hujusmodi phænomenorum causas præcognoscere non possumus, quamvis fortè ea cognitio angelorum aut dæmonum intelligentiam non superaret.

4° Possibilem esse prophetiam nemo sanus negaverit. Quippe à Deo præsciri posse eventus futuros etiam liberos, est dogma, et per se evidens, et universali hominum consensu receptum. Deinde præscitorum à Deo scientiam hominibus communicari posse, sequitur ex possibilitate revelationis : his autem duobus constituitur prophetia. Et reverà ex illâ opinione omnibus insitâ nata est præsagiorum, augurіorum, et omnigenæ divinationis disciplina, ac inventa superstitio multiplex, quâ scientiam futurorum à Deo obtineri crederetur.

5° Quadruplici modo apud veri Dei cultores prophetiæ donum infusum fuisse Scripturæ docent : Primo, per internam inspirationem, mentibus imprimendo certam quarumdam veritatum convictionem; secundo, per claram vocem et familiare colloquium, quo modo Deus cum Moyse conversabatur; tertio, per visionem, quando scilicet vigilans Propheta, et à sensibus abstractus, videt in mente depictas res futuras ut præsentes, cujusmodi visionum innumera sunt exempla apud Isai., Daniel., Ezech., Act. Apost. c. 22, v. 17, et Apocalyp.; quarto, per somnia; qualia experti sunt Jacob, Josephus, Pharao, etc. Quomodò autem possit Propheta divinos afflatus ab humanis cogitationibus, vel divinas visiones à somniantium et amentium ludibriis certò discernere, fatendum est illud nôsse solos eos qui experti sunt. Attamen ex solâ divinæ omnipotentiæ ideâ satis constat Deum exhibere posse evidentissima suæ præsentiæ signa, quibus omnis exulet dubitatio.

6° Prophetia clara, vel obscura, sub variis respectibus dici potest : Primò, ratione suî et verborum quibus constat; obscura est quæ metaphoris, parabolis, allegoriis contexitur; quæ meditatam confusionem offert, aut duplicem sensum, unum proximum, alterum remotum; alium litteralem, alium typicum; secundò, ratione objecti; clara est, quæ rem verisimilem et humanæ rationi congruam prænuntiat; obscura autem, quæ præsagit aliquid in speciem impossibile : *Ecce virgo concipiet et pariet Filium;* tertiò, ratione diversarum personarum obscura est, tum ratione ipsius Prophetæ, qui res symbolis et ænigmatibus velatas, aut eventuum tempora non semper intelligit; tum ratione auditorum aut lectorum, ante eventum; tum ratione illorum qui sunt

eventu posteriores; nimirùm sunt obscuritatis causæ, quas non semper omninò tollit eventus, v. g., metaphoræ confusio, etc.

7° Quod attinet ad veræ prophetiæ notas, si spectatur post epocham ejus executioni præfixam, non aliud requiritur divinitatis signum præter eventûs cum prædictione concordiam, modò sit prophetia propriè dicta. At, vel ante elapsum complementi tempus, characteres habet iis ferè similes quos miraculis assignavimus; alios negativos, si involvat in se, vel tendat ad suadendum, aliquid honis moribus aut legi divinæ jam cognitæ aut rationi ipsi evidenter repugnans; si aliis oraculis splendidioribus impugnetur, aut præmoniti sint testes ei fidem non esse præbendam; si propheta sit mentis impos et fatidico furore correptus, quales erant apud paganos vates et sibyllæ .. Adsunt etiam characteres positivi; nimirùm si anterioribus miraculis, aut jam completis prophetiis, aut alicujus Prophetæ certo divini testimonio, constet afflatu divino donari Prophetam. Multùm etiam valet ad auctoritatem prophetiæ conciliandam, ejus ad gloriam Dei et hominum salutem utilitas, vatis pietas; quanquàm exemplo Balaami notum sit improbos aliquando divinitùs ad edenda vera vaticinia posse compelli.

Sectio II. — *De auctoribus prophetiarum.*

Assertio prima. — *Deus solus esse potest auctor prophetiæ propriè dictæ.*

Prob. 1° ex consensu omnium, Religionem aut agnoscentium aut impugnantium. Scilicet multa esse quorum præsensio ad Deum solum pertineat, agnoscunt Judæi, Christiani, Mahumetani, qui in suæ religionis gratiam prophetias ostentant. Paganorum vates, augures, aruspices, non aliunde quàm à Deo ipso futurorum cognitionem ad se pervenire gloriabantur. Ipsi deistæ et increduli prophetiarum vim omnem infirmare moliuntur ex eo quòd, vel fortuito casu eventus cum prophetiâ consonet, vel minimè concordet, aut tandem naturaliter prævideri potuerit; at nullus propheticam facultatem à Deo, vel à Deo solo, esse negavit: atqui talis consensionis causa sufficiens assignari non potest præter veritatem ipsam. Ergo, etc.

Prob. 2°: A Deo solo prodire potest prophetia propriè dicta, si multa sint quæ creatura neque præscire possit, neque etiam casu prædicere: atqui, etc. Primò, multa nequeunt ab ullâ creaturâ prænosci. Ut enim præmonuimus, ad cognitionem certam necesse est dari medium cùm ipsâ infallibiliter connexum: atqui multa sunt, quæ ejusmodi medium in rerum naturâ aut nullum habent, aut saltem non habent quod sit intelligentiæ finitæ pervium. Sint enim primò, divina consilia, miracula præsertim, et quæ præter naturæ ordinem divinâ voluntate immediatâ et solâ contingunt: atqui apertum est ea prævideri non posse, neque in causis naturalibus, cùm illis non efficiantur; neque in divinâ voluntate, cujus decreta solo Deo manifestante patere possunt. Hinc futurum diluvium, Sodomorum subversio, Christi resurrectio, christianæ Religionis propagatio, aliaque innumera, solo Dei afflatu prædici potuerunt. Sint secundò futuræ, post certa quædam temporum intervalla, mundi in ordine physico conversiones: atqui non semper existit horum cognitionis medium: physicum enim morali connexum est, et naturalis causarum materialium inclinatio potest dirigi, suspendi, vel immutari, tum voluntate divinâ, tum etiam liberis hominum actionibus... Deinde verò, etsi medium existeret, ei percipiendo impar esset plerùmque mens finita: quomodò enim universitatis immensitatem complecti, causas omnes tum numero, tum varietate infinitas, ne unâ quidem vel levissimâ exceptâ, et earum relationes atque concatenationem comprehendere valeret? Hinc extra mentis creatæ aciem positum est, utrùm, v. g., annus abhinc duodecimus erit fructuum ultra modum ferax: hinc vera prophetia fuit somnium Pharaonis, et ejus explicatio. Sint tertiò, futura hominum ignotorum consilia liberrima; et multò magis, quæ ex innumerabilium voluntatum determinationibus liberis, earumque cum infinitis causis physicis conjunctione, pendent, qualia sunt, v. g., fata imperiorum. Vel enim in seipsis, vel in alio cognoscerentur illæ hominum determinationes liberæ: atqui neutrum dici potest. 1° Non in seipsis quatenùs existentibus, cùm nondùm existant. Sed neque in iisdem ut futuris; theologi enim qui censent Deum res in ipsâ earum futuritione cognoscere, hanc ei scientiam ideò tantùm tribuunt, quia Deus est, et infinitam intelligentiam nihil latere potest quod verum sit: sed mens creata est finita. Ergo, etc. 2° Non potest in alio videri: neque in causis creatis, cùm agatur de effectu libero, qui nulli causæ prædeterminatrici necessariò connexus est; neque in præscientiâ divinâ, alioquin Deus ad intelligentiæ suæ sacrarium creaturam admit-

teret, jamque desineret esse cognitio naturalis. Ergo 1° multa sunt quæ nullo modo potest creatura præscire. 2° Eorumdem prædictio in casum fortuitum refundi non potest. Nam 1° nemo sanus fortunæ tribuerit præsentem rerum ordinationem, quia probabilitates infinitæ, et propriæ dictæ certitudini æquivalentes, obstant, quominùs orbis harmonia, vel uno durationis puncto, à casu fortuito exorta sit : atqui pariter contra futuritionem eventûs prædicti sæpè militat probabilitas indefinita : cùm, v. g., non modò facti substantia, sed etiam variæ illius circumstantiæ arbitrariæ, temporis, locorum, personarumve, prænuntiantur; cùm res prædicta à causis numero infinitis pendet, v. g., à determinationibus quamplurium hominum aut ignotorum aut nondùm natorum, quorum proinde tum existentia, tum indoles adhuc incerta est, et ipsa pendens ab aliis causis omninò liberis; cùm multa ab aliquo prædicta sunt, quæ singula eveniunt; cùm res prædicta non modò ita abscondita est, ut eam futuram nemo suspicetur, sed etiam ita vero absimilis, ut ei repugnent omnes quæ ex naturâ possent hauriri notiones : tunc enim unica datur combinatio, quæ prædictionem compleat, at infinitè multiplex quæ possit fallere. Ergo, etc. 2° Inde sequeretur non posse Deum summæ suæ intelligentiæ, ac præscientiæ, dare exteriora signa, quæ essent extra dubitationis aleam posita, quippe quæ semper istâ fortuitæ prædictionis suspicione impugnari possent... Sequeretur inutilem et illusoriam fore propensionem, quæ, viso prophetiæ eventu, nos ad prædictionem in Deum refundendam impellit; atque adeò sentiendum esset contra moralem omnium hominum sensum unanimemque consensum, cujus tamen est in rebus ejusmodi summa auctoritas. Ergo, etc.

Assertio II. — *Angelus aut dæmon potest esse causa efficiens prophetiæ impropriè dictæ.*

Prob. Prophetia impropriè dicta est prædictio effectuum, quorum cum naturalibus causis connexio certa est, sed remotior quàm ut ab humanâ mente possit intelligi : atqui multa sunt ejusmodi. Naturális enim angelorum bonorum, aut etiam malorum, tum intelligentia, tum experientia multa pervadit quæ nobis penitùs occulta sunt. Et verò oculatus eventuum humanorum speculator rerum publicarum inexpectatam conversionem, ex gentium indole et nativo cupiditatum fœtu, præauguratur; tempestates et varia naturæ phænomena solers physicus præsagit, et peritus medicus morborum crises ac periodos : atqui quod, respectu nostrî, non est nisi suspicio et conjectura, respectu angelorum potest esse probabilitas et scientia certitudini satis proxima; adest enim ipsis experientia annosa, incessabilis et constans rerum investigatio, naturæ subtilitas quâ omnia penetrant, et possunt infinitis propè locis brevissimo temporis momento præsentes se sistere : atqui hæc, multa et facilia sunt rerum notitiam comparandi media. Ergo angelis suppetit edendæ prophetiæ impropriè dictæ materia sufficiens.

Annotemus tamen quòd, etiamsi ex iis cognitionibus dari possit prædictioni locus, ea tamen prædictio à certâ et infallibili præsensione nunquàm orietur, nisi Deus dederit. Nam 1° liberæ mentis nostræ cogitationes, et quidquid ab eis pendet, in nullâ causâ naturali continentur, sed à solo voluntatis arbitrio, sine ullâ necessariâ antecessione, procedunt. 2° Effectus ipsi naturales cognosci non possunt, scientiâ absolutâ et quæ sit ab omni prorsùs conditione independens : nam, licet, v. g., terræ fertilitas aut improvisus tremitus habeant causas immediatè physicas, tamen ita contingentes sunt ut impediri possint, sive à Deo sine miraculo, sed speciali causarum naturalium directione; sive ab hominibus ipsis, v. g., fructuum ubertas regionis devastatione, et terræ motus effossione subterraneâ. Ergo nunquàm habent infallibiliter certam scientiam, sed à liberâ Dei, et quandoque hominum ipsorum, dispositione dependentem. Non tamen falluntur boni angeli, quia, nisi ipsis luceat specialis revelatio, à judicio absoluto se cohibent; sæpè autem decipiuntur dæmones, quòd à sapientiâ divinâ se removeant, eamque nolint attendere.

Sectio III. — *De auctoritate prophetiæ.*

Assertio. — *Prophetia propriè dicta per se probandi vim habet, nec fieri potest in confirmationem erroris : item prophetia impropriè dicta, si debitis vestiatur circumstantiis.*

Prob. prima pars : Nam ex dictis prophetia propriè dicta est miraculum primi generis, necessarium supremæ intelligentiæ argumentum; habenda proinde ut loquela Dei et voluntatis ejus sigillum exterius : atqui hinc sequitur pati non posse Deum eam falsitati favere, ut confectum est ubi de miraculis ergo, etc. Et reipsà certum est nos, viso pro-

phetiæ eventu, non minorem quàm viso miraculo admirationem et stuporem experiri, nec minorem ad credendum propensionem : eadem datur probabilitas Deum per prophetam ac per thaumaturgum loqui : existit eadem securitas, adeòque eadem obligatio ea quæ annuntiantur Dei mandata sectandi : tandem non majora sunt in uno quàm in altero casu erroris devitandi media. Ergo, etc. — Secunda pars satis sequitur ex jam dictis, tum eò loci, tum ubi de miraculis. Addere possumus omnium gentium fidem et consensionem.

Obj. 1° : Probare non potest prophetia etiam propriè dicta, nisi constet eam à Deo ipso immediatè prodire : atqui nunquàm constare potest, etc. Nam minimè repugnat dæmonem, audientem futura quæ Dei instinctu verus Propheta (in Judæâ, v. g.) renuntiat, eadem alibi (Romæ scilicet) nomine suo et in erroris confirmationem tradere : quod reipsà fieri testatur Tertull. in Apolog. : « Dispositiones etiam « Dei et tunc Prophetis concionantibus excepe- « runt, et nunc locutionibus resonantibus « carpunt; ita ut et hinc sumentes quasdam « temporum sortes, æmulentur divinitatem, « dùm furantur divinationem. » Idem agnoscit etiam S. Aug. lib. de Divinat. dæmon. : « Dæmones de altitudine prophetiæ, quam « Deus per sanctos operatur, aliquid audiunt « ut prænuntient; et cùm ea prædicunt quæ « indè audiunt, non fallunt neque falluntur; « veracissima enim sunt et angelica, et prophe- « tica oracula, » etc. Ergo, etc. 2° Neque etiam hominibus constare potest, an ex dubiâ vel certâ cognitione loquatur Propheta; fieri enim potest dæmones id quod ex merâ conjecturâ assequuntur, ut omninò certum et indubiè futurum tradere; v. g., quæ ipsi aliquando facere sibi proponunt, quæ ex naturalibus signis prænoscunt, quæ ex conceptis exteriùsque manifestatis hominum cogitationibus eos aliquando facturos augurantur, quæ ipsi peccatoribus suasuri sunt et ab ipsis patranda ex eorum moribus certò conjiciunt. Atqui, si in illis casibus prædictioni consonet eventus, videbitur adfuisse prophetia propriè dicta, quæ ex certâ et securâ futuri præsensione oriatur. Ergo, etc.

Resp. 1° generatim à principiis jam positis nunquàm esse discedendum : scilicet primò quòd repugnet Deum in iis rerum adjunctis constitui, in quibus non possit infinitam suam præscientiam certò manifestare (quod attributum, post omnipotentiam, alterum est, quo potissimùm gloriatur, ac sese præ gentium numinibus extollit) : atqui tamen, si pati posset Deus assumptas hypotheses ad actum reduci, jam, etc., quandoquidem semper fieri posset objecta ratiocinatio, idemque dubium moveri. Deinde hinc vana et illusoria fieret propensio omnibus hominibus ad credendum prophetiis indita, siquidem proposita dubia semper darent sufficientem ei repugnandi causam, et semper impelleremur ad credendum, quin unquàm credendum esset. Prætereà fictitias illas possibilitates vinceret semper probabilitas præcepti, quo ad credendum doctrinæ prophetiis confirmatæ tenceremur; adeòque strictum esset, urgeretque præceptum errorem, si error esset, amplectendi. Tandem ultima omnium ratio est providentia Dei, quam si sustuleris, tota jam collabitur Religio.

Respond. 2° ad primum : Non aliæ sunt subreptæ à dæmonibus prophetiæ, quàm quæ Messiæ adventum et idololatriæ oraculorumque destructionem pronuntiabant; hæc autem, ut ait S. August., « quasi prædicere voluerunt ne « ignari victique putarentur. Quid ergo mirum, « pergit, si, jam imminente templorum aut si- « mulacrorum eversione quam Prophetæ sum- « mi Dei tantò ante prædixerant, Serapis dæ- « mon alicui cultorum suorum hoc de proxi- « mo prodidit, ut suam quasi divinitatem rece- « dens vel fugiens commendaret?... Cur non « etiam ipsos compertum prædicere sineret « Deus, ut inde clariùs appareret eos hæc an- « tea, vel minimè credidisse, vel suis cultori- « bus annuntiare timuisse? » Igitur quâ ætate totus orbis in expectatione Messiæ versabatur, quâ Judæi varias apud gentes deportati, suarum ibi prophetiarum famam sparserant, dæmonibus permissum est nonnihil paulò ante eventum prædicere, quod quidem vix ut prophetia impropriè dicta tunc haberi posset. Deinde prædictiones istæ, futuri mox dæmonum exitii, ab ipsis dæmonibus editæ magis in ipsorum dedecus quàm laudem, in erroris revelationem quàm confirmationem, fuisse videntur; ut enim contra paganos arguebat adhuc S. Aug., « vel dii vestri eventum illum, ante tempus « quo fuit à veris Prophetis, vel etiam à se- « ipsis, prædictus, ignorabant; et tunc non « sunt veri dii : aut noverant, nec credebant; « adeòque fallebantur, iterùmque dii non « sunt : aut credebant, sed revelare noluc- « runt, ne Prophetis, qui priùs nuntiaverant, « auctoritatem adderent, cultum suum ipsi- « met disperderent et templa adoratoribus « vacuarent; et tunc suam imbecillitatem,

teret, jamque desineret esse cognitio naturalis. Ergo 1° multa sunt quæ nullo modo potest creatura præscire. 2° Eorumdem prædictio in casum fortuitum refundi non potest. Nam 1° nemo sanus fortunæ tribuerit præsentem rerum ordinationem, quia probabilitates infinitæ, et propriæ dictæ certitudini æquivalentes, obstant, quominùs orbis harmonia, vel uno durationis puncto, à casu fortuito exorta sit : atqui pariter contra futuritionem eventûs prædicti sæpè militat probabilitas indefinita : cùm, v. g., non modò facti substantia, sed etiam variæ illius circumstantiæ arbitrariæ, temporis, locorum, personarumve, prænuntiantur; cùm res prædicta à causis numero infinitis pendet, v. g., à determinationibus quamplurium hominum aut ignotorum aut nondùm natorum, quorum proinde tum existentia, tum indoles adhuc incerta est, et ipsa pendens ab aliis causis omninò liberis; cùm multa ab aliquo prædicta sunt, quæ singula eveniunt; cùm res prædicta non modò ita abscondita est, ut eam futuram nemo suspicetur, sed etiam ita vero absimilis, ut ei repugnent omnes quæ ex naturâ possent hauriri notiones : tunc enim unica datur combinatio, quæ prædictionem compleat, at infinitè multiplex quæ possit fallere. Ergo, etc. 2° Inde sequeretur non posse Deum summæ suæ intelligentiæ, ac præscientiæ, dare exteriora signa, quæ essent extra dubitationis aleam posita, quippe quæ semper istâ fortuitæ prædictionis suspicione impugnari possent... Sequeretur inutilem et illusoriam fore propensionem, quæ, viso prophetiæ eventu, nos ad prædictionem in Deum refundendam impellit; atque adeò sentiendum esset contra moralem omnium hominum sensum unanimemque consensum, cujus tamen est in rebus ejusmodi summa auctoritas. Ergo, etc.

Assertio II. — *Angelus aut dæmon potest esse causa efficiens prophetiæ impropriè dictæ.*

Prob. Prophetia impropriè dicta est prædictio effectuum, quorum cum naturalibus causis connexio certa est, sed remotior quàm ut ab humanâ mente possit intelligi : atqui multa sunt ejusmodi. Naturâlis enim angelorum bonorum, aut etiam malorum, tum intelligentia, tum experientia multa pervadit quæ nobis penitùs occulta sunt. Et verò oculatus eventuum humanorum speculator rerum publicarum inexpectatam conversionem, ex gentium indole et nativo cupiditatum fœtu, præauguratur; tempestates et varia naturæ phænomena solers physicus præsagit, et peritus medicus morborum crises ac periodos : atqui quod, respectu nostrî, non est nisi suspicio et conjectura, respectu angelorum potest esse probabilitas et scientia certitudini satis proxima; adest enim ipsis experientia annosa, incessabilis et constans rerum investigatio, naturæ subtilitas quâ omnia penetrant, et possunt infinitis propè locis brevissimo temporis momento præsentes se sistere : atqui hæc, multa et facilia sunt rerum notitiam comparandi media. Ergo angelis suppetit edendæ prophetiæ impropriè dictæ materia sufficiens.

Annotemus tamen quòd, etiamsi ex iis cognitionibus dari possit prædictioni locus, ea tamen prædictio à certâ et infallibili præsensione nunquàm orietur, nisi Deus dederit. Nam 1° liberæ mentis nostræ cogitationes, et quidquid ab eis pendet, in nullâ causâ naturali continentur, sed à solo voluntatis arbitrio, sîne ullâ necessariâ antecessione, procedunt. 2° Effectus ipsi naturales cognosci non possunt, scientiâ absolutâ et quæ sit ab omni prorsùs conditione independens : nam, licet, v. g., terræ fertilitas aut improvisus tremitus habeant causas immediatè physicas, tamen ita contingentes sunt ut impediri possint, sive à Deo sine miraculo, sed speciali causarum naturalium directione; sive ab hominibus ipsis, v. g., fructuum ubertas regionis devastatione, et terræ motus effossione subterraneâ. Ergo nunquàm habent infallibiliter certam scientiam, sed à liberâ Dei, et quandoque hominum ipsorum, dispositione dependentem. Non tamen falluntur boni angeli, quia, nisi ipsis luceat specialis revelatio, à judicio absoluto se cohibent; sæpè autem decipiuntur dæmones, quòd à sapientiâ divinâ se removeant, eamque nolint attendere.

Sectio III. — *De auctoritate prophetiæ.*

Assertio. — *Prophetia propriè dicta per se probandi vim habet, nec fieri potest in confirmationem erroris : item prophetia impropriè dicta, si debitis vestiatur circumstantiis.*

Prob. prima pars : Nam ex dictis prophetia propriè dicta est miraculum primi generis, necessarium supremæ intelligentiæ argumentum; habenda proinde ut loquela Dei et voluntatis ejus sigillum exterius : atqui hinc sequitur pati non posse Deum eam falsitati favere, ut confectum est ubi de miraculis ergo, etc. Et reipsà certum est nos, viso pro-

phetiæ eventu, non minorem quàm viso miraculo admirationem et stuporem experiri, nec minorem ad credendum propensionem : eadem datur probabilitas Deum per prophetam ac per thaumaturgum loqui : existit eadem securitas, adeòque eadem obligatio ea quæ annuntiantur Dei mandata sectandi : tandem non majora sunt in uno quàm in altero casu erroris devitandi media. Ergo, etc. — Secunda pars satis sequitur ex jam dictis, tum eò loci, tum ubi de miraculis. Addere possumus omnium gentium fidem et consensionem.

Obj. 1° : Probare non potest prophetia etiam propriè dicta, nisi constet eam à Deo ipso immediatè prodire : atqui nunquàm constare potest, etc. Nam minimè repugnat dæmonem, audientem futura quæ Dei instinctu verus Propheta (in Judæâ, v. g.) renuntiat, eadem alibi (Romæ scilicet) nomine suo et in erroris confirmationem tradere : quod reipsà fieri testatur Tertull. in Apolog. : « Dispositiones etiam « Dei et tunc Prophetis concionantibus excepe- « runt, et nunc locutionibus resonantibus « carpunt; ita ut et hinc sumentes quasdam « temporum sortes, æmulentur divinitatem, « dùm furantur divinationem. » Idem agnoscit etiam S. Aug. lib. de Divinat. dæmon. : « Dæmones de altitudine prophetiæ, quam « Deus per sanctos operatur, aliquid audiunt « ut prænuntient; et cùm ea prædicunt quæ « indè audiunt, non fallunt neque falluntur; « veracissima enim sunt et angelica, et prophe- « tica oracula, » etc. Ergo, etc. 2° Neque etiam hominibus constare potest, an ex dubiâ vel certâ cognitione loquatur Propheta; fieri enim potest dæmones id quod ex merâ conjecturâ assequuntur, ut omninò certum et indubiè futurum tradere; v. g., quæ ipsi aliquando facere sibi proponunt, quæ ex naturalibus signis prænoscunt, quæ ex conceptis exteriùsque manifestatis hominum cogitationibus eos aliquando facturos augurantur, quæ ipsi peccatoribus suasuri sunt et ab ipsis patranda ex eorum moribus certò conjiciunt. Atqui, si in illis casibus prædictioni consonet eventus, videbitur adfuisse prophetia propriè dicta, quæ ex certâ et securâ futuri præsensione oriatur. Ergo, etc.

Resp. 1° generatim à principiis jam positis nunquàm esse discedendum : scilicet primò quòd repugnet Deum in iis rerum adjunctis constitui, in quibus non possit infinitam suam præscientiam certò manifestare (quod attributum, post omnipotentiam, alterum est, quo potissimùm gloriatur, ac sese præ gentium numinibus extollit) : atqui tamen, si pati posset Deus assumptas hypotheses ad actum reduci, jam, etc., quandoquidem semper fieri posset objecta ratiocinatio, idemque dubium moveri. Deinde hinc vana et illusoria fieret propensio omnibus hominibus ad credendum prophetiis indita, siquidem proposita dubia semper darent sufficientem ei repugnandi causam, et semper impelleremur ad credendum, quin unquàm credendum esset. Præterea fictitias illas possibilitates vinceret semper probabilitas præcepti, quo ad credendum doctrinæ prophetiis confirmatæ teneremur; adeòque strictum esset, urgeretque præceptum errorem, si error esset, amplectendi. Tandem ultima omnium ratio est providentia Dei, quam si sustuleris, tota jam collabitur Religio.

Respond. 2° ad primum : Non aliæ sunt subreptæ à dæmonibus prophetiæ, quàm quæ Messiæ adventum et idololatriæ oraculorumque destructionem pronuntiabant; hæc autem, ut ait S. August., « quasi prædicere voluerunt ne « ignari victique putarentur. Quid ergo mirum, « pergit, si, jam imminente templorum aut si- « mulacrorum eversione quam Prophetæ sum- « mi Dei tantò ante prædixerant, Serapis dæ- « mon alicui cultorum suorum hoc de proxi- « mo prodidit, ut suam quasi divinitatem rece- « dens vel fugiens commendaret?... Cur non « etiam ipsos compertum prædicere sineret « Deus, ut inde clariùs appareret eos hæc an- « tea, vel minimè credidisse, vel suis cultori- « bus annuntiare timuisse? » Igitur quâ ætate totus orbis in expectatione Messiæ versabatur, quâ Judæi varias apud gentes deportati, suarum ibi prophetiarum famam sparserant, dæmonibus permissum est nonnihil paulò ante eventum prædicere, quod quidem vix ut prophetia impropriè dicta tunc haberi posset. Deinde prædictiones istæ, futuri mox dæmonum exitii, ab ipsis dæmonibus editæ magis in ipsorum dedecus quàm laudem, in erroris revelationem quàm confirmationem, fuisse videntur; ut enim contra paganos arguebat adhuc S. Aug., « vel dii vestri eventum illum, ante tempus « quo fuit à veris Prophetis, vel etiam à se- « ipsis, prædictus, ignorabant; et tunc non « sunt veri dii : aut noverant, nec credebant; « adeòque fallebantur, iterùmque dii non « sunt : aut credebant, sed revelare noluc- « runt, ne Prophetis, qui priùs nuntiaverant, « auctoritatem adderent, cultum suum ipsi- « met disperderent et templa adoratoribus « vacuarent; et tunc suam imbecillitatem,

« quæ tam adversos casus repellere non vale-
« ret, arguunt. » Præterea quæ causa à templis discedendi, si veri dii sint? Numquid humano cultu, qui ordini necessariò conformis est, potest Deus aliquandò non delectari? Jam verò ex eo quòd, ita permittente Deo, dæmon aliquibus veris prophetiis abusus sit, cùm nullum esset deceptionis periculum, cùm plurima essent iis prædictionibus admixta quæ errorem ab attentis et paululùm cautis arcerent, minimè sequitur idem aliis in circumstantiis à Deo permittendum. Ergo, etc.

Ad secundum: Ex eo quòd de hâc vel illâ prædictione forsan dubium sit an à Deo solo oriatur, malè infertur nullam esse cujus divinitas certò pronuntiari queat; quemadmodùm an pondus mille librarum homo possit attollere est fortè dubitandi locus, non est an decem milie possit. Itaque si forsitan, in ratione prædictionis exclusivè Deo competentis, dubia sint ea quæ in objectione recensentur, alia profectò sunt et plurima quæ dæmonum intelligentiâ longè superiora esse certum est: et ea sunt objecta quæ ad prophetiam propriè dictam pertinent. Requirimus ergo factum, quod vel in se, vel in aliquâ circumstantiâ dæmon ne quidem subodorari potuerit, cujus nulla detur in naturâ notio etiam conjecturalis; requirimus rem diutissimè ante eventum prænuntiari; pendere à circumstantiis planè arbitrariis, omninò improbabilibus et numero penè infinitis; eas circumstantias ipsas pendere à liberis Dei aut creaturarum determinationibus; posse non uno aut altero modo contingere, sed innumeras pati combinationes; et tamen eam præcisè describi quæ obtinebit: in his et similibus constituitur juxta nos prophetia propriè dicta, quam vel ipso casu fortuito à dæmone proferri posse omninò inficiamur. In exemplum esto translatio imperii Assyriorum ad Persas, appellato nominatim Cyro duce expeditionis, ducentis annis antequàm nasceretur Cyrus.

Inst.: Quædam prophetiæ, licet temerè editæ, quandoque causæ eventuum extiterunt; talis est prophetia de altari erecto in Bethel à Jeroboamo, quæ à Josiâ pio principe illius non ignaro fuit impleta: idem sæpiùs factum indicant Evangelistæ, his verbis: *Quod factum est ut adimpleretur quod dictum est per Propheiam*, etc.: atqui hæc loquendi ratio indicio est rem faciendam non fuisse, nisi præextitisset prophetia; factam tamen, ne prophetiæ deesset eventus. Ergo, etc.

Resp. 1°: Esto forsitan hoc de uno aut altero vaticinio dici possit, at certè, ad explicandas omnes quæ infra referuntur à nobis prophetias, ea ratio non valet: quot enim versantur circa eventus gravissimi momenti, quos impleverunt viri prophetiarum omninò ignari, aut incogitantes, aut etiam reluctantes! Quinimò videmus ipsos prophetas aliquando vaticiniorum suorum adimpletioni obstitisse: v. g., Jeremias, licet contra Sedeciam, urbem ac templum tam dira vaticinatus, regi dedit hoc consilium: *Si profectus exieris ad principes regis Babylonis, vivet anima tua, et civitas hæc non succendetur igni; si autem non exieris, tradetur civitas.* 2° In citatâ Evangelistarum phrasi, particula *ut* minimè designat hominum prophetiam implere volentium intentionem, sed providentiam omnia ad fines suos ordinantem: numquid enim cùm à frangendis Christi cruribus abstinuêre tortores, intendebant hoc implere vaticinium: *Os non comminuetis ex eo;* aut Herodes innocentium cæde, istud: *Vox in Ramâ audita est, Rachel plorans filios suos?* etc.

Inst.: Apud gentiles extitêre oracula quibus futuri arcana pandebantur: atqui tamen falsa erat ipsorum religio: ergo fieri possunt prophetiæ in erroris confirmationem; adeòque nihil probant.

Respondeo 1°: Oracula in gratiam religionis evidenter absurdæ edita sunt. 2° Non erant nisi, vel rerum occultarum ac sensibilium revelationes, quæ dæmonis scientiam non superant; vel incertæ futurorum, quæ probabiliter conjici poterant, prænuntiationes; vel si spectarent eventus remotissimos, aut etiam non longè dissitos, sed maximè implicatos, quales sunt imperiorum vicissitudines, erant responsa amphibologica, et in utrumque eventum versatilia: nulla igitur inter prophetias et oracula paritas

Obj. 2°: Ut prophetiæ probandi vim haberent, deberent clarum quid et determinatum sonare: atqui non, etc. Præterea prophetia attendi potest vel tempore promulgationis, vel à promulgatione ad eventum, vel ipso eventûs tempore: porrò in primâ epochâ, cùm obscura sit, fatuorum et somniantium more loquitur Propheta: in secundâ sterilis est et inutilis: in tertiâ pariter, siquidem, cùm hucusque non intellecta supponatur, unusquisque eam quovis eventu completam esse jactitare poterit. Ergo, etc.

Tandem ut aliquam sibi in me auctoritatem vindicaret prophetia, inquit J.-J. Rousseau, « oportuisset me fuisse prophetiæ auditorem, « tum ipsius eventûs spectatorem; ac tandem « mihi evidenter demonstrari prophetiam non

« potuisse fortuito casu cum eventu conso-
« nare. » Atqui tria hæc simul concurrere impossibile est. Ergo, etc.

Resp. ad primum : Nego minorem; falsum est prophetias semper et in omnibus suis adjunctis obscuras esse et indeterminatas : ad illas, v. g., attendatur quibus prænuntiantur captivitatis Babylon. auctor, duratio, finis et liberator; interitus Ninive et Tyri excidium; monarchiæ Assyriorum, Persarum et Græcorum fata, etc.; sanè in iis vel persona, vel tempus, vel locus, vel plura ex iis simul perspicuè determinantur, ac notoriam efficiunt prophetiæ completionem, ubi contingit.

Ad secundum : 1° Propheta non tantùm verba et voces profert, sed propositiones quarum sensus, sin planè et perfectè comprehenditur, obscurè saltem et quasi per caliginem videtur; imò plerùmque inseritur incisum aliquod peculiarem circumstantiam disertè enuntians : ergo non amentium ore loquitur. 2° Prophetia, quæ ad eventum usque remansisset, quoad omnes circumstantias intellecta, posset nihilominùs non esse planè inutilis; si nempe, ut plerùmque fit, Dei reverentiam ac timorem, si bonitatis ejus et clementiæ sensum generaliter saltem insinuat, sive faustum quid, sive infaustum prænuntiet. 3° Licet non perspicuè intellecta, non ideò tamen foret ad omnes eventus versatilis : quippe dabitur eventus præter omnem spem ac verisimilitudinem, quo enucleabitur prophetia hactenùs non intelligibilis; de quo sit idem judicium, ac de ænigmate, quod ignoranti absurdum partibusque repugnantibus constans, scienti autem facile et apertum videtur.

Ad tertium : 1° Minimè necessarius est triplicis illius circumstantiæ concursus : nulla enim de auctoritate prophetiæ dubitandi ratio superest, si eventûs longè ante meam ætatem prædicti testis sim, modò vaticinium ipsum libris authenticis, nec unquàm interpolatis consignatum, ad me devenerit : vel, etiamsi nec prophetiam audiverim, nec eventum viderim, modò mihi constet indubiè tum de prophetiæ, tum de facti, quo completur, existentiâ. Quinimò eò nobilior est et quasi divinior prophetia, quò antiquior et longiori intervallo ab eventu dissita : etenim, si, quando apud Persas gentem hactenùs obscuram regnum auspicatus est Cyrus, prædixisset aliquis fore ut Babylonem urbem immensam et potentissimi imperii caput expugnaret, Judæisque exulibus Palæstinam remeandi templique restaurandi potestatem faceret, is meritò vates habitus fuisset divinitùs afflatus; atverò, si ducentis annis ante Cyri nativitatem, non solùm eventus illi prænuntiati et accuratè descripti fuerint, sed et Cyrus suo omine appellatus, quid ejusmodi vaticinio splendidius, quid luculentius ad prodendam vim divinam excogitari possit? 2° Negamus tria hæc simul reperiri non posse : plurima tum in veteri tum in novo Testamento vaticinia leguntur, quorum quidem, simul et ipsorum eventûs, iidem homines testes extiterunt. Quot sunt quorum Moyses et Josue fuerunt prophetæ simul et ministri! Nulla ferè patrabant miracula quæ prænuntiata non forent : alia passim exempla laudari possent. Et in novo Testamento nonne in primis habemus mortem, resurrectionem, ascensionem Christi, ab eodem prænuntiatam Apostolis, et ab Apostolis conspectam? Quod additur (nullam esse prophetiam cujus eventus in casum fortuitum refundi non possit) et supra confutatum est, et à sanâ ratione prorsùs alienum; hinc enim sequeretur omninò nihil excogitari posse, quod aliquam sive in Deo, sive in homine, providentiam demonstraret.

Ex jam disputatis satis evoluta, et probata, manet quæstio juris, utrùm scilicet Deus homines alloqui possit, eisque suam revelationem per indubios facilesque characteres certò demonstrare. Quin etiam minimè incredibilis effecta est existentia Religionis alicujus positivæ, quæ Religionem naturalem evolveret, perficeret, aut etiam prætergrederetur. Itaque via munita est ad explanationem quæstionis facti, utrùm Deus reipsà locutus sit; utrùm aliquando, et quibusnam, facta fuerit Religionis positivæ significatio. (Ex Theol. Rotom. de ver. Relig. t. 1, p. 127 et seqq.)

---

§ 5. — De religione primitiva.

1° Non vacat cum illis disputare qui, religionis omnis, etiam naturalis, hostes, ejus originem, alii ab ignorantiâ, alii à terrore, hi à cupiditatibus, illi ab arte politicâ deducere conati sunt, et mille incohærentia, sibique invicem adversa commentiuntur.

2° Neque multùm laborabimus in refellendis iis, qui censent primam omnium religionem fuisse idololatriam et polytheismum, eò quòd fingant genus humanum è naturæ manibus, brutum ferè et nonnisi impeditis facultatibus donatum, prodiisse, atque ideò nonnisi multorum seculorum tractu, et longo ratiociniorum flexu, ad notionem unius supremi Numinis

assurgere potuisse. Nos autem, qui naturam (1) non novimus, benè verò auctorem naturæ sapientissimum, credimus ipsum homini ea dona, eas notiones primùm contulisse, quæ animum ad verum et rectum inclinarent ; dicimus cum Tertull. : « In quantum falsum est corruptio « veri, in tantum præcedat necesse est veri- « tas falsum... » Assentimur philosophorum, historicorum, poetarum ipsorum auctoritati, qui fidem unius summi Numinis universorum conditoris ac rectoris, primigenium et generale dogma fuisse testantur, qui apud omnes gentes manifesta illius fidei vestigia exhibent ; et, apud Græcos ac Romanos potissimos superstitionis auctores tempus assignant, quo Deum unum adorarent... Tandem censemus, nativâ hominis in depravationem propensione, idololatriam ac polytheismum facilè debuisse ex ignorantiâ et cupiditatibus oriri ; dùm à contrario naturæ adversaretur, ut, solâ rationis auctoritate, ab errore, sensibus cupiditatibusque grato, fieret ad austeram veritatem regressus, ut facilè patet ex paganorum in priscis superstitionibus pertinaciâ, non obstantibus Apostolorum prædicatione et miraculis.

3° Adversùs naturalismi præcones, negamus religionem primorum gentis humanæ parentum fuisse *merè naturalem* ; hoc utroque sensu, 1° quòd non alio quàm rationis auxilio sit hausta ; 2° quòd non aliam quàm rationis doctrinam contineret. Nam hominum protoparentem eo instanti quo à Deo conditus est, soli suæ rationis imperio derelictum fuisse nemo sanus crediderit : ratio enim est mera facultas, quam exercere nondùm noverat, cujus non poterat fieri nisi per exercitium conscius, et per quam lentissimè adrepsisset ad verum ; atque ita diù remansisset, aut religionis expers, aut falsæ addictus. Ergo oportuit ut Deus ipse rationem actuosam redderet, versùs objecta convenientia dirigeret ; ut dùm oculos admirabili naturæ spectaculo percellebat, primam ei tum conditoris, tum suî ipsius cognitionem infunderet, et amoris, gratitudinis ac reverentiæ sensus cordi ejus imprimeret : et proinde vel ab initio sese per internam revelationem manifestaret. Et verò supra probatum est quàm utilis ac propè necessaria fuerit, ætate Moysis et Christi religionis etiam merè naturalis externa per auctoritatem Dei revelantis promulgatio ; atqui ex allatis argumentis pleraque conficiunt non minùs opportunam fuisse, ad præcavendos errores, quàm ad eosdem reparandos, expressam revelationem ; ergo, etc.

4° Neque interiùs tantùm et organo rationis hominem Deus edocere dignatus est, sed etiam revelationem exteriorem concessit : existunt nimirùm annales antiquissimi, veraces, authentici ; qui, cùm res ab ipso fonte repetant, simul et religionis, et primarum familiarum, quæ orbem incoluerunt, historiam exhibent ; atqui in illis narratur, quâ familiaritate Deus hominem recens formatum alloqueretur et edoceret.

5° Hæc revelatio licet sensibilis, nec scripta, nec, ut videtur, ulli exteriori monumento consignata est ; ejus sine corruptelâ servandæ medium aliud non fuit, quàm oralis et domestica traditio, quæ religionis complexionem more hæreditatis paternæ à generatione ad generationem transferret ; et jam, ab iis ipsis temporibus, elucebat divinæ Providentiæ consilium, religionem auctoritatis viâ, non scientificæ disquisitionis ope, propagandi. Primigenia hæc revelatio non alio attestationis medio indiguit, præter internam conscientiam actionis Dei mentem suâ revelatione afficientis, aut exterioris ejus locutionis sensationem. Si tamen prodigiis opus fuisset, homini nuper creato miraculum erat suî ipsius existentia, rerum omnium ordo visibilis ; imò ordo ille quid admirabilius videri debuit ipsâ derogatione ; prius enim fuit legum generalium constantiam experiri, quàm earumdem interruptione percelli.

6° Interea, cùm impietate hominum vel incuriâ obscurarctur et sensim evanesceret vera religio, ipsi variis in circumstantiis succurrit Dei benignitas. Sic primùm Noemicam familiam, à communi generis humani naufragio ereptam, suis promissis consolatus est, eique et filiis præcepta legis naturalis expressâ voce denuntiavit. Tum elapsis quibusdam seculis, famulatui suo et religionis observationi specialiter Abrahamum ejusque posteros addictos voluit, inito pacto quod solemni ritu et jurejurando sancitum est.

7° Sicut alia quævis, hæc primæva religio parte duplici constabat, aliâ dogmaticâ, aliâ practicâ. Dogmatum omnium fundamentum erat, fides unius Dei, rerum omnium conditoris, ac supremi moderatoris ; eam fidem, non contemplativo solùm et jejuno documento, sed practicâ quâdam ac sensibili ratione, præsentem exhibebat recentis creationis memoria ; quippe Dei à semetipso ante tempora existentis asseitas pate-

(1) Etiam admisso eo quem vocant *naturæ statu*, cùm hominis essentia animam cogitantem et rationalem complectatur, patet conditionem hominis naturalem fuisse ut cogitet et ratiocinetur.

ipso creationis actu; omnipotentiam et fœcunditatem loquebatur vox quæ omnia produxerat è nihilo : liberam se ac supremam, tum suorum actuum, tum subjectæ materiæ dominam arguebat voluntas : vires non impetu cæco profundendo, sed deliberatè quando et quomodò luberet, exerendo : aquæ, terra, aer, jussa producere animalia et plantas absque solaribus radiis virentes, lumen ipsum sole et sideribus prius, nativam elementorum sterilitatem et causarum secundarum à primâ causâ dependentiam demonstrabant. Ad hæc in formâ hominis ad imaginem ac similitudinem Dei plasmati eminebat ejus dignitas, atque super animantibus præstantia : *inspiratio spiraculi vitæ* in corpus limo confictum, animam significabat à corpore distinctam. Atverò, cùm obcæcati homines et prædictorum documentorum oblivios, ex ordinis instituti stabilitate ipsum, et semper, et necessariò, extitisse sibi persuaderent, atque in siderum et elementorum adorationem proni impellerentur, Deus hunc, quem insanè venerabantur, ordinem voluit aliquandiù perturbatum, legesque hactenùs constantes abrupit, invecto universali diluvio : simul in homines reos animadvertens, ac apud superstites eorumque posteros sopitum suæ providentiæ sensum resuscitans immenso terribilis vindictæ monumento.

His porrò dogmatibus, ad ordinem naturalem spectantibus accedebant alia præstantiora et supra naturam posita; quæ attinerent 1° ad statum perfectionis et felicitatis quem Adam primùm sortitus erat, et ad ejusdem lapsum, omniumque simul posterorum ruinam; 2° ad generis humani reparationem, seu fœdus reconciliationis per mediatoris alicujus merita ineundæ; 3° ad conditiones hujus fœderis, nimirùm fidem in mediatorem illum habendam, agendam pœnitentiam, servandamque legibus divinis obedientiam. Hæc autem, licet non omnia explicatè, sed quædam paulò obscuriùs proposita sint (cùm divina Providentia propter altissimas rationes ea in plenitudine temporum apertiùs revelanda servaret), fuêre tamen omni tempore summa veræ religionis; semper protoparentibus veniæ spes et expectatio affulsit, ex hâc sententiâ in serpentem prolatâ : *Tu insidiaberis calcaneo ejus, et* IPSUM (nempè *semen* (1) *mulieris*) *conteret caput tuum.*

(1) In Vulgatâ nostrâ legitur : *Tu insidiaberis calcaneo ejus, et ipsa conteret caput tuum;* verùm juxta hebræum et samaritanum textum, juxta versiones omnes, græcam, syriacam, arabicam, paraphrasim Onkelos; postremum membrum refertur, non ad mulierem, sed ad semen ejus seu filium; cæterùm eòdem redit sic intellecta nostra versio : *Ipsa,* mulier, per semen suum *conteret caput tuum.*

Vel enim intellexerunt hæc verba de humani generis à potestate dæmonis, per serpentem significati, liberatione, et obtinendâ à Filio hominis in communem hostem victoriâ; vel solummodò, fore ut serpentes hominum calces dentibus invaderent et vicissim ut homines sæpè capita serpentium percuterent; atqui sensus ille, si solus sit, planè ineptus est, à supremi Numinis majestate et gravitate alienus, nihil sonans eventuum antecedentium grandiate, clade nimirùm generis humani, et ordinis moralis ac physici depravatione, dignum; nihil quod Adamo et Evæ nocentibus inter miseriarum ac mortis minas solatium aliquod posset afferre. Ergo, etc. Deinde verò successivè evoluta est ea mediatoris aliquando venturi promissio; potissimùm autem his verbis ad Abrahamum prolatis, *et benedicentur in* SEMINE *tuo omnes gentes terræ;* quæ etiam filiis ejus Isaac et Jacob redintegrata sunt atque confirmata, quoties pacti cum Abrahamo iniri meminit, qui non dedignabatur dici *Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob.*

8° Prædictis dogmatibus conjuncti erant religiosi ritus; quinam porrò fuerint, saltem omnes, definire non adeò promptum est. 1° Tamen constat extitisse cultum externum quo se præ cæteris commendavit patriarcha Enos, qui Genes. c. 4, juxta vers. Vulgatam, *cœpit invocare nomen Domini;* determinando nimirùm colendi Numinis tempus, locum, cæremonias, munerum ei offerendorum speciem ac naturam. 2° Fuisse definita quædam certaque tempora, speciatim cultui Dei consecrata, demonstrat religiosa sabbati observantia; ubique gentium hebdomadarius dierum ordo servatur semperque viguit, et septima dies *sacra* habetur, profectò quòd Deus *benedixerit diei septimo,* eumque sanctificaverit, c. 2 Genes. 3° Inter primarios ritus cruenta sacrificia numerantur : ea porrò usurpata non sunt, solâ duce naturâ; nec enim mors belluæ, cum gratitudine propter beneficia percepta, vel expiatione peccati, ullam habet naturalem connexionem; nec unquàm in vitâ civili ad placandos honorandosque dominos ac principes, ratio quid simile suggessit. Si autem non à præcepto naturæ, dicendum ergo quòd ab ipso Dei instituto sacrificia duxerint originem,

camque fuisse mundo coævam demonstrant Abelis et Caïni historiæ; demonstrat antiquitas universalitasque consuetudinis, quâ gens nulla unquàm caruit. Inter ea porrò sacrificia, et exposita superiùs de perditione et redemptione hominis dogmata, maxima latebat convenientia; neque aliud intelligitur fuisse Dei consilium, quàm ut hæc istis significaret. Quippe mors homini peccatori debita transferebatur in victimam, quæ vicariâ sorte peccatum expiaret; cujus sanguis, utpote peccato obnoxius ideòque maledictus, polluebat quidquid contingeret, simulque piacularis erat et mundabat omnia (alias multò plures convenientias et significationes deprehendere licebit in variis sacrificiorum cæremoniis apud Leviticum descriptis, sed ista tunc satis erant ad primam adumbrationem). 4° Dùm Noemo et posteris ejus permissum est animalibus in cibum uti, simul etiam vetitum fuit sanguinem cum carne comedere, Gen. c. 9; cujus legis eadem ratio debet intelligi, quæ redditur apud Moysen, cùm renovata est, Lev. c. 7, v. 26; c. 17, v. 11: *Quia dedi illum* (sanguinem) *vobis ut super altare in eo expietis pro animabus vestris, et sanguis pro animæ piaculo sit;* quo sensu lex illa rursùs erit redemptionis per sanguinem mediatoris habendæ prognosticon. 5° Abrahæ postea ejusque posteris imposita fuit circumcisionis obligatio: at ritus ille non omnibus, sed huic tantùm familiæ institutus erat, in signum et argumentum pacti specialis quo Deus eam sibi conjunxerat, et in præludium alterius pacti solemnioris postea ineundi cum eâdem prosapiâ, posteaquàm in gentem magnam excrevisset. Quamobrem ritus ille non alios quàm Israelitas adstringebat.

9° Hæc est igitur religionis forma, quam tenuêre omnes justi, sive ante, sive post diluvium; quam tenuit Abrahamus ipse, circumcisione superadditâ; et post eum justi omnes àb ejus fœdere exclusi, Melchisedech, Loth, Abimelech, Job, aliique; ii quidem pauci, comparatè ad eos qui Dei penitùs obliti erant; at profectò non ita pauci, si numerus illorum in se et absolutè sumatur; quis enim dubitet, præter eos principes quorum pietati suffragatur historia sacra, complures alios in inferioribus conditionibus extitisse religiosos Dei adoratores?

Ergo verum est quod ait Bossuetius, Hist. Univ. parte secundâ variis locis: « Dieu créant « le genre humain à son image, n'a jamais « dédaigné de lui enseigner le moyen de le « servir et de lui plaire.... Ainsi notre religion « est aussi ancienne que le monde.... Elle n'a « point d'autre auteur que celui qui a fondé « l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu « seul, et commencer, et conduire un dessein « où tous les siècles sont compris. » Ergo jam licet intueri religionis revelationem non esse, decurrentibus seculis, medios inter homines fortuitò casu disjectam; non eventum à quolibet alio sejunctum, sine consequentiâ, sine consilio ex circumstantiis natum; sed esse FACTUM; meliùs dixerim amplissimum quoddam SYSTEMA FACTORUM, secum invicem certâ concatenatione nexorum, ab ipsâ rerum origine deductum, simul cum cæteris Dei operibus sumens initium, et consiliorum Providentiæ in orbe condendo partem potissimam: uno verbo veritatis characteres omnes jam præ se ferre, *antiquitatem, universalitatem, unitatem.* (Theol. Rotom. de ver. Relig. t. 1, pag. 239, etc.)

Appendix.

De veracitate libri Geneseos.

Quæstio potissimùm versatur circa ea quæ narrat Moyses in undecim prioribus capitibus Geneseos, in quibus describuntur creatio mundi, diluvium et hominum dispersio; de cæteris quippe factis quæ in posterioribus illius libri capitibus referuntur, nulla potest esse ratio Moysis veracitatem in dubium revocandi, cùm ea facilè potuerit cognoscere ex traditione suæ gentis.

Duo adversùs incredulos probanda aggredimur: 1° generatim veracem fuisse Moysen in his quæ refert in libro Geneseos; 2° speciatim ipsius veracitatem vindicabimus circa factum diluvii universalis.

PROPOSITIO PRIMA.

Vera sunt quæcumque Moyses scripsit in libro Geneseos.

Prob. Scriptor ille verax dicendus est, qui 1° non potuit velle decipere; 2° qui omnia quæ refert certò potuit cognoscere, et 3° cujus historia populorum omnium traditionibus confirmatur: atqui talis est Moyses circa ea quæ scripsit in libro Geneseos.

Et 1° Moyses non potuit velle decipere. Deistæ enim qui Moysen exhibent ut solertissimum impostorem, ei tribuere non possunt consilium quo nullum fuisset insanius: atqui hujusmodi fuisset Moysis consilium, si voluisset decipere circa ea quæ narrat de primævis

mundi ætatibus, cùm hoc ipso sese exposuisset, et quidem gratuitò, censuræ et contemptui omnium gentium. Primò Moyses, ea quæ narrat in libro Geneseos confingendo, ludibrio et contemptui omnium se exposuisset, tum Hebræorum, qui certè apprimè noverant opinionem de creatione mundi, diluvio et dispersione hominum vigentem, sive apud Chaldæos, à quibus originem ducebant per patrem suum Abraham, sive apud Ægyptios, quibuscum à longo tempore vixerant; tum cæterorum populorum, apud quos penitùs deleta non fuerat priorum temporum traditio; ergo, etc. Secundò, et quidem gratuitò; namque de iis quæ primæva tempora spectant dicere non tenebatur, aut, si quædam referre voluisset, poterat uti verbis generalioribus quæ nihil fixi determinando, nullam censuræ viam aperuissent. Præterea omnes characteres veracis historiæ in suâ narratione sibi vindicat Moyses; ergo 1° non potuit velle decipere.

2° Moyses omnia quæ refert potuit cognoscere, primò *traditione orali*; quamvis enim ab Adamo usque ad Moysen circiter 2500 numerantur anni, pauci tamen inveniuntur intermedii testes, scilicet 200 annos et amplius cum Adamo vixit Mathusala; cum Mathusalâ, 600 annos Noe; cum Noe 450 Sem; cum Sem filio Noe diù vixerunt Abraham et Isaac; Isaac verò fuit avus Levi, qui ipse Moysis avus erat, et quem pluribus annis in terris degentem vidit Moyses, sicque ab Adamo usque ad Moysen quinque tantùm numerantur generationes: porrò tam paucis intermediorum testium generationibus incorrupta potuit facilè servari traditio, tum quia pauca et maximi momenti erant facta quæ in illâ continebantur; tum quia senes nativâ propensione sunt *laudatores temporis acti*, eventusque memorabiles ad filios et nepotes crebrâ narratione transmittere amant. Secundò, facta quæ narrat Moyses cognoscere potuit, sive memorialibus scriptis, ut docent multi, sive monumentis à primævis temporibus usitatissimis, qualia sunt hymni et cantici apud veteres frequentiores, ad servandam factorum memoriam, templa, statuæ et altaria quæ erigebantur, columnæ in quibus facta memorabilia, leges, consuetudines inscribebantur. Tandem ea haurire potuit Moyses ex mutuo quod tunc vigebat commercio inter varios orbis populos. Hinc concludere licet Moysen (qui in Ægyptiorum scientiis fuerat edoctus, et non longè à Chaldæis, et Assyriis vixerat), independenter à revelatione, ea quæ refert ita cognoscere potuisse, ut major ipsi quàm cuilibet ex antiquis scriptoribus fides debeatur. (Vide hâc de re Jacquelot, tom. 1, à cap. 4 usque ad 10, et *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. 4, pag. 380.)

3° Historia Moysis traditionibus omnium populorum confirmatur. Nam, ut hîc de diluvio sileamus, de quo in sequenti propositione, in omnibus populorum annalibus deprehenduntur vestigia præcipuorum factorum quæ narrat Moyses. Primò de facto creationis ait D. Goguet: « Elle a régné dans toute l'antiquité, » etc.; *Origine des lois*, tom. 1, pag. 380; « C'est un fait attesté par la tradition de tous « les peuples, » addit D. de Pouilly, *Mémoires de l'Académie*, tom. 6, pag. 91. Secundò, iis quæ refert Moyses de modo creationis apprimè consentiunt veteres cosmogoniæ Phœniciorum, Ægyptiorum, Græcorum, Latinorum, de quibus lege Grotium, de Veritate Relig. christ., lib. 1, cap. 16. Tertiò, creationis intra sex dies memoriam servatam apud omnes gentes ita testantur scriptores antiqui, et confirmant D. Bailly, *Hist. de l'Astronomie ancienne*, lib. 7, § 8, et D. Goguet, in opere jam citato, ut Diderot, tanto pressus pondere, fateri coactus sit hâc traditione inconcussam demonstrari Moysis historiam. Quartò, de statu innocentiæ et lapsu protoparentum apud omnes gentes traditionem sic contrahit D. Goguet: « Tous les peuples déposent qu'originairement l'homme a joui d'une innocence de « mœurs et d'une félicité que depuis il n'a « plus recouvrée, » operis citati tom. 1, pag. 369; cui consentit Voltairius: « La chute de « l'homme dégénéré est le fondement de la « Théologie de presque toutes les nations. » *Quest. sur l'Encyclopédie*. Quintò, inebriationis Noe cum omnibus suis adjunctis, nominum filiorum suorum Cham, Sham vel Sem, Japety aut Japhet, memoria servatur apud Indos, et longævitatem primorum hominum tradunt scriptores antiqui, apud Josephum, lib. 1, c. 4 Antiq. Sextò, de turri Babel etiam meminêre veterum traditiones, quas refert Grotius, oper. cit. not. 63. Septimò, Sodomorum incendium memorant Strabo, Tacitus, et alii relati à Grotio, oper. cit. not. 64. Uno verbo, ita narrationi Mosaicæ consentiunt populorum annales, ut eruditi plurimi ostendere aggressi fuerint eorum antiquitates, et præcipuè mythologiam, nihil aliud esse quàm historiam Moysis adulteratam. Præter doctiss. Huetium, Demonst. evang. propos. 4, et Gué-

rin du Roemer, *Histoire des temps fabuleux*, quos longiùs progressos fuisse opinantur multi, remittere sufficiat ad Calcutenses Academicos : « Ils ont trouvé dans l'Inde les premiers caractères de la mythologie, et ont remarqué « d'ailleurs dans les livres des Brames, dans « leurs liturgies, dans leurs monstrueuses divinités, des traits si ressemblants aux personnages, aux faits dont a parlé Moïse, que « ces copies grossières et altérées ne permettent pas de se méprendre sur leur modèle, « et décèlent évidemment la source à laquelle « on doit les rapporter. » Vide Memorialia Academiæ Calcutensis, cui titulus : *Recherches Asiatiques*, et D. de La Mennais, *Essai sur l'Indifférence*, tom. 4, cap. 29, et cap. 32, p. 173 et seqq.

Obj. 1° : Moysis historia prævalere non potest annalibus omnium veterum populorum, nempe Chaldæorum, Assyriorum, Ægyptiorum, Indorum et Sinensium : atqui annales illorum populorum longè majorem mundi antiquitatem assignant quàm Moysis historia in libro Geneseos consignata ; ergo verax non est Moyses in iis quæ narrat de mundi origine in libro Geneseos.—Resp : Nego maj. Moysis enim historiam annalibus populorum esse anteponendam constat, tum ex collatione illorum annalium cum historiâ Moysis, tum ex doctissimorum criticorum judicio. 1° Quidem ex illorum annalium collatione cum Moysis historiâ ; omnia enim quæ in illâ referuntur circa mundi creationem, originem et dispersionem populorum, ita rationi consentiunt, ut nihil hucusque opponi potuerit ; imò narrationem Mosaicam non satis demirari potuerunt viri ingenio præcellentissimi ; in populorum verò annalibus nihil invenies nisi fabulas ridiculas deorum, et semideorum regna, intervalla factis vacua, fictorum regum successionem minimè connexam. Deinde facta Mosaica notoriis et obviis traditionibus innituntur ; testatur enim Moyses coram gente universâ, se nonnisi quinque generationibus ab origine mundi distare, recentem ostendit populorum originem, juxta notissimam suæ ætatis opinionem ; nihil verò in populorum annalibus nisi quædam historiæ deprehenduntur, aut nonnulla tantùm fragmenta valdè imperfecta scriptorum veterum, etiam non coætaneorum, ad nos usque à Græcis transmissa qui, pro innato fabularum amore, ea adulterare potuerunt. Imò illi scriptores nec inter se, nec cum seipsis conveniunt. Postremò Moyses aliis scriptoribus longè antiquior est ; Herodotus enim qui Pater historiæ appellatur, nonnisi 1100 annis post eum vivebat : ii verò qui priores suis gentibus tantam tribuêre antiquitatem sunt recentissimi ; probat enim D. Goguet, *Origine des lois*, tom. 1, diss. 2 et 3 eorum longiores calculos nonnisi ex vanâ gloriæ cupidine excogitatos fuisse, pro Chaldæis à Beroso, pro Ægyptiis à Manethone, qui scripsêre 300 tantùm annis ante Christum. Id autem de plerisque aliis dici potest : ergo 1°, etc.

2° Ex doctissimorum criticorum judicio. Quia verò illorum omnium testimonia, circa prætensas singulorum populorum antiquitates, hìc referre non vacat, de his consule præsertim D. Goguet, oper. jam citato, et D. Cuvier, *Discours préliminaire*, pag. 95, *Recherches sur les ossements fossiles*. Referre sufficiat verba D. Fréret, incredulis minimè suspecti : « Je me suis attaché à discuter, à éclaircir « l'ancienne chronologie des nations profanes, « j'ai reconnu par cette étude, qu'en séparant « les traditions véritablement historiques, anciennes, suivies et liées les unes aux autres, « et attestées, et même fondées sur des monuments reçus comme authentiques ; qu'en « les séparant, dis-je, de toutes celles qui sont « manifestement fausses, fabuleuses ou même « nouvelles, le commencement de toutes les « nations, même de celles dont on fait remonter le plus haut l'origine, se trouvera tou- « jours d'un temps où la vraie chronologie de « l'Ecriture montre que la terre était peuplée « depuis plusieurs siècles. » *Mémoire de l'Académie des Inscript.* tom. 18, in-4°, pag. 294, et tom. 39, in-12, pag. 490.

Inst. 1° : Ex observationibus astronomicis populorum mox recensitorum constat mundum antiquiorem esse quàm docet Moyses ; ergo, etc. — Resp. : Illæ observationes nullius sunt ponderis, ut constabit ex illarum enumeratione : 1° Observationes Chaldæorum sunt omninò incertæ ; solâ enim Porphyrii, christianæ Religioni infensissimi, auctoritate nituntur, et præterea argumentis positivis refelluntur : de quibus vide Bullet, tom. 2, pag. 87. 2° De observationibus Indorum audiatur D. Cuvier : « L'on vient de reconnaître, inquit, oper. ci- « tato, que leur *Syria-Siddanta*, qu'ils regardent comme leur plus ancien traité d'astro- « nomie, et qu'ils prétendent révélé depuis

« plus de 2,000,000 d'années, ne peut avoir « été composé qu'il y a environ 750 ans. » (Voyez *Mémoires de Calcuta*, tom. 6, pag. 537.) 3° Observationes Sinensium, juxta D. Fréret, non contradicunt Mosaicæ narrationi, et addit D. Cuvier : « La première observation qui paraisse véritable, est une observation de Gnomon, de 2900. » (Vid. *Préface de l'édition du Chou-King* D. de Guignes.) 4° De monumentis Ægyptiis, nempe de duobus zodiacis Dendérah et Esne inventis, et quæ ab incredulis tanto plausu excepta sunt, recentioris ætatis esse agnoscunt hodiè critici omnes ; et reverà hæc duo monumenta, probantibus eruditis, è Musæo Antiquorum amota fuêre. De his zodiacis, et de controversiis circa ea inter eruditos exortis, historicam notitiam summatim et accuratè exhibet l'*Ami de la Religion et du Roi*, ann. 1821, n° 736.

Inst. 2° : Atqui mundi antiquitas longè major est eâ quam assignat Moyses ; namque illa antiquitas orbi est adscribenda, quam postulat geologia, seu scientia structuræ globi terrestris : atqui longè majorem eâ quam assignat Moyses, postulat, etc. ; ergo, etc.

Resp. : Nego min. Etenim si ex geologiâ infirmari posset veritas narrationis Mosaicæ, vel ex geologiæ systematibus, vel ex factis seu observationibus : atqui neutrum dici potest. 1° Non ex systematibus : nam, præterquàm quòd systemata nihil officiunt argumentis positivis et inconcussis, qualia sunt ea quibus veracem Moysen demonstravimus, asserit D. Cuvier : « Le nombre des systèmes de géologie s'est tellement augmenté, qu'il y en a aujourd'hui plus de 80 ; » et addit : « Nous « osons affirmer qu'il n'en est pas un seul sur « lequel on ait rien d'absolument certain ; « presque tout ce qu'on en a dit est plus ou « moins vague. La plupart de ceux qui en ont « parlé, l'ont fait selon ce qui convenait à leurs « systèmes, beaucoup plus que sur des obser« vations impartiales. » *Rapport de M. Cuvier sur l'ouvrage intitulé : Théorie de la surface de la terre.* Quæ verba, utpote viri in geologiâ versatissimi, sanè decretoria sunt. 2° Non ex peritorum observationibus; nam, ut addit D. Cuvier, cui consentiunt omnes geologi peritissimi, « cette partie positive (les observations) n'a « point encore assez recueilli de faits pour four« nir une base suffisante aux explications. » Hinc systemata jampridem excogitata hodiè ab omnibus rejiciuntur, et alia proferuntur quæ cras forsan novâ observatione explodentur.

Obj. 2° cum Voltairio : Inter homines qui varias terræ plagas incolunt, alios videre est albos, alios fulvos, alios nigros ; atqui impossibile est homines coloris adeò diversi ex uno eodemque homine duxisse originem; ergo, etc. —Resp. : Nego min. Nôrunt enim omnes qui in historiâ naturali vel tantillùm versati sunt, hanc generis humani varietatem ex vario climatum situ, diverso victu et educatione ortum habere, quod multis factis et experientiis demonstratur. Vide, si juvat, celeberr. Buffon, *Discours sur les variétés de l'espèce humaine.*

Inst. Ubi detecta fuit America, seculo XV, jam erat incolis frequentissima : atqui illi à communi cæterorum hominum parente ortum ducere non potuerunt, cùm nulla priùs fuerit communicatio inter Americam et cæteras veteris orbis partes; ergo, etc.

Resp. : Nego min. et ejus probat. Nam minimè constat inter veterem et novum orbem seu Americam, antequàm iste detegeretur, nullam fuisse communicationem ; nihil enim obstat quominùs, longè ante illam epocham, nautæ quidam, navigando in parvis cymbis per angusta septentrionis freta, quæ multis insulis sparsa, creduntur, in Americam appulerint, vel tempestate illùc fuerint disjecti. Quin imò, ex viatorum relationibus, multæ quoad corporis formam, usus et mores convenientiæ deprehenduntur inter Americanos et incolas peninsulæ, Kams-chatka, quæ communem utriusque populi originem indicare videntur, ex quo aliisque observationibus censent eruditi quidam, Americam olim Asiæ, mediante præfatâ peninsulâ, adhæsisse, sed ingruentibus Oceani fluctibus, aut violento terræ motu, ab ipsâ fuisse divulsam. (Vide *Réponses critiques* D. Bullet, tom. 2, pag. 54.)

Propositio II.

Exstitit diluvium universale quod à Moyse describitur.

Prob. 1° eodem argumento generali quo demonstratur Moysen nec falli nec fallere potuisse circa ea quæ narrat. Etenim, si fuit unquàm factum ita insigne ut fraus et deceptio locum habere nequiverit, hujusmodi fuisse diluvii factum fatendum est, cujus, si exstitit, plurima superesse debuerunt tempore Moysis monumenta; si verò non exstitit, facilè potuit eodem tempore revinci suppositio ex monumentis populorum, et inprimis Ægyptiorum. Quis enim, v. g., audeat in Galliâ dicere ante octingentesimum abhinc annum inundatione universali cuncta periisse, cùm ubique præstò

sint remotioris epochæ monumenta authentica.

Prob. 2° ex totius antiquitatis traditione. Illud enim factum est admittendum, quod omnes testantur populi; nulla quippe alia hujus consensionis causa esse potest, quàm facti veritas sine interruptione ab ipsis testibus oculatis transmissa : porrò exstitisse diluvium universale testantur omnes omninò antiquissimæ orbis nationes. Manifesta est Græcorum traditio in his quæ referunt ipsorum poetæ de diluvio Deucalionis et Pyrrhæ. Suus est Chaldæis Xixuthrus, orbis aquis deleti reparator, ut narrat Berosus, auctor Chaldæus, apud Josephum. Eamdem traditionem, licet nonnihil fabulis obscuratam, tenuêre Ægyptii in his quæ commenti sunt de Osiri et Typhone. Eadem fides viguit apud Assyrios, Indos, Thibetanos, Sinenses, gentes sine controversiâ omnium antiquissimas; id testantur viri antiquitatis peritissimi Freret, Pouilly, etc. Vide etiam Grotium, oper. sæpiùs citat., qui omnium veterum collegit testimonia, Berosi, Abideni, Plutarchi, Luciani, etc. De populis Orientis consuli possunt, William Jones, *Mémoires de Calcutta;* Legentil, *Voyage aux Indes;* Paulin de S.-Barthelemy, *Voyage aux Indes;* de Guignes, *Préface du Chou-King*, etc. Mexicani et Peruviani, in novo continenti, hujus cladis memoriam retinuerunt, ut conjicere licet ex paucissimis eorum historiæ fragmentis, apud D. de Humboldt, de Monumentis Mexicanorum. Adeò unanimis et manifesta est populorum hâc de re consensio, ut Boullanger, insignis atheus, in libro cui titulus, *l'Antiquité dévoilée*, quærens factum aliquod celebre, universim omnibus notum hominibus, nullum aliud selegerit quàm diluvium : « Il faut prendre un fait dans la tradition des hommes, « dont la vérité soit universellement reconnue : « quel est-il? Je n'en vois pas dont les monuments soient plus généralement attestés que « ceux qui nous ont transmis cette révolution « physique (le déluge), » etc.

Et certè, si non exstitisset diluvium, monumentum aliquod haberemus antiquioris epochæ; dùm è contra omnia monumenta illius ætatis et sequentium, omnes historiæ, novitatem orbis post diluvium tradunt.

Prob. 3° ex statu hodierno terræ. Facies orbis, qualis se hodiedùm offert, plura servat diluvii monumenta, quæ ingeniosè dicta sunt *les médailles du déluge*. Cùm autem in præsenti materiâ gravissimæ sint controversiæ, quæ longam inducerent discussionem, brevitati consulentes, quæ sunt certa seligimus, et ne proprio marte facta fingere aut explicare videamur, è vestigio sequimur D. Cuvier, in rebus geologicis facilè princ:pem, nec non opus recens editum (anno 1823), cui titulus, Reliquiæ diluvianæ : auctor est D. Buckland professor Oxoniensis, cujus sagacem diligentiam et felices inquisitiones laudat D. Cuvier, ipsumque vocat doctum et ingeniosum geologum. Argumentum sic proponimus. Abstrahendo à quæstione utrùm plures fuerint inundationes necne, utrùm hoc vel illud monumentum priori vel posteriori sit tribuendum inundationi, certum est: 1° orbem nostrum obnoxium fuisse violento diluvio, quod subitò et universaliter sæviit; 2° illud diluvium circa tempus diluvii Mosaici accidisse, nec ulteriùs protrahi posse illius epocham.

1° Fuit repentina et universalis inundatio. Probant ossa rhinocerotis, elephanti, hyænæ, etc., quæ quotidiè reperiuntur in his etiam regionibus ubi penitùs deficit horumce animalium genus, in Angliâ, in Siberiâ, in insulis, ut vocant, glaciei, etc. Ipse Buckland plura collegit in speluncis Angliæ et Germaniæ luto adhuc contaminata, et in talibus circumstantiis, ut inde validum eruat in gratiam diluvii argumentum. Auctorem fusiùs disserentem sequi nec vacat, nec nostri muneris est : vide ipsius citatum opus. Similes animantium reliquias reperire est in summitatibus altissimorum montium. Ossa elephanti aut similis feræ invenit celebris de Humboldt, in montibus gallicè dictis, *les Cordillières*, ad altitudinem 7,000 pedum supra maris æquor. Propè Santa Fé de Bogota, eâdem fermè altitudine, locus est ubi ossa tantæ dimensionis conspiciuntur, ut ab incolis nuncupetur, *le Camp des Géants;* imò, quod stupendum magis est, existunt in summitatibus montis Kylas in Thibeto, qui 15,000 pedum attollitur, equi et damæ fragmenta, in regionibus nivis perpetuæ : quæ ossa cum devolutis nivibus decidunt, ideòque ab incolis è cœlo delapsa creduntur. Unde concludere licet hujusmodi reliquias vel eò devectas fuisse per inundationem, vel, ex hypothesi quòd immutata post diluvium fuerit æris temperies, animalia hîc viventia inopino aquarum adventu periisse.

Præterea inundationis hujus signa manifesta exhibent collium et vallium situs et forma : illorum detrita facies quasi impellentibus undis; analogia constans angulorum hinc et inde prominentium et recedentium, quibus mani

festè indicatur immensus aquarum decursus; vallium verò, inprimis earum quæ valles *Denudationis* vocantur, forma, ad instar alvei aut canalis quem excavaverit violenta collisio aquarum. Sed his omnibus evidentius signum est; nempe, si ad exitum vallis, mons aut collis contra occurrat, in eâ parte quæ ad vallem respicit, videre est saxa, lapides, arenam, comminuta quoque rupium fragmenta, è longinquo persæpè devecta quæ clivum collis operiunt ad altitudinem aliquando trecentarum hexapedum : quas congeries cuinam causæ tribuere est, nisi supervenientibus magno impetu undis, quæ, contra montem veluti opposito repagulo confractæ et retentæ, hîc deposuerunt quæcumque in alveo abrepta volvebantur. Accedunt multa alia, quæ exponit indefessus naturæ explorator D. de Saussure. Cæterùm hæc nostra assertio ab omnibus quotquot rebus physicis claruêre, admittitur, Buffon, Deluc, Dolomieu, Buckland, Cuvier. Imò ex iis nonnulli, nedùm diluvium rejiciant, plures fuisse inundationes contendunt. Sufficiat testimonium D. Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles*, Discours prélim. pag. 10 : « Ces irruptions, « ces retraites forcées (des eaux), n'ont point « été lentes, ne se sont pas faites par degrés; « la plupart des catastrophes qui les ont amenées ont été subites; et cela est surtout facile « à prouver pour la dernière de toutes, celle « dont les traces sont le plus à découvert. Elle « a laissé encore dans les pays du nord des « cadavres de grands quadrupèdes que la glace « a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos « jours avec leur peau, leur poil, et leur chair. »

2° Inundatio illa circa tempora diluvii Mosaici accidit. Etenim natura ipsa nonnulla præbet durationis metiendæ media; scilicet plurimi sunt effectus naturales, qui singulis annis, aut saltem singulis seculis augescere deprehenduntur. Continuò crescunt in littore maris istæ congeries arenariæ quæ gallicè *dunes* nuncupantur; continuò decidunt è montibus fragmenta, ex quibus, ad pedem montis primitivi, colles secundarii exaggerantur; fluvii et amnes, terram suo cursu abripientes, alluvia perpetuò deponunt et alveos relinquunt priores; humus vegetalis crescit indesinenter ex reliquiis vegetalium et graminum, etc.; porrò, si rectè cognitam secularis augmenti quantitatem cum effectu totali, qualis hodiè est, comparaveris, initium horum effectuum mirâ analogiâ coincidere videtur circa epocham diluvii Mosaici; sic arenariæ congeries sinûs Vasconici (département des Landes) quatuor millibus annorum paulò antiquiores æstimantur, Cuvier, Discours prélim. pag. 93; sic pariter in Ægypto, ut refert Denon, *Voyages en Ægypte*, maxima pars illius provinciæ quæ *Delta* nuncupatur, arenis propè demergitur, ita ut urbes etiam et pagi qui aliquot abhinc seculis florebant, jam penitùs obruantur : porrò, si diluvium antiquius esset, jam omnem ripam occidentalem Nili (tantum est illius effectûs singulis seculis incrementum) invasissent arenæ. Multa alia præterimus consultò : hæc ad scopum nostrum sufficiunt.

Argumentum illud ingeniosè prosecuti sunt Saussure, Dolomieu, et de Luc : hinc hodiè apud geologos receptum est, continentia nostra hodierna ævi esse non ita antiqui : « C'est un fait, inquit eximius Haüy, dont plusieurs géologues très-célèbres s'accordent à reconnaître l'existence, que nos continents sont d'une date peu ancienne. » — « En examinant bien ce qui s'est passé à la surface du globe, prosequitur jam citatus Cuvier, pag. 85, depuis que les continents ont pris leur forme actuelle, au moins dans leurs parties un peu élevées, l'on voit clairement que cette dernière révolution, et par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles ne peuvent pas être très-anciens. C'est un des résultats à la fois les mieux prouvés et les moins attendus de la saine géologie, résultat d'autant plus précieux, qu'il lie d'une chaîne non interrompue l'histoire naturelle à l'histoire civile, » id est, historiæ Mosaicæ, cujus mentionem superiùs fecerat. Tandem sic concludit pag. 100 : « Je pense donc, avec MM. de Luc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans. »

Obj. : Historia diluvii plura involvit quæ fidem parere nequaquàm poterunt. 1° Quis credat tunc temporis potuisse fabricari arcam sicut in Genesi depingitur, quam confecerint quinque aut sex viri artium mechanicarum verisimiliter ignari? 2° Quomodò congregari potuerunt omnia animalia ubique terrarum dispersa? 3° Impar certissimè fuit arcæ capacitas continendis tot animalibus, et cibis unicuique speciei propriis, qui per annum integrum et ultra sufficere possent. 4° Unde tanta aquarum exundantium copia, ut universam terræ superficiem cooperuerint, imò altiorum montium

summitatem quindecim cubitis excesserint?

Resp. 1° generatim : Ex vulgari adagio, *adversùs facta ritè probata argumentari non licet :* atqui factum diluvii omni probationum genere demonstravimus. Et verò vel ad eas difficultates solvendas necesse est ad miraculum confugere, vel non : si posterius, inconcussa remanet nostra thesis; si prius, adhuc salva est, quia miraculum admittere nihil vetat, in facto quod à Moyse veluti miraculosum nobis exhibetur.

Resp. 2° ad singula. Ad primum, facilis est responsio. Quid enim vetat quominùs Noe sufficientem numerum operariorum pretio conduxerit, qui, diluvii minas et Patriarchæ consilium intùs irridentes, nihilominùs, ut quotidiè contingit, lucri cupiditate inducti, operas suas dederint ad fabricandam arcam, juxta formam quam Noe ipsis delineaverat.

Ad secundum, qui cuncta animalia et universa cœli volatilia creaverat, et coram Adamo primùm adduxerat ut illis nomina imponeret, potuit certè eadem, tempore diluvii, providentiâ speciali, in arcam compellere. Quâ ratione id repugnare demonstrabunt increduli?

Ad tertium, geometricè demonstravit D. Le Pelletier in opere cui titulus : *Dissertation sur l'arche de Noé,* arcam, qualis à Mose describitur, satis capacitatis habuisse ut includeret omnia animalia et alimenta quæ in arcâ fuisse narrat Moyses : hâc de re nulla superest apud eruditos difficultas. Consuli possunt Willkins, Sturm, et *Dissertation sur l'arche de Noé,* Auctore D. Calmet.

Ad quartum, è cœlo simul et terrâ deductæ sunt aquæ diluvii, ut narrat Scriptura. Ad rem nostram non pertinet expendere varia systemata quibus physici explicare conati sunt hanc repentinam et universalem globi terrestris inundationem, an scilicet depressione continentis, an inclinatione axis cœlestis et glacierum polarium resolutione, etc. Ad scopum nostrum sufficit quòd Deus, vel ex atmosphærâ, vel ex abyssis terræ, vel ex oceano, vel aliunde, aquarum satis grandem copiam deducere potuerit, sive viâ naturali nobis incognitâ, sive, si opus fuerit, per miraculum.

(Ex Theolog. Tolos.)

CENSURE

DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS

CONTRE LE LIVRE INTITULÉ :

EMILE

Ou de l'Éducation.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS.

Le lundi 7 juin 1762, les députés ordinaires de la Faculté de théologie s'étant assemblés, M. Gervaise, syndic, représenta qu'il se répandait de toutes parts un livre intitulé : Emile, *ou de l'Education,* et que son auteur étant malheureusement trop connu pour un grand maître de corruption et d'erreur, son ouvrage, également contraire à la foi et aux mœurs, était lu avec une avidité qui ne pouvait que leur être funeste. M. le syndic ayant lu ensuite quelques endroits de ce livre, l'avis unanime des députés fut de porter cette affaire à la prochaine assemblée générale de la Faculté, afin qu'elle avisât elle-même aux moyens les plus propres à secourir la Religion si horriblement attaquée dans cet ouvrage. La Faculté de théologie s'étant donc assemblée le premier juillet, M. le syndic y prononça le discours suivant.

Messieurs,

Serait-il donc arrivé, ce dernier âge prédit par l'auteur inspiré de l'Apocalypse, où l'on verra s'élever des hommes impies, ou plutôt des monstres, qui dresseront des piéges à la foi, méditeront la perte de la Religion, et, s'il était possible, détruiront, anéantiront l'Eglise que Jésus-Christ s'est acquise au prix de tout son sang, et qu'il s'est unie, comme son épouse, par une alliance éternelle? Car voilà que paraît avec audace la nouvelle production d'un auteur infortuné, tel, dans le camp des philosophes nouveaux, que le sont quelquefois dans le camp de nos ennemis, ces hommes barbares qui, bien moins soldats que brigands et assassins, ne pensent qu'à piller, à massacrer, à brûler, à ravager avec violence et par fraude, pour assouvir leur méchanceté, et satisfaire l'inclination comme naturelle qu'ils ont de nuire.

Tel est, dis-je, l'auteur du livre intitulé : Emile, *ou de l'Education*, qui n'ayant d'autre dessein en écrivant que d'inspirer du mépris pour les mœurs antiques, et de se faire, aux dépens de la félicité publique, je ne sais quelle réputation, se met peu en peine d'écrire des choses véritables, pourvu qu'il en avance de nouvelles et d'inouïes : homme tout-à-fait indéfinissable et incompréhensible; il voudrait être Diogène, si Diogène n'eût pas existé; philosophe cynique parmi les Chrétiens, il serait philosophe chrétien parmi les cyniques; ennemi des lettres, et leur partisan; législateur de la société, et son destructeur; panégyriste perpétuel de l'honnêteté, et, s'il en fut jamais, maître éloquent du libertinage; sans autre religion que la naturelle, si toutefois on peut appeler naturelle une religion qui, n'étant pas celle de tous, ne l'est que d'un homme qui se plaît à défigurer partout la nature et ses principes; en cela seulement disciple de Jésus-Christ, qu'il préfère Jésus-Christ à Socrate; mais sans faire le moindre cas des dogmes de sa Religion, et ne rougissant pas d'insinuer assez ouvertement que ce Sauveur adorable a enduré la mort qu'il avait méritée. Ah! si pour se rendre fameux, cet auteur ne cherche qu'à s'attirer d'illustres ennemis, et à immortaliser son nom par de grands crimes, comme un autre Erostrate, qu'il renverse nos temples et les réduise en poudre; quel besoin de temples, en effet, *s'il n'y a rien d'important dans la Religion, que le culte intérieur?* (Emile, Tom. III, pag. 134.) Mais du moins que, respectant ce qu'il y a de saint dans nos mœurs, il ne tente pas de faire des femmes et des filles de notre France, des femmes et des filles de quelque coin de l'Asie; que, plein de vénération pour tout ce que la Religion renferme de mystérieux et de sacré, il ne traite pas de faiblesse d'esprit et de superstition *la soumission raisonnable* que nous rendons aux objets de la foi, et si les sentiments naturels aux cœurs français ne sont pas ceux de son cœur étranger, qu'il lui suffise de *présager follement la ruine de la monarchie, et d'en taire malignement la cause* (Tom. II, pag. 116), et que, voulant hâter par ses leçons détestables ce qu'il a rêvé devoir bientôt arriver, il n'allume pas dans ce royaume des flambeaux plus dangereux mille fois que ne le furent à la république romaine ceux que les Catilina et les Néron y allumèrent. Et comment un Etat peut-il être en sûreté, quand la Religion est en péril? Qui foule aux pieds les droits de la divine Majesté, ne connaît plus les droits de la majesté royale.

Or, ce livre que nous vous déférons, Messieurs, tout rempli qu'il est de poisons mortels, qui devraient en inspirer une éternelle horreur, est recherché avec le plus vif empressement. Nos petits-maîtres et nos demi-savantes en font leurs délices; chacun veut l'avoir avec soi la nuit comme le jour, à la promenade comme dans son cabinet, à la campagne comme à la ville : point d'école aujourd'hui plus fréquentée que celle de ce prétendu philosophe. Il est comme honteux de ne pas se déclarer du nombre de ses élèves, et peu s'en faut qu'oubliant l'honneur qu'on a d'être homme, on ne se fasse gloire de ressembler aux bêtes et de les imiter. Pour arrêter le cours d'un mal aussi contagieux, que tout sincère amateur de la Religion et de la patrie se prépare donc à leur vengeance. Par son arrêt du 9 juin dernier, le Parlement a déjà flétri l'audacieux auteur de cette monstrueuse philosophie, et ce n'est qu'en fuyant qu'il a pu en éviter les suites. Eh! que pourrait-il alléguer pour sa défense, s'étant condamné lui-même? « C'est, dit-il, une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né; et toutes les religions particulières sont autant de salutaires institutions, qui peuvent toutes avoir leur raison dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie des peuples, ou dans quelque autre cause locale, qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et selon les lieux. » (Dans le I et II Tom.) La

moindre peine que ce sénat auguste aurait prononcée contre le coupable aurait été sans doute de le reléguer au fond des forêts, lui qui vivant avec des hommes, rougit de l'être, et qui, désirant dans un autre écrit que tous les hommes vécussent comme les sauvages, dans celui que nous vous déférons, toujours en cela semblable à lui-même, n'a d'autre but que de former réellement des sauvages qui, rapportant tout à eux-mêmes, n'entendraient parler de Dieu qu'à la dix-huitième année de leur vie. Mais fût-il encore transplanté plus loin, combien cet arbre, malheureusement fécond, a-t-il laissé parmi nous de mauvais rejetons qui, croissant et se fortifiant de jour en jour, ou étoufferont bientôt par leur branchage trop étendu les plantes qui les environnent, ou les infecteront de leur sève venimeuse ! Or, c'est à nous, Messieurs, de les cultiver si soigneusement, ces plantes, que préservées de ce suc empoisonné, elles puissent un jour porter des fruits de vie, et de leur faire si bien connaître le venin dont les rejetons du mauvais arbre sont tous remplis, que quiconque le boira, ce venin, ne pourra imputer sa perte qu'à sa volonté perverse.

C'est pourquoi, de même que, dans l'ancienne Rome, lorsque la république était menacée de quelque malheur, on recommandait aux consuls de veiller attentivement à ce qu'elle ne reçût aucun dommage ; ainsi pour empêcher que le livre de l'*Education* ne cause à la religion de nouvelles pertes, je requiers, en ma qualité de syndic, que, par une censure digne de vous, aussi promptement achevée qu'il sera possible, *vous vous acquittiez de tous les devoirs de la milice sainte où vous êtes engagés contre un auteur qui, se détournant de la bonne conscience et de la foi sincère, s'égare en de vains discours, et qui s'érigeant en docteur de la loi, ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il assure avec tant de hardiesse* (I. Epit. à Timoth. ch. 10, pag. 6, 7 et 8), et que vous fassiez connaître, non-seulement à cette capitale, mais à l'univers entier, que cet auteur n'est qu'un philosophe en délire, qui promettant avec une ostentation insupportable de grandes choses, n'en dit souvent que d'absurdes, n'en conseille le plus souvent que de funestes ; en un mot, que cet auteur si vanté est un de ces hommes dont le Saint-Esprit dit expressément qu'ils *abandonnent la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques* (I. Epit. à Timoth. ch. 4, v. 10). Pourquoi, en effet, n'appellerions-nous pas diabolique ce que dans son livre cet auteur sacrilége vomit d'une bouche impie contre Dieu, contre la loi naturelle, contre la possibilité, la nécessité, les caractères de la révélation, contre les moyens infaillibles de la connaître, contre les miracles et les prophéties, contre la doctrine révélée et l'intolérantisme que la vraie religion professe. Blasphèmes horribles, que nul homme ne peut entendre sans indignation, si Dieu ne l'a livré à cet aveuglement d'esprit et à ce sens dépravé qui font prendre le mal pour le bien et le bien pour le mal ; l'erreur pour la vérité, et la vérité pour l'erreur ; et les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres. Quel serait votre bonheur et votre gloire, Messieurs, si, comme S. Paul eut la consolation de le voir à Ephèse, vous voyiez les admirateurs des œuvres de ce philosophe les apporter au milieu de votre assemblée et prévenir par les flammes tout le mal qu'elles sont si capables de faire!

Croyez-moi, Messieurs, la censure du livre que je requiers ne sera ni longue ni difficile ; son auteur s'est bien moins appliqué à couvrir ses erreurs du voile de la vérité, qu'à les revêtir et les orner de l'élégance et de la beauté du style ; et il n'excuse les fréquentes contradictions dans lesquelles il tombe, que *par la disette d'expressions et de mots qu'il attribue à notre langue* (Emile t. I, p. 258). Donnez donc à vos députés le signal du combat. Jésus-Christ lui-même les invite de s'y livrer sans délai et sans interruption, en leur disant, dans la personne de ses apôtres : *Prenez garde qu'on n'empêche les petits enfants de venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.* Les mères chrétiennes les en pressent par leurs gémissements et leurs larmes. Hélas ! Messieurs, qu'elles appréhendent qu'une institution corrompue ne présente à leurs enfants déjà portés au mal, la coupe enchantée des vices, et que, comme autrefois Rachel dans Rama, *elles ne les pleurent un jour, et ne puissent se consoler, parce qu'elles les auront perdus sans ressource* (Jér. chap. xxxi, v. 15. Matth. ch. ii, v. 18). Vos députés, Messieurs, se présenteront au combat avec d'autant plus d'allégresse et d'ardeur, que leur cœur généreux et chrétien est animé d'une juste confiance que le *Seigneur au milieu d'eux combattra lui-même par eux* (Deut. ch. xx) contre l'ennemi de la religion et de son culte.

La proposition de M. le syndic ayant été mise en déliberation par M. Xaupi, le plus ancien

des docteurs présents, la Faculté de théologie a conclu que les députés ordinaires, avec ceux qui l'ont été pour la censure du livre intitulé de l'*Esprit*, travailleraient ensemble à la censure du livre intitulé *Emile, ou de l'Education*, et qu'ils l'achèveraient le plus tôt qu'il serait possible.

Suit la Censure.

DE DIEU ET DE LA LOI NATURELLE.

Première proposition. — S'il (Dieu) a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de la création me confond, et passe ma portée: je la crois autant que je la puis concevoir; mais je sais qu'il a formé l'univers et tout ce qui existe; qu'il a tout fait tout ordonné. (Emile ou de l'Édution, tome III, pag. 93.)

II. — Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature? Je n'en sais rien, et que m'importe? (Tome III, pag. 61.)

III. — Ce mot *esprit* n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé.... Voilà pourquoi tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont faits des dieux corporels. Nous-mêmes, avec nos termes d'esprit, de divinité, de personnes, sommes pour la plupart de vrais Anthropomorphites. (T. II, pag. 342.)

IV.—Le polythéisme a été leur première religion (des hommes), et l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnaître un seul Dieu que quand généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, et de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions. Tout enfant qui croit en Dieu, est donc nécessairement idolâtre ou du moins Anthropomorphite.(Tom.II, pag. 344 et 345.)

V. — Il faut croire en Dieu pour être sauvé..... L'obligation de croire en suppose la possibilité.....La foi des enfants et de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie.... Il est clair que tel homme, parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire; et je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les insensés qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'hommes, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur Créateur; pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, séquestrés de toute société, dès leur enfance, auraient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu. (Tome II, pag. 350, 351, 352 et 353.)

Censure. — Ces propositions sont scandaleuses et impies; elles excuseraient les erreurs les plus absurdes, le Manichéisme, le Polythéisme, l'Idolâtrie; erreurs qui sont entièrement opposées aux lumières de la raison, et souverainement injurieuses à l'unité, à la simplicité et à la perfection de Dieu. La doctrine contenue dans ces mêmes propositions, donne lieu de conclure, ce qui fait horreur, que l'impiété de l'Athéisme même devrait être tolérée. Elles font voir jusqu'où s'égarent dans leurs pensées ceux qui, méprisant la règle de doctrine que Dieu nous a donnée, s'abandonnent à leur propre esprit: elles montrent qu'ils n'ont rien de fixe et d'assuré, et quel est leur penchant à l'erreur. Ainsi l'auteur, en les avançant, fait connaître la nécessité de s'attacher à la révélation, qu'il a dessein de combattre

La première de ces propositions, où l'on doute d'abord de la création du monde, et où on la nie ensuite d'une manière captieuse, en disant que cette création « passe la portée de l'esprit, qu'on la croit cependant autant qu'on peut la concevoir, » cette proposition n'est pas seulement opposée à la révélation divine et à la foi chrétienne, mais elle est contraire à la raison même. Il est criminel et honteux de l'avoir avancée, surtout pour un philosophe qui n'ignore pas ce que contient la doctrine chrétienne sur un point aussi important, même à la religion naturelle. — Elle fait voir l'ignorance ou la mauvaise foi de l'auteur, qui, quoique forcé de reconnaître dans l'ordre de la nature, comme certaines et indubitables, une infinité de choses dont l'idée est au-dessus de son intelligence, n'apporte néanmoins aucune raison pourquoi il doute de la création, ou même la rejette, sinon que l'idée de cette création passe sa portée; et qui de

plus aurait dû connaître, ou ne pas dissimuler qu'il ne s'agit pas ici de savoir si l'idée de la création peut, ou ne peut pas se concevoir clairement, quant à la manière dont la création s'est opérée, mais seulement de savoir s'il est évidemment démontré que les êtres qui composent ce monde ne se suffisent point pour exister, et n'existent point par eux-mêmes et en vertu de leur essence. Car, si cela est démontré, il est nécessaire de reconnaître l'existence de la création, quoique la manière en soit au-dessus de notre portée. — Elle renferme la plus grande des absurdités, qui consiste en ce que, suivant cette proposition, chacun devrait au moins douter s'il n'existe pas nécessairement et en vertu de son essence : si son âme, la matière et tous les êtres qui sont dans le monde, n'existent pas par eux-mêmes et par la seule force de leur nature, de même que Dieu existe en vertu de la sienne, et par conséquent si l'éternité, l'indépendance, l'immensité, etc. ne leur sont pas essentielles. — Elle présente une contradiction manifeste, en tant que, d'un côté, on y attribue à Dieu d'avoir formé et ordonné l'univers et tout ce qu'il renferme, et qu'ainsi on y suppose, ce qui est vrai, par exemple, que les modes de la matière, qui varient continuellement, comme le repos et le mouvement, lequel change sans cesse de direction et de vitesse, ne sont pas essentiels à la matière, mais sont l'effet d'une cause qui lui est extrinsèque, c'est-à-dire, de Dieu; et que, de l'autre côté, dans la même proposition, on doute au moins si les êtres que le monde contient sont créés ou incréés, si la matière existe par la force de son essence; et conséquemment (comme elle ne peut exister sans être ou en repos, ou dans un mouvement déterminé qui soit de telle ou telle espèce) on doute si en vertu de son essence, si par elle-même, la matière existe dans tel ou tel état, ou de mouvement ou de repos, qui soit un de ses attributs nécessaires, constants et invariables, tel qu'est tout ce qui convient à une chose, parce que l'essence de cette chose l'exige et le détermine : on doute donc si la matière est dans un état de cette nature, exclusif nécessairement de tout autre état qui lui serait opposé, et dès-lors incompatible avec toute formation de l'univers, avec tout ordre provenant, soit de la matière même, puisque d'un repos perpétuel ou d'un mouvement nécessairement invariable, rien ne pourrait se former, soit d'une cause qui serait extrinsèque à la matière, et qui ne pourrait être que Dieu.

Ainsi l'auteur qui, pages 43, 51, 52, 53 de son troisième tome, prouve très-bien que le mouvement n'est pas nécessaire ou essentiel à la matière, ou, ce qui revient au même, n'est pas déterminé par l'essence de la matière, d'où il a raison de conclure que Dieu a formé et gouverné l'univers, aurait dû, pour raisonner conséquemment, reconnaître que la matière n'existe donc pas par elle-même et en vertu de son essence, et qu'ainsi, puisqu'elle existe, il faut que Dieu l'ait créée. Il eût dû concevoir que la création de tous les autres êtres imparfaits qui entrent dans la composition de l'univers, n'est pas plus difficile à démontrer. Il eût dû également s'apercevoir que rien n'est plus frivole à alléguer contre la certitude de la création, que la raison qu'il tire de ce que l'idée de la création passe sa portée. Lui-même convient, page 94, et il est d'ailleurs évident que cette idée n'offre rien qui soit contradictoire : « Qu'un être, dit-il, que je ne conçois pas, donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur et incompréhensible; mais que l'être et le néant se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'est une contradiction manifeste, c'est une claire absurdité. » (Tom. III.)

Est-il étonnant que nous ne comprenions pas la manière dont Dieu a créé l'univers, nous qui ne comprenons pas la manière dont se font mille choses que nous observons tous les jours autour de nous, et même qui se font en nous? S'il fallait douter de tout ce dont nous ne comprenons pas la manière, il faudrait douter de notre propre existence. Serait-ce trop exiger de ce nouveau philosophe, de vouloir qu'il raisonnât sur la création, comme il fait sur sa propre existence? Il se sent exister, et il est dès-lors assuré qu'il existe, quoiqu'il n'en sache pas la manière. Qu'il adore donc un Dieu créateur, puisque la création est démontrée; et qu'il ne nous objecte plus que l'idée de la création passe sa portée, ou ce qui est la même chose, qu'il ne comprend pas comment la création a pu se faire.

La même proposition défigure la religion naturelle, à laquelle l'auteur fait profession d'être attaché, et elle en retranche le dogme de la création, qui en fait une partie très-importante. Ainsi elle affaiblit témérairement les sentiments de notre dépendance à l'égard de Dieu, et de la reconnaissance que nous lui

devons. Elle est donc impie et blasphématoire, à en juger par les seules lumières de la raison. Selon celles de la révélation, elle est encore hérétique et contraire à tous les symboles.

La seconde de ces propositions, où l'on assure « qu'on ne sait point et qu'il n'importe pas de savoir si le monde, qui est gouverné par une volonté puissante et sage, est éternel ou créé ; s'il y a un principe unique des choses, s'il y en a deux ou plusieurs, et quelle est leur nature ; » cette proposition, dans sa première partie qui regarde la création, doit être condamnée comme la proposition précédente. Par rapport à sa seconde partie, où il est dit « qu'on ne sait pas et qu'il importe peu de savoir s'il y a un principe unique des choses ou s'il y en a plusieurs ; » il faut observer que c'est cet endroit que l'auteur avait en vue quand, au tome I, pages 111 et 112, ayant parlé de peuples qui, reconnaissant deux principes (l'un bon, l'autre mauvais), ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi, dit-il, ils auraient fait une supposition absurde, il ajoute tout de suite : « Voyez ci-après la Pro- « fession de foi du vicaire savoyard. » Ainsi cette proposition, qui est tirée de cette profession de foi que l'auteur approuve, signifie qu'on ne sait pas et qu'il n'importe pas de savoir s'il y a un ou plusieurs principes des choses, qui soient éternels et incréés, dont l'un soit bon, l'autre, ou les autres soient mauvais et inférieurs au bon. Cette proposition prise dans ce sens, comme elle doit l'être, ne s'accorde pas avec elle-même. C'est se contredire que de douter, ou de ne savoir pas si l'hypothèse manichéenne des deux principes incréés, l'un bon, l'autre mauvais, même inférieur au bon, est vraie ou fausse, et de dire en même temps, comme fait l'auteur dans cette même proposition, que le monde est gouverné, et par conséquent formé par une volonté sage et puissante, qui, comme il le démontre lui-même, doit nécessairement être unique, puisque le monde est un seul tout, dont toutes les parties sont liées admirablement entre elles, et concourent à une même fin, qui est la conservation de l'ordre établi. (Tom. III, pag. 54 et suiv.)

Cette même raison, prise de ce que l'univers est un seul tout, démontre aussi qu'il n'y a pas plusieurs bons principes, et qu'il ne faut reconnaître qu'un seul Dieu. Il serait aisé d'en apporter plusieurs autres démonstrations. Ainsi la proposition dont il s'agit dans cette seconde partie, de quelque manière qu'on l'entende, est entièrement contraire à la raison (1), opposée à la religion naturelle, impie et blasphématoire.

La troisième et la quatrième proposition, où il est dit, « que le mot *esprit* n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé ; que tous les peuples du monde, sans excepter les Juifs, se sont faits des dieux corporels ; que les chrétiens même sont pour la plupart des Antropomorphites ; que le polythéisme a été la première religion des hommes, et l'idolâtrie leur premier culte ; que tout enfant qui croit en Dieu est nécessairement idolâtre ou du moins Antropomorphite ; » — ces propositions sont fausses et injurieuses à la bonté de Dieu. Il n'est ni vrai ni possible que Dieu, qui est souverainement bon et le père des hommes, ait créé les premiers, et laisse aujourd'hui les enfants même qui reçoivent une éducation chrétienne, dans un état d'erreur inévitable à l'égard des perfections divines, qu'il est si nécessaire de connaître ; de manière que tous n'aient pu ou ne puissent être que des idolâtres ou des Antropomorphites. — Elles sont contraires à la vérité de l'histoire, étant certain d'un côté, que toutes les superstitions du paganisme ont été des innovations, et que les commencements et l'origine de l'idolâtrie peuvent se fixer ; et de l'autre, que la religion révélée, qui renferme les dogmes et les principes de la religion naturelle, et où l'on n'adore qu'un seul Dieu créateur de toutes choses, est aussi ancienne que le monde, et prescrit par son antiquité contre toutes les autres religions. On en trouve la preuve dans le livre de la Genèse, à qui les incrédules ne sauraient refuser une foi au moins historique. Ce qu'on avance de plus dans la première de ces deux propositions, savoir, « que le mot *esprit* n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé », est un fait contraire à l'observation et à l'expérience, injurieux aux chrétiens et à la religion chrétienne. Tous ceux que la foi chré-

(1) Bayle qui a fait tant d'efforts pour établir l'hypothèse des Manichéens par des preuves prises des biens et des maux qu'il y a dans le monde, convenait volontiers qu'elle se réfutait évidemment par des arguments tirés de la nature de Dieu, et il apportait lui-même des démonstrations de cette espèce qui en montraient l'impossibilité. Les arguments que Bayle tirait des effets en faveur du Manichéisme, sont nuls aux yeux de l'auteur, puisqu'il décide avec raison que *l'unité du tout annonce une seule et unique intelligence.* Et l'on ne conçoit pas pourquoi il se contredit ouvertement, en disant « qu'il ne sait pas, et qu'il ne lui importe point de savoir s'il y a un principe unique des choses ou s'il y en a plusieurs. »

tienne éclaire, savent, avant que d'avoir philosophé, que l'âme est distinguée du corps, et croient qu'elle est immatérielle et immortelle. Ils adorent Dieu comme un esprit souverainement parfait, comme un Être doué d'une intelligence et d'une volonté très-parfaite, qui n'a ni corps, ni couleur, ni figure, ni forme humaine, aucune forme ou qualité de la matière, qui ne peut tomber sous les sens, ni être vu des yeux du corps, mais seulement être connu par l'entendement. Les chrétiens sont instruits de ce dogme dès l'enfance, et dès qu'ils commencent à apprendre le catéchisme. La religion chrétienne exige que tous, sans exception, le croient comme une vérité de foi, ce qui serait injuste, s'il fallait avoir philosophé avant que d'avoir quelque notion exacte de ce que signifie le mot *esprit*. Il est vrai que les simples, et généralement ceux d'entre les chrétiens dont l'esprit n'est pas cultivé par l'étude de la philosophie, n'énonceraient pas clairement, et n'expliqueraient pas avec précision ce qu'ils entendent par le mot *esprit*; mais ils en ont néanmoins une idée, par laquelle ils distinguent l'esprit de tout ce qui ne l'est pas; et lorsqu'ils disent que Dieu, que les Anges, que les âmes des hommes sont des esprits, ils conçoivent que ce sont des êtres qui ne sont pas composés de parties comme la matière, que ce sont des êtres simples, actifs, intelligents, à qui la faculté de vouloir et d'aimer appartient. Ils conçoivent qu'ils ne sont pas des amas de matière, ni aucune espèce de corps. C'est pourquoi, quand au quatrième siècle, l'hérésie des Antropomorphites fit du bruit, elle fut rejetée d'un consentement unanime par toute l'Eglise.

Ce qu'on ajoute dans l'autre proposition, pour prouver le polythéisme et l'idolâtrie des premiers hommes, savoir : « qu'ils n'ont pu reconnaître un seul Dieu, que, quand généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, et de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions; » c'est une assertion fausse à tout égard. Il est faux qu'un seul Dieu n'ait été ou n'ait pu être connu des hommes qu'après qu'ils eurent employé du temps à généraliser de plus en plus leurs idées, et à parvenir à réunir sous une seule idée le système total des êtres. Dieu en même temps qu'il créa le premier homme, pour en faire le père du genre humain, lui donna une connaissance de son Créateur, non-seulement telle qu'elle était convenable et même due à un être intelligent, ce dont la raison ne nous permet pas de douter; mais même comme l'Histoire sainte et la Révélation nous l'apprennent, appropriée et proportionnée à la fin surnaturelle à laquelle il le destinait. Le premier homme eut le soin d'en instruire ses enfants, et cette connaissance eût été transmise dans toute sa pureté à tous ses descendants, si, dans la suite, aveuglés volontairement par le péché et par les passions, ils ne se fussent pour la plupart plongés dans le polythéisme et l'idolâtrie, religion absurde et insensée, d'où Jésus-Christ a rappelé le genre humain au culte d'un seul Dieu. Il est faux qu'il soit difficile à l'homme de se représenter sous une seule idée le système total des êtres, ou, ce qui revient au même, d'apercevoir que le monde est un seul tout dont les parties sont liées entre elles. On ne peut pas appeler difficile le premier pas qu'ont fait tous les anciens, qui, lorsque l'idolâtrie régnait déjà sur la terre presque entière, ont commencé à rechercher la cause du monde; on ne peut appeler difficile une idée qui naît naturellement en tous ceux qui font attention au spectacle de la nature, et qui est la suite d'une observation si naturelle et si indubitable, que les Épicuriens, les Spinosistes, et tous ceux qui ont fait profession d'athéisme, la regardent comme certaine; une idée, dont l'objet, savoir l'unité de tout dans l'univers, est un phénomène sensible et assuré dont ils ne doutent pas, quoiqu'ils ne puissent dans le fond tenter de faire voir que ce phénomène peut être, sans que Dieu existe, qu'ils ne s'embarrassent dans des contradictions manifestes; ce qui fait une des preuves les plus palpables de la fausseté de l'athéisme.

Il est donc faux qu'il soit si difficile à l'homme de parvenir à la connaissance d'un seul Dieu. Car de cette idée, qu'il est si naturel à l'homme de se former, savoir que l'univers est un tout unique, ordonné et établi de manière que toutes ses parties concourent à une même fin, qui est le cours perpétuel et uniforme de ce tout; il est très-naturel aussi que tout homme attentif s'élève à la connaissance d'une cause unique, qui n'est autre chose qu'un seul Dieu. D'ailleurs, il est constant, par l'observation, que la facilité de connaître un seul Dieu est innée à l'homme; c'est pourquoi, si cette vérité est proposée convenablement à un sauvage même, nourri

seul dans les forêts, pourvu qu'il veuille se rendre attentif et réfléchir, il la recevra tout de suite et sans aucune difficulté. Nous dirons même tout à l'heure qu'il n'est pas entièrement excusable de ce qu'avant d'avoir entendu les enseignements d'un autre homme sur ce point, il n'a pas eu soin, comme parle l'auteur même, *de lire dans le livre de la nature, ouvert à tous les yeux,* que Dieu existe, et qu'on doit l'adorer.

Nous ne voulons pas répéter ici ce que nous avons déjà dit, que ces deux propositions, ainsi que les précédentes, favorisent le polythéisme, l'idolâtrie, et même l'athéisme; mais à l'égard de cette dernière note, il est important de remarquer que si le premier homme n'a pas connu un seul Dieu, comme l'auteur l'enseigne, il faut qu'il n'ait pas été immédiatement créé ou formé par lui; et qu'ainsi il serait nécessaire d'admettre la supposition absurde des athées sur le progrès à l'infini et sans cause, de toutes les générations des hommes, et par conséquent de toutes les autres, ou sur la formation des premiers hommes et des premiers animaux qu'on prétendrait produits dans le temps, du limon de la terre échauffée par le soleil; de manière que ce serait là l'origine de la faculté même de penser qu'a l'homme, faculté de penser qui est un des écueils où se brisent tous les systèmes des athées.

La cinquième, où l'auteur assure « qu'il est des hommes qui seront sauvés, à qui il n'est pas possible de croire en Dieu; qu'un homme élevé dans les forêts, qui serait parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa présence dans l'autre vie, parce que son aveuglement n'a pas été volontaire, et qu'il est d'une impossibilité démontrée, qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu; » cette proposition est contraire à la doctrine chrétienne, en tant qu'on y nie le péché originel, et qu'on y rejette la foi en Dieu, et la nécessité du baptême et de la charité, si souvent inculquée par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, que l'auteur néanmoins appelle ailleurs un homme très-saint et un Dieu. (Tome III, pag. 177.)— Elle affaiblit malignement les forces de la raison, en niant que les hommes puissent s'élever à la connaissance de Dieu par la contemplation de l'univers, tandis qu'au contraire, il est très-aisé et naturel que la notion de l'Être suprême et de sa providence naisse dans l'esprit de tout homme qui réfléchit sur lui-même, et qui considère le spectacle de la nature.

Elle décèle un auteur qui contredit ouvertement et sans pudeur ce qu'il dit en un autre endroit. En effet, dans la proposition XIX que nous censurerons ci-après, il dit avec confiance que « la nature est un livre ouvert à tous les yeux, où chacun peut apprendre à servir et à adorer Dieu : que l'homme né dans une île déserte, ne serait pas excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. »

VI. — Elle (la providence) ne l'empêche pas (l'homme) de le faire (le mal), soit que de la part d'un être si faible le mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté et faire un mal plus grand en dégradant sa nature. (Tome III, page 77.)

Censure. — Cette proposition diminue la force et l'étendue de la providence de Dieu, qui sait tout, qui peut tout, et qui est aussi juste que miséricordieux. Elle est injurieuse à Dieu. Elle inspire un doute téméraire, défendu par la loi même naturelle, et contraire au sens moral et à la raison, sur la sainteté de Dieu, ou l'amour qu'il a nécessairement pour l'ordre immuable, et la haine qu'il a du péché, et par conséquent sur la principale et souvent l'unique raison qui porte les hommes à l'observance de la loi naturelle. — Elle favorise les vices, elle est blasphématoire et impie.

VII. — Je médite sur l'ordre de l'Univers... pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir;... je m'attendris à ses bienfaits; je le bénis de ses dons; mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je? Qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire mériterait d'être puni plutôt qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir?... Lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en recueille le salaire. (Tom. III, pages 125, 126, 127).

Censure.— Cette proposition, selon laquelle « on ne doit pas prier Dieu, parce qu'il n'y a rien qu'on puisse lui demander; que ce serait

un vœu téméraire de lui demander qu'il changeât, ou qu'il troublât par des miracles l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence; qu'il n'est pas permis de lui demander le pouvoir de bien faire, qu'il a déjà donné aux hommes, en leur donnant la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir; et qu'enfin demander à Dieu de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande, et vouloir qu'il fasse mon œuvre, et que j'en reçoive le salaire;» — cette proposition est contraire au sens moral, commun à tous les hommes, qui leur inspire d'adresser à Dieu leurs prières, pour être préservés des maux par sa providence, et pour attirer sur eux ses bienfaits, et qui est si fort et si universel, qu'il n'y a jamais eu de religion où l'usage des prières publiques et solennelles n'ait été en vigueur, point de peuple où les invocations particulières n'aient eu lieu, et où l'on ne remarque spécialement celles qui partent subitement du fond du cœur, surtout dans les maux de cette vie, et que Tertullien appelait *le témoignage d'une âme naturellement chrétienne*. — Elle est contraire à la raison, qui approuve et prescrit à l'homme de cultiver cette impression naturelle qui le porte à reconnaître par la prière le souverain domaine de Dieu sur lui, et lui fait sentir, lorsqu'il réfléchit sur sa faiblesse, qu'il n'a pas seulement besoin du secours de Dieu, mais de plus qu'il en est indigne, et mérite d'en être privé, si, par orgueil, il refuse de le solliciter par d'instantes prières. — Elle tend à étouffer les principaux sentiments que nous devons à Dieu, ceux de la reconnaissance pour les bienfaits dont il nous comble chaque jour, ceux d'une crainte salutaire de ses jugements, ceux de la confiance en sa protection, sentiments que nourrit et qu'augmente en nous la pratique religieuse de la prière. — Elle nie témérairement, et contre l'autorité de la révélation, l'utilité et la nécessité de la grâce pour éclairer l'esprit de l'homme, et porter la volonté au bien. Elle n'inspire qu'une vaine enflure et un orgueil sacrilége. — Elle est indigne d'un philosophe, pour qui il est honteux d'ignorer que Dieu a mis dans l'univers une telle liaison entre le physique et le moral, que sans troubler l'ordre qu'il y a établi, et même ordinairement sans aucun miracle, il peut, selon les lois de sa providence souveraine, exaucer les prières qu'on lui adresse d'une manière conforme à ce que l'instinct moral, la raison et la religion prescrivent; pour qui il est plus honteux encore *de blasphémer contre ce qu'il ignore*, pour conclure qu'on ne doit pas prier Dieu; pour qui il n'est pas moins honteux de parler sans raison contre les miracles, de les représenter comme impossibles, quoique leur possibilité soit évidente, Dieu qui a tout créé et tout ordonné, étant souverainement libre, sage et puissant; et d'attaquer par des jeux de mots et de misérables équivoques une pratique aussi établie et aussi importante que celle de la prière, en disant que : « demander à Dieu qu'il change notre volonté, c'est lui demander ce qu'il nous demande; c'est vouloir qu'il fasse notre œuvre, et que nous en recueillions le salaire; » pour qui enfin il est honteux de ne pas apercevoir les rapports justes, l'utilité et l'équité de cette loi de l'ordre moral que Jésus-Christ nous a enseignés dans son Evangile, et qu'il a exprimés par ces paroles : *Demandez et vous recevrez*. — Elle est contraire à la loi naturelle et à la loi chrétienne, qui l'une et l'autre recommandent et ordonnent la pratique de prier Dieu, soit en public, soit en particulier. — Elle est pleine d'orgueil, elle est blasphématoire et impie.

VIII. — Emile n'apprendra jamais rien par cœur. (Tom. 1, page, 275.)

IX. — Ne leur faites (aux jeunes filles) jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte (à la religion), pas même les prières. (Tom 4, pag. 79.)

X Si l'on ne doit rien exiger des enfants par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel, soit d'agrément, soit d'utilité. (Tom. 1, p. 289.)

XI. — Ne donnez à votre élève aucune espèce de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne sait ce que c'est que d'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne saurait vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, et qui mérite ni châtiment ni réprimande. (Tom. 1, p. 189.)

XII. — (Tom. 2, p. 348) : Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève, sans lui parler de la religion. A quinze ans, il ne savait pas s'il avait une âme, et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne; car, s'il l'apprend plus tôt qu'il ne

faut, il court risque de ne le savoir jamais.... (Ibid. p. 350.) Le philosophe qui ne croit pas (en Dieu) a tort parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, et qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant, qui professe la religion chrétienne, que croit-il?... (Ibid. p. 352). Nous tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison, ne sera privé du bonheur éternel; les catholiques croient la même chose de tous les enfants qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être sauvé sans croire en Dieu, et ces cas ont lieu soit dans l'enfance, soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des operations nécessaires pour reconnaître la divinité. Toute la différence que je vois entre vous et moi, est que vous prétendez que les enfants ont à sept ans cette capacité, et que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

XIII. — Les idées de création, d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puissance, celles des attributs divins, toutes ces idées qu'il appartient à si peu d'hommes de voir, aussi confuses et aussi obscures qu'elles le sont, et qui n'ont rien d'obscur pour le peuple, parce qu'il n'y conçoit rien du tout, comment se présenteront-elles... à de jeunes esprits? (tom. 3, p. 346.)

Censure. — Ces propositions, où l'on défend de « faire jamais rien apprendre par cœur aux enfants de l'un et l'autre sexe, rien surtout de ce qui se rapporte à la religion, pas même les prières; où l'on prescrit de ne jamais rien exiger d'eux par obéissance, de ne leur donner aucune espèce de leçon verbale, et de ne leur infliger aucune espèce de châtiment, parce qu'avant l'adolescence, ils ne savent ce que c'est que d'être en faute, et que dépourvus de toute moralité dans leurs actions, ils ne peuvent rien faire qui mérite ni châtiment ni récompense; où l'on prétend que les enfants à quinze ans ne sont pas encore capables de connaître Dieu, et qu'il ne faut pas leur en parler; que, quand ils ont atteint l'âge de dix-huit ans, il n'est peut-être pas encore temps de leur apprendre qu'ils ont une âme; que le Philosophe qui ne croit pas en Dieu a tort, parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée; mais que l'enfant qui professe la religion chrétienne, ne croit rien; qu'on ne doit pas craindre que le défaut de croire en Dieu puisse nuire au salut des enfants, en cas qu'ils viennent à mourir, puisque nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel, que les catholiques croient la même chose de tous les enfans qui meurent après leur baptême sans avoir jamais entendu parler de Dieu, et que généralement quand l'esprit humain, comme dans l'enfance et dans la démence, est incapable des opérations nécessaires pour reconnaître la divinité, l'on peut être sauvé sans croire en Dieu; où l'on ajoute qu'au reste, dans cette assertion, il ne s'agit pas d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle, et que les idées de création, d'éternité, de toute-puissance, que celles des attributs divins, peuvent être aperçues de peu d'hommes, aussi confuses qu'elles le sont, que le peuple n'y conçoit rien du tout, qu'à plus forte raison elles ne se présenteront pas à de jeunes esprits, quelque soin qu'on puisse avoir de les instruire; »

Ces propositions sont fausses, inouïes, contraires aux préceptes et à la pratique de tous les sages. Elles présentent au lecteur un plan d'éducation bizarre et monstrueux, opposé à la nature et à la fin de l'homme, où les facultés de l'âme, qui ont besoin d'être cultivées, resteraient si long-temps sans l'être en aucune manière, que, faute de culture et d'exercice, elles en deviendraient presque incapables: ce qui serait très-funeste au bien public et particulier, dans l'ordre politique et dans celui de la religion. Ce plan d'éducation, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, n'aurait pour objet que le corps, que les sens, que ce que l'homme a de commun avec les animaux, à qui seuls il conviendrait. Il dégraderait l'homme et lui serait pernicieux. Sans égard à ce qui est constaté même par l'expérience de tous les siècles et par l'autorité de l'Histoire sacrée et profane, l'homme y est supposé si tardif à éprouver le sens moral, à faire usage de sa raison, à avoir même la connaissance de Dieu, que, selon ces propositions, excepté les philosophes, qui ont tort s'ils ne croient pas en Dieu, le reste du genre humain, les jeunes esprits et le peuple ne conçoivent rien du tout dans l'idée de Dieu et de ses attributs.—Elles sont pleines d'irréligion et d'absurdités, soit dans ce que l'auteur, par de vaines subtilités, prétend établir, savoir qu'à l'âge de quinze et même dix-huit ans, il

n'est peut-être pas encore temps qu'un enfant sache s'il a une âme, quelle est sa fin, s'il y a un Dieu, et comment il faut l'honorer ; soit dans la raison qu'il en apporte, et qui consiste à dire qu'un jeune homme, à cet âge, n'est pas encore capable d'apprendre ces vérités, qu'il n'y a que les philosophes qui puissent avoir quelque idée de Dieu et de ses perfections, et que les enfants et le peuple n'y conçoivent rien du tout. D'où il suivrait que, quoique l'homme soit né pour la religion, ainsi que l'ont observé les plus irréligieux, cependant personne n'y serait propre, si ce n'est les philosophes dont le nombre est très-petit. — Elles sont contraires à l'expérience et à l'observation, à la raison, à la religion naturelle et à la révélation divine. — Elles font voir un homme qui aime à se distinguer par les paradoxes les plus outrés et les plus dangereux.

XIV. — (Tom. 2, pag. 263 et 264) : Nous entrons enfin dans l'ordre moral (à quinze ou seize ans) : nous venons de faire un second pas d'homme. Si c'en était ici le lieu, je ferais voir.... que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain. — (Page 264) : Le précepte même d'agir avec autrui comme nous voudrions qu'on agît avec nous, n'a de vrai fondement que la conscience et le sentiment; car, où est la raison précise d'agir, étant moi-même comme si j'étais un autre, surtout quand je suis moralement sûr que je ne dois jamais me trouver dans le même cas? et qui me répondra qu'en suivant fidèlement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi? Mais quand la force d'une âme expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens pour ainsi dire en lui, c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre ; je m'intéresse à lui pour l'amour de moi, et la raison du précepte est dans l'amour de la nature elle-même, qui m'inspire le désir de mon bien-être en quelque lieu que je me sente exister. D'où je conclus qu'il n'est pas vrai que les préceptes de la loi naturelle soient fondés sur la raison seule; ils ont une base plus solide et plus sûre. L'amour des hommes, dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine. Le sommaire de toute la morale est donné dans l'Evangile par celui de la loi.

XV. — Puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis pour elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie et à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive. (Tome 2, page 11.)

XVI. — Un soufflet et un démenti reçu et enduré ont des effets civils que nulle sagesse ne peut prévenir, et dont nul tribunal ne peut venger l'offense. L'insuffisance des lois lui rend donc en cela son indépendance ; il est alors seul magistrat, seul juge entre l'offenseur et lui : il est seul interprète et ministre de la loi naturelle; il se doit justice et peut seul se la rendre, et il n'y a sur la terre aucun gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice, et qu'il en est le seul dispensateur. Sans tant de vains édits contre les duels, si j'étais souverain, je réponds qu'il n'y aurait jamais ni soufflet ni démenti donnés dans mes états, et cela par un moyen fort simple, dont les tribunaux ne se mêleraient pas. Quoi qu'il en soit, *Emile* sait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, et l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte; mais il dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante long-temps de l'avoir insulté. (Tome 2, dans la note de la page 323.)

Censure. — Ces propositions, dans lesquelles on affirme « que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain ; que l'amour des hommes, dérivé de l'amour de soi, est le principe de la justice humaine ; que le sommaire de toute la morale à l'égard des autres hommes, donné dans l'Evangile par cet abrégé de la loi : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même,* doit s'expliquer d'un amour qui vienne de l'amour de nous-mêmes ; qu'il n'y a point de raison précise d'agir, étant moi-même, comme si j'étais un autre, surtout quand je suis moralement sûr que je ne dois jamais me trouver dans le même cas, et que personne ne me répondra qu'en suivant fidèlement cette maxime, j'obtiendrai qu'on la suive de même avec moi; que le précepte d'agir avec autrui comme nous voudrions qu'on agît avec nous, n'a de vrai fondement que l'amour de soi même, par lequel quand la force d'une âme expansive m'identifie avec mon semblable, et que je me sens pour ainsi dire en lui, la nature m'inspire le désir de mon bien-

être en quelque lieu que je me sente exister, en sorte que c'est pour ne pas souffrir que je ne veux pas qu'il souffre ; que puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de mourir, il s'ensuit que tout est permis pour elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre ; que les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie et à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette simplicité primitive ; que celui qui a reçu un soufflet, ou à qui on donne un démenti, est le seul juge entre l'offenseur et lui, que nul tribunal ne peut venger cette injure ; que l'insuffisance des lois lui rend donc en cela son indépendance ; qu'il est alors le seul interprète et le seul ministre de la loi naturelle ; qu'il se doit justice, et peut seul se la rendre ; qu'il n'y a sur la terre aucun gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas ; qu'il ne doit pas cependant s'aller battre, que ce serait une extravagance ; que de vains édits défendent les duels, mais qu'il y a un moyen fort simple et très-efficace pour arrêter le cours de ces insultes, et dont les tribunaux ne se mêleraient pas, par lequel l'offensé empêcherait sûrement qu'on ne se vantât long-temps de l'avoir insulté ; »

Ces propositions méritent les plus sévères qualifications. — La première, qui a pour objet le fondement du droit de la nature, est fausse, en tant qu'on y fonde le droit naturel sur un principe qui n'a point assez d'étendue, c'est-à-dire, dont l'application ne s'étend pas à tous les devoirs de la loi naturelle qui regardent le prochain. En effet, l'amour des hommes dérivé de l'amour de nous-mêmes, ou, comme s'exprime l'auteur, l'amour des hommes dérivé de la force d'une âme expansive, qui nous identifie avec notre semblable, ne peut aller au-delà de certaines bornes. Chaque homme cependant doit regarder tous les autres hommes comme ses frères ; il doit les aimer tous sans exception, quoique dans l'exécution ou l'accomplissement des devoirs de la charité envers le prochain, il faille avoir différemment égard aux personnes auxquelles la divine providence nous applique par divers rapports qu'il n'est pas nécessaire de détailler ici. De là, ce sommaire de la loi donné dans l'Evangile, *vous aimerez votre prochain comme vous-même*, est mal expliqué dans ces propositions, d'un amour du prochain dérivé de l'amour de nous, de sorte que l'amour de nous-mêmes soit le fondement et comme le motif de l'amour du prochain. Cette explication est fausse, téméraire, contraire à la vraie signification de cette loi de la nature et de l'Evangile. Le vrai sens de ce précepte est que nous devons au prochain un amour semblable à celui que nous nous portons, et qu'ainsi nous lui voulions et lui procurions, autant qu'il est en notre pouvoir, le même bien spirituel que nous devons nous vouloir à nous-mêmes, savoir le salut éternel, et de plus, le même bien et les mêmes secours temporels que nous voudrions raisonnablement et sagement qu'on nous procurât dans des circonstances pareilles. Cette loi nous enseigne donc que l'amour réglé de nous-mêmes doit être le modèle de celui que nous devons au prochain. Il n'y est pas dit qu'il en est le fondement ; mais chacun voit assez, et même sent intimement, que ce fondement consiste dans la ressemblance et l'égalité de nature qui est entre tous les hommes, lesquels tirent tous leur origine d'un seul homme, dont Dieu fut le créateur. Il est vrai, au reste, que l'amour dérivé de l'amour de nous-mêmes, ajoute à ce motif une grande force à l'égard de ceux avec qui nous avons différentes espèces de liaisons particulières.

La seconde proposition est une preuve que la première, où l'on assigne pour fondement et pour principe de toute la loi naturelle l'amour du prochain dérivé de l'amour de nous-mêmes, mérite la condamnation qui en a été faite, à cause que ce principe a beaucoup moins d'étendue que les devoirs auxquels cette loi nous oblige envers les autres hommes. Effectivement, si le principe de l'auteur s'appliquait à tous ces devoirs, jamais sans doute il n'eût osé avancer « que tout est permis pour conserver sa vie à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre ; » d'où il suit que, dans ce cas, il n'y a aucun crime, aucun attentat défendu ; qu'il est alors permis de tuer l'ami le plus intime, le père le plus tendre, le bienfaiteur à qui on devrait la plus vive reconnaissance ; qu'on peut dans la même circonstance, sans enfreindre aucune loi, causer la ruine entière de la patrie et de l'état, et qu'enfin les principes, comme l'ajoute l'auteur, « sur lesquels l'homme vertueux immole sa vie à son devoir, sont faux, étant bien éloignés de cette simplicité primitive. »

Quelles affreuses conséquences ! quelle horreur n'inspirent-elles pas ? Qui ne sent combien elles sont opposées au sens moral, à tout droit

naturel, positif et divin? On voit par là jusqu'où conduisent les maximes du nouvel instituteur, l'opposition de sa prétendue philosophie au bien de toute société publique et privée, et quel monstre deviendrait un élève formé par les leçons d'un tel maître, et imbu de sa doctrine détestable.

La dernière de ces trois propositions respire la vengeance, et la recommande contre les préceptes de la loi naturelle et de l'Evangile. Elle indique, pour se venger d'un offenseur, une voie également contraire au faux point d'honneur et à la vraie gloire, et que tout droit interdit. Elle est contraire à l'obéissance due aux magistrats et à la puissance souveraine, attribuant à chaque particulier une indépendance entière de toutes les lois et de tout gouvernement, pour le faire seul juge de l'offense qu'il prétendrait lui avoir été faite, et de la réparation qui pourrait lui être due. Elle est injurieuse à tous les princes, et surtout à nos rois, dont l'auteur méprise sur cela l'autorité, et traite de vains les édits faits pour arrêter la fureur des duels.

XVII. — Après un long interdit..... j'obtins (1) la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disais la messe avec la légèreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves, quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération : je me pénètre de la majesté de l'Être suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain, qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les rits, je récite attentivement, je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie : quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise et la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence ; je me dis : Qui es-tu, pour mesurer la puissance infinie? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, et je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoi qu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

(1) C'est ici le vicaire savoyard qui parle dans la prétendue profession de foi que l'auteur lui met dans la bouche, qu'il rapporte fort au long, et qu'il approuve, ou plutôt qu'il a composée lui-même.

CENSURE. — Cette proposition, dans la bouche du vicaire savoyard, dont les sentiments qu'il appelle ici avec complaisance ses nouveaux principes, sont ceux d'un déiste qui rejette tous les mystères de la foi catholique, et même toute autre révélation, n'est autre chose que la profession d'une hypocrisie consommée. C'est faire profession de tromper le public par des démonstrations solennelles de croire et de révérer en matière qui intéresse le plus la religion, ce qu'on ne croit ni ne respecte, et cela dans la vue de s'aider à vivre en reprenant ses fonctions de vicaire, ainsi qu'il est dit dans cette proposition. Nous avons déjà remarqué que ce sont ses propres sentiments que le nouvel instituteur expose sous le nom de Confession de foi du vicaire savoyard, et l'on ne peut douter qu'il n'ait proposé cet exemple à l'imitation de tous ceux qui penseraient sur la religion révélée et sur les mystères de la foi catholique comme ce vicaire, et qui se trouveraient dans des conjonctures semblables. Mais qui pourrait hésiter à prononcer qu'une telle hypocrisie est indigne d'un honnête homme, et qu'eu égard aux seuls principes de la loi et de la religion naturelles, c'est une abomination et un sacrilège?

DE LA POSSIBILITÉ ET DE LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

XVIII. — (Tom. 3, p. 130) : Continuez à m'instruire ; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez de la révélation, des Ecritures, de ces dogmes obscurs sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, et sans savoir ni les admettre ni les rejeter. Oui, mon enfant, j'achèverai de vous dire ce que je pense.... (Le même, p. 132) : Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle : il est bien étrange qu'il en faille une autre? Par où connaîtrai-je cette nécessité? De quoi puis je être coupable en servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, et selon les sentiments qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme et honorable à son auteur puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la

gloire de Dieu, pour le bien de la société, et pour mon propre avantage aux devoirs de la loi naturelle, et quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte qui ne soit pas une conséquence du mien ? Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la nature ; écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ?

Censure. — Cette proposition, où l'auteur assure que « la religion naturelle suffit, et que la révélation n'est ni nécessaire ni utile; que Dieu offre aux yeux de tous les hommes, à leur conscience, à leur jugement, tout ce qui concerne la religion et la manière de bien vivre ; que par la révélation on ne peut rien apprendre qui puisse servir à la gloire de Dieu au bien de la société, et à l'avantage des particuliers, que la loi naturelle ne prescrive, et qu'il ne peut naître d'une religion révélée aucune vertu qui ne soit une conséquence de la religion naturelle ; qu'ainsi toute doctrine positive, toute révélation qui serait ajoutée à la religion naturelle, est inutile et superflue ; » cette proposition est absurde. Il s'ensuivrait que l'homme sait par la raison tout ce que Dieu peut lui enseigner, soit sur la nature divine et ses perfections infinies, soit sur l'état primitif, présent ou futur du genre humain, soit sur les conseils de la divine providence à l'égard des hommes ; et que la raison nous instruit de toutes les vertus qui sont possibles à l'homme avec le secours de Dieu, de tout degré de vertu auquel l'homme peut parvenir avec le même secours; que la raison nous présente tous les motifs qui peuvent nous porter à la vertu, nous donne tous les moyens, et nous apprend toutes les manières de la pratiquer. Elle est injurieuse à la religion chrétienne, et la calomnie indignement, en méprisant, comme inutile, l'ordre surnaturel que cette sainte religion offre à notre foi : ordre bien supérieur à la raison, que l'homme n'aurait jamais inventé, et nécessaire à la réparation du genre humain, qui par le péché était déchu du premier état où il avait été créé : ordre qui suppose et confirme tout ce que la religion et la loi naturelles comprennent, et y ajoutent beaucoup de vérités entièrement inconnues à la raison sur les objets les plus élevés et les plus importants, sur la nature incompréhensible de Dieu, sa providence et son amour pour les hommes, qui lie d'une nouvelle manière, et avec plus de force, l'homme à Dieu par des devoirs d'amour, de reconnaissance, de confiance et de fidélité, destine l'homme à une fin surnaturelle, et lui donne des forces surnaturelles, pour remplir les devoirs qui lui sont imposés. Elle resserre témérairement dans des bornes trop étroites la bonté et la providence de Dieu, en assurant que Dieu ne peut accorder aux hommes rien de plus que des dons qui lui sont naturels.

Elle est impie et blasphématoire.

XIX. — (Tom. 3, p. 177) : Il en est un seul (livre) ouvert à tous les yeux, c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Quand je serais né dans une île déserte, quand je n'aurais pas vu d'autre homme que moi, que je n'aurais jamais appris ce qui s'est fait anciennement dans un coin du monde ; si j'exerce ma raison, si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connaître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ? A l'égard de la révélation, si j'étais meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirais-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnaître.

XX. — Ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme : il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son cœur.

Censure. — Ces propositions, où il est dit que « la nature est un livre ouvert à tous les yeux, et intelligible à tous les esprits, dans lequel tout homme, né même dans une île déserte, et qui n'aurait jamais vu d'autres hommes que lui, pourrait de lui même, en usant bien des facultés immédiates que Dieu lui donne, apprendre tous les devoirs qui concernent le culte de Dieu et l'amour du prochain, que tout le savoir des hommes ne lui apprendra rien de plus sur ces objets ; qu'on ne sent point même l'utilité de la révélation ; que ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, qu'il le lui dit lui-même, et qu'il l'écrit au fond de son cœur; » ces propositions contredisent l'expérience de

tous les siècles. Il n'y a jamais eu de peuples, qui par les seules lumières de la raison et sans le secours de la révélation divine, soient parvenus d'eux-mêmes à la vérité sur le sujet de la religion. Toutes les nations qui n'ont pas marché à la lumière de la vraie révélation, ont pratiqué des cultes déraisonnables et odieux. Tous les philosophes mêmes, qui, n'ayant pour guide que leur raison, ont tâché d'expliquer les devoirs de l'homme, ont erré souvent sur beaucoup de points de la dernière conséquence. — Elles sont contraires au sentiment intérieur que l'homme a de sa faiblesse, de son ignorance, du besoin où il est que Dieu l'éclaire. C'est en partie ce sentiment qui, dans tous les âges du monde, a porté les peuples à adopter des révélations prétendues, qu'on leur présentait comme divines. — Elles sont opposées au jugement que les plus distingués des philosophes païens ont porté de la raison humaine. Ils ont reconnu combien elle est faible. Ils ont avoué que la philosophie, aidée même de la force des lois humaines, ne suffisait pas pour instruire les peuples, et les retirer des erreurs monstrueuses où ils étaient plongés. Et, si l'on considère les égarements de ces philosophes, leurs doutes, leurs aveuglements sur tant d'objets essentiels dont un enfant chrétien est instruit, n'y voit-on pas une preuve sensible du besoin qu'a l'esprit humain même cultivé, d'être éclairé par la révélation divine? puisque, quand cette lumière lui a manqué, il s'est trompé sur tant de choses très-importantes, qui concernent les devoirs et la fin de l'homme, il a flotté dans l'incertitude sur beaucoup d'autres, et est enfin demeuré sur un grand nombre enseveli dans les ténèbres d'une entière ignorance. — Elles flattent follement la multitude d'un pouvoir imaginaire et d'une facilité démentie par l'expérience, de parvenir par elle-même, et par les seules forces de la raison, à la connaissance de la vérité, sur ce qui regarde la fin à laquelle l'homme est destiné, sur le culte qu'il doit à Dieu, et sur tous ses autres devoirs. L'observation montre au contraire que le grand nombre, au moins que les simples n'ont ni le génie, ni le temps nécessaire, ni le jugement assez droit et assez libre de préjugés, ni l'esprit assez tranquille, assez dégagé des soins de la vie et des passions, pour découvrir d'eux-mêmes, avec succès, par la raison seule, tous les devoirs que l'homme doit remplir. — Elles rejettent témérairement l'utilité de la révélation divine, que l'homme néanmoins ne pourrait désirer avec trop d'ardeur et recevoir avec trop de reconnaissance, quand même elle ne serait qu'une promulgation extérieure de la loi de nature. D'ailleurs, la révélation chrétienne a cet avantage que, par son moyen, les plus simples, les enfants mêmes, sans pénétration d'esprit, sans talents, sans employer un temps que la multitude n'a pas, apprennent aisément les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, des autres hommes et d'eux-mêmes.

On y méprise les avantages que la raison et l'expérience doivent faire attribuer à la foi chrétienne : la foi étant une voie plus courte, plus précise, plus parfaite, plus certaine d'instruire les hommes de ce qui leur importe le plus, que toutes les recherches qu'ils pourraient faire d'eux-mêmes. Et c'est la seule qui soit propre à l'instruction des simples. — Elles nous présentent comme un ouvrage de la raison qui ne serait pas même cultivée, comme le fruit des réflexions d'un homme né dans une île déserte, et qui n'aurait jamais vu d'autres hommes que lui, un abrégé des principes et des préceptes de la morale infiniment plus exact et plus complet que tout ce que Socrate, Platon et tous les anciens philosophes enseignèrent jamais là-dessus. Aussi l'auteur a-t-il tiré cette doctrine de nos livres saints. Elle est très-conforme à la raison, mais la raison laissée à elle-même, n'irait pas si loin. Elle est due à la révélation. — Elles sont donc fausses, absurdes, contraires à l'observation et à l'expérience; elles sont avancées en haine de la religion révélée, et dans la vue de la détruire.

XXI.—(T. 3, p. 153, 154): On me dit qu'il fallait une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu voulait être servi; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués : et l'on ne voit pas que cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, et lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre.

Il fallait un culte uniforme, je le veux bien; mais ce point était-il donc si important, qu'il fallût tout l'appareil de la puissance divine pour l'établir? Ne confondons pas le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande, est celui du cœur; et celui-là, quand il est sincère est toujours uni-

forme.... Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut pas de révélation pour cela.

CENSURE. — Cette proposition a plusieurs parties. Quant à ce qui est dit que, « dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode, et lui a fait dire ce qu'il a voulu, » — elle est souverainement téméraire, impie et blasphématoire. On y parle en général de toutes les révélations, sans en excepter aucune. La révélation faite aux premiers hommes et aux Patriarches, la révélation donnée autrefois aux Juifs, et la révélation chrétienne, y sont confondues sans distinction avec les autres prétendues révélations que tant de divers peuples reçurent, et qui sont toutes fausses. On y méprise donc indifféremment celles-là comme celles-ci, et par conséquent on y représente Moyse et Jésus-Christ même, comme des hommes qui se croyaient inspirés sans l'être, ou comme des séducteurs qui ont voulu tromper les hommes.

En tant que l'on dit dans la même proposition, « qu'il ne fallait pas une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu voulait être servi, et qu'en vain, pour montrer qu'il en faut une, on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres que les hommes ont institués; que cette preuve n'a aucune force, » — cette proposition est fausse et montre le peu de réflexion de l'auteur, qui, considérant le soin qu'eurent les anciens législateurs de prescrire les cultes que l'on rendrait à la divinité, leur politique à les donner comme venant de la divinité même, et la facilité de tant de peuples à recevoir ces cultes bizarres, quelque opposés qu'ils fussent à la raison et à la religion naturelle, aurait dû en conclure quelle est la faiblesse de la raison humaine, quelle est la force du sentiment qu'elle a du besoin d'être éclairée, et combien est désirable une révélation qui ait les caractères de la vérité, telle qu'est la révélation chrétienne. — Elle est dictée par la haine de la révélation divine, sans laquelle cependant tant de nations qui n'adorent qu'un seul Dieu créateur de toutes choses, seraient encore attachées à ces divers cultes, que l'auteur a raison d'appeler bizarres, et que pratiqua presque tout l'univers, lorsqu'on y eut perdu le souvenir de la vraie révélation qui avait été faite aux premiers hommes. — Enfin, en tant qu'on assure dans cette proposition, que, « sans tout l'appareil de la puissance divine, c'est-à-dire, sans la révélation divine, on peut établir et conserver un culte uniforme; qu'il ne faut pas confondre le cérémonial de la religion avec la religion ; que le culte que Dieu demande, est celui du cœur, qui, quand il est sincère, est toujours uniforme, en sorte que, si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre; que, quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police, et qu'il ne faut pas de révélation pour cela ; »

Cette même proposition est contraire à l'expérience; car on y suppose faussement que la religion naturelle, pratiquée par des hommes qui ne seraient point guidés par la révélation, serait toujours uniforme quant aux sentiments du cœur. Au contraire, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les hommes qui seraient privés de la révélation, s'égareraient et se diviseraient entre eux sur les principaux points de la religion naturelle. Cela arriverait non-seulement parmi le peuple, mais à l'égard des philosophes mêmes. Ceux qui philosopheraient exactement, reconnaîtraient et adoreraient un Dieu créateur, tandis que l'auteur et ses disciples, comme nous l'avons vu, ne sauraient point si Dieu a créé l'univers. Ceux-là lui adresseraient des prières, lui demanderaient des secours, des lumières, des dons ; l'auteur dirait, comme dans la proposition VII : « Je ne prie point Dieu; que lui demanderais-« je? » Il n'est pas nécessaire de pousser plus loin cette induction. —Elle est encore fausse, et destructive de la religion naturelle, dans ce qu'on y dit sans restriction, savoir, « que le cérémonial de la religion ne doit pas être confondu avec la religion, et que le culte que Dieu demande, est celui du cœur, qui, quand il est sincère, est toujours uniforme. » Où l'on suppose que la religion naturelle ne consiste que dans les sentiments, les affections et les actes intérieurs, que le culte du cœur suffit pour remplir les devoirs de la religion, et que Dieu n'en demande pas davantage. Cette idée renverserait la religion naturelle. Il y a des actes extérieurs de religion, sans lesquels le fond même de la religion naturelle ne peut subsister. Il ne suffirait pas, par exemple, de croire intérieurement, il faut confesser de bouche et ouvertement qu'on croit que Dieu est, qu'il faut l'adorer, mettre en lui sa confiance, le prier, le remercier de ses bienfaits,

etc.: et il est d'une nécessité indispensable de produire au-dehors, et d'exprimer par des actions extérieures les sentiments et les affections de son cœur à l'égard de Dieu, soit pour les entretenir et les augmenter en soi-même, soit pour les communiquer et les inspirer aux autres. — Elle est avancée en haine de la religion chrétienne qui, outre plusieurs rits dont les uns sont constamment et uniformément prescrits par l'Eglise, les autres varient suivant la différence des temps et des lieux, quoiqu'on doive les observer dans les pays où ils sont établis, exige la pratique de quelques-uns qui lui sont nécessaires, et que Jésus-Christ lui-même a institués. L'uniformité de ceux-ci est un des liens extérieurs qui réunissent les fidèles en une société visible qui est l'Eglise, par le ministère de laquelle les vérités révélées se communiquent à toutes les nations, et se perpétueront dans tous les siècles jusqu'à la consommation du monde. — Elle montre dans l'auteur une grande témérité. « C'est purement une affaire de police selon lui, d'établir et d'entretenir l'uniformité du culte extérieur : il ne faut point de révélation pour cela. » Cependant jusqu'ici aucun législateur, aucune police n'a tenté d'établir l'uniformité dans le culte sans le secours d'une révélation vraie ou fausse : jamais cette uniformité ne s'est introduite et soutenue chez aucun peuple sans l'appui de cette même révélation. C'est donc dans l'auteur un défaut de jugement et une ignorance grossière du caractère des hommes, de ne vouloir point de révélation, mais d'employer seulement la police et l'autorité du magistrat pour l'établissement d'un culte uniforme. Les lois de pure police, pour introduire et faire recevoir une religion chez un peuple, n'y seraient pas aussi propres que la révélation ; elles auraient bien moins d'autorité ; on ne s'y soumettrait pas, on ne les observerait pas avec la même ardeur et le même zèle. — Elle est injurieuse à toute religion révélée, soit celle qu'on appelle de la loi de nature, et qui a commencé avec le monde : soit celle qui a été particulière aux Juifs, et qui a duré depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ ; soit celle dont notre Seigneur Jésus-Christ est l'auteur, qui suppose et renferme les deux autres, et qui durera jusqu'à la fin des siècles. — Elle est impie et blasphématoire.

XXII. — (T. 3, p. 135) : Je ne commençais pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, et par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphère, ne pouvant élever mes faibles conceptions jusqu'au grand Être, je m'efforçais de le rabaisser jusqu'à moi ; je rapprochais les rapports infiniment éloignés qu'il a mis entre sa nature et la mienne. Je voulais des communications plus immédiates, des instructions plus particulières ; et non content de faire Dieu semblable à l'homme, pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulais des lumières surnaturelles ; je voulais un culte exclusif, je voulais que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avait pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auraient pas entendu comme moi.

Censure. — Cette proposition, où l'on attaque indirectement tous ceux qui sont attachés à la religion catholique, dans laquelle celui que l'auteur fait parler avait été élevé, est injurieuse à tous les catholiques, et les calomnie en différentes manières.

D'ailleurs, elle attribue à ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphère, c'est-à-dire qu'elle impute à vanité la persuasion où sont les fidèles que la religion chrétienne est révélée, et méprise ainsi le don le plus excellent de la divine Providence.

DES CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION.

XXIII. — (Tome 3, p. 162) : Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, et l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entre elles, s'il n'a premièrement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation, est la plus ancienne et paraît la plus sûre ; celle qui en admet trois, est la plus moderne, et paraît la plus conséquente ; celle qui en admet deux et rejette la troisième, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contre elle ; l'inconséquence saute aux yeux.

Censure. — Cette proposition, où l'on assure « que des trois religions que nous avons en « Europe, la première ou la plus ancienne « (c'est-à-dire, suivant l'auteur, la religion des « Juifs) paraît la plus sûre ; la troisième, qui « est la plus moderne (savoir la religion ma- « hométane), paraît la plus conséquente ; celle « qui tient le milieu (savoir la religion chré-

« tienne), quoiqu'elle puisse bien être la meil-
« leure, a certainement tous les préjugés
« contre elle ; » — cette proposition est fausse, téméraire, absurde ; elle montre jusqu'où va l'aversion qu'a l'auteur pour la religion chrétienne, qu'il attaque avec un excès si singulier, que la comparant à la religion que professent aujourd'hui les Juifs et à la religion mahométane, il ose dire qu'elle a certainement tous les préjugés contre elle ; mais c'est aux dépens de sa réputation qu'il se livre ainsi à la haine qu'il porte au Christianisme : les incrédules même de notre siècle le regarderont comme un homme peu judicieux. Il outrage ici la religion chrétienne plus qu'eux tous ; aucun d'eux n'avait encore dit qu'elle a plus de préjugés contre elle que la religion que pratiquent aujourd'hui les Juifs, et que la mahométane. Mais comment la religion chrétienne peut-elle être meilleure que les deux autres, et néanmoins avoir tous les préjugés contre elle? N'est-ce donc pas un préjugé favorable pour une religion, que de pouvoir être la meilleure ou la plus utile? Ainsi l'auteur ne pouvant, d'une part, s'empêcher de ressentir encore quelque impression de la force de la vérité, et de l'autre se laissant emporter par l'habitude qu'il a de blasphémer contre elle, se contredit lui-même sans y faire attention.

Il est, au reste, très-certain que la religion chrétienne n'a pas seulement pour elle les préjugés, mais qu'elle se démontre par les preuves les plus solides, qui la rendent évidemment croyable. Si l'on considère son antiquité, elle est aussi ancienne que le monde. Il n'y a pas de différence essentielle entre la religion chrétienne et celle par laquelle les premiers hommes, dès le commencement du monde, les patriarches et tous les hommes religieux honorèrent Dieu avant la naissance de Jésus-Christ. La foi chrétienne est plus distincte : elle s'étend à plus d'objets ; mais celle des anciens était la même dans le fond. Ils croyaient en Jésus-Christ qui devait venir pour sauver le genre humain : nous croyons en Jésus-Christ, qui est venu pour nous sauver. Les temps sont différents, les cérémonies, la forme de la religion, sont différentes ; mais l'essence et le fond n'ont point varié. Cela doit s'appliquer même à la Religion judaïque. La Religion chrétienne en suppose la vérité ; elle en est la fin et la perfection, elle est l'accomplissement de ses prophéties et de ses figures. Ainsi l'auteur ne peut lui préférer la religion des Juifs comme plus ancienne. — Si on l'envisage en elle-même, elle est plus excellente, soit à raison de la clarté et de la sublimité de la morale qu'elle propose, et qui d'ailleurs s'accordent si parfaitement avec le sens moral et les lumières naturelles ; soit à raison des préceptes positifs qu'elle contient, qui règlent et déterminent le culte extérieur, et qui sont plus proportionnés, en plus petit nombre, et plus aisés à observer ; soit à raison des motifs qu'elle présente, qui sont plus expliqués et plus forts ; soit à beaucoup d'autres égards dont il serait inutile de faire ici l'énumération. — Si l'on fait attention à son auteur, l'autorité de Jésus-Christ est bien au-dessus de celle de Moïse. Les miracles de Jésus-Christ furent bien plus multipliés : ils portaient un caractère de bienfaisance qui lui était propre, ainsi qu'il avait été prédit. Quel prodige que celui de sa résurrection, dont un homme sensé ne peut douter ! Les apôtres et les premiers Chrétiens ont fait des miracles semblables à ceux de leur divin maître, suivant sa prédiction. En lui et dans l'établissement de sa Religion sainte, les prophéties anciennes, consignées dans des livres conservés dans leur integrité, et d'une date bien antérieure, se sont accomplies d'une manière sensible. Enfin, quelques dons que Moïse eût reçus de Dieu, on admire dans Jésus-Christ une sagesse, des lumières, des vertus, une sainteté infiniment supérieures. — Si l'on jette les yeux sur l'établissement de la Religion chrétienne, c'est un miracle qui confirme tous les autres, puisqu'il en est une suite manifeste, qu'il les suppose évidemment, et que, s'il se fût fait sans miracles, il serait un miracle plus grand que tous les autres. La Religion chrétienne s'est établie, s'est étendue sans aucun secours humain, malgré toute la force et toutes les passions humaines, malgré l'opposition de ses dogmes et de ses maximes à tous les principes des erreurs auxquelles les hommes s'étaient abandonnés. C'est là un fait évident, aisé à savoir, et que personne ne peut contester. — Si l'on fait réflexion à la stabilité et à la perpétuité de l'Église, qui se soutient depuis dix-huit siècles au milieu des vicissitudes naturelles aux choses humaines, et des orages qui se sont sans cesse élevés contre elle, et ont fait dire si souvent à l'incrédule : Elle va périr ; — si on se rappelle encore cette multitude prodigieuse de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui tous ont souffert la mort avec une constance et un cou-

rage héroïque pour la foi chrétienne, et même, quant à un grand nombre, pour sceller de leur sang les faits qui l'établissent; — toutes ces considérations permettent-elles de penser que la Religion chrétienne a tous les préjugés contre elle? Ne démontrent-elles pas au contraire qu'elle est la seule vraie Religion, que la religion que pratiquent aujourd'hui les Juifs est fausse, et que tout ce qu'il y avait dans l'ancienne loi, de préceptes figuratifs, concernant les rits, les cérémonies, les sacrifices, ou les jugements par rapport à l'économie de cette loi, sont entièrement abrogés depuis longtemps?

Il est encore important de remarquer dans la Religion chrétienne, cet accord, cette liaison, qui s'y voient non-seulement entre toutes ses parties, ses dogmes, ses maximes, ses préceptes, mais aussi avec les dispositions économiques de l'ancien Testament et de la loi de nature, en un mot, avec toutes les révélations divines qui avaient été faites auparavant, depuis le commencement du monde.

Cette harmonie avec les révélations précédentes, ainsi que les autres caractères de vérité dont nous venons de parler, manquent à la Religion mahométane, qui diffère de la loi de Moïse et de la Religion chrétienne dans beaucoup de points de la plus grande importance. Elle n'est d'ailleurs appuyée sur aucun miracle ni sur aucune prophétie. Elle a contre elle les miracles et les prophéties des deux Testaments : Mahomet, en l'inventant, a eu soin de l'accommoder aux usages et aux inclinations des Arabes : elle s'est établie par la violence et par la force des armes.

XXIV. — (Tom. 3, p. 138) : Quoi! pensais-je, la vérité n'est-elle pas une, et ce qui est vrai chez moi peut-il être faux chez vous? Si la méthode qui suit la bonne route, et celle de celui qui s'égare, est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hasard; le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel pays; oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice. Ou toutes les Religions sont bonnes et agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, et qu'il les punisse de méconnaître, il lui a donné des signes certains et manifestes pour être distinguée et connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les temps et de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands et petits, savants et ignorants, Européens, Indiens, Africains, Sauvages. S'il était une religion sur la terre, hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion serait le plus inique et le plus cruel des tyrans.

XXV. — (Tome 3, p. 169) : Quand il serait vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qu'y gagnerait-on? La veille du jour que le premier missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'aurait jamais prêché Jésus-Christ, l'objection serait aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

XXVI. — (Tom. 3, page 176) : Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, et punir les innocents du péché de leur père, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque dans une ignorance invincible aurait vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non content de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Censure. — « Ces propositions, en ce qu'on y assure qu'afin que la révélation soit vraie, et qu'on doive s'y soumettre, il faut qu'elle ait des signes si certains et si manifestes, que ces signes soient de tous les temps, de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands et petits, savants et ignorants, Européens, Indiens, Africains, Sauvages, sans en excepter un seul; » — ces propositions sont fausses et téméraires; on y prescrit avec impiété, à la sagesse et à la bonté de Dieu, les règles et les lois auxquelles on prétend l'assujettir dans la distribution de ses dons. On y refuse avec opiniâtreté et en blasphémant, de se soumettre à sa volonté manifestée, et de faire usage des lumières et des grâces qu'il présente, à moins qu'il ne le fasse à la manière qu'on s'imagine qu'il le devrait. — Elles sont contraires à la raison même, qui nous apprend que quand Dieu choisit des hommes préférablement à d'autres, pour leur communiquer sa révélation, il n'y a pas en lui d'injustice, parce qu'on ne viole aucun droit en n'accordant pas un bien qu'on ne doit pas; et que, dans ce choix, Dieu ne fait pas non plus acception des personnes, puisque faire acception d'une personne, c'est

enlever quelque chose à l'une pour rendre la condition de l'autre meilleure, et que Dieu n'ôte rien à ceux qu'il laisse dans leur ignorance naturelle, tandis qu'il accorde à d'autres des dons surnaturels et qui ne leur étaient point dus.

O homme! qui êtes-vous pour disputer contre Dieu? Est-ce au vase d'argile de dire à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? (Rom. 10, v. 20.) Les murmures contre la sagesse divine, dans la manifestation de la révélation, seraient d'autant plus déraisonnables, que Dieu qui, selon l'Apôtre, *veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité* (Timoth. chap. 2, v. 4), rend par conséquent cette connaissance possible à tous les hommes par rapport à la religion. Il a établi des moyens généraux et sensibles de communiquer la révélation chrétienne à tous les hommes ; et ces moyens auraient bientôt leur application à chacun d'eux, si les passions des hommes ne s'y opposaient. De plus, personne ne conçoit toutes les ressources secrètes de la providence, et de quelle manière Dieu agit dans le cœur de chaque homme. Ainsi nous n'avons rien de certain à opposer à la doctrine de l'Apôtre sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, et rien n'empêche de conclure de cette doctrine, qu'il n'est point d'homme qui ne puisse parvenir à la vraie religion, que le Seigneur a distinguée de tous les faux cultes, par des signes évidents, que nous avons indiqués dans la censure de la précédente proposition.

Enfin la raison nous apprend que nous devons recevoir avec action de grâces les lumières ou la révélation que Dieu nous donne, et en profiter pour accomplir sa volonté, sans vouloir pénétrer les raisons pourquoi d'autres hommes n'ont pas les mêmes lumières et les mêmes secours que nous, et sans que notre ignorance là-dessus doive nous faire rejeter les dons qui nous sont offerts. Nous devons savoir que nous sommes trop faibles pour sonder les desseins de Dieu, et qu'il n'est pas surprenant que ses voies soient au-dessus de notre portée. L'auteur vante beaucoup les lumières de la raison. Nous l'avons blâmé de les avoir exagérées aux dépens de la révélation. Mais nous ne les rejetons pas : nous nous y conformons même quand nous adhérons à la révélation. Mais que répondrait l'auteur, si on lui objectait que la lumière de la raison n'éclaire point également tous les hommes sur les dogmes et les devoirs de la religion naturelle? Sa réponse sera la nôtre, excepté que nous ne dirons pas, comme nous avons vu qu'il le fait, que ceux mêmes, qui, faute de lumières, ne croient pas en Dieu, seront sauvés. Mais nous dirons que la condamnation de tous ceux qui l'auront méritée, sera proportionnée au degré de lumière et de force que chacun d'eux aura reçu, et à la manière plus ou moins criminelle dont il en aura abusé. Ce qui peut rester de difficulté va être éclairci.

Ces mêmes propositions, dans ce qu'on y suppose, et même qu'on y soutient que, « selon la religion chrétienne, c'est un crime digne des peines éternelles de n'avoir pas la foi, parce qu'on n'a jamais entendu parler de la révélation; que, selon cette religion, des hommes sont pour cela réellement condamnés à ces peines; qu'ainsi Dieu punit des hommes pour être nés dans tel ou tel pays où la révélation n'a pas été prêchée; et que pour défendre ce dogme barbare, les uns font Dieu injuste, et lui font punir les innocents du péché de leur père; les autres se tirent d'affaire en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque dans une ignorance invincible aurait vécu moralement bien, invention ridicule, qui met Dieu dans la nécessité d'employer des machines; »

Ces propositions ne contiennent qu'un exposé faux de la foi chrétienne et de la doctrine des théologiens; c'est un tissu d'invectives et de calomnies contre la religion et contre les théologiens catholiques. Elles montrent un auteur de mauvaise foi, ou qui blasphème contre ce qu'il ignore. Premièrement, il est faux que, selon la foi chrétienne, ce soit un crime digne des peines éternelles de n'avoir pas la foi, quand on n'a jamais rien appris ni entendu parler de la révélation : ce n'est pas là ce qu'enseigne la foi. Tout homme qui est dans une ignorance invincible des vérités de la foi, ne sera jamais puni de Dieu pour n'avoir pas cru ces vérités : telle est la doctrine chrétienne et catholique. Il est vrai que personne ne sera sauvé sans la foi; mais autre chose est d'être puni pour avoir abusé des lumières de la raison et des secours qui étaient donnés pour suivre la loi naturelle ; autre chose est d'être condamné pour n'avoir pas cru ce qu'on ignorait invinciblement, et qu'il était par conséquent impossible de croire. Dieu ne demande pas l'impossible : il est souverainement juste et équitable, et n'exige que l'emploi du talent qu'il a confié. Secondement, c'est à la vérité

un dogme de la foi catholique, que tous les hommes, à l'exception de la Sainte-Vierge, naissent infectés de la tache du péché originel et enfants de colère; mais l'Église catholique laisse la liberté de penser avec saint Thomas qu'on n'est point sujet à la peine du sens à cause du seul péché originel, mais qu'on est seulement privé de la vision intuitive de Dieu, qui est un don gratuit, surnaturel, à quoi les créatures intelligentes n'ont de leur nature aucun droit. Les déistes les plus dépravés ne peuvent trouver là l'ombre même de l'injustice et de la tyrannie.

Il y a plus : l'opinion même de ceux qui pensent que les enfants morts sans avoir reçu le baptême, souffriront la peine du sens, n'a pas cette barbarie et cette cruauté que l'auteur reproche à la foi. Saint Augustin, qui soutint cette opinion en disputant contre les Pélagiens, ne croyait pas seulement que « la damnation de ces enfants serait la plus légère de toutes; » mais il ajoutait que ce mot de l'Évangile, *il vaudrait mieux que cet homme ne fût pas né* (Matth. xxvi, 24), n'avait pas été dit par Notre-Seigneur de tous les pécheurs, mais des plus scélérats et des plus impies, et qu'il ne savait pas et n'osait point décider, « s'il serait meilleur pour ces enfants de n'être pas, que d'être dans cet état. » Voici en entier les paroles du saint docteur (lib. 5 contre Julien, ch. xi, n. 44) : « Je ne dis point que les enfants morts sans baptême doivent subir une si grande peine, qu'il vaudrait mieux pour eux qu'ils ne fussent pas nés, puisque Notre-Seigneur n'a pas dit cela de tous les pécheurs, mais des plus scélérats et des plus impies. Et si, comme il le dit en parlant des habitants de Sodome, ce qu'il n'a pas voulu sans doute qu'on entendît d'eux seuls, les uns seront punis au jour du jugement moins sévèrement que les autres, qui doutera que les enfants non baptisés, qui n'ont que le péché originel, et ne sont point chargés de péchés propres, seront dans la damnation la plus légère? Quoique je ne puisse décider ce que sera, quelle sera, et combien grande sera cette damnation, je n'ose néanmoins dire qu'il serait meilleur pour ces enfants de n'être point, que d'être dans cet état. »

Troisièmement, ceux qui disent d'après saint Thomas que Dieu ferait plutôt un miracle, en envoyant, par exemple, un ange, que de permettre que celui qui, par le secours de sa grâce, aurait été fidèle à tous les préceptes de la loi naturelle, mourût dans le péché originel, sans avoir la foi en Jésus-Christ et la charité nécessaires à la justification et au salut, ne prétendent autre chose, sinon que la providence et la bonté de Dieu regardent tous les hommes, qu'il veut sincèrement les sauver, et qu'il ne manque pas de moyens de rendre même à tout infidèle le salut possible. Ils avouent qu'ils ignorent la plupart de ces moyens. Eh! qui peut connaître toutes les manières dont Dieu peut agir par rapport à chaque homme? Pesons bien leurs expressions. Ils disent que Dieu enverrait *plutôt* un ange, ferait *plutôt* un miracle, pour marquer que Dieu, par bonté, ne manquera jamais d'aider l'homme qui aurait vécu de cette sorte, et qu'au défaut de moyens ordinaires, s'il était possible qu'il n'en eût pas, il en aurait d'extraordinaires dont il lui serait également aisé de se servir; mais ils ne disent pas que Dieu enverrait cet ange, qu'il ferait ce miracle et qu'il n'a point d'autres ressources. L'auteur qui le leur fait dire si positivement, en les attaquant les calomnie; il défigure leur sentiment pour donner lieu aux railleries et au ton satyrique qu'au défaut de raisons solides, il emploie à la manière des déistes.

DES MOYENS DE CONNAITRE LA RÉVÉLATION.

XXVII.—(Tom. 3, p. 140 et 141): Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge? Dieu lui-même a parlé : écoutez sa révélation. C'est autre chose. Dieu a parlé! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en aurait pas coûté davantage et j'aurais été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi? toujours des témoignages humains? Toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu et moi? Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurais-je servi de moins bon cœur?

Censure. — Cette proposition, dont le sens est « que la révélation est un moyen peu propre pour instruire les hommes, et qu'il n'en eût pas coûté davantage à Dieu de mettre les hommes à l'abri de la séduction, en parlant à chacun d'eux; que c'eût été un moyen plus convenable que de charger d'autres hommes de nous rendre ce que Dieu a dit; que nous ne connaissons la révélation que par des hommes, et les miracles que par des hommes sujets à se tromper et à tromper; qu'il y a trop d'hommes entre Dieu et nous; » — cette proposition est avancée de mauvaise foi, ou avec bien peu de réflexion. L'auteur n'a pas considéré ou a dissimulé trois choses, qui pourtant se présentent naturellement, et qui démontrent l'absurdité de tout ce qu'il dit ici. La première est que, si la révélation divine avait été faite immédiatement à chaque particulier, il serait infailliblement arrivé que plusieurs d'entre les hommes, à moins qu'ils n'eussent été rendus tous impeccables, auraient prétendu avoir appris par la révélation de Dieu les dogmes et les préceptes qu'il leur aurait plu de suivre, sans que néanmoins Dieu leur en eût rien révélé. Or, on n'eût pu convaincre ces hommes de faux par l'autorité d'une révélation publique et commune, puisqu'il n'en eût point existé. De là seraient nés une infinité de maux incurables auxquels le public et les particuliers se seraient trouvés exposés. Si l'on répond que dans cette supposition la révélation dont chacun se pourrait glorifier, se reconnaîtrait par des signes certains et des miracles; la même supposition, loin d'être moins absurde, le devient encore davantage; car alors l'ordre de la nature ne subsisterait plus : il serait changé en un ordre miraculeux : les prodiges deviendraient des effets ordinaires : le nombre en serait si grand, qu'ils ne feraient plus d'impression sur qui que ce soit, et qu'ils n'auraient plus aucune force pour prouver la vérité.

La seconde chose à laquelle l'auteur n'a pas voulu faire attention ou qu'il a dissimulée, c'est que le témoignage des hommes, quoiqu'ils puissent se tromper et vouloir tromper, est cependant quelquefois si certain, qu'il dissipe et qu'il écarte jusqu'au plus léger soupçon d'erreur, et que la certitude est alors égale à celle qu'on nomme mathématique et métaphysique; qu'enfin la certitude des faits, auxquels est nécessairement liée la vérité de la révélation divine, est d'un tel degré, qu'on ne peut répandre sur elle le moindre doute, sans donner dans l'extravagance d'un pyrrhonisme universel en matière d'histoire.

La troisième est que la certitude morale de ces faits est bien plus proportionnée à la nature et à l'intelligence des hommes, que toute autre certitude, et que leurs esprits sont tellement frappés par ses caractères, lorsqu'elle est au plus haut degré, que quand ils les trouvent réunis, il est contre leur nature de lui refuser leur adhésion; d'où l'on doit conclure, que si les faits sur lesquels est appuyée la vérité de la révélation divine, ont la plus grande certitude morale qu'on puisse concevoir, comme ils l'ont en effet, il n'est ni sage ni prudent de ne pas vouloir l'embrasser, parce qu'on n'a pas entendu Dieu lui-même. Ne regarderait-on pas comme un insensé tout sujet qui ne voudrait pas exécuter les lois et les ordres de son prince, qu'il saurait certainement venir de lui, s'il alléguait pour toute raison de son refus, qu'il n'a pas entendu le prince lui-même?

Cette même proposition est née de la passion qu'a l'auteur de parler inconsidérément et de blasphémer contre la révélation divine. C'est ce qui l'a empêché de reconnaître la sagesse des moyens dont Dieu s'est servi pour publier et faire recevoir sa révélation. Ils consistent en ce qu'il a envoyé pour instruire les hommes, quelques hommes seulement, à qui il a revelé les vérités qu'il faut croire : il leur accorda le don des miracles, pour qu'ils prouvassent qu'ils parlaient en son nom : il voulut aussi que leur mission divine fût prouvée par les prophéties. Ainsi rien ne leur manqua de tout ce qui leur était nécessaire pour persuader aux hommes que les vérités qu'ils annonçaient, venaient de Dieu, et qu'on devait s'y soumettre. Leurs enseignements, et les prodiges qu'ils ont faits au nom de Dieu, nous ayant été transmis avec certitude, exigent de nous la même foi que leur devaient les contemporains. Ces choses sont trop connues et trop faciles à concevoir pour que l'auteur ne les eût point comprises, s'il n'avait point été aveuglé par l'aversion qu'il a de la divine révélation.

XXVIII. — (Tom. III, p. 141, 142 et 143): Considérez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé (pour connaître la révélation); de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les

monuments de foi proposés dans tous les pays du monde, pour en assigner les temps, les lieux, les auteurs, les occasions! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les pièces authentiques des pièces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumières ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour savoir quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étaient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne foi pour donner cours aux leurs parmi nous, et pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avaient faites.

XXIX. — (Tom. III, p. 158, 159, 160 et 161) : Voilà bien des difficultés, mon enfant, et ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnaître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes..... Il faudrait être bien simple pour croire qu'il suffit d'entendre les docteurs de son parti pour s'instruire des raisons du parti contraire. Où sont les théologiens qui se piquent de bonne foi? Où sont ceux qui, pour réfuter les raisons de leurs adversaires, ne commencent pas par les affaiblir ? Chacun brille dans son parti ; mais tel au milieu des siens est fier de ses preuves, qui ferait un fort sot personnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous instruire dans les livres ? Quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothèques il faut feuilleter, quelle immense lecture il faut faire ! Qui me guidera dans ce choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raison ceux de tous les partis ; quand on les trouverait, ils seraient bientôt réfutés. L'absent a toujours tort, et de mauvaises raisons, dites avec assurance, effacent aisément les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs, souvent rien n'est plus trompeur que les livres, et ne rend moins fidèlement les sentiments de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux protestants n'est point celle qu'on enseigne au peuple, et que le livre de Bossuet ne ressemble guère aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux.

XXX. — (Tom. 3, p. 161 et 162) : Combien de grands peuples n'impriment point de livres et ne lisent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? Comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous méprisent ; et si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens, amis de la vérité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connaître ? Cependant chacun la voit dans son culte, et trouve absurdes les cultes des autres nations : donc, ces cultes étrangers ne sont pas si extravagants qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

XXXI. — (Tom. 3, p. 163 et 164) : Dans les trois révélations, (la Judaïque, la Chrétienne et la Mahométane), les livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'hébreu ; les chrétiens n'entendent ni l'hébreu, ni le grec ; les turcs ni les persans n'entendent point l'arabe, et les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà t-il pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces livres, dira-t-on ; belle réponse ! Qui m'assurera que ces livres sont fidèlement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient? Et quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait besoin d'interprète ?

Censure. — Ces propositions où l'on dit, « qu'afin de connaître la révélation et s'y soumettre, il faut s'engager dans d'horribles discussions, et qu'on a besoin d'une érudition immense pour remonter dans les plus hautes antiquités, pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monuments de foi proposés dans tous les pays du monde, pour en assigner les temps, les lieux, les auteurs, les occasions, pour distinguer les pièces authentiques des pièces

supposées, pour comparer les traductions aux originaux, pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié, pour lever les contradictions qui restent, pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumières, pour décider quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux; où l'on ajoute que parmi tant de religions diverses qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, une seule étant la bonne, si tant est qu'une seule le soit, il ne suffit pas pour la reconnaître, d'en examiner une, il faut les examiner toutes; qu'il ne suffit pas d'entendre les docteurs de son parti, qu'on doit consulter ceux de toutes les religions; que si l'on veut s'instruire dans les livres, il faut feuilleter toutes les bibliothèques du monde, et apprendre toutes les langues; que ce n'est pas encore assez, et que, comme il y a de grands peuples qui n'impriment point de livres et qui ne lisent pas les nôtres, et que d'ailleurs les livres ne rendent pas toujours fidèlement les sentiments de ceux qui les ont écrits, comme on en peut juger par celui de Bossuet, intitulé : *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique,* dont la doctrine n'est point celle que les pasteurs catholiques enseignent à leurs peuples; qu'il faut, pour bien juger d'une religion, aller l'apprendre chez les peuples qui la suivent, ce qui emporte avec soi l'obligation de voyager par toute la terre; que la raison que nous trouvons dans le culte que nous rendons à Dieu, ne prouve rien, parce que dans chaque pays il y a des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens, amis de la vérité, qui la voient dans leur culte, quelque absurde qu'il nous paraisse; que dans les trois révélations, la Judaïque, la Chrétienne et la Mahométane, les livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent; que ce n'est pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler une langue qu'ils n'entendent point; que l'on a traduit, il est vrai, les livres saints, mais que personne ne peut assurer que ces livres sont fidèlement traduits, et qu'il n'est pas même possible qu'ils le soient; que lorsque Dieu fait tant que de parler aux hommes, il n'y a pas de raison pourquoi il lui faut un interprète;» — ces propositions détournent de faire profession de quelque religion que ce soit. On y présente un si grand nombre de difficultés à reconnaître la révélation, *s'il en est une,* et à s'y soumettre sagement, et on les y exagère de telle sorte, qu'on y donne cette connaissance comme entièrement impossible, même à l'homme le plus appliqué, de la plus grande pénétration d'esprit, et de l'érudition la plus consommée, qui emploierait tout le temps de sa vie aux recherches et aux voyages continuels qu'on demande pour cette découverte. Néanmoins, dans toute la terre, en quelque pays que ce soit, il n'y a de religion professée et pratiquée publiquement, dont par conséquent on puisse faire profession, que la religion révélée ou des religions qui se prétendent toutes révélées. Un homme sage et prudent ne pourra donc, suivant ces propositions, jamais professer aucune des religions qu'il y a dans le monde, si ce n'est en trompant, par une hypocrisie détestable, que la loi et la religion naturelles condamnent. — Elles détruisent même la religion naturelle; car ces cultes absurdes qui se contredisent entre eux et que la religion naturelle proscrit, ces cultes que pratiquent ces nations plongées dans l'idolâtrie et dans des superstitions qui font horreur, tous ces divers cultes sont représentés dans ces propositions comme des religions, où des hommes sensés, de bonne foi, amis de la vérité, qui se trouvent parmi ces différents peuples, voient la vérité et la raison; d'où l'auteur conclut « que ces cultes étrangers ne sont donc pas aussi extravagants qu'ils nous semblent, ou que la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien. » Ces propositions portent donc à douter au moins si les dogmes et les préceptes de la religion naturelle opposés à ces faux cultes, sont vrais et appuyés sur la raison. Ainsi elles ne laissent plus subsister le peu de ces dogmes et de ces maximes, que l'auteur dans d'autres endroits avait retenus, et qui ne peuvent se concilier avec ces superstitions bizarres. Elles ne permettent pas à un homme sage de regarder comme certain quoi que ce puisse être, touchant la religion, excepté ce qu'il y a là-dessus de commun à tous les peuples de l'univers. La religion des sages consistera donc désormais dans un culte où par la pensée ils feront abstraction de toutes les différences introduites et pratiquées en fait de religion chez toutes les nations du monde, et par conséquent dans un culte sans réalité, dont la pratique serait impossible, et où tout demeurera incertain et douteux, tant que chacun n'ayant pas encore parcouru toute la terre et visité tous les peuples, n'aura pu, ainsi qu'il est dit dans ces

propositions, s'instruire suffisamment par lui-même de toutes les différences nécessaires à connaître pour qu'en les retranchant par une précision d'esprit, il se forme l'idée du culte auquel il doit s'attacher.

Ainsi, en ôtant aux hommes tout espoir de trouver la vérité (si cependant il est des hommes assez légers pour être frappés de pareils discours), en présentant un pyrrhonisme affreux à l'égard de toute religion et même de la religion naturelle; elles tendent à éteindre et à étouffer tout sentiment de religion dans le cœur de l'homme, à qui néanmoins les sentiments de religion sont naturels. Par là elles dégradent l'homme : elles laissent un libre cours aux passions, que les sentiments de religion répriment : elles sont pernicieuses aux particuliers et aux états, que tous les législateurs, dans tous les temps, ont toujours cru ne pouvoir subsister sans une religion.

Elles calomnient la religion chrétienne, en haine de laquelle elles sont avancées de mauvaise foi. Dieu, qui est l'auteur de la révélation chrétienne, et qui a ordonné *qu'elle fût annoncée dans Jérusalem, dans Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre* (Act. 1, 8), n'a pas sans doute voulu que, pour la connaître, les hommes fussent obligés à ces recherches si pénibles et même absolument impossibles, dont l'auteur, d'après quelques-uns de ceux qui dans notre siècle se sont donnés pour philosophes, s'étudie à détailler et à amplifier les objets. Ils n'ont pas même la gloire d'avoir imaginé les premiers la prétendue nécessité de ces recherches : il y a long-temps qu'elle est connue pour le fond dans nos écoles, et qu'on l'y propose en objection, pour donner lieu à des éclaircissements utiles et à des réponses satisfaisantes. Non, la connaissance de la révélation chrétienne n'est pas impossible : il est des moyens aisés d'y parvenir : ces moyens sont proportionnés à l'esprit et à la portée de chacun, et propres à opérer une persuasion raisonnable : c'est Dieu, dont la sagesse est souveraine et dont la providence s'étend à tout, qui les a établis. Ils sont tels que tout le monde, l'enfant, l'homme fait, le simple, le savant le plus distingué, ne peuvent être instruits de la religion chrétienne, qu'ils ne soient, en se conduisant sagement, dans l'obligation de l'embrasser de tout leur cœur et avec les plus grands sentiments de reconnaissance.

La religion chrétienne consiste dans des dogmes, une morale et des préceptes positifs, que nous, Chrétiens, nous professons comme étant révélés de Dieu. Une grande partie de cette religion, sa base, pour ainsi dire, et ses premiers fondements, ce sont les dogmes et les préceptes de la religion naturelle : il a été nécessaire qu'ils fussent confirmés et promulgués par l'autorité de la révélation divine : sans cela, ils n'eussent pu se conserver entiers dans beaucoup d'articles de la plus grande importance : tant est grande la faiblesse de la raison humaine! Cette nécessité, au reste, est incontestable. Elle est démontrée, comme nous l'avons déjà dit, par l'expérience de bien des siècles, de tous les peuples, et même de tous les philosophes, qui n'ont pas été guidés par les lumières de la vraie révélation. C'est aussi une perfection essentielle à la religion chrétienne de contenir ces mystères sublimes, qui surpassent de beaucoup l'intelligence humaine, dont la raison ne démontre point la possibilité, mais où elle ne démontre pas non plus qu'il y ait contradiction; et que Dieu, qui est souverainement bon, a daigné révéler, afin de nous instruire de plusieurs vérités qui regardent sa nature incompréhensible, et les desseins adorables et impénétrables de sa providence, par rapport à notre salut et à nos devoirs. Il en est de même des sacrements, ou de ces institutions divines et salutaires, par l'usage desquelles, s'il est tel qu'il doit être, Dieu nous donne ou augmente en nous la grâce qui nous sanctifie. On doit regarder encore comme appartenant à la religion chrétienne ces faits intéressants, qui font voir évidemment que cette religion vient de Dieu.

C'est assez, pour le but que nous nous proposons ici, de cette idée générale de la religion chrétienne, que toutes les communions qui se disent chrétiennes adopteraient aisément. Nous défendons la cause de la religion contre un ennemi de la révélation chrétienne en général. Cette cause est celle de tous les Chrétiens; il ne serait pas convenable d'y rien mêler de ce qui concerne les controverses nées malheureusement entre eux. Nous parlerons dans la censure de la proposition suivante, de ce que l'auteur dit en particulier contre l'Église catholique. Mais une observation qui ne doit pas être omise, c'est que ceux qui vivent dans une communion chrétienne, n'ont pas de difficulté à connaître la doctrine de cette communion. L'auteur en convient

équivalemment lorsqu'à la fin de la proposition XXX, il dit « que pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez les peuples qui la suivent. » Ainsi, selon lui, et la chose parle d'elle-même, il est naturel et facile aux simples mêmes, qui vivent, par exemple dans l'Église catholique, de connaître ce qu'enseigne cette Église, surtout quant à ces articles qu'on nomme *solennels*, c'est-à-dire, dont, suivant les maximes et l'usage de l'Église, il faut que tout le monde soit instruit, parce que ce sont des articles principaux, que chacun doit connaître pour son salut, ou qui sont les plus utiles à chacun dans la pratique. Car pour les autres points, nécessaires à la vérité et utiles à toute l'Église, mais qui ne sont d'aucun usage pour plusieurs, quoique les articles de cette nature fassent partie de la révélation publique et soient connus des savants, néanmoins, on n'a pas coutume de les proposer expressément à la foi des simples et des ignorants, à qui il suffit d'en avoir la foi implicite. Il suit de là que toute la question présente, sur les moyens de connaître la révélation chrétienne, se réduit à ceci par rapport aux Chrétiens, savoir si les faits par lesquels on prouve invinciblement que la religion chrétienne est révélée, peuvent être suffisamment connus de chaque chrétien. La question réduite à ces termes, comme elle doit l'être, n'a pas de difficulté qui puisse arrêter. Voyons d'abord comment s'exprime l'auteur même, tome 3, pages 179, 180, 182 et 183, sur l'Écriture sainte, sur l'Évangile et sur Jésus-Christ. « Je vous avoue, dit-il, que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions!... La vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » Ainsi parle l'auteur; ce qui ne l'empêche pas d'ajouter tout de suite : « Avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. »

Mais, quoiqu'il ose encore en d'autres endroits avancer qu'il y a dans l'Évangile, ou dans la révélation chrétienne, des choses, des mystères qui répugnent à la raison, et que ce soit cela seul qui l'empêche de les admettre, il ne s'est pourtant nulle part mis en peine de prouver cette absurdité ou contradiction prétendue. Cependant, à moins qu'elle ne soit évidemment démontrée, elle se réduit à une simple incompréhensibilité qui peut étonner l'esprit humain, mais qui n'a aucune force pour balancer celle qu'a pour prouver ces mystères la vérité de l'histoire de l'Évangile, reconnue par l'auteur même. Nous supposons ici comme vrai et assuré même par l'examen le plus approfondi, ce dont nous parlerons dans la suite à l'occasion de plusieurs propositions de l'auteur, savoir, que dans les mystères de la religion chrétienne, qui surpassent notre intelligence, on ne démontre pas qu'il y ait rien qui répugne à la raison. Il semble même que l'auteur l'avoue spécialement dans cette même page 183, où il déclare « qu'il est resté sur ces choses là dans un septicisme involontaire, » et où il les met au nombre de celles sur lesquelles il faut « être toujours modeste et circonspect; respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter, ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être, qui seul sait la vérité. » (Tome 3.) Mais, de tout ce que l'auteur, si ennemi de la religion chrétienne, si porté au pyrrhonisme historique, a été forcé, par l'évidence de la chose même, de dire sur la majesté des Écritures, la vérité de l'histoire de l'Évangile, et sur les caractères de Jésus-Christ, il est temps de conclure avec quelle facilité tout chrétien peut connaître les

faits qui établissent la vérité de la religion chrétienne.

En effet, qu'on considère un enfant né et élevé dans le sein de l'Eglise catholique. Les principaux faits de l'Evangile, les faits les plus indubitables, liés intimement avec la vérité du christianisme, c'est-à-dire, la sainteté de Jésus-Christ, sa prédication, ses miracles, sa mort, sa résurrection, son ascension dans le ciel, la mission de ses apôtres pour instruire et convertir l'univers, leur peu de capacité naturelle pour cet emploi, le miracle du don des langues, qui leur fut communiqué au jour de la Pentecôte, lorsqu'ils furent revêtus de la force d'en-haut, leur sainteté, leur patience, leurs miracles, leurs travaux, leur martyre, les prodigieux succès de leur zèle dans la propagation de la foi : tous ces faits, cet enfant les apprendra des femmes mêmes qui en auront soin et de sa nourrice, dès qu'il commencera à bégayer : il les apprendra de ses père et mère en qui la nature lui inspire d'avoir une entière confiance : des maîtres à qui son éducation sera confiée, par le catéchisme, dont on l'instruira, soit en particulier, soit en public : par l'enseignement des pasteurs, qui en parleront publiquement sans être contredits : à l'occasion des fêtes les plus solennelles, qui sont instituées en mémoire de ces faits, et que tous les chrétiens célèbrent : par le Symbole des apôtres, où plusieurs de ces mêmes faits sont rapportés, et où il fait déjà profession de croire la sainte Eglise catholique, dont on doit dès-lors s'appliquer à lui faire connaître la nature, les caractères, la perpétuité, et dont on ne saurait trop tôt lui proposer l'autorité, de laquelle il sentira aisément les avantages et le besoin. Qui pourrait nier que tout cela suffit à cet enfant, pour que, sans aucune révélation, qui lui serait faite immédiatement, c'est-à-dire, sans une inspiration de Dieu, qui suppléerait et ne supposerait pas la lumière naturelle dans un degré suffisant, il puisse, avec le secours de la grâce, qui diffère très-fort de la révélation, et sans laquelle, suivant la foi catholique, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, adhérer avec certitude et prudemment à la révélation chrétienne, qui lui serait ainsi proposée, ou, ce qui revient au même, produire un acte de foi surnaturelle sur les vérités de la Religion chrétienne? Il faut remarquer que la question dont il s'agit, n'est pas de savoir si cet enfant, si quelque homme que ce soit, peut par ses facultés naturelles connaître de telle sorte la révélation chrétienne, que par les forces de la raison et de ses facultés, il conçoive la foi nécessaire au salut. Les Pélagiens seuls ont soutenu qu'il le pouvait ; mais nous, nous reconnaissons le mystère de l'opération divine, ou de la grâce que Jésus-Christ nous a méritée : nous reconnaissons ce mystère caché sous le voile de moyens naturels que la raison, et même les sens aperçoivent souvent. Nous prétendons seulement, et cela suffit et est en même temps nécessaire pour défendre la révélation chrétienne, que les motifs qu'on appelle de crédibilité, c'est-à-dire, que les faits qui rendent évidemment croyable la révélation chrétienne, sont si frappants et en si grand nombre, et qu'il est si aisé à un catholique de les connaître, que la foi chrétienne n'est ni un effet d'une révélation divine faite immédiatement à chaque fidèle, ni un enthousiasme ou un fanatisme qui serait également opposé à la révélation et à la raison, mais une soumission raisonnable, qui suppose la lumière naturelle dans un degré suffisant, et dont on peut rendre raison, quoique cette foi vienne de l'opération de Dieu qui agit en nous intimement, qui, par sa grâce, nous éclaire et nous excite à croire, de manière que nous consentons et nous coopérons librement aux lumières et aux bons mouvements dont il daigne nous favoriser.

Or, ce que nous avons fait voir par rapport à cet enfant né et élevé dans l'Eglise catholique, savoir qu'il a des moyens aisés et à sa portée, par lesquels il connaît, autant qu'il lui faut, les faits qui démontrent la vérité de la révélation chrétienne, se prouverait à plus forte raison avec la même facilité de tout homme qui fait profession de croire l'Eglise catholique. Plus cet enfant croîtra en âge et en même temps en connaissance par rapport aux faits et à l'état des choses qui concernent la Religion, plus il verra de motifs, et découvrira des raisons plus fortes, en proportion de sa capacité, qui le porteront à juger sagement que la révélation chrétienne vient de Dieu, et qu'il doit constamment y être attaché. Supposons que cet enfant soit un jour un savant du premier ordre, un homme illustre par des connaissances de tout genre, par des progrès étonnants dans la philosophie, par une très-profonde érudition ; qu'il devienne capable d'examiner et de peser tout ce qui a rapport à la Religion ; qu'il fasse les recherches les plus détaillées, l'examen le plus approfondi ; pourvu qu'il procède avec sincérité et qu'il aime le vrai, il trouvera

une merveilleuse harmonie entre toutes les parties de notre religion sainte; il verra que les dogmes et la morale de la Religion naturelle tirent de notre Religion révélée une lumière nouvelle et une grande consistance; que les mystères sublimes dont cette Religion révélée exige la croyance, sont à la vérité au-dessus des lumières de la raison, mais qu'on n'y trouve rien qui y répugne, et qu'ils ne renferment aucune contradiction démontrée; que la révélation de ces mystères et des institutions positives dont l'usage salutaire nous est prescrit, se prouve de telle manière par les miracles, par l'accomplissement des prophéties, et par les autres événements prodigieux que l'histoire et les monuments de cette religion contiennent, que la liaison de ces faits avec la vérité de cette révélation est très-évidente, que ces mêmes faits sont de telle nature, qu'ils n'ont pas dû être crus facilement, puisqu'il était très-intéressant pour les hommes de ne pas les croire sans raison, leur croyance imposant, par une conséquence naturelle, l'obligation d'embrasser une religion sainte et d'avoir les mœurs les plus pures; que ces faits ont été reçus et admis par les peuples les plus policés et en même temps idolâtres, et ont opéré dans leur culte et dans leurs mœurs un admirable changement; que ces mêmes faits sont si indubitables, que les principaux de ceux qui sont rapportés dans les autres histoires de quelque espèce qu'elles soient, sont moins attestés: de sorte que si l'on se permettait quelque doute sur ceux-là, il faudrait s'abandonner à un pyrrhonisme historique universel et sans exception; que les monuments de foi que contient la révélation chrétienne, sont indubitables; que nos livres saints sont si sûrement authentiques, et que tous les textes et toutes les versions de ces livres, qui sont reçues, s'accordent tellement pour ce qui regarde la doctrine de la foi et des mœurs, et la substance des faits, que lorsqu'il est question d'établir le dogme ou quelque règle de morale, ou de prouver la révélation, il est presque indifférent d'employer un de ces textes, ou une de ces versions, plutôt qu'une autre. Enfin il verra ce qui est déjà prouvé par l'expérience et les ouvrages des savants de quelque communion que ce soit, qui se sont appliqués à examiner les faits et tous les motifs qui servent à établir la révélation chrétienne; il verra que toutes les recherches et les discussions possibles, pourvu qu'on les fasse plus exactement et avec sincérité, loin d'être à craindre pour cette religion, ne peuvent au contraire tourner qu'à son avantage; qu'elles servent à multiplier les preuves qui en démontrent la vérité; qu'elles augmentent la force qu'elle a de s'étendre, et sont très-utiles à sa propagation.

Nous avons fait voir jusqu'à présent que tout homme né et élevé dans l'Église catholique, en quelque état qu'il soit, et quelque degré de capacité qu'on lui suppose, a des moyens sûrs et aisés de connaître la révélation chrétienne. Pour ce qui regarde les hommes qui sont nés et qui vivent, soit dans des communions séparées de l'Église catholique, soit parmi des peuples infidèles et même idolâtres, nous en parlerons surtout dans les censures des propositions XXXII et XXXIII, qui suivent immédiatement celles dont nous traitons à présent, et que nous n'avons encore considérées qu'en général. Il nous reste maintenant à les examiner aussi dans plusieurs de leurs parties.

En tant qu'on y assure que « l'authenticité et l'intégrité des monuments de la religion chrétienne, et surtout des livres saints, et que la fidélité des versions de ces livres, ne peuvent être connues qu'avec des recherches infinies et une érudition immense; » — ces propositions sont fausses et avancées en haine de la religion chrétienne. Il est certain que plusieurs monuments de foi, plusieurs pièces qui concernent la religion chrétienne, que la plupart par exemple des livres de l'ancien et du nouveau Testament, le Symbole des Apôtres, le Symbole de Nicée, etc., sont reçus d'un consentement unanime comme authentiques et exempts de toute altération, par toutes les sociétés chrétiennes, soit de l'Orient, soit de l'Occident, quoique ces communions soient d'ailleurs divisées entre elles sur beaucoup d'articles. Il est certain que les Juifs sont d'accord avec les Chrétiens sur la plupart des livres de l'ancien Testament, dont ceux-ci se servent pour les réfuter. Ce consentement de toutes les sociétés chrétiennes et cet accord des Juifs avec nous, peuvent assurément être connus sans une immense érudition et sans des recherches infinies. Ils peuvent même être connus aisément et sûrement par les gens sans lettres, s'appuyant sur le témoignage des personnes graves: témoignage que personne ne peut contredire, avec lequel tout doit nécessairement conspirer, et qui est très-suffisant pour faire reconnaître sans difficulté l'authenticité de ces monuments de foi et de ces livres,

Un homme sage et sans érudition, adhérerait encore prudemment à cette authenticité, fondé uniquement sur le témoignage et le consentement des savants, qui ont examiné en détail et scrupuleusement tout ce qui regarde ces monuments et ces livres, et qui ont jugé que leur authenticité était hors de doute. Un catholique admet aussi cette authenticité très-prudemment, s'en rapportant là-dessus à l'enseignement et à l'autorité de l'Église catholique, qui lui présente ces monuments et ces livres comme authentiques, et qui sur des objets de cette nature est la plus grande autorité visible.

En tant qu'on y dit « que, pour reconnaître parmi tant de religions diverses quelle est la vraie, si tant est qu'il y en ait une qui le soit, il faut entendre les docteurs de toutes les religions, lire les livres de tous les partis, et que cela ne suffit pas encore, soit parce qu'il y a des peuples qui ne font point de livres, soit parce que les livres ne rendent pas toujours fidèlement les sentiments de ceux qui les ont écrits, mais que pour bien juger de la religion des divers peuples, il faut l'aller apprendre chez eux, et par conséquent voyager par toute la terre ; » — ces propositions sont fausses, injurieuses à Dieu, à Jésus-Christ, à la religion chrétienne et à tous les chrétiens ; elles introduisent un pyrrhonisme universel, et renversent la religion naturelle. Un chrétien n'a assurément pas besoin d'aller entendre les docteurs des peuples idolâtres, ni de voyager et de demeurer chez ces peuples, afin de pouvoir juger que la Religion chrétienne est préférable à l'idolâtrie. Il n'a pas besoin de lire les rêveries du Talmud, ni d'entendre les rabbins pour juger de la religion que pratiquent aujourd'hui les Juifs, puisqu'il ne peut douter raisonnablement d'un grand nombre de faits qui suffisent pour le convaincre que cette religion n'est qu'une superstition fausse. Il n'a pas besoin d'aller entendre les docteurs musulmans ni de partir pour Constantinople, pour apprendre ce qu'il sait déjà avec facilité et avec certitude, savoir que Mahomet est bien postérieur à Jésus-Christ, dont la religion doit subsister jusqu'à la consommation des siècles, et dont la doctrine était depuis long-temps répandue par toute la terre, et y avait fait des changements prodigieux, lorsque Mahomet parut ; de sorte que c'est aux enseignements de Jésus-Christ que les Mahométans sont redevables de ce qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu. Les critiques conviennent, (et les Chrétiens sans un grand travail ne peuvent-ils pas l'apprendre d'eux ?) que la religion de Mahomet ne consiste que dans un recueil mal digéré et mal lié de dogmes et de pratiques tirées, partie de la Religion chrétienne, partie de la religion des Juifs. Qui ne sait que la même religion a été introduite par la fraude, par la force des armes et sans aucun miracle fait publiquement ? Non, les Chrétiens ne se croient jamais dépourvus de lumières nécessaires et de jugement ; ils ne se regarderont jamais comme téméraires et trop précipités dans leur foi, parce qu'ils n'auront pas feuilleté toutes les bibliothèques, n'auront pas lu tous les livres, ni entendu les docteurs de toutes les religions, voyagé par toute la terre pour apprendre la religion de tous les différents peuples, afin d'en porter un jugement assuré, et se décider sur la préférence à donner à l'une sur toutes les autres, après les avoir toutes comparées entre elles.

Les maximes qu'il plaît à l'auteur d'avancer, ne rendent pas seulement douteuse et incertaine la vérité de la religion chrétienne, qui, comme nous l'avons dit, et qu'il est évident, est appuyée sur des faits qu'on ne peut révoquer en doute sans admettre un pyrrhonisme universel en genre d'histoire, mais il suit des mêmes maximes qu'il faudrait embrasser ce pyrrhonisme, soit sur la religion naturelle, comme il a déjà été remarqué, soit même à l'égard de toute doctrine. Car si l'on ne peut juger avec certitude que ces faits si publics et si attestés sont vrais, et que les cultes idolâtres sont faux, à moins qu'on n'entende les docteurs de ces religions, qu'on ne lise tous les livres, et qu'on n'aille chez tous les peuples, c'est une conséquence nécessaire qu'on ne pourra porter aucun jugement assuré de tout objet dont les hommes ne sont pas tous d'accord, et ont des sentiments différents, à moins qu'on n'ait auparavant entendu ceux qui soutiennent ces opinions différentes ; ainsi personne ne pourra adorer un seul Dieu, et distinguer la justice de l'injustice, l'honnête de ce qui ne l'est pas, avant qu'il ait entendu les docteurs des polythéistes, des Epicuriens et des cyniques sur les opinions qu'ils suivent ; personne ne pourra rejeter le matérialisme, avant qu'il ait fréquenté les différentes écoles de ceux qui enseignent ces erreurs ; personne ne pourra être assuré que la matière existe, avant qu'il ait appris et examiné les subtilités des immatérialistes ; personne ne pourra attribuer quelque certitude aux mathématiques, ni même

aux axiomes les plus évidents de la raison, avant que d'en avoir conféré avec les maîtres des pyrrhoniens, etc.

En tant qu'on ajoute dans ces mêmes propositions « que la doctrine du livre de Bossuet, intitulé : *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique*, est bien différente de celle que les pasteurs catholiques enseignent au peuple; » — ces propositions sont fausses, calomnieuses et injurieuses envers les pasteurs catholiques, et à l'égard de l'Eglise catholique entière, qui approuve hautement et en tout cet ouvrage de Bossuet, et qui ne demande autre chose des Luthériens et des Calvinistes, pour les recevoir avec joie dans son sein, sinon qu'ils fassent une profession de foi conforme à la doctrine exposée dans ce même livre ; c'est ce qu'éprouvent ceux d'entre eux qui rentrent dans l'Eglise; et plût à Dieu que tous fussent prêts d'y revenir à cette condition! Ces mêmes propositions favorisent de plus un schisme qu'on ne peut trop déplorer

En tant qu'on y lit que « la révélation faite autrefois aux Juifs et la révélation chrétienne, sont écrites en des langues que les Juifs d'aujourd'hui et les Chrétiens n'entendent pas ; que ce n'est pas une manière bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent pas; qu'en vain on répondrait que les livres saints ont été traduits; que personne ne peut assurer que ces livres ont été traduits fidèlement, et qu'il n'est pas même possible qu'ils le soient; que quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, il n'y a pas de raison pourquoi il ait besoin d'interprète ; » — ces propositions sont une dérision très-téméraire, très-injurieuse, faite de mauvaise foi, et blasphématoire, de la révélation chrétienne. Nous avons déjà remarqué sur la proposition XXVII, que la révélation divine a dû se faire immédiatement, non pas à chaque homme en particulier, mais à quelques hommes, qui en instruisissent les autres. La révélation chrétienne est universelle, elle est destinée à l'enseignement de tous les peuples, dont chacun a un langage qui lui est propre, et qui est sujet à changer. Les choses étant donc dans l'état où elles sont, par rapport au langage des peuples, il a fallu que les livres saints, où est contenue une révélation qui regardait même tous les peuples à venir, fussent écrits dans une langue que les peuples qui sont aujourd'hui, n'entendent pas. Plusieurs de ces livres, qui dans le temps qu'ils ont été publiés, étaient pour les Hébreux, furent écrits en hébreu ; d'autres, tels que sont presque tous les livres du nouveau Testament, furent composés en grec, qui était la langue la plus répandue au temps des Apôtres. On a encore les traductions anciennes de tous ces livres. La version grecque de l'ancien Testament fut faite longtemps avant la naissance de Jésus-Christ. La version latine des deux Testaments le fut dès le commencement de l'Eglise chrétienne ; et il ne manque pas de traductions des mêmes livres à l'usage de tous les peuples.

Lorsque l'auteur doute si ces versions sont fidèles, ou même peuvent l'être, et qu'il demande qui est-ce qui pourra assurer qu'elles le sont, il veut nous conduire au pyrrhonisme universel sur l'intelligence des ouvrages de tous les anciens ; car, ou les livres sacrés peuvent être entendus et traduits exactement, ou aucun des anciens livres ne peut l'être. Par conséquent, si l'auteur en était cru, il n'y aurait rien de certain dans l'histoire ancienne; on ne connaîtrait avec assurance aucune opinion des anciens ; en un mot, toute certitude appuyée sur d'anciens monuments serait détruite ; remarquez même que les traductions des livres saints ont dû se faire avec plus d'attention et d'exactitude que celle de tout autre livre. C'est une suite naturelle de l'importance dont il a toujours été pour les chrétiens, qu'il ne se fît point de version des Ecritures, qui ne fût exacte. Mais remarquez encore la contradiction formelle où tombe l'auteur : il dit ailleurs que la majesté des Ecritures l'étonne ; il admire surtout la simplicité et la sublimité de l'Evangile, et les caractères de vérité qui s'y trouvent : il parle des choses qu'il contient; il entend donc le sens exprimé par les paroles de l'Ecriture ; on peut donc le traduire : comment donc doute-t il si cela se peut ?

Nous ne manquons pas, au reste, de garant sur qui nous puissions compter, et qui nous assure de la fidélité des versions de ces saints livres, sans que nous soyons obligés à des discussions infinies. Premièrement, le consentement de toutes les communions chrétiennes sur la fidélité d'une version nous en garantit très-sûrement l'exactitude. Dans ces communions, il y a des savants qui possèdent les langues, et elles ne conviendraient jamais entre elles du mérite d'une traduction vicieuse dans sa substance et sur les principaux points. Secondement, nous avons encore pour garant le

consentement des savants sur le même objet. Qu'on fasse attention à l'exactitude avec laquelle des savants des communions différentes ont remarqué toutes les variantes des textes et des versions reçues, et au jugement qu'ils en ont porté, savoir, que, dans toutes ces différences, il n'y avait rien de capital et qui intéressât le fond. Pourrait-on ne pas s'en rapporter à eux sur cette matière ? Ils pensent si différemment en mille choses ! ils sont de partis si différents, dont ils ont à cœur les intérêts ! il n'y a donc que la vérité seule qui ait pu les réunir sur un sujet d'une si grande conséquence. Troisièmement, un autre garant pour les catholiques, et un garant dont le témoignage suffit, c'est l'autorité de l'Eglise, dont nous allons parler dans la censure de la proposition suivante.

XXXII.—(Tom. III, p. 164 et 165): Nos catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Eglise ; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine ? L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de là, vous rentrez dans toutes nos discussions.

Censure. — Cette proposition, savoir : « que les catholiques ont tort de faire grand bruit de l'autorité de l'Eglise, puisqu'il leur faut un aussi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres sectes pour établir directement leur doctrine, et que s'ils sortent de cette preuve ridicule : *L'Eglise décide que l'Eglise a droit de décider*, ils rentrent dans toutes les discussions que l'auteur a détaillées ; » cette proposition est fausse, avancée par ignorance ou de mauvaise foi : on y calomnie les catholiques ; on y méprise l'autorité de l'Eglise, qui est l'épouse de Jésus-Christ ; on y vient à présenter et à inculquer de nouveau la nécessité prétendue des recherches détaillées dans les quatre propositions précédentes ; et à cet égard, cette proposition mérite de plus les qualifications qui viennent d'être données à ces quatre propositions. C'est faussement, par ignorance ou de mauvaise foi, et en calomniant les catholiques, que l'auteur leur attribue de dire : *L'Eglise décide que l'Eglise a le droit de décider*. De manière que ces paroles étant entendues dans un sens qui renfermerait un cercle vicieux, ils s'y arrêtent comme à l'unique preuve de l'autorité de l'Eglise. Ce serait alors, il est vrai, s'arrêter à une preuve nulle et ridicule : mais ce n'a jamais été là leur pensée. L'Eglise catholique ; considérée sous le rapport de société visible professant la foi chrétienne, est revêtue de caractères ou notes extérieures, auxquelles on la reconnaît aisément pour la plus grande autorité visible, en qui les hommes doivent avoir une confiance entière, pour apprendre d'elle toutes les vérités qui regardent la foi, la religion établie par Jésus-Christ, et le salut éternel. Ce n'est pas, comme nous l'avons montré, une chose difficile de connaître que la révélation chrétienne est vraie. Cette connaissance dépend entièrement de la certitude des faits que non-seulement l'Eglise catholique, mais encore toutes les communions qui se glorifient du titre de chrétiennes, présentent avec un concert parfait, comme transmis par une tradition indubitable. Mais, si connaissant en général la vérité de cette révélation, on entreprend ensuite de discuter ce qui regarde la doctrine de chacune des communions qui se disent Chrétiennes, qu'on veuille par la voie d'examen ou *par l'esprit privé* se décider sur ce qu'on doit croire de chacun des articles controversés entre elles, on se jette dans des difficultés très-grandes, que les simples et les non lettrés ne peuvent jamais surmonter, et d'où à peine pourra se tirer l'homme le plus savant sur ces matières, en y employant toute sa vie.

C'est là une des raisons pourquoi les Catholiques prétendent que Dieu, dont la providence s'étend à tout, et qui est l'auteur de la religion chrétienne, a établi une société visible, c'est-à-dire, l'Eglise, pour être la gardienne et l'interprète fidèle de la parole de Dieu, et pour enseigner aux hommes ce qu'ils doivent croire et pratiquer afin de parvenir au salut. Or, pour qu'on reconnaisse entre toutes les sociétés qui font profession d'être chrétiennes, quelle est celle à qui une si grande autorité appartient effectivement, ils veulent qu'on suive la même méthode que celle qu'on emploie pour connaître la vérité de la religion chrétienne et la démontrer contre les incrédules. Ils soutiennent que toute cette question consiste en faits ; que sa décision dépend tout entière de certains faits indubitables qui se trouvent partout, et que, dès qu'on les connaît, ce qui est aisé et proportionné à la capacité d'un chacun, au moins pour peu qu'il soit aidé par le ministère des pasteurs, on ne

peut sagement refuser de se soumettre à l'autorité de l'Eglise catholique dans ce qui concerne les vérités de la foi. Ces faits peuvent en général se rapporter à quatre principaux. Le premier, c'est que cette Eglise est *une*, c'est-à-dire, que tous ceux qui lui appartiennent sont tous unis par la profession d'une même foi, par les mêmes sacrements, et par la soumission aux mêmes pasteurs, parmi lesquels le souverain pontife a la primauté d'honneur et de jurisdiction, comme successeur de Saint Pierre.

Le second de ces faits, c'est que l'Eglise est *catholique*, c'est-à-dire, plus étendue que toute autre communion, et répandue par toute la terre; et même si supérieure par-là à toute autre secte née et séparée d'elle dans les siècles différents, que chacune de ces sectes, quand elles ont paru, quelques progrès qu'elles aient pu faire depuis, n'a pourtant été, dans le commencement de la division, qu'une parcelle qui se révoltait et combattait contre tout le corps de l'Église.

Le troisième, c'est que l'Eglise est *apostolique*, c'est-à-dire, tellement la même, tellement une avec l'Eglise fondée par les apôtres, que premièrement, depuis cette fondation, elle a toujours subsisté sans interruption, en un grand corps de société plus considérable que chacune des sociétés sorties de son sein en se révoltant contre elle; qu'en second lieu, la mission de ses pasteurs vient des apôtres, vient de Jésus-Christ, et par conséquent de Dieu : au lieu que les pasteurs des sectes séparées d'elle, sont sans mission, soit ordinaire, soit extraordinaire : sans mission ordinaire, puisque l'Eglise contre laquelle ces sectes se sont révoltées, ne leur a point sans doute transmis de mission : sans mission extraordinaire, la mission extraordinaire se prouvant par des miracles, et eux n'en produisant point; qu'en troisième lieu, la doctrine de foi que tient aujourd'hui l'Eglise, est la même que celle des apôtres et vient d'eux : ce qui se montre encore aisément sans discussion et par la seule inspection des faits. Car il est certain qu'on ne peut reprocher à cette Eglise aucun changement sensible arrivé dans sa doctrine. Il n'en est pas de même des sectes séparées : toutes ont varié sensiblement, leurs chefs ont tous été des novateurs; tandis qu'ils étaient encore dans l'Eglise catholique, où ils avaient reçu la naissance et l'éducation, ils faisaient profession de la foi de cette Eglise, qu'ils ont ensuite abandonnée et rejetée. Quant aux changements insensibles qu'on prétendrait être arrivés peu à peu dans la foi de l'Eglise, c'est un fait que la discussion n'établit point et qui, sans discussion, se démontre faux par son incompatibilité avec d'autres faits incontestables et avoués de part et d'autre. Il y a toujours eu dans l'Eglise un zèle ardent pour retenir l'ancienne foi et empêcher qu'on y donnât la moindre atteinte; il y a toujours eu une aversion constante et inflexible de toute nouveauté contraire à la foi. C'est par une suite de ce zèle et de cette aversion que les moindres hérésies qui se sont élevées dans quelque siècle que ce soit, ont causé tant de bruit, ont occasionné des disputes, des ouvrages de part et d'autre, des divisions, des brigues, des décisions, des conciles; mais rien de pareil n'est arrivé par rapport aux changements dont il est question. Voilà des faits dont la connaissance détaillée irait très-loin, mais dont une connaissance générale est à la portée de tout le monde, et suffit pour conclure que les changements prétendus insensibles dont il s'agit sont des chimères.

Le quatrième fait principal, qui sert à établir l'autorité de l'Eglise, c'est que l'Eglise est *sainte*, c'est-à-dire qu'elle regarde avec raison comme lui appartenant la sainteté même de Jésus-Christ son chef, d'où elle tire son origine; qu'elle a droit de s'approprier la sainteté des apôtres qui l'ont fondée et ont travaillé avec tant de succès à sa propagation; de se glorifier de la constance des martyrs qui ont souffert la mort dans son sein pour la défense de sa foi et de ses lois; de s'attribuer les vertus de cette multitude innombrable de justes de toute sorte, de tout âge, de tout sexe, de tout état : ces justes ne sont pas aujourd'hui en aussi grand nombre qu'autrefois, mais il y en a encore, et il y en aura toujours dans l'Eglise; de regarder, de plus, comme opérés en sa faveur, les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, de même que tous les autres miracles proprement dits, dont aucun ne se fait hors de son sein, et dont elle est favorisée dans tous les siècles, avec cette différence que, dans les premiers siècles, ils étaient et devaient être beaucoup plus fréquents.

Ceux qui naissent et sont élevés dans l'Eglise catholique, apprennent ces faits en même temps qu'on leur explique les symboles de la foi où il en est fait mention, et tout ce qui concerne la vérité de la religion chrétienne. On ne doit pas, dans leur instruction, séparer des objets

qui ont une liaison si étroite, les faits par lesquels on démontre la vérité de cette sainte religion étant les mêmes que ceux qui prouvent le respect et la soumission dus à l'autorité de l'Eglise, dont il est naturel à tout le monde de sentir les avantages et la nécessité.

Or ces faits, ou les caractères qui en résultent, rendant l'Eglise catholique très-visible, c'est-à-dire lui donnant une autorité souveraine et très-sensible, qu'elle tient de Dieu pour l'enseignement des vérités de la religion, il est clair que lorsqu'elle s'attribue le droit de décider les controverses, on peut en conclure avec raison qu'elle a ce droit; et il est très-évident aussi que ce n'est point là *un cercle vicieux,* ni une preuve méprisable qui donne occasion de dire : « Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? »

Ce que l'auteur dit encore, savoir, « que les catholiques ont besoin d'un grand appareil de preuves pour établir l'autorité de l'Eglise, et qu'il n'en faut pas un plus grand aux autres sectes pour établir directement leur doctrine; » cette assertion montre encore beaucoup d'ignorance et de mauvaise foi; car l'autorité de l'Eglise étant une fois prouvée, ce seul point emporte avec soi une preuve indirecte, mais suffisante de tous les articles de la doctrine que l'Eglise enseigne. Or, il est sans doute plus aisé de prouver et d'établir un seul point, que d'en établir directement une infinité d'autres dont chacun est au moins d'une égale difficulté. Mais quel embarras y a-t-il donc à prouver invinciblement que l'Eglise a le droit d'enseigner et de décider les controverses qui regardent la religion? Les Saintes-Ecritures, considérées en tant qu'elles sont reçues par toutes les communions chrétiennes, présentent des passages très-clairs qui établissent ce droit et dont les catholiques se servent pour le prouver. C'est un fait indubitable qui, pour être connu, n'exige ni recherches ni érudition, que l'Eglise a toujours été dans l'usage et la pratique de décider les controverses, et qu'elle jouissait de ce droit long-temps avant la naissance et la séparation de chacune des autres communions qui, sorties de son sein, subsistent encore aujourd'hui. La possession perpétuelle et non interrompue d'un tel droit, cette possession aussi ancienne que l'Eglise, est une preuve sans réplique que ce droit lui vient de Jésus-Christ, à qui elle en a toujours rapporté l'origine; elle fait même voir que cet article du Symbole des Apôtres, *je crois la sainte Eglise catholique*, signifie, *je crois l'Eglise*, à qui l'autorité d'enseigner et de décider appartient de droit divin; le mot d'Eglise devant être entendu dans le symbole suivant l'idée que les fidèles ont attachée à ce mot, dès les premiers temps, et qu'on ne peut mieux connaître que par la pratique. Enfin le droit qu'a l'Eglise d'enseigner et de décider se démontre encore sans un appareil de preuves qui demande de grandes recherches par les notes ou caractères extérieurs qui conviennent à la vraie Eglise, et dont nous avons parlé tout à l'heure en peu de mots.

Loin donc qu'il faille aux catholiques un aussi grand appareil de preuves pour établir l'autorité de l'Eglise, qu'aux autres sectes pour prouver directement leur doctrine, au contraire, il n'y a point d'article de la doctrine chrétienne plus facile à prouver que l'autorité de l'Eglise. Dieu, qui imprime aux effets de sa providence souveraine le caractère de sa bonté infinie, a voulu donner aux hommes, dans la seule autorité de l'Eglise, un moyen de s'instruire aisément des vérités du salut. Quelles actions de grâces doivent à Dieu les catholiques pour le don ineffable qu'ils ont reçu de lui, d'avoir été instruits dès leur plus tendre enfance de la doctrine salutaire qu'enseigne l'Eglise catholique! Quel est, pour nous servir des termes du prince des Apôtres, l'*aveuglement* et l'*inconstance* de ceux qui osent traiter de préjugés les vérités qu'ils ont ainsi apprises de l'Eglise par une grâce si privilégiée! Mais qu'ils examinent les faits qui les persuadèrent dans leur enfance; plus ils les approfondiront et feront de progrès dans une vraie science et une véritable érudition, plus ils découvriront de nouvelles preuves de ces faits et se convaincront qu'ils sont vrais et incontestables, et qu'ils démontrent l'autorité de l'Eglise.

Il n'en est pas de même des communions séparées de l'Eglise catholique; les faits qui les concernent doivent les faire abandonner. Il est vrai que ces faits ne sont pas connus à tous ceux qui sont du corps de ces communions : cette connaissance est même impossible à tous les enfants qui y sont baptisés et qui n'ont pas encore atteint l'usage de raison, aussi bien qu'à plusieurs simples qui y vivent, et dont Dieu seul sait le nombre. Tous ces enfants et ces simples ne participent ni à l'hérésie ni au schisme : ils en sont excusés par leur ignorance invincible de l'état des

choses; et l'on ne doit pas les regarder comme n'appartenant pas à l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut. Ces enfants n'ayant pas encore pu perdre la grâce qu'ils ont reçue dans le baptême, sont indubitablement de l'âme de l'Eglise, c'est-à-dire, qu'ils lui sont unis par la foi, l'espérance et la charité habituelles. Les simples, dont il s'agit, peuvent avoir conservé la même grâce; ils peuvent, dans plusieurs de ces communions, être instruits de plusieurs vérités de foi qu'on y a retenues et qui suffisent absolument au salut; ils peuvent les croire sincèrement; ils peuvent avec le secours de la grâce de Dieu mener une vie pure et innocente; Dieu ne leur impute pas les erreurs auxquelles ils ne sont attachés que par une ignorance invincible. Ainsi ils peuvent appartenir aussi à l'âme de l'Eglise, avoir la foi, l'espérance et la charité. Au reste, tous ces enfants et ces simples doivent leur salut à l'Eglise catholique, qu'ils ne connaissent pas; car c'est d'elle que viennent ces vérités salutaires, aussi bien que le baptême, que ces sectes ont conservé en se séparant. Ces simples et ces enfants les ont reçus de ces sectes immédiatement; mais ces sectes les tenaient de l'Eglise, à qui Jésus Christ a confié l'administration des sacrements et le dépôt de la foi. Mais, si l'ignorance invincible de l'état des communions où ils vivent excuse ces simples et ces enfants, il n'est pas moins certain, et cela mérite la plus grande attention, que tous ceux qui sont dans quelque communion que ce soit, séparée de l'Eglise catholique, ne peuvent venir à connaître les faits qui concernent une telle communion, et spécialement remonter à son origine, qu'ils ne soient obligés de condamner les auteurs de la séparation, comme des novateurs qui ont abandonné la foi qu'ils tenaient auparavant, qui, sans vocation, sans mission légitime, se sont érigés en envoyés de Dieu pour instruire les peuples, et qui, surtout dans le commencement de leur rébellion contre l'Eglise catholique, n'étaient qu'une parcelle qui se divisait du tout, et combattait contre le corps de l'Eglise que Jésus-Christ a fondée, et à laquelle ces connaissances doivent ramener ceux qui ont eu le malheur de naître dans des sectes séparées d'elle. Un catholique, au contraire, ne peut jamais, dans l'origine et dans la durée de l'Eglise catholique, rien trouver qui ne l'y attache avec plus de force.

Nous croyons par cette dernière remarque avoir rempli la promesse que nous avions faite dans la censure des propositions précédentes, de montrer qu'il n'était point du tout impossible à ceux qui sont dans les communions séparées de l'Eglise catholique, de parvenir, autant qu'il est nécessaire pour leur salut, à la connaissance de la révélation chrétienne. Dans la censure de la proposition suivante, nous parlerons des infidèles par rapport au même objet.

XXXIII. — (Tom. 3, p. 170 et 171) : Quand les ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, et qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans, à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, et vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystère, seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vite sur la seule autorité d'un homme que je ne connais point.... Pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en jamais avoir rien su?... lui qui était si bon, si bienfaisant, et qui ne cherchait que la vérité!... Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudrait que je fusse fou pour vous écouter avant ce temps-là.

Non-seulement ce discours me paraît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, et renvoyer bien loin le missionnaire, qui, avant la vérification des preuves, veut se dépêcher de l'instruire et de le baptiser. Or, je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'aient autant et plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, et que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies : nul n'est exempt du premier devoir de l'homme; nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate et timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe et stable; la terre entière ne sera couverte que de pélerins, allant, à grands frais et avec de lon-

gues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors, adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, et toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de la religion : à grande peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le mieux employé son temps, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir; et ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il aurait dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, et donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout; et si le fils d'un chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond et impartial, la religion de son père, pourquoi le fils d'un Turc ferait-il mal de suivre de même la religion du sien ? Je défie tous les intolérants du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Censure.—Cette proposition a trois parties. Quant à la partie où il est dit « que les ministres de l'Evangile, quand ils se sont fait entendre aux peuples éloignés, ne leur ont rien dit qu'on pût raisonnablement admettre avant des recherches et une vérification exactes, qui demanderaient tant de temps et de si longs voyages, qu'on doit en reconnaître l'impossibilité; que chacun chez ces peuples aurait droit de répondre à ces ministres : Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, et vous dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystère seront damnés. Pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir rien su, lui qui était si bon, si bienfaisant, et qui ne cherchait que la vérité ? Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connais pas. Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudrait que je fusse fou pour vous écouter avant ce temps-là; » — cette proposition, à raison de cette première partie, est fausse et avancée infidèlement. Car, premierement, on y dit faussement et infidèlement qu'un homme qui n'a jamais rien entendu de l'Evangile est damné pour n'avoir jamais rien su des mystères, et n'avoir pas eu la foi chrétienne. Un ministre de l'Evangile qui prêcherait ainsi, corromprait la doctrine évangélique et catholique sur ce point, en y faisant une addition téméraire. Il est vrai que ceux qui n'auront jamais rien su de la révélation chrétienne, ne seront point sauvés; ils seront damnés; mais ce n'est pas que cette ignorance invincible dans le cas dont il s'agit, soit un crime pour lequel ils doivent être damnés. Selon la foi catholique, quand même ils n'auraient jamais commis de péché actuel, néanmoins comme ils ne sont pas lavés de la tache du péché originel, et que, par conséquent, ils n'ont point été faits fils et héritiers de Dieu par la grâce du baptême; pour cette raison, quand il n'y en aurait point d'autres, et sans aucune injustice, ils seront privés de la vision intuitive de Dieu, qui est l'héritage de ceux-là seulement qui sont devenus fils de Dieu par la grâce. On peut se souvenir de tout ce que nous avons déjà dit là-dessus dans la censure des proposit. XXIV, etc. Nous y avons rapporté un passage important de saint Augustin, où l'on voit jusqu'où va le sentiment le plus rigoureux sur cette matière, mais laissé par l'Eglise à la liberté des écoles, et sur lequel ne se décidèrent pas ces évêques de France si recommandables par leur zèle et par leur science, qui sur la fin du dernier siècle se plaignirent avec raison au S.-Siége Apostolique de la doctrine nouvelle du cardinal Sfrondate. Nous avons déjà montré au même endroit que ce sentiment ne méritait pas les reproches que l'auteur ose faire là-dessus à la foi même de l'Eglise. Nous convenons que la justice de Dieu, dans le péché originel, est un grand mystère; mais la raison ne démontre point et ne démontrera jamais que le dogme du péché originel soit un dogme cruel et barbare. D'ailleurs ôtez ce mystère, vous en admettez un autre. Le péché originel sert à expliquer l'état où est l'homme actuellement, et qui sans cela serait incompréhensible. Ces sortes d'infidèles seront punis de plus à cause des péchés actuels qu'ils ont commis contre les devoirs de la loi naturelle, que Dieu, qui est l'auteur de la nature, leur impose. Ils méritent par ces péchés une peine positive, proportionnée à la griéveté de ces péchés, qui est plus ou moins grande, à raison de l'objet, des lumières de l'entendement et des forces de la volonté. En un mot, Dieu, le souverain juge de tous les hommes, traitera ces infidèles avec tant d'équité, que tous au jour du jugement seront obligés de reconnaître la justice de leur condamnation.

Nous pourrions nous en tenir à ces énoncés généraux; mais nous ajoutons, suivant la doc-

trine commune et sûre des théologiens des différentes écoles, que ces infidèles connaîtront même alors que le salut leur a été possible. Mais comment Dieu veut-il sincèrement leur salut, ainsi que l'enseigne l'Apôtre ? Comment a-t-il pu être possible de se sauver, puisque personne ne peut se sauver sans connaître la révélation chrétienne, que nous supposons que ces infidèles ignorent invinciblement ? Nous avouons que c'est là un mystère dont l'intelligence nous surpasse, parce que pour le concevoir il faudrait connaître toutes les manières dont Dieu agit dans le cœur de chaque homme : nous les connaissons assez à notre égard par le sens intime, pour sentir des remords et nous reconnaître coupables lorsque nous violons la loi ; nous ne connaissons pas de même ce que Dieu opère secrètement dans les autres hommes, et surtout dans les infidèles. Mais Dieu connaît ses voies, et les fera connaître à tous au jour de la manifestation générale, pour montrer son équité. Nous soutenons que par ces opérations intimes de Dieu, qui nous sont cachées, ces infidèles peuvent connaître et observer la loi naturelle ; de sorte que s'ils faisaient, comme ils le peuvent, usage des grâces intrinsèquement surnaturelles qui leur sont données pour cela, Dieu se servirait d'autres moyens qui lui sont connus et qu'il a en son pouvoir, pour leur manifester la révélation chrétienne.

Ici s'applique la maxime commune aux philosophes et aux théologiens : *Les vérités connues ne doivent pas se nier à cause des obscurités qui les accompagnent, ou qu'on y oppose.* Si la vérité de la religion chrétienne est démontrée ; si c'est indubitablement un dogme de foi que la foi chrétienne est nécessaire à chacun pour se sauver ; s'il est certain, suivant la doctrine de l'Apôtre, que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ;* il faut en conclure que dans tous les infidèles à qui l'Evangile n'a pas été annoncé, Dieu agit intérieurement de telle manière que s'ils consentaient à son action, aux mouvements qu'il produit dans leur cœur, à ses grâces intrinsèquement surnaturelles, ils feraient des œuvres dont, quoiqu'ils ne le sachent pas, la connaissance de la révélation chrétienne qui leur serait alors accordée, et même le salut éternel, seraient une suite, suivant les desseins de la providence divine ; et de ce que ces opérations intimes de Dieu nous sont cachées, il ne s'ensuit rien qu'on puisse objecter avec raison contre des vérités qui nous sont d'ailleurs connues avec certitude.

Secondement, c'est encore une fausseté et une infidélité de dire, comme fait l'auteur, « que les ministres de l'Evangile qui se font entendre aux peuples éloignés, ne peuvent rien leur dire qu'on puisse raisonnablement admettre sans une vérification exacte, qui leur est impossible. » Une grande partie de la doctrine évangélique, comme nous l'avons déjà remarqué, cette partie, à laquelle Dieu a ajouté, pour notre avantage la révélation des mystères sublimes de la foi, et toutes les institutions positives, consiste tout entière dans les dogmes et les préceptes de la religion et de la loi naturelles. Or les dogmes et les maximes de cette religion et de cette loi ont des rapports si parfaits avec la nature de l'homme ; ils ont une telle convenance avec la raison et le sens moral, que, dès qu'on les propose dans toute leur pureté et leur intégrité à un homme qui n'en a qu'une idée imparfaite et défigurée, il doit en être frappé vivement, et ne peut sagement refuser de les embrasser.

Troisièmement, c'est faussement et avec infidélité que l'auteur représente un vrai ministre de l'Évangile, qui annonce la foi chrétienne aux peuples éloignés, comme un homme qui doit leur paraître sans autorité pour persuader ce qu'il avance, et qu'on serait fou d'écouter avant une vérification exacte, qui demanderait des voyages en Europe, en Asie, en Palestine. Au contraire, dès que ces peuples commencent à écouter le ministre de l'Évangile, il est naturel qu'ils le regardent comme un personnage d'une doctrine et d'une sagesse admirables. Nous avons déjà dit que, lorsqu'il leur propose de croire les dogmes et les maximes de la loi et de la religion naturelles comme venus de Dieu, qui est l'auteur de la nature et de la révélation, ils doivent en être frappés et affectés fortement ; et cela d'abord est très-propre à lui concilier une grande autorité sur les esprits, laquelle les dispose et les porte à ajouter foi à ce qu'il dit au sujet des autres articles de la révélation chrétienne, et spécialement au sujet des faits qui la prouvent.

Il est vrai que les mystères révélés doivent paraître incompréhensibles à ces peuples ; mais par-là ils excitent l'admiration : sans cette incompréhensibilité, ils ne seraient pas dignes de Dieu, dont la nature et les conseils doivent être infiniment au-dessus de notre intelligence : et, à l'égard du rapport que ces mys-

tères ont à l'homme, ils le représentent faible, corrompu, porté au mal, ayant besoin d'être éclairé par la révélation, et secouru de la grâce de Dieu; ce qui s'accorde parfaitement avec l'expérience et le sens intime que chacun a de son état.

De plus, il est tout simple que les plus sages parmi ces peuples fassent attention que cet homme d'une doctrine et d'une sagesse si supérieure, a abandonné sa patrie, ses intérêts temporels, s'est exposé à beaucoup de dangers, à la pauvreté, à de grands travaux, aux persécutions, à la mort, pour leur enseigner une doctrine qu'il prétend être révélée de Dieu, et nécessaire au salut, et dont ils voient déjà, par les lumières de la raison et le sentiment intérieur, qu'une grande partie mérite en effet d'être révélée. Ces considérations doivent naturellement augmenter l'autorité du ministre de l'Évangile, dont les mœurs répondent à la sainteté de son ministère. Ceux qui l'écouteront et feront, comme ils le doivent, attention à toutes ces circonstances, ne le regarderont point comme un inconnu qui hasarde tout, et qu'on ne doit pas croire sur sa parole. Les faits consignés dans l'Évangile, et qu'il rapportera comme crus par tous les chrétiens, celui de la propagation de la foi chrétienne, et les autres qui démontrent la vérité de la religion, pourront être admis par eux sans imprudence, avant les voyages auxquels l'auteur veut assujétir ces peuples. Mais, combien plus grande devient la force du témoignage de cet apôtre, s'il n'est pas le seul qui rapporte ces faits ; si d'autres les attestent non seulement par leurs paroles, mais encore par une vie qui y soit conforme ; s'il a des associés à son apostolat, et que ces associés soient, comme lui, éminents en doctrine, en sagesse et en sainteté ; s'il fait des miracles, ou s'il en rapporte dont il montre la certitude, et qui, dans des lieux où il prêche l'Évangile, ou dans les pays voisins, aient été opérés en confirmation de la religion qu'il annonce ; s'il est question de peuples qui aient commerce avec des Européens, qui leur certifient les faits que le missionnaire avance?

Quatrièmement, c'est donc encore faussement et avec infidélité que l'auteur dit « que les ministres de l'Evangile doivent sentir qu'il faudrait qu'un homme parmi ces peuples fût fou pour les écouter, avant que d'aller en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par lui-même. » Les ministres de l'Evangile ont confiance en Dieu, qui a attaché ses grâces intérieures au ministère de la parole, qui leur est confié. Ils sont bien éloignés de méconnaître la force de l'opération divine qui inspire la foi, éclaire les esprits et convertit les cœurs, et qui est cachée sous le voile des moyens naturels, et du ministère extérieur. Ils reconnaissent aisément ce qu'ils éprouvent tous les jours, savoir que Dieu *a rendu* sa religion ou *ses témoignages si croyables,* que sans les obstacles qu'y mettent les passions des hommes et les abus les plus monstrueux de la liberté humaine, bientôt tous les peuples infidèles, et même chaque homme, seraient éclairés de la lumière de l'Evangile. Mais pourquoi Dieu, qui est très-bon, permet-il ces obstacles, ces abus? C'est un mystère que tout homme qui admet la religion naturelle, que l'auteur même qui en admet une partie, doivent adorer comme nous. Le seul athée n'a pas cette difficulté à résoudre ; mais pour éviter cette difficulté, qui n'est dans le fond qu'un mystère impénétrable, et qui ne doit pas arrêter un homme qui philosophe sagement, il embrasse un système plein de contradictions palpables et qui se réfute par des démonstrations de toute espèce. Cette même partie de la proposition que nous censurons à présent, est contraire à l'expérience de tous les siècles et de tous les peuples. Car il est constant, par cette expérience, que la religion chrétienne a une force suffisante pour persuader les peuples à qui elle est annoncée. Cette force n'est point une force naturelle, quoique connue par l'expérience, c'est-à-dire par les effets et l'événement. La foi est un don de Dieu, qui l'inspire par sa grâce surnaturelle. Cette opération de la grâce divine est voilée par des moyens naturels, comme nous l'avons expliqué. Mais, au reste, ce que nous disons de la force de la religion chrétienne comme connu par l'expérience, est un fait certain par lui-même, et que l'observation rend indubitable avant toute considération du mystère de la grâce divine. La même proposition envisagée par rapport à sa seconde partie qui regarde les recherches et les voyages impossibles, et néanmoins nécessaires, suivant l'auteur, pour connaître la vérité de la religion révélée, *s'il en est une véritable;* cette proposition à cet égard mérite les qualifications qui ont été données aux propositions XXVIII, XXIX, XXX et XXXI, dont ce qui est dit ici n'est qu'un abrégé. Cette même proposition dans sa troisième partie, où on lit : « Que si, voulant donner quelque chose à l'autorité, on prétend que le fils d'un chré-

tien fait bien de suivre sans un examen profond et impartial, tel que l'auteur l'a décrit, la religion de son père, on doit convenir que le fils d'un Turc ne fait pas mal de suivre de même la religion du sien; et où l'on ajoute qu'on défie tous les intolérants du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé; » cette proposition ne présente pas seulement le tolérantisme, mais elle ôte tout moyen de connaître la vraie religion. Il n'y a d'autre voie de parvenir à cette connaissance, que la voie de discussion ou d'examen, et celle d'autorité. La voie d'examen est interdite par l'auteur, qui la représente comme impraticable et impossible. Il méprise tellement la voie d'autorité, et la regarde comme si incertaine, qu'il prétend qu'elle n'est pas plus favorable à la religion chrétienne qu'à la mahométane, et même qu'à toutes les religions, ainsi qu'il s'ensuit de ce qu'il dit ailleurs, et que nous avons déjà remarqué. Elle est blasphématoire à l'égard de la religion chrétienne, à qui elle n'attribue aucuns caractères de vérité, qui puissent se connaître, soit par la voie d'examen, soit par la voie d'autorité, par où elle soit préférable à la religion mahométane. Elle montre dans l'auteur bien peu d'attention et de réflexion. Il répète ici une objection réfutée mille fois, et il s'en glorifie comme d'une objection invincible qu'il aurait trouvée, et à quoi il ose « défier tous les intolérants du monde, » c'est-à-dire tous les chrétiens (car ils sont tous intolérants sur le point dont il s'agit) « de répondre rien qui contente un homme sensé. » Nous avons déjà exposé comment le fils d'un chrétien est instruit de la religion de son père dans l'Eglise catholique. Nous avons dit que l'autorité humaine, à qui il se fie comme à la gardienne et à l'interprète infaillible de la parole de Dieu, est l'autorité de l'Eglise catholique que Dieu a établie pour instruire les hommes des vérités qui ont rapport au salut. Nous avons dit que cette autorité est appliquée au fils d'un chrétien catholique dès son enfance par des moyens suffisants et proportionnés, et qu'on l'établit par les mêmes faits qui prouvent la vérité de la religion chrétienne : ce qui fait qu'il est instruit de cette autorité en même temps qu'il l'est de la religion chrétienne. Nous avons ajouté que cette même autorité est si grande et si appuyée, que, plus ce catholique fera de progrès dans les sciences, acquerra d'érudition et d'expérience, s'avancera dans la connaissance de l'état des choses, plus s'augmenteront les motifs qu'il a de s'y attacher fortement et sans variation.

Pour le fils d'un Turc, comme une partie de la religion mahométane est conforme à la religion naturelle, et par conséquent à la religion chrétienne, dont Mahomet a pris ce qu'il a voulu, il n'est pas absolument impossible que le fils qui est instruit chez les Turcs dans la religion de son père, n'apprenne pendant un temps rien qui puisse lui faire sentir la fausseté de cette religion, et qu'il soit alors dans une ignorance invincible à cet égard. Nous abandonnons cela au jugement de Dieu, à qui seul il appartient de sonder les cœurs. On doit penser, par rapport à cet infidèle, la même chose, proportion gardée, que ce que nous avons dit plus haut par rapport à tout infidèle qui ignore invinciblement la révélation chrétienne, dont il n'a jamais rien appris ni entendu parler. Mais, ce qui suffit pour résoudre l'objection, et pour établir la différence infinie qu'il est question de montrer, c'est que le fils de ce Turc ne peut point acquérir une connaissance médiocre de sa religion et des faits qui la concernent, sans être en état de s'apercevoir bientôt de sa fausseté; c'est, de plus, que s'il s'appliquait à acquérir des lumières, et à la science des faits, à mesure qu'il y ferait des progrès, il découvrirait des raisons plus fortes et en plus grand nombre, qui le détourneraient de continuer à la professer, et lui feraient voir que la révélation mahométane est fausse. En effet, que penserait-il de Mahomet, s'il le voyait représenté au naturel? Que penserait-il de toute l'économie de sa religion, et de sa propagation qui a été faite par la force des armes? Quelles seraient ses idées sur l'Alcoran, où se trouvent plusieurs chapitres composés exprès par le prétendu prophète, pour excuser des actions criminelles que la passion lui avait inspirées, et que lui-même avaient défendues dans d'autres chapitres? Quelle foi croirait-il que mérite une révélation qui n'est prouvée par aucun miracle fait publiquement? Quel sentiment aurait il de la mission de Mahomet, qui ne fut point ordinaire, puisqu'elle ne lui avait pas été transmise par aucun homme qui eût été envoyé de Dieu avant lui, et qui ne fut pas non plus extraordinaire, n'ayant été, comme il paraît par l'Alcoran, autorisée par aucun signe, aucun prodige opéré en public, ou même devant d'autres hommes qui aient pu les attester? Quel jugement porterait-il de Jésus-Christ, qui a précédé Mahomet de plusieurs siècles,

qui a confirmé par l'accomplissement de tant de prophéties, et par des miracles sans nombre, la religion qu'il a établie pour durer jusqu'à la fin du monde; qui, selon Mahomet lui-même, a été un grand prophète; qui, par conséquent, mérite d'être cru préférablement à Mahomet, dès que ses enseignements et ses actions ont été transmises jusqu'à nous sans altération et avec certitude par les livres des Evangiles, et qu'il est indubitable que Mahomet a avancé faussement que ces livres ont été corrompus et falsifiés exprès et à dessein, de manière à ne plus exister? Que dirait-il, après avoir envisagé toutes ces choses, de la défense que fait Mahomet à ses sectateurs, d'examiner rien de ce qui regarde la religion dont il est l'auteur? Quel soupçon ne lui inspirerait pas cette défense? Que jugerait-il d'un grand nombre d'autres points dont il serait trop long de faire ici le détail? Mais c'en est assez, quoique nous puissions encore en dire beaucoup sur la comparaison insensée que l'auteur fait avec tant d'ostentation.

DES MIRACLES ET DES PROPHÉTIES.

XXXIV. — Tom III, p. 143 et 144 : Tous ces monuments reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir quels faits sont dans l'ordre de la nature, et quels autres faits n'y sont pas, pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés, chercher de quelle espèce doit être un prodige, et quelle authenticité il doit avoir non seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter, comparer les preuves des vrais et des faux prodiges, et trouver les règles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit pour attester sa parole des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouait de la crédulité des hommes, et qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

XXXV. — Tom III, p. 144, 145 et 146 : Supposons que la majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connaître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toute lettre de créance que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs et dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par ouï-dire? Par tous les pays du monde, si l'on tenait pour vrais tous les prodiges que le peuple et les simples disent avoir vus, chaque secte serait la bonne, il y aurait plus de prodiges que d'événements naturels; et le plus grand de tous les miracles serait que là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inaltérable de la nature qui montre le mieux l'Être suprême : s'il arrivait beaucoup d'exceptions, je ne saurais plus qu'en penser. Pour moi je crois trop en Dieu, pour croire à tant de miracles si peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du Très-Haut; reconnaissez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au soleil de changer sa course, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'aplanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aspect : à ces merveilles qui ne reconnaîtra pas à l'instant le maître de la nature? Elle n'obéit point aux imposteurs, leurs miracles se font dans des carrefours, dans des déserts, dans des chambres, et c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire. Qui est-ce qui m'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils? Autant valait-il n'en point faire.

XXXVI. — Tom. III, p. 146, 147 et 148 : Reste enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois; avec les prodiges les mieux attestés, nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant; et puisque les magiciens de Pharaon osaient en présence même de Moïse faire les mêmes signes qu'il faisait par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans son absence n'eussent-ils pas aux mêmes titres prétendu la même autorité? Ainsi donc après avoir prouvé la doctrine par les miracles, il faut prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialèle? — Note, p. 147 et 148 : Cela (*qu'il faut prouver le miracle par la doctrine*) est formel en mille endroits de l'Écriture, et entre autres dans le Deutéronome, chap. 13, où il est dit que si un prophète annonçant des dieux

étrangers, confirme ses discours par des prodiges, et que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce prophète à mort. Quand donc les païens mettaient à mort les apôtres, leur annonçant un Dieu étranger, et prouvant leur mission par des prédictions et des miracles, je ne vois pas ce qu'on avait à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une seule chose, revenir au raisonnement, et laisser là les miracles; mieux eût valu n'y pas recourir; c'est-là du bon sens le plus simple qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles : des subtilités dans le christianisme!

Censure. — Ces propositions, où l'on prétend que les miracles ne prouvent rien, parce que les faits qu'on nomme miracles ne sont pas assez certains, et que d'ailleurs on ne sait pas assez qu'ils aient la nature et les caractères de vrais miracles;

Où ce qu'on allègue dans le dessein de montrer que les miracles ne sont pas des faits assez certains pour prouver, se réduit à cinq raisons, savoir : I. Que les miracles en eux-mêmes ne sont pas croyables, puisqu'ils seraient opposés « à l'ordre inaltérable de la nature, qui montre le mieux l'Être suprême, de sorte que s'il arrivait beaucoup d'exceptions, on ne saurait que penser de son existence. » — II. « Que dans tous les pays du monde il s'est trouvé des hommes adroits qui ont fait illusion au peuple par de faux prodiges, et qu'il y a des miracles partout où il y a des fanatiques persécutés. » — III. « Que les miracles qui prouvent la religion révélée ne consistent qu'en quelques signes particuliers, faits en secret, devant peu de gens obscurs, dans des chambres, dans des carrefours, dans des déserts, où l'on a bon marché d'un petit nombre de spectateurs déjà disposés à tout croire, » et que le reste des hommes ne sait rien de ces signes que par ouï-dire. — IV. « Que personne n'osera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi. » — V. « Que les miracles ne sont pas assez certains pour prouver, dès qu'ils ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, et qu'on ne peut dire pourquoi Dieu choisit pour attester sa parole des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouait de la crédulité des hommes, et qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader. » Où dans la vue de montrer « qu'on ne sait point assez si les faits qu'on appelle miraculeux, ont la nature et les caractères de vrais miracles et sont propres à prouver, » on allègue : — I. Que pour cela « il faudrait bien savoir quels faits sont dans l'ordre de la nature, et quels autres faits n'y sont pas; il faudrait pouvoir dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples et étonner même les gens éclairés. » — II. « Qu'il faudrait comparer les preuves des vrais et des faux prodiges, et trouver les règles sûres pour les discerner, ce que personne n'a pu faire. » — III. « Que ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le démon les imite quelquefois, comme il arriva aux magiciens de Pharaon, qui osèrent en présence même de Moïse, faire les mêmes signes qu'il faisait par l'ordre exprès de Dieu; d'où il suit qu'après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine; cela étant formel dans mille endroits de l'Écriture, et entre autres dans le Deutéronome chap. XIII, où se trouve une loi selon laquelle les païens mettaient justement à mort les apôtres qui leur annonçaient un Dieu étranger, et qui prouvaient leur mission par des prédictions et des miracles. » — Ces propositions ne sont dans le fond qu'une déclamation méprisable et sans aucune solidité. Toute l'impression qu'elles peuvent faire sur des esprits peu éclairés vient de la mauvaise foi avec laquelle l'auteur y expose les sentiments des chrétiens et l'état de la question, au sujet des miracles et des preuves qui les établissent. Pour répondre à toutes ses raisons, ou plutôt aux vaines chicanes qu'il fait tant valoir, il suffit de leur opposer les assertions suivantes :

I. Nier la possibilité des miracles et leur force pour persuader la vérité, c'est une impiété qui va jusqu'à l'athéisme même. Qu'y a-t-il donc d'indigne de la perfection immuable de Dieu, qu'il emploie des prodiges arrêtés dans les conseils éternels de sa sagesse, pour les fins admirables qu'il se propose pour manifester ses attributs, en imprimer davantage les caractères à son ouvrage qui est l'univers, pour éclairer l'homme et lui procurer le souverain bien? La possibilité des miracles est démontrée. Dieu est souverainement sage, tout puissant et parfaitement libre. Quand de toute éternité il a voulu établir dans le temps l'ordre constant qui règne dans l'univers, c'est librement qu'il l'a voulu; il a pu décerner que dans

cette uniformité que nous admirons et qui montre qu'il a tout prévu et qu'il ne change pas, il y aurait pour remplir les vues de sa sagesse infinie, de ces exceptions rares et surprenantes que nous nommons des miracles, et qui font voir d'une manière sensible que l'auteur de l'univers a une liberté parfaite et indépendante, il a pu, sans inconstance produire de tels effets, puisque, de toute éternité, il a voulu les produire. Il l'a pu sans craindre de déranger son ouvrage, puisqu'il savait et qu'il pouvait tout ce qui était nécessaire pour y pourvoir. S'il ne pouvait point faire de miracles, il ne pourrait faire éclater sa bonté en secourant l'homme par les lumières d'une révélation extérieure, nécessaire au genre humain; car il n'a pas d'autres signes sensibles et extérieurs que les miracles, pour faire connaître cette révélation. Comment peut-on penser que les effets extraordinaires de la toute-puissance de Dieu, que ces effets qui étonnent l'homme, parce qu'ils ne sont pas une suite du cours ordinaire des choses, et qui montrent d'une manière si palpable que l'univers est produit et gouverné par une cause libre et intelligente; qu'en un mot, les miracles qui servent à prouver la religion chrétienne tendraient, s'ils étaient vrais, à diminuer la foi en Dieu et en sa providence? N'est-ce pas là une extravagance marquée?

II. Les soupçons généraux de fraude et de fanatisme doivent sans doute nous rendre précautionnés et circonspects, surtout lorsqu'il s'agit d'admettre un miracle. Mais ces sortes de présomptions générales ne suffisent point toutes seules pour nous faire rejeter tous les faits et même tous les miracles. Le sage tient le milieu entre une crédulité puérile et une incrédulité outrée; et ce serait une folie de regarder tous les hommes comme des fourbes, des dupes ou des insensés, à cause qu'il y en a qui le sont. Pourquoi alléguer contre les miracles qui prouvent la religion chrétienne des soupçons généraux de fraude et de fanatisme? Veut-on y comprendre, et accuser de ces crimes les premiers chrétiens, les apôtres, Jésus-Christ lui-même? Y eût-il jamais témérité plus impie? La sagesse et la sincérité des apôtres et des premiers chrétiens est plus attestée que celles de tout autre homme; et l'auteur admire lui-même ces vertus en Jésus-Christ (t. 3 p. 170 et suiv.), et ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité de son histoire.

III. Bien loin que Moïse et Jésus-Christ aient opéré leurs miracles en secret, ces miracles étaient des faits publics et sensibles; la plupart furent opérés en présence de témoins sans nombre, et ils étaient de telle nature que les gens les plus simples, les enfants mêmes, ne pouvaient s'y tromper. Moïse parle de six cent mille hommes qui tenaient pour certain qu'ils avaient vu, qu'ils avaient connu, par le témoignage de tous leurs sens, les miracles qui les obligèrent à se soumettre aux lois qu'il leur annonçait de la part de Dieu et à des pratiques dures et contraires aux inclinations de la nature. Jésus-Christ en a fait plusieurs dans les synagogues, les jours de Sabbat, en présence de villes entières, à Jérusalem, pendant les plus grandes solennités qui attiraient à cette capitale la plus grande partie de la nation. Il se trouvait à la plupart de ces miracles des Scribes et des Pharisiens qui cherchaient, par envie et par un faux zèle, à affaiblir l'autorité de Jésus-Christ, et qui ne manquaient pas d'adresse et de pénétration pour découvrir la fraude, s'il y en eût eu. Forcés cependant par l'évidence des faits, ils ne trouvèrent d'autre ressource à leur haine contre ce divin législateur, que d'attribuer au démon des œuvres où la divinité et la bonté se montraient avec tant d'éclat. Des miracles de Moïse, dépendaient la religion, la police, la fortune de tout le peuple Hébreu, ainsi que les priviléges de quelques tribus et de certaines familles qui étaient l'objet de la jalousie des autres. Toute la Judée fut émue par les miracles de Jésus-Christ; et ils causèrent dans le monde le plus grand et le plus admirable changement, soit qu'on le considère en lui-même, soit qu'on fasse attention à sa durée. Prétendre qu'excepté un petit nombre de gens obscurs, les autres ne savent ces faits et ces événements que par ouï-dire, c'est un travers si sensible, qu'il y a peu de termes assez forts pour le qualifier.

IV. Afin que des témoins, en quelque nombre qu'ils soient, méritent toute croyance sur un fait, et le rendent indubitable, il suffit qu'on ne puisse douter de la connaissance qu'ils en ont, et de leur bonne foi. Si l'on n'adopte pas cette règle, on met la confusion et le trouble dans la société et dans tous les jugements; on détruit toute vérité historique; on nie l'évidence même. Or, rien au monde n'est certain, ou il est hors de doute que les apôtres et les premiers fidèles furent de bonne foi, et eurent une connaissance assurée des faits qu'ils ont attestes. Ils n'ont été ni trompés ni trompeurs; ils

ne peuvent avoir été trompés, puisqu'ils savaient, par le sentiment intime de leur conscience, si leur témoignage était vrai ou faux, s'ils mentaient ou ne mentaient pas sur les choses qu'ils disaient avoir vues, avoir entendues, avoir touchées de leurs mains, avoir faites eux-mêmes. Ils n'ont pas voulu tromper, puisqu'ils ont soutenu, au milieu des plus cruels tourments, la vérité des faits qu'ils attestaient, et l'ont scellée avec joie de leur sang et par leur mort : ce qui ne peut jamais se faire que pour des choses qu'on croit vraies.

V. Dieu a employé les miracles, parce qu'il fallait que la révélation, dont nous avons montré l'utilité et la nécessité, fût extérieure et publique, comme nous l'avons dit sur la proposition XXVII. Il était donc de la sagesse infinie de Dieu, de choisir des hommes à qui il révélât ses vérités salutaires, qu'il les chargeât d'en instruire les autres hommes, et d'établir une société qui les transmît. Or, pour que ces hommes pussent être écoutés des autres, il était nécessaire qu'ils produisissent des signes extérieurs de leur mission; il fallait que par ces signes Dieu lui-même attestât qu'il les envoyait et qu'ils parlaient en son nom. En un mot, Dieu a fait des miracles, parce qu'il n'a point de témoignage extérieur plus fort et plus convenable pour faire reconnaître aux hommes la révélation; il a fait des miracles, parce qu'ils sont si propres à faire reconnaître et recevoir sa révélation, qu'ils ont réellement produit cet effet, comme l'expérience l'a appris; il a fait des miracles, parce qu'il était besoin de miracles pour établir la société qui devait être la dépositaire de la doctrine révélée, et lui donner une autorité qui rendît ensuite moins nécessaires les miracles, lesquels doivent être rares, même afin de conserver leur force; il a fait des miracles, parce que tous ceux qui feront attention aux miracles de toute espèce, faits en faveur de la révélation chrétienne, seront frappés d'une vive lumière qui suffira pour les convaincre, tandis que ceux qui s'appliqueront plus à former des difficultés qu'à considérer les motifs de croire, resteront, par leur faute, dans l'aveuglement.

Mais vouloir que « Dieu se joue de la crédulité des hommes, et évite à dessein les vrais moyens de les persuader, » à cause que pour nous éprouver et donner lieu au mérite de la foi, il n'emploie pas des moyens de persuader qui nécessitent l'homme et lui enlèvent la liberté du jugement; ce n'est pas seulement blâmer avec insulte la conduite de Dieu dans l'ordre surnaturel, c'est aussi condamner sa providence dans l'ordre de la nature, puisqu'il ne présente pas à un chacun, d'une manière si claire et si frappante, les dogmes et les préceptes de la religion et de la loi naturelles que des esprits pervers ou légers ne puissent les méconnaître, aveuglés par leurs passions ou séduits par de frivoles difficultés.

VI. Il est vrai que nous ne savons pas avec la dernière précision « quels faits sont dans l'ordre de la nature et quels faits n'y sont pas, ni jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés. » Mais cette précision ne nous est pas nécessaire pour être assurés que les faits miraculeux qui prouvent la religion chrétienne ne sont point dans l'ordre de la nature, ni des tours d'un homme adroit. L'expérience et l'observation suffisent à tout le monde pour savoir que les causes naturelles et physiques, et les tours d'un homme adroit, ne vont pas jusqu'à diviser les eaux de la mer, à suspendre le cours d'un fleuve, ressusciter les morts, guérir d'une parole les maladies de toute espèce, multiplier dans le désert quelques pains et quelques petits poissons, de manière à rassasier plusieurs milliers de personnes, etc. Il est inutile de faire une plus longue énumération. Pour peu qu'on sache l'Histoire sainte, on a lieu d'être étonné que l'auteur n'ait point rougi d'objecter contre les miracles qui y sont rapportés, « qu'on ne sait pas jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, et peut étonner même les gens éclairés. » L'aversion pour la religion chrétienne ôte-t-elle donc toute bonne foi, tout jugement, toute honte, tout soin de sa réputation? Rien ne fait mieux voir l'embarras des incrédules sur les miracles. Ils ne savent à quoi se fixer; ils sentent bien que les preuves qui assurent qu'il s'en est fait beaucoup en faveur de la religion, sont très-fortes : l'auteur même ne peut s'empêcher de reconnaître les plus grands caractères de vérité dans l'Evangile. Mais admettre les faits miraculeux qu'on apporte en preuve de la religion chrétienne, et prétendre en même temps qu'ils ne prouvent rien, c'est attaquer la providence, la puissance et la véracité de Dieu. Point d'effets sensibles plus propres à frapper les esprits et à attester la volonté de Dieu que les miracles, l'expérience l'a démontré; ôtez-leur la force de prouver, vous enlevez à Dieu même tout moyen de

manifester au dehors sa volonté par une révélation utile au genre humain et que les hommes puissent reconnaître. Les faits miraculeux qui sont arrivés depuis le commencement du monde sont tous en faveur de la religion que nous professons : elle est donc vraie. Si vous refusez d'admettre cette conséquence, comment accorderez-vous ce refus avec la persuasion que la providence de Dieu s'étend à tout et qu'il ne peut nous tromper?

VII. Le discernement des vrais miracles d'avec les prestiges, les imitations de vrais miracles, en un mot, d'avec les faux miracles, quels qu'ils soient, n'est jamais une chose difficile pour tout homme qui a le cœur droit. Jamais Dieu ne permettra qu'un faux miracle s'opère, qu'il ne donne en même temps les moyens de découvrir l'erreur, soit par des miracles plus éclatants, ainsi qu'il est arrivé à Moïse à l'égard des magiciens de Pharaon; soit par un avertissement donné d'avance et bien connu pour venir de Dieu, ou au moins, très-aisé à connaître comme tel, de ne donner aucune créance à ce prétendu miracle; soit dans la fin et les circonstances d'une œuvre qui serait manifestement indigne de Dieu. Il n'est pas nécessaire d'être savant pour se servir de tels moyens et en sentir toute la force. Il n'est pas besoin d'approfondir ce qui regarde même la substance des faits miraculeux, quoiqu'il y ait de ces œuvres que Dieu seul peut produire immédiatement par lui-même, telle que la résurrection d'un mort. Indépendamment de toute théorie sur les miracles, théorie qui n'est pas toujours à la portée de tout le monde, les caractères dont nous venons de parler suffisent aux simples et aux philosophes. Si ces marques et ces règles ne suffisaient pas, ou souffraient des exceptions, l'erreur des hommes qui, par une impression naturelle, ont toujours été portés à regarder les miracles comme le sceau de la divinité, retomberait sur Dieu même; et ils pourraient dire justement : *Seigneur, si nous nous trompons, c'est vous-même qui nous trompez.*

VIII. C'est par la révélation que nous apprenons que les démons peuvent quelquefois imiter quelques miracles divins; mais la raison et la révélation nous apprennent que les démons, qui sont devenus coupables et malheureux par leur faute, sont dans une dépendance absolue de Dieu, qui les avait créés dans l'innocence et pour être heureux; qu'ils ne peuvent rien que par la permission de Dieu; que, dans ce qu'ils opèrent par rapport à nous, ils sont les ministres des jugements de Dieu; qu'ils ne peuvent jamais passer les bornes qui leur sont prescrites; qu'ils ne sont jamais laissés à une liberté indéfinie de nous nuire; qu'ils peuvent servir à nous éprouver, mais jamais à nous séduire, si nous ne le voulons pas, et que tout ce qu'ils peuvent produire de plus fort en faveur de l'erreur, ce sont quelquefois de faux miracles aisés à distinguer des véritables par les règles que nous avons apportées. De ce que les mages de Pharaon osèrent, en présence de Moïse, qui opérait des miracles de la part de Dieu, faire eux-mêmes quelques prodiges qui, quoiqu'il y eût quelque ressemblance, étaient néanmoins infiniment inférieurs, comme les mages furent obligés de le reconnaître, en disant *que le doigt de Dieu était là;* l'auteur conclut inconsidérément et mal-à-propos, qu'à plus forte raison, ils eussent pu faire la même chose dans toute autre occasion et en l'absence de Moïse. C'est une conséquence fausse et injurieuse à la divine Providence. La foi en la providence de Dieu suffit pour nous convaincre qu'autre chose est que Dieu permette au démon quelques prestiges ou faux miracles dans une circonstance, où étant combattus par des miracles évidents et supérieurs à tous égards, il est aisé aux hommes de connaître la vérité; et autre chose est de leur permettre ces sortes d'effets prodigieux dans un temps et des occasions où il n'y aurait rien qui les combattît de cette sorte, et qui pût garantir de l'erreur ceux qui ne voudraient pas s'y livrer.

Mais la mauvaise foi ou l'ignorance de l'auteur ne paraissent peut-être jamais davantage que dans le dialèle ou cercle vicieux qu'il nous reproche, et même qu'il attribue à l'Ecriture, et qu'il prétend suivre de ce que nous venons de réfuter. « Ainsi, dit-il, après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre de Dieu : que pensez-vous de ce dialèle? Cela (qu'il faut prouver le miracle par la doctrine) est formel en mille endroits de l'Ecriture, et entre autres dans le Deutéronome, chap. XIII, où il est dit que, si un prophète annonçant des dieux étrangers confirme ses discours par des prodiges, et que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce prophète à mort, » il n'entend, ni les Ecritures contre lesquelles il blasphème, ni la doctrine chrétienne et catholique qu'il combat, ou bien il est de mauvaise foi, et nous calom-

nie pour avoir occasion de nous insulter.

On tient en général pour très-certain, dans l'Eglise catholique, que la révélation, que la mission des hommes inspirés de Dieu, que toute doctrine à établir comme révélée, doit se prouver par les miracles, et non pas les miracles par la doctrine. Si on demande à un chrétien instruit, à un catholique qui sache développer et exprimer ses idées, pourquoi il croit, par exemple, le mystère de la Trinité; sa réponse en dernière analyse se réduira à dire que ce mystère, quelque incompréhensible qu'il soit, étant révélé de Dieu, il doit s'y soumettre, et qu'il sait qu'il est révélé par tous les miracles incontestables et toutes les autres preuves de fait, qui établissent la révelation chrétienne, dont ce mystère fait partie. La dernière raison même qui montre l'autorité qu'a l'Eglise catholique pour nous instruire de ce mystère et des autres vérités de la foi, se réduit aux miracles que Dieu a opérés, en prenant ce terme dans la plus grande étendue. Jamais chrétien qui croit ce mystère, jamais catholique ne dira ensuite qu'il croit que les miracles qui prouvent ce dogme ineffable, sont vrais, parce que ce mystère, considéré en lui-même, et dénué de ses preuves, en fait voir la vérité. Ce serait là le dialèle méprisable, ou cercle vicieux que l'auteur nous attribue en prétendant triompher. Mais encore une fois, il ne sait pas, ou il dissimule exprès l'état d'une question si importante, sur laquelle il se mêle d'écrire.

Il est vrai que la religion chrétienne établie par les miracles, par l'accomplissement des prophéties, qui sont elles-mêmes des miracles, et par tous les autres événements prodigieux qui la rendent évidemment croyable; que l'autorité de l'Eglise catholique étant reconnue par les mêmes faits; que les mystères et toute la doctrine qu'elle propose à croire de foi divine, étant reçus par les fidèles avec une foi soumise, que tant de motifs démontrent être une soumission raisonnable; il faut que leur foi soit ferme, constante et inébranlable, et que s'il s'élevait quelques novateurs qui combattissent quelques-uns des dogmes de la foi catholique, et qui prétendissent s'autoriser par des miracles, le simple fidèle ayant pour lui tant de miracles antérieurs qui prouvent sa foi, devrait mépriser le prétendu miracle sans même avoir besoin de l'examiner. Il devrait le regarder comme un piége, comme un artifice d'un homme adroit, ou tout au plus, comme un prestige du démon, qui, en quoi que ce soit qu'il consiste, n'a rien qui puisse l'ébranler. C'est là un argument de prescription dont les SS. Pères se sont servis dans tous les siècles contre les prétendus miracles des novateurs qui se révoltaient contre l'Eglise, et dont on se servira toujours avec succès dans les mêmes occasions. Mais il ne consiste pas à prouver le miracle par la doctrine dénuée de toutes les preuves qu'elle tire des miracles, ni à rejeter un miracle en lui opposant une doctrine considerée de cette manière, mais à réprouver un miracle prétendu sans autre considération que de faire attention qu'il combat une doctrine, dont une infinité de faits miraculeux établissent la révélation, et qu'on est en possession de croire long-temps avant le prétendu miracle qu'on lui oppose, et qui doit dès-lors être regardé comme faux, comme étant dans la classe de ceux auxquels Dieu même a averti qu'il ne fallait pas ajouter foi. Cela n'empêche pas que les savants, à qui cette voie de prescription est ouverte comme aux autres, ne puissent aussi, et ne doivent même, quand leur état le demande, examiner et discuter ce qui regarde ce prétendu miracle en lui-même; et l'on sait, par l'histoire ecclésiastique, combien peu il y a de prodiges de cette espèce, faits en faveur des novateurs, qui, étant discutés, aient paru être des effets au-dessus de l'industrie de quelques hommes adroits, ou des forces de la nature, ou qui, dans le fond même du fait, ou dans les circonstances, ne portassent un caractère d'indécence qui les rendait indignes de Dieu.

Les endroits de l'Ecriture dont parle l'auteur, et entre autres le chapitre XIII du Deutéronome qu'il cite, n'ont aucun rapport à ce qu'il prétend prouver. Il s'agit dans ce chapitre d'un signe ou prodige qui ne surpassait point les forces humaines ou le pouvoir du démon. Dieu qui, par tant de miracles rapportés dans les livres de Moïse, avait prouvé la révélation qu'il avait accordée au peuple d'Israël, l'avertissait de ne point croire un tel prodige, qu'un prophète prétendu ferait en faveur des dieux étrangers. Après un pareil avertissement, c'eût été la faute de l'Israélite qui se fût laissé séduire, et la mort du faux prophète, qui est ordonnée, servait à garantir davantage ce peuple de l'idolâtrie, à quoi il était porté. Mais, qu'est-ce qu'une loi si sage a de commun avec le dialèle dont l'auteur nous accuse, et dont il ose avancer, en blasphémant, qu'il y a mille exemples dans l'Ecriture?

Pour reprendre en deux mots ce que nous avons dit jusqu'à présent sur ces propositions de l'auteur, ce n'est pas les censurer trop rigoureusement que de dire qu'elles sont fausses; qu'en tant qu'on y rejette la certitude des faits miraculeux, elles montrent un auteur qui s'abandonne à l'extravagance d'un pyrrhonisme historique universel; qu'en tant qu'on y nie la force que les miracles ont pour prouver, on y combat l'expérience même, on y blasphème contre la providence, la bonté, la puissance et la véracité de Dieu, et qu'à tout égard, on y fait de vains efforts pour renverser les fondements de la révélation chrétienne, et même de toute révélation possible.

Il nous reste à relever un trait de la proposition XXXVI. « De ce qu'il est ordonné dans le Deutéronome, chapitre XIII, de mettre à mort un faux prophète qui, confirmant ses discours par ses prodiges, annoncerait des dieux étrangers, » on infère dans cette proposition, « que les Apôtres n'auraient rien eu de solide à objecter aux païens, qui les mettaient à mort, parce qu'ils leur annonçaient un Dieu étranger. — Cette proposition est une production étonnante de l'esprit de blasphème, et fait voir toute la folie d'un homme en délire, qui ne comprend pas quelle différence il y a entre ces deux choses : d'un côté, la prudente économie de Dieu tout-puissant et souverain arbitre de la vie et de la mort, qui, par la crainte des peines, voulait retirer du culte des fausses divinités des hommes charnels et malheureusement portés à l'idolâtrie; et d'un autre côté, la barbare cruauté des païens, qui traitaient indignement des hommes pieux et saints, dont les discours et les actions ne respiraient que la charité et la tendresse, et leur faisaient souffrir les plus horribles tourments, parce qu'ils leur annonçaient le seul vrai Dieu, le Dieu très-bon, qu'ils les exhortaient à sortir de leur aveuglement, et à abandonner un culte évidemment absurde, qu'on pouvait appeler avec justice l'opprobre de la raison et de l'humanité.

XXXVII. — (Tome 3, p. 143) : Tous ces monuments reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir les lois des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, et ce qui n'est que figure oratoire.

XXXVIII. — (Tom. 3, p. 156 et 157) : Je dis de plus qu'aucunes prophéties ne sauraient faire autorité pour moi,... parce que pour qu'elles le fissent, il faudrait trois choses dont le concours est impossible, savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que je fusse témoin de l'événement, et qu'il me fût démontré que cet événement n'a pu quadrer fortuitement avec la prophétie : car fût-elle plus précise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome de géométrie, puisque la clarté d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas l'accomplissement impossible, cet accomplissement, quand il a lieu, ne prouve rien à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

Censure. — Ces propositions, où il est dit « qu'aucunes prophéties ne sauraient faire autorité, parce que pour qu'elles le fissent, il faudrait bien savoir les lois des sorts, les probabilités éventives, le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues et ce qui n'est que figure oratoire; que les prophéties ne peuvent être des preuves que pour celui qui a été témoin de la prophétie et de son événement, et pour qui il est démontré que cet événement n'a pu quadrer fortuitement avec la prophétie : trois choses dont le concours est impossible; » — ces propositions sont évidemment absurdes; il y a un grand nombre de prophéties consignées dans les livres saints sur les événements les plus éloignés de la république des Juifs, sur la ruine des royaumes étrangers, sur le Messie et les progrès de son Evangile, sur l'état des villes et des familles, sur le sort même de plusieurs personnes : c'est témérairement et avec artifice que l'auteur en parle de manière à les confondre avec des prédictions et des conjectures de magiciens vrais ou prétendus, dont elles doivent néanmoins être bien distinguées, pour peu qu'on considère quels objets elles annonçaient, et qu'elles ont été exactement accomplies. — Elles sont contraires à la raison, selon laquelle il est indubitable, premièrement, qu'aucune créature ne peut prévoir rien de tout ce qui n'est pas dans la nature, de tous ces effets surnaturels que Dieu produit hors le cours ordinaire des choses, tels que sont les miracles et la révélation de sa volonté : secondement, qu'une créature, quelle qu'elle soit, ne peut pas même connaître sur beaucoup d'objets très-intéressants pour l'homme, les différents états successifs de l'ordre physique, long-temps avant qu'ils soient arrivés, puisqu'aucune intel-

ligence créée ne peut voir toute l'étendue des ressorts et de la liaison des causes, ni suivre avec la pénétration nécessaire le cours de la nature dans tous les détails qu'il renferme ; troisièmement, qu'à plus forte raison, elle ne peut être assurée des déterminations de la volonté changeante d'hommes qui n'existent pas encore, et des desseins qu'ils formeront librement, et encore moins des choses qui dépendent de l'accord d'une multitude de volontés futures, et de l'union de ces volontés avec la suite infinie des causes physiques, Dieu, qui est l'auteur de l'ordre physique et moral, et qui en a lié admirablement toutes les parties, pouvant seul en savoir exactement les principes et les effets, et pénétrer, pour ainsi dire, tout le fond, toute l'étendue, toutes les variations successives et tous les résultats d'un ouvrage si immense.

Il est également absurde de dire « que les prophéties ne sauraient faire autorité que pour celui qui est le témoin de la prophétie et de l'événement, et qui sait de plus que l'événement n'a pu quadrer fortuitement avec la prophétie : trois choses, dit-on, dont le concours est impossible. C'est dire nettement qu'il n'y a et ne peut y avoir aucune prophétie qui puisse faire autorité ; ce qui est téméraire, insensé et un blasphème contre Dieu. Il faut être bien aveuglé par l'aversion qu'on a de la religion, pour se livrer à de tels excès ; et la cause de la religion est bien appuyée, si on ne peut la combattre que par des discours de cette espèce. On peut n'être que témoin de l'accomplissement d'une prophétie qu'on saura si certainement avoir été faite plusieurs siècles auparavant, qu'on ne pourrait le nier sans renverser toute certitude dans les faits. Il n'est pas plus certain que César, par exemple, a existé, qu'il n'est certain que les prophéties de l'ancien Testament qui ont été accomplies dans le nouveau, existaient bien long-temps avant Jésus-Christ.

Au reste, il est très-faux que les trois choses dont l'auteur dit le concours impossible, ne puissent point concourir effectivement. Il y a plusieurs prophéties, tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament, à l'égard desquelles les mêmes hommes ont été les témoins et de la prophétie et de l'événement, et même ont été convaincus avec raison que l'événement ne pouvait quadrer fortuitement avec la prophétie ; ce qui était d'autant plus évident par rapport à plusieurs, que l'événement même était un vrai miracle. Telles sont plusieurs prophéties éclatantes accomplies du temps des prophètes, et qui servaient à prouver leurs missions, et à faire conserver avec une vénération religieuse, et dans toute leur intégrité, les écrits qui les contenaient, quoique souvent les vices, l'ingratitude et la dureté de cœur de la nation y fussent peints des plus vives couleurs. Voyez les chapitres 3 et 4 de Josué ; les 17 et 18 du 3e livre des Rois ; les chapitres 7, v. 7 et 8, 10, v. 26, 28 et suiv., 26, 27, 28, 29, 30, 37, 38, d'Isaïe, et comparez le chap. 8 avec les 15 et 16 du 4e livre des Rois : voyez encore les chapitres 25 et 27 de Jérémie ; les 4, 12, 11 d'Ezéchiel, et comparez-les avec le chapitre 25 du 4e des Rois. On pourrait en remarquer beaucoup d'autres. Quant au nouveau Testament, ce sera assez de citer les prédictions de Jésus-Christ sur sa mort, sur sa résurrection, son ascension, et la descente du Saint-Esprit.

DE LA DOCTRINE REVELEE.

XXXIX. — (Tome 3, p. 149 et 150) : A l'égard des dogmes, elle me dit (ma raison) qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappants par leur évidence. Si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire comprendre, afin qu'il les croie. La foi s'assure et s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire : celui qui charge de mystères, de contradictions le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres ; il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage ; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tyrannise point ma raison, il l'éclaire.

Censure. — Cette proposition où l'on assure que « tous les dogmes de la Religion révélée « doivent être clairs, lumineux et frappants « par leur évidence, qu'autrement le ministère « de la vérité tyranniserait la raison ; que dire « que la raison doit se soumettre à la foi, c'est « outrager son auteur, parce que le Dieu que « nous adorons n'est point un Dieu de téné« bres, et qu'il ne nous a point doués d'un en-

« tendement pour nous en interdire l'usage; » — cette proposition est fausse, téméraire, absurde. Au lieu de recevoir avec reconnaissance le degré de lumière suffisant pour les objets de la foi et pour régler nos actions, qu'il a plu à Dieu de nous communiquer par la révélation, on se livre dans cette proposition à l'esprit de blasphème contre la Religion révélée, jusqu'à dire que, si Dieu était l'auteur de cette Religion, il serait un Dieu de ténèbres, à cause que les dogmes révélés ne sont pas tous clairs, frappants par leur évidence et mis, dans ce qui en regarde le fond, à la portée de tout le monde. Mais cette évidence sur ces objets est-elle de l'état présent du genre humain? Y serait-elle même possible? Dieu n'est-il pas le maître de ses dons? Qui sommes-nous pour prescrire des règles à sa sagesse dans la concession qu'il nous en fait? et, quels qu'ils soient, n'a-t-il pas le droit d'exiger que nous en fassions usage pour sa gloire? — Elle est injurieuse à la providence par rapport même à l'ordre naturel, et les fondements de la Religion naturelle y sont renversés; car il s'ensuivrait que notre Dieu est un Dieu de ténèbres, et que nous ne devons point l'adorer, parce qu'il y a dans la nature une infinité de choses qui sont au-dessus de la portée de l'intelligence humaine, non-seulement dans l'ordre physique, mais encore dans l'ordre moral qui comprend « les grandes vérités que la Re- « ligion naturelle nous enseigne, et dans les- « quelles, comme le remarque très-bien l'au- « teur, elle laisse de l'obscurité. » Nous savons, par exemple, avec évidence, que Dieu existe en vertu de son essence, qu'il a tout créé, tout ordonné, qu'il gouverne tout avec une sagesse et une puissance infinies, qu'il y a néanmoins des péchés que Dieu défend et qu'il punit, que l'âme est spirituelle, libre, immortelle, etc. Ces dogmes de la Religion naturelle sont tous démontrés par la raison; ils ont pourtant un côté obscur, et l'esprit humain n'en peut expliquer ni concevoir la manière. — Elle est blasphématoire contre la science, ou contre la toute-puissance de Dieu; parce que si aucun des dogmes de la Religion révélée ne pouvait être au-dessus de la portée de l'homme, s'ils devaient tous être clairs, lumineux, frappants par leur évidence, ou Dieu ne pourrait rien connaître que l'homme ne pût concevoir, ou s'il connaissait quelque chose qui fût au-dessus de l'intelligence humaine, il ne pourrait point le révéler aux hommes. — Elle méconnaît avec impiété la véracité de Dieu et son souverain domaine sur tous les esprits créés, en enseignant que Dieu, par la révélation des mystères, ne peut pas obliger les hommes à captiver leur entendement pour se soumettre à la foi. — Elle exagère avec excès et avec orgueil les droits de la raison humaine, dont toute la fonction par rapport à la Religion révélée, est d'examiner si Dieu a effectivement parlé; ce qui étant une fois reconnu, l'obscurité des dogmes ne doit point nous détourner de l'obéissance. C'est pour nous une obligation étroite de les croire et de nous y soumettre par la foi, et cette soumission est très-raisonnable, Dieu n'étant point sujet à l'erreur et ne pouvant nous tromper. Nous avons parlé des preuves qui attestent la révélation, surtout en traitant des miracles et des prophéties. La foi ne tyrannise donc point la raison et n'en interdit point l'usage, mais elle la contient dans de justes bornes. Ainsi cette proposition en tant qu'on y affirme le contraire, calomnie et insulte les théologiens, tous les chrétiens, les écrivains sacrés, Jésus-Christ lui-même qui nous a fait un commandement exprès de croire les mystères et toutes les vérités révélées.

XL. — (Tome IV, p. 90, 91, 92 et 93): Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses; mais il importe à la société humaine, et à chacun de ses membres, que tout homme connaisse et remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain et soi-même..... Qu'une Vierge soit la mère de son Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu, ou seulement un homme auquel Dieu s'est joint, que la substance du Père et du Fils soit la même ou ne soit que semblable, que l'Esprit procède de l'un des deux qui sont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la décision de ces questions, en apparence essentielles, importe plus à l'espèce humaine, que de savoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou français à l'église, orner les murs d'images, dire ou entendre la messe, et n'avoir point de femme en propre. Que chacun pense là-dessus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres; quant à moi, cela ne m'intéresse point du tout. Mais ce qui m'intéresse, moi et tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des hu-

mains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux, de tenir nos engagements avec tout le monde, même envers nos ennemis et les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants. Ces dogmes et les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse, et de persuader à tous les citoyens. Quiconque les combat, mérite châtiment sans doute; il est le perturbateur de l'ordre et l'ennemi de la société. Quiconque les passe et veut nous asservir à ses opinions particulières, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa manière, il trouble la paix; dans son téméraire orgueil, il se rend l'interprète de la divinité; il exige en son nom les hommages et les respects des hommes; il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devrait le punir comme sacrilége, quand on ne le punirait pas comme intolérant.

Censure. — Cette proposition, où il est dit qu'il « n'importe point aux hommes de savoir que la substance du Père et du Fils soit la même; que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils conjointement; qu'une Vierge soit la mère de son Créateur, et qu'elle ait enfanté un Dieu; que ce qui intéresse les hommes, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux; qu'il y a une autre vie après celle-ci, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants; que quiconque veut nous asservir à ses opinions particulières (c'est-à-dire, selon le sens évident du texte, aux mystères de la foi dont on vient de parler), est un perturbateur de l'ordre et de la paix, qui dans son téméraire orgueil, se rend l'interprète de la divinité, qui exige en son nom les hommages et les respects des hommes, et qu'on doit punir non seulement comme intolérant, mais encore comme sacrilége; » — cette proposition, qui dégrade indignement et avec impiété les plus sublimes mystères de la foi, lesquels appartiennent au fond même de la religion chrétienne, manifeste l'ignorance ou la mauvaise foi de l'auteur, qui n'a pas compris ou qui dissimule avec artifice ce que la raison même nous fait connaître des avantages multipliés de ces mystères; soit pour augmenter la majesté de la religion, frapper les hommes d'étonnement et attirer leurs respects; soit pour confondre l'orgueil des philosophes, en faisant voir la folie de la sagesse de ce monde, et en établissant dans la religion une égalité parfaite entre les savants et les simples; soit pour assujétir l'homme au joug de la foi, et lui faire reconnaître et témoigner sa dépendance à l'égard de Dieu, par le sacrifice de l'esprit qui se soumet à l'autorité divine. Ces mystères instruisent encore le fidèle de la dignité de sa nature; dès qu'il sait que son salut vient de la bonté du Fils de Dieu, qui, pour le sauver, s'est fait homme et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, ne doit-il pas faire tous ses efforts pour s'élever à des sentiments et à des actions qui répondent à la grandeur d'un tel bienfait? Quel motif plus fort pour soutenir l'espérance, pour enflammer la charité à l'égard de Dieu et du prochain, pour nous porter à remplir tous les devoirs de la religion chrétienne, et par conséquent tous ceux de la religion et de la loi naturelles que la religion chrétienne comprend?

« Il est sans doute très-intéressant pour les hommes, comme le dit l'auteur, que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux, de tenir nos engagements avec tout le monde, même envers nos ennemis et les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien, qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants. » C'est une vérité incontestable « qu'il importe d'enseigner ces dogmes et les dogmes semblables à la jeunesse, et de les persuader à tous les citoyens. » Ce que l'auteur ajoute est également vrai, savoir, que « quiconque combat ces dogmes mérite châtiment, qu'il est le perturbateur de l'ordre et l'ennemi de la société. » Ici il se condamne lui-même, puisqu'en plusieurs endroits de son ouvrage, il combat ces dogmes, comme nous l'avons vu et que nous le verrons encore dans la suite, particulièrement dans la proposition XLIX; mais laissons là ses contradictions, dont nous parlerons ailleurs: tout ce qu'il dit ici des vérités de la Religion naturelle, nous le disons comme lui; l'éducation et l'instruction chrétiennes s'y

inculquent avec le plus grand soin, et inspirent dès l'enfance et à tout âge, aux hommes et aux citoyens d'y conformer leur conduite. La Religion chrétienne n'anéantit pas la raison; elle ne proscrit que les déréglements de l'esprit, trop souvent décorés mal à propos du titre de raison. Elle ne rejette point les motifs que présente la Religion naturelle : elle les emploie, les élève à un ordre supérieur, et y joint les motifs puissants que fournissent les mystères révélés. Il y a plus, ces vérités de la Religion naturelle, quoique la raison les démontre aujourd'hui et qu'elles soient très-conformes au sens moral, avaient néanmoins été oubliées en grande partie; elles avaient été altérées et défigurées par les hommes qui avaient perdu de vue la révélation faite à leurs pères. C'est la révélation chrétienne qui les a rappelées en les publiant, qui les a rétablies dans leur beauté, et qui contribue à les conserver entières. L'auteur même doit la connaissance qu'il en a à la religion chrétienne, qui l'éclaire malgré son ingratitude. Sans la révélation, il n'aurait pas plus de lumière à cet égard, que ces anciens philosophes que la révélation divine ne guida pas, et qui, comme nous l'avons remarqué ailleurs, tombèrent tous, sur ces objets, dans des erreurs monstrueuses. Après cela, quel égarement, quelle injustice de traiter d'inutiles la doctrine et les dogmes de la Religion révélée! Cette proposition est donc fausse, insensée, scandaleuse, sacrilége.

Elle contient de plus le blasphème le plus exécrable contre Jésus-Christ, en ce qu'on y prononce avec impiété que ceux qui enseignent qu'on doit croire ces mystères « doivent être punis comme sacrilèges, quand on ne les punirait pas comme intolérants. »

XLI. — (Tome 4, p. 80 et 81) : Toutes les réponses du catéchisme sont à contre-sens, c'est l'écolier qui instruit le maître; elles sont même des mensonges dans la bouche des enfants, puisqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, et qu'ils affirment ce qu'ils sont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligents, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en disant leur catéchisme.

XLII. — (Tome 4, p. 91 et 94) : Négligez donc tous ces dogmes mystérieux, qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres, dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent et sert plutôt à les rendre fous que bons. Maintenez toujours vos enfants dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale; persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des théologiennes et des raisonneuses; ne leur apprenez des choses du ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dédommagera, à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien aises d'avoir été lorsqu'elles comparaîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublimes, pour moi je n'en reconnais point d'autre que celle-là.

Censure. — Ces propositions, par rapport à ce qu'on y enseigne que « nos dogmes mystérieux ne sont que des mots sans idées, des mots que non seulement les enfants, mais les hommes les plus intelligents sont hors d'état de croire, et par conséquent que les réponses du catéchisme sont autant de mensonges dans la bouche de ceux qui le récitent; »

Ces propositions sont fausses, téméraires, scandaleuses; elles calomnient les chrétiens, car ils croient sincèrement ces dogmes mystérieux, et plusieurs d'entre eux seraient prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour leur défense. Ces dogmes mystérieux que cet impie ose appeler des mots sans idées, sont nommément les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Mais, quoique nous n'ayons que des idées très-générales, très-imparfaites, et seulement par analogie aux choses créées, de la Trinité des personnes en Dieu, et de l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine de Jésus-Christ dans la seule personne du Verbe, cependant nous concevons facilement que Dieu par la révélation de ces mystères nous apprend qu'il n'y a qu'une seule et même nature en Dieu, et cependant trois personnes; et qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, quoiqu'il y ait deux natures. Ces vérités ne peuvent être appelées des mots sans idées que par un homme à qui les blasphèmes sont ordinaires, et qui ne veut pas faire une réflexion bien simple, qui est que, dans l'ordre physique, dans

ce que nous savons par le rapport de nos sens et par l'expérience, dans nous-mêmes, dans tous les objets de la philosophie, il y a une infinité de choses qui, tout avouées qu'elles soient comme certaines et exemptes de tout doute raisonnable, ne nous sont pourtant connues que par des idées imparfaites et analogiques. Les autres dogmes de la religion ne sont pas non plus des mots sans idées : par exemple, que les corps ressusciteront un jour, que les âmes des bienheureux jouissent de la vue intuitive de Dieu, que la grâce intérieure est absolument nécessaire pour tout acte surnaturel, que le péché d'un seul homme, d'Adam, a perdu tous ses descendants, et que la justice de Jésus-Christ peut les sauver tous, etc. — Ces mêmes propositions sont encore très-condamnables à deux égards. On y ose dire que « les mystères ne servent qu'à rendre les hommes plutôt fous que bons. » Comme cette idée bizarre se trouve encore exprimée dans les cinq propositions suivantes, et qu'elle y est plus expliquée, nous remettons à en parler dans les censures que nous allons faire de ces cinq propositions.

Nous ne dirons rien non plus ici de ce qu'on ajoute « qu'il ne faut point reconnaître d'autre religion que celle qui ne nous donne que des préceptes de conduite, et qui ne nous apprend qu'à bien faire. » Nous en avons déjà parlé par occasion, et nous en traiterons encore en censurant plusieurs des propositions qui regardent l'intolérantisme, et où la même erreur est contenue.

XLIII. — (Tome III, p. 6 et 7) : Il (l'auteur) avait vu que la religion ne sert que de masque à l'intérêt, et le culte sacré, de sauve-garde à l'hypocrisie : il avait vu, dans la subtilité des vaines disputes, le paradis et l'enfer mis pour prix à des jeux de mots ; il avait vu la sublime et primitive idée de la Divinité défigurée par les fantasques imaginations des hommes ; et trouvant que, pour croire en Dieu, il fallait renoncer au jugement qu'on avait reçu de lui, il prit dans le même dédain nos ridicules rêveries et l'objet auquel nous les appliquons.

XLIV. — (Tome III, p. 151) : Nous avons mis à part toute autorité humaine ; et, sans elle, je ne saurais voir comment un homme en peut convaincre un autre, en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, et cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis :

L'inspiré. — La raison vous apprend que le tout est plus grand que sa partie : mais moi, je vous apprends de la part de Dieu, que c'est la partie qui est plus grande que le tout.

Le raisonneur. — Et, qui êtes-vous, pour m'oser dire que Dieu se contredit ; et à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raison les vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de sa part une absurdité ?

Censure. — Ces propositions où l'on assure « que les mystères de la foi sont contraires à la raison, et qu'ils ne se contredisent pas moins que cette proposition, *la partie est plus grande que le tout ;* en sorte que ceux qui pensent que la soumission à ces dogmes est nécessaire, doivent, pour croire en Dieu, renoncer entièrement à la raison qu'ils ont reçue de lui ; » — ces propositions sont fausses, scandaleuses, blasphématoires : elles montrent toute la haine de l'auteur pour la religion chrétienne, et font sentir quelle est sa mauvaise foi ; il dissimule ce qu'il n'est pas possible qu'il ignore, savoir, que ce qui est au-dessus de la raison, n'est pas pour cela contraire à la raison, et qu'on ne doit pas être surpris que des objets qui concernent la nature incompréhensible de Dieu et les voies impénétrables de sa providence, soient au-dessus de la portée de notre esprit, puisque, dans l'ordre de la nature, il y en a un si grand nombre que la raison la plus éclairée ne peut pénétrer. Il fait une comparaison insensée entre nos mystères et cette proposition absurde, *la partie est plus grande que le tout.* Dans cette proposition, les idées sont claires et distinctes : elles représentent parfaitement l'objet, autant qu'il est nécessaire pour en juger ; et il n'est personne, savant ou ignorant, qui, du premier coup d'œil, n'y aperçoive une contradiction si palpable que les sens mêmes la démontrent. Au contraire, les idées de nos mystères sont obscures, imparfaites ; ce qu'elles représentent ne suffit pas pour que la raison en puisse porter un jugement assuré ; leurs objets sont non seulement imperceptibles aux sens, mais infiniment au-dessus de l'intelligence humaine ; ces idées sont si générales qu'il n'est pas possible d'apercevoir entre elles ni convenance ni contradiction.

On peut démontrer par un fait sensible et évident, qui ne pourra être nié par le nouvel instituteur, que les mystères de la foi ne sont

pas contradictoires comme cette proposition : *La partie est plus grande que le tout.* Depuis plus de dix-sept siècles le monde chrétien croit ces mystères ; or, à moins qu'on ne prétende que tout le peuple chrétien est un amas d'insensés, aurait-il pu et pourrait-il croire sérieusement que *le tout est plus petit que sa partie ?* Les premiers fidèles se sont soumis à la foi de ces mystères, malgré la force de leurs préjugés, malgré l'empire de leurs passions et de la religion dans laquelle ils étaient nés et avaient été élevés. Un nombre infini de martyrs parmi lesquels il est certain qu'il y a eu des philosophes illustres et des savants distingués, ont enduré les supplices les plus cruels, et sacrifié leur vie même pour défendre la vérité de ces mystères. Or, il est contre la nature, le penchant et le génie des hommes, de faire de tels sacrifices pour des contradictions aussi évidentes qu'est celle de cette proposition : *La partie est plus grande que le tout.* Et c'est ce qui démontre que dans la comparaison que l'auteur fait entre cette proposition et nos mystères, il calomnie avec impudence les chrétiens, la religion chrétienne, et Jesus-Christ même, qui en est l'auteur.

XLV. — (Tome 3, p. 148 et 149) : Cette doctrine (la doctrine révélée) venant de Dieu, doit porter le sacré caractère de la divinité ; non seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit, mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale et des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous apprenait que des choses absurdes et sans raison, si elle ne nous inspirait que des sentiments d'aversion pour nos semblables et de frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous peignait qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre et des combats, toujours prêt à détruire et foudroyer, toujours parlant de tourments, de peines, et se vantant de punir même les innocents, mon cœur ne serait point attiré vers ce Dieu terrible, et je me garderais de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là ; car vous voyez bien qu'il faudrait nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs : celui qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire le reste du genre humain, n'est pas le père commun des hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément et bon que ma raison m'a montré.

XLVI. — (Tome 3, p. 133) : Leurs révélations (celles dont les hommes se glorifient) ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les ennoblir, ils les avilissent ; qu'aux mystères inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes, qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer et le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes et les misères du genre humain.

XLVII. — (Tome 4, p. 78 et 79) : La foi qu'on donne à des idées obscures est la première source du fanatisme, et celle qu'on exige pour des choses absurdes mène à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais pas à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique ; mais je sais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

XLVIII. — (Tome 4, p. 64 et 65) : A force d'outrer tous les devoirs, le Christianisme les rend impraticables et vains. . . . . Il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si sévères, et point où un engagement si saint soit si méprisé.

Censure. — Ces propositions où l'on accuse la religion révélée d'avoir défiguré la loi naturelle, où il est dit « que la révélation, dont les Chrétiens se glorifient, loin d'éclaircir les notions du grand Être, les embrouille, que loin de les ennoblir, elle les avilit par le mélange des idées fantastiques des hommes ; qu'elle ne fait que dégrader Dieu en lui donnant des passions humaines ; qu'elle ne nous peint qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, haïssant les hommes, toujours prêt à détruire et foudroyer, toujours parlant de tourments, de peines, et se vantant de punir même les innocents : un Dieu, qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire le reste du genre humain, et qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures ; que cette révélation nous propose un culte, une morale et des maximes qui ne sont pas convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons l'essence de Dieu ; qu'elle ne nous inspire que des sentiments d'orgueil, d'intolérance, de cruauté ; qu'elle n'a jamais eu que les effets les plus pernicieux,

qu'elle porte les hommes à la haine, à l'impiété et au fanatisme ; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre elle y porte le fer et le feu ; qu'à force d'outrer tous les devoirs, elle les rend impraticables et vains ; que par là il n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si sévères que le Christianisme, et point où un engagement si saint soit si méprisé ; enfin qu'on ne voit dans toute la révélation que les crimes des hommes et les misères du genre humain ; » — ces propositions sont évidemment fausses : elles calomnient la religion révélée, et contre la foi et la certitude de l'histoire, elles nient avec une scandaleuse témérité les effets les plus précieux de la révélation, et surtout de l'Evangile. En effet, pour ce qui regarde la connaissance de Dieu, tandis que toutes les nations fléchissaient aveuglément le genou devant des idoles muettes, tandis que les législateurs et les sages du monde les abandonnaient à leurs égarements, et que les philosophes disputaient entre eux sur la nature de Dieu, sur la fin et le souverain bien de l'homme et sur les maximes de la morale ; le seul peuple qui fût alors éclairé par la révélation divine, le seul peuple hébreu eut une idée vraie et exacte de Dieu. N'est-il pas constant que l'idée que ce peuple seul attachait au nom de Dieu, et que la révélation divine lui donnait et lui conservait, était l'idée d'un Être existant par lui-même et qui se suffit parfaitement (c'est ce que signifiait chez les Hébreux le nom de *Jéhovah*), d'un Être qui a tout créé par sa parole, qui conserve tout par sa puissance, qui remplit tout par son immensité, qui, par sa science, embrasse tous les temps passés, présents et à venir, et qui gouverne tout avec une sagesse, une équité et une bonté souveraine ? Dieu, selon la notion que nous donne de lui la révélation, est patient à l'égard du pécheur et lent à punir ; *il dissimule les péchés des hommes pour les inviter à la pénitence* (Ps. 44, v. 9) ; il ne met pas sa gloire à punir les innocents, mais il est leur protecteur et leur père le plus tendre : toujours prêt à répandre ses bienfaits, *ses miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres ;* il n'a ni passions, ni défaut, il est infini en tout genre de perfections. La révélation chrétienne, loin de nous apprendre que Dieu, par sa seule volonté, destine aux supplices éternels le plus grand nombre et même aucune de ses créatures, rejette cette doctrine comme hérétique et abominable : Dieu, dit l'Apôtre, *veut sincèrement le salut de tous les hommes.* Et quand il s'est choisi le peuple Juif, il n'a pas abandonné, il a encore moins proscrit le reste du genre humain ; car l'observance de la loi Mosaïque ne regardait pas les autres peuples : elle ne leur était pas nécessaire pour leur salut, et il y a eu chez ces nations des hommes qui, ne s'étant pas laissés aveugler par leurs passions, et ayant connaissance de la révélation faite d'abord au genre humain, et par laquelle les Patriarches, sous la loi de nature, avaient été éclairés, honorèrent Dieu par la foi, l'espérance et la charité, et méritèrent en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, qui devait venir, les récompenses éternelles, comme l'enseigne saint Augustin. Ainsi Dieu, en prenant sous sa protection particulière le peuple juif, ne fut point injuste à l'égard des autres peuples. Il eut même en vue le bien du reste des hommes, soit par la conservation de la vraie religion qui, par la loi de Moïse, se perpétua chez le peuple assujetti à cette loi, et qui dans le monde livré aux ténèbres de l'idolâtrie, était *comme une lumière dans un lieu obscur,* de laquelle les autres peuples pouvaient tirer de grands avantages, soit parce que le choix de ce peuple renfermait les préparatifs de la venue de celui *en qui toutes les nations devaient être bénies* (Genèse, 18, v. 18).

Il n'est pas moins évident que la révélation a eu les effets les plus salutaires par rapport aux préceptes des mœurs et aux règles d'une bonne vie. La révélation ne nous inspire point des sentiments d'aversion pour nos semblables, d'impiété et de fanatisme ; au contraire, elle nous prescrit les affections les plus tendres de la charité ; elle nous exhorte à la paix, à la concorde et à l'amour sincère pour tous nos frères, c'est-à dire, pour tous les hommes ; il faut être bien mal disposé pour y voir les crimes et les misères du genre humain. Elle nous éloigne de tout crime par les motifs les plus forts ; elle prévient tous nos besoins, elle n'offre rien que de saint, elle montre la voie qu'il faut suivre pour arriver au bonheur éternel. Que devons-nous à Dieu, au prochain, à nous-mêmes qu'elle ne nous ordonne ? Elle nous fait une obligation étroite de nous rendre conformes à l'image du Fils de Dieu, qui *ayant la forme et la nature de Dieu, a pris,* pour procurer la gloire de son Père, et pour le salut des hommes, *la forme et la nature de serviteur,* et n'a point dédaigné pour cette fin de naître dans l'obscurité, de vivre au milieu

des contradictions et des douleurs, et de mourir chargé d'ignominie et d'opprobre.

C'est par la force puissante de la grâce attachée à la révélation divine, qu'après la mort de Jésus-Christ la connaissance du Seigneur s'est répandue dans tout l'univers et a produit une conversion incroyable dans les mœurs, au siècle où elles étaient le plus corrompues. Elle a instruit les rois de la terre qu'ils étaient les ministres d'un Dieu dont la justice et la miséricorde gardent le trône; elle a convaincu les sujets qu'ils devaient aux rois et aux magistrats une obéissance religieuse, et leur a appris que toute puissance venait de Dieu, que c'est Dieu lui-même qui commande par le ministère des lois civiles; elle a rappellé le mariage à sa véritable forme, en voulant que son union fût perpétuelle et indivisible; elle a ouvert aux hommes une source inépuisable de consolations saintes et de pures délices, dans l'union avec Dieu, dans son amour, dans la confiance en sa grâce, et dans l'espérance de participer à sa gloire en l'autre vie. Elle leur fait trouver dans les douleurs mêmes, les infirmités, les tribulations de cette vie, une joie intérieure qui surpasse tout sentiment.

Ces mêmes propositions montrent un sophiste qui se livrant à ses préventions et à sa malignité, exagère, sans respect pour la vérité, les crimes des Chrétiens pour en tirer des conclusions téméraires et mal fondées contre la religion chrétienne. Si un raisonnement de cette espèce avait de la force, il faudrait rejeter la raison même, la loi et la religion naturelle; il faudrait méconnaître le libre arbitre et les dons les plus excellents de la providence; il ne faudrait plus reconnaître l'autorité des lois et du gouvernement, ni trouver aucun avantage dans les plus utiles institutions; car il est des hommes, et beaucoup d'hommes, qui pèchent contre tout cela et qui en abusent d'une manière très-criminelle. La sainteté et la vérité de la loi chrétienne doit se mesurer sur les vertus des vrais chrétiens, et non sur les vices et les crimes des méchants.

Ces propositions enfin, par le plus horrible des blasphèmes, font regarder comme les effets d'une loi sainte, qui proscrit tous les vices et qui enseigne toutes les vertus, et font retomber sur elle les crimes et les adultères, qui sont les fruits amers du dérèglement des passions, dérèglement que fortifie étrangement cette monstrueuse philosophie que l'auteur a adoptée dans ce qu'elle a de plus pernicieux, qui fait de jour en jour de funestes progrès, et tend à corrompre jusqu'aux premiers principes de la morale et de la société.

Elles sont impies, blasphématoires et dignes de l'exécration publique.

XLIX. — (Tome 3, p. 89. et 90) : Ne me demandez pas non plus si les tourments des méchants seront éternels; je l'ignore encore, et n'ai point la vaine curiosité d'éclaircir des questions inutiles : que m'importe ce que deviendront les méchants ? Je prends peu d'intérêt à leur sort. Toutefois, j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourments sans fin. Si la suprême justice se venge, elle se venge dès cette vie. Vous et vos erreurs, ô nations ! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites à punir les crimes qui les ont attirés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice et d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités, les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchants.

Censure. — Cette proposition, où « l'éternité des peines est représentée comme douteuse, et où l'on assure ensuite que les méchants ne sont punis que dans cette vie; » cette proposition est fausse, scandaleuse, injurieuse à Jésus-Christ, qui a si souvent révélé que les peines de l'enfer sont éternelles. Elle est hérétique et contraire aux éléments mêmes de la religion chrétienne, dont nier la divinité, c'est ajouter à une obstination honteuse un blasphème encore plus criminel. Elle est contraire à la raison; elle donne un libre cours à toutes les passions et à tous les vices, et renverse les fondements mêmes de la religion naturelle, dont un des principaux dogmes est, de l'aveu même du nouvel instituteur, qui tombe souvent dans des contradictions, que la sagesse, la bonté et la justice de Dieu exigent qu'il y ait une autre vie, « où l'Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants. » Ce sont les paroles de l'auteur dans la proposition XL.

Au reste, il est certain que les incrédules ne peuvent rien objecter de solide contre l'éternité des peines, non seulement parce qu'il ne peut y avoir d'opposition entre la foi et la

raison, mais encore parce que la raison n'est pas capable de mesurer l'énormité du péché, et qu'on ne conçoit point assez le rapport qu'il y a entre Dieu qui est offensé et la créature qui l'offense, pour qu'en comparant le péché à l'éternité des peines, on puisse décider que ces peines sont injustes. On ne manque pas même, pour persuader l'éternité des peines, de raisons prises de la nature du péché mortel, et de l'état où persévère après cette vie le pécheur qui a abusé de la miséricorde de Dieu, qui a laissé passer sans se convertir le temps que le Seigneur avait fixé pour attendre sa conversion, et qui est mort dans l'impénitence finale. Au reste, la révélation nous apprend, comme le remarque saint Augustin, dont nous avons rapporté plus haut les paroles, que le souverain Juge sera équitable dans la condamnation des pécheurs, et que leurs peines seront plus ou moins grandes, à proportion de la grandeur des péchés qu'ils auront commis.

DE L'INTOLÉRANTISME QUE PROFESSE LA VRAIE RELIGION.

L. — Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, et dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent avoir toutes leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement; le culte essentiel est celui du cœur. (Tome 3, page 184.)

LI.— (Tome III, p. 178): A l'égard de la révélation, si j'étais meilleur raisonneur, ou mieux instruit, peut-être sentirais-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnaître; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette seulement l'obligation de la reconnaître parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, et que loin de lever par là les obstacles au salut, il les eût multipliés et les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain.

LII.—(Tome III, p. 186 et 187): Je prêcherai toujours la vertu aux hommes..... Mais à Dieu ne plaise que jamais je leur prêche le cruel dogme de l'intolérance, que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes: Vous serez damnés. (Not. p. 186): Le devoir de suivre et d'aimer la religion de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tel que celui de l'intolérance; c'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, et les rend tous ennemis du genre humain. La distinction entre la tolérance civile et la tolérance théologique est puérile et vaine; ces deux tolérances sont inséparables, et l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des anges mêmes ne vivraient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderaient comme les ennemis de Dieu.

LIII. — (Tome II, p. 358): Un enfant doit être élevé dans la religion de son père. On lui prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable, que toutes les autres ne sont qu'extravagance et absurdité. La force des arguments dépend absolument sur ce point du pays où on les propose.

LIV.— Tome IV, p. 77: Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. Quand cette religion serait fausse, la docilité qui soumet la mère et la fille à l'ordre de la nature, efface auprès de Dieu le péché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des pères et des maris comme celles de l'Eglise.

LV.—(Tome III, p. 195 et 196): Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos pères (le calvinisme): suivez-la dans la sincérité de votre cœur, et ne la quittez plus; elle est très-simple et très-sainte: je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, et dont la raison se contente le mieux..... Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparaîtront à sa voix. Vous sentirez

que dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, et une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement celle qu'on professe, si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du souverain juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Censure. — Ces propositions, où il est dit « qu'il ne faut pas se mettre en peine des dogmes qui n'influent ni sur les actions ni sur la morale, tels que sont, suivant l'auteur, les mystères de la foi; que les différentes religions sont autant d'institutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent avoir dans la diversité du climat, du gouvernement, du génie des peuples, etc., des raisons qui rendent l'un préférable à l'autre; que toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on y serve Dieu convenablement, c'est-à-dire qu'on lui rende le culte essentiel, qui est celui du cœur; qu'il y a des raisons solides pour et contre la révélation; qu'on ne doit donc ni l'admettre, ni la rejeter; qu'il faut seulement rejeter l'obligation de la reconnaître, parce que cette obligation est incompatible avec la justice de Dieu, qui, loin de lever par là les obstacles du salut, les eût multipliés et les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain; que le dogme de l'intolérance est cruel, horrible, contraire à la bonne morale, et qu'il arme les hommes les uns contre les autres; que la distinction entre la tolérance civile et la tolérance théologique est puérile et vaine; qu'un enfant doit être élevé dans la religion de son père, telle qu'elle soit; que toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari, quand même cette religion serait fausse; que les filles et les femmes doivent recevoir la décision des pères et des maris, comme celles de l'Église; enfin, qu'on doit suivre avec sincérité la religion où l'on est né, et que c'est toujours une inexcusable présomption de la quitter pour en embrasser une autre; » — ces propositions sont avancées avec une témérité pernicieuse, dans la vue de détruire la religion révélée et de renverser le christianisme jusque dans ses fondements. On y a l'impiété de ne se mettre nullement en peine de la foi même au Fils unique de Dieu, qui s'est fait homme, a souffert et est mort pour nous et pour notre salut, quoique cette foi soit tellement nécessaire que sans elle personne ne se sauve. — Elles sont scandaleuses, et conduisent les hommes à leur perte et à la damnation, en les assurant qu'on est dans la voie du salut sans la foi chrétienne, qui est pourtant si nécessaire que *quiconque ne croira pas sera condamné.* — Elles nourrissent et entretiennent la paresse et l'indifférence pour la chose du monde la plus importante, savoir la recherche de la vraie religion. Car on y enseigne que « les religions particulières qui sont dans le monde, sont des institutions salutaires, sont toutes bonnes, quand on y sert Dieu convenablement, c'est-à-dire, quand on y rend à Dieu le culte du cœur. On y décide même « que toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari, quand même cette religion serait fausse. » D'où il suit que celle qui deviendrait successivement femme de plusieurs maris de différentes religions, quelles qu'elles fussent, devrait embrasser successivement ces religions et les pratiquer pendant la vie de chacun d'eux, et que la femme d'un mari qui renoncerait au christianisme pour se faire idolâtre, devrait en retenant le culte essentiel qui est celui du cœur, s'adonner aux superstitions de l'idolâtrie. Mais s'entend-on soi-même en avançant de tels paradoxes? Peut-on fouler aux pieds plus indignement même la religion naturelle?

Elles portent à une hypocrisie détestable. En effet c'est une conséquence évidente de la doctrine qu'elles contiennent, qu'il est au moins permis à chacun de changer de religion en changeant de lieu, de climat, de gouvernement, et de professer ainsi l'une après l'autre toutes les différentes religions, puisque « toutes sont autant d'institutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu; qu'elles sont toutes bonnes, quand on y sert Dieu convenablement, le culte essentiel étant celui du cœur; qu'elles peuvent avoir toutes leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre. » On doit même conclure des décisions de l'auteur, que c'est une obligation pour la fille de changer de religion toutes les fois qu'il pourrait plaire à sa mère d'en changer, et que c'est un devoir pour la femme de le faire toutes les fois que son mari le fera. Sur quoi il faut remarquer l'inconséquence de l'auteur et com-

bien il prend peu garde à ce qu'il écrit. Car ce qu'il dit ici est évidemment contradictoire à ce qu'il enseigne dans la proposition LV, dont voici les paroles : « Reprenez la religion de vos pères, suivez-la dans la sincérité de votre cœur, et ne la quittez plus... C'est.... une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement la religion qu'on professe. » Ce serait donc dans celui qui professerait, par exemple, la religion catholique, une fausseté de ne pas croire sincèrement les mystères ; car si on ne les croit pas sincèrement, on ne peut point pratiquer la religion catholique dans la sincérité de son cœur. Il en est de même de toute autre religion dont on ferait profession. Or, servirait-on Dieu convenablement, lui rendrait-on le culte que l'auteur appelle essentiel, et qu'il fait consister dans le culte du cœur, en pratiquant une religion qu'on professerait, quoique cette religion fût absurde et consistât par exemple dans un culte idolâtre : ou bien en ne la pratiquant pas, quoiqu'on la professât par une fausseté détestable à Dieu et aux hommes?

L'inconsidération et l'inconséquence de l'auteur se voient encore dans la comparaison qu'il fait « des raisons pour et contre la vérité et l'utilité de la révélation. Il appelle solides les raisons des deux côtés ; il voit, dit-il, en faveur de la révélation, des preuves qu'il ne peut combattre, et contre elle des objections qu'il ne peut résoudre ; ne sachant à quoi se déterminer, il ne l'admet ni ne la rejette. Il rejette seulement l'obligation de la reconnaître. » Comment cela peut-il se concilier avec ce que nous l'avons vu dire tout à l'heure « que les religions particulières sont toutes bonnes, qu'elles sont toutes des institutions salutaires, » etc.? Ces religions, étant opposées entre elles, ne peuvent pas être toutes révélées. Ainsi, pour être d'accord avec lui-même, il eût dû au moins se contenter de dire qu'il ne savait pas, qu'il doutait si ces religions n'étaient point toutes bonnes. De quelle manière aussi le doute où il est sur la vérité et l'utilité de la révélation, peut-il s'accorder avec le ton décidé et dogmatique que nous l'avons vu prendre si souvent, et qu'il prend encore dans plusieurs de ces propositions contre cette même révélation? Pourquoi encore traite-t-il en tant d'endroits, avec tant de mépris, toutes les preuves qui établissent la révélation, si ces preuves méritent le nom de raisons solides qu'il leur donne ici, et si elles égalent, comme il le dit encore, les raisons qu'on objecte contre la révélation, et qu'il propose lui-même avec la plus grande ostentation, comme si elles étaient de la plus grande certitude?

Mais quel écart, quel travers, de regarder comme solides les vaines subtilités des incrédules contre la religion révélée, et d'oser les comparer aux preuves qui démontrent que la Religion chrétienne est évidemment croyable !

La révélation chrétienne se prouve par des faits qui ont avec la vérité de cette révélation la liaison la plus certaine, et qui sont si attestés qu'on ne peut les révoquer en doute sans donner dans un pyrrhonisme extravagant sur les faits. L'auteur même en reconnaît les principaux lorsqu'il admire la majesté des saintes Ecritures, et qu'il trouve dans l'Evangile les caractères de vérité les plus grands, les plus frappants, et les plus parfaitement inimitables.

Quelles sont les objections qui se font pour la combattre? Nous les avons rapportées, l'auteur les emploie toutes, il les tourne avec art, et de la manière qu'il a cru la plus séduisante, c'est dans ses propres termes que nous les avons exposées. A quoi se réduisent-elles ? Il est clair par tout ce que nous en avons dit, que si on retranche les suppositions fausses, faites par ignorance ou de mauvaise foi, les imputations calomnieuses, les exagérations excessives, les faux exposés de l'état de la question, et autres adresses des sophistes, les comparaisons sans ressemblance pour peu qu'on les considère, les principes avancés sans preuve, quoiqu'on sût bien qu'ils étaient contestés et qu'ils eussent grand besoin d'être prouvés, ou plutôt quoiqu'ils ne puissent l'être, les conclusions contre des choses claires et démontrées, tirées des choses obscures et qui doivent passer la portée de notre intelligence, les railleries, les airs méprisants, les défis de répondre rien qui puisse contenter un homme sensé, le ton hardi, insultant, décisif; qu'on retranche tout cela de ces objections, il n'y aura plus rien de capable de faire impression même sur les hommes ignorants et chancelants dans leur foi.

L'auteur *ne peut*, dit-il, *résoudre ces objections*. Il n'y a rien là de surprenant, dès qu'il cherche à augmenter les difficultés et qu'il n'y cherche pas des réponses. Mais il fait un aveu qui mérite d'être remarqué, il avoue qu'il *ne peut combattre les preuves* qui établissent la

révélation. Il faut donc qu'elles soient bien solides. Il a sûrement essayé de les combattre, et s'il eût été possible de le faire avec succès, il l'eût fait. Cet aveu contredit ses déclamations contre les miracles, les prophéties, et contre la certitude que nous avons d'entendre suffisamment les livres saints pour prouver la révélation. N'importe, il le fait, et reconnaît par là que ses déclamations à cet égard, quoique faites avec la plus grande ostentation, n'ont dans le fond aucune force. Son doute est donc téméraire, c'est une incrédulité criminelle, et les propositions qui l'expriment sont injurieuses à la providence de Dieu, calomnient la religion chrétienne, et insultent tous les Chrétiens.

Ces mêmes propositions, où l'auteur, après avoir dit « qu'il n'admet ni ne rejette la vérité de la révélation, » ajoute « qu'il rejette seulement l'obligation de la reconnaître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, et que loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, et les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain; » — ces propositions renferment une contradiction; car si la révélation chrétienne est vraie, on doit admettre l'obligation de la reconnaître, puisqu'un des articles incontestables de cette révélation, admis généralement par toutes les communions chrétiennes, c'est l'obligation de la reconnaître. Ainsi le doute sur cette obligation est une suite du doute sur la vérité de cette révélation; mais ne rejeter ni n'admettre la révélation chrétienne, en douter, et en même temps rejeter l'obligation de l'admettre, c'est se contredire clairement. — Elles sont contraires à la raison même, qui nous apprend que Dieu est vrai essentiellement, et que c'est par la vérité qu'il veut être honoré et sauver les hommes; que par conséquent s'il a donné aux hommes une révélation pour leur enseigner le culte qu'il exige d'eux, c'est pour eux une obligation étroite de reconnaître cette révélation quand elle leur est présentée, de ne rien négliger pour s'en instruire suffisamment et se mettre en état de pratiquer les devoirs qu'elle impose. — Il est faux, déraisonnable, scandaleux, injurieux à Dieu et à la révélation chrétienne, de dire que « l'obligation de reconnaître la révélation divine soit contraire à la justice de Dieu. » Dieu ne condamnera jamais, pour ne l'avoir pas reconnue, ceux à qui elle n'a jamais été intimée, et qui l'ont ignorée invinciblement. La condamnation de ceux-là aura d'autres causes, et n'aura rien d'injuste, comme nous l'avons expliqué ailleurs. Mais pour ceux qui sont nés dans le sein du christianisme, ou à qui la religion chrétienne aura été annoncée, en un mot, qui auront pu la connaître, et qui ne l'auront pas voulu ou n'en auront pas profité, peut-il y avoir en Dieu de l'injustice à les punir d'avoir méprisé ce don, et de n'avoir pas voulu en faire usage? — Il est également faux, déraisonnable, scandaleux, et injurieux à Dieu et à la religion chrétienne, de dire que si l'on était obligé de se soumettre à cette révélation, « Dieu, loin de lever par là les obstacles au salut, les eût multipliés, et les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. » Au contraire, tous ceux qui connaissent ou peuvent connaître la révélation chrétienne, ont en elle un moyen aisé d'être instruits de tout ce qu'il faut croire et pratiquer pour adorer Dieu en esprit et en vérité, et pour parvenir au salut. Pour ceux qui, comme nous l'avons dit, sont dans une ignorance invincible de la révélation chrétienne, la lumière qui éclaire les autres ne rend pas leur état pire. Ils n'en ont ni plus ni moins de force pour connaître les dogmes et les maximes de la religion et de la loi naturelles, et pour s'y conformer. S'ils ne les connaissent point, ou s'ils les défigurent, s'ils ne les suivent point, ce n'est pas la révélation chrétienne qui en est la cause. Les ténèbres où ils sont ne doivent point nous faire rejeter la révélation. Elles nous en montrent au contraire le besoin, et nous portent à nous y attacher avec la plus vive reconnaissance. Nous déduisons même de la doctrine révélée, que si quelqu'un, parmi les infidèles dont il s'agit, se servait des moyens intrinsèquement surnaturels et mérités par Jésus-Christ, que Dieu lui donne pour accomplir les devoirs de la loi et de la religion naturelles; alors ce Dieu de bonté, dont la providence a une infinité de ressources, lui accorderait avant sa mort le don de la foi nécessaire à tous sans exception pour parvenir au salut.

Ces propositions sont blasphématoires à plusieurs égards. — On y blasphème contre Dieu, qui nous y est représenté comme étant entièrement indifférent par rapport à toutes les diverses religions qui sont opposées les unes aux autres; comme regardant du même œil la vérité et l'erreur, n'estimant pas plus le culte saint qui lui est rendu dans l'Eglise catholi-

que, par lequel les passions sont réprimées, et l'homme se consacre tout entier à Dieu, et ne jugeant pas ce culte meilleur en soi que ces fausses religions mêmes, dont les dogmes et les pratiques font horreur, et où les plus grands déréglements des passions humaines font partie du culte qui les autorise.—On y blasphème contre les ineffables et saints mystères de notre foi, que l'auteur traite d'inventions inutiles, qui n'importent point à la conduite, quoiqu'ils nous attachent intimement à Dieu par les liens les plus forts, par l'amour, la connaissance, la confiance, et par une disposition prompte et parfaite d'accomplir en tout sa volonté, et par conséquent de remplir tous les devoirs que nous imposent la loi et la religion naturelles. — On y blasphème contre Jésus-Christ, qui a révélé très-clairement et enseigné ces mystères. — On y blasphème contre notre sainte religion, l'auteur n'ayant pas honte d'assurer qu'elle n'a rien qui puisse la faire préférer à la religion que pratiquent aujourd'hui les Juifs, ou à la religion mahométane, ou même à l'idolâtrie. En effet, il dit de toutes les religions, sans aucune exception ni distinction, « qu'elles sont toutes des institutions salutaires, qui peuvent avoir toutes leurs raisons dans quelque cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux; qu'elles sont toutes bonnes; que les enfants doivent toujours être élevés dans la religion de leurs pères, et qu'on leur prouve toujours très-bien que cette religion, telle qu'elle soit, est la seule véritable, et que toutes les autres ne sont qu'extravagance et absurdité. » Qu'ainsi un enfant élevé dans la religion la plus absurde, à quelque âge qu'il parvienne, et quelque connaissance qu'il acquière, ne pourra jamais, sans mal faire, connaître la fausseté de la religion qu'il aura ainsi apprise; « que les filles doivent toujours avoir la religion de leurs mères, et les femmes celle de leurs maris, quand même cette religion serait fausse, et recevoir les décisions des pères et des maris comme celles de l'Eglise, » dont on méprise par là effrontément et sans pudeur l'autorité.

On y blasphème contre les saints ministres de l'Évangile, et surtout contre les Apôtres, qui ont annoncé que la foi des dogmes et des mystères est si nécessaire au salut, que saint Paul ordonne de dire anathème à quiconque (fût-il un ange, par impossible) prêcherait une doctrine qui y serait contraire. C'est cependant là le dogme de l'intolérance théologique que l'auteur appelle « contraire à la bonne morale, cruel, horrible, armant les hommes les uns contre les autres, et les rendant tous ennemis du genre humain; » en quoi il ajoute au blasphème et à l'impiété une calomnie atroce. Tant s'en faut que notre sainte religion, pour être intolérante en ce sens-là, arme les hommes les uns contre les autres, et les rende tous ennemis du genre humain; au contraire, elle ne recommande rien tant que la paix et la charité; elle prescrit l'amour de tous les hommes, même de ceux qui sont dans l'erreur, de nos ennemis mêmes et des ennemis de Dieu.

Enfin, ces propositions sont autant d'absurdités manifestes; elles favorisent l'apostasie et les religions les plus dépravées; et sous prétexte qu'il suffit d'observer la religion naturelle, qu'elles corrompent et défigurent étrangement, elles nous donnent pour la vraie manière d'honorer Dieu un amas d'erreurs pernicieuses.

La proposition LV, en tant qu'on y représente le calvinisme comme une religion très-sainte, préférable à toutes les religions qui sont sur la terre, est fausse, scandaleuse et hérétique. On y préfère une secte nouvelle, fondée par des hommes inquiets et sans mission, qui eurent l'impiété de se donner sans aucune preuve pour suscités de Dieu; on la préfère à l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique, comme nous l'avons expliqué, *qui est bâtie sur la pierre, avec qui Jésus-Christ sera jusqu'à la fin des siècles, et contre qui les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.*

LVI.—(T. 3, p. 179, 180, 181, 182 et 183): Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne. La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions? Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du cri-

me, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale : d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Être toujours modeste et circonspect, mon enfant, respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être qui seul sait la vérité.

Censure. — Cette proposition, en tant qu'après y avoir admiré et établi la majesté, la sainteté et la divinité de l'Évangile, on y ajoute « qu'avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre; pour en conclure la même chose que ce qui avait déjà été dit par l'auteur dans la proposition LI, savoir, qu'il y a tant de raisons solides pour et contre la révélation, que ne sachant à quoi se déterminer, il ne l'admet, ni ne la rejette; mais rejette seulement l'obligation de la reconnaître; » — cette proposition mérite plusieurs des notes qui ont été données aux propositions précédentes. — Elle montre de plus un esprit qui s'écarte des vraies règles du raisonnement. Une de ces règles, que tous les philosophes font profession de suivre, et qui est indubitable, c'est que *les choses claires et bien démontrées ne doivent pas être révoquées en doute à cause des obscurités et des difficultés qui s'y trouvent;* autrement, il n'y aurait rien de certain dans les choses même naturelles. Or, ce nouvel instituteur rejette la révélation chrétienne, ou au moins en doute ici à cause de l'obscurité des choses qui s'y trouvent, et que pour cela il appelle incroyables; néanmoins il reconnaît la vérité de l'Évangile comme très-certaine et incontestable : ce qui suffit pour en admettre la divinité. — Elle est pleine de contradictions et de blasphèmes. D'un côté, elle représente Jésus-Christ « comme un homme très-juste, comme un sage digne de toute admiration, comme un saint de la plus héroïque vertu, dont la vie et la mort sont d'un Dieu. » D'un autre côté, il prétend que l'Évangile, dont il prouve très-bien la vérité, est plein de choses absurdes qu'il est impossible que tout homme censé admette. Ainsi, selon lui, c'est dans l'enseignement même de Jésus-Christ sur les mystères que se trouvent ces choses absurdes qui répugnent à la raison. D'où il s'ensuivrait que Jésus-Christ a été non seulement un fanatique et un enthousiaste, ce que l'auteur nie formellement, et qu'il s'est faussement cru inspiré et envoyé de Dieu, car Dieu n'inspire pas

des choses contradictoires; mais même qu'il a été un imposteur insigne, qui a trompé les hommes en se donnant pour un Dieu. Ainsi Mahomet et sa religion superstitieuse seraient bien supérieurs à Jésus-Christ et à la religion qu'il a établie, puisque si Jésus-Christ n'est pas Dieu, la notion de Dieu et le culte qu'on lui rend, sont plus purs et plus saints dans le Mahométisme que dans la religion de Jésus-Christ. Il faudrait dire encore, ce qui fait frémir, que notre Seigneur Jésus-Christ pour s'être attribué faussement la divinité, a été condamné et crucifié justement. Cette proposition, dans sa dernière partie, contredit donc la première; elle est impie, blasphématoire, et digne de l'exécration de tous les Chrétiens.

LVIII. — (Tome 3, p. 191) : Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle (la religion) où il est né, c'est le solliciter de mal faire, et par conséquent mal faire soi-même. En attendant de plus grandes lumières, gardons l'ordre public : dans tout pays, respectons les lois; ne troublons point le culte qu'elles prescrivent; ne portons point les citoyens à la désobéissance : car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, et nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux lois.

Censure. — Cette proposition, où il est dit sans restriction « que solliciter quelqu'un de quitter sa religion, la religion où il est né, c'est le solliciter de mal faire, par conséquent faire mal soi-même; et qu'ainsi, dans tous pays, il faut garder l'ordre public et obéir aux lois, en suivant le culte qu'elles prescrivent, quel qu'il puisse être; » — cette proposition est avancée en haine de la religion chrétienne, qui n'a pu être reçue des païens sans qu'ils quittassent l'idolâtrie où ils étaient nés, et qui était la religion de leurs pères. — Elle est blasphématoire contre Jésus-Christ, qui a envoyé ses apôtres annoncer l'Evangile *à toutes les nations*, pour les retirer de l'idolâtrie, qui était la religion qu'elles suivaient, pour *baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, ceux qui se convertiraient, et *leur enseigner tout ce qu'il avait prescrit* (Matth. 27, 19). Jésus-Christ, en donnant ce commandement à ses apôtres, aurait donc *mal fait*, selon cette proposition; il aurait inspiré la désobéissance à des lois qu'on était obligé d'observer. Cependant l'auteur, dans la proposition précédente, admirait la douceur et la pureté de ses mœurs, la perfection de sa morale, la sainteté de sa vie. Il n'avait pu s'empêcher de reconnaître que sa vie et sa mort sont d'un Dieu. — Elle est injurieuse aux apôtres qui, obéissant aux ordres de Jésus-Christ, s'élevèrent fortement contre le culte des idoles, et qui prêchèrent la foi chrétienne, avec tant de zèle et des progrès si rapides, que saint Paul leur applique ces paroles du Psalmiste : *Leur voix s'est fait entendre dans toute la terre, et leur parole a pénétré jusqu'aux extrémités du monde* (Ps. 18, 1). — Elle est injurieuse à tous les prédicateurs de l'Evangile qui, à l'imitation des apôtres, abandonnent tout pour aller annoncer l'Evangile aux peuples les plus éloignés; elle tend scandaleusement et avec impiété à éteindre ce zèle pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, ce zèle que la charité inspire, qu'on ne remarque que dans l'Eglise catholique, qui porte à répandre dans toutes les nations la connaissance et l'amour de Dieu, ce zèle qui, étant propre à l'Eglise catholique, montre évidemment qu'elle est seule la vraie Eglise, et qu'en elle se trouvent un vrai culte et une vraie charité. Car celui qui honore et aime véritablement Dieu désire conséquemment avec ardeur, et fait tous ses efforts pour porter les autres à l'aimer et à l'honorer. — Elle est insensée et impudente dans le reproche qu'elle fait aux premiers fidèles d'avoir *mal fait* en renonçant à l'idolâtrie, eux dont la sainteté et les vertus furent si éclatantes que ce fut pour les idolâtres mêmes un sujet d'admiration; eux qui, faisant des miracles par lesquels la divinité de la religion chrétienne se confirmait évidemment, étaient bien éloignés de croire avoir *mal fait* en quittant les superstitions de leurs pères, et qui, au contraire, y ayant été portés par la force de la vérité, mettaient leur gloire et leur bonheur à faire profession du Christianisme et à le sceller de leur sang. — Elle est cruelle et barbare, puisqu'elle serait une apologie de la cruauté et de la barbarie des empereurs païens et des bourreaux mêmes qu'ils employaient contre les apôtres et les premiers chrétiens. Car il suivrait de ce qu'on y dit, qu'ils méritaient d'être punis comme des perturbateurs du repos public, qui portaient les citoyens à mal faire et à se révolter contre des lois justes. — Elles font connaître l'inconséquence et la mauvaise foi de l'auteur, qui en même temps qu'il décide dans cette proposition que c'est un mal dans tous les pays de désobéir aux lois, en quittant le culte qu'elles prescrivent, ou en portant les citoyens à le

quitter, s'élève cependant sans pudeur dans tant de propositions, que nous avons rapportées contre la religion chrétienne, soit à cause des mystères qu'il traite d'absurdes, d'inutiles et d'incroyables, soit à cause de l'intolérance théologique dont l'Eglise catholique fait particulièrement profession, et qu'admettent même toutes les communions chrétiennes, puisque toutes regardent quelques articles de foi comme nécessaires au salut, soit par d'autres moyens qu'il emploie avec art et dont nous avons vu la faiblesse. Or, assurément, l'auteur savait très-bien que dans le royaume où il a publié son livre les lois n'autorisent d'autre religion que la religion catholique; il savait très-bien que dans le lieu dont le frontispice de son livre porte le nom, on n'y souffre d'autres religions que celles de communions qui se glorifient du titre de chrétiennes. Il a donc troublé l'ordre public, il a désobéi aux lois, il a porté les citoyens à la désobéissance, il est tombé, ce qu'il regardera peut-être comme plus honteux pour lui, dans une contradiction manifeste.

Il favorise toutes les erreurs sur la religion, il en rend toute correction impossible, et sous le prétexte d'engager chacun à suivre la religion où il est né, il introduit dans la religion le septicisme le plus pernicieux.

Au reste, la Faculté de théologie, en condamnant ces propositions, extraites du livre intitulé *Emile ou de l'Education*, ne pense pas qu'il n'y ait rien de plus à reprendre dans cet ouvrage. Au contraire, excepté quelques instructions utiles qu'un sage instituteur n'ignore point, excepté encore quelques principes sur la loi naturelle et quelques faits qui regardent la révélation; faits et principes que l'évidence a forcé l'auteur d'établir en quelques endroits, et qu'il contredit dans d'autres, on ne trouve dans les quatre tomes que comprend cet ouvrage, presque rien qu'on puisse adopter sans danger, et qui soit exempt de toute censure.

Nous avons vu jusqu'à présent qu'Emile ou l'élève de l'auteur, n'aurait avant l'âge de dix-huit ans aucune connaissance de Dieu, de son âme, de la fin à laquelle il est destiné, ni de ses devoirs à l'égard des autres. Les instructions qu'il recevrait ensuite sur ces grands objets, lui inspireraient le mépris et l'aversion de toutes les religions qui sont dans le monde, même de la religion chrétienne, et le porterait à insulter outrageusement Jésus-Christ, l'auteur de cette sainte religion, les Apôtres qui l'ont prêchée, et tous ceux qui la professent de quelque communion qu'ils soient. Malgré cela cependant il louerait les vertus, la sainteté et la doctrine de Jésus-Christ, jusqu'à dire que sa vie et sa mort sont d'un Dieu. Il se ferait encore l'apologiste et le panégyriste de toutes les religions qui sont dans le monde. Il les regarderait toutes comme autant d'institutions salutaires qui ont leur raison dans le climat, dans le génie des peuples, dans le gouvernement, dont chacune doit être professée et pratiquée constamment par ceux qui y sont nés et y ont été élevés, sans jamais la quitter, à moins qu'ils n'abandonnent leurs pays. Emile serait prêt, lorsqu'il y trouverait son avantage, à professer et à pratiquer toutes les religions qui sont dans l'univers, selon qu'il se trouverait dans des pays où elles seraient dominantes. Pour la religion naturelle, il croirait devoir s'y attacher invariablement, mais il la dégraderait et l'altérerait de manière que ce qu'il en retiendrait, comme appartenant au culte essentiel, qui est de tous les temps et de tous les lieux, serait compatible avec la profession et la pratique de quelque religion que ce soit, même de l'idolâtrie. Il ne saurait point et s'embarrasserait peu de savoir si Dieu a créé le monde et tout ce qu'il contient, s'il n'y a qu'un principe unique des choses, ou s'il y en a deux ou plusieurs, et quelle est leur nature : il ne regarderait comme absurde l'hypothèse Manichéenne de deux principes incréés, l'un bon, l'autre mauvais, que dans le cas où l'on voudrait que le mauvais fût égal au bon : il prétendrait que les plus grands crimes sont permis pour se conserver la vie : il n'irait pas follement se battre en duel, pour se venger d'une insulte, mais sans recourir aux magistrats dont, dans ce cas, il se croirait indépendant, il prendrait, sans qu'ils pussent y trouver à redire, un moyen fort simple d'empêcher l'agresseur de se vanter long-temps de l'avoir offensé. Enfin le fondement et la mesure de tous ses devoirs à l'égard des autres serait son seul amour-propre. Voilà en peu de mots ce que serait à l'égard de la religion et de la loi naturelles, et par rapport à la religion révélée, tout homme élevé suivant les principes de l'auteur. C'est en abrégé ce que nous avons rapporté et réfuté jusqu'à présent.

Mais de plus, Emile, devenu majeur et maître de lui-même, ne croirait pas tenir à l'état par aucun engagement, et se regarderait comme

aussi libre de renoncer à sa patrie qu'à la succession de son père (tome 4, p. 356). — Il vivrait tellement pour lui-même qu'il aurait en aversion tout emploi, toute charge utile ou même nécessaire à l'état. « Le commerce, la finance, la magistrature, l'état militaire, tous les emplois divers ne seraient pas de son goût. Il ne connaîtrait d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime en gagnant tous les jours de l'appétit et de la santé par son travail » (Ibid. p. 366, 367, 368 et 369). — Après avoir examiné les différents gouvernements qui subsistent, il aurait un tel mépris pour le droit politique, qu'il dirait nettement que « le droit politique est encore à naître, et qu'il ne sait pas s'il naîtra jamais. (Ibid. p. 373. Ibid. p. 387.) — Il penserait de même des lois qui sont en vigueur en quelque pays que ce soit. Sur cette question, « ce que c'est qu'une loi, et quels sont les vrais caractères de la loi, » il dirait : « Ce sujet est tout neuf, et la définition de la loi est encore à faire. » (Ibid. p. 387.)

La raison de ces étonnantes maximes est un principe qui n'est pas moins extraordinaire. Selon l'auteur, la souveraine puissance, le pouvoir de faire des lois réside nécessairement et invariablement dans le peuple, et y réside de manière que *premièrement*, si l'état quel qu'il soit, est composé, par exemple, de dix mille hommes, chaque particulier ait la dix-millième partie du pouvoir souverain, et que si l'état comprenait vingt millions de sujets, chacun d'eux aurait une portion du pouvoir souverain, laquelle serait à tout ce pouvoir comme un est à vingt millions. *Secondement*, qu'afin que les lois soient de vraies lois, et en aient les vrais caractères, elles doivent être portées par la volonté générale, non pas seulement en ce sens qu'elles aient pour objet l'utilité publique, mais en ce sens que « chaque sujet par son suffrage influe dans leur rédaction selon la part qu'il a à la souveraineté », et qu'on soit sûr qu'elles se forment suivant le suffrage du plus grand nombre.

Emile tiendrait pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore long-temps à durer, et il aurait de son opinion des raisons particulières. » (Tome 2, p. 116.) — Il déciderait que « le premier bien qu'un roi bienfaisant et sage voudrait faire aux autres et à lui-même, serait d'abdiquer la royauté ». (Tome 4, p. 407 et 408.) — Tel serait Emile à l'égard de la patrie, du droit politique, des lois, et des États dans lesquels il vivrait.

On voit assez que les principes de gouvernement qui lui auraient été inspirés, seraient ceux d'un vain spéculatif, ennemi de toute société publique, de tout État policé, qui voudrait rappeler les hommes à l'anarchie et à cette vie sauvage dont il a fait l'éloge dans un autre livre qu'il publia il y a quelques années, et qui contenait des paradoxes bizarres dont tout ce qu'il dit ici n'est presque qu'un développement et une application pernicieuse. Ce sont ces principes que MM. les gens du roi avaient en vue, lorsqu'en dénonçant le 9 juin dernier l'auteur et son ouvrage au parlement, ils l'accusaient « d'ajouter (aux impiétés qu'ils lui avaient reprochées) des propositions qui tendent à donner un caractère faux et odieux à l'autorité souveraine, à détruire le principe de l'obéissance qui lui est due, et à affaiblir le respect et l'amour des peuples pour leurs rois ». Il est de notre devoir d'y opposer ce que l'Ecriture-Sainte et la tradition nous enseignent touchant la source de l'autorité souveraine : *C'est par moi*, dit la Sagesse éternelle dans le livre des Proverbes (chap. 8), *que les rois règnent, et que les législateurs font des lois justes.* Saint Paul dans l'Épitre aux Romains (chap. 13) : *Que toute personne*, dit-il, *soit soumise aux puissances d'un ordre supérieur, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a ordonné celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui le font se procurent eux-mêmes leur condamnation.... Celui qui a la puissance en main est à notre égard et pour notre bien le ministre de Dieu. Si vous faites mal, craignez alors, puisque ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. Il est le ministre de Dieu pour exercer sa vengeance en punissant sévèrement celui qui fait mal. C'est donc une nécessité de nous y soumettre, non-seulement par la crainte du châtiment, mais encore par le devoir de la conscience. C'est aussi pour cette raison que vous payez les tributs, parce que ce sont les ministres de Dieu qui le servent en cela.*

Il serait aisé de rapporter un grand nombre de passages des saints Pères qui enseignent la même chose que saint Paul. On peut voir Tertullien dans son Apologétique, chap. 32 et 33, saint Chrysostôme sur l'Épitre aux Romains et sur le psaume 148, saint Ambroise, saint Augustin, etc.

Mais, comme l'auteur fait profession de ne point respecter l'autorité, qui suffit pourtant à sa condamnation, opposons-lui encore les raisonnements de l'illustre Bossuet contre le ministre Jurieu, qui, dans ses Lettres pastorales contre l'Histoire des variations, avait avancé que « la souveraineté est dans le peuple comme dans sa source et dans son premier sujet, quoique le peuple ne puisse plus l'exercer par lui-même, excepté dans certains cas. » Ce qui était aller bien moins loin que l'auteur dont la témérité n'a point d'exemple. M. Bossuet le réfute ainsi (1): « Sans encore examiner les conséquences du système, allons à la source, et prenons la politique du ministre par l'endroit le plus spécieux. Il s'est imaginé que le peuple est naturellement souverain ; ou, pour parler comme lui, qu'il possède naturellement la souveraineté, puisqu'il la donne à qui il lui plaît: or cela, c'est errer dans le principe, et ne pas entendre les termes. Car à regarder les hommes, comme ils sont naturellement et avant tout gouvernement établi, on ne trouve que l'anarchie, c'est-à-dire, dans tous les hommes une liberté farouche et sauvage, où chacun peut tout prétendre, et en même temps tout contester; où tous sont en garde, et par conséquent en guerre continuelle contre tous ; où la raison ne peut rien, parce que chacun appelle raison la passion qui le transporte ; où le droit même de la nature demeure sans force, puisque la raison n'en a point ; ou par conséquent il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni à vrai dire aucun droit, si ce n'est celui du plus fort, encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour-à-tour peut le devenir, selon que les passions feront conjurer ensemble plus ou moins de gens. Savoir si le genre humain a jamais été tout entier dans cet état, ou quels peuples y ont été et en quels endroits, ou comment et par quels degrés on en est sorti, il faudrait pour le décider, compter l'infini et comprendre toutes les pensées qui peuvent monter dans le cœur de l'homme. Quoi qu'il en soit, voilà l'état où l'on imagine les hommes avant tout gouvernement. S'imaginer maintenant avec M. Jurieu dans le peuple considéré en cet état, une souveraineté qui est déjà une espèce de gouvernement, c'est mettre un gouvernement avant tout gouvernement et se contredire soi-même. Loin que le peuple en cet état soit souverain, il n'y a pas même de peuple en cet état. Il peut bien y avoir des familles, et même mal gouvernées et mal assurées ; il peut bien y avoir une troupe, un amas de monde, une multitude confuse ; mais il ne peut y avoir de peuple, parce qu'un peuple suppose déjà quelque chose qui réunisse quelque conduite réglée, et quelque droit établi : ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont déjà commencé à sortir de cet état malheureux, c'est-à-dire, de l'anarchie.

« C'est néanmoins du fond de cette anarchie que sont sorties toutes les formes de gouvernement, la monarchie, l'aristocratie, l'état populaire et les autres ; et c'est ce qu'ont voulu dire ceux qui ont dit que toutes sortes de magistratures ou de puissances légitimes venaient originairement de la multitude ou du peuple. Mais il ne faut pas conclure de là avec M. Jurieu, que le peuple, comme un souverain, ait distribué les pouvoirs à un chacun : car pour cela il faudrait déjà qu'il y eût un souverain ou un peuple réglé, ce que nous voyons qui n'était pas. Il ne faut pas non plus s'imaginer que la souveraineté ou la puissance publique soit une chose comme subsistante qu'il faille avoir pour la donner : elle se forme et résulte de la cession des particuliers, lorsque, fatigués de l'état où tout le monde est le maître et où personne ne l'est, ils se sont laissé persuader de renoncer à ce droit qui met tout en confusion, et à cette liberté qui fait tout craindre à tout le monde, en faveur d'un gouvernement dont on convient.

« S'il plaît à M. Jurieu d'appeler souveraineté cette liberté indocile qu'on fait céder à la loi et au magistrat, il le peut; mais c'est tout confondre : c'est confondre l'indépendance de chaque homme dans l'anarchie avec la souveraineté. Mais c'est là tout au contraire ce qui la détruit. Où tout est indépendant, il n'y a rien de souverain : car le souverain domine de droit ; et ici le droit de dominer n'est pas encore : on ne domine que sur celui qui est dépendant; or nul homme n'est supposé tel en cet état, et chacun y est indépendant, non-seulement de tout autre, mais encore de la multitude, puisque la multitude elle-même, jusqu'à ce qu'elle se réduise à faire un peuple réglé, n'a d'autre droit que celui de la force...

« Un peuple qui a éprouvé les maux, les confusions, les horreurs de l'anarchie, donne tout pour les éviter : et comme il ne peut donner de pouvoir sur lui qui ne puisse tour-

(1) V. Avertissement aux protestants, nombre XLIX, pag. 296 et 297. Tome IV. Edit. in-4°. Paris 1745

ner contre lui-même, il aime mieux hasarder d'être maltraité quelquefois par un souverain, que de se mettre en état d'avoir à souffrir ses propres fureurs, s'il se réservait quelque pouvoir. Il ne croit pas pour cela donner à ses souverains un pouvoir sans bornes. Car, sans parler des bornes de la raison et de l'équité, si les hommes n'y sont pas assez sensibles, il y a les bornes du propre intérêt qu'on ne manque guère de voir et qu'on ne méprise jamais quand on les voit. C'est ce qui a fait tous les droits des souverains, qui ne sont pas moins les droits de leurs peuples que les leurs. » (Nombre LV, p. 304.)

« Le peuple forcé par son besoin propre à se donner un maître, ne peut rien faire de mieux que d'intéresser à sa conservation celui qu'il établit sur sa tête. Lui mettre l'État entre les mains, afin qu'il le conserve comme son bien propre, c'est un moyen très-pressant de l'intéresser. Mais c'est encore l'engager au bien public par des liens plus étroits que de donner l'empire à sa famille, afin qu'il aime l'État comme son propre héritage, et autant qu'il aime ses enfants. C'est même un bien pour le peuple que le gouvernement devienne aisé; qu'il se perpétue par les mêmes lois qui perpétuent le genre humain, et qu'il aille pour ainsi dire avec la nature. Ainsi les peuples où la royauté est héréditaire, en apparence se sont privés d'une faculté qui est celle d'élire leurs princes; dans le fond c'est un bien de plus qu'ils se procurent : le peuple doit regarder comme un avantage de trouver son souverain tout fait, et de n'avoir pas, pour ainsi parler, à remonter un si grand ressort. De cette sorte ce n'est pas toujours abandonnement ou faiblesse de se donner des maîtres puissants : c'est souvent, selon le génie des peuples et la constitution des États, plus de sagesse et plus de profondeur dans ses vues. » (Nombre LVI, pages 304 et 305.)

« C'est donc une grande erreur de croire avec M. Jurieu, qu'on ne puisse donner des bornes à la puissance souveraine, qu'en se réservant sur elle un droit souverain. Ce que vous voulez faire faible à nous faire du mal, par la condition des choses humaines, le devient autant à proportion à vous faire du bien : et sans borner la puissance par la force que vous vous pouviez réserver contre elle, le moyen le plus naturel pour l'empêcher de vous opprimer, c'est de l'intéresser à votre salut.

« Je ne sais s'il y eut jamais dans un grand empire un gouvernement plus sage et plus modéré qu'a été celui des Romains dans les provinces. Le peuple Romain n'avait garde d'imaginer aucun reste de souveraineté dans les peuples soumis, puisqu'il les avait réduits par la force, et qu'une de ses maximes pour établir son autorité, était de pousser la victoire jusqu'à convaincre les peuples vaincus de leur impuissance absolue à résister au vainqueur. Mais encore qu'ils eussent poussé la puissance jusque-là, sans s'imaginer dans ces peuples aucun pouvoir légitime qu'ils pussent opposer au leur, l'intérêt de l'État les retenait dans de justes bornes. On sentait bien qu'il ne fallait point tarir les sources publiques, ni accabler ceux dont on tirait du secours. Si quelquefois on oubliait ces belles maximes; si le sénat, si le peuple, si les princes, lorsqu'il y en eut, quittaient les règles du bon gouvernement, leurs successeurs revenaient à l'intérêt de l'État, qui dans le fond était le leur; les peuples se rétablissaient, et sans en faire des souverains, Marc-Aurèle se proposait d'établir dans la monarchie la plus absolue, la plus parfaite liberté du peuple soumis; ce qui est d'autant plus aisé, que les monarchies les plus absolues ne laissent pas d'avoir des bornes inébranlables dans certaines lois fondamentales, contre lesquelles on ne peut rien faire qui ne soit nul de soi... Sans craindre qu'on les contraigne, les rois se donnent eux-mêmes des bornes pour s'empêcher d'être surpris ou prévenus; ils s'astreignent à certaines lois, parce que la puissance outrée se détruit enfin d'elle-même : pousser plus loin la précaution, c'est, pour ne rien dire de plus, autant inquiétude que prévoyance; autant indocilité que liberté et sagesse; autant esprit de révolte et d'indépendance, que zèle du bien public; et enfin, car je ne veux pas étendre plus loin ces réflexions, on voit assez clairement que les maximes outrées de M. Jurieu répugnent à la raison, et même à l'expérience de la plus grande partie des peuples de l'univers. »

Nous n'avons pas craint d'ennuyer le lecteur en lui mettant sous les yeux ce long passage de M. Bossuet. Quelques pages plus haut, ce grand homme avait fait sentir toutes les conséquences du principe qu'il réfutait : « Et il ne faut pas (avait-il dit, nombre XXXII, p. 275) s'imaginer que le ministre en veuille seulement aux rois; car son principe n'attaque

pas moins toute autre puissance publique, souveraine et subordonnée, quelque nom qu'elle ait, et en quelque forme qu'elle s'exerce, puisque ce qui est permis contre les rois, le sera par conséquent contre un sénat, contre tout le corps des magistrats, contre des états, contre un parlement, lorsqu'on y fera des lois qui seront ou qu'on croira être contraires à la religion et à la sûreté des sujets. Si on ne peut réunir tout le peuple contre cette assemblée ou contre ce corps, ce sera assez de soulever une ville ou une province, qui soutiendra non plus que le roi, mais que les juges, les magistrats, les pères, si l'on veut, et même ses députés, supposé qu'elle en ait eu dans cette assemblée, en consentant à des lois iniques, ont excédé le pouvoir que le peuple leur avait donné, ou, en tous cas, qu'ils en sont déchus lorsqu'ils ont manqué de rendre à Dieu et au peuple ce qu'ils lui doivent. Voilà jusqu'où M. Jurieu pousse les choses par ses séditieux raisonnements. Il renverse toutes les puissances. »

Ces conséquences sont plus sensibles encore dans les principes du nouvel instituteur; on doit même dire qu'il les admet en termes presque équivalents, puisqu'il veut que chaque sujet participe de telle manière au pouvoir souverain, que son suffrage doive influer dans la rédaction des lois à proportion de la part qu'il a selon lui nécessairement à la souveraineté, en raison inverse du nombre des sujets, de sorte que de l'influence de toutes ou au moins du plus grand nombre des voix dans cette rédaction, résulte la volonté générale, sans laquelle il ne reconnaît point de lois. Avec ces idées, il n'est pas surprenant qu'il ait dit que « cette question, quelle est la nature et quels sont les vrais caractères d'une loi, est toute neuve; que la définition de la loi est encore à faire, et que le droit politique est encore à naître. »

Nous aurions encore des reproches à faire à l'auteur sur des points très-importants, par exemple sur son pyrrhonisme absolu à l'égard de l'histoire, « que les gens sensés, dit-il doivent regarder comme un tissu de fables, dont la morale est très-appropriée au cœur humain » (tom. 1, p. 144, en note). Sur sa *maxime* prétendue *incontestable*, « que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et qu'il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il y est entré » (tom. 1, p. 199). En quoi il contredit tous les hommes, tous les observateurs, même philosophes, et se contredit lui-même, puisqu'il n'a d'autres raisons de laisser les enfants jusqu'à quinze ou dix-huit ans dans une ignorance parfaite de la moralité de leurs actions, que parce que, s'ils la connaissaient, ils seraient portés à mal faire. Sur des détails indécents, des explications qui blessent la bienséance et la pudeur, sur les railleries qu'il fait des motifs saints et sublimes proposés par saint Paul pour engager les fidèles à respecter leurs corps; motifs très-puissants sur ceux qui ont la foi, et dont on ne peut se moquer sans un horrible blasphème. Sur l'éloge qu'il fait des passions, qu'il accuse la religion de vouloir détruire, tandis que le christianisme ordonne seulement de les réprimer, et les contient dans de justes bornes, que la loi naturelle même prescrit. Sur le mépris qu'a cet homme singulier pour tous les usages, pour toutes nos institutions, sans rien excepter; sur la manière outrageante et très-injuste dont il traite toutes les femmes, en assurant (tom. 4, p. 120) qu'à Paris et à Londres il n'y en a pas une seule qui ait l'âme véritablement honnête. » Sur l'orgueil qui lui fait témoigner partout un mépris souverain pour tous les hommes, de tout état, de tout rang, de toute religion, apparemment parce qu'il n'en a jamais trouvé qui pensassent comme lui. Sur le courage, qu'il fait consister dans l'ignorance du danger. Sur l'objet qu'il s'est proposé de traiter dans son ouvrage, duquel il s'éloigne si fort, qu'il regarde lui-même comme impossible dans l'exécution, le plan d'éducation qu'il donne. On ne finirait pas si l'on voulait relever en détail tout ce qui est répréhensible dans son ouvrage.

Mais tandis qu'il écrivait sa nouvelle méthode d'éducation, et qu'il travaillait à former les Emiles au mépris des lois, de la religion et des usages de tous les hommes, il est impossible qu'il n'ait souvent senti que la raison, le sens moral et la conscience réclamaient hautement contre ses instructions détestables. C'est de là que sont venues en partie ces contradictions fréquentes qui se trouvent dans son livre, et dont une autre source est sa singularité. Il ne veut pas penser comme les autres; une idée reçue, quelque appuyée qu'elle soit, lui déplaît par là même que c'est une idée reçue. S'il ne peut la rejeter tout à fait, au moins il la façonne à sa manière, il en retran-

che, il y ajoute, il veut se donner la satisfaction de penser que, telle qu'il la présente, elle n'est qu'à lui. Il voudrait même, à la réserve de l'incrédulité, n'avoir rien de commun avec quelques prétendus philosophes, qui sont incrédules comme lui. Il a tâché de se faire un plan particulier qui le distinguât d'eux; et il serait fâché sans doute qu'il y eût au monde quelqu'un qui pensât comme lui et qu'il fût obligé d'estimer par amour-propre. Il est allé jusqu'à déclamer contre ces philosophes prétendus, et il les a peints des plus noires couleurs, s'imaginant que les traits qu'il leur lance ne retomberaient pas sur lui. Il s'est trompé : non-seulement il tend au même but, mais, si en quelques endroits il s'éloigne d'eux sensiblement, bientôt il s'en rapproche, et détruit cette différence; et tout ce qu'il a gagné, c'est d'avoir un système encore moins lié que le leur, et de tomber dans des contradictions encore plus fréqu

Une troisième source de ces contradictions, c'est la manière dont il s'efforce dans plusieurs occasions d'établir les paradoxes que son esprit de singularité lui fait avancer. Il pousse ordinairement ses prétendues preuves tant qu'il peut, en employant tout ce qu'il croit capable de faire quelque impression sur ses lecteurs. Mais, tandis qu'il s'occupe ainsi tout entier d'un objet, il ne fait pas attention à ce qu'il a dit par rapport à d'autres; et comme chacun de ses paradoxes sont des écarts, et que tout ce qu'il dit pour les soutenir en sont aussi, il n'est point étonnant qu'il se contredise, parce qu'il n'y a que la vérité qui soit une.

Nous avons déjà remarqué dans cet ouvrage plusieurs de ces contradictions. Nous croyons utile de rassembler ici sous un seul point de vue les principales de celles dont nous avons déjà parlé, et d'y en ajouter quelques autres.

I. L'auteur parle ainsi (tome III, page 56) : « A quels yeux non prévenus l'univers n'annonce-il pas une suprême intelligence? » Pag. 62 : « Il est certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique... cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même... cet être qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connais pas mieux l'être à qui je l'ai donnée... Je sais très-certainement qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, et que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. » Page 93 : « Dieu est le seul être absolu, le seul véritablement actif, sentant, pensant, voulant par lui-même, et duquel nous tenons la pensée, le sentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être, » etc. On ne peut exprimer en termes plus énergiques non-seulement que Dieu est un, mais encore qu'il est créateur, puisque notre existence est subordonnée à la sienne, et que nous tenons tout de lui, et même l'être.

Cependant, il s'exprime ainsi (tome 1, p. 3) : « Tous les peuples qui ont reconnu deux principes ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, sans quoi ils auraient fait une supposition absurde. Voyez ci-après la profession de foi du vicaire savoyard. » Et dans cette profession de foi (tome 3, p. 61) : « Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, et quelle est leur nature? Je n'en sais rien, et que m'importe? » (Au même tome, p. 93) : « S'il (Dieu) a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de la création me confond et passe ma portée; je la crois autant que je puis la concevoir. » C'est-à-dire point du tout, puisqu'il dit qu'elle passe sa portée.

II. En combattant la révélation (tome 3, p. 177), il dit « que tout homme, qu'un homme né dans une île déserte, qui n'a jamais vu d'autre homme que lui, serait inexcusable de ne point lire dans le livre de la nature, qui parle à tous une langue intelligible à tous les esprits, et de ne pas y apprendre de lui-même à connaître Dieu, à l'aimer, à remplir pour lui plaire tous ses devoirs sur la terre. » Il avait dit, au contraire (tome 2, p. 353), « qu'il est d'une impossibilité démontrée que le même homme, qu'un pareil sauvage pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu, et que l'aveuglement de cet homme parvenu jusqu'à la vieillesse, sans croire en Dieu, n'est pas volontaire, et ne l'empêchera pas de jouir dans l'autre vie de la présence de Dieu. » L'auteur, dans ces deux endroits, avait des intérêts différents. Le paradoxe qu'il soutenait dans ce second tome lui fait aussi dire (p. 342, 344 et 345) « que nous sommes pour la plupart des anthropomorphites, que la religion des premiers hommes fut le polythéisme, et leur premier culte l'idolâtrie, qu'ils n'ont pu que difficilement parvenir à connaître un seul Dieu, que tous les enfants élevés dans la religion chré-

tienne sont jusqu'à quinze ans nécessairement idolâtres ou anthropomorphites. » — III. Il dit (tome 3, p. 98) « qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons le mal. » Et (p. 121) « qu'en souffrant une injustice, il se dit : l'Être juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager. » Il ajoute que : « les misères de la vie rendent l'idée de la mort plus supportable. » Mais (tome 2, p. 115) il veut que tout soit permis pour conserver sa vie à quiconque n'a nul autre moyen pour vivre. Et (p. 223) « qu'on doit se venger d'un démenti ou d'un soufflet, non pas en se plaignant aux magistrats, ou en se battant en duel, mais par un autre moyen tout simple, qui mettra l'agresseur hors d'état de se vanter long-temps de l'insulte qu'il a faite. » — IV. On lit (tome 3, p. 84) : « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter. » (Tome 4, p. 91 et 92) : « Il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants, miséricordieux, de tenir nos engagements avec tout le monde, même envers nos ennemis et les siens. L'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants. Ces dogmes et les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse et de persuader à tous les citoyens : quiconque les combat, mérite châtiment; il est le perturbateur de l'ordre et l'ennemi de la société. »

. L'auteur a donc mérité châtiment, a troublé l'ordre, et s'est montré l'ennemi de la société, lorsqu'il a dit (tome 3, p. 77) que « la providence n'empêche pas l'homme de mal faire, soit que de la part d'un être si faible, le mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté. » Et lorsqu'il s'écrie (p. 90 et 91) : « Que m'importe ce que deviendront les méchants? Je prends peu d'intérêt à leur sort... Si la suprême justice se venge dès cette vie, vous et vos erreurs, ô nations! êtes ses ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites à punir les crimes qui les ont attirés.... Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il est dès celle-ci dans le cœur des méchants.... O Être clément et bon! Si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le temps.... si la même paix nous attend tous également, je t'en loue.... Que (le méchant) délivré de sa misère, perde aussi la malignité qui l'accompagne, qu'il soit heureux ainsi que moi ; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien. »

V. (Tome 3, p. 26) : « Je bénis Dieu de ses dons, mais je ne le prie pas ; que lui demanderais-je? » etc.

Au contraire (tome 4, p. 79) : « Contentez-vous de faire régulièrement les vôtres (vos prières) devant elles (les jeunes filles);.. faites-les courtes, suivant l'instruction de J.-C. Faites-les toujours avec le recueillement et l'attention convenables. Songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire. » — VI. Tome 3, p. 184, il avance « que toutes les religions particulières sont autant d'institutions salutaires, et qu'elles sont toutes bonnes. » (Pag. 195 et 196) il dit « qu'un homme né et élevé à Genève, retournant dans sa patrie, doit professer et pratiquer la religion qu'on y suit, et ne la plus quitter ; que cette religion est très-simple et très-sainte ; et il ajoute avec vérité (pag. 196) que c'est une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement la religion qu'on professe. Il avait pourtant dit (page 133) que dans toutes les religions révélées il ne voyait « que les crimes des hommes et les misères du genre humain. » Il veut (tome 4, p. 77) que les filles aient la religion de leurs mères et les femmes celle de leurs maris ; d'où il suit que la mère et la fille doivent en changer, en professer et pratiquer une nouvelle toutes les fois qu'il plaira à la mère ou au mari de varier sur ce sujet, fût-ce pour embrasser un culte idolâtre.

Dans le tome 4, pag. 81 et suivantes, il condamne tous les catéchismes, celui de Genève, comme ceux de toutes les autres communions chrétiennes. Les vaines raisons qu'il apporte feraient condamner le Symbole, et ailleurs il va jusqu'à prétendre que les catéchismes ne servent qu'à rendre les hommes impies ou fanatiques. Tome IV, p. 78, 79, 80 et 81.

VII. Tome III, pag. 191 : « Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les âmes paisibles, ni alarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre et qui les inquiètent sans les éclairer. »

Néanmoins son ouvrage est plein de déclamations contre la révélation chrétienne.

Croit-il donc qu'il ne reste plus *quelque bonne croyance parmi les hommes?* Non, il ne le pense pas; nous venons de voir qu'il regarde même toutes les religions particulières qui sont dans le monde comme autant d'institutions salutaires, qu'il les croit toutes bonnes, que, selon lui, le calvinisme, tel qu'on le professe à Genève, est une religion très-sainte, qu'on ne doit pas quitter quand on y est né, et qu'on ne pourrait professer, sans la pratiquer, que par une fausseté criminelle.

VIII. Tome III, pag. 135 : « Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. » Pag. 196 : « Songez que tous les vrais devoirs de la Religion sont indépendants des institutions des hommes : qu'un cœur juste est le vrai temple de la divinité; qu'en tout pays et en toute secte, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment essentiels que ceux-là; que le culte intérieur est le premier de ces devoirs, et que sans la foi nulle véritable vertu n'existe. » Comment accorder cela avec ce que dit l'auteur p. 195 et 196 : « Quand vous voudrez écouter votre conscience,... vous sentirez que... c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, et de ne pas pratiquer sincèrement celle qu'on professe. » Si on est né dans l'idolâtrie, dans une de ces sectes où des crimes défendus par la loi naturelle sont autorisés et prescrits par le culte même, qu'on retienne et qu'on professe la religion où l'on est né, et qu'on la pratique sincèrement, adorera-t-on Dieu en esprit et en vérité? Aura-t-on la vraie foi en Dieu? L'aimera-t-on par-dessus tout et le prochain comme soi-même? Remplira-t-on les devoirs de la morale? Comment encore l'auteur a-t-il pu dire que toutes les religions particulières sont des institutions salutaires, qu'elles sont toutes bonnes, qu'on y sert Dieu convenablement, qu'un fils doit avoir la religion de son père, la fille celle de sa mère, la femme celle de son mari, et que pour servir Dieu convenablement dans toute religion qu'on professe, il faut en même temps pratiquer sincèrement cette religion, et adorer Dieu en esprit et en vérité, croire en lui, l'aimer par-dessus tout, et remplir tous les devoirs de la morale?

IX. T. III, p. 90, il défend de troubler l'ordre public, et de porter les citoyens à désobéir aux lois locales qui prescrivent le culte. Cependant une grande partie de son ouvrage n'est qu'une infraction perpétuelle des lois portées là-dessus, non-seulement dans le royaume, mais presque dans toute la partie du monde où il a écrit et publié son livre.

X. T. III, p. 179 et suivantes : « La majesté, dit-il, des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur..... Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire..... Où Jésus-Christ avait-il pris.... cette morale élevée et pure dont lui seul a donné des leçons et l'exemple?... La vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente.... Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet.... L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » P. 189 : « Le dogme (dans l'Évangile) est simple et la morale sublime. »

« Avec tout cela, dit l'auteur p. 183, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de croire ni d'admettre. » Jésus-Christ qui les a enseignées était donc au moins un enthousiaste, qui se croyait inspiré et envoyé de Dieu, quoiqu'il ne le fût pas. Jésus-Christ, dont la morale était si élevée et si pure, et qui le premier en a donné un exemple parfait, dont la vie et la mort sont d'un Dieu, aurait donc encore *mal fait*, et troublé l'ordre public, porté les citoyens à la désobéissance, lorsqu'il a envoyé ses Apôtres *prêcher l'Évangile à toute créature*, si, comme le dit l'auteur, les religions particulières sont toutes des institutions salutaires, qui peuvent avoir leurs raisons dans des causes locales, si elles sont toutes bonnes, si chacun doit suivre la religion où il est né, si c'est toujours mal faire que de porter quelqu'un à quitter cette religion, quelle qu'elle soit, si c'est troubler l'ordre et désobéir aux lois qui prescrivent le culte dans chaque pays, et qu'on est toujours obligé d'observer, si c'est une obligation pour la fille de suivre la religion de sa mère et pour la femme de suivre celle de son mari.

XI. L'auteur, comme on vient de le voir, paraît

reconnaître la force de l'ordre public et des lois, lorsqu'il peut les objecter contre la révélation chrétienne ; mais dans le fond il méprise toutes les lois. Il ne croit pas qu'il y en ait encore qui aient « le vrai caractère de loi », et il pense que « le droit politique est encore à naître. »

XII (T. 3, page 178) : « A l'égard de la révélation, dit-il, si j'étais meilleur raisonneur, ou mieux instruit, peut-être sentirais-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la connaître ; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour et contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets, ni ne la rejette, » etc. Il ne va pas ici plus loin que le doute, et il donne ce doute pour bien appuyé sur des raisons solides de part et d'autre, sur des preuves qu'il ne peut combattre, et sur des objections qu'il ne peut résoudre. Pourquoi donc a-t-il pris si souvent le ton le plus décisif et le plus dédaigneux en proposant ses objections, ou en combattant ses preuves ? Pourquoi représente-t-il ses preuves comme de la plus grande faiblesse, et les met-il dans la bouche d'un inspiré, à qui il fait faire le rôle d'un vrai idiot dans la dispute que sa mauvaise foi lui a fait inventer entre un chrétien et un raisonneur ?

Mais nous nous lassons de faire le détail des contradictions de cet homme singulier. Nous en avons assez rapporté pour qu'on voie clairement que *l'iniquité s'est démentie.*

Il ne nous reste plus qu'à appliquer à l'auteur les traits dont il peint quelques faux philosophes de nos jours, qu'il veut qu'on évite (tome 3, p. 197) : « Fuyez, dit-il, parlant à un jeune homme, fuyez ceux qui sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les intelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. » L'auteur fait ainsi son portrait, en traçant celui des faux philosophes de notre siècle.

Que le Seigneur, qui *ne veut point la mort de l'impie,* le guérisse enfin de cette aveugle fureur, de cette vraie sorte de fanatisme avec lesquelles il combat la religion chrétienne, et fasse qu'il *se convertisse et qu'il vive.*

Par le commandement *des doyen et docteurs de la faculté de théologie, suivant la conclusion du* 20 *août* 1762.

WOUSTOURN, Greffier.

INDEX RERUM

TRACTATUS DE VERA RELIGIONE. 9-10
PARS PRIMA. THEOLOGIA NATURALIS. *Ibid.*
SECTIO PRIMA. De existentiâ Dei. — Expositio Atheismi. *Ibid.*
Confutatio Atheismi. 16
ARGUMENTA MORALIA. — I. Ab utilitate religionis, seu agnitionis existentiæ et providentiæ Dei. *Ibid.*
Propositio prima. Interest hominis esse Deum. 17
Propositio II. Agnitio Numinis societatis naturalis vinculum necessarium est. 20
Propositio III. Agnitio Numinis statûs civilis præcipuum fundamentum est. 43
ARGUMENTUM II. Ex consensu nationum. 46
Propositio. Communis omnium hominum in omni ætate et in omni loco constans et perpetua vox atque sententia fuit esse Deum, atque hujus tam communis opinionis summa auctoritas est. In atheorum verò hypothesi universa gens humana vanitatis et stultitiæ incredibilis condemnatur, quod summæ est arrogantiæ et intolerabilis impudentiæ. *Ibid.*
ARGUMENTUM III. Ex sensibus naturalibus. 53

Propositio. Interior naturæ humanæ vox, seu insiti à naturâ omnium hominum mentibus sensus, Deum esse indicant et universalem hominum consensum peperêre. 58

Argumentum IV. Ex novitate mundi. 63

Propositio. Mundi originem æternam non esse, probant omnium nationum antiquissimarum traditiones, confirmant traditiones, confirmant omnia temporum monumenta. 66

Argumenta physica. 93

Argumentum V. Ex ordine rerum et virium naturalium sapienti temperatione. 94

Propositio. Deum esse, qui mundum hunc initio constituit atque in omni tempore regit, ostendit totius universi et omnium ejus partium descriptio. *Ibid.*

Pars prima. Mundi species et apta partium dispositio. *Ibid.*

Pars II. Argumenti ex causis finalibus vis et auctoritas. 107

Argumentum VI. Ex viribus naturalibus, motu et cogitatione. 122

Propositio prima. Deum esse qui mundum hoc initio constituit et perpetuâ actione suâ moderatur, ostendit corporum motus. *Ibid.*

Propositio II. Deum existere, seu ens à materiâ segregatum, ostendit animis hominum indita cogitandi vis. 130

Argumentum VII. Ex materiâ et animi existentiâ. 136

Propositio. Deum esse, qui cuncta in initio creavit et suâ efficaciâ perpetuò conservat, ostendunt omnes, quibus constat mundus, substantiæ. *Ibid.*

Argumenta metaphysica. — Argumentum VIII. Ab existentiâ entis necessarii. 141-142

Argumentum IX. Ab ideâ entis infiniti et perfecti. 145

Argumentum X. Ex scientiæ immutabili naturâ, seu æternis rerum ideis et necessariis earum rationibus. 151

Examen primæ partis ethices Spinosæ, quæ est de Deo. 177

Propositio prima. Unica Spinosæ substantia cogitans et extensa, composita est ex partibus realiter distinctis, divisibilis est et mutabilis, et consequenter non est ens necessarium propter rationes in argumentis superioribus allatas. 191

Propositio II. Substantia unica Spinosæ non est ens infinitè perfectum 195

Systema Immaterialistarum. 201

SECTIO SECUNDA. De naturâ et attributis Dei. 204

Articulus primus. De naturâ Dei generatim. *Ibid.*

Quæstio prima. An et quomodò natura Dei cognosci possit. 205

Propositio. Cognitio abstractiva divinæ naturæ, quam habemus in hâc mortali conditione, vera est et sincera; seu ex effectibus naturalibus, ex ideis mentî nostræ congenitis, ex creaturarum perfectionibus apprehendimus perfectiones Dei, si non perfectè et quoad modum infinitum, saltem ut in se sunt et quoad speciem. 206

Quæstio II. An et quomodò attributa divina inter se distinguantur. 209

Quæstio III. An sit inter attributa Dei aliquod primum à quo cætera fluere cogitemus, et quod sit quodam modo divinæ essentiæ constitutivum. 211

Propositio. Necessitas existendi inter Dei attributa illud est quod potiori jure dici debet gradus divinæ essentiæ constitutivus. *Ibid.*

Articulus II. De divinis attributis. 212

De attributis Dei incommunicabilibus. *Ibid.*

Propositio prima. Deus est ens æternum, seu principio et fine caret. 215

Propositio II. Æternitas Dei non est duratio successiva sine principio et fine, seu tempus infinitum. *Ibid.*

Propositio prima. Deus est immensus, seu rebus omnibus, tum corporeis, tum spiritualibus, intimè præsens est. 219

Propositio II. Deus non est formaliter extensus, seu spatium, quod fingitur infinitum, non est divina immensitas. 220

De immensitate Dei (ex *philosophicis institutionibus* DD. Bouvier). 226

Propositio. Deus est immensus, id est, ubique præsens ratione substantiæ *Ibid.*

Propositio. Deus est immutabilis. 229

Propositio prima. Unicum esse Deum, seu unicam primam causam rerum omnium, sine æquali, ratio evidenter demonstrat; philosophi omnes theistæ docuerunt; omnes vetustissimæ gentes semper agnoverunt, adeòque unitas pertinet ad notionem veri et summi Dei animis hominum insitam. 235

Propositio II. Abhorret ab omni ra-

tione portentosa veterum quorumdam, qui fertur, de duobus diis contrariis æternis et independentibus doctrina, quæ vulgò tribuitur Manichæis. 284

Propositio III. Deus eo sensu unicus est quòd solus necessariam et æternam habeat existentiam : nec materia ullo modo in hujus necessariæ existentiæ participationem venire potest. 287

SECTIO TERTIA. — De Providentiâ Dei. 306

ARTICULUS PRIMUS. De existentiâ divinæ providentiæ, seu Dei in creaturas imperii. 310

Propositio. Deus cunctas universi res ditione suâ continet et providentiâ moderatur. *Ibid.*

ARTICULUS II. De divinæ providentiæ attributis. 315

Propositio prima. Deus in administratione rerum est summè sapiens, seu est in Deo constans voluntas utendi omni potentiâ suâ ad obtinendos fines optimos per optima media. 316

Propositio II. Dei providentia sancta est. 318

Propositio III. Dei providentia justa est. 319

Propositio IV. Deus bonus est, seu beneficâ voluntate movetur erga omnes suas creaturas. 321

OBJECTIONES contra divinæ providentiæ attributa expenduntur. 322

ARTICULUS III. De motivo, finibus, perfectione et methodo Dei providentiæ. 332

Quæstio prima. Quo motivo Deus excitatus fuerit ad creandum, et quem finem in agendo spectaverit ? *Ibid.*

Propositio prima. Nec gloria Deo ex universitate rerum redundatura, ut quidam putant, nec bonitas creaturarum, nec inclinatio aliqua benevolentiæ erga creaturas, aut aliud quodvis motivum, Deum impulit ad agendum ad extra, sed Deus seipsum liberè determinavit, et volendo creaturarum existentiam, eas fecit et bonas et gratas sibi. 333

Propositio II. Divinarum ad extra operationum finis est vel gloria Dei, vel bonitas divina creaturis communicanda, vel divinorum attributorum exercitatio; vel Dei perfectionum in creaturis expressio. 336

Quæstio II. An providentiæ divinæ systema dici possit perfectissimum. 356

De Optimo absoluto. 360

Propositio. 362

De Optimo relativo. 365

Quæstio III. An divina providentia legibus generalibus procedat, sintque illæ leges mechanicæ. *Ibid.*

De libertate humanâ. 369

Propositio. Est in homine libertas, seu vis activa vero et proprio sensu sui dominatrix. 373

DE LEGE NATURALI. 385

ARTICULUS PRIMUS. De juris seu legis naturalis existentiâ et in omnes homines diffusione. *Ibid.*

Propositio. Est lex naturæ nostræ congruens, diffusa in omnes, quæ vocat ad officium jubendo, vetando à fraude deterret. 396

Probatio.—ARGUMENTUM primum. Ex sensibus, affectionibus et facultatibus naturæ humanæ. *Ibid.*

ARGUMENTUM II. Ex observatione in aliorum hominum ingenium et mores. 402

ARGUMENTUM III. Ex testimonio hominum. 402

ARTICULUS II. De legis naturalis divinâ origine et immutabili naturâ. 423

Propositio prima. Unus est communis magister et imperator hominum Deus ; ille legis naturalis lator; et læsæ Dei majestatis reus est, qui illam contempserit. *Ibid.*

Propositio II. Lex naturalis, secundùm essentiam considerata, sempiterna est et immutabilis, atque ut loquitur Cicero, æterna mens est omnia ratione cogentis Dei. 433

ARTICULUS III. De legis naturalis sanctione. 437

Propositio prima. Leges naturales præmiorum et pœnarum sanctione ita sunt à legislatore Deo confirmatæ, ut etiam in hâc vitâ salutaris virtutis efficientiâ valdè evidens sit et hominum intersit illi sese addicere. 438

Propositio II. Virtus ad beatè vivendum seipsâ non est contenta, ut gloriabantur Stoici, sed multoties ærumnis implicat gravissimis. 443

Propositio III. Vita hominum non circumscribitur hujus conditionis mortalis limitibus, sed post mortem manent virtutem præmia, vitium verò supplicia

à judice omnium Deo certissimè retribuenda. 446
Argumentum primum. Ex consideratione divinarum perfectionum. *Ibid.*
Argumentum II. Ex præsenti rerum administratione. 450
Argumentum III. Ex hominis naturâ morali.
Argumentum IV. Ex naturâ animorum immortali. 455
DISSERTATIO PRIMA. De imperfectione et obscuritate legis naturalis, et de revelationis possibilitate, utilitate et necessitate. 463-464
Articulus primus. De summâ utilitate revelationis, quatenùs est externa promulgatio legis naturæ. 467
Propositio prima. Lex naturalis, quatenùs per rationem cuique hominum innotescit, non est par et sufficiens ad eos instituendos perfectè ad religionem et bonam vitam, ita ut inutilis censeri possit revelatio. 468
Propositio II. Generis humani, in omnem errorem et pravitatem prolapsi, reformationi philosophia præsidere non potuit. 478
Propositio III. Legis naturalis externa per revelationem promulgatio aptissima via est ad homines erudiendos et ad virtutem excitandos, proindeque hominibus utilissima. 483
Articulus II. De revelatâ religione quatenùs est dispensatio supernaturalis. 491
Propositio. Revelatio considerata ut nova dispensatio et manifestatio mysterii supra rationis captum positi, possibilis est et exoptanda. 492
Articulus III. De revelatione, quatenùs est positiva constitutio. 495
Propositio. Revelatio considerata ut positiva constitutio, et ut complexio legum positivarum, non modò possibilis est, sed hominibus utilissima esse potest. *Ibid.*
De veræ revelationis indagatione in genere. 501
Propositio prima. Quando religio aliqua ut divinitùs revelata proponitur, hominem non licet esse indifferentem. *Ibid.*
Propositio II. Optima veræ revelationis indagandæ ratio est examen auctoritatis, non philosophica rerum et veritatum quæ revelatæ dicuntur disquisitio. 502
Propositio III. Ad amplectendam religionem revelatam examinanda sunt credibilitatis motiva. 503
DISSERTATIO SECUNDA. De notis divinæ apud homines legationis, præsertim miraculis et prophetiis. 507-508
Caput primum. De naturâ et auctoritate miraculorum. 509
§ 1. Miraculi variæ definitiones. *Ibid.*
§ 2. Variæ de miraculorum naturâ sententiæ. 511
Propositio. Deus solus, ob sapientissimos fines, causarum naturalium ordinem per seipsum, aut ministerium angelorum, intervertit; dæmonum quæcumque naturalis vis sit, nulla est licentia; ac ubi se nostris rebus immiscent, divinorum judiciorum sunt ministri, non suo arbitrio unquàm relinquuntur, neque unquàm per eorum ministerium in confirmationem falsi miracula patrantur. 516
Argumentum primum. Ex ratione. *Ibid.*
Argumentum II. Ab experientiâ. 524
Argumentum III. Ex auctoritate. 523
Caput II. De prophetiæ naturâ, fine, modo et auctoritate. 540
§ 1. Definitio et nomen prophetiæ. *Ibid.*
§ 2. Propheticum apud Judæos munus. 548
§ 3. Varii modi prophetandi, seu futura præsentiendi. 550
§ 4. Notæ veræ et falsæ prophetiæ. *Ibid.*
§ 5. Finis et usus prophetiæ. 553
§ 6. De claritate et obscuritate prophetiæ. 555
§ 7. Diversa genera prophetiarum. 556
§ 8. Varia prophetiarum interpretatio. 558
§ 9. Auctoritas prophetiæ. 559
Propositio. Neque præsciri, neque etiam casu prædici à creaturis possunt, 1° ea omnia quæ præter naturæ ordinem divinâ et supernaturali virtute contingunt, ut miracula et divinorum decretorum manifestationes; 2° futuri post longa intervalla temporum mundi physici successivi status; 3° futura hominum consilia et fata imperiorum. *Ibid.*
Observatio. De naturâ et auctoritate certitudinis moralis. 564
PROOEMIUM. 565-566
I. Religionis revelatæ summa. 567
II. Religionis revelatæ successiva evolutio. 569
III. Præjudicationes pro Religione revelatâ. 573

IV. Prætensæ adversùs Religionem revelatam præsumptiones. 581
RELIGIONIS REVELATÆ PRINCIPIA. 597-598
Pars prima. De legis judaicæ divinâ origine et naturâ. *Ibid.*
Articulus primus. De antiquitate et integritate quinque librorum Moysis seu Pentateuchi. 597
Propositio. Codex legum judaicarum, qui Pentateuchus dicitur, coævus est reipublicæ Hebræorum, et ipsum est Moysis genuinum opus. 600
Argumentum primum. Ex fide publicâ. *Ibid.*
Argumentum II. Ex manifestâ contrariæ sententiæ vanitate. 609
Argumentum III. Ex antiquissimæ ætatis notis internis. 624
Articulus II. De notis externis divinæ originis legis judaicæ. 638
§ 1. De divinâ Moysis legatione. *Ibid.*
Propositio prima. Moysen Dei legatum fuisse miracula evidentissimè efficiunt. 641
Propositio II. Deus multis ante Moysen annis eventum omnem, cujus minister extitit, prænuntiavit. 664
Propositio III. Plura edita à Moyse vaticinia prophetam fuisse divino spiritu afflatum ostendunt. 676
Propositio IV. Moyses in omni vitâ et sermone viri optimi speciem tulit, dignusque est propter præclaras suas virtutes cui fides adhibeatur. 681
§ 2. De extraordinariâ et supernaturali Dei in rempublicam judaicam providentiâ. 697
Propositio. Deus fœderis Mosaici conditiones semper servavit, rexitque rempublicam providentiâ extraordinariâ et supernaturali. 698
Argumentum primum. Ex Judæorum consensu et persuasione. *Ibid.*
Argumentum II. Ex miraculis. 701
Argumentum III. Ex oraculis et prophetiis. 703
Vaticinia de reipublicæ fatis. 706
Vaticinia quædam particularia. 711
Vaticinia de imperiorum externorum fatis. 714
Interitus Ninive et imperii Assyriorum. *Ibid.*
Interitus Tyri. 715
Ægyptiaci imperii fortuna. 716
Babylonici imperii interitus. 717
Imperiorum subsequentium, Persici, Græci et Romani, fata à Daniele prænuntiata. 720
I. Prophetæ naturali sagacitate futura non præviderunt. 726
II. Vaticinia non casu et fortuitò eventum sortita sunt. *Ibid.*
III. Objectiones Spinosæ refelluntur. *Ibid.*
IV. Prophetæ rebus civilibus haud temerè se miscuerunt, 727
V. Prophetarum actiones symbolicæ, nec ridiculæ, nec indecoræ. 728
VI. Actiones symbolicæ Prophetarum non abhorrebant à moribus illorum temporum. 730
Argumentum IV. Ex extraordinariis præter spem eventibus. 732
Articulus III. De formâ reipublicæ Hebræorum, fœderis in monte Sina initi sanctione, ac notis internis divinæ originis in ipsâ constitutione conspicuis. 738
§ 1. De formâ reipublicæ Hebræorum theocraticâ. *Ibid.*
Propositio prima. Forma reipublicæ judaicæ fuit initio theocratica, seu in illâ republicâ rerum civilium summâ potiebatur Deus cum regis titulo et auctoritate. 739
Propositio II. Nunquàm rescissum est fœdus Sinaicum, nec consequenter abolita prorsùs theocratia per illud fœdus instituta, usque ad Christum regem. At variis successivè gradibus ab externâ administratione reipublicæ recessit Deus, et hoc sensu imminuta est gradatim theocratia 744
§ 2. De fœderis Mosaici sanctionibus, seu de pœnis illi fœderi propriis. 746
Propositio prima. Patriarchas, Moysen et Prophetas animarum immortalitatem futuramque vitam credidisse certum est; hæcque eadem doctrina apud omne Judæorum vulgus semper communis fuit, ac interior legis sensus erat 753
Propositio II. Civilis reipublicæ judaicæ constitutio, quam theocratiam fuisse jam ostendimus, fuit sancta, idque convenientissimè, præmiis et malis temporalibus à Deo reipublicæ capite retribuendis. 763
§ 3. De notis divinæ originis in œconomiâ Mosaicâ conspicuis. 773
Propositio. Theocratica reip. Judaicæ constitutio sancta præmiis et pœnis temporalibus à Deo retribuendis, non hominem, sed Deum habuit inventorem. 781

ARTICULUS IV. De legum Mosaicarum finibus et sapientissimâ institutione. 794
§ 1. De moralibus legis Mosaicæ præceptis. 795
Propositio prima. Lex moralis contenta Decalogo cæterisque Pentateuchi partibus, est in omnibus legi naturæ consentiens : imò omnia continet ad Religionem et mores rectè instituendos necessaria præcepta; atque in hâc parte multùm superat omnes alias legum naturalium complexiones, sive à legislatoribus, sive à philosophis olim confectas. 796
§ 2. De legibus cæremonialibus. 809
Propositio prima. Israelitæ tempore Moysis et post illius legislatoris mortem, fuerunt idololatriæ atque superstitionibus ethnicis addictissimi. 812
Propositio II. Lex cæremonialis ad veræ religionis præsidium, depellendamque illam tam communem idololatriæ pestem, quæ etiam animos Hebræorum infecerat, inventa et lata est. 816
Propositio III. Lex ritualis ad abolendam idololatriam sapientissimè instituta fuit. 820
§ 3. De legibus judicialibus. 825
Propositio. Lex Mosaica judicialis cum summâ sapientiâ atque æquitate ad pacem et prosperitatem reipublicæ instituta fuit; aptissimè quoque inventa ad obtinendum totius illius œconomiæ finem principalem, videlicet veræ religionis conservationem. 826
ARTICULUS V. De legum Mosaicarum abrogatione. 831
Propositio prima. Constitutio Mosaica nedùm fuerit immutabilis, eam aliquando interire necesse fuit. 832
ARGUMENTUM PRIMUM. Ex prophetiis. *Ibid.*
ARGUMENTUM II. Ex naturâ legis Mosaicæ. 846
APPENDICES. 859-860
§ 1. Præambula.—I. Præjudicia adversùs incredulitatem. *Ibid.*
II. Specimen historiæ Religionis, et hostium et bellorum adversùs eam. 868
III. De fontibus impietatis. 1° Cordis corruptio. 883
De eodem primo impietatis fonte. 895
2° Rationis perturbatio. 906
3° Systema novatorum. 912
De eodem tertio impietatis fonte. 926
4° Libri perniciosi. 933
§ 2. De religione naturali. 960
Assertio prima. Existit religio naturalis, eo sensu quòd ratio dictitet cultum tum internum, tum externum Deo deberi. 965
Assertio II. Cultus exterior solemnis esse debet ac publicus, id est, nomine societatis exhibitus. 972
Assertio III. Indifferentia religionum cum vero Dei cultu consistere non potest
§ 3. De possibilitate et necessitate revelationis. 978
SECTIO PRIMA. Necessitas revelationis. *Ibid.*
SECTIO II. Philosophorum religio. 986
SECTIO III. Revelatio cultûs. 998
SECTIO IV. Reconciliatio peccatoris. 1009
SECTIO V. Homo sine revelatione. 1019
SECTIO VI. Revelatio mysteriorum dari potest. 1026
§ 4. De notis revelationis. 1035
ARTICULUS PRIMUS. De miraculis. 1037
SECTIO PRIMA. De miraculi naturâ. *Ibid.*
Assertio. Rejicienda est Houtteville hypothesis. 1038
Scholium. 1041
SECTIO II. De miraculorum possibilitate. 1042
Assertio. Miracula possibilia sunt. *Ibid.*
SECTIO III. De causâ seu auctoribus miraculorum. 1043
Assertio prima. Angeli, sive boni, sive mali, virtute suâ naturali in materiam agere possunt, atque adeò miracula impropriè dicta operari. 1045
Assertio II. Deus solus potest operari miracula propriè dicta, seu primi ordinis. 1048
Assertio III. Dæmones possunt, ita permittente Deo, miracula impropriè dicta edere, etiam in confirmationem erroris. 1049
Scholium. 1050
SECTIO IV. 1° De notis seu characteribus miraculorum. 1055
2° Quomodò miracula propriè dicta ab impropriè dictis secernantur. 1056
3° Quomodò miracula diabolica à divinis discriminari queant. 1059
SECTIO V. De vi probante miraculorum. 1064
Assertio. Miraculorum, qualia in Pentateucho et Evangelio narrantur, nu-

merus ac splendor vim habent firmissimæ demonstrationis in gratiam alicujus religionis. 1064

Articulus II. De prophetiis. 1083

Sectio prima. De naturâ, speciebus, possibilitate, claritate vel obscuritate et notis prophetiæ. *Ibid.*

Sectio II. De auctoribus prophetiarum. 1085

Assertio prima. Deus solus esse potest auctor prophetiæ propriè dictæ. *Ibid.*

Assertio II. Angelus aut dæmon potest esse causa efficiens prophetiæ impropriè dictæ. 1087

Sectio III. De auctoritate prophetiæ. 1088

Assertio. Prophetia propriè dicta per se probandi vim habet, nec fieri potest in confirmationem erroris : item prophetia impropriè dicta, si debitis vestiatur circumstantiis. *Ibid.*

§ 5. De religione primitivâ. 1094

APPENDIX. De veracitate libri Geneseos. 1099

Propositio prima. Vera sunt quæcumque Moyses scripsit in libro Geneseos. 1100

Propositio II. Exstitit diluvium universale quod à Moyse describitur. 1106

CENSURE de la Faculté de théologie de Paris, contre le livre intitulé : *Emile ou de l'Education.*

(Extrait des registres de la Faculté de théologie de Paris). 1111-1112

De Dieu et de la loi naturelle. 1117

De la possibilité et de la nécessité de la révélation. 1136

Des caractères de la révélation. 1144

Des moyens de connaître la révélation. 1152

Des miracles et des prophéties. 1187

De la doctrine révélée. 1202

De l'intolérantisme que professe la vraie religion. 1217

VITA HOOKE.

Hooke (Lucius-Josephus), è Nathaniele Hooke, celebri historico, Dublinii in Hibernià natus anno 1716, juvenis in Galliam migravit ut studiorum curriculum decurreret. Seminarium Parisiense S. Nicolai à Carduello primùm ingressus est, ibique litteris tùm profanis, tùm sacris indulsit, donec *licentiæ* laureâ et tandem doctoris sorbonici insulâ 1736 exornatus est. Quatuor ab hinc annis clarissimæ huic facultati professor accessit, decembrisque die duodevicesimâ 1750 præses fuit congressûs in quo de Prades famosiorem thesim suam propugnavit. Ex hâc circumstantiâ tam simplici, quæ nihil nisi summam Hooke doctrinam significare videbatur, defluxit quidquid molestiarum vitam ejus postea exagitavit. Licet subscriptionem thesi incautè datam, re maturiùs perpensâ, retractaverit, cathedrâ theologicâ destitutus est maii die tertiâ 1752. Duobus post annis, cùm de Prades ipse in gratiam esset regressus, Hooke, ut loco doctoris Lefebvre, professoris sorbonici munus obiret, sese competitorem tulit Francisci Petitjean cui toto corde favebat archiepiscopus Parisiensis. Vicit Hooke uno suffragio; inde autem novæ exagitationes ipsi allatæ, quæ sæpius in scandalum cesserunt. Hinc enim colluctatio Sorbonam inter et archiepiscopum exorta, cui civilis potestas sese infeliciter miscuit. Quidquid id est, in professoris munere stetit auctor noster; cùmque commissionem instituit Sorbona libri dicti *Emile* examinandi causâ, deputatorum unus, censuram contexit egregiam, quæ collegarum consiliis paulisper immutata, summo omnium plausu prodiit (1). Cathedram theologicam, ex quâ tot hauserat labores, ultrò abdicavit anno 1765, ut hebraici sermonis lectiones publicas in Sorbonâ daret. Haud multò post bibliothecæ Mazarinææ conservator nominatus est; quo ex munere detrusus anno 1791, ob denegatum jusjurandum quod *civicum* nuncupabant, secessit in oppidulum vulgò dictum Saint-Cloud, ubi duodecimâ aprilis die anno 1796, ætatis vero 80, piè obiit. Quantùmlibet exercita fuerit Hooke vita, nemo diffitetur eum bonæ intentionis semper fuisse, et si lugendam rem excipias in quâ nimiâ erravit deceptus præcipitatione, ingenii acumine æquè ac solidâ admodùm doctrinâ præstans apparebit. Nullius judicio magis confidit Sorbonâ; nulli quæstiones theologicas gravioris momenti commisit enucleandas.

Præter *Religionis naturalis et revelatæ principia*, Parisiis primùm prodière 1754, et iterùm 1774 cum novis dissertationibus, operâ D. Brewer benedictini Angli, quem sibi amicum familiarem Hooke habuerat, ejusdem supersunt opera sequentia : 1° *Mémoires du maréchal de Berwick*, 2 vol. in-12, Paris, 1778; 2° Ex anglico sermone in gallicum versio operis quod pater Nathaniel Hooke de Rebus veteris Romæ scripserat, 3 vol. in-12, Paris, 1774.

(1) Vide supra Censuram de quâ hìc agitur.

FINIS TOMI SECUNDI.

Parisiis. — Ex Typis J.-P. MIGNE.

DATE DUE

BR60 .T44 1837 v.2
Theologiae cursus completus, extractatibus omnium perfectissimis

Property of
Southern Evangelical Seminary
3000 Tilley Morris Road
Matthews, NC 28105

240.184
M 53
v2
Migne, J. P.
Theologiae Cursus Completus

Date Due			

Southern Evangelical Semina
3000 Tilley Morris Roac
Matthews NC 2810[illegible]

Cardinal Spellman Library
St. Pius X Seminary
Graymoor, Garrison, N.Y. 10524

DEMCO

3 7387 0007 7139 2